REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

LA REVUE SPIRITE paraît le 1er et le 15 de chaque mois par cahiers de deux feuilles, grand in-8, formant 32 pages.

Prix pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an; Union postale, 1re partie, 12 fr.; Amérique et Pays d'outre-mer, 14 francs.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 60 cent. *franco* pour toute la France; pour l'étranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de M. Leymarie, administrateur.

On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Les bureaux d'abonnements sont situés à Paris, rue des Petits-Champs, 5, librairie des Sciences psychologiques, à la *Revue spirite*.

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des vingt-neuf premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, 1868, 1869, 1870, 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1882, 1883, 1884, 1885, 1886, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume; 30e année, 1887, prise avec les premières, 10 fr. *franco* pour la France et l'Algérie; Etranger, port en sus, comme pour l'abonnement.

Un volume seul, 5 francs. Collection reliée, 2 fr. 50 cent. de plus par volume.

Demander le catalogue de la librairie spirite.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

ET DU

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE BI-MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

Trentième année — 1887

PARIS

SIÈGE ET ADMINISTRATION, 5, Rue des Petits-Champs, 5

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME

Le Livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 1 vol. in-12, 32e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

Edition allemande : Vienne (Autriche). — 2 volumes : 3 fr. 50 cent. — *Edition anglaise :* 7 fr. — *Italienne :* 4 fr. — *Espagnole :* 3 fr. 50 cent.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in 12, 20e édition, 3 fr. 50 cent.

Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille; prix : 3 fr. 50 cent., port payé. — *Anglaise :* 7 fr.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 20e édition, prix : 3 fr. 50 cent. — *Édition anglaise* : 7 fr. — *Espagnole :* 3 fr. 50 cent.

Le Ciel et l'Enfer, *ou la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 11e édition, prix : 3 fr. 50 cent. — *Edition anglaise :* 7 fr. — *Espagnole :* 3 fr. 50 cent.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 8e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 20e édition, 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 16 pages, 15 cent.; vingt exemplaires, 2 fr.; par la poste, 2 fr. 50 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent.; vingt exemplaires, 2 fr.; par la poste, 2 fr. 50 cent.

OUVRAGES DIVERS

Recherches sur les phénomènes spirites (William Crookes). 3 fr. 50 cent.
Les conférences spirites de l'année 1882 et 1883, par F. Vallès. 3 fr.
Les quatre évangiles Roustaing, 3 vol., 10 fr. 50 cent.
Les grands mystères, par Eug. Nus, 3 fr.
Entretiens sur le Spiritisme, comment il faut le comprendre et l'interroger, par M. François Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées, 1 fr. 50 cent.
La raison du spiritisme, 3 fr.
Essai sur le spiritisme, par Miss Anna Blackwell. 1 franc.
Choses de l'autre monde, par Eugène Nus. 3 fr. 50 cent.
Le spiritualisme dans l'histoire, par Rossi de Giustinani, relié, 3 francs.
L'âme et ses manifestations à travers l'histoire, par E. Bonnemère, 3 fr. 50 cent.
Le Surnaturel, par François Vallès, 2 fr. 25 cent.
La femme et la philosophie spirite, 2 fr. 50 cent.
La thérapeutique magnétique et somnambulique, par Cahagnet, 5 francs.
Le secret d'Hermès, 3 francs.
Les vies successives et mystérieuses, 5 francs.
Etudes physiologiques et phsychologiques, F: Vallès, 1 fr. 60 cent.
La chute originelle selon le Spiritisme, 3 fr. 50 cent.
La muse irritée, poésie, par Laurent de Faget, 3 fr.
Souvenirs d'un magnétiseur (De Maricourt), 3 fr. 50 cent.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e ANNÉE. N° 1 1er JANVIER 1887

AVIS. Prière à nos lecteurs de se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie, pour faciliter l'expédition des écritures. L'abonnement continue, *sauf avis contraire*, et l'année est due entière. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix

A NOS ABONNÉS

Pour la trentième fois, la rédaction de la *Revue* adresse le 1er janvier, ses vœux fraternels à ses correspondants, aux rédacteurs des journaux de toutes nuances avec lesquels elle a des rapports suivis, aux chefs de société et de groupes, aux adeptes du spiritisme et du spiritalisme qui servent la cause avec dévouement.

La bienveillance de nos F. E. spiritisme met notre administration dans l'impossibilité de répondre aux cartes et aux lettres qui lui sont envoyées ; nos amis voudront bien considérer comme une réponse à leurs sympathiques souhaits, les vœux que leur adresse notre société.

Des spirites bien intentionnés constatent que, certaines publications spirites, s'écartent sur plusieurs points de l'enseignement d'Allan Kardec, et nous imposent cette obligation de ramener à l'ordre les dissidents; ils font de nous un *Deus ex machina*, et selon eux, notre philosophie étant indiscutable, les adeptes doivent accepter l'unité de doctrines. Cependant A. K. ne s'est point déclaré infaillible, puisqu'il a dit et répété maintes fois que nous avions seulement reçu l'A B C de ce qui était promis à nos labeurs persévérants, à notre connaissance de la science moderne, à notre avancement intellectuel et moral. Or, constatons-le, les spirites qui n'acceptent pas le spiritisme de la première heure, dans sa teneur absolue, sont des hommes studieux et sincères, des travailleurs qui méditent et agissent; les écarter pour nous avoir donné le résultat de leurs travaux, dont ils sont seuls responsables, serait imprudent et un défaut de sagesse et de justice. Bien loin de les condamner, applaudissons à l'initiative qu'ils ont prise ; puissions-nous chacun, dans notre milieu, posséder la même ardeur pour la recherche du vrai et tout ce qui est logique et rationnel.

Allan Kardec écrivait en 1858 : « La tolérance, conséquence de la

« charité qui est la base de la morale spirite, me fait le devoir de res-
« pecter toutes les croyances. Ne jetant la pierre à personne, je ne
« donnerai aucun prétexte à représailles, et laisserai aux dissidents
« toute la responsabilité de leurs actes et de leurs paroles. *Si j'ai rai-*
« *son* les autres finiront par penser comme moi; *si j'ai tort* je finirai
« par penser comme les autres ». C'est parler d'or et s'incliner purement et simplement devant la raison. Après A. K., homme libre, écarter celui qui, étant spirite, pense autrement que nous sur un point de doctrine, serait nous donner un brevet d'infaillibilité; nous nous garderons d'avoir ce ridicule.

Celui qui réprouve la pensée contenue dans un article de journal, devrait présenter des objections à celui qui l'a rédigé, en lui prouvant qu'il a tort, en le forçant à l'aide d'arguments *ad hominem* à accepter des avis plus conformes à la raison et à la science, et non d'après ou sur ce qu'en a dit le maître.

Notre philosophie veut la libre discussion, fille de l'observation et du bon sens, elle exige de qui l'estime beaucoup d'études, de discussions, de méditations, et la nécessité pour l'adepte d'être au niveau de toutes les connaissances utiles.

Au contraire, l'église catholique et toutes les religions officielles n'ont qu'un but, immobiliser les dogmes, les imposer aux consciences comme articles de foi absolue et sans contrôle, condition *sine qua non de leur omnipotence*; et la science va de l'avant, démolissant les articles de foi et les miracles, et les générations plus éclairées s'adonnent au libre examen, se détournent des religions systématiques et immobiles appelées à disparaître en un temps donné.

Le spiritisme veut marcher et vivre; essentiellement laïque, ami du libre arbitre et du fait qui frappe les sens, il incite ses adeptes à voir, à juger, à méditer, à comparer avant de croire; n'écartant aucune forme de la libre-pensée, il marque évidemment un grand pas en avant dans l'histoire du progrès intellectuel de notre humanité, et sanctionne l'unité de plan voulu par Dieu, principe actif qui meut et conduit l'univers à ses destinées.

Se dire infaillibles, juger autrui en dernier ressort, serait commettre un acte de grand prêtre et nous conduire à une sorte de papauté, à la fondation d'une église et comme conséquence, à la création d'une théocratie religieuse qui parlerait au nom d'un Dieu intolérant, avec le concert obligé des rites, cérémonies, cultes, sacerdoce, c'est-à-dire la contradiction même de l'enseignement spirite; or, cet enseignement exige des âmes libres, indépendantes, délestées des lisières officielles qui les rattachaient à une église tracassière, fanatique, entêtée, inquiète et passionnée. Ils ne manquent point les fondateurs de religions; tous sollicitent les spirites à l'aide de promesses qu'ils ne peuvent tenir et pour cause, et tous évitent dans l'évolution qu'ils tentent de nous faire

accomplir, de prononcer le nom respecté d'Allan Kardec. Pour les mahatmas, les bouddhistes, les théosophes, les sectaires de Vintras, ceux du hiérophante Dieu et frère aîné de Jésus-Christ, auteurs de toutes sortes de missions, les spirites sont des ignorants, des simples d'esprits qui ont le tort impardonnable de fuir les novateurs nuageux et leur philosophie incompréhensible. Ces pseudo-savants oublient que le savant officiel, correct, gourmé, les englobe avec nous dans une commune réprobation, les considère comme des morts-nés.

De même le spiritisme est enterré définitivement chaque année depuis trente-cinq printemps. Ce mort qui jouit d'une santé parfaite, est le spectateur réjoui du bon travail que font les écoles de Paris, de Nancy et de leurs subdivisions, pour célébrer la naissance de l'hypnotisme, du sauveur qui leur apporte comme bienvenue la suggestion, une nouvelle application de l'art de guérir, un essai de psychologie; ces officiels dépouillent le magnétisme après lui avoir pris sa moelle pour reconstituer les faits qu'il a produit depuis cent ans à l'aide de la méthode expérimentale à laquelle nous applaudissons du reste énergiquement; de plus nous constatons dans les écrits des officiels, une tendance à dégrader les magnétiseurs qui ont rudement gagné leurs galons sous des hommes de principe, d'énergie, de savoir, tels que les Mesmer, les Puységur, les Deleuze, les Frappart, les Charpignons, les Fischer, les Du Potet, les Lafontaine, les Cahaguet et bien d'autres, ce qui est un manque de franchise. Nommer ces hommes de cœur des empiriques et des charlatans ne peut rehausser auprès du vulgaire le savoir d'emprunt des deux écoles, l'opinion publique étant fixée, ayant prononcé la réhabilitation de ces novateurs courageux, tous élèves de Mesmer.

Hypnotisme et magnétisme sont synonymes, c'est le grand fait de notre époque ; pourtant les plagiaires endossent cette honte d'appeler les foudres du bras séculier sur les magnétiseurs qui professeront en dehors du doctorat officiel.

Le magnétisme ayant fait une trouée dans le camp académique et s'y étant installé, ne peut oublier ses fils, le spiritualisme créé et mis au monde aux Etats-Unis il y a quarante-trois ans, le spiritisme né à Paris depuis trente-huit ans; ces deux fils sont majeurs, et puisque les docteurs accrédités font de la psychologie « *science qui est le plus vieux patrimoine de l'humanité, l'essence de sa vie morale et sociale à défaut de laquelle elle va menaçant ruine* », ils demandent aussi leur place dans la citadelle de la science?

Etudier la psychologie, c'est aller sur les brisées des Hares, des Zollner, des Weber, des Feschner, des W. Crookes, des Varley, des Russel Wallace, etc., c'est aller des prémices aux conséquences et inéluctablement au spiritisme par la toute puissance du fait brutal ; en 1900 le spiritisme aura droit de cité à la Faculté de médecine.

Lutteurs ignorés, fidèles et vaillants, spirites qui avez tant souffert dans le milieu réfractaire où vous avez dû vivre, consolez-vous, oubliez vos épreuves car voici l'aurore du jour nouveau, celui de la justice ; si des attaques injustes et passionnées vous ont troublé, que sont ces gouttes de fiel devant ce résultat d'avoir sapé une montagne de préjugés, de pouvoir chaque jour en faire disparaître une partie ? pardonnez donc aux impuissants; répétez-leur que la charité doit être notre guide, la justice la seule lumière de nos consciences; dites-leur qu'il faut travailler pour connaître, mériter, faire naître en soi les dévouements sublimes dont on a besoin pour les bons combats, et nous en aurons de terribles à subir avant le siècle nouveau.

Partout se prépare l'ère nouvelle de rénovation, à l'aide de choses rationnelles, démontrables par notre sublime philosophie qui est l'expression la plus haute de la logique, de la conscienee, de la solidarité, de la responsabilité ; signe caractéristique, dans toutes les contrées des journaux sont fondés, et des œuvres nouvelles, puissantes, fécondes, agissent sur l'opinion publique, la façonnent, la préparent à recevoir l'enseignement de nos doctrines, celles que les sages ont connue depuis plus de cinquante mille ans et qui fut la science ésotérique, le flambeau sacré que les humanités se passèrent de main en main depuis une série infinie de siècles. P.-G. Leymarie.

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

(Suite) voir la Revue du 1er novembre 1886

Des religions en général : Le meilleur ciment des sociétés en formation est l'élément religieux uniformément admis chez un peuple, parce que, les croyances et les cérémonies d'un culte officiel maintiennent les mêmes idées dans la nation entière et tendent à la mener au bien, car aucune religion ne recherche le mal. Chez les anciens peuples barbares ou privés d'instruction, l'établissement des diverses religions paraît s'être fait à peu près de la même manière, elles débutaient par l'état patriarcal sous la direction des pères de famille ou du chef de la tribu ; telle était la religion des hébreux avant Moïse. Lorsque les états devenaient plus importants et mieux constitués, le soin du culte était ordinairement confié à un corps de prêtres qui arrivaient vite à se servir de leur science toujours supérieure à celle de leurs sujets, et de l'influence de leur ministère émanant de la divinité, pour les dominer, car ce sont de puissants instruments de pouvoir ; telle est l'origine des gouvernements théocratiques abondants dans l'ancienne Asie. Mais comme les anciens peuples étaient souvent en guerre, il fallait des armées que les prêtres ne pouvaient ni organiser ni commander ; alors le corps sacerdotal nommait un roi ou un chef militaire qui devait rester

sous ses ordres. Si l'état était pacifique, le sacerdoce conservait le souverain pouvoir, comme dans le gouvernement théocratique des Juifs, où la religion dominait tout.

Il en a été de même pour la théocratie des Brahmanes de l'Inde. Mais si l'Etat devenait conquérant comme l'Assyrie et la Perse, les prêtres Chaldéens ou Mages conservaient une grande influence ; mais la prépondérance gouvernemale passait au monarque, comme à Ninive à Babylone et à Persépolis. En Egypte, les deux pouvoirs se balançaient à peu près. Lorsque le souverain est chef du culte, comme en Turquie, et en Russie depuis Pierre-le-Grand, la nation est plus belliqueuse que religieuse.

Après la mort de J.-C., le christianisme se développait par église locale, c'était la forme patriarcale ou presbytérienne ; lorsque l'Eglise catholique fut organisée au IVe siècle, les évêques, contenus par les empereurs, ne purent pas former une théocratie, surtout en Orient où ces souverains intervenaient souvent dans les fréquentes discussions religieuses provoquées par l'esprit disputant des Grecs. L'Eglise d'Orient a toujours été dominée par le pouvoir civil. Il n'en fut pas de même en Occident, lorsque l'empire romain eut succombé au Ve siècle, les évêques de Rome, indépendants de tout pouvoir civil, entourés de peuples barbares divisés entre eux, généralement disposés à devenir chrétiens et reconnus comme les premiers en titre de la chrétienté en Occident, accrurent vite leur influence et leur pouvoir.

Enfin, après avoir reçu en toute souveraineté d'importants états, ils prirent le nom de Pape, et marchèrent sans opposition vers la théocratie universelle qu'ils crurent atteindre à la fin du XIIIe siécle.

Dans les temps anciens les peuples vivaient généralement isolés ou ennemis les uns des autres ; chacun avait sa divinité et son corps sacerdotal plus ou moins dominateur, mais intimement lié et localisé à sa nation. Les religions différentes d'un pays à l'autre revêtirent un caractère national ; l'idée d'être sous la protection de sa divinité, que chaque peuple croyait la meilleure, était un lien puissant qui lui donnait une grande force morale. Pour maintenir l'esprit religieux et se rendre la divinité propice, des fêtes religieuses furent établies en diverses localités qui devinrent des sanctuaires vénérés, et plus tard des villes comme Babylone, Jérusalem, Rome, etc. Pour relever leur doctrine et flatter leurs sujets, les sacerdoces établissaient des rapports entre la divinité et les fondateurs de leur religion et de leur nation confondues ensemble. Ils représentaient les autres nations comme inférieures à la leur, ils inculquaient dans leurs populations le mépris des autres peuples ; ils représentaient leur patrie comme le centre du monde, la région de la lumière et de la félicité, en dehors de laquelle on ne trouvait que ténèbres, hostilités et maux : ce qui expliqua la haine ou la méfiance de certains peuples à l'égard des étrangers.

L'Eglise romaine a été animée du même esprit que les anciennes théocraties; maîtresses de ses états, dits de l'Eglise, elle n'avait de liens temporels avec aucun autre Etat ; à la tête du catholicisme elle s'attribuait la souveraineté du monde entier. Pour développer l'esprit religieux et entraîner les populations elle institua un grand nombre de fêtes, de pèlerinages ; les miracles et les superstitions y figurèrent ; pour inspirer la confiance et relever sa doctrine, elle affirma la divinité de J.-C., qui dans la personne des apôtres établit le catholicisme et délégua à Saint-Pierre ses pouvoirs et l'infaillibilité. Elle a toujours représenté les autres religions, surtout le protestantisme, son plus redoutable ennemi, comme dénuées de toute valeur ; elle a su le persuader à son clergé et à de zélés croyants. Bossuet et les théologiens de son temps croyaient que les états protestants n'étaient pas viables. Louis XIV, influencé par eux, fit la guerre à la Hollande et à l'Angleterre, croyant en triompher facilement; elles lui prouvèrent bien le contraire. Comment justifier une Eglise se disant chrétienne qui, depuis le XIII[e] siècle, a usé contre ses adversaires tant qu'elle a pu de toutes les horreurs de l'inquisition. Est-ce contre les hommes dangereux par leurs actes ou leur conduite ? Non, c'était contre d'honnêtes et paisibles gens dont le seul crime était de vouloir ramener l'Eglise à la simplicité des premiers chrétiens.

Ces violences pouvaient-elles être excusées comme étant les suites ou les conséquences de luttes acharnées ou de victoires chèrement achetées ? Non, elles étaient froidement et savamment élaborées dans les centres inquisitoriaux et juridiquement appliquées avec tous les raffinements possibles de la plus horrible cruauté. Déviation complète de la voie évangélique et grande faute de l'Eglise.

Dans les temps de barbarie les corps sacerdotaux, possédant seuls les lumières, ont rendu des services à leurs populations ignorantes ; ils tempéraient la violence et la tyrannie de chefs belliqueux et grossiers ; au moyen âge, le clergé, seul dépositaire des lettres et des sciences avant l'invention de l'imprimerie, aida au développement des peuples barbares d'Occident.

Mais dans tous les temps, les peuples placés indéfiniment sous le régime du despotisme théocratique, quoique pas toujours tyrannique, sont restés plongés dans l'esclavage intellectuel, sans idées de progrès et d'invention, les prêtres évitant de les éclairer de crainte de perdre leur parfaite soumission. Ces peuples se sont peu occupés de choses raisonnées, pratiques et utiles, mais de poésies extatiques, où l'imagination excitée par le fanatisme religieux se trouve comme transportée dans des croyances mystiques et élevées.

Lorsque les peuples veulent s'éclairer, penser par eux-mêmes, ils se eébarrassent de la caste sacerdotale, c'est ce qui est arrivé dans les tdmps modernes. En Grèce et à Rome, les prêtres ne furent point orga-

nisés en caste ; séparés de l'Etat, ils furent chargés de fonctions diverses et spéciales ; aussi ces deux nations ont-elles été les plus illustres de l'antiquité, le clergé n'y ayant pas entravé le progrès.

L'ÉGLISE ROMAINE DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE. — Le XIIIe siècle a été l'apogée de la papauté ; elle triompha des Albigeois par une révoltante cruauté et de l'empereur Frédéric II par l'excomunication. Mais au début du XIVe siècle, Boniface VIII, ayant voulu trop dominer les rois, trouva un redoutable adversaire dans Philippe le Bel, alors le plus puissant souverain d'Europe, qui lui infligea une rude punition en le renversant et en établissant la papauté à Avignon. On remarquera que toutes les fois que la papauté s'est écartée de la douceur et de la modestie évangéliques, par tyrannie, ambition, comme dans ce cas, ou par tout autre cause, elle en a été immédiatement punie. La théocratie romaine tomba avec le séjour des papes à Avignon, suivi du grand schisme d'Occident. Depuis lors, la puissance politique des papes sur les souverains temporels a été à peu près nulle, mais leur puissance spirituelle en souffrit peu.

Le XVe siècle ouvre une ère nouvelle ; deux novateurs, Jean Huss et Jérôme de Prague, blâmant la voie peu évangélique suivie par les papes depuis plusieurs siècles, attaquent leur puissance et plusieurs de leurs institutions. Mais la papauté, dont l'influence spirituelle est encore très grande, fait condamner au bûcher les deux hérésiarques peu soutenus par les populations alors trop ignorantes pour s'intéresser à ces questions religieuses.

Mais au milieu du XVe siècle, l'imprimerie est inventée, des savants grecs, chassés de Constantinople par les Turcs, apportent en Italie les trésors littéraires de l'antiquité ; l'imprimerie les multiplie et les vulgarise. La renaissance des lettres et des arts se manifeste d'abord en Italie où elle est suivie du luxe et des plaisirs. La papauté, qui, malgré ses vues ambitieuses, avait conservé la dignité pontificale, se laisse gagner par ce retour à la civilisation païenne ; elle devient intrigante et immorale sous Alexandre VI (Borgia), ambitieuse et guerrière sous Jules II, mondaine et luxueuse sous Léon X.

Pourrait-on affirmer que des papes qui s'écartent autant de leur ministère sont réellement infaillibles ? Ce n'est pas soutenable. Les partisans de l'infaillibilité s'appuient sur ce qu'aucun de ces papes n'a pris de mauvaises mesures contre les dogmes catholiques ; cela se comprend, ils faisaient gérer les affaires religieuses par leurs ministres, dans le but de maintenir leur puissance qu'ils se gardaient bien de compremettre ; mais leur conduite privée ou leur politique extérieure qui a eu des conséquences très nuisibles pour la papauté, démontre bien que, même au point de vue utile au catholicisme, ils n'étaient pas inspirés par l'infaillibilité. Si Léon X avait réellement été infaillible, dans l'intérêt de l'Eglise, il n'aurait pas fait autant de dépenses somptueuses

qu'il fût obligé de solder en trafiquant des indulgences; ce scandale amena la réforme de Luther qui a enlevé à la papauté près de la moitié de ses fidèles. C'est sa deuxième punition.

La renaissance grecque produisit en Occident deux effets différents : Les peuples d'origine latine, surtout les Italiens, en prirent le côté brillant, artistique; ils progressèrent en civilisation, en richesses, ainsi que dans les arts et les sciences ; mais ils héritèrent des défauts des trois papes susnommés, conséquence de l'ancienne civilisation grecque, le goût de tout ce qui flatte les sens et les appétits matériels, une propension marquée pour les luttes, les discussions et les révolutions. Depuis lors, les peuples latins sont en crises fréquentes et ne présentent aucune stabilité. Les peuples Anglo-Saxons, moins artistes, prirent de la renaissance le côté philosophico-religieux uni à l'indépendance de la pensée, ce qui explique les succès de Luther chez ces peuples; occupés de la réforme religieuse, ils furent peu impressionnés par le côté mondain de la Renaissance. Depuis lors, les états protestants ont été peu troublés, plus stables et plus en voie de progrès que les catholiques.

L'Eglise romaine ne crut pas d'abord à la vitalité des états protestants; elle s'imagina que les souverains catholiques finiraient par écraser la Réforme; au concile de Trente, elle condamna le protestantisme, resserra la discipline de l'Eglise en augmentant l'autorité du pape; mais la France et quelques états n'acceptèrent pas certains articles disciplinaires de ce concile.

Depuis un siècle, la papauté a été troublée par les révolutions de France et d'Italie. Sous le règne de Napoléon III, appuyée par cet empereur, elle crut devoir fortifier encore son pouvoir spirituel; elle se fit décerner par le concile de 1870 des pouvoirs jusque là réservés au concile, l'infaillibilité dans toutes les questions religieuses. Cette usurpation de pouvoir, que n'appuie aucun titre légitime, et la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception, nullement appuyée par les écritures, ont été deux grosses fautes, car à notre époque de libre examen, cela a fait voir que l'Eglise romaine, de siècle en siècle, suivant ses convenances, a institué la plupart de ses dogmes, sans s'inquiéter s'ils étaient conformes à l'esprit évangélique; cela a passé inaperçu pendant la longue nuit du moyen-âge, vu la barbarie de l'époque. L'Eglise en promulguant l'infaillibilité du pape ne s'est pas montrée bien inspirée, car elle n'a pas prévu la rude punition que Dieu a infligée à la papauté, en lui faisant perdre la même année l'appui de la France, tous ses états et tous ses revenus ; elle se trouve maintenant réduite à quêter des subsides dans les pays catholiques. La fermentation anti-catholique, due à l'influence de la libre-pensée dans plusieurs états latins ne lui assure pas un appui solide pour l'avenir. Il est désespérant pour le soi-disant représentant de Dieu sur la terre de se voir si mal protégé par son chef. (*A suivre*) AMY.

VICTOR HUGO SUR LA TOMBE DE BALZAC

Voici dans quel magnifique langage notre grand Victor Hugo terminait son oraison funèbre de Balzac :

« Sa vie a été courte, mais pleine; plus remplie d'œuvres que de « jours !

« Hélas! ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce « penseur, ce poète, ce génie, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, « de luttes, de querelles, de combats communs dans tous les temps à « tous les grands hommes. Aujourd'hui, le voici en paix. Ils sort des « contestations et des haines; il entre le même jour dans la gloire et « dans le tombeau. Il va briller désormais au-dessus de toutes ces « nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie!

« Vous tous qui êtes ici, est-ce que vous n'êtes pas tentés de l'envier?

« Messieurs, quelle que soit notre douleur en présence d'une telle « perte, résignons-nous à ces catastrophes. Acceptons-les dans ce « qu'elles ont de poignant, de sévère. Il est bon peut-être, il est néces- « saire peut-être, dans une époque comme la nôtre, que de temps en « temps une grande mort communique aux esprits dévorés de doute et « de scepticisme un ébranlement religieux. La Providence sait ce « qu'elle fait lorsqu'elle met ainsi le peuple face à face avec le mystère « suprême et quand elle lui donne à méditer la mort, qui est la grande « égalité et qui est aussi la grande libérté.

« La Providence sait ce qu'elle fait, car c'est là le plus haut de tous « les enseignements. Il ne peut y avoir que d'austères et sérieuses « pensées dans tous les cœurs quand un sublime esprit fait majestueuse- « ment son entree dans l'autre vie; quand un de ces êtres qui ont « plané longtemps au-dessus de la foule avec les ailes visibles du » génie, déployant tout à coup les autres ailes qu'on ne voit pas, s'en- « fonce brusquement dans l'inconnu.

« Non, ce n'est pas l'inconnu : Non, je l'ai déjà dit dans une autre « occasion douloureuse, et je ne me lasserai pas de le répéter; non, ce « n'est pas la nuit, c'est la lumière! Ce n'est pas la fin, c'est le com- « mencement! Ce n'est pas le néant, c'est l'éternité! N'est-il pas vrai, « vous tous qui m'écoutez? De pareils cercueils démontrent l'immor- « talité : en présence de certains morts illustres, on sent plus distincte- « ment les destinées divines de cette intelligence qui traverse la terre « pour souffrir et pour se purifier et qu'on appelle l'homme; et on se « dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur « vie ne soient pas des âmes après leur mort! » VICTOR HUGO.

SUR LA TOMBE DE GEORGE SAND : Le grand poète a dit le suprême adieu au grand romancier. Nous publions en entier le texte de ce discours, lu par M. Paul Meurice au nom de Victor Hugo, sur la tombe

2° Un spirite, homme éclairé, se trouvait dans la maison d'une dame de notre meilleur monde et aussi distinguée par sa naissance que par l'élévation de son esprit, dont il ne nous est pas permis de dire le nom. La conversation tomba sur le spiritisme.

Cette dame qui s'était montrée contraire à la doctrine, discutait avec animosité, niait tout ce que notre frère disait pour la convaincre.

— Toutes vos assemblées et vos évocations ne sont que des attrape-nigauds, disait-elle. — Madame, ce sont des fait que votre excellence peut vérifier très facilement. Permettez-moi d'évoquer l'Esprit de l'une de vos connaissances. — Ici, dans mon salon?!... Eh bien, soi,t j'ai la certitude de vous détourner d'une doctrine ridicule et dangereuse; j'y consens.

Elle prit une plume, s'assit à une table; son interlocuteur mit une feuille de papier devant elle.

— Quel Esprit son excellence veut-elle que j'évoque? — Il y a six mois, j'ai perdu un fils que j'adorais, évoquez-le.

Notre frère fit l'évocation, et la dame, malgré la résistance extraordinaire qu'elle opposait à la manifestation, sentit une force supérieure s'emparer de son bras. Quelques moments après, elle jeta les yeux sur le papier, et lut. « *Je suis présent.* » — La dame pâlit, un frisson parcourut son corps en reconnaissant l'écriture de son fils. Elle se leva précipitamment et dit : Retirez-vous, monsieur, je suis terrifiée; je crains de devenir folle. Très agitée, elle se retira dans ses appartements.

A ceux qui doutent et qui combattent ce qu'ils ne connaissent pas, nous disons : faites comme Mme X., expérimentez et vous trouverez des preuves inattendues. (*Le Reformador*, 1 juillet 1886, n° 87.)

3° Il y a peu de temps, un ecclésiastique distingué de notre ville, qui ne croyait pas aux phénomènes spirites, avait un ami d'enfance dont la conversation était toujours égayée de bons mots; auprès de lui, on ne pouvait être triste. Bien des années se passèrent sans qu'ils se fussent vus. Un jour, ce prêtre officiant, vit en se retournant vers les assistants, agenouillé derrière lui, et l'air contrit, celui dont il s'était trouvé séparé depuis si longtemps. L'office terminé, le prêtre courut pour embrasser son ami, mais il ne put le reconnaître parmi les personnes qui sortaient de l'église et dès ce moment il se sentit triste, il eut l'idée qu'un malheur lui était arrivé.

Le lendemain il vit arriver une dame, en grand deuil, pour lui demander un secours pour elle, et pour ses petits enfants dans la misère.

Le prêtre lui ayant demandé son nom, fut extraordinairement ému lorsque la dame lui dit : je suis la veuve de votre ami B, mort depuis 8 jours. C'était son ami d'enfance, le même qu'il avait vu la veille à l'église. Heureusement, trois jours auparavant il avait reçu cette demande

d'un fermier, de lui indiquer une veuve capable de prendre sur elle l'éducation de ses filles qui venaient de perdre leur mère.

Outre le fait d'une vision si prononcée, que le prêtre la confondit avec la présence réelle de son ami, ce qui attire ici notre attention, c'est que la veuve fut conduite vers celui qui pouvait l'aider à trouver une position. Ne dirait-on pas que tout avait été préparé, exprès pour elle, par la force active qui dirige les destinées du monde? (*Reformador* 1[er] juillet 1886, n° 87.)

4° Le *Jornal do commercio*, le meilleur organe de notre presse quotidienne, insérait dans son n° du 7 juillet dernier, la notice donnée par la *Folha da Victoria* d'un fait important arrivé dans la capitale de notre province de Espirito Santo, et dont nous donnons le résumé.

Dans la maison qu'habite M. Faria, homme respectable par son âge et sa position sociale dans la ville que nous venons de nommer, se sont produits dernièrement des faits qui ont impressionné les habitants. Aux heures avancées de la nuit, à plusieurs reprises, M. Faria, étant parfaitement éveillé, entendit qu'on l'appelait. Ne pouvant cependant savoir qui, il ne s'en préoccupait pas et s'endormait. Quelque temps après, des pierres de diverses grandeurs tombèrent du plafond sur le parquet de la maison, et tous ses efforts pour découvrir d'où elles venaient furent inutiles. Personne n'entendait le choc des pierres sur le toit, comme cela aurait eut lieu si on les avait lancées du dehors. Ces pierres tombèrent, tantôt froides, tantôt chaudes, et ne produisirent aucun dommage. Les voisins s'assemblèrent et chacun d'eux put apprécier le phénomène. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que la montre du maître de la maison s'arrêta à 7 heures 25 minutes, l'heure ou se produisaient les phénomènes, sans avoir aucun dérangement intérieur; elle se remit en marche d'elle-même, le lendemain juste à la même heure.

On fit l'évocation de la force qui se manifestait, et l'esprit d'un homme qui était mort dans cette maison, répondit en demandant des prières, un bon souvenir. (*Reformador*, 1 août 1886, n° 89).

5° Il y a quelques années, dans notre ville, mourut la femme du D[r] F.; elle laissait une petite fille au berceau. Deux ans plus tard, la petite fille en jouant, alla se cacher derrière une porte, voulant que son père la cherchât. Elle s'amusait beaucoup de l'incertitude simulée par son père lorsqu'elle poussa un grand cri, et tremblante de peur, vint se serrer contre son père en disant qu'une jeune fille était cachée là, qu'elle l'avait embrassée. On regarda derrière la porte partout, mais inutilement. On convint que c'était une hallucination. Plus tard le D[r] F. ayant ouvert un album de portraits devant la petite fille, celle-ci pâlit beaucoup, lorsqu'on lui montra le portrait de sa mère, et désignant la porte, elle dit : c'est la jeune fille qui m'embrassait. C'était donc bien un fait de vision incontestable, l'esprit de l'enfant ne pouvant être

préoccupé d'histoires de revenants. Elle avait vu, et elle disait ce qu'elle avait vu et senti avec l'ingénuité de son âge.

Traduction de Mme A Tournier.

DEUX PHÉNOMÈNES SPIRITES

Par les deux fenêtres de ma chambre, je constatai, en *Novembre 1884*, à 2 heures 1[2 du matin : un ciel sans nuages parsemé d'étoiles sans nombre, aux couleurs variées, brillant dans la voûte azuzée. Je m'étais mentalement entretenu avec mes biens aimés et chers désincarnés, lorsqu'il me vint subitement à la pensée ce qui suit : amis, dis-je étant bien éveillé, faites-moi voir les *Ténèbres*. Immédiatement, malgré ce ciel scintillant de sphères lumineuses, ma demande, si originale fût-elle, était à peine formulée, que mon appartement fut soudain plongé dans une nuit affreuse, dont il m'est impossible de dépeindre le noir et l'horreur !.. Effrayé, épouvanté, j'eus néanmoins le courage de bien le constater en regardant pendant quelques secondes. Après cette épreuve, j'allumai bien vite ma bougie. A ma grande satisfaction, le phénomène disparut et fut aussitôt remplacé par la lumière des étoiles qui brillaient encore de leur plus radieux éclat ! Ce n'était point une illusion, car j'étais éveillé et conscient. Il n'y avait point un miracle, mais un simple effet naturel sur ma vue, par l'action sur elle de forces que la science trouvera si elle veut les chercher avec persévérance.

En Juin 1885, deux jeunes époux de nos amis, qui avaient eu la douleur récente de perdre chacun leur père, voulant prendre quelques précautions d'avenir, me prièrent de leur rédiger un projet de testament. Je les engageai à bien s'entendre sur leurs intentions réciproques, de me les formuler par écrit, afin que je puisse méditer et les mettre au net. Quelques jours après, l'époux revint seul ; je lui demandai de me lire les conditions testamentaires acceptées, et, à peine était-il au milieu du document, que tous les meubles *assemblés*, faisant partie du mobilier de mon cabinet, bureau, casiers, chaises et rayons, se mirent à craquer avec violence pendant 3 à 4 secondes, mais sans déplacement. Mon lecteur fut étourdi, étrangement surpris, n'ayant jamais entendu parler des phénomènes spirites, aussi ne suis-je entré avec lui dans aucun détail ; je le rassurai, en lui disant que souvent, pendant que je travaillais, le mobilier de mon bureau craquait, mais que je ne pouvais lui en expliquer la cause.

Personnellement, je n'ai pu attribuer ce phénomène qu'à la présence près de nous, de l'Esprit des denx pères désincarnés, qui exprimaient par les moyens en leur pouvoir, la satisfaction qu'ils éprouvaient de voir leur enfants prendre de sages précautions pour l'avenir.

Fontaine-Française, Côte-d'Or, le 1er décembre 1886,

MAGNIEUX, LOUIS.

DUNGLAS HOME ET LA POLICE DU PAPE

Messieurs, Vous avez appelé l'attention des lecteurs de la *Revue* sur le célèbre médium Dunglas Home dernièrement décédé; je crois vous être agréable en vous donnant d'autres renseignements qui compléteront ceux que vous avez publiés le 15 septembre 1886, signés : « Maurice Français. »

A la fin de 1863, M. Home était à Rome pour devenir sculpteur, conseil que lui avait donné sa première femme après sa mort; il prit pour professeur M. Sax, sujet russe, qui plus tard habita Paris. La célébrité de M. Home à cette époque, sa présence à Rome, excitèrent la curiosité de ceux qui avaient entendu parler de spiritisme.

Connaissant M. Sax, ce dernier me permit d'aller le voir à son atelier et me présenta à M. Home. Je fus émerveillé de l'incroyable facilité de l'élève qui, de prime abord, reproduisait en terre glaise et parfaitement ressemblant au modèle, la tête du jeune Octave, qui fut l'empereur Auguste. M. Sax était étonné de ce résultat surprenant, l'ouvrage d'un élève de plusieurs années. Je dis à M. Home avoir lu son livre. « Révélations sur ma vie surnaturelle » écrit avec beaucoup d'ingénuité.

« Je n'ai pas tout dit, répliqua-t-il; il est des choses tellement étranges que personne n'eût pu les croire. Voyez ce médaillon que je porte toujours sur moi; d'un côté le portrait de ma femme bien portante, de l'autre sa figure lorsqu'elle était malade; entre les deux ce morceau de frange qui fut son dernier anneau. Ses doigts s'étant enflés par la maladie, elle m'avait prié de lui ôter ses bagues, mais quelque temps après elle eut besoin de sentir quelque chose qui lui serrât le doigt et je détachai de mon plaid ce fil de frange dont je l'entourai. Après sa mort je rendis à son corps tous les devoirs, et détachai cet anneau que je mis dans mon gousset. Je dus m'occuper de préparer mes malles, opération minutieuse, fatigante pour moi, et l'ayant terminée, je cherchai mon précieux anneau, que je ne puis trouver. Las et contrarié, de défaire et refaire mes malles qui contenaient beaucoup de linge, je me jetai sur mon lit; quelques instants après, j'entendis comme la voix de ma femme. « Cherche, disait-elle, tu le trouveras sous mon lit. » Je bondis, et effectivement, je le trouvai, ce dernier anneau, sous son lit. Ma femme était médium comme moi et j'ai souvent des entretiens avec elle. La première fois que j'ai entendu des voix, elles m'ont fait peur; maintenant j'y suis habitué, et c'est ma femme qui m'a donné le conseil de devenir sculpteur. »

Je passe sur d'autres détails qu'il ma donné, car nous étions assez fréquemment ensemble, et qui, plus ou moins circonstanciés, se trouvent dans son livre intitulé : « Révélations sur ma vie surnaturelle », œuvre qui paraît oubliée, soit qu'il n'y ait pas eu une deuxième édition, soit

que la première ait disparue. Toujours est-il que, à Rome, ce livre fut la cause de son expulsion; il y raconte, qu'ayant vu un enfant sourd et muet, il fut tellement peiné qu'il pressa sa tête affectueusement sur son cœur; dès ce moment l'enfant entendit. Sa mère en eut une joie inexprimable. Ce fait ressemblant à un miracle, et ayant paru incroyable, attira sur lui l'attention de la censure romaine, M. Home reçut l'ordre de se présenter à la police; comme il ne parlait pas l'Italien, il me pria de lui servir d'interprète et nous nous rendîmes à cet appel, le 3 janvier 1864. Voici ce qui se passa :

Introduits dans le cabinet du directeur, auquel je motivai mon intervention comme ami et interprète, il nous fit asseoir; M. Home en face de lui, moi à sa gauche; il lui dit avec courtoisie : Monsieur, je suis chargé de vous interroger.

M. Home. Et moi je suis prêt à vous répondre. *Directeur*. J'écrirai moi-même le procès-verbal.

M. Home lui demanda une feuille de papier en disant : Permettez-moi d'écrire aussi le mien.

D. Etes-vous bien M. Danglas Home? *R*. Oui, monsieur, voici mon passeport.

Le directeur lui fit une foule de questions ayant trait à sa naissance, sa parenté, son âge; il répondit à toutes ces formalités, avec précision.

D. Combien de fois êtes-vous venu à Rome? *R*. Trois fois y compris celle-ci.

D. A quelles époques y êtes-vous venu, et combien de temps y avez-vous demeuré? *R*. Deux mois en 1856, époque où j'embrassai la religion catholique; trois semaines en 1858, et j'y suis encore depuis le 16 novembre 1863.

D. Vous êtes sculpteur? *R*. Elève sculpteur.

D. Avez-vous publié des ouvrages et combien? *R*. Un seul.

D. Son titre? *R*. Révélations sur ma vie surnaturelle.

D.Publié à Paris, par Dentu? *R*. Comme vous le dites.

D.Vous dites, dans ce livre, que vous avez des extases et que vous êtesmédium? *R*. Je l'ai écrit parce que c'est la vérité et je confirme tout mon livre.

D. Et vous parlez avec les esprits? *R*. Quelquefois, quand ils veulent bien se manifester.

D. Comment faites-vous pour les appeler? *R*. Je ne fais rien; ils se manifestent d'eux-mêmes.

D. Comment se manifestent-ils? *R*. De plusieurs manières, tantôt par des bruits, tantôt par des voix, tantôt visiblement; je vois des bras, des têtes, mêmes des corps; aussi et des mouvements d'objets de meubles, etc.

A ce moment, M. Home s'écria : tenez les voilà! et nous entendîmes un roulement de coups précipités sur le bureau du directeur, précisé-

ment à sa gauche, entre lui et moi. Le roulement continuant, le directeur parut étonné, se tourna vers moi en disant.

D. Qu'est-ce que c'est donc que ces bruits étranges ? *R*. Ce sont les esprits. Je suis touché de cette marque de bienveillance de leur part.

Le directeur se baissa à droite, à gauche,pour regarder sous le bureau, cherchant le pourquoi et le comment. *R*. Oh! vous ne verrez rien, monsieur. Demandez-leur de frapper un nombre de coups?

D. Cela est inutile; continuons. C'est donc là ce que vous appelez un don particulier de la nature? *R*. Non, c'est un don qui vient de Dieu.

D. Vous avez dit aussi que votre mère était médium? *P*. Oui, et mon fils l'est aussi.

D Combien de temps comptez-vous rester à Rome? *R* Je compte me rendre à Paris, en avril prochain, pour m'y établir.

D. Où donc est votre fils? *R*. En Angleterre, près d'un ami, et avec sa bonne.

D. La bonne est-elle catholique ? *R*. Non.

Le Gouverneur de Rome entra, à ce moment, pour parler au directeur; M. Home et moi, nous nous levâmes pour aller vers la fenêtre, et M. Home me dit: « En plein XIXe siècle!! » puis,l'interrogatoire reprit.

D. Depuis que vous avez embrassé la foi catholique, vous occupez-vous de spiritisme, l'exercez-vous? *R*. Je n'ai exercé le spiritisme ni avant, ni après, je le répète, je n'exerce rien; je suis passif, car ces manifestations sont spontanées.

D. A quoi pensez-vous qu'elles puissent servir? *R*. A me procurer des consolations religieuses, à convertir aussi les incrédules aux vérités de la religion.

D. De quelle religion? *R*. Mais de la religion catholique. Tenez, voici un exemple : vous avez ici toute une famille dans laquelle il y a sept enfants et un pasteur; tous viennent de se faire catholiques, à cause du spiritisme; c'est la famille de M. Mani, vià Condotti, n° 9.

D. Cela par votre intermédiaire? *R*. Non car ils sont eux-mêmes médiums.

D. Il est inutile de parler de cela dans mon procès-verbal. Vous dites, dans votre ouvrage, que les meubles remuent, que les chaises marchent; alors, pourquoi ce bureau-ci ne bougerait-il pas? (il souriait ironiquement.) Je l'interrompis en lui disant ; » vous leur donneriez, une rude besogne, car ce bureau est grand et très chargé. *R*. Cela se produit quelquefois; ainsi, dans ma chambre, parfois, il y a des coups partout. Les meubles dansent sans que je sache pourquoi, et cela ne tronble point mon repos, les médecins ayant constaté que mon pouls n'en est nullement altéré.

A peine ces paroles furent-elles prononcées,que l'énorme bureau du directeur se prit à craquer, à se déplacer de sa main droite. Surprise de

nous trois, surtout de la part du directeur, et M. Home de s'écrier : voyez, il a bougé, eh bien, Monsieur que puis-je à cela ? Le directeur regarda à droite, à gauche, tout surpris, interloqué, il voulait douter du mouvement. Je riais de sa déconvenue.

D. Tout cela m'est égal, continuons; mais vous avez fait le récit de soi-disant miracles, monsieur, par exemple, c'est étrange? *R.* En effet, ce sont des miracles qui se sont produits si toutefois on peut les appeler ainsi, et quelquefois sans que je sache comment.

D. Vous avez aussi donné des séances en France et en Angleterre? *R.* Oui, dans des réunions d'amis, ou de personnes qui m'avaient été présentées; parfois, nous n'avons rien obtenu et d'autre fois des choses que j'ai racontées, et que tous les assistants ont vues.

Le directeur me dit en se tournant vers moi : « Il faut pourtant que je lui dise qu'il ait à quitter Rome. *R.* Veuillez je vous prie, nettement formuler votre communication, je la traduirai textuellement.

D. Je vais l'écrire, et il écrivit que M. Home eut à partir dans trois jours, pour quitter la ville et les états pontificaux.

M. Home comprit et répondit qu'il irait voir le consul anglais, qu'il réfléchirait, n'ayant rien fait qui puisse motiver cette mesure d'expulsion étrange, et il signa le procès-verbal, après la traduction que je lui en fis textuellement.

Il toucha la main que le directeur lui tendait, et partit demander avis au consul anglais.

Le directeur, resté seul avec moi, voulut bien me signaler quelques passages du livre de M. Home, lesquels auraient choqué la commission de l'index et le pape, entre autres celui qui a trait aux manifestations de sa mère, et surtout où Danglas Home affirme que le spiritisme est destiné à révolutionner la philosophie et la théologie. Je pense, ajouta le directeur, que l'auteur de cette œuvre n'a pas calculé la portée de ses expressions, sans quoi il ne les eut pas employées.

L'intervention du consul, M. Levern, celle de quelques personnages influents ne put rien changer à la détermination énoncée; M. Home dut partir le 10 janvier 1854.

Cette communication est véridique, car je l'ai sténographiée le même jour; je ne puis me nommer, et pour cause, car je suis votre abonné, et ma position m'ordonne de garder l'incognito.

Remarques de la rédaction : Ce qui nous semble étrange, c'est que, après cette conversation et cette expulsion, Daniel Dunglas Home n'ait pas senti la faute qu'il avait commise ! dans les pays protestants ou russes il avait été libre d'être médium, d'écrire sur le spiritualisme moderne, sans être inquiété, en étant estimé de beaucoup ; or cet *esprit petit*, logé dans le corps d'un *grand médium*, avait eu la faiblesse d'abandonner le protestantisme libéral pour accepter le titre de catholique romain, c'est-à-dire l'oppression de la conscience la plus caractéris-

tique; or ses parrains l'ont chassé de Rome comme impur, lui qui ne travaillait que pour le bien de l'église romaine!

Depuis 1862, ce pauvre Dunglas Home n'a pas discontinué d'invectiver Allan Kardec et son école; avant de mourir, ce malheureux déséquilibré a édité un volume, dans lequel, il ressasse contre les réincarnationiste, toute son inutile colère de polémiste irrationnel et sans valeur. Nous avons lieu de croire que, avec l'âge, sa raison étant affaiblie, il n'écrivait plus que pour satisfaire une manie. Puis, comme le disent les anglo-américains, les médiums ne sont pas responsables.

Que Rome l'ait rejeté comme son vomissement, cela se conçoit, la ville Eternelle étant en cela dans son rôle séculaire; mais que Home soit resté catholique après cet outrage cela ne se comprend plus; *il était irresponsable*. Malgré les insultes dont il a cherché à nous couvrir, les spirites ont assisté à son enterrement, attristés de ne voir personne autour du corps de cet homme qui a tant fait de bruit pour n'être point oublié; ils se souvenaient des services rendus à la cause, purement et simplement, oubliant le reste. Puisse-t-il dans une nouvelle existence progresser au gré de nos vœux.

LE SPIRITISME A BUENOS-AYRES

L'Indépendant, de Buenos-Ayres, donne l'article suivant: Dans *La Cronica* du 16, M. Peyret, au lieu de répondre à la savante conférence que M. Rafael Hernandez a donnée au théâtre de l'opéra, prétend qu'il n'a pas de temps à perdre pour entrer en polémique; en même temps il en trouve pour maltraiter le spiritisme qui ne lui a rien fait du tout.

Il n'est pas facile de lutter contre un adversaire armé de toutes pièces, qui vous met au pied du mur, quand on n'a à son service que les arguments développés à la conférence du collège national, au lieu de recourir aux ouvrages d'Allan Kardec et à ceux paraissant tous les jours depuis vingt ans.

M. Peyret prétend que M. Hernandez est sorti de la question; qu'il a parlé de spiritualisme au lieu de spiritisme. Il ignore, sans doute, que ce que nous appelons en France (et ailleurs) spiritisme est appelé en Angleterre spiritualisme. C'est la même chose: nous sommes plus courts dans le nom; voilà tout.

Appelez-la comme vous voudrez cette philosophie qui vient prouver l'immortalité de l'âme en nous indiquant que la morale et la science sont les deux forces qu'elle doit acquérir pour s'élever.

Et cependant vous la traitez d'immorale! Cela seul prouve que vous ne la connaissez pas.

Immorale une philosophie qui doit régénérer le Monde! Car, enfin,

que veut-elle? Elle prêche l'amour, la charité. Elle veut que notre esprit ne soit pas dominé par la matière; que là fraternité existe de fait et que l'égoïsme disparaisse de la surface du globe.

Immorale! une philosophie qui veut que l'humanité s'instruise en lui expliquant la cause des souffrances de la vie présente et pourquoi un tel est intelligent quand tel autre ne l'est pas, nous montrant enfin pourquoi l'homme est honnête ou malhonnête! M. Peyret, avec vos seuls arguments, expliquez-nous cette différence entre deux êtres dont l'un a une intelligence supérieure quand l'autre n'en a pas? Puisque vous êtes spiritualiste vous croyez en Dieu ou tout au moins au panthéisme, et vous lui attribuez, sans doute, la justice, dans la création; où est-elle, la justice, dans cette différence extraordinaire entre deux êtres qui sont hommes aussi bien l'un que l'autre?

Réfléchissez et vous verrez que, seule, la vérité de nos incarnations successives peut l'expliquer. La grande loi du progrès fonctionne dans toute la création et en premier lieu dans l'homme, qui est le premier être intelligent de la création.

Parler aux morts, c'est être halluciné, dites-vous? Alors la science l'est avec nous ainsi que tous les hommes de génie ou de talent qui s'avisent ou se sont avisés de faire comme nous. Vous êtes-vous donné la peine de prendre connaissance des grands noms de la science, de la philosophie et de la littérature qui figurent à la tête du spiritisme? Ces hommes ont sacrifié des années pour se rendre compte des phénomènes que vous niez, avant de dire : « celà est. » Qu'affirmez-vous, vous qui n'avez rien vu?

Oui, je l'affirme, la raison est la force de la philosophie spirite, ce qui n'autorise personne à nous traiter de crédules. Tous ceux qui croient fermement ont étudié, sans crainte de perdre leur temps ; ils ont vu les phénomènes, base de cette philosophie morale, juste et savante; dans la colonie française, nous avons des compatriotes, qui affirment, sans être spirites, avoir vu et même provoqué des phénomènes extraordinaires sans pouvoir les expliquer. Tranquillisez vous, la science les expliquera à son heure, et la science spirite commence à peine; la graine étant semée, l'arbre doit grandir et nous couvrir tous sous son ombrage touffu. Ni vous ni bien d'autres ne l'empêcheront de pousser.

Dans les temps anciens le spiritisme existait; l'humanité d'alors, peu intelligente, créa le mot surnaturel qui n'est qu'un non-sens. Rien n'est surnaturel, tout étant régi par des lois connues ou à découvrir. Aujourd'hui, aidé par la science qui voulait enterrer l'humanité dans le matérialisme, il va s'adresser à l'intelligence humaine, son progrès lui permettant de le comprendre. Le spiritisme c'est la raison pure. C'est aussi la morale et la science réunies. L'homme immoral, ou seulement trop attaché aux choses matérielles, le rejette, quand bien même son intelligence est développée, parce que ses passions l'obscurcissement, et

cette nécessité de diriger son esprit autre part qu'ici-bas, dérange ses plans et toutes ses aspirations.

Que parlez-vous de sorciers et de sortilèges! nous vous disons de consulter votre raison et d'étudier pour comprendre. Pourquoi parler d'une chose que l'on ne connaît pas, faute d'études? Puisque vous dites que l'on peut admettre la thèse de l'immortalité de l'âme; — et là, permettez-moi de vous le dire vous me paraissez ménager la chèvre et le chou, — pourquoi nous engager à rejetter la consolante philosophie qui prouve réellement ce que vous permettez d'admettre. Où vont-elles se mettre vos âmes, puisque vous êtes spiritualiste, et qu'en faites-vous? Donnez une solution, si vous le pouvez avec votre philosophie?

Ce qu'il y a de grave, c'est qu'étant chargé d'un cours libre et public, vous dites, sans l'étudier à fond, que le spiritisme est la mystification de ce siècle! De quel droit le traitez-vous ainsi quand de grands savants le défendent après des études de 4 ou 5 ans, avec preuves sur preuves, sans jamais être rassasiés? Ils disent, aujourd'hui, que le spiritisme est la pierre philosophale de toutes les philosophies, qu'il est leur couronnement.

Fiat lux in tenebris, dites-vous, à propos des esprits qui se communiquent. Lisez Allan Kardec ou n'importe quel livre de communications et vous comprendrez, comme nous. M. Hernandez vous l'a dit, et là, encore, vous prouvez que vous n'avez pas de temps à perdre.

Non, par votre article vous n'enlevez pas un mot de la grande Conférence de l'Opéra; elle reste debout, tout entière; vous avez engagé la lutte et vous voici sans munitions laissant votre adversaire dormir sur le champ de bataille. Telle est la vérité, dite sans animosité comme sans rancune; je vous estime beeucoup mais je défends ma croyance et celle de mes collègues, regrettant sincèrement que vous ayez fui la lumière dont vous deviez être si vivement éclairé. P. Rastouil.

LES THÉOSOPHES A PONDICHÉRY

Mes chers confrères, Mille remerciements, pour avoir bien voulu accepter l'échange de votre *Revue*, avec la *Revue l'Epoque*.

Vous vous êtes occupé, dans la *Revue*, de Mme Blavatsky et du colonel Olcott? J'ai vu que leur prétentions étaient loin de la raison de doctrines, et peu en rapport avec le sens commun. Voulez-vous savoir comment les Hindous de l'Inde, eux-mêmes, apprécient cette Russe et cet Anglais? Je vous envoie le numéro du *23 septembre 1883* du journal *Le Progrès* de Pondichéry, où il est parlé de cette dame et de ce monsieur, en termes peu flatteurs.

Rédacteur moi-même de ce journal, depuis 1882, je puis vous assurer qu'il est sérieux. Je suis *le seul* collaborateur *européen*. Directeur,

rédacteurs et imprimeurs, sont *tous* Indiens, et Indiens d'une instruction complète, j'ai pu m'en convaincre *personnellement*, en 1884, lors de mon voyage à Pondichéry. S'il vous fallait d'autres renseignements à ce sujet, je pourrais vous les fournir.

Bref, voilà ce que des Hindous sérieux, et *spiritualistes*, pensent de la *théosophie* copiée sur le Brahmanisme et le Bouddhisme.

Tarbes, Hautes-Pyrénés. VICTOR PUJO

INFORMATIONS. — « Il paraît que depuis quatre jours », deux étrangers, une Russe et un Américain ont organisé des réunions privées dans le but de faire du prosélytisme en faveur de la religion brahmanique.

« On nous dit qu'un comité composé de Tandon-Sandirapoullé, Chanemougavélayoudamodely, Sella-Rattinapoullé, Calvé-Sadassivachetty, Prouchottouma-Rattinapoullé, Souprayapoullé et Cou-Latchoumanassamychetty patronnent. ces deux amateurs de prêche. Rien de plus naturel, puisqu'il s'agit d'exulter la religion de Brahma à laquelle appartiennent les membres du susdit Comité.

« Mais ce que nous trouvons d'extraordinaire, c'est que certaines personnes se soient émues de la présence, à Pondichéry, des aimables farceurs dont il s'agit. Nous ne pouvons leur donner d'autres noms.

« Il est pour les charlatans différentes manières d'agir; si les uns avalent des sabres et de l'étoupe enflammée, etc., pourquoi les autres ne jongleraient-ils pas, avec la vieille mythologie indienne, qu'ils comprennent de la même façon que les montreurs de bêtes féroces et de veaux à deux têtes dans les foires, connaissent l'histoire naturelle?

« Il faut bien que tout le monde vive.

« Laissons donc les simples aller chercher, musique en tête, ces étrangers et faciliter leurs innocents exercices. »

Nota : Nous convenons que cette manière de juger les gens est locale. Nous tenons tout spécialement à savoir l'opinion des Indous sur la théosophie; puisse-t-on nous satisfaire.

PORTRAITS PAR UN MÉDIUM DESSINATEUR

Chers Messieurs en F. E. S., J'ai eu la visite de M. Hugo d'Alési, il y a un mois environ, pour me demander quelques renseignements. Je viens vous remercier de m'avoir fait faire sa connaissance, car M. d'Alési a bien voulu mettre à ma disposition sa médiumnité. Témoin de deux faits tout à fait probants, je suis très heureux de vous les faire connaître.

Le 4 octobre dernier était l'anniversaire de la fête d'un oncle décédé, il y a dix ans environ; celui-ci ayant été bon pour ses neveux, je ne manque jamais d'adresser à Dieu une prière à son intention. M. d'Alési se présenta ch z moi, trois jours après; nous parlâmes

spiritisme et je lui demandai de faire un dessin quelconque. M. d'Alési prit aussitôt un crayon, et dessina mécaniquement le portrait de mon oncle, d'une ressemblance parfaite. J'en fus très surpris, car je n'avais nullement pensé à lui. C'est, assurément, une preuve certaine que mon oncle se manifestant sous cette forme, avait voulu me faire voir qu'il pensait aussi à moi.

Ayant prié M. d'Alési de revenir chez moi, quatre ou cinq jours après, il dessine encore, mécaniquement, un portrait de femme. Ce dernier représentait la mère de ma femme, décédée il y a douze ans; son ensemble est assez ressemblant. Dans l'intérêt de la vérité, je dois vous faire remarquer que ma famille n'est pas spirite, est hostile à notre doctrine; par conséquent, M. d'Alési se trouvait *cette fois*, dans un milieu dont les fluides lui étaient *tout à fait contraires!*

Le portrait de ma belle-mère avait été demandé mentalement.

Ces deux faits pourront faire sourire nos esprits forts, c'est leur droit; plaignons-les car ils se privent d'une bien douce consolation.

Si vous croyez utile de publier cette lettre, vous pouvez le faire.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments. Rouen, 7 novembre 1886, E. MAURIZE

AFFIRMATION

(FRAGMENTS)

Les Esprits ne sont plus une chose incertaine,
Effets de songes vains que l'on conçoit à peine,
Ils ont leur raison d'être et leur suprême loi;
Chacun, selon son gré, peut en faire l'étude,
Et par son examen changer en certitude
Les vestiges croûlants d'une mourante foi.

Mais la foi ne meurt pas, la raison éternelle
Lui donne un sûr appui qui la rend immortelle,
Et la met à l'abri des fantoches railleurs;
Car, quels sont ces hardis qui traitent de fantômes
Les Esprits du Seigneur? Ce sont de faibles hommes
Qui glissent sur la terre et vont tomber ailleurs.

Ils tombent! et pourtant l'orgueil qui les domine
Les pousse à mépriser la puissance divine;
C'est l'ombre qui prétend étouffer la clarté,
C'est la nuit combattant le jour qui nous éclaire,
La nuit sombre voulant éteindre la lumière,
Le mensonge luttant contre la vérité!

Fantômes que cela! lutte stérile et vaine!
Ils n'effaceront pas les lois de l'âme humaine,
Ces lois que burina la main du Créateur,
Non sur la dure pierre apportée à Moïse,
Mais dans le cœur humain, cette terre promise,
D'où jaillit toute joie et toute âpre douleur!

Deux pôles opposés: la douleur et la joie!
Deux sentiments profonds que tour à tour envo...

La justice divine au travailleur humain.
La joie est du devoir la vaine récompense;
La douleur est l'effet d'une juste sentence,
La peine du passé, l'espoir du lendemain.

Demain! voilà de tous l'espérance assurée,
Pour chacun la justice est ainsi mesurée,
Point de caprice vain, les œuvres tont la loi;
Si l'être qui ressent ou bonheur ou souffrance
En cherche l'origine, il peut en assurance
Se dire fermement : « L'origine est en moi. »

Médium : E. CORDURIÉ.

CORRESPONDANCE : *Messieurs :* A la remarquable conférence faite samedi, 4, par M. Ponsot, à la Société spirite de la rue St-Denis, le conférencier a traité, la question divine en SAVANT. M. Metzger lui a opposé ses raisons, en déclarant que la matière et la science ne sont que des *hypothèses*. J'ai cru devoir intervenir au débat pour apporter à M. Ponsot le faible appui de mes rimes de POÈTE, et vous les offre telles quelles, selon le désir de plusieurs personnes, en vous autorisant à les publier avec ma lettre; j'en assume seul la responsabilité, et n'entend en aucune façon engager la responsabilité de toute société spirite, ou autres, dont j'ai l'honneur de faire partie.

Votre bien dévoué L. VIGNON

L'athéisme immortaliste

Que ce soit de son cœur un noble sentiment
Ou bien de son cerveau le froid raisonnement,
Que ce soit ou croyance, ou doctrine ou système
L'homme a besoin d'admettre une cause suprême;
Cherchant parmi les Dieux inventés à foison
Celui qui satisfait son cœur et sa raison,
Il ne pourra, je crois, se passer qu'avec peine
Du Dieu si nécessaire à la bêtise humaine!

Entre être et n'être pas il n'est pas de milieu,
L'univers éternel n'a que faire d'un Dieu.
Si du Dieu suranné nous effaçons la trace
Il faut que nous mettions quelque chose à sa place :
Le Dieu de la science ou mieux de la Raison
N'est certes pas celui de la Religion,
Car l'homme se sent libre et, partant, responsable
Il se sait conscient, innocent ou coupable :
N'ayant pas à chercher ses causes dans autrui
Il ne doit pas avoir d'autre maître que lui;
En voyant les effets d'une éternelle cause,
Raison et mouvement vivant en toute chose
A quoi bon remonter vers un divin auteur
Et l'homme n'est-il pas lui-même Créateur?
Depuis que sa raison a rompu ses lisières
L'homme n'a plus besoin de Dieu ni de prieres.
Et son âme affranchie, arbitre de son sort
Sait vaincre la douleur et dominer la mort.
Oui l'âme est forte, et quoi de plus fort pour atteindre
Cette flamme que rien ne peut jamais éteindre.

Quand la foi disparaît n'étant plus de saison
Qui peut la remplacer si ce n'est la raison?
Si la raison n'est pas la meilleure des causes
Qui donc pourrait régir les êtres et les choses?
Un Créateur, alors un Dieu du bon plaisir
Qui, faisant commencer, pourrait faire finir,
Car il faut que ce qui sort du néant y rentre,
Du vide universel Dieu serait le grand centre,
Il serait le pivot de ses mondes divers
Et l'immense néant serait son univers!
S'il en était ainsi, vive le nihilisme,
A bas toute justice, à bas l'immortalisme!

L'homme du présent dit ; « à quoi bon l'avenir,
Pour moi tout s'accomplit entre naître et mourir. »
Ah! Si quand vous naissez vous ne veniez renaître
Où seraient la raison, la justice de l'être?

La raison dit à l'homme, ignorant ou savant
Que tout ce qui prend vie est après comme avant,
Que toutes les morts sont, dans leurs métamorphoses
Des transformations des êtres et des choses!
Pour marcher et grandir donnons-nous tous la main:
L'ignorant d'aujourd'hui sera savant demain;
Quelque grande que soit l'œuvre qu'il a rêvée
Toujours l'homme en mourant la laisse inachevée;
Pourquoi donc dans son cœur entre-t-il tant d'amour
S'il n'est pas immortel et s'il ne vit qu'un jour?
« Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse »
Telle est la vérité qui tous nous intéresse,
Et la raison veut que, dans l'immortalité,
Nous puissions acquérir savoir et vérité :
La vie est infinie, elle est universelle
Et quel néant pourrait trouver sa place en elle?
Celui qui se complait dans son propre malheur
Sans avoir d'objectif en un état meilleur,
Marchant indifférent sans lueur d'espérance
Ajoute chaque jour, hélas, à sa souffrance!

Homme marche au progrès, c'est là qu'est le secret;
Elève ton savoir, c'est ton propre intérêt :
Si tu ressens en toi l'amour de la justice
De tes vieux préjugés fais l'entier sacrifice
Et cherche la science et la moralité,
Ce sont les seuls moyens de ta félicité!

L. Vignon

Nota : Les opinions de M. Vignon lui sont personnelles : elles notent un état spécial de certains esprits Nous insérons cette poésie pour exposer une théorie qui a besoin d'être élucidée et méditée, pour demander aussi l'exposé des théories contraires, les spirites devant être mis au courant des opinions qui se produisent.

COMMUNICATION : Nous lisons dans le *De Rots* d'Ostende, dont la publication vient d'être malheureusement interrompue par la mort de son directeur, M. Dossaer, la communication suivante:

Un de nos bons mediums a reçu, il y a peu de jours, une communication émanant d'un Esprit malheureux, désincarné par un suicide. —

Nul ne connaissait cet Esprit que nos guides nous ont dit se nommer *Vranken* et venu près de nous pour obtenir quelques consolations. Voici la communication reçue :

Mourir n'est rien, revivre c'est tout! — La vie est parfois si amère, si dure que l'on se laisse aller à chercher un repos éternel dans le « Néant. » — Malheureux! qu'ai-je fait!... Le Néant n'existe pas!... — La vie que je fuyais, je viens d'y entrer..... Les clartés éternelles éblouissent mes regards incertains... Le remords me brûle... — Je vois la vanité de mes rêves... J'ai la conscience de ma lâcheté. — Je souffre, je cherche le repos et je ne trouve que tourments. Tourments affreux et réels,que vous êtes donc plus terribles que ce qu'il me plaisait de qualifier de ce nom sur terre! — Malheureux, je le suis maintenant; je ne l'étais pas avant. Ma faute est immense et le travail pour me relever me paraît si ardu que je n'ose l'envisager. — Ayez pitié de moi, aidez-moi! Je n'ai de recours qu'en vous : Dieu vous aime; vous êtes justes à ses yeux et votre prière sera entendue, tandis que la mienne ne peut parvenir à lui..... O faites que je sois soulagé. — Je ne puis continuer, mes idées s'obscurcissent..... Ayez pitié de moi.

Note : Mon ami, vous avez commis une grande faute; vous avez déserté le champ de bataille; vous vous êtes soustrait aux épreuves que vous aviez choisies vous-même, pour expier et réparer des fautes commises dans des existences antérieures. C'est à recommencer. Prenez courage ayez confiance dans la miséricorde infinie de Dieu notre bon Père. Demandez-lui la force d'accomplir votre tâche avec reconnaissance et le bonheur sera votre lot comme il est déjà celui des bons Esprits qui vous entouren. Osttende, mai 1886.

Pour le suicide et ses conséquences, lire le *Ciel et l'Enfer* d'Allan Kardec.

LE SPIRITISME DANS LA LITTÉRATURE

POSSESSION, par *Charles Epheyre*

Voici un roman qui vient de paraître tout récemment, et qui prouve encore une fois, et d'une façon toute spéciale, combien les questions spirites sont à l'ordre du jour.

Mais, avant d'en présenter un compte-rendu aussi succinct que possible, il y a peut-être quelque intérêt à dire comment j'ai été conduit à le distinguer, à l'étalage d'un libraire, entre tous les romans nouveaux. Ce n'est point le titre qui m'a décidé à le lire, car ce titre peut se prendre dans bien des sens différents. C'est, avant tout, le nom de l'auteur (un pseudonyme) qui m'a intrigué, en évoquant un souvenir lointain. Je me rappelai en effet qu'en 1875 parut un volume de poésies signé P.-C. Epheyre; or, à cette époque, j'eus occasion d'apprendre

que ce volume était dû à la collaboration de deux jeunes gens, appartenant par leur famille et par leurs propres travaux au monde scientifique, et qui avaient choisi ce pseudonyme commun, sans doute pour dégager le positivisme de la science des audaces de la poésie. Ce que j'eus également occasion de savoir (si mes souvenirs ne me trompent) c'est que le nom d'Epheyre n'était que l'assemblage de deux initiales (F.-R.), c'est à dire que le volume de P.-C. Epheyre était dû à la collaboration de P.-F. et de C.-R. C'est pourquoi le roman *Possession*, qui vient de paraître, étant signé Charles Epheyre, je fus porté à conclure qu'il était dû à la plume de l'un des deux collaborateurs d'autrefois et que, vraisemblablement, il avait pour auteur M. C.-R., lequel pourrait bien être un de nos jeunes physiologistes les plus en vue. (J'ajouterai que le nom de ce physiologiste se retrouve dans le catalogue de M. Paul Ollendorff, l'éditeur de *Possession*.) Dès lors, je me dis que le titre de ce roman devait annoncer des faits d'hypnotisme, de magnétisme, et peut-être de spiritisme. C'est ce que la lecture vérifia pleinement.

Marie-Anne Ivanovna, femme d'Ivan Pétrovitch, est délaissée dans le château de Prastia par son mari qui, sous prétexte d'affaires urgentes, va mener une vie de grossiers plaisirs à Saint-Pétersbourg. Dans son abandon, elle pense à sa cousine Sacha Lydiovna, son amie d'enfance ; mais elle pense aussi à Stéphane Fédorovitch, un ami fidèle et dévoué, et c'est à lui qu'elle fait d'abord appel. Stéphane est un hardi cavalier aux yeux bruns, officier au 2e régiment de Cosaques; c'est un vrai soldat, mâle et loyal. Marie-Anne, elle, est blonde, grande et frêle ; ses grands yeux, d'un bleu pâle, ont un éclat extraordinaire, ils portent en eux quelque chose de tendre et d'audacieux. Stéphane et Marie-Anne se sont compris tout de suite ; une intimité douce et confiante s'est établie entre eux. Mais peu à peu l'amitié en arrive à ressembler beaucoup à de l'amour, et chez Stéphane l'amour, violemment, éclate en passion. Marie-Anne semble n'avoir plus la force de résister ; et, en se reportant au titre du volume, on se demande si l'on ne va pas en avoir la clé. Eh bien non ; c'était une fausse piste. Mais, pour se garder contre elle-même, Marie-Anne fait venir Sacha. Or, voilà que Sacha, qui ressemble beaucoup à Marie-Anne, avec cette différence qu'elle est vive, gaie et pétulante, produit peu à peu impression sur Stéphane ; ils font ensemble de nombreuses promenades à cheval, tandis que Marie-Anne, qui n'a aucun goût pour cet exercice, reste au château. Insensiblement, la pensée de Sacha prend la place de celle de Marie-Anne dans les rêves de Stéphane. Sur ces entrefaites survient Ivan ; il a perdu au jeu, il faut vendre le château de Prastia ; mais dans son désastre il ne lui convient pas de s'exiler seul ; il a, dit-il, besoin d'une compagne, et brutalement il enjoint à sa femme de le suivre ; celle-ci résiste d'abord ; enfin elle cède, le désespoir au cœur, après une scène ou Sacha a laissé échapper quelques paroles qui révèlent les sen-

timents mutuels de Sacha et de Stéphanè. De son côté, Marie-Anne dans une pensée de revanche et de vengeance, confie son propre secret à Sacha, avec la garde de son amour : « Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, dis à Stéphane que mon âme sera toujours avec lui. »

On n'entend plus parler de Marie-Anne; le temps passe, l'amour de Stéphane et de Sacha grandit toujours, et, après une période pleine de luttes de conscience, Sacha consent à épouser Stéphane. A la suite d'une grave chûte de cheval, qui l'a retenu longtemps au lit, le jeune officier a obtenu un congé de convalescence, et, une fois le mariage célébré, ils sont partis pour l'Italie. Les voici à Lorinzona, près du lac de Côme, dans une charmante villa, accoudés à la balustrade du perron, admirant les dernières lueurs du soleil qui vient de disparaître. Bientôt, dans l'ombre du crépuscule, une barque approche de la rive avec rapidité. Tout à coup Sacha repousse Stéphane. — « Il y a une femme dans cette barque, » dit-elle d'une voix sourde. — « Mais non, réplique Stéphane en riant, il n'y a que Matteo qui rame de toutes ses forces et qui sera ici dans deux minutes. »... La barque vient d'accoster au bas du perron, lorsque Sacha se jette dans les bras de son mari en s'écriant : « Stéphane, protège-moi! C'est Elle, Elle vient, Elle monte l'escalier. Comme Elle me regarde! Elle me prend la main, Elle t'écarte de moi. Ah! Marie-Anne, pardon, pardon!... Oh! Stéphane! cela est horrible! Marie-Anne est morte! Elle est morte, te dis-je!... Mais pour nous elle revit... Nous sommes perdus, Stéphane, car Marie-Anne vient de mourir, et elle est morte sans me pardonner. »

Le lendemain, Stéphane reçoit un télégramme contenant ces simples mots : « Marie-Anne morte hier soir. » — « C'est vrai!... alors, c'est vrai! » se dit-il, et il se garde bien de montrer la dépêche à Sacha.

Pour dissiper ces impressions, ils quittent les bords du lac de Côme. Les voici à Venise. Un soir une petite discussion s'éleva. Tous deux remontèrent dans leur chambre, silencieux, mécontents. A peine furent-ils entrés que Stéphane entendit Sacha pousser un profond soupir. Il la regarda et fut frappé de l'altération de ses traits.— « Pardon, Sacha,... » dit-il. Elle se leva brusquement; et, avec hauteur: « Que parlez-vous de Sacha? Etes-vous fou, Stéphane Fédorovitch? » Un frisson secoua le corps de Stéphane... Ce n'était plus la voix de Sacha. — « Je t'en prie, Sacha, aie pitié de moi! » — « Ah! dit-elle avec un sentiment de profond mépris, toujours cette Sacha!... Eh bien! Stéphane! je vais tout te dire : Il n'y a plus de Sacha ici. Il n'y a plus ici que moi, Marie-Anne Ivanovna... L'âme de Sacha s'est engourdie, et c'est moi qui l'ai plongée dans ce profond sommeil pour profiter de son corps et de sa voix... »

Le lendemain, le surlendemain, le même phénomène se reproduit ; et l'auteur nous peint encore, par deux fois, la médiumnité d'incarnation, comme nous disons entre spirites.

Dès lors, Marie-Anne, prenant possession des organes de Sacha, s'entretint tous les soirs avec Stéphane, qu'elle enveloppait de plus en plus de sa passion jalouse, implacable à l'égard de Sacha. Avec sa nature entière de femme Slave, elle ne pardonnait pas à celle-ci de s'être prêtée à l'infidélité de Stéphane. Et le ressentiment profond conçu par l'incarnée survivait à sa désincarnation; ce qui est parfaitement conforme à de nombreuses observations spirites. Il ne faut pas chercher dans ce roman la haute moralité d'un spiritisme embrassant la série des existences successives. L'auteur nous montre seulement un petit coin de la vie d'outre-tombe, et il l'a peint en réaliste, sans reculer devant un dénouement qui paraîtra sans doute trop pessimiste, mais qui, il faut bien le dire, sera dans l'ordre des événements possibles tant que sur la terre même on verra la passion d'amour aboutir à des drames sanglants.

Voici, en résumé, la scène du dénouement... Dans le silence et l'obscurité de la chambre il voyait devant lui une forme blanche et charmante. — « Marie-Anne ! » — « Oui, dit-elle alors, c'est moi, c'est bien moi, aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est moi; et moi seule!... Tu es à moi, à moi seul, je te veux tout entier. Tiens ! connais-tu cette arme? » Et Stéphane sentit qu'elle lui mettait dans la main un objet qu'il reconnut aussitôt... Comment ce revolver, qu'il avait jadis donné à Marie-Anne, se trouvait-il maintenant à Venise?... — « Je connais cette arme, » fit-il en balbutiant. — « Eh bien! Sacha est là, dit Marie-Anne en montrant du doigt les rideaux du lit. L'arme est chargée, tire! » Stéphane tire, éperdu. Un grand cri! puis... rien. Tout a disparu. Mais, dégagé de l'étreinte des bras qui l'entouraient, Stéphane constate avec horreur qu'il vient de tuer Sacha. Alors, appuyant le canon du revolver sur sa poitrine, face au cœur, il se tue lui-même, croyant rejoindre Marie-Anne.

Ce que le romancier ne dit pas, ce qu'il ne sait peut-être pas, c'est que tout crime (comme tout acte) se photographie quelque part d'une manière indélébile, jusqu'à ce qu'il soit effacé par la réparation, c'est que le crime de Marie-Anne et de Stéphane se dressera entre eux deux tant que Sacha leur en jettera l'image dans les yeux et dans le cœur pour troubler et rendre impossible leur félicité.

Mais, quoiqu'il en soit, le roman de M. Charles Epheyre est des plus intéressants, et il semble prouver que l'auteur, — s'il n'a pas recherché les déductions morales du spiritisme, s'il n'a pas étudié bien profondément le monde posthume et l'évolution des êtres par les existences successives, — est du moins familier avec les faits les plus accessibles du spiritisme. Il nous suffira de rappeler que dans ce roman une désincarnée se manifeste d'abord par un phénomène de vision, vérifié le lendemain par un télégramme; qu'elle se manifeste ensuite, d'une manière répétée et suivie, par le phénomène d'incarnation on médiumnité possessive; qu'elle se manifeste enfin, pour la dernière fois, par

un phénomène d'apparition tangible, offrant tous les caractères d'un organisme terrien, phénomène dit de matérialisation, où elle est tout à fait distincte de son médium, puisqu'elle pousse Stéphane à tirer sur ce médium. Evidemment, l'auteur a lu le récit de cette séance où M. William Crookes put voir simultanément Katie King et Miss Cook. Ajoutons à cela l'apport du revolver ; ajoutons, en outre, certains faits de double vue que j'ai oublié de relever dans la première partie du roman ; et l'on pourra conclure sans trop de témérité que les phénomènes du magnétisme et du spiritisme n'ont guère de secrets pour M. Charles Epheyre. Toutes ces pages portent l'empreinte d'une observation véritable ; on sent que l'on n'a point affaire à un fantaisiste dessinant de chic, mais à un expérimentateur, doublé d'un littérateur, qui peint avec sincérité en se reportant à ce qu'il a vu et étudié. Je parle relativement aux faits magnétiques et spirites. Quant au cadre du roman, j'ignore si M. Charles Epheyre a vécu en Russie ; mais je constate dans le choix de ce pays, dans la préoccupation du problème d'outre-tombe, dans la tournure d'esprit du romancier, et jusque dans l'impression troublante du dénouement, certaines analogies avec une nouvelle de l'écrivain russe Tourguéneff : *Après la mort*, parue en 1883 dans la *Nouvelle Revue* (et qui se retrouve, — sous le titre de *Clara Militch* dans le volume *Œuvres dernières*, publié chez Hetzel en 1885) ; et il n'est pas absurde de supposer, au point de vue spirite, que la suggestion de l'Esprit Tourguéneff (aujourd'hui désincarné) puisse être pour quelque chose dans l'élaboration d'un roman qui fait penser à lui. Mais ceci est secondaire. D'ailleurs, s'il est vrai que le monde des Esprits nous enveloppe de toutes parts, il n'y a certainement pas un seul être intuitif, et par conséquent pas un seul littérateur, qui n'en reçoive inconsciemment, d'un côté ou de l'autre, suivant ses affinités, quelques suggestions anonymes.

On me pardonnera la longueur de ce compte-rendu. J'estime que l'ouvrage en valait la peine ; car, sous les dehors de la fiction, il donne une idée exacte de quelques uns des phénomènes spirites les plus saillants ; et, de plus, j'ai tout lieu de croire qu'il a été écrit par un homme de science d'autant plus hardi sur le terrain de la littérature qu'il est plus réservé et prudent sur le terrain scientifique. Par un singulier rapprochement, voici qu'au moment de terminer cet article, il me tombe sous les yeux un passage du livre si remarquable du Dr Gibier, *Le Spiritisme*, passage relatif à un jeune savant dont le nom commence également par un R. — « ... Il nous semble que M. R. en sait plus long qu'il ne veut le laisser paraître... En mettant la question en évidence, il prépare les réceptacles cérébraux de ses contemporains ; les aliments légers qu'il nous présente en ce moment faciliteront l'assimilation des choses dures que nous allons avoir à digérer bientôt. Il est bon de ne pas tout dire d'un coup, et comme

brutalement. » Seulement, ce que l'on ne dit pas en homme de science, on le dit quelquefois en homme de lettres, parce que cela tire moins à conséquence, et c'est encore une préparation. Si le pseudonyme de Charles Epheyre cache réellement un homme de science, cet homme de science en sait évidemment plus long qu'il ne veut le laisser paraître dans ses écrits scientifiques, et l'on peut se demander peut-être s'il n'offrirait pas quelque ressemblance avec l'éminent physiologiste dont parle le Dr Gibier. J. CAMILLE CHAIGNEAU.

Moniteur de la Polyclinique. — Le Pain et les Biscuits hygiéniques reconstituants sont des aliments complets; ils ont pour but de fournir régulièrement à l'organisme les principaux minéraux nécessaires a la nutrition.

Journal d'Hygiène. — La thèse du docteur Flasschœn est fort bien traitée, et l'idée fort juste. Restera-t-elle dans le domaine de la théorie? Tombera-t-elle dans celui de la spéculation pharmaceutique? Espérons que le docteur Flasschœn lui évitera ces deux redoutables écueils. *Dr E. Monin, sec. de la Société française d'hygiène.*

L'Eclaireur Pharmaceutique. — Avec le Pain et les Biscuits hygiéniques reconstituants, les pharmaciens sont bien en droit de s'écrier : Adieu, bocaux, vendanges sont faites! *P. Chabrette.*

La France nouvelle. — Nous croyons que les Biscuits hygiéniques-reconstituants rendront un véritable service à l'humanité et que, par l'usage de ces aliments perfectionnés, la mortalité devra certainement diminuer d'une manière notable.

Le Soir. — Le Pain et les Biscuits hygiéniques-reconstituants ne sont que l'imitation, sous la forme d'aliments vulgaires, de ce que la nature réalise dans tous les produits qu'elle offre en nourriture à l'homme. *Dr Eugel.*

Revue de la Famille. — Le Dr Flasschœn a eu l'idée d'introduire dans le Pain et les Biscuits, les minéraux aussi indispensables à la nutrition que l'oxygène l'est à la respiration. *J. de Cazeneuve.*

Le Petit Parisien, — Le Pain et les Biscuits fabriqués suivant le procédé du docteur Flasschœn, n'ont aucun des désagréments des aliments minéraux prescrits sous forme pharmaceutique; ils n'ont d'autre saveur que celle du pain et des biscuits ordinaires.

Le Courrier du Soir. — Nous félicitons sincèrement le Dr Flasschœn de son œuvre scientifique et humanitaire, et nous sommes persuadés que le public accueillera avec la plus grande faveur une invention à la fois si simple, si ingénieuse et si utile.

M. ROBERT, le magnétiseur expert, qui intéresse toujours si vivement ses auditeurs par des expériences précises, pratiques, et à l'aide de démonstrations rigoureuses, convie les chercheurs à la séance qu'il donnera dans les salons de notre Société, rue des Petits-Champs, le samedi 8 janvier, à 8 heures 1/2 du soir. Il prouvera, dit-il, que la polarisation selon le docteur Chazarain, que la polarisation selon M. Durville, polarisations qui ont la prétention de s'annihiler l'une l'autre, sont absolument inutiles dans la production des phénomènes du magnétisme. Cette séance promet d'être intéressante.

Nous désirerions que M. Robert fût en présence de ses adversaires, ou plutôt de ses contradicteurs, les trois méthodes étant exposées par des faits, devant un public capables d'en bien juger la valeur. Puissions-nous être entendus.

Le Mourant et le Prêtre catholique, par J.-B. de Loo, de Lourdes, vient de paraître, au prix de 10 centimes; 15 centimes avec le port, et 1 fr. 15 la douzaine, port payé; s'adresser à Liège, au président de l'*Union Spirite*, 24, boulevard d'Avroy (Belgique).

Cette brochure est très substantielle; dialoguée, elle permet au lecteur de bien saisir la haute portée du spiritisme, par les réponses si logiques d'un mourant à un prêtre catholique.

Le gérant : H. JOLY.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e ANNÉE | N° 2 | 15 JANVIER 1887

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

(*Voir la Revue du 1er Janvier 1887*)

DES AMIS ET DES ENNEMIS DU CATHOLICISME. — Si le catholicisme romain est la seule religion bonne et vraie, les souverains qui l'ont soutenu de toutes leurs forces doivent avoir eu des succès prouvant qu'ils marchaient dans la voie tracée par la Providence, et leur puissant concours a dû fortifier et développer le catholicisme. Ce n'est pas précisément ce qu'on remarque.

Lorsque la réforme de Luther se développa, Charles-Quint, souverain du Saint Empire, crut devoir combattre les princes luthériens du nord de l'Allemagne; il gagna sur eux la bataille de Mülhberg, en 1547, mais il ne put pas les soumettre; il se vit alors obligé de signer le traité de Passau, qui permettait le libre exercice du luthéranisme dans tout l'Empire, en 1552. Cet échec dégoûta Charles-Quint du gouvernement, il abdiqua et mourut tristement dans un monastère à 58 ans. Philippe II, son fils et son successeur, le plus ardent et le plus puissant champion du catholicisme, maintint énergiquement l'inquisition en Espagne, mais il échoua partout ailleurs en combattant les protestants. Voulant détruire le protestantisme dans les Pays-Bas, il perdit les sept provinces du nord en 1579, après une guerre désastreuse. Une tempête détruisit son invincible armada destinée à combattre Elisabeth, reine d'Angleterre. Après avoir longtemps entretenu la guerre civile en France, dans le but de s'en emparer, ses troupes en furent chassées par Henri IV.

En France, Richelieu voulant abaisser la maison d'Autriche, le soutien du Catholicisme et l'ennemie de la France, se lia avec les protes-

tants d'Allemagne en 1635, dans la quatrième période de la guerre de Trente ans. Les troupes alliées commandées par Bernard de Saxe-Weimar obtinrent des succès contre les Impériaux; puis les victoires de Condé et de Turenne, au début du règne de Louis XIV, forcèrent l'Autriche à signer le traité de Westphalie en 1648, favorable aux protestants. Tant que Louis XIV toléra le protestantisme en France, il eut des succès; mais en 1675, ayant pris pour confesseur le Jésuite Lachaise, et Mme de Maintenon ayant pris une grande influence sur lui, il se laissa entraîner par leurs conseils à révoquer l'édit de Nantes qui était favorable aux protestants (1685), et il les persécuta horriblement jusqu'à la fin de son règne; ces violences furent punies par la ligue d'Augsbourg qui se forma contre lui et par des revers et des malheurs qui chagrinèrent sa vieillesse. En Angleterre et en Écosse les souverains protecteurs du catholicisme ont tous fait triste fin. En France l'ancienne monarchie qui a soutenu le catholicisme et combattu la réforme a été renversée. Dans ce siècle Napoléon Ier relève le catholicisme abattu et fait triste fin. Napoléon III, qui s'appuie franchement sur le catholicisme, rétablit le pape chassé de Rome, le soutient par ses troupes malgré les Italiens, mais il est renversé par les Prussiens et par la République.

Par contre nous voyons que tous les souverains qui ont patronné le protestantisme ont prospéré; Elisabeth et les princes d'Orange en Angleterre, les princes luthériens en Allemagne. De nos jours Victor-Emmanuel, après avoir fait à plusieurs reprises la guerre aux troupes pontificales, finit par enlever au pape tous ses États et malgré une excommunication lancée contre lui (peu précise, il est vrai), tout lui a réussi, il a établi sa dynastie à Rome, sous les yeux du pape réduit à la misère dorée.

Des États catholiques et protestants. — Si nous nous transportons à deux siècles en arrière, nous voyons que les Etats alors les plus puissants étaient catholiques. Quant aux Etats protestants, ils étaient fort peu de chose sauf l'Angleterre, mais elle était encore en pleine crise religieuse; la Prusse et la Russie schismatique grecque étaient presque inconnues. Aujourd'hui que voyons-nous? De rien la Prusse est devenue la 1re puissance militaire du monde; l'Angleterre la plus riche par son commerce, sa marine et ses colonies; la Russie développe son extension et sa puissance à pas de géants. Tandis que tous les Etats sous la domination spirituelle du pape paraissent en voie de déclin; l'Autriche, le rempart du catholicisme, l'ex-gendarme du pape en Italie, battue par la France et par la Prusse, se trouve complètement

annihilée entre la Prusse, la Russie et l'Italie. La Pologne n'existe plus.

L'Espagne décline depuis Philippe II, elle est encore sous l'influence des capitaines d'aventure et des conspirations militaires; le peu de goût des Espagnols pour le travail productif maintient la pauvreté dans la nation. Enfin, la France qui avait tout pour elle : force militaire, marine, colonies, richesses dûment gagnées par son travail, est en voie de tout perdre, ce qui est dû à sa mauvaise politique, depuis la révocation de l'édit de Nantes, qui la fit entrer dans une fausse voie et depuis lors, rien ne lui réussit; elle a fait des guerres terribles et ruineuses, qui lui ont fait perdre ses anciennes et belles colonies, sans aucune compensation profitable; elle a eu de fréquentes et grandes révolutions qui ont produit d'immenses bouleversements et beaucoup de misère, sans donner les résultats satisfaisants qu'on espérait en obtenir. La plupart des Français s'imaginent que la mauvaise politique de leur nation provient de leur gouvernement, dont ils se plaignent toujours et qu'ils accusent de tous leurs maux; ils croient qu'en changeant la forme du gouvernement, tout marchera mieux: vaine illusion, qui les pousse vers une nouvelle révolution, où tout va de mal en pis.

Enfin, depuis cent ans, la France est dans un état fébrile qui l'use, elle ne parvient pas à trouver son assiette.

Quant à l'Italie, elle paraît progresser depuis qu'elle a abaissé la puissance de la papauté. En Amérique, les Etats protestants priment les Etats catholiques sous tous les rapports. On peut affirmer que maintenant tous les peuples protestants sont plus ou moins en progrès, tandis que les peuples catholiques romains (sauf l'Italie) présentent tous les signes de la décadence. Un effet aussi général ne peut pas être attribué à des causes particulières; il ne peut tenir qu'à une cause générale. Cette cause paraît être que les protestants ont l'entière liberté de pensée sur les choses spirituelles et religieuses, pourvu qu'ils ne s'écartent pas de l'esprit évangélique. Le protestantisme est plutôt une direction indiquée qu'une voie régulièrement déterminée pour arriver à faire le bien, ce qui permet à l'esprit humain de suivre la voie qui lui convient le mieux pour atteindre ce but; la responsabilité qu'il encourt l'obligera à se garder lui-même contre les dangers de toute sorte qu'il est appelé à rencontrer sur une route non tracée et nouvelle pour lui; le protestant se développera par ses propres efforts; chemin faisant, il examinera les pays où il passe, les événements, cela lui apprendra à observer, peut-être à découvrir des choses nouvelles, dans tous les cas à chercher par lui-même les meilleurs moyens de résoudre les difficultés nombreuses et inattendues qui se présentent si souvent sur le chemin raboteux de la vie.

Chez le catholique, l'éducation religieuse est entièrement différente; l'Eglise romaine prend l'enfant naissant et lui dit : Tu arrives dans ce monde la conscience chargée d'un crime énorme que tes ancêtres ont commis, il y a six ou sept mille ans, en mangeant un certain fruit défendu, et dont tu as toute la responsabilité, quoique tu n'aies pas trempé dans ce forfait; mais un de mes ministres va te verser quelques gouttes d'eau sur le front, et alors tu seras parfaitement absous de cet horrible péché originel qui entravait ta future destinée, et tu seras un petit ange inconscient jusqu'à sept ans. Ce temps-là accompli, l'Eglise reprend l'enfant et lui dit : Tu as sept ans, tu es conscient et responponsable de tes actes, tu es destiné à une vie future très heureuse, mais tu ne pourras y arriver qu'en suivant strictement mes ordres et une foule de prescriptions sévères et compliquées, car le chemin qui conduit à ce lieu de délices est étroit, semé d'écueils et de dangers, mais tu pourras les surmonter à l'aide de ma direction et de tes sens corporels qui te suffiront pour diriger tes pas et trouver ta nourriture, dont tu n'auras guère à te préoccuper, car Dieu s'en chargera, puisqu'il nourrit les oiseaux du ciel, tu vaux bien plus qu'eux. Quant à ton intelligence, elle est souvent trompeuse, méfie-t'en, autant que de ta raison, cette orgueilleuse qui se permet souvent de discuter mes prescriptions infaillibles, vilaine raisonneuse dont tu n'as nullement besoin pour suivre la route que je t'ai si bien tracée. Pour faire taire cette mauvaise conseillère, je vais te coiffer d'un voile noir, appelé *la Foi*, préservatif excellent contre certains rayons lumineux qui, sans cela, agiraient directement sur ta raison et y produiraient une fermentation qui la rendrait indomptable. Mais si tu gardes bien le bandeau de la foi, je ne suis pas inquiète de toi, car je pourrai te diriger facilement. J'ai à te prévenir que, pendant toute ta course vitale, tu rencontreras souvent un dangereux personnage qui ne te perdera guère de vue, c'est Satan, esprit trompeur et malin, qui voudra t'attirer dans son sombre empire, où on brûle éternellement. Dans ce but, il te fera les offres les plus séduisantes, il te dira que la route qu'il t'engage à suivre est semée de fleurs, tandis que la mienne est semée de ronces et d'épines; il t'engagera à rejeter mes prescriptions comme trop sévères et inutiles; il t'insinuera adroitement de soulever le voile qui couvre ta raison, sous le prétexte fallacieux de t'apprendre des choses nécessaires, que j'ai grand intérêt à te cacher.

Si tu as le malheur de soulever ton voile, le misérable en profitera pour lancer sur ta raison les rayons lumineux les plus dangereux; alors elle sera frappée d'une maladie mentale incurable (dite de la libre pensée), contre laquelle je n'ai aucune action efficace; tous ceux qui en sont atteints deviennent les disciples de Satan et sont perdus

pour toujours; c'est une peste très contagieuse, qui fait de plus en plus des ravages dans mon empire; j'ai tout employé contre elle : les moyens les plus violents, le fer, le feu, mais rien n'y fait; je crains bien qu'elle ne finisse par m'enlever la plus grande partie de mes fidèles; ainsi garde bien ton voile et tu y échapperas.

Si pendant ta course vitale, il t'arrive de t'écarter du droit chemin en manquant à mes ordres ou en n'exécutant pas mes nombreuses et rigoureuses prescriptions, tu trouveras sur ta route de petites loges où, dans chacune, se tient un confesseur qui t'absoudra de tes fautes et te rétablira dans la bonne voie. Si tu veux te marier selon mon rituel, tu le pourras parfaitement, et même avoir des enfants le plus possible, sans que la crainte de les nourrir te retienne; je les dirigerai comme toi dans la bonne voie, et Dieu saura bien vous fournir à tous la nourriture nécessaire, et moi je vous ouvrirai les portes du ciel dont j'ai les clefs; tel est le résumé de l'éducation catholique qui, on le voit, développe peu ses élèves.

Influence des croyances sur les caractères. — Il est reconnu que les croyances, base des sentiments humains, ont une grande influence sur le caractère et la vie pratique de leurs adeptes.

Prenons d'abord les athées et les matérialistes; ils se montrent généralement, de même qu'en religion, sceptiques en tout, railleurs, mauvais organisateurs, viveurs et personnels, ils n'aiment qu'eux et n'ont foi qu'en eux.

Le protestantisme, basé sur l'interprétation libre des Ecritures, loin de rejeter la raison comme une faculté dangereuse, s'en sert constamment pour les interpréter. C'est un excellent exercice pour disposer l'intelligence aux études morales et économiques, lesquelles développent beaucoup le jugement et l'esprit d'observation, si nécessaires dans le cours de la vie. Cette éducation religieuse, simple et raisonnée, prépare convenablement le protestant à la vie pratique et civile, et à tous les genres d'affaires en général.

Le libre examen en religion rend les protestants tolérants les uns pour les autres dans leurs divers rapports; ils discutent et supportent le contradictions sans aigreur ni violence; calmes et simples comme leur culte, ils dirigent avec équité et bon sens leurs affaires comme leur conscience; tous les ministres du culte sont nommés par le suffrage universel, le pouvoir vient d'en bas et non d'en haut; cela prédispose les protestants aux gouvernements démocratiques.

Ainsi dégagés de toute contrainte, dirigés au spirituel et au temporel par leur jugement, ils progresseront sans secousses.

Chez les catholiques, c'est tout le contraire; leur raison étant voilée et comprimée au spirituel, s'en ressentira au temporel; la défense formelle d'interpréter les Ecritures, de discuter les décisions et prescriptions de l'Eglise, tendra à faire du catholique une machine bien soumise, mais non un être intelligent pensant par lui-même.

Sous cette influence la généralité des catholiques laissera de côté les questions religieuses, ainsi que les études morales qui s'y rattachent; les uns par indifférence, les autres pour ne pas déplaire à leur Eglise si ombrageuse, qui appréhende toujours quelque dangereuse découverte dans les saintes Ecritures peu favorable à ses dogmes. Presque tous les catholiques s'en tiennent aux notions étémentaires du catéchisme et à la pratique ostensible du culte, ce à quoi l'Eglise tient le plus.

Les études philosophico-religieuses, si intéressantes et si utiles pour l'âme, étant mises de côté, les intelligences qui ont besoin d'aliments se porteront ailleurs. Les esprits légers, les femmes surtout, liront des romans, des ouvrages amusants ou immoraux, les hommes s'occuperont de leurs affaires et de leurs plaisirs; les plus studieux se rejeteront sur les sciences matérielles, très utiles pour le corps, mais fort peu pour l'âme. Si leur foi religieuse n'est pas bien vive, ils s'occuperont de plus en plus de ce qui intéresse le corps, et de moins en moins de l'âme; si parmi eux il y a des professeurs, ce qui est probable, ils communiqueront leurs idées à leurs élèves, et ceux-ci les répandront; le scepticisme religieux et le matérialisme viendront bientôt à leur suite. Voilà comment, par son obscurantisme intéressé, l'Eglise pousse les esprits légers à l'immoralité, et les hommes sérieux au scepticisme et au matérialisme.

Comme l'enseignement du catholicisme est long et compliqué dans les établissements congréganistes, on l'inculque aux élèves avec autorité et une persistante tenacité; il en résulte que ceux qui y ont fait toutes leurs classes, en sortent pénétrés, avec le caractère entièrement façonné au catholicisme, dont ils garderont une forte empreinte, même lorsqu'ils ne pratiquent plus leur religion. Ainsi l'Eglise romaine soutient, de toute autorité dite infaillible, des dogmes métaphysiques très obscurs et peu vraisemblables; des écrivains, imbus de l'enseignement clérical, devenus penseurs indépendants, émettront parfois avec talent divers systèmes, surtout en méthaphysique, qu'ils soutiendront à outrance, avec une entière conviction, quoiqu'ils soient absurdes, erronés ou inapplicables; en France, cela s'est vu souvent.

(*A suivre.*) L'Amy.

RÉPONSE A L'ORIENTATION DU SPIRITISME

Je commence par remercier cordialement notre F. E. S. pour la bienveillance dont il m'honore. C'est ainsi que nous devons toujours agir non seulement entre spirites, mais encore entre écrivains de toutes catégories : à nous de leur donner l'exemple de la courtoisie et des bons rapports mutuels.

Discutons, car la discussion est souvent utile, mais que le cœur reste toujours affectueux envers les personnes, étranger aux désaccords de nos opinions. Cela dit, je vais analyser l'article sus-indiqué en suivant l'ordre de sa rédaction.

L'auteur parle d'une antithèse dangereuse entre deux écoles, deux courants d'opinions. Cette antithèse, ne serait-il pas possible de la faire disparaître? C'est à quoi je désire ardemment de contribuer par mes faibles moyens.

Allan Kardec a eu raison de dissimuler la vérité sur le but du spiritisme; s'il a été persécuté dans ses premières années, qu'eût-ce été de la part des cléricaux, alors tout puissants, s'ils eussent vu là la menace d'une religion appelée à détrôner la leur?

Qui l'emportera des deux écoles spirites? Il est certain que ce sera celle qui restera dans le vrai ou qui l'atteindra; autrement il faudrait nier la loi du progrès. Il y a encore une autre solution possible, c'est que les deux écoles finiront par s'entendre et marcher ensuite la main dans la main.

D'après l'auteur il en est qui voudraient nous conduire au nom d'une prétendue volonté divine qui ne serait que la volonté collective d'un groupe d'esprits sectaires. Dans l'avènement du spiritisme la volonté divine est indéniable; bien aveugles ceux qui ne la voient pas. Dieu seul pouvait vouloir et mener à bonne fin ce grand cataclysme religieux, en en prenant lui-même la direction. Il n'y a point d'esprits sectaires; ceux qui se manifestent le font ou d'après leur volonté personnelle ou bien pour obéir à une autorité qui s'exerce sur toute une armée d'esprits missionnaires, car les esprits qui nous enseignent la doctrine spirite constituent une véritable armée ayant son chef suprême, ses généraux, ses officiers, ses soldats, sa hiérarchie, ses lois, sa discipline.

On objectera que les enseignements des esprits ne sont pas toujours d'accord entre eux : cela est vrai, mais dans une certaine mesure, car il y a aussi bien des traits de concordance qui dénotent l'unité de direction. Les divergences tiennent à diverses causes : Dieu

inspire directement des esprits supérieurs, qui transmettent les enseignements à d'autres d'un ordre moins élevé; ceux-ci les communiquent aux incarnés par l'organe des médiums; cette filière compliquée entraîne bien des inexactitudes.

Nous avons de plus les esprits trompeurs, parmi lesquels se trouve une classe plus dangereuse que les autres : c'est celle des esprits faux savants : ils ont de l'intelligence, du talent; quelquefois ils sont sincères et disent la vérité; ils sont d'autant plus dangereux qu'ils inspirent plus de confiance. N'admettez leurs dires qu'avec prudence et réserve. Nous avons actuellement un exemple de cette classe dans un esprit qui signe Alfa dans la Vie posthume. Notre frère Georges, quoique très éclairé, est dupe de ses apparences.

Bref l'étude de la doctrine spirite est des plus ardues; elle exige un profond discernement, une perspicacité des plus subtiles. Il n'est donc pas étonnant que bon nombre de spirites tombent dans l'erreur; de là le désordre des courants contraires. M. Chaigneau appelle l'un l'élément théologique et l'autre celui de la libre pensée, mais je crois fort qu'il a interverti les rôles dans ses appréciations, en attribuant la science positive au second élément et en la refusant au premier.

Examinons chacun des deux éléments :

L'élément théologique reconnaît l'existence de Dieu, donne à Dieu le grand rôle dans l'univers. Dieu voit tout, comprend tout, pourvoit à tout dans la nature; son autorité s'exerce sur tout, sur les infiniments petits, comme sur les infiniments grands, par l'intermédiaire d'une foule inombrable d'esprits de divers degrès. Jusqu'à l'avènement du spiritisme l'induction seule avait prouvé l'existence de Dieu. La nature est un ensemble d'effets; si un ou plusieurs effets doivent avoir une cause, cette cause ne saurait être niée; on est convenu de l'appeler Dieu. L'ensemble d'effets qu'on nomme la nature présente un mouvement plus ou moins lent, plus ou moins rapide; Dieu, cause de ces effets, agit donc tantôt avec lenteur tantôt avec rapidité (ces deux termes sont pris ici dans le sens de nos appréciations). Les effets qui composent la nature offrent un caractère d'ensemble, d'harmonie et d'unité; il n'y a donc qu'une cause unique; autrement ce serait l'incohérence, le désordre. La plupart des effets attestent une intelligence supérieure à la nôtre, n'en déplaise à notre orgueil, à notre vanité; il faut donc reconnaître en Dieu un être supérieur à nous, en intelligence, en bonté et en sagesse.

D'après l'avènement du spiritisme on a obtenu sur l'existence de Dieu des preuves plus évidentes, plus positives; ces preuves résultent de l'étude approfondie des phénomènes spirites, phénomènes où l'action de Dieu apparaît d'une manière éclatante, incontestable, et ne pouvant

être contestée que par des hommes superficiels, qui ne se sont point donné la peine de saisir, de conquérir la vérité. L'élément théologique du spiritisme vise donc à un positivisme de plus en plus certain, de plus en plus serré, et ce degré de positivisme, il l'obtiendra indubitablement par la persévérance de ses efforts.

Il y a deux sortes de positivismes, celui de la vérité et celui de l'erreur, c'est-à-dire celui d'une apparence peu approfondie. Je démontrerai plus loin que c'est ce dernièr seul qui est le lot de la libre pensée.

L'élément théologique a pour lui l'avenir, parce qu'il marche avec prudence, avec lenteur, avec sagesse.

L'élément de la libre pensée est essentiellement ondoyant et divers, *quot Capita tot sensus*. Les théories de la libre pensée varient à l'infini. Quelles limites assigne-t-on à la libre pensée? Les uns vous répondent : Nous ne voulons que ce qui est vrai, rationnel, juste et bon; il va sans dire que nous repoussons énergiquement tout ce qui ne remplit pas ces conditions. Tel est aussi le programme des apôtres de l'élément théologique : alors les deux éléments visent au même but; leur désaccord n'est qu'apparent; il tient à quelque malentendu sur la valeur de certains mots. Qu'on le fasse cesser ce malentendu et nous marcherons tous avec ensemble; notre union fera notre force.

Si nous sommes d'accord sur le but, nous ne le sommes pas sur les moyens de l'atteindre. Les théologiques s'appuient sur une science certaine, positive, étendue, exacte autant qu'il est possible à l'homme. S'ils n'ont pas encore obtenu ce résultat, ils y visent par des efforts énergiques, par un travail constant. Les libres penseurs sont à la fois superficiels et présomptueux, prétendant posséder la science, qu'ils ne se donnent pas la peine d'acquérir; en un mot ce sont des ignorants de la pire espèce; je pourrais prouver cette accusation par de nombreux exemples, pris dans leurs écrits; cela me mènerait trop loin.

Ce que je viens de dire des libres penseurs s'applique à une élite qui malheureusement se trouve en faible minorité : ceux-là au moins sont de bonne foi. Quand on doit porter un jugement sur une catégorie d'individus, c'est sur la majorité et non la minorité qu'il convient de se baser. Si aux hommes de cette majorité vous posez la question des limites de la libre pensée, les uns vous répondront cyniquement, avec une vérité réelle : notre titre vous dit assez clairement que nous n'admettons point de limites; d'autres, moins imprudents, vous répondront d'une façon épuivoque. Pour le plus grand nombre, libre pensée n'est rien autre chose qu'une antiphrase, c'est-à-dire le contraire de la vérité : on est libre penseur non pas parce qu'on a des pensées, non pas parce qu'on a l'amour de l'indépendance, mais pour suivre servi-

lement, aveuglément le courant en vogue; libre pensée signifie donc en réalité absence ou esclavage de la pensée; ce qui le prouve une fois de plus, c'est que cette majorité de libres penseurs sont des intolérants forcenés. Défense absolue de penser à Dieu, d'admettre Dieu, non plus une religion quelconque. Cette clause se trouve écrite dans les statuts de plus d'une société de libres penseurs. N'est-ce pas le comble de l'absurdité, du ridicule? Encore si ce n'était que cela! Malheureusement le tragique, par leurs faits, se joint au comique (1).

La pensée, tout naturellement, entraîne le désir de l'action; si vous avez de mauvaises pensées, vous arrivez tôt ou tard à les mettre en pratique.

Tout, dans la vie humaine comme dans la nature, s'enchaîne étroitement, irrésistiblement. Une religion vicieuse ou défectueuse, ou encore pis, l'absence de toute religion ne peut guère donner de bonnes mœurs, tant publiques que privées. Si cela a lieu quelquefois, ce ne peut être que pour le plus petit nombre; il faut donc dire, en thèse générale : telle religion, telles mœurs; or l'homme, en toutes choses, agit selon ses mœurs. Avec de mauvaises mœurs vous avez de mauvaises relations privées, une mauvaise vie publique, c'est-à-dire de mauvaises lois, de mauvaises institutions, un mauvais état social, une mauvaise politique, tant extérieure qu'intérieure. Ce sera donc le mal dans toutes manifestations de la vie humaine, et ce sera l'œuvre de la Libre-Pensée, telle que l'interprètent et la pratiquent le plus grand nombre de ceux qui se rangent sous ce hideux drapeau. On peut donc dire, sans exagération, que la libre pensée est un fléau épouvantable, une peste désastreuse, qui sévit particulièrement dans notre beau pays.

Non, une pareille calamité ne saurait être de longue durée. C'est le fouet qui va stimuler les hommes de progrès réel. L'excès du mal doit amener la réaction du bien. Jetez donc un coup d'œil, exempt de préjugés, sur l'état navrant de nos sociétés actuelles. Qu'y voyez-vous? Le paupérisme; la guerre, épée de Damoclès suspendue sur nos têtes, entraînant la nécessité d'armées permanentes, qui mettent les peuples sur les dents, et tant d'autres fléaux, et tant d'autres abus et d'iniquités! Croyez-vous que les libre penseurs soient en voie de faire disparaître toutes ces plaies qui affligent l'humanité?

Le libre penseur est au-dessous de la brute, car la brute agit selon sa nature, tandis que l'autre ment à sa nature; son vice est un vice contre nature. La brute est tout simplement non religieuse, tandis que

(1) Ce semble, M. Greslez prouve, *currente calamo*, qu'il possède cette intolérance, cet esclavage de la pensée dont il gratifie les libres penseurs; ce langage nous vient de Sétif, d'un homme très intelligent, qui nous semble mal comprendre le mouvement des idées modernes et la pensée de ses adversaires.

le libre penseur est antireligieux, antidéiste; or c'est la religion qui donne la mesure de la valeur d'un être, homme ou animal. Mettons zéro pour l'animal, l'homme sera au-dessous de zéro, s'il est libre penseur (1).

(*A suivre.*)

CONFÉRENCES ET EXPÉRIENCES

Cet hiver, à la salle des Capucines, MM. Poincelot et Metzger, ont tenu très haut le drapeau du magnétisme et du spiritisme, dans les conférences qu'ils ont faites à la salle des Capucines; ce sont des lutteurs pacifiques, qui défendent la vérité avec conviction, chaleur, science et logique; nous devons de la reconnaissance à qui se dévoue pour le bien de la cause.

Dans notre salle, 5, rue des Petits-Champs, en dehors de nos séances habituelles du vendredi soir, nous avons eu des mardis bien intéressants, remplis soit : par M. le Dr Chazarain et ses élèves, soit par M. Durville, M. Raybaud, M. Lesage; M. le Dr Berrillon a conférencé et parlé, selon les tendances de l'Ecole d'hypnotisme de Paris, tandis que MM. Chazarain et Durville, préconisaient la polarité à des points de vues différents. M. Robert, ancien magnétiseur, homme expert, a parlé en homme pratique et démontré, à son point de vue, qu'on peut obtenir toutes sortes de phénomènes sans avoir besoin de la polarité, dans la séance qu'il a donnée le 8 janvier.

Souhaitons que. dans les journaux qui reçoivent leurs communications, MM. les magnétiseurs sachent se respecter et honorer qui de droit; M. Donato, le grand vulgarisateur, a été pris à partie bien inconsidérément, lorsque à la salle des Capucines on refuse du monde pour l'entendre, lorsque à Nancy, le monde scientifique et la presse lui font des ovations méritées. Voici des extraits des journaux de Nancy :

(1) Cette réponse donne pleinement raison à l'argumentation de M. Camille Chaigneau.
En imprimant textuellement tout ce que l'honorable M. Greslez nous écrit en réponse à M. Chaigneau, nous prouvons notre tolérance; si la plupart des spirites ne pensent pas comme M. Greslez, ne veulent pas de religion et des conséquences que cet ordre d'idées entraîne avec lui, ils ne seront pas des *gens honnêtes*!! M. Fauvéty expose bien son système religieux mais n'en tire pas ces conséquences arbitraires.
Nous regrettons de ne donner que la moitié de l'article de M. Greslez, mais il y a dix pages et nous l'avons scindé. — (Prière à nos correspondants de synthétiser autant que possible.)

Donato a l'Université. — Le public intelligent de Nancy s'était rendu jeudi soir à la grande salle de l'Université pour assister aux expériences de M. Donato, le célèbre magnétiseur. Le succès a été immense; tous les assistants se sont retirés enchantés et étonnés des surprenants effets produits par Donato, avec autant d'aisance que de célérité.

Les expériences de M. Donato ont prouvé une fois de plus que le magnétiseur domine complètement la volonté de ses sujets, qu'il peut dénaturer tout à fait leurs sensations et leur faire voir telle ou telle chose illusoire, en d'autres termes, provoquer à sa fantaisie les hallucinations les plus invraisemblables. M. Donato nous a également offert de très belles expériences de *sujétions* à l'état de veille et de *suggestions* immédiates et à échéance.

Il y eut l'an dernier à Turin et à Milan, comme naguère à Paris, des *donatistes* et des *antidonatistes*. Un éminent professeur de physiologie de la Faculté de Turin, le Dr Morselli — un *donatiste* — vient de publier un ouvrage très profond sur le magnétisme animal, la fascination et les états hypnotiques. M. Donato a lu au public quelques pages de cet ouvrage où il est parfaitement attesté que les prétendus accidents sont purement imaginaires. Le savant professeur Morselli fait même les plus grandes réserves, quant à la possibilité même des dits accidents. Le magnétisme peut, dit-il, offrir de légers inconvénients, excessivement légers si on les compare au bien qui peut en résulter pour le progrès de la science. Loin de tomber dans le même travers que ses confrères qui voudraient voir le magnétisme confiné dans les salles de cliniques et les amphithéâtres, le Dr Morselli en préconise la diffusion par les expériences publiques des spécialistes : la grande publicité étant seule capable de secouer la torpeur des gens et de propager cet art dont les résultats futurs peuvent être précieux à l'humanité.

Quoique docteur et professeur de Faculté, M. Morselli a la loyauté d'affirmer que cette tâche n'incombe pas aux médecins, et qu'il est bon qu'elle reste l'apanage de quelques vulgarisateurs puissants, ayant le don de s'imposer à la foule et de convaincre les savants.

Cette petite conférence nous a vivement intéressé et a soulevé des bravos énergiques : Nancy est une ville où les phénomènes magnétiques sont trop connus, depuis les expériences du Dr Liébault et du professeur Bernheim, de notre Faculté de médecine, présents à la séance, pour qu'il y ait le moindre doute sur leur parfaite innocuité et efficacité pour le soulagement des malades.

Enfin triomphe complet pour M. Donato et pour ses idées. Ajoutons que *ces expériences, loin d'occasionner les moindres inconvénients pour la santé des sujets comme l'ont faussement prétendu, en Italie, des en-*

vieux et des méchants, peuvent en certains cas devenir salutaires. Loin d'être inutile ou nuisible, l'œuvre de M. Donato est donc très profitable à la science et à l'humanité. (Janvier 1887. *Courrier de Meurthe-et-Moselle.*)
Docteur X...

Donato et l'école de Nancy. — Malgré le mémoire remarquable de M. Liégeois. professeur de droit, et les expériences si intéressantes des professeurs Baunis et Bernheim, de notre Faculté de médecine, Donato va bouleverser tout Nancy. A part quelques esprits blasés ou sceptiques de parti pris, le public qui assistait à la séance de mercredi a été définitivement acquis au magnétisme.

Il y a eu, en effet, dans cette séance des faits si extraordinaires et tellement *insimulables*, qu'ils doivent désarmer l'incrédulité la plus invétérée. On ne peut admettre que d'honorables et savants professeurs ou praticiens renommés, tels que MM. Liébault, Charcot, Bernheim, Dumont-Pallier, Heidenhein, soient capables de vouloir berner le public. Tout au plus pourrait-on supposer qu'ils ont été le jouet de leurs propres illusions. Mais lorsque l'on voit les mêmes faits reproduits, *coram populo*, dans une salle de théâtre, devant un public qui ne se paie pas de mots et qu'il faut satisfaire à force de démonstrations probantes, la raison fait un rapprochement entre des expériences si immuables dans le fond, malgré les variétés de leur forme extérieure, et elle en tire cette déduction logique que si les phénomènes qu'on nous offre n'étaient point réels, ils ne pourraient se présenter partout de la même façon, surtout lorsqu'ils sont produits par des expérimentateurs entre lesquels il n'a pu exister aucune entente préalable.

Qu'on nous comprenne bien. Le docteur Liébault fait des expériences depuis vingt ans et il n'a jamais vu Donato. Celui-ci parcourt l'Europe depuis quinze ans et il n'a pas vu davantage le docteur Liébault dont la célébrité est du reste de date récente. Or, Donato arrive; il nous montre les expériences qu'il fait depuis de longues années, et ces expériences se trouvent être conformes à celles des savants, Liébault en tête, qui à Nancy font des recherches du même genre et qui s'empressent de féliciter les premiers le célèbre vulgarisateur.

La seule différence réside dans l'intensité des phénomènes obtenus par Donato et dans l'extrême rapidité avec laquelle il les provoque simultanément. A cet égard, le célèbre fascinateur nous paraît unique et incomparable.

Donato ne prête, du reste, le flanc à aucune critique. Il s'est présenté à nous avec des procédés de vrai savant, et la conférence contradictoire qu'il a tenue en présence de l'élite intellectuelle de

Nancy nous a prouvé, dès l'abord, qu'aucune question ne lui est étrangère et qu'il a approfondi sous toutes ses faces le problème du magnétisme humain, en même temps qu'il a considérablement perfectionné les procédés mis en œuvre par les hypnotiseurs.

Nous sommes heureux de constater que la venue en notre ville de M. Donato va donner un regain de succès et imprimer une nouvelle vigueur aux éminents travaux des docteurs-hypnotiseurs de la célèbre Ecole de Nancy.

Donato a la salle de l'université. — La vaste salle de l'Université s'est trouvée quasi trop étroite pour la dernière séance de M. Donato. Il y avait là environ un millier de personnes, dont beaucoup de magistrats et de médecins, parmi lesquels nous avons remarqué le docteur Liébault et le professeur Bernheim, de notre faculté, qui, chacun le sait, ont fait des travaux très remarquables sur l'hypnotisme et la suggestion.

La partie anecdotique a aussi intéressé au plus haut point.

On sait qu'au printemps dernier, M. Donato a produit une immense sensation en Italie, notamment à Turin.

Des malveillants ont répandu le bruit que ses expériences avaient nui à la santé de quelques-uns des jeunes étudiants qui s'y étaient prêtés. Cette calomnie a pris de la consistance même dans notre pays et Donato lui a partout opposé un démenti énergique.

Or, il vient de paraître un ouvrage du docteur Morselli, professeur de physiologie à la faculté de Turin.

L'éminent physiologiste rend justice à Donato et à son œuvre, et dément de la façon la plus catégorique les prétendus accidents arrivés aux magnétisés italiens. Le professeur Morselli va même plus loin; il déclare que même la possibilité de pareils accidents lui paraît très problématique.

M. Donato a fait de quelques passages de cet ouvrage une lecture qui a été très applaudie.

Au surplus, notre public est trop au courant de ce genre de manifestations, Nancy étant un centre scientifique, pour croire à la possibilité d'accidents. Les exagérations de nos voisins d'au delà des Alpes sont absolument ridicules.

En somme, le public nancéien a fait à Donato l'accueil le plus chaleureux; ses séances ont été suivies par l'élite de la population et des savants et l'avis unanime est que les expériences de *fascination*

dogmatique sont ce qu'il y a de plus saillant et de plus complet en ce genre. Dr C.

Tiré de l'*Impartial de l'Est* du 25 décembre 1886 et du 2 janvier 1887.
M. Donato a fait à Paris. salle des Capucines, deux séances très suivies et très applaudies, consacrées à des conférences suivies d'expériences qui ont vivement intéressé les spectateurs.

RÉPONSE AUX SPIRITES MATÉRIALISTES

M. Leymarie : Je voudrais, comme M. di Rienzi, vous adresser « un dernier mot » au sujet du spiritisme matérialiste, qui avait provoqué mes points d'interrogation. Je suis, je crois, de ceux qui n'ont aucun parti pris, qui cherchent, sans arrière-pensée, à s'éclairer, à s'instruire. C'est pourquoi je demandais à M. di Rienzi quelques explications ou éclaircissements quant à la nouvelle école : l'immortalisme. Or, tout en remerciant notre ami de son aimable réponse, je suis bien obligé de constater qu'il ne nous apporte rien de nouveau, rien de précis, pas une seule idée, pas un seul fait, qui puisse nous servir de point de départ pour une nouvelle marche en avant.

Parmi les choses qui m'ont le plus étonné dans son « dernier mot », se trouve le reproche, très inattendu, à coup sûr, de « chercher toujours à l'amener sur le terrain des affirmations, alors que je sais bien, qu'étant donné l'état actuel de la science, nous ne pouvons affirmer que fort peu de chose. » Comment, me suis-je dit, à la lecture de ces lignes, M. di Rienzi n'affirme pas? Où avais-je donc la tête en lisant son discours de Lille et sa lettre à M. Laurent du Faget, dans lesquels il m'avait semblé qu'il *affirmait* beaucoup, tout au contraire? Pour savoir comment j'avais pu me méprendre à ce point, sur la pensée de M. di Rienzi, je repris les deux communications dont il s'agit, et voici ce que j'y trouvai :

« Tout l'immortalisme repose sur *des faits scientifiquement démontrés.* » P. 660 de la Rev. Sp.

« Nous avons repoussé en bloc nos croyances religieuses pour n'accepter désormais que *des vérités démontrées.* » P. 693.

« En reléguant les vieilles théories spiritualistes pour ne se baser que *sur la science positive et ses conséquences,* l'immortalisme appelle à lui toutes les intelligences d'élite qui voient haut et loin. P. 696.

« Quand il s'agit d'une cause, nous estimons qu'on doit écarter impitoyablement tout ce qui est *foi* pour ne faire place qu'à ce qui est *science*, c'est-à-dire certitude. »

(C'est M. di Rienzi qui souligne dans ce dernier passage ; dans les autres, c'est moi.)

Ce sont ces passages, sans doute, qui m'avaient particulièrement frappé lors de la lecture des travaux de notre ami, et ils expliquent assez, *par leur netteté*, que je me sois exposé au reproche, très inattendu, je le répète, que me fait M. di Rienzi.

Ce qui, en outre, avait contribué à m'induire en erreur, c'est la commisération, la pitié quelque peu dédaigneuse, avec laquelle M. di Rienzi parle, en plusieurs endroits, de ceux qui s'affirment spiritualistes. Ainsi :

« Nous concevons fort bien que les chercheurs aient *une certaine indifférence* pour les théories anciennes qui admettent encore deux éléments distincts dans la nature humaine : le corps, être matériel, et l'âme, *substratum impossible*, etc. ». P. 653.

« Comme on n'a gardé des religions anciennes, qu'un respectueux souvenir ; dans le prochain siècle des sciences, on rappellera *le spiritualisme idéaliste* pour montrer les degrés de l'échelle que la philosophie aura parcourus. » P. 654.

« La philosophie d'Allan Kardec, *destinée surtout aux intelligences nouvellement écloses à la libre pensée.* » P. 655.

Nous considérons la foi religieuse comme un besoin pour *certaines intelligences en retard*, qui, sans elle, ne sauraient marcher dans la vie. » P. 658.

« La tolérance... nous oblige à considérer *les âmes religieuses dans l'ordre moral*, comme dans l'ordre physique, nous considérons *certains déshérités* qui doivent arriver plus tard à la plénitude de leurs connaissances. » P. 658.

« *Les peuples enfants ont été religieux* ; il n'a été donné d'être *libres penseurs* qu'aux nations *en avance* sur les autres... *On ne saurait forcer l'enfant à devenir homme sans passer par les phases de l'adolescence et de la jeunesse* ! (*L'enfant*, c'est l'homme religieux ; *l'homme*, c'est le libre penseur.)

Nous voulons bien croire avec M. di Rienzi que les spiritualistes qui s'appellent Socrate, Platon, Aristote, Pythagore, Descartes, Newton, Pascal, Voltaire, Leibnitz, Pasteur, J.-B. Dumas, J.-J. Ampère, Würtz, Flammarion, Victor Hugo, etc., etc., sont des intelligences en retard, égarées dans « les nations en avance sur les autres », alors qu'elles auraient dû, *par affinité*, paraître au milieu des peuples enfants, qui étaient, comme eux, religieux. Toutefois nous nous permettrons de lui demander auparavant à l'aide de quelle balance il pèse les intelligences, quel est son criterium *infaillible, scientifique*, pour mesurer ou évaluer la capacité intellectuelle d'un homme. Et faute

d'une réponse satisfaisante, nous continuerons à considérer *les retardataires* ci-dessus nommés, comme des phares lumineux destinés à éclairer la marche de l'humanité, plutôt que comme des « *déshérités* » qui n'atteindront que plus tard les hauteurs où nous planons dès à présent.

Ce sont les *affirmations* qui précèdent — affirmations que nous avons cru devoir rappeler —, c'est la *compassion indulgente*, si fréquente sous la plume de M. di Rienzi, qui m'avaient fait croire qu'il nous apportait quelque chose *de positif*, *de scientifique*, et non plus « *des rêveries* » comme les spiritualistes qui, cela est bien entendu ! n'ont à leur actif que des hypothèses.

Cela dit, pour expliquer l'erreur où j'étais tombé, je reconnais volontiers que *notre ami immortaliste* fait de la métaphysique et non de la science, qu'il échelonne hypothèse sur hypothèse, tellement qu'on pourrait, sans aucune exagération, lui adresser le reproche qu'il fait à Allan Kardec, celui d'étayer la nouvelle école sur un « mysticisme effréné ». Cette affirmation l'étonnera sans doute, le scandalisera peut-être ; mais, ou je me trompe fort, ou tout à l'heure après l'examen que nous allons faire de ses travaux, il sera du même avis que moi.

Les spirites matérialistes donc se défendent de nous apporter « des affirmations positives et scientifiques ». Mais alors que nous donnent-ils ? Leur « opinion personnelle », c'est-à-dire *une hypothèse.* Ils conviennent que « personne encore ne connaît la véritable nature de la matière ». Or baser tout un système sur une chose dont personne ne connaît la nature, *c'est édifier un monument en l'air.* Et pourquoi, dans ces conditions, se targuer sans cesse de philosophie positive, expérimentale, scientifique ! « Si nous nous targuons si souvent de philo- « sophie positive, expérimentale, scientifique, ce n'est pas pour « expliquer ce qu'est l'esprit, mais bien pour que nous, spirites, ne « nous laissions pas entraîner à des théories plus ou moins mystiques, « révélées par les esprits, si l'on veut, mais qui ne reposent, pour la « plupart, sur aucune autre base que la fantaisie. En parlant de « science, nous avons surtout pour but d'écarter du phénomène spirite « tout ce qui pourrait l'amoindrir, tout ce qui tendrait à en faire le « pivot d'une religion nouvelle. » Voilà ce que nous répondent les immortalistes par la plume alerte de M. di Rienzi. J'avoue ne pas très bien comprendre le sens de cette phrase. Mais il semblerait presque en résulter que lorsque nos amis nous parlent de *science*, c'est pour nous entretenir d'autre chose que de *science proprement dite.*

Est-ce cela ? Evidemment non ; car un peu plus loin, nous lisons ceci : « En parlant de positivisme, nous nous sommes attachés également à n'affirmer que ce que l'expérience nous a prouvé, *rien de*

plus. » Nouvel embarras : voilà de la *science vraie*, cette fois, au lieu de « l'opinion personnelle » de tout à l'heure. Décidément il devient difficile de savoir exactement à quoi s'en tenir dans ce *chassé-croisé* perpétuel, où l'on nous parle tantôt de *science* et tantôt d'*opinion*.

Mais continuons notre examen : « Malheureusement ou heureuse-« ment il y a des scientistes, des chercheurs, des rêveurs aussi, qui « ne se contentent pas de savoir que l'âme est immortelle. Ils veulent « connaître en quoi elle consiste, ce qu'elle est, etc. » Si je demandais à M. di Rienzi s'il se range parmi les rêveurs, il croirait sans doute que je veux me moquer de lui. Et pourtant la question ne serait pas aussi impertinente qu'elle en a l'air; car enfin, notre ami ne se contente pas d'affirmer la survivance de l'être, l'immortalité de l'âme; il affirme aussi sa matérialité, puisqu'il nous dit quelque part que nous ne pouvons concevoir autre chose que de la matière. Il est vrai qu'ailleurs il nous laisse la liberté de croire l'esprit *matériel* ou *immatériel* : d'où contradiction au moins apparente. Quoi qu'il en soit, si ceux qui « veulent connaître en quoi l'âme consiste » sont des rêveurs, M. di Rienzi qui nous dit *en quoi elle consiste*, est *un rêveur*, et le voilà enrôlé, — oh! bien malgré lui, allez! — dans la phalange de ceux qu'il ne cesse de combattre.

Après nous avoir dit un peu plus loin que « chacun de nous bâtit une hypothèse selon son cœur, son intelligence, etc. », il nous parle de l'utilité « au point de vue de la propagande de cette magnifique vérité : l'immortalité de l'être », de la division des spirites en deux classes : les rationalistes et les spiritualistes. L'utilité de la division! Et moi qui croyais qu'il était éminemment utile et désirable que l'accord le plus complet possible s'établît entre tous les spirites, et qui avais adressé, dans ce seul but, les questions que l'on sait à M. di Rienzi.

(*A suivre.*) Dr TETZGER.

LE SPIRITISME NAPOLITAIN

M. Leymarie.—Vous avez dû recevoir un numéro du *Courrier de Rome*; il contenait une lettre de moi, écrite en réponse à certaines personnes qui, à Naples, ont entrepris une croisade contre le *Spiritisme napolitain* comme ils l'appellent. Ces personnages, au nombre de trois, voyant que le public commençait à s'émouvoir des expériences faites dans notre réunion, et divulguées par les assistants, imaginèrent de se faire passer pour spirites fervents. L'un d'eux entreprit de jouer le rôle de médium et réussit a imiter quelques phénomènes, de manière

à tromper plusieurs personnes qui ne pouvaient supposer que des gentilhommes s'abaissassent à faire le métier de charlatans. Mes amis et moi avions des doutes, ce dont ces jongleurs s'aperçurent et dès lors, ils jugèrent prudent d'agir vite en déclarant dans un journal qu'ils avaient mystifié leurs invités, et ne l'avaient fait que dans le noble but d'ouvrir les yeux aux incrédules, lesquels, mystifiés chez eux, l'étaient aussi chez M. Chiaia; le spiritisme n'était autre chose qu'une mystification raffinée.

Ce raisonnement était facile à rétorquer, ce que j'ai fait avec succès, d'autant plus que le public avait su faire, tout d'abord, la différence entre le vrai et le faux du trio anti-spirite, au moins quant à l'honorabilité.

Vous m'invitez à vous écrire quelques détails sur les manifestations obtenues; je le ferais volontiers mais le nombre en est tel que je dois me borner à une simple nomenclature des résultats de nos séances, tenues chez moi depuis plusieurs mois, et pendant lesquelles chaque phénomène est étudié et observé avec la plus scrupuleuse attention. Je dispose d'un médium d'une grande force; c'est une femme et j'ai obtenu avec elle presque tous les phénomènes qu'a produits D. Dunglas Home, que W. Crookes a déjà constatés et que voici :

Soulèvement de meubles dans l'air (chaises, canapés, coussins), et transport aux deux extrémités de la chambre, d'une chaise ou d'une table, qui marchent toutes seules, dans une direction ou dans l'autre, à notre volonté.

Coups frappés (sans aucun attouchement, le médium étant lié, assis ou couché sur un divan), dans une table, dans les murs, à droite, à gauche, en haut, en bas; battements de mains, aux mêmes endroits, ainsi que production de sons de diverses natures, clochettes, sifflets, etc. Altération du poids des corps contre toutes les lois de la gravitation.

Puis le médium lié de toutes les manières possibles, assis, debout, couché, avec des cordes, de la ficelle ou de simples fils de soie a été délié en un instant, ou lié à nouveau par l'esprit, de telle manière qu'il a fallu couper les liens faute de pouvoir les dénouer.

Le médium, lié comme un fagot, assis ou à genoux sur une chaise, a été soulevé plusieurs fois de terre, et deux fois aux yeux de tous, par un mouvement giratoire; la tête du médium (dans ce cas il est en transe), est venue se poser sur une petite table, ses pieds étant restés sur le divan, de sorte que tout le reste du corps restait sans aucun appui, comme l'est un cataleptisé.

Nous avons eu des matérialisations de mains et de bras, qui ont soulevé ou agité des rideaux, etc.; des apports de divers objets, tels que médailles, livres de prières et trois fois des fleurs fraîches,

ainsi qu'une pluie de feuilles de roses ; des transports de divers objets, habits, coussins, etc., de la chambre fermée hermétiquement dans une chambre voisine. Aussi des apparitions lumineuses sous diverses formes.

Nous obtenons de l'écriture directe sur l'ardoise ou sur le papier, en caractères bleus, rouges ou noirs, et de même sur un morceau de papier enfermé dans une petite boîte : dans ce cas, les paroles sont en latin.

Nous avons eu, enfin, l'apparition de l'esprit tout entier, vu par toutes les personnes présentes, pendant deux ou trois minutes ; c'était l'esprit familier de mon médium qui prétend s'appeler John King, et dit être le frère de la célèbre Katie King des relations de W. Crookes, dans son célèbre ouvrage : *Recherches sur le spiritualisme moderne* (1).

Le procès-verbal de chaque séance est rédigé immédiatement, en présence de tous les assistants qui, après contrôle, y apposent leur signature. Les procès-verbaux réunis dans un album, sont rédigés en langue italienne, naturellement.

Je connais aussi deux ou trois autres médiums, tous écrivains ; l'un d'eux est guidé par l'esprit de Paisiello, compositeur célèbre, qui a fait écrire à son médium (sur un texte poétique, qui lui a été donné), une romance charmante que tous les connaisseurs de musique ont déclaré être tout à fait dans le style de Paisiello. Je veux la faire imprimer et vous l'enverrai pour la publier dans notre revue.

ERCOLE CHIAIA.

ENTRETIENS FAMILIERS SUR LE SPIRITISME

(*La fille.*) — Mon père, ne trouvez vous pas que notre voisin a l'air pensif et rêveur ! Je le vois se promener dans le jardin avec un livre dont il lit quelques passages ; de temps à autre il s'arrête, il a l'air de réfléchir ; le soir il regarde les astres, semble observer leurs mouvements ; hier il montrait à un ami les constellations de la grande ourse, celle des pléïades, de l'étoile polaire, de l'étoile Syrius ; son ami paraissait admirer sa science, car il passait pour être très savant. Le jardinier entendait dire l'autre jour qu'il était philosophe et savant. D'autres m'ont dit : c'est un original et je ne le crois pas. Les ignorants sont parfois méchants,

(1) 3 fr. 50 broché, avec figures, Librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs, Paris.

portés à méconnaitre le vrai mérite, surtout quand on est modeste comme notre voisin paraît l'être; je l'ai entendu, hier, quand il reconduisait son ami, lui dire : « Vous savez, je suis un spirite de la première heure. » Pourriez-vous me dire, mon père, ce que c'est d'être spirite !

(*Le père.*) — Je vais te satisfaire, ma fille; à la pension dont tu sors, on ne te l'a dont point appris !

Le spiritisme, doctrine philosophique, essentiellement morale, est opposé au matérialisme puisqu'il s'appuie sur des faits, pour démontrer d'une manière positive l'immortalité de l'âme. Ses adeptes qu'on nomme spirites, croient donc forcément à un Dieu créateur, principe actif de toutes choses; ils admettent la pluralité des mondes, la pluralité des existences et croient que les esprits subissent de nombreuses réincarnations sur les différents mondes de l'univers, avant d'arriver à la perfection qui est le but de la vie. Ils croient aussi à la possibilité des rapports entre les vivants et les morts, au moyen d'une tierce personne douée de la faculté de médium, et qui sert d'intermédiaire. Le spiritisme a existé de tout temps, mais le plus souvent à l'état de superstition, ou à peu près; cependant, des peuples de l'antiquité, tels que les grecs, les égyptiens, et bien d'autres, ont possédé cette science, qui est restée dans le domaine des initiés. Quand au moyen-âge, et même plus tard, il se produisit des faits de l'ordre du spiritisme, il fallut bien se garder d'en parler, afin que le médium ne fût exposé à être condamné comme sorcier à des peines plus ou moins sévères et souvent à être brûlé. L'exemple de Jeanne d'Arc, d'Urbain Grandier et de beaucoup d'autres est là pour prouver ce que j'avance.

De nos jours, un grand philosophe, aussi remarquable par son bon sens que par sa sagesse, et dont le nom est cher à tous les spirites, a fait du spiritisme une science, en compulsant les dictées obtenues par les divers médiums de tous pays ; à partir de cette époque, à proprement parler, le spiritisme scientifique à pris naissance. Mais si cela t'intéresse, ma fille, je vais te faire l'histoire du spiritisme moderne.

(*La fille.*) — Oui, mon père, cela m'intéresse vivement, car vous avez ouvert devant moi de nouveaux horizons. J'ai souvent entendu parler de miracles et de mystères, devant lesquels je me suis inclinée sans les comprendre. En peu de mots vous m'avez éclairée; et je commence à me faire une toute autre idée de la divinité et de l'immensité de la création. Allez, mon père, je vous écoute avec bonheur; ce qui touche à notre avenir spirituel a pour moi un grand intérêt.

(*Le père.*) — Je continue, ma fille, en prenant mon récit dans les publications américaines de cette époque.

En décembre 1847, une famille du nom de Fox, vint demeurer dans

le village d'Hydesville, le père, la mère, trois filles dont les deux plus jeunes Marguerite et Kate (Catherine), étaient âgées, la première de quinze, la seconde de douze ans.

Quelques jours après leur installation dans la maison qu'ils avaient achetée, il y eut des coups frappés qui semblaient généralement venir de la chambre à coucher, ou du cellier situé au-dessous.

Mme Fox attribua ces bruits à un cordonnier, son voisin, mais elle reconnut que sa propre maison en recélait la cause, le mystérieux frappeur agitant les meubles, imprimant des mouvements d'oscillation au lit dans lequel dormaient les enfants. Parfois les bruits ressemblaient à des pas sur le parquet; parfois encore les enfants se sentaient touchés par quelque chose d'invisible, semblable à une main froide, ou bien à un gros chien qui se fût frotté contre le lit.

En février 1848, les bruits devinrent si distincts et si continus que le repos de la famille fut troublé toutes les nuits. M. et Mme Fox s'épuisèrent en vains efforts peur en découvrir la cause. Le vendredi 31 mars, la famille se sépara plus tôt que de coutume, fatiguée des *troubles* de la nuit précédente. La mère avait bien recommandé aux enfants de dormir tranquilles, de ne faire aucune attention aux bruits accoutumés. Comme pour narguer cette détermination, les coups frappés retentirent bientôt, plus forts et plus obstinés que jamais, rendant tout repos impossible. Les enfants appelèrent, se dressèrent sur leur lit pour écouter. M. et Mme Fox, accourus au bruit, firent jouer pour la centième fois les fenêtres et les portes, afin de s'assurer que le tapage ne venait pas de là; les coups frappés, comme par moquerie, imitaient le bruit des volets agités par M. Fox. A la fin, la plus jeune des filles, Kate, qui, dans sa naïve innocence, s'était familiarisée avec l'invisible frappeur, à tel point qu'il l'amusait beaucoup plus qu'il ne l'alarmait de sa présence, fit claquer gaiement ses doigts, et s'écria : — Ici, Monsieur Pied-Fourchu, faites comme moi! — L'effet fut instantané; M. Pied-Fourchu fit entendre aussitôt les mêmes claquements de doigts, en nombre pareil. L'enfant fit en l'air un certain nombre de mouvements avec ses doigts et son pouce, *mais sans bruit*, et son étonnement joyeux redoubla, quand elle entendit frapper un nombre de coups égal à celui des mouvements silencieux qu'elle avait faits... « Mère, s'écria-t-elle, écoute! il voit aussi bien qu'il entend. » La mère, aussi émerveillée que sa fille, dit au frappeur mystérieux : — Compte dix. — Il obéit. — Quel âge a ma fille Marguerite? — Quel âge a Kate? — Il fut répondu correctement aux deux questions. — Combien ai-je d'enfants? — La réponse, cette fois, ne fut pas exacte. Sept coups furent frappés. Mme Fox n'avait que six enfants vivants. Elle répéta sa question, à laquelle

répondit encore le nombre sept. Soudain, elle s'écria : — Combien en ai-je de vivants? — Six, lui fut-il répondu. — Combien sont morts? — Un seul coup fut frappé. A cette nouvelle question : — Etes-vous un homme, vous qui frappez? — Aucune réponse ne fut faite; mais à celle-ci : — Etes-vous un esprit? il fut répondu par des coups nets et rapides. Enfin, à cette autre demande : — Voudriez-vous frapper, si j'appelais des voisins? — Des coups répondirent et elle envoya son mari chercher une dame du voisinage, Mme Riedfield, qui, après avoir questionné de la même façon et obtenu des réponses nombreuses et toujours correctes, s'en fut, grandement troublée, appeler d'autres voisins. Pendant presque toute la nuit, on procéda aux mêmes expériences avec le même succès. »

Tel est, en résumé, le récit succinct, reconnu très sincère, paru dans un livre en Amérique, et reproduit par les journaux de l'époque.

J'ajoute que ces mêmes faits se reproduisirent dans les autres villes d'Amérique. Je passe sur toutes les persécutions et les tracasseries qu'eut à supporter la famille Fox, laquelle fit preuve de la plus grande foi et de beaucoup de courage. Les diverses Eglises et les Académies ne voulant pas admettre les faits, donnèrent à ce sujet les explications les plus contradictoires qui ne reposaient sur aucun fondement. Ces phénomènes devinrent bientôt usuels en Europe; en France, on se souvient de la vogue des tables tournantes. Mais si la plupart de ceux qui ont fait tourner les tables n'ont rien compris, en ont fait un simple amusement, d'autres en ont vu le côté sérieux. Alors, le penseur dont j'ai déjà parlé, qui s'appelait Rivail, et qui s'était occupé de magnétisme pendant trente-cinq ans, vit dans ce phénomène une grande portée. — Après l'avoir mûrement observé, il écrivit pour l'expliquer, en prenant les faits produits comme base de démonstration positive de l'existence de l'âme après la mort. C'était la plus dure des entreprises, dans un siècle où le matérialisme est à la mode, où il est de bon ton de ne rien croire, et cet homme de bien comprit aussi qu'il aurait toutes les chaires et la presse contre lui. Il tint d'une main ferme le drapeau du spiritisme et se promit de ne point s'occuper de ce qu'on dirait de lui, personnellement. Il prit le nom d'Allan Kardec, et commença ses publications qui eurent un plein succès. Les injures ne lui furent pas ménagées. Il fut largement servi, étant traité de faiseur de dupes, d'escroc, accusations absurdes dont son âme bien placée ne tînt aucun compte; il voyait le but à atteindre, s'effaçait complètement; ceux qui l'ont connu, et je suis de ce nombre, n'oublieront jamais cet homme estimable. Il fonda, en 1858, la Revue spirite qui paraît encore et se perpétuera en s'assimilant sans cesse les découvertes de la science; il publia le Livre des esprits, base fondamentale

du spiritisme, le Livre des médiums qui en explique les faits; l'Evangile selon le spiritisme; le Ciel et l'Enfer ou la Justice divine, et la Genèse, dernier ouvrage qui prouve que le spiritisme marche avec la science. Je passe sur d'autres publications de moindre importance. Il voulut alors fonder quelque chose de durable après sa mort, ce dont il a parlé dans la Revue de 1868; avant d'avoir réalisé son objectif, la rupture d'un anévrisme l'enleva subitement. Le coup fut terrible, mais les bases du spiritisme étaient posées, la doctrine avait déjà pris dans le monde de fortes racines. Allan Kardec a constaté maintes fois l'apparition de nouveaux écrits, dont le but nettement déterminé était de porter au spiritisme le dernier coup de massue, ce qui n'empêchait point ce dernier de se porter beaucoup mieux, ses ennemis activant sa propagande. Après avoir supporté la période de négation, le spiritisme est actuellement dans la période de la discussion des faits admis, interprétés différemment selon les écoles. — Des hommes de tous les pays, considérables dans la science, affirment la croyance qui, en peu de temps, a conquis des millions d'adeptes et donné aux âmes affligées les plus grandes consolations.

(*La fille.*) Mon père. ce que tu me dis me fait éprouver une grande vénération pour M. Allan Kardec. Une fille de mon âge peut-elle lire ses ouvrages? Voudrais-tu me les procurer?

(*Le père.*) Oui mon enfant, tu peux les lire, ils sont dans ma bibliothèque; je les réservais pour te les faire connaître à ta sortie de pension; il te faut les lire avec attention et les méditer, puis je te donnerai de nouvelles explications pour mieux te faire connaître ce grand phylosophe et la doctrine qu'il a fondée. Lorsque tu étais toute jeune, et que je perdis ta mère, le véritable fondateur du spiritisme, Allan Kardec, m'a consolé, rendu bien fort contre les épreuves à venir.

(*La fille.*) Oh! mon père, je veux vous embrasser, car vous êtes le meilleur des pères.

GARRIMOND.

MAGNÉTISME

Cette science nouvelle et encore si ignorée du magnétisme nous fait marcher chaque jour de surprises en surprises, et les découvertes presque quotidiennes des savants, dans un domaine inexploré, revêtent, au fur et à mesure qu'elles se produisent, un caractère de plus en plus attachant et aussi de plus en plus incroyable.

Nous sommes loin, aujourd'hui, des catalepsies partielles ou même des simples rigidités, constatées à la fin du siècle dernier, autour du

baquet de Mesmer. Les expériences de lévitation qu'accomplissaient comme en se jouant les prêtres de l'Inde, il y a quelque chose comme trois mille années, auraient certainement fait brûler leurs auteurs si elles avaient été répétées devant un public de savants, au Moyen-Age.

Et, pourtant, tout cela demeure bien en arrière des découvertes contemporaines; c'est, pour cette fois, que le mot impossible semble à jamais rayé du vocabulaire de la science.

Les dernières expériences des magnétiseurs ont porté principalement sur la double vue, vue à distance ou à travers un corps réfractaire à la lumière. Nous n'en citerons qu'une, parce qu'elle a été répétée un nombre assez considérable de fois consécutives, et sans qu'elle ait échoué une seule fois.

C'est un professeur autrichien qui l'a tentée et réussie dans une espèce d'hôpital destiné à soigner les femmes hystériques, ou plutôt à réunir un plus grand nombre de sujets propres à subir les expériences du magnétisme.

Le professeur, qui est en correspondance particulière avec presque tous les savants des deux hémisphères, arriva un matin à son cours, ayant dans sa poche une lettre qu'il venait de recevoir d'un de ses collègues de Londres. L'enveloppe était intacte : la lettre n'avait pas été ouverte ; il voulut essayer de la faire lire, à travers l'enveloppe, par une de ses pensionnaires, soumise à l'influence du sommeil magnétique.

Dès le début de l'opération, le sujet s'écria :

— Je vois très distinctement les caractères de cette lettre, mais je ne puis pas la lire, parce qu'elle est écrite en anglais et que je ne sais pas l'anglais.

— Je veux que vous sachiez l'anglais, commanda le professeur.

Et, aussitôt, sans observation plus minutieuse, le sujet commença à lire la lettre en anglais, avec une pureté d'accent que lui eût envié un originaire du Strand.

— Bien, continua le professeur, et, maintenant traduisez !

Cette fois, encore, le sujet obéit; la traduction était à la fois d'une limpidité et d'une fidélité extraordinaires.

Dans cette lettre, le savant Anglais ne parlait que des choses de la physiologie, et sa lettre fourmillait de termes techniques absolument inconnus de la lectrice.

Celle-ci, sur une objurgation nouvelle. décrivit alors la personne du savant lui-même, qu'elle déclarait apercevoir nettement, occupé à écrire dans un cabinet de travail, dont elle donnait également la description.

On écrivit au savant anglais d'envoyer à Vienne sa photographie et la photographie de son cabinet de travail; la description faite par le sujet, qui avait été sténographiée, se trouve d'une irréprochable exactitude, à l'exception de certaines couleurs complémentaires qu'elle avait confondues.

Il fut reconnu, à ce propos, que, dans l'état de veille, elle était affectée de daltonisme, c'est-à-dire qu'elle confondait certaines couleurs avec les couleurs correspondantes.

Répétées dix fois de suite, ces expériences ne manquèrent pas une fois.

Qui sait où sera poussée la science du magnétisme, dans une dizaine d'années d'ici? Tiré du journal *La Nation*.

APPARITION SOMNAMBULIQUE

Facts are stub born things! (Proverbe anglais)
Vide et nodi esso incredulus Thoma. (Jésus)
Comme Thomas, je crois quand j'ai vu. (L.L.)

Les faits comme les chiffres sont de redoutables jouteurs : ils s'imposent avec brutalité. Le chercheur de bonne foi, négateur par ignorance et sans parti-pris, n'a d'autre ressource, lorsqu'il est acculé par les faits, que d'avouer sa défaite et de chercher ensuite, dans le domaine de l'hypothèse, une explication plausible à des assertions qui jusque-là lui semblaient inadmissibles. Ça été le cas pour celui qui écrit ces lignes. En 1849, il niait la possibilité de la communication mensambulique avec les Esprits des décédés. En 1850, Cahagnet lui accordait une séance d'apparition, et cette apparition était à ses yeux si concluante qu'elle décida sa conversion. C'est cette apparition qu'il va essayer de retracer brièvement.

Amené par un jeune homme de mes amis chez M. Cahagnet qui demeurait alors rue Tiquetonne, je fus mis en présence d'une femme endormie. C'était la première fois que j'étais témoin de ces choses, et je dois convenir que, venu sceptique à ce rendez-vous, la vue d'une femme tenant ses paupières closes et clignotantes et causant comme vous et moi de la façon la moins surnaturelle, ne me parut pas de nature à changer en foi bien ardente mon doute pyrrhonien. Aussi acceptai-je avec empressement l'offre qui me fut faite de mettre à l'épreuve la lucidité de l'extatique Adèle Maginot, en lui donnant simplement un nom et des prénoms.

— Je désirerais que madame évoquât l'esprit d'Aubin-Antoine-Nicolas C... (c'était un frère de ma mère, mort depuis quelques années déjà et pour lequel j'avais une grande affection).

La lucide accuse le voir et fait une description physique remarquable de précision.

— Je vois, dit-elle, un homme de très haute taille, à la peau blanche quoique hâlée, les cheveux noirs et les yeux bleus. Il paraît avoir une cinquantaine d'années.

Questionné par le magnétiseur, je répondis que ce signalement était très exact, et je demandai un portrait moral de l'Esprit évoqué. Ce portrait, quoique assez approché de l'original, ne me parut pas offrir une précision aussi rigoureuse que la description physique, et je priai que l'on voulût bien lui demander quelques détails sur ses occupations, son genre de vie, etc. Sur ce point, les renseignements me parurent défectueux, et je ne le dissimulai pas au magnétiseur en prenant congé de lui. En rentrant au logis, je racontai à ma mère ce dont j'avais été témoin, et je lui détaillai comment j'avais moi-même provoqué une expérience et comment, émerveillé de la première partie, j'avais été déçu sur le reste. Je rapportai par le menu les dires de la lucide. Ma mère, qui avait d'abord écouté avec une complaisance toute maternelle, me parut comme frappée de stupeur vers la fin du récit.

— Quels prénoms as-tu donc donnés ? fit-elle.

— Mais ceux de mon oncle, répliquai-je, Aubin-Antoine-Nicolas.

— Tu t'es trompé, ton oncle se nommait Antoine-Nicolas-Pascal, les prénoms que tu as donnés sont ceux de mon père et les détails qui t'ont été fournis sont stupéfiants de précision et de véracité ! En vérité tout cela est bien extraordinaire !

Cela se passait en 1850 ; j'avais 23 ans. Depuis cette époque, bien des phénomènes magnétiques m'ont passé sous les yeux, mais celui-là, qui me touchait personnellement, m'a produit une impression ineffaçable.

Cette impression est d'autant plus profonde qu'elle a été maintes fois ravivée par les arguments des négateurs de l'existence des Esprits désincorporés.

Je demande la permission de rappeler en deux mots ces arguments et les réfutations qu'ils reçoivent de l'apparition que je viens de narrer.

1er *Argument.* — Les soi-disant apparitions de décédés, lorsqu'elles sont reconnues exactes par les consultants, ne sont autre chose qu'une vibration concordante des appareils cérébraux, une communication de pensées entre le consultant et le lucide.

Réponse. — Où se trouve la communication de pensées, entre la lucide qui accuse voir un être qu'elle décrit au physique et au moral et le consultant qui récuse l'apparition, parce qu'elle ne répond pas à sa pensée ?

2e *Argument.* — (C'est celui des occultistes). Toutes les manifestations matérielles laissant leur empreinte permanente dans la lumière astrale, ce n'est pas, lorsqu'on fait une évocation, l'être lui-même que perçoit le lucide, mais sa photographie recueillie dans la dite lumière.

Réponse. — C'est bien subtil, aussi subtil que la lumière astrale elle-même, et dans tous les cas c'est résoudre une difficulté par une difficulté plus grande encore. Car, ainsi que je le faisais observer au très érudit et très profond philosophe indou, le Chela Mohini, qui m'avait présenté cet argument, comment expliquer qu'un simple nom et des prénoms prononcés devant un lucide pussent lui permettre de trier et d'assembler dans la lumière astrale, parmi des milliards de milliards d'images, les milliers d'épreuves photographiques nécessaires à reconstituer l'apparence vivante de l'Être évoqué ?

N'est-il pas beaucoup plus simple, et partant plus rationnel, d'admettre que c'est l'Etre vivant lui-même qui se présente à l'appel de son nom que de prétendre qu'il est annihilé et disparu, alors que les images émanées de sa personnalité demeureraient éternellement vivantes !

Quoi qu'il en soit, n'ayant pas l'ombre de prétention à l'infaillibilité, je laisse à mes lecteurs le soin de tirer leurs conclusions. Ce que je viens de raconter, je l'ai vu et, comme Thomas Dydime, je crois quand j'ai vu, et alors je crois ferme. L. Léchaut.

Tiré de la Revue trimestrielle des Étudiants Swedenborgiens (4 fr. par an).

M. PAUL BERT a reçu M. Klobukowski, directeur de son cabinet, à qui il a raconté ses impressions sur sa maladie. Les voici textuellement :

« Dès le premier jour, je me suis senti perdu. Je suis surpris de me retrouver vivant. La préoccupation des conséquences de ma maladie sur l'état des esprits en France m'a valu un singulier délire. J'ai rédigé, en rêve, à M. de Freycinet un télégramme annonçant ma mort et lui décrivant et analysant ma maladie. Je me souviens parfaitement des termes de ce télégramme. »

M. Paul Bert a raconté aussi, gai de mine, mais en parlant avec difficulté, à M. Klobukowski, un autre rêve qui le dispenserait de recourir à l'évêque Puginier pour aller au Paradis. « A un certain

moment, j'ai senti que mon esprit s'était dégagé de mon corps, et je suis tombé dans une sorte de béatitude étrange. Je voyais ceci et cela (1). »

Il est impossible de voir une famille plus unie autour de son chef adoré. Je ne connais rien de plus touchant que cette affection profonde, si ce n'est peut-être celle des personnes étrangères à la famille. qui prouve l'estime vouée par toute une population à la personne d'un citoyen éminent. *Hanoï*, 7 *novembre* 1886.

LA BUCHE DE NOEL

La lune à l'horizon luit dans un ciel grisâtre,
La bûche de Noël pétille au fond de l'âtre,
Alors qu'à blancs flocons, la neige des hivers
D'un immense linceul couvre les champs déserts.
C'est l'heure où l'on entend des familles joyeuses,
Les gais propos autour des tables somptueuses.
Mais vous, les empressés du banquet annuel,
Vous, amis du festin dit traditionnel,
Près des lambris dorés où le lustre étincelle;
Alors que du nectar le flot vermeil ruisselle,
Quand, goûtant le plaisir dans un charme enchanteur,
Votre âme est dans l'ivresse et se livre au bonheur :
Si vous saviez, au loin, comme la bise pleure
Sur le toit délabré de la sombre demeure
Du pauvre infortuné plongé dans le malheur,
Amaigri par la fièvre, en proie à la douleur,
Frissonnant, épuisé de froid et de misère!
Pensez-vous, dans la joie, à sa détresse amère,
Riches, qui prodiguez cet or à pleines mains?
Pensez-vous quelquefois aux pauvres orphelins,
A cette veuve en pleurs dans son humble mansarde,
N'ayant, pour se couvrir, qu'un haillon, qu'une harde?
Pensez-vous à la mère au loin tendant la main,
Sans lait pour son enfant, sans asile et sans pain?
O vous, les satisfaits, les heureux de ce monde!
Vous qui ne sentez pas, dans leur horreur profonde,
Les tortures d'angoisse et le poids des tourments,
L'aiguillon de la faim dans ses déchirements!
Ah! ce qu'on donne au pauvre, on le prête à Dieu même
Qui le rend au centuple, un jour au lieu suprême!
Entendez-vous sa plainte? il pleure, et vous riez!
Et dire qu'un peu d'or retranché de vos mets,
De tout déshérité qui gémit et soupire,
Pourrait emplir le cœur de joie et de sourire.

(1) Les spirites, paraît-il, ne sont point exclusivement hantés par des visions; un homme de science, tel que Paul Bert, les avoue, et ce fut un défenseur du matérialisme moderne.

M. A. GRESLEZ vient de mourir à Sétif; nous aurons à parler de ce digne défenseur, et serviteur du spiritisme, aussi de la désincarnation de JEANNE JANVIER.

A PROPOS DE THÉOSOPHIE. — Plusieurs personnes protestent contre l'article du journal, *le Progrès de Pondichéry*, n'approuvent pas les termes dont se sert ce journal en parlant des théosophes; la rédaction de la Revue, en insérant cet article de discussion locale sans aucune portée, demande spécialement à connaître l'opinion des véritables indous sur la théosophie et dit à M. Victor Pujo : donnez-nous des arguments sérieux, pour ou contre la théosophie, pour en connaître le bien fondé, ou l'inanité, car ce n'est point en désignant par le nom de charlatans des adversaires honorables que la lumière peut être faite sur ce sujet. Des personnes instruites et fort estimables s'occupent de théosophie. ayant la certitude d'y trouver de très grandes vérités et nous ne pouvons, au nom de M. V. Pujo, combattre les théories qui préconisent cet ordre d'idées, qu'avec des arguments rationnels, tirés de journaux qui savent discuter, ou donnés par des penseurs véritables.

Dans notre Revue, nous avons, en décembre 1885 et janvier 1886, dit ouvertement ce que nous pensions de la théosophie; depuis, notre opinion n'a pas varié. Nous souhaitons que cette opinion soit modifiée, à l'aide de faits nouveaux, probants et inéluctables, étant amis de la vérité et surtout de la justice appuyée sur la raison.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître :

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine, par Jules Edouard Bérel, libre-penseur. Prix : 3 fr. 50.

Nous donnerons le compte-rendu de cet ouvrage dans notre prochain numéro.

RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1834 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformite, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare.	60 fr. »

Errata du n° du 15 décembre 1886 :

Page 774, ligne 20 : *trainant*, lisez *tramant*.

Page 774, ligne 23 : *attend*, ajoutez *votre sanction*.

Page 775, ligne 6 : *affectant*, lisez *affectent*.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e ANNÉE | N° 3 | 1er FÉVRIER 1887

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

(*Voir la Revue du* 15 *Janvier* 1887)

On en voit aussi beaucoup qui, se croyant infaillibles comme l'Eglise romaine, soutiennent avec une extrême opiniâtreté leurs idées ; quoique souvent celles des autres soient bien meilleures ils sont très intolérants et violents contre ceux qui les contredisent ; c'est ce qui fait que nos assemblées politiques sont si souvent orageuses et donnent si peu de bons résultats.

De même qu'un troupeau de moutons obéit à son berger, de même le troupeau des catholiques doit obéissance absolue aux pasteurs qu'on lui impose sans le consulter, car son opinion n'a aucune valeur dans tont ce qui concerne le spirituel. Cette complète nullité et irresponsabilité dans toute question religieuse, font que beaucoup de catholiques se désaffectionnent de leur culte et s'en détachent sans peine ; en outre elles abaissent la dignité humaine et diminuent son ressort moral dans les dangers, les chagrins, les revers et les situations difficiles de la vie. Les Français assujettis pendant de longs siècles au trône et à l'autel, ne savent pas user sagement de la liberté, à laquelle le catholicisme les a si mal préparés ; dépourvus d'initiative raisonnée, peu d'acord entre eux, ils ne savent collectivement organiser ni un gouvernement libre et régulier, ni rien de stable ; par ancienne habitude ils attendent toujours une direction venue, non d'en bas, mais d'en haut.

Dans son enseignement le catholicisme cherche à remplacer la raison, sa grande ennemie, par la mémoire moins raisonneuse, qui permet aux fidèles de retenir les formules religieuses de l'Eglise, et les arguties toutes faites de la théologie. Il cherche à développer l'imagi-

nation qu'il peut facilement convertir en fanatisme. Il s'efforce de frapper les sens en attirant et impressionnant les populations par le cérémonial pompeux de ses nombreuses fêtes qui tiennent bien plus du paganisme que du vrai christianisme visant si peu à l'effet. Le catholicisme qui, par son culte compliqué, a de si fréquents rapports avec ses fidèles, leur communique ses goûts luxueux développés par la renaissance chez les fidèles, goûts qui deviennent mondains, ruineux et souvent immoraux, ce qui amène trop souvent la ruine des particuliers et la décadence des nations.

Ainsi on voit que le catholicisme par son éducation, ses épouvantes et ses innombrables prescriptions, tend à déterminer chez ses fidèles une tension religieuse permanente, qui les rend nerveux et inquiets, tandis qu'il ne donne aucun conseil utile pour la vie temporelle ; il fait peu de cas du travail qu'il considère comme un châtiment et non comme un devoir ; il en résulte que dans les Etats catholiques, les terres sont moins bien cultivées, que la paresse et la misère y sont plus fréquentes que dans les Etats protestants.

Dans quelques pays catholiques la mendicité est un état admis. On peut conclure de là que le catholicisme peut faire de très honnêtes sujets bien soumis, mais non des citoyens éclairés destinés à la vie pratique; c'est la religion des couvents. L'idéal de l'Eglise était d'établir sa théocratie sur le monde entier qui serait devenu une vaste congrégation religieuse dirigée et reliée par le corps sacerdotal ; mais les peuples n'ont pas voulu subir un pareil esclavage spirituel, qui au lieu de former de bons citoyens ne savait leur donner que luxe ruineux, ignorance, dégoût du travail et misère ; c'est ce qu'on voit dans les pays où l'Eglise est toute puissante.

Assertions de l'Église romaine. — Pour justifier son absolutisme religieux, l'Eglise s'appuie sur plusieurs assertions : la première est que Jésus-Christ étant mort pour racheter l'humanité, celle-ci, en retour, est liée et assujettie à Jésus-Christ et comme Jésus-Christ a délégué tous ses pouvoirs à l'Eglise romaine, seule celle-ci a sur l'humanité les mêmes pouvoirs que Jésus-Christ. Cette prétention n'étant pas acceptée aussi facilement que jadis par les peuples éclairés de notre époque, l'Eglise s'appuie surtout sur ce qu'elle est nécessaire comme seule religion efficace par sa légitimité, son union et la fixité de ses dogmes ; que toute religion basée comme le protestantisme sur la libre-pensée, est condamnée à se diviser à l'infini et à périr ; et que cette libre-pensée s'infiltrant dans les populations, les rend irréligieuses, immorales et ingouvernables. En conséquence, elle seule, par son infaillibilité et son autorité divine peut et doit diriger les peuples et les gouvernements (on reconnaît là son idée fixe d'arriver à la théocratie) ;

alors les peuples bien contenus au spirituel et au temporel seront dirigés et maintenus dans la bonne voie. Ces idées rétrogrades sont partagées par beaucoup de catholiques conservateurs, mais peu philosophes. Ces braves gens à courte vue, et dont l'esprit est prévenu, ne voient pas que ce n'est point le catholicisme, mais bien la libre-pensée qui amène les lumières et le progrès ; les peuples civilisés la recherchent et y tiennent; si de nos jours ils s'éloignent du catholicisme, c'est qu'ils comprennent qu'il cherche à étouffer cette puissante force nouvelle; comme la vapeur, la libre-pensée fera tout éclater si on la comprime trop. C'est justement ce qui arrive dans les pays catholiques, où, contrainte dans son expansion, elle produit de violentes secousses et de terribles explosions. Mais ainsi que pour la vapeur, il faut savoir s'en servir. Les peuples catholiques moins préparés que les protestants à la recevoir s'en sont emparés brusquement, et en usent mal.

Mais qu'on cherche à la leur enlever on verra les commotions qui en résulteront ; quoiqu'ils aient beaucoup de peine à faire leur éducation libérale. Les vieux gouvernements despotiques, habitués à maintenir leurs populations par la contrainte ne se doutent pas de l'énergie intelligente que donne la conviction libre ; Xerxès ne comprenait pas les Grecs combattant librement et triomphant si facilement de ses millions de soldats esclaves. L'Eglise romaine qui a toujours conduit son troupeau à l'aide d'une sévère discipline et de la compression de la pensée, ne comprend pas que les religions, où la libre pensée existe comme dans le protestantisme, soient très fortes, parce qu'elles ne sont pas dirigées par la contrainte, force étrangère imposée, mais par la conviction intime et libre, la plus grande des forces spirituelles. Quant à la division du protestantisme en un grand nombre de sectes, cela pourrait avoir de grands inconvénients pour l'Eglise romaine absolue, qui, pour relier ses nombreux sujets, exige l'unité de culte et de croyances ; en outre cela lui créerait des rivales qui diminueraient son prestige et sa puissance. Mais cette division n'a aucun inconvénient dans les religions libres, basées sur l'esprit de l'évangile, sans culte officiel déterminé; au contraire, chacun choisit la secte qui lui convient le mieux.

Et les diverses sectes, loin de se faire la guerre, se font concurrence pour faire le bien ; cela se passe ainsi aux Etats-Unis. Ce sont les religions basées sur le despotisme et le fanatisme, comme le catholicisme, le mahométisme et autres, qui ont amené des persécutions et des guerres sanglantes à toutes les époques.

Ainsi quand le catholicisme se dit ou se croit indispensable, il s'abuse complètement ; car tout lui prouve le contraire ; il croit dompter les

révolutions, c'est lui qui en est la première cause ; il croit éclairer les peuples, il les obscurcit ; il se croit nécessaire aux nations ; lorsqu'il y domine, elles tombent toutes dans les défauts qu'il croit combattre : en un mot le fanatisme catholique, en croyant faire le bien, arrive à des résultats entièrement opposés ; parce que le voile du fanatisme lui obscurcit la vue et l'intelligence ; ce qui l'empêchera de modifier sa doctrine que les peuples rejettent comme contraire aux aspirations modernes. Aussi tout porte à croire que les religions libres le primeront de plus en plus.

Pour affirmer sa valeur et son droit, le catholicisme s'appuie sur son ancienneté ; ce n'est point une preuve, car combien de vieilles erreurs qu'on soutenait par défaut de connaissances, n'ont été reconnues qu'à notre époque; l'ancienneté leur donnait le droit de prescription ; si le catholicisme s'est maintenu si longtemps, il le doit à l'appui de souverains absolus dont il souterait le despotisme, à ses principes chrétiens qui, malgré leur altération, étaient franchement acceptés par les peuples barbares du moyen âge, enfin à la très grande habileté de la cour de Rome. En fait d'ancienneté les Brahmanes de l'Inde, les prêtres d'Egypte et autres ont eu une durée plus longue que la sienne. Il est une chose à remarquer, c'est que les religions autres que celles de l'Asie orientale paraissent durer environ quinze siècles ; le judaïsme, de Moïse à Jésus-Christ ; le paganisme grec, depuis l'époque du siège de Troie au IVe siècle ; le catholicisme du concile de Nicée (IVe siècle au XIXe). Quant au mahométisme fondé en 622 nous ne savons ce qu'il durera en Asie.

En cherchant à convertir les incrédules, le catholicisme leur fait ce naïf raisonnement : Vous croyez bien aux faits historiques et aux descriptions des géographes que vous n'avez ni vus ni contrôlés, pourquoi ne voulez-vous pas croire à mes dogmes basés sur mon infaillibilité ? Les faits historiques admis ne s'écartent pas notablement de certains faits contemporains, ils n'ont rien d'invraisemblable, ils sont racontés et contrôlés par divers historiens, qui généralement s'accordent sur les faits principaux.

Mais personne ne garantit l'exactitude des détails, dont quelques-uns ont pu être surfaits ou inexactement racontés, d'autant plus que les anciennes traditions étaient souvent légendaires ; il en résulte qu'on accepte les faits admis par les historiens, mais on ne les impose pas comme des articles de foi. Quant aux descriptions de la géographie, elles sont faites par des voyageurs, des savants et de nombreux témoins ; tandis que l'Eglise ne nous fournit aucun témoignage de tout ce qu'elle affirme d'invraisemblable dans ses dogmes, et ses descriptions fantastiques de la vie future ne reposent que sur son imagination, car

elle n'en a reçu aucune description, puisqu'elle n'admet pas les communications des esprits. Ainsi nous voyons que pour soutenir ses dogmes l'Eglise n'a que des preuves dérisoires à nous donner, et que ses arguments ne sont qu'un échafaudage de subtilités captieuses, de raisonnements puérils, de pétitions de principes s'appuyant les unes les autres, telles que celle que font certains logiciens catholiques en voulant prouver la divinité des Ecritures par l'autorité de l'Eglise, et l'autorité de l'Eglise par les Ecritures. Tout cela manque de base, mais est recouvert d'un brillant vernis d'arguties spécieuses qui captive les bonnes gens : en conséquence il faut employer à l'égard de l'Eglise romaine l'argumentation qui sert à combattre les sophistes.

Toujours attaquer la base de leurs systèmes ou de leurs raisonnements, alors l'échafaudage croule.

L'Eglise comprend parfaitement le peu de solidité de sa doctrine; car tandis que les sciences, le protestantisme, le judaïsme, le spiritisme disent à tout le monde : étudiez, commentez notre doctrine, instruisez-vous en y réfléchissant; nous accepterons vos justes observations et nous rectifierons nos erreurs si vous en trouvez, l'Eglise est loin d'employer la même franchise; elle ressemble à ces négociants embarrassés dans de mauvaises affaires qui ont fortement compromis leur crédit et leurs finances, mais qui cherchent à donner le change au public en payant de mine et d'audace, en affirmant que leur commerce est en pleine prospérité et qui s'irritent quand on parle d'examiner leurs livres de compte qu'ils cachent le plus possible. L'Eglise dont le crédit est une affaire d'opinion, mais ne portant sur rien de solide, s'irrite si on a l'air de ne pas croire à tous ses prétendus droits, à son infaillibilité; elle ne veut pas laisser faire le dépouillement de ses dogmes (créances véreuses), mais pour donner le change, elle crie bien haut que, forte de l'appui de Dieu, sa puissance est indéfinie, qu'elle triomphera de tous les obstacles, qu'elle terrassera tous ses ennemis, y compris ceux qui par leurs soupçons et leur propos, cherchent à nuire à son crédit; mais si elle se sent si forte, pourquoi est-elle toujours cachotière, tandis que les gens forts et braves ne craignent pas de marcher droit, de se montrer, et de lutter contre des adversaires qu'ils sont sûrs de vaincre. L'Eglise n'agit pas de même, elle a bien soin de soustraire ses dogmes aux investigations des indiscrets en les enveloppant de couvertures impénétrables dites des mystères ; cela n'annonce ni force ni droiture,

Les instincts humains semblent condamner la doctrine catholique; ainsi Dieu a donné à l'homme l'instinct d'une vie future et celui d'une divinité régissant le monde, récompensant le bien et punissant le mal ; il lui a, en outre, donné tous les instincts nécessaires à son existence

à celle de sa famille et à l'organisation des sociétés ; mais il ne lui a donné aucun instinct pour les dogmes du catholicisme. On remarquera qu'aucun des instincts de l'homme ne choque la raison, parce qu'elle comprend qu'ils sont naturels et nécessaires ; tandis que les dogmes de l'Eglise romaine choquent sa raison et ses instincts. Si Dieu, qui est la prévoyance même, avait jugé ces dogmes nécessaires à l'humanité, il lui en aurait certainement donné l'instinct afin de préparer sa raison à les accepter et il n'aurait pas laissé à l'Eglise romaine seule le soin de les promulguer. Nous voyons que Dieu, en donnant à l'homme un vague instinct religieux, n'a pas jugé convenable de lui donner une religion toute faite ; mais il a voulu qu'il s'y formât lui-même peu à peu par son libre arbitre, aidé d'abord par des hommes inspirés, puis par Jésus-Christ, et maintenant par les communications spirites. Nous ne parlerons pas des mortifications, jeûnes et abstinences que l'Eglise impose au corps humain, dont on ne comprend pas l'utilité pour l'âme ; on ne peut les considérer que comme des exercices destinés à assouplir l'humanité pour la soumettre à la sévère discipline de l'Eglise.

Education congréganiste. — Un des principaux objectifs de l'Eglise romaine est de s'emparer de l'éducation de la jeunesse dans le but de la façonner selon sa doctrine. Examinons son enseignement : Quant à celui des écoles primaires, frères et religieuses s'en acquittent convenablement ; les enfants y sont bien soignés, traités avec douceur et affection par leurs maîtres ou maîtresses qui remplissent leurs fonctions acceptées par vocation, avec le zèle et la conviction d'un devoir religieux ; cela se comprend de gens tenus par une rigoureuse discipline, qui n'ont pas de familles à soutenir, et qui attendent leur récompense dans la vie future. Il en résulte que les écoles congréganistes coûtent moins que les écoles laïques. Les congréganistes, tous célibataires, reportent sur leurs jeunes élèves ce besoin d'affection pour les enfants si naturel au cœur humain ; tandis que chez les gens mariés il est en partie absorbé par leurs propres enfants. On peut donc dire que l'éducation congréganiste est bonne pour les écoles primaires où la mémoire joue un rôle plus grand que le jugement ; mais que son seul inconvénient est d'inculquer aux enfants des idées cléricales qui en partie remontent aux parents, ce qui tend à éloigner les populations du progrès libéral.

Il n'en est pas de même pour l'enseignement secondaire des congréganistes ; comme il est fait par des prêtres réguliers, les professeurs sont moins disponibles que les frères, parce qu'une partie importante de la journée ils sont occupés à remplir les devoirs compliqués de leur ministère ; les rapports qu'ils ont avec leurs élèves sont moins constants et moins intimes, mais ils sont généralement soigneux et

parfois affectueux pour leurs élèves. L'étude compliquée de la théologie, les longs exercices religieux qui leur ont été imposés ne leur ont pas laissé le temps nécessaire pour bien connaître les sciences qu'ils sont appelés à professer, surtout dans les hautes classes, ils sont sous ce rapport notablement inférieurs aux professeurs laïques qui ne sont admis qu'après de rigoureux examens. En outre, l'enseignement théologique plein de mystères, de raisonnements spécieux ou subtils explique mal le fond des questions, glisse sur un grand nombre, ou les traite plus habilement que exactement ; il inculque aux clercs des formules toutes faites où la mémoire remplace la raison. Il en résulte que dans leur enseignement les prêtres démontrent mal ; leurs explications sont souvent peu précises ou incomplètes ; ils tâchent de remplacer le jugement et la raison par la mémoire en faisant apprendre par cœur, à leurs élèves, des fables, des vers et même l'histoire dont ils n'ont jamais compris la philosophie. L'imagination et l'intelligence seront développées et tournées autant que possible vers le sentiment, la poésie, l'enthousiasme ou fanatisme religieux ; mais comme maintenant on tient beaucoup à l'étude des sciences exactes et naturelles, dans lesquelles les prêtres sont généralement peu versés, pour les professer, les congréganistes s'adjoignent des maîtres laïques ou quelques rares confrères spécialistes.

C'est ce qui fait que leurs élèves ont quelques succès lorsqu'ils se présentent au baccalauréat. L'enseignement littéraire préféré par les prêtres, comme développant mieux l'imagination et le sentiment que la raison et l'esprit d'observation, pourra mieux former des orateurs des écrivains, des métaphysiciens, des hommes d'esprit, de bonne compagnie et de relations faciles ; mais peu de gens studieux et pratiques parce qu'il leur manquera le goût de l'étude et l'esprit d'observation. Leurs études terminées, les élèves bien façonnés aux idées du clergé en resteront imbus, ils n'auront ni souci, ni connaissance de la vie matérielle ; pour peu qu'ils aient une certaine aisance, ils dédaigneront le travail productif considéré comme une punition et non comme un devoir ; ils se préoccuperont peu de leur avenir, comptant moins sur eux-mêmes que sur la providence, ils ne feront rien et attendront que la fortune leur arrive sans peine, soit par des héritages, soit par de brillants mariages, etc. Leur jeunesse se passera dans l'oisiveté, mauvaise conseillère qui les entraînera au luxe, au jeu, à l'immoralité, etc. Quelques-uns prendront les carrières politiques et administratives qui conviennent aux classes aisées, dont l'éducation première et la vie de relation sont plus soignées.

(*A suivre.*) L'Amy.

REMARQUES A M. AMY. Monsieur, je lis avec beaucoup d'intérêt les articles de M. Amy. Il me semble cependant que dans la Révue du 15 janvier, votre collaborateur, qui dit d'ailleurs de grandes et utiles vérités, exagère quelque peu en parlant de la France qui « est en voie de tout perdre » et des Français qui croient « qu'en changeant la forme du gouvernement, tout marchera mieux : vaine illusion, qui les pousse vers une nouvelle révolution, où tout va de mal en pis. »

Je suis loin, certes, de penser que tout soit pour le mieux dans notre belle France. Mais est-ce une raison parce que tout ne va pas aussi bien qu'on le voudrait, de voir tout en noir, et de s'imaginer que tout croule lentement mais continuement, que c'en est fait décidément de notre grandeur et de notre influence? Notre situation n'est pas tellement désespérée, qu'il faille, par anticipation, pleurer notre ruine définitive.

M. « Amy », si je l'ai bien compris, estime à une très haute valeur la liberté : liberté politique, liberté de pensée, liberté religieuse; dès lors, il devrait trouver que depuis notre grande révolution qui, la première, a proclamé la liberté de conscience pleine et entière, et la République de 1870, qui, après des luttes nombreuses et souvent angoissantes, a, non seulement proclamé mais réalisé cette liberté, les choses, en somme, n'ont pas toujours été de mal en pis. Et quant à ce qui concerne la pensée elle-même, et l'instruction, qui est comme l'outil de la pensée, est-ce que nous n'avons pas fait des progrès vraiment considérables depuis quelques années, grâce à la République qui, seule jusqu'à présent, a compris l'absolue nécessité de donner à tous les moyens de développer leurs facultés intellectuelles, et qui, dans ce but, a organisé un vaste système d'enseignement primaire? Et n'est-ce pas par là que nous nous mettrons au niveau, que nous dépasserons, je l'espère, sous plus d'un rapport, ce qui s'est fait jusqu'à ce jour dans les pays protestants que M. « Amy » place, avec raison, bien au-dessus des pays qui n'ont pas encore osé s'affranchir de la tutelle de l'Eglise et du pape infaillibles? N'eussions-nous, par nos révolutions, conquis que ces deux choses : la liberté de conscience et l'instruction pour tous, nous aurions le droit de nous en féliciter grandement, et de conclure que tout ne va pas de mal en pis, que tout n'est pas perdu.

Parlant des protestants M. « Amy » s'exprime en ces termes : « Le libre examen en religion rend les protestants tolérants les uns pour les autres dans leurs divers rapports; ils discutent et supportent les contradictions sans aigreur ni violence; calmes et simples comme leur culte, ils dirigent avec équité et bon sens leurs affaires comme leur conscience; tous les ministres du culte sont nommés par le suffrage

universel ; le pouvoir vient d'en bas et non d'en haut; cela prédispose les protestants aux gouvernements démocratiques. »

Voilà un tableau charmant, idéal et surtout idéalisé. Je cherche parmi les nations protestantes celle qui répond à la description ci-dessus, je ne la trouve pas. D'abord les protestants ne sont pas toujours tolérants les uns envers les autres; ils se combattent, passionnément, par la parole et par la plume; ils se sont même quelquefois servi d'armes plus efficaces, moins inoffensives, si du moins il en faut croire l'histoire. D'autre part, l'aigreur ni la violence ne sont pas exclues des discussions protestantes, pas plus que de toutes autres discussions.

Quant à assurer que « *tous* les ministres du culte (protestant) sont nommés par le suffrage universel », que « le pouvoir vient d'en bas et non d'en haut «, c'est là une assertion qui ne manquera pas, sans doute, d'étonner singulièrement *tous* les protestants. Je ne sache pas, en effet, qu'en France, par exemple, ce soit le suffrage universel — des protestants s'entend — qui nomme *tous* les pasteurs. Serait-ce en Allemagne? — Pas davantage. En Angleterre? — Non plus, ni ailleurs encore. Et cependant M. « Amy » affirme que *tous* les ministres du culte sont nommés par le suffrage universel. Il était nécessaire de certifier une erreur historique aussi évidente.

Maintenant que les protestants soient prédisposés aux gouvernements démocratiques, cela est fort possible; je dirai même que cela devrait être. Malheureusement, jusqu'à présent, les preuves de cette prédisposition n'abondent guère. On ne voudra pas, sans doute, nous donner la protestante Allemagne ponr un modèle de démocratie, ni la protestante Angleterre non plus, ni même la Hollande, la Suède ou le Danemark. En sorte qu'ici encore, la vérité historique fait défaut.

Cela n'empêche pas, cependant, le principe protestant — le libre examen — d'être infiniment supérieur au principe catholique, qui est la compression de la pensée, de la science et de la conscience, au profit de dogmes qui sont au moins aussi absurdes que l'Eglise qui les impose est peu infaillible.

J'espère, M, Leymarie, que vous voudrez bien insérer ces quelques mots de rectification et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments dévoués. Dr Metzger, 24 janvier 1887.

RÉPONSE A L'ORIENTATION DU SPIRITISME

(*Suite. Voir la Revue du* 15 *janvier* 1887.)

Ne perdons pas de vue que ce que je dis du libre-penseur ne s'applique qu'à la majorité et que je reconnais d'heureuses exceptions.

Les hommes les plus éclairés, les plus sages, les plus dignes de confiance, les plus recommandables, ceux dont l'esprit est le plus élevé ont tous une religion, et quand je plaide ici la cause de la religion, je suis en communauté d'idées avec ces hommes éminents; j'affirme ce qu'ils affirmeraient eux-mêmes. Mais il faut bien s'entendre sur le sens de notre religion. Dans un récent article, M. Fauvety a défini la religion exactement comme je l'avais fait moi-même autrefois. Merci à notre F. E. S. pour le bonheur qu'il m'a donné quand j'ai lu cet article. Seulement je ferai observer que la religion s'applique plus particulièrement à nos rapports avec Dieu, mais ces rapports sont liés étroitement à ceux que nous devons avoir avec les êtres qui nous sont supérieurs, avec nous-mêmes, avec nos égaux, tant morts que vivants, avec tout ce qui est au-dessous de nous dans la nature.

Celui qui ne pratique aucune religion n'a pas le droit de dire : je suis un honnête homme, car pour mériter ce titre il ne suffit pas de s'abstenir du mal, il faut encore faire le bien quand on le peut. Or la religion nous prescrit de prier pour nos frères désincarnés, s'ils ont besoin de prières. Si vous négligez ce devoir, je ne vous reconnais pas pour honnête homme.

Tous les peuples civilisés ont adopté cette règle qu'ils ont le droit d'aller coloniser les pays habités par des sauvages, de s'emparer de leurs terres, de les mettre en tutelle ou protectorat, pour les civiliser ou les faire disparaître au besoin. Parmi les traits qui distinguent le civilisé du sauvage, c'est que le premier a une ou plusieurs religions, tandis que tous les sauvages ne jouissent pas de ce bienfait.

Si la libre-pensée vient à triompher en France, et elle est bien près d'en arriver là, notre belle patrie sera un pays à coloniser; M. de Bismark n'aura pas besoin de dire : la force prime le droit, car tout peuple civilisé, ou qui prétend l'être, a parfaitement le droit de prendre sous sa protection, après l'avoir conquis, le pays non civilisé, comme doit être considéré celui où règne la libre-pensée (1).

Ce que je viens d'écrire n'est point un paradoxe. Nos voisins d'outre-Rhin n'ont pas attendu mon avis pour former de pareils projets.

Voyez à quels désastres peut nous conduire le triomphe de la libre-pensée.

Les libres-penseurs sont, sans qu'ils s'en doutent, les souteneurs du

(1) C'est adopter entièrement cet axiome teuton : *La force prime le droit;* or M. de Bismark et son école sont partisans de la libre pensée, ce sont des positivistes purs. En vertu de la théorie de M. Greslez, un état tel que la Russie, dans lequel le Czar est pape-roi, doit forcément s'emparer de l'Allemagne positiviste et libre-penseuse. Cette argumentation de M. Greslez pèche par la base et clot la discussion qui ne peut se continuer sur ce terrain instable.

cléricalisme et des maux qu'entraînent les vieilles religions, car un des plus puissants moyens de soutenir une chose mauvaise, c'est de chercher à la remplacer par quelque chose de pire encore.

Quand j'ai écrit mon article sur les plaies du spiritisme, je n'y ai pas compris la libre-pensée; j'étais loin de supposer que des spirites chercheraient à frapper notre doctrine d'une plaie aussi funeste; il incombe aux vrais spirites de la signaler et de combattre le mal.

A. Greslez.

RÉPONSE AUX SPIRITES MATÉRIALISTES

(Suite) Voir la revue du 15 janvier 1887.

Mais au lieu de cette affirmation radicale — qui peut-être n'est, comme d'autres, qu'une opinion personnelle — j'eusse préféré que M. de Rienzi nous expliquât clairement en quoi un rationaliste se distingue d'un spiritualiste. Oh ! je sais bien qu'il nous dit que « le spiritisme spiritualiste rallie tous les esprits naturellement enclins à la religiosité, au mysticisme, à l'idéale conception divine. » Mais ce sont *tous ces mots* précisément qui auraient besoin d'être expliqués : on en use et on en abuse tant contre ceux qui ne pensent pas comme on pense soi-même, que j'avoue ne pas reconnaître, de prime abord, si M. de Rienzi, qui croit à une justice éternelle, à un progrès sans fin, qui verrait « une immense injustice » dans le naufrage du « perfectionnement moral » de « l'homme sage et honnête », etc., est un esprit naturellement enclin à la religiosité ou au mysticisme. En tout cas il le semblerait, car un mystique ne parlerait pas autrement.

Je ne puis pas davantage savoir, à première ni même à seconde vue, si un homme qui se met à l'étude des phénomènes spirites, est un homme « à l'instinct positif et scientifique, une intelligence avide de certitudes et non de rêveries ». M. A. R. Wallace, par exemple, appartient-il à la première ou à la seconde catégorie? Quand il expérimente, observe, examine, il semble bien qu'il est de ceux qui sont avides de certitudes; mais quand il dit ces paroles citées par M. de Rienzi : « J'étais un matérialiste si complet et si convaincu, « qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une « *existence spirituelle*, et pour aucun autre agent dans l'univers que la « matière et la force », quand il dit cela, ne semble-t-il pas qu'il entre dans le domaine de la religiosité et du mysticisme? Car il laisse entendre que désormais il y a place dans son esprit *pour autre chose que la matière et la force*, et d'ailleurs ne parle-t-il pas « d'*existence spirituelle*? » J'ai cité Wallace de préférence à d'autres, pour montrer d'au-

tant mieux combien il importe de définir clairement ce qu'on veut, au lieu de se contenter de généralités plus ou moins commodes que convaincantes.

« Le spiritisme matérialiste, nous dit-on encore, en ne se basant que sur un principe *universellement* et scientifiquement admis, la matière, en n'ayant recours qu'à la seule logique des choses, en ne sortant pas du domaine expérimental quant aux affirmations, amènera certainement à la cause tous les hommes sincères, tous les chercheurs indépendants, tous nos ennemis d'aujourd'hui. » Ainsi la matière, principe universellement (?) et scientifiquement admis, la seule logique des choses, le domaine expérimental, seul, quant aux affirmations et moyennant ces trois choses, *seules*, prônées par nous, *tout le monde viendra à nous.*

Nous l'avons dit déjà et nous le répétons, M. di Rienzi affirme bien des choses qui ne sont pas du domaine expérimental ; ainsi la justice éternelle, le progrès sans fin, et surtout cette idée, qu'il nous suffira de nous en tenir aux *trois règles* ci-dessus mentionnées, pour attirer à notre cause tous nos ennemis d'aujourd'hui. *Pour une rêverie, en voilà une rêverie* ! Quoi! M. W. Crookes fait les expériences que vous savez, il ne parle ni d'esprits, ni d'immortalité, ni de spiritualité, ni de justice éternelle, ni de rien de semblable; il est mille fois plus scientifique et plus positif que M. di Rienzi qui cependant ne l'est pas peu, et l'on se moque de lui, et on le conspue, et on s'éloigne de lui comme d'un pestiféré, et vous croyez qu'il nous suffira, à nous, pauvres pigmées, d'affirmer trois choses. d'écarter quelques idées mystiques, selon vous, pour triompher de nos ennemis ! Mais si cela était, la division des spirites en rationalistes et en spiritualistes, division dont vous nous vantiez l'utilité, il y a un instant, serait une chose déplorable, et il faudrait faire l'impossible pour nous rendre tous *rationalistes* ; car plus nous le serions, plus vite nous aurions la victoire !

« Personne encore ne connaît la véritable nature de la matière » dont « la théorie divise très fort les néantistes eux-mêmes ». Cependant entre les deux hypothèses, *âme et matière*, d'une part, et *matière* de l'autre, M. di Rienzi « préfère s'arrêter à la seconde qui s'appuie sur une chose *connue* ». Contradiction ! Vous dites d'abord que la matière n'est pas connue, puis vous affirmez que c'est la *chose connue*. De toute manière, *cette chose connue* renferme donc, suivant votre propre aveu, *une bonne dose d'inconnu*, sans compter qu'elle n'est *connue*, en tant qu'elle l'est, que par *ce* que nous nommons *l'esprit*. Maintenant que l'esprit lui-même soit « une matière ou substance éminemment raffinée qui, en vertu de propriétés exquises commande à la matière mue », c'est possible ; je n'en sais rien. Mais que devient,

je le demande encore, l'esprit scientifique, positiviste, avec toutes ces imaginations, toutes ces rêveries, qui ne reposent sur *rien de positif ni de scientifique?* Est-ce que la matière, si subtile, si raffinée, avec toutes les propriétés exquises que vous voudrez, vous a jamais montré *vie ou intelligence*, sans l'intervention de quelque chose qui n'est pas *elle*, ou qui du moins échappe à toute analyse? Non. Eh! bien alors? Alors nous sommes toujours aux *rêveries* que M. di Rienzi a si fort en horreur.

Les a-t-il vraiment en horreur? Décidément, je commence à croire le contraire, car voici ce qu'il dit encore : « Ne m'est-il pas permis de croire que toutes les facultés de la *matière animique* ne sont pas autre chose que des propriétés acquises par la progression constante de la matière? » Certes oui, lui dirons-nous, cela vous est permis, comme il est permis aux autres de croire en Dieu et en l'âme non matérielle et en beaucoup d'autres choses. Mais qu'est-ce qu'un *esprit qui croit* a de commun avec une *intelligence avide de certitudes?* Et où avez-vous trouvé que la matière progresse constamment? Qu'est-ce que le progrès de la matière? Trouvez-vous que la boue que nous foulons aux pieds, ou que la mélinite qui foudroie les bataillons, soient en progression sur la matière du soleil, ou sur celle des nébuleuses en voie de formation, ou sur l'éther interstellaire? Ne semblerait-il pas plutôt que la matière cosmique à l'état d'extrême diffusion où nous la connaissons — si nous la connaissons! — dût être plus avancée que toute autre, puisqu'elle se rapproche de ce degré éminent de raffinement que vous donnez à l'âme? La question est insoluble actuellement, je le reconnais, et j'en conclus que nous n'avons pas le droit, *si ce n'est comme rêveurs*, de parler de la matière constamment progressive.

Sans doute, il peut y avoir, comme le pense M. di Rienzi, entre le 4ᵉ état de la matière, découvert par W. Crookes, un 5ᵉ, un 6ᵉ, un 10ᵉ; il peut même y en avoir un 20ᵉ, un 100ᵉ; il peut y en avoir à l'infini, je n'en sais rien. Mais il me semble qu'avec *toutes ces possibilités et toutes ces conceptions idéales*, nous tournons de plus en plus le dos aux « intelligences avides de certitudes et non de rêveries. »

« L'esprit étant, selon nous, la manifestation de la matière animique, tant qu'elle subsistera, l'esprit se manifestera. » — « Or, nous savons la matière animique immortelle, donc... » Très bien. Mais la première partie de la phrase renferme une hypothèse, une « opinion personnelle » : « l'esprit étant *selon nous.* » Nous ne savons pas si vraiment l'esprit est la manifestation de la matière animique; nous ignorons même ce qu'est la *matière animique*, et, par conséquent, il ne nous est pas permis de conclure à son immortalité : ainsi l'affirmation qui découle du second membre de phrase est loin, bien loin, d'être scien-

tifiquement, positivement prouvée, au moins dans la forme où nous la présente M. di Rienzi.

Les mêmes doutes existent en ce qui concerne « *l'élément matériel imparticulé* » que nous appelons âme, et qu'on ne peut pas définir. L'essentiel, suivant notre ami, serait que « cet élément persiste et soit immortel. » A notre avis, l'essentiel serait que *cet élément existât*, et nous n'en avons aucune preuve, si ce n'est l'affirmation de M. di Rienzi, affirmation qui, malgré son importance, ne saurait suffire à une intelligence avide de certitudes.

N'oublions pas toutefois que l'opinion de notre ami est « basée sur la logique et la raison. » La logique et la raison ? Quelle logique et quelle raison ? La logique universelle ? La raison universelle ? Mais la raison de l'un n'est pas celle de l'autre. Je n'en veux d'autre preuve que celle-ci : tous les matérialistes, — pour ne rien dire des spiritualistes qu'on récuserait — parlent au nom de la raison, de la science. Sont-ils d'accord entre eux ? Non, il y a autant de systèmes que de matérialistes. Dire donc qu'on parle au nom de la raison ou de la logique, c'est ne rien dire du tout, chacun de nous se persuadant assez volontiers que lui seul a *raison*, suivant cette définition humoristique de B. Franklin : *L'orthodoxie*, c'est MA doxie; *l'hétérodoxie*, c'est VOTRE doxie, ou autrement : La *raison*, c'est MA raison; la *déraison*, c'est VOTRE raison.

De tout ce qui précède, il résulte que si « le spiritualisme tout entier, sauf la survivance de l'âme, est, comme l'assure M. di Rienzi, une immense hypothèse plus religieuse que scientifique », l'immortalisme, qui devait être une chose positive, scientifique, est, lui aussi, une immense hypothèse ou une série d'hypothèses qne nous ne pouvons absolument pas vérifier. Et dès lors, je ne vois pas ce que son acceptation nous ferait gagner. J'en attendais quelque lumière nouvelle, ne fût-ce qu'une *parcelle imparticulée* », mais... rien... rien !

Reste la question de Dieu, au sujet de laquelle M. di Rienzi me fait dire que je lui reproche de « repousser le mythe menaçant et justicier du spiritualisme. » Mais pas du tout. Je ne reproche rien. Je constatais simplement que M. di Rienzi, d'une part, assure qu'il n'est pas athée, tandis que, d'autre part, il parle du *mythe* menaçant, etc. Et cette constatation, je ne la faisais que pour signaler ce qui me paraissait une flagrante contradiction dans la pensée de M. di Rienzi, contradiction qui tombe aujourd'hui; car si, dans sa lettre à M. Laurent du Faget, M. di Rienzi disait qu'il n'est pas athée, et si au Congrès de Lille, il parlait de mythe menaçant, etc., c'est-à-dire *niait Dieu*, il confirme, dans sa réponse, et renforce sa négation par ces mots : « La divinité, certainement je la repousse. » Repousser la divinité, c'est bien, n'est-

il pas vrai, se déclarer athée ? Ou alors, je ne sais plus ce que parler veut dire. Cependant, M. di Rienzi, craignant probablement d'avoir été trop radical, revient sur la question un peu plus loin, et nous met dans un nouvel embarras, en nous disant qu'il garde « le silence sur la cause première. » Ne serait-ce pas ici une nouvelle contradiction ? En effet, repousser Dieu, comme on le faisait tout à l'heure ; tout attribuer à la matière comme on l'a fait plus haut, ce n'est pas garder le silence sur la cause première, c'est résoudre la question par la négation. Est-ce donc que, décidément, les immortalistes vont faire abstraction de la Divinité, la reléguer dans un oubli d'où elle ne sortira plus ? Non pas, car « la plupart de nous gardent au fond de l'âme ce besoin d'adoration, ces élans d'amour vers d'autres mondes, vers d'autres cieux, vers une immuable justice », et « l'âme a le droit de se forger un idéal que nous appelons, nous, la Vérité Eternelle. » Mais ce dernier paragraphe — *in caudâ venenum* — est une autre négation, puisque cette *Vérité Eternelle* est une création de notre âme, et non une chose existant par soi.

Et maintenant quelle sera, quelle pourra être la conclusion de cette trop longue analyse ? C'est que l'immortalisme qui paraissait devoir nous apporter de la science, de la raison, etc., ne nous présente que des opinions personnelles, des hypothèses, des contradictions, du mysticisme même et de la religiosité, d'où il nous est impossible de rien tirer de précis ; toutes choses, d'ailleurs, qui ne datent pas précisément d'hier et ne nécessitaient en aucune manière la création d'une nouvelle école.

Ah ! si l'on avait ajouté — au lieu de retrancher — la plus minime obole à nos *richesses spirites*, une seule idée ou un seul fait pouvant agrandir ou élargir le cercle de nos connaissances, de nos certitudes, nous eussions des deux mains applaudi à la tentative de nos amis. Mais comment voulez-vous que nous vous suivions sur le terrain vague et mouvant où vous vous engagez ?

Ce qui n'empêche pas, bien entendu, que nous sommes, autant que vous, les adversaires décidés, *irréconciliables*, de tout ce qui tendrait à faire du spiritisme une Eglise fermée, ayant ses dogmes infaillibles et absolus, *des dogmes dont l'acceptation serait de nécessité de salut. La libre recherche* dans le domaine des faits, *la libre pensée* dans l'application des faits, voilà quelle sera toujours notre devise. Et là-dessus, nous serons, je pense, tous d'accord.

Mais gardons-nous, gardez-vous, amis, de traiter de rêveurs, d'illuminés, d'intelligences en retard, ceux qui n'entendent pas les choses comme nous les entendons, comme vous les entendez ; car, en dehors des faits proprement dits, nous sommes tous, vous êtes tous nécessaire-

ment, *des rêveurs*, *des faiseurs d'hypothèses* (1), ainsi que cela ressort surabondamment de cette longue analyse, qui n'a pas d'autre but que d'établir clairement *cette vérité* aux yeux des immortalistes et de ceux qui seraient disposés à croire qu'ils sont, plus que nous, avides de certitudes.

Veuillez agréer, Monsieur Leymarie, l'expression de mes sentiments dévoués.

3 janvier 1887. D. METZGER, 101, rue Nollet.

Nota. — M. Di Rienzi nous envoie une réponse à M. Metzger.

CONFÉRENCE DE M. PONSSOT

Messieurs : L'accueil libéral et sans parti-pris, que la *Revue spirite* fait à toutes les idées qui touchent au spiritisme m'engage à vous adresser ce qui suit :

Dans le numéro du 1er janvier 1887, M. Vignon parle de la conférence sur Dieu, de M. Ponssot, à la Société parisienne des études spirites; il rappelle, avec sa vigoureuse et sympathique franchise qui le fait estimer de ses adversaires et de ses amis, qu'il a pris part au débat, pour soutenir M. Ponssot.

Ayant, de mon côté, pris la parole dans cette conférence, je viens, si vous voulez bien me le permettre, rétablir la discussion avec suite, telle que je l'ai entendue.

Selon M. Vignon, M. Ponssot a traité la question de Dieu en savant : En effet le conférencier s'est posé tel, en disant : Je ne crois pas à une direction supérieure pensante et intelligente, parce que vous ne pouvez me prouver *scientifiquement* qu'elle existe. Ce qu'a produit l'idée de Dieu aurait été néfaste toujours et partout, et, à l'appui de son dire, il citait Néron et l'incendie de Rome, Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy, Loyola et les auto-dafés, Louis XIV et les dragonnades, etc., etc. « Ce Dieu si nécessaire à la bêtise humaine », comme l'écrit M. Vignon, est, d'après M. Ponssot, la semence et la source du mal.

Ces messieurs affirmaient que la croyance à un Dieu, à une direction supérieure, intelligente, pensante (le mot ne fait rien à l'affaire), est bonne tout au plus pour un peuple enfant, et les personnes peu

(1) Note: car toute explication d'un fait, est plus ou moins hypothétique et cependant notre esprit a besoin de *s'expliquer* les choses ; de remonter aux causes et de descendre aux conséquences. Nous pouvons nous tromper, nous nous trompons souvent, mais nous ne renonçons jamais à percer les ténèbres qui nous environnent : notre intelligence a soif de lumière et de vérité.

avancées, qui ont besoin d'un soutien idéal et mensonger; la froide raison, la science du vrai, qui rendent l'homme fort, n'ayant pas encore trouvé place dans leur intelligence bornée.

M. Metzger, avec sa logique habituelle, a fait justice de cette prétendue influence néfaste, et de cette peur ridicule; il ne reconnaît pas à l'athée le droit de se dire plus honnête, plus dévoué au bien, au vrai, à la justice, que celui qui croit à une direction supérieure.

Il insista sur ce fait que *pas un savant* ne sait *scientifiquement* ce qu'est la matière; que pas un savant ne peut expliquer le commencement des choses. Pour rendre plus évidentes ces raisons, je lus à MM. Ponssot et Vignon l'aveu suivant de l'illustre physiologiste Claude Bernard : « Les causes premières nous échappent partout, et partout également nous ne pouvons atteindre que les causes immédiates des phénomènes ».

Comment, ai-je dit à ces messieurs, vous vous dites spirites, vous parlez au nom de la science? et vos affirmations sont anti-scientifiques, anti-spirites !...

L'histoire dit au savant qui l'interroge, que les grands hommes vraiment dignes de ce nom, les illustres pionniers du progrès, du bien, du beau, du vrai, ont cru, enseigné, affirmé que l'harmonie qui règne dans l'univers est une preuve absolue, irrécusable d'une direction supérieure intelligente et pensante, et je rappelai ces paroles de Montesquieu : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité : car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents? » Ceux qui, à l'inverse d'Hœckel qui nie Dieu et des lois, nous disent avec M. Ponssot : Je ne crois pas en un Dieu, mais je crois à des lois », je répondrai : qui a fait ces lois?

Ils sont légion, ceux qui ont affirmé la divinité; Socrate, Platon, Aristote, Jésus, Jeanne d'Arc, Bayard, Christophe-Colomb, Galilée, Kopernic, Rabelais, Raphaël, Michel-Ange, Buffon, Voltaire, Diderot, J.-J.-Rousseau, Francklin, Vincent de Paul, Fénelon, Newton, Robespierre, Cuvier, Lamarck, Agassiz, Lamennais, Victor Hugo, Garibaldi, Chevreul, Pasteur, etc., etc., ne sont pas des ignorants et des peureux, j'imagine, nous voulons être reçus dans leurs rangs.

Ah! les peuples jeunes, enfants, misérables croient seuls à une direction supérieure intelligente dans le monde? L'histoire dit le contraire; chez les peuples les plus civilisés, les plus intelligents, la croyance à cet idéal mensonger est affirmée avec le plus de vigueur; Rome et Athènes, au moment de leur plus grande splendeur ont énergiquement insisté sur l'existence de Dieu? Et lorsque l'abus de la

force, de l'orgueil, leur donna la décadence et la décrépitude, alors seulement ils nièrent ou travestirent la divinité.

Aux Etats-Unis et pendant la Révolution de 1789, l'affirmation d'une direction supérieure intelligente fut proclamée publiquement avec une grandeur, une ardeur admirables pour le bien, le beau et le juste.

Telle est l'histoire. Je vous souhaite, messieurs, de ressembler à ces peuples enfants; non, vous ne pouvez être spirites et nier une direction supérieure intelligente.

Les esprits affirment qu'il y a une direction supérieure intelligente, pensante, *affirmation* sur laquelle ils sont d'accord, partout où le spiritisme et le spiritualisme moderne ont pénétré. Nos immortalistes savent bien que je n'ai jamais été un fanatique, et se rappellent que, bien souvent les devançant, j'ai combattu la croyance aveugle à ce que les esprits nous disent dans leurs communications; j'ai combattu aussi certaines théories que le maître vénéré n'a pas eu le temps de redresser, certaines affirmations hasardées, inévitables dans l'enfantement du spiritisme. J'ai donc le droit de dire ceci : Si Dieu n'existe pas, le spiritisme est *une vaste fumisterie*, *une farce sinistre*, car il faut être logique avant tout.

Or, messieurs, si vous croyez aux esprits, à leurs communications, vous admettrez bien que, si en revenant à l'erraticité ils n'acquièrent pas de ce fait, la vérité et la science; ils ne rétrogradent pas et sont mieux placés que nous, pour en acquérir une bonne partie.

Si vous croyez à la bonne foi des médiums, ou bien les esprits qui affirment la divinité sont des farceurs ou des idiots puisqu'ils enseignent sans cesse qu'il y a une direction supérieure dans le monde, ou bien les médiums sont des fourbes ou des hallucinés, puisqu'ils écrivent et nous transmettent cette affirmation (1).

Spirites, immortalistes, sortez de ce dilemme, logiquement et scientiquement, bien entendu : je ne veux pas d'hypothèses; avec elles on a toujours raison *auprès des ignorants*.

Si les athées *me prouvaient* qu'ils ont raison, le spiritisme ne serait qu'une immense fumisterie, une colossale duperie; avec les médecins et les journaux je demanderais la création immédiate de maisons de fous pour y enfermer les spirites et les immortalistes. Arrêtons ce mal,

(1) Nous ferons remarquer, pour être justes, que nous avons eu des esprits dont l'affirmation, cent fois renouvelée, ne reconnaissait pas l'existence de Dieu; beaucoup, parmi ces derniers, affirmaient une direction supérieure intelligente, et point dans le sens absolu que lui prête M. Bouvery. M. Vignon nous affirme qu'il croit à un principe actif *qui meut*, dans lequel, *est immergée* la matière ou le principe passif *qui est mu;* ce principe passif servant à former tous les corps plastiques existant dans l'univers. M. Vignon se défend d'être athée et déclare avoir été mal compris.

dirai-je, il grandit et le laisser agir c'est l'effondrement irrémédiable de l'intelligence humaine (1).

(1) *Nota.* — Ce semble, M. Bouvery jette le manche après la cognée; que cent, que mille spirites pensent autrement que lui sur le principe qui meut, ou sur la direction supérieure intelligente (*ce qui est exactement identique*), ce fait de libre-pensée n'offre point le danger que lui suppose notre ami et F. E. S. Personne parmi nous ne voulant jouer au Torquemada en appelant le bras séculier à son secours, de concert avec des médecins faméliques et des journalistes surmenés qui se font la main sur le spiritisme changé en tête de turc, il est évident que M. Bouvery a laissé parler sa plume et n'a point fait appel à la pure et simple raison, en écrivant sa dernière plainte contre M. Vignon, et M. Ponssot. Puisque sur Dieu naissent des discussions passionnées, chacun voulant avoir raison, tandis que nous avons à nous réformer nous-mêmes et à connaître tant de choses essentielles à la bonne conduite de la vie, comment faut-il comprendre Dieu, si diversement interprété, et à quelle interprétation s'arrêter?

Faut-il le représenter, avec une belle barbe blanche, assis sur un trône d'or, la foudre à la main comme Jupiter, Junon à ses côtés, dans un ciel d'or constellé? Faut-il comme Timée de Locres, Platon et Proclus, faire des traités sur l'âme universelle nommée âme du monde dans l'antique mythologie et ses métamorphoses? Faut-il le représenter comme dans le système égyptien, par des formes empruntées aux animaux et aux plantes? Faut-il comme les Chaldéens, les Perses, les juifs et les chrétiens, opiner pour les astres animés conduits par des intelligences, des anges qui meuvent les corps célestes et règlent leur promenade dans l'infini? Faut-il avec Pline dire que le monde ou le ciel, qui embrasse tous les êtres dans ses vastes flancs, est un Dieu éternel, immense, qui n'a jamais été produit et ne fut jamais détruit? et Pline, parmi les anciens, le plus savant des naturalistes et des philosophes professait que le monde travaillait éternellement en lui-même, étant l'ouvrier et l'ouvrage en même temps, et cause universelle de tous les effets qu'il renferme. Avec la plus haute antiquité indoue et égyptienne, faut-il dire que rien n'existe hors de Dieu qui est la nature elle-même, qui est tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera? La doctrine du *grand Dieu*, hors duquel on ne doit pas en chercher d'autres, est-elle appropriée à l'être éternel, immense et sacré, cause première, qui contient en lui la création continue? Mais cette doctrine remonte au grand *Pan* des Egyptiens et Pan était pour eux l'expression symbolique de la force féconde, de la nature universelle. Cette même doctrine remonte au Dieu Vichnou que les Indous confondent parfois avec le monde lui-même, parfois comme fraction de la triple force dont la force universelle est composée; Vichnou porte l'univers dans son sein, et ce qui se manifeste à nos sens, n'est autre que sa forme extérieure, et cet être infini ne peut être séparé de cet univers, car il est tout, et tout est en lui. C'est le grand Demiourgos, le sublime ouvrier qui ne peut être séparé ni distingué de son ouvrage.

Qui voit le monde, voit Dieu, ou Brahma, ou le grand Pan, ou l'Univers-Dieu, ou Jupiter ou Hercule, etc., etc.

En somme, l'homme manquant de moyens pour peindre la divinité, exprime, dès le début, la force de la nature qui n'a point d'altération dans ses forces et point de vieillesse, par des images aussi faibles que sa petite personne, conséquemment, il choisit, au début, le lion, ou l'homme-hercule comme expression de la force du monde; il abaisse la divinité à son niveau pour chercher à deviner la cause puissante qui fait jouer tous les ressorts de *la nature*, cette dernière, à l'encontre de l'homme qui sort de la poussière pour y entrer en tant qu'organisme, restant seule avec ses formes, sa puissance, et formant de nouveaux êtres avec les débris des êtres décomposés par la mort.

Enfin, faut-il avec les Atmistes (et M. Vignon qui en est un nous donne son programme), croire qu'il importe énormément de savoir si le Dieu des religions a *une forme déterminée?* Le nœud de la question qui soulève tant de discussions étant là, tout entier, un dilemme s'impose, nous dit M. Vignon, qui logiquement veut avoir

Excusez la longueur de cette lettre; il faut, comme votre prévoyante sagacité le demande, que chacun dise son avis sur cette grande et capitale question de la croyance en une direction supérieure, depuis quelque temps attaquée avec véhémence, ce qui jette le trouble et la division parmi les spirites; ayant combattu ardemment la nouvelle école, je donne mes observations, respectant les personnes, en combattant leurs principes et leurs théories. J. Bouvéry.

Correspondance de Lacordaire avec Madame Swetchine (extrait).

Flavigny, 29 janvier 1853

Avez-vous vu et entendu parler des tables ?

« J'ai dédaigné de les voir tourner, comme une chose trop simple, mais j'en ai entendu *et fait parler.*

raison, et le voici : « 1° Ou bien le dieu des religions a une forme, et dans ce cas ce « dieu est un *dieu limité*, c'est un être personnel, lequel, comme tous les êtres per- « sonnels, est dans l'impossibilité de se trouver PRÉSENT, au *même instant*, dans « tous les *points infinis de l'espace infini.*

« 2° Ou bien le *dieu des religions n'a pas de forme*, c'est-à-dire *n'a pas de limites*, « et dans ce cas, ce dieu est la négation absolue de toute idée de *personnalité indivi- « duelle*, consciente, agissante, toute-puissante, *libre* et *présente dans toute l'intégrité « de son être dans tous les points infinis de l'espace infini.*

« Voilà le dilemme dans toute sa simplicité et puissance, auquel les rhétoriciens « de tous les temps, malgré leur verbiage intarissable, et leurs arguties, ont été « impuissants à répondre clairement et nettement.

« *Une chose est*, ou *elle n'est pas.* Ou *dieu-personne est*, et dans ce cas, *ce dieu est* « LIMITÉ; ou ce *dieu-personne n'est pas*, et dans ce cas toutes les sensibleries et « tous les *préjugés respectables* de ce monde, n'empêcheront pas qu'il reste ce qu'il est : « CONTRAIRE AU SENS COMMUN ».

Un autre argument est présenté, le voici : « Les théologiens observent que Dieu « étant infini, l'espace ne peut pas être infini. Or, l'idée de deux infinis coexistants « étant absurde, nous répondrons au théologien : *L'idée de l'espace infini* résiste à la « contradiction, ELLE EST INCONTESTABLE. Messieurs les théologiens, tirez-vous « d'embarras ». L'argument est serré, s'accorde avec le dilemme posé plus haut par M. Vignon; il est essentiel d'y répondre par des raisons, non par des phrases sentimentales et des objurgations plus ou moins volientes, ci saplussion calme et sage, patiente, étant préférable aux paroles inutiles.

La manière d'interpréter les mots a toujours soulevé les plus violentescolères, secoué les empires, attiré de longues et terribles guerres entre les peuples; il est donc prudent de s'entendre sur les mots. Les spirites qui ne doivent parler et agir qu'avec réserve, sauront en conséqueuce, étudier le mot *Dieu* avec modération, soumettront leurs objections avec calme, se feront un devoir de respecter leurs frères, en les forçant par des arguments rationnels et scientifiques, à s'entendre sur ces quatre lettres qui ont tant divisé les hommes, rendu le frère ennemi du frère, la mère du fils, le citoyen de la loi qui lui imposait arbitrairement une croyance absurde. Nous le répétons, nous avons à nous réformer nous-mêmes, à connaître une foule de choses essentielles, utiles dans la vie, et nous avons horreur des discussions bysantines, qui divisent, ou bien de faire, de nous tous, un faisceau résistant capable de nous garantir de toute tendance au mal et à l'égoïsme.

P.-G. Leymarie.

« Elles m'ont dit des choses assez remarquables sur le passé et le présent.

« Quelque extraordinaire que cela soit, c'est pour un chrétien qui croit *aux esprits* un phénomène très vulgaire et très pauvre.

« De tout temps il y a eu des modes plus ou moins bizarres pour communiquer *avec les esprits*.

« Seulement autrefois, on faisait mystère de ces procédés comme on faisait mystère de la chimie

« La justice, par des exécutions terribles, refoulait dans l'ombre ces étranges pratiques. Aujourd'hui, grâce à la liberté des cultes et à la publicité universelle, ce qui était un secret est devenu une forme populaire.

« Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : *le monde des corps et le monde des esprits*.

« Il est probable que ce développement parallèle ira croissant jusqu'à la fin du monde, ce qui amènera un jour le règne de l'antéchrist, ou, l'on verra, de part et d'autre, pour le bien et le mal, l'emploi d'armes surnaturelles et de *prodiges effrayants* :

« Je n'en conclus pas que l'antéchrist soit proche, parce que, les opérations dont nous sommes témoins n'ont rien, sauf la publicité, de plus extraordinaire que ce qui se voyait autrefois.

« Les pauvres incrédules doivent être assez inquiets de leur raison, mais ils ont la ressource de tout croire pour échapper à la vraie foi...

« LACORDAIRE. »

L'opinion du celèbre prédicateur conférencier sur les phénomènes de l'ordre psychique, question si controversée aujourd'hui, n'est pas sans intérêt pour qui se livre à cet examen. Puisque Lacordaire acceptait ce fait, il est permis de le discuter.

Ce phénomène, connu dès la plus haute antiquité, n'est ni vulgaire ni pauvre. Si l'église catholique a refoulé ces pratiques dans l'ombre à l'aide d'exécutions terribles, c'est par la crainte de voir divulguer ce mode puissant de vérité que, seule, elle a voulu posséder pour dominer les esprits. A notre époque d'investigations, de critiques qui passent toutes les croyances au crible de la raison, les religions sont impuissantes à prouver l'immortalité de l'âme ; le phénomène spirite seul donne cette certitude, et répond à l'éternelle question du passé, du présent et de l'avenir de l'âme, en donnant des solutions rationnelles

qui satisfont les plus grands esprits, qui apaisent nos passions, et nous donnent les plus hautes notions de solidarité et de responsabilité.

De nouvelles voies sont tracées et la science les suivra pour mieux interroger ces phénomènes du spiritualisme moderne que Lacordaire traite de « *pauvres* » tandis qu'ils contiennent une mine précieuse, dans laquelle, les véritables chercheurs, puiseront à pleines mains pour faire rayonner des vérités « *vulgaires* » mais précieuses, consolantes et réparatrices de nos maux.

Le magnétisme et le spiritisme sauveront la société, lui infuseront un sang nouveau qui la purifiera et la renouvellera pour la rendre plus digne de ses hautes destinées. A. Véron.

PUISSANCE DU MAGNÉTISME

Je certifie qu'au mois de mai 1882, au lieu dit : la grève des maçons, boulevard de Montparnasse, un ouvrier s'est trouvé mal et est tombé par terre, comme frappé d'apoplexie,

On lui prodigua les soins usités en pareil cas mais on ne put le ramener à la vie ; 60 ou 80 personnes faisaient cercle autour de lui, lorsque M. Deboisouche vint à passer et demanda ce qu'il y avait : » « C'est un homme qui vient de mourir », lui répondit-on. Il fendit la foule, mit un genou par terre, et fit au moribond sur la région du cœur une longue insufflation; celui-ci ouvrit les yeux. Il le plaça sur son séant et lui appliquant ensuite une main sur la tête et l'autre sur l'estomac pendant quelques minutes, il acheva de le remettre.

M. Deboisouche en présence de la foule stupéfaite, dit à quelques agents de police qui le regardaient faire : le même accident se produit bien en moyenne 10 ou 15 fois par jour à Paris : les victimes qui reviennent à la vie restent le plus souvent affectées d'une maladie du cerveau et de la moelle épinière, d'où hémiplégie ou autres troubles selon les prédispositions organiques. Ce que je viens de faire est à la portée de tout le monde; c'est du magnétisme vital. En suivant l'exemple que je vous donne, en répandant ce moyen, vous éviterez à vos semblables de grandes calamités.

Ce disant, il s'éloigna sans attendre les remerciements de celui qu'il avait rappelé à la vie, et sans laisser son adresse ni son nom.

En foi de quoi je délivre le présent certificat, pensant qu'on doit toujours rendre hommage aux vérités utiles à l'humanité.

Un témoin : signé Segonnaud, 34, boulevard Montparnasse.

Je soussignée, certifie que depuis plusieurs mois, mes époques étant supprimées, M. Deboisouche m'a remise dans mon état normal.

J'avais commis l'imprudence de mettre mes bras à l'eau froide, *étant indisposée*, une nouvelle suppression se manifesta aussitôt.

Lundi je me rendis au traitement de M. Deboisouche qui, séance tenante, a ramené le flux menstruel.

Je constate avec plaisir que je fus envoyée à ce guérisseur magnétopathe par Mme S... qui m'avait déclaré l'avoir vu guérir en 15 jours une de ses amies d'une maladie très grave dont les plus célèbres praticiens n'avaient pu triompher; qui avait même versé à un médecin se donnant le titre de « médecin des incurables » une somme de 17 à 1800 francs, pour consultations et non pour opérations, mais sans obtenir de résultats. Je me suis assurée par moi-même de ce qui précède.

M. Deboisouche pour ma guérison et celle de cette dame, qui lui proposait toute sa fortune en échange, a refusé honoraires et cadeaux.

En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat, ce 20 mars 1885.

F^e^ Borde, rue des Ecoles.

SUR LES SIGNES DES TEMPS

Toulouse : Conférence de M. Delprat. — *Mes Amis*. En présence de la crise que traverse l'humanité, j'éprouve le désir de vous parler encore des événements qu'à mon sens elle fait pressentir.

Le 5 avril de l'année dernière, je vous ai parlé des signes des temps comme symptômes de la régénération prochaine de la terre. Je vous ai dit que notre globe marche vers ses nouvelles destinées à pas lents et insensibles, et, quelquefois par de brusques secousses qui bouleversent les contrées et déciment les populations; nous sommes en ce moment à la veille de l'un de ces ébranlements, le dernier peut-être, et le plus formidable. Je vous ai présenté, comme signes des temps, les guerres, les épidémies, les inondations, les famines, ajoutant que toutes ces choses, qui se sont montrées, dans le passé, à de rares intervalles, se groupent rapides et nombreuses à notre époque avec une fatale précision.

Depuis lors, nous avons vu les tremblements de terre et le choléra en Espagne; la destruction, par un épouvantable cyclone, de 700 villages de l'Hindoustan; la catastrophe de Chancelade. En Autriche, en Amérique, des villes entières disparaissant dans les flammes, et au moment où je vous parle, de nouveaux tremblements de terre déchirent

le sol de l'Italie, de la Grèce et des Etats-Unis, engloutissant tout ou partie de nombreuses villes parmi lesquelles figure celle de Charleston qui serait presque complètement détruite.

Les événements n'arrêteront pas leur marche, d'autres sont imminents, et tout homme qui observe et qui réfléchit en entend déjà les signes précurseurs.

On m'a objecté que ces choses se sont passées dans tous les temps; qu'il y a toujours eu des épidémies, des inondations, des famines et que, sous la féodalité, les peuples étaient continuellement en guerre. En ce qui regarde les maladies et les bouleversements du sol, j'ai répondu à cette objection. Quant à la guerre, je reconnais que ce fléau était l'état normal des peuples, qu'il était permanent sous la domination des seigneurs; mais depuis ces temps presque barbares, les mœurs se sont adoucies, les moyens de communication se sont multipliés, la science a progressé, l'homme a appris à se connaître et à ne voir dans un autre homme qu'un malheureux comme lui, soumis aux mêmes besoins; enfin il a senti battre son cœur et le mot de fraternité a été prononcé.

En tout cela, s'il est un coupable, ce n'est pas lui; c'est le despote qui pour satisfaire son ambition et son orgueil, lui fait un devoir de marcher sous le vain prétexte de venger une injure qui n'a pas été faite à son pays; il a parlé de courage, d'amour de la patrie, et jouant avec les nobles sentiments d'un peuple aux pensées généreuses, il fait un peuple d'assassins, il ordonne le pillage et le massacre, appelle cela de la gloire; et lorsqu'il croit attacher à son nom une resplendissante auréole, une postérité va naître qui le maudira et le flétrira.

Non, la guerre n'est plus dans nos mœurs, ce n'est qu'un grossier anachronisme, ce n'est qu'une monstrueuse anomalie. En rendre les peuples responsables serait les calomnier; ce qui se passe de nos jours n'est donc pas ce qui se passait autrefois, il n'est donc pas juste d'invoquer l'histoire pour expliquer les événements d'aujourd'hui.

A quoi donc devons-nous les attribuer ?

Le plus grand et le plus ancien commandement que nous trouvons dans l'Ecriture est celui-ci :

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée; tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Ce commandement a été renouvelé à l'homme il y a 18 siècles, et nous savons comment il en a tenu compte. Dans ses rapports avec ses semblables, guidé par son égoïsme il n'a pris conseil que de la violence brutale, et c'est par le fer et le feu que les sociétés se sont fondées au mépris de tout sentiment de justice et de charité. On ne peut nier,

cependant, qu'il n'ait progressé mais il a marché à pas lents et il est resté bien en arrière sur la route qu'il avait mission de parcourir.

Ecoutons Gasparin que j'aime à citer. Il a tracé à grands traits cette marche de l'humanité. Je n'en citerai que quelques passages.

« A dater de Constantin, dit-il, conversion sommaire des peuples « barbares, armées de moines lâchées sur les païens dont elles sacca- « gaient les temples et violentaient les habitants, missions à coups de « massues exercées en Phénicie sous les auspices *de St-Chrysostome*; « missions à coups de haches exercées parmi les Saxons sous la pater- « nité de Charlemagne, missions à coups de sabre exercées en Livonie « et en Prusse par les chevaliers Porte-glaive; croisades contre les « Musulmans, qui, le plus souvent, aboutissaient au pillage des Chré- « tiens et au massacre des Juifs; croisades contre les Albigeois et les « Vaudois rondement menées à grands renforts de bûchers; autant de « procédés qui sont de l'histoire et qui ont été des faits.»

. . . .

« Et les souvenirs de la torture, chevalets, tenailles, poires d'an- « goisse et le reste, ces raffinements sans nom, pratiqués à froid, « savourés à loisir; rappelez-vous Damiens, ces belles dames suspen- « dues à ces agonies. Et rien de tout cela n'indignait; on allait voir « écarteler comme on va voir courir, et l'on s'en revenait au petit pas « de sa mule, content du bourreau, de ses valets et de soi.»

. . . .

« Et la guerre légèrement déclarée, ce dédain pour la chair humaine « qui implique la plus parfaite indifférence aux douleurs de l'âme, les « procédés que la guerre entraîne : tueries d'ennemis sans défense, « coups de fusil tirés par derrière, Arabes enfumés, boulets qui enfon- « cent la glace après Austerlitz, est-ce là de l'humanité ou de la bes- « tialité ?»

. . . .

« Un mot sur l'industrie et les industriels.

« Ces fortunes immodérées bâclées en un tour de main sous l'étouf- « fante athmosphère des manufactures, n'étalent pas leur luxe, sans « que, par un juste retour, ne saute aux yeux le spectacle des misères « qui en ont favorisé la monstrueuse rapidité; travail forcé des enfants, « travail forcé des femmes, destruction de la famille, dépravation de « l'âme et délabrement du corps.

Dès lors : « Plus de foyer, plus d'éducation, plus de saines ten- « dresses; l'enfant, ce libre oiseau encagé au sortir de l'œuf, loin du « soleil, du grand air, des buissons et de la liberté, s'atrophie et se « corrompt. La femme séparée du mari, la fille de la mère, le logis

« froid, désert, répugnant, enfin l'homme au cabaret parce qu'il n'a « plus d'intérieur. »

« S'agit-il de l'argent et de ses origines, nous assistons à des tri- « potages honteux ; nous voyons des spéculations véreuses enrichir « ceux qui les ont lancées et d'effrénés jeux de bourse réussir. Tout à « côté de ces fortunes scandaleuses, nous voyons des banqueroutes « scandaleuses aussi qui n'empêchent ni les jouissances ni la vie à « fracas. On a trompé, on a infligé des pertes, on a jeté nombre de « familles dans le désespoir et l'on va grandes guides, sans tomber « sous les coups de la justice qui s'abattent, drû comme grêle, sur le « malheureux affamé qui a volé un morceau de pain. »

« Et la société accepte cela, et l'opinion ne se formalise point, et « une fois que le tour est fait, le monde passe condamnation, tout « sourit à ces gens-là. »

ACTION EXERCÉE PAR LES ESPRITS

Action sur les incarnés. — Les épreuves de la vie ne consistent pas seulement dans les relations que l'on a sur la terre avec des frères incarnés. L'influence des frères désincarnés tend sans cesse à les modifier. Nous appartenons à deux mondes pendant nos incarnations, et ces deux mondes agissent sur nous. Vous pouvez vous faire une idée du monde des Esprits, puisque vous connaissez le monde des incarnés. Ce sont les mêmes passions, les mêmes caractères avec cette différence qu'ils jouissent d'une plus grande liberté d'action. Vous êtes obligés de vous tenir sur vos gardes et de vous garantir des entreprises de beaucoup de vos frères incarnés qui cherchent à abuser de vous. Mais vous devez comprendre que vous avez les mêmes dangers à courir de la part des esprits, parmi lesquels beaucoup ont eu des rapports avec vous pendant la suite des siècles, vous connaissent très bien, et agissent dans le même milieu que vous.

Il est certain que vous êtes protégés par vos guides contre le mauvais vouloir des uns et des autres, mais seulement dans la mesure où vous ne seriez pas capables de vous défendre vous-mêmes. On vous laisse le soin de démêler le vrai du faux, le bon du mauvais, toutes les fois que cela n'excède pas la mesure de vos forces intellectuelles et morales. Et si vous vous laissez entraîner par négligence et paresse d'esprit, on vous laisse subir les conséquences, afin de vous faire sentir la nécessité d'être plus vigilants à l'avenir.

C'est donc l'état normal de tous les hommes de voir souvent naître en eux des idées, des projets, des systèmes qui ne sortent pas de leur

propre fonds, mais leur sont suggérés par des esprits agissant sous l'empire d'un sentiment quelconque, rarement bienveillant. Ces esprits ont pour but de satisfaire un caprice ou de jouer un mauvais tour et de s'amuser aux dépens de ceux qui se laissent influencer. Quelquefois aussi ils ont un but plus sérieux. Vous voyez d'après cela combien il importe de ne rien faire à la légère, et de toujours prendre le temps de la réflexion avant d'agir.

Il ne faut pas perdre de vue que, dans la pratique de la médiumnité, ce qu'il y a de plus important n'est pas ce que les esprits vous disent, mais bien le fait même d'un phénomène qui vous met en rapport avec un monde invisible, vivant et agissant autour de vous et se mêlant de vos affaires, et qui vous permet de l'étudier et d'apprendre à le connaître. Lorsque cette science nouvelle sera plus avancée, qu'elle sera vulgarisée, la protection des incarnés contre les entreprises incessantes du monde invisible sera moins grande, parce qu'étant avertis, ils en auront moins besoin. Mais, dès à présent, les spirites, et surtout les médiums, sont moins protégés que leurs frères non initiés. Ils savent des choses que les autres ignorent; c'est à eux d'être sur leurs gardes et de n'agir jamais sans avoir demandé conseil à la raison, au bon sens et à la conscience. Ils doivent comprendre que cela est la juste conséquence des lumières plus grandes qu'ils possèdent. Sachant que, dans le nombre des idées qui naisssent en eux, beaucoup peuvent venir d'une mauvaise source, il savent par cela même qu'ils n'en doivent adopter aucune à la légère. Avoir des idées différentes serait faire preuve d'orgueil et s'exposer aux conséquences fâcheuses que cette passion entraîne toujours après elle.

UN ESPRIT.

LES PENSÉES DE CARITA

Médium L. F. — Non, mon enfant, vous ne vous trompez pas : j'ai, en effet, quelque chose à dire aux hommes et je vous choisis, vous qui avez souffert et médité, pour m'aider à mener à bien la tâche entreprise.

Votre monde est encore divisé par bien des passions et assombri par bien des vices. La lumière divine peut difficilement percer les ténèbres de l'ignorance humaine.

Vos maîtres, vos docteurs en science, ont creusé des sillons que l'humanité n'exploite pas toujours et dans lesquels des esprits aventureux ou orgueilleux ont souvent jeté de mauvais germes. Il faut

défricher de nouveau le terrain de la foi; il faut prendre pour charrue la raison et ensemencer la terre de vérités.

Si nous sommes trop faibles pour cette tâche, nous prierons Dieu de nous aider; et, avant de commencer cette œuvre, nous nous élèverons jusqu'à lui.

O souveraine puissance que chacun sent en soi et autour de soi; auteur de tout ce qui existe; sublime amour qui allumes des soleils dans l'immensité et fais éclore la fleur qui nous charme par son parfum et son coloris; Dieu éternel qu'on peut nier, mais qui n'en existes pas moins, cause suprême de la création : nous nous élevons vers toi parce que, devant les productions sans nombre de ton génie, nous nous sentons infimes; daigne nous montrer la route que nous devons suivre.

L'homme est un égaré qu'il faut remettre dans la bonne voie.

Des penseurs illustres l'ont conduit vers toi; d'autres, n'écoutant que leurs spéculations rétives au bon sens et à l'équité, l'ont éloigné de la perfection qui est ton image.

Des poètes l'ont élevé, d'autres l'ont corrompu. L'art s'est traîné dans la boue réaliste et dans l'injure matérialiste.

La religion n'a pas été comprise. Le suprême idéal des âmes est étouffé presque partout sous la lettre qui tue et sous le despotisme qui dévore.

O Dieu! laisse tomber sur nos âmes un rayon de ton amour afin que nous puissions éclairer ceux qui doutent et consoler ceux qui pleurent.

CARITA.

1° LE PROGRÈS MORAL

Mon cher poète (1).

Il est bon de dire aux hommes qui je suis, et, puisque vous voulez travailler avec moi, ne craignez rien de ce qui est la vérité.

Je suis un esprit détaché de l'enveloppe humaine. J'ai vécu sur la terre bien des fois et ma dernière incarnation a été pénible, laborieuse. J'ai pansé bien des plaies, soulagé bien des maux et l'on m'a appelée Carita, qui veut dire charité, parce que j'ai fait de cette vertu mon premier devoir.

Or, la charité est méconnue dans votre monde où la prostitution, l'amour de l'or, l'ambition insatiable, toutes les fumées de l'orgueil, toutes les ténèbres de la jalousie empêchent l'homme de vivre heureux.

Et c'est pourquoi moi, vieille mère de quatre-vingt-dix ans — c'est

(1) M. Laurent de Faget.

l'âge que j'avais dans ma dernière incarnation au moment de quitter ce monde — c'est pourquoi je viens exhorter les hommes à devenir meilleurs, à se tendre la main pour progresser ensemble.

Dieu a voulu laisser sa trace dans le cœur humain : il l'a illuminé par la foi et enhardi par l'espérance, mais il l'a adouci par l'amour, et l'amour, qui se répand en charité bienfaisante, est sa plus belle manifestation.

Eh quoi ! vous voyez autour de vous des êtres viciés par la misère, à qui l'air manque dans leurs bouges enfumés et qui s'étiolent faute d'espace, de nourriture et de soleil; vous voyez la décomposition sociale autour de vous et vous ne vous dites pas que tous ces sinistres avant-coureurs des révolutions violentes ne peuvent être arrêtés que par l'amour ?...

O hommes généreux qui m'entendez, volez au secours de vos frères ; penchez-vous sur les solitudes malsaines, sur la pauvreté qui n'est point vicieuse, sur toutes les plaies, même les plus répugnantes, de la malheureuse humanité.

Votre devoir est de secourir vos frères. Que votre parole soit douce au cœur des blessés, des déshérités de ce monde qui demandent du pain, de la lumière, de l'espérance.

Moralistes qui cherchez la face éblouissante de l'Eternel; penseurs qui le niez encore; poètes qui montez vers lui sur l'aile du vague et de l'inconnu; comment se fait-il que vous ne l'ayez pas encore reconnu parmi vous ? Dieu a pris une forme idéale, mais visible, pour apparaître aux hommes. Il est amour. C'est lui qui rayonne des cœurs indulgents, sensibles aux maux de l'humanité ; il est dans les yeux pleins d'une pitié profonde pour les infortunes de ce monde.

Riches, dont les palais sont brillants et fastueux, n'oubliez pas la mansarde du pauvre; jeunes filles dont la vie s'écoule au milieu des plaisirs dorés, beaux papillons épris des fleurs multicolores qui naissent sous vos pas, n'oubliez pas ces autres jeunes filles pâles et languissantes qui traînent une vie misérable sous leurs haillons. Beaux papillons, allez vers l'insecte rampant qui n'a point d'ailes ; allez vers la nudité qui a froid et faim; prodiguez à l'infortune les dons que vous tenez du ciel.

Sans amour, hommes, vous n'arriverez à rien. Toutes vos luttes dans le passé, dans le présent et dans l'avenir sont nées ou naîtront de votre manque absolu d'amour.

Pourquoi les religions ne rattachent-elles presque plus les hommes à leur idéal divin ? Parce que l'amour leur a manqué; parce que l'égoïsme, frère du veau d'or, a été adoré sur l'autel des faux dieux.

Pourquoi, en politique, tant d'efforts perdus, tant de nobles enthou-

siasmes oubliés des masses ? Parce que la vraie fraternité n'existe pas ; parce que les masses sociales ne voient pas à leur horizon ce rayon d'amour qu'on leur annonce depuis si longtemps.

Aussi, quel spectacle nous présente cette terre où se disputent tant d'intérêts et tant de haines ?

Une goule avide de sang humain semble renfermée dans le cœur de chaque monarque tritureur de peuples. La sociabilité n'est comprise par aucun d'eux. Leur fonction semble consister tout entière dans l'accumulation de leur force brutale. Le canon parle et l'intelligence languit. Les nations croulent, se disloquent et ne progressent guère. A l'époque des conquérants et des batailleurs, les arts s'étiolent et la pensée s'éteint.

O lumière de l'amour, sois l'évangile nouveau ; ce n'est que par toi que l'humanité, chassant peu à peu les ombres du mal, pourra se mettre en équilibre avec elle-même et avec Dieu. (*A suivre.*)

NECROLOGIE

Nous recevons de Sétif, Algérie, la lettre suivante :

La Désincarnation de notre frère A Greslez a eu lieu le 31 décembre à 3 heures. Les funérailles ont eu lieu le 4 janvier, personne n'y a assisté, sinon son fils ; le cercueil était recouvert de mérinos vert avec passementeries de même nuance. Des lettres de faire part, adressées à ses amis spirites, étaient bordées de vert, ainsi que les enveloppes. Nous nous sommes réunis à son domicile ; quelques amis étaient présents, sa veuve et son fils. Nous avons fait une prière de circonstance, nous l'avons évoqué, il a répondu et pendant 23 minutes, le médium a pu écrire sans discontinuer ; l'esprit nous donnait des détails familiers et intéressants, il consolait sa veuve et son fils, disant qu'il leur serait plus utile que de son vivant, à l'aide des conseils instinctifs qu'il leur donnerait ; il les engageait à ne point pleurer, cela lui faisait de la peine, etc., etc.

Monsieur Bourgeois a pris la minute de cette dictée, et s'est chargé d'en faire la copie qui vous sera adressée par Mme Greslez au nom de vos frères en spiritisme. C. Dumas.

Madame *Amand Greslez*, et M. *Emile Greslez*, ont l'honneur de vous apprendre l'heureuse désincarnation de M. AMAND GRESLEZ, *Officier en retraite*, leur époux et père, né à la vie spirituelle, le 31 décembre 1886, à 3 heures 1/2 du soir, dans sa soixante-dix-neuvième année. Selon son vœu, exprimé dans son testament, personne n'a as-

sisté à son enterrement, sinon son fils. Ses funérailles auront lieu le 4 janvier, mardi à 3 heures du soir.

DERNIERES VOLONTES : Je désire que mes obsèques aient lieu d'après mes croyances religieuses, que ma bière ainsi que le corbillard, s'il en est imposé un, soient recouverts d'une étoffe verte, couleur adoptée pour les naissances, la mort étant une vèritable naissance, tandis que la naissance à la vie charnelle se rapproche de l'idée qu'on a de la mort. Je désire que ma dépouille mortelle ne soit pas accompagnée au cimetière ni à partir de ma demeure, sinon par une seule personne pour veiller à la bonne exécution de mon enterrement. — Les lettres de faire part devront mentionner mes dernières volontés; il est entendu qu'elles ne seront point bordées de noir; elles le seront de vert s'il y a lieu.

Ceux de mes parents ou amis qui voudront m'être agréables, se réuniront à mon intention dans un lieu autre que le cimetière ou l'église. Cette réunion pourra avoir lieu plus de vingt-quatre heures après ma mort, et dans plusieurs localités, à la condition que ce ne soit pas le même jour ou à la même heure. Je désire qu'aucun des miens ne porte mon deuil, qu'il n'y ait sur ma tombe aucun signe pour la reconnaître; mais je serai vivement reconnaissant envers tous ceux qui penseront à moi, qui liront mon livre, qui pourront et voudront se mettre en relations avec mon esprit dégagé de la matière.

Nota. — Certes, les dernières volontés d'un mourant sont respectables, et Mme Greslez a dû accomplir son devoir en compagne dévouée, ce dont nous la félicitons vivement. Nous le croyons, l'exemple donné par M. A. Greslez sera peu suivi, les spirites ayant à cœur de rendre les derniers devoirs à leurs parents, à leurs amis, à leurs frères. En général les adieux des spirites aux esprits dégagés de la matière, sont empreints d'un grand caractère philosophique qui frappe les assistants et les intéresse à nos doctrines amies de la science et du progrès. A tous les titres nous devons donc assister aux obsèques de nos morts. En leur rendant hommage, nous leur prouvons qu'ils ne sont point oubliés, et nous propageons le spiritisme qui console, réconforte, et rend viriles les âmes trop éprouvées par les séparations inattendues.

M. A Greslez fut un caractère, un bon, fidèle et loyal serviteur du spiritisme; que son nom vive dans notre mémoire.

BIBLIOGRAPHIE

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine par M. Jules-Edouard Bérel, libre-penseur (1).

Ce volume contient beaucoup de bonnes pensées et de beaux sentiments. Il est mis à la portée de toutes les intelligences par un style bonhomme fait pour plaire aux simples. Ici, nul artifice de langage, nul procédé littéraire destiné à frapper et à éblouir. La vérité toute nue suit son chemin, sans se préoccuper du qu'en dira-t-on.

Est-ce bien la vérité qui se dégage de la critique de M. Bérel? N'a-t-il jamais dépassé le but qu'il voulait attteindre? Nous trouvons, quant à nous, qu'il a été un peu loin dans ses attaques, et que si le Clergé ne nous donne pas toujours l'exemple des hautes vertus, il recèle néanmoins dans son sein des hommes honorables. Il n'est que trop vrai que l'ultramontanisme est l'ennemi-né de tous les progrès qui nous sont chers. Mais les spirites doivent se placer au-dessus des vices et des erreurs d'une caste et combattre pour la vérité sans descendre à invectiver leurs adversaires.

Ce qui justifie en partie la véhémence de la polémique de M. Bérel, c'est son indignation. Cette âme honnête qui sent profondément Dieu, cette conscience amoureuse du devoir, ont été choquées de la dépravation de nos mœurs et, devant le flot montant de l'immoralité, l'écrivain a voulu stigmatiser le mal en flagellant ceux qui ont manqué à leur mission d'éclaireurs de l'humanité. L'auteur voudrait remplacer la Religion catholique, apostolique et romaine par l'enseignement de celui qui n'a prêché que l'amour aux hommes. Admirateur de la parole du Christ, il l'oppose sans cesse aux pharisiens modernes, dont le culte est plutôt sur les lèvres que dans le cœur.

M. Bérel se dit spirite et prétend que son volume lui a été inspiré par Dieu même. C'est lui donner une trop haute origine. Nous ne doutons nullement que la *Critique du Clergé* ait été écrite médianimiquement, étant donné le peu de temps mis à l'exécution de cette œuvre; mais si M. Bérel connaissait mieux le spiritisme, il saurait qu'il n'est pas besoin de l'intervention divine pour produire un ouvrage de ce genre, et qu'il suffit pour cela d'un esprit humain désincarné. Nous recommandons cette œuvre d'un esprit droit, sincère, ami de la justice et de la moralité.

Le journal LA LUMIERE a reparu, comme l'avait promis Mme veuve Grange; nous avions annoncé ce journal en le mettant sur la couverture de la *Revue Spirite*, mais il est bon et utile que nous renouvellions cette annonce, pour prévenir les spirites sympathiques à l'œuvre de *la Lumière* et à son estimable et honorable directrice. Se réabonner, 6 francs par an, boulevard Montmorency, 75, Paris-Auteuil. Nos vœux bien sincères pour le succès de cet organe de notre cause.

Vient de paraître :

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine, par Jules-Edouard Bérel, libre-penseur. Prix : 3 fr. 50.

(1) Prix 3 fr. 50, Librairie des Sciences psychologiques.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e ANNÉE | N° 4 | 15 FÉVRIER 1887

AVIS : Réabonnez-vous par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie. L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. — Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

Dimanche des Rameaux, anniversaire d'Allan Kardec ; nous convions nos amis à se rendre au cimetière du Père Lachaise, à deux heures très précises, pour la cérémonie commémorative, le 3 *avril, le dimanche le plus rapproché du* 31 *mars. — Le soir du même jour, banquet annuel; une note prochaine préviendra nos amis, désignera le lieu de réunion pour ce repas.*

PROGRÈS DES ESPRITS SUR LA TERRE

MODE D'ACTION DES GUIDES. (*Dictées d'un Esprit positiviste.*) La croyance à l'immortalité et à la possibilité de communiquer avec les Esprits qui ont déjà vécu sur la terre, et qui sont dans l'erraticité, fait le fond du spiritisme. Il n'est guère possible de se dire spirite, si l'on ne croit ni à l'une ni à l'autre de ces choses. Mais si cette croyance est fondée, il doit être possible d'obtenir des Esprits qui se communiquent des renseignements détaillés et précis sur la vie d'outre-tombe. On sait déjà en thèse générale que les Esprits, ou du moins la plupart d'entre eux, car il y a des exceptions partout, aiment à former des groupes sympathiques. Ces groupes ont un but sérieux, qui est d'utiliser les efforts de tous au profit de l'avancement de chacun. Ils sont dirigés et aidés par des Esprits guides, qui eux-mêmes appartiennent à d'autres groupes supérieurs. Enfin, comme il y a dans notre erraticité un grand nombre d'Esprits arriérés, naturellement ignorants et ne comprenant pas l'utilité de s'instruire, il y a également des groupes d'Esprits soit pervers, soit vicieux, soit simplement légers. Mais ces groupes là n'ont pas la fixité des autres. Les passions basses dont ces Esprits restent animés font surgir entre eux de continuels désaccords, et les mutations sont fréquentes d'un groupe à l'autre. En dehors d'eux, il y

a des Esprits peu sociables qui s'isolent et ne se préoccupent que de ce qui se passe sur la terre dans le milieu où ils ont vécu, et où ils aspirent à retourner.

Il y a donc des Esprits sérieux et d'autres qui ne le sont pas. Il y a des Esprits qui désirent et veulent le bien, et d'autres qui désirent et veulent le mal. Il y en a qui aiment leurs frères et d'autres qui les haïssent. Enfin, il y en a qui se sont couverts de crimes dans leurs dernières existences, et d'autres qui se sont efforcés d'être utiles à leurs frères.

Il y a donc d'immenses différences entre eux, et cependant notre frère Jacques ne croit pas qu'aucun d'eux soit coupable aux yeux de Dieu. Pour lui, les malfaiteurs sont des ignorants, et s'ils souffrent de leurs méfaits soit par l'action de leur conscience, soit par les circonstances extérieures, c'est que ces souffrances sont nécessaires pour leur apprendre ce qu'ils ignorent, mais ce n'est pas à titre de punition qu'elles leur sont infligées.

L'enfant qui fait ses premiers pas, tombe souvent, et ces chutes lui font éprouver des souffrances qui provoquent ses pleurs et ses cris. Est-ce donc qu'il est coupable d'être tombé? et la souffrance qu'il ressent de sa chute est-elle une punition? Pas le moins du monde. S'il souffre quand il tombe, quand il veut prendre avec la main la flamme d'une bougie, quand il fait un acte quelconque avec maladresse, c'est que ces souffrances sont le moyen le plus rapide et le plus efficace de lui faire acquérir l'expérience indispensable, et de lui faire connaître le milieu où il est appelé à vivre.

Le criminel n'est qu'un enfant dans la vie éternelle; il ne mérite aucune punition. Néanmoins il sera soumis à des souffrances qui l'instruiront, qui lui feront faire des réflexions salutaires et plus tard, il ne tombera plus dans les mêmes erreurs Mais il ne sera pas plus récompensé pour avoir fait le bien, qu'il n'a été puni pour avoir fait le mal. Le bonheur plus grand dont il jouira ne sera pas une récompense. Il sera simplement la conséquence naturelle et nécessaire de la science plus grande qu'il aura pu acquérir par ses efforts, et surtout par la force des choses, car toutes les souffrances qu'il éprouve le forcent à apprendre ce qu'il ignorait. Il faillissait; il ne faillira plus. Il était malheureux, il sera heureux. Mais dans tout cela il n'y a ni punition, ni récompense; il n'y a que le jeu des lois éternelles.

Vous voyez que je partage l'avis de notre frère Jacques. Je crois que c'est le seul logique. Mais cependant, une confusion s'établit sans cesse dans notre esprit entre souffrance et punition, entre bonheur et récompense Si un bambin se fait une bosse au front pour avoir voulu passer par un endroit dangereux dont l'abord lui était interdit, sa mère

lui dit souvent que le bon Dieu l'a puni. C'est une manière de parler. Mais il est logique que celui qui est maladroit se blesse souvent, jusqu'au moment où ses efforts pour éviter la souffrance l'auront rendu adroit, et mis par là en état d'éviter ces causes de douleur.

Pourquoi veut-on faire Dieu à l'image de l'homme? Dieu n'est pas injuste; cependant il permet que le petit enfant, encore faible et vacillant, souffre de maladresses qu'il ne peut éviter. Cela montre bien que souffrance ne veut pas dire punition. La souffrance est uniquement un moyen de progrès, parce qu'alors on sait éviter toutes les causes de souffrance, de l'ordre moral comme de l'ordre matériel.

Est-ce donc que je blâme la justice humaine d'infliger des punitions à l'incarné qui, par ses passions, porte le trouble dans l'ordre établi? Non sans doute. Certes la justice humaine est souvent injuste, car ceux qu'elle punit avec le plus de rigueur sont quelquefois les moins coupables aux yeux de la justice absolue. Mais elle a jusqu'ici manqué des lumières nécessaires pour appprécier avec une complète équité les actions des hommes. De plus, il est d'absolue nécessité pour elle, de protéger contre les passions subversives et les mauvais vouloirs l'ordre social qu'elle a mission de sauvegarder. Enfin, ces souffrances qu'elle inflige aux criminels, si elles n'ont pas une raison d'être suffisante comme punition, elles ont du moins un but d'utilité pour améliorer le malfaiteur, le faire réfléchir, lui apprendre ce qu'il ignore et le préparer par là à ne plus faillir. Il souffre pendant l'incarnation où il a commis un méfait. Il souffrira encore dans l'erraticité et encore dans la réincarnation où il subira la peine du talion, ainsi nommée faussementi quoique ce ne soit pas une punition.

Comment, par quels moyens subira-t-il la peine du talion? S'il n'est pas coupable aux yeux de la justice éternelle, il ne sera ni jugé n condamné. Dès lors quelle puissance, quelle volonté le fera vivre dans le milieu où il doit souffrir ce qu'il a fait souffrir aux autres?

En un mot, comment peut-il se faire que chacun ici-bas subisse le sort qu'il a mérité, et se trouve tout naturellement soumis aux souffrances et aux épreuves, en corrélation avec ses agissements passés, qui peuvent le faire progresser? Quels sont les moyens mis en œuvre par la Providence pour obtenir cette prodigieuse harmonie des causes et des conséquences?

Ces moyens sont simples, comme tout ce qui émane de la sagesse éternelle. L'individu n'est jamais isolé et laissé à ses seules forces, à ses seules inspirations. Il a un ami inconnu, plus avancé que lui, assez avancé pour vouloir toujours le bien pour lui-même, au moins à l'état désincarné, qui ne l'abandonne jamais et dont la mission, acceptée dans un but de progrès, consiste à le protéger contre lui-

même et contre les autres et à limiter son libre arbitre en lui laissant la liberté de choisir entre le bien et le mal, liberté souveraine et sans limite, mais en ne lui laissant pas la liberté d'exécuter ses projets, lorsqu'elle pourrait porter un trouble nuisible dans le milieu où il vit. Si l'on réfléchit que les Esprits s'incarnent presque toujours dans le même milieu pendant plusieurs siècles, se trouvent en contact avec les mêmes individualités, participent et concourent en même temps au progrès de tous, on comprend que les circonstances de ces diverses épreuves, plus ou moins solidaires les unes des autres, se déroulent dans la suite du temps, paraissent pour les incarnés être limitées à une incarnation, et forment au contraire pour les guides comme un drame interminable qui se joue sur la scène, et dont on tire l'enseignement dans la coulisse.

Pour fixer les idées, voyons ce qui se passe dans une ville de cinquante mille âmes. Il y a là un grand nombre d'Esprits s'incarnant dans la ville pendant de longs siècles, et ayant depuis longtemps les uns à l'égard des autres des sympathies et des antipathies nées de leurs relations. Habitant la même localité, ils sont naturellement mis en rapport les uns avec les autres par le simple voisinage, par les affaires, par les études, par les rapports de supérieur à inférieur et réciproquement, et en somme par tous les modes d'activité de la vie terrestre. Il en résulte bien des situations motivées par le jeu des passions, notamment par l'égoïsme. Chacun obéit à ses tendances particulières, et les guides agissent pour maintenir l'ordre dans la mesure nécessaire, et favoriser l'avancement le plus rapide de tous les retardataires.

Pour cela ils ne sont pas laissés à leurs seules forces. Des frères plus avancés qu'eux centralisent la direction d'un certain nombre d'incarnés plus particulièrement en relations habituelles les uns avec les autres et s'aident inconsciemment à progresser par l'action réciproque qu'ils exercent les uns sur les autres. Avant l'incarnation, le caractère général des épreuves de chacun a été déterminé, le plus souvent de concert avec lui. Le guide supérieur, qui a étudié avec soin chaque individualité, est donc en situation de donner de bonnes indications à ses subordonnés au sujet de l'action individuelle qu'ils ont à exercer sur chacun. Il surveille les situations qui naissent chaque jour des relations ordinaires de la vie, et il est d'autant plus à même de donner aux simples guides de bonnes instructions, que lui-même est conseillé par des Esprits plus avancés et ainsi de proche en proche, jusqu'à l'Esprit supérieur qui centralise le service des guides pour la ville et se charge de résoudre tous les cas difficiles.

Ceci posé, tout s'accomplit avec la plus grande facilité. Chaque

guide connaît le caractère général de l'épreuve de son protégé, et les phases principales par lesquelles elle doit passer. Comme il ne s'agit pas pour lui de se substituer au libre-arbitre de l'incarné et de le contraindre à agir, mais seulement de veiller sur lui et de lui donner une aide inostensible, et limitée à certaines circonstances, il remplit facilement sa tâche avec le concours loyal des guides de tous ceux avec qui son protégé se trouve en rapport. Chacun sait parfaitement ce qu'il a à faire pour remplir son devoir, et dans les cas douteux il demande avis à son supérieur.

Après cet aperçu, il est facile de comprendre comment chacun subit à chaque incarnation les souffrances qu'il a infligées à d'autres dans une vie antérieure. Une fois le canevas d'une incarnation arrêté, la plupart du temps avec le consentement de l'Esprit lui-même, une fois le milieu où il s'incarnera choisi, les relations qu'il aura avec un certain nombre de ses frères s'ensuivent naturellement. Suivant le caractère de ses frères, il sera heureux ou malheureux ; il sera exposé à des violences, à des injustices, ou au contraire sera l'objet de sentiments bienveillants. Les Esprits moralement arriérés, méchants, pervers, sont admis à s'incarner dans les milieux où leur action malveillante pourra infliger des souffrances utiles, et par contre l'action des guides les éloignera des milieux où l'on peut se passer des services qu'ils rendent inconsciemment.

Ces simples indications suffisent pour tout expliquer. Les mauvais Esprits ne demandent pas mieux que de s'incarner là où ils espèrent trouver les jouissances matérielles après lesquelles ils aspirent. Les guides en les admettant dans la proportion nécessaire sont à même de remplir leur rôle régulateur.

Etant donné que le capitaine-guide surveille l'ensemble des épreuves d'un certain nombre d'incarnés en relations habituelles les uns avec les autres, progressant par leur action réciproque et qu'il a au-dessus de lui un commandant centralisant plusieurs collectivités en relations plus ou moins fréquentes, puis un colonel dont l'action s'étend sur un certain nombre de collectivités, puis un général qui agit sur un ensemble plus étendu, il est évident que nul obstacle ne s'oppose à ce que les épreuves de tous et de chacun s'accomplissent de la manière la plus utile à l'avancement général. Les simples guides sont chargés des détails, et les guides supérieurs de l'ensemble.

C'est donc l'immense armée des guides qui exerce l'action providentielle. Il n'y a pas à s'étonner que cette action se fasse sentir avec une égale puissance et une égale certitude sur l'ensemble et sur les détails les plus infimes. La Providence agit par les animalcules invisibles pour créer des continents. Elle agit par les Esprits incarnés

pour perfectionner les planètes. Elle agit par les guides pour faire progresser leurs frères moins avancés. Tout ce qui vit, tout ce qui se meut est un agent de la Providence, conscient ou inconscient. Comment s'étonner qu'elle accomplisse des merveilles comme en se jouant.

(*A suivre.*)

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

I

Fantômes de vivants. — MM. Gurney, Myers et Podmore, membres de la *Société des recherches psychiques* de Londres, ont fait paraître, dernièrement, chez l'éditeur Trübner, un ouvrage qui n'a pas encore été traduit en français, mais qui le sera bientôt, il faut l'espérer, car il intéresse tous ceux qui s'occupent des questions psychologiques (1). Il est difficile, par exemple, si l'on n'admet pas la théorie spirite, d'expliquer les faits nombreux (il y en a plus de sept cents), relatés en ces deux volumes. Les auteurs qui ne partagent pas notre manière de voir se sont bien gardés de conclure comme nous; mais les explications qu'ils donnent n'ont rien de précis. Elles tendent cependant, comme le fait remarquer la *Revue scientifique*, à « relier ces phéno- « mènes étranges à des faits plus simples de *transmission de pensée* « *ou de suggestion mentale.* » La *Revue* ajoute que les *Phantams of the living* « diffèrent, en effet, de bien peu, à y regarder de près, des « faits de suggestion mentale proprement dits. » Il faut, assurément, y mettre beaucoup de complaisance pour trouver une certaine analogie entre les faits signalés par les auteurs de cet ouvrage et les faits de suggestion obtenus dans les expériences scientifiques. Mais alors, demanderai-je, pourquoi cette même *Revue*, rendant compte du livre du docteur Gibier sur le *Spiritisme*, disait-elle, dernièrement, que les visions éprouvées par certaines personnes, au moment de la mort d'une autre personne « peuvent se concevoir comme des faits de suggestion « mentale à de grandes distances, mais que ce sont peut-être aussi « des phénomènes d'un tout autre ordre (2). » Plus affirmative aujourd'hui, la *Revue scientifique* prétend que les phénomènes d'apparitions de vivants, au moment où ils meurent, diffèrent *de bien peu* des faits de suggestion mentale. Cette conclusion est prématurée. Elle prouve, à mon avis, le parti pris absolu de la part des matérialistes,

(1) V. *Revue scientifique* du 13 novembre 1886.
(2) *Phantams of the living*, 2 vol. in-8. Trübner, Londres, 1886. La première édition est épuisée; l'éditeur prépare la seconde.

de ne pas admettre la survivance de l'esprit. Ils devraient pourtant savoir que les apparitions, comme celles racontées dans le livre de MM. Gurney, Myers et Podmore, ne sont pas les seules et que, si certains vivants ont des visions de ce genre, au moment de la mort de leurs proches, certains autres en ont quelquefois de semblables bien longtemps après. L'esprit ne se manifeste pas seulement, en effet, à l'heure où il abandonne son enveloppe charnelle. Nos adversaires paraissent ignorer ce détail, qui a pourtant une grande importance, et ils se bornent à ne présenter que l'un des effets les plus curieux du phénomène spirite, sans paraître se soucier des autres effets qui se rattachent au premier, le complètent et nous ont permis de donner à notre système des bases positives.

II

Je me bornerai néanmoins, dans cette réfutation, à ne parler que des visions qui se produisent au moment de la mort, c'est-à-dire des *fantômes de vivants*, puisqu'on veut que ceux qui apparaissent ainsi soient encore des vivants. Mais on comprendra qu'il est indispensable de faire remarquer d'abord combien est grande la différence réelle qui existe entre la suggestion mentale, telle que la science elle-même nous la présente, et le fait *télépathique*, mot par lequel MM. Gurney, Myers et Podmore désignent aujourd'hui le phénomène présenté par eux.

Il résulte d'abord, de l'aveu de certains savants, que le premier venu ne peut pas être suggestionné. Il faut que le sujet ait été préalablement préparé; qu'il ait été endormi du sommeil hypnotique par un expérimentateur. « Ce sommeil que l'on produit *avec tant de peine et « de lenteur chez les sujets neufs*, disent MM. Binet et Féré, s'établit, « chez les sujets entraînés, avec une rapidité effrayante... L'hypno- « tisme développe dans des proportions considérables l'aptitude aux « suggestions (1). » Braid prétend que l'état hypnotique ne peut être déterminé, *à aucune de ses périodes, sans le consentement de la personne opérée*. Le docteur Bernheim, de Nancy, pense également que *nul ne peut être hypnotisé contre son gré, s'il résiste à l'injonction.* M. Beaunis est d'avis qu'une personne peut être hypnotisée *malgré elle*, mais il faut, pour cela, que cette personne *ait déjà été hypnotisée* (2). Le docteur Perronet, de Lyon, déclare cependant qu'il a, un jour, hypnotisé deux dames avec une grande rapidité : « C'était la *première « fois*, assure-t-il, qu'elles subissaient des tentatives d'hypnotisa-

(1) V. *Le magnétisme animal*, par MM. Binet et Féré, 1 vol. Paris, Félix Alcan, 1887.
(2) V. *Revue philosophique* de juillet 1885. V. aussi le *Somnambulisme provoqué*, par M. Beaunis, 1 vol. Paris, J. B. Baillière et fils, 1886

« tion (1) » De leur côté, MM. Binet et Féré disent encore : « Quand « une personne n'a jamais été hypnotisée et n'est pas très sensible à « l'hypnotisation, son consentement et même sa bonne volonté sont « tout à fait nécessaires au succès de l'opération; on ne pourrait pro- « bablement pas l'endormir malgré elle. » Pourtant, ils ajoutent : « D'autres personnes, *en plus petit nombre*, sont hypnotisables au « plus haut degré; celles-là offrent nécessairement moins de résis- « tance; elles peuvent être surprises *pendant le sommeil naturel* et « hypnotisées par la pression oculaire; à l'état de veille, il serait « possible de les intimider, de les capter et même, *sans les endormir*, « de leur donner les suggestions les plus dangereuses. C'est à elles « de veiller sur leur sécurité. »

Les hommes de science, on le voit, ne sont pas d'accord entre eux.

Cependant, admettons que les auteurs du *magnétisme animal* soient absolument dans le vrai. Leur ouvrage, un des derniers écrits sur la question, est aussi l'un des plus complets; on peut donc considérer qu'il ne s'appuie que sur des bases solides. Donc, certaines personnes, *en petit nombre*, peuvent être suggestionnées, *même à l'état de veille*, mais à condition : 1° que l'expérimentateur soit présent; 2° qu'il ait la pensée et la volonté de faire une suggestion.

(*A suivre.*) A. VINCENT.

LES MINÉRAUX ÉVOLUENT

Le congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences a ouvert à Nancy, le 12 de ce mois, sa session de 1886. L'usage veut que le président emprunte aux récents progrès des sciences dans lesquelles il est passé maître, la matière du discours inaugural. Le président de cette année étant M. Friedel, la chimie, la cristallographie, la minéralogie, se sont partagé les honneurs de la séance, fort inégalement; la dernière en a eu la plus grande part.

Trop peu d'années se sont écoulées, en effet, depuis que Wurtz retraçait à Lille les conquêtes de la chimie au cours d'une période trentenaire. Il lui échéait alors de rappeler la splendide découverte des couleurs du goudron de houille, la reproduction de l'alizarine et des autres matières colorantes de la garance, celle de la vanilline, principe odorant de la vanille, celle de l'indigo, des acides tartrique et citrique, etc. Ce n'est pas en un laps de temps aussi court qu'on

(1) V. *Force psychique et suggestion mentale*, par le docteur C. Perronet, 1 vol. Paris, Lechevallier, 1886.

peut avoir des résultats de cette importance à célébrer. Mais la marche en avant s'est continuée. Une masse de matériaux que, sans exagération, l'orateur du congrès peut dire « presque effrayante » s'accumule d'année en année. Les grands alcaloïdes, la quinine, la morphine, sont serrés de près. La date n'est plus éloignée où ils auront le sort de l'alizarine, où on les fera de toutes pièces ; ce n'est presque plus qu'une question de patieuce. Non seulement les alcaloïdes de la nature auront leurs identiques dans les alcaloïdes de la science; mais, en même temps qu'ils seront artificiellement reproduits, on a lieu d'espérer que des alcaloïdes nouveaux naîtront dans le laboratoire au grand profit de la thérapeutique. N'est-ce pas en cherchant à reproduire l'atropine, dont la synthèse est en effet consommée, qu'on a découvert ou inventé l'homatropine dont les oculistes se sont emparés : La synthèse chimique a donc encore, comme dit M. Friedel, de beaux jours devant elle.

En cristallographie le président du congrès a justement insisté sur ce brillant résultat des recherches de M. Maillard, que les formes cristallines, au moins certaines d'entre elles, ont une sorte de tendance à s'élever en symétrie qui est la loi de leur ordonnance propre, plus haut que ne semblerait le comporter leur structure élémentaire ; c'est-à-dire que dans une certaine mesure *elles évoluent*, elles aussi, *se perfectionnent à leur manière* comme les *végétaux* et *les animaux* qui n'ont pas absolument le *monopole du progrès*. N'est-ce pas là *une précieuse analogie* entre les corps *morts*, les corps *bruts* et les *êtres organisés*? Ce n'est d'ailleurs pas la première de cet ordre.

La boracite offre un bon exemple de ce qui vient d'être dit. C'est chimiquement un chloroborate de magnésium. Comme cristal elle se présente habituellement sous forme de dodécaèdres rhomboïdaux. Or, ces dodécaèdres résultent du groupement de pyramides droites à base rhombe. Des éléments du cristal de boracite à ce cristal qui appartient à la symétrie cubique il y a donc progrès. *Il y a donc chez ces éléments tendance vers un état plus élevé que le leur qu'ils réalisent en effet par leur association.*

Certaines variétés de grenat, bien d'autres minéraux présentent des phénomènes analogues.

C'est par l'examen optique des cristaux qu'a été résolue cette question de structure dont par ses seules forces la cristallographie ne se fût jamais rendue maîtresse, et c'est un bel exemple de la manière dont les sciences, qui elles non plus, ne sont pas faites pour vivre seules, peuvent s'entr'aider; M. Friedel ne manque pas d'y insister. (*Rappel* du 20 août 1885.)

V. Meunier.

CONFÉRENCE SPIRITE A CONDOM

Messieurs, je vous envoie mon rapport sur une conférence faite à Condom le 9 janvier courant; sujet : *Des faits psychiques et de leur influence probable sur la marche sociale de l'avenir.*

Après un exorde plein de sincérité et de vibrante conviction, l'orateur, *M. Gustave Evausy*, a abordé la première partie de son discours; les faits... il en a rapporté de stupéfiants, et des murmures d'incrédulité se sont élevés dans l'auditoire; en quelques mots, pleins d'à-propos, M. Evansy, à la présence d'esprit duquel il faut rendre hommage, a fait taire les interrupteurs : « Je vous ai donné, a-t-il dit, le témoignage de W. Crockes, de Zœllner, de Varley, de Morgan, de Paul Gibier; oseriez-vous porter contre ces savants une accusation de mauvaise foi ou de partialité? et d'ailleurs, je ne cite pas seulement ici ce que j'ai lu, mais aussi ce que j'ai vu, ce que vous pouvez lire et constater comme moi... Nous réservons notre appréciation sur ces phénomènes qui ne tendent à rien moins qu'à donner la preuve matérielle de l'existence de l'âme. » Nous nous unissons au savant conférencier pour demander à la science officielle de mettre enfin les faits psychiques à l'étude, et s'il y a lieu, d'en enregistrer le chimérique et d'en constater le réel.

Pour prouver l'influence des faits sur la marche directe de l'avenir, M. Evausy s'est rapporté aux appréciations de l'abbé Marouzau, du P. Ventura, du P. de Ravignan, de Lacordaire; il s'est constamment tenu sur l'étroit terrain du plus pur rationnalisme, ne se laissant pas entraîner, un seul instant, par l'esprit de secte ou de parti, même en parlant des religions qui sont loin d'avoir sa sympathie. L'orateur réservait sans doute toutes ses sévérités pour le néantisme qu'il a appelé la « plus dangereuse des plaies sociales »; puis en quelques mots pleins de chaude conviction, il a combattu les théories d'un jeune matérialiste, lequel, dans un sonnet signé : Faust, s'est déclaré tel en l'insérant dans le journal de Condom. Après avoir rendu hommage au remarquable talent de Faust, M. Evausy s'est écrié : si j'adoptais ces idées, je devrais me tourner vers cet auditoire, et lui dire ces paroles de Victor Hugo qui stigmatisent si bien ces doctrines : « Il n'est plus de vertus ni de vices; sois tigre si tu veux, pourvu que tu jouisses; vis n'importe comment, pour finir n'importe où. »

L'orateur a ensuite développé sa conception philosophique; ici nous ne pouvons qu'applaudir, puisqu'elle est le triomphe de la raison sur la superstition et le mysticisme et qu'elle donne une saine notion de la justice et de la responsabilité. M. Gustave Evausy s'est exprimé dans

sa péroraison avec un véritable art oratoire; il a conclu par un éloquent appel à la fraternité universelle, appel qui a été compris, car le conférencier a été salué par les applaudissements unanimes d'un auditoire de près de cinq cents personnes. J. B. Renoy.

P.-S. — Au même instant on me fait lire sous forme de causerie, la critique que le jeune Faust fait de la conférence dans le journal de Condom ; je vous adresse le dit journal, pour apprécier à leur juste valeur les arguments lumineux de ce jeune matérialiste.

Ce sont les hors-d'œuvre d'un plaisantin qui répète comme un perroquet les sottises des critiques ignorants qui ne connaissent pas le premier mot de nos doctrines ; à ce factum inséré à la première page du journal de Condom, M. G. Evausy a répondu par l'article suivant inséré aussi au recto de la même feuille, et que voici :

RÉPONSE A LA CAUSERIE DE M. FAUST

Journal de Condom et de l'Armagnac du 22 *janvier* 1880. — Il y a un peu de tout dans votre causerie sur ma conférence du 9 janvier : des négations *a priori*, des affirmations gratuites, de la médecine, de la pharmacie, et aussi... du latin; mais je n'y ai pas trouvé ce raisonnement serré, cette logique puissante qui sont la force de la contradiction et détruisent irrémédiablement les arguments d'un adversaire. En revanche, j'y ai vu une causticité à la fois aimable et mordante, un scepticisme tout XIXe siècle et une certaine bienveillance pour l'orateur spirite dont vous constatez en termes flatteurs la « chaude éloquence. » *Chaude*, le qualificatif est ingénieux par le temps qu'il fait!

Votre « *risum teneatis* », votre invocation à la verve gauloise de Voltaire, à l'esprit railleur d'Horace — quoi, Monsieur, vous évoquez les esprits! — sont d'un lyrisme enlevant.

« *Risum teneatis amici!* » Oui, amis de M. Faust, retenez votre rire et... vous agirez sagement, car le chemin de Damas s'ouvrira pour vous comme pour Paul, et vous y trouverez cette illumination soudaine qui, transformant subitement vos idées, vos sentiments, vos opinions, vous obligerait à dire avec Eug. Bonnemère — si vous ne suivez pas le conseil d'Horace : — « *Nous avons ri comme tout le monde du* « *spiritisme, mais ce que nous prenions pour le rire de Voltaire n'était* «*que le rire de l'idiot, beaucoup plus commun que le premier.* » C'est que, ô amis de Faust, Voltaire ne riait pas à propos de tout et à propos de rien, comme on le fait de nos jours; la névrose n'avait pas encore... Mais pardon, j'allais parler médecine et de la médecine à la pharmacie il n'y a qu'un pas, témoin les théories d'Erasme et l'ellébore...

Revenons à la satire de M. Faust qui ajoute en passant un nouveau

pseudonyme à celui *tout à fait spirite* (1) qu'il a choisi. Oyez plutôt; je résume : « *Les acrobates-nécromanciens feraient le malheur de notre* « *planète si quelque Rabelais* (? ?) *ne les étouffait de son rire gouail-* « *leur et de son suprême bon sens...* »

Eh! bien, mon cher Rabelais, non, mon cher Faust, pardon, estimable XYZ, votre « *rire gouailleur* » n'étouffera rien du tout, s'il ne vous étouffe vous-même. Niez, riez, suez, soufflez, vous n'empêcherez pas la terre de tourner, la table de se mouvoir, les « revenants » de revenir, le spiritisme de se propager, et ses défenseurs, les acrobates-nécromanciens, — joli mot! — de conférencier et de s'attirer plutôt, par leur sincérité et la logique de leurs arguments que par leur « chaude » éloquence, les applaudissements des personnes *les plus hostiles à leurs idées.*

Les voyez-vous d'ici, chers lecteurs, ces acrobates modernes dont le désintéressement mérite les éloges de M. Faust lui-même?

Des acrobates désintéressés! Mais c'est tout simplement idéal dans le siècle de l'homme-tronc, de l'homme-vapeur et de la femme-gymnote. Aussi je ne m'étonne plus si le Rabelais condomois les classe parmi les malades d'Erasme. Evidemment, il faut être fou pour être désintéressé! Je ne relèverais pas ce lieu commun, passablement insipide si notre honorable causeur n'avait visé en même temps que ma modeste personnalité, des savants dont j'ai cité le témoignage sur les faits psychiques. M. Faust les accuse de « *crédulité vulgaire,* » mais comme s'il sentait tout le ridicule de cette accusation, il s'empresse de la pallier en ajoutant « *que le génie lui-même a de ces anomalies inhérentes à la faiblesse humaine*!!! » Je n'espérais vraiment pas avoir la bonne fortune de défendre dans le *Journal de Condom et de l'Armagnac* des hommes dont s'honore la littérature et la science, mais qui, aux yeux de l'arrière-neveu de Rabelais, ont le tort grave d'affirmer la réalité des phénomènes spirites. Tels sont : W. Crookes, l'inventeur du radiomètre, A Wallace, l'émule de Darwin, le jurisconsulte Edmonds, le professeur Mapes, l'illustre astronome Zollner, Victor Hugo, Vacquerie, Sardou, Flammarion, Eug. Nus, Charles Fauvety, etc... Si j'ai cité ces grands noms dans ma conférence, c'est parce que, dans la recherche et l'examen de la vérité, la raison veut que nous prenions les voies qui sont propres et analogues aux différents genres de vérités que nous examinons. Or, en parlant des *vérités de fait,* je ne pouvais me baser que sur l'autorité des témoignages; et, quelques chicanes que puissent soulever aujourd'hui l'entêtement et la

(1) On sait que Faust était un personnage légendaire qui passait pour avoir fait un pacte avec le diable.

passion, les personnes de sens droit — et elles sont nombreuses à Condom — y adhéreront bien plus fortement que si je les eusse démontrées métaphysiquement...

Tout le monde connaît ce mot du bonhomme Orgon; dans les *Femmes savantes :*

Tout jusques aux valets raisonne en ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison...

Il y a dans ce mot un bon sens exquis et une critique très judicieuse de bien des raisonneurs. Pourrait-on en faire l'application à mon honorable contradicteur? C'est ce que je laisse aux lecteurs le soin de décider. Je plaide toutefois les circonstances atténuantes : M. Faust a parlé du spiritisme, et il s'est cru obligé de le bafouer, de le ridiculiser. Tel a été de tout temps le sort des idées nouvelles, l'accueil réservé aux grandes découvertes, et les spirites se souviennent que Salomon de Caus, Harvey et tant d'autres hommes de génie ont été eux aussi taxés de folie!...

Je ne me défendrai pas autrement, cher Monsieur du Sonnet. Je ne chercherai pas davantage à vous convaincre. Vous ressemblez à Broussin, dont Réminiac disait :

Broussin, dès l'âge le plus tendre
Posséda la sauce Robert
Sans que son précepteur lui pût jamais apprendre
Son *credo* ni son *pater*.

Ce qui veut dire qu'on peut être très fort en latin, posséder Horace à fond et être d'une ignorance épaisse en fait de pneumatologie et de... médecine.

... J'en reste là, intéressant confrère. Si toutefois il vous sied de développer publiquement vos théories néantistes, je serai charmé de vous offrir, quand bon vous semblera, les agréments d'une conférence contradictoire. L'auteur de l'art poétique ne manquera pas de vous prêter pour la circonstance, son esprit railleur et Voltaire sa verve gauloise; vos amis se tiendront les côtes et M. Géraudel y gagnera une bonne réclame de plus.

C'est le seul moyen, à mon avis, de permettre au grand public de juger qui a raison du spirite rationaliste ou du gouailleur sceptique et indifférent. Gustave Evausy.

Note de la Rédaction. — Des personnes mal intentionnées, répandent cette idée que, nous sommes les instigateurs d'articles de polémique parus dans quelques journaux spirites. La *Revue spirite* reste chez elle, n'a jamais inspiré la rédaction d'une Revue quelle qu'elle soit, ni écrit un mot qui puisse appuyer de telles assertions ; voulant être maîtresse chez elle, elle respecte la liberté des autres, et estime qu'il est bon de laisser à chacun la responsabilité de ses actes.

MATÉRIALISATIONS

Dans le n° 18, 15 septembre 1886, de la *Revue spirite*, M. Amy termine son article par ces mots : « La plupart des ouvrages spirites « disent que les Esprits sont occupés dans l'univers à agir sur la « matière, pourquoi n'agiraient-ils pas ainsi avec l'aide des médiums? « Les bons Esprits interrogés sur ce sujet fourniraient peut-être « quelque utile renseignement sur cette question ».

Voici la réponse demandée : point théoricien et simplement observateur favorisé, je constate des faits et les enregistre, avec les circonstances dans lesquelles ils se sont produits : mon action se borne là ; à d'autres d'en déduire les conséquences.

Questionnés sur les apports de diverses natures et spécialement de fleurs obtenues plusieurs fois, dans notre groupe l'AMITIÉ, et dans un appartement clos, nos guides ont répondu qu'ils les dénaturent préalablement et les rendent fluidiques. Ils ont montré, à notre médium entransé, la façon dont ils opèrent et, plusieurs fois, des fleurs ainsi apportées, se sont matérialisées à tel point que le médium croyait les saisir, et s'étonnait que nous ne les voyions pas; pour des raisons de nous inconnues, la matérialisation complète n'ayant pu se produire, les fleurs, au dire des invisibles, étaient restées dans l'appartement, à l'état fluidique. A la séance suivante, lorsque la matérialisation de ces fleurs fut complète, les fleurs données se sont fanées très rapidement, se sont effeuillées en se matérialisant; parfois ces mêmes fleurs ont conservé leur parfum, leur éclat et leur fraîcheur pendant plusieurs jours. Ces apports avaient lieu avec la lumière habituelle.

Un bouquet de roses fut pendant vingt jours vu par le médium sans en avoir la matérialisation ; elle se produisit un mois après son apparition à l'état fluidique, dans l'appartement où se tenait la réunion.

A la suite d'un refroidissement, une bronchite m'oppressait; notre médium endormi vit le mal, en fit la description très détaillée et me dit : « Nos guides donnent un remède qui vous guérira ». Aussitôt il ajouta : « Ce remède, je le vois; ce sont de petites pilules blanches, très jolies, que nos amis préparent, ils disent : les voici ». Dans ses mains complètement cataleptisées, se trouvaient une douzaine de pilules presque phosphorescentes. A la séance suivante le même phénomène se reproduisit. Pour éviter une fatigue chez le médium, je demandai quelles étaient ces pilules, et si je pouvais m'en procurer dans une pharmacie? « Inutile de les chercher, vous n'en trouveriez pas; vos guides les ont formées fluidiquement et les ont matérialisées pour vous les donner » me fut-il répondu.

La séance suivit son cours et je reçus de nouvelles pilules; la troisième fois il y eut quatorze pilules au lieu de douze, j'en ai conservé une précieusement, car celles que j'ai employées suivant les indications données me firent un grand bien.

Nos amis ont-ils opéré comme ils l'ont expliqué? était-ce simplement un apport? je ne le discuterai pas, n'ayant point de raison pour croire qu'ils aient voulu m'induire en erreur. HENRI SAUSSE.

ISOLEMENT DES SPIRITES

Ne pourriez-vous insérer dans la *Revue* cette proposition avec plus ou moins de développement :

« Le nom et l'adresse de tout F. E. C., qui nous en aura donné « l'autorisation, sera indiqué aux spirites qui nous en feront la « demande. Ce simple moyen permettra à tous nos frères des relations « qui ne se seraient jamais nouées entre eux faute de se connaître. — « Exemple : M. X., de la ville de Z, nous demande : « Veuillez, je « vous prie, me donner le nom et l'adresse de nos F. E. C., habitant la « ville de Z. » — Nous répondrons aussitôt par l'envoi des noms et « adresses autorisés. Il est bien entendu qu'un timbre de réponse « devrait être joint à la demande. »

Si ce moyen de renseignements pouvait être employé, je ne doute pas que les relations entre spirites de petites villes seraient bien multipliées, et ce, sans aucun doute, au grand profit de notre chère doctrine. Que de groupes pourraient ainsi être créés. A. BARDON.

LE DIABLE ET LES SPIRITES

Le directeur du *Populaire*, de Nantes, esprit très tolérant, m'a permis bien souvent d'exposer mes idées dans ses colonnes; je viens encore une fois, et ce n'est pas la dernière, abuser de l'hospitalité qu'il m'accorde.

Je veux entretenir les lecteurs d'une des plus graves questions qu'agitent les savants, les penseurs et les théologiens de notre temps : y a-t-il, oui ou non, des correspondances transmondaines? les *morts-vivants* ont-ils des rapports avec ceux qui les pleurent sur la terre?

C'est un grand problème, difficile à résoudre scientifiquement. Les savants ne veulent point des affirmations de la foi. Les théologiens n'entendent pas qu'on discute ce qui vient de la tradition religieuse...

ou d'ailleurs. Les penseurs attendent et cherchent à concilier la foi avec la Raison, la Religion avec la Science. Je suis heureux de dire que j'appartiens au groupe des penseurs. Je veux la conciliation des esprits et l'accord de la foi, c'est-à-dire des espérances philosophiques avec la science.

Les spirites, avant les savants — bondissez, ô académiciens ! — sont arrivés à faire rouler la pierre du sépulcre et, en face d'une foule effrayée, ils ont prouvé que la mort n'existait pas. A la place des cadavres, tristes souvenirs de ceux qu'on croyait perdus pour toujours, ils ont mis les *esprits*, *moins humains*, survivant à ce que nous appelons la matière. Ces esprits toujours d'après les spirites, sont en continuelle communication avec les incarnés, les *corporés*, les terriens. Une incessante communion relie les vivants et les morts. Doux rêves, illusions des sens, folie ! disent les savants... de la vieille école.

Rêves, Folie ! Mais les Nus, les Sardou, les Gibier, les Crookes, les Wallace, les Zölner, les Fauvety, et d'autres avec eux, jeunes savants de l'école positiviste, répondent qu'ils ont vu et entendu des *Esprits* affirmer qu'ils ont vécu sur la terre, avec un corps comme le nôtre pour prouver aux hommes *que la mort n'est pas le dernier mot de l'existence humaine*.

Ces *jeunes* savants doivent faire le bonheur des théologiens. Détrompez-vous, lecteurs. Le théologien est, comme le savant, *fanatique*, *matérialiste ou sceptique*. Ni l'un, ni l'autre, il est vrai, ne rejettent les *phénomènes psychiques*, mais, pendant que l'académicien dit : C'est de la folie ! Le théologien crie : C'est le diable !

C'est le diable ! au XIX[e] siècle la chose est extraordinaire. Spirites, savants, vous êtes endiablés. Qui a dit cela ? Un petit théologien ? Non pas. Un illustre, un des plus illustres et, baissez vos têtes, son nom est bien connu dans les églises et les académies — ce qui, à mon avis, est en train de devenir la même chose — un grand théologien, vous dis-je, qui s'appelait sur la terre : *saint Thomas*.

Femmes en deuil, vous croyez avoir vu un bébé rose que la mort a arraché à vos tendresses, l'avoir vu souriant comme il souriait sur la terre, vous vous êtes trompées, ce que vous avez vu, c'est le diable.

Penseurs, esprits indépendants de toutes sectes intolérantes, vous qui travaillez à concilier les hommes, soyez damnés ! le diable vous inspire.

Vous avez entendu *les esprits* vous enseigner la vie après la mort et affirmer que, dans l'autre monde, chacun se retrouve ce qu'il s'est fait sur la terre ; qu'on y est récompensé selon ses œuvres ;

que pour pratiquer *toute la morale*, il faut simplement aimer Dieu et l'humanité en gravant dans sa conscience les mots : *Devoir*, *Droit*, *Justice*, *Amour*, *Fraternité universelle*, lois divines, base de la religion naturelle et chrétienne. Damnés, damnés vous êtes ! Le diable est l'inspirateur de ces doctrines de régénération sociale. Ah ! si mes instants n'étaient comptés je prouverais à tous les saint Thomas du monde que leurs doctrines endiablées sont antichrétiennes et que ni les saintes écritures ni les traditions ne les sanctionnent. Mais le théologien crierait malgré mes preuves : prends garde, c'est le diable ! et le savant matérialiste, surenchérissant sur le théologien, ne changerait point son opinion et dirait que *les spirites* ont troublé ses conceptions du monde et de la vie : Folie ! Folie ! s'écrieront-ils. Douchez-moi ces gens-là !

Pour conclure, je réponds au savant : Tu as entre les mains, grâce aux spirites, aux fous, la preuve de la vie éternelle ! Si tu ne veux pas t'en servir pour éclairer l'humanité, tu assumes une grande responsabilité.

Je dis au théologien : Tous les jours tu tonnes contre l'incrédulité qui devient de plus en plus envahissante. Les spirites mettent à ta disposition des preuves de la survivance de l'âme. Si vraiment tu aimes Dieu et veux consoler ceux qui pleurent et rendre forts ceux qui doutent, ne vois plus, dans les manifestations spirites, l'œuvre du diable et souviens-toi que :

Pour comble de malheur, l'Enfer a cessé d'être,
Les démons ont le même sort,
Les damnés ont brisé leurs chaînes, car leur maître,
Le geôlier infernal est mort !
Et le vaisseau du dogme échoué sur le sable
Ne prendra plus personne à bord,
C'est bien fini pour lui, maintenant que le diable,
Son capitaine noir, est mort.

P. Verdad.

LE SPIRITISME AU BRÉSIL

6° La faculté de médium voyant s'est le plus développée parmi nous ; il n'est pas un seul groupe spirite qui n'ait au moins deux voyants. Cette faculté se manifesta comme suit chez notre ami et collaborateur, M. Xavier, négociant considéré de notre ville et fervent adepte du spiritisme. Depuis elle s'est perfectionnée.

Il assistait à une séance dans laquelle, le médium psychographe, M. Fortes, recevait une communication écrite; M. Xavier se sentit comme transporté dans un pays inconnu, vit une grande plaine, coupée par un large fleuve, dont les eaux étaient claires et tranquilles d'un côté où se trouvait un berger, et agitées et troubles sur le bord opposé. Sur les deux rivages paissaient des brebis, très blanches près du côté du berger, noires du côté opposé. De temps à autre, à un signe du berger, l'une des brebis blanches se jetait à la nage, allait vers l'autre rive et en ramenait plusieurs noires. Ces noires, dans leur lutte contre le courant, perdaient leur couleur sombre et toutes blanches atteignaient le port. — Avant que M. Fortes eut lu sa communication, à la prière du président, M. Xavier raconta ce qu'il avait vu; on lut alors la communication de M. Fortes qui était la complète explication de cette vision : les taches étaient les fautes et les erreurs des hommes lavées par les luttes et les souffrances de la vie; purifiés, les hommes peuvent arriver au port du salut, à la demeure des bienheureux où les attend le Bon Pasteur. Ce dernier, par ses envoyés, ne cesse de les appeler au travail moral et intellectuel, au progrès (***Réform.*** du 1er septembre 1886.

7° ***Brésil.*** — ***Le Diario Popular de Saint-Paulo***, dit : qu'il existe, à Saint-Amaro, dans notre province, une maison que le peuple appelle « effrayante »; tout s'y agite dans le plus grand désordre, excite de vives alarmes dans une notable partie de la population. Déjà bien des personnes qui y sont entrées pour observer, en sont sorties sans pouvoir rien expliquer; les fauteuils, les meubles quittent leur place sans qu'on les touche; les portes s'ouvrent et se ferment d'elles-mêmes; on y reçoit des tapes appliquées par des mains invisibles et ce qui est encore plus singulier, des prises de tabac sont données, également invisibles, et font éternuer les visiteurs en les forçant à déguerpir. — Personne, aujourd'hui ne peut habiter cette maison où mourut, dernièrement, le vicaire de Saint-Amaro, qui pourrrait sans doute nous donner une explication de ces faits. — Saint-Amaro n'est pas éloigné d'ici; certains feuilletonistes bien connus, négateurs intransigeants des manifestations des esprits, pourraient aller avec plusieurs de leurs collègues de la société savante (scientifique) antispirite, y faire bonne provision d'observations, pour nous donner de ces faits une explication rationnelle et scientifique, dans leur feuilleton du dimanche. (***Réform.***, 15 août 1884, n° 90.)

8° A *Saint-Paulo* (Brésil), sous peu un nouvel organe spirite : *Spiritualisme expérimental*, verra le jour; nous lui souhaitons longue vie et prospérité. (n° 90 ***Réform.***)

9° *Brésil.* — Notre digne ami, sr. Herculano Forte, habitant la ville de *S. José de Norte* (Rio grande du sud), a soutenu une lutte acharnée, dans les journaux de sa province, contre ceux qui combattent le spiritisme en le présentant comme une doctrine fausse, pleine de mystères, contraire aux lois de la nature et repoussée par la raison. — C'est dans les faits innombrables certifiés dans tous les pays par les grands penseurs, que notre ami a trouvé les armes bien aiguisées pour démontrer l'injustice et le manque de raison de nos adversaires. (*Réform.*, n° 89).

10° *République Argentine.* — Par le médium distingué Mme D. Estella Freire, nos frères de la Fraternidad de Buenos-Ayres, continuent d'obtenir de remarquables phénomènes matériels. Une table à trois pieds, de 4 mètres de circonférence et pesant 44 kilogr., a été l'instrument dont les invisibles se sont servi pour manifester la force extraordinaire dont ils disposent. — Cette table s'éleva, ayant sur elle un fauteuil sur lequel une demoiselle de 12 ans était assise. Ils ont eu aussi des résultats d'écriture directe. Dans ces expériences, tous les investigateurs entendirent le grincement du crayon sur les ardoises; les ayant séparées, on vit d'un côté, la date du 6 juillet 1886, et de l'autre, le portrait de Victor Hugo. — Une autre fois, ce fut une feuille de papier, qui, de sur la table où elle était posée, s'éleva jusqu'au plafond et redescendit portant ces paroles écrites : *Fraternité universelle*, Lassance. (*Reformador*, 15 septembre 1886, n° 92.

Traduction de Mme V. Tournier.

SUR LES SIGNES DES TEMPS

(Voir la *Revue* du 1er février 1887).

. . . .

Nier Dieu, n'est-ce pas là le dernier pas de l'homme qui s'égare? Quand l'Esprit humain a pu comprendre la marche des astres se mouvant dans l'espace avec une admirable harmonie, quand il a pu affirmer que ces mondes sont si nombreux que l'œil, aidé du plus puissant télescope, chercherait en vain le dernier dans les profondeurs de l'infini, refuserait-il de croire en Dieu, en un Dieu tout-puissant, en un Dieu de charité qui a créé toutes ces choses et qui nous a créés nous-mêmes pour en jouir, à la condition que nous serons charitables comme lui.

Mais le progrès continu est la loi qui régit l'univers; toute la

création y est soumise et notre globe doit suivre le mouvement général. Il faut qu'il se régénère et que les desseins de Dieu soient accomplis ; il faut que tous les hommes entrent résolument dans la voie du bien. Jusqu'ici, ils y ont été conviés par les appels doux et suppliants de la conscience; mais ils ont feint de ne pas l'entendre et Dieu va réveiller leur cœur par la grande voie des fléaux.

Tantôt il arme l'animal contre la plante, tantôt la plante contre elle-même, et cet antagonisme des deux règnes organiques est loin d'être terminé; il tend, au contraire, à s'étendre et il est d'autant plus terrible que les héros de la guerre appartiennent à la classe des infiniment petits. C'est en vain que l'homme tente d'en neutraliser les effets, dans cette lutte inégale il succombe, il ne peut rendre à la végétation sa vigueur d'autrefois et la pomme de terre, ce pain du pauvre, la vigne qui fait la richesse de nos contrées, restent contaminées et menacent de disparaître. Le mal étend ses ravages, toutes les plantes en ressentent les fatales atteintes; c'est ainsi que des espèces d'arbres n'existent plus dans nos forêts, c'est ainsi que nos vergers ont perdu une grande partie de leurs fruits, c'est ainsi que les moissons ne donnent plus leurs grains avec la même abondance.

L'industrie et le commerce auront aussi leur tour.

Derrière ces murs et ces fenêtres fermées, qui en dérobent la vue et qui en étouffent les plaintes, bien des familles affamées se désespèrent et se demandent : « Que deviendrons-nous demain? »

. . . .

Une guerre générale se prépare, guerre longue et meurtrière à laquelle toutes les nations de l'Europe prendront part et où peut-être la moitié de la population périra. Alors le feu aura détruit les livres où sont inscrites les dettes des empires, les caisses seront vides, la fortune publique actuelle n'existera plus, la désolation sera partout, la misère sera à son comble et le plus riche de ce temps sera celui qui aura appris à vivre de peu.

. . . .

On me dira peut-être que, lors même que ces événements seraient imminents, il n'y aurait pas lieu de tant s'en préoccuper, qu'il faut mourir un jour et qu'il importe peu de quitter la vie isolément ou d'être frappés plusieurs à la fois. Cette objection n'est pas sérieuse; souvent notre dernière heure est accompagnée de circonstances trop terribles pour que nous restions indifférents au genre de mort qui nous attend.

. . . .

Rappelez-vous cet épisode de la guerre de 1870. Un escadron est emporté par une vitesse vertigineuse. Un précipice barre son passage, mais l'élan est donné, il est irrésistible. Les premiers sont lancés

dans le vide, d'autres les suivent, puis d'autres, puis d'autres encore, en un instant, le gouffre s'emplit, hommes, chevaux, tout cela se débat et se confond, écrasé, broyé dans un inextricable pêle-mêle et l'on n'entend que des hurlements étouffés de douleur et de malédictions.

Mes amis, ne vaut-il pas mieux mourir tranquille dans son lit, entouré de ceux qui nous aiment? Je sais que nous pouvons y souffrir aussi bien cruellement; mais aux tortures physiques ne vient pas se joindre cette torture morale de mourir loin des siens, sans une main amie pour panser nos blessures, sans une parole du cœur pour nous encourager et nous consoler . . . .

Quant à nous, spirites, rendons-nous dignes d'habiter un monde régénéré ; ne perdons jamais de vue le but que Dieu nous assigne et travaillons sans cesse à l'atteindre. Oublions nos dissentiments, nos discordes, pardonnons afin qu'il nous soit pardonné, mettons enfin en pratique les enseignements de notre chère doctrine, et nous aiderons ainsi à la transformation de notre planète.

« L'humanité, dit Léon Denis, se relèvera grande et forte le jour où « cette doctrine, source infinie de consolations, sera comprise et « acceptée. Ce jour-là, l'envie et la haine s'éteindront au cœur des « petits. Le puissant, sachant qu'il a été faible, sachant que sa « richesse ne lui est prêtée que temporairement, deviendra plus secou- « rable, plus doux pour ses frères malheureux. La science, complétée, « fécondée par la philosophie nouvelle, chassera devant elle les « superstitions et les ténèbres. Plus d'athées, plus de sceptiques ; une « foi simple, large, fraternelle s'étendra sur les nations, fera cesser « leurs ressentiments, leurs rivalités profondes ; enfin, la terre « débarrassée des fléaux qui la dévorent et poursuivant son ascension, « s'élèvera d'un degré dans l'échelle des mondes ».

Conférence de M. Delprat. Toulouse, 3 octobre 1886.

DERNIER MOT SUR L'IMMORTALISME

Décidément, nous ne nous comprenons plus ! M. Metzger a bien voulu répondre à mon « dernier mot » et bien que je fusse décidé à ne pas prolonger le débat, je cède à l'insistance de quelques amis pour demander encore l'hospitalité de la *Revue* afin de m'expliquer une fois pour toutes. M. Metzger et les lecteurs m'en voudront-ils? J'ose espérer que non.

Mon contradicteur m'accuse de trop affirmer et à l'appui de son dire, il cite les passages suivants :

1° *Tout l'immortalisme repose sur des faits scientifiquement démontrés.* (P. 660).

Je ne comprends pas très bien pourquoi on me jette cette affirmation à la tête, attendu que c'est celle sur laquelle *tous les spirites* so n d'accord. — Que veut dire, en effet, immortalisme, sinon philosophie de l'immortalité de l'âme?

N'est-ce pas la pierre angulaire de l'édifice spirite et n'a-t-elle pas été surabondamment prouvée? Pourquoi donc M. Metzger conteste-t-il mon affirmation? Je pense ne plus avoir besoin de revenir là-dessus, car je comprendrais l'objection de la part d'un matérialiste néantiste, je ne la comprends plus de la part d'un spirite, témoin presque journellement de faits indiscutables.

2° *Nous avons repoussé en bloc les croyances religieuses pour n'accepter désormais que des vérités démontrées.* — En quoi cela peut-il choquer M. Metzger? N'est-il pas *certain*, que toutes les religions sont basées sur la révélation et la foi? Et dès lors pourquoi s'étonne-t-il que nous ne voulions proclamer que des vérités démontrées, comme celle de la survivance de l'être, par exemple?

Nous repoussons en bloc, je le répète, toute religion qui ne saurait s'appuyer sur une vérité positive. Nous ne voulons pas dire qu'elles sont toutes entièrement fausses; loin de là, car, au contraire, nous prétendons que toute croyance *peut* contenir une parcelle de vérité... et nous ne serons jamais les derniers à faire connaître tout haut cette parcelle... lorsqu'elle sera scientifiquement établie comme l'est aujourd'hui la survivance de l'âme.

La troisième affirmation que relève M. Metzger se rattache à la deuxième. Je n'aurai donc que peu de mots à ajouter.

Nous disons que l'immortalisme ne s'occupe que de ce qui nous paraît absolument certain, alors que l'ancien spiritualisme dans ses enseignements affirme des choses qui sont encore et seront longtemps, du reste, un éternel objet de discussions entre philosophes.

En nous plaçant au-dessus de ce spiritualisme, nous établissons notre indépendance, nous nous présentons avec le phénomène spirite et nous disons : sans nous préoccuper des conceptions spiritualistes qui diffèrent toutes entre elles — puisque Dieu qui en est le pivot n'est pas envisagé de la même manière par tous — nous *affirmons* que la personnalité humaine survit et nous en donnons la preuve!

Voilà tout l'immortalisme! Mérite-t-il les invectives des uns, les reproches des autres?

Franchement est-il nécessaire de discuter scolastiquement et de nous anathématiser parce qu'au lieu d'aller aussi loin que les spiritualistes nous nous sommes donné pour tâche de répandre d'abord la vérité primordiale de la destinée humaine?

Il me vient un sourire aux lèvres quand je pense au temps que nous perdons, mon ami Metzger et moi, en discutant sur une question qui restera longtemps insoluble et je serais tenté de lui dire : vous avez raison, pour ne plus avoir à batailler. Mais cela ne clôrait pas le débat. Il faut donc que je m'exécute et je poursuis mes explications.

Ai-je besoin de revenir sur l'axiome : *Quand il s'agit d'une cause, on doit écarter impitoyablement tout ce qui est foi pour ne faire place qu'à ce qui est science c'est-à-dire certitude*? Qui donc oserait démentir cela? Que la *foi* devienne certitude à l'aide de la science, tant mieux, mais on m'accordera qu'en notre siècle, il ne suffit pas de dire : je crois; il faut surtout dire : je prouve!

J'en arrive à ce grand reproche que M. Metzger m'adresse implicitement lorsqu'il rappelle cette phrase :

« *La philosophie d'Allan-Kardec destinée surtout aux intelligences nouvellement écloses à la libre-pensée, etc.* Eh! quoi! ne sait-on pas qu'Allan-Kardec a été obligé, au moment où ont paru ses livres, de chercher à concilier la *religion* avec les exigences modernes? Ne sait-on pas que le spiritisme, tel qu'il l'a édifié, a eu surtout comme but d'attirer les âmes à qui la foi religieuse ne semblait pas suffisante? Et lui-même pour qui, je le répète encore ici, j'ai la plus grande admiration, n'a-t-il pas dit, non pas une fois, mais à chaque occasion, que le spiritisme deviendra fatalement une science et que de ce fait il est sans cesse révisable au fur et à mesure du progrès?

A côté du *Livre des Esprits* qui correspond à la phase religieuse, n'y a-t-il pas la *Genèse* où il développe des vues étonnamment grandioses sur l'avenir de la doctrine et qui contrastent singulièrement avec certaines assertions des premiers livres?

Il est vrai que l'on trouve toujours des gens plus Kardécistes que Kardec!

Certains lecteurs ont dû sourire devant la nomenclature des génies qui croyaient à l'immortalité de l'âme et à Dieu. Mon ami M. Metzger veut bien les considérer comme des intelligences en retard. C'est fort heureux, mais pourquoi oublie-t-il de comprendre dans la dite nomenclature, les Bossuet, les Fénélon, les Bourdaloue, les Origène, les saint Thomas-d'Aquin, les Luther, les Calvin, les Zwingle et tutti quanti qui avaient pourtant une valeur — moindre, je le veux bien, que Socrate, Aristote ou V. Hugo, — mais qui ne passaient pas non plus pour être des sots ou des pauvres d'esprit? Ils croyaient pourtant, pour la plupart, à la Trinité, à la vierge Marie, aux sacrements de l'Eglise, etc., etc.; ils étaient enfin de parfaits catholiques ou chrétiens; ce qui ne les a pas empêchés d'être des prédicateurs hors ligne, des écrivains et des philosophes! Faut-il, parce qu'aujourd'hui les

dogmes de l'Eglise font sourire de pitié, considérer ces puissantes intelligences citées plus haut comme des nullités? Si c'est cette pensée que M. Metzger a cru voir quand j'ai parlé des peuples enfants, il se trompe étrangement!

Certes, Socrate, Platon, Aristote, etc., étaient spiritualistes... mais comme nous le sommes tous, spirites et immortalistes! Ils l'étaient en vertu d'études approfondies qui leur avaient dévoilé des vérités inconnues au vulgaire! Avez-vous oublié, monsieur Metzger, le *daïmon* de Socrate et certains passages du Phédon? Les grands hommes que vous citez ont-ils été adeptes d'une religion quelconque, par conséquent religieux? Je ne le crois pas. Ils ont eu en eux le sentiment de l'infini que nous avons tous peu ou prou et que nous sommes loin de nier puisque nous en subissons l'empire, mais ces mêmes génies ont-ils dit quelque part, JE SAIS? Ils se sont contentés de dire : *je crois.*

Les peuples enfants ont été religieux!

Evidemment! Le polythéisme et le fétichisme n'en sont-ils pas une preuve? Après cette période n'en est-on pas venu aux religions monothéistes auxquelles a succédé la philosophie spiritualiste? Cette dernière doit se transformer à son tour. Que sera-t-elle, nous n'en savons rien.

M. Metzger parle du critérium avec lequel je jaugerais, d'après lui, les intelligences.

Mais où a-t-il vu que je pesais la valeur de l'un ou de l'autre? Ce que j'ai écrit revient à peu près à ceci : Un fétichiste est évidemment moins avancé qu'un spiritualiste! C'est une *affirmation*, je le veux bien, mais elle a, on l'avouera, quelque chance d'être vraie.

J'espère que cette fois-ci je me serai mieux fait comprendre. Quant à ce que les immortalistes apportent de nouveau, je réponds encore une fois : *rien*. Le positif et le scientifique dont nous nous sommes targué devant le congrès international de la libre-pensée sont les phénomènes spirites dûment constatés.

Ils ne sont pas bien nouveaux, mais encore fallait-il les affirmer dans une arène où d'ordinaire on n'en entend pas parler; c'est ce que nous avons tenté et c'est ce qu'a fort bien compris le *Moniteur spirite belge*, qui, sans chercher midi à 14 heures, a vu dans cette action un coup d'épaule à la cause spirite, beaucoup plus qu'une secte nouvelle qui se fondait.

Nous ne faisons pas de système quoi qu'en dise M. Metzger. Nous sommes prudents, voilà tout. Reste à savoir s'il vaut mieux accepter intégralement une doctrine avec ses faiblesses et ses erreurs, ou si, dans l'intérêt de la cause même, il ne serait pas préférable de ne marcher qu'à coup sûr. Les spirites et spiritualistes n'ont d'ailleurs

que faire de notre manière de voir, puisqu'il sont convaincus, mais nous savons des gens — ils sont nombreux — que les théories ne séduisent guère et à qui il importe surtout de parler un langage rigoureusement logique.

Je regrette que M. Metzger revienne encore sur ce *chassé-croisé* de ce qui est, dit-il, tantôt *science* et tantôt *opinion personnelle*. La chose est pourtant bien simple : une seule chose est scientifique, c'est-à-dire *certaine*, c'est la survivance de l'âme après la mort. Comment vit-elle, en quoi consiste-t-elle? là commence l'hypothèse et par conséquent l'opinion. Il me semble que ce n'est pas bien difficile à concevoir. Quant à la matérialité de l'âme, je ne répèterai que ce que j'ai déjà dit : je ne puis pas concevoir un substratum agissant, c'est-à-dire l'*immatériel*.

Libre à M. Metzger de croire à ce dernier élément, mais ce n'est vraiment pas ma faute si je ne suis pas le seul de mon avis ! D'ailleurs, comme le dit très bien notre confrère du *Moniteur*, la matérialité de l'âme importe peu, et s'il n'y avait que cela pour désunir les spirites, la division ne durerait pas longtemps.

Notre ami Laurent de Faget disait dernièrement que chacun dans sa sphère travaillait utilement pour la cause commune, les rationnalistes en s'adressant aux scientistes et aux savants, les spiritualistes en s'attachant plus particulièrement aux douteurs et aux organisations religieuses. Je m'associe pleinement à ces paroles et je n'ai jamais voulu entendre d'autre division que celle-là. Émile di Rienzi.

Nota. — 6 février. Je reçois la *Revue* du 1er février et j'y trouve la seconde partie de la « réponse aux spirites matérialistes ».

Comme mon humble personnalité est encore en jeu, je demande la permission aux lecteurs d'ajouter quelques mots à la lettre ci-dessns, espérant qu'après, je n'aurais plus à revenir sur une question qui menace de s'éterniser, car il n'y a pas de raison pour que ça finisse, comme on dit vulgairement, surtout quand il s'agit de discuter sur la valeur des mots !

Je viens de communiquer la réponse de M. Metzger à un de mes bons amis, bien connu dans le spiritisme, M. Evausy, directeur de l'*Ere nouvelle* et je lui ai demandé conseil. Dois-je encore répondre et fatiguer ainsi les lecteurs de la *Revue*; ou bien dois-je simplement m'en tenir au *dernier mot* paru il y a un mois? La critique de M. Metzger est d'un subtiliste, m'a-t-il été répondu. Or, M. Evausy n'est pas suspect d'*immortalisme*, car hier, à la Société parisienne des études spirites, il s'est élevé avec force contre ce terme nouveau. Subtilisme, en effet, me semble le mot qui convient et j'avoue que je ne suis pas de force à lutter avec M. Metzger sur ce terrain.

Ainsi, mon contradicteur cite Wallace, mais il oublie de dire qu'en Angleterre le terme « *spritualisme* » s'applique au spiritisme aussi bien qu'à la philosophie. Il semble également s'attacher beaucoup plus à la lettre qu'à l'esprit, car il est de toute évidence pour toute personne non prévenue, que le grand naturaliste anglais en parlant d'*existence spirituelle* a voulu purement et simplement entendre l'existence des *esprits* qu'il n'admettait pas avant les phénomènes dont il a été témoin.

Si j'étais un subtiliste, je pourrais répondre aussi à l'ami Metzger que spiritualisme vient de *spiritus* (souffle) et que dès lors esprit ou souffle est matière, mais il y aurait de beaux jours pour les casuistes si nous nous amusions à disséquer chaque mot au lieu d'en prendre l'acception générale ! — M. Metzger a perdu sur le mot matière le temps d'écrire nombre de lignes. Par égard pour les lecteurs, plus que par paresse, je ne veux pas ergoter plus longtemps sur ce mot. L'essence matérielle nous est encore inconnue, mais peut-il se trouver quelqu'un pour nier l'existence de la matière?

Je trouve plus qu'oiseuse une discussion à ce sujet et si c'est pour le plaisir d'écrire que mon ami M. Metzger veut la continuer, qu'il me permette de déplorer de voir son talent s'attarder dans un pareil débat. Il trouve des contradictions dans ce que j'ai pu écrire ici ou ailleurs. Sur le mot « Dieu » par exemple, il s'étonne de me voir parler d'un *mythe menaçant* et justicier et m'oppose le passage où je ne me déclare pas athée. Si je ne connaissais pas la bonne foi de M. Metzger, ce serait à mon tour de m'étonner... Comment? c'est être athée que de ne pas vouloir accepter un Dieu personnel, créateur, etc. (voir tous les catéchismes)? Mais alors je connais une foule de spirites qui peuvent revendiquer ce titre! Nous ne pouvons pas croire à une divinité créant des bons et des méchants, de par sa seule volonté, nous répudions énergiquement aussi bien le Dieu des catholiques ou des protestants que celui de certains théologiens spirites, mais nous nous garderons toujours d'infirmer l'idée divine, car pour nous, elle reste l'*incognoscible*.

Les *immortalistes* se sont donné pour tâche de répandre dans la masse la consolante certitude de l'immortalité. Leur rôle se borne là et ils laissent libres de leurs aspirations tous ceux qui se joignent à eux pour travailler à la cause commune : le progrès de l'humanité! C'est dire assez que nous n'apportons rien de nouveau, et que nous ne sommes pas une secte. Partisans de la division du travail, nous nous sommes attelés à la partie du spiritisme qui peut donner des résultats immédiats, laissant à d'autres le soin d'étudier le problème divin. Nous sommes des hommes de bonne volonté et non pas des faiseurs d'hypothèses, quoi qu'en dise M. Metzger, qui trouve moyen de nous accuser

tantôt de vouloir faire du nouveau, tantôt de « diminuer les richesses spirites » !

Et maintenant, je demande encore une fois pardon aux lecteurs de ressasser des choses déjà dites et d'encombrer bien malgré moi les colonnes de la *Revue*. J'espère que ce sera la dernière fois sur ce sujet.

En terminant, je tiens également à remercier MM. Laurent de Faget et Metzger de leur parfaite courtoisie et je les prie de croire que je reste toujours et quand même leur ami dévoué. E. di Rienzi.

LES PENSÉES DE CARITA

II. — Regardons Dieu. — Dans le principe des choses, dans les fondements de l'Univers, l'esprit humain cherche à reconnaître la souveraine puissance d'un Dieu. Il faut à l'homme des preuves matérielles. Il est si fragile d'opinion, si faible de tendance, si efféminé que, devant le tableau magistral de la nature ensoleillée, il ne sait pas voir la vérité luire.

Dieu n'est pourtant pas une abstraction qu'on ne puisse atteindre. Il est, il est, il est, comme l'a écrit le poète. Tout le raconte, tout le décrit, tout en témoigne.

Vous respirez une fleur et vous ne vous demandez pas quelle loi lui a donné ce parfum délicat et suave qui vous charme! Vous entendez un oiseau chanter, vous le voyez lisser les plumes de son aile : vous ne vous demandez pas qui est-ce qui a formé son aile aux vives couleurs!

L'arbre, le ruisseau qui court en gazouillant, l'étoile mélancolique qui rêve, grand œil ouvert sur les défaillances humaines; l'ensemble de la nature révèle un auteur admirable. Rien, dans la matière, ne peut produire l'intelligence. Il faut donc bien qu'elle émane de Dieu.

Que de grandeurs au sein des choses ! Sous la terre, des gaz travaillent, des feux s'allument, des plantes naissent, des racines profondes s'étendent. Les infiniment petits multiplient la puissance, la grandeur divines, et font éclater l'intelligence et l'amour de celui qui règne sur les mondes sans fin.

Connaissez-vous toutes les combinaisons des fluides de l'espace? Connaissez-vous toutes les décompositions et toutes les recompositions de la matière? — Savants, chercheurs, historiens, poètes, vous tous qui êtes fiers de votre génie ou de votre talent, avez-vous sondé tous les secrets de la création, toutes les lois de la destinée? Avez-vous toujours bien recueilli tous les enseignements de l'histoire des peuples? Avez-vous compté avec ce mystérieux inconnu qui tourne les pages du

livre des nations et fait naître l'heure des grandes catastrophes régénératrices de l'humanité?...

Vous cherchez Dieu et vous avez devant les yeux sa loi, sa loi universelle, infiniment intelligente, patiente et douce.

Rien ne se heurte dans la mécanique céleste; rien ne se détruit dans l'ensemble de l'univers.

Où l'homme voit des forces aveugles, il y a, partout, une loi rédemptrice, une loi de progrès et d'amour.

O poète! rêve devant l'infini. C'est encore toi qui, malgré tes imperfections, sors le mieux de l'ombre humaine pour admirer l'éclat du vrai jour.

Salue Dieu, aurore des jours sans terme, soleil de l'infini, lumière de ta conscience.

Salue Dieu bien au-delà des horizons bornés de vos sciences enfantines. Admire-le dans la splendide immensité, géant parmi tous les soleils, atome parmi les atomes, matière avec la matière et rayon partout.

Dieu, cet abîme, a une puissance : l'amour!

L'invisible est son enveloppe. Il ne devient visible que pour les esprits saturés d'amour et de foi.

Les passions mesquines et égoïstes, les fausses grandeurs de la terre ont presque toujours les yeux fermés du côté de son idéal suprême. Dieu se cache aux puissants orgueilleux : il se montre à l'innocence.

III. — Des religions. — Pourquoi les religions nous ont-elles gâté notre idéal divin? Pourquoi des hommes ont-ils jeté un voile sur la grandeur divine?

Dès l'aurore du genre humain, dans le berceau des premiers peuples, Dieu était adoré en esprit et en vérité. Des hommes sont venus, ont jeté bas l'échafaudage religieux des peuples primitifs, ont saccagé toutes choses, ont promené le fer et la flamme en tous lieux et ont bâti des temples à la divinité.

Du jour où on a renfermé Dieu, on l'a voilé. Du jour où un tabernacle l'a contenu, l'homme ne l'a plus autant vu lui sourire dans la fixité des soleils!

La nature, voilà le seul temple qui convienne à la toute-puissance, dont les temples de la terre ne nous présentent qu'une image affaiblie, fort peu ressemblante.

L'homme est mesquin et factice presque toujours. Il ne lui a pas suffi d'enlever à Dieu son piédestal universel dans l'infini. Non seulement il a dépoétisé la grande figure de l'Eternel en enveloppant Dieu

sous les voiles du temple, mais encore il lui a fallu un dieu saisissable et mortel, une copie de l'homme.

Et alors est née cette légende du fils de Dieu se sacrifiant pour nous, étendant ses membres sur une croix infâme et payant de son sang la dette de l'humanité.

Non, Dieu n'a jamais été incarné dans un corps humain ! Non, personne ici-bas pas plus que dans les régions éthérées, ne peut prétendre avoir quelque ressemblance avec l'incommensurable ! Non, Dieu n'a pas de fils privilégié !

Il lance les soleils et les globes infinis dans l'espace : il ne descend pas à se vêtir d'une chair dans un monde comme le nôtre.

Le Christ a existé et ce grand homme est venu ouvrir devant nos pas le chemin sublime du progrès.

Mais comparer le Christ à Dieu, c'est dérisoire aujourd'hui que des millions de soleils, que des milliards de globes habités sont reconnus dans l'espace.

Inclinons-nous devant celui qui renferme tout en lui et existe en toutes choses. Admirons Dieu et remercions le Christ, mais ne confondons jamais le miroir et la lumière.

Toutes les religions ont un idéal plus ou moins pur que les prêtres dévient. Tous les cultes se perdent par les côtés extérieurs. Les interprétations erronées des textes primitifs de leurs enseignements entretiennent chez les hommes des faiblesses d'entendement, des infériorités de perception qui les rabaissent et les rapprochent de certains animaux intelligents.

Le devoir de tous ceux que l'amour du progrès enflamme, est de débarrasser l'esprit humain de son bandeau clérical. Les pasteurs de peuples sont doux et humbles ; ils n'ont point l'arrogance, la fierté épiscopales. L'amour, voilà le signe du vrai missionnaire de la divinité.

(*A suivre.*)

LE SOMMEIL DE CERTAINS ESPRITS

Tous les Esprits ne s'endorment pas; ceux qui s'endorment, c'est-à-dire qui sont réduits à l'immobilité, le sont faute d'un corps fluidique, qui leur serve d'organe, d'outil. Ceux qui peuvent, pendant un certain temps, se manifester soit par apparition volontaire ou machinale, par des occupations qui les font reconnaître avec ou sans intention de leur part, comme coups frappés, manifestations physiques, matérialisations, etc., sont encore dans leur périsprit, vivant et agissant pour un temps très court, au bout duquel ils tombent peu à peu dans le

sommeil, dans l'immobilité : leur esprit ne s'est pas formé, n'a pas su se former, *le corps spirituel*, qui doit succéder au moment de la mort au corps périsprital, absolument comme les ailes poussent au papillon au moment où tombe la coque, où il s'est transformé.

Cette transformation pour l'Etre-esprit à l'état normal se fait à la mort même, à la faveur du trouble de l'agonie, et du trouble moral qui lui succède, sorte d'épuisement où les forces psychiques sont arrivées par les efforts du détachement corporel.

Les ailes poussent progressivement à l'insecte et si rapidement qu'on suit leur développement de moments en moments. Si ce développement vient à avorter, si l'insecte, au lieu de sortir vigoureusement de sa chrysalide, la déchire lentement, maladroitement, sans énergie, il périt dans son état léthargique imparfaitement rompu; il périt, dis-je, à nos yeux, mais son principe vital ne périt pas, il passe autre part.

Eh bien! l'Esprit qui n'a pu déployer aussi les facultés nouvelles, les puissances contenues, préparées dans le corps spirituel qui devait être prêt au moment de sa transformation, sent, comme l'insecte, son principe de vie s'engourdir, au lieu de se réveiller puissant et actif, Il sent le brouillard s'épaissir, s'alourdir sur lieu, en lui, et lui enlever toute activité, toute énergie; il ne meurt pas : il est réduit à l'immobilité, à l'impassibilité du cadavre. Il peut penser, il peut réfléchir; on vous l'a dit autrefois : c'est un paralytique. Combien de temps sa vie doit-elle durer dans cet état? le temps de sa vie terrestre, et quelquefois ce temps multiplié par lui-même; et alors quand c'est fini, quand l'esprit a réfléchi, souffert en lui-même, éprouvé des remords, exprimé le repentir, il est rendu au mouvement par une sorte de secousse fluidique, semblable à la secousse d'une pile électrique. Les facultés qu'il possédait se ravivent, l'intelligence se réveille, il se réincarne; les esprits sympathiques peuvent aider à ce réveil, mais il est hors de leur pouvoir de le hâter ou de le retarder. Il dépend de l'évolution sourde et lente qui se produit dans l'esprit même, à la faveur du temps et des puissances qui sont en lui (1).

La persistance ou l'indolence de sa pensée, la continuité ou la rareté de ses efforts, son plus ou moins de mémoire, son plus ou moins d'affection, d'attache au mal ou de repentir, sont les causes efficientes très diverses qui rendent le temps de l'immobilité plus ou moins long, mais toujours très pénible, car vous devez comprendre quelle peine pour l'être actif, de se voir immobilisé; quelle lourdeur pour l'esprit que cette chappe de plomb qui entrave le jeu de la vie. A celui qui s'en va de ce monde, sans la pensée salutaire des vies éternelles, il est bien difficile d'éviter le lourd sommeil de la mort.

(1) *Opinions personnelles des guides du* MÉDIUM DES VIES MYSTÉRIEUSES.

CERCLE DE LA MORALE SPIRITE

Dans ce cercle, à Toulouse, nos F. E. S. ont discuté les théories de MM. C. Chaigneau, Di Rienzi, Laurent de Faget. M. Delprat remercie M. C. Chaigneau de son initiative et n'est point d'accord avec lui sur tous les points de son article : *Orientation du spiritisme*; M. Chaigneau, ainsi que M. Di Rienzi au talent duquel il rend hommage, proposent des *hypothèses*, des théories nuisibles à la cause. M. Delprat s'en rapporte au livre des médiums, pages 56 et 57, la doctrine d'Allan Kardec faisant large part à la matière, en distinguant l'âme ou l'esprit. Sur la question de Dieu, M. Delprat est complètement de l'avis de M. de Faget, en considérant Dieu comme cause éternelle, éternellement cause et jamais effet; à l'encontre de M. Di Rienzi, il ne trouve aucun mysticisme dans les livres fondamentaux d'Allan Kardec. Si l'évangile du Maître donne quelques formules, c'est simplement pour venir en aide aux personnes peu exercées à la gymnastique de la pensée, une forte volonté seule pouvant diriger efficacement la pensée vers un but déterminé, l'hypnotisme et la suggestion en sont la preuve évidente; « *le spiritisme, l'immortalisme, le posthumisme ne satisfont complètement sa raison, comme le fait le spiritisme des ouvrages fondamentaux* ». Les rédacteurs des journaux qui préconisent ces idées, semblent à M Delprat être en accord parfait avec M. Adolphe Dassier qui a dit, dans son livre *l'Humanité posthume et le Spiritisme :* « Faire « rentrer dans le cadre des lois du temps et de l'espace les phénomènes d'ordre posthume « niés jusqu'ici par la science parce qu'elle ne pouvait les expliquer, et affranchir les hommes « de notre époque des énervantes hallucinations du spiritisme. »

M. Delprat répudie, avec la Revue spirite, toute évolution vers la théocratie religieuse; il estime bonne la qualification de Société scientifique du spiritisme, et repousse tout déguisement du spiritisme, n'accepte pas l'hypothèse des effets sans cause, et conserve Dieu en distinguant la matière de l'âme ou esprit.

M. Laforgue nous écrit une lettre fort intéressante, au sujet des controverses entre spirites stationnaires et progressistes, qui furent un objet de discussion au cercle de la morale spirite; nous la reproduirons dans le prochain numéro, avec des documents du même cercle sur la prière, pour bien prouver que ce cercle travaille efficacement à la recherche de la vérité.

LE MOURANT ET LE PRETRE CATHOLIQUE, par *J.-B. de Loo*. L'auteur a mis en face un mourant et un prêtre, ce dernier voulant, quand même, ramener dans le giron de l'église le spirite qui récuse tous les arguments du dogmatique, en les mettant à néant avec sagesse et beaucoup de tact. Ce dialogue animé, pris sur le vif, intéressera les spirites qui aimeront à semer cette très intéressante brochure et les six conversations si animées dont il rend compte, en les demandant à M. D'Heur, libraire, rue du Pont-d'Isle, à Liège, Belgique. 0 fr. 10 l'exemplaire. 1 franc la douzaine.

M. ALFRED REYBAUD, va donner dans peu de jours, au Grand-Hôtel, une séance expérimentale, de magnétisme et d'hypnotisme, précédée d'une conférence scientifique, sous les auspices des députations de la Drôme, des Bouches-du-Rhône, et des Sociétés poétiques, artistiques et littéraires « *La Cigale* », « *La Sartan* », et les « *Félibres parisiens.* »

La date dépend d'une décision de la Presse pour les Fêtes aux bénéfices des Inondés du Midi, au profit desquels cette séance sera donnée.

Le mardi, 15 courant, M. Alfred Reybaud a fait dans notre salon, rue des Petits-Champs, une répétition préparatoire, avec plusieurs sujets.

M. SAINTOT, président de la *Solidarité spirite*, société de secours mutuels, 34, quai de l'Hôtel-de-Ville, à Paris, demande à nos frères fortunés, des vêtements et souliers pour un jeune homme de 13 ans, une fille de 11 ans, pour un homme au-dessus de la taille moyenne. Puisse cette demande de M. Saintot être entendue, notre frère est l'honnêteté et la charité même.

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine par M. Jules-Edouard Bérel, libre-penseur (1).

Ce volume contient beaucoup de bonnes pensées et de beaux sentiments. Il est mis à la portée de toutes les intelligences par un style bonhomme fait pour plaire aux simples. Ici, nul artifice de langage, nul procédé littéraire destiné à frapper et à éblouir. La vérité toute nue suit son chemin, sans se préoccuper du qu'en dira-t-on.

(1) Prix 3 fr. 50, Librairie des Sciences psychologiques.

Est-ce bien la vérité qui se dégage de la critique de M. Bérel? N'a-t-il jamais dépassé le but qu'il voulait atteindre? Nous trouvons, quant à nous, qu'il a été un peu loin dans ses attaques, et que si le Clergé ne nous donne pas toujours l'exemple des hautes vertus, il recèle néanmoins dans son sein des hommes honorables. Il n'est que trop vrai que l'ultramontanisme est l'ennemi-né de tous les progrès qui nous sont chers. Mais les spirites doivent se placer au-dessus des vices et des erreurs d'une caste et combattre pour la vérité sans descendre à invectiver leurs adversaires.

Ce qui justifie en partie la véhémence de la polémique de M. Bérel, c'est son indignation. Cette âme honnête qui sent profondément Dieu, cette conscience amoureuse du devoir, ont été choquées de la dépravation de nos mœurs et, devant le flot montant de l'immoralité, l'écrivain a voulu stigmatiser le mal en flagellant ceux qui ont manqué à leur mission d'éclaireurs de l'humanité. L'auteur voudrait remplacer la Religion catholique, apostolique et romaine par l'enseignement de celui qui n'a prêché que l'amour aux hommes. Admirateur de la parole du Christ, il l'oppose sans cesse aux pharisiens modernes, dont le culte est plutôt sur les lèvres que dans le cœur.

M. Bérel se dit spirite et prétend que son volume lui a été inspiré par Dieu même. C'est lui donner une trop haute origine. Nous ne doutons nullement que la *Critique du Clergé* ait été écrite médianimiquement, étant donné le peu de temps mis à l'exécution de cette œuvre; mais si M. Bérel connaissait mieux le spiritisme, il saurait qu'il n'est pas besoin de l'intervention divine pour produire un ouvrage de ce genre, et qu'il suffit pour cela d'un esprit humain désincarné. Nous recommandons cette œuvre d'un esprit droit, sincère, ami de la justice et de la moralité (1).

Le journal LA LUMIERE a reparu, comme l'avait promis Mme veuve Grange; nous avions annoncé ce journal en le mettant sur la couverture de la *Revue Spirite*, mais il est bon et utile que nous renouvellions cette annonce, pour prévenir les spirites sympathiques à l'œuvre de *la Lumière* et à son estimable et honorable directrice. Se réabonner, 6 francs par an, boulevard Montmorency, 75, Paris-Auteuil. Nos vœux bien sincères pour le succès de cet organe de notre cause.

(1) Vient de paraître :
Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine, par Jules-Edouard Bérel, libre-penseur. Prix : 3 fr. 50.

ERRATA. — Page 84, *Revue* du 1er février 1887, lire, ligne, 13 : *et voici ce dilemne*, au lieu de *et le voici*. Ligne 34, lire: *violentes, la discussion*, au lieu de *violentes à saplvssion*. Ligne 47, lire: *au lieu de faire*, en place de *ou bien de faire*. — Page 85, ligne 21, lire : *des prodiges effrayants*, au lieu de : *de prodiges effrayants*.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 5 | 1er Mars 1887

AVIS. — Réabonnez-vous par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie. L'abonnement continue, sauf avis contraire et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

Dimanche des Rameaux, anniversaire d'Allan Kardec ; nous convions nos amis à se rendre au cimetière du Père Lachaise, à deux heures très précises, pour la cérémonie commémorative, le 3 avril, le dimanche le plus rapproché du 31 mars. — Le soir du même jour, banquet annuel; une note prochaine préviendra nos amis et désignera le lieu de réunion pour ce repas.

DIALOGUE ENTRE DEUX BÊTES

Joko pense, en contemplant le ciel bleu et la belle et luxuriante nature de Pondichéry; il réfléchit et parle ainsi à un éléphant monstrueux, *Kioumi*, son ami fidèle : Tu es un savant, dit-on: or quelle différence d'aspect et de moyens entre nous deux; moi, très petit, observateur, l'agilité étant ma règle, je puis me jucher prestement sur ta tête, grimper ou sauter d'un arbre à l'autre, monter ou descendre avec la plus grande facilité lorsque m'en vient le caprice; je suis écervelé. Toi, énorme, ta masse imposante te permet de porter un monument, ta trompe déracine un arbre ou cueille une petite fleur; ton pied large et puissant écraserait un singe vingt fois gros comme moi, et ta force bien étonnante est servie par une intelligence remarquable, chacun le reconnaît. Or sais-tu le pourquoi de cette différence entre nous deux, cher philosophe?

Kioumi. — En nous créant Dieu a montré sa puissance; la variété des espèces animales et végétales fait l'harmonie sur notre terre. Tu es petit, m'as-tu dit, mais il est plus piètre que toi, et je ne compte pas les infiniment petits; je suis grand, mais le suis moins qu'un arbre et qu'une montagne; la montagne n'est rien, comparée à la grosseur de la terre sur laquelle elle est assise, et vue de loin, elle semblerait un brin de poussière posé à la surface d'un fruit. La terre, disent nos sages qui le prouvent, ne serait elle-

même semblable qu'à un brin de poussière, si elle tombait sur la surface du soleil qui nous éclaire.

Joko. — Celui que tu nommes Dieu a donc créé la terre, les arbres, les fruits, bêtes et gens? Comment est-il donc fait, ce Dieu, est-il plus gros que toi, des milliers de fois?

Kioumi, — Dieu est un grand esprit, puisqu'il anime toutes choses sur la terre aussi bien que dans le ciel où roulent les étoiles; il est impersonnel, n'a pas de forme déterminée et, nous pouvons l'affirmer, il est le principe actif, infini, qui remplit l'Univers infini, celui par qui tout est vie et mouvement, qui ne fait jamais un mouvement s'il n'a sa raison d'être.

Joko. — Je t'écoute avec attention, mon vieil ami, car tu m'as appris à penser, à méditer. Comment sais-tu d'aussi belles et grandes choses?

Kioumi. — Toi-même, tu sais beaucoup plus qu'une infinité d'autres singes, camarade, cependant ton corps est semblable au leur; ce qui vous différencie, c'est le savoir, la réflexion, la sagesse, et tout cela ne vient pas seul, car il faut l'acquérir en vivant bien des fois; tu es un singe qui as eu plusieurs existences sur la terre; aussi peux-tu, ayant acquis de l'expérience, me poser des questions précises. Dans mon espèce, la vie est longue on souffre, on aime, on voit mourir les anciens et cela fait observer et méditer; puis, mon père et ma mère m'ont transmis leur savoir. Les hommes ne comprenant pas notre langage, nous considèrent plus bêtes que nous le sommes, et cependant nous avons une bonne dose de raison et de justice entre nous, famille d'éléphants.

Joko. — La terre est donc bien grande? tu me dis que Dieu, principe actif, est infini et remplit l'Univers infini. Qu'est-ce donc que l'infini? Si je marchais pendant huit jours, arriverais-je à la fin de la terre?

Kioumi. — La terre n'a pas de fin, puisqu'elle est ronde et fait le tour sur elle-même en vingt-quatre heures; elle a dix mille lieues de tour. Or la terre est éclairée par le soleil autour duquel elle tourne en 365 jours, et lorsque la nuit arrive, c'est que le côté de la terre sur lequel l'ombre s'étend est à l'opposé de celui que le soleil échauffe et éclaire. Notre terre en tournant autour du soleil en est plus ou moins rapprochée, ce qui fait la différence des saisons, printemps, été, automne, hiver. Or d'autres planètes tournent autour du soleil et notre soleil lui-même tourne dans l'espace autour d'autres soleils infiniment plus volumineux que lui, et cela à des distances mathématiques qui effraient l'imagination. Je t'expliquerai plus tard ce que c'est que l'infini.

Joko. — Tu ne saurais croire le bonheur que j'éprouve à t'entendre m'expliquer ces choses si belles et si étonnantes; tu me diras un jour

pourquoi, nous ne tombons, pas sur une boule ronde qui tourne sur elle-même et autour du soleil, pourquoi nous ne sommes point lancés au loin par son mouvement si rapide de translation; un mécanicien sublime, principe actif et Dieu, pouvait seul créer de telles choses comme tu l'enseignes. Les hommes savants doivent aimer ce Dieu; s'incliner devant lui et, par leurs bonnes actions, le remercier de leur avoir permis de le comprendre surtout, et sans doute, de l'imiter par leur bonté, leur intelligence et leur savoir.

Kioumi. — L'homme est variable, différent de son semblable; les uns passent le temps à boire des liqueurs enivrantes; beaucoup vivent dans la débauche. Les autres ne pensent pas au sublime ouvrier des mondes; croire au principe actif qui les a créés leur semble inutile et gênant. Il en est de très savants qui professent l'athéisme, c'est-à-dire qu'il n'y a rien que la matière brute. Comme si le principe actif qui remplit l'infini, ne s'était pas servi du principe passif composé d'hydrogène, d'oxygène, d'azote, de carbone, pour former tous les corps plastiques, y compris le corps de l'homme, instrument parfait que le principe actif a préparé pour mieux se manifester sur la terre.

Joko. — C'est clair, par nous, bipèdes et quadrupèdes, Dieu, principe actif, ne peut qu'imparfaitement se manifester.

Kioumi. — Il n'y a pas que la matière brute, il y a ce qui meut l'Univers; il y a les corps plastiques qui sont mus et transformés par la matière active, ou si tu le veux par le grand ouvrier. Ils ne l'ont jamais vu, disent-ils, mais l'étude et la recherche le démontrent surabondamment.

Joko. — Au petit singe cela paraît insensé, et je ne suis qu'un ignorant; regarder le ciel et la terre, étudier et méditer, c'est se faire la preuve qu'un moteur intelligent a dû préparer un plan pour la création, car tout est harmonie dans ce plan de l'univers qui a reçu et reçoit son exécution chaque jour.

Kioumi. — C'est un réel plaisir de t'instruire, car tu sais écouter et ton sens est droit; tu admires l'ordonnance si sage de toutes choses et cela me fait plaisir; sache-le, nos arrière-grands-pères, il y a des milliers d'années, avaient résolu scientifiquement cette question essentielle du principe rationnel de toutes choses. Ton enthousiasme de néophyte m'a fait oublier de te compléter ma pensée sur la pensée des hommes au sujet de Dieu, grand ouvrier et grand architecte des mondes; s'il en est qui sont ingrats, d'autres pensent autrement et l'honorent en conformant leurs actes et leurs paroles à la loi de justice voulue par Dieu, principe actif.

Joko. — Tu me rassures, ami, sur le bon sens et la logique des hommes.

Kioumi. — Laisse-moi donc achever, jeune impatient; ceux qui honorent Dieu comme je le comprends croient à une autre vie, et sont convaincus que l'homme arrivera peu à peu à la perfection, en se réincarnant après la mort du corps plusieurs fois sur cette terre, pour toujours mieux y apprendre le pourquoi de la vie, ou bien en revivant sur des mondes plus avancés que le nôtre; le progrès est infini, et éternel, comme le principe actif qui ne pouvait faire autrement, sa logique et sa nature le voulant absolument et fatalement.

Joko. — Penses-tu, Kioumi, qu'en progressant dans cette vie à l'état de singe, j'aurai mérité après la mort de mon corps de renaître dans le corps d'un éléphant pour l'animer avec intelligence, comme tu le fais en m'en donnant la preuve?

Kioumi. — La volonté et l'esprit de suite, l'amour de la justice toujours plus grand en nous, donnent à l'âme rudimentaire le droit de monter tous les échelons de la vie; ce qui s'intelligente ne se perd jamais et, comme le principe actif n'a rien fait d'inutile, tout progresse fatalement et logiquement; en conséquence, après une série de transformations, le singe comme l'éléphant acquièrent le droit de faire partie de l'humanité.

Joko. — Ce serait pour moi le comble du bonheur; je l'espère, car tu es un sage véritable.

Kioumi. — Non seulement je l'espère, mais tout me dit que nous en avons l'assurance; nous souffrons, nous gémissons sans cesse, et la douleur épure le caractère, le grandit, lui ouvre les plus nobles conceptions sur la vie éternelle; Dieu, grand architecte, étant fatalement, logiquement juste, n'a qu'une règle et qu'une loi qui ne peuvent exclure de l'avancement, dans l'échelle animale, des êtres tels que nous, que les philosophes nomment déjà leurs frères cadets.

Joko. — Ces espérances réalisées en fait, cela console et émerveille; mon admiration pour le principe qui meut n'a plus de bornes; je m'incline, je pense, je prie et comment bien prier?

Kioumi. — La forme ne fait rien à la chose; médite avec intelligence et selon la raison, que tout parte d'un cœur et d'un esprit éclairé et sous l'acte de la volonté, la pensée d'un petit tel que toi, d'un monstre tel que moi, s'élève également et magnétiquement vers le Dieu de la conscience, de la raison, du véritable savoir.

Joko. — A partir d'aujourd'hui je méditerai chaque soir sur les actes de ma journée, froidement, simplement, avec l'esprit de sagesse; je me ferai justice en orientant chaque jour de ma vie vers le bien et l'amour de mes semblables, vers la justice qui est immanente en chaque chose. Puisse mon exemple servir à la race à laquelle j'appartiens et je me désincarnerai plein

de satisfaction, car mon passage dans cette dernière épreuve n'aura pas été inutile ! Modestement, comme un tout petit personnage, j'aurai contribué à mettre en lumière de saines et fortifiantes vérités et prouvé, comme toujours, que les petits ont toujours fait avec logique ce qui est véritablement grand. En même temps, j'aurai rendu un hommage mérité à Dieu qui est le principe actif, ou le grand ouvrier, ou le sublime architecte, au Dieu de la logique et du bon sens, de quelque nom qu'on le veuille affubler.

GARIMOND.

VUE DES COULEURS, PAR UN AVEUGLE

Je vous signale un fait dont j'ai été le témoin il y a quelque temps. Il existe à Lorient un jeune aveugle de naissance nommé G... Ses parents garantissent qu'il ne peut rien voir et n'a jamais rien vu ; on peut d'ailleurs s'en rendre compte en essayant de le surprendre, car il a sur les yeux une pellicule blanchâtre qui prouve sa cécité. Or, j'ai été témoin d'une expérience curieuse et importante au plus haut degré : Si l'on présente à ce jeune homme des écheveaux de laine ou d'autres objets de diverses couleurs, il nomme la couleur de chacun d'eux, après les avoir palpés et agités dans ses doigts. L'expérience se fait aussi bien si l'on interpose un obstacle entre ses yeux et l'objet expérimenté, et même lorsque cet objet est placé derrière lui.

La seule condition exigée est celle-ci : qu'il puisse toucher l'objet et agiter ses doigts autour, ou même, mais à un moins haut degré, que l'objet soit seulement à découvert et à proximité d'une partie de son corps ; il distingue mieux avec les mains, et c'est au-dessus du crâne qu'il se représente mieux les couleurs. Du côté droit du corps, il distingue plus vite et mieux le jaune ; à gauche, c'est le bleu. Etant étonné, devant les parents, de le voir nommer des couleurs qu'il n'avait jamais vues, ils me dirent que leur fils, étant encore jeune, avouait que, depuis quelque temps, il avait cette impression en passant près de divers objets, de sentir des actions différentes pour chacun d'eux et constantes pour le même ; la nuit, seulement, il ne sentait rien.

Interrogé sur la nature de ses sensations, il ne put les analyser. Il en fut souvent question, dans la suite, entre lui et ses parents, jusqu'au jour où une personne eut émis cette pensée : qu'une même couleur devait lui produire une même sensation et, l'ayant expérimenté avec l'aveugle, son idée se confirma. En donnant de la couleur à la sensation éprouvée par l'aveugle, celui-ci en arriva à donner lui-même le nom de la couleur à sa sensation, mais longtemps il confondit le rouge et le vert. Avec la pratique, il sentit que

le vert était plus *aigu* (c'était son expression) que le rouge. Il disait que ces couleurs lui semblaient être deux mêmes notes d'octaves différents. Il avait sensation de la lumière solaire par une sorte d'engourdissement.

J'ai encore un autre fait à vous faire connaître : une dame, en la véracité de laquelle j'ai toute confiance, m'a affirmé que, l'année dernière, un matin, ses deux enfants étant à déjeuner, tandis qu'elle versait le chocolat dans la tasse du plus jeune, alors âgé de sept ans, celui-ci se crispa tout à coup sur sa chaise, et, sans rien dire, la tira très fortement par la robe ; sa mère étant occupée ne put se retourner de suite et, lorsqu'elle le put, le petit garçon avait les yeux fixes, il était tout pâle. Interrogé, il dit : j'ai vu un *monsieur* tout noir, assis là, sur la chaise, je n'ai pu distinguer son visage. Cela lui avait enlevé l'appétit et, de longtemps, il ne voulut approcher de la chaise ; plus tard, je ne sais ce qui se passait dans sa jeune imagination, mais il ne pouvait plus souffrir la moindre poussière sur les chaises, prétendant voir là quelque chose comme des traces de l'*homme* qui lui avait fait peur.

Si l'un ou l'autre de ces deux récits vous semble digne de la publication, je vous autorise à les insérer. Le nom du jeune aveugle est M. G..., et je ne puis prendre sur moi d'en autoriser la publication.

Je cherche toujours à former un groupe ; j'ai répandu nos idées et fait plusieurs adeptes, mais ils se refusent à former un groupe. Patience ! Nous avons fait, mon ami Saindret et moi, distribuer des feuilles à la porte des cimetières. Quelqu'autre que mon ami Saindret et moi, vous a-t-il écrit depuis un an ? Autrefois, il y eut à Lorient un groupe spirite, dirigé par M. et Mme Le P... ; ces derniers ayant été obligés de quitter Lorient pour Quimperlé, situé à quelques lieues d'ici, le groupe s'est dissous. Il y a deux mois, je leur écrivis une lettre, mais ils sont très âgés et ne purent répondre par lettre ; ils me firent dire d'aller les voir, qu'ils étaient enchantés de sympathiser avec un frère en spiritisme.

S'il fallait croire tout ce que racontent ici les paysans, les esprits se manifesteraient quotidiennement autour d'eux. Un menuisier m'a raconté que, chaque nuit, il entendait les âmes des défunts faire leur choix de planches pour leur cercueil ; un garçon d'écurie m'assure que les esprits follets, qu'il appelle Korrigans, viennent la nuit, soigner les chevaux et tresser leurs crinières. Cette dernière croyance est fort répandue en Bretagne, et il m'a été donné, en effet, de constater avec étonnement que les tresses formées ainsi, durant la nuit, étaient assez régulières et serrées ; cela est-il dû à une action hygroscopique qui produit la torsion et l'enroulement des crins ? En tous cas, le phénomène est curieux. Je crois que, témoins très souvent de phénomènes réels, qui leur ont donné la croyance et l'amour du merveilleux, ils

en sont arrivés à en voir partout; ils aiment ensuite à les narrer, avec embellissements et amplification. Emile PAYEN.

NOTA. — Nous remercions vivement notre correspondant d'avoir pu observer, de nous avoir fait part de ses recherches; pour répondre à sa demande, nous lui dirons ce qui suit :

Un somnambule parfait, dont les paupières sont hermétiquement closes, voit les objets, leur couleur, en les touchant à un endroit quelconque de son corps; de même, il décrira les objets que son moi, son œil intérieur peut voir, en se transportant à distance, et cette distance n'a pas de limites. Si le sujet est parfait, il détaillera la forme et la couleur des personnes et des choses.

L'aveugle de Lorient voit comme les somnambules. Ce fait est très intéressant, en ce sens, qu'il vient corroborer nos observations sur la vue de nos somnambules, rendues aveugles par l'action magnétique.

Le petit garçon qui a vu un personnage assis sur une chaise, personnage qui a disparu soudainement, doit être un médium voyant; ce fait est usuel, mais il est bon de le citer!

Actuellement, les manifestations des esprits, qui ont toujours existé, que l'on sait être réelles, ne sont plus considérées comme des hallucinations, ne sont plus celées avec soin; or, chacun se plaisant à les relater, à les évoquer, nous savons, de source certaine, que les morts, ayant conservé leurs passions, leurs coutumes par-delà la tombe, peuvent, s'ils furent menuisiers, choisir les planches bonnes pour les cercueils, et s'ils aimèrent les chevaux et furent habitués à les soigner, renouveler leurs soins à ces animaux, si bons et si utiles; s'ils choisissent la nuit pour accomplir cette œuvre, c'est que l'ombre est favorable à l'éclosion de certaines puissances. La plupart des œuvres de laboratoires et de recherches chimiques exigent une lumière diffuse, et les esprits nous ont prévenu que, dans la plupart des cas, ils ne peuvent se manifester, à l'aide de faits tangibles, que dans l'ombre. Cette théorie est confirmée par la pratique, l'expérience l'ayant prouvé surabondamment. P. G. L.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

Voir la *Revue* du 15 février 1887.

III

Examinons maintenant ce qui se passe dans le fait télépathique (apparition d'un vivant qui va mourir à un autre vivant), fait qui, prétend-on,

diffère *de bien peu* de la suggestion mentale ordinaire. — Nous allons voir l'état dans lequel se trouve la personne qui suggestionne (à son insu) et la personne suggestionnée, en lisant d'abord un récit emprunté aux *Phantams of the living*. Ce récit a été fait aux auteurs du livre par M. Longet, de Paris, membre de l'Institut.

« Notre savant confrère, dit-il, M. Jules Cloquet, nous a raconté que, sor-« tant, fort avant dans la nuit, d'une soirée chez M. Chomel et s'étant « endormi, il vit en songe un fantôme qui lui représentait son frère Hippo-« lyte. Il portait sur son dos une grosse liasse de papiers qu'il jeta au milieu « de la chambre en lui disant : *Maintenant je n'ai plus besoin de rien*, et il « disparut. A son réveil, M. Cloquet raconta ce songe aux personnes de son « entourage sans en être autrement impressionné. Il se rendit à l'hôpital, « fit sa leçon de clinique comme à l'ordinaire ; puis M. Girou do Busarein-« gnes lui dit, en lui prenant le bras : Ton frère Hippolyte est malade. — « Allons le voir, répondit M. Cloquet. Chemin faisant M. Girou de Busa-« reingnes lui apprit qu'Hippolyte Cloquet était mort dans la nuit d'une « attaque d'apoplexie. »

Ainsi le suggestionneur, *inconscient* assurément, serait, dans ce cas, un individu au lit de mort; le sujet impressionné, *à distance*, serait une autre personne bien portante, ou du moins se trouvant dans un état de corps et d'esprit tout différent de l'état qui caractérise les hypnotiques.

Voici un autre fait emprunté aux annales de la télépathie. Il a déjà été publié dans la *Revue spirite*, par M. Metzger, lorsqu'il rendait compte des travaux de la *Society for psychical research* de Londres, dont les auteurs des *Phantams of the living* font partie :

« Un homme *parfaitement éveillé*, sa lampe allumée, aperçoit, vers les « deux heures du matin, quelqu'un qui entre dans sa chambre comme par « mégarde, et s'arrête pour regarder dans le miroir placé sur la table. A son « habillement, à sa manière de porter les cheveux par derrière, il lui semble « reconnaître Robinson Kersey, qui avait vécu avec lui pendant environ huit « ans, d'abord comme apprenti, ensuite comme journalier. Quand il se leva « dans son lit et l'appela, la vision disparut instantanément. Quelques jours « plus tard, il sut que cette personne était morte *au moment où il l'avait vue « lui apparaître*. »

On ne peut comparer ce fait à un rêve. La personne qui, pour un instant, a été impressionnée, prétend qu'elle se trouvait éveillée au moment du phénomène. Quant au suggestionneur il est — comme celui de l'autre fait relaté plus haut — sur le point de mourir au moment où il apparaît. Il est bon de faire remarquer aussi que les sujets, dans les deux récits précédents,

n'ont pas été *préparés* comme les malades hypnotiques, et que c'est spontanément que la vision se manifeste à eux. Cependant il n'y avait là, d'après nos adversaires, qu'un fait *inconscient* de suggestion mentale. La pensée du mourant *agirait à distance*, chose possible, d'après certains savants. « Ceux « qui pensent que force est synonyme de mouvement et que toute activité « psychique s'accompagne de mouvement, dit la *Revue scientifique*, ne feront « aucune difficulté pour admettre que la pensée, comme tout autre mouve« ment, puisse agir à distance; car toutes les forces, c'est-à-dire tous « les mouvements agissent ainsi (1). » Si nous admettons que la pensée agit à distance — sans nous préoccuper de la façon dont elle doit être projetée pour se manifester de la sorte — nous ne refuserons pas de croire qu'elle peut faire naître, dans un cerveau étranger, *préalablement préparé pour cela*, et à condition que la distance soit très faible, une idée, une suite de phrases. Mais il est plus difficile de croire qu'elle a la possibilité, toujours en agissant à distance, de présenter l'image exacte de la forme charnelle qu'elle imprègne à un cerveau *non préparé*, c'est-à-dire n'ayant jamais été soumis aux pratiques de l'hypnotisme.

La théorie de la transmission de pensée à distance, avec accompagnement d'images, *et s'exerçant sur des sujets neufs*, n'a donc, à mon avis, aucune base sérieuse. Elle n'est pas plus solide que cette opinion vulgaire qui nous présente la pensée comme se déplaçant à chaque instant — ce qui nous fait dire, en parlant d'actions accomplies très vite, qu'elles ont été « rapides comme l'éclair, rapides *comme la pensée* ». En réalité, lorsque notre pensée semble se transporter sur un point quelconque, en dehors de nous, c'est notre souvenir seul qui agit. Lorsque je songe à une personne absente, à un objet éloigné, une image, qui n'est autre chose que la reproduction de l'idée que je me fais — soit parce que j'aurai vu déjà cette personne ou cet objet, soit parce qu'on m'aura dépeint l'une ou l'autre — une image, dis-je, se présentera devant ma conscience. Mais ma pensée ne se sera point déplacée pour aller chercher cette image, car je ne la vois point telle qu'elle se montrerait à mes yeux, si elle se trouvait véritablement devant moi, mais bien comme elle était lorsque je l'ai vue, ou lorsqu'on l'a déposée dans ma mémoire en m'en faisant la description, et telle, par conséquent, que, d'après mon jugement, elle doit être encore. C'est donc ma mémoire qui agit, mais ce n'est pas ma pensée. La pensée est une faculté de l'esprit, ou plutôt elle est l'esprit lui-même; et, s'il lui arrive — comme le prouvent les phénomènes du magnétisme — d'abandonner les organes par lesquels elle se manifeste

(1) Voy. *Revue scientifique* du 11 décembre 1886

habituellement, dans ce cas, c'est, en réalité, le *moi* fluidique tout entier qui s'en va. On peut dire alors que la pensée véritablement *se déplace*, se rend ailleurs, voit ce qui s'y passe, et le répète ensuite par l'organe de la parole.

Pour essayer de faire comprendre comment, d'après eux, la pensée peut agir à distance, les savants citent l'expérience du photophone (1). « Voici, « dit-on, un photophone dans lequel la parole se trouve transmise par un « rayon de lumière, mais, à vrai dire, la parole n'est déjà qu'une transfor- « mation de la pensée, et on peut dire que la pensée a été transmise par un « rayon lumineux. » C'est possible, mais il y a un véhicule — le rayon — qui emporte cette émanation du moi intelligent. « Mais, dit-on encore (2), « quelque matière plus subtile que l'éther ne peut-elle pas transmettre les « vibrations de la matière pensante, sans sa transformation préalable en un « mouvement grossier?... » C'est possible encore, mais vous n'en savez rien et vous n'établissez que des hypothèses. On va même jusqu'à dire dans le monde savant, qu'un objet matériel « peut s'imprégner d'une pensée puis- « samment formulée par son auteur et la provoquer *à distance et à plusieurs « jours d'intervalle* chez un autre individu spécialement organisé pour cet « acte de suracuité sensorielle (3). » Hypothèse toujours, et qui se trouve même en contradiction avec la précédente, car, d'après celle-ci, ce serait seulement la matière à l'état supérieur qui pourrait transmettre les vibrations de la *matière pensante*

Mais ne semble-t-il pas, si l'on admet cette théorie de la pensée agissant à distance et s'affirmant, au terme de sa course, par la production d'une image, qu'il faudrait tenir compte de la longueur du chemin parcouru? Si toutes les forces « c'est-à-dire tous les mouvements » agissent à distance, les savants n'ignorent pas — et les belles expériences de la transmission de la force en sont la preuve — qu'il y a dans le parcours une déperdition. Dans le cas qui nous occupe, cette déperdition devrait se traduire par un affaiblissement de l'image qui lui enlèverait cette netteté signalée précisément par ceux auxquels elle se montre.

On objectera peut-être que la comparaison n'est pas possible, parce que le véhicule chargé de transmettre la force est un instrument fabriqué par la main des hommes et forcément imparfait. Nous parlons, dira-t-on, d'une matière *plus subtile encore que l'éther*, moyen de transmission supérieur à

(1) Voy. *De la suggestion mentale*, par M. Ochorowicz, 1 vol. Doin, 1887.

(2) Voy. *Revue scientifique* du 11 décembre 1886.

(3) Voy. *Force psychique et suggestion mentale.*

l'autre et devant produire des résultats meilleurs. Prenez garde, Messieurs les savants, répondrai-je, car vous entrez sur un domaine où votre matérialisme court le risque de se perdre. Si la pensée est transmise par « une matière plus subtile encore que l'éther »; par une matière supérieure, que vous n'expliquez même pas, pourquoi cette matière ne serait-elle pas l'enveloppe et par conséquent le véhicule naturel de la pensée, c'est-à-dire le *périsprit* des spirites ?

Ainsi pas une seule des hypothèses que présentent les hommes de science n'explique d'une façon rationnelle comment il se fait que l'image d'une personne qui va mourir apparaît quelquefois à une autre personne. Cependant le phénomène est réel, incontestable. La cause vraie échappe aux savants, qui ne veulent pas d'ailleurs en entendre parler et se bornent enfin à mettre le tout sur le compte de la *force psychique*. « La suggestion mentale, les « rêves véridiques et les fantômes des vivants pourraient donc être conçus, « dit la *Revue scientifique*, comme divers degrés de manifestation ou d'in- « fluence de cette *force psychique* dont on commence à prononcer le nom en « attendant qu'on en vérifie l'existence. »

Qu'est-ce donc que cette force psychique dont le monde savant consent enfin à se préoccuper ?

(*A suivre.*) ALEXANDRE VINCENT.

CE QUE DIT L'EXPÉRIENCE

Dans la *Revue* du 1[er] février, M. Metzger trouve que j'abaisse trop la France, que je flatte trop les protestants dans mon article sur le spiritisme et ses adversaires ; tenant à l'estime de M. Metzger dont j'apprécie beaucoup la spiritualité éclairée, je m'explique. Dans l'histoire de France, je constate l'imprévoyance, l'incapacité de la plupart de nos hommes d'État et le mauvais résultat de nos guerres en général. Les seules guerres utiles sont celles où la France s'est défendue chez elle, celles de conquêtes lui ont été improductives et désastreuses.

Notre première république remporta de brillantes victoires en expulsant ses ennemis ; mais les conquêtes de Napoléon I[er] finirent par d'affreux désastres. Les souverains puissants provoquent des guerres et finissent presque toujours par être battus. Les souverains moins puissants vivent tranquillement chez eux, sont généralement respectés par leurs voisins, personne ne songeant à les attaquer, puisqu'ils ne menacent personne. Généralement, toute guerre vient de quelque provocation, et la plupart d'entre elles pourraient être évitées. Napoléon III entreprend de grandes guerres

sans nécessité, coûteuses en Crimée et en Italie, utiles à autrui, échoue au Mexique et contre la Prusse, léguant une déplorable liquidation à la France républicaine. Celle-ci se libère heureusement des Allemands, mais oublie que l'économie est l'hygiène des gouvernements; au lieu de cicatriser ses récentes blessures, elle est comme ces jeunes gens de bonne famille dépourvus d'expérience qui, héritant de grandes fortunes, les gaspillent en les croyant inépuisables, ce qui détermine un arrêt dans le monde des affaires. La France ayant immobilisé d'importants capitaux à des travaux peu productifs, ne peut établir ses budgets annuels, augmente nos appréhensions et nous sommes en pleine paix; que serait-ce si la guerre était déclarée!

Les Français, façonnés à l'imprévoyance par l'éducation cléricale, se font illusion, repoussent les sombres idées, se heurtent souvent aux catastrophes et aux révolutions sans les prévoir; honnêtes et confiants, ils manquent généralement de ce flair observateur si nécessaire dans les affaires compliquées de notre époque; ils ne savent pas voir par eux-mêmes; la plupart n'agissent qu'en imitant les autres, prennent conseil hors d'eux-mêmes, manière d'être par entraînement, et non par la réflexion qui provient d'un enseignement religieux qui voile le jugement et l'esprit d'observation, et dans la vie pratique annihile l'initiative.

M. Metzger me répond : la France ne va pas de mal en pis, car elle a conquis la liberté de conscience et l'instruction pour tous, excellents outils de la pensée. Je le reconnais, et j'ajouterai qu'elle dispose de tous les outils nécessaires au complet développement de la pensée et de la liberté, mais les Français ressemblent certainement à ces apprentis inexpérimentés qui ne savent faire usage des outils perfectionnés dont ils se servent, inexpérience qui provient, selon moi, de l'Église romaine qui a toujours formellement interdit à ses fidèles l'apprentissage et l'usage de tout ce qui pouvait développer la liberté de pensée. Le catholicisme fait, pour une époque barbare, est en constante opposition avec les idées modernes, et c'est lui que nous devons combattre énergiquement, mais sans violence, le progrès de l'avenir étant là. Nous avons là de redoutables ennemis, habiles à exploiter une faute et nous devons éviter d'en faire dans les finances, dans ce qui qui pourrait amener la guerre, ce qui touche le plus les bourgeois et les paysans.

J'aurai fait un tableau idéalisé des protestants; mais le protestant a des rapports plus faciles que le catholique avec les gouvernements et les populations, question que je traiterai dans la suite de l'article concernant le spiritisme et ses adversaires.

Oui, les pasteurs protestants sont nommés par le suffrage universel; en

France et en Suisse, le calvinisme est la religion protestante reconnue et rétribuée; tous les protestants, à 21 ans, sont électeurs pour ce qui concerne leur culte, s'ils n'ont pas démérité et adhéré au *Credo* protestant; la pratique du culte n'est pas exigée.

Les membres du conseil presbytéral de chaque paroisse sont nommés par la majorité des paroissiens; le consistoire qui réunit plusieurs paroisses, est composé du pasteur de chaque paroisse suffragante et d'un délégué de chaque conseil presbytéral, il contient ainsi autant de laïques que de pasteurs: les membres du consistoire nomment ceux du syndic destinés à résoudre les hautes questions du culte. Un pasteur doit être bachelier-ès-lettres et muni de son diplôme en théologie, il est présenté par le conseil presbytéral de sa future paroisse au consistoire qui valide son élection. L'État la sanctionne à peu près toujours. Les Églises libres, qui veulent la séparation de l'Église et de l'État, nomment et paient elles-mêmes leurs pasteurs. En Angleterre où les ministres ont conservé la hiérarchie et les biens de l'Eglise romaine, ils sont un peu plus dans la dépendance de l'État. La nomination des pasteurs luthériens s'éloigne peu de celle des calvinistes. Ainsi, la nomination des pasteurs calvinistes ou libres est basée sur le suffrage universel à plusieurs degrés des protestants inscrits; les diverses sectes protestantes se rapprochent plus ou moins de ce mode d'élection. Ainsi, les protestants choisissent et nomment leurs pasteurs qui, dans aucune secte, ne peuvent leur être imposés, tandis que les curés et vicaires le sont toujours aux catholiques par les évêques qui croiraient déroger à leur omnipotence en consultant les fidèles ou les autorités de la localité. Ces deux modes de nomination caractérisent parfaitement les deux cultes : le prêtre s'imposera avec la haute assurance de l'Église infaillible et indiscutable qu'il représente; le ministre, modestement appelé par le troupeau qu'il doit diriger, en sera le bon conseiller et le pasteur évangélique.

Si j'ai flatté les protestants, c'est que les penseurs indépendants n'ont rien à redouter de leur part; ce sont même d'utiles auxiliaires à opposer à l'envahissement clérical, surtout dans le midi de la France où les passions religieuses sont ardentes; n'oublions pas que nous devons en grande partie aux protestants le mouvement libéral des temps modernes, c'est pour cela que l'Eglise romaine les redoute et les exècre; si par quelques dogmes ils ne s'accordent pas avec les libre-penseurs, le libre examen avec l'aide du spiritisme les amènera peu à peu de notre côté.

Votre tout dévoué, AMY.

DE LA DISCUSSION NAIT LA LUMIÈRE

Toulouse, 10 *janvier* 1887 : A la suite des discussions qui ont eu lieu dans la *Revue* entre les spirites stationnaires et les spirites progressistes, sur les questions Esprit, matière, Dieu, etc., nous avons eu, dans nos réunions mensuelles du Cercle, de petites discussions sur les mêmes questions.

Quelques-uns voudraient que la *Revue spirite* n'ouvrît pas ces colonnes aux doctrines qui ne sont pas orthodoxes, et restât, en quelque sorte, dans la situation laissée par Allan-Kardec.

D'autres, et je suis du nombre, pensent que la discussion doit rester ouverte ; il serait dangereux, imprudent et malavisé, dès que des hommes d'étude semblent venir à nous, de leur fermer la porte par notre exclusivisme. Donc, la *Revue* fait bien de tenir le monde spirite au courant de ce qui se produit de nouveau, soit dans les publications, soit dans les groupes qui se rattachent à nos doctrines. Si nous fermions la porte à la discussion, tout serait fini comme progrès de la doctrine. Parmi les spirites, il est des esprits jeunes qui, n'étant point allés au fond des choses, ne voient de la doctrine que le côté religieux et ne sont pas initiés à la filiation de la doctrine spirite avec les idées d'ordre social et toutes les autres sciences ; pour initier nos frères à cette conception, nous ne pouvons nous parquer dans des idées exclusives, si élevées soient-elles. Le spiritisme, pour accomplir sa mission dans le monde, doit vivre dans le milieu social où il existe, initier ses adeptes à tout ce qui se rapporte à ce milieu humain, en mettant en première ligne les choses d'ordre supérieur dont il donne la clef.

Il serait, ce semble, logique de dire, selon moi, d'après ce que nous connaissons du spiritisme, que l'être humain est un microcosme composé : 1° d'une substance objective malléable à l'infini ; 2° d'une puissance objective agissante : la *Première* est *Passive*, sert de moyen à la seconde qui est *Active* et *Progressive*. Nous voyons, en effet, dans l'homme, que ce qui est passif, le corps, se désagrège dès que les liens qui le rattachent à l'être actif, à l'esprit, sont brisés ; tandis que, ce dernier, au contraire, quand la séparation s'est opérée, récupère ses forces et reprend possession de la vie réelle, de la vie éternelle.

Si j'admets ces idées, rationnelles à mon avis, comment ne reconnaîtrai-je pas dans l'être humain deux éléments distincts : l'élément Esprit ou le générateur-moteur ; l'élément matière, comme moyen et chose mue ?

Ayant admis cet état, qui est en accord avec la logique et la raison, avec la méthode, je vais du connu à l'inconnu, et je trouve pour terme suprême : *Dieu*. On me dit ; « Nous pouvons nous passer de Dieu. » Mais si Dieu n'est

pas le moteur, la tête du monde, qui me donnera la certitude? Est-ce l'homme avec son instabilité, ses contradictions et son ignorance? Alors, le doute entrerait de nouveau dans mon âme, pour elle plus de sécurité et de certitude!... Oui, il faut un moteur, un générateur sur lequel on soit fixé, pour donner à l'homme incertain la certitude absolue... Si les religions ont mésusé du mot Dieu, trouvons-lui un équivalent nouveau, et peu importe s'il est le moteur, l'initiateur, car il me le faut, de par la logique et le bon sens. Le mot n'est rien, la chose est tout, étant rationnelle.

On m'a répondu : « Tout cela n'est qu'hypothèse. » Je le veux bien, mais comme en somme tout est hypothèse en ces matières, il vaut mieux, ce semble, se rattacher à celles qui satisfont la raison, le cœur, la conscience et la science, que de s'arrêter à des hypothèses obtuses, qui ne supportent pas l'analyse, et demandent la foi absolue et sans contrôle, qui ne laissent aucune sanction de la véritable loi.

Je ne puis terminer ce travail, sans remercier M. di Rienzi de son manifeste et de ses déclarations au Congrès de la libre pensée de Lille, de son attitude digne et énergique, en revendiquant, pour le monde spirite, le droit de s'abriter sous les plis du drapeau de la libre discussion et de la libre conscience. *J. Laforgue*, conseiller municipal à Toulouse.

M. Netzger a fait, devant les membres de la Société contre LA VIVISECTION, une conférence très remarquable et vigoureusement applaudie par de très nombreux auditeurs; il a traité de la vivisection et de ses résultats contradictoires : La vivisection favorise-t-elle ou entrave-t-elle les progrès de la science? Le droit des bêtes et le devoir de l'homme.

Le conférencier, possédant son sujet, a parlé ex-professo, et a très vivement intéressé les admirateurs de son talent si sobre, si mesuré, sage et châtié dans le fond et dans la forme.

M. ANDRÉ VINCENT, spirite, réside à *Mauléon-Soule*, Basses-Pyrénées; il sera heureux de converser avec les spirites de passage dans cette ville.

SPIRITISME

..... Mais quelle est cette force invisible, quel est ce pouvoir extraordinaire? Toujours d'après M. Gibier, quand on questionne les Fakirs sur ce point, ils répondent que ces phénomènes sont produits par les esprits : « Les esprits, qui, disent-ils, sont les âmes de nos ancêtres, se servent de nous comme d'un instrument; nous leur prêtons notre fluide naturel pour le combiner avec le leur et, par ce mélange, ils se

constituent un *corps fluidique*, à l'aide duquel ils agissent sur la matière, ainsi que vous l'avez vu. »

La prodigieuse quantité de faits, d'expériences, accumulés dans le livre du Dr Gibier (1), en rend une analyse assez difficile; il faudrait citer trop de choses et faire un choix parmi ces expériences qui s'enchaînent; c'est, en vérité, fort délicat. Toute la partie sur l'Inde est fort attachante, et, d'après les relations des voyageurs dignes de foi, ces fakirs s'élevant dans les airs, portés par on ne sait quelle puissance invisible, faisant germer des plantes en quelques instants par un simple effort de volonté, restant scellés dans un tombeau pendant deux et trois mois : tout cela constitue une série d'expériences bien extraordinaires et bien inexplicables.

En Angleterre, M. Crookes, un des premiers savants de ce pays, membre de la *Société royale de Londres*, comme qui dirait notre Académie des sciences, a poussé plus loin ces expériences : — à l'aide d'un médium puissant, il a obtenu l'évocation d un esprit, sa matérialisation momentanée; il a touché cette apparition douée d'un corps et d'une parole comme un être vivant; c'était même, nous affirme-t-il, une jeune indienne répondant au nom de Katie-King !

Et le fait s'est renouvelé plusieurs fois au milieu de sept ou huit personnes connues à Londres, dont on a cité les noms et qui n'ont jamais réclamé; et l'apparition, avant son départ, a donné aux assistants des boucles de sa luxuriante chevelure ainsi que des morceaux de sa robe de lin; M. Crookes a pris des photographies de cet habitant d'un autre monde, et vous en retrouverez des reproductions avec toutes ces explications extraordinaires dans le livre de M. Gibier.

Je n'ai pas vu Katie King, mais j'ai, de mes yeux, constaté autre chose et je me ferais scrupule de ne pas l'avouer franchement. Le Dr Gibier, me croyant avec raison mal disposé à accepter tout sur parole, m'avait dit : « Vous verrez par vous-même! »

Il m'a conduit chez M. Slade.

M. Slade, à l'aide duquel M. Gibier a fait de nombreuses expériences, est un médium américain, dont il a été parlé ici-même; un des rédacteurs de ce journal a cru devoir affirmer, à la suite d'une visite, qu'il avait été victime d'une adroite supercherie; j'ai le regret de déclarer que je suis absolument de l'avis opposé. Il n'y a dans tout cela ni supercherie, ni prestidigitation, mais des faits très extraordinaires et très inexpliqués.

C'est au 192 du boulevard Haussmann que nous avons trouvé le médium américain, dans une chambre d'hôtel qui n'était nullement

(1) Le spiritisme et le fakirisme occidental, 4 fr.

préparée, croyez-moi. J'y allais en parfait sceptique, accompagnant le Dr Gibier avec M. Hartmann, l'un des directeurs d'une très grosse maison de commerce à Paris, qui assistait aux expériences pour la première fois.

J'en suis parti fort intrigué, mais pas impressionné du tout. Les esprits, je le crains bien, n'ont pas de prise sur ma pauvre personne.

Et cependant j'ai vu! — Nous étions assis autour d'une table; oh! une simple planche sur quatre pieds, et encore l'avons-nous retournée et auscultée en tous sens; nous avions les yeux fixés sur le médium, sur ses mains, sur ses jambes placées de côté, en dehors de la table, et dès le commencement de la séance nous avons entendu de violents coups qui ébranlaient la table, qui retentissaient à droite, à gauche, derrière nous, sous nos chaises. C'est une façon brulale de s'annoncer; les esprits procèdent ainsi!

Les phénomènes d'écriture ne sont pas niables : M. Slade se servait de deux ardoises Faber entourées d'un simple cercle de sapin; nous avons déposé entre les deux ardoises placées sur la table un petit morceau de mine de plomb de quelques millimètres; j'avais la main sur les ardoises, vous entendez bien — et au bout de quelques instants, je percevais le bruit de la petite mine de plomb courant toute seule sur l'ardoise, s'arrêtant avec de petits coups secs pour marquer la ponctuation. Quand j'ai ouvert les ardoises, l'une d'elles était couverte d'écriture fort lisible.

J'ai posé des questions auxquelles l'esprit (?) a répondu de façon fort satisfaisante. — Pourquoi ne vous montrez-vous pas? demandai-je. — Parce que les conditions actuelles ne sont pas assez bonnes pour cela! m'a-t-il été répondu. Cet esprit est fort savant, il parle un peu tous les idiomes, paraît-il. Le Dr Gibier conserve une ardoise couverte de huit phrases écrites en huit langues différentes — et M. Slade ne connaît que l'anglais!

Dans un autre ordre de phénomènes, j'ai reçu, à diverses reprises, sur les genoux, des coups très secs, comme donnés par une main invisible. — Ils ne pouvaient venir d'aucune personne de la société, étant données les précautions que j'avais prises.

Pendant que nous étions autour de la table, M. Hartmann, qui se trouvait placé à mon côté, se tourna un moment vers moi.

— C'est vous, dit-il, qui me donnez ces coups sur les jambes!

Je ne l'avais pas touché une seule fois!

Voulez-vous autre chose? M. Slade, placé en face de moi, de l'autre côté de la table, à un bon mètre de distance, engageait sous la table la moitié de l'ardoise en la tenant avec sa main que nous ne perdions pas de vue. Eh bien, l'ardoise quittait sa main tout doucement, et

portée par une force invisible, avec les oscillations d'une feuille de papier qu'on ferait voler dans l'air, venait se poser sur mes genoux.

Tout cela se passait en plein jour et, à mon avis, sans la possibilité d'une supercherie; j'ai d'ailleurs réclamé plusieurs fois de M. Slade qu'il recommençât certaines expériences, pour m'assurer que je n'étais point dupe — et tout s'est passé fort régulièrement.

J'accompagnai, je l'avoue, le Dr Gibier avec l'intention de passer un moment agréable et de me « payer la tête du médium », comme on dit vulgairement. — Je reconnais volontiers maintenant avoir été témoin de faits absolument extraordinaires.

Que les esprits existent? C'est là une autre affaire, et, bien que celui de M. Slade nous ait salué à son départ, toujours sur l'ardoise, d'un *good bye* fort lisible, je ferai quelque difficulté à en admettre l'existence.

Mais, sans être spirite — je l'avoue avec honte : je n'ai jamais pu faire tourner le moindre guéridon — je ne serai pas fâché de connaître les résultats auxquels parviendra le Dr Gibier. Il veut dit-il, arriver à la vérité; je lui souhaite de réussir. Il y a certainement, dans cet ordre d'idées, des phénomènes qui, scientifiquement parlant, méritent tout au moins de fixer l'attention.

Tiré du journal l'*Estafette* du 20 décembre 1884. MAXIME PAZ.

LES ANIMAUX PERFECTIBLES

Nous lisons dans le *Rappel :* M. Victor Meunier vient de publier un livre curieux et très intéressant : *les Animaux perfectibles. — Avenir des espèces.* Le savant auteur n'emprunte rien à Darwin, car ses premières recherches sur le sujet remontent à 1851 et sont, par conséquent, antérieures à celles du célèbre naturaliste anglais. La variabilité des espèces est un principe essentiellement français par son histoire, et M. Victor Meunier le dit fort bien : « Nous ne venons ni combattre ni défendre les hypothèses modernes sur la variabilité des espèces ; le principe nous suffit ; au lieu d'un système, nous voulons en dégager une méthode. De ce que les espèces sont variables, nous concluons que l'objectif nouveau de la science doit être de les faire varier. » Bref, M. Meunier ne se paye ni de mots, ni d'hypothèses ; il vise directement le côté pratique. La question prend ainsi un grand intérêt et une véritable portée.

Jusqu'à quel point une espèce peut-elle changer? Comment certaines espèces ont-elles contracté leurs caractères actuels? De quelles façons doit-on s'y prendre pour leur faire acquérir de nouveaux caractères?

On le voit, nous sommes cette fois en plein terrain pratique, et le livre est tout à fait instructif. Il est, en outre, d'une lecture agréable et facile. M. Victor Meunier est un de nos premiers écrivains scientifiques. Il a le savoir et il possède une plume. Ses *Animaux perfectibles* resteront, et il est si peu de livres de science populaire dont il soit possible d'en dire autant.

Curieux, cet ouvrage, nous avons dit. En effet, il l'est réellement de la première à la dernière page. Voici quelques titres de chapitres que nous relevons au hasard : La Sélection humaine ; illustrations d'élevage. — Nous créons de véritables espèces. — Il y a des animaux de génie. — Si les perroquets comprennent ce qu'ils disent. — Virtuoses à quatre pattes. — L'Intelligence du chat. — L'Intelligence de l'éléphant. — Si les bêtes sont des automates ! etc.

Tout cela est semé d'histoires et d'anecdotes amusantes. M. Meunier rappelle notamment le chien de Zeitz qui, selon Bingley, aurait émerveillé Leibnitz. Il y avait bien de quoi ! Ce chien aurait fini par dire thé, chocolat, etc. Il savait prononcer trente mots en allemand ! Des chiens qui parlent ! Leibnitz n'est plus là pour garantir le fait ! En tout cas, il n'est pas douteux que l'animal ne soit un être très perfectible, et le livre de M. Meunier est bien fait pour amener la conviction à cet égard. Dans quelles limites ? C'est ce qu'il serait audacieux de dire. Mais elles semblent assez larges, et il y aurait là un champ d'expérimentation neuf et original bien séduisant. Espérons que les recherches de M. Victor Meunier ouvriront dans cette direction une voie nouvelle. Son excellent livre est bien fait, du reste, pour tenter les expérimentateurs, et nous ne pouvons que souhaiter de voir *les Animaux perfectibles* provoquer la production d'animaux très perfectionnés. C'est possible ; M. Meunier le démontre ; donc il faut le faire. H. DE P.

FAITS DIVERS

1° Les conférences spirites ayant été bien accueillies, l'année passée, la Fédération spirite brésilienne décida de les continuer cette année. La première fut donnée par le philologue brésilien, Dr Antonio de Castro Lopes, le 1er juillet ; la seconde, par l'avocat, le Dr Henrique Antao de Vasconcellos, le 15 juillet ; la troisième, par le Dr A. Bezerra de Menezes, le 16 août ; la quatrième par le Dr Antonio de Castro Lopes, le 1er septembre ; la cinquième, par le Dr Antonio da Silva Netto, le 15 septembre ; la sixième, par M. Julio Cesar Leal, rédacteur de la Gazeta de Noticias de Porto Alegre, le 1er octobre. L'entrée fut toujours gratuite, et l'assemblée nombreuse qui assistait à ces conférences ne cessa de prodiguer ses acclamations aux conférenciers.

2° *République Argentine.* Les délégués des différents groupes spirites se sont réunis à Buenos-Ayres pour organiser un centre de propagation spirite qui donnera des conférences, publiera des brochures et enfin, emploiera tous les moyens légaux pour la propagation du spiritisme. Mais il ne s'occupera pas de phénomènes médianimiques qu'il laissera aux soins des groupes. (*Reformador*, 1er octobre 1886, n° 93.)

3° Le 3 octobre 1804, un esprit élevé se disposa à créer une enveloppe terrestre, un corps humain, pour enseigner au monde des vérités encore secrètes, mais évidentes. Ce fut Léon Hippolite Denisard Rivail, connu dans sa mission sous le pseudonyme d'Allan-Kardec.

Les esprits élevés se réjouissent de voir s'effectuer ces incarnations d'esprits studieux, synthétiques: avec le temps chacun reconnaîtra qu'Allan-Kardec a rempli courageusement sa mission.

Sois béni, Allan-Kardec; accueille la reconnaissauee de tes élèves, cher professeur de grandes vérités. (Rio-de-Janeiro *Reformador.*)

PROGRÈS DES ESPRITS SUR LA TERRE

MODE D'ACTION DES GUIDES. — *Dictées d'un Esprit positiviste.*

(Voir la *Revue* du 15 février dernier).

Je vais maintenant rechercher sous l'influence de quels mobiles et sous quelle impulsion les guides arrivent à s'organiser et à agir comme tels.

On peut répartir en deux grandes divisions les Esprits qui forment les nations civilisées : d'un côté ceux qui, à l'état désincarné comprennent et veulent le bien, le progrès, et s'efforcent de les réaliser; et d'un autre côté ceux qui, dans la même situation, n'ont pas encore ces bonnes tendances. Les premiers tombent souvent dans l'erreur pendant l'incarnation parce que, sous l'influence de la matière, la vérité reste souvent voilée pour eux. Mais une fois dans l'erraticité et dégagés des liens matériels, le désir du bien et du progrès reprend son empire sur eux. Mieux armés que l'incarné pour résister aux passions égoïstes, ils voient clairement que c'est seulement en combinant leur action, et en s'aidant les uns les autres, qu'ils peuvent parvenir au but de leurs efforts; et en même temps la vanité, la mauvaise honte sommeillent chez eux. Ils ne rougissent pas de recevoir la direction de plus avancés qu'eux-mêmes, et les meilleurs comprennent qu'en se dévouant à l'avancement des autres ils se consacrent à la tâche la plus efficace pour amener leur propre progrès.

De là résultent deux choses : d'abord une ligue de tous ceux qui, désin-

carnés, ont de bonnes tendances, pour empêcher les autres de porter le trouble dans le monde; puis une action exercée par les meilleurs et les plus avancés, pour imprimer à la collectivité dont ils font partie la marche la plus utile et l'organisation la meilleure.

Jusque là il semble qu'il y ait seulement en présence un grand nombre d'individualités qui, mues par le sentiment de leur intérêt personnel et de l'intérêt général, s'organisent, comme pourrait le faire sur la terre un peuple qui viendrait de détruire par une révolution son gouvernement, et de faire table rase de toute organisation antérieure.

Mais il ne faut pas oublier que si nous avons déjà sur la terre l'exemple d'une échelle d'êtres qui, partant de l'organisme le plus primitif, arrive à des types provoquant déjà l'étonnement et l'admiration, la même gradation se perpétue à l'infini au-dessus de tout ce que nous connaissons de plus parfait. En outre, nous comprenons et nous savons que la bonté et le dévouement se développent chez les êtres à mesure qu'ils acquièrent plus de connaissances et de science. Il arrive donc qu'un certain nombre de nos frères, qui pourraient déjà s'élever vers les sphères supérieures, restent parmi nous pour nous aider dans notre ascension. De plus ces Esprits sont en rapport avec d'autres encore plus avancés, parce que toujours, à tous les degrés, chaque Esprit cherche pour son progrès un appui et un enseignement en haut et le trouve, les Esprits supérieurs sentant sans cesse le besoin de se dévouer à des frères moins avancés qu'eux.

De tout cela il résulte que chacun, simple incarné, guide ordinaire, guide supérieur, et ainsi de suite jusqu'à l'infini, est aidé par un plus avancé que lui, qui est en même temps revêtu par sa science d'une plus grande puissance.

Il est facile maintenant de concevoir les mobiles qui ont porté les guides à s'organiser. Ils ont voulu d'abord soustraire le monde auquel ils étaient attachés pour un temps, au désordre irrémédiable que les Esprits ignorants, légers, brouillons ou pervers, y auraient nécessairement introduit. Pour cela ils ont formé en quelque sorte une ligue du bien public et, comme leurs intentions étaient bonnes, ils ont été aidés et conseillés par les plus avancés d'entre eux, qui eux-mêmes recevaient les avis des Esprits supérieurs de la planète, ceux-ci en relations habituelles avec des Esprits plus élevés qu'eux et appartenant à des milieux moins infimes. La crainte du mal et du désordre pour les uns, l'amour du bien pour les autres, ont été les seuls mobiles.

Cette organisation est née tout naturellement de la force des choses, sans ordre spécial de Dieu. La Providence s'est manifestée par cette succession

de services rendus de proche en proche par les plus savants à ceux qui le sont moins.

Sans doute il est arrivé un moment où, dans les hautes régions, on ne s'est plus préoccupé de ce qui se passe sur notre petite planète : c'est lorsqu'il a été jugé que l'on avait suffisamment pourvu à ses besoins. On peut augurer que, pour un monde inférieur comme le nôtre, les consultations n'ont pas été bien haut. On est vite arrivé à avoir l'avis d'Esprits compétents pour résoudre souverainement toutes les questions qui peuvent se présenter parmi nous. Mais quand il s'agit de mondes habités par les humanités auprès desquelles nous ne sommes que des enfants, on s'adresse où il faut, et il est aussi pourvu à leurs besoins.

Ce ne sont pas les simples guides qui peuvent juger toutes les questions concernant les épreuves de chacun, notamment les souffrances utiles à son avancement qui ne peuvent lui être évitées, et les milieux avec lesquels il doit se trouver en contact. Toutes ces solutions, qui demandent une haute philosophie, sont données par des Esprits supérieurs, qui trouvent leur plus grande satisfaction à faire monter peu à peu au bonheur par la connaissance un grand nombre de frères peu avancés.

Dans un monde aussi peu avancé que notre terre, les Esprits ignorants parce qu'ils sont jeunes dans la vie éternelle, et livrés à toutes sortes de passions mauvaises parce qu'ils sont ignorants, pullulent de toutes parts. S'ils étaient abandonnés sans contrôle à leurs mauvais instincts, ils bouleverseraient tout. Sous leur influence, sous leurs inspirations, l'humanité incarnée ressemblerait à une horde de bêtes sauvages. Ils sont là pour progresser par leur contact avec des frères plus avancés qu'eux, en même temps qu'ils sont pour ceux-ci l'occasion et l'instrument d'épreuves plus ou moins pénibles. Mais pour que l'harmonie compatible avec le degré de notre monde ne soit pas troublée, il faut que les Esprits ignorants, nos frères cadets, soient incessamment surveillés, et que leur action soit maintenue dans les limites qu'elle ne doit pas franchir. C'est la mission des guides de tous rangs.

Vous avez là, esquissée en peu de mots, toute l'organisation de notre monde, qui est appelé par beaucoup un monde d'expiation, et que j'appellerai simplement un monde destiné au progrès des Esprits d'une certaine catégorie par le travail, les efforts pénibles, et la souffrance. Si nous étions meilleurs, bien des peines, bien des douleurs nous seraient évitées. Mais nous sommes grossiers, matériels, abusant de tout pour la satisfaction de nos passions. Il faut des moyens énergiques pour adoucir notre écorce rugueuse, et assouplir nos caractères indomptables.

Nous naissons, nous vivons au milieu du mal et de frères égarés, qui croient qu'ils ne peuvent améliorer leur sort qu'aux dépens de quelqu'un. Le nombre des incarnés, animés de mauvaises intentions pour nous, qui nous entourent est grand. Celui des désincarnés est plus grand encore. Nous ne pouvons échapper à leur malveillance que par la protection de la Providence, c'est-à-dire de nos guides. Voilà toute l'économie de notre gouvernement. Elle est simple, vous le voyez. La règle chez nous, si nos guides cessaient d'agir, serait les dissensions, les violences de toutes sortes, les maladies de toute espèce, à l'état permanent. Ce serait l'enfer le plus affreux qui ait été rêvé. Mais les guides veillent sur les individus comme sur les nations, et ils ne laissent s'accomplir que le mal qui est nécessaire, parce qu'il doit produire un plus grand bien pour la collectivité et pour chacun de ceux qui la composent.

Vous voyez donc que les guides n'ont jamais besoin de faire souffrir leurs frères par une action directe. Leur rôle, au contraire, est de leur éviter toute souffrance, ou, quand leur intérêt bien entendu demande qu'il en soit autrement, quand il faut qu'ils souffrent pour hâter leurs progrès et l'arrivée du moment où ils jouiront à leur tour du vrai bonheur, le devoir des guides, comme leur plaisir, est de réduire ces souffrances indispensables au minimum nécessaire.

De là résulte que chacun de nous est perpétuellement en danger, et que pendant l'incarnation l'épée de Damoclès est constamment suspendue sur notre tête. Dès que la souffrance est devenue nécessaire pour rendre le progrès plus rapide, les guides se relâchent de leur protection, et aussitôt la souffrance arrive, souffrance morale ou souffrance physique, suivant les cas. Il en est de même des épidémies, des guerres, des révolutions. Aussitôt que les guides cessent d'agir, d'autres agissent sans règle ni mesure, et tout est instantanément bouleversé. L'incarné abandonné des guides est voué à tous les malheurs.

Le principe de cette organisation est bien simple. Je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails ; vous en ferez vous-même aisément l'application à tous les cas qui peuvent se présenter, et si vous étudiez ce qui se passe dans votre monde, vous trouverez nombre de faits généraux ou particuliers que le principe posé par moi explique très bien et fait facilement comprendre.

Peut-être aurez-vous quelque peine à admettre qu'il puisse se trouver dans l'erraticité terrienne un nombre de guides suffisant pour une œuvre aussi vaste. Mais je vous ai dit que pour être guide il n'était pas nécessaire d'être parfait. Il n'est même pas indispensable d'être en réalité plus parfait que celui dont on surveille l'épreuve. Il suffit qu'on soit assez avancé pour qu'à

l'état de désincarnation on comprenne bien la vraie nature et la destinée de l'homme, et que l'on sente vivement que le bonheur ne peut être que la résultante du perfectionnement intellectuel et moral. De tels Esprits sont nombreux, et bien qu'ils se trompent souvent pendant l'incarnation, cependant ils sont très suffisants pour guider à leur tour leurs frères de même avancement, parce qu'ils ont la volonté du bien. Cette bonne volonté, qui ne se dément jamais, suffit à tout, moyennant l'aide qui leur est donnée par les Esprits plus avancés, sous la direction desquels ils se trouvent. Les Esprits communiquent entre eux avec une telle facilité, que l'aide demandée est donnée instantanément quand cela est utile. De là résulte que les Esprits ignorants, et qui cherchent à faire le mal, sont immédiatement dominés par les guides, quand ils veulent s'émanciper. Du reste ils le savent bien, et rarement ils rendent nécessaire l'intervention des Esprits supérieurs.

Vous voyez que dans tout cela il n'y a ni tribunal de Dieu, ni juges, ni bourreaux. Il n'y a même pas de coupables. Il y a seulement des Esprits voulant le mal parce qu'ils sont très ignorants. Il y en a d'autres qui veulent toujours le bien parce qu'à force d'épreuves, de souffrances, de travail et d'efforts, ils ont acquis les connaissances qui manquent aux premiers. Puis, entre ces deux extrêmes, il y a une foule de degrés intermédiaires. La puissance étant en rapport avec la perfection de chacun, les meilleurs ont pu dominer les autres, et ils se sont spontanément organisés pour établir un certain ordre dans le monde auquel des influences supérieures les avaient attachés. A l'état désincarné, le degré d'avancement de chacun est parfaitement visible pour tous ; la hiérarchie s'est donc établie en quelque sorte d'elle-même entre tous les Esprits de bonne volonté, et une organisation peu délicate, on ne peut le nier, mais bien appropriée à la grossièreté et au faible avancement de notre monde, a su pourvoir à toutes les nécessités.

(*A suivre.*) Groupe Bisontin.

LES PENSÉES DE CARITA

VI. — Le devoir. — Il y a une loi rédemptrice de l'humanité. Cette loi doit être gravée dans le cœur de tout homme. Elle nous prouve que nous sommes solidaires les uns des autres et qu'il y a un Dieu.

En effet, le devoir est la loi générale qui nous unit par le travail, par la charité, par l'amour. C'est lui qui, dans tous les globes de l'espace, pousse les humanités à s'améliorer en vue de leurs destinées futures.

Connaître son devoir, c'est être intelligent, c'est chercher le vrai,

le juste et l'utile. Faire son devoir, c'est entrer dans l'harmonie humaine qui nous conduit au bonheur.

Heureux ceux que le devoir n'effraie pas et qui le remplissent sans amertume, quels que soient leurs déboires et leurs infortunes !

Ceux-là sont les aimés de la souveraine puissance qui gouverne les étoiles et lie les âmes. Ce sont les élus de la terre, les voyants de l'infini.

Pauvre globe qui roules encore dans le chaos, apprends de ceux qu accomplissent leurs devoir quelles sont les responsabilités humaines, sociales et individuelles. Apprends d'eux les douceurs du martyre et les consolations de l'espérance.

Le devoir n'est par toujours dans une observation méticuleuse des lois humaines. Le devoir est inscrit dans la conscience de chacun de nous en traits lumineux.

A l'un, il ordonne le dévouement sans limites pour un être aimé; à l'autre, il demande le dévouement à la patrie. Il dit au soldat de mourir pour son pays, à l'artiste de rêver longtemps au Beau avant de le fixer sur la toile ou dans le marbre; au poète d'aimer l'idéal; au métaphysicien de chercher à comprendre Dieu.

Le devoir est multiple. Il n'est pas pour tous le même. N'enmaillotez pas vos âmes, ne les soumettez pas à un même niveau. Les unes sont transcendantes, les autres modestes. Le même fardeau n'est pas pour toutes les épaules. L'un est destiné à convaincre, celui-ci à lutter, cet autre à méditer dans le silence. N'ayez pas les mêmes regards quand vous considérez le but de la vie. Et, surtout ne vous anathématisez pas quand vous poursuivez ce but par des chemins différents. La variété humaine le veut ainsi. Comme il y a une gamme de couleurs, il y a une gamme de volontés.

V. — Premières notions religieuses. — Quand l'homme est parvenu à l'âge de raison et que les passions parlent à son cœur en même temps que Dieu parle à sa conscience, il a des moments de lucidité extrême pendant lesquels son esprit perçoit le vrai.

Alors, s'il a été élevé chrétiennement, il sait qu'il y a un Dieu, un souverain créateur de toutes choses, et il l'admire dans les luttes mêmes de sa raison et de son cœur.

Mais s'il ne lui a pas été donné de boire à la source religieuse qui, depuis dix-huit cents ans, apaise la soif mystique de l'humanité, s'il n'a pas la foi, que deviendra-t-il?

Jouet de l'orage, il sera ballotté par tous les vents du doute. S'il a perdu fortune, amitié, amour; s'il est seul et désolé, vivra-t-il? Non, il mourra chaque jour.

A l'homme désespéré ou simplement ennuyé, une foi religieuse serait nécessaire. Il n'en a pas les éléments.

Quel culte peut les lui donner? Aucun.

Il a cependant un moyen de s'élever au-dessus de lui-même et de voir la lumière divine.

Il n'a qu'à contempler la nature.

Sous chaque feuille que le vent pousse, sous chaque nid où l'oiseau chante sa chanson d'amour; partout où la nature est gracieuse et douce, Dieu a un nom : la bonté.

Aux éclats du tonnerre, quand les nuages amoncelés ressemblent à une immense troupe d'oiseaux bruns fuyant vers l'horizon; quand, au milieu de l'étendue céleste, de gros nuages noirs, qui recèlent la foudre, la laissent échapper en brillants zigzags; partout où la nature est puissante et terrible, Dieu a un autre nom : la majesté.

Sur les pics géants couronnés de neige; dans le fond des vallons ombreux que la rose parfume et décore; sur la surface unie et calme du grand lac d'argent, Dieu a un troisième nom : la poésie.

C'est dans la nature que nous trouvons nos premières impressions religieuses; c'est en elle que Dieu se révèle le plus.

A celui qui manque d'assises dogmatiques, il reste un livre à consulter. Ce livre où le soleil brille à chaque page, où les ombres elles-mêmes sont des lumières; ce livre qui roule des océans et soutient des étoiles dans l'infini, c'est la Bible vivante et parlante, c'est l'immense et magnifique panorama de la nature!

VI. — Dans la nature. — De la nature se dégagent des parfums et des voix. Ces voix et ces parfums ont des accents secrets pour dire aux hommes qu'au-dessus de la matière brute il y a l'intelligence lumineuse: qu'au-dessus des tressaillements des muscles, il y a les profondeurs de la pensée. Celle-ci, dans l'homme, est souriante ou furieuse, soit qu'elle examine le côté idéal de la création, soit qu'elle se replie sur elle-même en voyant les passions humaines dans toute leur horreur forcenée et idiote.

Le langage du vent dans les arbres, le cri des roseaux plaintifs, le murmure lent et doux des choses, fait rêver notre âme aux esprits, ses frères de l'espace, qui vivent après la mort d'ici-bas.

Oh! les saints recueillements que procure la nature!

Une rose fleurit, un papillon passe et la voit si humide de rosée, si brillante, qu'il s'y pose un instant avant de poursuivre sa course vagabonde.

Et l'âme aussitôt de rêver aux mille choses qui concernent l'âme et son voyage à travers les mondes.

— Pourquoi, me direz-vous, nous tant parler de la nature?

Certes! les mers aux vagues et sourds murmures ont des perles au fond de leur lit, mais elles y ont roulé des cadavres!

Certes! les buissons verts tapissés de roses attirent nos regards et nous charment, mais l'épine est sous la fleur.

La nature, belle et souriante pour les uns, sonne des glas de mort pour ceux qui ont perdu des êtres aimés!

Pourquoi nous parlez-vous de la nature qui a des poisons et des serpents en même temps que des fleurs et des oiseaux?

— Pauvres hommes, mes frères, revenez à vous, — répondrons-nous. Ne regardez pas la nature à travers vos railleries impitoyables d'hommes blasés, de sceptiques épris du mal. Voyez dans ce sanctuaire du beau, la révélation de l'Etre suprême, de celui dont le regard dore les blés et verdit les coteaux, dont l'haleine imprime au ruisseau sa course, et qui soutient dans sa main tous les horizons infinis!

Quand vous aurez promené votre rêve à travers la réalité des bois, à travers les douces visions qu'elle enfante, vous vous sentirez meilleurs, plus purs, plus heureux.

Echappez à l'atmosphère étouffante des villes; allez, dans les prés, cueillir la marguerite étoilée, la petite pâquerette au cœur d'or; allez guetter les oiseaux sortant du feuillage; allez chanter l'hymne de toute la création par la voie de votre âme.

Et vous vous mêlerez alors à l'âme limpide des choses; vous verrez mieux l'univers et vous trouverez, au fond de toutes ses lois, le visage paternel de l'Etre divin. (*A suivre.*)

SOYEZ UNIS!

Médium Céphas. — Je viens vers vous poussé par un sentiment de sympathie auquel il me serait difficile de résister. Nous étions si loin pendant que j'habitais ma prison corporelle, et, bien des fois, j'ai regretté cet éloignement qui m'empêchait de faire avec vous échange de pensée, car il me semble que nous nous serions très bien entendus. Aussi, je profite de ma liberté pour m'entretenir quelques instants avec vous.

Je regrette vivement la polémique qui s'est engagée dans la *Revue*, car maintenant que ma vue spirituelle n'est plus obstruée par la matière et que mes organes corporels ne sont plus là pour me tyranniser par l'habitude, je reconnais que j'ai été trop loin dans certaines appréciations échappées à la vivacité de ma plume. C'était une question de tempérament, et le mien était un peu chaud sous le ciel brûlant de l'Afrique. Et, ensuite, le vieil officier perçait toujours sous l'homme d'études : habitude du commandement, autoritorisme militaire dont on se défait difficilement.

En résumé, maintenant que Dieu me permet de voir plus clair et d'embrasser d'un coup d'œil la situation du spiritisme, je dirai à mes frères en croyance : « Ne vous disputez pas, agissez ! Laissez dans l'ombre toutes les questions qui peuvent vous diviser. Il en est tant d'autres que vous pouvez étudier utilement, dans l'intérêt de la cause qui vous est chère à tous. A quoi servent toutes ces discussions? Bien souvent à vous aigrir les uns contre les autres, car il est bien difficile de ne pas reporter sur l'homme un peu de la répulsion qu'on a pour les doctrines qu'il soutient. J'en suis moi-même une preuve : ainsi, dans ma dernière lettre à *La Lumière*, j'accusais tous mes adversaires d'abandonner la cause spirite parce qu'ils n'étaient pas de mon avis, et cependant, aujourd'hui, je vois que chacun travaille à son triomphe, même ceux qui ont l'air de repousser quelqu'un de ses enseignements. Et, ensuite, à force de discuter, on en arrive à des personnalités ; les mots aigres-doux échappent sans qu'on en ait, pour ainsi dire, conscience, et, alors, la désunion fait sourdement son œuvre... Ah ! si vous voyiez comme je le vois maintenant combien les esprits errants, ennemis de notre cause, se réjouissent de ces discussions interminables, s'il vous était donné de les voir exciter par leurs inspirations les adversaires et leur souffler les arguments qu'ils croient les plus propres à rendre la division plus profonde, vous jugeriez combien vous avez intérêt à ne pas vous faire ainsi les complices inconscients de leurs mauvais desseins contre le spiritisme !

» Ainsi donc, mes frères, croyez en un esprit qui sera toujours le serviteur dévoué et l'ardent propagateur de notre consolante doctrine. Cessez vos discussions, travaillez, chacun dans votre sphère, à rendre notre cause populaire parmi les masses, donnez l'exemple de l'union, de la courtoisie et de la charité réciproques. Qu'on ne puisse pas dire de vous ce qu'on a dit, à juste titre, des premiers chrétiens : « C'étaient des tigres les uns pour les autres ! »

» Du reste, l'intérêt suprême du spiritisme exige que vous vous unissiez plus que jamais, car il aura bientôt à soutenir une lutte terrible. On ne me permet pas d'en dire davantage, mais le danger approche à grands pas. Tenez-vous sur vos gardes, serrez vos rangs, afin d'être forts pour la résistance. Le combat a déjà commencé parmi les esprits de l'espace : chacun a pris ou va prendre sa position ; et bientôt la lutte deviendra générale et s'étendra aux incarnés. Comme on vous l'a dit, *les temps sont proches !* Veillez donc et unissez vos forces pour supporter vaillamment l'assaut qui se prépare. »

9 février 1887. A. Greslez.

Note de la rédaction. — Nous souhaitons que, réellement, l'esprit de M. Greslez se soit manifesté par le médium Céphas, se soit exprimé comme l'indique cette communication ; à peine désincarné, ce vieux lutteur aurait donc changé son fusil d'épaule et serait devenu libre-penseur?... Ce fait a lieu de nous étonner, sachant par expérience que nos amis, partis avec un bagage intellectuel nettement déterminé, le conservent et ne le modifient trop souvent que dans le cours d'une nouvelle incarnation. En tout cas, les appels d'amis sympathiques et éclairés ont pu amener à résipiscence l'esprit éminent d'Amand Greslez, ce que nous lui souhaitons bien fraternellement.

NÉCROLOGIE

L'ABBÉ CARON. — Le lundi, 21 février, M. Bacquerie, entouré de quelques chefs de groupes, entr'autres de MM. Varley et Saintot et de quelques spirites, conduisait au cimetière le corps de l'abbé Caron, âgé de 77 ans. Cet abbé spirite était charitable, faisait le bien sans ostentation, car il vivait de peu ; M. Saintot ne lui fit jamais en vain un appel pour les frères malheureux qu'il lui recommandait. Réputé comme dangereux, par rapport à la doctrine spirite qu'il professait, dans son Église on le traitait en paria, on le réduisait à la portion congrue. Il fallait que ce vieillard eût une grande force de résistance, une volonté basée sur l'évidence même, pour professer, parmi les robes noires, qu'il avait la certitude que le spiritisme seul prouvait : l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences soit dans ce monde ou dans les sphères qui circulent à l'infini dans notre voie lactée, nos rapports avec les désincarnés qui revivent pour apprendre, l'enfer n'existant que dans les consciences troubles qui aiment à faire le mal. Toute cette vie humblement et simplement remplie, M. P. G. Leymarie l'a relatée en un quart d'heure, sur cette tombe, autour de laquelle étaient rangés des prêtres et des religieuses à côté des vieux amis spirites du bon abbé Caron; nos guides l'ont bien inspiré, car sans prononcer un mot qui pût blesser les assistants, il a su se faire écouter avec attention, chacun trouvant bien cette apologie du mort regretté.

M. JULIEN BABLIN, époux du médium bien connu, est décédé le 13 février 1887, âgé de 54 ans, après une longue et douloureuse maladie, gagnée en Belgique à la suite des avanies qu'il y eut à subir avec sa femme ; cet homme à la haute stature, au corps solidement construit, était une sensitive, et ce qu'il a toujours considéré comme la plus grave des injustices,

l'avait atteint douloureusement dans son organisme; il en est mort! Il est parti, appelant l'heure de sa désincarnation, avec calme, en spirite convaincu, après avoir fait les plus sages recommandations à sa famille et à ses nombreux amis.

M. le Dr Chazarain et M. Camille Chaigneau ont prononcé de belles et nobles paroles. Mme Grange, MM. Franck et Leymarie ont dit quelques mots fraternels. Mme Grange a lu la prière pour l'Esprit qui vient de quitter la terre. La très nombreuse assistance s'est retirée, touchée de cette cérémonie. Des personnages considérables, venus de très loin, avaient voulu, par leur présence devant cette tombe, remercier Mme Bablin qui a pu, à l'aide de sa médiumnité, les mettre en rapport direct avec l'apparition visible d'une fille, d'une mère, d'un époux, etc., leur donnant ainsi une croyance précieuse, consolante et fortifiante, en place du désespoir et de l'athéisme que procurent les épreuves incomprises.

Après M. le Dr Chazarain qui a parlé de la médiumnité, de la survivance, des consolantes idées qui en découlent, des groupements harmoniques d'esprits qui fraternisent avec les nôtres, du progrès ascentionnel, fruit de nos travaux (M. Bablin a bien sa part dans ces harmonies et dans ces progrès), M. Chaigneau a parlé. Nous donnerons *in extenso* les discours de MM. C. Chaigneau et Chazarain, dans le prochain cahier de la *Revue*.

CONFÉRENCE DE M. ALFRED REYBAUD.

Le 15 février dernier, M. Alfred Reybaud a résumé, dans une charmante conférence suivie d'expériences, toutes les données acquises en zoomagnétisme; il avait deux cents auditeurs, 5, rue des Petits-Champs.

Il nous a montré le magnétisme dans la nature et dans l'histoire, et raconté, avec *humour*, comment s'anima le limon de la terre dont fut formé le premier homme, comment le serpent fascina Eve pour mieux la tenter. Il a montré la corrélation du magnétisme de l'aimant et du magnétisme humain, ramenant ainsi son public sur le terrain de la science.

Sans donner du magnétisme une définition qu'il serait peut-être difficile de formuler dans l'état actuel de la science, M. Reybaud, se basant en cela sur le grand principe de l'unité des forces physiques, le considère comme une des mille formes sous lesquelles se manifeste le seul agent universel, générateur du mouvement et de la vie atomiques.

L'hypnotisme serait un phénomène de même nature, présentant toutefois des caractères différents. — M. Reybaud est loin de récuser l'action psychique én magnétisme.

Tout, dit-il, n'est pas suggestion, comme le prétend M. Bernheim; le vrai absolu n'est peut-être pas du côté de M. Charcot, pour qui tout phénomène somnambulique est le résultat d'une action physique ou mécanique sur le système nerveux. Le dernier mot est loin d'être dit.

En présentant sur le vif et en caractérisant les trois états principaux du magnétisme, le conférencier a montré comment les procédés des anciens magnétiseurs peuvent être remplacés par d'autres plus rationnels et plus expéditifs.

M. Reybaud obtient la catalepsie somnambulique par la compression d'un muscle de la région dorsale. — Ont défilé sous nos yeux des expériences multiples de suggestion persistante, de perversion des sens, de changement de personnalité et d'auto-suggestion. Le conférencier n'a pas craint de parler des dangers du magnétisme, largement compensés par les services qu'il peut rendre lorsqu'il est manié par un médecin habile. L'histoire que nous avons entendue d'une guérison surprenante obtenue par le docteur Voisin en fait foi.

En somme, M. Reybaud qui se dit magnétiste et non magnétiseur, fait du magnétisme intelligent, il s'est acquis la sympathie des controversistes les plus entêtés. Le magnétiseur, dit-il, est celui qui fait du magnétisme au profit d'une doctrine; lui, plus libéral, fait la part de toutes les opinions et n'en exclut aucune. C'est une force d'esprit qui, jointe au savoir du conférencier, lui assurait un succès qui devait être ce qu'il a été, aussi franc que légitime.

A. Eugène.

Nota. — Nous rendrons compte à cette même place de la nouvelle conférence que M. Reybaud doit donner prochainement au Grand-Hôtel, au profit des inondés du Midi.

Mme ZACHARIE, élève de M. le baron du Potet, a fixé son domicile à *Paris*, 8, *rue Vintimille*. Cette dame, excellent médium guérisseur, a une puissance magnétique très grande surtout pour les enfants; elle reçoit tous les jours, de 2 à 6 heures de l'après-midi.

BIBLIOGRAPHIE

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine par M. Jules-Edouard Bérel, libre-penseur (1).

Ce volume contient beaucoup de bonnes pensées et de beaux sentiments. Il est mis à la portée de toutes les intelligences par un style bonhomme fait pour plaire aux simples. Ici, nul artifice de langage, nul procédé littéraire destiné à frapper et à éblouir. La vérité toute nue suit son chemin, sans se préoccuper du qu'en dira-t-on.

(1) Prix 3 fr. 50, Librairie des Sciences psychologiques.

Est-ce bien la vérité qui se dégage de la critique de M. Bérel? N'a-t-il jamais dépassé le but qu'il voulait attteindre? Nous trouvons, quant à nous, qu'il a été un peu loin dans ses attaques, et que si le Clergé ne nous donne pas toujours l'exemple des hautes vertus, il recèle néanmoins dans son sein des hommes honorables. Il n'est que trop vrai que l'ultramontanisme est l'ennemi-né de tous les progrès qui nous sont chers. Mais les spirites doivent se placer au-dessus des vices et des erreurs d'une caste et combattre pour la vérité sans descendre à invectiver leurs adversaires.

Ce qui justifie en partie la véhémence de la polémique de M. Bérel, c'est son indignation. Cette âme honnête qui sent profondément Dieu, cette conscience amoureuse du devoir, ont été choquées de la dépravation de nos mœurs et, devant le flot montant de l'immoralité, l'écrivain a voulu stigmatiser le mal en flagellant ceux qui ont manqué à leur mission d'éclaireurs de l'humanité. L'auteur voudrait remplacer la Religion catholique, apostolique et romaine par l'enseignement de celui qui n'a prêché que l'amour aux hommes. Admirateur de la parole du Christ, il l'oppose sans cesse aux pharisiens modernes, dont le culte est plutôt sur les lèvres que dans le cœur.

M. Bérel se dit spirite et prétend que son volume lui a été inspiré par Dieu même. C'est lui donner une trop haute origine. Nous ne doutons nullement que la *Critique du Clergé* ait été écrite médianimiquement, étant donné le peu de temps mis à l'exécution de cette œuvre; mais si M. Bérel connaissait mieux le spiritisme, il saurait qu'il n'est pas besoin de l'intervention divine pour produire un ouvrage de ce genre, et qu'il suffit pour cela d'un esprit humain désincarné. Nous recommandons cette œuvre d'un esprit droit, sincère, ami de la justice et de la moralité (1).

Le journal LA LUMIERE a reparu, comme l'avait promis Mme veuve Grange; nous avions annoncé ce journal en le mettant sur la couverture de la *Revue Spirite*, mais il est bon et utile que nous renouvelions cette annonce, pour prévenir les spirites sympathiques à l'œuvre de *la Lumière* et à son estimable et honorable directrice. Se réabonner, 6 francs par an, boulevard Montmorency, 75, Paris-Auteuil. Nos vœux bien sincères pour le succès de cet organe de notre cause.

(1) Vient de paraître :

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine, par Jules-Edouard Bérel, libre-penseur. Prix : 3 fr. 50.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 6 | 15 Mars 1887

AVIS. — Réabonnez-vous par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie. L'abonnement continue, sauf avis contraire et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

Dimanche des Rameaux, anniversaire d'Allan Kardec ; nous convions nos amis à se rendre au cimetière du Père Lachaise, à deux heures très précises, pour la cérémonie commémorative, le 3 *avril, le dimanche le plus rapproché du* 31 *mars. — Le soir du même jour, banquet annuel*, chez Tavernier aîné, 142 et 145 galerie de Vallois, au Palais-Royal, *à* 6 *heures très précises ;* 3 *fr.* 50. *Soirée littéraire et musicale.*

LA SOCIÉTÉ ATMIQUE DEMANDE UNE RÉPONSE

Nous avons reçu de la Société atmique la lettre suivante :

Monsieur le Directeur. En 1887, nous avons, dans une brochure de trente-deux pages éditée par votre librairie, établi que la *Théosophie bouddhique c'est le nihilisme ;* cette brochure, vous l'avez réimprimée et cependant les théosophes n'ont répondu à aucun des arguments par lesquels nous avons dévoilé les manœuvres du Pape bouddhiste et la propagande occulte faite en Europe par ses mandataires, les théosophes bouddhistes de l'école de Ceylan et du Thibet.

Ce silence nous étonne de la part d'éminents philosophes enclins à la riposte. Nous démolissons l'omniscience et la quasi infaillibilité des mahatmas, celles de *Sumangala* le pape bouddhiste, l'homme extraordinaire, universel en histoire, en sciences, en littérature, en philosophie, en linguistique et l'on ne vient pas avec des preuves à l'appui, anéantir nos assertions qui tendent à la fin que voici : 1° Sumangala, le *dépositaire attitré des plus grandes vérités*, ignore même l'époque où est né le Bouddha, celle qui est assignée par l'orthodoxie dont les théosophes s'inspirent à la suite de leur chef de file. 2° Sumungala est un nihiliste dangereux.

Nous avons affirmé, avec preuves à l'appui, que le Bouddha était né à *Cicata*, au commencement de l'*âge Koli*, 3.101 ans avant notre ère, et que le

Bhagavata-Gita, l'ouvrage sanscrit le plus respecté en faisait loi ; que le *Dabistan*, les Kashmiriens, l'inscription sanscrite de Bouddha-Gaya, Amara-Deva etc., etc. établissent nettement cette date de naissance. Or, si nous ne sommes réfutés, il restera prouvé que Sumangala étant ignorant sur ce point, ne peut être considéré comme digne de créance sur une foule d'autres et que nous pourrons lui appliquer ce dicton : à beau mentir qui vient de loin ? Nous pouvons croire aussi qu'au lieu d'un anachronisme, le Pape de Ceylan a employé ce que nous avons poliment nommé : un *stratagème*, en se rattachant au mythe du *pseudo-Bouddha* inventé par les prêtres qui avaient horreur du vrai Bouddha, ce dernier les ayant traités d'hypocrites, de charlatans et jongleurs, en rejetant de son système religieux le sacerdoce et la classe sacerdotale, y compris les religieux employés à faire tourner la *roue de la loi*. Or les habiles prédécesseurs de Sumungala, au 1er siècle de l'ère chrétienne, suscitèrent un pseudo-Bouddha qu'ils firent naître 633 ans avant l'ère chrétienne, le créèrent sage, parfait, doué de vertus exceptionnelles et divines, car il réintégrait les prêtres dans leurs fonctions, avec les privilèges sans lesquels ces fonctions seraient rejetées comme inutiles. Donc ce qui est vrai, c'est que; 3.101 ans avant notre ère, le vrai Bouddha abolissait la prêtrise et ses mensonges. et qu'au premier siècle de l'ère chrétienne, le sacerdoce avait reconquis sa puissance et ses sinécures à l'aide d'un subterfuge ; voici pourquoi le vénérable Sumangala ne sait plus même la date précise de la naissance de son Seigneur, et n'a pas d'intérêt à le savoir.

Or, comme nous avons entendu objecter que les plus illustres Indianistes avaient adopté comme vérité démontrée, la date énoncée dans le catéchisme bouddhique d'Olcott, et d'après Sumangala, nous avons dû prouver qu'il n'en était rien, dans notre brochure : *la théosophie bouddhique c'est le nihilisme* (1).

Nous recommandons vivement la lecture de notre brochure, pages 11 à 15, pour compléter ce que nous avançons, et pour bien connaître la question qui s'agite ici, question qui offre le plus haut intérêt, devant les assertions fantaisistes de gens qui se garderont bien de répondre, n'ayant rien de rationnel à nous opposer.

Oui, la vérité, celle des théosophes que la mission expédiée par Sumangala devait faire connaître à l'Europe, est une chose malsaine, anti-sociale, notre brochure l'a nettement indiqué et démontré.

Nous avons démontré en effet que le *Nirvana n'était que le néant*, ce qui n'a pas été contesté par nos adversaires, et noté l'état moral de deux

(1) Librairie des sciences psychologiques ; 5, rue des Petits-Champs, Paris. 1er.

hommes, l'un convaincu de l'indestructibilité du moi conscient, l'autre ayant la subjugation du Nirvana bouddhique, passage qui doit être lu et médité, parce que nous n'écrivons pas un roman, mais des choses sur lesquelles l'esprit doit sagement s'arrêter.

Si la doctrine bouddhique renferme des enseignements de valeur, à côté d'insanités telles que le nihilisme, n'oublions pas que ces enseignements lui étaient préexistants, le brahmanisme d'abord, le christianisme ensuite, les lui ayant donnés. Le néo-bouddhisme loin d'être antérieur au christianisme, lui est au contraire postérieur de deux siècles environ, ainsi que le démontre notre brochure.

L'aristocratie se porte actuellement par un élan généreux, vers de saines et fortifiantes études mais il ne faut point le rendre stérile en acceptant le merveilleux de mauvais aloi, et les suggestions perfides et égoïstes du nihilisme. Pour discerner le vrai du faux, nos lecteurs méditeront le contenu de la page 21 à la page 25, où il est démontré que l'annihilation du *moi conscient* figure parmi les articles de foi enseignés par la doctrine de la théosophie asiatique, lesquels notent la destruction du cinquième élément, l'un des sept principes, éléments ou entités, dont se compose l'homme.

Nous avons dit et prouvé que le savoir de Sumangala et des thaumaturges du Thibet, se réduit à la pratique de l'*occultisme*, fausse science que nous stigmatisons comme elle le mérite, quoique ce grand prêtre ait la prétention « de persuader l'Europe et de lui rendre la paix de l'âme qu'elle a perdue avec la foi, sous la double action de la science contemporaine et du découragement religieux ».

Sumangala confond la science avec les élucubrations de Büchner et de Schopenhauer mises à la mode par une savante réclame ; mais, la science a eu ce tort de ne point intervenir dans la question du malaise des âmes, et c'est bien là la seule cause de ce trouble que tout le monde constate. Au dernier siècle la science a détruit bien des préjugés de cette époque, mais elle a négligé complètement l'intérêt *du moi*, cet élément fondamental de toute société ; elle n'a point comblé le vide qu'elle avait fait dans les consciences en leur apportant l'appoint de ses lumières, de sa méthode, de son autorité, en démontrant que les anomalies, les inégalités dans les conditions de la vie : « ne sont que des contradictions apparentes et non réelles « avec les principes d'ordre parfait, d'équilibre, de compensation, de logique, « d'harmonie que nous rencontrons invariablement au fond de toute chose « observée, et qui sont la *règle absolue* dans la production de tout phénomène ; « comme elle l'aurait dû, elle n'aura pas établi que ces anomalies, comme

« des perturbations d'ordre physique, SONT DES ACCIDENTS DANS LE TEMPS *qui* « *trouvent au moment donné leur équilibre.*

« De son côté, la physiologie, en s'appuyant sur ce que l'on appelait alors « *magnétisme animal*, a omis d'affirmer que les actes humains ne sont point « le produit de la pulpe encéphalique, mais la résultante d'une action de « substance dont l'encéphale est l'organe *sans en être le siège nécessaire.*

« Qu'en partant de là, l'idée que les philosophes du XVIIIe siècle se fai- « saient du MOI qu'ils confondaient avec l'organisme est aussi erronée que « l'est dans un autre sens, la conception du surnaturel si chère aux méta- « physiciens et mise à néant par leurs adversaires.

« Cette science devait insister sur ce point qui domine tous les autres : « faire ressortir la différence profonde qui distingue la nature de la sub- « stance CAUSE DU PHÉNOMÈNE, de la nature des phénomènes eux-mêmes « qui sont le résultat de la CAUSE, et de la nature de la substance dont se « composent les organes qui sont à leur tour un RÉSULTAT du phénomène.

« Etablir là-dessus comme conclusion et rendre évidente cette vérité : « que le caractère nihiliste dont se trouve entachée la philosophie du XVIIIe « siècle provient d'une fausse appréciation des faits naturels ; et que la « science démontre victorieusement tous les jours au moyen du *raisonne-* « *ment rigoureux* et de l'expérience que la doctrine du Néant, de quelque « part qu'elle vienne, ou de la philosophie européenne, ou du bouddhisme « asiatique, que cette doctrine du NÉANT, c'est l'absurde. . . . .

« LE NÉANT ! LE RIEN ! après une existence de misères, non méritées ? Y « avons-nous donc une seule fois songé, à cette éventualité d'un peuple tout « entier hanté par cette idée : LE NÉANT placé au terme de la vie comme prix, « comme juste compensation de l'honnêteté persécutée, du dévouement « méconnu, de la résignation exploitée, de l'innocence opprimée, de la vertu « victime de l'injustice ? Quelle est la société qui pourrait soutenir une heure « seulement le choc d'un pareil désespoir ?

« On a fait dire à la légende, qu'à la chute de la société Romaine, une « voix parcourut les bois profonds et les forêts et qu'elle fit entendre ces « paroles : « *Pan, le grand Pan n'est plus* !...

« Nous voulons croire que la docte académie, et, dans tous les cas, l'opi- « nion publique ne voudront pas attendre — pour prendre une détermi- « nation — qu'une voix bien différente, la voix du désespoir vienne s'élever « — cette fois — au milieu des villes et des cités pour faire entendre ces « autres paroles : « *Le Néant a tué la Société, a tué l'Ordre ?...* »

« Convenons-le franchement, ce serait le premier pas de retour vers la « civilisation de l'âge de la pierre brute !

« Quoi qu'il en soit nous ne cesserons de le répéter, le salut de l'Europe « n'est point dans les religions, dans la politique, dans la rigueur des lois, « et moins encore dans la théosophie bouddhique de Sumangala ; le salut « est tout entier dans la SCIENCE,

Telles sont les conclusions de notre brochure : *La Théosophie bouddhique c'est le nihilisme.* Nos adversaires n'ont pas répondu, n'ont fait aucune objection; peut-être ne nous ont-ils pas lu, ce qui est profondément regrettable pour des hommes de bonne volonté. Le but de notre lettre est de les tirer du mutisme dans lequel ils se sont retranchés. *Le secrétaire* : V.

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

(Voir la *Revue* du 15 janvier 1887).

Mais beaucoup de ces jeunes gens, qui, à de bonnes qualités, joignent l'orgueil de race ou d'argent, ne veulent pas servir les gouvernements démocratiques qui tendent à niveler les conditions et blessent leurs idées cléricales. Alors ils restent dans leur doux *farniente*, attendant le retour d'une monarchie qui donne la main à l'Eglise. Cette oisiveté luxueuse, dépensière et peu morale des classes aisées se communique aux classes inférieures, dans les pays catholiques surtout, où, ne pensant guère par soi-même, on est volontiers copiste des hautes classes, parce que, dans le catholicisme, la direction vient toujours d'en haut; les religions évangéliques et les démocraties, s'appuyant également sur l'universalité des citoyens, créent l'accord entre elles ; le contraire a lieu entre tout régime libéral et le catholicisme romain formant deux courants opposés; ce qui explique la difficulté que les gouvernements libéraux ont à s'établir chez les catholiques.

Le clergé, surtout le régulier chargé de l'enseignement, et principale force de l'Eglise, est maintenu hors du monde par une sévère discipline ; il peut en connaître un peu les usages par la confession, mais il en connaît fort mal les lois économiques. Toutes les questions financières, industrielles, sociales, si compliquées de nos jours, sont complètement inconnues à tout le clergé; il ne comprend pas les difficultés de l'époque; aveuglé par le fanatisme, il s'imagine que tout marchera bien, lorsque l'Eglise aura repris toute sa puissance, il ne voit pas qu'elle en est la cause première, en faussant l'esprit humain.

Le clergé prêche aux riches le devoir de la charité, et aux pauvres la résignation à leur misère, il leur fera l'aumône dans la mesure de ses ressources, mais il ne cherchera aucun moyen économique efficace pour détruire ou combattre la pauvreté ; il l'accepte comme une chose fatale. Le

clergé toujours préoccupé de son existence et de son ministère, n'est pas favorable aux inventions, aux améliorations sociales, il les appréhende toujours comme pouvant porter une atteinte quelconque à sa puissance qu'il sent bien précaire ; flatteur des classes aisées qu'il exploite habilement, il ne cherche nullement à relever les classes inférieures, à les instruire; qu'a-t-il fait pour elles pendant tout le moyen âge, et dans les pays où il est resté omnipotent ? L'Eglise romaine, essentiellement aristocratique dans son essence, s'est toujours entendue avec la noblesse et la monarchie absolue pour ne pas éclairer les classes inférieures afin de les tenir plus facilement en sujétion.

Le partage des héritages diminue les fortunes, et souvent les héritiers des familles aisées n'ont pas des revenus suffisants pour vivre sans travail ; et comme on dépense d'autant plus qu'on est moins occupé, il en résulte que beaucoup de jeunes gens de famille sont obligés de chercher des moyens suffisants d'existence dans le commerce, l'industrie et la finance ; ce sont là des choses qui exigent un bon jugement, l'esprit d'observation, un caractère calme et prudent, la connaissance pratique de ces divers états que l'éducation cléricale ne leur a point apprise, tandis qu'elle a développé en eux la crédulité aveugle, la présomption, le sentiment, l'imagination, l'entraînement irréfléchi et imprudent, choses toutes opposées au génie des affaires.

En conséquence, l'intelligence des catholiques, façonnée et contenue dans la sphère religieuse, n'a pas reçu une éducation qui l'ait formée à savoir se diriger elle-même dans la vie pratique ; il en résultera que les jeunes gens de famille, n'ayant pas été initiés aux affaires par leurs parents, devront faire un long apprentissage de leur métier chez des patrons capables. Mais comme l'Eglise a détruit en eux l'esprit d'examen ils n'apprendront pas à se connaître eux-mêmes, et quoique dépourvus d'expérience, mais pleins de confiance et présomptueux, enthousiastes, irréfléchis, crédules sans défense, manquant de cette prudence et de ce flair que donne la connaissance pratique des affaires et surtout de son métier, ils se lanceront imprudemment dans des affaires qu'ils connaîtront mal et dans des spéculations hardies ; leur crédulité naïve les fera tomber dans les pièges des malins ; quoique naturellement honnêtes, ils se trouveront impliqués dans des affaires véreuses ou mal conduites, sans être bien conscients des fautes commises.

Nous avons vu tout cela dans l'affaire de *l'Union générale*, dite *le Krach*, en 1882, à Lyon. Cette banque avait été convenablement organisée, mais la direction eut le tort de jouer à la Bourse sur ses propres actions ; ce que voyant, les banquiers juifs hostiles par intérêt à l'Union, achetèrent eux-

mêmes beaucoup de ces actions et les firent monter à des prix fabuleux, sans rapport avec leur rendement; puis ils les revendirent toutes à la fois; les gérants de l'Union, intéressés à maintenir les actions de l'Union dans les hauts prix, firent la sottise de les racheter en masse; ils avaient pour cela, dépensé tout l'actif de la compagnie, et laissèrent en outre un déficit de 57 millions. Directeurs, agents de change, actionnaires, spéculateurs furent plus ou moins grièvement blessés dans ce désastre analogue à celui de Law. On ne comprendrait pas que des gens habitués aux affaires fussent tombés dans un piège si grossier.

L'Union avait été fondée par des cléricaux contre les Juifs, dans le but de servir la cause catholique en Autriche; ces braves gens se croyant soutenus de Dieu commirent des fautes qui, toutes, résultaient de leur éducation catholique; crédulité naïve, enthousiasme irréfléchi, manque de jugement et de prudence. Aucune ville riche, protestante, n'a jamais commis pareille bévue; mais la bonne et honnête ville de Lyon, sanctuaire du catholicisme romain, n'a pas été aussi bien avisée; elle s'est laissée facilement prendre au piège, et sait ce qui lui en a coûté. Beaucoup d'autres affaires analogues, mais moins importantes, ont croulé de la même manière.

Conséquences de l'éducation cléricale. — L'Eglise romaine seule éclairée et omnipotente pendant tout le moyen âge avait rêvé l'organisation du monde en une vaste congrégation religieuse; mais elle ne s'est jamais préoccupée de son éducation économique, comptant toujours que la Providence pourvoirait suffisamment aux besoins matériels de l'humanité, quoiqu'il y ait un proverbe reconnu vrai qui dit : Aide-toi d'abord et puis le ciel t'aidera. En conséquence les populations catholiques du moyen âge, quoique sous la protection de l'Eglise, n'en éprouvaient pas moins la nécessité de subvenir aux besoins de la vie, d'échanger quelques-uns de leurs produits, ce qui les obligeait à faire un petit commerce; mais pauvres, attachées à la glèbe, ces populations dépourvues de toute instruction étaient incapables de le faire; alors elles s'adressèrent aux Juifs qui, par tradition, avaient l'esprit plus cultivé, et qui par manque de nationalité étaient cosmopolites et très indépendants; ils devinrent les entremetteurs de ces populations; et comme les Juifs ne pouvaient pas être propriétaires, ils s'adonnèrent complètement au négoce, et grâce à leur ténacité habituelle, ils y prospérèrent avec le temps; les familles juives ne pouvant se marier qu'entre elles conservaient de génération en génération l'état de négociant, le seul qui leur fut permis, et elles s'enrichirent. Mais à cette époque d'intolérance, les Juifs étaient souvent persécutés, et sous prétexte de faire la guerre à leur religion on pillait leur argent. Ils devinrent méfiants, habiles et très unis, établirent

des relations entre eux d'une nation à l'autre au moyen des lettres de change, et la plus grande partie de la fortune mobilière, alors peu considérable, passa dans leurs mains. Ils ont continué le commerce d'argent, le plus mobile et le plus productif de tous. jusqu'à notre époque.

Depuis deux siècles les peuples protestants ont solidement établi leur religion; leur éducation libérale et pratique les a rendus plus aptes aux affaires financières que les catholiques; ils ont imité les Juifs et ont eu moins besoin d'eux. Mais beaucoup de nations principalement catholiques ont continué à avoir besoin des banquiers juifs. Ceux-ci ont su profiter de la liberté qu'on leur a concédée dans ce siècle. On leur a reproché leur usure et leur peu de délicatesse en affaires; c'est exagéré, ils sont plutôt habiles et prudents; car ils sont rarement appelés devant les tribunaux, ce qui prouve qu'ils respectent les lois.

Pendant le 17e et le 18e siècle le commerce français s'était fortement développé; mais dans ce siècle notre industrie perd de plus en plus le rang élevé qu'elle occupait dans le monde. Cela tient à plusieurs causes : à nos discordes continuelles, à nos gouvernants si peu stables qu'il leur est impossible de donner aux affaires une direction suivie; les autres pays moins tourmentés ont profité de nos fautes, et plusieurs, ayant imité avec succès nos diverses industries, paraissent nous devancer par leur fabrication à meilleur marché; puis nos fréquentes grèves, les besoins de plus en plus grands des classes inférieures qui veulent imiter le luxe et le bien-être des classes supérieures, ont fait monter la main d'œuvre à des prix qui ruinent les fabricants. Enfin la liberté commerciale, qui a fait prospérer les États protestants, n'a pas produit en France d'aussi bons résultats, car, comme toutes libertés, elle a besoin d'être bien dirigée. Le caractère français, impétueux, trop longtemps contenu, n'a pas su bien user de la liberté civile; il a accueilli la liberté commerciale sans modération ni prudence, et à mesure que la libre concurrence faisait baisser les prix, les industriels augmentaient leurs moyens de fabrication pour se rattraper sur la quantité; et comme tous, même les étrangers, en faisaient autant, il en est résulté un trop plein de marchandises ruineux surtout pour la France qui a perdu ses anciens débouchés, ce qui amène une rivalité souvent peu bienveillante entre les concurrents où l'avantage reste aux plus habiles; de là résulte l'égoïsme qui détruit tout esprit de collectivité libre, si utile au progrès et au bien-être des sociétés. L'Eglise romaine a toujours redouté les sociétés unies qui ne lui étaient pas soumises; comme toutes les théocraties, elle n'a pas craint de diviser pour régner, ou du moins elle n'a rien fait pour amener la cohésion des citoyens.

Ainsi on voit les diverses causes qui ont amené les Français au point de désagrégation où ils se trouvent ; il en résulte que leurs principaux mobiles sont les plaisirs personnels avec toutes leurs fâcheuses conséquences ; l'accord n'est guère possible entre citoyens, chacun ne croyant et ne pensant qu'à soi ; il est difficile d'organiser une société quelconque lorsque tout le monde s'y raille ou s'y dispute ; alors le jeu qui n'est qu'une lutte déguisée, est dans les réunions de société, la seule relation possible entre gens qui ne causent plus, faute d'instruction et d'accord.

Que peut-on augurer de la France qui, outre la diminution de son commerce et de son industrie, a une dette publique de 43 milliards, en y comprenant celle des villes et des départements ? Si les Français par leur fâcheuse éducation religieuse ne savent ni se gouverner, ni diriger leurs affaires, les Juifs mieux avisés et bien unis savent bien faire leur fortune ; on dit que si rien ne les arrête, d'ici à un siècle, dans plusieurs États principalement catholiques, ils seront maîtres de toute la fortune mobilière. On voit une fois de plus que les États catholiques ont tous une maladie commune qui ne peut tenir qu'à leur religion.

Car, que peut-on attendre de bien d'une religion qui s'affirme comme étant seule d'origine divine, mais qui repose sur des bases fausses, décorées du nom de mystères, et qu'on impose au moyen d'un très habile échaffaudage d'arguties, de pétitions de principes, etc., qui ne sont qu'un immense sophisme. Les élèves catholiques, à qui on a inculqué cette doctrine avec une opiniâtre ténacité pendant dix ans, en resteront plus ou moins imbus ; et il n'y a rien d'étonnant que, pratiquant oui ou non leur religion, leur jugement primitivement faussé s'en ressente toute leur vie ; de là certains écarts d'imagination propres aux ex-élèves catholiques : des théories transcendantes exposées avec talent, mais inapplicables, ou reposant sur des bases fausses ; des imaginations ardentes disposées aux sophismes et aux paradoxes, plaidant habilement le faux pour le vrai, avec ou sans bonne foi ; des esprits plus métaphysiques que philosophiques se lançant dans des questions très élevées, mais nébuleuses ou incompréhensibles. En France, beaucoup de gens, faute d'avoir suffisamment étudié les moyens d'arriver au but qu'ils veulent atteindre, font fausse route, s'égarent et parfois se perdent. Entraînés par un mirage illusoire, ils se précipitent vers leur but sans faire appel à la réflexion et au jugement ; de là résultent des spéculations aventureuses, mal assises, s'écroulant au moindre choc ; de la part de l'État, politique imprévoyante et sans esprit de suite ; guerres faites avec entrain et valeur brillante, mais généralement coûteuses et n'atteignant pas le but

désiré : il en est à peu près de même pour nos fréquentes, ruineuses et inutiles révolutions.

Le catholique, dont l'esprit est toujours bridé et dirigé, perd l'habitude de penser par lui-même et ne cherche pas à progresser par ses propres efforts, il attend toujours une direction; cependant la meilleure manière de connaître et de bien faire les choses, c'est de les apprendre par nous-mêmes; l'observation, l'étude et la réflexion doivent être nos maîtres. C'est l'école des découvertes; les inventeurs de choses tout à fait nouvelles sont généralement des travailleurs à huis-clos. C'est cet esprit de recherches que l'enseignement clérical étouffe complètement. Les hautes écoles françaises imitent un peu l'Eglise romaine ; elles sont trop disposées à croire que hors de leur enseignement officiel il n'y a pas de salut ; elles n'acceptent pas volontiers les découvertes qui bouleversent leurs formules scientifiques, et ne font pas toujours bon accueil aux inventeurs.

Un des inconvénients du catholicisme, c'est qu'avec ses dogmes terrifiants de l'enfer et même du purgatoire (ce dernier inventé pour légitimer les indulgences), il rend pusillanimes les catholiques timorés qui redoutent énormément la mort ; dans l'appréhension des horribles supplices qu'ils encourent pour très peu de chose, ils perdent la tête dans le moindre danger, ce qui affaiblit leur courage et leur énergie morale. La terreur de l'enfer, maintenue intentionnellement par le clergé, est un supplice intellectuel permanent qui terrorise les âmes, chacun craignant toujours d'entrevoir à l'extrême horizon de sa vie le sinistre reflet des flammes éternelles. Le bon sens n'admettra jamais que Dieu ait créé des êtres intelligents pour les torturer si horriblement. Les soldats français imbus de ces idées ont le courage d'exaltation et la valeur d'entraînement ; mais ils n'ont pas le courage calme et soutenu des soldats protestants, surtout dans les revers ; aussi à la suite des longues guerres, l'avantage est-il généralement resté aux protestants qui sont moins impétueux, mais plus persévérants que les catholiques.

(*A suivre*) AMY.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

Suite, voir la *Revue* du 15 février 1887.

IV

M. William Crookes suppose que la force psychique est *une force analogue à celle que les nerfs envoient aux muscles* pour produire la contraction musculaire, et que cette force peut, par un effort de la volonté « se transmettre

« à la matière extérieure inanimée, de manière à influencer dans une cer-
« taine mesure sa puissance de gravitation et à produire un mouvement
« vibratoire (1). » La science matérialiste considère, de son côté, la force psychique comme « un phénomène d'origine chimique (2). » Elle émanerait du cerveau, de même que la force physique émane des muscles, et elle serait soumise, comme la contraction musculaire, à la loi générale et absolue de la conservation de l'énergie.

Les spirites disent, à leur tour : « La force psychique est la propriété du moi indestructible. Elle part, il est vrai, du cerveau, mais n'est point sécrétée par lui et elle existe concurremment avec la force musculaire durant la vie charnelle. Elle se sert des organes pour se manifester; cependant, ces organes la contrarient. En un mot, la matière ne permet pas toujours à la force psychique de donner des résultats bien nets et bien précis, ce qui expliquerait pourquoi elle ne produit *que d'une façon intermittente des actes conscients* (3). C'est elle qui agit, dans les expériences de magnétisme et d'hypnotisme, en se dégageant de la personne de l'opérateur; elle encore qui reçoit, chez le sujet, l'impression communiquée. Débarrassée des organes par la mort, elle reprend son indépendance.

Dans ces conditions, qu'arrive-t-il au moment où le corps fluidique se dégage de la matière? Il arrive que, si le désincarné songe à une personne aimée, son périsprit, imprégné de sa force psychique, se précipitera vers cette personne et se montrera devant elle avec l'image des vêtements portés dans les derniers jours de la vie. Il lui sera d'autant plus difficile de prendre une autre apparence que, dans la plupart des cas, l'intelligence, au moment du changement d'état, ne se rend pas compte du fait qui se produit. L'esprit croit encore se trouver dans les conditions où il était hier, par conséquent, il lui semble qu'il a toujours son costume habituel. Le trouble occasionné par la séparation définitive est assez grand pour expliquer une semblable illusion chez le désincarné. En somme, un phénomène ayant une certaine ressemblance avec le rêve se produit; et il est bien vrai que, dans le rêve, nous avons la conviction d'être vêtus comme nous le sommes dans l'état de veille. La personne à laquelle l'Esprit désincarné se communique le voit donc tel que cet Esprit croit être. Seulement, la pensée de l'expérimentateur inconscient, c'est-à-dire de l'esprit, est là; il n'agit pas à distance et n'a

(1) Voy. *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme.*

(2) Voy. *Revue Scientifique* du 15 janvier 1887.

(3) Voy. *Force psychique et suggestion mentale*, par le docteur Perronnet.

point besoin d'un véhicule étranger pour transmettre son image qui se solidifie plus ou moins à l'aide de la force psychique du médium.

Mais, demandera-t-on peut-être, quelle est la raison qui permet de prétendre que l'intelligence désincarnée se trouve *réellement* auprès du sujet influencé lorsque l'apparition se manifeste? Le premier des deux faits cités plus haut paraît avoir le caractère d'un rêve; M. Jules Cloquet déclare, en effet, qu'il a vu « *en songe* un fantôme qui lui représentait son frère! » Les spirites pensent-ils, néanmoins, qu'il y avait là un phénomène spécial?

Nous le pensons assurément, répondrai-je, de même que nous pensons aussi que la personne objet de cette manifestation ne s'est pas parfaitement expliquée ce qui se passait. On a d'ailleurs l'habitude, par suite du mystère qui entoure le phénomène, de donner, la plupart du temps, le nom de rêves à toutes les visions de ce genre, bien qu'elles se présentent dans des conditions particulières. Est-on éveillé ou bien endormi? On n'est pas absolument dans l'un ou dans l'autre de ces états. On ressent plutôt une sorte d'engourdissement, produit par le dégagement de la force psychique que l'on porte en soi. On est influencé, en un mot, par l'Esprit visiteur; et plus l'influence qu'il exerce est grande, mieux on voit cet Esprit. Si le sommeil vient aussitôt après la vision, il n'est pas étonnant — surtout lorsqu'on n'a jamais été familiarisé avec le phénomène — il n'est pas étonnant, dis-je, que l'on s'imagine, le lendemain, avoir fait un rêve.

Il ne m'est pas possible de signaler de nombreux cas de ce genre; mais on a vu, par la lecture du second fait cité plus haut, que le personnage objet de la manifestation déclare, lui, ne pas avoir rêvé. Enfin — et ceci répond plus particulièrement à la question de savoir si l'Esprit qui se montre est bien présent ou si seulement il n'y a là qu'une image, reflet de sa pensée — enfin, dis-je, l'apparition ne se borne pas toujours à se montrer. Devant les uns, elle prend une consistance telle qu'elle a toutes les apparences d'une forme matérielle ordinaire (1); devant les autres, en même temps qu'elle se montre, elle déplace des objets. Quelquefois encore, à l'heure même où un individu meurt, des coups sont frappés bien loin de l'endroit où il rend le dernier soupir, en des cloisons, des armoires. Comment expliquer cette coïncidence? Si l'esprit désincarné ne se rendait pas sur les lieux où les bruits se produisent, comment la force psychique des personnes qui sont là pourrait-elle se dégager toute seule et donner, toute seule, de pareils résultats? Il faut assurément que cette force soit entraînée et manipulée par une volonté extérieure. Il faut, en outre, que cette volonté ne soit plus

(1) Voy. le récit des apparitions de *Katie King*, dans l'ouvrage de W. Crookes.

entravée par la matière; que la force psychique qui l'accompagne soit libre et possède, par ce fait, assez de puissance pour produire l'entraînement et la combinaison d'où sort le phénomène.

Or, cette volonté ne peut être que celle de l'esprit visiteur. « L'intelligence qui gouverne ces phénomènes, dit William Crookes, est quelquefois d'un « caractère tel qu'on est forcé de croire qu'elle n'émane d'aucun de ceux « qui sont présents (1). Si elle n'émane d'aucune des personnes présentes c'est-à-dire *visibles*, nous avons raison de prétendre qu'un être *invisible* est là. Sans se rendre un compte bien exact de ce qu'il fait, il se manifeste n'importe comment : en se montrant, en faisant du bruit. Il croit toujours vivre de la vie organique et il agit en conséquence. L'état nouveau dans lequel il vient d'entrer n'est pas encore connu de lui, mais les facultés magnétiques inhérentes à cet état peuvent être inconsciemment exercées. Il lui est possible, par conséquent, d'imprégner de sa propre force psychique la force de même nature qui se dégage de la personne visitée. Et il se sert de cette force qui est plus ou moins sensible à son action, en raison de l'état plus ou moins lucide de sa pensée et aussi en raison de la solidité, plus ou moins grande, du système nerveux de l'autre personne.

(*A suivre*) A. VINCENT.

HYPNOTISME, TRANSMISSION MAGNÉTIQUE

LE *soleil du midi*, DU 9 FÉVRIER 1887, A PROPOS DE PICKMAN. — Suivons Pickman dans sa période de passsivité. Pickman annonce sans périphrase qu'il va quitter la salle et prendre du *cafe* (sic), c'est la prononciation belge; il engage les spectateurs à se concerter en son absence pour préparer la tragi-comédie d'un crime apocryphe dont il révèlera toutes les circonstances dès qu'un des complices supposés viendra le chercher pour le ramener, les yeux bandés, sur le lieu du crime.

Voici celui dont j'ai pu suivre les péripéties :

Douze couteaux sont extraits d'une boîte et jetés pêle-mêle sur une table. Les conjurés s'entendent pour désigner un des couteaux comme instrument du crime, placent dans un coin quelconque l'assassin et, derrière la toile du fond, dans un recoin ténébreux, celui qui consent à représenter la victime ou le cadavre. On complique la scène en cachant aussi le mobile du crime ; l'argent volé.

Pickman arrive, conduit par un des conjurés, va droit à la table et retire

(1) Voy. les *recherches sur les phénomènes du Spiritualisme.*

le 7e couteau, c'était bien celui choisi et mentalement désigné par les conjurés ; il fait ensuite le tour de la scène et s'arrête devant un fauteuil vide, faisant mine d'y chercher quelqu'un, revient sur ses pas, arrive à la première coulisse où s'était blotti l'assassin, qu'il saisit avec une poigne de sergent de ville et le traîne au milieu de la scène. Puis repoussant nerveusement la porte du fond, désigne la victime couchée derrière, et revenant enfin, tombe à genoux sur le tapis d'où il cherche à extraire quelque chose ; avec ses mains crispées, soulève le pied du fauteuil, qu'il repousse, pour saisir la pièce de 1 franc qui avait été cachée pour représenter le mobile du crime.

Cette expérience qui avait électrisé la salle, s'était combinée dans la partie des stalles, opposé au côté que j'occupais avec cinq amis, venus comme moi (c'est bien le moment de l'avouer) avec une dose de scepticisme plutôt hostile que bienveillant. Mme C. P., mon aimable voisine, avait cessé de sourire et nous décidâmes de combiner une autre suggestion qui, pour être moins dramatique, avait son côté original bien accentué, par les détails dont nous l'avions soulignée.

Nous voulions que Pickman vint décrocher du sommet de la colonne placée devant nous, l'écriteau de carton sur lequel on lit *Défense de fumer*, et le déposer sur les genoux de notre confrère qui signe du pseudonyme *Liélo* ses spirituels articles dans la revue mondaine marseillaise bien connue, *La Vedette*. L'opérateur est avisé qu'il y a une seconde transmission combinée ; notre ami Jules M. se détache du groupe et va chercher Pickman qui, toujours les yeux bandés, saisit la main de son *transmetteur* la porte à ses tempes et l'entraîne furieusement vers le fond du parterre, revient de là vers notre groupe par un brusque revirement, rencontre une barrière qu'il escalade en entraînant toujours son conducteur dont il tordait fiévreusement les doigts. Il se heurte à une première colonne, la palpe et tourne la clé du bec de gaz qu'il éteint. La salle applaudit croyant que c'était là le but mentalement suggéré. Nous imposons silence à la salle, sans dire à l'opérateur qu'il s'est trompé, et nous le voyons fureter aux abords de la seconde colonne, piétiner sur place, se frapper le front de violents coups de poings. Il saisit enfin une chaise, arrive ainsi à la hauteur de l'écriteau, déchire le carton au fil de fer qui le suspendait, se retourne, et revenant vers le rang de chaises, où nous attendions, haletants, le complément de l'expérience; passe devant nous et ne s'arrête qu'à la place voulue où il dépose son carton sur les genoux de Lélio.

La salle éclate encore en transports d'enthousiasme devant cette réussite, seuls nous n'étions pas satisfaits, car il manquait un détail au programme imaginaire : nous avions en effet voulu demander que le carton fut placé

non pas sur les genoux, mais sous le bras gauche de notre ami. Sur notre observation M. Jules B., le conducteur aux doigts tordus, nous a loyalement déclaré qu'il avait négligé de penser à ce dernier détail et Pickman de son côté nous a affirmé que la *volition* de son transmetteur n'allait pas au delà et que s'il avait éteint le bec de gaz de la colonne précédente, c'est qu'il avait cru que l'écriteau surmontait ce bec de gaz et qu'il l'avait éteint de peur de se brûler.

Il ne restait plus pour moi l'ombre d'un soupçon de compérage dans cette opération. Ne voulant relater que ce que j'ai vu et palpé, je ne détaillerai pas les autres faits de suggestion ou de transmission, celui entre autres qui a eu pour théâtre le bureau du journal qui offre à cette chronique l'hospitalité de ses colonnes : un de nos confrères hypnotisé recevant la suggestion d'aller décrocher une montre à la vitrine d'un grand bijoutier de la rue de Noailles et rapportant très naturellement le fruit du larcin imposé à sa volonté.

J'ai voulu remonter aux causes, après les effets, et demander à Pickman quelle nature de sensation il éprouvait pendant la transmission qu'il exécute passivement. Je n'ai obtenu que cette réponse : « *Je ne me rends pas compte, je sens que mon cerveau se vide, je ne vois plus rien que par mon transmetteur de pensée, je voudrais qu'un médecin étudiât toujours de point en point mon état pathologique, mais je ne récolte que du dédain, ils disent presque tous que c'est de la prestidigitation.* »

— Mais on vous en voit faire avant et après vos séances d'hypnotisme, pourquoi en faites-vous ?

— Parce que je serais mort de faim si je n'avais affiché, comme aux débuts de mes pèlerinages, que des séances scientifiques, et les docteurs à qui j'offrais leurs entrées gratuites n'y vinrent même pas. Il faut autre chose pour attirer les foules. J'ai déjà trop de rivaux qui imitent tant bien que mal mes expériences, et plutôt mieux que plus mal en ne se préparant partout des succès qu'avec des compères.

Pickman dit vrai, car si j'ai sincèrement applaudi à plusieurs de ces expériences, je me souviens avoir vigoureusement protesté contre un de ses émules qui, dans une grande ville du centre, se moquait outrageusement en présentant des prétendus sujets choisis au hasard, sans compter sa pseudo-somnambule. Ces acolytes, grassement payés, arrivent vingt-quatre heures avant lui dans la ville où il doit opérer et produisent des phénomènes bien autrement réussis que ceux exécutés par Pickman sur des personnalités dont il serait impossible de suspecter la plus parfaite bonne foi.

Tachons de conclure. Je n'ai pas la prétention de traiter *ex professo* les

théories étranges à travers lesquelles j'ai promené mes lecteurs. Il est cependant utile de leur avouer que je dois à une inclination naturelle, que je ne prétends pas plus expliquer que Pickman, un entraînement irrésistible à la recherche de l'inconnu sous toutes ses formes dans le domaine des sciences occultes modernes ou du surnaturel. J'ai essayé souvent, avec succès, dans le cours d'une vie déjà longue, plusieurs des phénomènes magnétiques avérés ou niés. J'ai dû m'arrêter quelquefois devant la crainte de désordres organiques graves provoqués sur quelques sujets. L'hypnotisme à distance n'est pas pour moi un fait contestable, je l'ai produit et, comme Pickman, sans pouvóir m'en rendre compte, puisque l'influence oculaire n'avait aucune part au résultat prodigieux obtenu.

L'école de Nancy a soulevé des objections graves contre les savants professeurs Brouardel et Charcot produisant leurs phénomènes habituels sur des sujets de la Salpêtrière presque tous hystériques ou névrosés. Ces praticiens ont répondu en pratiquant des suggestions sur les personnes les plus saines auxquelles ils transmettaient par suggestion toutes les infirmités du sujet malade mis en regard. Pickman peut donc n'être pas simplement un névrosé.

Les phénomènes si curieux du somnambulisme ne révèlent-ils que des dérivés de l'hypnotisme? La transposition des sens si souvent contestée dans le sommeil somnambulique qui permet au sujet de décrire des organes dont il n'a même pas conscience à l'état de veille, n'est-elle qu'une utopie? J'ai des raisons personnelles pour me prononcer contre la négative systématique.

Je connais une somnambule, Mme de W., de Lausanne, qui a trouvé le moyen de s'hypnotiser toute seule par un regard prolongé à convergence strabique qu'elle dirige sur le diamant de sa bague, et qui devient encore plus lucide dans le sommeil obtenu par ce procédé qu'en se soumettant aux passes du médium ; elle déclare seulement ressentir une bien plus grande fatigue.

Est-il bien certain que l'hypnotisme ou les résultats que nous connaissons sous cette appellation moderne ne soient pas aussi anciens que le monde? L'oracle de Delphes, la sybille de Cumes et la pythonisse d'Endor n'étaient peut-être pas autre chose que des hypnotisées. Le *Deus, ecce Deus!* proféré par les corybantes au moment des révélations prophétiques, n'indiquait-il pas autre chose que le paroxysme de la crise somnambulique, avec ou sans médium, puisque Pickman nous révèle la possibilité de l'hynotisation spontanée ?

Mystères ténébreux éclairés à rares intervalles par quelques étincelles de

poudre. Faits toujours controversés et difficiles à extraire des broussailles du charlatanisme dont ils sont si souvent entourés, qu'un homme d'esprit n'ose pas toujours se hasarder à s'en faire l'avocat convaincu sous la crainte du ridicule et du mépris de la science ou au moins des savants.

J'osai un jour, cependant, développer une de ces théories devant un ami, membre de l'Académie des sciences dans laquelle il est entré, il est vrai, par la porte des coléoptères et des cryptogames. Comme il maltraitait fort mes théories physiologiques et leur auteur, je lui posai à brûle-pourpoint cette question :

« Vous voulez nier tous les phénomènes du cerveau humain vous qui vous préoccupez si fort de l'âme des plantes et des instincts des mollusques pourriez-vous me donner une définition acceptable du rêve ? »

Le savant me regarda de ses deux petits yeux et me répondit solennellement.

— Moi, mon cher, je ne rêve jamais.

Je trouvai l'argument sans réplique. STÉPHEN D'ARVE.

PRÉVISIONS ET RÉVÉLATIONS

Allan Kardec se réservait de publier le *Livre des prévisions et révélations concernant le spiritisme;* les notes qui le devaient constituer sont déposées dans la caisse de notre société, depuis 1873, époque à laquelle Mme veuve Allan Kardec lui remit la correspondance et les manuscrits spirites ayant de l'importance (malheureusement ce ne sont que des ébauches).

En les relisant ces jours-ci, à la date du 22 février 1868 et du 4 juillet 1868, nous trouvons les pages suivantes écrites entièrement de la main d'Allan Kardec, comme le sont toutes les notes, remarques et dissertations du manuscrit ; la société juge bon de les reproduire textuellement, car elles répondent amplement à la fois aux suppositions de gens mal intentionnés et aux critiques des spirites mal informés.

22 *février* 1868. LA GENÈSE. (Communication particulière) « A la suite d'une communication du Dr Demeure, dans laquelle il me donna de très sages conseils sur les modifications à apporter au livre de la Genèse, lors de sa réimpression dont il m'engageait à m'occuper sans retard, je lui dis : la vente si rapide jusqu'ici se calmera sans doute ; c'est l'effet du premier moment. Je crois donc que les 4e et 5e éditions seront plus longues à s'écouler. Néanmoins, comme il faut un certain temps pour la *revision* et la *réimpression*, il importe de n'être pas pris au dépourvu. Pourriez-vous me

dire, aproximativement, combien j'ai de temps devant moi pour agir en conséquence? »

Réponse. Médium M. D... C'est un travail sérieux que cette revision, et je vous engage à ne pas attendre trop tard pour l'entreprendre; il vaut mieux que vous soyez prêt avant l'heure que si l'on devait attendre après vous. Surtout ne vous pressez point. Malgré la contradiction apparente de mes paroles, vous me comprenez sans doute, mettez-vous promptement à l'œuvre, mais ne vous y tenez pas d'arrache-pied trop longtemps. En prenant votre temps, les idées seront plus nettes, votre corps y gagnera de se moins fatiguer.

Il faut vous attendre à un succès philosophique et matériel.

A une autre demande d'Allan Kerdec, il fut répondu ce qui suit : 4 *juillet* 1868. *Médium M. D...* Vos travaux personnels sont en bonne voie : poursuivez la réimpression de votre dernier ouvr`ge.

Lorsque nous vous conseillâmes dernièrement de ne pas attendre trop tard pour vous occuper du remaniement de la Genèse, nous vous disions qu'il y aurait à ajouter en différents endroits, à combler quelques lacunes, et à condenser ailleurs la matière afin de ne pas donner plus d'étendue au volume ; nos observations n'ont point été perdues, et nous serons heureux de collaborer au remaniement de cet ouvrage, comme d'avoir contribué à son exécution.

Je vous engagerai aujourd'hui à revoir avec soin surtout les premiers chapitres, dont toutes les idées sont excellentes, qui ne contiennent rien que de vrai, mais dont certaines expression pourraient prêter à une interprétation erronée. Sauf ces rectifications que je vous conseille de ne point négliger, car on se rejette sur les mots lorsqu'on ne peut attaquer les idées, je n'ai rien autre à vous indiquer à ce sujet. Je conseille, par exemple, de ne point perdre de temps; il vaut mieux que les volumes attendent le public que de se trouver à court. Rien ne déprécie une œuvre comme une lacune dans la vente. L'éditeur impatient de ne pouvoir répondre aux demandes qui lui sont faites, et qui manque l'occasion de vendre, se refroidit pour les ouvrages d'un auteur imprévoyant; le public se fatigue d'attendre, et l'impression produite a peine à s'effacer.

L'année prochaine sera bientôt atteinte; il faut donc, dans la fin de celle-ci, liquider entièrement le passé de la doctrine, mettre la dernière main à la première partie de l'œuvre spirite, afin d'avoir le champ libre pour terminer la tâche qui concerne l'avenir. DIDIER.

PROGRÈS DES ESPRITS SUR LA TERRE

Mode d'action des guides. (*Dictées d'un esprit positiviste.*)

Voir la *Revue* des 15 février et 1er mars.

L'organisation de notre monde, telle que je l'ai exposée, pourvoit suffisamment à toutes ses nécessités. Mais elle devrait être modifiée si la terre devenait le séjour d'Esprits plus avancés ; et elle le deviendra certainement. Le progrès ne s'arrête jamais nulle part, et de même que nous savons que la terre a servi d'abord d'habitation à des organismes rudimentaires, puis à des animaux grossièrement charpentés, avant d'être le séjour d'êtres plus perfectionnés, puis enfin d'hommes de divers degrés d'avancement intellectuel et moral, de même nous devons croire par analogie qu'à mesure que les conditions de son habitation deviendront moins dures et moins grossières, elle sera occupée par des Esprits incarnés et désincarnés plus avancés, plus parfaits sous tous les rapports que ceux que nous connaissons aujourd'hui.

Ces Esprits plus instruits, plus enclins au bien, moins attachés à la matière, peu ou point égoïstes ni orgueilleux, n'auront pas besoin, pour forcer leurs progrès, d'épreuves aussi dures que sont les nôtres. Ils seront tout disposés à travailler de toutes leurs forces à leur avancement, qui leur paraîtra la seule chose importante. Dès lors pourquoi souffriraient-ils, puisque la souffrance ne sera pas nécessaire à leurs progrès ? Ils ne souffriront donc pas, et comme leurs guides auront mieux à faire que d'employer leur temps à les protéger contre les Esprits malveillants, ces derniers seront éliminés d'un milieu où ils n'auront plus rien à faire et envoyés dans un autre monde, jusqu'à ce qu'ils deviennent eux-mêmes meilleurs à mesure qu'ils acquerront des connaissances plus grandes.

Par ce seul changement, vous voyez que la population de notre terre sera profondément modifiée. Elle ne présentera plus le mélange d'aujourd'hui. Tous ses habitants seront assez avancés pour vouloir le bien, et l'activité des guides ne sera plus employée qu'à les aider à acquérir des connaissances nouvelles.

Voilà le point où notre terre arrivera dans un avenir encore éloigné. Mais il y aura une période transitoire, pendant laquelle les Esprits ignorants, et partant voulant le mal, seront séquestrés dans les parties de la planète occupées par les races peu avancées. Les autres, ceux qui seront parvenus à triompher de leur ignorance, et à se faire des idées plus justes sur la vraie nature et la destinée de l'homme, seront protégés contre l'invasion des retardataires et des endurcis. Ils commenceront à mener, dans la partie de la planète qu'ils occuperont, l'existence plus heureuse qui sera un jour le par-

tage de tous les habitants de la terre. Et comme ils comprendront alors ce qu'ils se refusent à admettre aujourd'hui, leurs relations avec leurs frères inférieurs, habitant des pays plus ou moins éloignés, seront très différentes de ce que nous voyons actuellement. Ils sauront que le devoir des plus avancés est d'amener à leur niveau ceux qui le sont moins ; ils travailleront à cette œuvre en connaissance de cause et grâce à leurs efforts, tous les incarnés qui ont de bonnes tendances s'instruiront rapidement. Les plus avancés s'incarneront dans des milieux favorables à de nouveaux progrès, et c'est ainsi que, de proche en proche, la vraie civilisation, enfin comprise, fera reculer peu à peu la barbarie, jusqu'à ce que les retardataires endurcis soient transportés par une force supérieure sur un autre monde où, comme sur la terre aujourd'hui, le progrès se fasse par la souffrance, et où ils pourront, s'ils le veulent, jouer un rôle utile.

Voilà quelle sera la destinée de la terre ; c'est celle de tous les mondes de l'espace. Cela est logique, et vous comprenez qu'étant donné que les Esprits sont fils de leurs œuvres, ce qui est vrai, il n'en peut pas être autrement.

Vous voyez que, dans le gouvernement de l'univers, on n'attend pas que les Esprits soient parfaits pour leur confier le soin de travailler à l'œuvre collective qui constitue la vie universelle. Toute activité est mise à contribution, que son principe soit dans la dure nécessité de pourvoir à des besoins incessants, ou dans le désir et la volonté de se rendre utile à ses frères. Les êtres inconscients n'échappent pas à cette loi ; les êtres malfaisants eux-mêmes jouent un rôle utile. La Providence ne laisse perdre aucune force ; tout ce qui a vie travaille à la réalisation du plan du grand architecte. C'est là l'ancienne croyance des francs-maçons ; seulement elle ne peut se comprendre que si l'on admet que nous autres, pauvres terriens, sommes dans les rangs inférieurs de l'immense chaîne, et que les Esprits, nos frères plus avancés que nous en sont les anneaux supérieurs. Tout ce qui a vie forme ainsi une immense phalange, où chacun est aidé et dirigé par un plus avancé que lui ; et il en est ainsi jusqu'à l'infini, là où se trouvent des intelligences dont nous ne pouvons nous faire aucune idée, et desquelles nous sommes séparés par une quantité innombrable d'intermédiaires.

Sur la terre, nous avons connaissance d'Esprits que leur science et leur bonté place à un niveau qui peut déjà nous paraître la perfection divine. Mais ces Esprits en connaissent à leur tour qui sont aussi élevés au-dessus d'eux, que les premiers le sont au-dessus de nous. Où prendre Dieu dans cette écrasante perspective ? Nous ne pouvons le savoir, pauvres embryons que nous sommes. Nous constatons qu'une puissance supérieure veille sur nous et nous fait bon gré malgré accomplir notre progrès. Mais les repré-

sentants de cette puissance ne sont pas Dieu ; et même ils n'ont pas sur Dieu des idées plus positives que les nôtres. Que pouvons-nous donc faire, si nous avons la force de résister à la superstition, et de prendre la raison pour guide ? Rien que nous efforcer sans cesse d'acquérir la science et la bonté, puisque nous constatons que c'est par là que nos frères aînés sont supérieurs à nous. Notre bonheur augmentera en même temps que nos progrès, ce qui suffira pour nous prouver que nous sommes dans la bonne voie, et nous atteindrons ainsi un degré de développement qui nous permettra de mieux nous connaître nous-mêmes, et de mieux comprendre la loi de l'univers.

Je crois vous avoir expliqué assez clairement le gouvernement de notre monde pour que vous puissiez vous représenter ce que signifie pour nous, êtres ignorants, le mot de Providence. C'est l'action d'Esprits, nos frères, qui sont parvenus à un niveau supérieur au nôtre. Comme tout est relatif, ceux-ci peuvent aussi s'en faire la même idée. Mais qui nous dira si, arrivés à un niveau plus élevé encore, ce point de vue ne se modifie pas ? Personne ne le peut, et la sagesse nous conseille de ne pas vouloir percer des ténèbres trop épaisses pour notre vue actuelle, et d'attendre patiemment que nous ayons acquis de nouvelles lumières. Si nous y travaillons en conscience nous ne serons pas malheureux, parce que nous constaterons que notre bonheur croit sans cesse avec nos progrès.

(*A suivre.*) Groupe Bisontin.

LES PENSÉES DE CARITA

VII. — Dans les étoiles. — Beauté de Dieu dans la nature, mer d'étoiles que balancent à nos yeux les airs fluides qui nous entourent; vague de l'inconnu, de l'infini bleu qui s'étend sans limites à nos regards étonnés, recevez le culte de mon admiration, la prière de ma foi.

Vous êtes, immensités lumineuses ; champs d'azur, rien ne peut vous empêcher de rouler des mondes dans vos formidables plis ; vous êtes, gouffres béants et insondables, vertigineuses sphères où l'esprit affolé des hommes cherche la substance éternelle.

Vous êtes... et du bord de notre gouffre amer, d'où la lumière du progrès nous fera sortir, du sein des plaines affreuses de ce monde en chaos s'élève un cri de béatitude vers vous.

O astres sereins et fiers, solitudes vagues et profondes, vous nous révélez Dieu, qui a écrit son nom dans les cieux avec les mille lettres flamboyantes des soleils.

L'homme cherche des preuves de l'existence de Dieu dans la matière qui l'entoure et qui l'obsède. Il voit le mal dans la nature et dans l'homme ; ce mal lui cache Dieu. Il ne sait pas le voir dans l'éblouissement des soleils, dans le rayonnement fin et mystérieux des étoiles. La pensée humaine est fille de la pensée divine, mais elle renie souvent sa mère.

Hélas! l'homme est rampant; toutes les ailes de son âme, qu'a mordues l'adversité et qu'a rognées le temps, ne lui suffisent plus pour monter dans l'azur qui l'appelle. Et il en vient à nier cette âme qui ne vole plus, qui ne s'élève plus.

L'âme et Dieu, l'un suffit à prouver l'autre.

VIII. — De l'âme. — Qu'est-ce que l'âme? me demandent les matérialistes.

— L'âme, leur répondrai-je, est le principe de la vie intelligente, le moi conscient de chaque être.

Otez l'âme au corps, que vous restera-il? Un organisme vidé, ramolli et croulant. Sans l'âme, l'être n'existe plus qu'à l'état confus. Sans doute la matière elle-même doit subir des transformations qui l'élèveront sur l'échelle sans fin de la vie ; mais sans l'âme, elle ne connaît ni joie, ni douleur, ni espérance.

L'âme ne tombe pas sous les sens; elle n'est pas une réalité tangible en ce monde, mais elle a, elle aussi, sa part de matière. Sans la matière, rien ne peut exister, et tout est matière si l'on veut, mais à des degrés tellement différents qu'assimiler l'âme au corps serait folie.

La matière de l'âme est fluide et lumineuse; la matière du corps, hélas! est grossière et doit périr.

L'âme est la matière céleste, celle qui possède la flamme divine, la comprend et peut l'aimer.

Les animaux aussi ont une âme, appropriée à leur degré d'élévation.

Les plantes aussi ont une âme, endormie gracieusement dans les corolles parfumées, mais aspirant l'air et s'ouvrant à la lumière du soleil.

Le minéral aussi a une âme, âme sombre et voilée qui se réveille parfois dans les grands cataclysmes de la nature.

Toute chose est un être qui doit grandir, mais tandis que la forme matérielle s'épuise et se dissout, le principe de vie, qui est l'âme, poursuit sa course éternelle à travers toutes les transformations de la matière.

Ne confondez pas le corps et l'âme. L'un est l'obstacle apparent, la prison temporaire; l'autre est le prisonnier aux ailes ardentes, qui ira planer dans la sérénité de l'azur. Le corps retient l'âme sous le joug des passions; l'âme s'émancipe, s'éclaire et s'élève au-dessus des tentations grossières parce

qu'elle sent en elle quelque chose de la divine essence; parce que, même lorsqu'elle s'est dégradée dans la boue humaine, elle peut encore se rappeler son origine et se relever, lumineuse, de ses fautes qui l'ont abaissée.

Le corps est nécessaire à l'âme parce que, dans cette route à deux qu'on appelle la vie, la matière épure l'âme au creuset de l'expérience et de la douleur.

Un jour, l'âme ayant achevé sa course terrestre et acquis les vertus qui lui manquaient, cessera d'emprunter au corps matériel d'ici-bas un organisme insuffisant à ses nouvelles facultés : et alors, après des vies renaissantes sur ce globe ou dans d'autres, elle s'affranchira à tout jamais du contact de la chair mortelle. Elle s'enveloppera d'un corps gazeux qui lui facilitera ses manifestations et ne la gênera plus dans aucune de ses expansions.

Homme! prépare dès ici-bas ta vie future, qui sera belle et grande dès que tu seras devenu un esprit meilleur.

Soumets-toi à la loi divine qui te conduit vers le bonheur par la souffrance. Apaise tes alarmes, diminue tes regrets, cesse tes plaintes. Sois confiant en Dieu et en toi-même : le sort que tu as rêvé sera plus beau que tu n'as jamais osé l'entrevoir.

IX. — Pluralité des existences. — D'où vient l'âme humaine? A-t-elle passé par les différents règnes de la nature?

Grave question qu'il importe de résoudre aujourd'hui que l'esprit de l'homme regarde face à face les grands problèmes de sa destinée.

Il n'y a qu'une loi de justice dans l'univers. Le progrès est la loi des êtres.

Ces principes établis nous suffisent pour conclure à la possibilité, à la nécessité de notre passage à travers les règnes inférieurs de la création.

— Mais nous ne nous souvenons pas, disent les matérialistes. Comment aurions-nous été autre chose que ce que nous sommes?

— La perte du souvenir n'est qu'une question secondaire pour qui sait penser.

Nous ne nous souvenons que d'une partie très infime des événements qui ont marqué notre vie présente et, des rêves de l'enfant, des sensations de l'adulte, il ne nous reste qu'un vague ressouvenir à travers mille circonstances qui ont jeté chacune son reflet sur notre vie.

On peut dire que les événements importants, seuls, nous frappent.

Nous souvenons-nous des demi-pensées et des mots vagues que nous avons balbutiés dès nos premiers pas dans cette vie?

Et cette mère, cette douce mère qui nous berçait dans nos langes, nous lui conservons, certes! notre respect attendri, notre affection la plus tou-

chante peut-être, mais combien, parmi nous, ont perdu le souvenir des bons conseils qu'elle nous donnait et des notes mélancoliques et suaves qu'elle nous chantait pour nous endormir!

L'homme navigue sur un océan d'oubli. Ne trouvons pas étonnant qu'il ne se rappelle rien de ses existences antérieures, puisqu'il se souvient à peine de ce qu'il faisait il y a dix ans.

Dieu a voulu que le souvenir de nos existences précédentes nous fût voilé pour un temps fort court : celui qui est nécessaire à une vie nouvelle. Mais quand notre âme retourne au séjour des esprits, elle voit son horizon passé et futur; elle peut alors plonger, par le souvenir, dans ses incarnations antérieures.

A quoi lui servent ses diverses incarnations? Comment profitera-t-elle de la bonté de Dieu, qui lui permet de se réhabiliter dans les épreuves de la vie, si elle ne peut remonter de l'effet à la cause qui l'a fait naître; si elle ne peut se prouver à elle-même qu'elle a vécu?

Sa raison lui suffit pour comprendre qu'il ne peut en être autrement, et les esprits de l'espace viennent confirmer ce que la raison lui enseigne.

Si nous n'avions pas vécu plusieurs fois, de quoi pourrions-nous être responsables aux yeux de Dieu? Comment pourrions-nous vivre, dans ce bas monde, escortés de l'idée que nous valons mieux que d'autres et que nous souffrons davantage? Pourquoi l'inégalité des conditions humaines? Pourquoi le bonheur pour les uns et le malheur pour les autres?

L'homme aurait le droit de douter de tout et de Dieu même s'il était renfermé dans une seule existence, qui aboutirait à un ciel impossible ou à un enfer incompréhensible.

Nos luttes nous sont nécessaires pour progresser. Celui qui est dans une condition inférieure sous le rapport du travail et de la position sociale, celui-là a mérité qu'il en fût ainsi. Ses progrès ont besoin d'être dirigés du côté du renoncement et du sacrifice. Le riche, au contraire, a besoin de s'éprouver au contact des passions que la fortune enfante. Chacun de nous suit la filière où il s'est engagé depuis des milliers d'années peut-être.

Et ajoutons que nous devons tous passer successivement par les mêmes épreuves et les mêmes souffrances. L'ordre éternel le veut ainsi. Chacune de nos étapes terrestres dans un corps nouveau est un nouvel appel que le Créateur fait à nos âmes. Sachons l'entendre, oublions nos haines, nos prévarications, nos insolences, pour ne voir que les progrès qui nous restent à accomplir. (*A suivre.*)

ENTERREMENT DE M. BABLIN. — DISCOURS

Pour nous, l'ami dont nous sommes venus ici accompagner la dépouille, n'est point mort en réalité, et nous le saluons dans sa nouvelle forme d'existence. La vie et la mort — ou du moins ce que nous appelons ainsi — ne sont que les phases d'une même évolution, les anneaux alternes d'une longue chaîne de progrès ; et nous savons, pour l'avoir appris sur le fait, que la transition d'une phase à l'autre ne s'accomplit jamais d'une manière complètement brusque pour celui qui la subit. L'arrêt physiologique de la respiration et de la circulation dans le corps charnel ne saurait être considéré comme le signal d'un soudain changement à vue pour la personnalité survivante qui se dégage du corps refroidi en en conservant le double éthéré, la forme caractéristique et la contexture complexe. Toujours une certaine période mixte atténue le passage de l'en-deçà à l'au-delà. Mais cette période, qui peut être très courte pour les âmes lucides et pour les consciences calmes, il est au pouvoir de notre esprit de solidarité de l'abréger encore en appelant à nous l'ami qui n'est plus visible pour nos yeux, en nous unissant de cœur les uns aux autres et avec ses amis de l'au-delà, pour faire converger sur lui une commune sympathie. Dans cette communion des effluves des deux mondes, de l'humanité charnelle et de l'humanité éthérée, il perçoit alors, dans toute sa clarté, l'exactitude des rapports qui existent entre ce que nous appelons les vivants et ce que nous appelons les morts.

Voilà pourquoi nous avons coutume de parler à nos amis, à l'heure où le corps qui nous les rendait visibles et qui n'est plus qu'une dépouille va disparaître de nos yeux. Ce n'est point une vaine oraison funèbre que nous essayons en leur honneur, comme une draperie sur un cercueil ou un décor sur une tombe; c'est une parole vivante que nous leur adressons pour qu'elle éveille des échos et pour que ces échos, tous ensemble, aillent réchauffer leurs cœurs et les faire battre pleinement de leur nouvelle vie.

Ami Bablin, vous n'avez pas eu à attendre que nous fussions au bord de cette fosse pour ressentir les salutaires effets de tant d'effluves de sympathie qui vont naturellement à vous, et qui, d'un monde à l'autre, s'étendent autour de vous et vous enveloppent comme d'un réseau lumineux. Vos travaux de vivant, votre dévouement assidu à la cause de ces désincarnés, parmi lesquels vous venez prendre place, sont à eux seuls une évocation; et vos longues souffrances de mourant, cette cruelle période de luttes pendant laquelle vous sentiez la mort s'infiltrer de plus en plus dans votre organisme à chaque nouvel assaut, vous ont, sans doute, conduit tout naturellement à la pleine vie de l'esprit. La période de transition, vous l'avez

certes épuisée dans les heures de votre lente et implacable agonie. Mais si notre voix ne vous est pas essentiellement utile, nous espérons qu'elle vous sera agréable, car c'est la pensée de nos cœurs qu'elle vous apporte ; elle cimentera nos liens, elle vous attachera à nous pour que vous soyez encore notre collaborateur dans la situation nouvelle où vous êtes.

Je sens que vous êtes heureux d'être appelé, car vous retrouvez ici ceux qui vous sont les plus chers. Vos yeux se reposent avec amour sur cette compagne de toute votre vie, dont vous avez partagé les travaux si féconds, sur votre fils bien-aimé, sur tous les vôtres, sur tous vos amis. Pourquoi faut-il que les suites d'un funeste accident tiennent éloignée de cette réunion votre fille chérie (la femme de votre fils), dont vous avez eu à voir les horribles souffrances pendant que vous luttiez, depuis longtemps déjà, avec la mort? Hélas! pendant vos derniers jours, les tourments semblaient s'accumuler sur vous et autour de vous, et il fallait tout le dévouement des vôtres, toute votre force d'âme à tous, pour lutter, toujours avec le même courage, contre l'invasion de tant de peines. Cette force d'âme des vôtres, cette sérénité de vos derniers moments, malgré les tortures, je ne puis me défendre de les attester, devant tous, comme un témoignage en faveur de celle dont la vie ne fait qu'un avec la vôtre. Nous sommes encore à une époque où la médiumnité est peu connue, où les lois de la médiumnité ne le sont pour ainsi dire point ; et les médiums, surtout les grands médiums, qui s'offrent à l'expérimentation dans des circonstances si peu favorables, font preuve d'un grand courage, car ils risquent d'encourir des jugements téméraires, la base suffisante d'un jugement exact faisant encore défaut. Mais s'il en est, parmi nos frères d'étude, qui sont déroutés par l'imprévu des phénomènes encore insuffisamment étudiés, je leur dirai : Soyez patients avant de conclure ; n'étudiez pas seulement la médiumnité, observez aussi les médiums et leur entourage. Il n'est pas besoin de circonstances tragiques pour cela, heureusement. Mais hélas! la mort passe quand même dans les familles, apportant avec elle sa terrible pierre de touche d'une justesse irrécusable. Et alors la sérénité de celui qui lutte incessamment avec la douleur et qui attend plein de confiance l'heure de sa métamorphose, est une souveraine attestation de la loyauté de sa vie. Pour moi, c'est la seconde fois que je vois la mort entrer pas à pas dans la maison d'un médium, et c'est la seconde fois aussi que je suis profondément pénétré du témoignage limpide qui s'en dégage. De tels témoignages coûtent trop de larmes, ils ont acquis leur valeur palpitante au prix de trop de déchirements, pour qu'on ne les proclame pas sur le bord des tombes prêtes à se refermer.

Ami Bablin, votre vie jusqu'à votre dernier souffle rayonne sur celle de

votre compagne bien-aimée, comme la sienne sur vous. Vous avez toujours été fidèle à votre cause et à vos idées, comme l'atteste votre lettre de faire part, dont vous aviez a peu près dicté les termes. Vous êtes mort à la vie charnelle, comme vous avez vécu, en citoyen indépendant et en spirite convaincu. Vous emportez avec vous la profonde affection de ceux que vous avez aimés si tendrement, et la sympathie de ceux qui vous ont connu. Nous n'avons pas besoin de vous dire de penser toujours à nous, comme nous penserons à vous. N'avez-vous pas, en fermant les yeux, promis aux vôtres de veiller sur eux? Oh! oui, vous viendrez consoler cette épouse chérie si cruellement déchirée dans sa plus intime affection; vous viendrez fortifier ces enfants désolés qui, longtemps encore, vous chercheront instinctivement des yeux dans la demeure commune; oui, vous viendrez revoir tous ceux de votre famille, tous vos intimes; vous irez vers vos amis, vers tous ceux près de qui une similitude de travail ou une affinité de sympathie vous attirera, et, rajeuni, revivifié par les forces de vos amis de l'au-delà, retrempé dans les éléments des régions qui vous sont accessibles par l'acquis de vos travaux, de vos luttes et du bien accompli, radieux de la lumière de votre progrès, vous viendrez à nous pour aviver nos courages, pour nous aider dans nos recherches, nos essais, nos études, enfin pour apporter un concours de plus en plus efficace à l'œuvre commune de l'humanité.

Salut à vous, frère Bablin, dans votre nouvelle vie. Notre pensée est avec vous.

Camille CHAIGNEAU.

S'il est vrai de dire que nous vivons d'après nos croyances, il est non moins vrai que nous quittons la vie avec d'autant plus de calme que sont positives pour notre esprit les preuves de sa survivance.

L'ami, dont nous rendons les restes mortels à la terre, est un exemple remarquable de cette vérité. Depuis trois ans qu'il se savait mortellement frappé par la maladie qui devait l'emporter, il attendait fermement et sans crainte aucune le jour de sa délivrance; il l'appelait même, il la désirait prochaine, car il savait, avec la certitude absolue que donne la croyance spiritualiste qui s'appuie sur l'observation de faits tangibles, que ce qu'on nomme la mort n'existe pas, et que l'âme, en quittant son organisme, instrument nécessaire de son avancement sur la terre, conserve sa personnalité, toute sa réalité et retrouve, gravés en caractères ineffaçables dans sa forme fluidique, tous les actes qui, dans ses vies antérieures, ont fait sa grandeur ou arrêté son progrès.

Il savait que, pour être invisible, l'Esprit n'est pas absent, et que, pouvant se transporter où il veut, dans l'étendue de la sphère que lui donne son

avancement, il reste, s'il le juge nécessaire, auprès de ses chers aimés, pour les inspirer et les guider dans les sentiers difficiles de la vie de ce monde, s'associant à leurs joies, souffrant de leurs souffrances, s'intéressant à ce qui les intéresse, les attendant jusqu'au jour où, ayant tous acquis la somme de qualités et de savoir qu'ils peuvent se donner sur la planète, ils iront ensemble dans une autre région de l'espace, s'unir à d'autres familles spirituelles, suivant la loi d'attraction universelle, applicable aussi bien aux mondes spirituels qu'aux mondes physiques, et former avec elles une grande harmonie, dont les rayonnements répandront au loin, dans le cœur de frères moins avancés, l'amour du bien et la soif de progrès. Car le plan divin est ainsi fait, que les Esprits avancés ne peuvent se désintéresser de ceux qu'ils ont dépassé dans le chemin de l'élévation spirituelle ; leur rayonnement, expression de la solidarité qui unit tous les êtres, est une force qui pénètre les faibles, les sollicite, les soutient et les dirige dans la voie du bien et de la vérité.

Ami, vous saviez tout cela, et voilà pourquoi vous avez été courageux au milieu de la souffrance et sans crainte en face du lendemain.

Vous avez combattu le bon combat, vous avez aidé de tout votre pouvoir à la diffusion de la vérité spirite, en secondant, autant qu'il dépendait de vous, la mission de votre digne compagne, dont la médiumnité a donné enfin la preuve expérimentale et nécessaire de la réalité et de la survivance de l'âme. Bien des Esprits vous béniront l'un et l'autre de les avoir aidés à sortir du doute qui desespère, et, des hauteurs de l'éther où vous allez planer, vous entendrez les remerciements de tous ceux qui ont eu la grande joie de voir chez vous ce qui jadis était réservé aux seuls initiés des temples et d'avoir pu ainsi donner à leurs croyances une base inébranlable.

Que celle qui a partagé vos joies et vos peines, que votre fils, que tous les vôtres reçoivent en ce jour le témoignage de notre sympathie et de notre dévouement.

D[r] Chazarain.

M[me] CH. FAUVETY est décédée le 13 mai 1887 ; le cahier prochain contiendra le compte-rendu de cette cérémonie si simple, qui nous a vivement impressionné.

L'INSTITUT HOMŒOPATHIQUE DE FRANCE

Pour tout esprit indépendant et sérieux qui, secouant le joug de la routine, marche avec les progrès de son époque, il n'est plus de nos jours qu'une seule thérapeutique digne d'occuper les hommes de science et de mériter

en même temps la confiance de ceux qui souffrent, c'est celle de l'école dont Hahnemann eut la gloire d'être le chef. Je sais bien, qu'au seul mot d'homœopathie, nombre de gens prévenus vont pousser les hauts cris, et non moins fortement sans doute qu'ils le faisaient jadis en entendant parler de magnétisme. A ceux-là, pour toute réponse, je rappellerai l'énergie qu'ils ont mise, pendant de longues années, à nier l'existence de tous les phénomènes magnétiques si étudiés aujourd'hui et définitivement classés dans ce qu'on appelle l'hypnotisme. Mais laissant de côté le parti-pris et l'opposition systématique, j'entre immédiatement dans le fond de mon sujet.

Si d'abord je suppose un instant le traitement allopathique doué d'une efficacité égale à celle du système homœopathique, on reconnaîtra du moins que ce dernier a sur son rival la supériorité d'offrir des médicaments qui ne fatiguent point l'estomac, ne répugnent pas aux malades, et qui, simples et agréables à prendre, ont en outre l'avantage énorme pour bien des personnes, d'être infiniment moins chers que les remèdes *allopathiques*. De plus, le traitement est facile à suivre en tout lieu, et s'il s'agit d'une cure un peu longue, l'ouvrier à son atelier, l'employé à son magasin ou à son bureau, le voyageur en wagon, l'enfant à l'école où à la promenade, tous aussi bien que l'oisif en son appartement, peuvent sans difficulté se conformer aux prescriptions du docteur.

Quant à l'incontestable supériorité de la nouvelle thérapeutique sur celle de l'ancienne médecine, c'est uniquement par des chiffres qu'il convient de l'établir. Disposant d'un espace restreint, je me contenterai ici de présenter au lecteur une statistique comparative des trois années 1849-1850 et 1851, c'est-à-dire que je me reporte à une époque où l'homœopathie était bien loin d'être à son niveau scientifique actuel. Des observations faites alors par le directeur de l'Assistance publique à l'hôpital Ste-Marguerite de Paris (actuellement hôpital Trousseau), où professait le Docteur Tessier, Médecin homœopathe, il résulte que sur 3724 malades entrés dans le service allopathique, 411 étaient morts, soit une moyenne de 11.03 0/0, tandis que le service homœopathique qui, pendant le même temps, recevait 4663 sujets n'en perdait que 339, moyenne de 7.27 0/0. Notons en passant que la durée des traitements fut dans le second service moindre que dans le premier, puisque avec un égal nombre de lits, on y reçut 939 malades de plus en trois ans ; cependant, je le répète, la médecine homœopathique, encore à ses débuts, n'obtenait à cette époque que des résultats bien inférieurs à ceux constatés de nos jours. Aux États-Unis n'existe-t-il pas d'ailleurs des compagnies d'assurances sur la vie (et l'on sait que les Américains sont pratiques en affaires), qui passent des contrats spéciaux contenant des avantages

sérieux en faveur des personnes qui s'engagent à n'user que du traitement homœopathique ! Les tableaux dressés par ces compagnies établissent en effet que l'homœopathie ne perd en moyenne que 10 malades quand l'allopathie en perd 17.

Personne enfin n'ignore que les docteurs homœopathes, gens de progrès et de travail, puisqu'après avoir satisfait aux exigences universitaires et passé par les mêmes épreuves que leurs collègues, les allopathes, ils font litière des erreurs de la vieille thérapeutique et refusent d'utiliser les armes dangereuses qu'un diplôme officiel a mises entre leurs mains, ils s'adonnent, dans l'intérêt de l'humanité, à l'étude et à la pratique de la nouvelle doctrine. De là leurs succès, et bien souvent aussi l'origine de l'envie qu'il suscitent.

Frappés des avantages de l'homœopathie, et fiers de marcher à la tête du progrès, plusieurs pays lui ont déjà donné une consécration publique. En Russie, les docteurs homœopathes étrangers sont autorisés à exercer, sans avoir à subir de nouveaux examens. A Vienne, il existe une chaire de thérapeuthique homœopathique occupée par le professeur Ch. Zlatarowitch. A Buda-Pesth, il y a deux chaires d'homœopathie ; l'une, de doctrine, a pour titulaire le docteur Haussmann, tandis que la thérapeutique est professée par le docteur Von Bakody. Dans l'Amérique du Nord, on compte, à New-York, Boston, Philadelphie, Saint-Louis, etc..., des écoles de médecine où l'homœopathie seule est enseignée, et de nombreux hôpitaux desquels est absolument exclue la thérapeutique allopathique. Dans l'Amérique du Sud, la seule école de Rio-Janeiro, fondée par le docteur Mure, délivre une moyenne annuelle de 1500 diplômes par an.

En France, où l'esprit de routine semble avoir élu domicile dans les hautes sphères, le gouvernement n'a pas encore songé à accordé à l'homœopathie les privilèges auxquels elle a droit au nom de la science et du progrès. Quelques tentatives isolées ont été faites ; divers hôpitaux et dispensaires ont seuls été créés par l'initiative privée, mais sans avoir cherché à provoquer cet irrésistible élan qui doit triompher avant peu des ennemis de la lumière.

Désireuse d'arriver à ce résultat, une société philanthropique s'est formée sous le nom de « *La Propagande Homœopathique* », œuvre progressiste et humanitaire dont le Président est M. le Docteur Flasschœn, de la Faculté de médecine de Paris. Son but est de solliciter du gouvernement l'ouverture dans les écoles de médecine, d'une chaire de doctrine, de matière médicale et de thérapie homœopathiques et d'obtenir de l'Assistance publique la création d'hôpitaux homœopathiques où il soit possible à tous d'user des avantages de cette médecine de l'avenir.

Pour atteindre ce but, en attendant la réussite de ses efforts, cette Société, dont le siège social est 4, rue de Grammont, en plein cœur de Paris, y a fondé un institut médical philanthropique, établissement qui porte le nom d'*Institut Homœopathique de France*, où se donnent des conférences publiques et des cours d'enseignements homœopathiques. Voulant d'autre part et avant tout, imprimer à leur œuvre, un caractère essentiellement philanthropique, ses promoteurs ont provisoirement installé dans le même local un service quotidien *gratuit* de soins et de médicaments. Plusieurs docteurs sont attachés à l'établissement. Tous les matins, sauf le dimanche, de neuf à dix heures, les malades pauvres y obtiennent sans aucun frais, les soins et les remèdes qu'exige leur état, et, même parfois des vêtements et des aliments quand le permettent les fonds que doit la Société à la générosité de ses donateurs.

Or, la misère est grande, et pour soulager toutes les souffrances dont le nombre va croissant de jour en jour, restreintes sont les mesures de l'Institution, qui, si elle mérite à juste titre la sympathie des adeptes de l'homœopathie, n'est pas moins digne de l'intérêt de tous les cœurs généreux.

C'est donc au nom et comme secrétaire de la Société, qu'après en avoir exposé le but, je fais appel en sa faveur à tous les philantrophes sans aucune distinction. Les renseignements les plus complets concernant l'œuvre sont fournis du reste, soit par correspondance, soit verbalement, tous les jours non fériés, de dix heures à midi, au secrétariat de la Société. Des notices et des copies des Statuts sont à la disposition des personnes qui en feront la demande. La cotisation annuelle des membres adhérents a été fixée à *dix* francs; inutile d'ajouter que les dons supplémentaires sont acceptés avec reconnaissance.

Constituée le 22 juin 1886, la Propagande Homœopathique a commencé son fonctionnement régulier au mois d'août dernier ; aussi est-il facile de se rendre compte, à son siège, 4, rue de Grammont, des services qu'elle a rendus jusqu'ici et qui justifient son appel à la charité.

F. DUMONT.

FAITS DIVERS

INHUMATION DE Mme APPOLINE-JOSÉPHINE CHAPITEY. — M. *Thouard* nous prie de donner avis que, le dimache 20 mars, à 2 heures précises, aura lieu une réunion au cimetière Montparnasse, pour l'inhumation définitive de Mme Chapitet ; de 1 heure 1/2 à 2 heures, rendez-vous à l'entrée principale du cimetière. M. Thouard fait remarquer que, pendant 44 ans, Mme Chapitet

fut à la tête du groupe *Justice*, s'y multiplia, et ne fut pas étrangère au mouvement des idées spirites.

En conséquence, les chefs de groupes sont priés, par M. Thouard, d'engager leurs adeptes de donner un souvenir à la sœur en spiritisme qui vient de se désincarner, en étant exacts au rendez-vous.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs l'apparition d'UNE NOUVELLE REVUE poétique et littéraire qui promet d'être fort intéressante et qui comblera une lacune encore existante dans notre presse littéraire. Nous voulons parler de la LYRE UNIVERSELLE, revue poétique Lamartinienne, destinée à populariser la poésie spiritualiste et élevée de l'illustre auteur des *Méditations* et des *Harmonies*. Le fondateur, M. Jules Canton, a déjà fait paraître à Paris, chez Garnier frères, un charmant volume de poésies du meilleur goût, orné du portrait de l'auteur gravé sur acier.

La Lyre Universelle et le volume intitulé : *Premières aspirations poétiques*, sont en vente à la librairie des sciences psychologiques, rue des Petits-Champs, 5, ainsi que chez le secrétaire de la Rédaction, 42, rue des Ecoles. 3 francs.

UNE INSTITUTRICE FRANÇAISE, MLLE ANAIS GREFFIER, DIPLOMÉE, connaissant l'allemand, le piano, l'harmonie, pouvant enseigner rapidement à transposer, accompagner, improviser, etc., accepterait situation d'institutrice, interne ou externe, chez des personnes s'occupant de spiritisme. Excellents renseignements; s'adresser chez nous, 5, rue des Petits-Champs, ou chez M. Rahn, professeur d'harmonie, rue Milton, 22, Paris.

« UN JOLI MONDE », le nouvel ouvrage que *G. Macé*, l'ancien chef de la police de sûreté, publie aujourd'hui à la Bibliothèque Charpentier, est une puissante étude de physiologie sociale. Les vices de notre société y sont mis à nu avec cette exactitude documentaire qui a déjà fait la vogue de l'auteur. C'est avec tout l'intérêt du roman, une étude consciencieuse des bas-fonds parisiens, un défilé des spécialistes du crime placés dans le cadre qui leur est propre.

Ce volume doit être lu par les hommes sérieux que le mouvement social préoccupe sans cesse; de ces pages vivantes, sortent de précieux enseignements et cette conclusion, que nous devons tous nous mettre à l'œuvre pour assainir les intelligences, pour apprendre à l'homme que la vie nous impose des devoirs multiples, hors desquels il n'est que troubles et incohérences dans nos pensées et nos actes.

Le numéro prochain contiendra un compte-rendu de plusieurs ouvrages importants de M. EUGÈNE BONNEMÈRE. 1° Histoire des Camisards; 2° Histoire des paysans, en trois volumes; 3° Trois romans spirites. Cet historien consciencieux dévoué à tous les progrès, ce spirite estimé pour son savoir et son mérite a bien voulu faire un dépôt de ces ouvrages importants à notre librairie.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 7 | 1er Avril 1887

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

Dimanche des Rameaux, anniversaire d'Allan Kardec; nous convions nos amis à se rendre au cimetière du Père Lachaise, à deux heures très précises, pour la cérémonie commémorative, le 3 *avril, le dimanche le plus rapproché du* 31 *mars. — Le soir du même jour, banquet annuel,* chez Tavernier aîné, 142 et 145 galerie de Valois, au Palais-Royal, *à* 6 *heures très précises ;* 3 *fr.* 50. *Soirée littéraire et musicale.*

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

(Voir la *Revue* du 15 mars 1887).

Ordres religieux. — Lorsque les cléricaux veulent prouver la supériorité du catholicisme sur les autres cultes, ils disent :

Montrez-nous une religion qui ait des ordres religieux pareils aux nôtres; pour répondre à cette question, examinons d'abord les ordres masculins :

Il y a les ordres enseignants et les ordres contemplatifs; quant aux premiers, nous avons dit qu'ils étaient bons pour les écoles primaires, mais beaucoup moins pour l'enseignement secondaire, nous en avons fait ressortir les inconvénients ; quant à l'enseignement supérieur, celui des prêtres, mal démontré, sera toujours bien au-dessous de celui des laïques. Quant aux ordres masculins contemplatifs, nous ne voyons pas leur utilité pour l'humanité; comme ils sont rares en France, nous n'en parlerons pas; nous ferons seulement remarquer que dans les pays où les moines abondent, sous leur influence, l'état moral et intellectuel de la population est en grande souffrance, tandis que la misère et la paresse dominent; l'Espagne et la moitié méridionale de l'Italie nous l'ont assez fait voir.

Quant aux ordres féminins contemplatifs, ils sont nombreux en France et se recrutent facilement. Comme ces ordres ne font aucun travail qui les fasse vivre, chaque fille apporte une dot en y entrant, des demoiselles riches y lèguent parfois des fortunes considérables. L'éducation catholique, en flattant certains instincts féminins, l'imagination, le sentiment et le mysticisme religieux, fascine et captive le sexe faible bien plus facilement que le sexe

fort qui n'est pas aussi crédule, et dispose le premier à la vie sédentaire, calme et mystique des couvents. Quel effet produisent-ils sur la société ? La prière, qui est une élévation de l'âme à Dieu, paraît produire un effet salutaire et personnel pour celui qui la fait, mais il est fort douteux que cet effet soit reversible sur tout autre personne ou chose que lui-même. Ainsi quel effet apparent produisent ces longues et fréquentes prières publiques faites avec grand éclat contre les fléaux, les épidémies, les révolutions et les crises religieuses beaucoup plus fréquentes dans les pays catholiques que dans les états protestants qui ne font pas ce genre de prières? Il n'en résulte aucun effet appréciable.

Dans certains pèlerinages on a cité quelques rares guérisons soi-disant miraculeuses. Ici l'effet est tout personnel et l'auto-magnétisme chez de zélés croyants suffit pour les expliquer, et les spirites ne contesteront pas que des esprits bienveillants ne puissent contribuer à quelques guérisons. Si, comme tout l'indique, les longues prières des ordres contemplatifs ne produisent aucun effet utile sur les populations, on peut en considérer les membres comme des égoïstes pieux vivant aux dépens de l'humanité travailleuse; car les importants capitaux qui sont enfouis dans les couvents sont prélevés sur la société et consommés sans aucun profit pour elle; pour bien apprécier cette question, supposons-là beaucoup plus considérable, et nous l'examinerons pour ainsi dire au microscope. Ainsi, supposons que la moitié ou la totalité des filles riches portent leur fortune dans les couvents, que deviendrait la fortune publique ? Et si la moitié ou la totalité des travailleurs se faisaient moines contemplatifs, ils ne pourraient vivre qu'aux dépens de la société par de lourds impôts ou des dotations ; les terres resteraient en friche, et le célibat dépeuplerait bien vite la nation en même temps qu'elle serait ruinée. Ces fâcheux effets sont surtout manifestes dans les pays où les couvents d'hommes sont nombreux. Ainsi on voit que plus les ordres religieux se multiplient, plus le pays se dépeuple et se ruine.

Nous reconnaissons que les religieuses qui soignent les malades et celles qui élèvent des filles pauvres ou qui les préservent de la corruption rendent de très grands services à l'humanité. Malheureusement les demoiselles riches, plus délicates, habituées au confort de la vie, redoutent les fatigues et les privations des ordres pauvres, toujours en contact avec les maladies et toutes les misères de ce monde; elles préfèrent enfouir leur activité et leur fortune dans cette vie égoïste et oisive, mais aristocratique, de la religion contemplative. Cela nous montre que le catholicisme et la vie conventuelle conviennent plus aux femmes qu'aux hommes naturellement plus indépendants; dans la vie religieuse, les femmes trouvent un aliment à leurs

principaux instincts qui sont le sentiment, la maternité, la toilette et la parure, que le catholicisme a transformé dans le culte de la Vierge, de l'enfant Jésus, et dans la parure des chapelles.

L'Eglise et l'Etat. — De nos jours, beaucoup de gens en France, las de la longue tutelle imposée par l'Eglise romaine, parlent de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le clergé serait libre, mais non salarié. L'Eglise répond : L'Etat n'en a pas le droit, il est lié par le concordat de 1801 conclu entre Bonaparte et Pie VII.

Mais si on le rompt, qu'on nous rende les biens que la Révolution française nous a enlevés. Examinons cette question. Ces biens, donnés par les gouvernements ou les fidèles à l'Eglise, n'étaient pas une donation personnelle faite à tel ou tel; l'intention des donateurs était d'assurer des revenus perpétuels aux membres du clergé ministres de la religion nationale. La République française ne pouvant s'entendre avec le clergé catholique, supprima le culte et les prêtres; si la chose fut faite avec violence, cela ne détruisit pas le principe que toute nation a le droit de supprimer un culte qui ne lui convient plus, même lorsqu'il s'impose comme émanant de Dieu. L'Etat, ayant en même temps aboli l'ancienne monarchie, s'empara des domaines de la couronne et des biens du clergé. Ces biens n'étant la propriété personnelle ni des rois, ni des prêtres, étaient attachés à leurs fonctions, pour que leurs revenus fissent vivre ces fonctionnaires d'une manière appropriée à leur rang, mais ces fonctions ayant été supprimées, les ex-fonctionnaires n'avaient pas le droit de réclamer leur salaire ; en conséquence, ces biens tombés en déshérence firent retour à la nation. L'ancienne monarchie et l'Église n'ont donc plus le droit de les réclamer.

En 1801, Bonaparte traita avec le chef de l'Eglise pour reconstituer le clergé de France dans de nouvelles conditions, maintenues jusqu'à présent.

Un budget annuel est alloué aux trois cultes, catholique, protestant et juif. Mais l'Etat n'est lié à perpétuité avec aucune de ces trois religions, pas plus qu'avec les rois, les fonctionnaires et les établissements temporels. Si les représentants de la nation jugent convenable de ne salarier aucune religion, en les laissant toutes libres pourvu qu'elles ne soient point dangereuses pour l'Etat et les mœurs, ils en ont parfaitement le droit. Et si le clergé catholique n'est plus national, il est assimilé à toute autre religion et ne peut réclamer ni ses anciens biens, ni son budget annuel.

L'état surveille, mais ne salarie pas les médecins du corps, pourquoi solderait-il, salarierait-il ceux de l'âme, dont les doctrines n'offrent pas de garantie sérieuse, puisque toutes les religions se contredisent? La séparation de l'Eglise et de l'Etat est une grosse affaire qu'il ne faut pas brusquer; le mieux serait d'y arriver peu à peu ; malheureusement, en France, on met

tant de passion dans les questions politiques et religieuses qu'il est à craindre que cette séparation, utile à la liberté religieuse réclamée, demandée à notre époque, se fasse trop violemment ou pas du tout.

Récapitulation. — Nous avons dit que le spiritisme avait à lutter contre trois principaux adversaires : le matérialisme, le protestantisme et le catholicisme. Le premier n'existe pas naturellement dans les instincts humains, on peut dire qu'il est une fabrication scolastique provenant surtout du dégoût du catholicisme ; il ne doit pas être combattu par des raisonnements philosophiques, mais principalement à l'aide de phénomènes spirites concluants.

Le protestantisme est un adversaire peu dangereux; quoique en discord avec le spiritisme sur l'interprétation des principaux dogmes chrétiens, il le sert indirectement en propageant la liberté de pensée, qui plus tard pourra l'amener au spiritisme, mais surtout en combattant l'obscurantisme catholique.

Le catholicisme est un adversaire autrement redoutable, parce qu'il est dirigé par l'Eglise romaine qui ne veut ni ne peut modifier ses dogmes difficiles à croire, sans annihiler sa prétendue infaillibilité, et comme le spiritisme attaque ses dogmes; elle cherchera toujours à le combattre. Dans ce cas, le spiritisme, certain de ne jamais faire la paix avec un adversaire aussi obstiné, est parfaitement en droit de l'attaquer à son tour, en démontrant que les prétendus droits divins et les dogmes de l'Eglise ne reposent sur aucune base solide et que sa doctrine est un échafaudage d'assertions et de raisonnements plus captieux que vrais, où l'invraisemblable est permanent.

Dans cette lutte, la doctrine de l'Eglise doit seule être combattue, mais non le personnel honnête et dévoué du clergé qui n'est pas plus responsable de la fausse direction que lui imprime son chef réputé infaillible, que les valeureux soldats de Napoléon Ier ne l'étaient des guerres injustes et imprudentes de ce conquérant. Il ne faut pas oublier que la matière n'a aucune prise sur l'esprit, en conséquence la doctrine de l'Église doit être attaquée spiriuellement et non matériellement. Nous avons dit que l'Eglise s'était servie de la lettre de l'Evangile toutes les fois qu'elle pouvait lui être utile, et que souvent elle en avait dénaturé l'esprit. Tandis que nous avons montré que dans un grand nombre de passages de l'Evangile il fallait prendre l'Esprit et non la lettre dont la signification est souvent toute différente ; nous avons dit que les paroles de J.-C. adressées à Pierre, près de Césarée, rapportées seulement par Mathieu, chap. 16, vers. 17 et suiv., et celles qu'il adressa à Pierre avant son ascension : *Pais mes brebis* (Jean, chap. 21, v. 17), ne suffisent pas pour établir que Pierre ait été, comme le prétend l'Eglise, le prince des apôtres, dont il paraît n'avoir été que le doyen ; car, ni saint Paul

ni aucun des autres apôtres ne paraissent lui reconnaître une autorité quelconque sur eux. Pierre peut avoir eu des qualités ou facultés supérieures à celles de ses collègues, mais non reversibles sur ses successeurs évêques de Rome, car dans les premiers siècles rien n'indique qu'ils aient eu une autorité ou des facultés supérieures à celles des autres évêques; mais comme évêques de Rome, capitale du monde, leur haute position leur donnait la prépondérance sur tous leurs collègues de la Chrétienté. Ainsi les prétentions de la Papauté à l'infaillibilité et à l'Omnipotence religieuse, comme seule héritière de saint Pierre, ne sont nullement fondées, car, saint Pierre n'a pas pu déléguer des pouvoirs et des facultés qu'il n'avait pas, ce qui ressort clairement des rapports que saint Paul et les autres apôtres ont eu avec lui. On peut conclure de là que les prétendus droits divins que s'arroge la Papauté se sont progressivement développés avec sa puissance pour atteindre leur apogée en 1870. Depuis lors la protection divine ne paraît pas aussi favorable à la papauté.

Le concile de Nicée en 325 ayant formulé le Crédo catholique et organisé le clergé, les évêques de Constantinople, en constants rapports avec les empereurs d'Orient, devinrent plus influents que ceux de Rome ; mais lorsque l'empire d'Occident eut succombé en 476, les évêques de Rome héritèrent d'une partie du pouvoir des empereurs déchus ; ils devinrent prépondérants sur les peuples barbares d'Occident, qui volontiers les considérèrent comme les successeurs de saint Pierre.

Amy. (*A suivre.*)

BIOGRAPHIE D'EUGÈNE SWICHTEMBERG

Dans nos nombreuses séances chez M. Bourkser à *Odessa*, nous avons utilisé un remarquable sujet, Eugène Swichtemberg, lithographe, âgé de 22 ans, à l'éducation *très sommaire*, nature de sensitive qui devine les pensées d'autrui, soit en tenant la main d'un inducteur, soit au moyen d'une corde à violon, à distance, et sans communications. Nous avons invité les assistants à lui poser mentalement différents problèmes qu'il a résolus nettement, avec clarté.

Dans le sommeil magnétique, il passe de l'hypnose au somnambulisme et fait preuve d'une lucidité extraordinaire ; il décrit aux assistants le contenu des tiroirs de leurs tables à écrire, de leurs commodes, sans les avoir vus avec ses yeux à l'état de veille. Le moindre objet appartenant à un souffrant lui suffit pour décrire la marche d'une maladie, et indiquer les moyens pour la guérir. A la grande stupéfaction des médecins, peu crédules en fait de spiritisme, il écrit des ordonnances en latin, ce qui les force à s'incliner devant le fait brutal.

Le salon de M. Bourkser est devenu le centre d'action des intelligences qui viennent y puiser de nouvelles lumières. Les professeurs de l'Université, les médecins y étudient les phénomènes de la nature encore peu observés.

N. B. — Eugène Swichtemberg, est protégé pendant son sommeil, par l'esprit Peltzer, ami décédé, qui le soutient et lui explique ce qui lui paraît incompréhensible.

Extraits du journal. Le Listok d'Odessa : En exposant ici ce que j'ai vu et entendu aux deux séances d'hypnotisme auxquelles j'ai assisté chez M. Bourkser, je m'abstiens de commentaires et d'analyses scientifiques, les réservant à ceux qui se sont voués à la recherche des phénomènes spirites, science qui préoccupe toujours plus les penseurs et les savants !

Séance du 14 octobre 1886 : Le magnétiseur, M. Siefeld, prévient l'assistance qu'il doute de l'issue favorable de la séance, le sujet Eugène se trouvant dans un état d'excitation nerveuse, craintes peu fondées ; à peine endormi, Eugène répondit aux questions qui lui furent adressées. Un assistant, le colonel Sophonow, remit au magnétiseur la clef de sa table à écrire, lui demandant de questionner le sujet sur le contenu des tiroirs de cette table. « Eugène ! prenez cette clef ; tâchez de me décrire ce que con- « tient le tiroir de droite du bureau, chez M. Sophonow. » Eugène prit la clef, la porta à sa bouche, la palpa avec la langue et parla ainsi : — « Com- « ment entrer dans un appartement étranger ? on peut m'y découvrir, me « faire un mauvais parti, mieux vaut ne pas y aller. » — Après quelques paroles d'encouragement du magnétiseur, le sujet pénétra dans l'appartement du colonel, simula le mouvement de la clef qui s'introduit dans la serrure, entra, et le premier objet qu'il découvrit fut un album orné de dessins chinois, qu'il feuilletait en admirant les images, jusqu'au moment où le magnétiseur lui ordonna de déposer l'album et d'examiner les autres objets. « Je voudrais bien fumer l'un de ces cigares ! » dit Eugène ; il étendit la main vers la coupe qui en contenait, prit le soi-disant cigare, simula le frottement d'une allumette, et se mit à le fumer en lançant dans l'espace des bouffées de fumée.

D. — De quelle fabrique viennent ces cigares, demanda le magnétiseur ? R. — « De Lamba, » — répondit-il, en continuant à fumer. D. — Que contient encore le tiroir ? R. — « De l'argent ; ne prends pas l'argent ! s'écria « Eugène, comme s'il voyait ou soupçonnait qu'une personne voulût s'en « emparer. » — Laisse là cet argent, et regarde ce qu'il y a au fond du tiroir. — Eugène se mit à chercher, prit un objet qu'il dit être une photographie, un portrait de femme. D. — De chez quel photographe sort ce portrait ? R. — « De chez Chekovsky, dit-il en désignant véritablement le nom du photographe. D. — Que vois-je encore sur la table ? R. — « Une petite

boîte blanche. » D. — Ouvre-la et dit ce qu'elle contient. R. — Eugène se tut; il admirait l'objet en question, le faisait passer d'une main dans l'autre, le soupesait; il s'écria : « Evidemment, c'est pour elle (il désignait la photographie) ». D'après la description d'Eugène, on supposa qu'il voyait un collier de prix, composé de différentes pierres. Le colonel Sophonow confirma l'exactitude de cette description, ces objets se trouvaient véritablement à l'endroit indiqué.

Après ces expériences plusieurs assistants adressèrent au sujet des questions; il ne le fit pas volontiers, et cependant il y répondit d'une manière exacte.

M. Arsenieff lui demanda où se trouvait son logement, de s'y rendre pour lire les noms de famille inscrits sur la porte d'entrée. Eugène, à la suite d'une trop grande dépense de forces, ne répondit rien, se plongea dans le farniente, et le magnétiseur dut le réveiller.

Le 19 octobre, après une longue séance, le même M. Arsenieff lui demanda de lire les inscriptions sur la porte cochère de la maison habitée par ce dernier, ce qu'Eugène, par raison de fatigue, n'avait pu faire dans la séance précédente; Eugène répondit qu'il y avait trois inscriptions et les détailla avec exactitude.

Nous terminâmes la séance à la suite de quelques expériences qui avaient fatigué le sujet.

NOTA. Le sujet a fait aussi des voyages dans l'espace qui ont intéressé l'assistance, mais pour lesquels il n'y a pas de critérium; ses dires sont de simples hypothèses, peu scientifiques, curieuses à constater, que nous ne pouvons insérer dans notre Revue.

COMPTE-RENDU des *cures opérées* par M. Bourkser au moyen du magnétisme dans le courant de l'année 1886 : Dans le courant du mois de janvier dernier je fus appelé à traiter un maniaque, M. *Rouchy;* dans ses hallucinations il se croyait poursuivi par les diables. Sa femme m'ayant répété toutes les paroles incohérentes prononcées par lui dans son délire, je le magnétisai; endormi, je lui suggérai qu'à son réveil tout souvenir de son obsession et de son délire fussent effacés de sa mémoire. Cette expérience a pleinement réussi. — *Mme Kanicheff*, depuis quatre ans, éprouvait de telles douleurs dans les bras, qu'elle ne pouvait les mouvoir, elle fut complètement guérie au bout de trois séances. — Une forte crise de nerfs fut calmée au moyen de quelques passes magnétiques, en présence du docteur Lamnitzki. — M. Labinsky avait la figure paralysée et contracturée; après l'avoir magnétisé pendant quarante-deux minutes, j'eus l'extrême satisfaction de le voir complètement rétabli. — Mme Razovsky, sourde depuis 17 ans,

souffrait de bourdonnements dans la tête et de l'élargissement de ses pupilles; en vingt séances. je l'ai guérie de la surdité et des bourdonnements; l'élargissement des pupilles disparu. — Le général Tchelitcheff avait de fortes douleurs aux jambes et la bouche légèrement contracturée; je l'ai guéri au bout de six séances. — Une cuisinière qui, depuis quatre ans, souffrait de fortes douleurs à la tête et au visage, et qui, à tour de rôles avait eu recours à onze médecins sans obtenir de soulagement, fut guérie après six séances.

La femme du colonel Ton Óglio... paralysée des bras et des jambes, souffrait d'une forte constipation; elle fut guérie au moyen de l'hypnose et de la suggestion. — Les guérisons de maux de tête et de douleurs dans les membres ne peuvent être citées car elles sont sans nombre. — Ma fille, Mme Kropatcheff, à l'étranger pendant plus de trois ans, fut soignée en vain par plusieurs médecins célèbres, pour une maladie d'engorgement de matrice et de troubles nerveux accompagnés journellement d'évanouissements; appelé à Vienne, pour la traiter, je la magnétisai deux fois par jour; au bout d'un mois, je la quittai guérie et calmée; depuis elle n'a pas eu de rechute. — J'appris, par hasard, que Mme Kauffman était gravement malade depuis neuf jours. Je la trouvai sans connaissance; dans son délire elle se sentait battue par un concierge, par différentes personnes; elle était prise d'un hoquet nerveux, et avait la jambe droite contracturée. Je la questionnai sur sa maladie et n'obtenant aucune réponse, je l'endormis pour essayer de la suggestion et j'y parvins. « Où avez-vous le mal, lui dis-je ? « Je ne sais pas, répondit-elle ! » Je lui ordonnai de se bien examiner intérieurement, en lui persuadant qu'elle y pourrait voir. « Voyez-vous maintenant ? — « Oui, dit-elle. » Elle indiquait son côté droit et le bas du ventre et magnétisai les endroits indiqués; au bout de dix minutes la malade m'annonça qu'elle ne ressentait plus aucune douleur. Je lui demandai si elle guérirait complètement. «Oui, répondit-elle.» Dans combien de temps? «Dans deux semaines.» Comment vous traiter ? » Par l'imposition des mains » ; je lui magnétisai la jambe contracturée, après plusieurs passes sa jambe reprit sa souplesse normale. Je lui suggérai la disparition du délire et du hoquet et lui demandai combien de temps je devais la laisser dormir.» Encore une demi-heure, dit elle. A son réveil, le délire et le hoquet avaient disparu.

Bien estimé monsieur Bourkser : Je me permets de vous adresser ces quelques lignes, voulant d'une manière quelconque vous témoigner les entiments dont je suis pénétré. Vous m'avez délivré d'une terrible maladie, d'un bégaiement qui me tourmentait depuis mon enfance et m'a fait souffrir pendant trente-quatre ans; ce bégaiement vous l'avez fait disparaître par le magnétisme et la suggestion sans accepter aucune rétribution. Bien vénéré

M. Bourkser je me sens très heureux de parler sans voir chez mon interlocuteur des signes d'impatience et de mauvaise humeur, grâce à la cure merveilleuse de ce terrible vice de prononciation. Je vous témoigne ma reconnaissance et mon admiration partagée par ma famille.

Votre obligé pour la vie, GRENCER.

Merci à monsieur *Bourkser* pour sa cure par le magnétisme. Je souffrais depuis trois ans, de pertes de sang, d'inflammations de la gorge et de la vessie; les meilleurs médecins ne m'ont donné aucun soulagement; le hasard seul m'a fait vous rencontrer et dans très peu de temps les pertes de sang ont diminué et fini par ne plus apparaître qu'à de rares intervalles; en général mon organisme s'est fortifié, ce dont je remercie M. Bourkser de tout cœur. POPLAVSKY.

Trois personnes de ma famille ont été guéries par M. Bourkser au moyen du magnétisme et avec désintéressement, car il est venu à notre aide sans accepter aucune rétribution. Ma femme, Marie Morozoff, souffrait depuis plusieurs années de douleurs au genou au point qu'elle ne pouvait le plier sans éprouver des souffrances aiguës; les remèdes prescrits par les médecins ne lui portaient aucun soulagement. L'année dernière M. Bourkser magnétisa cette jambe malade; ma femme est tout à fait rétablie. — Ma fille, Sophie Morozoff, avait pris un froid, il y a six ans; à la suite de ce refroidissement elle souffrait de rhumatisme dans les jambes, ses genoux enflaient et lui causaient de fortes douleurs. D'après les conseils des médecins elle prit des bains de sel et de boue, au liman Aadjibey et semblait soulagée; l'année dernière les douleurs augmentèrent et nous priâmes M. Bourkser déla soigner; après dix séances elle fut guérie.

Ma fille, Véra Morosoff souffrait de la poitrine; après quatre séances de passes magnétiques, les douleurs ont cessé et ne sont plus revenues.

MOROZOFF.

Je soussigné, déclare par cette lettre que, souffrant depuis longtemps de douleurs à la poitrine, d'extinction de voix, de manque d'appétit, d'insomnies, je me suis adressé à plusieurs médecins sans être soulagé; d'après le conseil d'un ami, je fus chez M. Bourkser, propriétaire de l'Hôtel de France, pour le prier de me soigner. En quinze séances magnétiques, j'ai été complètement guéri de toutes mes maladies, ce dont je lui rends grâces.

VASSILI NEJEANOFF (*maître d'école*).

Atteint de surdité, j'ai prié M. Bourkser de me soigner; après dix séances de passes magnétiques, j'ai parfaitement bien entendu et j'en témoigne ma reconnaissance à M. Bourkser. H. KONOPATZKY.

Ma fille, âgée de 14 ans, depuis l'enfance souffrait de convulsions, à la suite d'une frayeur; à l'âge de 5 ans elle s'est mise à bégayer.

Les doigts de la main gauche étaient contractés. Je l'ai fait soigner pendant longtemps chez différents médecins, sans aucun résultat. M. Bourkser l'a guérie par l'hypnotisme et la suggestion. Elle ne bégaye plus et sa main n'est plus contractée.

J'en témoigne ma plus profonde reconnaissance à M. Bourkser.

M. ZINGLITZ.

Je remercie l'honorable M. Bourkser pour la guérison de ma femme. Elle souffrait de douleurs névralgiques à la tête et de *strabisme* de l'œil gauche ; elle *voyait double*. Après six séances de traitement hypnotique, elle est complètement rétablie.

ROMANOFF.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

Suite, voir la *Revue* du 15 mars 1887.

Mais, en général, ce phénomène paraît assez vulgaire si l'on se place, pour l'examiner, au point de vue intellectuel. « Maintenant, je n'ai plus besoin de « rien! » dit à M. Jules Cloquet, le fantôme de son frère (1). L'esprit, il est vrai, semble reconnaître que sa vie terrestre est finie; et il jette par terre une liasse de papiers, image fluidique — de même nature que son costume — que sa pensée vient de créer inconsciemment, par suite d'un retour de mémoire qui lui rappelle sans doute des occupations familières. Cependant il n'y a rien, à mon avis, de bien affirmatif dans sa déclaration. Il n'ajoute pas, en effet, qu'il se sent débarrassé de son enveloppe charnelle ; il ne dit pas : « Je suis mort ! » Comment, d'ailleurs, pourrait-il se croire mort, s'il a l'habitude de penser que la mort anéantit l'être, ou celle d'admettre que l'Esprit paraît devant Dieu au moment où il abandonne le corps matériel ?

Quant à la personne qu'il visitait, si elle avait bien remarqué l'expression du visage de ce fantôme, elle aurait pu voir les traits empreints d'une sorte d'égarement. Toutes les apparitions, à l'heure de la mort, ont ce caractère, car l'Esprit, si avancé qu'il soit, ne peut qu'*entrevoir* la vérité. La séparation qui s'accomplit est un phénomène assez important pour qu'un trouble réel l'accompagne.

Il suffit néanmoins à l'Esprit, pour qu'il puisse s'emparer de la force psychique de la personne visitée, que celle-ci ait un système nerveux délicat et ne retenant pas trop cette force indispensable ; s'il en était autrement, et si l'Esprit, à l'heure de la mort, pouvait se manifester à n'importe qui, le phénomène serait beaucoup moins rare. Il faut toujours que le *voyant* soit un peu médium. Du reste, on peut être médium d'un jour et ne plus jamais se retrouver dans les conditions physiologiques voulues pour avoir des manifestations nouvelles. Enfin, l'Esprit lui-même peut ne plus songer à se

(1) Voyez le fait signalé plus haut.

montrer. Il ne faut pas oublier qu'il va se troubler davantage, en constatant que les siens, auxquels il croit parler avec sa voix habituelle, pleurent, se désolent à son sujet et ne lui répondent pas. Ce trouble doit, dans bien des cas, paralyser la mémoire de l'Esprit. Il le condamne alors à errer longtemps parmi les siens comme une *âme en peine* — suivant l'expression populaire — expression très juste et qui prend sa source dans la réalité pure, révélée aux hommes en tous les temps, par des faits innombrables.

V

En résumé, nous prétendons que les *fantômes de vivants* (*phantams of the living*) vus par d'autres vivants, sont des apparitions d'êtres humains au moment où ils abandonnent l'enveloppe charnelle. Que ces apparitions précèdent la mort, ce qui est possible, ou la suivent, peu nous importe puisque, pour nous, l'esprit peut même se dégager du corps et y rentrer durant la vie matérielle. Il nous est donc indifférent qu'on les nomme fantômes de vivants ou fantômes de défunts. L'essentiel, c'est qu'ils apparaissent, et que des bruits soient produits également loin d'eux, à des heures qui coïncident souvent avec le moment de leur mort. La science admet, aujourd'hui, ce fait considérable et fort embarrassant, on en conviendra, pour les matérialistes. Si elle veut cependant examiner la question de plus près encore, elle reconnaîtra que le mourant n'extériorise pas de son propre cerveau cette image de lui-même qui va disparaître de la vie charnelle, mais bien que c'est l'esprit qui se dégage et s'en va. Cette matière, *plus subtile encore que l'éther*, qui conduit vers un autre incarné la forme de celui qui meurt, n'est donc autre chose que le *moi* intelligent entrant dans la vie fluidique.

ALEXANDRE VINCENT.

P. S. — Dans un prochain numéro de la *Revue*, je publierai la fin de l'étude commencée dans les numéros des 15 novembre et 15 décembre, au sujet de l'*Ecriture automatique*, étude qui est une réponse aux théories de M. Myers, l'un des auteurs de *Phantams of the living*. A. V.

LA RAISON ET LE SENTIMENT

Dans son article « *Le Spiritisme vivant* », paru dans le n° de mars, de la *Pensée nouvelle*, notre ami M. Chaigneau dit, à propos de ma conférence faite en février par la *Société parisienne Spirite* : « *M. Vignon a soutenu une* « *opinion que plusieurs ont trouvée excessive sur bien des points. Entre autres* « *choses, il niait, pour ainsi dire, à moins que je n'aie mal compris, la puis-* « *sante valeur du sentiment qui, suivant d'aucuns* (*je suis de ceux-là et je crois* « *pouvoir dire que notre ami di Rienzi en est également*), *mérite une place im-* « *portante dans la philosophie humaine.* »

Je tiens à relever ici les propres expressions de M. Chaigneau, car je serais désolé de laisser chez tous la même mauvaise impression en ce qui touche le sentiment dont je suis loin de nier la *puissante valeur* dans certains cas. Si le sympathique poète des *Chrysanthèmes*, avant de formuler son appréciation, s'était placé sur le terrain philosophique, je suis certain qu'il ne l'aurait pas donnée, car il aurait justement pensé que le philosophe, dans ses recherches, prend pour guide la seule *Raison* et élimine absolument le *Sentiment*, ainsi d'ailleurs que le dit si bien le passage de la *Préface* des *Commentaires sur le Sômodœvo de Gaotomo* (pages 8 et 9), passage qu'au lieu d'effleurer j'aurais dû rappeler *in extenso*. M. Chaigneau doit lui-même le connaître, ou il l'a oublié, ou encore il l'a dédaigné sans prendre la peine de le *démontrer mal fondé*. En voici donc la teneur :

« Dans la recherche du *réel* et du *vrai*, le philosophe ne livre rien au « caprice, il ne se laisse jamais influencer par la passion, quelque noble « qu'elle puisse être; il exclut le SENTIMENT d'une façon absolue : la raison « rigide, inflexible est son seul guide qu'il regarde comme aussi indivisible « que la vérité. Pour le Sage il n'y a, en effet, ni raison humaine, ni raison « divine, *il y a la Raison*, tout ce qui n'est pas elle n'est que l'absurde et « partant la folie.

» Les fondateurs de Sociétés (et ajoutons-nous les fondateurs de religions) « l'ont si bien compris quand ils ont voulu s'adresser à la multitude, qu'ils « n'ont jamais fait *appel qu'au sentiment*. Ils connaissaient le cœur humain « et ils savaient bien avec quelle facilité on s'empare des hommes en les « prenant par ce côté faible de leur nature. »

« Nous n'avons point l'intention de faire le procès du SENTIMENT, nous ne « faisons que constater des faits indéniables. *Considéré au point de vue de la « famille et des rapports sociaux individuels*, le sentiment est certainement « ce qu'il y a de meilleur dans l'homme; il n'en est plus de même quand il « s'agit de science, de morale et d'économie sociale; dans ce cas le rôle du « *sentiment* cesse d'être utile, recommandable, souvent même il devient « dangereux et nuisible. »

Si donc nous voulons être des chercheurs, des philosophes, gardons-nous bien, à ce titre, de demander un appui quelconque au sentiment, qui nous ferait prendre pour vérité ce qui ne serait qu'*expansion* du cœur. Je ne doute plus qu'après cette explication M. Chaigneau ne soit de mon avis et je dois même le remercier de reconnaître que *les expressions nous divisent quelquefois plus que les idées*.

L. VIGNON.

(Préface des Commentaires sur le Sômodœvo de Gœtomo. Librairie des Etudes Psychologiques, 5, rue des Petits-Champs, 0 fr. 50.)

GUÉRISON DE LA VUE PAR LA MÉDIUMNITÉ

A vous, messieurs, qui, avec tant de zèle, exercez votre mandat spirite, je m'adresse. Dans une modeste sphère, observateur attentif de tout ce qui se relie au spiritisme, je viens soumettre un fait pour le faire connaître à nos frères, et leur donner l'assurance que la lumière de l'âme éclaire d'une lueur très vive celui qui a foi en Dieu et dans les bons esprits.

Spirite convaincu, depuis quelques années, par la lecture des œuvres dues à notre science, et surtout celles d'Allan Kardec; convaincu de ce fait que mes intuitions, depuis mes premières années, m'avaient inconsciemment guidé et donné l'explication de plusieurs phénomènes observés, que les données de la vie pratique ne pouvaient résoudre, je devins, de suite, médium écrivain intuitif. J'initiai et j'associai à mes expériences la plus jeune de mes filles, esprit vif et éclairé qui, par une vocation née pour ces études, me suivit de bonne volonté et réussit à être bon médium écrivain intuitif.

Des malheurs et des revers me frappèrent rudement, me détournèrent de mes études, entretenant en moi un combat intérieur qui me produisit un grand trouble physique.

Il y a aujourd'hui quatorze mois, en me promenant sur les bords de la mer, je plongeai mes yeux dans l'espace et je constatai avec un vif regret qu'ils ne me prêtaient plus leur parfait et ancien service. De retour à Florence, le mal augmentait avec des proportions désespérantes ; après quelques semaines je ne pus lire ni écrire En ouvrant un livre, au premier abord je ne distinguais rien, puis je voyais quelques lettres rompues en quatre parties. Le soir, au café, je ne reconnaissais plus les amis qui s'asseyaient en face de moi. Que faire ? Mon opticien changea mes lunettes et m'épouvanta en disant que mes yeux étaient en très mauvais état; il me conseillait d'aller chez un célèbre oculiste. La même chose m'était représentée par ceux auxquels je m'adressais.

Une vague pensée me disait que mon état n'était pas désespéré, de ne pas recourir aux hommes de science dont les méthodes m'étaient suspectes. Cette voix intérieure me parlait, me pressait d'appeler à mon secours l'esprit de mon médium décédé depuis plusieurs années, que j'avais grandement estimé pour sa haute philosophie et sa méthode simple et rationnelle; il croyait peu aux données de la science et aux panacées pharmaceutiques. A ma fille, je confiai le mandat d'évocation, et mon médium décédé promit son aide par son intermédiaire; pour première prescription, il me conseilla le repos le plus complet, puisque l'affaiblissement provenait d'un relâchement

de nerfs qui me donnait une très grande faiblesse; tout cela était provoqué par des secousses morales que j'avais dernièrement supportées. Pendant quatorze mois, l'esprit lui a dicté au jour le jour un traitement simple, rationnel, éminemment actif, avec lequel j'ai pu réorganiser mon système nerveux.

Dans sa dernière communication mon Esprit médium médecin me dit : « Fais ta lecture progressivement; le premier jour, trois ou quatre pages; « puis cinq, puis six, etc., sans jamais provoquer la lassitude des organes, « et sans en abuser; tu reprendras vite tes habitudes. » Je fis ainsi. A présent j'ai vraiment repris mes lectures d'autrefois, je suis guéri.

Quel bonheur ! ma constance et ma foi ont eu leur prix ! JEAN.

NOUVEAU MODE DE TYPTOLOGIE

Chers Messieurs: Je m'empresse de vous signaler un fait important pour les médiums typtologues.

Hier au soir, je me trouvais au Concert populaire qui se donne maintenant quatre fois par semaine au square, en face le théâtre; j'avais la main appuyée sur mon ombrelle, lorsque tout à coup je sentis un mouvement d'oscillation involontaire, je suivis ce mouvement, et en comptant les oscillations, à l'aide de l'alphabet, quel ne fut pas mon étonnement d'obtenir une communication parfaitement intelligente, qui n'était pas dans ma pensée et répondait à un conseil dont j'avais le plus grand besoin!

Aujourd'hui, je suis allé chez le bon médium connu à Alger, Mme Klein, qui voulut bien faire un essai; après l'évocation de l'esprit Jéké, l'esprit qui m'avait donné son nom hier soir, Mme Klein tint sa main sur la poignée de mon ombrelle, et je mis la mienne en dessous de la sienne, en tenant l'ombrelle par le manche.

La communication nous fut donnée par des mouvements accentués, plus précipités qu'avec une personne seule. Nous avons demandé le nom de l'esprit qui prétendait que « ce moyen était aussi bon que les autres » et au lieu de Jéké, nous eûmes le nom d'un esprit familier auquel nous ne pensions pas.

Le mouvement peut être peu accentué, mais naturel, de manière à ce que les personnes qui sont avec nous ne s'en aperçoivent pas. Il est évident qu'une canne, un parapluie, un bout de bois quelconque peuvent remplacer facilement l'ombrelle.

Je m'étais déjà servi plusiures fois pour les évocations, dans les maisons

où ne se trouvaient pas de guéridon, soit de la boîte qui recouvre la machine à coudre, soit même d'une petite caisse d'emballage, ce qui avait remplacé *avantageusement* le guéridon.

Bons souvenirs de nos amis. J. Trésorier.

A PROPOS DE LA LETTRE DE LACORDAIRE

18 *mars* 1887. Je me trouvais dernièrement dans un milieu quelque peu clérical où on s'entrenait de la lettre de Lacordaire, publiée dans un des derniers numéros de la *Revue spirite.*

Cette publication irritait beaucoup l'assistance. Une telle divulgation, venant d'un prince de l'Église, offrait un véritable danger; on allait revoir l'époque des tables tournantes; si beaucoup s'en amusent, il s'en trouve qui, frappés par un fait inattendu, vont plus loin.... enfin, la publicité donnée à cette lettre est fort regrettable.

Quelqu'un proposa de consulter Lacordaire, et on se mit « au guéridon ».

A la grande satisfaction de l'assistance, un esprit, *se disant Lacordaire*, vint désavouer les affirmations de la fameuse lettre.

Nier le phénomène — par le *phénomène* — c'était un comble : mais on ne pense pas à tout ! Cordialités, A. Veron.

On n'entend parler que de soirées où l'on *fait du spiritisme*, les tables tournantes ont remplacé les cartes et le loto.

« C'est très amusant, venez donc? »

Voilà ce qu'on dit partout.

Combien en avons-nous vus dont la croyance date de ce premier sourire

NOUVEAU DERNIER MOT

Ce qu'il fallait à M. di Rienzi, ce n'était pas de voir des reproches dans la constatation de contradictions dans ses travaux, c'était de dissiper mes doutes par une explication claire et nette; il n'a pas même essayé de le faire dans son dernier « Dernier mot », trouvant plus commode, — et je le conçois sans peine — de se plaindre des reproches qui lui sont faits, des affirmations qu'on lui jette à la face, des invectives dont on l'accable, etc. J'attendais plus et mieux.

Je lui avais parlé de nombreuses hypothèses dont fourmillent ses écrits. Voici ce qu'il dit à présent : « Nous affirmons que la personne humaine survit et nous en donnons la preuve ! Voilà tout l'immortalisme ! » Erreur ! erreur! Vous ne vous contentez pas, vous ne pouvez pas vous contenter de cette

unique affirmation. L'esprit humain est ainsi fait qu'il lui faut chercher quand même les causes et les conséquences des choses. Personne ne peut se soustraire à cette nécessité, pas plus M. di Rienzi que tout autre. Cela est si vrai qu'il explique quelque part les inégalités présentes par les vies antérieures, qu'ailleurs encore il parle de la justice éternelle par laquelle il sera rendu à chacun selon ses œuvres. Et, ce faisant, il raisonne, — ainsi que je le lui ai déjà fait observer sans qu'il ait tenu compte de mon observation — tout comme Allan Kardec, tout comme les spiritualistes. Remarquez que je ne dis pas qu'il ait tort, loin de là. Je veux prouver seulement que *tout l'immortalisme* n'est pas et ne peut pas être dans l'affirmation de la survivance de l'être.

Et d'autre part, si M. di Rienzi raisonne comme « le Maître », je ne vois pas quel avantage l'immortalisme aura sur le spiritisme. Sera-ce parce qu'ils « se sont donné pour tâche de répandre dans la masse la consolante certitude de l'immortalité » que les immortalistes se croiront plus avancés que les simples spirites? Mais ceux-ci n'ont jamais, que je sache, ni fait ni voulu autre chose.

Aux reproches qu'il a vu dans *mes* observations, M. di Rienzi oppose, avec une visible satisfaction, ce que le *Moniteur spirite belge* dit de son travail au Congrès international de la Libre-pensée. Ai-je besoin de dire que je me joins de tout cœur au *Moniteur spirite belge*, pour remercier notre ami, du *coup d'épaule* qu'il a ainsi donné à la cause qui nous est chère? Était-il cependant nécessaire, en donnant ce coup d'épaule, de débaptiser le spiritisme comme on a débaptisé le magnétisme?

Je laisse de côté ce qui, dans « le Dernier mot » de M. di Rienzi, me concerne personnellement. Que je sois subtiliste ou non (1), que j'aie perdu ou non mon temps en essayant d'obtenir de notre ami quelques éclaircissements jugés nécessaires, c'est une question à examiner. Mais ce que je regrette vivement, c'est que *par égard pour les lecteurs*, il s'abstienne de répondre à mes observations sur la matière : car, celle-ci étant tout, suivant lui, quelques explications nettes là-dessus n'eussent pas été inutiles, et les *lecteurs* lui en auraient très probablement su plus de gré que de *ses égards* pour eux.

Autre chose : M. di Rienzi se demande s'il convient d'« accepter intégralement une doctrine avec ses faiblesses et ses erreurs ». Je le pense si peu,

(1) Et soit dit en passant, M. di Rienzi est modeste, lorsqu'il avoue n'être pas de force à lutter avec moi sur ce terrain : car, ou je me trompe fort, ou il y a dans ses travaux infiniment plus de *subtilisme* que dans les observations qu'ils m'ont suggérées, ainsi qu'il me serait facile de le démontrer.

que ce sont précisément « les faiblesses et les erreurs » de l'immortalisme — car dans toute contradiction il y a faiblesse et erreur — qui m'ont décidé à le discuter. Et ce que j'ai fait pour l'immortalisme, je suis tout aussi disposé à le faire pour le spiritisme, à une condition pourtant, c'est qu'au lieu de parler en termes vagues et généraux des réformes à introduire dans sa doctrine, on veuille bien indiquer nettement les points auxquels — étant donné l'état actuel de la science — il faut d'ores et déjà renoncer. Ce ne serait pas peut-être *perdre son temps*, que de chercher à élucider cette question.

Conclusion. — J'ai signalé à M. di Rienzi des contradictions auxquelles il n'a pas répondu. Je lui ai fait toucher du doigt ce fait, qu'il se complaît aux hypothèses, tout autant pour le moins qu'Allan Kardec auquel il reproche cependant de s'y complaire beaucoup trop; je lui ai même fait remarquer certains passages que le plus mystique des mystiques ne désavouerait pas. Et de tous les doutes que ces contradictions, ces hypothèses, ce mysticisme, éveillaient dans mon esprit, aucun n'a été levé. En sorte que, j'insiste là-dessus, il me serait tout aussi difficile aujourd'hui qu'hier de dire en quoi l'immortalisme diffère au juste du spiritisme. Et pourtant il en doit différer grandement: autrement qu'était-il besoin de créer un nouveau nom, pour une chose qui ne serait pas nouvelle ?

Je suis donc très perplexe, et je n'ose me hasarder à la suite de M. di Rienzi, sur un terrain dont je ne connais pas la nature, dont j'ignore s'il n'est pas plus mouvant que solide. Ce qui ne m'empêchera pas, j'en donne encore l'assurance à notre ami, de suivre, avec une entière bienveillance tout effort qu'il fera pour nous conquérir de nouvelles lumières, lumières que nous accepterons avec empressement et reconnaissance dès qu'on les aura fait luire à nos yeux, la vérité, encore et toujours la vérité, étant notre unique désir Mais, encore une fois, jusqu'à présent l'immortalisme ne nous a *rien* apporté de nouveau, pas même cet esprit positif au nom duquel on l'a cependant opposé au spiritisme (1).

Veuillez agréer, M. Leymarie, l'expression de mes sentiments fraternellements dévoués,

Mardi, 22 février 1887. D. METZGER.

(1) M. di Rienzi nous remercie, M. Laurent de Faget et moi, de notre parfaite courtoisie. Je ne comprendrais pas, pour ma part, une discussion entre spirites, d'où la courtoisie et le respect le plus strict des personnes fussent bannis. Défendre nos idées, combattre au besoin celles des autres, à la bonne heure, mais attaquer les hommes, jamais. Serrons-nous plutôt la main, et restons amis malgré nos divergences sur certains points.

PROGRÈS DES ESPRITS SUR LA TERRE

MODE D'ACTION DES GUIDES. (*Dictées d'un esprit positiviste.*)

Voir la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

J'ai exposé, dans une série de dictées, l'économie du gouvernement du monde inférieur que nous habitons, telle qu'elle se présente aux regards de l'observateur désincarné, Toute donnée autre, qui prétendrait approcher davantage de la vérité, ne pourrait être qu'une hypothèse. Pour pénétrer plus avant dans les ténèbres dont nous sommes entourés, il faudrait un degré de développement supérieur, non seulement au nôtre, mais encore à celui de nos guides immédiats, et des guides de ces derniers. Sans doute, parmi les Esprits qui ont la haute direction de notre planète, il en est pour lesquels les choses qui dépassent notre portée actuelle n'ont point d'obscurité. Mais s'ils ne nous font pas encore part de leurs lumières, c'est qu'elles nous éblouiraient sans nous éclairer; car leur bonté, leur sagesse et leur esprit de justice ne permettent pas de s'arrêter un seul instant à la pensée qu'ils pourraient nous cacher des vérités actuellement utiles à notre avancement.

Il ne faut pas oublier, dût notre orgueil en souffrir, que nous sommes aux premiers échelons du progrès. Nous tenons encore à l'animalité par notre corps, par nos passions instinctives. Nous commençons seulement à comprendre, ou plutôt à entrevoir, notre véritable nature et notre destinée. La nécessité des moyens par lesquels nous progressons ne nous est pas démontrée. De plus avancés que nous disent que la voie de la souffrance était non seulement la plus courte, mais la seule qui pût, du point de départ infime qui est le nôtre, nous conduire à la phase de notre développement, où la volonté de progresser sans cesse sera pour nous un mobile suffisant. Nous devons les croire, car ils n'ont pas d'intérêt à nous tromper, et d'ailleurs nous pouvons juger par nous-mêmes que la souffrance est pour la plupart de nos frères incarnés, tels que nous les connaissons, et a été pour nous aussi, le meilleur stimulant du progrès, le seul efficace.

C'est déjà une chose énorme que de comprendre l'utilité de la souffrance. Jusqu'ici un petit nombre seulement y est parvenu. Pour la masse, la mort est le plus grand des malheurs, et la souffrance est placée par elle immédiatement après, dans l'ordre des choses redoutables. Cela suffit pour montrer combien est peu élevé encore le niveau intellectuel et moral de l'humanité terrestre. Dans cette sombre ignorance, on conçoit qu'elle ait eu besoin, pour se réconforter, des fables des religions de toutes les époques. Par leur secours elle a pu prendre patience et éviter de tomber souvent dans le désespoir. L'idée qu'une puissance infinie veillait sur elle, la soutenait dans

ses épreuves par l'espoir des compensations qui étaient promises, après la mort, à ceux qui pratiquaient la vertu. N'étant pas capable de s'assimiler une part plus grande de la vérité, c'était un bienfait pour elle que de lui faire adopter une croyance dont les conceptions enfantines et poétiques servaient de pâture à son imagination.

Aujourd'hui beaucoup de nos frères de la terre sont devenus capables d'accepter des idées plus rationnelles, qui remplaceront avec avantage leurs croyances antérieures. Ils ne pouvaient plus se contenter de ces dernières ; elles choquaient trop leur raison. D'autres conceptions auront plus de puissance, pour déterminer chez eux un effort sérieux vers le progrès. Voilà pourquoi les Esprits, nos frères supérieurs, qui nous dirigent, ont lancé le mouvement spirite, auquel viennent s'adjoindre les études magnétiques, théosophiques, et autres, qui toutes montrent l'élan vers une conception générale nouvelle de tous ceux qui se sentent capables de penser.

Au début, les novateurs incarnés et désincarnés ont ménagé dans une certaine mesure les anciennes croyances, afin de ne pas heurter de front des préjugés enracinés. Cela a été très remarquable en Amérique, où les esprits ont évité de parler de la réincarnation. En Europe aussi, ils ont usé de ménagements, vis-à-vis des diverses conceptions religieuses, et ne se sont pas placés tout d'abord au point de vue positiviste. Ils se sont appuyés sur les hypothèses ayant cours, malgré qu'elles soient pour nous dénuées de preuves, et se sont attachés seulement à faire comprendre à l'homme la loi du progrès par la pluralité des existences, et à lui fournir la preuve irrécusable que les rapports étaient non seulement possibles, mais faciles, entre incarnés et désincarnés.

Mais, vous le voyez, il y a déjà un certain nombre d'Esprits incarnés qui veulent tout approfondir, et qui ne se contentent pas d'hypothèses, si logiques, si satisfaisantes soient-elles pour l'esprit et pour le cœur. Ils veulent n'admettre pour vrai que ce qui est rigoureusement démontré, et attendre pour le surplus les conquêtes à venir de l'observation et de l'étude. Ont-ils tort ? Non assurément, car ils agissent suivant le degré de leur développement, seulement ils sont encore en petit nombre, et la masse ne peut les suivre.

Qu'arrivera-t-il de ces divergences ? Il en résultera nécessairement la création d'écoles rivales, parce que leurs doctrines seront différentes. Il y en aura pour tous les degrés d'avancement, et chaque école aura ses adeptes. Comme elles auront quelques points communs, il serait à désirer qu'elles ne devinssent pas ennemies ; mais il est bien difficile d'attendre de nos contemporains cet acte de sagesse. Il est trop à craindre que chaque école veuille avoir son *Credo*. Il n'en peut guère être autrement, tant qu'il y

aura des Esprits d'avancements si divers incarnés ensemble sur notre planète. Chacun ira vers l'école dont les enseignements lui paraîtront le plus compréhensibles, et les plus nombreux auront l'influence principale. Les autres formeront des sectes, ainsi que cela a toujours eu lieu.

Cela est juste d'ailleurs, car il faut que la direction d'une nation se préoccupe surtout de donner satisfaction aux besoins moraux du plus grand nombre. Ceux qui marchent en éclaireurs sur la route du progrès, bien que n'ayant pas entre les mains un pouvoir qu'ils n'exerceraient pas dans de bonnes conditions pratiques, n'en auront pas moins la satisfaction que donne la conviction que l'on prépare l'avenir.

Quant à vous, mes amis, vous n'échappez pas à la règle commune. Vous avez un certain degré de développement intellectuel et moral qui vous portera à vous ranger parmi ceux dont les idées vous paraissent les plus rationnelles, les plus logiques, les plus près de la vérité. Vous ne pouvez échapper à cette nécessité. Seulement je vous recommande de ne pas oublier que vous devez juger souverainement toutes choses avec vos lumières propres. Cela vaut mieux que d'accepter les yeux fermés les conceptions de ceux de vos frères dont les capacités vous inspirent confiance. Certes, il est utile de chercher près d'eux de plus grandes lumières ; mais je ne vous conseillerais jamais d'accepter, d'adopter légèrement ce que vous ne comprenez pas bien. Il est meilleur pour vous, c'est ma conviction, de conserver quelques erreurs qui vous paraissent en ce moment des vérités lumineuses, que de vouloir faire vôtres parce que *le maître l'a dit — magister dixit* — des vérités plus hautes qui vous paraissent obscures. En agissant ainsi, vous aurez à chaque moment sur les questions fondamentales qui intéressent l'humanité les idées que comporte votre niveau intellectuel et moral, et je crois que c'est là le mieux pour vous et pour tout le monde.

Maintenant je vais examiner quelle valeur doivent avoir mes paroles aux yeux des spirites. Ils ne doivent pas les considérer comme une révélation — je n'ai point autorité pour en faire —, mais comme le résumé de mes convictions sur les points que j'ai abordés. Pas plus que vous nous ne possédons dans l'erracité la vérité intégrale. Notre vue est plus dégagée d'obstacles mais encore ne s'étend-elle pas bien loin. En attendant que de nouveaux progrès nous permettent de comprendre ce qui est obscur pour nous aujourd'hui, nous édifions comme vous des systèmes, des doctrines, qui ne sont en somme que des hypothèses, sur les données que nous possédons. Les communications sur lesquelles Allan Kardec a basé sa doctrine ne sont pas autre chose, mais elles ont pour notre temps une haute valeur parce qu'elle ont été dictées par des Esprits relativement supérieurs, et qui le sont en réalité eu égard au niveau intellectuel et moral de notre monde.

Ici comme chez vous nous sommes loin de penser tous de même. Il y a des écoles divergentes, mais non ennemies, ni même rivales du moment que les Esprits qui les composent sont parvenus au degré où l'on commence à se connaître soi-même et à désirer le progrès avant tout, à l'état désincarné. Chacun travaille suivant ses lumières, aidé par de plus avancés qui ne commettent pas la faute de nous donner la connaissance toute faite, mais qui nous laissent chercher et trouver par nous-mêmes, ce qui est le vrai moyen de nous faire progresser. Sur la terre, chaque école, chaque coterie voudrait imposer ses conceptions à l'universalité. Ici nous agissons plus rationnellement. Nous savons que nos inférieurs ne nous comprendraient pas et ne pourraient pas s'assimiler nos connaissances : et nous savons aussi que pour nous-mêmes il vaut mieux nous borner à ce que nous pouvons bien concevoir, à ce qui nous paraît juste et satisfaisant, plutôt que de vouloir adopter des vues transcendantes au-dessus de notre portée. Il en est pour cela comme pour les mathématiques, ou tel individu, qui s'assimilera sans grande difficulté les principes de l'arithmétique et de la géométrie élémentaires, échouera irrémissiblement s'il veut se lancer dans le calcul différentiel et intégral, parce qu'il n'a pas les facultés nécessaires. Il les aura un jour, dans une autre existence, et alors il sera temps pour lui d'aborder les études qu'elles permettent.

Cela est important selon moi. Dans un monde peuplé d'intelligences à de degrés d'avancement si divers, il faut une tolérance extrême. Il est mal de mépriser des frères qui sont plus ignorants que nous parce qu'ils sont plus jeunes dans la vie éternelle. Ils ne peuvent comprendre des choses qui nous paraissent simples et lumineuses aujourd'hui et que nous ne comprenions pas plus qu'eux à notre dernière incarnation. Et d'un autre côté, il ne faut pas non plus traiter de rêveries et d'utopies des doctrines qui ne nous semblent peut-être étranges et contraires à la raison que parce qu'il nous manque l'avancement nécessaire pour les trouver naturelles et vraies. Bornons-nous à nous assimiler de toutes choses, après une étude et un examen consciencieux, ce que comporte notre degré intellectuel et moral. En agissant ainsi, nous ne serons jamais des retardataires ni des utopistes, parce que nous serons toujours au niveau des lumières que comporte notre âge dans la vie éternelle.

Dans l'erraticité comme sur la terre, notre vue est trop courte, trop bornée. Nous ne voyons que certains rouages de la machine, mais toute vue d'ensemble nous échappe absolument. Voilà pourquoi, sans rien affirmer, sans rien nier, je me borne à constater comment les choses se passent dans notre milieu, attendant pour pousser plus loin mes connaissances que j'aie pu, par un travail persévérant, acquérir des facultés, des lumières qui me

font encore défaut, comme à tous, ou presque tous mes frères de la terre.

(*A suivre.*) Groupe Bisontin.

ERRATUM : Revue du 15 mars, page 163, considérer comme nulles, 63 lignes, à partir des mots : *Dont se compose l'homme*, et se terminent aux mots : *Telles sont les conclusions*, de la 165e ligne ; ces lignes n'appartiennent pas à cet article ; un malentendu, dont la rédaction de la Revue n'est pas responsable, les a fait introduire dans le corps du manuscrit.

LES PENSÉES DE CARITA

X. Vie de l'espace. — Que deviendrons-nous après la mort du corps ? Que fait l'esprit dans l'espace avant d'avoir repris dans le sein d'une jeune mère l'enveloppe mortelle qui doit prochainement le recouvrir ?

L'esprit, après la mort du corps, s'élève dans l'espace où l'attirent les différents groupes d'âmes qui lui sont similaires. C'est dans son contact avec ses pareils et par la vue qu'il a des natures supérieures à la sienne, qu'il se classe dans les milieux qui lui sont propres. Comme le liège remonte toujours à la surface de l'eau, de même l'âme retourne, par le simple jeu de ses aspirations, vers les âmes semblables à elle. C'est une loi naturelle créée par la prévoyance de l'Être suprême.

Un jour arrivera où cette âme, que Dieu atteint comme toutes les autres, sentira le besoin de progresser ; et alors, ou bien elle tâchera de s'élever parmi ses compagnes de l'azur, ou bien elle demandera une nouvelle existence de souffrances et de luttes dans un corps matériel.

Mais avant de reprendre ce corps qui la fera de nouveau progresser, avant de s'astreindre aux durs labeurs, aux peines périlleuses de la vie matérielle humaine, elle passera de longues années peut-être dans la stérilité d'un repos uniforme.

C'est pendant ce temps que les âmes, même secondaires, agissent sur les vivants qui les interrogent, ou même sur ceux qui n'ont aucune idée de leur présence, aucun soupçon de leur existence.

Les faits spirites sont produits par l'accouplement de ces âmes avec nos forces matérielles.

Le Spiritisme nous explique ces phénomènes étranges qui, sous le nom de coups frappés, bris ou déplacement de meubles, tiennent une grande place dans l'histoire des apparitions.

Mais ce serait une erreur de croire qu'aux esprits inférieurs seuls revient le privilège de se communiquer aux hommes.

Il est des natures humaines douées de facultés puissantes et attractives, qui ont le pouvoir d'obliger les esprits de second ordre de se rendre à leur appel.

Mais des intelligences supérieures planent sur l'humanité. L'homme peut les appeler aussi, non les contraindre.

Les esprits d'élite se manifestent quelquefois aux hommes pour les éclairer sur leurs devoirs et leur montrer la route qu'ils doivent suivre pour le bonheur de l'humanité.

Ne vous laissez pas décourager par le spectacle des passions mauvaises. Dieu veille, les esprits agissent, l'ordre et l'autorité sont partout, de même que la vérité et la liberté. Allez avec confiance, hommes, mes frères, dans la voie bénie qui vous est ouverte et que Dieu montre sans fin aux regards de tous.

XI. La tolérance. — La tolérance est cette vertu qui accepte les controverses même irritées et répond par la douceur aux attaques passionnées.

La tolérance est une grande vertu et l'indice d'une âme très élevée.

Qui est-ce qui peut dire qu'il domine assez ses passions pour répondre de lui-même ?

Qui est-ce qui, les yeux pleins d'amour, malgré une conviction contraire à celle qui est exprimée devant lui, peut affirmer qu'il ne verra que le côté élevé de la discussion et ne se laissera jamais entraîner à des paroles violentes et irréfléchies ?

La tolérance est noble et douce ; elle dédaigne de trop charger un adversaire maladroit ou injuste ; elle se reconnaît imparfaite et rougirait de donner prise à des manifestations hostiles. Elle ne se contentera pas d'être bonne pour tous ; elle se surveillera pour ne pas dégénérer en faiblesse.

Si tout le monde était tolérant, les idées nouvelles de progrès, de justice sociale, de perfection humaine, se développeraient bien plus vite. L'animosité entre les adversaires les empêche d'étudier leurs dires réciproques, d'écarter le vrai du faux et de prendre à la thèse de chacun le côté de lumière qu'elle comporte.

Soyez tolérants parce que c'est un devoir ; soyez-le surtout parce que la tolérance seule peut élever votre monde, encore en retard, sur l'échelle du progrès.

XII. La Charité. — Il ne faut pas confondre la charité avec la tolérance. Celle-ci embrasse l'univers pour accepter toutes les causes défendues, bonnes ou mauvaises, sauf à en faire un triage sérieux, sans aigreur et sans parti-pris. La tolérance pardonne aussi les travers des hommes, sachant qu'ici-bas personne n'est parfait.

Mais la charité va plus loin encore que la tolérance.

Elle ne se contente pas de supporter sans sourciller l'avalanche des bêtises et des passions humaines; elle va au-devant d'elles pour panser les plaies qu'elles font; elle descend en chaque homme pour le prémunir contre lui-même; elle est bonne et douce, et souriante, et victorieuse, car jamais la charité n'a trouvé d'adversaires qu'elle n'ait vaincus.

Rien n'est plus beau, sur la terre des hommes, que cette charité sublime qui les enveloppe tous d'amour.

Les grands penseurs ont beaucoup de mérite. Les génies litéraires ou artistiques tiennent une grande place en ce monde.

Une place plus belle encore est due aux pionniers de l'avenir qui se penchent sur l'humanité pour la consoler de ses maux et la soutenir dans ses épreuves.

Les Vincent de Paul, les Fénélon, les vertueux et les sages pèsent moins dans la balance humaine que les despotes couronnés dont le glaive a ravagé la terre. Mais les victorieux d'ici-bas sont souvent les vaincus de là-haut.

O vous, les doux martyrs de l'humanité fraticide! apôtres du progrès des âmes, qui avez toujours répandu la charité comme un parfum d'amour sur la terre endolorie, vous êtes au-dessus même du génie découvrant les lois de la Création. Car le génie dont nous parlons ne voit souvent que le côté matériel des choses, tandis que vous en apercevez, vous, le côté ineffable et éternel.

On ne saurait trop s'arrêter sur la charité pour en faire admirer les effets. Si tout le monde était charitable, les frontières entre les peuples seraient emportées par le torrent populaire qui ne voudrait plus être endigué par le mal. Si tout le monde était charitable, c'est-à-dire fraternel, les rois tueurs de peuples auraient depuis longtemps disparu et on entendrait chanter d'un bout de la terre à l'autre l'hymne de l'humanité régénérée.

Oh! la charité! de quels élans elle nous embrase! quel amour elle met au cœur de l'homme qui se sacrifie pour le bonheur de ses frères, sans arrière-pensée, mû par un sentiment de justice, de fraternité!

La couronne des rois n'est rien auprès de celle que revêt le front auguste de l'homme charitable. Sa religion est celle de l'amour, la seule vraie, la seule qui émane de Dieu. Étonnez-vous donc que le front des hommes charitables soit embelli par un rayonnement divin! (*A suivre.*)

FUNÉRAILLES DE M[me] FAUVETY

Mme Fauvety fut une femme distinguée, lettrée, bonne et hospitalière, un esprit franc et droit qui voyait juste et bien; nous aimions sa franchise et ses sages conseils. Ses amis la chercheront longtemps lorsqu'ils se

promèneront dans les allées du jardin qu'elle aimait, sous les grands arbres qui y forment un dôme de verdure.

Cette âme se repose après une existence dignement et laborieusement remplie.

Voici la lettre de faire part adressée par M. Ch. Fauvety.

« Monsieur Charles FAUVETY a l'honneur de vous faire part de la mort terrestre de Madame FAUVETY, son épouse, née Fortunée GARIOT, et vous prie de vous joindre à lui pour reconduire pieusement le corps à sa dernière demeure.

« Son âme s'est envolée le 13 mars 1887, à 4 heures 1/2 du matin.

« *Après s'être améliorée par une longue existence de travail et de devoir, elle est allée avec toutes ses vertus et ses forces acquises, se recueillir et se préparer à une vie nouvelle.*

« On se réunira à la maison mortuaire, avenue Péreire, 24, à Asnières, pour se rendre directement au cimetière, le lundi 14 mars, à 1 heure 1/2.

« *N. B.* — Elle a voulu n'appeler à son convoi qu'un petit nombre d'amis et de parents ; elle a recommandé qu'on évitât, dans ses funérailles, toute chose inutile ou de vanité, et qu'on donnât aux pauvres, sans acception d'opinion ou de croyance ce qui se dépense ordinairement *en pompes funèbres.* »

M. Alexandre Weill a prononcé de belles et touchantes paroles au cimetière, devant bon nombre d'amis.

Voici les passages de ce discours, que la *Religion laïque* a inséré sous la signature de M. P. Verdad :

« Jamais plus noble cœur n'a battu dans la poitrine d'une femme. Elle a réuni dans sa personne les attributs d'une chaste muse de l'antiquité aux vertus de la femme et de l'épouse des temps modernes. Ses jugements sur n'importe quel idéal de l'art étaient aussi frappants de justesse et de raison que ses conseils pour la vie pratique. En quittant la terre et sa maison, elle laisse un vide qui ne sera jamais comblé. Elle fut la meilleure amie de ma femme chérie, qui l'a précédée de huit ans pour aller habiter les sphères supérieures. Ni l'une ni l'autre n'ont jamais vécu pour elles-mêmes. Leur vie ne fut qu'un dévouement permanent. Oh! elle n'est pas morte ! Soyez-en persuadés. De là haut, elle veille sur son cher mari, jusqu'au moment où elle l'appellera, comme la mienne a veillé sur moi depuis son départ et sa transfiguration. J'espère bien, et mon ami Charles Fauvety partage sûrement cet espoir avec moi, la revoir là-haut, pourvu, hélas ! que nous soyons dignes d'y atteindre, car l'homme le plus parfait — et il n'y en a pas ! — n'est jamais l'égal d'une femme accomplie, qui, dans la vie, n'a connu que des devoirs et n'a pratiqué que des vertus. Aussi je ne dis pas adieu à

Mme Maxime Fauvety, l'amie de ma femme, mais au revoir! Et pour moi j'ajoute: le plus tôt sera le mieux! »

M. Fauvety, surmontant son émotion, a pris ensuite la parole. Il a commencé par remercier les amis et parents et les autres frères et sœurs en humanité, d'avoir bien voulu s'associer à lui dans l'accomplissement des derniers devoirs.

« Parmi ces devoirs, a-t-il dit, il en est un qui m'incombe plus particulièrement, celui de témoigner, moi son mari, sur celle qui vient de nous être enlevée. Eh bien! je porte ce témoignage et je déclare ici solennellement en présence de son âme, qui entend sans doute ma parole, que durant une union de quarante années, elle s'est conduite en épouse chaste et fidèle et ne m'a donné volontairement d'autre chagrin sérieux que celui de cette séparation inévitable.

« Qu'il me soit permis d'ajouter qu'il serait désirable de voir entrer dans les mœurs la pratique d'une déclaration analogue. Je voudrais que sur la fosse même où le corps vient d'être déposé, le parent le plus proche, l'ami le plus cher ou le plus autorisé vînt rendre justice au défunt ou à la défunte en l'honorant pour ses vertus et ses bonnes actions et je voudrais aussi que tous ceux qui lui auraient fait quelque mal fussent admis à lui en demander pardon à cette heure suprême. »

Notre cher Directeur, qui ne néglige jamais l'occasion d'affirmer sa foi religieuse dans la persistance ultra-terrestre de la personne humaine et dans la vie éternelle de l'humanité, a essayé d'expliquer en quelques mots la double vie de l'âme et du corps au cours de notre existence terrestre. Il a dit « qu'il n'avait jamais si bien compris le mystère de cette double vie qu'en assistant à la lutte que sa chère morte avait eu à soutenir dans les derniers mois de sa maladie, pour arriver à la séparation des deux natures qui nous constituent durant notre séjour sur cette planète. Quelle serait, en effet, cette force travaillant à se dégager d'un corps en train de se dissoudre si ce n'est la vie psychique qui anime notre moi conscient avant, pendant et après son apparition sur la terre? Il y a donc deux vies soudées l'une à l'autre, l'une empruntée à la matérialité terrestre et appartenant à l'âme de la planète, l'autre qui nous rattache à l'Ame de l'Univers et nous permet de communier, en esprit, avec la Raison éternelle et divine.

» C'est pourquoi nous devons comprendre que si nous vivons de la vie de Dieu par ce qu'il y a en nous de spirituel, nous vivons aussi de la vie de la terre par les éléments matériels. Nos corps sont tous faits des mêmes substances. Non-seulement tous les hommes sont composés des mêmes forces et des mêmes matières, mais aussi tous les animaux et, à vrai dire, tous les êtres terrestres. Cette terre, notre mère commune qui est là, palpitante sous

nos pieds, est toujours prête à nous combler de ses dons. Aimons-la; cultivons-la pieusement et, en échange de tous les biens dont elle est si prodigue à notre égard, faisons régner partout sur son sein, par le travail et la science, l'harmonie des sphères célestes. Soyons bons enfin, à cause d'elle, pour les animaux, nos frères inférieurs, qui sont également ses enfants et qui tous aspirent à monter derrière nous, par la sensibilité et l'intelligence, et au prix de tant de douleurs, vers les lumières de la Raison et les satisfactions de la conscience ! »

Le corps de Mme CHAPITET a été inhumé définitivement le 20 mars 1887 à 2 heures, au cimetière Montparnasse, à Paris, devant une assemblée très-nombreuse d'amis de la défunte et de M. Thouard.

Une grande et large croix en pierre, haute de 7 à 8 pieds, porte des inscriptions spirites, des sentences qui ont paru extraordinaires au conservateur du cimetière et aux autorités ; M. Thouard a dû, en République, soutenir énergiquement son droit contre des employés que la République paye, plus cléricaux que le pape. Au cimetière du Père-Lachaise, la tombe d'Allan Kardec porte de pareilles inscriptions, celle de M. H. Joly de même et personne n'y a trouvé à redire. Quelle tarentule afflige donc la direction du cimetière Montparnasse, tandis que les autres, dans tous les cimetières parisiens, trouvent que chacun est libre d'inscrire ce qu'il veut sur une tombe, lorsque, dans les paroles, il n'y a rien de contraire au bon sens et à la morale? Qui nous délivrera de ces fâcheux et maladroits intermédiaires ?

Un ancien professeur, M. S..., a prononcé un très beau discours, plein d'érudition spirite ; il avait un grand respect pour la morte. Il a été dit des paroles senties, très substantielles, au nom de *la solidarité spirite*, société de secours mutuels, par M. B. son secrétaire. M. M. a parlé en termes émus de la morte, fait l'historique de la donation qui lui fut faite, du procès qui en fut la suite, procès par lequel Mme Chapitet et M. Thouard étaient accusés d'empoisonnement ; il a fait ressortir la conduite étrange du journalisme à propos de ce procès, et nettement indiqué que les donataires sont sortis indemnes de ces tracas et reconnus innocents de toutes ces accusations monstrueuses. Les tracas de ce procès sont la cause de la mort de Mme Chapitet. M. de V... a parlé de la charité inépuisable de la défunte, des consolations qu'elle a données, des esprits qu'elle a relevés en leur donnant des certitudes rationnelles sur l'immortalité et sur la correspondance entre les incarnés et les désincarnés. M. L... a dit que l'esprit désincarné est son seul juge, ayant son libre-arbitre. Comme des faits nouveaux, mal interprétés, tendraient à faire croire que ce libre-arbitre n'existe pas, M. L... a tenu, sur cette tombe,

à prouver que le contraire était la vérité. Il a terminé en souhaitant que toujours plus, les médiums telles que la morte, puissent nous aider à mieux comprendre ce que c'est que le spiritisme. M. Thouard a terminé cette intéressante cérémonie, en remerciant ses frères en spiritisme du précieux concours qu'ils lui ont prêté, en venant, malgré le froid et de très loin, rendre un hommage à un médium dévoué à la cause.

HISTOIRE DES PAYSANS

Dans sa préface si intéressante de son *Histoire des Paysans*, M. Eugène Bonnemère dit que la glorification du sabre a toujours été solennellement faite par les historiens de la monarchie, lesquels ont dédaigné la charrue et celui qui laboure la terre où germe la vie; aucun d'eux n'a osé pénétrer dans la chaumière tant méprisée; le côté si intéressant de l'histoire nationale qui a trait au paysan est resté dans l'ombre, « grâce à l'arrêt superbe des historiens de la monarchie, qui proclament, avec Chateaubriand, que la France « du moyen âge et une *monarchte sans peuple*; qu'il n'y a pas d'histoire du « peuple, parce qu'il n'y a pas de peuple, parce que *tout était esclave ou serf*, « et qu'il est même inutile de chercher, parce qu'il n'y a *rien* et qu'on ne « trouvera rien. »

Ah! comme M. Eugène Bonnemère fait mentir la superbe de ces historiens classiques, qui vendent leur plume aux premiers de l'État, aux rois et à la noblesse qui daignent les honorer d'un regard. Nos pères, les serfs, étaient des hommes, et M. E. Bonnemère, dans les trois volumes de son *Histoire des paysans*, raconte tout au long, avec pièces historiques à l'appui, le long martyrologe des travailleurs taillables et corvéables à merci; nous les voyons, dans cette œuvre remarquable, monter douloureusement leur calvaire, et cela, depuis l'invasion romaine jusqu'à 1789. Que de douleurs supportées! Quels écrasements par le seigneur soldat, ennemi du travail honnête.

Des générations se sont attendries au récit de la passion de Jésus-Christ, passion légendaire que rien ne prouve, que l'impartiale histoire n'a pu citer comme véridique, n'ayant rien de rationnel pour appuyer son dire, sinon les romans contradictoires racontés par les apôtres. Autrement intéressante est la passion du paysan (de *Pagani*, païens ou paysan), celui qui avait le culte des faux Dieux, du chrétien condamné par Valentinien et appelé *Pago implicitos*, par le poète Prudence. Paysans de la France, connaissez cette passion douloureuse et méditez.

(1) Trois volumes in-12 : 10 fr. 50 franco; chaque vol. a 408 pages.

L'œuvre de M. E. Bonnemère restera; elle perpétuera son nom parce qu'elle est courageuse, bonne, juste, et selon la raison. Que les spirites lisent avec attention la passion épouvantable de ce peuple toujours crucifié, pour se faire une ligne de conduite équitable, toute d'amour pour les humbles, toute de volonté pour éclairer leur conscience et s'intelligenter par l'étude ; ils s'orienteront par le spiritisme pour bien saisir la solidarité qui lie les hommes de travail, pour bien comprendre ce que c'est que la responsabilité des actes.

Valentin Jameray Duval a constaté à une époque néfaste que « nul peuple n'approche du Français dans l'art de martyriser les criminels ». D'un accord unanime, les paysans étaient mis hors la loi; les coutumes dédaignent de préciser et restreindre les droits des chatelains à leur égard, ces derniers pouvant disposer en maîtres absolus des biens et de la personne de leurs sujets, leur commandant *le haut et le bas*, *le plus et le moins*, distribuant les peines sous la seule dictée de leur volonté arbitraire, les torturant par passe-temps, comme le dit *Don Calmet.* (Histoire de Lorraine, III, CLXXV.)

Collin de Plancy (Dict. féodal, II, 248) s'exprime ainsi : « On conçoit diffici-
« lement avec quelle barbarie les seigneurs des temps féodaux tyrannisaient
« leurs serfs. Non-seulement leur cupidité les portait à accabler ces esclaves
« d'un travail insupportable, mais leurs moindres fantaisies infligeaient à
« ces malheureux des peines et des tribulations incroyables sans aucun motif
« d'intérêt ». *Sauval*, 596, II, Ant. de Paris, dit que « à la plus petite faute,
« on les étendait nu-pieds et poings liés, sur une poutre, comme pour leur
« donner la question, et avec des houssines de la grosseur du petit doigt,
« on leur faisait une distribution de cent vingt coups.... On leur coupait les
« oreilles, et, pour en perdre l'engeance, on les châtrait sans marchander
« davantage. »

Le bourreau, personnage éminent, alors, mettait sa science de tourmenteur à la hauteur de l'imagination du juge ; c'était un citoyen irréprochable, bon catholique, tortureur juré; elle est inconcevable la nomenclature des modes divers employés par cette colonne sanglante de la société ; *Monsieur de Paris*, exécuteur des hautes œuvres, excellait en tout et les plus grandes dames tenaient à honneur de le *voir travailler* souvent; pour des crimes horribles, des gentilshommes le secondaient et le remplaçaient. Cet homme levait des tailles dans ses domaines, imposait les abbayes, prenait à son gré dans le panier du paysan venu au marché, marchait en tête des processions, était le personnage obligé de toute fête, à la Fête-Dieu comme à l'échafaud, en place de Grève. En plein XIXe siècle, l'église regrette cette époque néfaste, car le bourreau c'est l'incarnation du diable « de *satan* en cette vie, comme satan est le bourreau de l'autre » ; ce tourmenteur est l'idéal d'une église

victorieuse et toute puissante, l'inquisition n'étant pour elle que l'avant-goût des flammes de l'enfer. Comme le dit éloquemment M. E. Bonnemère, notre F. E. S. : « N'ayant pu placer l'éternelle souffrance que de l'autre côté de la vie, elle a dû moins placé de celui-ci la souffrance jusqu'à la mort, reliant il est vrai l'un à l'autre, et la prolongeant dans un avenir sans fin, puisque tant qu'elle put et dans un but fiscal que nous expliquerons, elle damna l'âme en tuant le corps, puisqu'elle refusa un confesseur au condamné, et qu'il fallut, pour faire cesser cet état de choses une ordonnance de Charles VI (un fou), provoquée par Pierre de Craon (un asssassin). » Voilà à quels hommes l'église abandonnait l'initiative des plus légitimes progrès.

Ce qui est démontré surabondamment, c'est que le moyen âge, époque de foi, enseigne le mépris de la vie humaine, entoure la mort des affres qu'y ajoute la torture dans toutes ses formes ; 1789 supprime la douleur de la mort, autant qu'elle le peut ; 1848 abolit l'échafaud politique, veut faire disparaître le bourreau.

Les arbres ont une valeur selon les fruits qu'ils donnent, et l'horrible époque, depuis Jules César jusqu'à la grande Révolution, est nettement qualifiée, après une étude profonde, courageuse, lumineuse, disséquée de main de maître par un spirite éminent, qui remet à sa juste place tout ce qui est fantamagorique dans les apologies menteuses des historiens, dans les calomnies persévérantes des histrions de la plume. (*A suivre*).

ENTERREMENT DE Mme MORIN

On me permettra de dire quelques mots de la grave et touchante cérémonie dont j'ai été, hier, le témoin profondément ému. Il s'agissait de conduire jusqu'au trou sombre où aboutissent toutes les existences, le corps d'une femme qui, pendant sa trop courte vie, s'était montrée digne de tous les respects et de toutes les affections.. . . . .

. . . .

Un de nos amis a pris la parole, je demande la permission de transcrire ici ces quelques lignes :

« Notre cher et malheureux ami m'a demandé, comme un service, lui à qui je ne saurais en refuser aucun, parce que je l'estime profondément, de dire l'adieu de tous à l'absente. C'est une mission douloureuse. Comme pour m'y encourager, il m'a rappelé l'idée anciennement émise de l'*Association de la derniere conduite*, idée d'où sont nées les sociétés de libre-pensée. Il sait, puisque sa mémoire est si longue, dans quel esprit je prononcerai cet adieu, non point à cette triste dépouille qui n'est plus qu'une chose, et qui ne fut que prêtée, mais à celle qui l'anima, qui peut-être nous entend, peut-être nous voit, que peut-être ce mari et ces enfants désolés reverront, mais qui certainement n'est pas morte.

« Il ne faut pas croire, en effet, parce que nous avons divorcé avec l'Eglise, que nous devions répudier aussi, et par conséquent lui abandonner toutes les croyances qui furent nôtres pendant notre union avec elle. Quand on consommera la séparation de l'Église et de l'État, est-ce que l'État abandonnera à l'Église les biens matériels dont elle a aujourd'hui la jouissance? Assurément non. Et nous lui abandonnerions, nous, les biens spirituels, c'est-à-dire les croyances dont elle n'eut non plus que la jouissance, car la propriété en appartient au genre humain? Pas davantage! La croyance à l'immortalité de l'âme n'est pas une invention de l'Église; elle est commune dans la plupart des religions et des philosophies; l'Église à son avènement la trouva établie dans le monde. Laissons donc à l'Église la forme qu'elle lui a donnée, le système dans lequel elle l'a enveloppée, les fables auxquelles elle l'a associée, mais de là à en répudier le fond il y a un abîme.

« L'erreur ne serait pas moindre de penser que la science soit en opposition avec cette croyance. C'est le contraire qui est vrai. Quoi! par la seule force de son intelligence, l'homme matériellement si chétif, prend ici-bas une autorité qui tient du prodige : tous les êtres se soumettent à lui, les forces lui obéissent, le temps et l'espace sont vaincus, le globe entier se transforme !.... Mais qu'est-ce que tout cela, sinon la démonstration de la suprématie de l'esprit sur la matière? Jamais il n'y eut d'argument spiritualiste d'une telle puissance!

« Cette suprématie, l'humanité en a eu de tout temps la perception. De merveilleuses légendes en témoignent. Ces légendes prophétisaient nos inventions. Mais tandis qu'elles attribuaient à des êtres surhumains le pouvoir que ces inventions attestent, une réalité plus belle que tous les rêves du passé est devant nous : c'est par l'homme que ce prodigieux pouvoir est exercé. Ainsi les aspirations restent en deçà du but plutôt qu'elles ne le dé-

passent. Ainsi nos instincts spirituels ne nous trompent pas plus que l'instinct proprement dit ne trompe les êtres inférieurs.

« Ayons une pleine confiance dans notre aspiration de la vie future, si profondément enracinée en nous, si nécessaire, si ancienne, si universelle et que fortifient, vus dans leur ensemble et dans leur esprit, les miraculeux progrès de la science moderne. Nous vivrons! — Elle vit, mon pauvre et bon Morin, elle vit mes chers enfants, celle dont vous pleurez la cruelle absence, et puisqu'il est si universel ce besoin de revoir les aimés sortis de la vie : vous la reverrez, et sans doute dans des conditions bien supérieures à celles dont la courte pénétration humaine peut acquérir la notion ».

Les lecteurs du *Rappel* ne m'en voudront certainement pas d'avoir recueilli pour eux, des lèvres de l'orateur, cette parole vraie et haute, toute imprégnée de soleil, du soleil qui, au dessus des fronts découverts, brillait, superbe et doux, tout au fond du ciel bleu.

Rappel, du 18 février 1887. LUCIEN-VICTOR MEUNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître :

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine, par Jules-Edouard Bérel, libre-penseur. Prix : 3 fr. 50.

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare.	60 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Walin.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Walin.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète.	3 fr. 50

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ., A. PARENT A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 8 | 15 Avril 1887

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉSINCARNATION D'ALLAN KARDEC a été célébré le 3 mars par les spirites habitués à se rendre au cimetière ce jour-là, et le 3 avril, le dimanche le plus rapproché du 31 mars, par les personnes que leurs occupations retiennent pendant la semaine; ces cérémonies prouvent la vitalité de la cause et sont une affirmation du respect constant que les adeptes d'Allan Kardec professent pour lui et sa compagne. Un beau soleil a favorisé les groupes pendant ces deux jours, et le soir de chaque visite au dolmen du maître, un banquet fraternel les a réunis respectueusement pour le fêter avec joie et entrain fraternel.

La *Revue Spirite* fait un tirage des nombreux discours qui ont été prononcés le 3 avril; le cahier du premier mai les contiendra.

DE LA PRIÈRE A TOULOUSE

Messieurs, pendant l'année 1873, à Toulouse, un membre de notre *Cercle de la morale spirite*, M. Delprat, fit dans nos séances mensuelles une série de conférences très suivies, dans lesquelles, « il étudia la Création à l'origine « Terrienne et la suivit dans son évolution et dans son développement suc- « cessifs jusqu'à la venue de l'homme : il constata l'infériorité des races pri- « mitives, en les comparant à l'humanité civilisée de l'époque actuelle, « grandement développée, mais peu avancée au point de vue psychique. Il « conclut alors à la nécessité, à la valeur de la prière pour l'être humain « arrivé à un certain degré d'avancement.

« Dans les derniers mois de l'année précédente et pour donner un aliment « de plus à nos réunions reprises depuis la réorganisation de notre Cercle, « quelques membres insistèrent auprès de l'auteur de ces conférences afin « qu'il les renouvelât et pût, par ce moyen, remettre à l'étude la question de « la prière. »

Il se rendit à notre désir, avec d'autant plus d'empressement qu'il y était lui-même « sollicité par ses guides spirituels ».

Après avoir cité les diverses explications et appréciations contenues « dans « les ouvrages fondamentaux de la Doctrine spirite concernant la « prière », « les diverses études du vénéré maître et des écrivains distingués qui ont « écrit sur ce sujet dans la *Revue Spirite*, il conclut et définit la prière ainsi « que suit :

« La prière est une action magnétique et fluidique dirigée par la pensée « et la volonté. La prière agit de trois manières bien distinctes : par attrac- « tion, projection et répulsion. La prière est une force aussi réelle dans la « nature que l'attraction, la cohésion et la force centripète ou centrifuge. « Elle est soumise comme toutes les forces de la nature à des lois qui la « gouvernent. »

Il émit aussi cette opinion « que cette sentence évangélique : « l'homme ne vit pas seulement de pain » est une sentence très positive, très vraie ; il conclut ainsi :

« La prière pour l'être humain arrivé à un certain degré de développement « est un aliment non seulement nécessaire, mais indispensable pour l'éle- « ver personnellement dans la hiérarchie des êtres pensants et conscients, « et pour l'aider aussi à élever ses frères en humanité. »

Pour vous donner un aperçu de ses conférences, nous vous adressons la dernière qu'il a lue au Cercle, le dimanche 6 juin 1886, ainsi qu'une communication des Esprits guides qui assistent ordinairement l'auteur.

Plusieurs communications d'Esprits obtenues par les médiums parlants, plusieurs appréciations écrites ou verbales ont été aussi émises par divers membres du Cercle ; nous avons cru utile, et il a été décidé qu'il vous en serait adressé quelques-unes; nous les recommandons à votre attention.

Si elles ne se prononcent pas d'une manière positive (comme celle de M. Delprat), sur la valeur réelle de la prière, son essence comme force de la nature, sur sa manière d'agir, toutes néanmoins concluent à la nécessité de la prière.

Certains d'entre nous considèrent qu'on ne peut rien ajouter, sur ce sujet, à ce qui fut écrit dans les ouvrages fondamentaux du maître; tout ce que nous pourrions dire à cet égard est superflu.

Il nous serait agréable de voir ces quelques travaux discutés, réfutés même s'il y a lieu, car nous pouvons être abusés ou incomplètement éclairés?

L. Cadaux, *secrétaire*, *rue Lascrosses*, *Toulouse*.

M. Laforgue, *médium*. On a dit : « la prière, c'est la pensée. » Oui, mais il y a pensée et pensée ; il y a les pensées bonnes, il y a aussi les pensées mauvaises. La prière ne pouvant avoir que la qualité d'être bonne, il faut donc dire : « la prière est ce qui constitue une bonne pensée ».

Mais comment définir la prière ? Il est plus difficile de dire quelle est la

définition de la prière dans ce qu'elle a d'intime que de dire ce qu'elle est en fait. D'où vient la prière ? Où va-t-elle ?

La prière vient de Dieu et elle revient à Dieu.

Qu'entendez-vous par là? J'entends que la pensée divine, les effluves, les fluides de l'Etre des êtres se disséminant en une infinité de rayonnements magnétiques divergents, répandus à profusion dans l'Univers, vont trouver tous les êtres dans leurs infinités de conditions et d'états, lesquels, ainsi influencés, vibrent dans l'harmonie universelle.

Cette prière universelle relie le puissant à l'infime et réciproquement, elle porte au grand Maître toutes les adorations de ce qui a vie.

Médium, M. Delprat. . . . .

. . . . Oui, la prière est une action magnétique et fluidique dirigée par la pensée et la volonté.

Oui, la prière est une force réelle de la nature, *très puissante* même, quand l'être humain est arrivé à un certain degré de développement pour savoir l'utiliser.

Oui, la prière, comme toutes les forces de la nature, est soumise à des lois particulières qui lui donnent plus ou moins de puissance et à la loi suprême qui règle l'harmonie générale dans tout l'univers.

Il est dit dans les ouvrages fondamentaux de la doctrine spirite, chapitre concernant la prière : Vous priez presque tous, mais combien peu savent prier !

Ne prends pas à la lettre cette maxime : Tout ce que vous demanderez par la prière vous sera accordé; mais crois fermement que la loi suprême qui règle l'harmonie générale donne toujours à chacun selon ses mérites et selon ses besoins. Mais comprends bien ceci : MERITE selon le passé et le présent et BESOIN pour le présent et l'avenir.

Dans nos précédentes communications, et pour te prémunir contre les déceptions et le découragement qui peuvent naître alors que tu ne vois pas de résultats efficaces obtenus immédiatement par les prières les plus sincères et les plus ferventes, nous t'avons dit ceci : « La prière ardente et sincère a « toujours quelque bon résultat, efficace même, lorsque les perceptions très « bornées sur la terre sont impuissantes à le constater. »

Et nous avons ajouté : « Les Esprits élevés sont très sensibles aux souf- « frances et aux épreuves des pauvres humains; ayant passé, eux aussi, par « les mêmes souffrances et les mêmes épreuves, voyant le but que vous « devez atteindre et sachant combien sont sages et prévoyantes les lois de « Dieu. pour le bonheur final de ses créatures, ils harmonisent toujours « leur amour et leurs puissantes facultés dans le plan de l'amour divin, de sa « sagesse et de sa justice. »

Nous t'avons dit encore : Nous sommes tous, *sans exception*, les artisans de notre propre destinée, — *laboremus*. — Nos diverses existences sont solidaires les unes des autres ; le présent est solidaire du passé, comme l'avenir est solidaire du présent. Nous Esprits, relativement élevés, nous avons appris que la loi de Dieu nous fait un devoir de ne jamais rien faire, ni rien dire qui puisse, en aucune manière, entraver le libre arbitre de l'être humain conscient, *afin qu'il ait toujours le mérite de ses actions*. Voilà pourquoi nous donnons, seulement, des encouragements...

Médite bien et engage frères et sœurs à méditer aussi ; ensemble, étudiez la puissance de la prière en la dégageant de toute apparence de mysticisme, de grâce et de faveur, qui tient encore une assez grande place dans la pensée des spirites. — Nous croyons le moment opportun pour ce travail.

Médium, M. Bernès. Comme M. Delprat j'écarte de la prière tout ce qui est métaphysique ou mystique; je repousse l'abstraction et le mystère, le langage de la prière devant être clair, simple et précis, en différant sur le plan adopté. Je vous soumets mon opinion le plus simplement possible sur la prière. . . . .

Certaines personnes prétendent que le lieu et le moment où la prière est faite ont une influence réelle. Sous un certain rapport elles disent vrai. Si par exemple, la réunion dans une église ou ailleurs, à une heure convenue, doit amener le recueillement indispensable à toute bonne prière, je reconnais qu'elles ont raison, mais seulement parce que il y a recueillement. Si cette disposition de l'âme ne s'y rencontre pas, la prière n'est pas meilleure là qu'ailleurs.

D'autres pensent que l'efficacité de la prière consiste dans des paroles plus ou moins bien récitées. Celles-là sont, encore, dans l'erreur; le pauvre illettré, faudra-t-il qu'il s'abstienne, ou s'adresse pour qu'il prie pour lui, à son voisin assez heureux pour avoir fait ses humanités ?

D'autres attribuent de la vertu à certaines prières apprises, composées dans une langue quelconque. Il suffirait de les avoir prononcées pour être sûr d'avoir bien prié. Il y a quelques mois, je rencontrai une vieille femme pauvre, ne demandant par l'aumône. Pensant lui faire quelque bien, je lui parlai de croyances. Elle me dit aimer le Bon Dieu et espérer aller au Ciel, sachant et récitant tous les jours une belle prière qu'un prêtre lui avait apprise jadis; immédiatement, elle débita une sorte d'oraison en mauvais latin, avec quelques désinences en *us*, mais dont je ne pus saisir un seul mot; elle ne comprenait rien à ce qu'elle disait, mais persuadée que ces paroles avaient du pouvoir, elle les récitait avec la plus entière confiance, avec un visage rayonnant. Je la regardais avec pitié, ce qu'elle prit pour de l'admiration, car elle me dit : Si vous le désirez, monsieur, je vous l'enseignerai.

Merci, lui répondis-je, cette prière qui paraît vous rendre bien heureuse, répétez-la tous les jours; il vous faut aussi prier en français quelquefois; Dieu vous comprendra tout aussi bien et vous aurez l'avantage de savoir ce que vous dites.

L'Évangile selon le spiritisme contient ces réflexions judicieuses :

« La prière n'a de valeur que par la pensée qu'on y attache. Or il est « impossible d'attacher une pensée à ce que l'on ne comprend pas, car ce « que l'on ne comprend pas ne peut toucher le cœur. Les prières en une « langue incomprise ne sont que des assemblages de mots qui ne disent « rien à l'esprit. Pour que la prière touche, il faut que chaque mot éveille « une idée, et si on ne la comprend pas, elle ne peut en éveiller aucune. On « la répète comme une simple formule qui a plus ou moins de vertu, « selon le nombre de fois qu'elle est répétée; beaucoup prient par devoir, « quelques-uns même pour se conformer à l'usage; c'est pourquoi ils se « croient quittes quand ils ont dit une prière un nombre de fois déterminé « et dans tel ou tel ordre. »

« Dieu lit au fond des cœurs; il voit la pensée et la sincérité, et c'est le « rabaisser que de le croire plus sensible à la forme qu'au fond. »

Quant au mode de propagation de la prière à travers l'espace, pour se diriger vers l'être auquel nous l'adressons, je veux développer ce qu'en dit, en peu de mots, Allan Kardec, et essayer par des comparaisons de bien vous faire comprendre comment cet acte s'accomplit.

Ne vous est-il pas arrivé, quelquefois, par une de ces belles fins de journées d'automne, de vous asseoir sur le bord d'un étang? Rien ne s'agite l'air est dans un calme absolu, la surface de l'eau est plus unie que celle d'un miroir. Tout-à-coup, un moucheron la touche de son aile et, aussitôt, partent du point de contact, une multitude de circonférences concentriques qui vont toujours en s'agrandissant jusques aux bords de l'étang où elles viennent mourir.

Ceci n'est pas encore l'image de la transmission de la prière; je ne vous cite ce fait qu'afin qu'il m'aide à mieux vous expliquer le reste.

Lorsqu'on frappe ensemble deux corps durs, deux cailloux, par exemple, le choc produit dans l'air un effet à peu près semblable à celui que produit le moucheron à la surface de l'eau. Il se forme autour du point, où ce choc a eu lieu, une suite de vibrations qui s'étendent en forme de sphères avec d'autant plus d'énergie que le choc a été plus violent et ces vibrations portent, avec elles, le son auquel elles ont donné naissance jusqu'à la limite de l'atmosphère; il y a cette différence que, dans le premier cas, ce sont des circonférences visibles qui sont décrites et, dans le second, des sphères que l'œil ne peut apercevoir.

Appliquons maintenant ceci à la prière. Ce sera un peu plus abstrait, mais avec de la bonne volonté, vous me comprendrez.

Suivant Allan Kardec, il se passe, à propos de la prière, un phénomène analogue à ce que je viens de dire. Sous l'action de la volonté, le fonctionnement des organes cérébraux produit, lui aussi, un choc qui détermine des vibrations d'où jaillit la pensée. Ces vibrations n'ont pas lieu dans l'air atmosphérique comme précédemment, mais dans le fluide universel. Cependant, elles se succèdent aussi, sous forme de sphères avec une intensité qui croît en raison de celle de la volonté et du nombre des personnes mues par un même sentiment et elles vont toujours en s'éloignant, emportant avec elles la pensée, comme les vibrations atmosphériques emportent le son, et cela instantanément et à l'infini, le fluide universel étant répandu partout. Or, comme tous les êtres incarnés et désincarnés sont plongés dans ce fluide, nos prières sont entendues des esprits, en quelque endroit qu'ils se trouvent, et arrivent ainsi jusqu'à Dieu.

Telle est la théorie émise par Allan Kardec sur la transmission de la prière, théorie purement scientifique qui satisfait l'homme désireux de connaître, mais dont ne s'occupe guère celui qui a besoin de son Dieu et qui l'appelle avec la sincérité et la simplicité de son cœur.

En résumé : Pas de lieu spécial, pas d'heure déterminée, pas d'habits de cérémonie, pas de formule consacrée. La pensée, la pensée à toute heure et en tout lieu, mais la pensée partant du cœur. Elle seule peut donner de la valeur à la prière et nous mettre en présence de celui qui nous a créés, qui veut que nous lui disions tout et qui peut seul être un vrai confident. Ne savons-nous pas que les hommes, même les mieux doués, finissent par se lasser d'entendre des plaintes? Ils ont, eux aussi, tant à souffrir, que sans être méchants ils deviennent indifférents; ils ne savent plus donner que des consolations banales, de froids conseils quand ils n'y ajoutent pas le ton du reproche.

Mais Dieu ne se lasse jamais, lui : ils nous écoute toujours, quelle que soit l'heure, quel que soit le lieu où l'on s'adresse à lui. il ne nous exauce pas toutes les fois que nous le prions, mais toujours il nous entend et, s'il laisse notre épreuve se continuer, il ne dédaigne pas pour cela notre prière; il la recueille et la conserve dans son écrin comme une perle de prix pour la livrer au grand jour quand viendra l'heure où elle devra porter ses fruits.

Ainsi considérée la prière devient un besoin. J'ai trouvé quelque part une belle pensée : *La prière est la respiration de l'âme*. Peut-on trouver une définition plus heureuse? En nous isolant du monde et du bruit, la prière rationnelle et sensée semble nous donner une vie nouvelle; elle nous met avec Dieu dans une communion délicieuse et intime qui réveille en nous

comme un vague souvenir de la patrie que nous avons quittée, et qui nous donne la pensée consolante que nous allons bientôt y revenir. Habituons-nous donc de bonne heure à savoir bien prier. Apprenons à nos enfants à le faire, nous leur procurerons une source de force et de courage pour le temps où l'épreuve arrivera et, de leur côté, ils nous donneront en échange de bien douces émotions si nous savons les observer et les comprendre. Ne vous êtes-vous jamais surpris à écouter la prière d'un enfant? Pourquoi nous sentons-nous attendris au son de ces voix naissantes, appliquant à la prière ce petit langage frais et pur comme le gazouillement d'un oiseau? Pourquoi, dans ces moments, ces frêles créatures nous semblent-elles transformées et ne plus appartenir à la terre? C'est qu'elles sont encore bien près de ce monde des Esprits d'où elles viennent de sortir. Elles en rapportent un parfum de pureté qui pénètre notre âme, et leurs paroles qui ne sont souvent qu'à moitié prononcées, sortent de leurs lèvres comme une ravissante mélodie.

Écoutez, pour finir, ces vers que vous connaissez tous peut-être, qui s'appliquent si bien à notre sujet et qui complètent ma pensée.

Ils sont mis dans la bouche d'un enfant :

Notre Père des cieux, père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin.

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir
Et mon père, et ma mère et ma famille entière.
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que ma prière
Que je vous dis matin et soir.

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse,
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse
Pour être aimés d'eux et de vous!

Médium, Mme Suran. O mot sublime qui identifie la créature à son Créateur! Par elle notre âme s'envole vers les régions bienheureuses qu'elle contemple ; elle vivifie notre amour pour l'Infini, elle opère en nous une métamorphose si puissante que rien ne peut la détruire ici-bas.

Elle inspire en nous les sentiments du bien et du beau ; elle incarne en nous un culte qui immole tout notre être dans l'extase, car alors seulement notre corps est détaché des liens matériels, et nous ne vivons que de la vue des Esprits, vie pleine de joie et d'amour pour le beau, le sublime. Notre cœur, embrasé alors d'étincelles vivifiantes, ne forme qu'un vœu : Notre dégagement, et jouir du bonheur promis aux élus du Seigneur.

Mets donc en elle toute ton espérance ; par elle tu puiseras le courage et la résignation qui sont nécessaires à toute créature éprouvée.

Repousse loin de toi les pensées de tristesse qui viennent parfois assaillir ton cœur, car il est écrit : « La douleur doit purifier » et on ne peut l'être que par la souffrance.

Souffre donc sans murmure et avec courage, et quand l'heure de la délivrance aura sonnée, tu te réjouiras d'avoir, sans faiblesse, atteint le sommet qui conduit au bonheur ! L'abbé Delcurrou.

Medium, M. C... Priez, amis ! priez sans cesse. — C'est là, on vous l'a dit — et nous vous le répétons — le seul moyen de venir vers Dieu, de le comprendre, de l'aimer, et pour vous de devenir meilleurs.

Par la prière, l'homme perd pour un moment ce qu'il y a d'humain et de corporel en lui ; il retrouve alors la plénitude de sa puissance et de sa pénétration d'Esprit.

Combien peu, hélas ! savent prier ! — C'est à vous appliquer à ce devoir de reconnaissance et d'amour que nous vous excitons.

Et, dans le cours de vos épreuves, de vos labeurs de tous les jours, dans vos relations et dans les multiples devoirs de la vie, ce sera pour vous prier encore que d'être bons et utiles à vos semblables ; ce sera prier toujours que d'oublier l'offense ; ce sera prier qu'aimer vos frères et secourir les malheureux ; ce sera prier encore que chercher à vous corriger de vos défauts. Des actes et toujours des actes.

Pénétrez-vous de cette pensée, amis, car la prière ainsi comprise sera universelle, et vous serez bénis de Dieu. Un ami.

Médium, M. Lantrac. Qu'un philosophe théiste ou spiritualiste, rejetant toute révélation, arrive à cette conclusion : « La prière ne peut avoir le résultat d'obtenir », on peut le trouver logique. Il suffit d'envisager Dieu comme un être immuable dans son essence et dans son vouloir, et de baser son vouloir sur la justice absolue. On dira alors : Nous obtenons ce que nous méritons, pas plus, pas moins, c'est une balance ; à tel état moral correspond une relation favorable ou défavorable. Inutile de demander plus, on n'obtient pas de faveur. Ce serait une injustice.

Cette raison est séduisante. Cette justice immuable est bien en rapport avec l'idée d'un absolu immuable lui-même. Mais la justice seul est loin de tout expliquer. Nous le verrons plus bas.

Au point de vue spirite, déclarer la prière inutile pour l'obtention, me paraît une contradiction avec l'essence même de la doctrine.

L'on admet que la prière élève l'âme vers Dieu, et que, par suite, dégagée de la matière, elle attire les rapports des bons esprits qui lui inspirent courage et résignation. Ce point de vue, tout consolant qu'il puisse être, n'a trait,

dans son résultat, qu'à la résistance du sujet et en principe rentre dans la catégorie de la justice. La prière améliore l'état moral. A tel état moral, tels amis. — C'est dû. On peut très bien dire que celui qui, sans prière, par la raison et la victoire sur ses passions, arriverait au même état moral, aurait les mêmes résultats ; et au nom de la liberté et de la dignité humaine, on l'a dit assez souvent. — C'est même sur la réciprocité et la justice qu'est basée la morale des doctrines positivistes.

D'autres spirites voient dans la prière un dynamisme ; ce point de vue, certainement exact, dit que l'esprit qui prie ; acquiert une force qui permet l'arrivée des bons esprits et domine les mauvais qu'il peut écarter. Mais c'est encore le droit absolu de celui qui prie : quant à sa force sur les esprits mauvais, ceux-ci ne participeront au bienfait de la prière que s'ils se mettent eux-mêmes en harmonie avec ce nouvel état.

Posons bien la question. La prière, indépendamment de l'adoration, des pensées de courage et de résignation, peut-elle nous mériter quelque faveur ou soulagement ?

Remarquons d'abord que nous avons le droit de nous placer dans la meilleure hypothèse. Un homme juste demande une chose que des hommes compatissants accorderaient. Par exemple : un père de famille malade demande à Dieu de permettre sa guérison, car ses enfants n'ont que lui pour soutien, et nous exclurons toute demande vaine, ridicule et égoïste. Ce sera le cœur qui dictera la prière et ce ne seront pas des paroles oiseuses débitées mécaniquement, ou dites par procuration, à beaux deniers compt ants.

Nous l'affirmons : Oui, on peut obtenir une faveur.

Nous devons dire que, généralement, les spirites répondent par la négative. A toutes les raisons ci-dessus ils ajoutent que nous venons sur la terre, station absolument ingrate et inférieure, pour nous purifier dans une épreuve acceptée ou imposée ; que les traits en sont tracés d'avance. Donc ils ne peuvent changer.

La raison est si grave que quelques-uns disent : L'épreuve est fixée dans les traits généraux, mais non dans les faits de tous les instants, c'est-à-dire insignifiants. — C'est fuir la question, car les faits insignifiants amènent de graves conséquences ! On ne prie pas pour des faits sans portée probable, le secours serait illusoire. Non ! Cette raison ne résout rien. — Reste toujours la difficulté. Pouvons-nous obtenir une modification dans notre épreuve ?

Il est bien téméraire à l'homme de vouloir raisonner de Dieu ; il ne peut le comprendre et on ne dit que des mots. Cependant nous nous le figurons être parfait, ce qui exige l'infini en tout : puissance et science. Où serait d'ailleurs la limite ? S'il est parfait, il ne lui manque rien et il doit se suffire

à lui-même. Dès lors la Création n'était pas nécessaire. A son essence, pas de nécessité. — Le sentiment du juste ne l'explique pas davantage. A qui Dieu aurait-il dû la Création, si elle ne vient, ni de la nécessité, ni du juste? Quel a pu donc en être le mobile? Sa bonté et la loi d'amour. — Il a voulu rendre heureux des êtres émanés de lui. — Ce sera donc dans l'amour que nous trouverions la loi de la Création.

Dieu, dans cette idée, a voulu partager son bonheur avec des êtres dignes de lui. Il pouvait nous créer parfaits, dira-t-on, mais on ne peut être parfait qu'avec la liberté. Or, le bonheur et la liberté engendrent l'orgueil, d'où la chute possible. D'ailleurs la dignité exige que le bonheur soit mérité, ce que font comprendre les légendes « du paradis perdu » et de la « chute des anges ». Elles nous font comprendre que la liberté et la perfection ne sont possibles que pour celui qui a compris à l'aide de l'expérience, et conquis son bonheur, d'où l'essai souvent bien malheureux de cette liberté dans des existences successives et cela explique nos épreuves et nos souffrances ; elles ne sont rien devant une éternité de bonheur qui ne se peut perdre par nos fautes, car nous avons conquis la puissance de la volonté.

Cette prédominance de l'idée d'amour sur l'idée de la justice, explique donc les mondes malheureux. Demeurons persuadés que la voie suivie a dû être la meilleure pour laisser la liberté aux Esprits et les assurer contre la chute. D'où les épreuves multipliées jusqu'à l'amélioration du sujet et nous admettons très bien qu'elles soient réglées en conséquence.

Mais si la loi d'amour explique tout, le mal n'est plus que la voie douloureuse du bien, idée qui détruit l'idée du mal à jamais inexplicable, sans cela. — Le mal est le moyen, probablement le seul et le plus sûr, puisque le bon absolu le permet.

A un moment donné, si le mal devient inutile pour un esprit, il lui sera épargné. Cela doit arriver lorsqu'un esprit frappé des conséquences de ses actions en conçoit de l'horreur, en a le remords sincère, en dehors de toute crainte de punition ; à quoi bon la souffrance lorsqu'on a atteint ce but : l'amélioration ? Il n'y a pas d'expiation sans but, et c'est l'explication probante et philosophique de l'effet possible de la prière.

Comment expliquerons-nous l'effet pratique ? Si l'épreuve est fixée, elle ne peut-être changée, dit-on ; mais ne peut-elle être fixée d'autant de manières diverses que le bien de l'esprit le peut exiger ? A tel état, telle épreuve, et, Dieu sera-t-il plus embarrassé pour mille épreuves que pour une ? Mais, objectera-t-on, l'épreuve ainsi modifiée a toujours été la seule, Dieu ayant vu d'avance le repentir.

Ici l'esprit humain perd pied, s'il veut sonder les moyens de Dieu ; comment comprendre que notre épreuve soit réglée d'avance ? ....

... ; cela étant nous ne serions ni libres ni responsables, et nous le sommes, et nous le sentons parfaitement. Seules, les circonstances dans lesquelles nous nous mouvons sont réglées, et les faits antécédents à nos actes fournissent les occasions de la victoire ou de la chute. Seulement, par sa prescience, Dieu voit le fait futur accompli, et dès lors, comme il a réglé les antécédents de notre acte, il en règle les conséquences, occasions et conséquences qui n'empêchent jamais notre libre volonté. Rien d'anormal à ce que, par la prière, nous puissions obtenir une modification dans les contingents de nos actes, en ce que l'occasion deviendrait moins pressante et la conséquence moins cruelle? Ces modifications ne peuvent gêner la Toute-Puissance divine ?

Mais, dira-t-on, on n'obtient pas toujours — et les exemples de justes persécutés, mis à mort même, ne manquent pas, malgré leurs prières. — Sans doute, cela dépend de l'appréciation de Dieu. — Tous les Esprits ne sont pas destinés, du premier coup, à un égal avancement. Aux uns, la gloire éternelle et alors, pour des fautes légères, des douleurs immenses ; aux autres, plus faibles, moins avancés, des punitions qui n'entraînent pas de graves conséquences.

On abuse de la prière? dira-t-on encore. — Qu'importe? L'abus d'une chose bonne ne la rend pas mauvaise. — La prière peut mener au mysticisme — le mysticisme est un abus, voilà tout. L'être mystique ne remplit pas son œuvre; en passant son temps à prier, il force les autres à travailler pour lui, et laisse en route tous les fardeaux pour autrui; heureux encore si un sentiment d'orgueil pour sa supériorité ne vient pas détruire le peu de bien que son humilité lui eût procuré en étant sincère.

Le sentiment de demander un secours est inné en l'homme; ne pas accorder l'espoir de l'obtenir c'est découronner la prière. Sans doute, il est beau d'avoir courage et résignation, mais cela le satisfera-t-il de dire au malheureux : « Ton mal est sans espoir, résigne-toi; » l'espérance nous soutient ici-bas, alors même qu'elle est vaine et illusoire.

Dans un récit de voyage, j'ai lu ce fait : Les sauvages de l'Amérique du Nord, vu leur imprévoyance et la rigueur du climat, sont exposés en hiver à des famines meurtrières. Un voyageur rapporte qu'arrivé près d'une famille, il la trouva dans une détresse absolue; il s'agissait de mourir de faim. La nuit, le chef de famille sortit, et le voyageur lui vit faire comme des incantations, puis il rentra et s'endormit. Au point du jour, il sortit et revint peu après, ayant tué un élan. Le voyageur lui ayant demandé ce qui s'était passé, le sauvage lui dit : « Désespéré, ne trouvant rien à la chasse, « j'ai fait une médecine — ils appellent ainsi une prière plus solennelle — « et j'ai vu en rêve, dans un endroit connu, un élan et je l'y ai trouvé. » —

Il y avait là une prière exaucée et le voyageur, dans ses idées exclusives de chrétien, ajoute : « Un fait aussi inexplicable n'est, dit-on, pas sans exemple », ce qui l'étonna beaucoup.

Nous concluons en disant : la prière est utile pour raffermir et élever notre esprit et le mettre en rapport avec les Esprits supérieurs ; elle produit le même résultat chez les esprits pour lesquels on prie. Ce souvenir peut les rappeler à de plus hautes méditations ; et, s'il est sincère et juste, il peut obtenir un soulagement, un changement dans les épreuves quelquefois imprudemment acceptées.

Ne craignons pas de demander, Dieu décidera. Surtout, gardons-nous de dire : « Dieu peut ceci et non cela », notre logique pourrait être en défaut. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que Dieu ne peut vouloir que le juste et le bon. Mais qu'est-ce que le juste et le bon? le saurons-nous jamais?

M. Lantrac, *médium* : La controverse sur le résultat de la prière semble ramener deux opinions opposées au même point; d'accord sur l'excellence de la prière, l'une dans ses résultats s'arrête à un point précis et, au fond, la divergence est telle, qu'en fait elle tend à supprimer la prière pour s'en tenir à l'efficacité de l'acte seul; cette opinion ne laisse à la prière que ce résultat : « l'élévation de l'âme » ; par suite, une plus grande force de résistance, de résignation. Cette force agrandie peut, dit-on, attirer les bons Esprits et procurer de bonnes inspirations ; éloigner les mauvais ou les influencer par la Charité. Mais là s'arrête l'effet ; c'est une balance entre le mérite et le résultat. On n'obtient rien par la prière, on le gagne, et l'action peut amener un effet identique, la Charité suffisant à tout, même sans prière, même sans foi. Par suite, la demande par la prière est inutile et ne peut rien changer aux Lois immuables posées par Dieu qui a voulu que l'on eût toujours le juste, jamais plus, jamais moins.

Cette opinion, qui a un fond de vérité, n'épuise pas l'efficacité de la prière. En effet, Dieu immuable, tellement juste que rien ne peut lui faire adoucir sa Loi si bonne, n'est-il pas un peu désespérant, puisqu'il devient inaccessible, retiré, dans une immobilité éternelle? Pendant une éternité on souffrira, ne pouvant obtenir un secours que s'il est mérité ! Ce Dieu ne nous satisfait pas, il nous semble manquer de charité.

L'adoration est bien inutile, alors? que peut faire à Dieu l'hommage d'un être impotent, fût-il un empereur? La prière, à quoi bon ; si on ne peut rien obtenir, c'est perdre son temps.

Dit-on, la prière élève l'âme et lui donne la force nécessaire; mais la méditation aura encore un meilleur résultat, car, par elle, nous pourrons comprendre la vie et nos devoirs, et les mettre en pratique. Dès lors, nous n'avons besoin que de nous, notre énergie fait tout. Bien plus, l'assistance

des bons Esprits est inutile et même contradictoire. Ce serait un secours, et pourquoi ce secours, si nous ne le méritons pas? et, si nous le méritons, qu'est-ce qu'il peut nous faire, notre mérite lui étant antérieur?

Ne devons-nous pas craindre que tant de mérite ne nous inspire une trop grande idée de nous-même? Puis l'orgueil qui perdit les anges, dit-on, pourrait encore mieux nous perdre, quand nous affirmerions ce fait : J'ai marché seul à travers les précipices, les chutes, et j'ai trouvé le juste; Dieu a fait des lois excellentes, mais je les ai trouvées sans avoir été secouru, et n'ai reçu que le salaire mérité.

La philosophie, depuis quatre mille ans, n'a jamais prouvé l'existence de Dieu, ni celle du moi ou le subjectif, ni celle du monde extérieur ou l'objectif. Défions-nous donc de notre logique, et, à coup sûr, la pensée de Dieu, innée invinciblement dans notre cœur, est la meilleure preuve de son existence, car rien ne la peut détruire; il en est de même de la pensée et de la prière. Le Dieu inaccessible n'est pas le Dieu du cœur humain. Des mythologies l'ont rêvé tel; mais alors, on lui fit déléguer ses pouvoirs et, de là, l'origine de toutes les religions trinitaires créées par les prêtres; car il fallait à l'homme un Dieu compatissant, non un Dieu sans entrailles.

On nous répondra : « Dieu est injuste alors, puisqu'il donne au delà du « mérite. » N'oublions pas que la Loi d'amour donne la justice, Dieu ne voulant que notre bonheur; dès lors, tout ce que la bonté peut concilier avec la justice doit nous être accordé. D'ailleurs, qui connaît les lois de Dieu? La prière, acte de repentir, d'humilité, ne peut-elle, dans ces lois, être un des puissants leviers mis à notre disposition pour obtenir un secours?

Nous avons cité un exemple de prière exaucée, ce sauvage qui prie pour sa nourriture et réussit à l'avoir; on peut dire : « Sa prière a élevé son âme « et lui a donné une vue magnétique par lui-même, ou par un ami spiri- « tuel. » C'est fort possible, Dieu emploie les moyens qu'il veut. Cependant on admettra que c'est la prière qui a amené le résultat, et l'on est bien obligé d'admettre aussi que Dieu l'a voulu. Qu'importe que sa volonté soit actuelle ou préétablie par des lois? Le résultat sera le même. Nous préférons croire qu'elle est actuelle. Un Dieu se mêlant au monde nous semble plus rationnel qu'un Dieu immuable et silencieux après avoir établi ses lois.

Résumons en deux mots notre doctrine spiritualiste : « Accomplissons notre « œuvre telle qu'elle nous est imposée sans nous y dérober, cela coupe court « à tout mysticisme; ne nous attachons pas au prix de l'œuvre, cela coupe « court à l'égoïsme et à l'avidité; mais, si l'épreuve semble devenir trop forte « pour nos épaules ou celles de nos frères, ne craignons pas de demander, avec « l'espoir d'obtenir, certains que ce que Dieu décidera sera le plus avantageux « pour nous, malgré les apparences et cela nous inspirera la résignation. »

LIBRES-PENSÉES

Je fais les vœux les plus ardents pour la propagation de plus en plus rapide de la vérité qui nous est chère. Le mouvement s'accélère et s'étend chaque jour; on sent cela dans l'air, on le voit par le ton si changé de la presse, et par ce fait seul qu'elle daigne enfin s'occuper du spiritisme et avouer qu'il vit et qu'il grandit.

Ici l'Esprit Jean continue régulièrement la dictée typtologique de l'ouvrage commencé depuis deux ans, et qui, a-t-il dit l'autre jour, pourra bien vous en prendre environ cinq autres. L'ouvrage sera des plus remarquables et sortira vraiment du vague et de la banalité sentimentale de quelques autres livres obtenus par des procédés analogues. Il répudie surtout la tendance au mysticisme que quelques-uns des livres dont je parle exagèrent d'une façon choquante pour beaucoup de spirites. Comme cependant il est aussi beaucoup d'âmes à qui cette nourriture suffit, qui, à tort ou à raison, en éprouvent même le besoin, il est bon qu'il se fasse aussi de ces sortes de livre; chacun doit avoir la liberté de rêver à son gré et de s'élever à sa manière vers l'idéal. Je crois pourtant qu'il est indispensable de voir s'accroître de jour en jour le nombre de ceux qui ne veulent marcher, même dans les choses de sentiment, que dans la voie de l'observation, de la critique méthodique, du raisonnement et de la raison. Cette voie mène à tout, non seulement à plus de certitude, mais au sentiment le plus vif de l'idéal, à l'enthousiasme même; enthousiasme qui puise sa source de plus en plus complète de notre liberté, de notre pleine indépendance au milieu d'une nature ou rien ne nous apparaît que des lois (faites par Dieu ou se confondant avec lui, peu nous importe pour le moment); partout il y a loi, là seulement il y a liberté. Et c'est le sentiment le plus vif de mon âme et de l'âme de beaucoup d'autres, heureusement. Que chacun d'ailleurs monte vers la perfection, notre commun but, notre commune fin, c'est l'essentiel, et qu'il y aille par la voie que sa nature préfère. Quelques-uns, épris de la passion de l'ordre, au risque de tyrannie, voudront bien, tôt ou tard, nous faire tous passer par un même chemin (le leur). Il n'y aurait pas de pire désordre; et nous ne trouvons pas trace d'une pareille méthode dans la nature, seul vrai et éternel modèle. Nous y voyons, au contraire, chaque être, minéral, végétal, animal, vivre selon les lois de son espèce sans se plier à faire comme le voisin de l'autre espèce; le pommier n'a jamais eu la prétention de produire des poires ni de faire porter des pommes au poirier. De cette apparente anarchie sort l'harmonie la plus admirable, l'harmonie de l'univers. Qu'il en soit ainsi de nous, mon cher Monsieur, et que nous puissions tous nous épanouir à notre guise et sans entraves d'aucune sorte. Que les uns rêvent

que les autres pensent, que d'autres agissent, que chacun porte en pleine liberté les fruits qu'il peut et désire donner. C'est l'infinie variété et diversité qui fait la seule et réelle unité. Que celui-là seul soit répréhensible, qui viole par des actes les lois de la morale, parce que ce sont les lois de notre espèce; celui qui les viole sort de la nature. Le coquin aura beau me dire qu'il suit lui aussi les lois de sa nature en me faisant du mal malgré moi; je lui répondrai toujours que je suis les lois de la mienne en l'en empêchant. Mais qu'il soit du moins permis à ce même coquin de penser à me faire tout le mal qu'il voudra, de le dire même quand il voudra, pourvu qu'il ne passe pas de la pensée et des paroles aux actes. Ainsi, à plus forte raison, qu'il soit permis à tout être humain de penser, d'écrire et de parler à son gré de toutes choses, et que personne ne s'avise jamais, ni en spiritisme ni ailleurs, de porter atteinte à ces trois libertés. Tel est notre plus cher désir en religion comme en politique, et ce n'est pas Dieu qui nous damnera pour avoir pensé et agi de travers. Fraternelles salutations.

Marseille, le 1er janvier. CHAUVOT.

FORCES INCONNUES

Il y a une douzaine d'années, causant un soir avec un ami plus jeune, fort intelligent, étudiant en médecine, interne dans je ne sais plus quel hôpital, je lui racontais des expériences tout intimes, auxquelles j'avais assisté, de ce qu'on appelait encore alors le magnétisme. Je lui décrivais les phénomènes de catalepsie, d'hypnotisme, de suggestion, de lecture à distance et de divination que j'avais vus, examinés, analysés, et dont j'essayais de fournir une explication hypothétique toute naturelle. J'ajoutais que le sujet était remarquablement doué et ne faisait point profession de ce genre de faculté, qu'il tenait au contraire secrète comme une maladie.

Mon jeune ami, incrédule, me répondit que mes explications paraissaient assez rationnelles, en supposant que les faits fussent vrais; mais qu'ils ne pouvaient l'être, puisque l'Académie de médecine le déclarait. Comme il avait pour moi beaucoup de déférence, il me fit clairement entendre que j'avais dû être dupe d'une illusion. Sans cette déférence il m'aurait cru fou, et peut-être me l'aurait-il dit.

Depuis cette conversation, les docteurs Charcot, Dumontpallier, Bernheim et vingt autres ont produit ou fait produire, expérimenté et décrit ces phénomènes; l'hypnotisme est devenu une section officielle de la médecine, même un moyen thérapeutique, et mon jeune ami d'alors, studieux, chercheur, est maintenant médecin en chef d'un hospice destiné aux maladies nerveuses et aux aliénés.

Ce souvenir me rend non pas crédule, mais attentif, et lorsqu'il m'est parlé de nouveaux phénomènes, au lieu de répondre : « C'est impossible ; » je réponds : « C'est ce qu'il faut voir ou examiner. » Et j'ajoute intérieurement : « Ce qu'il faut expliquer. » Contrairement à l'une des écoles issues du positivisme, qui croit que la constatation suffit, j'estime que l'explication est ce qui importe le plus, dût-on risquer de se tromper. La véritable science est de connaître le comment et le pourquoi, c'est-à-dire la cause.

En dehors de ces phénomènes d'hypnotisme aujourd'hui étudiés, il en est d'autres qui paraissent relever également en grande partie de l'ordre magnétique, apparaissant comme plus extraordinaires, quoique ne l'étant pas davantage pour la plupart, et qui ont donné lieu à une sorte de religion, accompagnée naturellement de manies et de pratiques superstitieuses, désignée sous le nom de spiritisme, ayant de nombreux adeptes, même parmi les classes les plus lettrées, surtout peut-être parmi elles.

La pratique la plus commune est celle des tables tournantes, qui eut un moment une si grande vogue sous l'Empire et qui fit tourner tant de têtes ; puis celle des tables frappantes et de l'écriture indirecte ou directe, par la main d'un médium ou sans intervention apparente. C'est là ce qu'on voit le plus communément. Mais quelques médiums, exceptionnellement doués, paraît-il, produisent des effets plus extraordinaires, comme l'élévation ou le déplacement de poids considérables ou d'objets très lourds par la simple imposition des mains, l'élévation de leur propre personne dans l'espace, le contact ou toucher de mains invisibles, et même l'évocation d'images ou apparitions qui peuvent être photographiées.

Les spirites ont expliqué tous ces faits, sans les distinguer, par l'existence d'esprits revêtus d'une enveloppe matérielle si fluidique qu'elle est invisible. Ces esprits se promènent, paraît-il, dans les espaces ; ils viennent quand un médium quelque peu doué les appelle, et, s'incorporant en quelque objet, il les font mouvoir ou agir et tiennent des conversations qui sont de puériles banalités, sauf dans quelques cas rares où les esprits font des prédictions dans le genre des somnambules. L'explication, on le voit, est enfantine ; c'est un mélange de superstition naïve et d'invention propre au charlatanisme. Mais il y a des faits attestés ; il y en a eu même qui ont été constatés à peu près scientifiquement. Sont-ils tous produits par l'habileté de prestidigitateurs, charlatans ou illusionnistes ingénieux et d'une excessive adresse, ou n'en est-il pas un nombre plus ou moins grand qui sont les manifestations d'une force magnétique encore inconnue ? Il serait bien possible que cette dernière hypothèse soit vraie, et le sujet mérite bien qu'on s'en occupe.

Pour bien opérer, il faudrait grouper les faits, au moins provisoirement,

suivant leur analogie avec des phénomènes ou des pratiques déjà connus, en cherchant s'ils ne peuvent être produits par une action similaire. On a construit des appareils électriques qui produisent le mouvement, la décomposition et la recomposition des corps, et la lumière. Il ne faudrait pas s'étonner que certains individus, tout particulièrement doués, fussent des sortes d'appareils magnétiques pouvant produire dans une mesure quelconque les mêmes effets. N'a-t-on pas prétendu avoir tiré des étincelles du dos du chat? Il ne serait pas surprenant qu'on en tirât de la tête de quelque individu en quelque sorte auréolisé. Ce serait nouveau, mais il n'y aurait pas de quoi crier au miracle.

Quand on a vu opérer les phénomènes de la suggestion collective, on n'est pas surpris que plusieurs personnes réunies aient une même vision ou éprouvent des mêmes sensations. Dans un cas comme dans l'autre, il n'est pas nécessaire de supposer l'existence d'esprits pour expliquer les faits, pas plus qu'il n'est nécessaire de supposer l'intervention divine pour expliquer des phénomènes qui autrefois étaient réputés miraculeux.

Un ancien interne des hôpitaux, aide naturaliste au Muséum, M. le docteur Paul Gibier, a publié un volume sur le *SPIRITISME*, qu'il appelle le *FAKIRISME OCCIDENTAL*, et dont M. Sarcey a parlé dans ce journal. On pourrait croire que cet ouvrage d'un homme d'ailleurs fort instruit et érudit, habitué aux expérimentations scientifiques, est fait dans l'esprit que je viens d'indiquer et comme celui d'Audry de Puyraveau sur les *Sciences occultes*. Il n'en est rien ; son livre, qui a le tort de trop sacrifier à l'esprit de polémique, est pour la plus grande partie une compilation attestant de beaucoup de lecture, d'érudition et d'un labeur considérable, mais mal ordonnée et privée de sens critique, de telle sorte que ce livre ne produit pas l'effet qu'il pourrait produire. Quant à ce que M. Paul Gibier donne comme observations personnelles, c'est la description d'un même fait répété par une même personne, M. Slade, en des lieux différents, mais d'une manière peu variée. Il s'agit d'écriture exécutée sur une ardoise sans moyen apparent. L'attestation est faite avec une entière bonne foi, mais elle a le malheur de ne rien démontrer, ni de rien prouver, si ce n'est que l'auteur n'est ni un expérimentateur ni un investigateur ingénieux.

M. Paul Gibier, de son propre aveu, a été incrédule. Il l'était trop. Il l'est beaucoup moins aujourd'hui ; et il l'est alors trop peu. Il affirme avoir vu. Mais les miracles aussi ont été vus par des témoins qui affirmaient de même. Les jongleurs indiens et chinois en font voir bien d'autres, et leurs excercices sont faits pour étonner plus encore parfois les savants docteurs que la foule. Il en est en effet qui se livrent à des pratiques bien propres à dérouter toutes les notions anatomiques et physiologiques les plus certaines, et que pour

cette raison on peut considérer comme impossibles. Elles sont accomplies cependant. Sans aller aussi loin, M. Paul Bert n'a-t-il pas raconté, dans les *Lettres de Kabylie*, le terrifiant spectacle donné par les Aïssouas exaltés dont les actes paraissent incompatibles avec la nature de l'organisme humain et les conditions de la vie?

Ne voit-on pas depuis quelque temps des individus jeûner pendant plus d'un mois d'un jeûne absolu, sans qu'ils aient songé à prétendre qu'ils étaient nourris par des esprits? Enfin en France même, n'a-t-on pas pu constater que des individus simulaient les troubles et accidents survenus avec une telle perfection qu'elle trompait des médecins spécialistes? Et ce sont là toutes choses en apparence aussi extraordinaires, si ce n'est plus encore, que la plupart des pratiques spirites.

Si M. Paul Gibier a voulu seulement prétendre que la science avait encore à pénétrer bien des mystères, il a eu raison. Mais pourquoi alors affecter le bizarre dédain positiviste pour la recherche des causes qui peut seule faire découvrir les secrets de la nature ou des procédés humains dont les faits ne sont que la manifestation apparente? Et si l'on veut prouver que la science n'en a pas fini avec les investigations, il n'est pas besoin d'invoquer les pratiques spirites, — sans pourtant les négliger. Mais bien d'autres phénomènes sollicitent l'attention des esprits savants, curieux et chercheurs. Tandis que des médecins éminents se sont livrés avec tant de succès déjà à l'étude pathologique des fonctions nerveuses et cérébrales, on ne paraît pas avoir étudié comme ils le méritent les phénomènes nervoso-cérébraux désignés par le mot « inspiration, » qui semblent être du même ordre que ceux appelés autrefois « possession, » ni ceux de l'exaltation collective.

Ne sont-ce pas des sortes de médiums, l'écrivain, l'artiste, le compositeur, même l'acteur, celui qui devine, pressent, conçoit, invente, voit passer comme des visions une scène dans son esprit, qui entend chanter des voix en lui, qui ressent et exprime à un moment les passions d'un être imaginaire et qui a cette inspiration à un instant déterminé, alors qu'il ne l'a pas eue la veille et qu'il ne l'aura pas le lendemain, sans qu'il sache même parfois comment elle est venue? Voilà qui est autrement curieux que les banalités écrites par des évocateurs d'esprits et sous leur dictée, car il est remarquable que les esprits évoqués paraissent être tous, même quand ils signent de noms illustres, d'aimables commis voyageurs à qui leur voyage à travers les mondes n'a rien appris.

Il existe certainement une force magnétique, plus constatée que connue, celle qui fait tourner l'aiguille aimantée vers le nord ou qui la rend folle en certains parages et dont la puissance est encore aussi ignorée que le fut longtemps celle de l'électricité. Pour ma part, après avoir quelque peu ob-

servé et réfléchi, j'ai acquis la conviction que l'être humain, comme d'ailleurs toute la matière animée, vivait et se mouvait dans une sorte d'atmosphère matérielle, quoique invisible, formée des éléments qu'il abandonne incessamment pour en assimiler d'autres dans le perpétuel exosmos des combinaisons chimiques qui font la vie. Cette atmosphère spéciale, qui est comme un prolongement de nous-mêmes, une irradiation de notre être, d'une action physique certaine, n'est-elle pas un agent ou un conducteur de cette force magnétique mal connue ou même inconnue qui trouve dans le système nerveux l'appareil propre à ses manifestations?

Enfin, si la théorie du transformisme a été scientifiquement établie, elle ne l'a été que d'une façon incomplète, négligeant trop l'étude du mystérieux mécanisme physiologique de l'hérédité et de l'atavisme qui pourrait bien nous apprendre que l'existence, apparente, visible, est précédée avant la formation utérine d'une existence germinale, pourrait-on dire obscure, invisible, reliant les descendants aux ancêtres et perpétuant les énergies, les facultés, les propriétés, presque des souvenirs confus, en même temps que les espèces.

Je ne puis qu'indiquer très sommairement dans cette chronique, déjà trop longue, des vues générales. Mais n'y a-t-il pas là des énigmes posées par la nature autrement intéressantes pour le savant investigateur et le philosophe que les banalités écrites sur une ardoise par une main en apparence invisible? L'homme a arraché tour à tour ses secrets à la nature. Ceux du magnétisme sont peut-être les derniers qu'ils doivent pénétrer pour comprendre et s'expliquer la création.

Tiré de l'*Estafette* et signé : DAMOCLÈS.

NOTA. Contrairement à l'avis de Damoclès, nous pensons justement que l'œuvre de M. Paul Gibier a son importance, mérite d'être lue et méditée par les spirites et surtout par les adversaires de notre cause. Ce volume, avec figures, coûte 4 francs franco. Damoclès, certainement, deviendra un spirite convaincu.

Nous recommandons aussi M. LE MARQUIS, *Histoire d'un prophète*, par Mme *Claire Vautier*, volume écrit avec esprit, avec verve, et qui, selon l'expression d'un maître en journalisme, impressionne si vivement le penseur. 3 fr. 50 franco.

DIEU ET MATIÈRE CO-ÉTERNELS

Les immortalistes, dit M. B. Bouvery (dans un travail qu'il veut faire imprimer et dont nous donnons la substance), niant le principe premier, Dieu la cause des causes, je ne puis me reprocher d'appeler M. *Vignon*

ATHÉE ; cependant les immortalistes se déclarent athées et déistes. M. Bouvery prétend que les savants philosophes matérialistes, conséquents avec eux-mêmes, considèrent la survivance de l'âme comme une hérésie scientifique, tandis que les immortalistes avec leur force active, le principe actif inséparable de la matière et ne reconnaissant qu'elle, excluent Dieu de l'univers et font de l'homme, fatalement, la résultante fortuite d'une force mécanique. Littré a dit comme Voltaire : « Les sages à qui l'on demande ce que c'est que la matière répondent qu'ils n'en savent rien ». Avec *Hirn*, M. Bouvery affirme : « que celui qui pousse l'inconséquence jusqu'à nier la nécessité d'un élément de nature supérieure et distinct de « la matière chez l'être vivant le plus infime n'a plus le droit d'admettre l'existence de l'âme chez l'homme » et que lui M. Bouvery, ne s'est jamais inquiété si Dieu avait une forme déterminée, un limite, une barbe brune ou blonde ; en somme, il veut s'entendre sur les mots, leur interprétation seule causant les divergences d'opinion sur un sujet déterminé. Il demande aussi aux immortalistes de ne point affirmer devant leurs auditeurs que les spirites selon Allan Kardec adoptent le Dieu personnel des religions dogmatiques, Dieu haineux, capricieux, odieux, qui se vend au plus offrant, tandis que ces spirites, très sérieux et très pratiques, rejettent les dogmes humains absolument et n'acceptent qu'un Dieu, celui de la religion naturelle qui est le principe suprême de la vie universelle. Cet honorable penseur veut pour tous, la connaissance, le respect et l'amour de l'homme, comme émanation du Grand Être, ou Dieu ; et cette conviction que, après la désagrégation charnelle, le moi pensant vivra dans un milieu plus libre en raison de ses actes, milieu plus libre et plus indépendant ; ces croyances sont affirmées par M. A. Reville, du Collège de France, et Roscoff de Vienne, au nom de l'humanité terrestre qui a toujours accepté, ou conçu cet ordre de foi raisonnée. Avec Victor Hugo qui voulut aussi être responsable de ses actes et homme libre, M. Bouvery dit aux dogmatiques quant à Dieu :

Vous lui donnez vos yeux, vos vices, vos visages.
Vous le faites d'argile, hélas, comme vos sages,
Et d'airain comme vos tyrans.

Les formules et moyens d'instruction et d'éducation actuels, dit M. Bouvery, se modifient selon le milieu, et Brahma et Jésus durent aussi subir l'influence de leur milieu ; ces rénovateurs ont agi sagement en présentant les mêmes vérités sous un aspect conforme au génie des populations auxquelles ils durent s'adressser. Actuellement, notre mission spirite est de déblayer le terrain, d'en revenir aux choses simples, rationnelles, contenues dans l'enseignement de la religion naturelle des grands précurseurs, des pionniers qui ont frayé la voie aux générations qui devaient leur succéder, la masse n'étant pas responsable des interprétations et des erreurs des

sectaires; comme preuves à l'appui, M. Bouvery cite de nombreux passages des livres indous qui préconisent la raison, la science, la morale la plus correcte, pleine de justice. Il montre Jésus condamné à mort pour avoir professé une doctrine plus avancée, plus sage, plus conforme au progrès que celles de son temps, laissant ainsi un exemple sublime aux persécutés, aux souffrants, à tous les éprouvés; et c'est lui, ajoute M. Bouvery, que les immortalistes accusent d'avoir retardé le triomphe de la justice, du bien et du vrai.

Notre frère en spiritisme cite ensuite Claude Bernard affirmant que « la matière n'exprime par ses propriétés que l'idée de celui qui a créé la machine qui fonctionne, la propriété évolutive de l'œuf, par exemple, qui produit des êtres vivants, n'étant ni de la physique ni de la chimie ».

La forme de l'intelligence qui a créé tant de merveilles ne doit pas être personnelle et c'est, voulant la définir, la limiter selon des conditions enfantines qui ne peuvent entrer dans le concept d'un véritable spirite. Hirn a dit que pas un seul savant ne sait en quoi un corps en mouvement différait de nature d'un corps au repos, ce qui doit nous rendre circonspects quant à nos appréciations sur la cause première, sur Dieu. Or ne pas admettre Dieu quelqu'un, c'est être panthéïste et ne pas croire à l'immortalité, et c'est bien le cas de *M. Vignon* qui pourrait bien être un *fataliste* et accepter tous les actes bons ou mauvais qui découlent du fatalisme, et de la doctrine de Darwin mal comprise, mais appliquée avec une certaine logique. *Le tout est matière*, si brutal de Hœckel, explique sa réponse autoritaire à Virchow. M. Bouvery se concrète ainsi : *Dieu est tout* tout *en n'étant pas ce que l'on est convenu d'appeler matière.*

Je ne me figure pas, ajoute-t-il, un temps où la matière n'a pas dû exister; il laisse les théologiens jouer avec l'infini et l'éternel et quant au *Dieu personnel qui ne peut se trouver présent, au même instant, dans tous les points infinis de l'espace infini*, il ne peut y répondre scientifiquement; à cela rien d'étonnant, ajoute-t-il, car M. Vignon n'a pu lui expliquer non plus *ce que c'est que la matière.*

Mais il ajoute que l'homme, pouvant par la pensée et sans se déranger de place, être partout en même temps; un magnétiseur pouvant agir à distance sur des personnes; le soleil baignant de ses rayons puissants tout son tourbillon sans être obligé de modifier son mouvement, Dieu, puissance des puissances, possède une action autrement active et universelle que l'homme et que les soleils. « L'esprit pénètre la matière. »

« Avec nos connaissances actuelles tout ne peut être prouvé, il faut se contenter de l'à peu près. »

Telle est la conclusion de M. B. Bouvery; reste à savoir s'il a répondu

substantiellement à M. Vignon qui parlait au nom des Atmistes ; ces derniers nous le diront. Que nos lecteurs lisent avec attention le dilemme qui, selon M. Vignon, s'impose (83 et 84 de la Revue du 1er février 1887), pour bien juger de la valeur des arguments présentés par les deux honorables adversaires.

LES PENSÉES DE CARITA

XIII. La Justice. — Froide, mais non sévère ; le cœur grand et non sec, la justice aux yeux limpides et doux regarde la terre.

Oui, elle tient une balance à la main et pèse exactement nos fautes et nos vertus, mais la justice désire l'épuration des hommes, et si elle les frappe quand il le faut, c'est dans le but de les améliorer.

Elle peut donc s'allier étroitement avec la tolérance et la charité, dont elle est le correctif obligé ou le corollaire indispensable.

La justice est éternelle ; elle poursuivra les méchants tant qu'ils existeront sous le domaine des cieux.

Elle tient une torche pour éclairer ou pour incendier. Elle éclaire les hommes dont la conscience est droite ; elle incendie le mal pour le faire disparaître à tout jamais de notre terre. Puisse le foyer d'incendie se propager rapidement partout et puisse la lumière divine, que la justice fait flamboyer, ne plus laisser un pas d'ombre sur ce globe.

Hélas ! la justice n'est pas toujours dans le juge chargé de la rendre. Les despotes dont nous parlions tout à l'heure ont souvent forcé la justice humaine à les suivre dans leurs leurs orgies et à absoudre leurs crimes. On chante encore des *Te deum* après des batailles sanglantes, et la justice en robe ne manque pas d'y accourir.

Mais un temps viendra où les hommes, animés d'intentions meilleures, et pour amener ici-bas la paix, la vraie justice et la concorde, balaieront les juges injustes et la justice impopulaire reflétant les empereurs et les rois.

Alors, la société sera vengée par l'amour répandu d'homme à homme et bientôt de peuple à peuple.

La justice ne reflétera plus l'homme imparfait, mais Dieu lui-même.

Elle sera de plus en plus douce à l'humanité, parce qu'elle aura besoin d'être de moins en moins implacable dans ses arrêts.

Heure de la suprême justice, sonne dans le cœur des hommes, afin qu'ils transforment leurs codes en lois sages et prévoyantes, en lois d'amour, de solidarité, de vraie justice sociale.

XIV. L'Espérance. — La charité, la tolérance, la justice conduisent à l'espérance. A qui a fait son devoir ici-bas, le ciel sourit!

L'espérance n'est pas dans la fortune enviée, la popularité en perspective. Elle porte des fleurs dans les mains et en laisse de temps en temps tomber une sur le chemin difficile de la vie. Ramassons-la avec le cœur, en remerciant Dieu.

L'espérance est tout entière pour nous, esprits détachés de vos vulgarités et de vos craintes, dans le désir de voir le bien se répandre et porter partout ses fruits parmi les hommes, sans distinction de caste ou de croyance; dans la possibilité de voir l'humanité aborder enfin le règne de l'harmonie vraie, de celle qui régularise les intérêts, calme les passions et féconde tous les nobles sentiments.

Nous espérons voir votre monde sortir des ombres qui l'enveloppent encore; nous espérons vous voir marcher, rayonnants et heureux, à la conquête de votre avenir.

Hommes! n'espérez pas la gloire, la considération et la fortune. Espérez plutôt la souffrance qui vous épure et vous grandit.

Pourquoi espérer les facilités de la vie, les fleurs qui naissent de plaisirs enchanteurs et légers? Pourquoi fixer votre espérance ici-bas au lieu d'ouvrir des ailes pures vers le ciel!

Espérez en Dieu et en vous-mêmes.

La vérité m'oblige à vous dire que si votre espoir est souvent déçu ici-bas, c'est que vous le renfermez dans un court et éphémère espace.

Vous faites comme si votre vie actuelle devait durer toujours. Vous ne vous inquiétez que médiocrement de ce monde où vous devez aller avant peu de temps. Et cependant, c'est dans ce monde que vous devriez surtout conduire votre espérance. C'est vers les plages de l'avenir que votre regard doit s'élancer. Encore quelques années et vous verrez pâlir les contours de toutes choses autour de vous; le soleil sera moins radieux, les fleurs moins parfumées et moins brillantes; le chemin où vous passerez aura plus de pierres et de ronces. Alors vous comprendrez que l'espérance humaine ne peut se contenter des faibles limites que la terre lui assigne; vous élèverez votre pensée vers le paradis de vos rêves, où les hommes seront plus justes et plus sages, où l'amour immatériel et généreux planera sur toutes les créatures comme un reflet direct de la bonté divine.

XV. La foi. — La foi est nécessaire à l'homme autant que l'espérance. Celle-ci est fille de celle-là.

Par la foi, nous n'entendons pas la croyance en tel ou tel culte, les réminiscences d'un passé enfantin dont les erreurs croyaient voir Dieu face à face.

La foi mystique a fait son temps. Elle a pu améliorer les races humaines à une époque d'ignorance où les hommes croyaient ce qu'on leur disait, ayant l'habitude d'accepter une domination tyrannique de leur conscience. Rangés comme un vil bétail sous le fouet du pasteur, ils ne savaient que ce que celui-ci daignait leur apprendre ; ils ne faisaient que ce qu'il leur enseignait, et se taisaient courbés par la terreur, quand la voix du maître grondait, étouffant le cri de leur conscience révoltée.

Oh ! la foi, c'est l'étincelle divine la plus haute, c'est la flamme de vie qui éclaire et fortifie, qui dissipe les entraves et sèche les larmes des hommes !

Tous les martyrs ont eu la foi, la foi noble et généreuse qui accepte les sacrifices, les humiliations et la mort même plutôt que de déserter la cause défendue.

Le savant, le penseur, l'étudiant quelconque ont aussi besoin de foi pour mener à bien la tache qui leur est dévolue. Que de bienfaits la foi répand sur nous ! Que d'efforts elle suscite, que d'enthousiasme elle nous donne quand, sous son égide, nous tâchons de transformer nos chimères en réalités bienfaisantes !

La foi vient de Dieu, dit-on, et ne peut-être acquise. En effet, elle est le propre des belles âmes que l'espérance soutient, que la raison éclaire et qui vont avec courage au milieu des tribulations de ce monde, sachant bien qu'un Dieu veille dans l'autre et que la fin de leurs souffrances sera le couronnement de leurs vertus. (*A suivre.*)

LE PENTATEUQUE SELON MOISE ET LE PENTATEUQUE SELON ESRA. — VIE, DOCTRINE ET GOUVERNEMENT AUTHENTIQUES DE MOISE (1).

Nous venons de lire le livre de M. Alexandre Weill portant le titre reproduit en tête de cet article. C'est une analyse détaillée des cinq premiers livres de la Bible, et notamment de la *Genèse*, de l'*Exode* et des *Nombres*. L'ouvrage est divisé en trois fascicules : le premier va de la création du monde jusqu'au déluge universel ; le second nous conduit jusqu'à la mort de Joseph ; et le troisième, le plus important de tous, contient la vie de Moïse et le résumé des lois qu'il a laissées au peuple d'Israël.

Nous avons parcouru avec un intérêt soutenu ces pages écrites avec une ardeur toute juvénile, par un auteur arrivé pourtant à un âge assez avancé et qui a craint en commençant, ainsi qu'il nous le dit lui-même, de n'avoir

(1) En 3 vol. 7 fr. 50 — in-8.

pas le temps d'achever le travail entrepris : c'est-à-dire qu'il y attachait la plus grande importance, et qu'il le considérait comme l'œuvre capitale de sa vie. Nous nous proposons d'examiner brièvement l'esprit, le but et le caractère de l'œuvre de M. Weill, et nous espérons que cette analyse ne sera pas sans intérêt pour les spirites soucieux d'étudier scientifiquement les origines des religions et de se rendre compte de l'influence exercée sur l'avenir moral de l'humanité par le fondateur de la religion juive.

Dès les premières pages, l'auteur nous fait connaître le but qu'il s'est proposé en nous disant que la vraie doctrine de Moïse n'est pas la seule que contiennent les livres du Pentateuque; que son œuvre a été retouchée à plusieurs reprises par les scribes juifs chargés, dans la suite des temps, de la garde et de la reproduction des livres sacrés, et particulièrement par Esra qui, lors du retour des Juifs après la captivité de Babylone, succéda à Néhémie et entreprit de rajeunir la doctrine de Moïse en l'adaptant aux idées nouvelles (Avant-Propos). Ce scribe, personnage savant et méticuleux, rempli, du reste, des meilleures intentions, frappé de ce que, contre toute espérance, le peuple de Dieu avait été rétabli dans la terre de ses pères, voulut, après la reconstruction du temple, élever à Dieu un monument moral, si je puis ainsi dire, de la reconnaissance d'Israël; et c'est ce qui l'amena à refondre les Ecritures en les mettant en harmonie avec les nouveaux principes puisés par le peuple dans son contact avec les nations parmi lesquelles il était demeuré captif; et comme l'autorité de Moïse était encore très grande parmi les Juifs, il espéra faire mieux accepter ses innovations en les attribuant à l'ancien législateur et en les intercalant habilement dans son œuvre. L'idée dominante developpée par Esra dans ses commentaires et ses interpolations consiste à représenter Dieu comme un être fantasque, se plaisant à défaire le lendemain ce qu'il a fait la veille, pardonnant sans exiger de réparation et punissant par pur caprice, intervenant sans cesse par des miracles là où il aurait dû simplement laisser agir les lois qu'il avait édictées; enfin un Dieu tout à fait l'opposé des principes d'immuabilité et de permanence éternelle qui font la base des enseignements de Moïse touchant Jéhova.

M. Weill suit pas à pas le récit des événements relatés dans les premiers livres de la Bible et, pour opérer le triage et le choix entre les relations qu'il convient d'attribuer à Moïse et celles qui sont le fait d'Esra ou de quelque autre scribe partisan de ses idées, il possède un double critérium : d'abord, la doctrine vraie de Moïse touchant Dieu, ses attributs et son action sur les créatures; et ensuite la connaissance approfondie de la langue hébraïque et de ses modifications sur l'histoire d'Israël. Nous regrettons bien vivement que notre ignorance de l'hébreu ne nous permette pas de suivre le savant

commentateur dans cette partie de ses démonstrations qui, certes, ne doivent pas être les moins probantes. Nous devons nous en tenir à la partie philosophique et doctrinale de son œuvre, en laissant à l'écart les arguments touchant à la linguistique; et pour que nos lecteurs puissent suivre plus utilement nos développements, nous leur demandons la permission de faire un court exposé de la doctrine de Moïse sur la divinité, telle qu'elle se dégage du travail de M. Weill; et nous le compléterons par quelques citations empruntées aux passages caractéristiques.

D'après le grand prophète hébreu, Dieu serait une force unique et supérieure à tout, immuable et toujours identique à elle-même. Cette appréciation sur la divinité est résumée dans ce seul nom de *Jéhova*, qui signifie « celui qui est ce qu'il a toujours été et ce qu'il sera toujours ». En dehors de Dieu, il n'y a pas d'autre force autonome, et les créatures sont toutes égales devant lui et solidaires les unes des autres. Les fortes sont créées pour protéger et aider les faibles; l'homme, qui est la créature la plus élevée dans l'ordre intellectuel, a pour mission de servir Dieu en aidant ses frères inférieurs. S'il manque à ce devoir de *Justice* envers tous, il y sera ramené forcément par les calamités qui seront la conséquence de cette violation de la loi divine, et ces calamités s'abattront sur ses enfants jusqu'à la quatrième génération, si la société a omis de punir ces infractions sur leur auteur lui-même. Si un homme tue son semblable, il doit être tué, sinon ses enfants périront par violence jusqu'à la troisième et quatrième génération ; et Dieu ne peut pas faire que cette vengeance dont il charge le Temps, *son grand Justicier*, ne s'accomplisse pas. Toute nation qui a laissé perpétrer des crimes par un homme ou un groupement d'hommes sera punie pour ces crimes. D'un autre côté, l'influence des bonnes actions se fait sentir jusqu'à la millième génération de ceux qui les ont accomplies ; et cette loi, expression de la justice inexorable de Dieu, a son exécution en tout temps et en tous lieux. Voici, du reste, quelques citations destinées à mettre en évidence la pensée de Moïse et de M. Weill sur ce sujet.

(Page 81, 1er fascicule) : « Ce qui distingue la législation religieuse de Moïse de toutes les religions de la terre, c'est que, n'admettant qu'une seule force autonome, supérieure, immuable et éternelle, qu'il appelle Jéhova, *toutes les autres forces sont égales devant elle ;* et loin d'avoir droit à un privilège, quelque grande que soit cette force, elle n'existe et elle ne doit fonctionner que pour des forces plus faibles qui, elles, à leur tour, coopèrent à l'harmonie de la nature en vertu de la loi autonome et absolue. »

(Page 112, 2e fascicule) : « Remarquons une fois pour toutes que, selon Moïse, tout crime invengé par la justice sociale s'expie, mais sur le peuple même qui l'a toléré, pendant quatre générations, au plus tard au bout de

quarante ans. » Et plus loin (page 117) : « *Dieu n'a créé aucun mal, ni aucun animal malfaisant*. Tous les maux de la terre y compris l'invasion des fauves et des insectes malfaisants sont les œuvres des crimes et des injustices des humains, et du jour où les hommes vivront selon la loi de justice de Jéhova tout animal malfaisant disparaîtra... »

La conséquence naturelle de cette doctrine qui fait de Dieu un juge inexorable, c'est que tout crime doit être puni avec une sévérité impitoyable ; et la Bible ne nous fournit que trop d'exemples de cette excessive rigueur, Moïse au pied du Sinaï fait massacrer vingt trois mille Israélites qui ont adoré le veau d'or pendant qu'il était sur la montagne occupé à graver sur les tables de pierre la loi de Jéhova. Et à ce propos nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer qu'il nous paraît d'une justice douteuse que Moïse ait puni si cruellement la masse du peuple idolâtre, et qu'il ait épargné Aaron son frère qui était cependant le principal coupable, puisqu'il avait fourni à ceux qu'il avait mission de diriger, en l'absence de Moïse, l'idole qui fut l'occasion de cette effroyable répression.

Dans plusieurs autres passages de la Bible, nous trouvons de véritables tueries organisées par ordre du Seigneur, qui tantôt se sert du bras de Moïse pour frapper les rebelles, et tantôt intervient lui-même comme justicier en faisant engloutir dans la terre qui s'entrouvre Coré, Dathax, Abiron et leurs complices ; et le lendemain, comme le peuple murmurait contre cette sévérité excessive, le feu du seigneur brûla quatorze mille sept cents Israélites. Plus tard le peuple se plaignant, non sans quelque apparence de raison, des privations auxquelles il était assujetti dans le désert, Dieu envoya contre lui des serpents de feu qui en firent périr un grand nombre. Une autre fois, que les enfants d'Israël avaient sacrifié avec les filles de Moab au Dieu Bel-phégor, vingt-quatre mille hommes furent exterminés par ordre de Moïse.

M. Weill a compris ce qu'il y avait de répugnant pour la raison de faire intervenir directement la main de Dieu dans ces hécatombes humaines. Aussi prétend-il que c'est Moïse qui, dans tous les cas, s'est chargé de la punition. D'après l'auteur, le chef des Hébreux aurait, par suite de son initiation aux sciences de l'Égypte, connu les lois de l'électricité ; et ces feux dont il est parlé si souvent pendant le séjour d'Israël au désert, et qui le guidaient, le jour par la fumée et la nuit par la lueur, ne seraient autre chose que la lumière électrique que Moïse maniait seul à sa volonté et qu'il employait pour châtier les rebelles révoltés contre son autorité. Nous craignons que M. Weil, tout en voulant, dans un but scientifique, donner une explication rationnelle de tous les faits miraculeux rapportés dans la Bible, ne soit tombé de son côté dans l'invraisemblable en adoptant une hypo-

thèse tout au moins improbable, sans aucune indice de nature à la faire admettre. On se demande, en effet, comment Moïse pouvait avoir dans le désert, à sa disposition, une pile assez puissante pour *foudroyer du coup quatorze mille hommes*. Et, d'ailleurs, comment cacher longtemps un engin de destruction que sa force même devait rendre très encombrant? Moïse l'avait-il construit seul, et s'il s'était fait aider par des ouvriers, comment empêcher leurs indiscrétions? Autant de points qui restent à éclaircir. — Mais notre intention n'est pas de chicaner l'auteur sur les moyens matériels de répression employés par le chef des Hébreux. Nous voulons seulement faire ressortir, en quelques mots, l'étrangeté de cette théorie, que Dieu punit les *descendants* jusqu'à la *quatrième génération* pour les crimes commis par *leurs pères*.

Il est un principe absolu d'équité d'après lequel chacun doit répondre de ses propres actes: tout coupable doit être puni, ainsi le veut la justice. Mais il ne peut être châtié que pour les faits auxquels il a participé. Or des êtres *nouveaux venus dans le monde, qui n'existaient pas* au moment de la faute de leurs parents, ne sauraient évidemment être rendus responsables de cette faute : pourquoi alors les punir? — Mais M. Weill insiste et nous dit : « cela arrive pourtant, et l'histoire nous montre que rarement les fils des tyrans, les descendants de malfaiteurs jouissent en paix du fruit des mauvaises actions de leurs pères; et c'est Dieu qui les punit, parce que ces crimes n'ont pas encore été expiés, et qu'ils ne peuvent pas rester sans expiation. — Nous nous permettrons de faire observer à M. Weill, avec tout le respect et la déférence dus à son âge et à ses remarquables travaux, que la doctrine spirite suffit à expliquer cette anomalie plus apparente que réelle. Nous savons tous, nous les adeptes de l'enseignement des esprits, que nous subissons dans notre existence actuelle les conséquences de nos actes passés. Nous sommes *purement* et *simplement* punis pour les fautes que nous avons commises *personnellement;* car, par suite de nos *affinités périspritales*, nous nous incarnons dans des familles dont le niveau moral est à peu près le même que le nôtre; et alors nous subissons le sort de ces familles, non en tant que châtiés pour les fautes de nos pères, mais bien comme *responsables* et *punissables* à raison de nos *propres prévarications*.

Nous le demandons à M. Weil, cette théorie ne lui paraît-elle pas plus rationnelle que l'autre, et surtout plus en rapport avec l'idée que nous nous faisons de la justice distributive de Dieu?

Et puis, une autre réflexion que nous soumettons à l'appréciation de l'auteur de la *vie de Moïse*. Ne croyez-vous pas que cet exemple d'un Dieu et d'un chef de religion, que vous appelez le plus grand prophète du monde, et qui n'est pour nous qu'un des *Messies de Dieu* apportant aux hommes la

somme de connaissances morales qu'ils étaient à même de s'assimiler; ne pensez-vous pas que ce parti pris de venger impitoyablement sur les fils les fautes des pères, n'ait pas eu pour conséquence d'endurcir le cœur de ce peuple? Qui pouvait songer à pardonner, lorsque Dieu lui-même ne pardonnait jamais? Et pourtant, que de circonstances atténuantes ne pourrait-on pas invoquer pour diminuer la gravité des prévarications commises par les Juifs? Vous reconnaissez vous-même et vous répétez souvent que c'est un peuple *à la tête dure*, c'est-à-dire obstiné, à l'intelligence obtuse et fermée aux bons conseils, et n'obéissant qu'aux instincts purement matériels, qui ont sur lui une action presque irrésistible. Et dans l'application de vos châtiments inexorables, vous ne tenez aucun compte de l'impulsion de ces instincts! Vous le frappez impitoyablement, et pour la faute de quelques-uns, vous en exterminez des milliers. Mais, véritablement, croyez-vous que ce soit là un moyen efficace de relever le niveau moral d'une nation et de lui faire accepter les enseignements que vous lui donnez au nom de Dieu? Quant à nous, nous ne le pensons pas, et la connaissance des lois de la réincarnation nous confirme pleinement dans ce sentiment. En effet, il est évident que les victimes de la cruauté impitoyable de Moïse devait arriver dans l'erraticité avec une haine mortelle contre lui, et elles ne se faisaient pas faute d'agir par leurs inspirations sur leurs amis de la terre, pour les exciter à la révolte, en attendant qu'elles pussent se reincarner elles-mêmes pour se venger de celui qu'elles considéraient comme leur bourreau. Aussi, voyez le résultat : ce peuple murmure sans cesse contre Dieu et contre son représentant; il n'y a que la terreur et la force brutale qui puisse momentanément lui fermer la bouche; et les plaintes séditieuses recommencent sitôt que vous laissez reposer le glaive qui vient de les frapper. Et Moïse, après avoir usé de cette répression épouvantable pendant plus de quarante ans, meurt avec cette conviction désolante que, lui disparu, le peuple abandonnera sa doctrine et délaissera Jéhova pour aller aux idoles.

On a tout lieu de présumer que tout autre aurait été la destinée d'Israël, si l'on avait tenu, dans la punition, un plus juste compte des responsabilités et du degré d'avancement intellectuel et moral des coupables. Si, au lieu de les frapper tous en masse, on avait puni seulement les chefs et épargné les complices inconscients, il est probable que la répression aurait eu un caractère autrement efficace et moralisateur.

Il est certain que Moïse a été un des grands initiateurs de l'humanité. Mais nous ne pouvons nous rallier à la conclusion que l'auteur formule en ces termes à la fin de son ouvrage : *«Il n'y a pas d'autre Dieu que le Jéhova de Moïse! Il n'y a pas d'autre Messie que Moïse!* Cette double affirmation, dans sa forme absolue, ne nous paraît pas tenir un compte suffisant des lois

d'évolution progressive de l'espèce humaine. Moïse a été un des messies de Dieu, c'est incontestable; mais il n'a été ni le premier, ni le dernier. Il a pris une fraction de l'humanité à une des périodes de son développement, et il a édicté des lois qu'il a cru pouvoir s'adapter le mieux à son caractère et à son tempérament physique et moral. Selon nous, ses prescriptions et surtout leur application étaient trop rigoureuses, et il a dépassé le but en gouvernant ainsi par le fer et par le feu; aussi son œuvre est restée imparfaite, comme il le reconnaît d'ailleurs implicitement lorsqu'il adresse aux Hébreux les dernières recommandations relatées à la fin du Deutéronome. — Il est très probable que Moïse a dû reparaître sous le nom de quelque autre législateur, dans la suite des temps; et s'il nous était donné de connaître sa nouvelle personnalité, nous ne manquerions pas de constater qu'il est revenu de ses procédés violents, et que ses lois ont revêtu un caractère de mansuétude et de miséricordieuse équité inconnu dans la législation hébraïque.

Quant au Dieu Jéhova, malgré tout le soin que l'on prend de nous le représenter comme uniquement préoccupé d'assurer le bonheur des êtres les plus infimes de la création, nous sommes loin de le considérer comme l'idéal le plus élevé que l'homme puisse se faire de la divinité. Nous le trouvons beaucoup trop sévère pour l'homme auquel il demande ce qu'il ne peut encore raisonnablement obtenir de lui. En effet, à l'époque où se développe le récit de Moïse, le peuple que Dieu s'est choisi est encore très arriéré, très ignorant et presque inconscient. Pourquoi alors le mener si durement? Pourquoi ne pas avoir pour lui plus de ménagements? Est-ce ainsi qu'un bon père se comporte avec son enfant en bas-âge? Le laissera-t-il jouer avec le feu, et le punira-t-il ensuite impitoyablement parce qu'il s'est brûlé ? — Autre question : Pourquoi cette furieuse jalousie si souvent manifestée par Jéhova quand le peuple sacrifie aux idoles? Le seul vrai Dieu craint-il donc que les faux dieux le détrônent, et n'est-il pas assez fort pour dédaigner ces manifestations qui, du reste, ne sont le plus souvent au fond qu'un hommage rendu, par le peuple ignorant, à un être qu'il croit lui être supérieur ? C'est bon pour le roi de la terre d'être offusqué par les honneurs rendus à un autre roi, son rival. Mais Dieu, c'est-à-dire le Maître tout-puissant, le Père de tous, peut-il descendre jusqu'à se venger de ce que ses enfants ont oublié un moment que c'était à lui seul qu'ils devaient leurs hommages? Combien nous aimons mieux le Dieu que Jésus sur la croix invoque en implorant en ces termes le pardon de ses boureaux : « Pardonnez-leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Quoi qu'il en soit de ces critiques, que nous prions M. Weil d'excuser comme étant l'expression d'une conviction profonde, nous n'en reconnaissons pas moins la haute portée philosophique de l'œuvre que nous venons

d'analyser, et nous la recommandons vivement à l'attention de nos lecteurs. M. Weil a vu, comme la plupart des esprits supérieurs de notre époque, que l'ennemi le plus redoutable de tout progrès religieux c'est précisément le merveilleux et le surnaturel sur lequel les anciens chefs de religion ont cru devoir s'appuyer pour frapper l'imagination de leurs adeptes; et nous croyons, avec lui, que le meilleur moyen d'attirer à la *religion* sans *épithète* les hommes de science, consiste à la débarrasser de cette sorte de lèpre miraculaire qui l'a trop longtemps défigurée. A ce titre, nous le remercions d'avoir, selon une expression célèbre, contribué à *écheniller* Dieu, en élaguant des récits de la Bible tout ce qui est contraire au sentiment philosophique éclairé par la science moderne; c'est un pas de plus fait vers l'unification des croyances religieuses dans une conception synthétique qui sera, nous en avons la ferme conviction, la seule religion de l'avenir. CÉPHAS.

LE BOPAL. *Langue Universelle*. Grammaire, textes et petit vocabulaire, par St. de Max. Paris, 5, rue des Petits-Champs, brochure de 54 pages, prix, cinquante centimes.

Dans le but de faciliter et de multiplier entre les divers peuples de la terre les rapports directs, industriels, commerciaux ou de l'ordre scientifique, moral... suffit-il de remanier les langues existantes, d'en corriger par exemple l'orthographe, ainsi que le propose M. Passy, ou faut-il créer de toute pièce une langue entièrement nouvelle en harmonie de tout point avec les besoins, les idées, les sentiments et les tendances de la civilisation moderne? C'est ce dernier parti seul qui nous a paru pratique, et sans méconnaître en rien les difficultés de toutes sortes auxquelles un essai de ce genre nécessairement se heurte, nous avons pensé que la poussée des choses, fatale et irrésistible, nous aidant, le succès pourrait à certaines conditions devenir relativement même facile. Ces conditions sont: 1° Grammaire très simple et toutes les règles absolument générales; 2° mots courts où les voyelles (la voyelle *a* surtout), prédominent; 3° sons et prononciation faciles, sonores; 4° mots composés à la manière anglaise, par simple juxtaposition.

En composant notre cours de Bopal, nous nous sommes inspiré de ces principes. Notre alphabet se compose de 23 lettres (latines); toutes les lettres se prononcent, nul son étrange ou difficile, en moyenne autant de voyelles que de consonnes; résultat: commodité, harmonie et brièveté dans l'émission de la pensée. En vérifiant sur un grand nombre de textes, nous avons pu constater qu'une phrase de cent lettres, traduite en Bopal, en moyenne, n'en demande que 75, économie de 25 pour cent, clarté et précision en sus.

Nous nous proposons, du reste, de revenir sur ce sujet qu'en attendant, nous demandons la permission de recommander plus particulièrement à l'attention de nos spirites que cette question intéresse.

— *Le spiritisme est la science des faits médianimiques — Godim binom el vaf del dunas mikedik.*

SAINT DE MAX.

BIBLIOGRAPHIE

Photographies du Dolmen d'Allan Kardec, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare.	60 fr. »
Recueil de prières spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
Conférences spirites faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
La chute originelle selon le spiritisme, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »

Vient de paraître :

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine, par Jules-Edouard Bérel, libre-penseur. Prix : 3 fr. 50.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 9 | 1er Mai 1887.

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

AVIS. — M. Reybaud, le conférencier, la Société parisienne des études spirites, notre Société et quelques amis, ont en commun élevé un tombeau au regretté CAPITAINE BOURGÈS, au cimetière d'Ivry (l'ancien). Le dimanche 1er mai prochain, à trois heures précises de l'après-midi, nous inaugurerons ce monument; prière aux amis du Capitaine de se réunir préalablement à la porte du cimetière. Le tramway du boulevard Saint-Germain à Bicêtre (tête de ligne au musée de Cluny), y conduit directement.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Dans la dernière Revue nous avons promis de donner, dans leur teneur, les discours prononcés sur la tombe d'Allan Kardec le 3 avril courant; les voici textuellement.

M. de Waroquier a commencé la séance par une prière dite avec émotion, partie du cœur; il a terminé la séance par une autre prière de circonstance :

DISCOURS DE M. DE WAROQUIER

L'homme que nous venons ici honorer à la face du monde, pour avoir traduit magistralement le thème de l'existence de l'âme humaine, en le déduisant logiquement des faits constatés par son intelligence extraordinaire, avait surtout étudié l'existence de l'âme avec son grand cœur.

Ce philosophe entrevoyait comme but final un bonheur indicible dans l'avenir réservé à l'humanité; non seulement pour le prouver il s'exprimait en un magnifique langage, mais dans sa grande sagesse, il nous donnait l'admirable exemple d'effacer modestement sa personnalité. Par-dessus toutes choses il faisait primer les principes.

Sa conviction se partageait profonde toujours, entre la vérité qu'il croyait

découvrir et le bien qui devait naître de sa propagande; aussi son œuvre est-elle divisée en deux parties, l'une consacrée à son laborieux enfantement, l'autre à de constants efforts pour la propager.

Sa tâche terrestre d'écrivain fut si bien remplie qu'elle fait aujourd'hui la joie et l'admiration des spirites répandus sur la surface de notre globe, et nul n'a pu, jusqu'à ce moment, augmenter le nombre des vérités révélées par le Livre des Esprits; si les continuateurs de sa philosophie ont la voie toute tracée pour cette recherche, l'autre part de cette fraternelle tâche, pleine de dévouement, revient à chacun de nous; les adeptes devront continuer la bonne œuvre de diffusion de nos doctrines.

Cette part, la propagande, lui tenait tant au cœur!

Etait-ce donc pour lui et le petit nombre d'hommes intelligents qui l'entouraient qu'il prenait tant de soin pour découvrir la route, la plus sûre pour l'avenir? non, c'était au profit du plus grand nombre possible.

Il comprenait que la diffusion de la doctrine serait forcément lente pour être sûre et fructueuse, et qu'il lui serait impossible de l'exécuter faute de temps; ce travail, il l'a légué au dévouement de ses élèves.

Profondément convaincu de la puissance active de la vérité et de la valeur de celle qui nous était révélée par les Esprits, c'est dans une quiétude parfaite que sa grande âme visite, sur la terre, les hommes de bonne volonté. Chacun de nous porte en lui la faculté de persuasion s'il est pénétré de la vérité bonne à persuader aux autres. Toute chose donne son fruit, toute graine lève si elle fut semée par la conviction, et tel résultat, ne fut-il qu'un brin d'herbe d'abord, devient souvent un chêne géant.

Ne nous retranchons pas derrière la difficulté qui ne peut exister pour le dévouement vrai; on ne progresse qu'en maîtrisant la difficulté.

Si nous n'avons pas tous la facilité de parole, nous avons l'accent de la foi, cette éloquence du cœur, cette clef des trésors de l'âme; c'est là le bon moyen, le grand secret pour faire comprendre, pour donner à l'esprit hésitant l'espérance d'un meilleur sort.

Ne négligeons rien pour répondre à l'attente du cher Maître; que son œuvre inspire nos paroles et nos actions, en mettant en pratique la divine devise : Hors la charité, point de salut.

Et n'est-ce pas de la meilleure charité, la mieux placée, qu'instruire son frère en lui donnant de saines espérances basées sur la certitude?

Aussi répandons la bonne parole car il en restera toujours quelque chose; si ce n'est instantanément ce sera pour plus tard, et, notre devoir rempli, ne nous inquiétons pas de la récolte, car celui qui aura entendu et compris la fera par son propre travail d'amélioration sur lui-même; inondons, couvrons la terre d'idées spirites, et de proche en proche, que le mot

d'ordre du salut soit donné; plus nous le répandrons, plus prompt sera le travail de la rénovation universelle.

Réunis pour fêter par notre reconnaissance le grand philosophe spirite Allan-Kardec, cette célébration d'anniversaire nous marie à son œuvre; soyons donc ses continuateurs, et nous aurons dignement rempli sa volonté en accomplissant notre mission terrestre.

Ne nous séparons pas sans unir à la mémoire du Maître, l'esprit de sa compagne dévouée qui sut, avec tant de sagesse et d'activité, alléger à Allan-Kardec sa si rude et si noble tâche ; à mon avis, c'est œuvre de justice que de les solidariser dans le bien accompli.

DISCOURS DE M. PRUD'HOMME
Président de la Société parisienne des études spirites.

Mesdames et Messieurs: Les membres de la Société parisienne des études spirites s'unissent d'un commun accord pour adresser à l'homme illustre, dont ils honorent aujourd'hui la mémoire, les vœux de sympathique amitié dont leurs cœurs sont remplis.

Chaque année qui se renouvelle apporte avec elle la même expression des manifestations enthousiastes; nous nous réunissons tous dans ce lieu, l'âme troublée par une émotion généreuse, au souvenir de ce vaillant, de cet homme de bien qui a consacré les meilleures années de sa vie à promulguer par la parole, divulguer par ses écrits, les vérités si consolantes sur lesquelles s'appuient nos esprits, où nos cœurs trouvent l'élément substantiel, qui leur permet de franchir, sans faiblir, l'étape terrestre qui est un point dans l'immensité des vies futures.

Sans retracer ici l'historique de ses travaux que tous connaissent et qui forment le fond de nos connaissances, qu'il nous soit permis de manifester ici, encore une fois, notre admiration pour cet écrivain distingué, ce penseur profond, dont l'œuvre puissante a eu pour résultat l'implantation sur notre sol des vérités qu'il a si bien développées dans ses ouvrages, connus de tous, et qui resteront comme un monument impérissable de la manifestation libre de la pensée, en face des théories nébuleuses des philosophies anciennes, incapables de résoudre, d'une façon satisfaisante, le problème de la vie, le pourquoi de notre existence, et notre avenir au-delà de la tombe.

Il appartenait à ce génie de mettre ces questions en lumière; la limpidité des explications qu'il donne, la netteté et la précision de ses arguments dans leur ensemble sont tels, que pas un de nous n'a pu lire, sans un frémissement de joie, ces pages, où palpite la vérité et d'où jaillit la lumière.

Salut donc à toi, le père de nos premiers élans vers la liberté de conscience; tu as su briser dans nos esprits hésitants les chaînes qui nous

reliaient encore à cette caduque qu'on nomme l'église catholique, église impuissante à satisfaire nos esprits avides de connaître ; à toi qui a su trouver le chemin de notre cœur, à toi qui, le premier, sur cette belle terre de France, as planté le drapeau, sous les plis duquel viennent se ranger toute une phalange d'esprits sincèrement dévoués au progrès humanitaire, salut; honneur à toi qui, méprisant les insultes, les insinuations malveillantes, l'antagonisme systématique, la bêtise humaine, fort de cette puissance que donne le bon droit et la foi dans la cause juste, a bravé toutes les opinions pour asseoir d'une façon magistrale les bases de cette science de la vie que nous nommons le spiritisme.

Quelques dissemblances d'interprétation ont pu se produire ; quelques-uns d'entre nous ont paru s'éloigner et ne pas être littéralement d'accord sur certains points de la doctrine professée par le Maître, mais ceci est dans l'essence des choses ; si le grand esprit qui nous écoute pouvait se manifester, il ne désavouerait pas ces tendances, car lui-même, l'a dit, dans ses écrits : « Je n'ai pas la prétention de donner la clef de tous les mystères de la « nature; mon travail n'est que l'expression de l'ensemble de la science « spirite dictée par les esprits, et je laisse à mes successeurs le soin de par- « faire l'œuvre. »

Donc, si quelques divergences ont pu se produire. leurs auteurs n'en restent pas moins les admirateurs profonds de cette belle figure, de cette image de l'homme énergique et loyal, du vaillant soldat, du combattant de la première heure; Allan Kardec restera toujours parmi eux comme l'expression vivante du dévouement humanitaire.

Aussi, ceux que l'on a nommé les dissidents sont-ils heureux de lui témoigner toute leur gratitude; au nom des spirites immortalistes, nous faisons des vœux pour que l'œuvre à laquelle il a consacré une partie de son existence, étende de puissantes et fortes racines dans l'esprit de nos populations régénérées et réconfortées par la consolante vérité.

Les fruits que porteront son œuvre seront doux à son âme; c'est le plus bel éloge que nous puissions faire à sa mémoire.

DISCOURS DE M. P. G. LEYMARIE.

Le spiritisme, ce Lazare tant de fois enterré, a dû soulever la pierre de son tombeau, rejeter le suaire dont on l'a affublé et se présenter partout où l'homme médite, avide de connaître de plus hautes vérités, puisque, dans les familles, il est maintenant à l'ordre du jour.

De 1850 à 1865, les tables parlantes furent, pour beaucoup, une simple récréation; actuellement la philosophie qui en est sortie est devenue la science dont on ne médit plus, puisque le phénomène spirite et ses consé-

quences préoccupent grandement l'opinion; celui qui a souffert a soif de choses fortes et rationnelles pour relever son intelligence et son cœur.

Et cependant les spirites ont été excommuniés par le pape Pie IX; les Facultés les ont traités d'insensés; les mandements de nos Monseigneurs ont soutenu cette thèse étrange qu'ils pratiquaient le vol, l'inceste, l'assassinat, étant possédés du démon; enfin la plupart des journalistes ont fait appel au bras séculier, et tous ont parlé dans le désert! Savez-vous pourquoi?

Depuis 1870 les peines et les tristesses s'accumulent, les épreuves se renouvellent; l'ère des plaisirs faciles tend à disparaître et laisse la place à de plus nobles et grandes pensées. La fortune publique étant amoindrie, l'incertitude devient la règle; un diplomate prussien, qui parle de guerre, entasse les ruines en dépréciant les valeurs, et l'on médite et pense que des catastrophes se préparent, que la famille peut être dispersée, comme le sont les fétus de paille sous l'action de l'ouragan.

Puis les revendications qui montent d'en bas, tendent à bouleverser le monde politique actuel, en exprimant de violents desiderata que la souffrance continue explique surabondamment.

Par un retour naturel sur eux-mêmes, les intelligents se demandent si les excommuniés, les rêveurs spirites n'ont pas raison d'affirmer que l'âme immortelle progresse à l'aide des vies successives; ils considèrent que leurs groupes ont toujours été ouverts libéralement depuis 1850, que leurs journaux naissent dru comme des épis, dans le sillon si largement tracé par Allan Kardec pour les pays latins, par le général Boltine en Russie, par le grand juge Simons et Jackson Davis aux Etats-Unis, par Robert Dale Owen en Angleterre, et par cent autres aussi dévoués à la cause.

L'enseignement spirite exigeant la diffusion des idées et du progrès rationnels, formule la vie comme un processus continu de l'infiniment petit à l'homme, ce dernier se civilisant, s'intelligentant toujours plus à l'aide d'existences nouvelles qui lui permettent de se rectifier. Le principe actif, Dieu, a voulu que, par cette loi essentielle de la réincarnation, l'homme ancien puisse se greffer sur l'homme nouveau, pour toujours plus donner à ses semblables par son savoir, sa moralité et son dévouement.

Et cette doctrine d'amour, de science, de pardon, de paternelle sollicitude, formulée logiquement par les Esprits, et synthétisée par Allan Kardec que nous fêtons aujourd'hui, les prévoyants l'étudient avec calme; transfigurés par des vérités lumineuses, à toutes les objurgations ils répondent : Je suis ami de Platon, mais encore plus de la vérité.

Rappelons-nous aussi ce fait : Pendant un siècle, la science officielle a voulu faire du magnétisme une chose méprisable, et c'est en vain que de

célèbres magnétiseurs l'ont conviée à l'étude des phénomènes mesmériques, tellement importants selon eux, qu'ils peuvent régénérer et transformer la vieille médecine.

La trompette de Jéricho a-t-elle donc réveillé les silencieux des académies officielles? Avec une ardeur juvénile, les voici à l'œuvre du travail béni, plaçant si haut le magnétisme que les hommes les plus considérables et les plus réfractaires l'adoptent avec ses conséquences; il est vrai qu'ils l'ont débaptisé, nommé hypnotisme, et qu'importe?

Fait important, tous les yeux se sont dessillés, et cela n'est pas étranger à la recrudescence de recherches dans le domaine du spiritisme, car tout s'enchaîne de par la logique des choses et la justice qui est immanente en elles. Le magnétisme a enfanté le spiritisme, et l'un et l'autre se complètent.

Logiquement, fatalement, les hypnotiseurs scruteront toutes les branches du spiritisme, en les démarquant pour ne pas rougir de l'avoir tant conspué; avec leur aide, au xxe siècle, nos doctrines triompheront de tous les obstacles et auront seules le pouvoir de trancher le nœud gordien moderne; nous parlons ici du différend qui existe entre le capital et le travail. Oui, le spiritisme, sur les bases indestructibles de la véritable fraternité et de la justice, fera de la question sociale si menaçante aujourd'hui, une œuvre de réparation, d'amour, de concorde et d'union.

En pensant à tout ce qui précède, en constatant l'avènement d'un nouveau monde qui tressaille et s'agite, les spirites vont-ils s'éterniser sur place? veulent-ils rétrograder? Non, cela ne se peut.

Alors, point de stigmate pour celui dont la pensée se formule autrement que la nôtre, et n'écartons pas le frère qui interprète les choses et les mots d'une manière plus conforme à la science. Veuillez considérer ce qui suit, je vous prie, comme pierre de touche pour bien juger les hommes : Refusent-ils la critique, l'investigation et ses conséquences? déclarez, résolument, qu'ils ne sont point dignes de passer le seuil du temple de vérité. — Discutent-ils sagement, avec modération, en reconnaissant qu'ils ne possèdent que des vérités relatives, en voulant pour contrôler toute loi nouvelle, et absolument, l'étude constante et suivie? reconnaissent-ils que rien ne peut être rejeté *à priori*, le travail humain, de quelque part qu'il vienne, méritant considération, respect et judicieuse critique, ouvrez-leur toutes grandes les portes du temple de vérité, car vous avez affaire à des esprits rationnels et lumineux.

Les esprits lumineux fuient la passion, cherchent la froide et simple raison qui fait les choses mathématiques et stables, et Dieu, principe actif, est toute raison. Or, la passion dénature l'acte le plus simple, et réveille la bête endormie dans notre moi transformé par les vies successives.

Allan Kardec, dans ses pensées dernières auxquelles il n'a pu donner la dernière main, pensées qu'il serait peut-être utile d'éditer, avance qu'il eut à souffrir de la passion qui animait les hommes de son entourage; las de la lutte, fatigué par les insinuations mensongères, désillusionné, il fuyait la Société d'études qu'il avait créée, après avoir donné sa démission de président, ne voulant songer à fonder de choses stables qu'après un an de repos; il désirait, sur son terrain de la villa Ségur, construire une maison de produit avec une salle de réunions; il lui fallait des hommes de bonne volonté, instruits, modestes, dévoués, employés logés et payés, en vue d'une direction suivie de l'œuvre spirite. Il parle de 30,000 fr. de revenus, pour commencer à mettre son plan en acte, et d'une somme supérieure ensuite; ceux qui le devaient aider pécuniairement, oublièrent leurs promesses.

La passion, si commune chez les êtres mal pondérés, avait malmené Allan Kardec, homme robuste, sobre, travailleur et sage penseur; les insensés le frappèrent droit au cœur, et le firent mourir d'un anévrisme.

La Société scientifique du spiritisme, poursuivie par les mêmes menées passionnées, s'en préoccupe peu, ayant meilleure besogne à terminer; chose essentielle, elle doit, avant tout, mettre de l'ordre dans ses propriétés mobilières et immobilières, leur donner une valeur qu'elles n'avaient pas, en vue de l'avenir de la cause. Ce n'est point œuvre facile, mais à la longue, en patientant et avec beaucoup de volonté, elle espère atteindre l'objectif que s'étaient donné M. et Mme Allan Kardec; le pourra-t-elle? l'avenir le dira.

Ce qu'elle sait, c'est que des gens mal informés et prétendant l'être bien, parlent d'une maison de retraite pour les vieillards, à la villa Ségur; certes, c'est une bonne pensée, très généreuse, mais alors ce ne sont plus 30,000 fr. de rentes qu'il faudrait pour constituer cette œuvre : le double n'y suffirait pas; Allan Kardec, homme pratique avant tout, a pu parler d'un désiderata, en comptant sur l'avenir, et surtout sur la bonne volonté des spirites capitalistes; cette bonne volonté lui a complètement fait défaut.

Heureusement aussi, l'administrateur actuel de la Société scientifique du spiritisme n'est pas encore atteint de maladie de cœur; il est de force à supporter, patiemment, avec philosophie, les coups de boutoir, de quelque part qu'ils viennent.

Permettez-nous, en finissant, de vous lire les réflexions suivantes qu'Allan Kardec écrivait quelques jours avant sa mort corporelle, réflexions trouvées dans ses dernières pensées:

« Il ne m'appartient pas certes de faire l'inventaire du bien que j'ai fait,
« mais dans un moment où l'on semble tout oublier, il est permis, je crois,

« de rappeler à mon souvenir que ma conscience me dit que je n'ai fait de
« tort à personne, que j'ai fait tout le bien que j'ai pu ; et de quelque ingra-
« titude que j'aie été payé, cela ne pourrait être pour moi un motif de le faire.

« L'ingratitude est une des imperfections de l'humanité, et comme per-
« sonne de nous n'est exempt de reproches, il faut savoir passer aux autres
« pour qu'on nous passe à nous-mêmes, afin qu'on puisse dire, comme
« Jésus-Christ : Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre.

« Je continuerai donc à faire le plus de bien que je pourrai, même à mes
« ennemis, car la haine ne m'aveugle pas, et je leur tendrai toujours la
« main, pour les tirer d'un faux pas si l'occasion s'en présentait. Je com-
« prends une croyance qui nous ordonne de rendre le bien pour le mal, à
« plus forte raison de rendre le bien pour le bien ; mais je ne comprendrai
« jamais celle qui nous prescrirait de rendre le mal pour le mal.

« La passion est une mauvaise conseillère qui nous aveugle et nous fait
« souvent commettre des actes irréfléchis, que nous regrettons plus tard.
« IL EST PEU D'EXEMPLES, JE CROIS, DE PERSONNES QUI AIENT A SE
« FÉLICITER DE CE QU'ELLES ONT PU FAIRE DANS UN PREMIER MOMENT
« D'EXALTATION. »

Ces paroles du Maître, mes frères en spiritisme, méritent d'être méditées.

Notre Société scientifique du spiritisme les adopte dans leur teneur, et souhaite à tous ses membres, comme à tous les spirites sans exception, d'être tolérants et doux ; persévérants et logiques, comme le furent M. et Mme Allan Kardec ; inébranlables dans leurs croyances raisonnées et progressives ; laborieux et cléments comme l'était le Fondateur de la doctrine spirite.

DISCOURS DE M. DE RIENZI.

Par un beau soleil comme celui qui nous favorise aujourd'hui, par un ciel pur et joyeux qui semble mettre dans tous les cœurs un peu de la paix de l'atmosphère, il est doux de nous réunir autour de la tombe du grand philosophe que nous honorons et de dissiper tous les nuages qui peuvent exister entre nous.

Nous n'avons pas voulu que cette cérémonie si fraternelle, si cordiale, si belle pour tous ceux qui ne connaissent ni l'envie ni la haine, se passât sans que nous ne venions témoigner ici tout notre respect pour la mémoire du Maître !

Certaines natures inquiètes ont cru voir ces derniers temps une scission, une division, qualifiée de regrettable entre gens de même foi, parce que quelques-uns — et je suis du nombre — ont voulu rester sur le terrain solide du positivisme, malgré toutes leurs aspirations vers des vérités supérieures,

plutôt que de compromettre dans un certain milieu l'œuvre commune, plutôt que de s'aventurer dans l'enseignement d'une métaphysique grandiose, séduisante, mais incertaine pour beaucoup, comme tout ce qui n'est pas basé sur la constatation scientifique !

Ils ont préféré, ces pionniers d'une propagande nouvelle, soulever les réprobations de ceux qui furent leurs amis, plutôt que de s'exposer à voir repousser en bloc la vérité fondamentale de nos croyances à cause des maturités qu'elle comporte.

Ils ont voulu, en s'adressant à une partie de la société la plus gangrenée peut-être par la maladie du néantisme, mais il faut le dire, souvent la plus instruite, sinon la plus éclairée, amener à nous toutes les âmes sincères qui se rattachent désespérément à la fin de l'être, ne pouvant concevoir, en dehors de la religion, la splendide immortalité, précisément parce qu'elle leur a toujours été présentée sous des oripeaux qui le plus souvent répugnent à la raison!

Ils ont voulu inaugurer enfin une voie nouvelle dans le spiritisme en appelant à nous les penseurs, les philosophes, les savants, en accueillant toutes les découvertes, toutes les explications, sans se retrancher comme beaucoup des nôtres, hélas, derrière un *volontas dei* décourageant qui ressemble par trop à l'explication catholique des mystères!

Aussi, qu'il me soit permis de prendre la défense des immortalistes, de rassurer les âmes sincères et convaincues qui, troublées un moment par des restrictions nécessaires ont cru que l'avenir de notre chère doctrine pourrait souffrir de l'état actuel des esprits.

Non, l'avenir ne saurait être compromis par les divergences secondaires qui nous séparent. Ces divergences mêmes prouvent notre vitalité. Elles sont pour ainsi dire, nécessaires à la raison humaine. Elles préparent l'évolution de toute une époque, et de même que nous devons applaudir à tout ce qui élève le cœur dans les philosophies et les religions qui règnent sur l'humanité, de même vous devez, mesdames et messieurs, nous considérer non pas comme des apostats ou des détracteurs, mais comme des serviteurs de la cause commune qui se sont attachés uniquement à la vérité substantielle du spiritisme! Il ne faut donc désirer qu'une chose, c'est le couronnement des efforts que nous avons entrepris de notre côté.

La lutte s'engage aujourd'hui entre les deux formidables pôles de la philosophie humaine : le néantisme d'une part et ses effroyables conséquences; la consolante certitude de l'immortalité de l'autre. D'un côté, le désespoir qu'engendre l'idée du néant; de l'autre, l'espérance radieuse d'un avenir meilleur. Et là seulement, mesdames et messieurs, est le grand combat, car cette question de la survivance tient au cœur du prolétaire comme à celui

de l'aristocrate et, de sa solution dépend, on peut le dire, la marche du progrès dans les siècles futurs!

Le temps des querelles religieuses est passé et toutes nos petites discussions, tous ces malentendus, ces manières de voir différentes s'effacent, ou plutôt devraient s'effacer devant le grand principe dont nous sommes tous ici les défenseurs. Il faut nous rappeler, mesdames et messieurs, que nous avons engagé devant l'avenir une terrible responsabilité, puisque c'est grâce à ce spiritisme tant raillé que la conception spiritualiste entrera dans le domaine de la science, la seule religion possible désormais!

Pourquoi donc jetterait-on la pierre à ceux qui combattent sur le même terrain que nous, par d'autres moyens peut-être, mais qui n'entâment en rien l'essence de la doctrine? Il ne faut pas oublier, mesdames et messieurs, que nous avons à répandre nos idées dans tous les milieux, qu'il existe des capacités intellectuelles différentes, des exigences et des aspirations diverses, des courants idéalistes et positivistes, et qu'il importe d'amener à nous ceux qui sont sincèrement à la recherche du vrai, quelles que soient leurs tendances! Et c'est précisément en vue de toutes les idées qui agitent le monde philosophique, que nous voulons tenir compte de la nature humaine dans toutes ses fluctuations et que nous pensons qu'il est bon de répondre à toutes les négations fussent-elles prioritiques comme celles des matérialistes ou théologiques comme celles des chrétiens (1). Chaque homme, chaque penseur, possède souvent à son insu une parcelle de vérité. Chaque hypothèse, chaque réflexion renferme une aperception que nous ne devons jamais négliger.

Il est donc plus sage d'étudier que d'anathématiser. Aussi n'écartez pas les ouvriers de la dernière heure, ne les rebutez pas parce qu'ils ne sauraient partager entièrement votre foi, mais voyez plutôt les fruits qu'ils récolteront.

Les esprits que nous avons à conquérir à nos croyances ne sont pas tous idéalistes et religieux; il en est dont les aspirations positives ne sauraient se contenter des théories admirables et plausibles mêmes que nous présentons aux âmes défaillantes dans nos heures d'enthousiasme; il en est qui n'ont pas encore cheminé, pensifs, sur la route de l'infini et qui ne se sentent pas assez de force pour croire à un idéal trop beau et trop loin! Il en est enfin qui ont besoin de conquérir eux-mêmes la vérité en la disputant pas à pas à l'ignorance et à la nuit!

Et vous voudriez leur crier *raca*, parce qu'ils se refusent à admettre par raison ce que leur cœur désire peut-être? Oh! mesdames et messieurs, souvenons-nous des paroles que le Maître dont nous honorons la mémoire au-

(1) Chrétiens dans le sens de christianisme bien entendu.

jourd'hui, ne cessait de répéter, souvenons-nous qu'après la justice, qu'après la charité, il est une douce vertu, une des plus belles de l'humanité, une vertu presque divine, dirai-je, c'est celle qui porte le beau nom de Tolérance!

Ne criez donc pas à la désolation si quelques-uns d'entre nous se réfugient derrière le positivisme de la vérité d'outre-tombe plutôt que de se laisser dominer par un enthousiasme qui pourrait être fatal à la doctrine! Nous aussi, nous avons nos aspirations idéales, notre poésie, nos sentiments, notre cœur; nous aussi, devant les pauvres âmes solitaires qui ont vu partir leurs aimés comme des fleurs mortes au hasard, nous savons trouver des paroles pour les consoler! Nous savons leur ouvrir d'inénarrables firmaments sans qu'il nous soit besoin d'invoquer les mythes du passé, sans que nous ayons à faire intervenir un inconnaissable Créateur!

Nous avons sur cette terre bien des moissons de douleurs à récolter, mais nous croyons aussi qu'il est une éternelle loi de progrès, loi de justice, loi compensatrice qui régit les mondes, depuis les splendeurs innommées qui roulent dans l'espace pendant des éternités, jusqu'à l'invisible atome qui échappe à nos sens. Nous savons cela, et bien des pensées audacieuses nous ont hanté et nous hantent encore en présence de la cause initiale et suprême. Mais nous laissons à d'autres le soin d'approfondir ce problème. Un jour viendra où toutes les croyances se fondront en une seule, où la vérité tout entière se dévoilera à nos yeux. En attendant, à quoi devons-nous veiller sinon à faire connaître à tous la certitude consolante qui fait le fond de la doctrine de Kardec?

Vous nous parlez du problème divin, mais voilà des siècles et des siècles qu'il est posé sans être résolu! Eh bien! nous, mesdames et messieurs, nous nous sommes proposé un but plus modeste, ce but est aussi le vôtre, c'est celui de tous les spirites du monde, car il est humain, il est en rapport avec nos forces actuelles et c'est pourquoi au lieu de nous attarder à discuter sur l'infini et l'inaccessible, nous consentons à rester terre à terre, quoi qu'il nous en coûte, et à combattre pied à pied tous ceux qui veulent détruire, par des doctrines désespérantes, l'amour, la fraternité, le devoir, la justice, au nom d'une vaine science: celle que je qualifierai de science du néant?

Et n'est-ce pas là l'ennemi, n'est-ce pas celui qui, messager de mort, messager de désespoir, vient dire à l'affamé comme au repu qu'après nous tout est fini? N'est-ce pas le sceptique qui vient empoisonner ou détruire la joie du bien que l'on a fait, les larmes que l'on a versées, l'émulation et l'espoir d'une vie meilleure?

Voilà l'ennemi! et non pas le sage qui se retranche derrière son impuissance pour expliquer la cause première!

Ah! c'est que nous avons eu souvent à lutter pour détruire cette idée du

néant! Nous avons eu aussi à consoler, à soulager, à dépouiller l'avenir de ces terreurs vagues qui empoignent parfois les âmes faibles; nous avons eu également à faire refleurir ces dons de confiance en les êtres qui ont quitté la terre, et qui veillent sur ceux qui les ont aimés! Et autour de nous, à côté du témoignage de satisfaction du scientiste, nous avons recueilli des larmes pures et belles, larmes de joie et de regret du passé.

Nous avons pris à tâche de lutter au sein de la jeunesse pour le triomphe des idées immortalistes, parce qu'ainsi nous croyons préparer pour l'avenir une magnifique moisson; nous poursuivons également une œuvre, belle entre toutes et qui est le corollaire de notre doctrine : la régénération sociale ; nous voulons enfin être dignes de la mission qui nous est confiée en labourant sans cesse le champ des connaissances humaines et en faisant servir pour la cause tout ce que la nature nous a départi de force, d'intelligence, de courage, d'amour!

Quand nous aurons pris, dans sa mansarde, l'ouvrier matérialiste à l'heure où il sent vaciller dans son âme les convictions qu'une fausse science primitive lui a inculquées, et que le mettant face à face avec ce néant qu'il n'a jamais compris, nous lui montrerons que rien ne finit, pas plus ici-bas qu'ailleurs; qu'il est en droit d'espérer en s'améliorant un avenir plus beau; quand nous lui aurons donné le pain de la certitude pour le réconforter, croyez-vous, mesdames et messieurs, que nous n'aurons pas fait une œuvre saine et bonne? Eh bien, c'est celle que nous poursuivons en associant à ses revendications l'idée de justice éternelle, l'idée d'harmonie, de fraternité qui plus tard feront de lui un homme juste et miséricordieux.

Quand d'autre part, nous voyons la jeunesse, insouciante, se jeter à corps perdu dans la négation et le scepticisme et que nous sentons germer autour de nous la funeste tentation du suicide, cette maladie du siècle, n'est-ce rien que d'apporter la consolante vérité que nous possédons, et de réchauffer d'un rayon de soleil les jeunes cœurs qui sentent en eux ces torrents de vie que l'incroyance tarit bien souvent? N'est-ce rien que la révélation scientifique d'un monde nouveau, évoqué jusqu'ici par d'obscures religions à jamais déracinées, et que l'esprit positiviste du moment leur a fait considérer comme chimérique? N'est-ce rien tout cela?

Ah! mesdames et messieurs, on a souvent prononcé le mot de névrose dans cette époque troublée. Mais où réside-t-elle, cette névrose? N'est-ce pas dans cette désespérance qui transforme notre habitacle en terre ténébreuse et froide, où sous un ciel sans astres, on aspire au néant, alors qu'à chaque printemps, des floraisons éperdues s'épanchent au soleil et que dans les plaines d'azur montent éternellement des échappées de vie comme autant de prières d'amour?

Eh bien, c'est cette désespérance que nous voulons détruire dans la jeunesse trop hâtive d'aujourd'hui ; c'est l'effroyable conception du néant et par conséquent de l'irréparable, de l'irresponsabilité morale, de ce matérialisme incompris qui flétrit les âmes et autorise toutes les révoltes! Nous voulons enfin que sous la voûte fleurie du ciel, on puisse concevoir, non plus dans le vague des religions, mais dans la netteté scientifique, réelle, presque palpable, dirais-je, l'escaladement des cieux ouverts à l'âme humaine en vertu de l'infaillible nature qui veut que tout grandisse, que tout progresse, que tout s'harmonise enfin, depuis le chant de l'humble grillon jusqu'à la terrifiante symphonie de la tempête, depuis le misérable paria jusqu'à l'être vivant dans la brillante sérénité!

Et pour cela, pour que l'immortalité entre dans le domaine de l'indiscutable, nous avons besoin de toutes les forces, de toutes les bonnes volontés, de tous les dévouements. Laissez-moi donc terminer en évoquant le souvenir de Kardec et en vous demandant d'accueillir dans votre sein tous ceux qui, comme nous, combattent pour la cause la plus sacrée qui soit ici-bas, celle de l'humanité, celle de la justice, celle de la VÉRITÉ.

DISCOURS DE M. STREIFF (DE MAXSTADT)

Mesdames et Messieurs, Perdu dans la foule comme l'imperceptible grain de sable dans l'immensité des océans, je n'ai aucun titre personnel pour juger, encore moins pour condamner mon siècle, et néanmoins, instruit par le spiritisme, j'élève sans crainte la voix contre le siècle égaré et trompeur, et cela avec d'autant plus d'énergie que je vois avec plus de certitude l'horreur des maux qu'il se prépare. De nos jours en effet l'antique génie du mal a retrouvé toute sa splendeur passée ; plus que jamais Ahriman, pour l'appeler de son nom, règne, partout honoré, dans la vie publique comme dans la vie privée, dans le temple comme sur les places profanes ; lettres, sciences, arts, école même, tout lui est soumis et l'adore, son sacerdoce c'est le matérialisme; libertinage, trahison, hypocrisie, duplicité, spoliation et œuvres de mort, son culte. Mais qu'il ne s'enorgueillisse pas outre mesure, ses heures sont comptées, le jour de son jugement est proche. A l'horrible idole comme à ses vils adorateurs, la logique inéluctable des choses réserve le même hideux sort, la confusion, la chute, la ruine inévitable et prochaine dans l'abîme des sphères inférieures, d'où ils ne reviendront qu'après de longs siècles de souffrances, d'expiations et d'épreuves. Une société nouvelle vient les remplacer, société toute de paix, de liberté, de justice, d'activité intelligente et féconde. Oui, j'entends comme

le bruit formidable et lointain de chariots et de chevaux, en marche accélérée à travers les immenses plaines de l'éther, vers nos régions désolées et empestées. Des extrémités les plus reculées de l'espace ils amènent l'innombrable et joyeuse multitude des Esprits régénérés, destinés à purifier notre atmosphère et à repeupler la terre de leurs fortes et saines légions. L'avant-garde de cette armée a déjà paru, elle est ici en ce moment même sur nos hauteurs où elle a planté, comme à son centre naturel et prédestiné, son drapeau libérateur, et jeté les bases de son organisation future. C'est toi, Allan Kardec, c'est vous tous, Esprits radieux, très saints et très puissants, ici présents à cette heure, planant avec bienveillance sur cette assemblée et interrogeant, graves et attentifs, les sentiments, les dispositions, les aptitudes de chacun. Dignes et bons maîtres, nous ne connaissons pas de plus grande gloire que d'être admis à vous servir. Dieu qui vous envoie daigne vous bénir ; vous-mêmes bénissez à votre tour vos enfants, vos serviteurs fidèles et dévoués, afin qu'étroitement, indissolublement unis, ils puissent être entre vos mains des instruments dociles, utiles à l'œuvre commune, glorieuse à réaliser. En m'entendant vous adresser cet appel respectueux, quelque terrien égaré m'appellera peut-être avec dédain esclave, et vous des maîtres. L'insensé ! ignore-t-il donc que la basse crainte fait seule l'esclave et le maître, mais là où l'amour unit et subordonne les cœurs en vue du bien commun, qu'il le sache bien, il n'y a que liberté, honneur, félicité et gloire.

Mes frères, sous l'influence du sentiment qui vient de me dicter les paroles qui précèdent, je voudrais aborder en quelques mots, nécessairement très brefs, une question dont la connexité étroite avec le spiritisme et l'état présent des Esprits n'échappe à personne d'entre vous, je veux dire la question religieuse, d'ailleurs agitée déjà à diverses reprises, pour des raisons sans doute analogues, dans vos propres comités et réunions. Je vous demanderais à cet effet d'être entendu avec toute l'indulgence dont j'ai besoin et pour laquelle je vous prie de vouloir bien agréer d'avance tous mes meilleurs remerciements.

Evidemment la première chose à faire dans cette grande et difficile question, c'est tout d'abord de se rendre bien compte de ce que la religion est en soi, d'en trouver la notion exacte et précise. Qu'est-ce donc que la religion ? — De sa nature la religion est un fait complexe qu'on peut définir de la manière suivante : La religion c'est l'amour de la vérité divine en action au sein de la société humaine. Ainsi qu'à première vue il ressort clairement de cette définition, deux facteurs principaux, fondamentaux concourent à constituer la religion, l'amour ou le sentiment d'un côté, l'idéal divin de l'autre. Voyons d'abord le sentiment.

Si nous considérons le sentiment en lui-même et d'une manière générale, une particularité frappante apparaît tout d'abord aux yeux même les moins attentifs, c'est que le sentiment ou la faculté de sentir, d'être sensible, est le caractère premier et absolu de tout ce qui est. Pour se développer et progresser, tous les êtres, dès le premier moment où ils apparaissent sur notre horizon, sont sensibles, c'est-à-dire accessibles à des influences extérieures qui viennent les trouver, les solliciter à la vie, les initier au mouvement. Pris dans ses phases diverses et successives, ce fait, en langage scientifique s'appelle cohésion, attraction, mouvement, gravitation, condensation, cristallisation, révolution, pour les régions inférieures : irritabilité végétale, sensibilité nerveuse, penchant, affection, sympathie, amitié, amour, dans les régions supérieures, unité et charité en Dieu. L'homme tout particulièrement à ce point de vue mérite attention. Expression la plus élevée du règne animal il est essentiellement sociable : Ανθρωπος φύσι ζωὸν πολιτικὸν, dit Aristote, l'homme est par nature animal sociable, en d'autres termes, sensible, accessible aux influences, aux sollicitations du dehors, à tel point que s'il me fallait donner le caractère spécifique auquel toujours il se reconnaît, je ne dirais ni avec les Anciens qu'il est un animal doué de raison, encore moins avec un orateur chrétien, M. de Bonald, qu'il est une intelligence servie par des organes, mais, fort de l'expérience universelle, je dirais : l'homme c'est l'être le plus sensible de la création, relevant, s'inspirant constamment, fatalement non de la raison qu'il ne cesse de fouler aux pieds, mais du sentiment non-seulement dans ses actes et dans sa conduite, mais trop souvent jusque même dans les opérations par leur nature les plus étrangères au sentiment, celles de l'esprit, du jugement et de la raison proprement dite, selon la belle expression de La Bruyère : l'esprit est souvent la dupe du cœur.

D'une manière générale donc et absolue, le sentiment est le caractère dominant, premier et constant de tout ce qui est, de plus en plus apparent et puissant à mesure qu'on s'élève davantage dans la hiérarchie des êtres, souverain absolu et trop souvent tyrannique dans l'homme chez lequel il constitue à la base de facultés nouvelles et importantes le principe de mouvement le plus universel et la force d'action la plus énergique, la plus irrésistible. Lors même donc que la religion ne serait qu'un sentiment, ainsi qu'on le lui a reproché, il y aurait évidemment toujours lieu d'en parler avec le plus grand respect et de lui assigner une place importante quand il s'agit du travail et de l'activité dépensés au sein des sociétés humaines.

Si du sentiment religieux subjectivement pris, nous passons à son objet, nous nous trouvons en face de faits nouveaux non moins importants, non moins remarquables.

Tout sentiment en effet (à moins d'entendre par ce mot quelque chose d'absurde, de naturellement impossible), tout sentiment a nécessairement un objet auquel il va, qui le complète et en fait la nature spéciale. Or, quel est l'objet du sentiment religieux ? Cet objet n'est autre que Dieu lui-même et les diverses propriétés par lesquelles il se manifeste.

Par raison de brièveté et de précision dans le langage, on appelle, nous appelons « dogme, l'ensemble des idées théoriques qui nous font connaître Dieu et nos rapports religieux avec lui ».

Jusqu'à l'avènement du spiritisme, l'esprit humain s'est constamment trouvé dans la plus absolue impossibilité de résoudre d'une manière satisfaisante les diverses questions relatives à cet objet. Si, grâce à l'évidence même des choses, l'existence de Dieu s'imposait d'elle-même à toute intelligence saine, il n'en était pas de même de sa nature, de ses attributs, de sa vie, de ses opérations, de sa providence. qui restaient toujours et fatalement autant de questions enveloppées des plus épaisses ténèbres, du plus impénétrable mystère. Et comment en pouvait-il être autrement? Le dogme avec ses profondeurs et ses ramifications à l'infini au-dehors, présuppose nécessairement une énorme masse de connaissances multiples, très difficiles, sans lesquelles il est impossible de le concevoir, exactement de même qu'avant la chimie et l'astronomie modernes, il était de toute impossibilité d'avoir un code de chimie, une véritable science astronomique, l'une et l'autre alors, à défaut de la vérité et de la science, remplacées telles quelles par l'alchimie et l'astrologie, à côté desquelles, pour les mêmes raisons et avec les mêmes caractères de fausseté et de conséquences pernicieuses il faut ranger tout symbole religieux antérieur ou étranger au spiritisme, sous quelque latitude ou à quelque époque qu'il se soit produit. Pour avoir en effet un dogme, une croyance de quelque valeur aux yeux des contemporains, les religions anciennes, à défaut du moyen naturel, unique et indispensable, ont cherché ce symbole soit dans la raison humaine incapable encore et souvent à dessein déformée, énervée à cet effet, soit dans une autorité prétendue infaillible, ou encore dans une révélation dite miraculeuse ou divine. Le temps ne nous permet pas de discuter ici la valeur relative de toutes ces sources d'informations, toutes et au même degré purement fictives, imaginaires, essentiellement incapables du rôle qu'on a essayé de leur faire jouer, sans en excepter la raison humaine elle-même qui, bien qu'à cet égard dans son rôle naturel et légitime, n'était cependant guère moins impuissante que les expédients par lesquels on essayait de s'en passer ou de la supplanter, tant que le progrès général de l'esprit humain n'avait pas permis de constituer à part une science dogmatique proprement dite, ayant ses principes propres, ses clartés intérieures et ses ramifications au-dehors, sa certitude

aussi et sa valeur intrinsèque, en droit par conséquent de prononcer des arrêts inattaquables et sans appel.

Grâce au spiritisme, cette science, la plus indispensable et la plus haute de toutes, aujourd'hui ne fait plus défaut, elle existe ; tout au moins les matériaux pour la créer sont là, prêts à prendre leur place et à briller avec éclat dans une œuvre la plus grande et la plus précieuse de notre siècle, aussitôt qu'une main intelligente se présentera pour les assembler avec goût et les disposer avec ordre et méthode.

Quant au spiritisme à qui nous les devons, nous n'avons pas à entrer ici en des détails spéciaux. Je ne puis que renvoyer à cette science elle-même, aux œuvres d'Allan Kardec en particulier, ceux qui l'ignorent ou le connaissent mal. Toutefois dans l'intérêt de la question que nous traitons, il est indispensable de faire connaître ce qui suit :

Le spiritisme est une science naturelle expérimentale ayant pour objet l'exploration de tout un ordre propre de faits dits merveilleux ou médianimiques. Pour en connaître, il leur applique la méthode ordinaire en ces matières, l'observation et l'expérimentation. Après en avoir ainsi découvert la loi, il en a tiré tous les faits nouveaux que dans l'état présent des connaissances humaines il était déjà possible d'en déduire. Or voici ce qui se trouva de tout particulièrement remarquable dans ces faits et attira immédiatement la plus sérieuse attention des esprits s'intéressant à la question religieuse : la plupart, les plus importants de ces faits nouveaux, avaient trait précisément à ces grands et difficiles problèmes religieux, de tout temps si mal posés, si diversement discutés et si mal résolus. Au lieu de solutions misérables, fausses, contradictoires, impies, on avait enfin sous les yeux la vérité en sa majestueuse et auguste simplicité, commandant à la fois le plus profond respect et la plus vive admiration. Nulle question, en effet, de quelque importance religieuse n'est laissée en dehors par le spiritisme, toutes les questions au contraire y ont leur place avec tous les détails et avec toute la précision désirable. Exposer ici avec quelque développement ces solutions nouvelles est impossible : qu'il nous suffise de donner les suivantes :

« 1° Dieu est personnel (1), conscient, gouvernant avec bonté et amour le monde dont il est la substance, la loi et l'auteur. 2° Il y a un monde dit spirituel, prototype, essence, origine et fin du monde dit matériel qu'il enveloppe et pénètre intimement de toutes parts. Ce monde dit spirituel se compose dans sa partie la plus élevée d'êtres semblables à nous, en relations

(1) Allan Kardec n'a jamais affirmé que Dieu fut personnel, relire le livre des Esprits, et surtout la Genèse, c'est se faire la preuve de ce fait, que, le Maître n'a pas résolu absolument cette question. M. Streiff a dû remarquer cette sage réserve.

constantes avec l'humanité, intervenant dans tout, les uns dans la direction des Etats, les autres dans des faits moins importants, chacun selon sa mission, ses aptitudes et aussi selon ses bonnes et mauvaises qualités. Ces êtres plus ou moins élevés en intelligence et perfection morale, ce sont les Esprits. L'homme est un Esprit incarné en vue de son amélioration et aussi, pour coopérer à sa manière à l'œuvre des mondes. Après cette vie il retourne dans le monde spirituel où il est plus ou moins heureux selon qu'il l'a mérité par sa conduite antérieure. L'immortalité de l'âme est personnelle (1), consciente; tout Esprit est libre, responsable et éternellement progressif. Toute faute pour être pardonnée doit être strictement expiée et réparée. Une éternité d'activité utile, heureuse et féconde est réservée à tous sans exception aucune, et sera le lot de chacun aussitôt que par son travail et son mérite personnel il l'aura mérité.

La vie est éternelle. L'origine et la nature intime des choses est un mystère impénétrable à notre intelligence en son état actuel. Tout être à sa première apparition est simple et sensible. De même que l'homme survit à sa vie terrestre, de même il lui préexiste. Toute existence qui n'a pas abouti sera recommencée. »

Nous nous bornons à ces citations. Si les vérités dont elles sont l'expression se distinguent essentiellement par leur caractère religieux, il s'en faut énormément que ce soit là tout leur mérite, elles sont aussi logiques, rationnelles, d'une grandeur incomparable et, par un privilège dernier, unique, mettant le sceau à leur valeur et à leur prix, elles sont strictement scientifiques, d'une pureté par conséquent, d'une certitude, d'une autorité auxquelles la critique la plus sévère n'a rien, absolument rien de fondé à reprocher. Sans le moindre doute, il n'en fallait pas moins à notre siècle positif, si sceptique en ces matières et avec tant de raison, après avoir été si souvent trompé, joué, désappointé. Désormais, grâce au spiritisme, l'éternel obstacle auquel toutes les religions anciennes se sont sans cesse heurtées et fatalement brisées se trouve enfin écarté, radicalement anéanti et à la place de ce repoussant amas de doctrines incohérentes, d'inventions puériles, mensongères et impies, dont personne de sérieux ne voulait plus, dont il est un devoir de piété et de salut éternel de ne plus vouloir, l'humanité est enfin en possession du seul symbole qui puisse lui convenir, qui ait droit de lui inspirer confiance et de présider à sa marche progressive. Ce symbole par son origine et ses caractères scientifiques, par sa pureté et sa certitude intrinsèques, par son admirable beauté aussi, ne captive pas moins le cœur qu'il ne satisfait la raison et l'intelligence; le voir, le connaître, c'est l'aimer,

(1) Personnelle, c'est-à-dire l'Esprit constitue une personnalité distincte, ayant conscience de lui-même, de son existence, de ses facultés, de ses actes. (ST.)

forcément, passionnément, jusqu'à l'oubli, jusqu'au sacrifice de soi-même.

S'il en est ainsi la religion n'est donc plus ce fantôme léger, brillant et moqueur, se dérobant sans cesse à ceux qui le poursuivaient avec tant d'ardeur et au prix de tant de sacrifices, elle n'est pas davantage ce monstre hideux et abominable pour lequel la prennent aujourd'hui encore tant d'esprits d'ailleurs relativement bons et éclairés : elle est l'union étroite, directe avec le vrai, le bon, le beau divin, union que, grâce au spiritisme, il est désormais loisible à chacun de réaliser avec toute la perfection désirable.

Pour ne rien omettre d'essentiel, après avoir exposé et démontré le principe intellectuel et affectif de la religion, il nous resterait à déterminer les organes spéciaux dans lesquels, au sein de la société humaine, la religion a besoin de s'incarner pour vivre, agir et distribuer dans toutes les parties du corps social ses fluides vitaux, ses énergies et ses bienfaits. Ce nouveau rôle de la religion s'appelle le culte, lui aussi, quoiqu'on en ait dit, lui aussi partie nécessaire et intégrante de la religion, son corps indispensable comme à toute âme un organisme, un mécanisme vivant, bien ordonné et approprié pour vivre, agir et s'épandre ; mais le temps ne nous permettant pas d'insister, nous allons nous résumer et finir :

Grâce à une science nouvelle trop jeune encore pour avoir eu le temps de démontrer déjà toutes ses inépuisables ressources, grâce à la découverte spirite la plus grandiose et la plus féconde du dix-neuvième siècle, un spectacle d'une grandeur, d'une beauté et d'une nouveauté sans précédent dans l'histoire de notre planète se prépare pour nos temps :

La religion précédée du spiritisme faisant son entrée triomphale dans notre monde. Quoique personnellement et au point de vue des satisfactions qu'elle procure, je n'attache qu'un prix fort médiocre à l'existence terrestre présente, néanmoins, mon plus vif désir, mon souhait le plus ardent est de vivre assez longtemps encore pour voir des yeux du corps matériel ce beau, ce magnifique spectacle, point d'intersection entre un passé triste et malheureux qui finit et une ère de prospérité, de grandeur et de bonheur incomparable qui commence. Mesdames et messieurs, le vœu que je fais pour moi je le fais pour vous tous, en ajoutant qu'il ne tient qu'à chacun de nous de hâter par sa coopération active, intelligente et dévouée, l'avènement de cet heureux moment, d'en rehausser même, si c'est possible, les promesses et l'éclat. Le ferez-vous ? Parisiens, Français, c'est à vous tout particulièrement que je pose cette question. Votre réponse et ma pensée en posant la question ne sauraient être un seul instant douteuses.

Depuis, en effet, que la réforme protestante a paru dans le monde et s'est attaquée sans merci à l'hydre religieuse qui désolait et épouvantait notre malheureux continent, nulle nation n'a pris à cette guerre sacrée contre la

superstition et l'ignorance une part plus large, plus efficace et plus glorieuse que la grande et généreuse nation française.

La Renaissance, la publication de l'Édit de Nantes, la philosophie du xviii[e] siècle, Voltaire, la Révolution française, la science moderne, voilà dans cette longue et difficile lutte autant d'étapes mémorables dont enfin le spiritisme sera la dernière, la plus féconde aussi et la plus glorieuse, synthèse magnifique et résumé parfait de tous les travaux et de tous les efforts qui l'ont précédé. Dans cette longue succession de combats cependant, une défection s'est produite, une seule mais grave, celle que je regrette le plus, la plus honteuse aussi et la plus damnable de toutes, et cela de nos jours mêmes, au moment où de l'accord universel nous touchions à la victoire définitive ; cette défection, c'est le matérialisme qui s'en est rendu coupable, bien plus par ignorance, je veux bien le croire, que dans une pensée véritable de trahison : matérialisme grossier, ridicule, méprisable, et oserai-je le dire, forcément l'allié et l'obligé de l'étranger.

Quel est en effet, fatalement, le seul et unique rôle que le matérialisme puisse jouer, le seul et unique résultat auquel il puisse aboutir en intervenant si intempestivement dans la solution du problème moral et religieux contemporain? Uniquement et exclusivement celui de l'anarchie appelant tout à la fois et justifiant, comme l'autre dans le domaine politique, la réaction à outrance, la tyrannie et le despotisme en matière religieuse. Vous conviendrez en effet, mesdames et messieurs, que jamais la France ne se donnera, ne se prêtera au matérialisme, que dis-je, jamais elle ne voudra seulement en être suspectée, elle, le pays par excellence du bon sens, de l'esprit, du goût, de l'idéal, de tout en un mot, ce qui est noble, fin, beau et délicat. Si jamais le matérialisme pouvait la menacer sérieusement dans la paisible jouissance de tant de biens, devenir un danger réel de vie inférieure et bestiale, instantanément elle réagirait avec une impétuosité qui renverserait, emporterait tout ce qui la blesserait et dont le matérialisme à coup sûr serait la première victime. Oui, plutôt que de tomber et de se laisser outrager, profaner, elle se rejetterait avec frénésie, j'ajouterais, avec un noble désespoir, dans les bras de cette religion même, dont assurément elle ne veut plus sous sa forme présente, mais qui dans ce cas désespéré et extrême resterait son unique refuge pour échapper au déshonneur, son unique ressource pour sauver ce qui pourrait l'être de ses biens les plus chers et les plus précieux. Voilà, selon moi, simplement et sans exagération, l'unique résultat auquel mène directement le matérialisme s'affirmant avec tant d'insolence à l'heure présente. Mais la France s'en écartera avec dédain, fidèle à son génie, fidèle à ses vingt siècles d'idéal, de spiritualisme, d'aspirations supérieures, pures, artistiques. Après avoir si vaillamment lutté

contre tous les despotismes, vengé toutes les libertés, pris l'initiative de tous les affranchissements, remporté tant de victoires au service de la vérité, de l'idéal et de la justice, berceau du spiritisme elle en sera aussi le plus magnifique épanouissement par la religion purifiée, transformée et raffermie, et tandis que les vieilles superstitions ne lui ont valu que discordes civiles et abaissements de toutes sortes, la religion véritable, basée sur la nature et la science, respectée et aimée sans mesure, lui assurera d'impérissables siècles de prospérité, de grandeur et de gloire, non seulement pour son bonheur personnel, mais pour le plus grand bien de l'humanité tout entière et de la civilisation universelle.

DISCOURS DE M. J.-CAMILLE CHAIGNEAU

Mesdames, Messieurs, Il y a trois ans, en 1884, j'avais préparé quelques notes que j'avais l'intention de développer pour l'anniversaire d'Allan Kardec. Par suite de certaines circonstances, le moment me parut peu propice, et j'abandonnai ces notes pour rappeler simplement quelques symptômes des progrès les plus récents du spiritisme.

Aujourd'hui, sans être parfaites, les circonstances me paraissent meilleures, et je dirai en quelques mots ce que j'avais l'intention de développer alors; car il me semble que les pensées que j'avais notées n'ont pas vieilli.

Puisque c'est aux journées où l'on s'assemble ici dans une pensée de commune vénération et de commune reconnaissance, qu'*il* est possible de voir réunis ou représentés le plus grand nombre de groupes spirites, il peut être utile d'en profiter pour sonder la portée prochaine du spiritisme en raison des temps et des milieux avec lesquels il se trouve actuellement en rapport.

A une certaine époque — en apportant des paroles spirites ici, en public, en plein air, dans un lieu ouvert à tous, — il pouvait être bon de faire abstraction de nos variétés, et de parler, non-seulement en harmonie, mais pour ainsi dire à l'unisson. Les temps ont changé et aussi les circonstances : le spiritisme a grandi, sans beaucoup d'éclat peut-être, mais il a poussé de tous côtés des racines aussi nombreuses que variées. Nous ne sommes plus au temps de la première effervescence, où la nouveauté des beaux livres d'Allan Kardec et l'autorité personnelle du maître soulevaient un commun enthousiasme et entraînaient les cœurs et les intelligences dans un même et unique concert, dans un courant d'idées qu'on pouvait dire sans mélange, — car la haute individualité d'Allan Kardec dominait de toute sa puissance de concentration les petites écoles secondaires et isolées. Le spiritisme était alors dans sa période d'unité doctrinaire, et il était utile qu'il en fût ainsi pour qu'il imprimât une trace énergique et profonde dès son début. Mais les

temps ne sont plus les mêmes, et l'expérience des dernières années prouve que la méthode de l'œuvre initiatrice ne saurait être identiquement suivie dans la période de continuation et de développement. A mesure que les œuvres grandissent, elles deviennent moins personnelles, moins doctrinaires; comme tout ce qui arrive à l'état adulte, elles se dégagent peu à peu de la protection paternelle et de l'unité de foyer, elles tendent physiologiquement à la prolifération, c'est-à-dire à la segmentation. A un certain degré de développement, la segmentation n'est donc pas une preuve de faiblesse, c'est un symptôme de fécondité. L'idée mère enfante de nouvelles poussées; des générations plus jeunes recueillent l'héritage, et chaque branche nouvelle, imprégnée du suc qui l'a engendrée, tend ses forces naissantes du côté de ses propres affinités.

Aujourd'hui, je crois que nous sommes assez grands, assez forts pour nous montrer tels que nous sommes, et il y aurait puérilité à vouloir nous dissimuler à nous-mêmes, ou dissimuler aux autres les quelques dissemblances qui, loin de prouver notre faiblesse, ne peuvent que démontrer notre vitalité et l'esprit de libre investigation qui nous anime. D'ailleurs la circonstance actuelle est celle qui réunit le plus de groupes dans un même lieu, et en nous tenant dans les termes de la fraternité la plus cordiale, il est bon d'en profiter pour travailler en commun, en échangeant des idées au sujet de la marche du spiritisme.

Quelle est la fonction du spiritisme? Quel est son rapport avec le mouvement scientifique moderne? Quel est son rapport avec l'évolution sociale, avec les phénomènes historiques et avec les symptômes généraux de notre époque?

Voilà autant de questions qu'il me semble utile de poser, pour savoir la part d'intérêt qu'il importe d'accorder au spiritisme au milieu des problèmes dominants de l'heure actuelle.

La plus grande fonction du spiritisme, — et celle-ci embrasse toutes les autres, telles que la fonction consolatrice, — est de rendre véritablement possible la constitution de l'unité humanitaire, en opérant la jonction évidente et pratique des deux fractions de l'Humanité : l'incarnée et la désincarnée, — et en faisant vivre cette Humanité d'une vie réelle dans tous ses âges historiques et dans l'immortalité de tous les individus qui la composent. L'agent plastique de cette immortalité est dans nos fluides, gardiens fidèles de toutes les formes successives à travers lesquelles chaque être accomplit son évolution.

Une autre fonction du spiritisme — on peut le supposer — est de relier notre monde avec d'autres mondes similaires ou plus avancés. Cette fonction n'aura son véritable développement que lorsque la terre sera en harmonie

— suivant une expression de Fourier — c'est-à-dire lorsque l'Humanité tout entière se sentira consciente dans une République universelle.

Quant aux communications des Esprits, ceux dont je crois traduire la pensée ne les admettent que comme un moyen d'entrer en relation avec nos amis de l'espace, de recueillir certains témoignages sur ce qui s'offre à leurs sens et se dérobe aux nôtres, de les observer sur le vif et d'échanger des idées avec eux. Mais nous savons parfaitement qu'aucune idée ne prendra définitivement et universellement force de loi dans les notions humaines avant d'avoir été rigoureusement et positivement établie par la méthode d'expérience et d'observation, méthode qui est applicable à la science spirite comme à toute autre science naturelle.

Quel est le rapport du spiritisme avec le mouvement scientifique moderne?

Selon nous, la science spirite, telle qu'elle arrivera peu à peu à se constituer, avec le concours de véritables hommes de science, la science spirite sera le couronnement de toutes les sciences positives si développées à notre époque. En mathématique, elle greffera des aperçus lumineux sur la science des nombres, elle fera de l'arithmétique une chose vivante et attrayante comme une symphonie.

En astronomie, elle fera fleurir des Humanités dans le ciel et donnera des ailes merveilleuses aux calculs les plus abstraits.

En physique, elle élucidera la connaissance des états possibles de la matière, et des variétés de la force dans la nature, depuis la chaleur, la lumière, l'électricité, jusqu'aux forces psychiques les plus affinées.

En chimie, elle s'inspirera des combinaisons par proportions définies, et elle découvrira la loi des combinaisons harmoniques des âmes.

En biologie, elle adoptera la théorie de l'évolution des espèces, et elle la doublera de l'évolution parallèle des individus, c'est-à-dire du progrès par les réincarnations graduelles à partir de l'infiniment petit.

En sociologie, elle acceptera également le principe de l'évolution de l'Humanité, mais en prenant pour base l'évolution des individualités immortelles, elle établira l'évolution, le progrès de l'Humanité sur une idée rationnelle et sur un principe de vraie justice, avec une solidarité effective, et non fictive, pour sanction.

Ceci nous conduit naturellement à la troisième question : Quel est le rapport du spiritisme avec l'évolution sociale, avec les phénomènes historiques et avec les symptômes généraux de notre époque?

Le sujet est peut-être un peu délicat pour la circonstance. Aussi nous bornerons-nous à l'effleurer. Nous dirons seulement que, de même qu'il n'y a de voie féconde pour le spiritisme, au point de vue scientifique, qu'à la con-

dition de s'assimiler la science matérialiste pour la transformer et la vivifier, de même il ne saurait y avoir de féconde influence sociale pour lui qu'à la condition d'étudier les manifestations naturelles du changement qui s'accomplit, de les prendre pour point de départ, et d'accepter hardiment les transformations qui s'imposent comme bases d'un ordre social fraternel et par conséquent véritablement égalitaire. Il lui faut être avec tout ce qui transforme contre tout ce qui résiste; car ce ne serait pas en alliant un germe régénérateur avec des instincts de réaction qu'il pourrait contribuer à rénover la face du monde.

Relisez le dernier chapitre de la *Genèse* d'Allan Kardec, et dites si notre langage n'est pas, sous une autre forme, l'expression fidèle de la pensée de ce grand initiateur. Quant à nous, nous cherchons dans ses œuvres ce qui nous frappe le plus par un souffle puissant de progrès et de rénovation; et c'est en rappelant ce côté hardi et généreux de cette grande figure que nous croyons lui rendre le plus bel hommage en ce jour de commémoration et de reconnaissance.

COMMUNICATION LUE PAR Mme GONET

La vérité est une : Nous marchons vers une ère nouvelle, en abattant pour reconstruire mais n'oublions pas que nous sommes solidaires, le petit et le plus grand ayant le même but et les mêmes droits au savoir.

Abus et erreurs se glissent au sein du spiritisme ; les mystiques dépassent la mesure, les indépendants prennent le chemin ardu de la science pratique, voie la meilleure, puisqu'elle démontre et précise en s'appuyant sur le fait incontestable.

Les spirites moins avancés doivent prendre la voie appropriée à leur conviction, tout chemin menant à la vérité.

Écartons hardiment tout persifflage pernicieux, pour mieux atteindre le but, et chacun également, vaincra les obstacles ; il s'agit d'étendre l'importance du spiritisme, à côté de l'athéisme, du mysticisme, des révoltes contre le bon sens ; il faut en élucider les moindres détails avec toujours plus de raison, avec toujours plus de connaissances et de méditations, les philosophies rationnelles attirant les esprits incrédules comme la lumière les insectes. Allan Kardec a créé avec précision, ses conclusions sont correctes, imitons-le.

Les théories nouvelles ont leur raison d'être, dans la nature tout ayant un but; travaillez pour être en accord avec la conscience de chacun, et ne parlez point science à l'âme qui ne veut que l'idéal, mais à chacun la langue qui lui est propre. Ne présentez pas notre enseignement à votre point de vue personnel, car vous y glissez trop souvent vos propres erreurs ; en démontrant que le spiritisme est une philosophie éclectique, vous aurez fui de vains débats et obtenu de beaux et satisfaisants résultats.

Donc, pour conclure, tenez compte des aspirations de qui vous écoute et marchez dans une voie plus accessible à vos frères en humanité, vous recueillerez les fruits de cette sage décision.

Esprit de progrès, je le répète : *La vérité est une.*

DISCOURS DE M. BOYER, POUR LE GROUPE POULAIN

Mesdames, Messieurs. — L'assistance toujours plus nombreuse autour de ce dolmen atteste la vitalité et la grandeur de l'œuvre que nous bénissons dans les esprits de M. et de Mme Allan Kardec.

Nous ne saurions trop honorer votre mémoire, ô vous qui avez tout sacrifié pour le triomphe d'une philosophie supérieure qui, aux heures sombres de la vie, nous soutient, nous console, nous ouvre les horizons nouveaux de la vie future.

Par la pratique du spiritisme, plus de doute, plus d'incertitude ; chacun peut entrevoir la place qui lui est réservée d'après la loi de justice et d'amour. Loi morale, indéniable, qui prouve d'une manière irréfutable l'existence d'une intelligence supérieure, directrice et ordonnatrice, qui meut et que je nomme : Dieu.

Qui vous dit que je ne le vois pas, répondait à ses interlocuteurs étonnés, le savant illustre dont on vient de fêter le centenaire?

Des frères plus autorisés, vous parleront de l'œuvre philosophique avec une compétence qui me fait défaut ; je veux seulement dire quelques mots, le plus brièvement possible, sur son avenir et la situation qu'elle occupe dans l'esprit public.

Tous ceux qui ont suivi, avec attention, la polémique engagée ces temps derniers, ont pu se convaincre que les questions qui nous occupent n'ont jamais donné lieu à une plus grande publicité. Peu de journaux, en effet, n'ont donné leur opinion favorable ou contraire, et chose étrange, ceux qui ont cherché à attirer l'indifférence et même le ridicule sur nos croyances, nous donnent actuellement un concours précieux, en faisant connaître au grand public l'existence d'un grand nombre de journaux spirites, et tout en gémissant sur les nombreuses victimes de cette doctrine perverse ; ils ajoutent que cette folie gagne les classes les plus éclairées ; donc nous sommes servis à souhait. Ces aveux suffisent pour noter la marche ascendante de nos idées et l'avenir réservé à une philosophie qui puise dans le ridicule qui tue (suivant l'expression consacrée), une impulsion toujours plus vive.

Un phénomène semblable se produit quand on lit les ouvrages contre le spiritisme ; la foi se raffermit à mesure qu'on constate leurs interprétations erronées et leurs appréciations diverses, si étranges dans leurs conclusions.

Les expériences hypnotiques, celles de la suggestion, apportent à notre cause un appoint considérable, coté en bienveillance. L'étonnement produit par ces phénomènes extraordinaires, merveilleux par rapport à ceux que nous préconisons, a calmé presque instantanément le ton des railleries

piquantes, pour faire appel au doute, ce qui est scientifique. Si notre interprétation n'est pas acceptée, le fait lui même n'est plus nié. « Il faut donc « être d'une rare ignorance pour nier aujourd'hui la réalité des faits dits « spirites, a dit un docteur bien connu, dans l'une de ses conférences. »

Un journaliste d'un grand talent à écrit ces paroles : « On s'est beaucoup « moqué de ceux qui avaient découvert à nouveau l'existence d'une force « magnétique, ou psychique, comme on a raillé sur la scène les défenseurs « des réformes sociales auxquels on élève aujourd'hui des statues. Il eût « peut être mieux valu moins rire alors et tâcher de comprendre davan- « tage. »

On le voit, par ces seules citations, nous sommes loin de cette crédulité facile, reprochée parfois si amèrement, pour avoir accepté des faits réputés impossibles pour qui n'en avait jamais vus.

Passons rapidement sur les associations religieuses qui interprètent si étrangement l'origine des phénomènes spirites. Des anecdotes curieuses pourraient être relatées à ce sujet, mais voulant éviter toute sévérité de langage nécessaire pour me bien exprimer, je rappelle simplement que nos adversaires les plus acharnés sont précisément ceux qui exploitent le plus la crédulité publique, en détournant les faits de leur but véritable, en voulant faire accepter par des hommes voués au septicisme, des idées que le simple bons sens réprouve.

Malgré ces obstacles dus à une foule de considérations qu'il serait trop long d'énumérer ici, constatons le progrès accompli, et la marche plus rapide qu'aurait ce progrès, si l'union existait entre tous les spirites. Un grand mouvement de conciliation s'étant produit depuis quelque temps, formons ce vœu que, dans un avenir prochain, les élèves d'Allan Kadec ne forment qu'une même famille, ce qui serait, pour le maître tant aimé, la substance du plus beau des discours à prononcer sur sa tombe.

Redoublons de zèle et de courage pour reconnaître les bienfaits que procure la doctrine à ceux qui veulent l'étudier sincèrement et sans fanatisme. Que la devise du spiritisme ne soit pas un vain mot, et l'année prochaine, à l'anniversaire de cette réunion, puissions-nous dire au grand bienfaiteur de l'humanité que nous saluons : Ami, nous répondons à ton appel, toujours plus nombreux et surtout pleins d'amour les uns pour les autres.

DISCOURS DE M. MELSEN

Comme l'un des doyens des présidents de groupes parisiens, je viens apporter au Maître le faible tribut de son serviteur, très vieux médium typtologue, toujours désireux de continuer l'œuvre qu'il nous a léguée.

Bien pénétré de cette pensée que les vrais spirites doivent s'unir dans un même but fraternel, je les convie tous à la bonne œuvre de propagation de ce que nous croyons être

la vérité, en les suppliant de penser que nos guides spirituels nous prêchent cette grande vertu, la charité ; ils affirment aussi que la perfection morale et individuelle de chaque être étant un fait, cette même perfection deviendra collective et ce sera la fin suprême pour la famille humaine.

Je l'avoue, faire connaître à tous ce que c'est que le spiritisme, par des moyens simples et pratiques, fut toujours, est encore, malgré mon grand âge, ma principale préoccupation.

Celui qui croit, après avoir suivi nos travaux pleins de clartés, profonds malgré leur simplicité, est obligé de continuer à s'instruire à l'aide de l'expérimentation, en évoquant les esprits désincarnés dont il observe la situation heureuse ou malheureuse dans l'erraticité ; cette étude suivie devient un grand et fécond enseignement ; elle met un frein aux passions, et fait appel à la raison du spirite sincère et éclairé.

Oui, Maître vénéré, nous propageons, et après nous, d'autres propageront jusqu'à ce que le soleil de vérité, de justice, d'amour, ait pénétré de ses feux toutes les âmes.

DISCOURS DE M. T. BOUVERY

Mesdames, Messieurs : Nous avons besoin aujourd'hui, plus que jamais, de nous rappeler les instructions de celui qui avait étudié à fond les questions du spiritisme. Aussi, sans vouloir en aucune façon faire d'Allan-Kardec le dépositaire de la science complète, lui dirons-nous volontiers : Maître, soulève le couvercle du dolmen qui recouvre ton corps — reprends pour un instant ta forme terrestre — et viens nous rappeler tes enseignements. Tu as dit : Dieu est !... l'esprit est créé par lui — l'un et l'autre sont d'une essence autre que la matière, sinon, l'immortalité personnelle n'est qu'une utopie. — La matière, nous dit la science, se transforme, mais ne progresse pas ; les éléments du corps ne conservent pas un seul instant les mêmes rapports et les mêmes connexions. Toutes les parties paraissent et disparaissent, toutes sont successivement formées et résorbées.

Et comme nous le dit excellemment M. Rambosson, l'un des plus brillants élèves de Claude Bernard : « Cette rose aux couleurs si tendres et si fraîches est peut-être reconstituée des débris de l'insecte qui rampait au pied de sa tige, ou du papillon volage qui allait se reposer sur quelques-uns de ses ancêtres.

« En aspirant ce bouquet de violettes, ou ce rameau de réséda, la tendre mère ne soupçonne pas qu'elle aspire peut-être des molécules qui ont appartenu à la petite existence chérie qu'elle pleurait il y a quelques jours.

« Ce pauvre noir des colonies qui féconde le sol de son âcre sueur, peut avoir dans son sang des molécules qui ont jadis circulé dans les veines de quelque César.

« Si une de ses molécules pouvait nous dire son histoire, que de choses étranges ne nous révélerait-elle pas ! »

Viens nous répéter, ô maître, que la science a raison d'enseigner, en parlant des corps matériels, que plus l'action vitale est forte, plus aussi leur

destruction est rapide, plus leur durée est courte. Mais cette loi n'atteint pas l'âme qui a sa source en Dieu et non dans la matière dont elle ne saurait par conséquent subir les atteintes.

L'immortalité est donc bien une vérité.,. Rappelez-nous, ô Maître, que toute philosophie qui n'admet pas Dieu est obligée de se rallier à ces paroles de Buchner : « La nature ou la matière dans son ensemble est la mère de tout ce qui est, tirant tout d'elle pour tout reprendre ensuite. »

Voilà des paroles nettes, compréhensibles, logiques ; l'homme tout entier, corps et âme, doit rentrer dans la grande circulation, lorsque la désagrégation de la chair a lieu : plus d'individualité, par conséquent plus d'immortalité... Ce qui fut Jésus ou Socrate va se confondre avec ce qui fut Torquémada, Tropmann ou les immondices que nous foulons aux pieds !... Mais heureusement cet enseignement est faux, comme bien d'autres...

Non... non, l'âme n'est pas seulement une composition matérielle comme on veut nous l'enseigner; elle demeurera elle-même, avec toutes ses facultés sans cesse agrandies à travers les âges futurs.

O Maître, viens nous rappeler qu'il faut repousser la doctrine du *Tout est matière,* sous quelque forme qu'elle se présente à nous, non parce qu'elle est immorale, mais parce qu'elle n'est pas scientifique.

Et vous aussi Jean Reynaud, Pezzani, Piérard, illustres pionniers des idées spirites, qui voyez aujourd'hui la lumière dans toute sa vérité, venez... venez vous joindre à Allan Kardec pour affirmer une fois de plus que *Dieu est...*

DISCOURS DE M. ÉMILE AUZEAU

Mesdames, Messieurs, F. et S. : Avec le respect dû aux esprits éminents, nous venons avec hardiesse et confiance, affirmer ici la foi rationnelle qui nous anime, qui fait germer dans l'âme du penseur l'amour de la science, la liberté de penser, la sainte et réelle fraternité.

Allan Kardec, nous bénissons ton œuvre fille de la vérité; te lire nous rappelle ton passage en ce monde, car par cette lecture substantielle notre pensée s'élève et s'ennoblit, et ce passage d'un homme de bien, d'un sage, a causé chez les humbles une révolution intellectuelle qui a dissipé leurs doutes et fait naître chez eux la douce, la forte et consolante certitude, la divine espérance.

Espérance, force féconde, tu es toute puissante contre le désespoir qui rend l'homme égoïste, et l'égoïsme est le générateur de tous les vices. Il est si doux d'espérer lorsque la dure épreuve frappe sans pitié! Alors la douce influence fait jaillir du cerveau humain le désir de savoir, l'amour de la contemplation des œuvres de la grande nature, la méditation sérieuse qui en fait saisir l'harmonie et la grandeur dans l'arbre aux fortes ramures, dans les fleurs qui parsèment le sol et le parfument, dans le chant de l'oiseau, dans l'ouragan ou la brise, dans le chaud rayon ou parmi les étoiles.

Ces harmonies bien comprises consolident l'enseignement de la philosophie spirite, et l'esprit conçoit un meilleur avenir après l'épreuve bien remplie; le cœur, de concert avec les yeux, la raison et la saine curiosité, confirme ce dont est capable le véritable spiri-

tisme. Ce qui reste constant après l'étude suivie de nos doctrines, c'est que nul n'a le droit de demander la joie avant la douleur, le repos avant la fatigue, la victoire avant le combat.

O vous qui mésusez de l'abondance, du plaisir et des fêtes dans vos superbes demeures. sachez-le, les riches, les pauvres, les maîtres, les serviteurs, tous ceux qui travaillent sont égaux devant Dieu.

Spirites, n'ayons d'autres passions que celles de l'amour et de l'oubli des offenses, d'autre puissance que la fraternité; d'autre dogme que la charité; point de souhaits d'honneur en dehors de la modestie; pas de richesses sans la vertu et le désintéressement, et nous obtiendrons par surcroît la solution de bien des points mystérieux, et nous serons affranchis, quant aux abus, quant aux erreurs humaines de quelque nature qu'elles soient. Nous aurons le culte de Jehovah que ses représentants, soi disant attitrés, ont remplacé par celui des saints, comme aussi la morale évangélique par de grossières superstitions, et le Grand ouvrier miséricordieux dont les lois sont bonnes étant mathématiques et rationnelles, par un tyran cruel, qui bénit, ou maudit, qui prend celui-ci dans son royaume de lumière, et plonge celui-là dans les ténèbres et les flammes.

Soyons de zélés travailleurs pour détruire de telles erreurs. Persévérants quand même, propageons le spiritisme tout fait de bon sens et de clarté, et la justice et la vérité chasseront à jamais le scepticisme, l'ignorance, l'erreur, l'utopie et le mensonge.

M. VERDAD, de *la Religion laïque*, à Nantes, a prononcé quelques paroles pour affirmer que le journal dont il est le gérant lutte pour la vérité, pour l'affirmation de l'immortalité de l'âme et de la succession de ses existences, pour prouver l'existence de Dieu et non pour créer une religion avec des dogmes, des prêtres et les erreurs du passé.

De concert avec les spirites, mais à un point de vue différent, les rédacteurs répandent la lumière sur les faits fondamentaux du spiritualisme moderne, comme le doivent faire des libres-penseurs, des hommes de progrès et de liberté.

M. PICHERY, dans un discours improvisé, plein de chaleur, relate le mouvement remarquable qui a lieu à Reims, au point de vue du spiritisme, mouvement que son fils et lui ont créé il y a quelques années; une société importante s'est fondée dans cette ville, sous la présidence de M. Sohier; elle a pris le nom de l'UNION SPIRITE DE REIMS et tient ses séances rue de Metz, 29, chez M. *Loudat*; les membres de cette société travaillent avec ardeur, ont créé une bibliothèque, reçoivent spiritement leurs nouveau-nés, enterrent de même leurs morts, font des conférences et désirent, par la parole le livre et le journal, imprimer un mouvement vigoureux à la diffusion du spiritisme. M. Pichery a causé aux centaines de spirites réunis autour de la tombe, une bien sincère et durable satisfaction.

DISCOURS DE M. Dr METZGER.

Pour peu qu'on prenne la peine d'examiner sans parti-pris ce qui se passe dans le monde de la pensée, on ne peut pas ne pas éprouver une impression douloureuse à la vue des contradictions sans nombre au milieu desquelles l'humanité se débat impuissante, dans un mouvement de flux et de reflux incessant. Tant de théories contraires sollicitent notre attention, réclament notre adhésion, qu'on n'ose guère espérer la venue du jour — tant désiré cependant — où tous seront capables de distinguer le vrai du faux, ce qui est science de ce qui n'est qu'hypothèse.

De même que dans le monde de la politique, nous voyons l'action et la réaction s'emboîter réciproquement et incessamment le pas, ainsi dans le domaine intellectuel une exagération dans un sens, amène presque aussitôt une exagération dans le sens opposé. C'est ainsi qu'en face du *matérialisme absolu* qui menace de nous envahir, de nous déborder de plus en plus, vient ou plutôt revient — car le spiritualisme et le matérialisme outrés ont coexisté dès les temps les plus anciens — se poser la quasi-négation de la matière. M. Taine, en effet, la réduit à une « possibilité permanente de sensation », creusant par là, autour de nous, un vide immense, un abîme incommensurable, où s'agitent sans fin des fantômes sans vie. Stuart Mill, de son côté, s'exprime à ce sujet en ces termes : « Toute matière, en dehors des êtres sentants, n'a qu'une existence hypothétique ; c'est une pure supposition pour expliquer nos sensations ».

Avec ces philosophes, de très grande valeur, personne ne le contestera, nous ne sommes pas loin, vous le voyez, de la négation pure et simple de la matière, qui n'aurait d'autre existence que celle que lui donne la pensée : c'est, on l'avouera, faire de la spiritualité à outrance, que de transformer de la sorte, l'univers tout entier en je ne sais quelle gigantesque fantasmagorie. — Mais ne craignez rien ; avec les matérialistes intransigeants nous retrouvons la terre ferme ; oui, mais nous n'en manquerons pas moins encore une fois le but, en soutenant, contrairement à ceux pour qui l'esprit ou la pensée « est la seule réalité dont nous ayons la preuve », *que la matière est tout, ou que tout est matière.*

Si du monde extérieur ou objectif, nous revenons à nous-mêmes, nous serons obligés de constater des divergences également irréductibles : d'un côté, les représentants attitrés des dogmes — tant anciens que nouveaux — nous mettront en garde, avec une ardeur qui n'est pas peut-être tout à fait désintéressée, contre *la raison* qui, si nous écoutions ses orgueilleuses prétentions, serait capable de nous entraîner dans les pires erreurs, dans les hérésies les plus funestes et les plus damnables ; — de l'autre, les fanatiques de la science de la matière, nous adjureront, avec un zèle tout aussi intempestif, de nous défier *du sentiment*, plus coupable encore à leurs yeux, que ne l'est la raison aux yeux des autres.

Mais soyons de bonne composition, et plaçons-nous, en attendant, sur le terrain où l'on nous convie. Voici donc la matière universelle et une, le mouvement universel et un. Il s'agit de savoir comment, avec ces deux choses qui, au fond, n'en forment qu'une, les corps vont se constituer. Oh ! ce n'est pas bien difficile, allez ! Les atomes, qui sont les particules ultimes de la matière s'attirent, et se réunissent en groupes nommés molécules ; celles-ci, à leur tour, se rapprochant les unes des autres, donnent naissance

à de nouveaux groupements ou associations : et successivement, de groupement en groupement et d'association en association, tous les corps, tant grands que petits, qui peuplent l'univers, jaillissent du chaos primitif.

Certes, il serait difficile de méconnaître l'admirable simplicité de ce processus créateur ou ordonnateur. Mais les choses se passent-elles réellement ainsi ? Je veux bien le croire ;..... pourtant il me vient quelques objections. Vous parlez et vous partez de l'atome, soit, mais de quel atome, je vous prie ? car, vous ne l'ignorez pas, il y a des atomes de diverses sortes : autre est l'atome du mathématicien, autre celui du chimiste, autre celui du physicien ou du métaphysicien.

Accordons cependant les atomes, sans y regarder de trop près, comme nous avons fait pour la matière tout à l'heure. Qui dit atomes, dit espaces interatomiques : les atomes, effectivement, sont séparés par des distances considérables relativement à leur volume. Qu'est-ce qui remplit ces espaces ? Seraient-ce d'autres atomes plus petits que les premiers ? Mais alors ceux-ci ne seraient plus la division dernière de la matière. La difficulté d'ailleurs resterait la même : car il faudrait rechercher ce qui remplirait les intervalles existant entre ces atomes plus petits, le vide absolu n'étant pas possible, et continuer ainsi à l'infini. Ce qui nous amène à cette conclusion forcée, ou que la matière n'est pas atomique, ou qu'il y a dans le monde, outre les atomes, *quelque chose qui n'est pas eux*, qui en diffère du tout au tout, qui est autre que la matière.

Si nous examinons les atomes à un autre point de vue, celui de leur élasticité, nous arriverons exactement au même résultat. En effet, cette élasticité, qu'il faut nécessairement admettre, ne se peut imaginer sans un déplacement de molécules : l'atome lui-même serait donc composé de sous-atomes, ceux-ci d'autres sous-atomes, etc. De là cette conséquence singulière signalée par Lange, dans son Histoire du Matérialisme : « Ainsi, dit-il, se trouve déjà dans l'atomistique elle-même, alors qu'elle semble fonder le matérialisme, le principe qui dissout toute matière, et retire même au matérialisme le fondement sur lequel il repose ».

Mais admettons les atomes sans nous occuper ni des espaces interatomiques, ni de la substance quelconque qui les remplit nécessairement. En quoi serons-nous plus avancés ? « Que gagne-t-on, dit M. Dubois-Raymond, à dire que deux molécules se rapprochent l'une de l'autre en vertu de leur force d'attraction réciproque ? Pas même l'ombre de l'intuition de l'essence du phénomène. C'est une pure métaphore ; il y a pour notre désir inné de rechercher les causes, une sorte de satisfaction dans l'usage de bras invisibles, de polypes au moyen desquels les molécules-matière s'étreignent et cherchent à s'attirer les unes les autres, et finalement s'entrelacent en pelotons ».

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la *vérité vraie* n'est ni avec les ultra-matérialistes ni avec les ultra-spiritualistes : ceux-ci, on peut l'affirmer sans crainte, n'expliqueront jamais d'une manière satisfaisante le monde où nous vivons, monde dont nous connaissons *la réalité* par l'étude que nous faisons de ses phénomènes et des lois qui les régissent ; — ceux-là, qui n'admettent que la matière seule, ne rendront pas davantage compte — sérieusement — de ces choses qui s'appellent pensée, génie, volonté, mémoire, conscience, etc.

De même que les uns et les autres rapetissent le monde, soit en niant la matière, soit en niant l'esprit, de même, ils rapetissent l'homme ; les admirateurs exclusifs de la raison, en le dépouillant du sentiment, ou du moins en lui déniant le droit de se servir de cette précieuse faculté ; — les mystiques à outrance, en lui demandant de faire abstraction de la raison, de mettre sous le boisseau ce flambeau divin à la lumière duquel nous devons marcher.

De ce qui précède, vous conclurez aisément que je n'éprouve qu'un enthousiasme très modéré pour les systèmes exclusifs, qu'il s'agisse de les appliquer au monde ou à nous-mêmes. Qu'on raccourcisse l'homme par en haut ou par en bas, c'est toujours le diminuer, le mutiler ; et je ne pense pas que nous soyons assez riches pour consentir bénévolement à ce qu'on nous enlève une partie de notre bien, ou assez grands pour vouloir qu'on rapetisse notre taille. Pourquoi ce besoin constant de rogner tantôt ici, tantôt là? *Soyons donc tout ce que nous sommes*, et laissons à la raison aussi bien qu'au sentiment leurs droits respectifs et sacrés.

Ces observations générales faites, revenons à la matière, puisque aussi bien c'est elle qui, pour le moment, tend à nous envahir de plus en plus, sous toutes ses formes et dans tous les domaines. Les matérialistes et le matérialisme prétendent ne faire que de la science pure, ne s'appuyer que sur des faits rigoureusement observés et démontrés. Que vaut cette prétention ? C'est ce qu'il convient d'examiner brièvement.

Il n'y a dans le monde, nous dit-on, que de la matière et du mouvement, de la matière en mouvement. Cette affirmation, superficielle autant que tranchante, ne serait justifiée, scientifiquement, que si nous avions pesé, mesuré, calculé, analysé, *sans rien oublier*, *tout* ce qui existe dans l'univers. Or, que nous n'en soyons pas là à beaucoup près, c'est ce qui est hélas ! trop évident pour qu'il soit nécessaire d'insister. La première affirmation des matérialistes et du matérialisme ne saurait donc, en aucune façon, se prévaloir de la science : *elle est une hypothèse* et rien de plus.

Mais sans insister, faisons un pas encore, et quelles que soient les impossibilités contre lesquelles nous nous sommes heurtés jusqu'à présent, sup-

posons le monde formé, constitué par la matière en mouvement sans aucune autre intervention.

C'est quelque chose sans doute, c'est beaucoup même d'avoir appelé à l'existence les soleils, les planètes, les comètes, etc., qui planent dans l'infini. Toutefois cela ne suffit pas; il manque à cet immense édifice une chose essentielle, *la vie, les êtres vivants.*

La vie? Qu'est-ce que la vie? Si vous voulez bien vous rappeler qu'il n'y a dans l'univers que de la matière en mouvement, la définition s'impose d'elle-même : *la vie est de la matière en mouvement.* Dès lors, plus de difficulté; la vie sort tout naturellement, par évolution ou par génération spontanée du monde inorganique. C'est du moins ce qu'affirment hardiment les matérialistes conséquents, et il est impossible, étant donné le point de départ, d'arriver à une autre conclusion.

Il est vrai que si dans la vie tout est matière et mouvement, rien ne prouve que la vie elle-même soit matière. Il est vrai aussi, s'il en faut croire l'opinion de savants très considérables, que « *la vie est irréductible aux forces physico-chimiques* »; qu' « on ne connaît pas — Virchow — un seul fait positif qui établisse qu'une génération spontanée ait jamais eu lieu, qu'une masse inorganique, même de la société carbone et Cie se soit jamais transformée en masse organique ». Hœkel lui-même, qui affirme très haut pourtant que les monères primitives sont nées par générations spontanées dans la mer, reconnaît loyalement que cette théorie ne peut pas être prouvée expérimentalement, et qu'il convient de l'admettre, parce qu'en dehors d'elle, « il n'y aurait d'autre alternative que le miracle ». — Claude Bernard n'est pas moins explicite : « Je ne concevrais pas, dit-il, qu'une cellule formée spontanément et sans parents, pût avoir une évolution, puisqu'elle n'aurait pas eu un état antérieur. »

Lors donc qu'on parle de génération spontanée, ou de matière qui évolue, on ne prouve rien du tout, on fait tout simplement une hypothèse absolument gratuite, ni plus ni moins. N'importe! on se prétend, malgré tout, seul investi du droit de parler au nom de la science! Seul, on fait de la science positive! Et gravement, crânement, l'on s'écrie : « C'est nous qui tenons la tête du mouvement intellectuel », à la grande joie des naïfs qui n'y entendent malice.

Après la vie, la conscience de la vie. Autant il y a de distance entre un simple mouvement mécanique et la vie, autant il y en a entre la vie elle-même et la conscience de la vie. Cependant, s'il n'y a dans le monde que de la matière et du mouvement, il faudra bien que *la conscience* soit un mouvement de la matière, tout comme *la vie.* Reconnaissons tout de suite

qu'on ne recule pas devant l'acceptation de cette conséquence. *Mais accepter est une chose, et prouver en est une autre.*

Or, il y a, nous l'avons vu, entre la vie et la non vie, une différence radicale qu'on n'a jamais expliquée : le passage de l'inorganique au vivant demeure un mystère impénétrable pour nous. Il en est de même du passage de la vie à la conscience : celle-ci, étant une chose *sui generis*, sans analogue, ne peut être comparée à rien. *Il n'est pas possible d'identifier le mouvement et la conscience du mouvement.* L'abîme qui existe entre les mouvements moléculaires et les sensations est toujours intellectuellement infranchissable, suivant Tyndall, et suivant Taine, un mouvement quel qu'il soit, rotatoire, ondulatoire ou tout autre, ne ressemble en rien à la sensation du jaune, du froid ou de la douleur.

Quelle conclusion tirer de tout cela? Est-il permis, comme on ne le fait que trop souvent, d'affirmer au nom de la science, que l'âme n'existe pas, que Dieu n'est qu'un mythe? Et n'y a-t-il pas au sujet de ce mot *science*, un immense malentendu dont le vulgaire ne s'aperçoit pas, une confusion des plus regrettables entre *la simple constatation des faits*, où la science est souveraine, et *l'explication des faits*, où elle ne peut que balbutier des théories plus ou moins plausibles, plus ou moins acceptables, théories qui, d'ailleurs, sont rarement exemptes de parti-pris, d'idées préconçues. Et n'est-ce pas, parce que nous plaçons sur la même ligne *la connaissance des faits matériels*, et *l'explication des faits par la matière*, que nous sommes si rarement d'accord?

En tout cas, lorsque la science, voulant expliquer le monde. nous dit que tout est matière et mouvement, elle nous demande un acte de foi; elle nous demande encore un acte de foi, lorsqu'elle nous parle de la constitution des corps par le simple groupement des atomes, comme lorsqu'elle fait sortir la vie de la non vie, et la conscience de l'inconscience; c'est-à-dire qu'en tout et pour tout, elle laisse l'esprit inquiet en présence d'hypothèses qu'il n'est pas possible de vérifier.

Ce n'est donc nullement au nom d'une science certaine, mais bien au nom d'une science tout hypothétique qu'on nie l'âme immortelle, et la Souveraine Intelligence qui est aussi la Souveraine Justice. En sorte qu'il nous est permis de croire à l'une et à l'autre, sans qu'on ait le droit *scientifique* de nous dire que nous sommes des retardataires ou des intelligences arriérées.

Tous ceux qui sont ici, ou à peu près, sont persuadés que l'âme survit au corps. Il en est autrement en ce qui concerne Dieu. Cependant l'intelli-

gence, une intelligence incomparablement grande et féconde, éclate dans l'immensité infinie. Et, comme dit Voltaire :

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger.

Cependant nous nous sentons responsables et libres. Et la matière, si nous voulons nous en tenir à ce que nous savons d'elle, n'a ni liberté ni responsabilité : elle nous courbe sous une nécessité implacable, à laquelle nul ne peut se soustraire. Nous avons soif de vérité et de justice : comment les attendre de ce qui ne les contient pas? Du fond de nos cœurs montent de saintes aspirations vers la perfection idéale, absolue, un besoin impérieux, invincible d'adoration et de reconnaissance : étoufferons-nous ces sentiments qui nous élèvent si fort au-dessus des bas-fonds et des misères d'ici-bas, ou bien écouterons-nous, suivrons-nous la voix intérieure qui nous porte vers Dieu et nous fait désirer d'entrer, par la prière, en communion avec Lui? La conscience nous parle, et le remords, dont Juvénal, en une expression d'une singulière énergie, a pu dire : « C'est une peine plus cruelle que celles de l'enfer, que d'avoir dans la poitrine le témoin qui, jour et nuit, dépose contre nous. » Dira-t-on que ce sont les atomes et leurs mouvements quelconques qui éveillent et entretiennent dans l'intimité de notre être, ces angoisses pleines de terreurs qui hantent le coupable? Ou bien ne faut-il pas plutôt en chercher la cause plus haut?

Pour nous, nous le répétons, et nous sommes heureux de nous trouver d'accord sous ce rapport avec Allan Kardec qui a tant insisté là-dessus, nous croyons en Dieu, c'est-à-dire en cette intelligence souveraine, à laquelle Lamartine disait humblement :

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité;

en qui les meilleurs et les plus grands d'entre les hommes ont placé leur confiance, et qui devra, sans privilège ni faveur pour personne, rendre à chacun ce qui lui sera dû. D. METZGER.

LAURENT DE FAGET, MÉDIUM

Communication de Carita — Vous louez un homme, vous le mettez sur le pavois, ô spirites! Savez-vous bien tous comment il a mérité les hommages qu'on lui rend, quelle ligne de conduite il a suivie, quels bienfaits il a répandus sur l'humanité?

Allan Kardec était un écrivain de grand mérite : il joignait à une instruction solide un rare esprit d'analyse qui faisait de ses ouvrages des liens admirables pour enchaîner les âmes et les forcer à croire aux vérités qu'il démontrait. Allan Kardec avait tout vu et tout classé dans le spiritisme. Sa méthode était la bonne, car nul mieux que lui n'a

éclairé les hommes Nul mieux que le Maître aimé n'a réussi à convaincre les incrédules et à rapprocher la foi religieuse de la raison appuyée sur la science.

Pourquoi louez-vous Allan Kardec? Parce qu'il a ouvert la voie où vous marchez, parce qu'il a été le pionnier convaincu et infatigable de votre chère doctrine placée entre le faux spiritualisme qui dégrade la vérité et le matérialisme qui la voile.

Allan Kardec n'était pas un maître à la faconde brillante. C'était un esprit positif et éclairé comme il en faudrait beaucoup à ce siècle intelligent mais épris de tant de choses factices, de tant de cultes illusoires, de tant de dogmes vieillis.

L'auteur du *Livre des Esprits* n'abandonnait rien au hasard: il appliquait à toutes choses son esprit de méthode, de classement. Il a fait l'union entre les spirites, l'union entre les spiritualistes, et, sans être un homme de génie, puisqu'il ne découvrait rien par lui-même, ce logicien serré, cet écrivain émérite peut dire que, mieux que les hommes de génie, il a ouvert à l'humanité sa route vers le vrai et le mieux, vers l'idéal.

S'il revenait parmi nous en corps comme en esprit, s'il prenait de nouveau la plume, comment nous jugerait-il, nous qui avons la prétention d'enseigner au monde des vérités nouvelles? Que dirait-il de nos défaillances, de nos frivolités, de nos erreurs?

Certes! Allan Kardec n'était point infaillible. Il n'a jamais affirmé qu'il possédait toute la vérité, rien que la vérité. Mais il a posé de si solides bases à la doctrine spirite qu'il serait puéril de le contester.

Si quelqu'un parmi nous pouvait critiquer l'œuvre du Maître, non seulement du monde des Esprits, où je vis, mais de tous les points de votre France et de votre monde, des milliers de ses lecteurs assidus nous blâmeraient et nous plaindraient de notre manque de clairvoyance.

Les faits spirites n'ont pas été créés par Allan Kardec: ils existaient avant lui, ils seront encore après lui et toujours, je l'espère, le point de repère des esprits sérieux à la recherche du vrai. Mais s'il n'a pas produit les phénomènes du spiritisme, il les a expliqués avec le secours de sa rigoureuse logique, il en a déduit les conséquences inévitables, il a créé un corps de doctrine complet qui défie les attaques de tous ses adversaires.

Or, donc, spirites, quel devoir accomplissons-nous quand nous venons tous, incarnés et désincarnés, rendre hommage à l'homme éminent et modeste qui repose ici, en compagnie de sa vertueuse compagne, et dont l'esprit, croyez-le bien, assiste aussi à cette commémoration touchante?

Nous venons dire à Allan Kardec : nul mieux que toi n'a assis sur des bases indestructibles une philosophie scientifique, une science appuyée sur la foi, sans dogme, sans obscurité, sans mystère, mais révélatrice des lois du monde invisible et de la toute-puissance du Créateur.

Le Créateur? — Est-il possible que des spirites, animés sans doute de bonnes intentions, mais flottants et indécis, puissent, dans l'espoir d'attirer des âmes à notre cause, faire bon marché de la croyance en un Être suprême, directeur conscient des événements terrestres comme des évolutions des astres dans l'éther bleu qui vous environne?...

Nous leur dirons : philosophes à courte vue, vous qui répudiez Dieu ou qui le limitez à des fonctions machinales, vous qui ne croyez qu'à la force des choses, à la loi forcément aveugle de la matière, quel enseignement voulez-vous donner au monde ?

La matière vous entoure, je le sais ; elle vous pénètre, elle vous envahit ; mais pas au point que vous ne sachiez voir en vous-mêmes l'étincelle divine appelée âme ou conscience. Voiler l'âme ou lui donner une destination conforme à celle du corps, nier la divinité dont elle émane, c'est, que vous le vouliez ou non, détruire quelques anneaux de la chaîne

qui relie les morts aux vivants, c'est remettre en question toutes les vérités proclamées par Allan Kardec.

Vous appelez cela le progrès : libre à vous. C'est une marche à rebours, c'est une véritable déroute de vos esprits assoiffés de petites vérités et masquant au monde le soleil lumineux dont les rayons ont créé tout le spiritisme.

Mais ce n'est point le lieu de la controverse. C'est plutôt celui du recueillement.

Dans ce vaste sanctuaire de la mort vivante, en face de ces tombes animées, nous devons respecter les doctrines sincères, les convictions désintéressées, fussent-elles en désaccord absolu avec la raison.

Il appartient cependant à ceux qui viennent ici avec la pensée d'honorer véritablement ce mort illustre entre tous, il appartient aux esprits de l'espace qui ont foi en la perpétuité et en l'épanouissement toujours plus complet de la doctrine spirite, de montrer l'ivraie à côté du bon grain, la science établie à côté de la science fictive, ignorante de son but et de ses résultats; la charité, le devoir, l'amour, à côté de la recherche puérile et inefficace.

Allan Kardec fut l'homme du devoir et non de l'ambition. Il fut prudent dans ses affirmations. Eut-il tort ? Non, il avait à tenir compte des nombreuses contradictions qu'une vérité nouvelle soulève toujours sur son passage.

Spirites ! aimez-vous : vous serez dans la voie tracée par Allan Kardec. Et puis, cherchez dans la vaste philosophie spirite la voie qui vous est propre. Quand vous aurez l'amour, vous ne vous anathématiserez pas les uns les autres, vous ne serez point jaloux les uns des autres, et vous viendrez ici, dans un sentiment d'humilité sincère, honorer celui qui, le premier, vous enseigna le vrai, le juste, l'utile, et mourut à la tâche, le cœur et l'esprit pleins du désir non de dominer ses frères, mais de les éclairer toujours davantage.

Les nuances d'opinions sont parfois nécessaires. Ce qu'il ne faut pas, c'est se diviser en camps hostiles. Savez-vous, messieurs, à qui profitent vos divisions ? Aux ennemis du spiritisme et de la raison.

Abjurons donc nos petitesses d'esprit et de cœur ; détestons nos intolérances habituelles et nos divisions souvent profondes autant que mesquines. Est-il donc bien difficile de n'avoir plus de rancune dans le cœur, de poison dans l'âme ? Comment le spiritisme fera-t-il sa route si vous lui barrez le chemin vous-mêmes ?

Oh ! je vous en conjure, en face de ce dolmen symbolique qui atteste les vies renaissantes, devant ce ciel immense qui nous enveloppe et qui vous attend : penseurs, poètes, écrivains, philosophes de tous les temps et de tous les pays ; vous que je vois en corps et en âme et qui vous croyez nombreux; vous qui venez, innombrables, de tous les points de l'espace invisible : ô les amis de la vérité, de la justice; les amis de la fraternité, du devoir ! unissez-vous, tendez-vous la main, ouvrez vos cœurs à l'enthousiasme spirite, à la méditation, aux recherches vraiment utiles. Dotez votre pays de vos découvertes ; affranchissez-vous des vaines formules, des vues intéressées, pour vous livrer au vrai travail, béni et fécond, qui assurera dans l'avenir la paix sociale par la solidarité humaine, et qui fera la joie de vos âmes.

Celui que vous venez fêter ici fut un des vôtres, un des plus modestes et des plus vaillants à la fois. Remercions-le d'avoir porté sa pierre à l'édifice élevé par plusieurs. Et puisqu'il nous a montré la voie que nous devons suivre pour éclairer l'esprit humain, le consoler de ses doutes, le relever de ses imperfections, appelons l'esprit d'Allan Kardec afin qu'il nous aide à nous vaincre nous-mêmes avant de porter le flambeau de la vérité dans le monde.

COMMUNICATION DE M. CORDURIÉ, *médium*.

Chaque année, à pareille époque les, spirites se réunissent en personne ou par la pensée en mémoire de la désincarnation de l'homme qu'ils veulent bien considérer comme leur initiateur, quelques-uns même comme leur chef. Celui qui fut Allan Kardec leur en est profondément reconnaissant, car il voit là une récompense des efforts qu'il a faits pour remplir autant qu'il était en lui la tâche qui lui avait été confiée. Ce n'est pas de cette époque encore peu éloignée, ce n'est pas du commencement de ce siècle, bientôt près de finir maintenant, qu'il avait reçu cette mission bienfaisante de consolation universelle encore beaucoup trop peu connue aujourd'hui.

C'est bien du nom de consolation qu'elle doit être appelée et bien souvent elle s'est renouvelée à travers les siècles, toujours dans le même but, toujours en vue de l'unification des êtres intelligents dans le bien. Dans les divisions qui se produisent entre eux deux choses sont à considérer : la diversité même des principes, et plus souvent dans les apparences et pour des questions qui ne touchent pas au fond même des choses, et en second lieu certaines antipathies qui jettent naturellement la division entre les personnes. Ce sont ces antipathies qu'il faut vaincre surtout par la raison bien simple qu'elles n'ont rien à voir avec les principes et qu'elles ont plutôt pour base des faits purement personnels que des pensées réellement sérieuses et désintéressées.

On ne peut demander aux hommes que ce qu'ils peuvent donner, et les désincarnés qui ont une certaine connaissance des êtres incarnés et de la manière générale dont ils se conduisent, des raisons déterminantes de leurs opinions diverses et souvent contradictoires, ne se font aucune illusion à ce sujet. On n'a même pas besoin d'être désincarné pour se faire une idée assez juste de ces variations et de leurs causes réelles. Du reste, c'est là une nécessité, et de la discussion, comme il a été dit souvent, jaillit la lumière.

Cependant le spiritisme a un but que pour ma part je n'ai jamais perdu de vue et que tout vrai spirite doit avoir constamment devant les yeux, c'est la grande mission consolatrice qu'il doit remplir à l'égard de tous. Point de déshérités ! Le spiritisme consolateur s'adresse aux pauvres et aux ignorants aussi bien qu'aux riches et aux savants, et d'autant mieux aux premiers qu'il les soulage et les console, tandis qu'il est une gêne et pour ainsi dire un joug pour les seconds. Appelez à vous les savants, rien de mieux, prouvez-leur matériellement l'existence des Esprits, vous ferez beaucoup sans doute, mais vous ferez bien peu eu égard à l'universalité des Esprits incarnés sur la terre.

Combien peut-on compter de véritables savants dans une nation comme celle que vous habitez? Et le spiritisme, même quand il semble avoir pris racine chez quelqu'un d'entre eux, est-il réellement indéracinable? Ceci est une simple réflexion que je soumets à l'examen des spirites qui m'écoutent. L'œuvre du spiritisme doit être large et universelle ; très certainement il résoudra toutes les questions qui préoccupent actuellement l'humanité, mais non pas par les moyens qu'imaginent en ce moment des spirites, même parmi les plus éminents et les mieux intentionnés. Adressez-vous à l'intelligence de vos frères en incarnation, mais adressez-vous surtout à leur cœur. Éveillez les sympathies entre tous et mettez fin à vos propres antipathies, s'il vous en reste encore quelques vestiges.

Je m'arrête sur ce sujet pour dire à tous ceux qui gardent encore un profond souvenir du travailleur au nom duquel ils se rassemblent, combien je suis sensible à la sincérité de leur sympathique affection pour moi et pour ma vigilante et dévouée compagne qui assiste aussi à cette fête de famille. Ce n'est pas le Maître qui vous a parlé, c'est l'ami, ce'st le frère qui vous indique modestement, quand vous le demandez, la ligne qu'il croit la meilleure (22 mars 1887).

NÉCROLOGIE : Un ancien spirite, chef de groupe à Toulon, homme de bon sens, poète, aimé et respecté de tous ceux qui l'ont connu, s'est dégagé de la matière corporelle, il y a quelques jours ; à sa jeune dame nous présentons un bon et affectueux souvenir et notre sympathie, car nous aimions réellement le brave et si digne *Louis Bérenguier*, mécanicien émérite des ateliers de l'État. Sa veuve doit se dire qu'un spirite dévoué comme le fut L. Bérenguier, propagateur conscient et infatigable de nos doctrines à Toulon et en Cochinchine, a dû trouver dans l'erraticité au moins autant d'amis qu'il en eut sur la terre ; certes, nos chers disparus lui ont fait bonne réception, à cet énergique, à ce convaincu qui reviendra parmi nous avec une mission supérieure à remplir ; que cette pensée sérieuse soit la consolation de notre sœur, car tout provient, ici-bas, de la justice éternelle qui est immanente dans les choses et dans tous les actes humains.

MADAME veuve L. GÉRARD-JAMME, spirite éclairée, médium écrivain remarquable, femme de beaucoup d'esprit, distinguée et simple de manières, est décédée à Liège, à l'âge de 74 ans, après une longue maladie supportée avec un courage rare ; la Société Liégeoise regrettera le départ de cette femme de bien, de l'épouse modèle, de la mère de famille exemplaire. Nous conserverons un pieux souvenir à notre sœur en spiritisme avec laquelle nous avons causé longuement dans nos voyages aux pays Wallons ; notre correspondance contient ses lettres frappées au coin du bon sens et de la plus haute raison.

Mme *Gouet* nous annonce la mort de madame Bouillat, née Francine Gouet ; une bonne pensée à l'âme de notre sœur en humanité.

Mr G. BOGELOT, avocat distingué, a édité une brochure qui est son œuvre au BÉNÉFICE du *Patronage des libérées de Saint-Lazare* ; ce plaidoyer chaleureux, éloquent, mérite bien d'être lu par tous les hommes qui s'intéressent aux questions pénitenciaires, qui croient avec Mr Bogelot, que, dans le combat quotidien de la vie, celui qui a transgressé la loi, qui a été condamné et puni, aura droit, par cela même, à l'aide et à la protection des honnêtes gens. Les libérées n'ont pas toutes une famille pour les mettre dans le droit chemin, protéger leurs enfants, et leur procurer du travail ; des femmes du monde, honorables, estimées, dont la valeur intellectuelle ne fait point de doute, remplacent cette famille pour les libérées quelles patronnent et sauvent ; elles récoltent des âmes, et c'est pour les seconder dans leur mission de charité et leur œuvre sociale, que M. Bogelot a édité son beau plaidoyer. — 1 fr. franco.

BIBLIOGRAPHIE

LE CERCLE DE LA LIBRE PHILOSOPHIE créé par M. G. Evausy, devient le propriétaire de l'*Ere nouvelle.* M. Evausy donne son concours en restant à la tête de cette organe de publicité; il nous affirme que les principes et les idées spirites y seront développés avec impartialité, et les justes appréciations qui ont fait de l'*Ere nouvelle* une feuille de libres études et de libre philosophie.

SCIENCE ET VIVISECTION: Sous ce titre, M. D. Metzger, a édité l'une de ses plus instructives et plus intéressantes conférences; 32 pages in-12 sur beau papier; le contenu de cette brochure prouve combien son auteur est studieux, son esprit méthodique et rationnel. Ce sont de fortes et solides pensées, concrétées en quelques pages sur lesquelles le penseur aimera à méditer. — Se trouve à notre librairie. — 0 fr. 25.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 10 | 15 Mai 1887.

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

AVIS. — M. Reybaud a donné lundi soir, à la salle du boulevard des Capucines, 39, une conférence sur le magnétisme humain, terminée par les expériences suivantes : *l'Homme sans tête*, *le Monde des esprits; de singulières figures*, etc.

Tous les lundis, depuis deux mois, M. Reybaud étudie ainsi, devant un auditoire très sympathique, un des côtés du magnétisme ou de l'hypnotisme. Nous engageons nos amis à aller entendre au moins une fois l'intéressant et instructif conférencier.

RÉPONSE DE M. A. WEIL A CÉPHAS

M. Alex. Weill, qui ne répond jamais aux critiques, rétorque néanmoins les objections de Céphas qui touchent aux principes fondamentaux de Moïse : tout en remerciant Céphas il le prie de relire son livre : *Le Pentateuque selon Moïse et selon Esra*, ce qui lui fera un disciple et non un adversaire. M. A. Weill ne prétend point avoir produit une œuvre sans erreur et sans tache, puisqu'il veut la reviser et la compléter si Dieu lui prête vie ; mais telle qu'elle est, elle aura sa place dans l'histoire, il en est convaincu, car, après Spinoza, il a exhumé Moïse en l'affranchissant de trois couches mortuaires de poussière, celles d'Esra, du Talmud et de l'Evangile. Pour lui, Moïse est dès aujourd'hui tel qu'il fut, à la fois philosophe, législateur et poète : pour M. Weill, *le plus grand homme de l'humanité est ressuscité !* — Voici sa réponse à M. Céphas :

MM. les rédacteurs de la Revue Spirite. — Il n'y a pas une seule objection faite par l'honorable M. Céphas contre la doctrine de Moïse que je viens d'exposer dans mon livre qu'il soumet à sa critique, qui ne trouve sa réfutation, non pas une fois, mais dix fois, dans le livre même.

Procédons par ordre et suivons M. Céphas ligne par ligne : « La conséquence naturelle de cette doctrine», dit M Céphas, «qui fait de Dieu un juge inexorable, c'est que tout crime doit être puni avec une sévérité impitoya-

ble et la Bible ne nous fournit que trop d'exemples de cette excessive rigueur. Moïse au pied du Sinaï fait massacrer *vingt-trois mille Israélites* qui ont adoré le veau d'or. » ???

Tout Français ayant lu ce massacre dans Voltaire et n'ayant jamais lu la Bible (le peuple français est le peuple le plus ignorant pour tout ce qui concerne le Pentateuque, et le chef d'œuvre incomparable de David Michaëlis, intitulé : le *Droit de Moïse*, a été traduit dans toutes les langues, excepté en français) répète l'erreur de *vingt-trois mille* victimes, tandis qu'il n'y en a eu que *trois mille* (Exode, chap. XXXII, v. 28). Lecomte de l'Isle vient de répéter la même chose, en pleine Académie. Mais sait-on ce que c'était que la révolte du veau d'or ? Il ne s'agit nullement d'un crime d'idolatrie pure. Ce fut bel et bien une révolte de l'esclavage contre la liberté. Moïse venait de délivrer ce peuple abruti d'un esclavage de plusieurs siècles. Il allait codifier ces lois d'égalité et de liberté, qui ne sont que de vains mots sans un créateur unique, devant lequel tous les êtres créés sont égaux ; les forts pour les faibles, et non les faibles pour les forts, comme dans toutes les théogonies idolâtres, où les forces faibles, auto-créatrices, sont subordonnées aux forces plus fortes : au ciel, en dieux et demi-dieux; sur la terre, en patriciens et esclaves ; quand les chefs de la révolte, préférant les oignons d'Egypte avec l'esclavage à la manne du désert avec la liberté, profitèrent de l'absence de Moïse, forcèrent Aron de proclamer le veau d'or, après avoir assassiné Hour, le vaillant compagnon de Moïse, et nommèrent *les chefs pour retourner en Egypte*. Aron tergiversa, envoya quérir Moïse, et celui-ci, indigné, brisa les tables de loi et voyant le peuple en pleine révolte anarchique, au risque de sa vie, il se plaça à l'entrée du camp et s'écria « Qui est pour Jéhovah avec moi ? » La tribu de Lévy répondit : « Nous tous !» —Allez, leur dit Moïse, massacrez moi cette canaille-là sans miséricorde ! Et ce jour-là, dit la Bible, *trois mille rebelles* du peuple tombèrent, trois mille et non vingt-trois mille ! Plaise à Dieu que nous n'ayons pas tôt ou tard besoin d'un homme d'Etat pareil ! Quant à Aron, la Bible dit en toutes lettres qu'il avait mérité la mort ; mais d'abord, comme je l'ai fait ressortir dans mon livre, Aron n'a pas proclamé le veau d'or, il a dit au peuple : Amusez-vous, « c'est fête à Jéhovah demain ». Pendant ce temps l'orateur, sans caractère comme tous les orateurs (l'observation est de Montaigne), a fait prévenir Moïse et Moïse l'a ménagé, parce qu'il était initié au secret du feu électrique. Lui seul et quelques Lévites. Moïse défend *par sept fois* d'approcher de l'autel où ce feu se préparait, *sous peine de mort*, et quand les deux propres fils d'Aron s'en approchèrent, ils furent foudroyés du coup, et Moïse, rabrouant Aron de la belle manière à ce sujet, le menace de la même peine.

Toutes les révoltes du désert contre Moïse, y compris la rébellion dangereuse des Lévites mêmes et de Miriam, sa propre sœur, n'avaient d'autre but que de quitter le désert pour retourner en Egypte. Et quand Moïse envoya quarante émissaires en Palestine pour explorer le pays et pour essayer une attaque, ces mêmes émissaires, sauf deux, revinrent en déclarant que le pays était très fortifié, que les habitants étaient des géants et que jamais les Israélites ne les vaincraient ! Vis-à-vis de ces derniers, dirent-ils, nous avions l'air de petites sauterelles. Moïse acquit alors la conviction qu'il avait affaire à un peuple lâche, indigne d'être libre et il jura que pas un d'eux n'entrerait en Palestine, que tous périraient dans le désert, et, séance tenante, il ordonna de lever le camp et de marcher vers le nord d'où il leur devenait impossible de tenter un mouvement de retour vers l'Egypte.

Jéhovah n'avait pas à se mêler de ces punitions, car, selon la parole de Moïse (non selon le récit d'Esra et les paroles qu'il met dans la bouche de Moïse), Dieu ne punit ni ne récompense. Il est la loi qui se suit elle-même, loi immuable sans laquelle l'univers n'existerait pas une seconde. Moïse, non seulement frappa sans miséricorde ces lâches émeutiers, mais il les laissa tous périr pour se former une armée aguerrie, une armée, dit la Bible, qui n'avait pas connu l'esclavage avec les oignons et les concombres d'Egypte (le *panem et circenses* des Romains), et qui, initiée aux lois d'égalité et de liberté de Jéhovah, était décidée à vaincre ou à mourir pour cette égalité et cette liberté contenue dans le seul mot de Jéhovah. Et sur six cent mille hommes, Moïse, préférant la qualité à la quantité, forma des bataillons d'élite commandés par Pinhas le petit-fils d'Aron, et qui à eux seuls remportèrent toutes les victoires sur les rois habitant des pays aux bords du Jourdain, non sans partager le butin avec toute l'armée dont le gros arrive toujours après la victoire, prêt à prendre la fuite en cas de défaite de ses frères d'armes plus vaillants et plus courageux.

Les Egyptiens ont parfaitement connu l'électricité. L'auteur de la *Mission juive* (pauvre autorité), dont le nom m'échappe, en fournit plusieurs preuves. Je n'en ai pas besoin. La Bible dit en toutes lettres : « les sorciers égyptiens firent des miracles *avec leurs feux* ». J'ai prouvé à l'évidence, et je défie qui que ce soit de me réfuter, que le mot *Bélotéhim* dont se sert la Bible veut dire avec *leurs feux* ; *Lohat ou Lehot*, en hébreu, veut dire *feu*. Moïse initié à tous les secrets des prêtres égyptiens, a donc connu ce feu électrique, car la Bible l'appelle *une colonne de feu que Moïse mettait en mouvement à volonté.* Que ce secret se soit perdu, rien d'étonnant ! Moïse, certes, ne l'eût communiqué à personne, car les prêtres idolâtres s'en servaient pour étonner le peuple par leurs miracles en faveur de leurs idoles et de leur pouvoir despotique. Est-ce que l'imprimerie n'était pas connue des Chinois ? Et pour-

quoi les peuples de l'Occident ne l'ont-ils pas connue pendant des siècles et des siècles ? Il est certain que les Égyptiens, parmi lesquels Moïse fut élevé, étaient plus avancés et plus civilisés en tout que tous les peuples chrétiens du moyen âge. Un grand nombre d'Égyptiens conspiraient avec Moïse contre le despotisme de Pharaon et les castes des augures, des hyéroglyphistes et des prêtres de la cour.

Moïse avait quarante ans quand il quitta le désert et son beau-père Yéthro, pour retourner en Egypte dès la mort de Pharaon qui en voulait à sa vie. Il est plus que probable que la mère adoptive de Moïse, la fille de Pharaon qui n'avait pas de fils, était encore en vie. Le nouveau Pharaon était son frère de lait qu'il tutoyait et qu'il voyait à n'importe quelle heure, même pendant qu'il était au bain. Une partie de la cour avait embrassé les idées de Moïse sur la liberté et l'égalité au nom d'un seul créateur de tous les êtres. Autrement Moïse n'aurait certainement pas obtenu la permission de quitter avec tout son peuple la capitale du roi pour aller adorer Jéhovah dans le désert. D'ailleurs, la Bible dit elle-même que « Moïse paraissait un grand homme aux yeux des Égyptiens ! » C'est aussi la raison de la grande libéralité du peuple égyptien envers les Israélites, auxquels ils prêtèrent leurs vases d'or et d'argent pour le service de Jéhovah.

Seulement les Israëlites eux-mêmes, sauf les chefs élus par Moïse, ne savaient nullement qu'ils ne reviendraient plus en Egypte. Autrement ils n'auraient certainement pas suivi Moïse au désert. Et quand Moïse en les acculant contre la mer Rouge, leur annonça qu'ils ne verraient plus jamais l'Égypte, ils répondirent : « Il n'y avait donc pas de tombes en Égypte pour nous faire enterrer dans le désert ! » M. Céphas fera bien de garder sa sensibilité pour des humains plus dignes que les esclaves juifs libérés par Moïse. Moïse ne se servit d'eux que pour proclamer ses lois divines, non pas pour eux-mêmes, puisqu'ils n'en furent pas dignes, mais, comme il le dit lui-même, pour le bonheur des générations à venir et comme devant servir de modèle à toute l'humanité ; il ne s'est pas trompé, sa loi durera tant que durera l'humanité.

J'arrive à la question du pardon qu'aucun chrétien, si avancé qu'il soit, ne peut digérer, cette erreur fondamentale s'étant tellement incarnée en lui dès l'enfance, qu'il faudrait faire peau neuve pour pouvoir s'en dépouiller. Tous les peuples idolâtres, ennemis de l'égalité, négateurs de la liberté, peuples de despotes et d'esclaves, sous différents noms (et il n'y a jamais eu une religion plus idolâtre que la religion chrétienne), ont commencé par déifier leurs vices, en créant un dieu ou un démon du mal, et ont fini par la création d'un autre dieu, soi-disant du bien, n'ayant d'autres fonctions que de pardonner les mauvais effets produits par les crimes inspirés par le dieu du mal, ou

par son satan ou diable. Ce serait très drôle, si cela n'était pas inhumainement tragique. Dans le monde, le dieu du mal lutte continuellement contre le dieu du bien qui est souvent battu par ce personnage.

Comprend-on un dieu créateur ayant créé le mal ?

Dans quel but ? Ce dieu a-t-il eu le pouvoir de ne pas le créer, ou est-il impuissant contre son copain du mal ? Dans le premier cas, c'est un dieu malfaisant et malfaiteur qu'il faut chasser ; dans le second cas, c'est un dieu bousilleur qu'il faut refondre dans un autre moule ; que si ce dieu n'a créé qu'un démon subalterne, qu'on appelle satan ou diable, que ne le *décrée-t-il pas ?* Il n'aurait qu'à lever la main pour le faire rentrer dans le néant. Il y a plus. Un dieu créateur du mal serait inférieur à l'homme sa créature. Car l'homme peut très bien, grâce à sa volonté libre, à sa raison et à sa vertu, vivre sans vice ni crime. Si, d'ailleurs, le mal est au-dessus du pouvoir de l'homme, au-dessus de sa liberté, il n'est point responsable. Il n'a suivi que la fatale inspiration d'un Dieu supérieur. C'est bien là la raison de tous les grands du monde, de tous les hommes couronnés, qui attribuent leurs crimes à la fatalité divine, en disant que c'était écrit. Sans compter que le monde ne pourrait exister une minute s'il y avait *deux lois*, l'une contraire à l'autre, qui le font mouvoir. Que l'on croie ou non à un créateur, l'univers tel qu'il est devant nous, avec ses planètes, ses mers et ses hémisphères, ne saurait exister qu'en vertu d'une seule loi unique, absolue, immuable, quel que soit le nom dont on l'affuble. Cette loi d'ailleurs est bien visible à l'œil nu, puisque tous les êtres créés naissent et meurent sans exception, puisqu'en naissant tous les êtres sont égaux, tous étant composés de matière et d'un grain d'esprit, *et ne différant entre eux que par la dose plus ou moins forte de ce grain d'esprit* ; puisque les planètes, n'ayant pas la liberté de leurs mouvements, gravitent, à l'épaisseur d'un cheveu près, de manière à ce que les fortes donnent leur lumière et leur chaleur aux faibles sans les écraser.

Mais, revenons au pardon. Il n'a pas suffi aux peuples idolâtres de se créer un dieu du mal, auquel ils imputent leurs propres vices et crimes, il leur a fallu *un dieu d'amour* pour pardonner ces mêmes vices et ces mêmes crimes une fois accomplis. Or, qu'est-ce que pardonner? *faire qu'une chose faite ne le soit plus.* Détacher un effet de sa cause, soit en l'arrêtant, soit en le détruisant par un miracle ou par une violation de la loi naturelle, *et sans détruire la cause même*, ce qui est le seul moyen de détruire l'effet.

Or, s'il existe un pouvoir quelconque au ciel ou sur la terre qui puisse faire changer le bien en mal et le mal en bien, par n'importe quel moyen, ou qui puisse empêcher une cause de produire son effet (autant vouloir empêcher le dernier terme de la gestation d'une femme, à moins de la détruire), à quoi sert, je vous le demande, la liberté de l'homme, la liberté d'opter entre

le bien et le mal, par une vie de vices ou de vertus ? A quoi bon se priver d'un vice accompli aux dépens d'une faiblesse, car tout vice est l'exploitation d'une force aux dépens d'une faiblesse, comme toute vertu est le dévouement d'une force au profit d'une faiblesse, puisqu'il suffit d'adorer et de corrompre le dieu du bien, par des dons, des sacrifices et des prières, pour qu'il change les effets du vice en effets de vertu, et qu'il peut, par caprice, et arbitraire, changer même les effets d'une vertu accomplie en fruits maudits du mal ? ?

Puisque ce dieu peut pardonner un crime irréparable commis, que ne les pardonne-t-il tous? Qu'est-ce que cela lui coûte? Pourquoi pardonnera-t-il à une pécheresse blonde sans pardonner à un pécheur roux? Ce dieu n'est donc au fond qu'un Jupiter sans justice ni raison, et puisqu'il peut pardonner tous les crimes, pourquoi les hommes sont-ils si malheureux? Ces malheurs n'étant que les effets de leurs vices et de leurs crimes.

Il faut croire que tous ces billets de pardon-là ne sont que des billets de La Châtre, car jamais les hommes ne furent si malheureux que depuis qu'ils ont admis et prêché le pardon des crimes. Jamais le monde ne fut gouverné par tant de haines que depuis qu'ils se sont créé un dieu d'amour. Qu'on suppute tous les crimes, tous les malheurs de l'ancien monde pendant dix siècles, qu'on les mette sur un plateau de la balance, qu'on prenne alors les crimes et les malheurs d'un seul siècle de christianisme du moyen âge pour le mettre dans l'autre plateau, et ce seul siècle sera plus lourd, plus chargé de crimes, soi-disant rachetés par un sacrifice humain, que tous les siècles ensemble de l'antiquité. Bien entendu je n'en excepte pas le Judaïsme d'Esra du second temple, qui a créé un Yéhovah de pardon avec un grand-prêtre. auquel il ordonna d'envoyer, une fois par an, un bouc émissaire chargé des péchés d'Israël, au diable dans le désert.

Le Christianisme n'est qu'un succédané de l'Esraïme. Ce pardon par le grand prêtre était obligatoire. Le pape avec ses indulgences n'en est qu'une contrefaçon; Esra et son école sont les mauvais génies du Judaïsme. Les Juifs, depuis l'avènement de cette nouvelle religion imitée des Persans, ont été vaincus, expulsés, dispersés, non pour avoir transgressé la religion d'Esra, puisque les Pharisiens étaient fanatiques Esraistes, ils n'ont jamais pu se relever un jour malgré toutes les tentatives guerrières de Barkochba, et qu'ils ne se sont conservés que par la loi et la doctrine de Moïse, qui, heureusement à côté des falsifications et des interpolations d'Esra, est restée dans le texte hébreux. A cette loi seule, l'humanité doit toutes ses tentatives de révolte contre le despotisme idolâtre, y compris la *Réforme* et la *Révolution de Quatre-Vingt-Neuf*. Cette dernière était une véritable seconde sortie

d'Égypte, car depuis cette sortie, aucun peuple sauf les Français déistes de 89, n'ont réussi à secouer le joug de l'esclavage et du despotisme.

Cette réponse est déjà trop longue. Je me priverai donc d'exposer la doctrine de Moïse qui se trouve tout au long, les textes à l'appui, dans mon livre, mais je ne puis ne pas répondre à la dernière objection de Céphas. Il se révolte contre l'idée de faire expier quatre générations et même toute une nation pour des crimes impunis par la justice sociale. D'abord Moïse est le premier et *le seul* législateur qui ait défendu à la justice des hommes de punir le père pour le crime du fils, ni le fils pour les crimes du père, loi que les chrétiens n'ont jamais observée, aussi longtemps qu'ils sont restés chrétiens. Mais quant aux crimes non punis par les hommes, *ou pardonnés par leurs prêtres*, Yéhovah ne les punit pas, il laisse au Temps, son seul justicier, de couver les effets de leur causes. *Cette loi universelle est corroborée par toute l'histoire humaine, et sans elle il n'y aurait pas un honnête homme sur la terre.*

Si le crime d'un homme n'était pas puni par les enfants ou par les générations à venir, chaque criminel se dirait : Eh bien ! je veux vivre criminel, à ma guise, courte et bonne, mais cela ne regarde personne ; je paierai de mon corps et de ma fortune si je suis découvert, et cela finira avec moi. Mais il sent d'instinct que cela ne finit pas avec lui. Comment, s'écrie Céphas, des enfants qui ne sont pas encore nés souffriront pour les crimes impunis de leurs aieux ! Je répondrai : un jeune homme se rend complice du crime de prostitution en allant voir une fille qui est la sœur, la femme ou la fille de quelqu'un, oubliant qu'il ne doit faire à son prochain ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse ; cette fille a beau être une prostituée il est son complice. Si de ce crime naît une maladie contagieuse, et cela s'est vu, comment alors la nature peut-elle être si cruelle que des enfants *pas encore nés, mais qui naîtront en dix ou vingt ans de cet homme*, puissent venir au monde maculés, infectés, destinés à souffrir toute leur vie ! Qu'ils protestent donc avec Céphas contre cette loi ; c'est cruel, inhumain.

Mais il y a plus, et ici je suis d'accord avec Céphas pour la loi spirite, non seulement les enfants souffriront de ces crimes non expiés (*jamais pardonnés*), mais les parents morts eux-mêmes souffrent des malheurs qu'ils ont déversés sur leurs enfants, et jouissent avec délices des bienfaits qu'ils leur ont créés par leurs vertus. De là vient que des êtres ordinaires paraissent heureux par les seules vertus de leurs parents ou malheureux par les vices de ces mêmes parents. La mort ne les sépare nullement. Seulement l'expiation s'arrête au bout de quelque temps, tandis que les effets du bien ne s'arrêtent pas. La France jouit encore aujourd'hui et jouira encore longtemps des vertus de Jeanne d'Arc, mais le mal est confiné et s'éteint comme

une torche incendiaire, par l'incendie même. Je pourrais citer mille exemples dans l'histoire; je me contente d'en citer un seul, pris dans l'histoire contemporaine, et ce sera la fin de ma longue réponse.

Louis Bonaparte fut accusé d'avoir tué un sergent de ville et un officier, à Boulogne et à Strasbourg, on lui pardonna;.la société, qu'a-t-elle gagné à ce pardon (loin de moi la pensée de faire de la politique, je reste dans l'histoire)? Le Deux Décembre a coûté la vie à 33,000 hommes, et non trois mille comme au veau d'or du temps de Moïse. De ce coup d'État réussi est sorti Bismarck, lequel, sans le Deux Décembre, n'eût jamais osé faire son coup d'Etat contre la Chambre des députés prussiens. De cet *ultor ex ossibus nostin* est sorti, au bout de dix-huit ans, la guerre de 1870 qui a coûté la vie à 100,000 Français, et cependant Napoléon III pour décharger sa conscience a demandé pardon à Dieu, et le pape, dans la personne de l'archevêque de Paris, lui a donné l'absolution.

Ce pardon a-t-il servi à la mort de 100,000 Français innocents? non, point innocents, car ils étaient coupables au contraire, d'avoir amnistié celui qui viola la loi, et de l'avoir subi pendant dix-huit ans. Si ce n'est là le doigt de Dieu, qu'est-ce donc? Le hasard diront nos athées. Le hasard a dit Pascal, c'est l'anonyme de Dieu quand il ne signe pas. Mais quant à la guerre de 1870, la main de Dieu y est tout entière, y compris le pouce.

Que M. Céphas proteste, le temps s'en moquera comme il s'en est toujours moqué. Pour tout dire en un mot : *Ce n'est pas l'amour qui gouverne le monde, mais la JUSTICE;* en d'autres termes *ce n'est pas Jésus* qui le gouverne, avec l'amour et le pardon, mais *Moïse, et la loi de Dieu qui fut, est, et sera toujours la même pour toute éternité.*

ALEX. WEILL

DIEU EST-IL UN ÊTRE PERSONNEL?

D'après la *Revue spirite*, 1er mai courant, page 273, *Allan Kardec gardant une sage réserve n'aurait jamais affirmé que Dieu fût personnel.* — Cause bien involontaire de cette note et d'ailleurs persuadé que le contraire était l'*a b c* même du spiritisme, nous avons tenu à nous renseigner d'une façon très précise sur le fait avancé et voici ce que nous avons trouvé :

Livre des Esprits : Panthéisme. — 14. Dieu est-il un être distinct ou bien serait-il, selon l'opinion de quelques-uns, la résultante de toutes les forces et de toutes les intelligences de l'univers réunies? — S'il en était ainsi, Dieu ne serait pas, car il serait l'effet et non la cause, il ne peut être à la fois l'un et l'autre. — 15. Que penser de l'opinion d'après laquelle tous les corps de la nature, tous les êtres, tous les globes de l'univers seraient des parties de

la divinité et constitueraient par leur ensemble la Divinité elle-même? — L'homme, ne pouvant se faire Dieu, veut tout au moins être une partie de Dieu (lire le reste...)

La Genèse a tout un long chapitre sur Dieu; nous n'en extrayons que ce qui suit :

13. Dieu est tout puissant. S'il n'avait pas la suprême puissance, on pourrait concevoir un être plus puissant et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on trouvât l'être qu'aucun autre ne pourrait surpasser en puissance, et c'est celui-là qui serait Dieu... 19. Dieu est la suprême et souveraine intelligence, il est unique, éternel, immuable, immatériel, tout puissant, souverainement juste et bon, infini dans toutes ses perfections et ne peut être autre chose.

D'après Allan Kardec donc, 1° Dieu est un « être », c'est à-dire quelque chose d'essentiellement distinct. 2° Il est un être intelligent. Or c'est précisément cela, exactement et uniquement cela, que signifie le mot « personnel ». Allan Kardec reconnaît donc et enseigne la personnalité divine.

D'ailleurs! comment un Esprit si net et si logique n'aurait-il pas admis le moi divin, intelligent et conscient, lui qui affirme et démontre en termes si élevés la sagesse, la raison, la puissance, la bonté divine, la providence, l'utilité, la nécessité de la prière : toutes choses qui présupposent avec la clarté de l'évidence un Dieu personnel, distinct, conscient et intelligent.

Au reste, puisque l'occasion se présente, qu'on nous permette d'en profiter pour répondre au reproche qui nous a été souvent fait d'adhérer trop chaleureusement au spiritisme, d'être les séides d'Allan Kardec, les dupes d'un charlatan...

Si, quant à l'explication des faits médianimiques et des principales conclusions religieuses, philosophiques et autres qui en découlent directement, nous partageons exactement et pleinement la manière de voir d'Allan Kardec, ce n'est point pour des raisons d'autorité ou de témoignages, si respectables et si graves soient-elles, c'est uniquement pour des raisons d'ordre rationnel et scientifique. Avant de nous prononcer, nous avons soigneusement pris tous les renseignements et réuni tous les faits de nature à nous éclairer, et c'est seulement après s'être ainsi informée que notre raison, dans la plénitude de son indépendance, juge unique et en dernier ressort, a porté un jugement définitif. C'est ainsi que, sur la question de la personnalité divine en particulier, nous avons avant tout institué le raisonnement suivant : j'existe, je suis une personne ayant un centre conscient unique et commun de toute pensée, de toute action, et j'estime que c'est là une propriété, un bien qui m'élève fort au-dessus de la matière brute, divisible, inorganique, et Dieu, l'Être des êtres, la cause première de toute unité, de toute intelligence, ne l'aurait pas, serait moins que moi, moins

que l'animal inférieur lui-même, c'est absurde, c'est impossible ! Ou Dieu n'existe point, ou il jouit de toutes les propriétés constitutives de la personnalité parfaite. STREIFF DE MAX.

REMARQUE DE LA RÉDACTION. — Après un examen attentif du chapitre consacré à Dieu par Allan Kardec, dans la genèse selon le spiritisme, page 58 à 63, nous avons jugé prudent et juste de citer les passages qui corroborèrent ce que la rédaction de la Revue a avancé, c'est-à-dire que « le Maître n'a pas résolu la question de *Dieu personnel*, et s'est tenu dans une sage réserve ». Page 58, § 21. « Dans leur état actuel d'infériorité, les hommes « ne peuvent que difficilement comprendre Dieu infini, parce qu'ils sont « eux-mêmes *bornés* et *limités*, c'est pourquoi ils se le figurent borné et « limité comme eux ; ils se le représentent comme un *être circonscrit*, et « en font une image à leur image. Nos tableaux, qui le peignent sous des « traits humains, ne contribuent pas peu à entretenir cette erreur dans « l'esprit des masses qui adorent en lui plus la forme que la pensée. C'est « pour le grand nombre un souverain puissant, sur un trône inaccessible, « perdu dans l'immensité des cieux, et parce que leurs facultés et leurs « perceptions sont bornées, ils ne comprennent pas que Dieu puisse ou « daigne intervenir directement dans les petites choses. »

Après les paragraphes 22 et 23 qu'il faut lire en entier, voici le § 24 : « Qu'il en soit ou non ainsi de la pensée de Dieu, c'est-à-dire qu'elle agisse « directement ou par l'intermédiaire d'un fluide, pour la facilité de notre « intelligence, représentons-là nous sous la forme concrète d'un *fluide intel-* « *ligent* remplissant l'univers infini, pénétrant toutes les parties de la « création : *La nature entière est plongée dans le fluide divin ;* or, en vertu « du principe que les parties d'un tout sont de même nature, et ont les « mêmes propriétés que le tout, *chaque atome de ce fluide*, si l'on peut s'ex- « primer ainsi, possédant la *pensée*, c'est-à-dire les *attributs essentiels de la* « *divinité*, et ce fluide étant partout, *TOUT* est soumis à *son action intelli-* « *gente*, à sa *prévoyance*, à sa *sollicitude ;* pas *un être*, quelque infime qu'on « le suppose, qui n'en *soit* en quelque sorte *SATURÉ*. Nous sommes ainsi « constamment en présence de la divinité ; il n'est pas une seule de nos « actions que nous puissions soustraire à son regard ; notre pensée est en « contact incessant avec sa pensée, et c'est avec raison qu'on dit que Dieu « lit dans les plus profonds replis de notre cœur. *Nous sommes en lui, comme* « *il est en nous*, selon la parole du Christ. ».

Il faut lire la suite du chapitre 2, surtout les paragraphes 29 et 30, pour bien comprendre la pensée d'Allan Kardec ; il y traite ces problèmes d'*insondables :* Ayons confiance en Dieu, dit-il, « *pour le surplus, attendons que nous soyons dignes de le comprendre.* » Cet esprit judicieux et mathématique,

ami de la synthèse, ne pouvait abonder dans le sens d'un Dieu personnel, borné, limité, circonscrit comme l'est celui qui est une personne, qui est une image faite à notre image : il déplorait ces tableaux « *qui peignent Dieu sous des traits humains, et contribuent à entretenir l'erreur dans l'esprit des masses qui adorent en lui plus la forme que la pensée.* » (P. 58 de la Genèse.)

Le Maître, ce clairvoyant, avait à parler à des hommes encore pleins de préjugés et enlacés dans le dogme catholique qui n'existe qu'avec le miracle et la foi sans contrôle ; mais il savait que ses élèves en spiritisme, devenus majeurs, rejeteraient un jour cette robe de Nessus et contrôleraient le Dieu du miracle et de *la grâce* arbitraire si chère à l'église, cette grâce avec laquelle l'absurde devient une réalité.

Le fluide intelligent qui remplit l'univers infini, et pénètre toutes les parties de la création *plongées* dans ce fluide divin composé d'atomes dont *l'action est intelligente*, prévoyante, pleine de sollicitude ; *ce fluide qui meut*, serait-il en réalité, comme on le fait dire aux *Atmistes*, le facteur par lequel tous les phénomènes se produisent ?...

Trouverions-nous chez les *Atmistes* la solution tant cherchée, tant controversée du problème redoutable du principe des choses ? Souhaitons-le, car, en visant le même objectif, et en cherchant à l'atteindre par des routes différentes, nous luttons les uns contre les autres, lorsque la valeur des mots mal interprétés, est la seule cause des divergences qui séparent des hommes faits pour s'estimer et s'entendre.

DIEU ET MATIÈRE CO-ÉTERNELS

Revue du 15 *avril* 1887. — Que M. le rédacteur de l'article en question me permette d'abord de rectifier deux erreurs qu'il y a commises :

1° C'est en mon nom personnel et non en celui des *atmistes* que j'ai parlé à ma conférence.

2° Il est inexact que je n'aie *pu expliquer ce que c'est que la* MATIÈRE : M. Bouvery aurait dû dire simplement que je n'ai pas voulu entrer dans cette discussion et voici pourquoi. Les Spirites n'ignorent pas que depuis longtemps déjà cette question a été tranchée victorieusement par le savant inventeur d'une nouvelle théorie sur les fluides, publiée par articles dans la *Revue*, et acceptée par mes adversaires, au moyen de laquelle théorie appliquée directement à l'explication des apparitions des *Esprits matérialisés*, les sciences de la physique et de la chimie auraient, d'après eux, été mises en défaut. Ce sont des articles dont je recommande la lecture ; on y trouvera des renseignements inattendus dont on pourra faire son profit. En voici quelques-uns :

« Il y a matière *complètement matérielle*, il y a aussi matière *semi-matérielle;*
« il y a *forme fluidique matérialisée* et non rendue *entièrement matérielle*. Il
« y a enfin MATIÈRE MATÉRIALISÉE et MATIÈRE DÉMATÉRIALISÉE. »

L'auteur de l'article du 15 avril conviendra maintenant combien aurait été déplacée une intervention de ma part dans un débat qui, avant moi, avait été *si bien résolu par un savant spirite*.

Je passe à la question si importante qui paraît inquiéter quelques *frères en croyance*.

Eh bien ! oui : Je n'adore en aucune façon ni le dieu de M. Bouvery, ni celui de M. Metzger, ni celui de M. Laurent, etc., etc. ; cela ne veut pas dire que je sois *fataliste*, PUISQUE J'ADMETS LA RAISON EN TOUTE CHOSE.

Enfin, que ces messieurs veulent bien me permettre une dernière réflexion. Pourquoi ces adorateurs convaincus d'un dieu personnel ne veulent-ils pas étendre jusqu'à nous leurs lumières et répondre à nos sollicitations répétées en démontrant, à nous aussi, la réalité de cet Être qui, tout en étant *une personne*, jouit du privilège contradictoire de l'*ubiquité ;* privilège qui défie les données les plus élémentaires de la raison et du bon sens ?

L. VIGNON.

DE LA PERSONNALITÉ DIVINE.

(Voir la *Revue* des 1er septembre, 15 octobre, 15 novembre 1885).

« Jamais le jargon de la métaphy-
« sique n'a fait découvrir une vérité
« et il a rempli la philosophie d'ab-
« surdités dont il a honte sitôt qu'on
« les dépouille de leurs grands mots. »
L. DE LA CLOTURE.

Depuis quelque temps on s'étonne que je n'aie pas encore répondu aux trois articles que M. Fauvety m'adressa personnellement dans la *Revue* aux dates indiquées en tête de ces lignes.

Mon silence étant diversement commenté et personne n'en soupçonnant la véritable cause, je crois de mon devoir de le rompre aujourd'hui, en commençant par faire remarquer à mes honorables critiques qu'ils ont oublié de tenir compte qu'à la date du 15 novembre 1885, époque à laquelle parut le dernier de ses articles, M. Fauvety n'avait pas encore achevé sa démonstration.

Je ne pouvais donc répliquer sans avoir l'air d'interrompre, c'est-à-dire sans commettre une impolitesse grossière. Mais les temps sont changés, car le désistement de M. Fauvety étant aujourd'hui reconnu comme définitif, je puis reprendre la parole sans être taxé d'inconvenance.

***

Avant d'entrer dans la question, je tiens à déclarer que je n'ai jamais été

l'adversaire de M. Fauvety et pour prouver ici même ce que j'avance, je ne tiendrai aucun compte, et cela de grand cœur, des vingt et une lignes de préambule que M. Fauvety a laissé échapper de sa plume, interprète très infidèle de sa pensée (1).

Ceci pour le présent. Il faut en dire autant du passé. En effet, j'ai été de tout temps si peu l'adversaire de M. Fauvety, qu'un beau jour, me faisant illusion sur le sens de deux lettres que j'avais reçues de lui, je me suis empressé de le féliciter avec admiration des idées qu'il m'exposait, et je l'engageai vivement à livrer à la publicité les enseignements qu'il avait bien voulu m'adresser.

Ce n'est pas ma faute si une troisième lettre, conçue cette fois en termes plus explicites, vint me prouver que j'avais mal compris la pensée de l'éminent philosophe et me plaça dans l'alternative ou d'entamer une discussion de principes qui ne pouvait aboutir, ou de garder le silence ; je préférai me taire ; ce qui explique et réfute en même temps le reproche injuste de *contradiction* dont il est question à la 515e page (toujours *Revue* 1885).

***

Je viens au fait.

Il s'agit d'un dilemme posé à l'un de nos amis communs qui avait déclaré peu important de savoir si « le Dieu des religions a une forme déterminée ». (Voir page 336.)

Ce dilemme est ainsi formulé : (page 432.)

1° « Ou bien le dieu des religions a une forme et dans ce cas ce dieu est « un *dieu limité*, c'est un être personnel, lequel, comme tous les êtres per- « sonnels, est dans l'impossibilité de *se trouver* PRÉSENT AU MÊME INSTANT *dans* « *tous les points de l'espace infini.* »

2° « Ou bien le dieu des religions n'a pas de forme, c'est-à-dire n'a pas de « limites, et dans ce cas ce dieu est la négation absolue de toute idée de « personnalité consciente, agissante, toute puissante, libre et PRÉSENTE « DANS TOUTE L'INTÉGRITÉ DE SON ÊTRE AU MÊME INSTANT, *dans tous les points* « *de l'univers.* »

La question ainsi posée n'est du domaine ni de la théologie ni de la spéculation métaphysique, c'est un *dilemme* D'ORDRE PHYSIQUE, et sa solution est du ressort de la géométrie et des sciences physiques ; c'est l'application de ce principe passé à l'état d'axiome : « que l'idée de personne est nécessairement *inséparable* de l'idée de *forme* et par conséquent de l'idée de LIMITE.

***

Nous allons examiner si la solution, telle que la propose M. Fauvety dans

(1) Voir page 513, 1885, de la *Revue Spirite*.

ses trois articles, répond aux conditions d'une démonstration scientifique :

Après avoir donné son opinion sur la manière dont l'ignorance, la critique philosophique et le positivisme scientifique comprennent Dieu (page 513), après avoir identifié Dieu avec la Raison (page 514), après avoir même eu là générosité de me combler de titres les plus flatteurs (ce dont je lui suis très reconnaissant (page 515), après avoir enfin promis de tout me démontrer en temps et lieu (page 516), M. Fauvety entreprend d'abord de « m'expliquer « le problème, si toutefois cela en est un, de la *personnalité divine* ».

« Dieu, dit-il, est lumière et vérité, ou il n'est pas » et il ajoute : « Quand « on a acquis la vraie notion de l'*unité divine*, on possède un critère de cer- « titude qui dissipe toute les obscurités, anéantit toutes les contradictions « et concilie toutes les antinomies, car comme l'a dit Saint Paul (*sic*) : « Il « faut que tout vienne se résoudre dans l'unité. » (page 516.)

Eh bien ! que M. Fauvety me permette de le lui dire : en rédigeant ces lignes, il est allé à mon avis, à l'encontre de son but.

En effet sans m'arrêter à l'aphorisme : « Que Dieu est lumière et vérité ou il n'est pas », conception métaphysique *complètement étrangère* à la solution du dilemme *qui est seul en jeu*, il est indiscutable que si jamais M. Fauvety réussissait à démontrer effectivement la réalité de la personnalité dont il parle, c'est à dire à prouver l'ÊTRE dieu, *conçu dans son unité*, ce jour-là, dis-je, notre éminent philosophe n'aurait fait autre chose, que de fournir un des arguments les plus irrésistibles à ceux qui ont toujours eu intérêt à rapetisser l'idée de la divinité pour l'exploiter à leur profit personnel. Il n'aurait alors réussi qu'à limiter Dieu et, en le limitant, il aurait rendu impossible la démonstration de son ubiquité, dans laquelle se résume toute la question. Enfin, à la grande pensée de l'IMMENSITÉ, de l'INFINI, M. Fauvety aurait, contre sa propre intention, bien entendu, substitué la mince idée d'un RIEN FINI.

*
* *

Je reprends :

Dans le cours d'une démonstration qui, — je ne saurais assez le répéter, — est comme celle-ci *du domaine de la Physique*, il est compréhensible que le professeur, l'écrivain ne se fasse pas faute de citer, à l'appui de son dire, des noms faisant autorité. Ainsi rien n'aurait été plus naturel que, dans la démonstration qui nous occupe, M. Fauvety eût invoqué les noms d'Ampère, de Faraday, d'Hemoltz, de Grove et d'autres physiciens illustres.

Mais, à mon grand désappointement, c'est le nom d'un saint, d'un homme absolument dépourvu de toute notion de physique, c'est le nom de saint Paul que je trouve cité, comme plus loin je rencontre ceux de Jéhova (prononcez Yéhova) et de Moïse.

Je m'explique fort bien l'intérêt qu'après la découverte du Nouveau Monde, ont pu avoir les monarques espagnols et autres à invoquer l'autorité dogmatique de ce SAINT apôtre afin de justifier, aux yeux des peuples abrutis par le mysticisme religieux, la criminelle application de l'esclavage aux troupeaux humains auxquels ils venaient de donner la chasse et qu'ils venaient de subjuguer; mais je ne comprends en aucune manière de quelle autorité peut être à la solution d'un dilemme d'ordre physique, le nom d'un personnage dont l'actif absolument dépourvu de toute espèce de travail scientifique, abonde — par opposition — de maximes de l'ordre que, pour l'édification du lecteur, je vais énumérer ici.

***

MAXIMES ET ENSEIGNEMENTS DOGMATIQUES DE SAINT PAUL.

Épitre aux Colossiens : — « Les esclaves doivent obéir en tout à leurs « maîtres. »

1re épitre aux Corinthiens : — « L'esclave n'a point à s'*inquiéter* de son « état. »

Épitre aux Ephésiens : — « Les esclaves doivent obéir à leurs maîtres *avec* « *crainte et tremblement, comme au Christ.* »

1re épître à Thimothée : — « Les esclaves doivent regarder leurs maîtres « comme dignes de tout honneur, car telle est la saine doctrine de Jésus « Christ et cette doctrine est selon la piété et quiconque en enseigne une « autre est un *orgueilleux* et un *ignorant* (!!!)... »

Épitre à Tite : « Les esclaves doivent plaire en toutes choses à leurs maî- « tres afin d'orner la doctrine du Sauveur. »

Voilà l'autorité invoquée !!!

***

J'en viens maintenant à la citation empruntée à la Bible et qui se trouve au bas de la 518e page :

Les voici :

« Et cependant ne restons-nous pas monothéiste en plaçant uniquement « dans l'unité universelle le moi divin et conscient de l'univers, et définis- « sant Dieu comme le fait Moïse lorsqu'il le nomme Jéhovah ou l'*Être étant*, « c'est-à-dire l'*Eternel* et qu'il le fait se définir lui-même : « *Je suis celui qui* « *suis* » et comme plus tard l'auteur de l'Apocalypse : « *Celui qui est, fut et* « *sera?* »

« Seulement remarquez bien ceci : en définissant Dieu l'ÊTRE conçu dans « son infinitude, nous n'en faisons pas un être particulier, tandis que Moïse « en faisant parler Jéhovah pour le faire se définir lui-même et dicter ses « commandements, le personnifie et l'anthropomorphise. »

En supposant pour un moment que la solution du dilemme sur l'*ubiquité de la personne divine* dépende uniquement de la définition plus ou moins correcte du nom Jéhovah, telle que l'aurait donnée le personnage biblique Moïse, et en tenant compte surtout de l'intérêt qu'il y a à combattre l'influence pernicieuse exercée par le prestige de certaines légendes et de certains noms sur les esprits façonnés au mysticisme religieux (1), je vais démontrer que cette définition du nom Jéhovah, attribuée à Moïse, ne se soutient pas. Je vais surtout démontrer que la vénération attachée à ce nom « INEFFABLE » repose uniquement sur un de ces logogriphes dont se sont, de tout temps, servi adroitement les chefs de religion pour en imposer à l'ignorance des masses toujours prêtes à s'incliner devant l'incompréhensible, je veux dire de ces cervelles dont parle Galilée « de ces cervelles humaines, de « facile acquiescement aux raisons les plus futiles, et d'opiniâtre résistance « aux raisons les plus claires ».

Jéhovah ou plutôt *Ehie-ascer-ehie* ne signifie pas : *Je suis qui je suis*, ni l'ÊTRE, ni L'ÊTRE-ÉTANT, ni *l'Eternel*, ni *l'Être conçu dans son infinitude* pages 518 et 519), comme le croit et l'affirme notre éminent philosophe sur la foi de la traduction infidèle *des Septante* : Ἐγώ εἰμι ὁ ὤν ou sur la foi de cette autre traduction non moins infidèle de la Vulgate : *Ego sum qui sum.*

La signification correcte, précise de l'expression Jéhovah : אֶהְיֶה אֲשֶׁר אֶהְיֶה est textuellement : *Ero qui ero*, c'est-à-dire : *Je serai celui qui serait* (*Je serai qui serai*), laquelle est d'ailleurs la traduction donnée par la Bible polyglotte d'après le texte chaldaïque (Bible polyglotte, t. 1er, Paris 1645).

En vain quelques rabbins et quelques Pères de l'Église ont-ils essayé d'objecter que dans la conjugaison des verbes, la grammaire hébraïque ne dispose pas de la forme du temps présent; que dès lors, faute de mieux, Moïse fut contraint de recourir à la forme du temps futur. Il n'en est rien, cette objection tombe d'elle-même.

En effet, il est vrai que la forme du temps présent manque aux Hébreux, mais il n'en est pas moins vrai que cette forme — toutes les fois que le besoin s'en fait sentir, — est remplacée par l'emploi du participe ou d'un

(1) On oublie trop souvent que le mot *religion* signifie : « Ensemble de *doctrines* et de « *pratiques* qui constitue le rapport de l'homme avec la puissance divine. » M. Fauvety n'accepte pas cette définition de l'Académie et exclut de la religion le mysticisme. D'après ce philosophe la religion est un lien entre les hommes, une institution sociale; c'est son droit comme c'est le mien de prendre les mots d'après leur vrai sens. Quant à mon opinion sur les bienfaits possibles des religions, mon avis concorde avec celui de Benjamin Constant, que je vais transcrire : « Il n'est pas toujours sûr que telle religion « fasse du bien pendant qu'on y croit, mais il est toujours sûr que *toute religion* fait du « mal quand on n'y croit pas. »

adjectif ajouté au substantif ou au pronom sujet du verbe et jamais par le temps futur. Ce que ne disent pas, et pour cause, les quelques rabbins et les quelques Pères de l'Eglise (1)

Je me trompe, je dois convenir que, dans sa grammaire hébraïque, le vénérable rabbin Klein dit que pour représenter le *présent* on se sert tantôt de la forme du *temps passé,* tantôt de la forme du *temps futur*, etc. Seulement, aussitôt que l'occasion se présente de mettre la règle en pratique, le vénérable grammairien n'a rien de plus pressé que de mettre cette règle en défaut et de la répudier carrément.

Voici la preuve :

« Ainsi on ne trouve jamais, écrit-il dans l'appendice de la même gram-
« maire, en marge, la prononciation du nom sacré de Dieu, appelé *quadri-*
« *litère*, composé de הָיָה IL FUT, de הֹוֶה IL EST et de יִהְיֶה IL SERA, qui
« s'écrit toujours JOD, HÉ, VAV, HÉ » etc., etc.

Pas n'est besoin d'être hébraïsant pour voir que dans ce passage ces trois mots, servant à désigner le passé, le présent et le futur du verbe être, ne sont nullement identiques; on constate sans peine que la forme employée pour exprimer *le temps présent n'est point du tout la forme du temps futur*, mais bien la forme du participe ÉTANT telle que nous l'avons indiquée plus haut. C'est ce que nous voulions prouver.

Ce qui résulte de tout ceci, c'est que la confection du mot Jéhovah au futur est intentionnelle, car rien n'aurait empêché l'inventeur ou les inventeurs — s'ils y avaient trouvé leur compte —, de le mettre au *participe* qui sert à représenter le temps *présent;* mais il s'agissait d'en imposer à un peuple demi-barbare et réfractaire aux spéculations de la métaphysique; il fallait, comme je l'ai dit plus haut, frapper l'imagination par l'incompréhensible, par l'ABSURDE (2), il ne fallait pas laisser dans les esprits de place pour le raisonnement.

Supposons un instant qu'un Moïse plus ou moins historique, parlant à ce peuple à la nuque dure (comme on le fait appeler par Jéhovah lui-même)

(1) Ainsi pour exprimer l'idée, Je pense, tu vas, Pierre écoute, il ne viendra jamais à l'idée d'un hébraïsant de dire : Je penserai, tu iras, Pierre écoutera; mais *moi pensant, toi allant, Pierre écoutant,* ce qui est bien différent!

C'est ainsi que si l'inventeur du mot Jéhovah avait eu l'intention de faire dire à Dieu : *Je suis celui qui suis,* il ne lui aurait jamais prêté la phrase : *Je serai celui qui serai,* mais bien celle-ci, « moi étant qui étant ».

(2) Nous savons tous que *l'absurde* n'a pas cessé d'être tout-puissant, même de nos jours. Qui ignore la célèbre boutade d'une âme *en peine* ballottée par la raison d'une part et de l'autre par les absurdités les plus flagrantes imposées au nom de la foi : « Je *crois par ce que c'est* ABSURDE ? »

soit venu lui tenir le langage suivant : « Peuple !... celui qui a fait le soleil,
« la lune et tous les astres, celui qui a fait la terre qui te soutient et te
« nourrit, celui enfin qui a tiré du néant tes premiers parents, cet Être
« surnaturel, tout-puissant, terrible dans ses colères, impitoyable dans ses
« vengeances, vient, par ma bouche, te mettre en demeure de lui livrer une
« part de tes récoltes — la meilleure bien entendu — et bon nombre de tes
« bœufs et de tes moutons les plus gras. »

« Si tu tiens à connaître quel est ce Maître, sache-le pour ton édification,
« ce Maître s'appelle lui-même : « *Je suis qui suis!* »

Que pensez-vous que ferait, en présence d'une pareille moquerie, un peuple, fut-il moins sauvage que ne l'était alors le peuple juif?... Croyez-vous qu'il ne se lèverait pas en masse pour lapider ce *porte-parole* d'un Maître si âpre à la curée et si peu dispos à se faire connaître?

*
* *

M. Fauvety peut voir maintenant que sa définition de Dieu n'est pas conforme à celle qu'il attribue à Moïse, ce qui — non pour moi, — mais pour ceux qui se laissent influencer outre mesure par le prestige de certaines citations, a sa grande importance (1).

---

(1) Il n'est peut-être pas inutile que je justifie ici par une note spéciale mon expression « Un Moïse plus ou moins historique » de tout à l'heure, d'autant plus que mon explication prouvera, une fois de plus, combien il faut mettre de réserve dans le choix des autorités que l'on veut citer à l'appui de ses dires.

Je vais entrer en plein dans l'histoire de l'Égypte, où, à en croire le Pentateuque, — se seraient accomplis les exploits surhumains de ce Moïse, de ce *prétendu* sauveur et législateur des Hébreux.

Et, pour ôter à la critique jusqu'à la velléité d'une riposte, je baserai mes moyens de démonstration sur la méthode invincible, la plus solide en fait d'histoire, la méthode du synchronisme, quoique l'habileté des auteurs du Pentateuque ait tout mis en œuvre pour rendre l'application de cette méthode à peu près impossible.

Ces auteurs si prodigues, en effet, de noms propres, toutes les fois que les noms ne risquent pas de compromettre la valeur de leurs écrits, se sont bien gardés, dans le cas particulier de Moïse, de donner les noms des Pharaons sous lesquels se seraient passés les faits et gestes de ce thaumaturge.

Heureusement, pour le triomphe de la vérité, ce que ces écrivains n'ont pas fait pour Moïse, d'autres ont commis l'imprudence de le faire pour le roi pasteur contemporain de Joseph fils du patriarche Jacob. En effet, Flavius Joseph et les commentateurs attitrés (juifs et chrétiens) de la Bible, se sont tous accordés pour faire remonter à l'année 17e du règne d'Apophis la date de l'élévation de Joseph à la dignité de vice-roi.

Avec une donnée de synchronisme aussi précise, rien n'est plus aisé que de connaître le reste.

Que le lecteur veuille bien accorder son attention aux citations et aux calculs qui vont suivre sans perdre de vue que — soit qu'il s'agisse des Hébreux, soit qu'il s'agisse des

J'aborde maintenant les arguments :

Voici un passage tiré de la page 519 de la *Revue* (année 1885) :

« On verra comment, dit M. Fauvety, en suivant une bonne méthode, on « peut affirmer à la fois, sans aucune contradiction la personnalité de Dieu, « son ubiquité et son infinitude ».

Suivre une bonne méthode est absolument conforme à notre manière de voir. Reste à savoir si, par *bonne méthode* nous entendons, M. Fauvety et moi, la méthode qui prend comme point d'appui les élucubrations spéculatives de la métaphysique, ou la méthode qui a pour base l'observation, l'expérience et le raisonnement rigoureux, et qui, à l'exclusion de tout autre, a pu amener l'homme à pénétrer les secrets les plus profonds de la nature, de la méthode enfin qui, ayant pris comme règle constante de ne jamais laisser déplacer la question, de ne jamais se laisser fourvoyer par le sentiment et surtout de ne jamais faire de concession sur la valeur des mots, a fini par avoir raison des subtilités de l'art de bien dire (la Rhétorique) et des extravagances du mysticisme. Mais je suis peut-être trop exclusif. A côté de la méthode positive et parallèlement à elle, n'y aurait-il pas lieu d'admettre comme également bonne la méthode religieuse?

Le fait est que si l'on s'en tient à l'esprit et à la lettre de la démonstration

---

Égyptiens, — les nombres que je donne se rapportent tous sans distinction à des ANNÉES SOLAIRES *d'une longueur identique*.

Génèse, ch. XLVI, vers. 7. « Et il (Jacob) amena avec soi, en Égypte, ses enfants et les « enfants de ses enfants, ses filles et les filles de ses fils, et toute sa famille. »

Et plus loin :

Exode, ch. XII, vers, 40. « Or la demeure que les enfants d'Israël firent en Egypte fut de « 430 ans. »

Exode, ch. XII, v. 41. «Il arriva donc que, au bout de 430 ans, en ce propre jour-là, toutes « les troupes de l'Éternel sortirent du pays d'Égypte. »

Or, si nous tenons compte qu'il y avait déjà 9 ans que Joseph administrait l'Égypte, et 26 ans qu'Apophis régnait quand le fait de l'entrée des Israélites en Égypte s'est accompli ; et si nous considérons que le règne d'Apophis dura 61 ans, il est de toute évidence que le temps écoulé depuis l'entrée des Israélites, et la fin du règne de ce roi est exactement de.. 35 ans.

Si nous ajoutons à cette première somme celle de la durée du règne d'Anan, successeur d'Apophis.......................... 50 ans 1 mois.

Enfin celle de la durée du règne d'Asseth, dernier roi des Hyksos ou rois pasteurs, comme les appelait Flavius Joseph.................... 49 ans 2 mois.

Nous atteindrons le total de.. 134 ans 3 mois.

qui représentera fidèlement le nombre des années écoulées depuis l'entrée des Israélites en Égypte et le commencement du règne du premier Pharaon de la XVIII[e] dynastie qui suit immédiatement la fin des six règnes consécutifs des rois Hyksos. (Manethon, liste des dynasties égyptiennes.)

Avec ce point de repère il ne nous en faut pas davantage pour connaître avec la plus

M. Fauvety, on se voit forcé de le croire. En effet, dans les 26 pages dont se compose cette démonstration, il n'y a pas une seule page où les expressions de Dieu, Jéhovah, Adam, Moïse, Bible, Jésus, Évangiles, Christ, Saint-Paul, Saint-Jean, Messie, Église, Catéchisme, Père, Fils, Saint-Esprit, Eucharistie, etc., etc., traitées tantôt dans un sens favorable et tantôt défavorable, ne reviennent sans cesse.

Mais pourquoi donc ce philosophe auquel, moi tout le premier, je m'empresse de rendre justice quant à l'érudition, l'intelligence, la droiture de caractère et les intentions, pourquoi dis-je, ce philosophe n'a-t-il pas suivi l'inspiration de sa conscience quand, dans un moment heureux, elle a laissé

---

grande précision historique le nom du Pharaon qui, d'après le dire de la Bible *écrite sous la dictée du Très haut infaillible*, aurait péri noyé dans la mer Rouge en poursuivant Moïse et son peuple.

« Chap. xv, ver. 19e. « Car le cheval de Pharaon est entré avec son charriot et ses gens « de cheval, dans la mer; et l'Éternel a fait retourner sur eux les eaux de la mer ; mais « les enfants d'Israël ont marché à sec au mileu de la mer. »

— ib. vers. 21e. « Et Marie, sœur de Moïse leur répondait: « Chantez à l'Éternel, car il « s'est hautement élevé, il a jeté dans la mer le cheval et celui (Pharaon) qui le mon- « tait. »

L'opération est des plus simples:

Durée totale (nous venons de le dire) du séjour des Israëlites en Egypte...	430 ans
Temps écoulé (comme nous venons également de le démontrer, depuis l'entrée en Egypte et la fin du dernier règne des Hyksos................	134 ans 3 mois
Nombre d'années qu'il nous reste à emprunter aux règnes de la xviiie dynastie pour compléter les 430 ans et trouver le Pharaon sous lequel a eu lieu le passage de la mer Rouge..........	295 ans 9 mois

Or voici ce qu'il appert, de très précis, des listes de Manethon:

Durée du règne du 1er Pharaon de la xviiie dynastie :

	Amenophis I................................	30 ans	7 mois
2me	Thouthmosis II, son fils..	13 ans	
3me	Thoutmosis II, son fils..................	20 ans	7 mois
4me	Amensé (reine régnante, sa sœur)............	21	9
5me	Thouthmosis III (Mœris) son fils..............	12	9
6me	Amenophis II fils de Mœris.....................	25	10
7me	Thouthmosis IV son fils	9	8
8me	Amenophis III (Memnon) son fils.......... ...	30	5
9me	Horus son fils..	38	5
10me	Tmahumot fils d'Horus .... Ramses I, fils d'Horus........................	} 9	
11me	Menephta Ier..........................	32	8
12me	Ramses II son fils..........................	5	5
13me	Ramses III (Sesostris des Grecs fils de Menephtha I et de Twéa........................ ...	68	2
Total de la durée de ces 13 règnes	....	319	11

échapper ce cri de vérité : « La contradiction que signale M. Trémeschini « est irréductible (*sic*) tant qu'on veut réunir dans un être déterminé les « qualités de l'Infini : l'éternité, la toute-puissance, l'immensité ou l'ubi« quité ? » (Page 516, année 1885.)

Eh bien, j'en appelle à la droiture de caractère de M. Fauvety lui-même cette conclusion si vraie, si juste, n'est-elle pas la condamnation la plus catégorique de la proposition rappelée plus haut, savoir : « On verra alors com« ment, en suivant une bonne méthode, on peut affirmer à la fois, sans « aucune contradiction, la personnalité de Dieu, son ubiquité et son infini« tude?.. »

Et s'il en est ainsi, où y a-t-il divergence entre la manière de voir de M. Fauvety et la mienne, quant à l'hypothèse insoutenable d'un dieu-personne, *d'une personnalité divine alliée à la qualité contradictoire de l'ubiquité?*

Il n'y en a aucune, car nous venons d'affirmer ensemble que « il y a con« tradiction *irréductible* toutes les fois qu'on veut réunir dans un être déter« miné les qualités de l'Infini ».

Telle est, en effet, notre manière de voir, et tel est aussi le puissant argument sur lequel nous nous basons pour affirmer que le dieu de M. Fauvety et de tous ne peut être un dieu personnel du moment qu'il est revêtu de la qualité de l'ubiquité.

Par conséquent :

Le nom du Pharaon que la Bible engloutit miraculeusement au fond de la mer Rouge avec toute son armée est Ramsès III, connu et désigné par les Grecs sous le nom de Sésostris, c'est-à-dire le 13e Pharaon de la XVIIIe dynastie qui acheva l'obélisque de Louqsor commencé par son père Ramsès II (c'est l'obélisque qui se trouve aujourd'hui dressé sur notre Place de la Concorde ; toutes les inscriptions sculptées sur la face de l'obélisque tournée du côté des Champs-Élysées appartiennent à Ramsès III) et le fait biblique de cette noyade correspond exactement à la 44e année de son règne.

Or, si nous mettons en regard ce chiffre de 44 ans avec le chiffre de 68 ans et 2 mois tiré de l'histoire *non inspirée*; *mais positive*, de l'Égypte, nous nous trouvons en présence d'un roi qui périt au fond de la mer avec toute son armée, et qui, sans s'être même douté de cette noyade, passe encore 24 ans d'un règne glorieux et paisible au milieu de ses sujets.

Voilà donc la grande autorité, voilà le personnage historique, voilà le Moïse que M. Fauvety invoque dans sa démonstration. Il faut admettre que l'éminent philosophe qui connaît évidemment par cœur toute l'histoire sacrée du peuple de Dieu, ignorait les détails que ma note a pour but de lui apprendre.

Ces détails ont leur importance. Puisque le Pharaon Ramsès III ne s'est pas noyé en poursuivant Moïse; n'est-on pas en droit d'en conclure que la prétendue histoire de ce prophète et de ses exploits en Égypte est un conte, une fable combinée dans un but facile à deviner ?

C'est ce que je tenais encore à démontrer.

Il est certain qu'il doit être pénible pour les esprits pétris de mysticisme de renoncer à cette idée de la personnalité divine dans laquelle nous avons été tous bercés et élevés; mais il faut cependant se décider ou à admettre un dieu parfaitement d'accord avec la raison et la science, ou renoncer à regarder Dieu comme la plus sublime expression de l'immensité, ce qu'évidemment ne veut pas M. Fauvety.

*
* *

Heureusement qu'en dehors de la question des principes, tout cela ne tire pas à conséquence : Peu importe, en effet, au bonheur de l'homme et à la prospérité de la société humaine que la *raison d'être des choses* dépende d'un être personnel ou d'une entité impersonnelle. La condition indispensable à ce bonheur, à cette prospérité est la certitude bien établie par l'observation et par la *méthode du raisonnement rigoureux*, que l'immortalité du moi-conscient n'est point une hypothèse, c'est la conviction que l'homme est dans le présent ce qu'il s'est fait lui-même dans le passé (1) et qu'il sera à l'avenir ce qu'il se fait présentement.

Quant à la question des principes, c'est autre chose. On ne peut pas admettre, en effet, qu'un honnête homme, mis en présence de prétendues vérités qui révoltent la conscience, garde le silence : celle de l'ubiquité d'un être personnel est de ce nombre, et mon article publié par la *Revue* le 15 juillet 1885 n'eut d'autre but que de mettre en relief ce défi *mille fois séculaire* jeté à la raison, au bon sens.

M. Fauvety m'a fait l'honneur de répondre à cet article; c'était aujourd'hui mon devoir de répliquer.

TREMESCHINI.

AU SUJET DE MA RÉPONSE A M. VIGNON

Messieurs : Le compte-rendu de ma réponse à M. Vignon (*Revue* du 15 avril) prête à l'interprétation que voici; vous dites : « M. Bouvéry se concrète ainsi : Dieu est *tout*, tout en n'étant pas ce qu'on est convenu d'appeler matière » ce qui me pose en panthéiste, et je suis le contraire.

Selon moi, Dieu est absolument distinct de notre esprit dont il est le créateur ; si cela n'était pas, notre individualité immortelle serait anéantie; l'un et l'autre doivent se sentir, se connaître, raisonner, agir librement et individuellement, chacun dans sa sphère.

J'ai dit : « *Dieu est : — tout en n'étant pas de ce qu'on est convenu d'appeler*

(1) Il n'y a pas d'*idées innées gratuites ; car « on ne sait que ce qu'on a appris.* »

matière. » En parlant de ceux qui ont accusé Jésus d'avoir été néfaste au progrès de l'humanité, je m'adressais à ceux qui, partageant les idées de M. Vignon, ont applaudi sa conférence sur ce sujet.

Je ne puis discuter avec les atmistes, mon travail n'étant pas *inséré intégralement* dans la *Revue*, car on ne peut critiquer et juger une chose impartialement si elle n'est considérée sous toutes ses faces; la discussion est forcément close, pour ne pas devenir byzantine. Je l'espère, j'achèverai et publierai mon travail qui comprendra une étude sur le transformisme *absolu*, — théorie qui, selon moi, envahit dans une trop grande mesure l'esprit des spirites; je joindrai à cette étude celle que je viens de faire sur les immortalistes athées. — Dès lors les critiques des atmistes auront leur raison d'être, les pièces du procès étant sous leurs yeux et ceux du public, lequel jugera en connaissance de cause : si les atmistes ont raison, je m'inclinerai volontiers devant la vérité.

E. Bouvéry.

LES ESPRITS FRAPPEURS

Messieurs et F. E. S. Voici un fait de manifestation spontanée, qui eut lieu en mai 1884, dans la maison de M. Henry, propriétaire à Amont, Haute-Saône ; je donne textuellement son récit :

« Le 22 mai, à 2 heures du matin, nous fûmes tous subitement réveillés par un bruit semblable à celui que ferait une personne en frappant des mains l'une contre l'autre. Ce bruit sortait d'une pièce contiguë à ma chambre à coucher; or il n'y avait personne; ce bruit se répéta trois fois, par intervalles d'une seconde environ, et par trois coups à chaque fois. Je pris une lumière, pénétrai dans la chambre et l'inspectai minutieusement; n'apercevant rien, je me remis au lit, me demandant quelle pouvait être la cause de ce bruit. Trois coups qui paraissaient être produits à l'aide d'une baguette, sur la porte de la cour, m'obligèrent à arrêter mes hypothèses. Tout le monde se leva, car on avait entendu comme moi. Ma femme et mes deux filles, effrayées, quittèrent leur chambre et vinrent, toutes tremblantes, me rejoindre. Je crus immédiatement avoir affaire à des voleurs, sans réfléchir qu'ils ne se seraient pas annoncés de cette manière. Je pris mon fusil, une lanterne sourde, et me dirigeai à la hâte vers le côté où ce bruit s'était produit. Je ne remarquai rien; la porte était fermée intérieurement, telle qu'elle l'était le soir ; je tournai doucement la clef, j'ouvris brusquement, et regardai en écoutant, je ne vis, ni n'entendis rien; désappointé, je regagnai ma chambre, me demandant quelle pouvait être la cause de ce bruit, et me recouchai engageant ma femme et mes filles à faire de même, quand, à nouveau, trois coups de baguette se firent entendre plus précipités et plus vio-

lents que les premiers. Ne pouvant m'en expliquer la cause, je ne voulus pas me déranger.

Cependant sur les instances de ma femme et de mes filles, je repris mon fusil, et vins me poster devant la porte. Après cinq minutes, le même bruit recommençait et je fus d'autant plus émotionné que ces coups étaient donnés sur la porte même contre laquelle j'étais en sentinelle. J'ouvris et fis le tour de la ferme, comme la première fois, et ne vis, ni n'entendis rien. Je m'assurai si le chien (un gros chien de garde) était dans sa niche, il y était, en vigilance et n'avait point aboyé, quoiqu'il eût bien pu entendre le bruit. Arrivé près de la porte, je tirai un coup de fusil pour indiquer que nous étions de bonne garde, la refermai à clef, et retournai dans ma chambre où les miens m'attendaient, transis de peur. Il était alors trois heures et demie du matin. Après une conversation de quelques instants, relativement à ces bruits, et n'entendant plus rien, nous regagnâmes chacun notre lit, non sans être terrifiés par le phénomène qui venait de se passer, sur lequel nous nous perdions en conjectures. »

Comme on le voit, M. Henry n'avait aucune idée de ce qu'était le spiritisme, il ne le connaissait même pas de nom; bien des fois depuis, j'ai eu l'occasion de lui parler, et jamais il n'a varié sur le récit que je vous fais. Le sachant un peu sceptique, je me hasardai néanmoins à lui démontrer la cause de ces faits, à l'aide du spiritisme, n'y ayant vu, depuis sa première confidence, qu'une manifestation spontanée des Esprits. Après un entretien dans lequel il me parla de choses intimes, que la discrétion ne me permet pas de dévoiler, M. Henry m'avoua que ce qui s'était passé chez lui pouvait très bien être ce que j'en disais; il rendit hommage à mes appréciations impartiales.

Si les adversaires du spiritisme avaient ces manifestations qui se produisent aussi bien chez l'incrédule que chez l'adepte, il y aurait beaucoup plus de croyants, le fait brutal étant un argument *ad hominem*.

A. HENRY, à Graix.

GUÉRISON D'UN OBSÉDÉ

Avant la fin de septembre 1886 M. Martin père, cultivateur à Léguevin, lieu de Sarraillé, constatait qu'un profond changement se produisait dans l'état mental de son fils, Jean Martin, âgé de 23 ans.

Ce jeune homme affecté récemment d'une fièvre muqueuse dont il était complètement rétabli, avait repris son travail; sa santé redevenue bonne comme autrefois, rien ne faisait prévoir qu'elle pût être atteinte de nouveau. Cependant, sans un trouble, sans un accident, Jean Martin, d'un naturel gai

et expansif, devint tout à coup sombre, silencieux, taciturne; son regard atone et fixe semblait se perdre dans le vague; il paraissait être sous l'empire de préoccupations inconnues.

Sur les conseils d'un médecin, il fut envoyé à Toulouse pour suivre un traitement hydrothérapique à l'établissement des Néothermes, mais peu de jours après, son état empira; il tomba dans une immobilité complète, devint insensible à tout ce qui se passait autour de lui, et, les yeux constamment portés en avant, semblait appeler quelqu'un dont il attendait l'arrivée.

Son frère Antoine vint le voir à Toulouse. En l'apercevant, Jean, saisi tout à coup d'une violente commotion, poussa ce cri : *Enfin, je t'attendais!* et, en même temps, il couvrit son frère d'un regard si profond et si étrange, que celui-ci en fut effrayé.

Le même soir, ramené à Léguevin pour être soigné dans sa famille, Jean accapara totalement son frère; attaché sans cesse à ses pas, ses yeux toujours fixés sur lui, il semblait le tenir sous une complète fascination. Il ne parlait que rarement, et par monosyllabes provoquées par les questions d'Antoine qui, seul, avait conservé de l'ascendant sur lui. Il agissait, se levait, ne marchait et ne prenait de la nourriture, que sur l'ordre de son frère. Ce dernier venait-il à s'absenter, Jean cessait de voir, de parler, d'agir, plongé dans une catalepsie générale d'où rien ne pouvait le faire sortir. Ordres, observations, prières de ses parents, tout était inutile; il ne voyait rien, n'entendait rien, restait complètement isolé au milieu de tout ce qui l'entourait. Son frère reparaissait-il ? immédiatement, il attachait de nouveau ses yeux sur lui, l'enveloppait, l'absorbait de telle sorte qu'Antoine disait, en racontant ces détails : *Il ne vit que de moi et par moi.* Cet état durait depuis un mois et demi et plusieurs médecins ayant été inutilement consultés, on cherchait à distraire le malade, à le faire travailler, en faisant vaguement espérer un soulagement, une guérison, peut-être ? plus ou moins prochaine.

Les traitements de deux somnambules consultées restèrent sans résultat. En désespoir de cause, un membre de cette famille, Mme..., née Martin, domiciliée à Toulouse, vint prier, le 12 novembre dernier, M. Sentis, médium, de s'occuper de ce cas extraordinaire, à la plus prochaine séance de notre cercle.

Déclaration. — Nous, soussignés Martin père et Antoine Martin fils, domiciliés à Léguevin, lieu de Sarraillé, déclarons que la relation qui précède touchant la maladie dont a été affecté Jean Martin, notre fils et frère, est entièrement exacte dans tous ses détails et conforme aux renseignements que nous avons nous-mêmes donnés, le 13 de ce mois, dans notre domicile, à Léguevin, à MM. Sentis et Cadaux, membres du cercle spirite de Toulouse.

Nous certifions, en outre, que, depuis le 4 février dernier, Jean Martin, complètement guéri, a repris son caractère, sa gaîté et ses occupations ordinaires, à notre grande satisfaction, et que, depuis cette époque, nous n'avons plus remarqué en lui le moindre symptôme pouvant rappeler l'étrange maladie dont il a été atteint pendant quatre mois ; nous en remercions Dieu !

Nous certifions aussi que Jean Martin n'a jamais eu conscience de son état ; de plus, il ignore encore complètement aujourd'hui ce qu'il était et ce qui s'est passé en lui pendant ce temps. Nous affirmons ce qui précède sincère et véritable, en signant la présente déclaration.

A Léguevin, le 24 mars 1887.

MARTIN père et MARTIN ANTOINE fils.

Dans notre séance du 13 novembre dernier, nos guides, consultés sur le cas de Jean Martin dont il s'agit, nous répondirent que : « nous nous trou-« vions en présence d'une obsession des plus graves, produite par un « Esprit qui exerçait sur ce pauvre jeune homme une vengeance prémé-« ditée, en raison des tortures que, dans une précédente existence, Jean lui « avait infligées avec certains autres, aujourd'hui Esprits incarnés dans le « même milieu. »

Nous devions moraliser l'esprit obsesseur jusqu'à ce que, revenu à de meilleurs sentiments, il eût complètement abandonné sa vengeance et cessé son action sur ses victimes. Le même jour, cet esprit évoqué, nous commençâmes l'œuvre de moralisation et la continuâmes pendant quatorze séances consécutives, du 13 novembre 1886 au 19 février 1887. Instructions, sages conseils, exhortations, raisonnements, prières, tout fut mis en œuvre pour amener cet Eprit à l'oubli et au pardon ; la tâche fut laborieuse.

Dès les premières évocations (1), nous fûmes aisément convaincus, soit par les intuitions, soit par les visions des médiums, soit par les aveux, parfois involontairement échappés à l'esprit obsesseur, énergique et intelligent, que nous avions devant nous le spectacle frappant d'une vengeance acharnée poursuivie par lui, depuis l'époque où *florissait* en Espagne la Sainte Inquisition ; il avait été horriblement torturé et mis à mort par ceux qu'il obsédait aujourd'hui ; il accomplissait une œuvre de légitime vengeance qu'il ne pouvait ni ne voulait abandonner, qui ne devait cesser qu'à la mort de ses victimes (2). Après les tortures qu'il avait souffertes par eux, *lui*, *innocent*, il était devenu

(1) Ces évocations ont successivement été faites par divers médiums de notre cercle, de facultés ou d'aptitudes bien différentes.

(2) Les deux frères Martin, car il les influençait également tous les deux, et, tôt ou tard, d'après lui, Antoine Martin, l'aîné, devait succomber sous la continuelle fascination de son frère.

leur justicier inflexible et implacable et sa justice devait s'accomplir jusqu'au bout malgré nos efforts et nos fraternelles exhortations.

A la douzième séance, après que nous eûmes, avec l'aide de nos guides, évoqué devant lui le souvenir de ses précédentes incarnations, et celle dans laquelle il avait été torturé n'en était que la conséquence fatale, l'Esprit obsesseur, rentrant en lui-même, parut réfléchir profondément. Il comprit sans doute des choses auxquelles il n'avait jamais pensé jusqu'alors, puisque, dès ce moment. il commença à manifester de meilleurs sentiments. Un mieux sensible se manifesta la semaine suivante dans l'état de Jean Martin, l'obsédé qui, d'après les renseignements envoyés par sa famille, commença à sourire et à caresser une petite fille de son frère pour laquelle, avant sa maladie, il avait une tendresse toute particulière.

Depuis lors, l'Esprit obsesseur, accablé de remords et docile à nos dernières exhortations, a entièrement abandonné sa victime ; dans l'espace il cherche à racheter un passé de haine et de vengeance, il se prépare à une vie nouvelle, toute de charité et de dévouement. Nous avons lieu de croire à la sincérité de cet Esprit. Les résultats obtenus prouvent que notre œuvre a porté ses fruits.

A la grande joie de ses parents, à la profonde surprise de tous ses amis et des habitants de Léguevin, le 4 février dernier, Jean Martin, complètement guéri, ainsi qu'il résulte de la déclaration d'autre part, reprenait ses travaux ordinaires de laboureur, n'ayant conservé de cette longue période de quatre mois ni conscience ni souvenir. Son frère aîné, dont il semblait absorber l'existence et qui, sous cette fascination de tous les instants dépérissait à vue d'œil, a repris, lui aussi, sa bonne santé d'autrefois. Dans la visite que nous avons faite à cette famille de travailleurs, le dimanche 13 mars 1887, nous avons pu nous convaincre nous-mêmes que tout était rentré dans le calme et la tranquillité qui régnaient dans ce milieu avant les jours d'épreuve.

Toulouse le 2 avril 1887.

SENTIS ET CADAUX, *du Cercle de la morale spirite.*

LE SPIRITISME EN ALGÉRIE.

Dans ma dernière lettre, je vous disais : on s'occupe beaucoup du spiritisme, non seulement à Alger, mais encore dans les environs ; je vais vous en donner une preuve.

Le Fondouck, à trente kilomètres d'Alger, est une petite ville de 1.500 habitants. Un spirite médium typtologue, qui habite un village non loin de là, avait essayé d'y faire quelques prosélytes ; nul n'étant prophète dans son

pays, il avait obtenu peu de succès. Je reçus l'invitation de lui prêter mon faible appui et partis d'Alger pour ce village où nous fîmes une petite réunion ; tout marcha à ravir. Une jeune fille que je magnétisai devint voyante, séance tenante, et nous dit qu'elle pourrait être magnétisée, par la suite, par deux des personnes présentes.

Le lendemain, une trentaine de personnes étaient réunies pour assister à une séance spirite, dans une chambre assez spacieuse. On me prévint et je n'eus pas grand'peine à le voir, que la plupart des assistants venaient pour s'amuser. Je ne sais ce qui se passa en moi, mais il s'y fit une transformation quelconque, car, timide comme une jeune fille, quand il me faut parler devant trois ou quatre personnes étrangères, je m'exprimai avec conviction et force au sujet de notre croyance à un Dieu juste, bon, meilleur cent fois que le meilleur père de famille ; je parlai de l'iniquité de la croyance dans les peines éternelles, de la charité que nous devons avoir les uns pour les autres sans distinction de races, de cultes ni de position sociale. Le fait certain, c'est que la plupart des physionomies, de rieuses et moqueuses qu'elles étaient, devinrent sérieures et attentives.

Nous avons fait ensuite la prière du commencement des réunions spirites, que je connais par cœur, puis demandé des évocations pour les personnes qui ont bien voulu se mettre à la table; toutes ont réussi.

Enfin, ayant expliqué, en quelques mots, ce que c'était que la médiumnité, chacun voulut interroger la table pour savoir s'il était médium; aucune des personnes présentes n'y manqua, et même, elles furent en chercher d'autres.

A la fin de la séance, je magnétisai deux jeunes filles dont l'une s'endormit tout de suite; nous n'avons pu vérifier sa lucidité.

Parmi les dispositions médianimiques des assistants indiquées au moyen de la table, il y en eut plusieurs portées au magnétisme pour les hommes, et un plus grand nombre pour le somnambulisme, parmi les femmes qui étaient aussi nombreuses que les hommes à la réunion.

Le soir, retour au village de M.... Le médium, malgré la continuation de la pluie battante qui avait duré toute la journée, et plusieurs autres personnes de Fondouck, nous avaient accompagné ; nous fîmes une nouvelle séance spirite. Le médium de la veille étant endormi, se montra plus lucide.

Voici le passage d'une lettre écrite le 5 décembre, *quatre jours après mon voyage*.

« En vous écrivant, je voulais vous donner des nouvelles de notre jeune médium. Hier soir M. M... l'a endormie et nous avons eu de bien beaux résultats.

Au Fondouck, *il y a réunion* deux fois par semaine. Il paraît qu'on y prend goût et c'est un nommé C... qui en est le promoteur ; il a une conviction si profonde que tout le monde en est étonné, d'autant plus qu'il y a trois semaines il ne croyait à rien. »

Quelques jours après on m'écrivit une nouvelle lettre, dans laquelle on me disait : « Quatre personnes habitant l'Alma sont venues au Fondouck pour assister aux séances spirites. »

Pour moi, c'est une grande satisfaction de pouvoir semer quelques consolations dans ces cœurs désespérés par l'athéisme ; une foule d'honnêtes gens ne demandent qu'à croire au spiritisme, si l'enseignement qui en provient est juste et raisonnable. J. Trésorier.

Suite : Me voici à Oran, depuis une vingtaine de jours, après avoir habité Alger pendant plus d'une année ; Alger possède beaucoup d'attraits pour un spirite. On s'y occupe de notre doctrine, dans la ville et aux environs.

Je puis, maintenant que je ne l'habite plus, vous relater un fait que je n'ai point écrit pendant que j'y étais, de crainte que l'on supposât que je voulusse m'en faire une réclame, en vue d'une spéculation, ce qui est le contraire de ma pensée.

Voici le fait : Pendant la belle saison, de mai à septembre, la musique du théâtre donne des concerts populaires dans un charmant square planté de bambous hauts comme des chênes, de palmiers, de cocotiers, etc. Au milieu du square, un kiosque brillamment éclairé abrite la musique qui joue de 8 heures à 10 heures du soir. Un millier de chaises sont placées autour du kiosque, pour permettre aux auditeurs commodément assis d'entendre la musique.

J'étais assis à quelques pas de trois dames seules que j'avais déjà vu plusieurs fois : l'une âgée, la mère, et deux jeunes filles ; deux messieurs, que je n'avais jamais vus, vinrent se placer devant ces dames, je faisais face aux uns et aux autres ; car la lumière du kiosque me fatiguant la vue, je tournais le dos à la musique.

Tout à coup, je vis l'une des jeunes demoiselles se lever et jeter un regard indigné à l'un des deux messieurs qui la regardait d'une façon inconvenante ; elle retourna sa chaise ; ce monsieur se retourna de même et continua à la regarder de la même façon incivile.

Indigné de cette manière de faire, je fis un appel à mes esprits protecteurs, les priant de mettre cet individu dans l'impossibilité de continuer son manège d'homme mal appris, et je sentis se produire en moi une grande force magnétique ; ce monsieur se prit la tête, comme pour en dégager une forte pression, il la renversa sur un arbre qui se trouvait derrière lui, la bouche ouverte, dans une position peu gracieuse.

Son compagnon le regardait, ahuri, et quelques personnes qui l'avaient remarqué restaient également étonnées, ne comprenant rien à ce qui se passait ; moi-même, je vous l'avoue, je fus surpris d'un effet aussi foudroyant, car j'avais fixé l'individu une fraction de seconde ; mon regard s'était simplement croisé avec le sien.

L'homme resta endormi pendant l'intermède et le morceau suivant (environ 25 minutes), à la fin duquel il se réveilla. Il voulut recommencer son manège, mais je fis un second appel à mes fluides, et l'effet fut encore plus foudroyant que la première fois ; il dura pendant ce second intermède, suivi d'un morceau de musique. Il paraît qu'il en eut assez, car à son réveil, il dit quelques mots à son compagnon et se retira promptement avec lui, sans même jeter un regard sur la jeune fille, cause inconsciente de ce fait magnétique.

Voilà, me disais-je, ce que peuvent nous aider à produire nos bons amis de l'espace, lorsque nous voulons faire le bien ou empêcher le mal.

9 avril 1887. TRÉSORIER.

LES PENSÉES DE CARITA

XVI. LA RAISON — Tout le monde l'a honorée ; elle a été le soutien de bien des désespérés que l'adversité accablait.

De nos jours, elle est plus estimée encore ; elle a devant elle l'avenir à préparer. Les ombres du passé sont dissipées par son flambeau puissant, moins élevé mais plus directement utile que celui de la foi.

La raison est notre meilleure conseillère dans les entreprises de ce monde. Elle est le plus bel apanage de l'esprit humain en quête de la vérité.

Dieu a voulu que la raison fût notre guide sur cette terre ingrate où les désillusions, les désenchantements, les peines naissent à chacun de nos pas. Sans elle, nous errons, ballotés par tous les vents contraires. Elle est la boussole de la vie.

Voyez comme les cultes ont été punis de n'avoir pas su allier la foi à la raison !... Leurs conquêtes sur les âmes eussent été plus grandes et plus durables si, à côté des vérités qu'ils enseignent, ils avaient su repousser l'erreur née du fanatisme. Un peu de raison eût suffi pour échapper aux monstruosités que le moyen âge a enfantées.

La foi religieuse, sans le secours de la raison, conduit fatalement au mysticisme effréné ; la raison, sans le secours de la foi qui l'illumine par instants, est souvent précaire et misérable.

Oh ! quand les âmes prendront pour guide la raison éclairée, consciente,

elles seront bien près d'atteindre le summum de leur perfectionnement ici-bas.

Mais un souffle de vraie raison parcourt la terre, non pour y faire germer les fleurs d'amour et de vertu qui sont généralement filles de la foi, mais pour y ouvrir des sillons que le laboureur humain exploitera et qui lui donneront avec usure les produits nécessaires à son existence physique, intellectuelle et morale.

Les peuples les mieux doués de raison se tiennent à l'écart des excès que la frivolité des uns, la brutalité des autres engendrent forcément.

Raison, fais ton chemin sur la terre. Tu n'es pas la déesse qui doit remplacer le Créateur, mais tu es sa confidente, et c'est par toi que nous apprendrons de mieux en mieux la vérité.

XVII. Le sentiment. — Il est utile aussi, le sentiment ; utile, certes ! et indispensable au bon fonctionnement de la société.

Une société privée de sentiment ne se laisserait pas absolument conduire par la raison.

Celle-ci est trop intelligente pour ne pas comprendre que l'amour, foyer généreux qui éclaire et ranime les âmes, doit activer les connaissances humaines et faire resplendir l'avenir de l'humanité. La raison froide ne conduirait à rien ; elle a besoin d'être échauffée par le sentiment comme d'être illuminée par la foi. C'est ainsi que tout se tient dans l'admirable chaîne de nos facultés.

La nature nous dit que des formes brillantes ont été créées pour le bonheur de nos yeux ; la raison nous dit de faire connaissance avec la famille des êtres et des choses ; le sentiment prête à tout sa grâce rêveuse.

Permettez-moi une démonstration.

Vous regardez un nid d'oiseau. La raison vous dit :

— Comment ce petit nid a-t-il été créé ? Avec quelle délicate attention les parents du jeune oiseau ont préparé ce doux berceau qui le protége, abrité sous le feuillage, contre les rayons du soleil et toutes les intempéries. S'il y a de la divinité dans les créations du génie, il y a aussi quelque chose de Dieu dans la vigilance et l'amour de cette jeune mère qui a fait, avec des brins d'herbe, une couche délicieuse à son enfant.

Mais le sentiment va plus loin que la raison ; il devine, derrière l'instinct qu'on attribue à l'animal, l'intelligence créatrice, l'anneau mystérieux qui relie ces êtres rudimentaires aux êtres supérieurs.

Le sentiment va plus loin que la raison, avons-nous dit. — Oui, parce que la raison ne juge que d'après ce qu'elle voit, tandis que le sentiment scrute les secrets de la loi divine.

Si vous n'aviez, sur votre terre, que la raison sans la foi, sans le senti-

ment généreux qui vous pousse à aimer, à seconder, à secourir vos semblables, hommes, mes frères, vous ne seriez pas heureux.

Il faut que le sentiment rayonne, quand la foi conseille, quand la raison étudie.

Voyez ces enfants sur leur couche misérable : ce sont les enfants du pauvre.

La raison vous dit bien qu'il faut les secourir, que tout ce que vous faites pour l'un de vos semblables rejaillit sur l'humanité tout entière. Mais la raison est quelquefois égoïste, elle a besoin d'être dirigée par le sentiment qui vous demande de panser les plaies humaines et qui vous met des larmes dans les yeux.

Ne craignez pas le sentiment; éclairez-le.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE : Le premier mai, malgré notre appel et un temps superbe, un nombre de spirites assez restreint s'est réuni au cimetière d'Ivry, l'ancien, pour inaugurer le tombeau du capitaine Bourgès ; le groupe Poulain y était grandement représenté par des dames et par MM. Auzeau et Boyer que l'on trouve toujours présents lorsqu'il s'agit d'honorer les morts ; ces derniers ont fait éloquemment l'éloge du regretté capitaine.

Une foule de personnes venues au cimetière pour apporter un souvenir aux chers disparus, attirées par la parole vibrante des orateurs, se sont groupées autour de nous, écoutant avec recueillement les discours de nos amis qui les intéressaient au plus haut point. M. Leymarie a démontré que la famille et les premiers amis de M. Bourgès manquant à l'appel, notre délégation suffisait pour les représenter et qu'au demeurant nous, remplacions avantageusement la famille corporelle et les oublieux, les intelligents ayant toujours préféré la famille spirituelle, celle qui a de profondes affinités avec eux. Or, capitaine Bourgès était un intelligent qui avait fait son choix.

Une pierre levée porte cette inscription : 1820-1886 — *Le capitaine Bourgès fut un spirite convaincu, un propagateur infatigable de ce grand principe et loi, la réincarnation.*

Les lettres sont peintes en vert et l'entourage aussi ; sur ce dernier sont placées plusieurs couronnes ; dans le milieu, des arbustes entourent des pensées aux couleurs variées. Merci aux souscripteurs qui nous ont permis d'élever à un frère ce modeste tombeau.

M. LE COMTE CARLO SIGISMONDO FRESCHI est décédé, très âgé, à Cordovado, Italie ; son frère, spirite comme lui, le secondait dans la propagande que cette estimable famille a toujours fait pour démontrer la réalité des phénomènes et de la philosophie spirite. Après le *colonel baron Daviso*, le comte *Freschi* : les spirites si dévoués de la première heure s'éteignent peu à peu, nous laissant le pieux souvenir de leur œuvre utile et humanitaire ; à nous de leur succéder et d'être dignes de nos aînés.

M. *Joannes Jo ephus Proome*, spirite sincère, homme dévoué à la cause, s'est désincarné à Ostende, Belgique, à l'âge de 67 ans, le 26 avril 1887 ; ses obsèques civiles ont eu lieu au milieu d'un nombreux concours de spirites et d'amis. A ce frère, donnons la meilleure de nos pensées, pour lui prouver toute notre sympathie.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e ANNÉE — No 11 — 1er JUIN 1887.

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

(*Voir la Revue du* 1er *avril* 1887.)

Pépin et Charlemagne établirent leur puissance temporelle en leur léguant des états importants. En 1073 Grégoire y prit le nom de pape ; et à l'époque des croisades, l'Eglise de Rome, appuyée par la valeureuse chevalerie occidentale, arriva à l'apogée de sa puissance ; l'Eglise grecque, ne voulant pas plier sous l'absolutisme toujours croissant de l'Eglise de Rome, s'en sépara définitivement en 1053 ; depuis lors elle a toujours été inférieure à l'Eglise romaine, parce qu'elle n'a jamais été indépendante.

En examinant les dogmes du catholicisme nous avons vu que la déification de Jésus-Christ avait déterminé les dogmes du péché originel et de la Rédemption ; nous avons énuméré les sérieuses objections que soulèvent les mystères de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation de la deuxième personne divine, et de la Rédemption du genre humain.

Quant aux sacrements, le Baptême, que l'Eglise déclare si obligatoire, paraît n'avoir été dans le principe qu'une formalité constatant l'admission des catéchumènes dans le christianisme ; l'administration du baptême aux adultes et non aux enfants prouve que le dogme du péché originel n'avait pas l'importance que l'Eglise lui a donnée depuis. Quant à l'Eucharistie, nous avons soutenu que la consécration du pain et du vin n'était que la figure matérielle de la doctrine de Jésus-Christ, véritable nourriture de l'âme, ce que saint Jean paraît avoir ainsi compris, en omettant de parler de la consécration du pain et du vin le Jeudi-Saint, et en donnant de grands détails sur l'allégorie du pain de vie que Jésus-Christ fit à ses auditeurs à Capharnaüm, laquelle jette une certaine lumière sur cette question. Quant à la confession, nous avons dit qu'elle n'a pas été instituée par Jésus-Christ, malgré quelques paroles de lui, citées à l'appui ; parce que aucun des apôtres, ni des pères de l'Eglise, ne parlent de la confession auriculaire qui a été

établie dans le moyen âge en suivant la progression de la puissance papale.

L'Eglise romaine a imité les anciennes théocraties, elle affirme que son origine est divine, elle relève son culte par des fêtes et des pèlerinages ; elle a combattu avec violence et cruauté ses adversaires ; dans le moyen âge, elle a rendu quelques services en aidant à la civilisation des peuples barbares d'Occident ; mais depuis que l'invention de l'imprimerie a vulgarisé les lumières, elle a été très souvent en lutte avec les peuples soumis à sa doctrine ; et de plus en plus les peuples modernes, à l'imitation des Grecs et des Romains qui n'avaient pas de corps sacerdotal, cherchent à se débarrasser de sa tutelle.

Au commencement du XIVe siècle, les souverains d'Europe, plus éclairés que dans les siècles précédents, commencèrent à réagir contre cette théocratie romaine qui menaçait leur indépendance ; on peut dire qu'elle succomba dans son séjour à Avignon ; mais la papauté conserva sa puissance spirituelle jusqu'à la réforme de Luther qui lui enleva le tiers de son empire. Elle tâcha de réparer cet échec en resserrant encore sa discipline pour maintenir la foi dans son empire restreint.

Depuis un siècle la Papauté a été fortement troublée par les révolutions de France et d'Italie ; en dernier lieu elle a perdu tous ses États ; et de nos jours sa puissance spirituelle est rudement menacée par les progrès de la libre-pensée. Nous avons vu que tous les souverains qui ont combattu le protestantisme ont échoué, et que dans les temps modernes tous ceux qui ont combattu le catholicisme ont réussi. Il y a deux siècles les États catholiques romains étaient partout les plus puissants ; depuis lors ils ont partout décliné ; tandis que les États protestants, alors peu importants, ont tous plus ou moins progressé depuis, y compris la Russie schismatique. Cet effet général provient de ce que le protestant, plus libre dans sa religion, prend l'habitude de se diriger lui-même dans tous les actes de sa vie, tandis que le catholique romain, toujours bridé et dirigé par sa religion, ne sait pas aussi bien se conduire lorsqu'il est livré à lui-même dans la vie pratique.

Les croyances religieuses ont une grande influence sur les caractères ; le culte protestant étant raisonné et basé sur la libre interprétation des écritures, développe peu l'imagination et l'enthousiasme ; il en résulte que ses adeptes, calmes et réfléchis, jugent convenablement les affaires de la vie, et sont tolérants dans les discussions.

Le catholicisme dirige ses fidèles en excitant leur imagination et en déterminant en eux un entraînement irréfléchi ; il tient leur esprit constamment occupé et tendu par mille prescriptions sévères, par des menaces terrifiantes ; il tâche de lui enlever autant que possible le temps et la faculté de réfléchir. Les vrais catholiques sont formalistes, passionnés, souvent fébriles, rarement

calmes, ce qui les prédispose mal aux choses qui demandent du jugement, de la réflexion, de l'observation, de la prévovance et de l'esprit de suite ; ils sont pétulants, agissent par saccades et sont peu propres aux grandes vues. En outre les catholiques,imbus de l'intolérance et de l'infaillibilité prétendue de l'Eglise, sont intolérants dans les discussions et prévenus en faveur de leurs idées bonnes ou mauvaises.

Cela nous explique la faiblesse des peuples catholiques qui ne savent ni user de la liberté, ni diriger leurs affaires, lesquelles deviennent de plus en plus difficiles et compliquées dans notre époque.

L'Eglise appuie son absolutisme religieux sur les prétendus droits que Jésus-Christ lui a légués, et surtout sur ce qu'elle est indispensable aux nations, qui sans elle tomberaient dans l'immoralité et les révolutions permanentes. Mais nous voyons précisément le contraire ; les peuples catholiques sont plus immoraux, plus révolutionnaires, plus entraînés dans de fantastiques systèmes, en un mot, font plus souvent fausse route que les peuples protestants, parce qu'ils n'ont pas été préparés à user de la liberté, principale force des temps modernes. Les Français ont grand besoin de faire leur éducation sous ce rapport. Le catholicisme, par son influente autorité, leur communique le luxe et l'oisiveté, et non l'économie et le goût du travail. Les schismes si dangereux pour l'Eglise romaine, qui ne peut maintenir son prestige sans l'unité de croyance, sont insignifiants dans les religions évangéliques, ce sont plutôt d'utiles concurrences pour faire le bien. L'infaillibilité tuera l'Eglise romaine, parce que, sans se déjuger, elle ne pourra évoluer suivant les progrès humains. Pour affirmer sa valeur et son droit, le catholicisme s'appuie sur son ancienneté : combien de théocraties anciennes ont vécu plus que lui. L'Eglise prétend que ceux qui croient aux faits historiques et aux descriptions de la géographie qu'ils n'ont pas vus, doivent à plus forte raison croire ses assertions infaillibles ; nous avons démontré la naïveté de cet argument. L'Eglise,en plaçant ses dogmes fondamentaux sous le voile du mystère, nous fait voir combien elle redoute les investigations qui mettraient à jour leur invraisemblance. Enfin les instincts de l'homme lui apprennent toutes les choses nécessaires à son être ; les dogmes catholiques, non seulement ne sont pas dans ses instincts, mais ils leur sont antipathiques ainsi qu'à sa raison ; et si Dieu n'a pas mieux éclairé l'homme sur une forme précise de religion, c'est qu'il a voulu qu'il la trouve lui-même.

Nous avons dit que l'éducation congréganiste est bonne pour les écoles maternelles et primaires, où les enfants ont plutôt besoin de soins que d'études sérieuses ; mais qu'il n'en est pas de même pour l'enseignement secondaire fait par des prêtres réguliers, dont l'éducation a été en partie

absorbée par les études et les exercices de leur ministère; ils sont généralement moins versés que les professeurs laïques dans les sciences élevées; habitués aux arguties superficielles de la scolastique, ils expliquent mal et fouillent peu le fond des questions; leur enseignement, plus littéraire que scientifique, développe l'imagination et le sentiment au détriment du jugement et de l'esprit d'observation.

Cet enseignement, généralement destiné aux classes aisées, qu'ils flattent ainsi que leurs élèves, est plus brillant que solide; il en sortira des hommes bien élevés, quelques orateurs ou poètes: mais peu ou point de savants, de penseurs sérieux et de travailleurs; leurs élèves auront une certaine tendance aux fonctions publiques, mais une propension marquée à la présomption, à l'oisiveté et aux inconvénients qui en résultent, qu'ils commnniqueront aux classes inférieures. Les religions évangéliques et les démocraties également basées sur le suffrage des citoyens, s'entendent toujours; il n'en sera jamais de même du catholicisme et des démocraties qui représentent deux courants contraires. Le clergé, qui vise toujours à diriger les classes aisées, ne cherche pas à instruire et à relever les classes inférieures; il n'a aucune connaissance des lois économiques, il ne peut communiquer à ses élèves que des idées fausses à ce sujet. Lorsque des élèves cléricaux se vouent à l'industrie et au commerce, ils y apportent rarement les aptitudes nécessaires; malgré une certaine bonne volonté, il leur arrive très souvent de faire fausse route et d'échouer dans leurs affaires entreprises avec plus de présomption et d'engouement que de capacité. Nous avons parlé de la prospérité des Juifs, due à leur habileté et à leur union; sous certains rapports, les protestants les imitent et progressent.

Quant aux peuples catholiques, tout décline chez eux, commerce, industrie, finances, politique, moralité, etc.; ils présentent tous les symptômes des peuples en décadence; ce qu'on ne peut attribuer qu'a l'éducation et à l'influence cléricales qui, en faussant leur jugement, en a fait des obscurantistes, des sceptiques, des matérialistes, des utopistes, des révolutionnaires, des pusillanimes, etc., peu propres aux choses utiles; c'est la principale cause du malaise incurable qui règne en ce moment, qui nous fait redouter de plus grandes crises.

Nous avons fait ressortir l'inutilité et les inconvénients des ordres religieux contemplatifs qui tendent à appauvrir et à dépeupler les États, et par contre l'utilité des ordres de femmes hospitalières. Quant aux rapports de l'Eglise et de l'État, une nation a toujours le droit de s'emparer des biens immobiliers de toute institution, hôpital, établissement national supprimé, comme en étant le légitime propriétaire, à plus forte raison de ne pas salarier les fonctions supprimées.

CONCLUSION. — Le progrès est la loi de l'humanité; pour qu'il puisse se développer, il faut qu'il jouisse d'une certaine liberté ; mais l'éducation et la doctrine catholiques l'entravent et l'étouffent.

En conséquence, les gens indépendants et tous ceux qui désirent le progrès s'éloigneront de cette religion oppressive et obscurantiste qui se montre hostile au développement intellectuel et progressif de l'humanité, quoiqu'elle s'impose comme émanée de Dieu. Nous l'avons combattue par une énergique discussion, mais nous désapprouverions toute violence employée contre elle et son clergé ; la foi de ses nombreux fidèles est respectable, quoiqu'elle leur voile les inconvénients de cette religion. Il est à désirer que les peuples s'éclairent et l'abandonnent sans secousse, effet qui commençait à se manifester dans le siècle dernier, mais nos violences révolutionnaires lui ont valu un retour d'affection ; en cela n'imitons pas nos pères, bornons-nous à la discuter avec calme et persévérance, et dans quelques années on en verra les résultats manifestes. On ne manquera pas de nous dire : L'humanité ne peut pas se passer de religion, comment remplacera-t-on le catholicisme ? Nous répondrons, par une religion basée et interprétée librement d'après l'Esprit et non d'après la lettre de l'Evangile, avec l'appui des communications des esprits reconnus bons après mûr examen. En suivant cette voie nous ne risquons pas de faire fausse route, car Dieu et les esprits nous éclaireront de plus en plus sur cette importante question.

Mais ne cherchons pas à préciser la forme que pourra revêtir la nouvelle religion ; nous pouvons seulement préjuger qu'elle n'aura pas de corps sacerdotal tendant toujours à la théocratie, ce qu'évitèrent les Grecs et les Romains qui ne s'en trouvèrent pas plus mal.

On reviendra peut-être à la religion familiale, ou divisée en divers groupes ; et qu'importent quelques différences de croyances parmi des fidèles ayant tous en vue le bien, et dont la religion, libre, n'aura ni culte, ni prières officielles, bonnes seulement aux peuples primitifs dont il faut frapper l'imagination et les sens ; son devoir principal consistera dans les œuvres utiles à tous, en vue de plaire à Dieu. Ainsi que les diverses sectes protestantes qui ne sont pas hostiles les unes aux autres, les sectes de la religion nouvelle seront en concurrence pour faire le bien. L'humanité, dirigée ainsi par l'esprit évangélique et par les bons esprits, pourra, sans appréhensions timorées, marcher droit vers la vie future que ses instincts lui font pressentir meilleure que celle-ci.

AMY.

L'ÉCRITURE AUTOMATIQUE ET LA SCIENCE

(Voyez *Revue spirite* des 15 novembre et 15 décembre 1886).

I. — Des circonstances indépendantes de ma volonté ne m'ont pas permis de publier plus tôt la fin du travail que j'ai commencé, l'année dernière, dans cette *Revue*, sur l'écriture automatique ou mécanique. Je vais, aujourd'hui, donner la conclusion de mes précédents articles.

Je disais (n° du 15 décembre) qu'un singulier phénomène se présentait chez certains médiums. Non seulement, ajoutais-je, quand un de ces médiums écrit automatiquement ce n'est plus sa personnalité ordinaire et de tous les jours qui se manifeste, mais c'est une personnalité (nous disons un *Esprit*) qui, aujourd'hui, par exemple, signera *Pierre*. Demain, ou dans huit jours, lorsqu'il plaira enfin au médium d'écrire, cette même conscience changera de style et se présentera sous le nom de *Paul*. Un peu plus tard, elle suggérera au médium l'idée de signer *Jacques* et s'exprimera autrement qu'elle ne le faisait lorsqu'elle disait être *Pierre* ou *Paul*. Voilà déjà trois personnalités différentes. On peut en obtenir davantage. Cependant, six mois après *Pierre* reviendra et nous recevrons une communication ayant la plus grande analogie avec celle portant le même nom donné naguère... Je concluais ainsi : Que pensent de ces faits les hommes de science? et j'offrais de donner des preuves. Je vais les présenter aujourd'hui.

II. — Le médium qui va être mis en scène se soucie peu de la publicité. Vivant au fond de la province, étranger au monde, ayant beaucoup souffert dans le combat de la vie, qui a été particulièrement rude pour lui et souffrant encore, ce médium tient à rester inconnu. Je me bornerai à le nommer ici : *Madame X...*

Depuis l'année 1880, Mme X..., dont la santé, par parenthèse est assez bonne, bien que ses nerfs, en ce moment surtout, soient d'une grande sensibilité; depuis 1880, dis-je, ce médium a obtenu plus de *neuf cents* communications au moyen de l'écriture automatique. J'ai été presque toujours témoin du phénomène et j'ai pu constater que, durant les expériences, Mme X... était parfaitement éveillée. En outre, il m'a également toujours été possible de soutenir une conversation avec elle, tandis qu'elle écrivait. Il y a donc eu, au cours de la plupart des séances d'écriture automatique, deux actions intelligentes accomplies à la fois par la même personne : l'action d'écrire dans un style tout autre que son style habituel et l'action de s'entretenir, en même temps, avec moi ou avec les autres personnes présentes. Je crois qu'il est difficile de trouver là une trace quelconque de suggestion mentale.

Il est bien entendu que dans cette quantité considérable de communica-

tions, écrites par la même main, il n'y a pas autant de signatures que de documents obtenus. Mais on y trouve environ soixante signatures différentes. Quelques-unes sont au bas de plus de cinquante communications.

Si, maintenant, on réunit en séries les divers *échantillons* de style donnés par chacune de ces communications, on est forcé de reconnaître que plusieurs genres s'y trouvent représentés. Il faut ajouter toutefois que certaines personnalités différentes ont à peu près la même façon de s'exprimer. Il est donc indispensable de réunir en un seul groupe, et sans se préoccuper de la diversité des signatures, toutes communications dont le style offre le même aspect, le même caractère. Par ce procédé nous réduisons à beaucoup moins de *soixante* (nombre des signatures) le chiffre des groupes. Il n'en est pas moins vrai qu'une distance considérable sépare les différents groupes que nous venons ainsi de constituer et que les personnalités appartenant, par exemple, au groupe *poétique* ne ressemblent en aucune façon aux personnalités appartenant au groupe *religieux*, etc. Quant à la forme de l'écriture, elle n'a aucun rapport avec l'écriture ordinaire du médium ; mais elle n'est pas toujours la même, dans toutes les communications automatiques. Dans la plus grande partie de ces communications (850 environ sur 900) l'écriture ne change pas. Dans une cinquantaine d'autres il n'est point possible de reconnaître qu'elle émane de la même main. Parmi ces cinquantes communications, on peut retrouver une dizaine de types différents d'écriture. Cependant ces types ne caractérisent jamais bien longtemps les personnalités par lesquelles ils se manifestent d'abord. Lorsqu'une personnalité se présente pour la première fois, elle a généralement une écriture spéciale ; si elle revient souvent, l'écriture prend, peu à peu, la forme automatique la plus fréquente. La main du médium donne donc : 1° l'écriture normale habituelle ; 2° l'écriture automatique différente de l'écriture normale ; 3° plusieurs types divers d'écriture automatique ne se ressemblant pas entre eux et ne ressemblant pas davantage à l'écriture normale ou à l'écriture automatique la plus commune. Mais quand bien même il arrive à l'écriture d'une personnalité nouvelle de se modifier, *son style ne se modifie pas* ; il reste tout entier tel qu'il s'était présenté au début. Je ne parle que pour mémoire de l'orthographe qui est presque toujours correcte et ressemble à celle du médium.

Ceci établi, il ne reste plus qu'à fournir quelques exemples.

III. — La première fois que Mme X... écrivit, ce fut à Paris, en 1880, le 21 janvier, une heure du matin.

Cette dame avait assisté, deux heures avant, à une séance d'expérimentation, dans un cercle spirite. Un médium avait dépeint à Mme X... le frère de celle-ci, mort la même année. Une personne présente avait alors engagé

Mme X... à essayer d'obtenir des communications au moyen de l'écriture automatique.

Rentrée chez elle, cette dame essaya. Elle écrivit au bout de quelques minutes la communication suivante :

« Ma sœur chérie, je suis vraiment avec toi. Je suis si heureux de ce que
« tu possèdes la faculté de communiquer avec moi ! J'ai été content, très
« satisfait que tu aies eu l'idée de t'asseoir à la table. Cela m'a été un
« moyen de manifestation. N'emploie pas, je t'en prie, la faculté que tu pos-
« sèdes d'écrire à des séances qui ruineraient ta santé. Sois heureuse le plus
« longtemps possible. Je t'aime et te servirai de guide autant que je le
« pourrai. Je te suis toujours, partout où tu vas. « *Signé* : E... »

Ce document est classé dans le groupe des communications *familières*, et, comme j'ai essayé de le faire comprendre plus haut, toutes les communications de ce genre, malgré la diversité des signatures, se ressemblent un peu comme style. En voici une autre, assez différente pourtant, signée du grand-père du médium :

30 janvier 1880. — « Pour se faire une conviction solide, mes enfants, il
« faut aller lentement. Si l'on se lance à corps perdu dans des idées nouvelles,
« il peut se faire que les espérances soient trompées et qu'ensuite on soit
« obligé de rebrousser chemin. Gardez-vous d'excès de zèle, car il peut se
« faire que cet excès vous entraîne dans d'autres plus grands. Je te vois
« ennuyée, ma fille, ennuyée pour beaucoup de choses ; prends patience et
« que celui avec qui tu dois finir tes jours soit patient lui aussi... Si vous
« avez véritablement le désir de rester en communication avec nous, ne
« doutez pas des esprits qui vous aiment et qui ne désirent que votre bien.
« *Signé* : MICHEL R... »

Ces lignes ont été écrites, d'après les notes qui les accompagnent et que j'ai sous les yeux, à deux heures et demie du matin. La communication ayant été lue à haute voix par le médium, celui-ci reprit le crayon. Immédiatement il obtint les lignes suivantes qui sont d'un style absolument différent. Elles ont été classées dans le groupe des communications *poétiques*.

« Il y avait, dans un grand jardin, une petite fleur qui se cachait à tous
« les regards ; les plus vigilantes recherches n'auraient pu la faire décou-
« vrir, blottie sous ses feuilles et dérobant à la lumière ses pétales bleues.
« Elle enviait souvent le sort des roses qui recevaient chaque matin les
« baisers des papillons, des beaux papillons de toutes les couleurs. Elle
» enviait aussi les tubéreuses dont le parfum enivrant attirait les prome-

« neurs, et se demandait pourquoi personne ne faisait attention à elle. Et se « voyant un objet de haine et de mépris pour tous, elle pleurait. On aurait pu « voir son calice entr'ouvert rempli par une goutte d'eau si pure qu'aucune « perle précieuse ne saurait être aussi belle. Certes, en ce moment, elle était « bien plus belle que ses compagnes qui la dédaignaient. Un rayon de soleil « pénétra à travers les feuilles sous lesquelles elle se cachait et, tout étonné « du parfum qui s'émanait de la fleurette, il en fit son amante, sa bien-« aimée. Ainsi les trésors du cœur valent mille fois davantage que les tré-« sors resplendissants de beauté. « Signé : Alida ».

Il n'y a pas à s'occuper ici de la fraîcheur du tableau présenté, ni de la poésie qui s'en dégage. Il faut se demander, en se plaçant au point de vue de M. Myers, par quel phénomène étrange la même main peut, dans un quart d'heure, écrire *sans ratures* les deux communications, si peu semblables l'une à l'autre, qui précèdent? Mais voici une autre communication d'Alida (qui était sur la terre une amie du médium), communication donnée le 4 février suivant. Entre les deux communications, j'en trouve 19 autres, signées de différents noms, car en ce moment-là, le médium, à ses débuts, écrivait beaucoup. Cependant Alida revient et donne ceci :

« Lorsque le soleil réchauffe la terre et que les fleurs commencent à « entr'ouvrir leur corolle, avez-vous remarqué ou entendu ce qu'elles se « disent? Moi je l'ai entendu. Leurs voix ressemblent à une musique et ce « qu'elles chantent nul ne peut le comprendre. Vous passez près d'elles sans « entendre leur doux chant. Pourtant elles aiment et veulent être aimées. « C'est leur chant d'amour qui s'envole avec leur parfun. Ces fleurs qui « attirent nos regards seraient heureuses si on les aimait; mais peut-on les « aimer lorsqu'on les brise pour avoir le plaisir de les enfermer dans un « appartement où elles manquent d'air, où elles sont privées des principes « de vie. Ne brisez jamais une fleur ; la fleur c'est la femme ; comme elle, « elle souffre. Laissez-la au grand air, à la douce brise qui la caresse, aux « baisers du papillon. Souvenez-vous qu'elles sentent comme nous les « souffrances qui leur sont données pendant la journée qu'elles ont à vivre « et qu'au moins durant ce temps il faut les laisser au bonheur qui peut « leur arriver. »

Il me semble qu'il est facile de reconnaître le style, le caractère sentimental et la délicatesse de touche de la personnalité d'Alida dans ce second morceau. Cependant, aussitôt après l'avoir écrit, la main du médium se remet à l'ouvrage et le grand-père que nous avons vu plus haut, et dans une autre soirée, précédant Alida, revient pour dire :

« Mes enfants, un long espace de temps nous sépare du moment où nos
« croyances seront mises au grand jour, où le voile qui recouvre les yeux
« des incrédules tombera pour toujours. Les savants ruineront leur santé,
« leur vie s'éteindra avant qu'ils aient pu arriver à convaincre. Mais lorsque
« la vérité se sera fait jour, alors les hommes seront forts, patients et bons
« pour leurs semblables... « Signé : MICHEL R... »

Inutile de faire remarquer combien est grande la différence de style dans ces deux derniers morceaux. Si les personnalités ne sont pas *réelles*, il faut avouer que le médium a une organisation psychique bien singulière.

Nous laisserons Alida pour nous occuper d'une autre personnalité classée, elle aussi, dans le groupe des *Esprits poétiques*. Il s'agit de *Cornélius*, se disant Irlandais, mort en 1880. Cette communication est du 17 novembre de la même année et porte le n° 206. Le style, quoique appartenant au même genre que celui d'Alida, possède un caractère spiritualiste qui le distingue tout particulièrement.

« Les beaux jours s'en vont bien loin et l'oiseau qui avait construit son
« nid d'amour l'abandonne maintenant pour aller chercher ailleurs la cha-
« leur qui le fait vivre et le duvet qui doit servir à façonner sa demeure. Il
« est doux quand l'hiver arrive de pouvoir s'en aller bien loin où brille un
« beau soleil et où règne un éternel printemps. N'est-il pas vrai que nous
« ressemblons à ces oiseaux émigrants? Quand le froid de la mort nous
« glace, il est bon pour un esprit pur de s'envoler bien haut. Voyez-vous
« l'éternel printemps des espaces! Aspirez-vous à venir y vivre avec nous
« de cette vie débarrassée de tout ce qui fait nos chagrins. Ah! soyez forts
« et fidèles et supportez patiemment vos épreuves, puisque vous savez ce
« qu'il y a plus loin. « Signé : CORNÉLIUS. »

Nous retrouvons la même personnalité neuf mois après. De nombreuses communications ont été obtenues depuis, car nous arrivons à celle portant le n° 338. Cornélius cependant revient avec son style imagé et dit, le 27 août 1881:

« L'oiseau d'un vol rapide s'enfuit au loin vers l'endroit où sont ses affec-
« tions; ainsi la pensée déploie ses ailes vigilantes et revit d'avoir pu se
« retrouver un moment près de ceux qu'elle aime. N'est-elle pas vraiment
« belle cette faculté qui nous fait nous retrouver près de ceux qui nous sont
« chers ? L'espérance est son but brillant et lumineux. C'est l'étincelle cha-
« toyante miroitant de toutes les vives couleurs des perles les plus précieu-
« ses; c'est le trésor des âmes affligées, c'est le repos du cœur... La pensée
« est l'oiseau qui s'envole; ainsi ai-je fait! « Signé : CORNÉLIUS. »

Le 23 octobre suivant (*communication* 369), Cornélius écrit encore :

« Toute fleur se fane; toute joie n'a qu'un temps. Ainsi les moments de « bonheur s'envolent bien vite et s'effacent comme les mots tracés sur le « sable. Mais le souvenir reste, souvenir qui rafraîchit, qui réconforte dans « les moments d'ennuis. Moi j'aime à revenir, par la pensée, vers les époques « pleines de joie. Cependant rien n'est comparable au bonheur de l'esprit « libre de toute entrave; aucune joie ne peut lui être comparée. Mais c'est « un bonheur de revenir en arrière vers ce passé qui nous a donné l'espé- « rance et qui nous a fait meilleurs par la comparaison du passé et du pré- « sent. Aimez-vous toujours et souvenez-vous que c'est la meilleure des « joies. Si la fleur se fane et tombe ne laissant rien après elle qu'une tige « flétrie ou désséchée, au moins nous avons le souvenir qui ne meurt « jamais. « Signé : Cornélius »

Si l'on rapproche ces trois communications de Cornélius, données à trois dates différentes; si l'on considère surtout comme vraie l'affirmation que je vais faire, à savoir que le médium, lorsqu'il a écrit la seconde, n'avait pas lu la première depuis le moment où celle-ci était sortie de son crayon, et ne pouvait, par une raison semblable, se souvenir de la seconde lorsqu'il a écrit automatiquement la troisième; si l'on veut bien, dis-je, comparer ces trois communications, on reconnaîtra facilement qu'elles sont identiques dans le fond et qu'elles émanent de la même personnalité. Mais rapprochons quelques lambeaux de phrases pris dans chacune : « *L'oiseau qui avait cons-* « *truit son nid d'amour l'abandonne... Quand le froid de la mort nous glace, il* « *est bon pour un esprit de s'envoler bien haut*) première communication). « *L'oiseau d'un vol rapide s'enfuit au loin vers l'endroit où sont ses affections...* « *La pensée est l'oiseau qui s'envole, ainsi ai-je fait !* (deuxième communica- « tion). « *Moi j'aime à revenir par la pensée aux époques pleines de joie. Cepen-* « *dant rien n'est comparable au bonheur de l'esprit libre* », etc. (troisième communication). On le voit, mêmes images, mêmes pensées, même personnalité, par conséquent. La théorie de la conscience somnambulique de M. Myers nécessiterait l'existence, dans l'hémisphère droit du cerveau, de cases *littéraires*, si je puis dire, ayant chacune son caractère spécial. Dans le cerveau de M. X..., ces cases seraient en assez grand nombre et l'on ne pourrait point s'expliquer pourquoi, sans motif appréciable, la case *Cornélius* s'ouvrirait, plutôt qu'une autre, lorsque cette personnalité se présente inopinément. Car, je dois ajouter, à ce propos, que le médium, lorsqu'il écrit automatiquement, ne fait point précéder cet acte d'une invocation quelconque, ni d'une prière. Le médium prend, tout simplement, un crayon, du papier, et il attend. Vient qui veut; et toujours une personnalité se manifeste. — (*A suivre.*) Alexandre Vincent.

LES EXPÉRIENCES HYPNOTIQUES

Le Radical du jeudi 31 *mars* 1887. — Un de nos confrères s'élève avec une certaine véhémence contre ce qu'il appelle *l'hypnotisme de salon*, et s'indigne des exhibitions de sujets faites par quelques praticiens de la nouvelle science devant un auditoire privé.

Commençons par lui donner pleine et entière raison et ajoutons, bien que cela puisse paraître paradoxal, que personne n'est plus opposé à ces démonstrations que les docteurs hypnotiseurs mêmes qui les pratiquent.

Nous avons assisté à une séance intime d'hypnotisme au cours de laquelle M. le docteur Bérillon a développé dans une fine causerie cette thèse qu'il a victorieusement soutenue.

Ce n'est pas en effet pour répondre à une curiosité, un peu trop promptement qualifiée de malsaine, que les opérateurs consentent à expérimenter dans de semblables conditions.

Loin de là.

Il s'agit purement et simplement d'enlever à la réputation de l'hypnotisme, ce cachet de merveilleux à outrance et de surnaturel, qui en donne une idée absolument fausse et le fait considérer comme un proche parent de la magie et de l'alchimie, sciences fantasmagoriques et déclassées qui donnèrent cependant naissance à deux branches puissantes et saines, la physique et la chimie.

Il s'agit de nier ces racontars aussi fantastiques que fantaisistes qui nous montrent l'hypnotiseur dans le rôle d'un traître de mélodrame, dominant l'âme et le corps de la malheureuse victime qu'il endort, et en faisant le jouet de ses mauvais instincts, l'instrument de projets criminels.

M. Bérillon a prouvé que le misérable assez lâche pour abuser de cette puissance momentanée, en ordonnant à son sujet de commettre un acte sanguinaire, tomberait lui-même dans son propre piège.

Le complice inconscient qu'il se serait donné serait le plus dangereux des complices.

En effet, le sujet étant sensible aux suggestions hypnotiques ne reste pas (comme on le prétend à tort) sous l'influence unique d'une seule et même personne.

L'hypnotiseur peut, il est vrai, le rendre insensible aux suggestions des autres pendant un certain temps, mais tôt ou tard la chaîne invisible se brisera et un autre arrachera au sujet endormi le secret de l'acte criminel qui lui a été imposé.

C'est là une chose éminemment utile à dire et qui diminuera la terreur

secrète quasi superstitieuse qu'inspire cette science à beaucoup de personnes.

D'autre part, ces expériences toujours inoffensives et sévèrement maintenues dans les limites de ce que tout le monde peut voir et entendre sans subir une impression désagréable, ces expériences prouvent qu'il n'y a aucun danger à s'y soumettre et qu'elles ne provoquent de fatigue que si l'opérateur les prolonge à l'excès.

Plusieurs sujets délivrés de souffrances effroyables, de douleurs névralgiques, de contractures qui paralysaient leurs membres, avaient tenu à prouver leur reconnaissance à M. Bérillon en se prêtant aux expériences qu'il a présentées dans cette réunion intime.

Ces personnes n'ont rien d'anormal, elles n'ont ressenti ni fatigue, ni troubles et n'ont pour leur hypnotiseur qu'un sentiment de gratitude bien naturel.

Leur vue et la vue des phénomènes auxquels ces sujets donnent lieu n'a été ni effrayante, ni répulsive, elle n'a pu que rassurer l'auditoire, lui faire prendre l'hypnotisme en amitié et donner à ceux qui souffrent le courage d'essayer de ces moyens que les docteurs hypnotiseurs appuient toujours d'un traitement normal et d'un régime emprunté à la thérapeutique courante.

L'HYPNOTISME.

Le *Trait-d'Union*, journal de Mexico, s'exprime ainsi :

Le spiritisme et l'hypnotisme sont à l'ordre du jour. Douglas Home a remué Paris et le général D. Refugio Gonzalez met à Mexico tous les esprits en branle.

Dimanche dernier, 27 février 1887, il a donné sa première séance d'hypnotisme, dans la maison sise au numéro 3 du callejon de las Cruces. Un grand nombre de savants sérieux et de journalistes assistaient à cette séance. Tous se sont retirés émerveillés des expériences du général Gonzalez, qui marche sur les traces des maîtres dans la mystérieuse science de la suggestion. Il a reproduit, en effet, la plupart des expériences faites jusqu'à ce jour par les magnétiseurs en renom, et dont nous avons eu, plusieurs fois déjà, l'occasion de parler dans ce journal.

Il résulte du succès du général Gonzalez que nombre de nos confrères ne rêvent plus que de *suggestion* ; que leurs lecteurs se laisseront entraîner par le courant et que la sybille de Cumes ou les mages de Chaldée, arrivant ici demain, ne s'y trouveraient nullement dépaysés.

Mais ce qui nous préoccupe surtout, ce sont les résultats pratiques qu'on

pourrait obtenir par l'application raisonnée de ces sciences mystérieuses. Nous vivons à une époque positive, et dans toute étude, si chimérique qu'elle semble, nous cherchons le côté utilitaire. Déjà M. Charcot a pu faire tourner au profit de la thérapeutique certains phénomènes d'hypnotisme ou de suggestion. Mais voici qu'une carrière nouvelle s'ouvre aux fervents des expériences extra-naturelles. Il s'agit, non plus de guérir des malades, non plus de s'en prendre au physique, mais de transformer le moral des sujets. Il s'agit d'appliquer la suggestion et l'hypnotisme à l'éducation artistique.

Voici comment on a essayé d'utiliser ce que nous appellerons « l'hypnotisme artistique. » L'expérience s'est faite à Liverpool : Le sujet, une jeune fille nerveuse et impressionnable, ne possédant aucune notion de dessin, est assis à côté d'un médecin, l'agent psychique. Elle a devant elle une table, du papier, des crayons. Le sujet et l'agent restent dans un silence absolu.

L'agent concentre toute son attention à regarder un dessin disposé sur un chevalet de façon que la jeune fille ne puisse pas l'apercevoir. L'agent touche tantôt le dessin, tantôt la main de sa compagne. Après quelques minutes de ce manège, il ordonne à la demoiselle de reproduire le dessin qu'il continue à lui cacher. Muette et imperturbable, la jeune fille obéit. L'expérience, répétée plus de quatre-vingt-dix fois, a presque toujours réussi. Les reproductions sont frappantes d'exactitude et dénotent même un sens artistique qui fait absolument défaut au sujet dans sa vie ordinaire.

Cette méthode n'est-elle pas charmante de simplicité et de rapidité, et le général Gonzalez n'essayera-t-il pas de l'expérimenter ?

NOTA. — Le rédacteur mexicain du *Trait-d'Union*, quoique positiviste et considérant comme chimériques les recherches dans le domaine du magnétisme et du spiritisme, constate le succès de notre vieil et fidèle ami, le Général Refugio Gonzalez, en notant qu'à Paris, à Liverpool, des savants guérissent avec la suggestion, ou prouvent qu'il est possible de lire dans la pensée. Sans doute l'écrivain d'outre-mer n'ose se livrer ; il doit avoir à ménager Monsieur le préjugé, la science et les coteries de salon si puissantes dans toutes les grandes villes ; il en est malheureusement un peu partout de même.

LES PENSÉES DE CARITA

XVIII. L'IDÉAL. — Souveraine beauté, divine essence, l'idéal est ce qui nous fait lever les yeux bien au-dessus de la terre.

L'idéal n'est pas Dieu lui-même, mais il l'incarne en quelque sorte pour le rendre visible aux regards de notre âme.

Tous nos rêves, toutes nos espérances convergent vers ce point lumineux qui. dans l'espace ou sur la terre, attire et élève notre pensée.

Idéal ! Idéal ! tu es le point culminant de la route des hommes ; celui qui, vers l'horizon bleu, se mêle aux étoiles. Tu es le pôle de chaque être, l'aimant vers lequel nous nous tournons tous.

Sans idéal, nuit obscure autour de l'homme.

L'idéal, c'est le rêve qu'on réalisera un jour ; c'est le mirage des sociétés meilleures qui se rapproche au lieu de nous fuir ; c'est la religion purifiée, la raison illuminée par la foi ; c'est le sentiment pur allant à la recherche du beau, du juste et du vrai.

Le poète rêve, les yeux tournés, ô Idéal ! vers ta majesté lumineuse ; l'artiste te sent et te possède ; les misérables natures humaines en proie à tant de doutes, d'ennuis et de peines, sont consolées lorsque tu souris, dans leurs nuits d'insomnie, à leur couche brûlante. Idéal ! Idéal ! lampe suprême mise par la main de Dieu aux sommets éternels vers lesquels tout aspire, les peuples et les hommes, tu guideras les élus de la pensée et du cœur vers les terres promises de l'avenir.

En vain le lion rugit ; en vain, des cavités sonores des forêts, il fait entendre sa voix grondante : la fleur sourit sur sa tige aux premiers baisers du soleil !

En vain les passions humaines s'entassent pour te masquer, ô idéal, idéal suprême ! Ta flamme luit toujours à nos yeux, plus pure et plus brillante après chaque nouveau choc des ténèbres, après chaque nouvelle déviation de la pensée humaine.

Dieu nous a donné la notion de l'idéal pour que nous ne croyons pas le ciel vide. En effet, tant que les yeux des hommes verront l'infini resplendir, tant qu'une étoile brillera, l'homme, la fixant mystérieusement dans les profondeurs de sa pensée, évoquera l'image de l'idéal, qui lui apparaît comme l'incarnation de Dieu lui-même.

XIX. La Vertu. — Je ne prendrai pas la lyre des anges pour chanter la vertu. Je veux la voir sur la terre, belle et souriante, grande et sereine.

La vertu, c'est la force de l'âme.

L'homme vertueux résiste aux coups du sort parce qu'il est cuirassé solidement contre la destinée. La vertu, c'est l'amour répandu sur toutes les souffrances humaines, c'est le travail acharné, le devoir accompli malgré toutes les difficultés de la tâche acceptée.

La vertu ! comme ce mot est grand et doux ! Il fait penser à une haute montagne que le zéphir caresse ; il fait penser à une colonne de granit sur laquelle flotte l'étendard de la paix entre les hommes.

Le soldat, l'écrivain, le philosophe peuvent, à des titres divers, connaître

la vertu. Les impressionnabilités différentes des êtres provoquent des degrés de vertu qu'il serait bien difficile de classer.

Aller au-devant du danger avec courage, surtout quand on le fait pour défendre sa patrie. son foyer, c'est un signe de mâle vertu.

Accepter l'humiliation, toutes les ironies, tous les sarcasmes, pour faire triompher l'idée qu'on porte en soi, quand on la croit belle et juste, c'est aussi de la vertu.

Soumettre ses passions au contrôle de la raison, n'écouter le sentiment que quand il est pur, n'est-ce pas encore de la vertu?

Il y a beaucoup de vertus ici-bas. Les plus belles, les plus touchantes sont celles qui se cachent le plus.

Les grands hommes n'ont pas, généralement, cette vertu qu'on appelle la modestie. Cependant, rien ne serait plus doux que de s'envelopper d'obscurité soi-même quand on a pu donner au monde une œuvre brillante ou solide digne d'être recueillie par la postérité.

Oh! voir ses ouvrages lus et médités, et que le nom de l'auteur en soit effacé pour les générations futures, c'est là le bonheur que les âmes simples recherchent et que les âmes orgueilleuses ne sauraient point comprendre. C'est peut-être ce qui domine dans le vertu des belles âmes. Cette modestie, cette simplicité, qui est un diamant pur, explique, par le bonheur qu'elle donne, la facilité de la vertu.

XX. L'Amour. — Personne ne le comprend ou presque personne ici-bas.

Appelez-vous amour cette fièvre intense qui brûle les veines et s'adresse au cerveau plus qu'au cœur?

Appelez-vous amour ces partialités qui vous font souvent préférer un être inférieur et même mauvais à une généreuse et fière nature?

Appelez-vous amour ces mièvreries sentimentales débitées avec un enthousiasme d'apparat et qui ont souvent de si graves et si terribles conséquences?

Non, la passion règne sur la terre, laissant dans l'ombre l'amour!

L'amour, savez-vous ce qu'il est, ô hommes, mes frères? Savez-vous où il puise son feu généreux? Ce n'est pas seulement dans les contours délicats d'une main finement gantée, ni dans les splendeurs de deux beaux yeux d'azur fixant les vôtres; non, non, l'amour n'est pas là tel que nous le voyons, nous, esprits dégagés des volontés de la matière.

L'amour, c'est le dévouement absolu, c'est la foi absolue en l'être aimé. L'amour vit du bonheur qu'il donne et non de celui qu'il se procure.

L'amour, c'est la communion idéale des êtres sur ce sommet élevé que

Dieu offre aux âmes noblement éprises et que ne peuvent jamais atteindre les basses voluptés.

Fièvre du génie, combien as-tu compté de beaux élans fraternels dans tes pulsations? Combien cachez-vous d'amour sous vos dentelles parfumées, ô jeunes filles qui, indifférentes à vos parures luxueuses, allez visiter le taudis des pauvres gens?

Ah! certes! nous croyons à l'amour entre deux âmes d'élite qui se complaisent à se regarder l'une l'autre pour se deviner, se compléter, s'unir. Certes! la fièvre des sens est naturelle et légitime entre ces deux âmes incarnées. Nous ne faisons fi ni des lois naturelles ni des ambitions secondaires qu'elles déterminent; la loi des corps existe comme la loi des âmes. Mais quand celles-ci sont élevées au-dessus de la matière par une sensibilité exquise et cette profondeur grave et douce qui caractérise les âmes supérieures, alors seulement l'amour peut ouvrir ses ailes dans ces âmes, qu'il transporte dans ses paradis enchantés. (*A suivre.*)

HISTOIRE DES PAYSANS, par E. BONNEMÈRE.

3 vol. à 3 fr. 50 chaque. Voir p. 222, *Revue* avril 1887 (Suite).

Dom Calmet, dans son histoire de Lorraine, 1, préface, p. 30, s'exprime ainsi: « Anciennement tous les peuples de ce pays étaient serfs. Tous les « biens de l'église appartenaient aux évêques, et les biens cultivés par les « particuliers appartenaient à leurs seigneurs. Les sujets serfs ne possé- « daient aucun fonds en propre ; ainsi les seigneurs exerçaient sur eux une « autorité presque absolue et despotique ; ils leur rendaient la justice, les « punissaient et les gouvernaient à leur volonté, suivant certaines lois et « certains usages ; et souvent leur volonté tenait lieu des lois et des règles. »

Alors le droit de *mainmorte*, selon Guizot, Dumoulin, la Coûtume de Bourgogne, Dom Carlier dans son histoire des Valois, le savant président Bouhier et Guichenon, etc., venait de l'usage odieux où l'on avait été de couper la main droite d'un serf décédé, pour la présenter au seigneur, qui, de ce moment, s'emparait de tous ses effets, au préjudice et à l'exclusion des enfants de l'homme mort. Cette main était clouée à la porte du donjon par les seigneurs séculiers, ou religieux, à côté de la patte du loup et de la tête des animaux de chasse. La mainmorte désignait les hommes mêmes, d'autres fois les possessions appelées biens de mainmorte, les serfs de la glèbe ne pouvant tester et disposer de leurs biens ; et presque toujours elle s'appliquait aux héritiers eux-mêmes, lorsque quelqu'un avait reconnu la puissance de l'église en s'avouant esclave; ces héritages étaient terre de

servitude, *la prescription*, l'usurpation, suffisant à établir que l'individu serf, soumis à la servitude personnelle « qui adhère à la chair et à la peau, selon Rougebief », l'était au droit de forfuyance en quelque asile qu'il se réfugiât et quelle que soit sa dignité, quittât-il le royaume et cachât-il son front sous la mitre épiscopale. Beaumanoir dit de cette manière de gens : « *Les sires peuvent prendre tout ce qu'il a à mort et à vie, et jeter son corps en prison toutes les fois qu'il leur plaît, à tort et à droit, sans qu'ils en doivent compte à Dieu.* »

Contraint d'être *levant et couchant* sur les terres du sire, le paysan devint *manant*, de *manens*, demeurant, restant ; ou bien *rôturier*, qui signifie cottier et taillable à merci, employé aux travaux les plus pénibles ; ou *rustres et casaniers*, étant parqués sous la domination des maîtres, bergers terribles qui ont une lance pour houlette et pasteurs qui recouvrent leurs épaules de la peau du loup dévorant. Les ecclésiastiques appelaient *pauvres* les hommes qu'ils possédaient, et que, en effet, ils avaient bien soin de tenir dans le saint état de pauvreté évangélique.

Dans *ses Essais*, *Montaigne* dit du mariage : « *Si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple, c'est alors au seigneur à coucher avec l'épousée avant lui*, livre 1er, ch. XXII ». Ch. Giraud, dans son histoire du droit français au moyen âge, 11, 339-341, dit que les enfants des vilains, du rustre, du serf, appartenaient souvent à plusieurs maîtres, et ces maîtres avaient même la moitié d'un esclave ; le duc, l'évêque, l'abbé avaient cette faculté étrange, ce pouvoir monstrueux de rendre un misérable serf, « *communaux aux troys seigneurs* » ; les enfants se partageaient entre ces trois maîtres : la portion du duc et de l'évêque était franche, celle de l'abbé était serve. L'homme ne pouvait être époux, la femme ne pouvait être mère, toute joie intime leur était refusée. Les nobles et l'église empoisonnaient les sources vives que le *Grand Ouvrier* a creusées de ses mains au bord des rudes sentiers de la vie. La coutûme infâme de coucher la première nuit des noces avec une vassale est prouvée par l'abbé Velly, qui appelle *Markette*, ce droit de *prélibation* créé en Ecosse, par le roi *Evène*, d'où il passa en Angleterre, en Allemagne, en Piémont ; « cette coutume honteuse fut usitée dans toute sa rigueur « jusqu'en France, où la religion semblait anciennement avoir fixé le siège « de son empire, » dit un historien autorisé.

Boutheiller, dans sa *Somme rurale*, appelle droit haineux, celui que s'arrogeaient les maîtres du sol, d'appeler *bonne aubaine*, le serf qui ayant fui un seigneur auquel il appartenait, entrait dans le domaine d'un autre. Ce *droit d'aubenage* frappait impitoyablement l'étranger ; les laïques, barons chrétiens et les ecclésiastiques ministres du Dieu d'amour et de charité, l'appliquaient durement, en dépouillant de ses biens et de sa liberté l'étran-

ger qui fuit en vain et n'a pas d'asile ici-bas. Par l'avènement du christianisme, l'odieux aubainage avait remplacé pour le peuple l'antique et bienveillante hospitalité. L'hoste, *hostis*, était l'ennemi.

Dans les chartes de l'époque féodale, de quelque nom que l'on désigne la situation de l'esclave, il s'appelle *Ahanier*, dit Froissard l'historien, de ahaner (labourer); ce mot témoigne de ses douleurs infinies et de son incurable misère. Il vivait *à grand'peine, et ahan*, disait-on !

« Quand au XIe siècle, dit E. Bonnemère, le peuple, s'étant compté, « demande à être compté pour quelque chose, il faut voir avec quel mépris « d'abord, avec quelle rage ensuite sont accueillies les audacieuses préten- « tions de ces serfs qui voulaient être libres. *On courait sus aux communiers*, « à ces ennemis d'alors, qui renversaient la religion en renfermant la puis- « sance de l'évêque dans l'église et des moines dans les cloîtres ; la famille, « pour pouvoir disposer à leur gré d'eux-mêmes et des fruits de leur « union ; la propriété, pour fonder la propriété individuelle en assurant « leur héritage à leurs enfants et en cessant eux-mêmes d'être la propriété « d'autrui : le tout pour introduire dans la société un élément nouveau, un « nouvel ordre, le *Tiers-Etat*, qui n'avait point existé jusqu'alors. Aux pre- « miers efforts d'Orléans, sous Louis-le-Jeune, on répond par des supplices « qui étouffent *la forcennerie de ces musards qui, pour raison de la commune*, « *faisaient mine de se rebeller et dresser contre l'autorité* (disent les chroni- « ques de Saint-Denis). »

Les historiens, histrions de la plume, ont avancé, cependant, que Philipe-Auguste confirma la charte DONNÉE en 1180, à l'Orléanais, par Louis VII !

Pour affranchir la commune, les serfs se réunissaient et juraient sur les livres saints, *Cum jurare*. Ils se conjuraient, résistaient par la force aux abus de la force, obtenaient des chartes de commune d'autant libérales que la lutte avait été longue et persévérante. L'esclavage horrible, lamentable, disparut des villes avec la taille arbitraire, *la corvée à toutes mandées*, la mortaille, etc. ; et les rois surent toujours affaiblir leurs puissants vassaux féodaux, en acceptant l'argent que leur offraient les révoltés, pour confirmer les communes rédigées par les bourgeois, condamnant ainsi *la trop grande oppression du pauvre peuple*, les *énormités du clergé*, les *injustices* et *vexations* que *commettent trop souvent les seigneurs*. Néanmoins, les rois couvaient dans leur cœur le dessein de renverser les communes sur les ruines de la féodalité amoindrie, ce qu'ils firent constamment par la suite, au mépris des chartes et après avoir touché l'argent des pauvres ahaniers.

Quelle histoire lamentable que celle du peuple dans ses tentatives pour jouir en paix de son travail, de sa famille, de sa compagne, au milieu de ces conflits incessants entre les seigneurs et les rois, lesquels ne se servaient

de lui que pour le pressurer. le tromper, le saccager ; du xiie au xvie siècle, *on eût dit*, d'après Sainte-Foix, « *que le brigandage, le rapt et le viol étaient devenus les droits du seigneur.* » Pierreciot avance que : « *l'objet le plus ordinaire de ces preux était de dépouiller et d'occire le précieux cultivateur.* » Aussi, la France, sans culture, était décimée, ruinée, la famine continue, avec la lèpre, toutes les maladies qu'engendre la plus horrible des misères, au milieu des invasions étrangères et des luttes sans cesse renaissantes des partis qui soudoyaient une soldatesque sans aveu, internationale, ramassis des plus affreux brigands.

Jacques de Vitry, évêque, cardinal et légat du pape en France, dit, dans son histoire occidentale au xiiie siècle :

« ...Les vols, les rapines et les violences qu'ils exercent, tantôt ouverte-
« ment, tantôt en secret sur les malheureux qui sont sous leur dépendance,
« rendent insupportable leur cruelle tyrannie. Ces seigneurs, malgré les
« titres pompeux et les dignités dont ils s'enorgueillisent, ne laissent pas
« d'*aller à la proie* et de faire le métier de voleur ; de faire celui de bri-
« gands, en ravageant des contrées entières par incendie... de faire endu-
« rer aux innocents de cruelles tortures pour en tirer quelques sommes
« d'argent... Les nobles sont semblables aux chiens immondes qui, toujours
« affamés, disputent aux corbeaux voraces la chair des cadavres. »

Au milieu des exactions royales, celles des nobles, des prêtres et de la soldatesque indisciplinée, au milieu des soulèvements continus du pauvre ahanier exaspéré, terminés par le massacre général de ces derniers, nous arrivons à la croisade des Albigeois qui dura 35 ans, et ce fut une fureur d'extermination, d'incendie, de pillage et de viol que l'imagination ne peut concevoir ; l'Histoire des paysans de M. E. Bonnemère est nourrie de faits historiques, avec preuves à l'appui, et la lire c'est bien se rendre compte de l'état épouvantable de ces siècles sans nom, et nous ne comptons pas les exactions papales qui avaient pour objectif des subsides d'argent à prélever par la force sur les misérables populations, exactions annuelles et insupportables ; sans compter les croisades et les suites terribles de ces excursions aux lieux saints, les fureurs des grandes compagnies et la Jacquerie ! Comme l'a dit *Michelet* : « *Les souffrances du paysan avaient passé la mesure ; tous avaient frappé dessus comme sur une bête tombée sous la charge ; la bête se releva enragée, et elle mordit.* »

A travers les règnes du roi Jean, de Charles V, après Duguesclin et les grandes compagnies, lorsque la France, Babel sanglante, était moitié anglaise, et que le paysan était égorgé par tout et par tous, le xive siècle s'acheva au milieu de désastres que M. E. Bonnemère détaille de main de maître, en homme qui scrute les faits pour faire jaillir la plus vive lumière ;

les ducs appelaient l'étranger pour mieux égorger notre pauvre patrie, l'ancienne Gaule. Oui, la noblesse trahissait la France et son roi, et laissait lâchement, sous Charles VII le viveur, le voluptueux, écraser le pays à l'aide de bandits armés, pillards, nommés *les écorcheurs* et soudoyés par tous les partis.

Alors les princes du sang, par une incroyable félonie, imploraient les secours de l'Angleterre ; Paris était dans les mains du roi anglais Henry V, tandis que le roi de France, retiré à Chinon, désertait lâchement sa propre cause. Le peuple seul souffrait, était irrité contre cette noblesse avilie, détestait les envahisseurs anglais, et c'est de son sein que sortit, en terre champenoise et dans une modeste chaumière, *Jeanne d'Arc*, de la race serve la plus avilie ; cet esprit incarné avait la volonté et la puissance d'accomplir ce qui paraissait alors impossible, chasser l'Anglais, relever le moral des prêtres et des seigneurs vendus au plus offrant et dernier enchérisseur, faire couronner le roi Charles VII à Reims. Nous engageons vivement nos frères en spiritisme qui voudront posséder l'inestimable Histoire des paysans de M. E. Bonnemère, qui est un réincarnationiste convaincu, de lire attentivement les pages 46 à 98 du second volume, car elles contiennent la vie de *Jeanne la Pucelle*, notre sainte à nous qui aimons le sol de la patrie, celui sur lequel, depuis l'invasion de César et pendant 1800 ans, nos pères ont travaillé, lutté, combattu, vaincu enfin, malgré l'oppression formidable des Romains et des Francs, du clergé sauvage de ces temps néfastes, du brigandage raffiné de la noblesse à tous les degrés.

« C'est une sorcière que Jeanne d'Arc, disaient avec obstination les gens « d'Eglise ; où a-t-elle pris sa mission? Quel prélat, quelle autorité ecclésias- « tique a-t-elle consultés ?

Jeanne *obéissait à ses voix* ; ce médium inspiré était voyant, auditif, orateur, se passait du pape et de ses conciles, agissait sans eux et malgré eux, et leur prouva que la femme humiliée par l'Eglise, abaissée par le péché originel, possédait cette puissance de sauver son pays en commandant des armées, en gagnant des batailles et en prenant des villes fortifiées, en faisant lever le siège de la ville d'Orléans en trois jours. selon ses prédictions et sous l'instigation de ses guides ; enfin, cette pastoure, cette ignorante, cette serve au grand cœur, au dévouement sublime, quelques jours après la prise de Troyes, agitait de sa main victorieuse son magique étendard sous les voûtes de la cathédrale de Reims, auprès de Charles VII, roi de France.

Cette tête de paysanne de 18 ans était pleine de génie, et si elle eût été secondée, elle eût été capable d'accomplir les plus grandes et les plus généreuses entreprises, de mener à bien de gigantesques tentatives. Ses voix la guidaient et les chefs militaires ne la suivaient qu'avec une triste et

amère jalousie ; le roi, lâche et fainéant, rougissait d'avoir dû son salut et sa couronne à la fille maudite et avilie des paysans, de ce Jacques Bonhomme qui avait tant de fois fait trembler la noblesse par ses soulèvements. Où irait Jacques Bonhomme lancé à fond de train dans la main de Jeanne l'invincible ? S'affranchirait-il définitivement, et les possesseurs du sol, voleurs et pillards, allaient-ils enfin cesser leurs exactions et rendre hommage au travail ? Ce peuple criait *Noël* sur son passage, s'agenouillait devant la *fille de Dieu*, la sainte du peuple, du pauvre ahanier, qui avait terrorisé l'Anglais et ramené la victoire sous le drapeau de la France, lorsque le roi et les princes du sang trahissaient la patrie.

Ce mot magique, *patrie*, a toujours eu un sens profond pour le laboureur qui chérit le sol et féconde ses entrailles ; mais, à cette époque, il n'en avait plus un pour les grands du royaume, et peu leur importait le maître, si l'or remplissait leur escarcelle ; vendre la patrie était un jeu de ducs et princes. Ils trahirent la noble Jeanne, les ingrats, les félons, et le roi l'oublia, ce malheureux débauché ne pouvant payer le service inestimable qu'elle lui avait rendu.

Le 23 mai 1430, à cinq heures de l'après-midi, elle protégeait la retraite des Français sous les murs de Compiègne, lorsqu'un misérable, GUILLAUME DE FLAVY, gouverneur de la ville, fit fermer les portes sur elle, la laissant exposée aux coups de l'ennemi ; pas un chevalier n'accourut pour défendre l'héroïne qui, pour la *première fois*, se servit vaillamment de son épée : les misérables laissèrent prendre par les Bourguignons ce génie de la France, et ces derniers la cédèrent à prix d'or aux Anglais qui l'avaient obtenue ainsi par la trahison. L'indigne Charles VII ne tenta même pas, lui qu'elle avait fait roi, la plus simple des démarches pour racheter la *grande pastoure !!!* Elle avait été vendue par des Français ! La passion de la plus noble des filles du peuple dura un an.

Anglais et Bourguignons chantèrent des *Te Deum* d'action de grâces ; seuls les campagnards pleuraient la sublime Jeanne, cette fille sortie de leurs rangs : ils sentaient que sa mort était celle du peuple patriote, celle de l'éternel crucifié.

L'évêque in partibus de Beauvais, l'infâme PIERRE CAUCHON, avec l'inquisiteur *Lemaire*, le chanoine *Jean d'Estivet* et l'espion *Nicolas Loiseleur*, vendirent leur concours aux Anglais pour condamner Jeanne qui sut défendre jusqu'au dernier souffle celui qui pour elle représentait la France, le roi Charles VII.

Le 30 mai 1431, « *l'hérétique, la relapse, l'apostate, l'idolastre,* » fut brûlée vive à Rouen, sur la place du vieux marché, après un sermon *de l'évêque* PIERRE CAUCHON. La sainte s'était désincarnée pour revenir plus tard

accomplir une nouvelle mission parmi nous; malgré l'auto-da-fé de MM. les Anglais, le charme de Jeanne la Vierge ne fut point perdu ; après elle, il ressuscita la patrie et chassa définitivement ses bourreaux du sol de la France.

LES AGES. — RÊVERIES D'OUTRE-TOMBE

par Gustave Chatenet (1)

M. Gustave Chatenet veut bien nous offrir son volume : *Les Ages* et *Rêveries d'outre-tombe*, auquel nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue.

La poésie de M. Chatenet n'est pas réaliste ; elle prend sa source dans les sentiments les plus élevés. Sa forme, toujours facile, souvent élégante, a rarement le ton de l'ode, le souffle de la grande poésie, mais, en revanche, elle nous séduit par des peintures charmantes. Ces vers coulent naturellement et, s'ils sont sans prétention, ils ne sont pas sans finesse. Nous trouvons plusieurs excellentes pièces dans ce recueil que la note spirite termine. Citons : *Le jour de l'an*, *Sonnet à une amie*, *Caprice*, *Amour et Hautbois*, *La joie qui dure*, *Epître à ma femme*, *L'Homme et la Bête*, *Le Sommeil et la Mort*.

Pour donner à nos lecteurs l'idée du talent de M. Chatenet, nous détachons la pièce suivante des « *Petits mots de Bébé* » :

Nonchalamment assis au fond d'une bergère,
Bébé se prélassait sous les yeux de sa mère
Qui, l'aiguille en main, travaillait ;
Mais, bientôt fatigué de retourner les pages
D'un almanach comique et d'un livre d'images,
Bébé bâillait et rebâillait.

« Chéri, dit la maman, c'est ton heure qui sonne,
Et le beau petit lit que bassine la bonne
Est tout prêt à te recevoir ;
Laisse-moi seulement finir ma boutonnière,
Et fais en attendant au bon Dieu ta prière,
Comme tu le fais chaque soir. »

---

(1) En vente à la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, à Paris.

La prière était courte, elle fut bientôt dite,
Mais l'aiguille était loin de courir aussi vite,
Et la mère cousait toujours.
— J'ai fini, dit l'enfant. — J'en doute, recommence
Alors, car le bon Dieu, si j'en crois l'apparence,
N'a pas sa part de tous les jours.

— Mais, maman, si je dis deux fois la même chose
Au bon Dieu, je vais bien l'ennuyer et je n'ose,
Il aimerait mieux du nouveau.
Tiens, si je lui disais, car elle est toute prête,
La fable que je viens d'apprendre pour ta fête,
Tu sais bien : Le loup et l'agneau.

HYPNOTISME-MAGNÉTISME.

Analyse d'une conférence de M. Alfred Reybaud. — M. Alfred Reybaud a donné le 28 février dernier, à la salle des Capucines, une conférence sur la léthargie, la catalepsie et le somnambulisme artificiels. Avec une grande sûreté de méthode. il a caractérisé et différencié ces trois degrés de l'état hypnotique. La démonstration expérimentale accompagnait l'explication et portait simultanément sur trois sujet remarquables.

Le conférencier a dit beaucoup de choses qu'il serait utile de noter. M. Reybaud n'est pas un apôtre du merveilleux ; il vante le magnétisme, mais il le maintient dans des limites raisonnables qui ne le rendront jamais suspect.

Nous nous sommes plu à entendre l'orateur répudier ces misérables chicanes de personne à personne qui s'élèvent d'ordinaire dans le camp des magnétiseurs, — jalousie de métier, peut-être. « Je me hâte de dire, a-t-il ajouté, que, pour ma part, je ne fais pas du magnétisme un métier. »

Avec une louable indépendance de vues, M. Reybaud a fait, dans des éloges qu'il leur a adressés, la part belle à ses devanciers, MM. Donato, Hansen et autres ; il a rendu un juste hommage au mérite de M. Poincelot. qui, comme on sait, à cette même salle des Capucines, plaide si chaudement la cause du magnétisme, depuis plusieurs années.

Mais si M. Reybaud emprunte à ces derniers, il ne les copie pas. « On n'a guère fait, dit-il, que présenter le magnétisme comme une curiosité scientifique : je désire m'en occuper surtout au point de vue orthopédique et thérapeutique. » Dans cet ordre d'idées, quelques tentatives heureuses ont déjà surgi, qu'on ne saurait trop encourager. Témoin la cure obtenue

par le docteur Voisin d'une paralysie de la main, celle obtenue par le docteur Bérillon d'une paralysie de la langue. De son côté, un inspecteur distingué de l'enseignement public, M. Félix Hément, vient d'être autorisé à faire sur quelques jeunes détenus, une application pédagogique et morale du magnétisme animal. Nul doute que chez les sujets suggestionnables, les instincts pervers, les mauvais penchants ne soient victorieusement combattus.

Quelle est la nature de la médication magnétique ? En d'autres termes, y a-t-il fluide ou n'y a-t-il pas fluide ? M. Reybaud ne nie ni n'affirme. Il montre qu'on peut très bien endormir un sujet sans passes, sans appareils d'aucune sorte et en lui tournant le dos. Cette expérience prouve quel rôle joue, en magnétisme, l'imagination impressionnée ou auto-suggestion dans le *moi* du sujet. La cause du sommeil magnétique est plutôt dans le sujet même qu'étrangère à lui. C'est ce que disait, en 1881, et d'une façon plus affirmative, le docteur Regnard.

M. Reybaud, on le voit, fait bon marché des traditions dupotétiennes montrant les effluves magnétiques projetées à flots sur quelques centaines de têtes, dont quelques-unes, très innocentes assurément, s'assoupissaient tout à coup... à la grande surprise des autres et de l'expérimentateur lui-même, qui ne s'y attendait pas.

D'après M. Reybaud, il y a lieu de distinguer, en magnétisme, deux catégories de phénomènes : les uns, d'ordre physique ou physiologique ; les autres, d'ordre psychique. Si, avec la main ou avec un aimant, vous déterminez, chez un sujet endormi ou non prévenu, une attraction ou une répulsion, une contracture ou une hyperesthésie, vous avez là un effet physiologique ; si vous donnez au sujet magnétisé un objet quelconque, un parapluie, par exemple, il s'opère aussitôt en lui un travail cérébral qui engendre ou provoque une pensée complémentaire de la notion première de l'objet, vous le verrez ouvrir le parapluie et s'en servir comme pour se garantir d'une averse imaginaire : Vous êtes ici en présence d'un phénomène psychique.

On objectera que ces deux ordres de phénomènes ne seront peut-être pas nettement tranchés le jour où l'on connaîtra le mécanisme de la pensée et son mode de production. C'est possible ; cependant, je crois, en attendant, que grâce à la découverte des *actions réflexes* par M. Charcot, on aura toujours à compter avec le *psychisme*, étant prouvé qu'une excitation neuro-musculaire peut être provoquée, sans être perçue par le cerveau.

Aujourd'hui que les phénomènes intrinsèques du somnambulisme provoqué, n'étant plus niables, ne sont plus niés de personne, on se borne à contester la portée que les magnétiseurs se sont accordés à leur attribuer.

Il s'agit de la lucidité, de la vision à travers les corps opaques et à distance, de la transmission de pensée ou suggestion mentale, de la connaissance du passé et de l'intuition de l'avenir. (Je ne parle pas du présent, qui nous échappe sans cesse et n'existe que dans l'absolu.)

A ce sujet, un médecin que nous ne connaissons pas, présent à la conférence, a fait à M. Reybaud quelques observations dont beaucoup manquaient d'à-propos. J'ai relevé les suivantes :

— « Moi, médecin, je ne croirai *jamais* à la lucidité de vos somnambules. Vous avouiez tout à l'heure que ni le croup ni le cancer n'étaient guérissables par la médecine ordinaire ; prétendez-vous les guérir par le magnétisme ? — Et parmi tous vos sujets lucides, s'il s'en trouve seulement un seul qui le soit réellement, que ne prend-il, celui-là, le bon billet de la loterie ? »

Le conférencier a répondu que sans tenir le magnétisme pour une panacée universelle, on pouvait l'utiliser en thérapeutique : la preuve n'en est plus à faire. Le magnétisme a triomphé dans certains cas où la médecine restait impuissante. A propos de la lucidité somnambulique et de la transmission de pensée, il a rappelé trois ou quatre faits qui se sont révélés en présence d'un nombreux public et qui n'ont point été démentis. Ces faits, à l'égal de celui de la lévitation, qui n'est déjà plus controuvable, doivent imposer une réserve prudente aux dénégations des esprits forts. « C'est pourquoi, moi qui ne nie pas, ajoute le conférencier, je ne désespère pas de pouvoir vous présenter un jour des sujets qui réaliseront sous vos yeux des phénomènes semblables. » « Le temps n'est plus, déclarait dernièrement le docteur Pinel, où l'on pouvait se contenter de nier. Nous sommes en présence de phénomènes extraordinaires, il est vrai, mais que nous sommes obligés d'accepter comme réels, à moins de récuser tout témoignage humain. C'est à nous de chercher à les expliquer par les lois naturelles et les données scientifiques que nous possédons. Si ces données sont encore insuffisantes, nous devrons tâcher de les compléter avant de nous prononcer. »

A mon humble avis, si la vision ou la notion de la chose est possible sans le secours des yeux, à l'approche ou au contact il ne faut pas en inférer qu'un sujet somnambule peut savoir quel sera le numéro gagnant d'une loterie, quel cheval sera le grand prix. Je ne pense pas qu'il existe, en dehors de la déduction, une faculté de divination ni une théorie de la prescience. L'avenir — ce qui *n'est pas encore* — est un abstrait idéologique. Le sensorium, par la vue, le son, le toucher, perçoit le réel, le réalisé. Quelle perception le sensorium peut-il recevoir d'une chose qui n'est pas encore, qui n'existe en aucune façon ?

La transmission de pensée me paraît être plus acceptable et plus expli-

cable. La pensée, comme chacun le sait et le sent, a son siège dans le cerveau, centre des rayonnements nerveux. La pensée est-elle la causalité du mouvement nerveux ou seulement la résultante, une fonction du travail neuro-cérébral ? Il est certain que la pensée, qui commande au mouvement volontaire, lui est antérieure, — et parce que le choc d'une sensation transmis au cerveau par les nerfs du sympathique évoque une idée correspondant à cette sensation, il ne s'ensuit pas que la pensée soit un résultat, et non une entité indépendante. Dans le premier cas, le mouvement fibrillaire nerveux prend son origine au cerveau et tout se passe dans le moi ; dans le second cas il y a contact vibratoire extérieur, et le mouvement fibrillaire est transmis au cerveau, par choc en retour, et *compris* par la pensée.

Quoi qu'il en soit, ce dont nous pouvons nous rendre compte c'est que toute perception sensorielle ou sensation, effet d'un contact ou choc vibratoire, éveille en nous l'attention et une idée concordante.

Cela étant, il est permis d'admettre que les titillations du mouvement fibrillaire qui ont lieu chez le magnétiseur sous l'empire d'un désir arrêté, peuvent, au contact, se répercuter chez le sujet et provoquer un mouvement de même nature et de même amplitude, lequel se traduira par l'idée concordante.

Rien que de très naturel en cela.

Il est cependant des faits réputés authentiques qui s'expliqueraient difficilement à l'aide de cette seule théoric, et qui paraissent revêtir un caractère exclusivement psychique. De ce nombre est la lecture d'une lettre cachetée, écrite en langue étrangère, avec traduction correcte, et dont le contenu est ignoré de toutes les personnes présentes, — phénomène qui aurait été observé par un médecin de Vienne. Il faudrait voir ici la perception animique, l'intuition spirituelle, dont on parle dans « *Le spiritisme devant la science.* »

Voilà le côté par lequel touche aux études psychologiques le somnambulisme provoqué.

M. Reybaud s'est borné pour cette fois à décrire le côté physique de la question. Il a, disions-nous, parfaitement défini, caractérisé et montré sur le vif les trois phases classiques : léthargie, catalepsie, somnambulisme, — classification que je voudrais voir remplacée par celle de M. Ch. Richet : » période de *torpeur*, période d'*excitation*, période de *stupeur*, » qui me paraît beaucoup plus rationnelle et plus générale.

Les expériences ont porté sur l'insensibilité ou anesthésie passagère, la rigidité totale et partielle, la résolution des contractures, l'influence du regard, du souffle et des passes l'abolition momentanée d'un sens, la perversion du moi et le changement de personnalité, le dualisme de la mémoire,

la suggestion par le geste, par la parole, post-hypnotique et l'auto-suggestion ; ce qu'on appelle le foudroiement, le charme, l'extase dans les cercles magnétiques.

Le spectacle, on le voit, était aussi curieux que varié.

Toutefois, M. Reybaud a donné du magnétisme une définition qui, j'en suis sûr, n'aura pas satisfait tout le monde. Rappelant les propriétés de l'aimant et des autres métaux, les affinités chimiques de diverses substances organiques et inorganiques, les mystérieux effets de mouvement chez les plantes et quelques effets singuliers de celles-ci sur les animaux (comme par exemple, ceux de la valériane sur les chats), M. Reybaud, qui croit d'ailleurs à *l'unicité* des forces de la nature, comprend sous le nom de magnétisme animal « l'ensemble des phénomènes physiques ou psychiques qu'*un être humain* peut produire sur son semblable. » Par cela seul que les lois harmoniques de la nature dérivent d'une force unique, universelle, il semble au contraire que ce « un être humain » est trop restrictif. N'y a-t-il qu'un être humain qui puisse mettre en jeu l'agent magnétique, si cet agent n'est qu'une particule de la force universelle ?

Pour ceux qui admettent — et c'est le plus grand nombre, — que l'hypnotisme et le braidisme aboutissent au même résultat que le zoomagnétisme, le fait d'un individu qui s'hypnotise lui-même et entre en somnambulisme sans le secours d'autrui, la définition de M. Reybaud ne sera pas correcte.

Nous examinerons plus tard ce qu'une définition exacte du magnétisme humain a de spécieux (1) ; quant à présent nous nous bornerons à rendre hommage aux louables efforts de ceux qui appellent sur ces intéressantes questions l'attention des savants et des penseurs. M. Reybaud le fait ; nous lui offrons nos meilleurs vœux pour le succès de sa tentative. On n'a pas oublié que cette conférence n'est que la première d'une série d'autres sur le même sujet.

A. Eugène.

Note additionnelle. — M. Alfred Reybaud a fait, le mardi 8 mars, un résumé didactique de cette séance au salon de la Société des sciences psycho-

(1) Je crois que l'état somnambulique est dû à une *variation* ou changement du mode de vibration de l'éther non seulement dans l'organisme, mais aussi dans la zone génésique d'impressionnabilité nerveuse du sujet. A quoi tient cette variation ? L'expérimentation répond : à une pratique et même à une attitude, à un contact et même à un simple voisinage ; elle peut tenir aussi à une tension particulière de l'imagination et de la pensée. La cause peut être extérieure ; elle peut être aussi exclusivement intérieure.

Le magnétisme animal serait donc « l'ensemble des phénomènes physiques ou psychiques déterminés sur un individu, par une variation du mouvement vibratoire éthéréen, dans le champ d'impressionnabilité nerveuse qui lui est propre. » A. E.

logiques, 5, rue des Petits-Champs. Des expériences complémentaires, nettes, précises, ont même été offertes à l'assistance, qui n'a pas ménagé à M. Reybaud et à Mme Lucie, son sujet, les félicitations et les bravos.

Je remercie cordialement « la Revue Spirite » en la personne de M. Leymarie, d'avoir bien voulu rappeler que je fais, depuis le 28 février, une conférence avec expériences tous les lundis, à la salle du boulevard des Capucines, 39, sur le MAGNÉTISME HUMAIN.

Mon but est de le divulguer et de le propager comme moyen thérapeutique et d'orthopédie morale.

Il commence a être adopté par quelques rares médecins, mais sous le nom d'*Hypnotisme*, contre lequel je ne cesse de protester.

Mon but est encore de montrer et de prouver la *lucidité somnambulique* dont les savants se moquent tant encore ; puis la *médiumnité*, ce qui m'amènera naturellement au *Spiritisme*.

Mais je ne parle pas dans un milieu *spirite*. J'ai donc dû commencer par montrer assez longuement les effets physiques du magnétisme. C'est sans doute ce qui fait dire que je n'étudie qu'un de ses côtés. J'ai commencé à en montrer les effets psychiques et je prépare deux séances de *somnambulisme lucide* et une de *médiumnité*.

J'étais bien obligé de ne pas trop me hâter pour ne pas me voir abandonné par des auditeurs qui n'admettent pas encore tous la réalité des effets physiques du magnétisme, que je montre cependant avec un luxe de preuves convaincantes.

Moins nombreux sont ceux qui admettent la réalité des effets psychiques et la lucidité somnambulique. Le nombre diminue encore quand on vient à parler de la réalité des phénomènes spirites.

Ce n'est qu'en multipliant les expériences publiques qu'on peut faire croire d'abord à la possibilité des phénomènes que l'on produit et qu'on peut faire admettre ensuite leur réalité. Aussi je me propose de faire une tournée dans les principales villes pour continuer cette divulgation et cette propagation. Je serais heureux si je rencontrais le bon accueil des magnétiseurs, des magnétistes et des spirites.

Je continuerai à Paris à la saison prochaine en commençant dès le mois d'octobre, ce qui me permettra de traiter plus complètement la question du Magnétisme et de consacrer un plus grand nombre de conférences au Spiritisme théorique et surtout expérimental.

ALFRED REYBAUD,
Officier des Hôpitaux militaires en retraite,
8, Grande Rue, à Bourg-la-Reine (Seine).

Voici le titre intéressant de la CONFÉRENCE que M. ACHILLE POINCELOT fera, mercredi 8 juin, à 8 heures 1/2 du soir, dans la salle des Conférences du boulevard des Capucines : *Les Mystères de la Mort et la vie dans l'autre monde. — Avènement du Spiritualisme scientifique. — La question du monde occulte et du Spiritisme. — L'inconnu dans la nature et le merveilleux dans la science. — Les gouttes nerveuses.*

MA CONVERSION AU SPIRITISME

« Après Allan Kardec, homme libre, écarter celui qui, étant spirite, pense « autrement que nous sur un point de doctrine, serait nous donner un « brevet d'infaillibilité. Nous nous garderons d'avoir ce ridicule. »

Ainsi s'exprimait dernièrement M. Leymarie (*Revue Spirite*, n° du 1er janvier 1887.)

Le spiritisme, en effet, a toujours professé le plus profond respect pour toutes les croyances; et l'illustre fondateur de ce journal n'a-t-il pas dit lui-même que « la tolérance, conséquence de la charité, est la base de la morale « spirite ? » C'est précisément cette même tolérance qui m'engage aujourd'hui à raconter ici même l'histoire de ma propre conversion à cette consolante doctrine. Je voudrais dire en quelques lignes par suite de quelles circonstances j'ai été amené à devenir un fervent adepte, me réservant de parler ultérieurement des phénomènes dont nous avons été témoins, plusieurs personnes et moi.

C'était il y a quelques années ; j'étais à C..., lorsque m'arrêtant devant la vitrine d'une librairie pour examiner les ouvrages parus récemment, mes yeux vinrent à tomber sur un opuscule intitulé : Ma conversion, par Mme Masson. Croyant qu'il s'agissait d'une œuvre catholique, j'achetai le livre. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis que cet ouvrage, écrit dans un style fort simple, mais où respire la plus profonde sincérité, n'était autre que l'histoire de la conversion de l'auteur à la doctrine qui nous occupe, racontée par lui-même ? Jusqu'à cette époque, j'avais entendu parler quelquefois sans doute des tables tournantes, mais toujours sans y apporter la moindre attention. Cependant, la lecture des faits extraordinaires racontés dans l'ouvrage ci-dessus nommé avait éveillé alors ma curiosité. Naturellement, une pensée me vint à l'esprit : celle qui se présente d'elle-même à chacun, pourvu qu'il veuille bien se donner la peine de réfléchir. Tout effet a une cause. Quelle cause peut produire un tel effet ? Ensuite je lus bien d'autres ouvrages, notamment « la pluralité des existences « de l'âme, » œuvre qui me frappa surtout, et me passionna profondément. J'étais donc bien préparé ainsi aux phénomènes qui, bientôt, achevèrent de

me convaincre et dont j'entretiendrai prochainement les lecteurs de ce journal, quoique en somme, ils rentrent dans le domaine vulgaire. Pour aujourd'hui, je viens dire simplement ceci : si je rejette certaines doctrines du spiritisme que repoussent mes idées essentiellement catholiques, du moins je crois absolument aux manifestations des esprits et je considère le spiritisme en lui-même comme destiné à régénérer complètement, dans un délai qu'il ne nous appartient pas de déterminer, toute l'organisation sociale. Depuis ces dernières années, il a pris un plus libre essor, comme pour entraver les excès du matérialisme, cette doctrine abjecte aux propagateurs de laquelle Châteaubriant jetait un jour cette véhémente apostrophe : « Manufacturiers de cadavres, vous aurez beau broyer la mort, ja- « mais de vos funèbres officines vous ne ferez sortir un germe de liberté, « un grain de vertu, une étincelle de génie. »

Plus d'une fois cependant, comme nous le verrons plus tard, quelques-uns de nos matérialistes modernes, ont été forcés de rendre au spiritisme un juste hommage. Formons des vœux pour qu'il se propage de plus en plus, afin qu'il répande ses bienfaits dans *toutes* les classes de la Société qui sauront enfin, quelles qu'elles soient, qu'il n'appartient qu'à elles d'améliorer leur sort, de travailler à leur avancement dans le bien, et comprendront par cela même qu'au milieu de toutes les misères, nous devons encore répéter ce mot : Espérance!

ÉDOUARD MICHEL
Château de Reviers, près Courseulles (Calvados).

NÉCROLOGIE : Une touchante cérémonie a eu lieu le 12 avril dernier dans la petite commune de Blésignac (Gironde). Nos amis spirites accompagnaient à leur dernière demeure les restes mortels de PIERRE PAILLÉ, l'un de nos frères en croyance. Cent cinquante spirites de Blésignac et des environs s'étaient joints au cortège.

Au cimetière, notre frère Chatelier, de Frontenac, a prononcé quelques bonnes et sages paroles, comme il en a l'habitude ; M. Paillé, fils du défunt, est venu aussi rendre hommage au spiritisme qui a adouci sa douleur en lui permettant d'espérer en l'avenir. *Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse*, cette maxime, qui nous est chère, a été développée par nos amis, à la grande satisfaction de tous. Le curé du village était accouru, paraît-il, pour se rendre compte de la manifestation. Il a dû être touché des paroles prononcées, qui, toutes, combattaient le matérialisme et respectaient les croyances religieuses de chacun.

Nos meilleures félicitations aux spirites de Blésignac et des environs pour

le bien qu'ils font à ceux qui les entendent; souvenir affectueux à l'esprit du cher disparu, que nous retrouverons un jour.

— Nous apprenons la désincarnation de M. THÉODORE BUFFARDIN, l'un de nos frères spirites de Suze-la-Rousse (Drôme). Ce partisan convaincu de nos doctrines, mort à l'âge de 38 ans, s'était donné pour mission de répandre le spiritisme; il avait fondé à Suze-la-Rousse un groupe spirite peu nombreux encore, mais composé de fermes croyants. Nous adressons nos meilleures sympathies à sa veuve, à son enfant et à tous ceux qui le pleurent. Cet esprit d'élite reviendra certainement exhorter au bien, consoler et encourager tous ceux qu'il a aimés et qu'il laisse sur terre.

Le groupe de l'enseignement spirite de REIMS porte à la connaissance de tous, que cette année l'anniversaire de la mort de M. A. Pichery, initiateur des doctrines spirites à Reims, sera célébré le dimanche 5 juin prochain, à 2 heures 1/2 du soir, au cimetière du Sud. Plusieurs discours seront prononcés.

Réunion à la porte du cimetière.

ŒUVRES CHARITABLES.— Un ancien chef de groupe, père de famille, connaissant la culture, l'exploitation des bois, la comptabilité en partie simple, très actif et digne d'intérêt, sollicite de la bienveillance des familles spirites un emploi de régisseur, d'inspecteur dans une administration privée, de surveillant de travaux ou d'employé aux écritures.

Nous prions donc nos frères et sœurs en spiritisme qui pourraient l'occuper ou nous indiquer un emploi à prendre, de vouloir bien nous en faire part au bureau de la *Revue*, et de nous aider dans cette bonne œuvre.

— On nous signale aussi deux bons spirites, âgés de 45 et 47 ans, sans enfant, qui habitent une petite commune du Pas-de-Calais, où ils ont beaucoup à souffrir à cause de leur foi spirite. Sans ressources, ayant sacrifié le peu qu'ils possédaient à la propagande de la doctrine, ils se contenteraient, à Paris, d'un modeste emploi de concierge ou autre, équivalent. Ils réunissent à eux deux plusieurs genres de médiummité des plus utiles. Nous les recommandons à la bienveillance de nos frères et sœurs en croyance.

— Nous rappelerons à nos amis que nous manquons absolument de vêtements pour les enfants pauvres. Nous avons aussi des demandes de vêtements pour hommes dénués de toutes ressources et qui ont droit à la charité des cœurs compatissants. Les offrandes seront reçues rue des Petits-Champs, 5, à Paris.

MADAME ZACHARIE, magnétiseur, élève du baron du Potet, donne ses consultations 8, rue Vintimille, tous les jours, de 2 à 6 heures. Madame Zacharie est surtout remarquable dans le traitement des enfants.

Tous les jours aussi, et aux mêmes heures, on peut consulter MADAME BONNARD, somnambule, à son domicile, faubourg Montmartre, n° 9 — ou par correspondance. Nous recommandons cette somnambule dont la lucidité s'applique aussi bien aux recherches qu'aux maladies.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 12 | 15 Juin 1887.

RÉALITÉ DE LA PERSONNALITÉ DIVINE.

Le dernier n° de la *Revue Spirite* (15 mai 1887) contient deux articles fort différents et de nature à troubler, par leur absolue divergence, l'esprit de ses lecteurs. Dans le premier, on professe la personnalité de Dieu, en s'appuyant très justement sur l'autorité d'Allan Kardec ; dans le second, on la combat. Il est vrai qu'on ne la combat point sur le dos d'Allan Kardec, mais sur le mien. Ce qui m'est un grand honneur. Car je considère Allan Kardec comme l'esprit le plus droit et le plus sincère, et je l'honore comme l'un des grands bienfaiteurs de l'humanité, non pas seulement pour avoir été le législateur du spiritisme, mais pour avoir enseigné au Peuple et mis à la portée de tout le monde, ignorants ou savants, la philosophie du bon sens et de la raison.

D'accord sur tous les points essentiels avec l'auteur de la *Genèse selon le Spiritisme* (qui est le dernier de ses ouvrages et le plus personnel, car il y fait peu parler les esprits,) je regrettais de différer avec lui sur la question de Dieu, qu'il a du reste négligé d'approfondir, je me rappelais certains passages de ses écrits, où il semblait parler de Dieu comme en parlent les miraculistes et les Déistes mécanicistes, qui en font un *être particulier*, extérieur au monde et séparé, depuis la création, de son ouvrage, comme l'ouvrier l'est de l'œuvre sortie de ses mains. Il se trouve bien en effet, même dans sa *Genèse*, une comparaison de ce genre. Il y est encore question de « *l'horloge et de l'horloger* », dont Voltaire a tant abusé pour prouver la nécessité d'une cause première intelligente. La cause intelligente existe, mais le monde, quoique marquant fort bien les heures, n'est pas une horloge et Dieu est bien autre chose qu'un horloger. Ces sortes de comparaisons, quoique justes au fond, sont dangereuses, parce que les gens les prennent à la lettre, en conservent l'image dans leur pensée et s'habituent à se représenter Dieu sous la forme d'un homme qui a fabriqué ou pétri le monde de ses mains, et à ne voir dans le monde qu'une machine inerte et sans âme. Déjà la Bible des Juifs ne nous avait que trop laissé dans l'esprit,

avec ses fables de la *Genèse* et ses traditions enfantines, cette grossière impression de la divinité. Ce sont les mythes religieux incompris et les fausses notions anthropoformiques qui, après avoir suscité, durant les siècles de foi, tant de superstitieux et de fanatiques, font aujourd'hui tant d'athées et de matérialistes !

Combien Allan Kardec est mieux inspiré, lorsqu'il se borne à poser cet axiome irréfutable : « *tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente !* »

C'est là le roc. Il faut s'y tenir. Ce principe, évident par lui-même, s'applique aux œuvres de Dieu comme aux manifestations venues d'outre-tombe. On ne l'a jamais réfuté. On ne le réfutera jamais.

Jusqu'à ces derniers temps, j'avais pensé, jugeant sur l'apparence, que Allan Kardec acceptait le Dieu extérieur au monde et n'avait pas compris la nécessité d'un instrument de rapport entre le monde et Dieu. Je me trompais. Une lecture plus attentive de ses ouvrages m'a ouvert les yeux. Allan Kardec a formellement établi ce rapport nécessaire entre l'effet et sa cause, l'effet étant visible ou accessible à nos sens de quelque façon, la cause ne l'étant pas. Il y a été conduit logiquement par l'analogie, en appliquant à l'être universel et parfait la théorie du périsprit, qui lui a servi à expliquer le *comment* des phénomènes spirites, c'est-à-dire la façon dont s'exercent les relations sensibles des vivants avec les morts, ou plus exactement — car ceux qu'on appelle improprement les *morts* ne sont pas moins vivants que vous et moi — les rapports entre les êtres revêtus de leur corps terrestres et ceux qui s'en sont dépouillés, et qu'on appelle des *Esprits*. On peut lire à cet égard tout le chapitre II de la *Genèse selon le spiritisme*, mais déjà dans son livre des *Médiums*, Allan Kardec s'en était expliqué très catégoriquement, d'abord dans son vocabulaire spirite au mot *Périsprit*, ensuite au chapitre IV de la seconde partie. J'en citerai seulement ce passage où l'auteur, après quelques explications préliminaires, écrit ceci : « Ces explications sont claires, catégoriques et sans ambiguité. Il en ressort ce point capital que le fluide universel, dans lequel réside le principe de la vie, est l'agent principal de ces manifestations, et que *cet agent reçoit son impulsion de l'Esprit*, que celui-ci soit incarné ou errant (désincarné). Ce fluide condensé constitue le Périsprit ou enveloppe semi-matérielle de l'Esprit. Dans l'état d'incarnation, le périsprit est uni à la matière du corps ; dans l'état d'erraticité, il est libre. » Et quelques lignes plus haut (page 171 de l'édition de 1871) : « Le fluide universel est le même dans tous les globes, mais plus ou moins éthéré, plus ou moins matériel, selon la nature des globes. Liaison de l'esprit à la matière, c'est lui qui donne la vie aux êtres organiques. Il est la source de la vie et ce qu'on appelle le *principe vital.* » Mais lorsqu'il est demandé « si ce fluide universel, source de la vie, est en même temps la source

de l'intelligence ? — Non, est-il répondu. Ce fluide n'anime que la matière.»

Ainsi, qu'on ne perde pas la chose de vue ! L'*Esprit* ici est bien distingué du *Périsprit*, soit que Allan Kardec fasse de celui-ci la forme même de l'âme, soit qu'il l'identifie avec le fluide universel ou principe vital, distinguant alors, comme nous le faisons nous-même, le principe vital de l'âme raisonnable, Moi conscient, ou Raison consciente, qu'il s'agisse de l'homme ou qu'il s'agisse de Dieu.

Nous pensons que si le mot *Périsprit*, inventé par Allan Kardec, est légitime pour désigner la forme psychique de l'être humain privé de son corps terrestre et passé à l'état d'*Esprit*, il est peu exact et inutile pour désigner le principe vital. Mais pour le moment, la question n'est point là, et il me suffit de constater que le père de la philosophie spirite n'admet pas le Dieu du miracle et du mécanicisme moderne, qu'il rejette le Dieu extérieur au monde et affirme, avec toute la science antique et toutes les religions de l'antiquité, y compris le christianisme évangélique, l'âme universelle, circulant dans tous les êtres et dans le corps entier de l'Univers. Car au bout du compte, ce principe vital des spiritualistes modernes, ce fluide universel et *périspritat* d'Allan Kardec ne sont pas autre chose que ce que j'appelle, avec bien d'autres, l'*âme de l'Univers* qui, dans ma pensée, se confond avec la vie elle-même. Et en parlant ainsi, je suis d'accord avec la tradition religieuse du genre humain : ce qui est, à mes yeux, d'un grand intérêt social et une présomption favorable à la correction de ma thèse.

Les mots nous divisent plus que les choses. C'est pourquoi il faut avant tout, s'entendre sur les mots. Comment se comprendre, en effet, si l'on ne parle pas la même langue, ainsi qu'il arrive lorsqu'on donne aux mêmes mots des acceptions différentes et ne représentant pas une même idée, pour ceux qui en discutent de bonne foi ? A l'instar du mot *Dieu*, si mal compris de nos jours, le mot *âme* prête beaucoup au malentendu. Ce n'est pas une raison pour en changer. A part qu'il est respectable par son antiquité et son universalité, on en trouverait difficilement un meilleur, et d'ailleurs, quel qu'il fût, les hommes, dévoyés, comme ils le sont de nos jours, trouveraient bien le moyen de le gâter. Le mot *âme* ayant été pris dans des sens différents, il convient de le définir et de dire quelle est la signification qu'on prétend lui donner. Il en est des mots comme de toutes choses. Quand on ne s'entend plus, il faut revenir aux principes. Ici les principes sont les racines, les étymologies. Le mot *âme* qui nous vient de nos Pères les Aryas de La Sogdiane ne devrait pas signifier autre chose que leur mot *Atma*. Que signifie le mot *Atma* ? N'étant point sanscrittiste, je consulte le savant ouvrage d'Adlophe Pictet (1), dont l'autorité est incontestée et j'y trouve « que pres-

(1) *Les origines Indo-Européennes ou les Aryas primitifs* — 2 vol. grand in-8°. Paris, 1859.

que tous les noms qui servent à désigner l'âme dans les langues de la famille Aryenne rattachent la notion de l'âme à celle d'un souffle; mais quelques-uns prouvent que les anciens Aryas déjà ont fort bien distingué l'âme pensante et spirituelle de l'âme physiologique et vitale : distinction importante qui ne se présente guère ailleurs, car, ajoute Pictet, en note, les Hébreux, par exemple, ne l'ont point faite, ainsi *nephesh*, *nshâmâh*, *mach*, employés en hébreu dérivent tous de la notion de respirer... De même aussi de la racine sânscriste *an*, respirer, dérivent *ana*, souffle et *anila*, vent,mais *ana* désigne plus spécialement le souffle vital... Les langues congénères, qui ont perdu la plupart la racine verbale offrent plusieurs corrélatifs des dérivés, au matériel comme au spirituel. Ainsi en grec, ἄνεμος, souffle, vent ; le latin *anima animans*, *animal*, peut-être aussi *inanis*, vain, vuide, c'est-à-dire sans souffle, sans vie, comme *inanimus*. »

Qu'on me pardonne cette facile érudition empruntée à un maître en linguistique. Je n'en abuserai pas et regarderai le fait comme suffisamment justifié. Il faut bien cependant que j'ajoute que le mot grec *pneuma* (de πνέω, je respire) et le latin *spiritus* (de *spirare*, respirer) ont exactement la même signification, et n'en ont pas moins servi à qualifier le *Saint-Esprit*, comme âme divine dans l'hypostase symbolique de la Trinité chrétienne. Quant au terme grec « psyché » (ψυχή) qui veut dire souffle, vie et *papillon*, c'est un trop charmant emblème de l'âme corporifiée pour qu'on puisse méconnaître sa double acception et sa double nature.

On semble proposer, dans la *Revue Spirite*, de remplacer le mot « âme » par le mot « *atma* ». Je n'en vois pas pour mon compte la nécessité. Si c'est dans une pensée de conciliation, rien n'est plus louable. Mais ce n'est pas avec des mots que l'on concilie les esprits. Un mot nouveau ne fait le plus souvent que créer une secte nouvelle et augmenter la confusion. Elle n'est que trop grande à notre époque, où, à force de forger des mots et de s'en servir à tort et à travers, et sans, au préalable, en avoir déterminé le sens, nous en sommes arrivés à cette confusion du langage, si bien caractérisée dans le récit biblique par la *Tour de Babel*.

Notre mot *âme* n'étant pas autre chose que le mot *atma*, on ne dit rien de plus en employant ce dernier. De même qu'en se disant *atmiste*, pour dire qu'on croit à l'*âme*, on n'exprime pas d'autre idée que celle donnée par l'adjectif *animiste*. Seulement on parle sanscrit, au lieu de parler français : ce qui n'est pas précisément le moyen de s'entendre avec beaucoup de monde. Ils sont bien une douzaine en France qui connaissent cette grande et noble langue, la mère du grec, du latin, du français, de l'allemand, etc. Il est très regrettable qu'il en soit ainsi. Pour moi, je désirerais que le sanscrit fût enseigné dans les collèges, même de préférence au latin et au grec.

Je voudrais qu'il y fût enseigné, ainsi que l'hébreu, à travers toutes les classes, dans un cours de linguistique où l'on établirait la filiation des langues, de façon à donner à chaque élève des notions générales sur les étymologies et les formes du langage qui permissent à chaque élève de diriger ses études vers telle ou telle série philologique. C'est ainsi qu'on créerait des spécialistes véritablement savants et philosophes. Il faudrait pour cela réformer d'une façon rationnelle la vieille méthode scholastique et comprendre que chaque homme doit avoir des *clartés de tout* quand il entre dans la vie active. Au lieu donc de ce long, inutile et fastidieux enseignement du latin qui prend six ou sept années aux élèves, il conviendrait de ne leur enseigner du latin et du grec. comme du sanscrit et de l'hébreu, que ce qu'il en faut pour connaître les étymologies et avoir la clef du génie des langues. Il faudrait faire de même pour toutes les connaissances humaines. Ainsi les années de collège seraient consacrées à inculquer aux élèves les principes, les éléments de toutes les sciences-mères, soit naturelles, soit morales et sociales, soit mathématiques. Ce n'est qu'après avoir tous acquis, filles ou garçons, le capital intellectuel nécessaire, de nos jours, à toute personne humaine, que chaque élève choisirait sa profession. Il le ferait alors en connaissance de cause. Mais il ne faudrait pas oublier dans ce plan d'éducation, la plus importante de toutes les sciences et la plus négligée jusqu'ici, celle du *savoir-vivre*, j'entends, l'art de se conduire dignement, sagement, honnêtement parmi les hommes, de façon à n'être ni mangeur ni mangé, ni dupe ni fripon et à se conserver pur et sain de corps, d'âme et d'esprit, pour son être futur, pour sa famille à fonder, pour sa patrie à défendre et pour l'humanité, dont nous avons le corps à construire, en l'affranchissant de ses infirmités, de ses ignorances et de toutes ses souillures, car nous sommes tous membres les uns des autres et nous ne pouvons rien faire contre l'humanité qui ne nous atteigne nous-mêmes dans le présent ou dans l'avenir.— Voilà, du moins, ce que nous apprend le spiritisme en nous apportant la preuve de nos renaissances successives au sein de notre commune humanité terrestre.

Je reviens à mon sujet dont je me suis un instant écarté. Je voulais établir qu'un mot nouveau ne nous est pas nécessaire pour caractériser l'âme et le système qui affirme son existence, soit dans l'homme, soit dans l'Univers. Le mot *atmisme* n'est rien de plus que le mot « Animisme » qui, pour avoir passé par le latin, n'a rien perdu de sa valeur. L'Animisme est le nom générique de toute théorie, de toute croyance, de toute conception générale qui affirme la vie et la spiritualité. Il comprend à la fois le principe vital et le moi conscient et exprime fort bien leur union dans l'esprit humain comme dans l'âme divine. Il a l'avantage de nous rattacher à la fois à l'Arie du Vé-

disme et du Mazdéisme, aux Indous du Brahmanisme comme aux Persans de Zoroastre, aux Grecs comme aux Latins, en un mot, à tous les grands systèmes religieux ou philosophiques de l'antiquité et même du moyen âge catholique, car ce qui est ancien ce n'est pas le matérialisme et le mécanicisme, ce qui est ancien et conforme à la tradition ininterrompue de l'esprit humain, c'est la croyance à la vie de l'Univers et à la spiritualité de l'âme humaine. Ces deux fois sont corrélatives et inséparables l'une de l'autre. S'il n'y a pas une âme universelle, il n'y a pas d'âme particulière et comment l'homme serait-il immortel si l'Univers ne l'était pas !

(La suite au prochain n°) *Ch. Fauvety.*

L'ÉCRITURE AUTOMATIQUE ET LA SCIENCE

(Voyez *Revue spirite* du 1er juin 1887).

Continuons maintenant nos citations copiées textuellement dans la collection considérable des écrits de ce médium. Je prends au hasard.

Le 30 novembre 1881, le médium est souffrant. Il veut écrire. Changement de personnalité, car, cette fois, on obtient une communication d'un médecin, le docteur X... Son nom est en toutes lettres au bas du document, qui porte le n° 386.

« Mes bons amis — dit le docteur — je ne crois pas pouvoir me prononcer
« dès maintenant sur ce qui fait souffrir notre médium. J'ai déjà dit qu'il y
« a en elle pauvreté du sang, mais ceci ne doit pas occasionner les douleurs
« qu'elle éprouve. Laissez-moi quelques jours pour pouvoir vous donner
« une réponse sûre. Il faut prendre des précautions... » Signé : X...

Je ne donne pas toute cette communication qui devient plus intime et ne peut intéresser que le médium et les siens. Les quelques lignes ci-dessus établissent toutefois d'une façon, à mon avis, très suffisante, que nous avons sous les yeux des phrases toutes différentes de celles de Cornélius. Elles sortent pourtant de la même main.

Autre chose. Le 31 décembre 1881, à minuit, le médium prend son crayon. Cette fois c'est un paysan de Saintonge qui se manifeste. On va voir un style tout nouveau et une orthographe qui n'est assurément pas celle du médium. Cette communication porte le n° 399.

« Mesieur et dame salut à vous et tou mé soué pour que vous allié le bon-
« heur que vous mairité su la ter come avé qe nou. Je vous done en plusse
« une amitié ben sinsair et vou pouvé conté desu care foi de Jean vou

« méritai qon éme sinsereman et moi un des premié à le fair en regare de vau
« bone intention pour nou. Excusai moa si je vou fatic me jesaille decrir un
« pe mieu Je man vai en vou disan encor mes vœux.

« Signé : JEAN. »

Tout cela est écrit sans hésitation, sans rature, ainsi que me le prouve l'original placé sous mes yeux.

Voici une autre manifestation — d'après M. Myers — de la conscience somnambulique. C'est toujours la même main qui écrit. Cette fois la personnalité est celle d'un pasteur protestant, M. C..., mort quelques années avant. Nous sommes au 12 septembre 1882, 11 heures du soir. Le pasteur C... s'exprime en ces termes :

« Heureux ceux qui s'amassent des trésors dans le ciel où les vers et la
« rouille ne gâtent rien! Ces paroles prononcées par le Christ sur la monta-
« gne ont été mises de côté par tous. On les a rejetées et pour cause dans
« ces temps de luxe et de plaisir où le vrai bonheur consiste à accumuler
« l'argent pour se procurer les joies éphémères de la terre. Cette belle
« phrase devrait être méditée longuement. Lorsque le *grand martyr* vint
« sur notre planète, riche de toutes les incarnations qu'il avait subies et de
« l'esprit sublime qui le faisait aller insouciant des douleurs charnelles, il
« ne pouvait être compris parce que lui-même ne pouvait rechercher le luxe
« et les grandeurs. Aujourd'hui où tant de rivalités s'entrechoquent pour
« briller, on ne peut faire que la mémoire se souvienne de ceci : Amassez-
« vous des trésors dans le ciel! Oui, vous qui avez partagé avec ceux qui
« n'ont pas, vous qui possédez tout juste de quoi faire vivre votre enveloppe
« charnelle, donnez au malheureux qui vous implore. Vous amasserez vos
« trésors dans l'éternité immuable, si vous êtes patients et bons pour ceux
« qui ont besoin d'indulgence. Les vers et la rouille ne gâteront point vos
« trésors car ceux qui vous ont devancé et qui vous attendent au séjour bien-
« heureux des âmes les gardent précieusement. Signé : C... »

Le nom est tout entier au bas de la communication. Le pasteur C... avait été autrefois connu du médium qui ne pensait — m'a-t-il dit — aucunement à lui lorsque cette personnalité nouvelle s'est manifestée.

Le 26 octobre suivant, c'est-à-dire un mois et demi après, la même personnalité revient, sans avoir été appelée. La nouvelle communication porte le n° 503. La précédente avait le n° 490. Il y a donc eu douze manifestations entre les deux visites du pasteur C... Néanmoins la prétendue conscience somnambulique se retrouve exactement dans l'état où elle était le 12 sep-

tembre, c'est-à-dire que la case qui donne naissance à cette illusion — toujours d'après M. Myers — que le médium appelle le pasteur C... est impressionnée dans des conditions absolument semblables par l'X, par le moteur psychique inconnu, cause du phénomène.

Voyons pourtant comment va se présenter de nouveau la personnalité du pasteur C...

« Si les prêtres des religions qui veulent avoir le droit de faire leurs
« réflexions sur les idées larges et indépendantes, réfléchissaient, eux qui se
« croient les défenseurs du Christ, aux paroles qu'il a prononcées et que
« voici : « Quiconque croit en moi vivra quand même il serait mort ! » ils
« n'oseraient jamais émettre leurs idées sur la vie à venir. Voilà les défen-
« seurs du *grand martyr* de la foi. Jugez-les sévèrement, car ils ont des yeux
« pour voir et ils ne voient point parce qu'ils ne veulent pas voir. Le luxe
« et la mollesse les font se plonger encore dans un gouffre d'erreurs et de
« préjugés qui les éloignent d'autant plus des idées saines et salutaires de
« l'âme. Comment voulez-vous que l'esprit dégagé de cette matière impure
« qui l'oppresse toute sa vie et qui se trouve bien des jouissances que le luxe
« lui donne, comment voulez-vous que cet esprit trouve dans l'espace un
« bonheur sans mélange?... »

La communication est très longue et continue sur le même ton. J'abrège donc. On peut la rapprocher de la précédente. Elles contiennent l'une et l'autre des citations empruntées aux paroles de Jésus. Dans la première il est dit : « *Dans ces temps de luxe et de plaisir...* » Dans la seconde on trouve ces mots : « *Le luxe et la mollesse les font se plonger dans un gouffre d'erreurs...* » Enfin Jésus est appelé, avec beaucoup de raison d'ailleurs « *le grand martyr* » dans la première et « *le grand martyr* » dans la seconde. Est-il possible de voir autre chose, dans ces deux documents, que la manifestation du même caractère, émettant la même pensée? Je ne le crois pas. Donc, pour les spirites, voilà une preuve de plus (n'en déplaise à M. Myers) de l'indépendance parfaite de l'intelligence qui se manifeste, intelligence qui ne saurait être celle du médium. Il ne semble pas possible, en effet, étant données les conditions dans lesquelles le phénomène se présente, que l'esprit du médium puisse, à son insu, se dédoubler ainsi.

IV. — Encore quelques autres exemples et j'aurai fini.

On a vu, plus haut, des échantillons de caractères poétiques; on a lu, signées d'autres noms, des phrases familières ; on vient de voir le caractère tout différent d'un pasteur protestant.

Il nous est facile de retrouver maintenant les caractères déjà présentés et de les retrouver sous leur même forme littéraire. Voici, par exemple,

Cornélius qui nous revient le 15 février 1883, dans une communication portant le n° 538; la dernière que nous avons donnée de lui avait le n° 369, elle était du 23 octobre 1881.

Cornélius dit aujourd'hui, 15 février 1883, à 11 heures et demie du soir

« Voici qu'une fleur est tombée; ses pétales se sont envolées sous le « souffle du vent; vous l'avez crue morte et elle va revivre plus belle et plus « magnifique. N'est-il pas de l'esprit comme de la fleur? Si le corps est mort « l'esprit s'est dégagé avec ses rayonnements, la plénitude de ses idées, ses « aspirations, ses désirs d'amour plus vivants, parce qu'ils ne sont plus « enchaînés à d'autres préoccupations et le voilà libre et joyeux, prenant « son essor vers sa vraie patrie, où l'attendent la paix, les sentiments de « fraternité, le but de ses aspirations, l'amour, seul et unique lien des âmes.

« Signé : CORNELIUS. »

Prenez ces mots : « *Voici qu'une fleur est tombée; ses pétales se sont envolées « sous le souffle du vent; vous l'avez crue morte et elle va revivre...* » Rapprochez-les de ceux-ci : *Si la fleur se fane et tombe ne laissant « après elle qu'une tige flétrie ou desséchée...* (1) » Lisez jusqu'au bout les deux phrases et vous reconnaîtrez que la même pensée se manifeste dans chacune. Or, un intervalle de seize mois sépare les dates où elles ont été écrites et *cent soixante-neuf autres communications*, sur différents sujets, ont été obtenues, par le médium, entre ces deux dates.

Avant de passer à un autre genre, citons quelques mots signés du docteur X... Cette fois-ci, l'esprit du docteur avait été appelé :

« 16 avril 1883, 11 heures du soir.

« Mes amis, je viens vous satisfaire. Ne vous inquiétez pas trop des dou- « leurs de notre bon médium. Ce sont des douleurs nerveuses et pas autre « chose. Il n'y a pour cela que des frictions rapides avec un lainage imbibé « d'alcool camphré. Ce sont de petits rhumatismes nerveux. Faites ce que je « vous dis... »

La seconde conscience vient de sortir, on le voit, de la case du cerveau où s'emmagasinent les connaissances médicales — et cependant le médium n'a jamais fait d'études de ce genre — et elle donne une consultation. Un peu plus tard, cette même conscience sortira de la case des théories philosophiques, prendra le nom d'*Edouard*, et dira ce qui suit, à l'aide du crayon merveilleux qu'elle guide :

9 décembre 1883, 11 heures du soir (n° 624).

« Lumière des lumières, soleil des mondes, sources de toutes idées, voilà

(1) Voyez plus haut la communication de Cornélius du 23 octobre 1881.

« Dieu. Comme un fleuve se répand et se divise en une quantité de cours
« d'eau ainsi l'esprit immense s'est répandu et a formé les sources de con-
« naissance, de pensée, de force, de courage et n'a pas su comment il finirait.
« Il ne l'a pas su parce que en se répandant il s'est épuisé, n'ayant pas ainsi
« que le fleuve de source pour l'alimenter. Ainsi qu'un torrent dévastateur
« tout ce qu'il a créé l'a été sans but arrêté et le torrent des créations s'est
« jeté dans l'infini à tort et à travers. Il s'est arrêté sur divers points et la
« volonté de celui qui a organisé n'a pas été assez puissante pour dire :
« Arrêtez-vous là. Nous le cherchons et il n'est plus; si, il est, mais épars
« çà et là, un peu dans tout. Je ne sais où mes pensées s'arrêteraient si je
« me laissais entraîner par cette idée de Dieu. Je sens qu'il est en moi, en
« vous, partout, et cependant il me semble que le foyer d'esprit n'est pas
« éteint. Il existe, mais il est petit, bien petit. Qui sait quand et comment il
« redeviendra lui-même. Mes amis, quelles préoccupations pour celui qui se
« plonge dans ces recherches. Personne ne l'a trouvé, qui sera-ce?

« Signé : EDOUARD. »

Laissons de côté la tournure philosophique de cette page, tournure qui nous donne tout simplement l'idée d'un nouveau caractère, d'une nouvelle personnalité se manifestant par le médium : et voyons maintenant ce qu'écrira, plusieurs mois après, sous la même signature d'*Edouard*, le crayon de Mme X...

« 29 septembre 1884, 11 h. et demie du soir (nº 706).

« J'ai eu la volonté de faire, ce soir, une main qui tient celle de notre
« amie; cette main seule paraît, parce que je l'ai voulu ainsi; je la vois trans-
« parente appuyée sur celle de chair. J'ai donc voulu fermement accomplir
« ce fait et cela a eu lieu. Avec mon enveloppe charnelle il m'aurait été
« impossible d'arriver à ce but quoique ma volonté se fût fortement tendue
« en ce sens. Cette volonté je l'ai ressentie dans toutes mes transformations
« et toutes les créatures la possèdent jusqu'au plus infime des êtres. Elle
« nous a certainement été donnée par une autre volonté si puissante
« qu'elle a pu créer, elle seule, une infinité d'autres volontés, mais qu'elle
« a revêtues de chair pour les amoindrir... Elle les a emprisonnés et leur a
« donné le don de créer des êtres de chair, misérables, traînant leur chaîne
« et consumant leur existence à vouloir délivrer leur volonté. Que voyez-
« vous de divin en ceci? Pour moi je n'y vois rien. Notre volonté, c'est-à-
« dire la seule force que nous possédons, ne peut agir que lorsqu'elle s'est
« débarrassée des liens charnels. Si nous avons travaillé longtemps à ce que
« nous pensons devoir être un chef-d'œuvre, nous apportons toutes nos
« facultés à son perfectionnement. Qu'est-donc que ce créateur qui laisse

« son œuvre inachevée? Œuvre admirable si elle était parfaite; misérable « lambeau d'esprit divin, car il lui manque tout. Que deviéndraient nos « enfants si, à peine venus au monde, nous leur disions : Allez maintenant, « vous voilà faits; élevez-vous, dirigez-vous; et que nous leur donnerions « pour guide la seule lumière d'en haut? Cette lumière, soi-disant d'en haut, « a plongé tous les êtres dans les ténèbres. Nous n'avons pas à la remercier. « D'ailleurs où est-elle puisqu'elle n'éclaire personne? Ma volonté est la « seule puissance que je reconnaisse; elle me donne au moins la joie de « pouvoir dire à mes amis que je les aime. « Signé : EDOUARD. »

Le 11 octobre 1886, c'est-à-dire deux ans après l'époque où la communication précédente était donnée, nous retrouvons la personnalité d'Edouard. C'est toujours le même caractère qui se manifeste. Voici un extrait de cette communication qui est très longue et qui porte le nº 880 :

« L'immensité des espaces radieux est la récompense de l'esprit qui a « achevé son œuvre. Là est le repos. Cette paix parfaite où rien ne trouble « la pensée est un but que tous sans exception doivent atteindre et attein- « dront. Vous ne vous découragerez point et ne compterez que sur vous- « mêmes, car jetés au souffle des tempêtes humaines par un créateur « imprévoyant, nous ne pouvons avoir en lui aucune foi. Où est-il, qu'il ne « voit point la misère de ses créatures? Beaucoup l'ont cherché qui ne l'ont « point trouvé. L'anathème doit être sur lui, qui nous a fait pour souffrir et « nous épuiser pendant des siècles. Soyons unis par une pensée de fra- « ternité.

« Signé : EDOUARD. »

Je prie le lecteur de ne point se préoccuper de la forme hardie dans laquelle ces opinions toutes personnelles sont présentées. Je les cite en faisant remarquer que ce travail n'a pas pour but de soulever des discussions philosophiques mais bien de présenter tout simplement des documents psychologiques. Ceci posé je demanderai s'il est possible d'établir une comparaison quelconque entre le caractère de *Cornélius* et celui d'*Édouard*? Assurément non. Ces deux caractères se ressemblent si peu que tout rapprochement devient impossible. Pourtant ils se manifestent au moyen du même instrument : la main du médium. Et l'état apparent d'esprit de celui-ci paraît être toujours le même. Instrument passif, le médium transmet tout simplement la pensée qui veut se manifester, chaque fois qu'il convient à cette pensée de lui rendre visite. Et chaque fois, je l'ai déjà dit, que la manifestation se présente sous un même nom, c'est le même caractère qui revient. Voyez ce que dit Edouard : « *Le torrent des créations s'est jeté dans l'infini «*

« *tort et à travers...* » (1re communication) « *Qu'est-ce donc que ce créateur « qui laisse son œuvre inachevée?* » (2me communication.) «... *Jetés au souffle « des tempêtes humaines par un créateur imprévoyant...* » (3me communication.) Que pensent M. Myers et son école de ce phénomène? Diront-ils que le cerveau du médium contient une case philosophique, d'où sortent, à distances plus ou moins éloignées, et sans suggestions mentales apparentes, ces apostrophes — que nous n'avons pas à juger dans cette étude, je le répète — adressées à la force première?

Je termine ces citations par une page d'un style tout différent. Elle est classée dans le groupe des communications *poétiques*; cependant, si on la lit avec attention, on reconnaît qu'elle ne ressemble à rien de ce qui précède. C'est un tableau en prose émanant (théorie spirite) de l'esprit d'un peintre, d'un très grand peintre même, rencontré autrefois, à Paris, par le médium. Le jour où cette communication a été obtenue, le médium avait, par hasard, dans la conversation, parlé de ce personnage mort il y a quelques années. Le soir, Mme X... eut l'idée d'écrire. C'était le 4 avril dernier, à une heure du matin. Elle obtint la communication suivante (no 929). Le nom de l'artiste est en toutes lettres au bas de ce frais paysage. Le médium désire que je ne reproduise pas ce nom. Voici toutefois le tableau obtenu :

« L'aube luit au loin. Le scintillement des étoiles se fait plus petit pour faire « place à la grande lumière. Au loin, le vent s'élève et d'un souffle agite « doucement, tout doucement, les trembles dont les feuilles semblent comme « autant de gouttelettes d'argent, voltigeant sans savoir où tomber, hésitant. « Plus bas, dans la clairière, le tapis d'herbe verte toute fraîche et menue « comme des cheveux de femme; et puis un filet d'eau, courant sur des « cailloux bien blancs; si blancs, si blancs, que leur fraîcheur plaît à voir. « L'eau claire est là, murmurante, désirante, amoureuse de la langue rose de « la biche svelte qui s'incline à son courant happant l'eau fraîche de la nuit, « breuvage de rosée.

« Breuvage de rosée que le souvenir pour l'esprit qui se souvient aussi de « la pure amitié d'un jour. »

V. — Les communications obtenues par Mme X... s'élèvent, au moment où j'écris ces lignes, au nombre de 932. Le travail qui précède ne donne donc qu'une idée très faible de l'œuvre impersonnelle sortie de la main seulement et non point du cerveau de ce médium. Cependant les quelques exemples ci-dessus suffisent, je le crois, pour prouver que la prétendue conscience somnambulique de M. Myers serait, si elle existait, singulièrement riche. Soixante personnalités différentes, ai-je dit, se sont manifestées par le médium. J'ai présenté des communications émanant de neuf personnalités

seulement, savoir : le frère du médium, son grand-père; Alida; Cornélius ; le docteur X... ; Jean; le pasteur C...; Edouard; le peintre***. On voit combien serait curieuse, en même temps que très longue, une étude dans laquelle on examinerait, l'une après l'autre, toutes les personnalités présentées.

Le travail qui précède n'est donc qu'une esquisse très affaiblie de l'ensemble. Je crois cependant que les comparaisons qu'il est possible de faire, en lisant les extraits donnés plus haut, suffisent pour réfuter victorieusement les théories de M. Myers. Ces théories, que je demande la permission de rappeler une fois encore en finissant, sont les suivantes :

1° Le cerveau du médium écrivain tire inconsciemment de son propre fonds la communication donnée.

2° Le médium écrivain, ayant été préalablement hypnotisé, reçoit la pensée de l'expérimentateur et la reproduit sans s'en douter par l'écriture automatique.

3° Nous avons deux consciences : l'une normale, l'autre somnambulique. Lorsque la conscience somnambulique, qui n'obéit pas à notre volonté, se met à l'œuvre, *sous une influence quelconque*, nous croyons à une influence étrangère, à un esprit qui nous dicte.

Au moyen des exemples ci-dessus on peut répondre :

1° Le cerveau, si merveilleusement organisé qu'il soit, ne peut pas tirer de son propre fonds tant de personnalités différentes sans avoir été influencé, soit par la pensée d'un hypnotiseur, soit par la propre pensée qui l'habite. Or, toutes les apparences tendent à prouver que c'est spontanément, et souvent sans y avoir songé avant l'expérience, que le médium écrit et donne une signature qui parfois n'a pas été donnée depuis très longtemps. Cependant la communication au bas de laquelle cette signature se trouve a le même caractère que la communication du même nom qui aura été obtenue précédemment. J'ai prouvé plus haut qu'il en est ainsi.

2° Il n'y a pas hypnotisation ni suggestion mentale; cela peut être affirmé par les personnes qui assistent aux expériences.

3° Enfin, la théorie de la conscience somnambulique n'est qu'une hypothèse. M. Myers supose, en effet, que dans l'hémisphère droit du cerveau existe une seconde conscience, mais il n'en a pas la preuve. Ses objections sont donc peu fondées. Il était bon pourtant d'y répondre afin de lui montrer que les spirites ne redoutent point les investigations que les hommes de science paraissent, depuis quelque temps, décidés à faire sur un terrain dont ils s'étaient jusqu'alors prudemment écartés.

Alexandre Vincent.

La Rochelle, 2 mai 1887.

JETS DEP IERRES PAR LES ESPRITS

Cher Monsieur Leymarie, vous recevrez en même temps que cette lettre, deux journaux d'Oran qui relatent un fait curieux quoique peu rare, de jets de pierres par les esprits.

Je suis allé visiter l'une des deux maisons dans lesquelles les pierres ont été jetées et je vous envoie la relation de ce que j'ai vu.

On entre dans une cour qui peut avoir sept mètres de long sur trois de large.

Je me suis trouvé en face d'une femme qui lavait son linge sous un petit appentis couvert en tôle, et d'une jeune fille de 18 à 20 ans, qui m'ont donné les informations suivantes :

Elles me firent voir un couffin (sorte de panier arabe) dans lequel les pierres avaient été ramassées ; il y en avait une cinquantaine, de différentes grosseurs, depuis la plus grosse pesant 1 h. 625 grammes jusqu'à des morceaux de briques pouvant peser une cinquantaine de grammes.

Les pierres ont commencé à être lancées dans la matinée du jeudi et le jet n'a cessé que le vendredi soir.

Dans le fond de la cour il y a une maisonnette sans étage ; une partie des pierres passaient par-dessus la maisonnette et venaient frapper le mur en face, qui est criblé de trous produits par les pierres ; mais il en tombait de tous les côtés, selon l'expression de la femme.

On m'a fait voir l'enfant qui a eu une légère écorchure derrière la tête ; la pierre qui l'a blessé peut peser environ 3/4 de kilo.

Pensant que ces pierres devaient être lancées en partie d'une petite cour qui se trouve derrière la maisonnette, on est monté sur la toiture de cette maison ; mais les habitants de la cour étaient chez eux tranquillement, et les pierres continuaient de tomber dans la première cour.

Un jeune homme, voisin de la maison, étant venu voir se qui se passait, se sauva avec la femme pour se mettre à l'abri des pierres, et pendant qu'ils se sauvaient ils entendirent un grand bruit ; pensant que ce devait être une grosse pierre qui était tombée sur la toiture en tôle, ils revinrent un instant après pour la ramasser ; mais, malgré leurs recherches, ils ne purent rien trouver.

Des pierres sont aussi tombées et ont même touché d'autres enfants qui se trouvaient dans la cour ; mais sans leur faire grand mal.

Une table qui était dans la cour et sur laquelle il y avait de la vaisselle a été aussi atteinte par les pierres et la vaisselle brisée.

Une maison attenante a eu aussi ses pierres, et des carreaux de brisés.

On a failli arrêter un petit cordonnier voisin de la maison ; mais pendant

qu'il était menacé par le commissaire de police, des pierres tombaient sur l'agent de police qui était de faction dans la cour; ce qui a paru suffisant pour prouver à la police que le petit cordonnier n'était pas le coupable.

Voyez si vous voulez publier ce fait qui, ajouté à bien d'autres du même genre, peut servir à faire réfléchir les incrédules.

Bien à vous. J. Trésorier. — Oran, 21 mai 1887.

Extrait du « *Petit fanal oranais* » du 16 mai 1887.

MYSTÈRE.

Avant-hier dans l'après-midi et jusque dans la soirée, des pierres étaient lancées d'on ne sait où dans les cours des maisons de MM. R. et S., rue de Lourmel.

Malgré la surveillance des voisins et des agents secrètement apostés, les jets continuèrent, dès que cette surveillance cessait ou paraissait cesser.

Plusieurs carreaux ont été brisés et la bonne de Mme R... qui tenait un jeune enfant dans ses bras a été effleurée par une de ces pierres qui lui a occasionné une légère blessure. La plus grande partie des pierres lancées étaient grosses et réellement dangereuses.

A 7 heures 1/2 du soir, une pierre tombait aux pieds du commissaire de police qui s'était transporté sur les lieux et qui se trouvait à ce moment dans la cour de M. R. Une visite minutieuse a été faite dans tout le pâté de maisons, sur les toits et les terrasses, qui n'amena que des soupçons sur un cordonnier, le nommé P... P..., qui a une petite cour derrière les bâtiments de la maison R... Il n'y avait cependant pas de pierres dans cette cour ni dans l'immeuble et de plus une absence absolue de témoins. Le cordonnier toutefois a été menacé de poursuites si les pierres continuaient à pleuvoir.

Cette bizarre pluie, à laquelle les aérolites sont très certainement étrangers, a repris plus tard.

Un fort attroupement a existé dans la rue jusqu'à 8 heures 1/2.

Et la police ne sait toujours rien.

Extrait du « *Franc Parleur oranais* » du 16 mai 1887.

PLUIE DE PIERRES

La rue Bruat a été hier le théâtre d'un phénomène météorologique qui, cette fois, n'est pas du ressort de l'Observatoire. C'est le service de la police qui est chargé de son explication.

Une pluie de pierres de toutes dimensions est tombée dans la cour d'une maison de cette rue. Un agent de police invité à venir constater le fait a reçu un caillou sur la nuque. M. Ruzé, commissaire de police du 3e arrondisse-

ment, des agents et des gendarmes ont fait des perquisitions dans les maisons environnantes, mais à l'heure où nous écrivons ces lignes, ces recherches sont restées infructueuses. En vain, on a posté des agents dans les alentours de la cour *maudite*, la pluie de blocs a continué de plus belle. Une récompense est promise à celui qui pourra découvrir la baliste mystérieuse et infernale.

LES GRANDS ENFANTS

Ce titre est peu révérencieux et je m'en excuse ; mais, comme il rend bien ma pensée, je demande la permission de n'en pas prendre d'autre.

Les grands enfants, à mon avis, ce sont les philosophes de taille moyenne qui discutent à tout propos sur la personnalité divine, sur la quantité de matière qu'il y a dans l'âme, et toutes questions correspondantes.

Que chacun ait son opinion sur de tels sujets, — qui dépassent de beaucoup ce qu'il nous est permis de voir et de juger — je le conçois encore ; mais vouloir imposer son opinion quand même sur des questions aussi délicates, c'est de l'obstination puérile.

Pour ma part, je confesse que j'ai écrit deux articles dans la Revue sur de semblables questions. Je ne savais pas que je mettais ainsi le feu aux poudres.

Depuis lors, en effet, les articles ont succédé aux articles, les ripostes aux attaques, avec une véhémence, un entrain qui, malheureusement, n'ont pas été utiles à l'humanité. Nous sommes tous restés dans nos cantonnements respectifs, l'arme au bras de peur de surprise... et après ?

Pas un d'entre nous n'avoue avoir été touché par un seul des arguments de son adversaire. Dès lors, que doivent penser nos lecteurs ? — Qu'en ces matières on pourrait écrire des volumes sans résultat.

— Mais s'il en est ainsi, me direz-vous, pourquoi venir, aujourd'hui encore, encombrer la Revue de votre prose ?

— Ne faut-il pas que je réponde un mot à M. Vignon qui, dans quelques lignes sur *Dieu et matière co-éternels*, trouve le moyen de me mettre en cause ? Il demande à M. Bouvery, à M. Metzger et à moi *d'étendre jusqu'à lui nos lumières et de répondre à ses sollicitations répétées en démontrant la réalité du Dieu* PERSONNEL *dont nous sommes*, dit-il, LES ADORATEURS CONVAINCUS.

Je ne sais ce qu'en penseront MM. Metzger et Bouvery : quant à moi, je suis enclin à ranger la demande de M. Vignon, — faite sur le ton d'une aimable moquerie — dans la catégorie de celles que je trouve puériles.

Vous voulez que je vous démontre Dieu dans sa forme, ce que n'ont pu faire encore les plus grands penseurs. Ce n'est pas une petite affaire. Il faudra d'abord, — si je veux vous complaire — que je m'élève fort au-

dessus de ce grain de poussière qu'on appelle la Terre, et que je me place en observation dans l'infini.

Or, l'infini échappe absolument à mes investigations parce que je suis un être fini. J'aurais beau m'élever jusqu'à Jupiter, par exemple ; j'aurais beau monter même beaucoup plus haut, je ne verrais que ce que mon rayon visuel peut atteindre, c'est-à-dire le fini, le borné.

Serais-je même un esprit, le rayon visuel de mon âme embrassât-il plusieurs mondes, ce ne serait encore qu'une partie infinitésimale de l'espace infini.

Dès lors, comment pourrais-je voir Dieu dans toute l'étendue de son amour et de sa puissance ? Comment, misérable atome, oserais-je mesurer l'Etre qui rayonne dans tous les soleils et anime tous les mondes ? Ah ! loin de moi cette pensée orgueilleuse ! L'homme ne peut seulement fixer l'astre qui lui donne la lumière et je regarderais, moi, face à face, le soleil des soleils, l'âme immense et éternelle de l'Univers !...

Me sera-t-il permis, un jour, de voir Dieu, au moins dans une de ses parties ? Peut-être, si je l'ai mérité par une vie exemplaire, à l'abri de tout reproche ; non, si je n'ai écouté que mon égoïsme, ce qui n'est point rare ici-bas.

En attendant, voici ce que je puis dire à M. Vignon :

L'amour de l'homme pour la femme, ce sublime sentiment parfois si vite éclos, d'où vient-il ? Où, comment, pourquoi a-t-il pris naissance ? Qui peut le définir ? Qui peut lui donner des lois ? Qui peut l'éteindre ou le rallumer à son gré ? Il existe, et chacun de nous l'admire, même quand il ne le ressent pas. Cependant, personne n'a pris l'équerre, la règle ou le compas pour mesurer ses proportions.

J'en dirai autant de Dieu.

Il est indispensable au bon fonctionnement de l'Univers. Je le vois partout, en tout, parce que, sans lui, sans une haute raison présidant au destin des mondes et à celui de nos âmes, il me semble que rien n'aurait sa sanction, que tout manquerait de base. Mais vous êtes libre de penser autrement que moi. Je ne vous demanderai pas ironiquement de me faire la description de votre Dieu - Atma, raison - mouvement, principe actif que vous reconnaissez dans l'univers. Vous dites qu'il est composé d'atomes agissant à l'infini dans l'univers infini. Je ne vois pas en quoi cette définition de Dieu est plus claire que celle qui m'est chère, mais je n'en respecte pas moins profondément votre croyance. Je crois, moi, — et bien d'autres avec moi — non au Dieu personnel (ce mot est souvent mal compris) mais au Dieu unique, centre éternel, foyer admirable de tout ce qui est bien, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est juste. A-t-il une

forme ? Assurément. Laquelle ? Peut-être celle de l'univers lui-même, qui est son corps, comme nous avons le nôtre. Mais, étant donnée la souveraine puissance de Dieu, rien ne me prouve qu'il ne puisse changer de forme ou modifier profondément la sienne.

Ne me demandez donc plus de vous démontrer Dieu dans sa forme. D'autres, peut-être, le feront un jour. Pour moi, je pourrais me borner à vous répondre :

Quand vous m'aurez fait voir la forme du vent qui passe, quand vous m'aurez fait palper les rayons du soleil, — toutes choses fort simples relativement à ce qui nous occupe — je vous dirai alors ce qu'est Dieu.

Je crois que nous devons être plus humbles que nous ne le sommes, surtout quand nous nous plaçons en face de la divinité. N'essayons pas de monter trop haut : rappelons-nous les ailes d'Icare.

Dans un sentiment d'humilité qui me paraît naturel, chaque fois que j'admire le spectacle des cieux et que j'interroge en moi la conscience, je me sens, être infime, sous la domination d'une puissance bienfaisante qui me laisse mon libre-arbitre mais qui juge mes actes. Cette puissance, je la reconnais et je m'incline toujours devant elle, même quand la douleur a broyé mon âme. S'il n'y avait pas un Dieu dans le ciel pour ouvrir les ailes de notre espérance, je prendrais en pitié et peut-être en dégoût notre triste vie humaine où tant d'ambitions, de bassesses et de puérilités se montrent encore.

Je me rattache donc à l'idée d'un Dieu juste et bon, sans lequel ni le monde moral, ni le monde physique ne pourraient vivre. Je me rattache au Dieu de l'amour, du pardon, mais aussi au Dieu sévère, terreur des méchants. Je n'imposerai jamais, je le répète, ma croyance à personne. Elle me rend heureux parce qu'elle me paraît reposer sur la raison autant que sur le sentiment.

A. Laurent de Faget.

LA PLURALITÉ DES EXISTENCES

L'homme a dompté l'erreur ; les siècles d'ignorance
Végètent impuissants dans un poudreux oubli ;
La science a parlé ; le temps est accompli
Où les vieux préjugés heurtent l'indifférence.

Aveugle qui croirait que tout va s'écrouler ;
L'avenir glorieux s'avance, impitoyable,
Et le passé verra son régime effroyable
Finir comme une nuit trop lente à s'écouler.

Hosanna ! nous savons que l'infini stellaire
Contemple l'infini des mondes habités,
Et qu'ainsi nos destins ne sont pas limités
A notre globe, issu du soleil qui l'éclaire.

Du doux consolateur entendez-vous la voix ?
Ne croyez pas, dit-il, que Dieu vous abandonne !
Les doigts de la douleur tressent votre couronne ;
La mort a ses rigueurs, le progrès a ses lois.

Pourquoi donc seriez-vous altérés de science,
Si, sortis du hasard, vous alliez au néant ?
En vain le doute creuse un abîme béant
Où ne peut s'engouffrer l'austère conscience.

Ne vous a-t-on pas dit : « Souffrir c'est progresser ? »
Tout le prouve, observez notre nature humaine !
Enfants, à votre insu votre père vous mène
Vers l'idéal brillant qu'on aime à caresser.

Et, comme pour grandir tout se métamorphose,
Vous mourrez pour renaître et devenir meilleurs ;
Et quel que soit le monde où vous naissiez, d'ailleurs,
La lutte y précéda toujours l'apothéose.

Que chaque jour vous voie accomplir un bienfait !
Aimez qu'on vous bénisse et non qu'on vous pardonne ;
Progressez ! si l'oubli d'autrefois vous étonne,
Songez que c'est un bien puisque nul n'est parfait.

Mais un jour votre esprit verra tout le cortège
De vos actes passés hanter son souvenir ;
C'est l'instinct qui vous fait prévoir cet avenir,
Stoïques bienfaiteurs, vous que le doute assiège.

Ce monde, il le fallait, voit nos dissentiments
Se heurter pour qu'enfin jaillisse la lumière ;
Mais il n'est plus, ce temps où la routine altière
Insufflait le poison à nos ressentiments.

Progrès et liberté ! Vivre et renaître encore
Pour s'élever toujours vers le sommet ardu ;
Recevoir tôt ou tard le prix qui nous est dû :
Telle est la vérité que le temps élabore.

Auguste VERRIEUX.

SIMON LE MAGICIEN

Le hasard m'a fait tomber sous la main un volume de M. le Dr H. Mettais ; Paris, Dentu, 1867, appartenant à la bibliothèque de l'hôpital, qui m'a beaucoup intéressé.

Son titre — Simon le Magicien — m'avait engagé à l'ouvrir, et je l'ai lu en entier sans désemparer.

Ce n'est pas un livre d'histoire, ce n'est pas un livre de science, ce n'est pas un roman, c'est les trois ensemble.

Le but de l'auteur a été de mettre en relief la figure du Thaumaturge Simon le Magicien, contemporain de Jésus et d'Apollonius de Tiane.

Le récit romantique et les faits dits miraculeux opérés par Simon, ont lieu vers le moment de la mort de Jésus, époque ou Apollonius n'avait que seize ans, mais possédait déjà la médiumnité somnambulique naturelle.

Simon de Samarie, dit le Magicien, se sert pour opérer ses prodiges de la fille d'un négociant de Tyr, appelée Hélène l'Idiote, qui m'a l'air d'une possédée, ne jouissant de ses facultés intellectuelles qu'à l'état somnambulique, et que son époux, un médecin, parvient enfin à guérir à force de volonté, à l'aide des passes magnétiques, secret qu'il avait dérobé à Simon, et dont il s'est servi après son mariage pour guérir Hélène.

Dans le récit, historico-romantique, de deux chefs germains, dans lequel Pline le Jeune et des juifs de Jérusalem et de Samané, ainsi que l'élève et correspondant de Philon, alors en Judée, se trouvent mêlés, l'auteur a intercalé les faits principaux à l'aide desquels Simon a étonné ses contemporains, comme l'avait fait Jésus et le fit plus tard Apollonius.

C'est une preuve historique de la pratique du magnétisme au commencement de notre ère, qu'il serait bon de propager, en ce moment où l'hypnotisme cherche à mettre de côté le magnétisme.

Ce livre rare devrait être réédité dans l'intérêt du spiritisme surtout.

Je vous le signale afin que vous voyiez et que vous jugiez, n'en ayant jamais entendu dire mot dans la *Revue spirite*. D...

MA CONVERSION AU SPIRITISME

(*Suite*).

Il y a de cela trois ou quatre ans. On parlait beaucoup de spiritisme à C.... Quelques membres de ma famille, désireux de se rendre à l'évidence, et avides d'assister à quelques-unes de ces expériences que plusieurs sceptiques eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de qualifier de « renversantes, » me racontèrent les phénomènes dont ils avaient entendu causer. Un jour donc, nous étions réunis, parlant de choses et d'autres, et parmi nous se trouvait quelqu'un fort initié à cette doctrine. La conversation vint à tomber sur le spiritisme. Je me rappelle que je saisis avec empressement cette bonne occasion pour dire à mon interlocuteur : Il paraît que vous faites tourner les tables ! — Parfaitement. — Allons donc! — Mais rien de plus vrai.

—Eh bien! vous plairait-il de convaincre des incrédules? Fort complaisamment, le capitaine Millet s'offrit à nous persuader. Placez-vous autour de cette table, nous dit-il. Nous nous installâmes, le capitaine Millet, M. et Mᵉ C..... et moi, autour d'un petit guéridon. Cinq minutes, dix minutes s'écoulent. Rien. Peu à peu cependant, quelques craquements se firent entendre; puis, bientôt, la table se mit à tourner. Au bout de quelques instants : Il s'agit maintenant de la faire parler, nous dit le capitaine Millet. Chacun de nous posa à son tour plusieurs questions auxquelles il fut exactement répondu, par coups frappés. Je me rappelle qu'entr'autres choses, demandant à l'Esprit de nous donner un bon conseil, nous en reçûmes cette réponse : « de croire en Dieu et en sa bonté infinie. » Une autre fois, nous étions réunis autour de la table, discutant quelques questions religieuses sur lesquelles, je m'en souviens, nous n'étions pas précisément d'accord. Tout à coup, la table nous indiqua qu'elle voulait parler. Nous nous tûmes, et bien nous en prit, car voici les paroles que nous dicta l'Esprit en question : « Vous êtes trop minces pour parler de Dieu. »

Je ne doutais plus. Point n'était besoin de phénomènes nouveaux pour me convaincre. Ceux que j'avais vus déjà me suffisaient. J'avais reconnu la vérité du spiritisme. Dès lors, mon devoir n'était-il pas tracé : étudier cette belle doctrine, et la propager autaut que possible.

Édouard Michel.

LES PENSÉES DE CARITA

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

J'ai fini la première partie de cette œuvre modeste que je destine aux simples et aux souffrants. La deuxième partie sera donnée par un esprit de haute valeur qui étudiera quelques problèmes humains à la lueur de la loi divine.

Nous lui laisserons toute la responsabilité et aussi tout le mérite de ses réflexions. Nos deux natures ne sont pas identiques sur tous les points et cette variété même aura son utilité; elle prouvera aux moins clairvoyants l'existence de deux êtres distincts ayant, à tour de rôle, guidé la plume du médium.

Pour revenir en quelques lignes sur ce que nous avons écrit jusqu'ici, pour synthétiser notre œuvre toute faite de pensées morales, nous dirons que la vérité peut être poursuivie par des chemins différents mais qu'en définitive, il est des bases communes à tous les chercheurs sérieux.

Ce sont ces bases que nous avons voulu établir à notre manière. Nous avons, très succinctement, voulu montrer à l'homme les lois de Dieu dans la

nature et en lui-même. Ces lois sont indépendantes de tout système religieux, de toute élucubration philosophique.

Les systèmes ont cela de mauvais qu'ils se placent souvent à un point de vue trop particulier au lieu d'embrasser l'ensemble des choses. Il nous a semblé qu'il serait bon de dégager le côté divin de toute question humaine, et c'est ce que nous avons essayé, nous le répétons, pour ceux que les systèmes embrouillent et qui digèrent mal les réflexions à haute portée.

Si nous avons démontré que tout révèle un Dieu dans l'harmonie des choses et des êtres, nous serons heureux d'avoir accompli notre faible tâche. Celle-ci terminée, si elle l'a été à la satisfaction de ceux qui nous liront, nous reprendrons plus tard notre thème en le développant.

En attendant, nous souhaitons à l'humanité qu'elle se retrempe dans une foi raisonnée qui la réveille de sa torpeur; qu'elle se mette à l'étude des problèmes sociaux qui intéressent toute l'humanité et, en particulier, les classes laborieuses; en un mot, qu'elle fasse jaillir le progrès de ses efforts.

La société a besoin de suivre une voie qui la conduise au mieux. Ballottée entre mille systèmes, la plupart contradictoires, ignorante de sa destinée finale, elle ne peut actuellement se rattacher qu'aux grands principes de foi et d'amour que nous venons d'émettre.

Chaque religion anathématise les autres cultes existants; chaque homme combat plus ou moins son semblable dans la lutte pour la vie. Il serait bien temps que les antagonismes prissent fin et que l'homme, devenu meilleur, songeât davantage à ce que la souveraine puissance attend des âmes intelligentes auxquelles elle a confié la meilleure part d'existence.

Notre petit livre est un premier pas vers le but à atteindre. Nous rendons justice à tous ceux qui, avant nous, ont contribué à étendre le savoir humain et, en particulier, à ceux qui ont montré à l'homme la route bénie de l'idéal.

Sur cette belle et admirable route, nous avançons à notre tour, non point avec la prétention de révéler des vérités nouvelles, de fonder une nouvelle école philosophique, mais avec le désir de faire toucher du doigt aux hommes sincères quelques vérités précieuses qui surnagent au-dessus des grandes catastrophes où ont sombré la plupart des systèmes religieux.

A l'œuvre! hommes de bonne volonté: le chemin à parcourir est vaste, rien ne le ferme et la Providence a fait luire, à l'extrémité que nous en voyons, le phare étincelant de l'amour, pour éclairer nos entreprises, raffermir notre foi et soutenir notre espérance.

A l'œuvre! et souvenez-vous de la fronde de David! Marchez contre les Goliaths modernes qui puisent dans un réalisme effréné leurs phrases pompeuses et impures. Jamais l'homme n'a rien fondé sans un idéal honnête.

Les littératures se sont succédé, les arts ont suivi les arts, la science s'est développée : jamais un savant, un littérateur, un poète n'ont survécu à leur temps, sans avoir émaillé leurs œuvres de sentiment, de justice. A celui qui voudrait conduire les peuples vers le gouffre sans fin du matérialisme, il manquerait l'acquiescement des foules pour perpétuer son œuvre.

Courage donc ! vous tous qui sentez dans vos entrailles le divin frisson de l'amour infini embrassant l'humanité tout entière sans distinction de races, de tribus, de croyances. Un même idéal est devant vos yeux, artistes, philosophes, libérateurs du genre humain. Cet idéal, c'est Dieu dégagé des sombres souillures dont on a taché son image ; c'est Dieu, père de l'humanité, la conduisant sans secousse, sans violence, à la terre promise de la liberté, de l'harmonie et du bonheur.

Et maintenant, mes chers lecteurs, je vous dis au revoir et à bientôt, je l'espère. CARITA.

Pour copie conforme :

A. LAURENT DE FAGET.

UN ECUEIL A ÉVITER

Il est dangereux pour les médiums de demander à chaque instant les conseils de leur guide, en croyant trop facilement que leur dévouement, leurs bonnes intentions les mettent à l'abri de l'obsession. Du moment qu'ils cessent de se gouverner par leur propre raison, ils cessent de s'appartenir, et alors ils appartiennent à un autre. Or nous ne nous incarnons pas pour être l'instrument des épreuves de tel ou tel Esprit, mais pour supporter nous-mêmes des épreuves utiles à notre avancement. Si nous nous mettons sous la conduite d'un Esprit, c'est lui qui les supporte à notre place. Il n'est pas besoin de réfléchir beaucoup pour comprendre que c'est un mal. Il est donc évident que le guide d'un incarné ne peut pas se prêter à jouer le rôle de directeur de conscience. Aussi peut-on affirmer que les médiums, encore trop nombreux, qui ont toujours le crayon à la main pour consulter leur guide et qui ne feraient rien sans son avis, n'ont pas affaire à leur guide véritable, mais à un esprit familier qui se présente à sa place. Il répond dans tous les cas, tandis que la plupart du temps le guide aurait gardé le silence pour laisser agir son protégé.

S'il est si facile aux médiums commençants de tomber dans cette erreur, c'est qu'ils font fausse route en s'imaginant qu'ils doivent chercher à agir en tout pour le mieux d'une manière absolue, tandis que, au contraire, il suffit que chacun agisse pour le mieux relativement à son degré d'avancement. Il importe peu que l'on fasse toujours le bien, même quand on ne le comprend

pas, en se gouvernant par le conseil des plus avancés; ce qui importe c'est que les hommes progressent le plus rapidement possible dans la voie du perfectionnement, et pour cela il faut qu'ils agissent par eux mêmes.

Si la Providence avait voulu qu'il ne se passât jamais rien de mal sur la terre, elle eût confié à des Esprits suffisamment instruits et puissants le soin d'empêcher qu'il ne s'y commît aucune action mauvaise. Mais son but était tout différent et, voulant que les hommes fussent fils de leurs œuvres, elle leur a permis de faire le mal dans une certaine mesure, sous peine d'en subir les conséquences. Les guides qu'elle leur a donnés sont là pour protéger leur faiblesse, pour diriger inostensiblement leur épreuve, mais non pour les conseiller de manière à leur éviter toute erreur, ce qui serait contraire à leur intérêt.

Il est nécessaire que les médiums à leurs débuts se rendent bien compte du mode d'action des guides, afin d'éviter les mystifications des esprits légers qui se présentent faussement comme tels. Tout Esprit qui cherche à entraver le libre arbitre d'un incarné, et qui donne des conseils directs et non des instructions générales, n'est pas un guide.

Un Esprit.

HISTOIRE NATIONALE DES GAULOIS

Par MM. Ernest Bosc et L. Bonnemère (1).

Pour nous qui croyons à la réincarnation et au retour périodique des mêmes esprits sur notre planète jusqu'à ce qu'ils aient atteint le degré de perfection qu'elle comporte, les questions historiques présentent toujours le plus vif attrait et lorsqu'il s'agit de l'histoire d'un peuple qui nous a précédé dans la même patrie, c'est avec un sentiment de curiosité émue et bienveillante que nous étudions ses mœurs, ses coutumes et les événements qui ont signalé son apparition sur la terre, parce que cette étude est comme un regard rétrospectif jeté sur notre propre existence. C'est pourquoi nous avons parcouru avec un intérêt soutenu *l'histoire nationale des Gaulois*, de MM. Ernest Bosc et L. Bonnemère. C'est un des travaux historiques les plus récents qui aient été faits sur le peuple que nous considérons à juste titre comme notre véritable ancêtre. Cette histoire se divise en deux parties : la première contient les détails les plus intéressants sur la patrie gauloise ; elle nous initie aux mœurs, coutumes, organisation religieuse et politique de la Gaule. La seconde est un résumé, une sorte de tableau vivant, de la lutte suprême de nos pères contre la puissance romaine et nous fait assister à ce

(1) Avec nombreuses figures dans le texte. Grand in-8; port payé, 8 fr.

drame sublime d'une nation conduite par un jeune chef âgé de moins de trente ans défendant son indépendance contre les conquérants du monde ; elle se termine à la défaite et à la mort de Vercingétorix succombant sous la politique astucieuse de César qui sut se ménager des intelligences parmi les chefs gaulois et décider quelques-uns d'entre eux à trahir au moment suprême le jeune héros dont la gloire les offusquait.

Nous suivrons dans notre analyse l'ordre que les auteurs ont cru devoir adopter eux-mêmes, d'autant plus qu'il est parfaitement justifié par la raison: en effet il convenait de nous dépeindre le caractère, les croyances religieuses, l'organisation politique et les mœurs sociales du peuple gaulois avant de nous raconter la résistance qu'il opposa à César et le superbe courage qu'il déploya dans la lutte entreprise pour éviter le sort commun des autres nations qui venaient tour à tour s'engloutir dans le vaste gouffre de la domination romaine. C'est dans la connaissance intime de l'esprit gaulois qu'on peut trouver le secret des succès relatifs de cette vaillante nation et de sa défaite dernière qu'elle aurait très probablement évitée avec plus d'union entre les diverses peuplades, et surtout entre les différentes classes de la société.

On se tromperait étrangement, si on pensait que l'ancienne Gaule était occupée par un peuple parfaitement uni, vivant sous un chef unique, et régi, comme la plupart de nos sociétés modernes, par un pouvoir fortement centralisé qui, à un moment donné, peut mettre en mouvement toutes les forces vives de la nation. Non, l'ancienne patrie gauloise n'était pas un corps de nation homogène, mais bien un ensemble de confédérations reliées par un bien faible lien politique et religieux : ces confédérations se subdivisaient en peuplades ou tribus, et celles-ci en *clans* ou parentés ; c'était le pouvoir morcelé et émietté à l'infini, et reposant en dernière analyse sur la tête des chefs de clans ou parentés qui avaient un sentiment profond de leur indépendance. Aussi les clans et les tribus voisines se jalousaient généralement, et il était difficile de trouver une autorité qui pût s'élever au-dessus de ces petits chefs locaux, et les contraindre à sacrifier leurs convenances personnelles à l'intérêt suprême de la patrie. Il y avait bien les Druides, assez puissants pour dominer la situation, mais ceux-ci, comme tous les membres des clergés anciens et modernes, étaient très attachés à leurs prérogatives ; et au lieu de chercher à apaiser ces dissensions, ils s'appliquaient au contraire à les exciter, afin de conserver et d'augmenter leur propre autorité à la faveur de ces rivalités. C'était l'application de la vieille maxime : *diviser pour régner*. Et comme les chefs, de leur côté, craignaient que le peuple, avec son esprit fier et égalitaire, ne vînt à se soulever contre eux pour réclamer sa part de pouvoir dans la direction des

affaires, il arrivait fréquemment que les *colliers d'or*, ainsi nommés à cause de l'ornement qui était la marque extérieure de leur autorité, répondaient aux avances des prêtres et se liguaient avec eux pour dominer les classes inférieures; et cette alliance de l'aristocratie et du clergé qui, pour le malheur des peuples a été si souvent renouvelée depuis, fut l'obstacle le plus puissant à la concentration des diverses peuplades gauloises en un corps de nation fort et homogène, capable de contrebalancer la fortune de Rome.

C'est cette unification de la patrie que Vercingétorix, le jeune héros de Gergovie, osa entreprendre malgré l'insuccès et la fin malheureuse de son père Keltil qui, lui aussi, avait rêvé le groupement des diverses confédérations gauloises. Mais les Romains, assez habiles pour comprendre que c'en était fait de leurs projets de conquête, si tous les Gaulois se rangeaient résolument sous un seul drapeau et obéissaient à une direction commune, surent ourdir de sourdes intrigues et éveiller la défiance des chefs des autres peuplades. Ils firent accuser audacieusement l'Arverne Keltil d'aspirer à la dictature et de vouloir rétablir la royauté depuis longtemps abolie. Le patriote Keltil fut cité devant le *concilium publicum*, ou assemblée de tous les citoyens, constituée en tribunal suprême. Son propre frère Gobanition, impatient de s'affranchir d'une supériorité qui l'humiliait, peut-être aussi, complice des menées romaines, se posa en accusateur de celui qui avait espéré un moment de fonder la grandeur de la Gaule sur l'union de tous ses enfants, et Keltil, impuissant à se défendre contre les haines accumulées par les ambitions particularistes, fut condamné à mort et exécuté ; Gobanition prit sa place à la tête des Arvernes, et le parti anti-national s'empressa de bannir Vercingétorix, le jeune fils de Keltil et l'héritier de ses espérances.

Avant d'aborder le récit de la campagne entreprise par Vercingétorix contre César, examinons brièvement quelles étaient les croyances religieuses des anciens Gaulois. Nos ancêtres étaient essentiellement spiritualistes; ils croyaient à l'existence d'un Dieu unique, et les *Druides*, leurs prêtres, conservaient jalousement le dépôt de la foi nationale au fond des sombres forêts où ils accomplissaient leurs mystères religieux. Le *gui* était le grand symbole de la croyance à l'immortalité. Cette plante restant verte et portant ses fruits au cœur de l'hiver, à la saison où tous les arbres sont nus et dépouillés de leur feuillage, était l'image de l'âme qui vit encore et conserve toute son activité alors que le cadavre abandonné par elle reste couché sur la terre, inerte, et en proie à une inévitable désorganisation. A ce propos, on nous permettra de citer un *bardit*, sorte de poème du genre héroïque, se rapprochant beaucoup par la forme et l'élévation des pensées de notre ode

moderne : il a précisément pour titre le *gui* et contient comme le résumé des croyances de nos pères sur l'immortalité de l'âme :

Au mois noir, les feuilles brûlées
Par l'âpre baiser des gelées
Tombent des branches mutilées ;

Les arbres dressent vers les cieux,
Comme des squelettes rugueux,
Leurs troncs livides et noueux.

Parmi ce deuil de la nature,
Seul, un chêne sur sa ramure
Montre encore un peu de verdure :

C'est la plante d'Hésus, un gui,
Que le froid n'a pas allangui ;
L'Invisible veille sur lui.

Bien que la branche qui le porte,
A tous les regards semble morte,
Du gui la sève est jeune et forte ;

Malgré l'hiver, ce noir faucheur,
Elle maintient dans sa fraîcheur
Des graines la mate blancheur.

La vie a bien des heures sombres
Et nos bonheurs ont bien des ombres ;
Des hivers bien grands sont les nombres :

L'homme qui prend Dieu pour appui
Lorsque tout meurt autour de lui
Peut tout braver comme le gui.

Cette confiance inébranlable de l'homme dans la divinité, cette ferme conviction que tout ne finit pas avec le corps, et que l'homme vient continuer dans de nouvelles existences les travaux restés inachevés, était bien faite pour inspirer à ces guerriers le dédain le plus absolu de la mort et des dangers de toute nature auxquels ils étaient exposés pendant la vie. Quel courage, quel entrain poussé jusqu'à la témérité, ne devait pas montrer en présence de l'ennemi, le guerrier qui avait assez de force d'âme pour oser adresser ce défi à la peste « *Bôsen* » cette sombre et implacable adversaire de l'homme : c'est encore un *bardit* qui ne le cède au précédent ni par la forme, ni par la hardiesse de la pensée :

Tu frappes l'homme blanc d'effroi ;
Tu ne peux ranger sous ta loi
Le cœur qui n'a point peur de toi.

Quand l'orage gronde, terrible,
Au milieu du bruit, impassible,
Je prends les nuages pour cible.

Je nargue le brillant éclair !
Je ris du courroux de la mer.
Mon corps est plus dur que le fer.

Avec soin ta rage m'évite ;
Tes ongles, ô Bôsen maudite,
Contre moi s'useraient bien vite !

Ne voit-on pas dans cette fière apostrophe au plus terrible des fléaux, l'âme tout entière du Gaulois qui se sent assez fort pour commander par l'action de l'âme à son organe corporel et résister par la puissance de la volonté à l'influence des causes de destruction les plus redoutables ? Cette mâle incantation ne constitue-t-elle pas une sorte d'auto-magnétisation par laquelle l'indomptable guerrier mettait tout son fluide périsprital en vibration et rendait ainsi ses organes inaccessibles à l'invasion des maladies contagieuses ?

A cette énergie de caractère, à ce superbe mépris du danger, les Gaulois joignaient le plus touchant respect pour les morts et la consolante certitude que leurs parents et amis disparus, se plaisaient à venir de temps en temps visiter ceux qu'ils avaient laissés sur la terre. Ainsi, il était d'usage dans les familles que chaque année, pendant la nuit du premier novembre, tous les

parents se réunissaient vêtus de blanc, qui était la couleur du deuil chez les Gaulois. Une table chargée des mets les plus exquis avait été dressée dans la principale pièce, et tous y pénétraient à la suite du chef tenant à la main une torche enflammée, avec laquelle il rallumait au foyer le feu éteint quelques instants auparavant pour symboliser la victoire momentanée de l'Hiver sur Héaul, le Dieu soleil. Tous attendaient dans le plus grand recueillement, persuadés que les parents morts viendraient prendre chacun leur part du festin qui leur avait été préparé, et dans lequel, par une délicate attention, on avait fait figurer principalement les mets qu'ils préféraient de leur vivant. Les Gaulois étaient tellement convaincus que les rapports de la vie terrestre se continuaient par-delà la tombe, que, lorsqu'un homme marquant venait à mourir, tous ceux qui lui étaient unis par les liens de l'amitié ou de la clientèle regardaient comme un devoir strict et absolu de le suivre dans un monde meilleur, de sorte qu'il n'était pas rare de voir nombre d'amis se donner volontairement la mort au moment des funérailles de leur chef.

(*A suivre.*)

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

Les forces non définies, PAR M. A. DE ROCHAS (1).

I

On se souvient peut-être que dans la *Revue Spirite* (2) j'ai parlé des hypothèses présentées par M. le Dr Richet à propos des faits que nous obtenons. Dans ce même article, je signalais un travail de M. de Rochas publié par la *Revue scientifique* (3) et relatif à la *Lévitation ou enlèvement des corps*. Le savant auteur de cette étude nous donne aujourd'hui, dans un gros volume de 400 pages, le résultat de ses recherches patientes et des observations personnelles qu'il a faites.

Il y a, dans ce livre très complet, une partie historique et une partie expérimentale et il y est question non seulement de l'enlèvement des corps vivants mais aussi d'un grand nombre d'autres phénomènes. Des documents, puisés aux bonnes sources, nous fournissent la preuve que la lévitation est un phénomène incontestable, n'en déplaise à M. W. de Fonvielle qui, dans son dernier ouvrage, *Les Endormeurs*, critique, avec le style que l'on sait, les recherches de M. de Rochas. Quant aux expériences hypnotiques, elles sont des plus intéressantes. Quelques-unes ont été publiées par la *Revue scientifique* (4). On les retrouve, plus détaillées, dans les *Forces non définies*,

(1) 1 vol. in-8°., Paris, Masson. 1887.
(2) Nos des 1er et 15 décembre 1885.
(3) N° du 12 septembre 1885.
(4) N° du 12 février 1887.

car cet ouvrage résume, je le répète, une quantité considérable de faits et la lecture de centaines de volumes.

D'après la *Revue scientifique*, qui a rendu compte, récemment, du nouveau livre de M. de Rochas (1), celui-ci « nous laisse croire, *sans l'affirmer* « *toutefois*, que toutes les forces non définies, inconnues ou mystérieuses, « auxquelles on a donné le nom de fluide magnétique, de force psychique, « de force neurique, d'influence *spiritique*, pourraient bien n'être que les « manifestations diverses de l'état électrique que présentent, à des degrés « divers, tous les objets inanimés et tous les êtres vivants qui peuvent ainsi « être considérés comme des aimants plus ou moins puissants. M. de Rochas, « ajoute la *Revue*, est au fond un disciple de Mesmer et de Reichenbach. « Récemment quelques modernes, MM. Durville, Chazarain et Dècle, ont « formulé des lois pour la polarité du corps humain. » Suit l'énumération de ces lois, que les spirites connaissent, puisqu'il a été parlé, ici-même, des travaux de MM. Chazarain et Dècle et des recherches de M. Durville.

Revenons aux *Forces non définies*.

M. de Rochas, en effet, n'affirme rien. Comme tous les chercheurs consciencieux qui s'aventurent sur le terrain mystérieux du magnétisme, il s'arrête en présence de certains faits qui semblent appartenir à un autre ordre et il ne conclut pas. Il dit bien que, dans l'hypnose, le sujet ne se souvient absolument que de ce qu'il a fait dans le même état cérébral et que l'on peut lui créer ainsi, par de simples impositions de mains, toute une série d'existences très diverses — ce qui est vrai. Les expériences, faites par lui avec un de ses sujets, qu'il a transformé, pendant trois jours, *en son fils*, le démontrent. Cependant, je le répète, il n'affirme pas qu'il en est toujours ainsi. Il se tient sur une prudente réserve. On en verra la preuve à la fin du récit qui va suivre et qui est emprunté au chapitre relatif à l'*État de crédulité*.

II

« J'ai déjà dit, raconte M. de Rochas, que Marie (un des sujets qu'il hypnotise) voit des Esprits quand elle est dans le sommeil magnétique et que « l'un de ceux avec lesquels elle se trouve habituellement en rapport est « un ancien habitant de son quartier, M. V. Ayant mené Benoît (autre sujet « de M. de Rochas) voir une de ces séances de spiritisme, je lui demande « s'il a connu M. V. ; il me répond que non. — Eh bien, je vais vous le montrer. Tenez, le voilà... Il le voit ; il lève la tête pour lui parler. »

On se rend bien compte de la scène. Ainsi voilà M. de Rochas, expérimentateur, qui se présente avec Benoît devant Marie, médium. Habituellement, lorsqu'elle est endormie, elle voit, ou prétend voir, un esprit,

(1) N° du 30 avril 1887.

nommé, V. Or, M. de Rochas veut que Benoît, qu'il hypnotise séance tenante, voie une image qui va être, pour lui, Benoît, la personnalité de V. Aussitôt le sujet dépeint un homme qu'il croit avoir devant lui. Jusqu'à présent nous sommes sur le terrain de la suggestion mentale. Reprenons, maintenant, le récit au point où je l'ai coupé.

M. de Rochas, ayant vu Benoît lever la tête pour parler à la personnalité imaginaire, dit :

« — Il est donc bien grand ? — Oh ! oui. — Comment est-il habillé ? — « Tout en noir.— En habit ou en redingote ? —Je ne vois pas bien.—Tendez- « lui la main et dites-lui de vous contracturer. »

« Il tend la main, ajoute M. de Rochas, et la main se contracture. — « Dites-lui de vous décontracturer... La main se décontracture. — « Demandez-lui s'il a connu votre père ?... Et le dialogue s'engage entre « Benoît et l'esprit. »

Mais voyons ce que va faire Marie (le médium) et aussi un autre sujet, Rose, qui, paraît-il, se trouvait là.

« Marie, dit encore l'expérimentateur, suit cette scène avec un profond « étonnement. Je lui ordonne tout à coup de le voir aussi ; elle le voit. — « Est il grand ? — Non. Suit alors un signalement assez vague et différent « de celui qu'avait précédemment donné Benoît, lequel continue à parler au « vide. »

« Je fais également contracturer et décontracturer le bras de Marie. »

« Même phénomène avec Rose, qui était aussi là, et qui se moquait des « deux hallucinés. »

« J'appris le lendemain qu'après mon départ on avait interrogé, au moyen « de la table, M. V. qui naturellement a répondu que tout avait été pure « illusion. »

Ce phénomène de table n'ayant pas été observé par l'expérimentateur, qui le signale seulement pour compléter son récit, ne peut avoir autant de valeur que les faits précédents. Il démontre pourtant, si l'on admet la bonne foi de ceux qui l'ont obtenu, qu'une troisième personnalité s'est manifestée, dans ce cas, sans avoir été imposée par les pratiques de l'hypnotisme. Il semble donc résulter, de la dernière scène, qu'un phénomène *spirite* s'est produit lorsque l'influence de l'hypnotiseur ne s'est plus exercée.

La question de savoir de quelle nature était l'apparition vue par Marie est plus délicate. En effet, M. de Rochas ne nous dit pas :

1° Si, en disant à Benoît : *Tenez, le voilà!* il a eu l'intention d'imposer, à ce sujet hypnotisé, la vue d'une forme déterminée, créée par sa pensée à lui, M. de Rochas, et ressemblant à la forme humaine dont Benoît lui a fait la description.

2° Si, du vivant de M. V., ce personnage avait été connu de M. de Rochas, auquel cas celui-ci aurait pu avoir dans l'esprit le souvenir de l'aspect corporel de M. V.

3° Si le médium Marie avait dépeint quelquefois M. V. à M. de Rochas, lorsque ce M. V., en d'autres séances, se présentait à l'état d'esprit devant Marie.

4° Si la forme vue par Marie, ce jour-là, ressemblait à celle que possède habituellement, d'après ce médium, l'*esprit* V.

5° Si Rose — autre personne présente — a vu, elle aussi, dans cette séance, une forme humaine et comment était cette forme.

En l'absence de ces détails, il est difficile de se faire une opinion positive quant à l'apparition signalée par Marie.

L'auteur des *Forces non définies* peut-il y voir un fait de suggestion mentale ? Je ne le crois pas. Pouvons-nous y voir, de notre côté, un fait absolument spirite ? Non. Cependant il est bon de faire remarquer que M. de Rochas a semblé surpris du résultat. Je crois en trouver la preuve dans une note, de lui, qui accompagne le récit de ces singulières manifestations. « Je « me borne, dit-il, à rapporter des faits, sans prétendre en rien conclure « relativement à la réalité des phénomènes d'un autre ordre dont ils sont « une sorte de contrefaçon. » C'est avouer, par conséquent, qu'il peut exister des phénomènes *d'un ordre différent* et que les expériences faites, si elles ont été favorables, en partie, à la théorie de la suggestion mentale, n'ont pas prouvé néanmoins que cette suggestion expliquait tout.

III

La franchise absolue de l'auteur apparaît ici, de même que dans toutes les autres parties du livre, qui est écrit de façon à ne blesser personne et dénote une érudition rare. On s'aperçoit, en le lisant, qu'il a été fait dans le but bien légitime d'arriver à la connaissance de la vérité tout entière, connaissance que nous devons ambitionner tous. Les phénomènes de l'hypnose présentent avec les faits spirites des connexions évidentes et l'on ne peut arriver à délimiter nettement les deux domaines qu'en connaissant bien les deux terrains. M. de Rochas a voulu aborder la question, qui est peu étudiée par les hommes de science. Un autre savant, auquel j'ai fait lire, il n'y a pas bien longtemps, plusieurs grands ouvrages spirites, m'a déclaré, en effet, que je lui présentais des choses absolument nouvelles pour lui. L'accord se ferait sans doute si les adversaires se rapprochaient et consentaient à examiner ces questions ensemble. Mais il faut pour cela des hommes comme M. de Rochas, qui ne craint pas de dire :

« Je ne prétends point contester la possibilité d'êtres invisibles d'une « nature différente de la nôtre et susceptibles d'actionner la matière. De « profonds philosophes l'ont admise à toutes les époques comme consé- « quence de la grande loi de continuité qui régit l'univers. Cette vie intel-

« lectuelle, que nous voyons en quelque sorte partir du néant et arriver gra-
« duellement jusqu'à l'homme, s'arrêterait-elle brusquement à lui pour ne
« reparaître qu'à l'infini dans le souverain régulateur des mondes? C'est
« peu probable. Je ne nie pas plus l'existence des Esprits que je ne nie celle
« de l'Ame en cherchant à expliquer certains faits sans avoir recours
« à leur hypothèse; mais une question n'est réellement élucidée que
« quand des milliers d'observateurs l'ont envisagée chacun à un point
« de vue spécial; c'est alors qu'en réunissant et en comparant toutes ces
« silhouettes, on peut espérer en saisir le relief. Dans les sciences physi-
« ques, il faut du reste procéder par approximations successives en élar-
« gissant peu à peu le domaine de nos conquêtes au lieu de se lancer sans
« gouvernail à travers l'océan sans limites de l'Occulte. »

Assurément c'est ainsi qu'il faut procéder; et l'on ne saurait trop féliciter M. de Rochas d'avoir fait un livre qui fournit des matériaux nombreux aux chercheurs dont le désir est de voir le spiritisme s'établir sur des bases inébranlables.

ALEXANDRE VINCENT.

NÉCROLOGIE

On nous annonce le décès de Mr LAMBERT OLIVIER, mort à Herstal (Belgique) le 17 mai dernier, à l'âge de 72 ans. Ses convictions spirites ont été affirmées par sa famille qui, en tête des lettres de faire-part, a fait inscrire les principales maximes dont le spiritisme se fait honneur.

Notre frère en croyance, M. LUSSAN, de Paris, qui, il y a quelques mois à peine, perdait un de ses gendres, vient d'éprouver une nouvelle douleur. Sa nièce, madame LAFFARGUE, née Laure LUSSAN, s'est désincarnée le 4 courant, dans sa vingt-cinquième année. Mourir à cet âge, laissant un mari désolé, une famille éperdue, c'est là un des coups les plus affreux de la destinée. Le spiritisme seul, par la certitude qu'il donne de l'autre vie, peut consoler ces grandes douleurs.

Enfin, notre ami Mr Louis PRUDHOMME, Président de la Société parisienne des études spirites, nous annonce la mort de sa mère, décédée à Paris, le 9 courant, à l'âge de 65 ans.

A tous nos chers éprouvés d'ici-bas, nous exprimons toute la part que nous prenons à leur douleur bien naturelle; aux esprits nouvellement désincarnés, nous disons : au revoir !

Nous recommandons aux spirites qui vont aux bains de mer, l'établissement de madame RAYMOND POGNON, au Havre. (Villa des Falaises, pavillon ouest.) Ils y trouveront, à des prix raisonnables, toutes les conditions de confortable et d'hygiène. Tous les dimanches, réunions spirites. Ces réunions deviennent quotidiennes quand de bons médiums séjournent à la villa des Falaises.

Mr JULES BÉLAY, médium somnambule-magnétiseur, qui habitait rue du Trésor, 6, à Paris, nous prie d'annoncer qu'il a transféré son domicile rue de Rivoli, 62.

Une personne anonyme nous envoie son offrande pour les victimes de l'Opéra-Comique. Nous joindrons cette petite somme à celle qui sera votée dans le même but par le Conseil d'administration de notre Société.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | No 13 | 1er Juillet 1887.

RÉALITÉ DE LA PERSONNALITÉ DIVINE

(Deuxième article).

Cet article, pas plus que le précédent, n'est une réponse à M. Tremeschini. Je lui ai déjà répondu en trois numéros de la *Revue spirite* (1er, 15 septembre et 15 octobre 1885) et dans vingt autres articles, écrits là ou ailleurs sur le même sujet. Par ses critiques à côté, la plupart toutes gratuites et qui ne m'atteignent point, M. Tremeschini n'a prouvé qu'une chose, c'est qu'il n'a rien lu de moi ou n'a rien compris à mes démonstrations. Je ne les recommencerai point, du moins pour lui. Je n'écris pas pour ceux qui n'ont plus rien à apprendre. Il y a pour les particuliers comme pour les races des arrêts de développement. Un cerveau plein de savoir est comme un tonneau rempli jusqu'à la bonde. Une goutte le ferait verser. La qualité du vin ne fait rien à l'affaire. Il faudrait le soutirer entièrement pour qu'il pût en recevoir de meilleur. Pour les choses de l'esprit, cela s'appellerait : *refaire son entendement.* Bacon et Descartes le recommandent. Peu d'hommes en sont capables. D'autres conseillent *le doute philosophique*. Un grain de doute est un condiment fort utile dans la recherche de la vérité. Il préserve de la présomption et de l'intolérance. Socrate exprimait la même pensée d'une façon paradoxale, lorsque, dans son admirable modestie, le plus sage des Grecs (au dire de l'oracle d'Apollon), s'écriait : « Je sais que je ne sais rien ! » Mais qu'il y a loin de la sagesse de Socrate à la science *mécaniciste* de nos géomètres !

Cette science est trop sûre d'elle-même pour ne pas se montrer exclusive et intolérante. Elle l'est autant que l'Église. Celle-ci avait ses dogmes sacro-saints. Celle-là a ses formules mathématiques qui n'appartiennent pas moins à l'absolu que les dogmes révélés. Cette part d'absolu, que les sciences d'ordre physique empruntent aux mathématiques, fait trop croire à leur infaillibilité. On oublie que si les axiomes, les théorèmes, les équations de l'algèbre et de la géométrie sont incontestables, l'application qu'on en fait

peut bien souvent être erronée. On parle beaucoup des progrès de la science. Elle en fait sans doute, mais elle ne progresse qu'en se rectifiant sans cesse. — Et c'est là ce qui fait sa force et fera son salut, au contraire des religions qui se meurent, toutes, pour s'être condamnées, par leurs prétentions supranaturalistes, à une infaillible immobilité. — Cependant si la science ne progresse qu'en se rectifiant, c'est qu'elle reconnaît s'être trompée jusque-là. Or si elle se trompait hier, il faut bien admettre qu'elle peut se tromper encore aujourd'hui. On peut donc espérer que la science de demain sera supérieure à celle de la veille, et toujours ainsi.

Il en serait ainsi, en effet, s'il n'y avait pas une science officielle qui, installée dans les académies, et maîtresse de l'enseignement, se perpétue dans l'opinion publique en se transmettant de génération en génération. Ce sont là, sans compter l'Église, des obstacles et des causes d'attardement. Ils ne suffiront pas de nos jours à intercepter la lumière : le progrès se fera. Mais il se fera à condition que nous y travaillerons. Qui, nous? Les hérésiarques de la science. Des hérétiques, en science? Mais oui, il y en a, et beaucoup, et il s'en fait tous les jours...

Le métier d'hérétique n'est pas toujours commode. Jadis on les brûlait. On ne brûle plus. On ne les persécute même pas. On les néglige, on les dédaigne, on les oublie; on désire seulement qu'ils ne soient rien, pas même académiciens. Demandez à Flammarion!

Les hérésiarques de la science sont presque toujours des précurseurs. A part quelques fous, ils n'ont généralement d'autre tort que d'être en avant de leur époque.

De nos jours, on est hérétique en science comme, du reste, en religion lorsqu'on n'est pas *mécaniciste*.

Etre *mécaniciste*, en religion, c'est croire à la Création faite à un moment donné par un Dieu extérieur au monde, comme l'horloger l'est au chef-d'œuvre d'horlogerie sorti de ses mains. La Création de la Genèse Moïsiaque, prise à la lettre, est dans ce cas.

Etre *mécaniciste*, en science, c'est considérer l'univers comme une immense machine sans âme, faite de force et de matière ou de matière et de mouvement, et obéissant aux lois aveugles de l'attraction universelle. En s'appuyant sur la *mécanique céleste*, on prétend ainsi tout expliquer, même la vie, même la raison et aussi l'âme humaine, qui ne serait elle-même que la résultante des forces physiques et des propriétés de la matière. Et non seulement les physiciens et les géomètres de l'astronomie professent ce mécanisme universel, mais aussi les autres orthodoxes de la science, naturalistes, chimistes, biologistes et la plupart des médecins.

On le voit, la religion et la science ont une même orthodoxie. L'une et

l'autre ont cela de commun de concevoir le monde comme une machine et de placer le principe de son mouvement et de sa direction en dehors des êtres qui le constituent.

La grande hérésie de notre époque, se mettant en opposition, à la fois avec la science officielle et avec la religion orthodoxe (comme aussi avec le Déisme voltairien) affirme, au contraire, l'*univers vivant et l'âme universelle*, c'est-à-dire l'immanence du divin dans le monde.

Sont donc hérétiques, à la fois, en science et en religion, ceux qui professent, par exemple, comme Fontenelle que « *la vie est partout* » ou avec M. Flammarion, que Dieu est immanent dans la nature (1), ou même qui se contentent de répéter avec Saint-Paul que nous vivons en Dieu, que « nous nous mouvons en Dieu, que nous sommes en Dieu », et, qui bien entendu, acceptent les conséquences logiques de cet aphorisme philosophique, car les chrétiens des diverses communions le répètent sans en comprendre la portée et sans s'apercevoir que, Dieu étant ainsi compris, il ne reste plus de place pour le miracle.

Cependant ceux qui s'en tiennent à l'immanence ou à l'âme divine répandue dans le monde risquent fort de glisser dans le panthéisme et de là dans toutes les idolâtries polythéistes, s'ils ne s'élèvent pas à la notion de l'Unité suprême embrassant tous les rapports pour les harmoniser et s'affirmant dans l'autonomie d'une raison consciente, éternelle, universelle. C'est là Dieu. Dieu, compris ainsi, ne se confond pas avec le monde, mais pour être distinct, il n'en est pas séparé. Il est au monde ce que notre âme, arrivée dans l'homme, et à se posséder dans son unité totale, est à notre moi conscient. Il est la raison vivante et consciente de l'Univers.

En se plaçant à ce point de vue qui embrasse l'Être dans sa triple hypostase de sujet et d'objet et aussi de rapport ou de loi unissant les deux autres termes, le monde, l'univers est réellement *le corps de Dieu* et mérite bien le nom de grand organisme que nous lui donnons par analogie avec notre propre organisme. L'Être des êtres, accessible ainsi à toutes les intelligences, possède, lui aussi, un corps organisé. Ce corps est animé par une âme vivante qui circule dans toutes ses parties et en solidarise tous les atômes, tous les organes, tous les êtres distincts, qu'ils soient individuels ou collectifs, et cette âme qui se différencie en puissance, en forme, en degrés si divers, n'est complète, parfaite et vraiment divine que là où elle se possède

(1) On connaît le beau livre de M. Flammarion intitulé : « *Dieu dans la nature.* » C'est ce qu'il a fait de mieux et ce qu'on lui a pardonné le moins. Ce n'est point *parce qu'il fut spirite* qu'on n'a *point pensé à lui*, c'est parce qu'il a montré Dieu dans l'univers et a rendu ainsi la vie au monde.

dans son unité universelle. C'est là pour l'univers *le Moi conscient* où tout vient aboutir pour concourir au *sein de l'éternelle harmonie*, à l'œuvre d'universalisation qui est la fonction divine par excellence

Maintenant Dieu, ainsi expliqué, est-il personnel ?

La question est puérile, si l'on accepte la définition qui précède. Ayant admis l'âme universelle et consenti à nommer Dieu *le moi concient de l'univers* on lui a reconnu du même coup *la personnalité*. S'affirmer dans son unité autonome, distinguer ainsi *son ipséité* de tout le reste, s'y posséder, s'y connaître, s'y réfléchir, tels sont les caractères de l'être doué de raison et de conscience. Ces qualités sont propres à l'être humain et le distinguent de tous les êtres qui lui sont inférieurs. De qui les tient-il si ce n'est d'êtres supérieurs à lui ? Mais je ne peux faire autrement que de les attribuer à celui qui me représente l'existence dans sa plénitude, la synthèse ultime et la oi la plus compréhensive de toutes les lois, celle qui embrasse tous les rapports. Ne connaissant rien de plus élevé dans la série des êtres terrestres que *la personnalit: consciente* telle que je la constate chez l'homme, je l'attribue logiquement à l'idéal de toutes les perfections. C'est mon droit et c'est mon devoir. J'entends mon devoir de logicien, comme plus tard, s'il m'arrive de découvrir, dans un milieu supérieur au milieu terrestre, des êtres mieux doués que l'espèce humaine, possédant des qualités qui me sont actuellement inconnues et dont je ne me fais aucune idée, eh bien, ces qualités, j'en ferai honneur encore à Dieu, et toujours ainsi, parce que tout ce que je trouverai dans un être quelconque de qualités susceptibles de *s'universaliser*, je les dirai divines, parfaites et je ne ferai, en raisonnant ainsi, que restituer à la synthèse ontologique *du tout* ce que l'analyse des êtres m'aura donné.

Mais, nous dit-on, la personnalité comme l'individualité ne nous est connue que limitée dans des formes distinctes. N'y a-t-il pas contradiction à l'attribuer à l'Être universel? M. Tremeschini nous avait opposé cette objection, il y a trois ans.

Nous lui avions répondu alors, comme nous le ferions aujourd'hui, en lui montrant Dieu dans le monde et nous lui avons demandé si tous ces êtres, tous ces mondes, toutes ces manifestations formelles, matérielles, toujours variées et toujours nouvelles, par lesquelles la pensée divine se manifeste dans la création éternelle — car la création n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin ! — si toute cette nature et cette vie exubérante, sur la terre comme au ciel, si tous ces êtres, tous ces corps, distincts et innombrables ne suffisent pas à lui faire reconnaître, confesser et proclamer la corporéité de *l'Être des Êtres?*

Quant à sa limitation, est-ce que l'Être universel ne se définit pas lui-

même en s'objectivant dans les formes finies, distinctes, déterminées des êtres et des mondes qui, se limitant les uns les autres dans leur expansion animique, se font mutuellement équilibre, chacun d'eux ayant à arrêter nécessairement sa sphère d'action là où commence la sphère d'autrui. Au lieu de *sphère d'action*, mettez *liberté*, et vous aurez le secret de l'ordre universel au sein des sociétés humaines : la liberté de chaque citoyen limitée par la liberté d'autrui. Telle est la loi éternelle, que l'ordre social doit s'appliquer à réaliser de plus en plus, en amortissant tout gouvernement extérieur.

Certes les mondes, dans l'espace, les corps célestes, les amas de nébuleuses sont innombrables dans les cieux, comme les êtres et les graines d'êtres sont innombrables sur la terre, mais j'affirme ceci, et nul ne me démentira que, à chaque instant du temps, la quantité des êtres manifestés dans une forme finie, délimitée, est finie aussi et délimitée, ce qui revient à dire que le monde physique, l'univers matériel est toujours borné dans le temps et dans l'espace. Seulement ce qui n'est pas borné, c'est le *devenir*, c'est le *processus* de la puissance créatrice. Cette puissance est infinie, illimitée par rapport au temps comme à l'espace. Ainsi le caractère de l'*être*, est, à la fois, fini, infini et indéfini : fini dans ses formes multiples, dans ses manifestations plus ou moins matérielles, indéfini dans son développement toujours changeant, toujours nouveau, et infini dans l'Unité immuable de son autonomie.

Ce que je viens de dire de l'Être parfait, je le dis aussi de l'être perfectible, de l'homme fait à l'image de Dieu et doué, comme lui, d'une âme immortelle se possédant, libre et responsable de ses actes, dans l'autonomie d'une raison consciente, en communion toujours possible, toujours réalisable avec l'âme divine, au sein de l'universelle et vivante harmonie des êtres et des mondes.

Un mot encore, et j'ai fini.

Comment douterais-je de la personnalité divine, dans le *plérôme*, dans l'être complet (Un et Tout, Εν Καὶ Πᾶν, comme disaient les Alexandrins lorsque je me sens, *moi*, si incomplet, mais toujours perfectible, devenir de plus en plus *universel*, c'est-à-dire multipliant de plus en plus mes rapports et les étendant à un plus grand nombre d'objets ! Si, en éclairant mon esprit, améliorant mon cœur, aimant davantage les hommes, alors même que j'apprends à les mieux connaître, si, dis-je, je vois, je sais, je sens que je *m'universalise* en m'instruisant tous les jours et m'appliquant à devenir meilleur, comment pourrais-je croire qu'il y a contradiction en Dieu, entre la qualité de personne consciente et la fonction de l'universel. Mais ce sont là deux caractères inéluctables de la raison. Il n'y a raison que là où il y a conscience. Ces deux mots, inséparables l'un de l'autre, ont tous deux la même signification. La raison, c'est l'intelligence qui se connaît, qui se possède et se

réfléchit dans l'unité. Elle est de même nature chez tous les êtres qui, dans leur marche vers la perfection et la plénitude, sont arrivés à ce degré de développement où se trouve notre humanité terrestre. Il n'y a pas une raison humaine et une raison divine, il y a la raison : Des différences de degrés, tant qu'on voudra, — je n'ai pas compté ceux de l'échelle de Jacob! — Mais des différences de nature, il n'y en a point. Il ne peut pas y en avoir. Il faut que deux et deux fassent quatre partout, dans tous les mondes, ceux des corps comme ceux des esprits, sur toutes les terres du ciel, dans tous les soleils et tous les astres, comme au sein de leurs atmosphères et dans les champs d'azur de l'immensité. Et il faut aussi que nous soyons en rapport avec cette raison divine et il faut que cette communion de l'âme humaine avec l'âme divine se fasse d'une façon consciente de part et d'autre, et cela instantanément, en tout temps, en tout lieu. Et comment pourrais-je me sentir en relation avec l'âme divine, si elle n'était, comme est mon âme pour mon corps, répandue partout dans l'immense organisme de l'univers et si les soupirs de mon amour et les ébranlements de mes douleurs ou de mes joies n'avaient pas le pouvoir de faire vibrer les molécules d'éther qui pénètrent mon âme et l'unissent à l'âme de l'Univers? Ce n'est pas tout. Il faut que cette âme ait un *moi*, sensible comme je le suis moi-même, un moi conscient, un moi juste et bon, un moi infiniment puissant et absolument parfait pour que je puisse puiser en lui, par la seule communion du sentiment et de la pensée, tout ce dont j'ai besoin pour m'améliorer, me relever de mes chutes, me consoler de mes misères et me sauver *moi-même* du mal, du vice et de la mort!

Toutes ces perfections, que j'attribue à l'Idéal divin, sont vraies parce qu'elles sont nécessaires à l'harmonie des mondes et à l'ascension des êtres.

Le Moi divin de l'Univers, immanent partout par son âme vivante, ou son Saint Esprit, est la réalité par excellence. Ce n'est pas un être particulier. C'est l'Etre ou l'existence comprise là où elle s'affirme dans son unité éternelle, complète, universelle. L'être, qu'il soit plus ou moins collectif, plus ou moins individuel, plus ou moins personnel, ne peut s'affirmer dans sa liberté, dans son identité et dans la plénitude de ses moyens que s'il est en même temps vie et intelligence consciente, c'est-à-dire *Raison autonome*. *Le Moi conscient* de l'Univers a plus que tout autre droit à l'*autonomie*. Si l'Etre existant par lui-même (*Swayambuva*, comme disaient nos pères les Aryas) n'était pas *sa loi à lui-même*, qui le serait? Dieu est donc *la loi des lois*, parce qu'il embrasse tous les rapports comme il est *l'être des êtres*, parce qu'il unit en lui toutes leurs qualités essentielles ou susceptibles d'être universalisées — car il n'y a de divin que ce qui est universel. Il y a donc

une vie universelle qui anime l'Univers et une Raison universelle, consciente et autonome qui le dirige. Dire *Moi conscient* ou dire *Raison consciente*, c'est exprimer la même pensée, celle de l'être s'affirmant dans son autonomie personnelle et parfaitement distincte de tout autre.

Je pourrais arrêter ici cet article sur un sujet inépuisable. On n'a jamais fini de parler sur l'Infini! On y découvre toujours des qualités nouvelles. — Et il en est une que je dois signaler ici parce qu'elle distingue *l'être parfait* et universel des êtres particuliers et perfectibles. Cette qualité consiste en ceci : C'est que la personnalité divine a cela, qui lui est propre, de représenter *l'idéal de la perfection* au point de vue du Moi et de la personnalité, comme en tout le reste. En effet, le Moi divin de l'Univers étant parfait n'a rien d'égoïste. Sa faculté créatrice est absolument désintéressée. N'ayant plus de progrès à accomplir, *le travailleur éternel* ne travaille que pour les autres êtres, soit au profit de leur devenir indéfiniment renouvelé, soit pour le maintien de la sainte harmonie des choses. C'est l'altruisme dans sa perfection.

Un mot encore. Je commettrais une trahison envers moi-même si je ne relevais l'épigraphe, j'allais écrire l'épigramme que M. Tremeschini a mise en tête de son article (*Revue du* 15 *mai*), épigraphe que je demande la permission de reproduire. C'est *la botte secrète*. Elle a pu passer inaperçue. Je la cloue au bas de mon article : « Jamais le jargon métaphysique n'a fait découvrir une vérité et il a rempli la philosophie d'absurdités, dont il a honte sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. » Cela est signé *L. de la Clôture*, écrivain inconnu de tout autre sans doute que de M. Tremeschini. Or c'est là une personnalité directe à mon adresse. En tout cas, je relève le gant jeté à la métaphysique par ce monsieur, quel qu'il soit, et je me déclare atteint dans ma philosophie et dans ma méthode, car je me targue de métaphysique et je crois la faire bonne, parce que je sais que j'en fais et que je sais ce que je dis. Je me garde bien d'imiter les prétendus hommes de science du Positivisisme moderne qui en font sans le savoir, à tort et à travers. Auguste Comte, qui a donné le ton à cette proscription de la métaphysique, a passé la première moitié de sa vie à maudire la métaphysique, et la seconde moitié, à en faire sous le nom de *philosophie subjective*, et il l'a faite, en effet, de façon à la déshonorer, car il a réalisé, pour construire son système politique et religieux, les abstractions les plus vaines, les plus absurdes et tenté de ramener l'esprit humain aux insanités du fétichisme.

Un homme qui, de nos jours, ne ferait que de la métaphysique serait un âne, mais les savants qui prétendent faire de la science en s'abstenant de

toute métaphysique peuvent être des ânes savants; ils ne seront jamais autre chose.

Je ferai, à la suite de celui-ci, non pour M. Tremeschini, mais pour les lecteurs de *La Revue*, un travail élémentaire et explicatif *sur la métaphysique*. Pour le moment, je me contente de dire que la métaphysique, qui est la science de l'Être et des principes ou des causes et des vérités premières, embrasse un champ trop vaste pour que de nos jours l'esprit humain ne risque pas de s'y égarer et de s'y perdre, si elle se sépare de l'expérimentalisme. Elle a besoin de l'appui des sciences d'observation et d'expérience ni plus ni moins que celles-ci ont besoin de la métaphysique pour expliquer l'inconnu par le connu, l'invisible par le visible. C'est pourquoi il serait sage de se servir en même temps des deux procédés de la connaissance qui consistent à aller indifféremment, soit de la synthèse à l'analyse, soit de l'analyse à la synthèse. La métaphysique procède généralement *par intuition* et va du plus général au plus particulier. La science s'élève au contraire des faits particuliers à la loi qui les régit. *L'intuition* et *l'observation* analytique, expérimentale, sont comme les deux yeux de l'Esprit humain. Les savants de nos jours ont suivi le conseil de la Toinette de Molière, lorsque, déguisée en médecin de la faculté de Paris, elle conseille à son maître de s'arracher un œil pour mieux voir de l'autre. C'est pourquoi ils n'ont vu que ce qu'il y a de mécanique dans le monde, et, sous cet aspect, mais sous cet unique aspect, la science a fait des progrès.

Nos savants peuvent être de grands ingénieurs et d'habiles géomètres, ils ne savent pas le premier mot de la vie de l'Univers et n'y pensent même point. Ignorant la vie, ils n'ont rien compris à l'âme, et la psychologie, jusqu'à la découverte des phénomènes du magnétisme, du spiritisme, de l'hypnotisme, n'a été faite que de mots, d'hypothèses et de vaines formules. C'est alors qu'on a inventé *le Positivisme*, qui a voulu persuader aux hommes que la recherche des causes était une vieille erreur métaphysique, que les origines et les fins resteraient toujours inconnaissables, qu'il ne fallait pas s'occuper du *pourquoi* des choses, mais se contenter du *comment*, ajoutant que, pour cela, il n'était pas nécessaire de sortir du phénomène sensible, matériel, et inutile de chercher ce qu'il pouvait y avoir dessous ou derrière. La représentation sans le représenté, quoi! Ainsi les sources, les causes, les principes des choses, les vérités premières, l'âme invisible, la force invisible, la vie invisible, *le pourquoi vivre*, *le but de la vie* et l'Idéal à atteindre! tout cela proscrit, flétri, condamné comme inutile ou chimérique sous *le nom de métaphysique*! Et quand par hasard, on consentait à répondre à quelque philosophe attardé demandant ce qu'il fallait entendre par métaphysique, il se trouvait un positiviste complaisant pour écrire « que la méta-

physique n'avait jamais servi qu'à *réaliser des abstractions*, qu'à *créer de vaines entités.* » Et le bon public de croire ces bons apôtres, qui étaient peut-être de bonne foi, car il est bien possible que la métaphysique, comme la mathématique, serve quelquefois à créer de fausses entités. Mais cela n'arrive que lorsqu'on abandonne le champ de l'expérience ou qu'on néglige le contrôle de la raison. Et cela arrive surtout à ceux qui se sont crevés l'un ou l'autre œil de l'entendement; car la métaphysique, c'est l'emploi direct de la raison. Il y faut aussi la leçon des sens avec les lumières de l'observation et de l'expérience. J'en conviens. Mais encore la Raison est au-dessus de tout! Demandez à Gotomo?

Je reviens à M. Tremeschini qui me demande pourquoi, dans le cours d'une démonstration, qui est du domaine de la physique, au lieu de citer Saint Paul, comme je le fais, je ne cite pas des noms de savants modernes faisant autorité, et il nomme Ampère, Faraday, Helmotz, Grove, etc...

Bien que je ne veuille pas répondre à M. Tremeschini — qui me regarde, tantôt comme un rhéteur *faisant de la réthorique* ou comme un mystique parlant *le jargon de la métaphysique* (ce qui, il me semble, m'autorise bien à ne pas lui répondre) — je me plais à dire pour les personnes que cela peut intéresser, d'abord que je cite Saint Paul, non pas comme faisant autorité en physique, mais sur la question de Dieu, parce que, initié à la *Gnose* évangélique, il comprenait Dieu à peu près comme je le comprends, tandis que je ne sache pas que nos physiciens modernes s'en soient beaucoup inquiétés jusqu'ici. Quant aux choses de leur compétence, je n'ai jamais négligé de consulter les spécialistes de la science, et, comme tout le monde, je fais le plus grand cas de ceux dont M. Tremeschini a cité les noms. C'est à l'un d'eux, Grove, l'auteur du livre si remarquable *De la Corrélation des forces physiques* que je dois ce que je sais sur cette question. C'est en lisant son livre, en 1857, que j'ai été mis sur la voie de *ma conception de l'Univers*. Comment ne lui en serais-je pas reconnaissant? Cependant déjà à cette époque, j'avais de grands doutes sur la *conception Newtonienne*, et ces doutes, c'est Faraday qui m'avait appris à me les formuler clairement à moi-même. Le savant chimiste disait, déjà en ce temps-là, « qu'on ne s'expliquait pas facilement une force de gravitation *subsistant en elle-même*, sans relation aucune avec les autres forces naturelles et s'exerçant sans aucune dépendance de la grande loi de la conservation de la force. » Il ajoutait encore :

« C'est tout aussi invraisemblable que si l'on prétendait admettre un principe essentiel de gravité et de légèreté. La gravité ne peut être que le résidu (*residual part*) des autres forces de la nature, comme Mossoti a essayé de le démontrer. Il n'est nullement probable qu'elle reste en dehors des lois qui réglent l'exercice de toutes les autres forces... » Qu'il me soit per-

mis, en passant, de faire remarquer qu'il n'a jamais été répondu à cette critique de l'éminent chimiste; la gravitation universelle reste toujours inexpliquée dans ses rapports avec les autres forces physiques.

Pour ma part, je n'ai jamais compris comment, en même temps qu'on faisait de *l'inertie*, le principal attribut de la matière, on pouvait donner à cette matière, sous le nom de gravitation « une *force attractive*, telle que « toutes les particules de matière s'attirent mutuellement en raison directe « des masses et en raison inverse du carré des distances! » Faraday, non plus, ne la comprenait pas, *cette force attractive*. « Cette idée de la gravitation, disait-il, *qui implique avant tout une action à distance*, me répugne, comme elle répugnait à Newton lui-même. » Et il la montrait comme incompatible avec le principe de la conservation de l'énergie et destinée à faire obstacle au progrès scientifique.

Je n'aime pas à parler de moi. Mais depuis que je m'occupe de philosophie, c'est-à-dire depuis une quarantaine d'années, je n'ai jamais négligé de me tenir au courant de *la science*, j'entends des sciences physiques et naturelles, sachant d'ailleurs que la science de l'homme et de la société (politique, économie, morale, religion, etc.) est inséparable de la science de la nature et de la vie. C'est ainsi que je n'ignore point le livre remarquable et fort instructif de M. Faye (de l'Institut) (1) où, ce savant, doublé d'un honnête homme, s'applique à démolir fort gentiment l'hypothèse de La place, tout en lui substituant une autre hypothèse qui n'est pas meilleure, parce que l'auteur n'est pas sorti de la donnée mécaniciste et n'a pas songé à faire intervenir la vie dans le Cosmos. Mais la partie critique du livre reste. Elle est juste et l'attraction Newtonienne ne s'en relèvera pas. Elle aura toujours sa place sans aucun doute dans l'explication de l'Univers. Les lois de la chute des graves ne seront en rien modifiées, mais on comprendra que la gravitation n'est que la force passive de la matière inerte et l'on reconnaîtra que la virtualité dynamique appartient à la vie, à l'intelligence; que le principe moteur et directeur est immanent dans les êtres et dans les mondes; qu'il est répandu dans tout l'Univers, et que c'est dans l'*unité universelle* qu'il se possède à l'état de perfection et de plénitude. C'est alors, et seulement alors, que l'esprit humain, maître de lui-même, commencera sciemment à prendre possession de son domaine terrestre et aura retrouvé DIEU.

Ch Fauvety.

(1). Le livre de M. H. Faye est intitulé :
De l'Origine du Monde. Théories cosmogoniques *des anciens et des modernes*. Paris, 1885. Gauthier-Villars.

PHOTOGRAPHIE TRANSCENDANTE DANS L'OBSCURITÉ (1).

La revue allemande *Pychische Studien* a publié le compte-rendu des recherches que le professeur Aksakow fit l'année dernière à Londres. La revue anglaise *Light* en a publié une traduction. Etant données l'importance du sujet, la valeur de l'expérimentateur, qui est, si je ne me trompe, professeur d'université et conseiller intime à la cour de Russie, je crois que nos lecteurs nous sauront gré, pour le progrès de nos idées, de les tenir au courant de ces faits si dignes de remarques au point de vue scientifique.

Dans le nnméro de janvier de *Pychische Studien*, M. Aksakow suspend sa réplique formelle à M. Von Hartmann pour donner une relation de quelques expériences fort remarquables qu'il fit avec le concours de M. Eglinton, dans le courant de l'été dernier, à Londres.

Ayant entendu à Saint-Pétersbourg M. Eglinton parler d'un cercle privé de Londres qui avait déjà obtenu de bons résultats en photographie transcendante, M. Aksakow rechercha et obtint une invitation dans le but de faire quelques expériences de cette espèce *dans l'obscurité*.

Les séances se tinrent dans la maison récemment bâtie d'un riche gentilhomme, propriétaire terrien en Gloucestershire. (M. Aksakow n'a pas la permission d'en publier le nom.) Le cercle était primitivement composé de trois personnes : l'hôte, son épouse et un monsieur de leurs amis. Ce fut cette invitation qui amena M. Aksakow à Londres. Les membres de ce cercle ne connaissaient les phénomènes médianimiques que depuis deux ans et n'avaient primitivement aucune intention d'expérimenter en photographie, aucun d'eux n'ayant la moindre notion de cet art. Mais, à l'une de leurs séances privées, ils reçurent une communication qui leur apprit que leurs facultés médianimiques étaient particulièrement favorables à la production de photographies d'esprits et que, s'ils se procuraient les appareils nécessaires, on leur indiquerait la manière de procéder. Ceci fut fait et, suivant les instructions des opérateurs invisibles, la première photographie transcendante fut obtenue dans ce cercle le 22 avril 1886 ; avant que M. Aksakow vint à Londres, huit photographies avaient déjà été obtenues et quelques-unes d'entre elles, dit-il, étaient d'une éminente beauté.

« Je procède maintenant, dit M. Aksakow à la description de mes propres expériences ; elles eurent lieu deux fois par semaine dans la maison du gentilhomme dont j'ai parlé, dans une petite chambre au troisième étage, mesurant 10 1/2 pieds de long sur 9 1/2 de large. La porte donnait sur un corridor et la fenêtre ouvrait sur une cour. Les volets furent fermés et

(1) Les sciences mystérieuses, n° du 10 juin 1887.

devant la fenêtre l'on pendit deux draperies de laine fixées à l'aide de petits clous.

La première séance eut lieu le 21 juin au soir : l'hôte, sa femme, leur ami, Eglinton et moi-même, en tout cinq personnes, nous nous assîmes autour d'un petite table. Bientôt Eglinton tomba en « trance » et au nom d'un de ses guides s'adressa à moi. En quelques mots, j'expliquai la nature et le but des expériences que je désirais. Il me fut répondu que les principaux guides d'Eglinton s'étaient déjà concertés avec ceux qui conduiraient les expériences photographiques du cercle et espéraient réussir. L'on me dit en outre de prendre toutes les dispositions que je jugerais nécessaires pour m'assurer du caractère sincère du phénomène, de sorte que l'expérience ne puisse perdre de sa valeur en donnant prise à des objections contraires; que je devais m'armer de patience car, pour eux aussi, la tentative était nouvelle. D'autres instructions nous furent alors données pour un premier essai, mais, comme il ne produisit aucun résultat, il est inutile d'en parler.

La seconde expérience eut lieu le 23 juin et encore sans résultat. Nous vîmes dans l'obscurité des points lumineux comme des vers luisants, mais beaucoup plus grands. Au bout d'une demi-heure de séance on nous dit que cette fois encore il n'y aurait pas d'exposition, mais que l'on espérait réussir à la suivante ; le foyer devait se trouver à deux pieds du médium. Pour éviter tout malentendu je remarquai alors que mon objectif étant de prouver la réalité du phénomène de la matérialisation (1) si nous obtenions dans l'obscurité la photographie d'une forme que nous n'aurions pas vue auparavant, ce ne serait là qu'une photographie transcendante dans l'obscurité (2).

Il était conséquemment désirable que nous fussions premièrement à même de voir cette apparition dans l'obscurité au moyen de sa propre lumière : après avoir cessé d'être visible elle serait photographiée. Il me fut répliqué que c'était exactement ce que l'on avait l'intention de faire.

La troisième expérience eut lieu le 28 juin. Cette fois, conformément à la suggestion de notre hôte, j'apportai avec moi mes propres plaques sèches « Britannia » que j'avais achetées chez Marion, Soho Square et dont la dimension correspondait avec celle de l'appareil de notre hôte qui était de 4×5 pouces. La séance commença à 9 heures 1/2 du soir. Nous demandâmes encore une fois les instructions nécessaires et, nous en inspirant, commençâmes l'expérience.

Le gaz fut éteint et l'on alluma une lanterne rouge dont la lumière

(1) Dans le but de rencontrer la théorie de l'hallucination du Dr Von Hartmann (Light.)

(2) Qui n'est pas nécessairement celle d'une apparition matérialisée comme celle qui pourrait être vue dans la lumière (Light.)

n'avait aucune influence sur les plaques sensibles. Je pris dans mon petit sac de voyage un paquet de plaques non employées et en choisis deux que je marquai ; notre hôte les mit devant mes yeux dans le châssis, j'emballai les autres dans un morceau de calicot noir et les mis dans mon sac. Nous allumâmes alors le gaz. Eglinton était assis sur une chaise, à deux pieds de la fenêtre ; notre hôte mit au point et Eglinton se couvrit lui-même avec les rideaux pendant des deux côtés de la fenêtre qui n'avait pas de retraite et ne laissait passer aucune lumière, Nous reculâmes la petite table, prîmes nos places et éteignîmes de nouveau le gaz.

Au bout d'environ quinze minutes une vive lumière commença à apparaître devant Eglinton, non pas comme à la dernière séance, des points lumineux s'allumant et s'éteignant soudainement, mais une lumière contenue, ininterrompue qui semblait provenir d'un corps de cinq à six pouces de diamètre. Aucun contour soit de main, de figure ou de vêtement n'était visible. La lumière disparut et près d'Eglinton surgirent quatre coups, le signal pour découvrir la lentille, ce que fit notre hôte ; au bout de quelques secondes, encore quatre coups pour couvrir la lentille. Quelque temps après apparut une lumière beaucoup plus forte que la première, et, à sa disparition, nous entendîmes encore quatre coups pour la deuxième exposition. Je remarquai que par cette lumière nous n'avions vu aucune forme, à quoi « Joey » (un des guides d'Eglinton) répondit que nous devions nous armer de patience, que ce n'était qu'un premier essai et que c'était assez pour un commencement si nous étions parvenus à un résultat quelconque.

Peu après Eglinton revint à lui; nous allumâmes la lanterne rouge et nous développâmes les plaques dans une solution préparée à l'avance. On ne trouva rien sur la première. Au centre de la seconde se montrait une plaque noire, signe évident d'un résultat. Après avoir terminé le lavage et allumé le gaz, sur la plaque où ma marque était visible, se voyaient en noir les contours d'une forme voilée, avec un turban sur la tête tenant dans la main quelque chose de sombre correspondant en position sur la plaque à la tache noire qui était apparue là. A en juger par une photographie mieux réussie cette tache représente le corps rond lumineux à l'aide duquel l'apparition matérialisée s'éclaire dans l'obscurité.

Mais cette fois nous ne vîmes pas de forme lumineuse. La séance se termina à dix heures. Il était très douteux qu'il fût possible de tirer parti d'un négatif aussi faible ; malheureusement notre hôte, par inexpérience, se hâta trop d'obtenir une épreuve positive ; la gélatine n'avait pas eu le temps de sécher ; elle adhéra au papier et le négatif fut abîmé.

La quatrième séance eut lieu le 30 juin et ne produisit encore une fois aucun résultat ; l'on nous dit simplement qu'il était inutile pour nous de

pousser plus loin nos recherches photographiques. Mais cette séance présenta un fait digne de remarque. Pendant que nous étions assis dans l'obscurité en attendant la production du phénomène, me sentant fatigué, je m'appuyai contre l'armoire qui se trouvait près de moi et fermai les yeux. « Joey » me dit immédiatement par l'intermédiaire du médium : « M. Aksakow, il me semble que vous vous êtes endormi. » Il était impossible à personne de voir mon attitude.

Nous tînmes notre cinquième séance le 5 juillet.

A quatre heures nous prîmes place dans la chambre préparée *ad hoc* et dans laquelle même pendant le jour régnait une obscurité complète ; le foyer fut mis au point à la lumière du gaz, puis nous éteignîmes celui-ci et allumâmes la lanterne rouge.

Dans le sac que j'avais emporté, je pris deux plaques et les marquai; notre hôte les mit dans le châssis et celui-ci dans l'appareil. Eglinton s'assit devant la fenêtre et s'enveloppa de nouveau dans les plis des rideaux.

Nous nous replaçâmes comme aux séances antérieures dans les mêmes positions relatives, éteignîmes la lampe, et la place se trouva plongée dans une complète obscurité. Eglinton tomba bientôt en « trance » et commença à respirer lourdement, signe précurseur du phénomène. A sa droite, entre lui et moi, une étrange lumière commença à émerger le long de la fenêtre. Elle semblait provenir des rideaux sur un espace de cinq à six pieds de hauteur à partir du plancher et un pied de largeur. Cette lumière n'était pas entière, mais projetait comme des rayons à travers les plis des rideaux. Ceux qui se trouvaient en face du médium, non seulement voyaient cette lumière, mais aussi une autre semblable au côté droit du médium ; ces deux colonnes de lumière se réunissant au-dessus d'Eglinton formaient comme un arc au-dessus de lui. Après quelques secondes, la lumière disparut, et l'un des guides du médium nous dit par son intermédiaire, de joindre nos mains afin de donner plus de force au phénomène. Aussitôt qu'elles le furent une lumière grande et large apparut devant le médium. En la regardant attentivement, il était possible de distinguer un corps ovale lumineux de la grandeur d'un grand œuf de cinq pouces de longueur qui luisait d'une lumière régulière, pâle, jaunâtre, éclairant une masse ressemblant à de la gaze, brillante comme de la neige ou de l'argent.

Il semblait que quoique le médium tînt cet œuf devant lui, aucune main cependant n'était visible. La lumière disparut, quatre coups retentirent pour découvrir la lentille et au bout de dix secondes se répétèrent pour la recouvrir. L'hôte toujours dans l'obscurité, retourna le châssis et exposa l'autre plaque. Une vive lumière apparut encore à la même place ; elle paraissait constituée d'une masse blanche, lumineuse et ondulante et sur ce

fond lumineux nous vîmes la silhouette sombre d'une main et de doigts en mouvement. Tout disparut; quatre coups, une deuxième exposition, et les quatre coups de clôture.

Nous supposions l'essai terminé, mais l'on nous dit par l'intermédiaire du médium de préparer des plaques aussi rapidement que possible, car il restait encore beaucoup de force, et les conducteurs invisibles de l'expérience ne savaient pas si l'exposition avait été de durée suffisante ; le médium durant tout ce temps restait derrière les rideaux. Nous allumâmes la lanterne rouge ; je pris deux nouvelles plaques que je marquai ; dans ce cas, non seulement le médium n'avait évidemment pas touché les plaques, mais n'avait même pas pu les voir ; quand elles furent placées nous éteignîmes la lanterne. La même lumière étrange réapparut pour quelques secondes, elle apparaissait à travers les rideaux de droite et de gauche d'Eglinton ; elle disparut ; nous vîmes alors une masse de gaze lumineuse à plis pendants de près d'un pied de diamètre et dans le milieu la silhouette noire d'une main et de doigts mobiles. Tout disparut dans une obscurité complète ; les coups frappés surgirent, mais l'exposition fut deux fois plus longue que la première fois. Le même phénomène lumineux réapparut encore, puis l'obscurité, les coups une nouvelle exposition aussi longue que la précédente.

Quand le médium revint à lui, nous allumâmes la lanterne rouge, et procédâmes au développement des plaques. Nous commençâmes par les deux premières qui avaient été enlevées du châssis et mises de côté. Sur la première il n'y avait rien, de même sur la seconde et la troisième, mais sur la quatrième se montrait un résultat. La première apparence consistait en une place noire au milieu de la plaque, mais qui bientôt apparut d'une manière de plus en plus distincte être une main voilée !... La satisfaction fut générale et le conducteur invisible de ces expériences y prit part au moyen de forts coups frappés sur le plancher ! La séance finit à dix heures.

Quelques jours plus tard notre hôte fit l'épreuve positive et réussit parfaitement. La photographie représente une main voilée ; sur le bras un voile blanc se trouve plissé couvrant le bras des deux côtés et descendant jusqu'au plancher sur la main, et dans le voile les ombres formées par les plis sont parfaitement visibles, elles paraissent dues à la lumière venant d'un seul côté seulement. Mais cette clarté ne frappe que la main et le voile, car il n'y a plus rien de visible sur le fond noir de la photographie, ni du médium, ni des rideaux, ni des autres objets qui se trouvaient dans la chambre près du médium. Dans le coin droit se voyait ma marque : A. A. (*A suivre.*)

HISTOIRE NATIONALE DES GAULOIS

(Voyez *Revue spirite* du 15 juin 1887).

Maintenant que nous connaissons le caractère, les mœurs et les croyances de nos pères, voyons avec nos auteurs comment ils se comportèrent pendant les péripéties de la lutte que Vercingétorix soutint contre les légions romaines. César avait médité et préparé de longue main la conquête des Gaules. Dévoré d'ambition, peu scrupuleux sur le choix des moyens à employer pour arriver à ses fins, il s'était dit qu'une armée forte et dévouée capable de briser toutes les résistances, et de nombreuses richesses à l'aide desquelles il pourrait se faire des partisans et acheter les consciences vénales, étaient les deux instruments indispensables à la réalisation de ses projets de dictature. Aussi après avoir formé le premier triumvirat avec Crassus et Pompée, il agit par les intrigues et la corruption jusqu'à ce qu'il eût obtenu de se faire donner le commandement de la Gaule transalpine. Il savait que les Gaulois possédaient d'immenses richesses et d'un autre côté, ses légions ne pouvaient manquer de s'aguerrir en combattant ces guerriers intrépides dont les ancêtres avaient autrefois fait trembler la future dominatrice du monde. Le plan du Proconsul était donc tout indiqué, il consistait à surveiller de près ce qui se passait chez les voisins des provinces qu'il administrait; il connaissait très bien l'organisation politique et l'esprit particulariste des chefs, source permanente de divisions et de rivalités entre les diverses tribus. Il espérait qu'à l'aide d'espions bien payés et dévoués à sa cause, il serait tenu au courant des circonstances qui lui permettraient d'intervenir en temps opportun dans les affaires intérieures du peuple dont il méditait l'asservissement.

La fortune ne tarda pas à fournir à César l'occasion qu'il désirait si ardemment voir surgir. Les Helvètes, pour échapper à la rigueur de leur climat, firent invasion sur le territoire des Santons, et César, sous prétexte que le voisinage de ces barbares était dangereux pour la République, prit le fait et cause des Santons; fondant à l'improviste sur les envahisseurs, il les tailla en pièces, et certaines peuplades gauloises assez naïves pour croire que le général romain avait agi dans leur intérêt, ne se cachèrent pas pour triompher de la défaite des Helvètes, et remercier César de son intervention. Plus tard, le roi des Germains Ariowist ayant attaqué les Eduens, le Proconsul intervint une seconde fois et força les hordes du roi barbare à repasser le Rhin. Une autre fois, ce furent les Belges que César battit avec l'aide des Eduens, et l'influence de Rome ne manqua pas de s'accroître à la suite de ces victoires qui, en apparence, devaient profiter à la patrie gauloise.

Vercingétorix, toujours en exil, observait de loin les menées de César, et son patriotisme éclairé lui montrait d'avance les conséquences funestes de cette immixtion trop souvent répétée du général romain dans les affaires intérieures de la Gaule. Il voyait aussi que les Druides semblaient prendre ouvertement parti pour le Proconsul. Divitiac, leur chef, alla jusqu'à guerroyer contre les Belges, bien que les usages et les traditions religieuses défendissent aux membres du clergé de porter les armes. Mais, comme nous l'avons vu plus haut, les prêtres de tous les temps et de toutes les religions se préoccupent fort peu des sentiments patriotiques, pourvu que leurs intérêts soient sauvegardés, et ceux de la Gaule cherchaient uniquement à maintenir leur prépondérance, source d'honneurs et de richesses, dussent-ils, pour la conserver, solliciter l'appui de l'ennemi le plus implacable de la patrie.

Vercingétorix, peu au courant des événements qui se passaient à Rome, ne sut pas prévoir que la désunion ne tarderait pas à se mettre entre les triumvirs, et il commit la faute de se presser trop d'attaquer son puissant adversaire. Il est très probable que l'issue de la lutte aurait été tout autre s'il avait eu la prudence d'attendre le jour, peu éloigné, où César aurait été obligé de ramener des Gaules une partie de son armée pour soutenir ses partisans à Rome et l'opposer aux légions de Pompée. Il faut dire toutefois, à la décharge du jeune héros gaulois que, connaissant le tempérament impressionnable et versatile de ses compatriotes, il dut choisir pour les grouper contre César le moment *psychologique* où les intrigues, les crimes et les injustes attaques du Proconsul avaient soulevé contre lui l'animadversion générale. S'il avait laissé se calmer cette excitation des esprits, il peut se faire que ses tentatives de soulèvement et de concentration des forces gauloises contre les armes romaines auraient malheureusement échoué. Aussi se mit-il à l'œuvre avec toute l'ardeur et l'entrain qui étaient la marque distinctive de son bouillant caractère. Il profita du moment où César était allé à Rome surveiller ses intérêts pour grouper autour de lui quelques guerriers déterminés. A leur tête, et après une première tentative infructueuse, il parvint à s'emparer de Gergovie, capitale des Arvernes ; son premier acte fut de chasser Gobanition, son oncle, chef de la faction particulariste, et de se faire nommer *Pen-Trien* ou chef suprême par ses compatriotes. Afin d'éviter que les autres peuplades ne prissent ombrage, il envoya un message aux confédérations les plus puissantes, tels que les Sénonais, les Turons, les Aulerques, les Parisiens, les Cadurques, les Andécaves, les Lémovices, les Andes, les invitant à se joindre à lui pour résister ensemble à l'ennemi commun, et faisant un chaleureux appel à l'esprit de concorde et de solidarité patriotiques.

Avec une puissance d'organisation vraiment merveilleuse chez un tout

jeune homme, Vercingétorix sut rallier à lui toutes les tribus mécontentes. Il fixa le contingent de soldats que chacune devait lui fournir et s'assura de leur fidélité en se faisant remettre des ôtages. Il s'appliqua ensuite à aguerrir et à discipliner son armée, à former un corps puissant de cavaliers pour harceler l'ennemi et se transporter avec toute la rapidité possible tantôt sur un point, tantôt sur un autre. afin de surveiller ses opérations et de masquer celles de sa propre armée. C'était un véritable génie que notre jeune compatriote devançant de plusieurs siècles la tactique que les Allemands devaient plus tard employer d'une façon si désastreuse pour nous dans la fatale compagne de 1870.

Le plan du Pen-Tiern était habilement conçu : il consistait à ouvrir les hostilités pendant l'hiver, alors que César était occupé à Rome; ses lieutenants auraient plus de difficultés à mettre en mouvement, à cause de la saison, toute une armée traînant à sa suite le matériel de siège et tous les *impédimenta* inséparables d'une pareille agglomération de soldats. De plus, il voulait diviser les forces de ses adversaires et tandis qu'il lançait son lieutenant Luctère avec un corps d'armée important contre la Gaule narbonnaise, lui-même attaquait la peuplade des Bituriges, alliée de Rome, et dans laquelle il y avait un fort parti déterminé à soutenir l'insurrection nationale. Pendant que César serait occupé à se défendre contre Luctère, il espérait battre les Bituriges, s'emparer de leur capitale, rallier à son armée les guerriers que son triomphe ne manquerait de gagner et marcher ensuite avec ce surcroît de forces contre les Eduens, autres alliés des Romains, pour les écraser avant l'arrivée de César.

Un froid compte-rendu ne pourrait que donner une idée affaiblie des émouvantes péripéties de cette lutte acharnée où la discipline inflexible des légions romaines et la fortune insolente de César devaient avoir raison de la résistance désespérée de nos aïeux. Il faut lire dans l'œuvre que nous analysons le récit entraînant des efforts surhumains que fit le jeune chef gaulois pour mettre la victoire du côté de la bonne cause. Il faut voir comment, entouré de pièges par les espions de César, en butte à tout moment aux accusations de ses rivaux qui ne manquaient pas de crier à la trahison chaque fois que le sort des armes lui était contraire, il poursuivit jusqu'au dernier moment la généreuse entreprise de délivrer sa patrie, sans se laisser décourager par les revers, sans fléchir devant la calomnie, toujours le cœur haut et prêt à donner sa vie pour son pays et même à abandonner le commandement à un plus digne et plus capable s'il en était parmi ses compatriotes. C'est que c'était un noble cœur, ce jeune héros de trente ans qui tint un moment en échec la plus vaillante armée de Rome et fut près de triompher du plus habile homme de guerre de l'antiquité!

Nous ne saurions résister au plaisir de reproduire une page de l'ouvrage de MM. Bosc et Bonnemère dans laquelle ils mettent en parallèle le caractère et la moralité des deux adversaires. Il nous a paru qu'à titre de protestation en faveur du droit contre la force, les auteurs ont fait œuvre utile et réconfortante en dressant l'image radieuse du vaincu en face de son vainqueur que l'histoire, malgré ses succès, a flétri du nom de tyran et de destructeur de sa patrie.

(Page 193). — « Ce livre étant, dans son ensemble, un long parallèle entre « César et Vercingétorix, qui à nos yeux, symbolisent admirablement Rome « et la Gaule, nous croyons que le moment est venu de les comparer l'un à « l'autre au sujet de leurs idées philosophiques. César ne croyait point à « l'immortalité de l'âme, ce qui scandalisait fort le vertueux Caton. A pro- « pos des partisans de Catilina que le Sénat voulait condamner à la peine « capitale, César dit pleinement et en pleine séance que la mort met fin à « tous nos biens et à tous nos maux.

« Sa doctrine était celle que devait suivre plus tard le roi Louis XV : « Après moi le déluge ! »

« Vercingétorix, lui, avait une foi profonde dans la divinité, maîtresse « du monde, dont les pères de sa race avaient apporté le culte en Gaule des « hauts plateaux de l'Asie. Il croyait que tout ne finit pas avec la vie, et que « l'âme va revivre ailleurs. Vercingétorix n'avait pas d'étoile. Il avait par « contre une règle de conduite : le devoir ; un idéal sublime : la grandeur « et la liberté de la patrie.

« César n'agissait que dans son intérêt personnel. Vercingétorix ne son- « geait qu'à la nation tout entière. Il eut, sans contredit, cédé le comman- « dement suprême à un plus digne que lui, s'il se fût rencontré.

« César, dans une bataille qu'il croyait perdue, et où le sort vers la fin de « la journée tourna en sa faveur, eut un moment la pensée de se tuer. « Certes, il ne songea pas un seul instant qu'il pourrait peut-être, en se li- « vrant, fléchir son vainqueur. Le lendemain de la prise d'Alésia, Vercin- « gétorix fut trouver César dans son camp, sachant qu'en agissant de la « sorte, il servait encore les Gaules. Il supporta avec une constance admirable « un martyre de six années que César n'eût jamais pu endurer. Notre héros, « en mourant, avait la ferme espérance de renaître, et de renaître sans « doute pour venger sa patrie.

« Vercingétorix succomba donc ; mais, par sa noble conduite, il laissa un sublime exemple aux générations à venir ; malgré tous les indices qui lui prédisaient l'insuccès, malgré les sombres pressentiments qui l'assaillaient, il ne fléchit pas un instant dans l'accomplissement de son œuvre ; il avait la foi, il avait une inébranlable confiance dans le succès final de la cause de la

liberté et de l'affranchissement des peuples. Il ne lui fut pas donné de voir dans cette existence la réalisation de ses plus chers désirs. Mais dans la sombre prison de Rome, même au milieu des tortures physiques que lui infligeait la froide cruauté de son vainqueur, il dut être réconforté par les *voix* qu'il avait entendues dans son enfance, comme Jeanne d'Arc, cette autre martyre de son attachement à la patrie, devait plus tard en entendre elle-même. Non ! la prise d'Alésia n'était pas la fin de la Gaule, et on nous permettra de citer encore ces quelques lignes de l'œuvre saine et fortifiante de MM. Bosc et Bonnemère

(Page 195, *in fine*). — « L'historien Mommsen, en parlant de la prise d'A-« lesia, s'écrie qu'elle marqua la chnte définitive de la Gaule. Elle fut : « *Finis galliæ.* Le brenn des Arvernes ne crut jamais que le pays qu'il avait « si tendrement chéri devait être rayé du nombre des nations, et il avait « raison.

« Les Gaules ne sont pas détruites puisque la France est debout ! La vic-« toire de César, la longue domination romaine n'ont jamais laissé d'em-« preinte sensible sur notre caractère national. Qu'on lise les descriptions « que les auteurs latins et grecs ont fait de nos pères ! On sera frappé de « voir que tous les traits rapportés par eux s'appliquent encore à merveille « à nous autres Français..., etc. »

Nous conseillons à tous nos amis de lire ces pages empreintes du plus pur sentiment patriotique. Par le temps de scepticisme et l'affaissement moral que nous traversons, cette histoire de nos pères est pour nous comme une leçon que les morts donnent aux vivants à travers les siècles. Comme la Gaule au temps de Vercingétorix, la France est aujourd'hui en butte à des dangers imminents qui la pressent de toutes parts. Comme alors, un ennemi nous guette qui médite la destruction et l'asservissement de notre patrie. Il ne peut nous pardonner les pensées généreuses et les projets de relèvement social et de régénération des peuples qui éclosent parmi nous comme une magnifique floraison promettant pour un avenir prochain la moisson la plus abondante. Mais tous les intéressés aux anciens abus sont opposés à la réalisation de ces réformes humanitaires, et peut-être plutôt que de renoncer à leurs privilèges se feront-ils, comme autrefois, les complices de nos plus mortels ennemis. Comme dans les plus sombres époques du moyen âge, nous voyons l'autel se rapprocher du trône. Une ligue souterraine s'organise contre toutes les idées de progrès et de justice sociale. Il y en a qui rêvent encore de faire reculer le monde en s'appuyant sur la force brutale. La France a la sublime mission de déjouer toutes les intrigues, d'empêcher ces noirs projets d'aboutir. Comment y réussira-t elle ? Ce n'est pas à notre avis en recourant à la violence, comme elle l'a fait trop souvent.

Souvenons-nous de la parole du Christ: « La patience vous rendra maîtres.» Oui, la patience et le dédain pour toutes les provocations, c'est la meilleure ligne de conduite que nous puissions adopter. Le temps et les circonstances feront le reste; et peut-être nous sera-t-il donné d'obtenir, sans effusion du précieux sang français, la réalisation de nos justes revendications. Dans une circonstance récente, en présence d'un incident qui était comme la violation brutale de toutes les convenances internationales, le peuple français a donné un grand exemple de calme et de sang-froid. Persévérons dans cette attitude et soyons assurés que finalement le dernier mot appartiendra au droit et à l'équité.

CÉPHAS.

DE L'AVENIR DES RELIGIONS.

(Voir la *Revue Spirite* du 1er juin 1887.)

Jusqu'à notre époque les diverses religions n'ont pu se maintenir, parce que toutes reposaient sur des bases fabuleuses ou légendaires qui n'ont pu être prouvées par aucun fait manifeste. Et à mesure que les peuples se sont éclairés, ils ont laissé leur vieille religion pour en prendre une nouvelle plus appropriée à leurs lumières. Ainsi les fables poétiques du paganisme grec n'ont pu se maintenir en présence de la doctrine chrétienne basée sur le vrai; il en fut à peu près de même pour le Judaïsme légendaire qui fut remplacé par le Christianisme.

Quant au Protestantisme, il est basé sur l'esprit évangélique, mais il en a accepté certains récits légendaires ou exagérés provenant du fanatisme des premiers chrétiens; et il ne peut pas démontrer sa doctrine par des faits probants; car il n'admet ni les miracles postérieurs aux apôtres, ni les phénomènes spirites. Il en résulte que le zèle religieux des nations protestantes semble se refroidir, à en juger par les doléances des journaux protestants. Mais ces nations, concernant leur esprit de morale et de famille, se montrent généralement disposées à soutenir leur religion qui ne choque nullement leurs instincts naturels, et leur laisse une grande latitude pour établir leurs croyances religieuses, lesquelles trouvent à se satisfaire dans leurs différentes sectes; celles-ci sont bien plus une chance de vie qu'une chance de mort pour le protestantisme qui n'impose pas ses dogmes religieux sous peine d'excommunication comme l'Eglise romaine, et qui par la libre pensée s'acheminera vers une religion nouvelle plus éclairée et plus libérale.

Si les peuples protestants depuis deux siècles ont plus progressé en stabilité, en science, en puissance et en richesses que les peuples catholiques, ils le doivent moins à leur zèle religieux qu'au libre examen qui a plus développé en eux le jugement et l'esprit d'observation que l'imagination et le

sentiment ; et si ces peuples sont moins artistes et moins aimables que les catholiques, ils sont plus judicieux, plus calmes ; ils comprennent mieux leur devoir et la loi du travail et savent mieux user de la liberté ; ils ne gaspillent pas leurs ressources en guerres et en révolutions improductives; en somme leur caractère s'adapte mieux aux difficultés et complexités des temps modernes.

Quant au catholicisme il a accepté comme dogmes indiscutables le contenu des évangiles et toutes les décisions de l'Eglise romaine ; il prétend appuyer sa doctrine par de nombreux miracles passés et actuels, et par une argumentation plus sophistique que sincère ; les soi-disant miracles passés ne pouvant pas être contrôlés ne sont pas des preuves acceptables. Quant aux prétendus miracles actuels, ils ne sont point probants, car ils ne dépassent pas les phénomènes du spiritisme et du magnétisme dont ils peuvent provenir, pouvant être provoqués par l'état cataleptique ou extatique de certains catholiques contemplatifs. En conséquence, l'Eglise romaine ne pouvant prouver ni par des faits valables, ni par des raisons sérieuses l'origine divine de ses dogmes bizarres, puérils et invraisemblables, nous pouvons parfaitement les considérer, du moins pour la plupart, comme un produit de l'imagination des hommes, ce qui sape le catholicisme par la base.

Le spiritisme se présente d'une manière bien différente ; il ne s'appuie, ni sur un passé fabuleux ou légendaire, ni sur des dogmes fabriqués ; il s'appuie sur de nombreux phénomènes actuels qui confirment la morale évangélique, mais non les dogmes de l'Eglise romaine. Cet immense avantage sur les autres religions lui assure l'avenir, car les connaissances modernes rejettent les fables et les légendes ; moins crédules que les anciens, nos contemporains demandent des faits, le spiritisme leur en donne. Mais beaucoup de gens, même des spirites, prétendent que depuis 25 ans la doctrine spirite ne fait pas de progrès, que les communications des esprits sont toujours vagues, fugaces et parfois contradictoires, qu'il est probable qu'elles ne seront jamais plus lucides, Dieu ne voulant pas plus nous initier aux mystères d'outre-tombe dans l'avenir que dans les temps passés. Nous leur répondrons que depuis trente ans les communications spirites ont un caractère explicatif et général qu'elles n'avaient jamais montré auparavant. Ce spiritisme nouveau s'est répandu comme le christianisme primitif malgré leurs nombreux points obscurs. Cette diffusion rapide, malgré de fortes oppositions, indique que tous deux répondent à un besoin de l'humanité propre à leur époque, ce qui prouve en leur faveur ; mais de toutes les doctrines religieuses, le spiritisme est celle qui choque le moins la raison. Tous deux se sont présentés dans des circonstances analogues : le christia-

nisme au déclin du paganisme et du judaïsme, le spiritisme au déclin du catholicisme et probablement des autres vieilles religions. Cette double coïncidence ne semble pas fortuite, mais due à une influence divine. Toutes les sciences qui ont rapport à la matière ne cessant de progresser dans ces derniers siècles, il n'y a rien d'étonnant à ce que les connaissances psychiques progressent à leur tour.

Enfin les phénomènes spirites sont assez manifestes et importants pour qu'ils méritent d'être sérieusement étudiés et autant que possible régularisés ; l'avenir de l'humanité peut en dépendre.

Jusqu'à présent les études spirites ont été faites trop isolément ; l'esprit d'ensemble leur a complètement manqué ; de là sont ressorties des opinions diverses sans cohésion entre elles et parfois contradictoires. En outre les premiers spirites émerveillés des phénomènes étranges et nouveaux qu'ils obtenaient se sont empressés de les proclamer avec excès de zèle et de confiance ; et d'après des communications insuffisantes et non contrôlées, ils ont établi divers systèmes métaphysiques manquant de base solide et d'unité de vue, lesquels sèment le doute parmi les néophytes. Il ressort de là que l'étude du spiritisme doit être reprise par la base avec plus de méthode et d'ensemble, il faut organiser des écoles de Médiums souvent réunies et dirigées dans le même sens.

Il s'établit ainsi des rapports intimes et réguliers entre les médiums et les esprits. L'essentiel est de produire des phénomènes probants qui convainquent les néophytes, puis d'obtenir autant que possible des esprits des communications précises qui nous permettent de déterminer la métaphysique du spiritisme. (*A suivre.*) AMY.

MANIFESTATIONS A LA VERA-CRUZ (MEXIQUE).

Rue Reforma, 26, à la Vera-Cruz, un fait curieux s'est passé : Mme Mathilde C..., très incrédule, couchée sur son lit et ne dormant pas, voyant un personnage se diriger vers elle, crut à un rendez-vous donné par ses deux demoiselles. Inquiète, elle le vit soulever son moustiquaire, faire une grimace et se retirer en parcourant la maison avec rapidité. La dame se leva et ses deux demoiselles très émues par le bruit de cette course insolite, demandaient anxieusement ce dont il s'agissait. La mère furieuse, répondit que cet individu était venu pour leurs beaux yeux, ce dont elles se défendirent avec énergie. C'est donc pour moi, répondit la mère? en tout cas il y a un homme dans la maison et je vais lui dire son fait.

A l'aide d'une lampe, elle chercha vainement ; les portes sont ouvertes,

dit-elle? Elle les trouva fermées solidement. Rien sous les lits, rien dans la maison, la nuit se passa en propos, en raisonnements à perte de vue. Pour le voisinage, on tint le fait secret.

La nuit suivante, la mère prit toutes sortes de précautions; à la même heure que la veille, le personnage arriva, renversa les lits, courut partout, follement, tint la famille sur pied, celle-ci l'entendant toujours à côté de la pièce où elle le cherchait; il riait et se moquait. On cacha encore soigneusement cette singulière aventure, mais on avait peur.

La troisième nuit, à la même heure, on jetait des pierres dans la maison qui était ébranlée, on cassait les meubles et les objets qui les couvraient.

Il fut décidé de me faire une visite, un spirite pouvant seul connaître de cés faits si extraordinaires; je leur expliquai qu'un esprit seul faisait ce tapage pour obtenir qu'on l'évoquât et calmât ses souffrances; cela fut fait avec exactitude et les manifestations cessèrent complètement, à partir de fin mars 1886; la mère, pour m'exprimer sa vive reconnaissance, voulait me marier avec l'une de ses filles, ce que je refusai avec empressement.

L'esprit, pour obtenir ce qu'il désirait, avait fait naître la discorde dans cette famille; non seulement il avait réussi à se faire évoquer, mais il avait semé le spiritisme dans un bon terrain.

Dans la rue Della Contesa, n° 30, le fait suivant attira l'attention des autorités et des habitants de la Vera Cruz : une repasseuse lissait son linge blanc, à 8 heures du soir ; son fourneau était placé sur le pas de sa porte ; son fer étant refroidi, elle voulut en prendre un autre et constatant que des ordures couvraient le fourneau, elle interpella sa voisine de face, laquelle déclara n'avoir rien fait qui pût la blesser ; en somme les deux femmes se dirent des invectives, et la blanchisseuse bâtit sa voisine, rudement.

La nuit suivante, d'autres ordures plus laides que la veille, couvrirent la porte de la blanchisseuse : celle-ci s'élança sur sa voisine, et l'eût tuée si on ne la lui eût arrachée des mains.

Le troisième soir, à 7 heures, des pierres tombaient dans la cour de la blanchisseuse; vainement on chercha leur provenance. Le quatrième jour, elles tombèrent sans interruption de 7 à 10 heures du soir. Le cinquième jour, la police avisée, envoya le commissaire et des agents; la cour et la rue étaient remplies de curieux ainsi que les balcons et les toits, ce qui n'empêcha point les pierres de tomber, et le sixième elles tombèrent pendant tout le jour et la nuit, ce qui obligea le commissaire à placer ses agents à certaines distances pour refouler les curieux; les pierres étant chaudes, brûlantes au toucher, l'on imagina qu'elles provenaient d'une grande boulangerie, placée à une assez grande distance ; le maître boulanger fut mis en prison et ses ateliers gardés à vue malgré ses protestations. Au bout de

deux jours il fut relâché, les pierres tombant quand même, mais il dut déposer une somme d'argent pour que sa boulangerie ne fût pas fermée.

Les voisins maudissaient les boulangers et demandaient qu'ils fussent châtiés et mis en prison : on disait ce sont les esprits qui jettent des pierres; cela se peut, répondait-on, mais les garçons boulangers les font chauffer. Ce phénomène dura pendant quinze jours, après lesquels ces apports de pierre eurent lieu, immédiatement, à la Vera-Cruz, avenue de Cortès, n° 6, avec les mêmes phases ; la police était sur les dents.

La repasseuse était médium inconscient ; en évoquant l'esprit tapageur, elle lui eût rendu le service qu'il demandait; si elle eût connu le spiritisme, elle n'eût point invectivé et fustigé sa voisine bien innocente de tous ces tracas.

En somme, chacun, devant l'impuissance de la police, a pensé sérieusement que les esprits seuls étaient la cause de tous ces bruits et de ce trouble; le spiritisme en a recueilli le bénéfice. Désormais on sait, sciemment, que les âmes des morts peuvent se manifester et que, pour frapper l'imagination des ignorants, elles emploient des moyens grossiers capables de les émouvoir et les forcer à méditer. De Lagrange.

REPONSE A M. VIGNON

Dans le numéro du 15 mai de la *Revue spirite* (p. 307), M. L. Vignon a fait allusion à une polémique engagée l'année dernière — à propos des phénomènes observés par M. W. Crookes—entre la *Société atmique* et moi. M. Vignon, auquel la raillerie semble famillière, rappelle un débat qui, avant lui, dit-il, a été *si bien résolu par un savant spirite.*

S'il suffisait de quelques phrases ironiques pour résoudre les grosses questions étudiées, en ce moment, par nous tous, M. Vignon triompherait bien vite. Malheureusement ces phrases ne prouvent qu'une chose : la délicatesse de touche de celui qui les lance. Elles donnent à penser aussi, comme le fait remarquer avec raison la rédaction de la *Revue*, dans un autre article de ce même numéro « que la valeur des mots mal interprétés » pourrait bien être « la seule cause des divergences qui séparent des hommes faits pour s'estimer et pour s'entendre ».

Peut-être, si nous sommes faits pour nous estimer — ce que je crois — finirons-nous par nous entendre, — ce que j'espère. En attendant, comme je place la recherche de la vérité au-dessus des traits atmistes ou autres qui peuvent atteindre mon amour-propre, et comme j'estime, en outre, que les meilleures polémiques sont celles où l'on ne s'écarte pas du terrain choisi tout d'abord, je vais revenir sur la question traitée l'année dernière, mais

seulement pour citer, sur le phénomène des *matérialisations*, l'opinion d'un homme des plus compétents. Je veux parler de M. Russell Wallace. Voici ce qu'il disait dans le *Banner of Light*, de Boston, du 21 novembre 1882 (1) :

« Ma conviction, nettement délibérée, est celle-ci : J'accepte la réalité de » ces phénomènes, dont, personnellement, j'ai été le témoin ; comme ils sont » relatés par une foule d'observateurs compétents, je déduis de ces comptes » rendus *la connexion matérielle et spirituelle, évidente et étroite, de la forme » et du médium.*

« Non, le fait d'une personne qui saisit la forme et trouve le médium n'est » pas et ne peut pas être une preuve de fraude ; elle est, selon toute proba- » bilité, *l'effet naturel et inévitable de cette idée préconçue : de vouloir tenir » à part deux êtres qui sont réellement un, qui ne peuvent être séparés brutale- » ment, sans danger pour le corps humain, dont l'organisation anormale four- » nit la matière pour la* MATÉRIALISATION TEMPORAIRE *de ces merveilleuses » existences.* »

L'article, qui avait été traduit par M. Van de Ryst, est très long. Cependant comme M. L. Vignon recommande malicieusement la lecture de la polémique de l'année dernière aux spirites, je prends la liberté de recommander aussi, à lui-même et aux atmistes, la lecture tout entière du travail de M. Wallace.

Peut-être ces messieurs reconnaîtront-ils alors que ceux qui, comme moi, se servent des mots : *forme fluidique matérialisée*, en parlant des apparitions de *Katie King*, sont en bonne compagnie, puisque M. Wallace appelle lui aussi *formes matérialisées* celles que l'on observe dans les expériences du même genre ; qu'il admet la *matérialisation temporaire* de ces *merveilleuses existences* ; enfin qu'il semble considérer que « les plus grands mystères d'un univers inconnu » ne peuvent être traités « comme de simples questions de mécanique terrestre ». Ce qui m'amène à conclure, à mon tour, que la chimie et la physique *terrestres* peuvent très-bien être *mises en défaut* par ces mêmes grands mystères, et qu'il serait peut-être plus intéressant de chercher avec nous à les connaître que de jouer sur les mots dont nous nous servons pour les qualifier. ALEXANDRE VINCENT.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE.

AVANT-PROPOS.

MÉDIUM L. F. Je suis un esprit d'un ordre particulier. J'ai habité la terre, où, dans ma dernière existence, j'ai vécu heureuse, quoique souffrante, auprès d'un homme de bien, charitable et doux, qui m'a aimée autant qu'on

(1) Voy. *Revue spirite* de décembre 1882, p. 398.

le peut ici-bas et avec lequel j'ai travaillé à la grande œuvre de l'émancipation humaine.

Que ce penseur aimé, qui me lira, je le sais, reçoive donc ici une nouvelle preuve de mon profond attachement et de la continuation de cette rêverie affectueuse dans laquelle nous nous plongions tous deux en étudiant les grands problèmes de la vie.

Il me reconnaîtra, je l'espère, dans les quelques pages qui vont suivre.

Qu'est-ce que l'homme ? Quels sont ses devoirs dans la société ? Où ira-t-il en quittant ce monde ? Quels sont les systèmes divers qui correspondent à ses pensées et à ses actes ?

Nous envisagerons successivement tout cela, sans prétention mais avec la fermeté d'une âme sûre d'elle-même, certaine de l'existence de Dieu et assurée aussi que le progrès de l'humanité la conduira au bonheur par la morale et la vertu.

Comme l'esprit de Carita, cette bonne mère dont nous venons d'écouter les conseils avec recueillement, nous croyons que la vérité n'a rien de commun avec les systèmes personnels et ambitieux des grands pontifes modernes.

La vérité est simple et une. Elle vient de Dieu et s'affirme dans la nature et en nous-mêmes. Cependant, quelques penseurs ont entrevu le vrai. A ceux-là, nous emprunterons quelque chose et nous nous tournerons surtout vers l'ami cher dont nous avons parlé et qui travaille en silence depuis tant d'années pour le bonheur de l'humanité.

Nous lui dirons de faire rayonner son âme vers nous, afin que nos intelligences et nos cœurs se confondant, nous puissions jeter ici quelques-unes des idées qui vont éclore en abondance dans son œuvre.

Et maintenant, mon cher poète, puisque vous voulez bien me servir de secrétaire, à nous deux. Je vous demanderai de me prêter le concours de votre poésie innée et admiratrice du Tout-Puissant, je puiserai en vous l'expression propre, le style, et je vous donnerai en échange les pensées d'un esprit mûr qui a souffert et longtemps médité.

A l'œuvre ! et que Dieu nous assiste.

MARIE.

I. L'HOMME. — La science et la poésie peuvent se donner la main ; celle-ci élève l'âme, celle-là la rassure par la présence éternelle du vrai. Le vrai et le beau, tels sont les deux côtés de l'idéal que nous entrevoyons.

Les hommes de science, les mathématiciens de la pensée rendent à l'humanité cet immense service qu'ils l'habituent à l'analyse et à la synthèse ; les hommes de poésie lui rendent cet autre important service qu'ils déblaient le chemin à parcourir des ronces et des pierres qui l'encombrent.

Ils sèment sur la route bénie de l'idéal les fleurs qu'on aime à voir et dont on respire le parfum avec délice. La science est froide sans la poésie ; celle-ci sans la science est inféconde et se perd dans le vague et l'inopportunité.

Courage donc, poètes et philosophes. Votre tâche commune, vos communs efforts peuvent seuls donner à l'humanité l'espoir qui lui est si nécessaire. Unissez vos élans, vos aspirations, vos rêves. Unissez votre amour et votre foi, votre raison et votre expérience pour triompher du mal et dissiper l'obscurité qui vous environne encore sur cette terre.

J'ai dit que je verrais l'homme, ses vices, ses malheurs. J'ai dit que je rechercherais dans son histoire la trace de ses destinées futures.

Étudions l'homme pour connaître l'humanité.

Loin de nous la pensée d'écrire les pages stériles d'un réquisitoire contre tout ce qui existe. Le mal est dans l'homme, je ne l'expliquerai pas autrement que par la nécessité qu'il a de progresser. Qui dit progrès dit aussi lutte, travail. L'homme deviendra meilleur quand il aura mieux vu en lui-même et autour de lui dans toute la nature, la grande loi divine qu'il oublie ou qu'il méconnaît.

Absorbé par ses occupations diverses, désirant le mieux, mais courbé par ses besoins personnels sur le rude sillon de la vie, l'homme ne peut toujours correspondre à l'idéal que Dieu a placé en lui pour le soutenir au milieu des épreuves d'ici-bas.

Et de là vient que même de grands esprits se laissent entraîner au culte de la matière, ne voyant pas le côté divin dans l'humanité.

Et cependant les mille voix de la nature crient à l'homme que celui qui a lancé les soleils dans l'espace, dirige aussi le mouvement des peuples vers le progrès.

Dieu est généralement mal compris par l'homme. Il le voit comme une abstraction nuageuse, bien au-dessus de toutes les créations, dans un exil volontaire et sublime. Il ne comprend pas que le but divin puisse être l'action incessante parmi les êtres et les choses.

Dieu n'est pas une personne définie, un être concret, une forme visible aux yeux de l'homme d'ici-bas.

Il est partout et toujours, cause de tout ce qui existe, mais il ne faut pas se le représenter comme un absolu en dehors de l'infini.

Sa création ne fait qu'un avec lui. Pas un point de l'univers ne saurait exister sans sa lumière. Mais en dehors de l'univers il n'y a rien, pas même Dieu.

Les matérialistes ne peuvent croire à la présence du Tout-Puissant dans les événements de la vie terrestre. C'est, à notre avis, qu'ils n'assignent pas sa véritable place à l'agent invisible et éternel du progrès parmi nous.

Les lois de la conscience le révèlent ; le sentiment inné de justice que nous portons tous au fond du cœur, nous est un sûr garant de la présence de Dieu parmi les hommes.

D'où vient l'âme humaine ? A-t-elle été créée, en tant qu'âme humaine, avant ou après le corps matériel que vous prenez ici-bas ?

Il est permis d'affirmer, aujourd'hui que toutes les sciences se complètent davantage l'une l'autre et que l'esprit humain entrevoit enfin un meilleur avenir, il est permis d'affirmer, disais-je, que l'âme humaine est venue d'ailleurs que de la nature humaine et qu'elle a successivement animé des corps inférieurs à celui de l'homme. (*A suivre.*)

LE SPIRITISME ET LA DÉMOCRATIE (DICTÉES)

On voit s'accentuer depuis un certain temps le mouvement qui porte un nombre déjà grand d'incarnés de la génération actuelle à s'occuper d'idées nouvelles. Les formules religieuses et philosophiques sur lesquelles on a vécu depuis bien des siècles sont délaissées, et l'on se sent attiré vers des nouveautés qui ne sont dans une certaine mesure qu'un retour aux doctrines ésotériques de l'antiquité. Les anciens ont connu la pluralité des existences. Ils ont connu également les moyens de communiquer avec les âmes désincarnées. Leurs connaissances et leurs pratiques en cette matière sont tombées dans l'oubli après que le catholicisme, jaloux et affamé de domination, eût éteint dans le sang les lueurs qui avaient persisté après les invasions des Barbares, et fait périr sur le bûcher les médiums qui, sous le nom de sorciers, avaient conservé quelques débris des anciennes traditions. Aujourd'hui la science ésotérique de l'antiquité renaît de ses cendres, comme le phœnix, embléme de l'immortalité. Lorsque la nouvelle société, après avoir traversé la nuit du moyen âge, eût fait assez de progrès pour pouvoir avec profit être initiée aux connaissances oubliées, les frères de l'espace se sont mis à l'œuvre, et le Spiritisme — c'est-à-dire la connaissance du monde invisible et la vie en partie double de l'homme — a été révélé aux hommes de bonne volonté.

Il a été révélé par le fait. Les Esprits, en intervenant ostensiblement dans la vie terrestre, en agissant et en parlant, ont prouvé qu'ils existaient. Dès lors c'était une nouvelle branche qui s'offrait à l'étude, et il ne restait plus qu'à se mettre à l'œuvre, comme on l'avait fait pour toutes les autres sciences. Allan Kardec, ayant consacré sa vie à ce travail, a posé les premiers jalons et a tiré des faits observés des conséquences philosophiques importantes. Une nouvelle conception de l'homme et de la vie est née, et dès lors

il a été évident pour les penseurs dégagés de tout parti pris que les vieilles religions avaient fait leur temps, et qu'elles ne tarderaient guère à perdre leur influence séculaire sur les peuples dits civilisés.

Pendant un certain temps les doctrines d'Allan Kardec ont suffi à tout. Les dissidents, comme Roustain par exemple, ne différaient d'Allan Kardec que par leur tendance à se rapprocher plus que lui des dogmes chrétiens. Le Spiritisme s'est affirmé ainsi, ne faisant pas parler beaucoup de lui, et violemment attaqué de toutes parts par des adversaires qui le craignaient plus qu'ils n'osaient le dire, il ne faisait pas un grand nombre de prosélytes nouveaux et, sans perdre de terrain, n'avançait guère. On peut dire qu'il était dans une période de somnolence, lorsque des écoles rivales sont venues susciter en lui une activité nouvelle La nécessité de se défendre l'a réveillé, et aujourd'hui nous avons le spectacle de doctrines diverses luttant à qui appartiendra la direction morale des générations nouvelles ; spectacle réconfortant, car c'est en perspective, dans un avenir relativement prochain, la fin du vieux monde des erreurs, des préjugés et des abus, et l'inauguration du règne de la raison et de la justice.

La question se pose surtout en ce moment entre les théosophes et les spirites. Les premiers se croient possesseurs de l'antique science de l'Inde védique. Ils préconisent comme étant l'expression dernière de la vérité leur conception un peu compliquée de la personne humaine et de ses éléments multiples, et ils regardent avec pitié les données plus simples et plus compréhensibles du spiritisme. Ils nient que les spirites puissent recevoir les pensées d'intelligences avancées, et les croient dupes de leur bonne foi. Ils s'appuient sur le témoignage de leurs maîtres et initiateurs de l'Inde, héritiers par une succession ininterrompue de la science antique, et citent à l'appui de leurs convictions les phénomènes et les prodiges que les médiums de l'Inde, possesseurs par tradition de l'art de donner à la médiumnité, par un entraînement méthodique, une puissance extraordinaire, accomplissent comme en se jouant. Il s'agit donc aujourd'hui de savoir lequel, de la théosophie ou du spiritisme, doit prendre la direction de la rénovation qui s'annonce.

Tous deux à coup sûr valent mieux que ce qui existe. Tous deux sont capables d'apporter aux hommes de nouvelles lumières. Mais étant donné que le progrès est incessant sur la terre, qu'il est le résultat d'une loi primordiale, et qu'il ne s'arrête jamais, nous devons y regarder à deux fois avant de donner la préférence à une doctrine dont les principes paraissent n'avoir pas varié depuis un si grand nombre de siècles. Il ne faut pas oublier que la science antique était ésotérique, c'est-à-dire destinée à rester confinée dans un petit cercle d'intelligences d'élite, tandis que la science mo-

derne est exotérique au premier chef, c'est-à-dire destinée à être criée sur les toits. Les principes du spiritisme, simples, précis et lumineux, conviennent parfaitement à une œuvre de vulgarisation, tandis que les complications du système théosophique rendront toujours ses principes fondamentaux peu abordables pour les masses.

Est-ce à dire que la théosophie initie plus complètement ses adeptes à la vérité, et que sous ce rapport ils aient une supériorité sur les spirites ? Ce n'est pas mon avis, et je ne crois pas que, quelles que soient les prétentions des théosophistes, ils aient des raisons suffisantes de se croire les mieux pourvus.

En effet, à moins de nier la Providence, tout nous indique que le spiritisme est venu à l'heure propice, alors que les anciennes croyances qui se partageaient les nations de l'Europe et de l'Amérique tombaient en ruines de tous côtés par le progrès des lumières, et que le matérialisme menaçait de tout envahir. Pour éviter la dissolution des sociétés actuelles, l'effondrement des civilisations qui s'étaient élevées sur les débris des civilisations grecque et romaine, il fallait que la nature et la destinée de l'homme fussent mieux connues, et que des notions plus approchées de la verité vinssent apporter à l'incarné de nouveaux matériaux pour ses études, et de meilleurs éléments pour son progrès. Est-il admissible que la Providence ait fourni à l'homme des moyens de se mettre en rapport avec le monde des Esprits et de l'étudier, uniquement pour qu'au bout de peu d'années, alors qu'il commencerait à avoir quelques idées justes, acquises par ses observations et son travail, sur les évolutions et l'ascension vers la lumière de tout être doué de vie, il s'empressât de les abandonner pour se rattacher à des doctrines de haute valeur, j'en conviens, qui ont présidé il y a des milliers d'années aux diverses phases de la civilisation de l'Inde, mais qui n'ont peut-être pas pour les Européens la même valeur qu'ils ont eue autrefois pour les Indous ?

Il semble bien que cette science antique, très supérieure aux conceptions des religions chrétiennes, a déjà rempli dans le monde tout le rôle qu'elle était appelée à jouer, puisqu'elle s'est trouvée impuissante à pousser plus avant la civilisation des peuples de l'Inde, et même à empêcher leur décadence. Incapable de relever les nations au milieu desquelles elle est née et s'est développée, aurait-elle le pouvoir de faire monter les Européens et les Américains à la vraie civilisation ? On peut en douter quand on voit, d'après les partisans les plus enthousiastes de la théosophie, quelle est la complication de cette science dite transcendante et la difficulté de se l'assimiler. Il faut, pour y parvenir, de grandes connaissances et de longues études, qui ne peuvent être le lot que d'un très petit nombre. La théosophie sera tou-

jours lettre morte pour les masses, et il est permis de douter qu'elle puisse aider notre démocratie à évoluer vers le progrès moral, seul capable de préparer l'avènement rationnel du règne de la justice, qui est la même chose que le royaume de Dieu dont parle l'Évangile. Elle ne peut être qu'ésotérique et, au point de vue de nous autres occidentaux, c'est là sa condamnation. Esotérisme et démocratie ne peuvent faire bon ménage.

Il s'agit maintenant de donner de bonnes raisons pour établir qu'il en est autrement du spiritisme et de la démocratie, et que le premier peut être un utile auxiliaire de la seconde. (*A suivre.*) GROUPE BISONTIN.

NÉCROLOGIE : Une cérémonie intéressante a eu lieu au cimetière de Reims le 5 juin, à 2 heures de l'après-midi, pour honorer la mémoire de M. PICHERY *fils*, l'un des plus zélés propagateurs du spiritisme dans cette ville ; sur la tombe de M. Pichery père, bien connu à Paris, M. Charles Betsch, et un F. E. S., ont rappelé les travaux de M. Pichery fils, ceux de tous les hommes de bonne volonté dans cette ville. La prochaine revue donnera le compte-rendu de cet anniversaire qui attire annuellement une grande affluence de personnes.

MONSIEUR EDOUARD DE RIDDER, beau-père de M. Ch. Fritz, l'un des spirites Belges les plus éclairés et les plus dévoués, est décédé à Bruxelles le 7 juin 1887, à l'âge de 75 ans. La meilleure pensée pour cet honnête homme.

Un souvenir aussi, à notre frère AUGUSTE BISSON, décédé le 5 juin, à Tonnerre (Yonne.)

M. A. VINCENT, l'un de nos correspondants les plus zélés, a perdu sa mère, décédée d'une attaque, à Niort ; l'esprit de cette spirite convaincue s'est communiqué d'une manière très consolante à Mme Vincent, sa belle-fille, médium bien connu dans notre société. Le 24 juin, à la soirée du vendredi, l'assistance s'est souvenue de M. A. Vincent et de l'esprit de sa mère, en faisant œuvre de solidarité.

M. TROSSEILLE père, âgé de 91 ans, est décédé le 19 juin, à Issy-sur-Seine ; nous serrons cordialement la main à son fils Adolphe Trosseille, l'un des vétérans du spiritisme ; son vieux compagnon a bien accompli sa laborieuse existence ; nous penserons souvent à lui.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | No 14 | 15 Juillet 1887.

LE SPIRITISME ET LA DÉMOCRATIE (DICTÉES)

(*Voir la Revue du* 1er *juillet* 1887.)

On peut dire avec vérité selon moi que le spiritisme est arrivé en temps opportun pour rendre possible et féconde chez nous la démocratie, comme, dans un autre ordre d'idées, le télégraphe électrique est venu à son heure pour permettre une exploitation rationnelle des chemins de fer.

En effet, quel a été de tout temps, quel est encore aujourd'hui le principal écueil de la démocratie? C'est incontestablement l'égoïsme, le sentiment personnel qui porte chacun à vouloir l'emporter en tout sur son voisin, à vouloir le dominer, à vouloir briller et s'enrichir à ses dépens. C'est l'égoïsme, qui fait préférer par chacun l'intérêt privé à l'intérêt général, tandis que l'essence de la démocratie rationnelle est de donner satisfaction avant tout à l'intérêt particulier. La démocratie doit être l'application volontaire de la formule de la solidarité, *tous pour chacun et chacun pour tous*, chaque citoyen étant toujours prêt à se sacrifier pour l'ensemble de ses frères, et recevant en échange l'aide et l'appui de tous. C'est le contre-pied de l'état actuel, caractérisé par le *chacun pour soi*, qui laisse à Dieu le soin d'aider les autres.

Les anciennes religions, les religions dites officielles, ne peuvent servir d'appui à la vraie démocratie, car, malgré leurs prétentions, elles ne savent inspirer à leurs adeptes, et même à leurs ministres, sauf quelques rares exceptions, que l'amour de la domination et des richesses. Pour elles le seul correctif de la misère est l'aumône. Elles sont individualistes au premier chef. Les doctrines des théosophes auraient plus de valeur, mais nous avons dit qu'elles étaient trop compliquées pour pouvoir être vulgarisées. Elles sont de leur essence ésotériques, et laissent la masse des hommes sans secours moraux réels, en attendant l'époque lointaine où elle sera assez instruite pour les comprendre. Cela suffit pour établir qu'elles ne conviennent pas à une démocratie.

Examinons maintenant le spiritisme, et voyons s'il présente les caractères d'une doctrine assimilable par les masses, même peu instruites.

Dans toute philosophie, comme dans toute religion, ce qui importe avant tout c'est la conception générale de l'univers, de l'homme et de la vie qui est présentée par elle comme la vérité, absolue ou relative. C'est de cette conception que découle la morale qui servira de guide aux hommes, car les idées qu'ils se font de leur propre destinée exercent naturellement sur leur conduite une influence incontestable. Le Dieu des Juifs, personnel, vindicatif, jaloux, a suscité de tout temps chez les peuples qui ont accepté la bible comme l'expression de la vérité, les violences, les oppressions, les tyrannies. L'évangile n'a pu modifier cet état de choses, parce que sa morale admirable n'eût été susceptible d'être vécue que s'il avait modifié la conception générale née de la bible. Mais il ne l'a pas fait, et la conséquence a été que depuis bientôt dix-neuf siècles les chrétiens font de vains efforts pour pratiquer une morale qui paraît trop parfaite pour être à l'usage de l'homme.

Examinons maintenant si le spiritisme n'est pas venu compléter l'évangile sur ce point essentiel.

A l'époque du Christ, l'humanité n'était pas mûre pour comprendre la doctrine du progrès infini, et de l'évolution par la réincarnation, par la pluralité des existences.

L'ignorance était trop grande, et les vérités n'étaient confiées qu'aux initiés dans les temples. Quant aux masses populaires, on les amusait avec des fables dont le sens caché leur échappait. Voilà pourquoi la morale découlant d'une conception générale rationnelle à seule été vulgarisée, à l'exclusion de cette conception générale elle-même.

Cela a-t-il produit un bien réel ? Sans doute, et la civilisation chrétienne s'est montrée supérieure à la civilisation payenne. Mais cependant elle a été arrêtée dans son essor par l'absence d'une conception générale acceptable par le bon sens et la raison. La morale de l'évangile a été plus admirée que pratiquée, même par ceux qui se disent les ministres de Jésus sur la terre, parce que les réalités qui lui servent de base n'étaient pas reconnues.

Que sont venus faire les esprits dans l'évolution spirite? Sont-ils venus apporter une morale plus haute que celle de l'évangile? Nullement; seulement ils sont venus provoquer à l'étude de faits, de réalités qui donnent à la morale évangélique un mobile et une sanction. Cette morale découle tout naturellement de la vraie nature de l'homme et de sa destinée, comme des grandes lois générales de l'univers. Une fois que l'homme s'est assimilé, de ces connaissances transcendantes, la part de vérité compatible avec son

avancement, il comprend ce qui était pour lui lettre morte, et non seulement la morale de l'évangile lui paraît une chose logique et naturelle, mais en même temps il se trouve avoir, pour s'efforcer de la pratiquer, une force qui lui manquait. Pour lui la certitude a remplacé le doute, et la décision a remplacé l'irrésolution.

C'est donc avec raison que l'on a dit que le spiritisme était venu compléter l'évangile, en faisant connaître ce qui était resté voilé.

J'ajoute que le spiritisme est aisément compris par les intelligences ordinaires. Il est simple, clair, logique, et ne demande pas de longues préparations avant d'arriver à l'initiation. La médiumnité par la table ou par l'écriture s'acquiert sans beaucoup de peine, et l'expérience de bientôt quarante ans prouve assez que l'évocation des Esprits, pratiquée dans les groupes, n'offre pas de dangers réels, pour peu que ceux qui s'y livrent aient pris la peine de s'y préparer par quelques études sérieuses. Le spiritisme pourra se vulgariser rapidement le jour où les circonstances éloigneront les hommes du matérialisme sceptique, et leur montreront le vide des anciennes religions Il sera mieux compris et plus facilement assimilé que les données indigestes des religions chrétiennes, et lorsqu'on en sera là, il est évident que les hommes posséderont les connaissances nécessaires pour établir parmi eux la vraie démocratie, qui n'est rien autre chose que la mise en pratique de la solidarité. (*A suivre.*) GROUPE BISONTIN.

MANIFESTATIONS A NAPLES

Cher Monsieur : Sous bande je vous expédie un exemplaire du journal *Cosmos*, qui se publie à Paris ; vous ne laisserez pas l'article en question sans une réplique, j'y compte bien.

Je me suis fait un devoir de remplir votre désir, en vous envoyant dans une petite caisse un spécimen des nombreux portraits moulés que nous obtenons avec le médium, dont je vous ai déjà parlé. Je tiens à noter que tous les portraits obtenus se ressemblent, sauf les différences dans l'expression des mêmes traits, ce qui prouve (ce que l'esprit lui-même nous affirme) que c'est toujours son propre portrait. — Les différences qui existent entre les moules obtenus dépendent de la pression plus ou moins grande sur l'argile de la face de l'esprit, ce qui fait que les traits en sont plus ou moins prononcés.

Ce serait une étude très intéressante que de comparer tous les portraits obtenus.

Celui que je vous expédie a cette particularité extraordinaire qu'il a les yeux *ouverts*, il regarde en haut et vous pourrez très bien l'observer, en le

plaçant debout sur une table, sous les rayons d'une lampe à suspension. Quand la lumière est projetée *d'en haut*, les traits acquièrent une précision remarquable.

Bien digne d'attention est aussi ce fait que, tous semblent être produits comme si la figure dont on voit l'empreinte était recouverte d'un léger voile qui laisse ses traces parfaitement visibles dans la terre glaise d'abord et sur le masque quand il a été moulé.

Comme le phénomène s'accomplit en quelques instants, je n'ai jamais pu bien observer s'il se produit par suite de la *matérialisation de la tête* de l'esprit et si ce dernier se couvre d'un tissu quelconque, pris dans la maison, ou autrement. L'ayant interrogé à cet égard, il a répondu que les esprits se servent toujours d'une espèce de voile *atmosphérique*, et que, peut-être un jour, il m'en laissera un petit bout dans la terre glaise, en m'indiquant comment il faudra s'y prendre pour l'en détacher. Au moment du phénomène, le médium (qui est tenu fermement par deux où trois des assistants qui ne lui lâchent ni les mains ni les pieds), est en proie à une espèce de crise; il jette des plaintes, comme s'il était assailli par de fortes douleurs. L'esprit interrogé à ce sujet répondit que, pour produire ce phénomène, il était obligé de soustraire au médium une quantité considérable de fluide, ce qui le laisse dans une complète prostration pendant un temps plus ou moins long.

Les expériences avec cette dame nous donnent des faits d'une évidence écrasante; l'un des plus fréquents, des mieux réussis, est celui des feux-follets qui errent dans la chambre et viennent se poser sur les mains, sur les genoux des assistants qui le demandent; ce phénomène est des plus concluants, il laisse une impression profonde chez celui qui l'observe.

L'autre soir, comme l'esprit nous l'avait promis spontanément, il nous fit l'apport d'un *canari vivant*, qu'il dut *hipnotiser* à cet effet; il semblait à demi-mort. L'esprit nous dit de le mettre dans une cage, ce qui fut fait; le pauvre petit oiseau ne tarda pas à sautiller, et cependant, il resta maladif avec les jointures des pattes enflées, ce qui devait provenir de la forte et trop prolongée hipnotisation qu'il avait subie; au bout de quinze jours, hier, il est mort.

Il serait trop long de faire le récit des phénomènes que j'obtiens habituellement. Si le médium, dont je puis disposer (ce qui est une chance) et qui est une femme du peuple, se trouvait à Paris où à Londres, elle serait le meilleur intermédiaire pour faire progresser la science spirite et avoir de nombreux prosélytes.

Naples, le 28 juin 1887.

Professeur : ERCOLE CHIAIA.

NOTA : Nous avons reçu un colis de Naples, envoyé par M. *Chiaia* que nous

ne saurions trop remercier pour son obligeante fraternité ; nous avons ainsi, en relief et sur plâtre, le moule du visage d'un esprit, aussi le moule de deux mains qui sont enlacées. Nous les tenons à la dispositions des chercheurs que ces expériences intéressent, qui aiment à en faire l'étude.

Dans le journal *Cosmos* (Voir le N° du 4 juin 1887), le Dr A Battandier parle du mouvement spirite et reconnaît la possibilité des phénomènes dus à la présence d'un *agent surhumain* que les positivistes nient, que les théologiens nomment *démon* ; il avoue l'importance du courant qui porte les savants à l'étude des phénomènes d'un ordre nouveau, phénomènes relatés par 100 revues mensuelles et des centaines de volumes, dit ce docteur ; après avoir parlé du professeur Chiaia, de Naples, qui se livre à des recherches spéciales depuis trois ans, qui a constitué un cercle important de spiritisme à Naples, il relate les phénomènes obtenus par ce dernier, les uns de l'ordre physique, les autres de l'ordre psychologique ; il cite M. W. Crookes qui, pour se mettre à l'abri des objections, photographia les apparitions de Kate King. M. A Battandier n'a eu garde d'oublier le procès des photographies spirites et naturellement, ce qui est recommandable dans le laboratoire du savant anglais, est condamnable à Paris lorsque le fait s'accomplit par les spirites. Deux poids, deux mesures, de par le préjugé.

Le docteur parle de M. Chiaia qui, après avoir obtenu la photographie de l'esprit qui accompagne son médium, désira que l'apparition imprimât sa figure et sa main dans un plat de farine, ensuite dans l'argile du sculpteur, pour en arriver à mouler son visage et ses mains. Le moulage fit venir une belle tête, expressive, sans barbe, mélancolique. Pour reproduire en bosse un pareil ouvrage, un sculpteur émérite demande une journée de travail. C'est ici, dit le docteur « l'action directe d'un esprit sans aucun trait-d'union entre lui et l'effet produit ».

Dans l'ordre psychologique, si l'esprit bouleverse les lois de la gravitation, il renverse les lois de nos connaissances, dit le docteur, car : « il y a des réponses qui, sans se rapporter au futur, ne peuvent, ni de près, ni de loin, ni directement, ni indirectement, être données par les personnes qui ont posé la demande. » Il faut qu'un agent extérieur, intelligent, distinct de ces personnes et d'une nature supérieure, puisqu'il n'a pas besoin d'un corps matériel, vienne fournir lui-même la réponse demandée. Puis il parle de la phénoménalité dans l'Inde, des médiums, des sujets hypnotisables, excellents substratum pour l'action de l'esprit, de l'entraînement indispensable pour le perfectionnement de la médiuminité et de l'état nerveux dans lequel entre le sujet, état tout particulier, tout caractéristique. Les *presiiges*, ou *prodiges* produits par M. Chiaia, ne sont réclamés « qu'à l'appui et en démonstration de la doctrine spirite qu'il ne faut pas confondre avec la doc-

trine spiritualiste. *L'intention doctrinale est donc ici le principal* ». Ces phénomènes, selon l'église ajoute le docteur, appartiennent à l'ordre *préternaturel*, aux *mauvais esprits* qui se servent de ce moyen pour séduire les hommes. Faut-il les attribuer au fluide du médium qui se combine avec celui des personnes présentes, pour constituer un personnage nouveau, visible ou invisible, qui dépend et ne relève que de ses commettants et ne peut en conséquence, leur apprendre les choses qu'ils ignorent? Faut-il les mettre sur le compte des farfadets gnomes ou âmes des morts qui se mettent en rapport avec les vivants, avec leurs qualités et leurs défauts acquis sur la terre? Le périsprit des spirites différencie les effets, et cette théorie se rapprocherait de la doctrine catholique qui admet *l'invocation*, mais non *l'évocation*, l'homme n'ayant aucun pouvoir sur les âmes, à moins que ce soient celles qui sont en *enfer*! Et ce sont ces âmes qui prennent les traits des mortels et obéissent en apparence aux évocateurs! M. le docteur semble très perplexe, en vérité, mais il va nous donner la conclusion catholique et anti-scientifique que voici, avec désinvolture, car Allan Kardec, « le grand pontife de la religion spirite », a pour doctrine d'accommoder sa religion avec toutes les autres ; il suffit, pour lui de croire à Dieu, à l'immortalité de l'âme, de pratiquer la loi naturelle etc., etc. ; voici mot à mot la conclusion :

« Il n'est pas besoin de faire *remarquer combien* une *pareille doctrine* est en *opposition* avec la *religion chrétienne dont elle sape directement les bases*. Point de péché originel, point de rédemption : Jésus était seulement un médium plus puissant que les autres qui avait probablement puisé sa science dans l'Inde ; point d'enfer, point d'Eglise divine, négation d'un ordre naturel quelconque, tels sont ses dogmes principaux. Le spirite admet Dieu, mais refuse de croire à l'*adorable* trinité des personnes ; il croit à une loi naturelle, mais *dénie au Créateur* le droit de *s'immiscer dans nos actes* et surtout de les *punir* par des *supplices qui n'auront pas de fin*. Le protestantisme niait le purgatoire et admettait l'enfer, le spiritisme nie l'enfer et admet un purgatoire où les supplices ne sont guère définis et où ils ne semblent pas tenir grande place, si on s'en rapporte au dire des esprits. La *religion spirite n'a point d'enfer* et promet le *bonheur* indistinctement à tous, nie le surnaturel et par conséquent la nécessité de toute pratique religieuse ; elle veut bien une morale naturelle, mais n'a qu'une sanction illusoire pour ceux qui la violent. Le problème ainsi posé, on ne saurait donner cette *religion* comme une *aide à la loi catholique*, et elle en est au contraire la *négation et la ruine*.

« Cette doctrine, du reste, est assez variable. En parcourant les livres qui en traitent et qui enregistrent les réponses des esprits, on en trouve, si je peux parler ainsi, de toutes les couleurs. Si les unes attaquent le dogme

catholique, d'autres le confirment d'une manière éclatante, et pour ne donner qu'un seul fait, je citerai la réponse que firent deux d'entre eux et qui est rapportée dans l'ouvrage du P. Pailloux sur le spiritisme. On avait attaché un crayon au pied d'une table qui écrivait ainsi directement. Deux esprits avaient manifesté leur présence et avaient avoué (ce qui n'est pas un fait unique) qu'ils étaient en enfer et y souffraient terriblement. On leur demande : « Voudriez-vous rentrer dans le néant ? » « Oui, écrit la table, car l'être étant le seul bien que je tiens de Dieu, nous serions quittes. » Mais la table s'agite de nouveau avec violence, trace rapidement quelques lignes et brise le crayon qui les avait tracées. On saisit le papier et au-dessous de la première réponse on trouve celle-ci : « *Non, car alors je ne pourrais plus le haïr.* »

« *Le spiritisme détruit donc la foi dans les âmes*, et sous ce rapport il est d'autant plus dangereux qu'il cache son jeu d'une façon plus habile. Il ne s'arrête pas là, et *ruine aussi les corps, montrant* ainsi qu'il reconnaît pour auteur celui qui fut « homicide dès le commencement. » Je ne puis m'arrêter sur ce sujet, qui demanderait une dissertation séparée. Je rappellerai seulement que *l'abus* des pratiques spirites *pousse au suicide* et *à la folie*. La surexcitation habituelle et exagérée des centres nerveux, le contact avec un esprit supérieur en force et en intelligence auquel on est obligé de s'abandonner, qui entre peu à peu en possession de vous, se sert de vos organes et vous considère comme sa chose ne peut être que funeste pour l'âme et le corps, et doit contribuer puissamment à *détruire l'harmonie* que le *Créateur y a établie.*

« Le moyen âge avait les possédés et les obsédés dont on s'est moqué jusqu'à aujourd'hui ; nous avons maintenant un spiritisme qui a droit de cité et qui se fait contrôler par le premier physicien d'Angleterre : il ne semble pas que la différence soit bien grande, et le XIX[e] siècle incrédule n'a pas à jeter la pierre au moyen âge croyant. »

D[r] ALBERT BATTANDIER.

Note de la rédaction : M. le D[r] Albert Battandier, malgré ses illustres travaux, a daigné s'occuper du spiritisme, de M. W. Crookes, du professeur Chiaia, mais un peu à la légère, ce semble ; n'ayant pas eu le temps de faire des recherches indispensables à son sujet, il a écrit d'après les notes de son secrétaire, une aurea mediocritas ; et quant à lui, chargé de soins très importants, il nous considère comme des catholiques dégénérés et nous applique son remède ultramontain, selon le similia similibus curantur. J'imagine que le docteur répondra un jour de ce qu'il n'aura pas fait, selon sa position et ses moyens, soit pour son perfectionnement, soit pour celui de ses semblables. Comme tant d'autres, néanmoins, il ne demande pas pour l'institutio

néfaste du spiritisme l'active surveillance du bras séculier ni même une répression énergique ; cela est sous-entendu.

Lorsque l'incrédulité gagne les masses et qu'elles se nourrissent de poison il leur faut un aliment sain, qui les préserve et les reconforte; il leur faut, en un mot, une foi rationnelle qu'elles puissent adopter. Le monde invisible, en se manifestant, en prouvant qu'il y a le monde des corps et celui des esprits est précisément cet aliment préservateur et sauveur, celui que nous donnait le Christ il y a dix-huit cents ans. Aujourd'hui, si le prêtre veut remplacer Dieu et le Christ par des madones toujours nouvelles, si le commandement de Dieu est voilé par celui des églises, faut-il s'étonner que le peuple se fasse nihiliste en ne croyant plus à rien ? Les spirites font usage de la raison pour leur conduite dans la vie, et voulant conserver intact leur libre-arbitre, ils reconnaissent la même liberté à leurs parents, à leurs amis qui ont quitté leur corps terrestre, liberté que rien ne peut violenter ; la loi naturelle veut d'ailleurs que les âmes désincarnées, viennent vers les âmes incarnées quelles ont aimé et apprécié. Seuls les esprits ignorants dogmatisent exactement comme le docteur Battandier, et les spirites récusent toutes les infaillibilités.

Les esprits sérieux de l'erraticité ne s'occupent point de nos intérêts privés pour les régenter, ils s'adressent à notre bienveillance, à notre cordiale sympathie : seuls, les prêtres ont la prétention de faire descendre sur la terre des esprits purs et le Dieu personnel du miracle et de la grâce: aussi sont-ils anti-spirites fort heureusement pour nous.

Lorsque, avec Saint Augustin et le cardinal Bona, nous affirmons que les esprits des défunts viennent nous consoler, nous faisons œuvre de bon sens et de pure raison ; nous prouvons à l'homme qu'il est immortel, responsable de ses actes, solidaire avec tous les hommes incarnés et désincarnés.

Probablement le Dr Battandier veut faire la leçon à saint Augustin, son titre l'y oblige ; j'imagine que ce père de l'Eglise et bon nombre de ces confrères, n'étaient que de simples névropathes.

Dom Calmet croyait aux esprits, aussi à la pluralité des existences sur la terre, en commentant le chap. XI, versets 1 et 2 de saint Jean, et le Christ et ses disciples abondaient en ce sens. Pezzani, dans son beau livre de la pluralité des existences, prouve surabondamment que les plus hauts dignitaires de l'Eglise ont affirmé cette pluralité.

M. le docteur prétend que la pratique du spiritisme pousse au suicide, à la folie (il n'a pas dit à l'avortement comme l'a avancé l'archevêque de Toulouse dans son mandement du carême de 1875). Cette prétention nous prouve que le savant docteur n'a jamais lu le *livre des Esprits* d'Allan Kardec il y a aurait constaté que la *punition*, ainsi que le veut la *justice*, est en

rapport avec la cause productrice (liv. IV, ch. I, n° 937. « *Une cause à laquelle ne peut échapper le suicidé, c'est le désappointement* », etc., etc... Lisez donc, M. Battandier, pour vous rectifier. Vous êtes sévère, et vous n'en avez pas le droit car vous n'êtes pas l'expression de la vérité ; vos armes sont émoussées, faites à l'usage des bonnes âmes pleines de superstitions et de préjugés.

Quant à la folie dont nous gratifie le savant Dr Battandier, un statisticien anglais bien connu est allé aux États-Unis pour faire le constat scientifique du nombre de fous enfermés dans les asiles d'aliénés; après avoir visité ces asiles, de l'aveu même des directeurs et des docteurs, sur dix millions de spiritualistes américains, il y avait cinq cas de folie, purement et simplement; les autres croyances, les instituts scientifiques, les médecins, donnaient les quelques milliers de malheureux enfermés dans ces tristes maisons. Les docteurs ne savaient point si les cinq cas dont s'agit étaient dus aux pratiques spirites.

Faut-il rappeler au Dr Battandier que, dernièrement, en France, au nom de la religion, une fanatique saignait sa sœur? qu'une famille catholique faisait rôtir une vieille parente? qu'un père de famille égorgeait ses enfants en bas âge, pour leur procurer les joies du paradis, etc., etc. Nous défions le savant docteur de prouver, par un fait réel, que les spirites aient commis de telles aberrations. Le docteur s'adresse à un public spécial qui apprécie grandement le diable, ce fantastique personnage avec lequel l'église prouve tout ce qu'elle veut.

Le diable, c'est l'homme vivant, passionné, brutal, égoïste et personnel.

Les spirites doivent progresser par l'étude, par le travail sur eux-mêmes ; en cherchant avec ardeur ils doivent trouver s'ils élèvent leur intelligence et leur cœur; être spirite, c'est accomplir tous ses devoirs par des actes constants et rationnellement, c'est chercher la preuve de l'immortalité du moi conscient et l'existence du monde invisible ; le contraire, c'est de la folie.

Aimer son prochain comme soi-même, être juste, c'est la loi du vrai spirite.

Mieux éclairé sur ce que nous sommes, sur ce que nous voulons, M. le Dr Battandier fera-t-il dans le *Cosmos* un nouvel article sur ce que c'est véritablement que le spiritisme? Nous le lui souhaitons et nous espérons qu'il est assez ami de la vérité pour accomplir cet acte de justice.

Puisse-t-il dire, avec *Socrate* : *je prendrai garde, désormais, que la lumière qui est en moi, ne soit* elle-même de vraies ténèbres.

ŒUVRE DES LIBÉRÉES

Un concert au bénéfice des libérées était donné dans notre salle, 5, rue des Petits-Champs ; avant l'exécution du programme par des artistes généreux et aimés, Mme *de Morsier*, orateur et écrivain bien connu, s'est exprimée ainsi :

Mesdames et Messieurs. Permettez-moi en qualité de vice-présidente de l'œuvre des Libérées de Saint-Lazare de vous remercier du témoignage de sympathie que vous nous donnez aujourd'hui.

Il y a longtemps que je connais cette salle hospitalière de la Société scientifique du spiritisme, et j'ai toujours vu ceux qui en ont la direction la mettre tour à tour au service de toutes les causes de progrès et d'humanité.

Je n'oublie pas qu'il y a quelques années, M. et Mme Leymarie, au nom de leur société, accueillirent avec leur bienveillance habituelle notre association pour l'abolition de la réglementation de la prostitution autrement dit *la police des mœurs.*

L'œuvre que je représente ici ce soir est sœur de celle-là, car elle a pour but de tendre la main à la femme que la misère, une première faute et bien souvent aussi l'injustice et l'indifférence des hommes risquent de précipiter dans le gouffre dont on ne revient pas : celui de la prostitution légale, si je puis m'exprimer ainsi, puisqu'elle se trouve sous la surveillance et l'approbation de l'Etat.

Ai-je besoin de vous dire, Mesdames et Messieurs, l'importance et l'utilité de cette œuvre, surtout depuis que, sous l'inspiration de la directrice générale, Mme Caroline de Barrau, et grâce au véritable génie administratif de la directrice-adjointe, Mme Isabelle Bogelot, les libérées de Saint-Lazare, d'une simple société de secours aux prisonnières qu'elle était au début, est devenue une œuvre plus vaste, touchant à toute la question de la femme, de l'enfant, du travail, et du relèvement moral, dans la liberté et par la liberté. Ne voyez dans mes paroles aucun orgueil personnel, puisque comme je vous l'ai dit, tout le mérite de cette transformation appartient aux deux nobles femmes que j'ai nommées, ainsi qu'à l'infatigable secrétaire, Mme Barafort. Quant à moi, je ne pense pas pouvoir mériter le titre que mes collègues ont bien voulu me donner autrement qu'en vous disant hautement ce qu'est cette œuvre, ce qu'elle fait et pourquoi aujourd'hui elle s'est attirée la sympathie générale du public et des différentes administrations de l'État.

Eh bien, Mesdames et Messieurs, son succès est dû surtout à ceci, c'est que cette œuvre n'est pas seulement une organisation dont toutes les parties fonctionnent régulièrement, mais c'est un corps habité par une âme. Le souffle de la vie l'anime et l'ardent amour de l'humanité qui remplit le

cœur de la femme qui lui a tout spécialement dévoué sa vie — Mme Bogelot —rayonne autour d'elle, enflamme tous ceux qui l'approchent, fait jaillir des cerveaux des idées nouvelles et pratiques, crée des ressources de tous genres et par-dessus tout inspire à ces âmes brisées, à ces pauvres femmes faibles, abandonnées et méprisées, la foi, — la foi en elles-mêmes, en leur propre âme ce qui est le principe de toute régénération.

Mesdames et Messieurs, on parle beaucoup en ce moment des phénomènes merveilleux de la suggestion et je vous accorde que certains savants ont fait à ce sujet des observations intéressantes, mais, savez-vous quelle est la véritable suggestion mentale, celle qui guérit les volontés malades, redresse les intelligences faussées et met ces pauvres femmes malades ou déséquilibrées sur le chemin qui conduit sinon au bonheur, du moins à une vie paisible et utile ?

C'est l'amour — le grand, puissant et saint amour de l'humanité. Avec l'hypnotisme de M. Charcot, on fait des hystériques, où l'on tue celles qui le sont déjà : avec le magnétisme de la sympathie et du bien, on crée des âmes où l'on guérit celles qui sont malades.

J'aurais bien des choses à vous dire sur les miracles que les directrices de l'œuvre ont accompli grâce à cette inspiration supérieure de leurs cœurs qui double les facultés intellectuelles. Chaque mois, chaque semaine, chaque jour, en effet, amène de nouvelles expériences, les unes réjouissantes, les autres parfois douloureuses, mais non pas inutiles, car il y a des échecs qui cautionnent de précieuses leçons.

Puisque je vous disais tout à l'heure que bien souvent une injustice est le point de départ d'une série de conséquences fatales qui, pareilles à un cyclone engloutissent en un instant une existence humaine, laissez-moi vous raconter un fait d'autant plus navrant que, malgré tous les efforts de ces dames, la pauvre victime n'a pu être sauvée.

Selon l'usage dans certains départements, une femme de la campagne s'était engagée pour des journées de prestations dues par un fermier, elle devait casser des cailloux et les étendre sur une partie d'un chemin. on avait convenu du prix de 18 francs. Cette femme d'une nature sauvage et peu éduquée, était veuve, elle avait deux enfants, deux jumelles, et se trouvait enceinte.

Une fois le travail fait, elle réclama son salaire, mais le fermier fit des objections, il ne voulait lui donner que 12 francs et encore pas en argent, mais en nourrissant l'ouvrière.

La pauvre femme protesta, c'était de l'argent qu'il lui fallait pour payer l'entretien de ses enfants.

Le fermier trouva plus simple de la mettre à la porte. C'était le soir. La

pauvre créature, affolée par la colère, réussit à se glisser dans la maison et à prendre quelques objets qu'elle alla jeter dans le bois voisin. Le lendemain elle fut arrêtée par les gendarmes, on la questionna, elle avoua, disant qu'elle n'avait pas voulu voler, mais se venger et elle indiqua le lieu où se trouvaient les objets. Elle passa en jugement et sa condamnation n'aurait pas été bien forte sans doute, mais voici qu'à l'audience, on cherche à lui faire avouer qu'elle a eu un complice, un homme que l'on avait vu avec elle dans le bois. Elle jure avec colère qu'elle n'a pas de complice et ajoute : *Si vous n'êtes pas contents, voilà,* et avec ces mots lance son sabot à la tête du juge.

Là-dessus treize mois de centrale. Les petites jumelles sont mises aux Enfants-Assistés et comme la mère est enceinte, elle fait son temps à Saint-Lazare où elle accouche de deux jumeaux. Quand elle est guérie, on la trouve trop rustique pour aller avec les autres et elle est mise en cellule.

La malheureuse, habituée au grand air, étouffe et souffre horriblement comme une bête sauvage en cage. Son lait passe. Les deux pauvres petits jumeaux meurent à deux heures l'un de l'autre d'une méningite. On les retire de leurs berceaux, on les habille, puis on les descend dans la salle des morts où ils reposent côte à côte, l'un avec les mignonnes mains croisées sur sa poitrine, l'autre les yeux grand ouverts. La mère n'a pas dit un mot, pas versé une larme. Quarante-huit heures après, elle se coupait les veines. On la soigna, les sœurs l'entourèrent, les directrices la virent, tâchèrent de l'encourager. A tout ce qu'on lui disait, elle répondait en patois : « *Ils ont été ben méchants pour moi à la ferme, c'est eux qu'ont tué mes pauvres petits ! Les berceaux sont vides.* »

Deux ou trois jours plus tard, elle trompe la surveillance, prend des ciseaux et se coupe de nouveau les veines. « *C'est pas la peine maintenant de m'arranger, disait-elle, j'ai fait cela pour aller revoir mes pauvres petits, on a été bien méchant pour moi.* » Le lendemain on l'emmenait à Sainte-Anne. Les premières petites jumelles sont aux Enfants Assistés.

Cela fait mal, n'est-ce pas ? Et des choses aussi affreuses se passent tous les jours, et cependant je ne veux pas vous laisser sous l'impression de ce triste tableau.

Dimanche j'étais à Billancourt chez Mme Bogelot. Je vois arriver dans le jardin une Bretonne avec sa robe noire et son petit bonnet blanc aux ailes plates et transparentes : avec elle une belle et fraîche fille qui porte un joli bébé dans ses bras. J'écoute ce qui se dit. La Bretonne est veuve, elle a laissé trois enfants au pays pour venir gagner sa vie et leur vie à Paris. Ses patrons ont quitté la ville depuis deux mois, elle est sans place. Ne sachant plus que devenir elle se rend au Dépôt de la préfecture de police et le parquet l'adresse à l'Œuvre des libérées. Elle arrive à l'asile

pâle, hébétée, sans force ni courage. Ah ! vous représentez-vous ce que cela doit être, lorsqu'on a tout frais dans son cœur le souvenir des haies fleuries, des landes sauvages et celui du village avec l'église où sonne le soir l'angelus, de passer par les longs couloirs, les cellules sombres et les formalités brutales de ce premier égout collecteur qui s'appelle le Dépôt ?

Aussi comme il s'épanouit le cœur de la Bretonne, lorsqu'elle se trouve dans notre asile bien modeste, mais où l'on est en famille. Bientôt elle reprend courage, elle s'intéresse à tout et c'est ainsi qu'elle va emmener là-bas, au soleil de la Bretagne, un beau bébé que nous lui avons confié et dont la jolie petite mère doit rester à Paris pour se placer comme nourrice. Au moins lorsque cette dernière donnera son lait à un enfant étranger, la pauvrette, elle se dira que le sien est bien soigné par la Bretonne, cette seconde mère, car elle sera douce et compatissante; elle sait par expérience, la Bretonne, comme la vie est dure et ce que l'on souffre dans ce grand Paris.

Je pourrais aussi vous parler de Massia, une jeune fille de 15 ans qui avait été détournée par une femme plus âgée ; elle avait quitté sa famille pour vagabonder. Son grand'père qui la rencontre à Neuilly, la fait arrêter et conduire au Dépôt. Ses parents ne veulent plus la voir. Elle a un visage sympathique et pleure beaucoup en racontant son histoire et surtout en parlant de sa mère. M[me] Barafort va aux renseignements, elle s'assure que les parents la repoussent réellement, la mère dit : « vous n'en ferez rien, » le père ajoute : « si elle revient je la tue. » Alors l'Œuvre des libérées la réclame au juge d'instruction comme son enfant légitime. Elle reste trois semaines dans un de nos asiles, la petite Massia, et le changement moral est si grand et si rapide que bientôt on peut la placer chez une blanchisseuse où elle est logée nourrie et reçoit 7 francs par semaine.

Aussi il faut voir sa joie, et maintenant elle est réconciliée avec sa famille et les parents auront aussi profité de la leçon. Massia n'a pas oublié l'asile ; elle va souvent le dimanche rendre visite à la bonne directrice, Mlle Coignet.

Si vous voulez vous rendre compte des idées philosophiques aussi bien que pratiques qui sont le point de départ de la méthode employée par l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare, je ne puis mieux faire que de vous renvoyer à la brochure publiée par M. Bogelot. « *Du patronage des Libérées* » que vous trouverez ici. (1)

Je crois pouvoir dire que si cette Œuvre, depuis sa transformation, a produit de si beaux résultats, c'est parce que celles qui la dirigent ont eu

(1) Un franc, port payé.

le rare bonheur d'unir la pensée à l'action, l'intelligence à l'intuition, la science pratique à l'amour.

Et c'est là, Mesdames et Messieurs, que se trouve le secret du véritable progrès, la loi fondamentale de l'évolution humaine. Il faut, que selon la belle pensée de Platon, l'âme pour accomplir sa destinée, s'élève à la sphère de l'essence de toutes choses ; qu'elle contemple la justice, la sagesse, la science telles qu'elles existent dans ce qui est l'être par excellence. Mais revenue à son point de départ, elle doit vivre ce qu'elle a contemplé et saisi par l'intelligence.

Cette idée que le philosophe exprimait par rapport à l'évolution infinie des âmes à travers le temps et les mondes est tout aussi vraie si on l'applique au court espace de notre vie terrestre. Il faut penser, il faut contempler, il faut s'élever aux idées abstraites ; mais n'oublions pas que toute vérité qui n'est pas vécue par celui qui l'a énoncée n'existe pas en fait pour lui. Victor Hugo a dit :

« Il ne suffit pas de faire une œuvre, il faut en faire la preuve. L'œuvre est faite par l'écrivain, la preuve est faite par l'homme. La preuve d'une œuvre est la souffrance acceptée. » Je me permettrai d'ajouter : la souffrance pour soi mais pas pour les autres ; la preuve de l'œuvre est le dévouement.

Ce n'est pas dans cette salle consacrée aux études psychiques que j'ai besoin de vous dire à quel point l'esprit humain se passionne de nos jours pour le problème de la vie future et avec quelle ardeur il recherche des preuves scientifiques de l'immortalité de l'âme, mais il faut bien le dire, on confond trop souvent la vie éternelle avec la vie spirituelle ou divine. Non il n'est pas suffisant de prouver que rien ne meurt et que tout se transforme, il s'agit de savoir quelles sont les conditions nécessaires pour que la transformation, sur cette terre, comme au-delà, soit un progrès et non pas un recul. Le véritable criterium de la vérité c'est l'action et laissez-moi vous dire avec un poète qui est un des nôtres .

O vous qui cherchez, enfants de la terre,
Savants affamés, à l'œil solitaire,
Qui vous abîmez
Dans l'abstraction des faits et des causes,
Vous cherchez la source et la foi des choses,
Vous cherchez..... Aimez !

O vous que le ciel aux milliers de mondes
Fait rêver souvent dans les nuits profondes
Aux points enflammés.

Vous que l'idéal saisit sur son aile,
O vous qui rêvez la vie éternelle
Vous rêvez..... Aimez !

Oui, aimez et consolez, car une larme recueillie par la sainte pitié brillera dans le ciel de l'humanité divinisée, comme un joyau aussi précieux qu'un chef-d'œuvre de l'art ou qu'une découverte de la science.

« La loi des lois, la force des forces, c'est l'amour. »

Cette parole est d'un homme qui a prouvé cette vérité par sa vie et cet homme, c'est *Bernard Ragazzi.*

EGLINTON EN RUSSIE

Traduction abrégée de l'article de M. Eglinton dans, le *Médium*, AND DAYBREAK. du 24 juin 1887.

Le travail accompli par les médiums dans les différentes parties du monde est peu connu de ceux qui partagent la croyance au spiritualisme, à plus forte raison de ceux qui y sont étrangers et qui ne se font pas même une idée de la persévérance avec laquelle cette doctrine s'insinue dans toutes les classes de la société, et particulièrement parmi les classes élevées. Sans rechercher la protection des hauts personnages, les manifestations que j'ai obtenues ont attiré souvent leur attention sur moi, et c'est ainsi que j'ai eu l'honneur de convertir plusieurs grands potentats.

(Ici M. Eglinton explique que c'est par l'intermédiaire de M. Alexandre Aksakof qu'il s'est installé à Saint-Pétersbourg, et fut mis en relation avec les personnages les plus remarquables. Puis il donne le compte-rendu de ses différentes séances.)

La première a eu lieu chez le baron Schlichting où se trouvaient le prince de Mingrélie, le colonel Ridersky (aide de camp du grand duc Nicolas) et d'autres personnes. Il est à remarquer que les Russes ont une préférence pour les séances dans l'obscurité, parce qu'elles facilitent le développement des phénomènes psychiques ; je fus obligé, dans cette occasion comme dans d'autres, de me départir de ma règle ordinaire, le grand jour.

Il est inutile de décrire en détail des manifestations qui sont familières aux lecteurs du *Médium*. Je dirai seulement qu'après cette séance, les journaux insérèrent les nouvelles les plus absurdes au sujet des merveilles que j'avais pu produire, prétendant que je pouvais d'un seul mouvement de la main faire monter ou baisser le niveau de l'eau, faire croître une forêt, et autres contes ridicules. Aussi je fus littéralement assailli dans mon hôtel

par une foule de gens et je dus me réfugier chez le Dr Linn, dont j'avais fait la connaissance en Angleterre ; le docteur se chargea de recevoir les visiteurs à ma place et d'évincer les simples curieux.

Des séances se succédèrent avec rapidité auxquelles assistèrent : (voir les noms, p, 386, 1re colonne du *Médium*). Celle qui eut lieu chez le grand duc Constantin eut beaucoup de succès. J'en donnai une autre au palais du duc d'Oldenbourg, et la Princesse, qui est un excellent médium, contribua beaucoup à sa réussite.

Le lendemain je me rendis au théâtre, où je fus aussi bien l'objet de l'attention du public que des acteurs ; bien que les théâtres russes ne ferment qu'à une heure avancée de la nuit, je fus prié, par son Altesse Impériale le grand duc Alexis, frère de l'empereur, de vouloir bien le faire assister à une séance. Nous étions huit en tout : le grand duc, son frère le grand duc Vladimir, la grande duchesse Vladimir, le comte Ardleberg, la comtesse Bohanoff, etc... Un phénomène curieux eut lieu au cours de cette séance : Son Altesse Impériale la grande duchesse Vladimir était assise à côté de moi, dans l'obscurité, me tenant la main, quand elle commença à s'élever dans l'air.

Comme elle continuait à s'élever, on m'ordonna de quitter sa main ; lorsqu'elle revint à sa place, elle déclara avoir flotté au-dessus de la table, produisant le phénomène de lévitation, sans que personne fut en contact avec elle. A propos de cette séance, j'ai en ma possession une enveloppe, scellée de cinq cachets, et portant ces mots : Palais Vladimir. Lorsque le grand-duc Vladimir l'apporta, elle contenait un billet de banque dont il ignorait le numéro ; ce numéro fut retranscrit exactement sur les ardoises, et l'enveloppe ne fut ouverte qu'après l'expérience d'écriture directe.

Dans la matinée, M. Eglinton fut informé que le Czar désirait avoir une séance pour le mardi suivant.

(Voir pour les détails de sa réception, p. 386, colonne 2 du *Médium*. Il fut reçu avec beaucoup de bienveillance et de bonté.)

Après le thé, on passa dans une chambre voisine ou prirent place, en se tenant la main, l'Empereur, l'Impératrice, le grand-duc et la grande duchesse d'Oldenbourg, le grand duc et la grande duchesse Serge, le grand duc Vladimir, le général Richter, le prince Alexandre de Oldenbourg; l'Impératrice était à la gauche de M. Eglinton, et à sa droite, la grande duchesse d'Oldenbourg. Les lumières furent éteintes et les manifestations commencèrent : la plus frappante fut une voix qui s'adressa en russe à l'Impératrice, causa avec elle pendant quelques instants. Une forme féminime fut aperçue entre le grand duc Serge et la princesse d'Oldenbourg, mais elle disparut bientôt. Je passe sous silence les phénomènes qui se produisent ordinaire-

ment par ma médiumnité. Il y a lieu cependant, de mentionner spécialement une grande boîte à musique, pesant au moins 40 livres, qui fut portée tout autour du cercle jusqu'à ce qu'elle vint s'arrêter sur la main de l'Empereur, pour être enlevée de nouveau sur sa demande. Pendant ce temps, les nombreuses bagues dont la main de sa Majesté était couverte m'entraient dans la main et je dus la prier de ne pas me serrer avec tant de force. Je commençai alors à m'élever dans l'air, tandis que l'Impératrice et la princesse d'Oldenbourg continuaient à me tenir la main. La confusion devint indescriptible, lorsque m'élevant de plus en plus haut, mes voisines durent monter sur leurs chaises afin de me suivre. Cette idée qu'une Impératrice était obligée de poser ainsi à l'antique, au risque de se blesser, était peu propre à maintenir l'équilibre mental du médium et je demandai plusieurs fois qu'on levât la séance. Mais ce fut inutilement et je continuai à monter, jusqu'à ce que mes pieds touchassent deux épaules, sur lesquelles je m'appuyai et qui étaient celles de l'Empereur et du grand duc d'Oldenbourg, ce qui fit dire à l'un des assistants : « C'est la première fois que l'Empereur se trouve sous les pieds de quelqu'un. » Lorsque je fus redescendu, la séance fut terminée.

Leurs Majestés me demandèrent une autre séance, toujours dans l'obscurité, mais j'alléguai mon état de faiblesse et leur proposai d'expérimenter l'écriture par les ardoises. L'Empereur et l'Impératrice acceptèrent.

Un intervalle de repos eut lieu, pendant lequel, on prit à nouveau le thé, puis la deuxième partie de la séance fut commencée. Les personnes présentes, en dehors de moi, étaient l'Empereur, l'Impératrice, le grand duc et la grande duchesse Serge.

Des réponses par l'écriture directe furent données aux diverses questions posées ; puis l'Empereur réunit deux ardoises parfaitement nettes et neuves qu'il tint au-dessus de la table, avec l'Impératrice et moi. Quand l'Empereur les ouvrit, il les trouva couvertes d'écriture. Je ne puis dire quel était l'objet de la communication ; elle avait trait à un événement qui s'est réalisé peu de jours après, évènement qui est devenu un fait historique. Leurs Majestés, très émues, gardèrent un pénible silence. Heureusement, le grand duc Vladimir avait confié à l'Empereur une enveloppe cachetée, contenant un billet de banque, et je pus rompre ce silence, en proposant d'essayer d'obtenir le numéro du billet. Les ardoises furent placées sous les mains de l'Empereur et de la Grande Duchesse. Lorsque le crayon cessa de se faire entendre et qu'elles furent ouvertes, le chiffre y était 716.990 ; c'était celui du numéro du billet. L'Empereur enthousiasmé se leva, et me secouant la main avec chaleur : « Ceci est vraiment merveilleux, je vous remercie de m'avoir donné le moyen de constater la valeur de ces beaux phénomènes. »

J'ai rapporté fidèlement ce qui s'est passé dans cette première séance, aucune restriction ne m'ayant été imposée; je ne puis donner la même publicité à celles qui suivirent. Avant de quitter la Russie, je reçus deux magnifiques solitaires en diamant; je les porte en mémoire des évènements que je viens de raconter, aussi pour l'honneur et le souvenir qui sont attachés à ce don princier.

Je n'ai pas besoin de le dire, je fus plus recherché que jamais par la société russe; je reçus quantité de visites qui, toutes, n'avaient pas pour objet le spiritualisme, par exemple, celle de Beautier de Kolta (le cousin du dernier directeur de « l'Egyptian Hall », qui m'offrit d'être mon barnum !

M. Aksakof me fit entreprendre une série de séances avec un corps de savants, réfractaires à nos idées (mot à mot à la tête dure). Dans l'état de fatigue où je me trouvais, rendue encore plus pénible par une blessure reçue au pied gauche, les résultats ne furent pas brillants, cependant ils confirmèrent les expériences faites dans les mêmes conditions l'année précédente.

L'un des incidents les plus agréables de mon séjour en Russie, fut la rencontre de M. de Giers, le grand ministre. C'est un spiritualiste convaincu, ses deux fils sont médiums.

Une curieuse séance eut lieu chez le général Gresser, le chef de la police, celui qui, de sa propre main, avait arrêté un homme qui portait des bombes pour les jeter sur le chemin du Czar.

Naturellement le bruit fait autour de mon nom émut la presse religieuse. Alors la discussion s'envenima entre les deux partis traditionnels, l'un pour moi, l'autre contre moi; dans ces conditions je quittai la Russie, après avoir passé deux semaines à Moscou.

L'accueil bienveillant et hospitalier que j'ai reçu dans ce pays, me donne le désir d'y retourner le plus tôt possible; ce voyage se fera-t-il en ma qualité de médium professionnel? Je ne puis l'affirmer quant à présent.

Traduit par M. D'ALEX.

DE L'ÉCRITURE DIRECTE

Un investigateur sérieux nous adresse les notes ci-jointes :

« J'ai assisté à deux séances chez le Dr Slade, séances spéciales pour nous, la première le 9 juillet avec un de mes parents M. J. G., la seconde le 29 du même mois avec un de mes amis, M. M. L.

« Sans entrer dans le détail des phénomènes qui se sont produits l'une et l'autre fois, ce qui serait long et sans doute peu utile, je relèverai seulement les deux faits suivants :

Séance du 9 juillet 1886

« De la main droite, je tiens réunies les deux ardoises que je viens d'acheter et d'apporter. Je les serre vigoureusement pour résister à l'effort de glissement qui s'exerce. Ma main gauche est sur la table en contact avec celles du Dr Slade et de M. J. G. Les ardoises sont sur ma poitrine et arcboutées sous mon menton. Le grincement de l'écriture se fait entendre bruyamment. Je ressens les secousses qui résultent de cette écriture rapide et très appuyée, et, en séparant les ardoises, je trouve sur l'une d'elles quatre phrases en autant de langues différentes. Au cours de cette expérience, le Dr Slade plusieurs fois retira et replaça sa main supprimant et rétablissant ainsi le contact. L'effet sur l'écriture était celui d'un doigt qui se posant sur le bouton ou en s'éloignant, détermine le carillon d'une sonnerie ou le fait cesser.

« A la séance du 29 juillet, M. M. L. retirant ou replaçant sa main en contact avec les nôtres provoquait le même phénomène.

Séance du 29 *juillet*

« Depuis deux jours, en vue de l'expérience à tenter je n'ai pas remonté la grosse montre à remontoir que j'apporte.

« — L'invisible ou les invisibles veulent-ils remonter cette montre et la mettre à l'heure ?

« — Nous allons voir, dit le Dr Slade qui dispose ma montre sur une ardoise qu'il glisse sous la table (sans tiroir ni tapis), la main qui la tient restant bien visible, en dehors de la table, l'autre en contact avec les nôtres.

« Au bout de quelques instants nos oreilles aux écoutes n'ayant pas perçu le moindre bruit de remontoir ou autres, nous jugions l'expérience manquée et ce fut avec une extrême surprise que nous constatâmes que ma montre marchait et était remontée à fond.

« — Mais elle n'est pas à l'heure?

« — *Good bye* (adieu), nous répond l'esprit par l'ardoise.

« Succès complet et échec complet tout à la fois.

« Je n'en ai pas plus à dire. » BOIVINET.

Note de la rédaction : S'il y a eu succès complet, il n'y a point eu d'échec complet; les investigateurs ont demandé que la montre fut remontée, l'intelligence avec laquelle ils étaient en rapport a bien voulu les satisfaire, mais elle avait sans doute assez donné et n'a pu faire mieux.

QUELQUES PENSÉES SUR LA VIE FUTURE.

(Extrait des *Annales politiques et littéraires*, juin 1885.

En attendant on meurt, et ceux qui meurent laissent derrière eux ceux qui pleurent. Patience, on n'est que précédé! Il est juste que le soir vienne pour tous. Il est juste que tous montent l'un après l'autre recevoir leur paie. Les passe-droits ne sont qu'apparents, la tombe n'oublie personne.—Un jour, bientôt peut-être, l'heure qui a sonné pour les fils sonnera pour le père. La journée du travailleur sera finie, son tour sera venu ; il aura l'apparence d'un endormi : on le mettra entre quatre planches, il sera ce quelqu'un d'inconnu qu'on appelle un «mort » et on le conduira à la grande ouverture sombre. Là est le seuil impossible à deviner. Celui qui arrive est attendu par ceux, qui sont arrivés. Celui qui arrive est le bienvenu. Ce qui semble la sortie est pour lui l'entrée ; il perçoit distinctement ce qu'il avait obscurément accepté. L'œil de la chair se ferme, l'œil de l'esprit s'ouvre, l'invisible devient visible. Ce qui est pour les hommes le monde, s'éclipse pour lui.

Pendant qu'on fait silence autour de la tombe béante, pendant que des pelletées de terre, poussière jetée à ce qui va être cendre, tombent sur la bière sourde et sonore, l'âme mystérieuse quitte ce vêtement, le corps, et sort lumière de l'ammoncellement des ténèbres. Alors, pour cette âme, les disparus reparaissent, et les vrais vivants que, dans l'ombre terrestre on nomme les « trépassés » emplissent l'horizon ignoré, se pressent rayonnants dans une profondeur de nuée et d'aurore appelant doucement le nouveau-venu et se penchent sur sa face éblouie avec ce beau sourire qu'on a dans les étoiles. Ainsi s'en ira le travailleur chargé d'années, laissant s'il a bien agi, quelques regrets derrière lui, suivi jusqu'au bord du tombeau par des yeux mouillés peut-être, et par de graves fronts découverts, et en même temps reçu avec joie dans la clarté éternelle ; et si vous n'êtes pas de deuil ici-bas, vous serez là-haut de la fête, ô mes bien aimés !

VICTOR HUGO. *Mes fils*.

Les Pandits ne pleurent ni les vivants, ni les morts. Car jamais je n'ai cessé d'être, ni toi, ni ces rois des hommes et jamais nous ne cesserons d'être nous tous, au-delà de la vie présente. De même que dans le corps du mortel, on voit tour à tour l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse, de même après cette vie on obtient un autre corps, et le sage ne se trouble point ici bas. Le contact avec la matière donne du plaisir et de la douleur, cause le froid et le chaud. Supporte ces choses, Baratide, qui ne sont pas continuelles, qui naissent et meurent tour à tour...

Ayant abandonné ses membres vieillis, l'âme passe en de nouveaux corps,

de même qu'un homme prend d'autres vêtements neuf au lieu de ses habits usés.

La mort suit immanquablement la naissance, et la renaissance suit immanquablement la mort.

MAHABHARATA. Trad. de H. FAUCHE.

Je ne crois pas à la mort. C'est un passage sombre que chacun de nous rencontre à un moment donné dans sa vie. Beaucoup de gens s'en alarment; quant à moi les trois ou quatre fois qu'il m'est arrivé de m'en trouver tout-près, j'ai vu de l'autre côté une petite lumière, je ne sais trop laquelle, mais évidente et qui m'a tout à fait tranquillisé.

Eug. FROMENTIN. *Une année dans le Sahel.*

Ah! je t'en prie, de cette femme éperdue, de ces fils désolés, détourne tes regards en ce moment. Devant leur douleur profonde tu regretterais trop la vie. Attends-les plutôt dans ces divines régions du savoir et de la pleine lumière, où tu dois tout connaître maintenant, où tu dois comprendre même l'infini, cette notion affolante et terrible à jamais fermée à l'homme sur la terre et partant la source éternelle de toute grandeur, de toute justice, de toute liberté.

PASTEUR.

Sur la tombe de H. Sainte-Claire Deville.

Que Dieu reçoive mon âme reconnaissante de tant de biens, de tant d'années laborieuses, de tant d'amitiés.

MICHELET. *Testament.*

Le sentiment d'une personne aimée qu'on a perdue est bien plus fécond à distance qu'au lendemain de la mort. Plus on s'éloigne, plus ce sentiment devient énergique. La tristesse qui d'abord s'y mêlait et en un sens s'amoindrissait, se change en piété sereine; l'image du défunt se transfigure, s'idéalise, devient l'âme de la vie, le principe de toute action, la source de toute joie, l'oracle que l'on consulte, la consolation qu'on cherche aux moments d'abattement. La mort est la condition de toute apothéose.

Renan. *Les Apôtres.*

La vie n'aurait aucune valeur si la fin de tout était la mort ici-bas... Je ne comprends pas comment un homme qui réfléchit sur sa propre condition, peut endurer la douleur et la difficulté de cette vie sans une profonde croyance en Dieu.

BISMARK.

Songe à la mort tous les matins en revoyant la lumière, et tous les soirs, en rentrant dans l'ombre. Quand tu souffriras beaucoup, regarde ta douleur en face, elle te consolera elle-même et t'apprendra quelque chose. Efforce

toi d'être simple, de devenir utile, de rester libre; et attends pour nier Dieu que l'on t'ait bien prouvé qu'il n'existe pas.

A. Dumas fils.

Je pourrais montrer facilement qu'en physiologie, le matérialisme ne conduit à rien et n'explique rien.

Claude Bernard. *Physiologie du cœur.*

FAITS DIVERS

A ATHÈNES, se publie en grec, un ouvrage intitulé : *Les Phénomènes du magnétisme et du spiritisme*, par un homme studieux et chercheur, un véritable et dévoué partisan de la Cause : *Th. Dominos.*

A PUEBLA. Le 14 avril 1887, la *Société spirite centrale* s'est reconstituée ; *M. Félix M. Alvarez*, député, président de cette société, a bien voulu nous transmettre la décision quelle a prise, qu'il nous fut annoncé cette renaissance, en nous priant d'en insérer la bonne nouvelle dans la *Revue spirite.* Nos frères de Puebla, qui veulent bien professer pour nous une estime fraternelle et très distinguée, expriment toute leur sympathie à leurs frères de la France et de l'Europe.

Cette société, momentanément, laisse de côté la pratique de la phénoménalité pour ne s'occuper que de l'étude sérieuse de notre philosophie.

Nos amis nous annoncent aussi, avec une satisfaction véritable, que, depuis l'apparition de l'ouvrage du Dr Bernheim (de Nancy), les médecins de l'hospice militaire de Puebla se livrent à des expériences d'hypnotisme et par conséquent de magnétisme. Pour le Mexique c'est une ère nouvelle, nous affirme l'honorable député, Félix M. Alvarez : après tant d'années de défaillance, après la guerre sans merci faite aux spirites et aux guérisseurs magnétiseurs, les anciens vaincus oublieront les injures des fanatiques de parti pris pour saluer la rénovation qui s'opère ; ils vont travailler avec ardeur au développement de notre philosophie si nécessaire au progrès intellectuel et moral de l'humanité.

Liste des membres fondateurs de la société.

Président : *Félix M. Alvarez.* — Député;

Vice-président : *Ramon Haver.* — Secrétaire du juge de paix ;

Secrétaire : *Esteban Machorro.* — Propriétaire ;

MM. Manuel M. Arriofa. — Magistrat du tribunal supérieure et gouverneur provisoire de l'État ;

J. Conrado Arenas. — Ingénieur directeur de l'école des arts et métiers ;

Benigno Gonzalez. — Professeur de physique au collège de l'État ;

Gabriel Castillo. — Ingénieur ;
Eugenio Pena. — Étudiant en médecine ;
Carlos Hattore. — Employé civil ;
Luis Beguerisse. — Négociant ;
Luis R. Larios. — Employé civil ;
Fernando Manuel. — Négociant ;

Nota : Nous souhaitons la bienvenue à notre Société sœur de Puebla; puisse-t-elle, par l'union de tous ces membres, par ses recherches suivies et l'exemple quelle va donner, semer autour d'elle des foyers d'étude et de lumière. C'est notre vœu bien fraternel.

Le journal LA LUZ a pris ce nom : *O spiritismo jornal de estudos psychologicos revista mensal.*

Directeur : D. Antonio da Silva Pessanha, rua Augusta 102, à Lisbonne, Portugal.

Les *séances* du vendredi de la SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE DU SPIRITISME. — Séances terminées le 15 juillet 1887; elles seront reprises le vendredi 16 septembre 1887.

Vient de paraître, la neuvième édition du *Livre de prières spirites*, édité à Liège, Belgique, par M. Faust. 2 fr. — S'adresser rue du Pont-d'Isle, à Liège, chez M. D. Heur.

Abrégé O. Mayne, 2e édition, 30 cent.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 1er juillet 1887.)

Quand vous écoutez, graves et recueillis, le concert des oiseaux; quand vous voyez toute la flore animée et que, des beaux arbres chargés de feuilles, descend une ombre protectrice qui ne laisse plus parvenir jusqu'à vous les rayons brûlants du soleil; à cette heure où la nature assoupie ressemble à une grande lyre harmonieuse prête à vibrer sous le doigt de l'Eternel; quand, en un mot, toute la création émue parle à votre âme le langage que celle-ci entend bien, ne sentez-vous pas que rien ne commence à l'homme et que rien n'y finit?

Voyez : autour de vous, plus bas et plus haut, les interminables échelons de la vie se succèdent, perpétuant l'œuvre de celui qui a dit aux vagues de la mer : « Vous n'irez pas plus loin ! »

Ces feuillages que la brise agite et que le vent secoue, ces plantes odorantes qui remplissent l'air d'émanations suaves, et jusqu'à cette pierre informe que le hasard semble avoir placée sous vos pas, tout vous indique un ordre préexistant, une loi que la seule humanité n'est pas appelée à connaître.

Dites-vous donc que vous ne faites qu'un avec la matière qui vous environne et qui, elle aussi, a ses lois de progrès et son âme.

Tout est âme, je l'ai souvent dit, pendant ma dernière existence, à notre penseur aimé. Depuis que j'appartiens à la cohorte des esprits voyageant dans l'infini, je me rends de mieux en mieux compte de la vérité de cet axiome.

Aussi bas que vous plongiez dans la matière, même inorganique en apparence, toujours vous verrez l'âme apparaître. L'âme, c'est le mouvement pour les uns, l'instinct et l'intelligence pour les autres; c'est, pour tous, la vie. Rien ne pourrait vivre, en effet, sans l'étincelle divine appelée âme, qui se subdivise à l'infini et remplit de ses parcelles magnifiques tout l'immense univers que nous entrevoyons.

L'âme, c'est Dieu en nous, c'est le côté lumineux mêlé au côté d'ombre. Dans la nature, il y a deux forces, celle d'en bas et celle d'en haut. La force d'en bas se nomme matière ; celle d'en haut, intelligence.

La force d'en bas, c'est le corps avec ses besoins et ses facultés précaires; la force d'en haut, c'est le courage dans l'épreuve, pour l'homme; l'instinct pour les animaux, la vie pour les êtres inférieurs.

Pour le minéral, c'est l'âme à l'état latent, l'âme rudimentaire qui s'attache à toute chose, prête à se développer pour entrer dans un ordre nouveau.

Homme! ton âme a passé par toute la filière des existences primordiales. Tu as été rocher, arbre, oiseau, avant d'entrer dans un corps humain. Et voilà pourquoi la loi de la solidarité t'unit à tout ce qui respire comme à tout ce qui dort encore ici-bas.

Ne pas croire à la pluralité des existences de l'âme, c'est faire injure à la raison humaine, c'est se placer au-dessous de tout ce qui vit dans la Création. Que voyez-vous dans tout ce qui occupe vos regards ici-bas? La mort et la vie renaissante. Tous les printemps vous montrent de nouvelles feuilles de rose, de nouvelles vies organisées.

Pourquoi l'homme laisserait-il périr toutes ses feuilles, toutes ses fleurs et tous ses fruits? Le génie, que serait-il s'il n'était le produit des travaux antérieurs, des existences accumulées?

Non, l'homme ne meurt pas tout entier. Après lui subsistent mille ébauches nouvelles de ce qu'il doit être un jour.

Puisque Dieu a placé l'infini devant lui, c'est qu'il doit gravir sans cesse les échelons du progrès dans une existence sans fin !

Que seront ses existences futures? Ce qu'elles devront être, en raison des travaux accomplis, des progrès réalisés, des espérances formées, déçues, mais toujours vivaces.

Il y a une loi d'attraction entre toutes les choses matérielles; il y aussi une loi d'attraction entre toutes les âmes. Cette loi montre Dieu, souverain régulateur des attractions, qui se continuent, se divinisent en lui.

Homme, tu n'es jamais abandonné. Par ce magnétisme de ton âme, tu corresponds avec tout ce qui est inférieur comme avec tout ce qui est supérieur a toi.

Dieu est la sublime essence d'où nous dérivons tous. Loin de nous la pensée d'en faire un mythe introuvable. Il est, donc on peut chercher à le découvrir. Mais combien faudra-t-il d'existences à l'esprit borné de l'homme pour apprendre le chemin qui conduit à lui, aux abîmes sans fin qui nous cachent sa souveraine puissance et son sublime amour?

La cause des causes est hors de nous par sa direction, en nous par son rayonnement intense. L'infini de l'espace et du temps enveloppe l'infini divin.

Tous nos sourires, toutes nos larmes sont vus. De qui? Les spirites me répondront : — Des esprits.

Que sont les esprits? Des êtres en marche pour se perfectionner au contact du divin, pour voir de mieux en mieux et pour tâcher de comprendre l'être créateur.

Enlevez Dieu aux âmes, c'est comme si vous leur enleviez la force secrète qui les dirige dans leur mouvement ascensionnel.

Hors Dieu, c'est le néant que nous entrevoyons.

On nous dira qu'avant la création matérielle, il ne se pouvait qu'un être quelconque existât. Et les matérialistes partent de ce principe pour déclarer Dieu inutile. Mais, leur répondrai-je, sans un Dieu prévoyant et bon qui guide les âmes vers leur absolu de perfection et de bonheur, que sera la création matérielle? Une chose qui décroît, une ombre sans lumière.

Dieu, nous l'avons dit, a existé de tout temps. De tout temps aussi le principe divin a animé des univers.

Notre pensée ne peut se représenter un ciel vide, une divinité absente.

Or, concluons en ceci comme ceux qui ne voient que le côté matériel du monde, et disons que matière, corps, esprits, tout vit de toute éternité.

Dieu n'est pas un principe aussi abstrait qu'on le suppose. Il anime, il pousse au progrès tous les êtres, à tous les degrés de l'échelle de la nature.

N'avons-nous pas, ici-bas, besoin d'un idéal? L'artiste, le poète, ne recherchent-ils pas la flamme inspiratrice?

Cette flamme, c'est Dieu.

Le penseur courbé sur des algèbres, le métaphysicien qui plonge dans des gouffres infinis, sont attirés par une infinie puissance.

Cette puissance, c'est Dieu.

Les mondes gravitant vers leurs soleils; tous les soleils, toutes les sphères, animées elles aussi, vont sans cesse vers leur but suprême.

Ce but, c'est Dieu.

Que ce nom si glorieux mais si rapetissé par l'homme, vous choque, vous qui ne voulez voir le directeur des mondes que dans des aperçus grandioses, je suis d'accord avec vous.

Mais, comme il faut s'entendre ici-bas, nous devons employer les mots qui nous font comprendre des humains.

Le Dieu mesquin que les religions ont fait, nous n'en voulons pas plus que vous. Nous avons horreur, comme vous, de l'être méchant, injuste, qui condamne l'homme à la souffrance et l'abandonne à ses mauvais instincts en lui fermant la porte du repentir.

Nous avons soif d'amour et de justice. Nous croyons au type idéal de la justice et de l'amour.

Il ne faut pas jeter un long regard sur l'ensemble harmonieux de la Création pour reconnaître que tout marche vers un but déterminé, vers des destinées meilleures.

Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous?

Vous doutez parce que vous ne sentez pas Dieu sous vos doigts grossiers.

Il faut faire, en toutes choses, la part de la matière et celle de l'esprit.

Un Dieu absolument matière, tombant sous vos sens, ne pourrait être qu'inférieur à vous-mêmes, qui êtes esprits.

Faites, si vous le voulez, de l'univers, le corps du Tout-Puissant. Mais sachez voir dans la matière elle-même le rayon de son esprit.

Dieu existe, nous le sentons, nous le voyons presque nous qui pouvons aller de monde en monde avec la rapidité de l'éclair et qui constatons partout sa présence.

Sans un être vigilant et prévoyant, placé au-dessus de nous par ses facultés, mais se mêlant à toutes les organisations sociales par la voix de son esprit, sans un ordonnateur de toutes choses, pauvres hommes, mes frères, que seriez-vous?

Vous êtes fiers des conquêtes de votre passé, qui vous répondent de celles de l'avenir.

Vos chemins de fer et vos télégraphes vous rendent orgueilleux. Vous ne

voulez voir que ce que vous faites et on dirait que vous ne pouvez comprendre le travail intelligent, bien supérieur au vôtre, qui a lieu dans le monde des Esprits.

Pas une de vos découvertes n'arrive avant l'heure fixée. Si vous aviez découvert la vapeur et la force de l'électricité à une époque reculée où presque tous les hommes étaient des barbares, vous vous seriez tous entretués avec une facilité inouie. Ces découvertes, surgissant dans votre siècle de lumière, à l'heure où vos esprits commencent à tendre vers un idéal plus parfait, ces découvertes, dis-je, vous conduisent plus vite vers le noble but que vous entrevoyez.

Vos guerres finiront quand vous aurez compris le lien social. Mais déjà, aujourd'hui, ce mot de guerre, qui faisait tressaillir d'aise l'homme d'autrefois en proie à des élans belliqueux d'animal sauvage ce mot de guerre est cloué au pilori des nations.

On se bat encore, soit, mais est-ce avec bonheur? N'est-on pas las, partout, des atrocités militaires?

Ne sentez-vous pas comme un vent venu de Dieu et qui veut déraciner tout ce qui reste debout d'un passé de haine et de terreur?

Vos monarques le savent bien, eux, qu'il faut compter davantage, désormais, avec la vie de leurs sujets. Ils font d'atroces guerres, il est vrai, mais ils les préparent longtemps et attendent, pour les déclarer, que l'imagination de leurs peuples ait été frappée par quelque fait de nature à susciter leur indignation.

On compte avec le peuple, aujourd'hui. Bientôt, on attendra tout de lui: et, comme ils auront compris que la guerre est la sœur de la peste, qu'elle tue sans rémission et sans aucune compensation pour l'humanité; comme ils comprendront les avantages de la paix, les peuples finiront par se débarrasser de leurs despotes couronnés.

Ce sera un beau jour pour la Libre-Pensée. Tâchons que ce soit aussi un beau jour pour le sentiment religieux. (*A suivre*).

SUR LA TOMBE DE M. PICHERY FILS.

M. Pichery père a parlé sur la tombe de son fils, avec MM. Betsch et A. Rouy, nous donnons la substance de leurs discours. M. Pichery père a d'abord établi que son fils fut un homme de bonne volonté, très énergique, qui avait l'esprit de suite et beaucoup de fermeté, puisque, à l'encontre de ses intérêts, le premier, il osa fonder un groupe à Reims et propager ouvertement la doctrine spirite, sans céler son drapeau. Le premier noyau de ce

groupe fut créé dans sa famille, à laquelle s'adjoignirent d'autres personnes qui cherchaient le bien, le juste, le vrai. M. Pichery père, constatant le progrès du groupe de Reims, lui donna son concours actif et son expérience de vingt ans de travaux ; il comprenait que, un jour, chacun rendrait hommage aux travaux d'Allan Kardec qui avait dégagé la croyance de toutes les absurdités attribuées aux démons et à des pouvoirs occultes, et que les générations qui viennent le béniraient pour avoir tué la crainte superstitieuse et ramene les esprits incarnés sur la terre à l'étude des lois, à la connaissance rationnelle de ce que nous fûmes, de ce que nous sommes, de ce que nous serons. En conséquence, Pichery fils a rempli la plus noble des missions en propageant nos doctrines,

Toutes les religions sont basées sur le principe spirite, les anciennes comme les nouvelles ; cela M. Pichery l'a prouvé en déclarant qu'elles reposent sur la mort et la disparition du corps qui semblent briser tous les liens : sur la vie de l'âme après la mort du corps et l'immortalité de cette âme. Elles se séparent du spiritisme en voulant un Dieu personnel, jaloux et méchant, découpé en trois parties sans aucune raison plausible; elles ne donnent de la naissance de l'homme rien qui soit rationnel et sensé, sinon que Dieu l'a fait misérable et méchant, sans défense, responsable d'actes qu'il n'a pas commis, en le condamnant à brûler éternellement avec les démons. Les prêtres, dépositaires de la puissance divine, absolvent ou condamnent selon leur tempérament ou leur intérêt. M. Pichery a lu quelques paroles de M. Chaigneau, après lesquelles il a dit que chaque molécule de notre corps a subi de multiples transformations avant d'arriver à former un être qui ait la plénitude du bien et du bon, enfin à l'amour universel. Les Druides et le Christ croyaient à la pluralité des existences et ce dernier voyant, et magnétiseur guérisseur, était de famille des Jeanne d'Arc, des Etienne Dolet, des Bruno Jordano, des Socrate, des Galilée, etc : Voici les paroles de M. Chaigneau qui ont trait à la vie éternelle.

« La plus grande fonction du spiritisme, et celle-ci embrasse toutes les autres, telle que la fonction consolatrice, c'est de rendre possible la constitution de l'unité humanitaire en opérant la jonction évidente et pratique des deux fractions de l'humanité ; l'incarnée et la désincarnée, en faisant vivre cette humanité d'une vie réelle dans tous ses âges historiques et dans l'immortalité de tous les individus qui la composent.

« Une autre fonction du spiritisme, on peut le supposer, c'est de relier notre monde avec d'autres mondes similaires ou plus avancés. »

M. Pichery a terminé ainsi : « Au revoir, cher esprit de mon enfant ; à vous tous, amis qui avez bien voulu m'écouter, mes remerciements et ma sympathie. »

DISCOURS DE M. CH. BETSCH.

Autour de ce dolmen, notre but n'est pas seulement de renouveler l'hommage de reconnaissance dû à la mémoire d'Adolphe Pichery, l'apôtre du spiritisme à Reims, nous devons par nos paroles d'amour, d'union et de fraternité, bien nous fixer dans la voie de l'union qu'il nous a tracée.

Son plus grand bonheur serait de voir l'union des spirites, ce couronnement de l'œuvre qu'il a commencée. Ne soyons donc plus semblables à ces hommes qui, semblables au roseau, s'inclinent sous le moindre souffle.

Il nous faut lutter pour arriver graduellement à rompre avec les entraînements matériels, et nous révolter contre nos imperfections ; c'est par l'amour d'autrui que nous monterons à Dieu. Dès lors, pourquoi cette opposition constante de vues entre nous ? Pourquoi ne sommes-nous pas soumis à ce que veut la doctrine spirite, toute pleine d'amour et de charité, et qui n'a qu'un but : l'union entre les hommes ?

Cette réunion est salutaire moralement, car elle retrempe nos âmes à la source même des hautes inspirations, la mort ; elle nous fait communier par le passé avec nos chers invisibles qui ne cessent de nous prodiguer leurs plus vifs encouragements, pour travailler à notre avancement et au progrès de l'humanité.

Et plus nous avançons moralement et intellectuellement, plus notre tâche devient laborieuse ; ce résultat est dû à nos recherches suivies, cercle toujours grandissant, à mesure que nous acquérons d'autres connaissances.

Le moyen puissant et infaillible pour hâter ce développement, nos cœurs le possèdent et il est sur toutes nos lèvres, et il me semble l'entendre prononcer ce mot : Oui, par l'union, le spiritisme prendra un essor si rapide que nous aurons peine à le suivre. Pour prouver que nous sommes les disciples de A. Pichery, il faut nous aimer, il faut que la main dans la main, les cœurs étroitement unis, nous marchions progressivement vers l'idéal de la perfection.

En nous aidant, en nous soutenant les uns les autres, nous prendrons une part active à l'œuvre régénératrice de notre monde ; mais il faut avoir dans l'âme la vraie charité, et donner l'exemple à ceux qui ne partagent pas nos croyances. L'amour étant l'essence même du spiritisme, aimons-nous pour lutter contre le préjugé, ce terrible fléau qui enserre encore l'humanité.

DISCOURS DE M. A. HOUY.

Nous sommes ici pour témoigner de notre dévouement à notre doctrine, pour affirmer notre mission féconde, en dépit des négateurs et des railleries systématiques qui sauvegardent leurs intérêts personnels.

Le spiritisme, entré dans une nouvelle phase, a vaincu la conspiration du silence si funeste à toute idée nouvelle. Le spiritisme laisse le champ libre à toutes les discussions, à toutes contradictions, ce qui fait sa force et prouve sa vitalité.

Qu'il nous soit prouvé par un raisonnement solide et logique que notre raison s'égare, et, avec empressement, nous nous rangerons sous la bannière de la vérité comme des chercheurs de bonne foi ; au lieu de nous offrir quelque chose de nouveau, de plus consolant que le spiritisme, on nous parle de dogmes vermoulus dont l'absurdité dépasse de cent coudées les errements dont on nous gratifie ; non, nous n'admettons plus la foi aveugle, fille de l'ignorance et de l'erreur, dut-on nous excommunier, et l'excommunication ne saurait être trop flétrie pour le mal qu'elle a fait à l'humanité ; elle a pu faire trembler les rois, elle fait sourire les spirites.

Aujourd'hui, chacun peut émettre librement ses idées sur toute question sociale ou philosophique, ce qui nous a permis de lire de nombreux articles variés dans leurs appréciations pour ou contre le spiritisme. Nous avons lieu de nous réjouir des attaques en vertu de cet axiome : « On n'attaque que ce qui existe. »

Quel phénomène extraordinaire ! Un si grand nombre de personnes, parmi lesquelles des savants illustres, seraient donc le jouet d'une illusion ? Il est vrai, l'hallucination a été mise sur notre compte par cette science qui prétend tout prouver, même ce qu'elle ne connaît pas et se refuse d'étudier, et nous disons : ou vous avez des parti-pris, ou vous êtes de mauvaise foi ; à l'école des infaillibilités scientifiques ou cléricales, nous opposerons simplement les preuves évidentes données par le spiritisme et basées sur le fait brutal.

Victor Hugo a dit : « Je ne veux pas livrer mes enfants au parti de l'obscurantisme, parce que je ne veux pas lui livrer la France. Ah ! nous connaissons le parti de l'obscurantisme. C'est un parti qui a des états de service, c'est lui qui a trouvé pour la vérité ces deux états merveilleux : l'ignorance et l'erreur ; c'est lui qui fait défense à la science et au génie d'aller au delà du missel, et qui veut cloîtrer la pensée dans le dogme. Tous les pas qu'a faits l'intelligence de l'Europe, elle les a faits malgré lui. Il s'est opposé à tout ; c'est lui qui a fait battre de verges Prinelli pour avoir dit que les étoiles ne tomberaient pas ; c'est lui qui a appliqué à Campanella vingt-sept fois la torture pour avoir affirmé que le nombre des mondes était illimité et entrevu le secret de la création. Découvrir la loi du ciel, c'était une impiété. Trouver un monde, c'était une hérésie. » Et plus loin, en forme de conclusion : « Si le cerveau de l'humanité était là

« devant vos yeux, à votre discrétion, ouvert comme la page d'un livre, vous « y feriez des ratures. »

Pour être avec les Maîtres, il faut concentrer nos forces, ne point rester isolés et dès aujourd'hui fermons la porte à toute discussion capable de porter le trouble parmi nous. Qu'importe, après tout, les différences d'opinions sur telle ou telle question qui se rattachent à notre doctrine. « *La forme n'est rien, la pensée est tout* », disent les esprits.

En conservant notre liberté d'action, tendons la main aux hommes de bonne volonté, sincères dans leurs appréciations diverses. Les hommes de talent ne manquent pas dans nos rangs. Les indifférents qui se tiennent à l'écart viendront alors se joindre à nous pour honorer dignement la mémoire des hommes tels qu'Adolphe Pichery et tous ceux qui auront servi dignement notre cause ; que ce cri sorte de toutes les lèvres : Union entre spirites !

Un troisième et long discours a été également prononcé par M. Lucien B... Nous résumons l'important sujet qu'il a traité :

Après avoir remercié la nombreuse assistance du bienveillant concours qu'elle apporte à la célébration de l'anniversaire de la mort de A. Pichery, l'orateur démontre par l'expérience que le spiritisme, dans un avenir rapproché, fera la solution du fameux problème social et des questions qui le touchent, considérées comme insolubles. Il a vivement engagé l'auditoire à méditer les idées de Fourier, Proudhon, Leroux, etc., et qui ont été suivies et complétées moralement par les adeptes du spiritisme. S'appuyant sur la maxime du Maître (hors la Charité pas de salut), il a exprimé ce désir, de voir s'unir solidement les fractions divisées du spiritisme, pour resserrer l'union qui existe dans les esprits imbus de la doctrine ; pour cela, dit M. L. B., il est indispensable de proclamer cette devise pratiquée par A. Pichery : « Hors la Charité et la Justice pas de salut. »

GROUPES SPIRITES

Depuis plus de vingt ans, un groupe spirite existe à Grenelle, chez Mme X... Quelques personnes amies et dévouées à la cause, suivent ces travaux avec exactitude ; l'une d'elles a bien voulu me donner la substance de quelques communications reçues :

14 juin 1887 : *Les Esprits Albertine et Antoine* n'osent ouvrir le livre où se puisent les grandes vérités, car il n'est pas toujours ouvert pour qui n'est pas sérieux et réfléchi et n'a pas mérité par le travail ; chaque feuillet porte la trace de nos vies antérieures et des liens qui rattachent entre eux tous les membres de l'humanité ; celui qui n'a pas d'amour, d'abnégation, de

réflexions sérieuses, tourne longtemps les pages noires avant d'arriver aux pages blanches. L'esprit désincarné ne doit rien ignorer quant à son passé, pour mieux étudier le présent, et préparer l'avenir en vue d'être reçu parmi les esprits supérieurs. Ces esprits disent : Après le travail, le salaire.

28 *juin* 1887 : L'esprit *Bénédite*, visite ceux qu'il a aimés depuis de longues années, il n'a jamais assisté à une aussi grande fête que celle de sa bonne amie, le médium de ce groupe ; il est plein de reconnaissance envers le guide qui a donné au médium une nouvelle faculté, ou plutôt de nombreux perfectionnements de cette faculté médianimique ; cet esprit sait que le médium restera longtemps sur la terre, car il est l'humble serviteur du Grand Ouvrier; dans la mesure de ses forces, il instruit ceux qui cherchent sans avoir trouvé, en leur donnant une foi rationnelle, car l'heure de la rénovation a sonné.

28 *juin* 1887 : Les petits, tout petits, déclarent qu'ils viennent prendre part à la fête du médium. L'esprit Albertine est plein de joie, car le médium est initié aux grandes vérités ; *dès ici-bas*, son esprit se dématérialisera à tel point, que les guides supérieurs se serviront de lui pour activer la solution de graves problèmes. L'esprit Antoine, fils du médium, engage sa mère à rester l'amie des humbles et des malheureux, pour vaincre leur paresse intellectuelle, reste d'existences antérieures. Antoine et Albertine, les inséparables, bénissent le médium et tous les éprouvés qui l'assistent, car ils doivent être consolés et plein d'espérance. Une foule de pauvres esprits, qui portent le trouble dans les familles ignorantes des grandes vérités, sont retenus aurès du médium ; là ils recueillent la paix, le doux et salutaire enseignement.

3 *mai* 1887 : L'esprit Antoine déclare que le voile noir composé de préjugés et d'ignorance tombe enfin, car la lumière et l'esprit de justice se font jour ; il y a des joies et des chants d'allégresse et les noms des évocateurs sont bénis.

L'œuvre de délivrance tentée par le groupe n'est pas terminée, car elle est immense, et pour l'accomplir, il faut beaucoup d'abnégation et donner un temps précieux (surtout lorsque le travail est indispensable pour gagner son pain quotidien), pour convaincre les âmes désincarnées de l'importance de ces réunions intimes.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | No 15 | 1er Aout 1887.

LA SOLUTION

RÉALITÉ DE LA PERSONNALITÉ DIVINE.

« La contradiction que signale M. Tre-
« meschini est irréductible tant qu'on
« veut réunir dans un être déterminé les
« qualités de l'infini : l'éternité, la toute-
« puissance, l'immensité ou l'ubiquité.
(Ch. Fauvety, Rev. de 1885, p. 516.)

Comme s'il venait de regretter son propre jugement du 1er septembre 1885, page 516, sur la personnalité divine, M. Fauvety reprend aujourd'hui la question en apportant un appoint de *quinze nouvelles pages* aux *vingt-six pages* déjà publiées sur le même sujet, ce qui forme un total de *quarante une pages* de réponse aux *vingt lignes* dont se compose le texte du dilemme soumis à la discussion.

Or, il est arrivé que, dans la fougue de cette nouvelle improvisation, il échappa à M. Fauvety bon nombre d'erreurs *de fait ;* et comme ces erreurs atteignent directement une des sociétés que j'affectionne le plus, il est de mon devoir de relever ce qu'il y a d'inexact dans la critique de mon honorable contradicteur.

Je vais droit aux faits :

M. Fauvety, fort d'une *autorité* qu'il veut bien qualifier d'*incontestée* (*Revue* du 15 juin p. 363) quoique, dans ses travaux de linguistique orientale, cette autorité ait le tort de s'en rapporter aux dictionnaires compilés par des *Mlécca* (1), M. Fauvety, dis-je, consacre trois pages à faire le procès de la Société Atmique au sujet du mot sanscrit *âtma* dont celle-ci tire son nom

(1) *Mlécca* signifie : étranger impur, étranger non initié aux secrets brahmaniques, étranger qui ne connaît pas le sens réel de la langue sanscrite, un barbare.

comme si une pareille critique — en la supposant même fondée, ce qui n'est pas — pouvait avoir un intérêt quelconque dans la question de la personnalité divine qu'il s'agit de résoudre. C'est l'imitation liliputienne de la stratégie du grand Scipion qui, impuissant de sauver Rome sous Rome même, s'est tiré d'affaire en se reportant sous Carthage.

Nous suivrons de près notre contradicteur sur son nouveau terrain.

« Ce n'est pas avec des mots, dit M. Fauvety, que l'on concilie les esprits. « Un mot nouveau ne fait le plus souvent que créer une secte nouvelle et « augmenter la confusion. »

Voilà ce qui, en langue ordinaire, s'appelle parler d'or. Qui peut savoir, en effet, mieux que M. Fauvety, ce qu'a gagné ou perdu la religion chrétienne dans le changement de nom que, dans ces derniers temps, des esprits innovateurs se sont essayés de lui faire subir?... Est-ce que la *religion chrétienne*, transformée en RELIGION LAIQUE, a cessé par hasard de se conserver foncièrement mystique?... a-t-elle renoncé à son dogme d'origine : la *personnalité divine?...* à son hypostase de la Trinité *ci-devant catholique?...* à son Saint-Esprit?... à sa foi respectueuse pour les HISTOIRES des deux testaments?... à son culte aux apôtres avec préférence marquée pour cet apôtre SAINT PAUL, ce pieux et doux *patron des marchands d'esclaves* dont il est parlé dans la *Revue* du 15 mai 1887, page 311?... La *religion chrétienne* devenue SECTE LAIQUE, n'a-t-elle pas gardé sa doctrine, sa morale et ses mystères, avec ce défaut en plus et cet avantage en moins que, si d'un côté nous ne comprenons *à peu près rien* aux mystères *chrétiens*, nous ne comprenons *plus rien du tout* aux mystères de la SECTE LAIQUE, c'est-à-dire à ce luxe de cercles, triangles, harmonies, sainte harmonie, sein de l'éternelle harmonie, triple hypostase, rhythmes, points convergents et points divergents, échelle de Jacob, *champs d'azur* (*sic*) de l'immensité, *molécules d'éther qui pénètrent l'âme* (?), altruisme dans sa perfection, manifestations *plus ou moins matérielles* (1), etc., etc., expression qui, toutes, amènent à « cette confusion de langage qui (c'est M. Fauvety qui parle) est si bien « caractérisée dans le récit biblique par la tour de Babel (2)?

---

(1) Décidément la nouvelle science physique *de la matière plus ou moins matérielle, et même pas matérielle du tout*, inventée par M. Vincent, fait école ! Allons ! le royaume des cieux de l'apôtre Mathieu, chapitre V, n'est pas près de faire relâche !

(2) M. Fauvety n'a pas la main heureuse dans le choix de ses citations. Voici que maintenant notre critique prend au sérieux la fable grossière de la confusion des langues ! Le mot Babylone qui se dit en hébreu *Babel*, et dans la langue assyrienne *Babilou*, ne veut dire nullement : « il *a confondu* » comme le dit M. Fauvety. La signification de l'expression assyrienne, Ba-bi-lou. tr Ba-bi-i-lou, est : « *Porte du plus grand maître.*

« Notre mot *âme*, ajoute M. Fauvety, n'étant pas autre chose que le mot « *âtma*, on ne dit rien de plus en employant ce dernier. De même qu'en « disant *âtmiste*, pour dire qu'on croit à l'*âme*, on n'exprime pas d'autre « idée que celle donnée par l'adjectif *animiste;* seulement on parle sanscrit « au lieu de parler français : ce qui n'est pas précisément le moyen de s'en- « tendre avec beaucoup de monde!... »

Est-ce clair ?... Les âtmistes parlent sanscrit quand ils pourraient parler français!... n'appelle-t-on pas cela : *faire parade de savoir?... faire acte de sotte fatuité?...*

Décidément la colère a offusqué l'esprit pourtant si lucide de notre honorable contradicteur, elle l'a empêché de voir combien il est imprudent pour un critique de risquer la note aiguë du persiflage quand, dans la question qu'il traite, il n'est pas bien sûr lui-même de n'avoir pas pris l'univers pour un grain de sable.

Non!... que M. Fauvety prenne à des sources plus sérieuses ses renseignements, il saura alors que le mot *âme* n'est pas du tout le mot *âtma* (lire âttüa); de même que l'adjectif *atmiste*, n'exprime nullement l'idée attachée au mot *animiste*, ce qui serait une balourdise. Si la société âtmique a adopté ce mot de préférence à d'autres, ce n'est point dans un but de sotte vanité de parler le sanscrit, mais pour la raison simple et décisive que, le mot âtma, auquel s'attachent toutes les études de la société à laquelle j'appartiens, le mot âtma, dis-je, N'A PAS D'ÉQUIVALENT, MÊME APPROXIMATIF, EN FRANÇAIS.

Comme on le voit, cette évolution de M. Fauvety dans son système de discussion qui, de philosophique et général, s'est abaissé au niveau de petites taquineries personnelles, est à tous les points de vue regrettable. D'abord cette évolution se retourne contre son auteur, puis elle nous présente sous un jour nouveau le philosophe que nous avions appris à estimer comme penseur profond, aux conceptions vastes et non communes.

Un nouveau tort de mon honorable critique est de n'avoir pas appliqué à sa propre personne la *recommandation de Bacon et Descartes* (*Revue* du

— *Porte du dieu par excellence.* » — *Porte de Saturne.* » ce qui n'est plus la même chose et n'a plus rien de miraculeux. Un Moïse quelconque (nous avons vu que celui de l'Exode est un mythe) a trouvé son compte de jouer sur la valeur de cette expression qui, transportée de l'écriture cunéiforme en écriture hébraïque, se prête admirablement à la formation d'un jeu de mots, du calembourg suivant : « *il a confondu* » d'où la fable peu spirituelle que l'on sait.

C'est ainsi que les chefs de secte rédigent leurs livres sacrés, et que les innovateurs de secte, qui leur succèdent, entretiennent la superstition et l'erreur.

1er juillet, page 393) que par une méprise inexplicable, il a laissé s'égarer à notre adresse.

Nul n'ignore que cette recommandation DE REFAIRE SON ENTENDEMENT, s'adresse aux philosophes de la vieille école, à ces hommes à l'imagination ardente, réfractaire à toute réflexion posée, froide et raisonnée, et qui sont, par là même, incapables de rien comprendre aux vérités les plus évidentes ; à ces illuminés de tous les temps — hommes d'ailleurs de bonne foi et intègres — qui dans leur haine pour la science qui les contredit, croient lui faire honte en lui appliquant des barbarismes de cette trempe : « *la science* MÉCANICISTE (*sic*) *de nos géomètres!...* »

Donc par le fait de m'avoir posé comme l'objectif de cette recommandation, l'honorable critique — auquel mon *aversion* pour la métaphysique est connue — prouve qu'il n'a pas lu les auteurs qu'il cite.

Le lecteur de la *Revue* va en être juge : Voici quelques passages qui se rapportent à la question qui nous occupe, et que je viens d'emprunter aux ouvrages de Bacon et de Descartes :

Après avoir recommandé que *l'homme doit penser par lui-même*, après avoir brisé le *vieux joug de la philosophie d'Aristote* et admis qu'il n'y a de *règles dans les choses de la raison que la raison elle-même!...* Descartes dit expressément : « De ne recevoir aucune chose pour vraie qu'elle ne pa-
« raisse *évidemment* telle!... » (Descartes, 1re règle, — livre de la Méthode).

Et Bacon : « On ne reconstruit pas l'édifice des connaissances humaines
« en s'adressant aux notions de l'entendement à l'aide de la *dialectique* (*sic*),
« mais à l'aide de l'expérience et de l'induction tirée de l'expérience. »

« Dieu est absolument inaccessible à la raison, et ne peut être, par consé-
« quent, aperçu dans l'univers, en sorte que tout se réduit à la révélation ! »

Et ceci, que nous recommandons plus particulièrement à la gens dévote et sentimentaliste.

« Le spectacle de la nature ne conduit pas l'homme à la religion ! !! »

Enfin : « Le consentement unanime des hommes ne prouve rien et serait
« plutôt une preuve d'erreur (1)... » Le consentement unanime loin d'être
« une preuve légitime, fournit au contraire le plus sinistre préjugé contre
« la croyance qui s'appui sur cette base...

(Bacon. Novum Organum, lib. LXXVII).

Qu'en dit M. Fauvety?... et que va-t-il dire de cette autre méprise — également à son actif — au sujet de son enthousiasme pour « *l'admirable modestie du plus sage de la Grèce* » (même page 393) auquel notre critique,

(1) Bacon se fonde sur cette vérité irréfutable qu'il y a plus d'imbéciles que de sages.

toujours sous la foi de la légende, prête cette phrase, ce comble d'hypocrisie et d'orgueil : » *Je sais que je ne sais rien?*

Comment donc! comment M. Fauvety a-t-il pu admettre un seul instant qu'un homme de la trempe de Socrate , lequel voit accourir à lui, de tous les coins de la Grèce, les philosophes les plus en renom (sans parler de la foule de disciples d'ordre inférieur), dans le but de cueillir de sa bouche les enseignements qu'il veut bien leur communiquer, comment M. Fauvety a-t-il pu admettre que cet homme ait jamais eu, en sa foi et conscience, la conviction QU'IL NE SAVAIT RIEN ?... Allons!... c'est manquer de respect et de justice à ce grand nom en lui prêtant de pareilles faiblesses!... La phrase attribuée à Socrate n'est pas à Socrate et en opposant cette phrase à la *présomption* (*sic*) *de la science* MÉCANICISTE (*sic*) *des géomètres*, M. Fauvety a frappé encore une fois de côté.

Mais nous touchons au point culminant et typique de la question. Il s'agit d'une démonstration de M. Fauvety ayant pour but de contredire sa propre déclaration de 1885, page 516 de la *Revue*, que nous avons eu le soin de placer comme épigraphe en tête du présent article, afin de le rappeler à la mémoire du lecteur.

Cette démonstration est conçue dans ces propres termes :

« Nous lui (Tremeschini) avions répondu alors, comme nous le ferions « aujourd'hui, en lui montrant Dieu dans le monde et nous lui avons de- « mandé si tous ces êtres, tous ces mondes, toutes ces manifestations « formelles, matérielles, toujours variées et toujours nouvelles, par les- « quelles la pensée divine se manifeste dans la création éternelle — car la « création n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin — si « toute cette nature et cette vie exubérante, sur la terre comme au ciel, « si tous ces êtres, tous ces corps, distincts et innombrables ne suffisent « pas à lui (Tremeschini) faire reconnaître, confesser et proclamer la COR- « PORÉITÉ (*sic*) *de l'Etre des Etres?*

A cela il n'y a qu'une réponse, et nous la donnerons en toute sincérité et franchise ; M. Fauvety, dans un élan de noble indignation, déclare *qu'il sait ce qu'il dit*; — voici ses propres expressions : « je relève le gant jeté à la « métaphysique par ce *monsieur quel qu'il soit* (1) et je me déclare atteint

(1) Ce *monsieur quel qu'il soit*, traité d'une façon aussi chevaleresque par M. Fauvety est ni plus ni moins que l'illustre philosophe et savant Lepecq de la Cloture, né à Caen, l'an 1736, et mort l'an 1824. Cet illustre savant avait le tort d'être un adversaire redoutable de la métaphysique, *inde iræ*. Nous nous permettons de rappeler, encore une fois, les paroles par lesquelles cet illustre savant a flétri cette science du bavardage futile. Jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une vérité, et il a rempli la phi- « losophie d'absurdités dont il a honte sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots !

« dans ma philosophie et dans ma méthode, car je me *targue de métaphy-* « *sique* et je crois la faire bonne, parce que je sais que j'en fais et *que je sais* « *ce que je dis* » — Eh bien !... à part la déclaration de M. Fauvety « qu'il sait ce qu'il dit » ce qui n'est pas en jeu, j'affirme personnellement et je maintiens que M. Fauvety et avec lui tous ses amis, disciples et adeptes sont tous et chacun incapables de *traduire* cette démonstration *dans le langage parlé et compris par tout le monde.* Et je ne borne pas mon défi à ce seul spécimen de métaphysique, je l'entends à tous les écrits de même nature publiés jusqu'ici par le même auteur.

Et maintenant, tant pis pour M. Fauvety *s'il relève le gant jeté à la métaphysique* (*Revue* du 1er juillet, page 399) et s'il se *targue d'être métaphysicien* (*ib.*); tant pis encore s'il confond et brouille le positivisme scientifique avec le positivisme mystique d'Auguste Comte (encore un chef de secte), cela ne prouve qu'une chose, c'est que la *philosophie, et la méthode préconisée par M. Fauvety, ne sont sont pas bonnes à être suivies !...* voilà ma réponse.

Rien à dire sur la petite satisfaction qu'a bien voulu s'octroyer l'honorable champion de la métaphysique lorsque dans la *Revue* du 1er juillet, page 400, il a décerné le qualificatif d'ANE! aux gens qui ne sont pas de son avis. Rien à dire en effet, car ce métaphysicien *qui, pendant sa vie, n'a fait que de la métaphysique,* a racheté largement son échappée par le soin qu'il a mis à la faire précéder des paroles bien senties que voici : « Un homme qui « de nos jours ne ferait que de la métaphysique serait un ANE! (*Revue* 1er juillet, page 399) opinion que je partage!

Mais j'en viens à la conclusion :

« Veut-on connaître l'esprit général des prêtres » dit textuellement l'immortel auteur des RUINES; et par le mot prêtre il entend ces missionnaires et champions de la divinité (qui, moins sotte qu'ils le pensent, se passerait volontiers d'eux) « veut-on connaître l'esprit de ces hommes, dit Volney », envers les autres hommes qu'ils « désignent toujours par le nom de peuple ? « écoutons les docteurs de l'église eux-mêmes : Le peuple, dit l'évêque de « Sinnesius (in Calvit, page 515), veut absolument qu'on le trompe, on ne « peut en agir autrement avec lui... Les anciens prêtres d'Egypte en ont « toujours usé ainsi : c'est pour cela qu'ils s'enfermaient dans leurs temples, « et y composaient, à son insu, leurs mystères (en oubliant ce qu'il vient « de dire) ; si le peuple eût été dans le secret, il se serait *fâché* qu'on le « trompât. Cependant, comment faire autrement avec le peuple (c'est tou- « jours l'évêque que Volney fait parler) puisqu'il est *peuple?* Pour moi, je « serai toujours philosophe avec moi, mais je serai prêtre avec le peuple! »

Et Volney continue ainsi : « Il ne faut que du babil pour en imposer au

« peuple, écrivait Grégoire de Nazianze à Jérôme (Hieron. ad Nep.). *Moins il* « *comprend*, plus il admire... Nos pères et docteurs ont souvent dit, non ce « qu'ils pensaient, mais ce que leur faisaient dire les circonstances et le « besoin. »

« On cherchait, dit Sanchoniaton, à exciter l'admiration par le merveil- « leux (Prœp. ev. lib. III). Tel fut le régime de toute l'antiquité...

« Pour excuser ce système de fourberie et de mensonge, on dit qu'il « serait dangereux d'éclairer le peuple, parce qu'il abuserait de ses lu- « mières.

« Est-ce à dire qu'instruction et friponnerie sont synonymes? Non : mais « comme le peuple est malheureux par la sottise, l'ignorance et la cupidité « de ceux qui le mènent et l'endoctrinent, ceux-ci ne veulent pas qu'il y « voit clair.

« *Sans doute il serait dangereux d'attaquer de front la croyance erronée* « *d'une nation, mais il est un art philanthropique et médical de préparer les* « *yeux à la lumière, comme les bras à la liberté. Si jamais il se forme une cor-* « *poration dans ce sens*, ELLE ÉTONNERA LE MONDE PAR SES SUCCÈS ! » (Volney — Ruines).

Que M. Fauvety y pense!... lui dont le cerveau ne déborde pas encore comme *le tonneau plein qu'une goutte fait verser*, lui qui peut encore *refaire son entendement*, qu'il se mette donc résolument à la tête de l'œuvre souhaitée par l'illustre auteur des RUINES, et les amis de la vérité et du progrès le suivront de près.

Il n'y a pas de honte à brûler les idoles qu'on a adoré quand ces idoles s'appellent métaphysique et mysticisme, surtout quand on n'en est plus à compter les défaites dues aux inspirations perfides de ces divinités trompeuses.

L'adhésion franche et absolue de M. Fauvety à la méthode de Bacon et Descartes sera le premier pas vers la réalisation du vœu de Volney; dans le cas contraire son refus n'empêchera pas que l'erreur soit l'erreur et que les métaphysiciens, ne se relèvent jamais de cette flétrissure à eux infligée dans le DISCOURS DE LA MÉTHODE : « ...Leur façon de philosopher est fort « commode... car l'obscurité des distinctions et des principes dont ils se « servent est cause qu'ils peuvent parler de toutes choses aussi hardiment « que s'ils les savaient (*aussy ardiment que s'ils les sçavaient*) et soutenir tout « ce qu'ils disent contre les plus subtils et les plus habiles *sans qu'on ait moyen de les convaincre !...*

Quelle que soit la décision de M. Fauvety, il reste, en attendant, acquis ce fait que le dilemme posé il y a trois ans sur la possibilité d'une personnalité divine doublée de l'ubiquité est résolue dans le sens négatif, le champion

favorable à cette hypothèse ayant définitivement déserté le champ de bataille et porté ailleurs ses armes et ses attaques. TREMESCHINI.

P.-S. — Nous attendons avec impatience la traduction des écrits de M. Fauvety en langage compréhensible comme nous venons de le dire deux pages plus haut. T.

LE SPIRITISME ET LA DÉMOCRATIE (DICTÉES).

(Voyez *Revue spirite* du 1er juillet 1887).

La prétention de la Théosophie d'avoir possédé dès les temps les plus anciens la vérité intégrale me paraît excessive. S'il en était ainsi, on pourrait se demander de quelle utilité était cette science confinée chez les mahatmas de l'Inde. Ils n'osaient pas s'en servir, dit-on, parce que leur grande sagesse leur faisait sentir que l'humanité qui les entourait était loin d'être assez avancée pour comprendre, et encore moins pour pratiquer une science si haute. Autour d'eux les populations de l'Inde croupissaient dans l'ignorance et la superstition, cette dernière entretenue par les prodiges mêmes accomplis par les initiés inférieurs des pagodes. Il faudrait admettre qu'un petit nombre d'initiés supérieurs se sont transmis pendant la suite des siècles la vérité intégrale, sans aucune utilité pratique pour le reste de l'humanité, et sans bonne raison connue : car à quoi bon tant de science tenue sous le boisseau ? Ne semblerait-il pas plus conforme à la raison et à la logique que chaque génération d'esprits, progressant par les incarnations, parvînt à la science avec l'aide de ses guides au fur et à mesure de son développement, au fur et à mesure qu'elle en pourrait tirer profit pour la conduite de sa vie ?

C'est ainsi que les choses paraissent se passer pour le spiritisme. On l'étudie, on l'approfondit sans cesse, de siècle en siècle nous approcherons plus près de la vérité, et tout semble nous indiquer qu'à chaque moment nous en posséderons la quantité que nous pourrons mettre en œuvre. Voilà où est à mes yeux la logique, plutôt que dans cette boîte de Pandore à rebours, où toutes les vérités sont renfermées sans que ses gardiens osent l'ouvrir, parce qu'ils savent que l'humanité n'est pas encore mûre pour un tel bienfait, et qu'elle ne saurait en profiter.

Chez les spirites, il n'y a rien de semblable, mais ils sont en marche pour conquérir par leur travail personnel ces mêmes vérités, et à mesure qu'ils augmentent leur avoir intellectuel et moral, ils en tirent parti à la fois pour leur avancement et pour leur bonheur. Ils me paraissent mieux partagés en cela que les populations qui vivent autour de la retraite des mahatmas.

Je vous livre comme toujours ma façon de penser sans velléité de critique pour personne. Je ne me sens pas de taille à trancher de pareilles questions. En effet, si les mahatmas existent, comme on nous l'affirme, possesseurs de la science intégrale transmise de l'un à l'autre par l'initiation depuis bien des milliers d'années, ils ne peuvent être que des esprits infiniment supérieurs non seulement à moi, à vous et à nos amis, mais à tout ce que nous connaissons de plus élevé, et dès lors nous ne pouvons pas plus juger eux et leur science, qu'un vagabond illettré ne peut juger la science des académiciens. Je ne dis pas qu'il soit impossible que les grands initiés existent, car il suffirait pour cela que des esprits d'un degré suffisamment élevé s'incarnassent pour cette œuvre, et il s'en trouverait certainement pour le faire si elle était utile à l'avenir et à la transformation de notre monde. Mais, ce que je dis, c'est que, dans mon état actuel d'avancement, je ne comprends pas l'utilité de ces choses, et que j'attends patiemment, en travaillant à mon progrès par les moyens qui sont à ma disposition, que des faits nouveaux me la révèlent. J'attends également, et avec une certaine curiosité, je l'avoue, que des initiés français, se soumettant à l'entraînement préconisé par leurs maîtres, en arrivent à leur tour à disposer des forces de la nature, et nous donnent un petit spécimen de leur puissance. Le moindre coup de tonnerre sur une montagne déserte me suffira. Mais, jusque-là, je ne vois que des affirmations sans preuves, et il me sera bien permis de donner ma préférence à l'étude du spiritisme qui, pour peu que je m'y livre sérieusement, me fait gagner chaque jour quelque chose en science et en bonheur. Que m'importe la science intégrale qui restera pendant bien des siècles encore au-dessus de ma portée ? Je la laisse à de plus avancés que moi, ne comprenant même pas de quelle utilité il peut être pour moi et pour ceux qui me ressemblent de savoir qu'elle existe quelque part sur la terre.

Il en serait autrement si les initiés avaient su capter la [confiance des peuples, et avaient été investis par eux du soin de les gouverner. Alors il serait intéressant de penser qu'ils sont possesseurs de la science intégrale, car la confiance en leur capacité s'en trouverait beaucoup augmentée; cela équivaudrait à voir la puissance publique exercée par des esprits supérieurs, par conséquent d'un niveau beaucoup plus élevé que le niveau habituel des habitants de notre planète. On pourrait espérer que de tels esprits sauraient à chaque moment mettre à la disposition des peuples gouvernés par eux ce qui peut le mieux contribuer à leur progrès, et le rendre aussi rapide que possible. Ce serait un gouvernement impeccable, et par conséquent le meilleur des gouvernements.

Mais nous sommes bien loin d'une organisation aussi rationnelle. La Pro-

vidence qui veille sur notre planète ne semble pas désireuse de voir des personnalités supérieures en moralité et en intelligence à l'humanité terrestre en prendre la direction. Loin de là, ce ne sont même pas le plus souvent les meilleurs d'entre nous à ce double point de vue qu'elle aide à se mettre à la tête des nations. Il en résulte des incidents, des tribulations, des malheurs publics et privés, qui semblent être l'aliment naturel des épreuves par lesquelles nous progressons. Tout dans notre vieille Europe incline vers la démocratie, qui n'est pas le gouvernement par les meilleurs, mais le gouvernement de tous par tous. Si les mahatmas de l'Inde sont aussi supérieurs à nous qu'on le dit, il faut croire qu'il est utile, pour le développement futur des destinées de la terre, que cette petite cohorte d'hommes possesseurs de connaissances supérieures au niveau terrestre existe quelque part. Mais je ne vois pas en quoi ils peuvent servir à l'évolution de nos démocraties européennes.

Notre tendance à nous est de nous développer tous ensemble par nos efforts solidaires, et le progrès consistera surtout à nous organiser pour cela. Nous en sommes loin encore, mais nos tendances encore confuses sont toutes de ce côté. Le progrès pour nous consistera à substituer à l'individualisme l'action collective, solidaire et fraternelle, et notre soif d'égalité fait que nous désirons arriver au but tous ensemble. Nous n'accepterions pas volontiers la direction d'un ange, du moment qu'il ne pourrait pas nous rendre semblables à lui. Puisqu'il faut progresser peu à peu, nous progresserons ainsi, et nous deviendrons anges ensemble. Jusqu'à ce moment nous n'avons que faire d'un gouvernement angélique dont nous ne sommes pas dignes.

Je me suis attaché à établir que la conception d'un collège de mahatmas, gardiens de la science intégrale, et que celle d'un gouvernement par initiés supérieurs au reste des hommes, étaient absolument contraires à l'idée démocratique. Je ne vois pas en quoi la présence des mahatmas dans l'Inde est profitable à ses habitants. Je ne vois pas davantage, en aucun pays, une race de gouvernants supérieure en avancement moral aux peuples placés sous sa domination. On nous cite dans l'antiquité la plus reculée le cycle de Ram ; mais je ne sais pas la vérité sur ce fait historique. Au moment où il a pu se produire, je n'étais pas assez avancé pour l'apprécier. Il se peut qu'à cette époque une humanité encore presque inconsciente ait été en fait soumise à la direction d'une élite d'esprits supérieurs incarnés. Peut-être cela avait-il alors sa raison d'être. Mais si je prends l'état actuel des choses dans l'Europe que nous connaissons, je ne vois pas que rien de pareil soit possible.

Le gouvernement de Ram, s'il a été ce qu'on nous dit, n'a pas été renversé

sans motif. Les hommes, devenus conscients, ont été agités par des passions auxquelles ils n'ont pas su résister, et ils ont bouleversé leurs anciennes organisations. Aujourd'hui l'on commence à comprendre qu'il est temps d'enrayer les mêmes passions et de prendre la raison pour guide. Avec le progrès, les sentiments de fraternité et de solidarité ont germé, et l'on a senti que dans leur développement et leur mise en pratique était tout l'avenir de l'humanité.

Mais quelques-uns seulement avaient cette conviction. Il fallait la faire passer dans les masses, et déterminer un grand et universel mouvement dans le sens du progrès moral. Pour cela il était nécessaire que la véritable nature, la véritable destinée de l'homme fussent mieux connues. Le développement intellectuel moderne le permettait. C'est alors que des esprits de bonne volonté, conseillés par leurs supérieurs, ont commencé à pousser leurs frères incarnés dans cette voie, en produisant autour d'eux des phénomènes, et en leur en facilitant l'étude. C'est ainsi que le mouvement spirite est né. Il est l'aurore de la communion plus intime des deux mondes visible et invisible, il est le levier au moyen duquel les hommes de progrès pourront mettre à la portée de leurs concitoyens des connaissances nouvelles sans lesquelles la démocratie serait, comme la fraternité l'a été jusqu'ici, un mot vide de sens et sans application. Ne séparez donc pas l'idée spirite de l'idée démocratique. Elles sont les deux aspects d'une même chose ; elles forment à elles deux le seul progrès actuellement possible à l'humanité.

Groupe Bisontin.

LE VAMPIRISME

PARADOXE HUMORISTIQUE

Le spiritisme, en faisant tomber les barrières du monde invisible, nous montre les incarnés et les désincarnés comme ne composant qu'une seule famille dont tous les membres ont entre eux des moyens de communication matériels.

Il n'est donc pas difficile de comprendre comment des êtres peuvent juxtaposer leur vie à la nôtre et se créer ainsi une existence d'emprunt.

On a toujours cru plus ou moins aux vampires. Dom Calmet a fait un gros livre sur la matière. Je n'ai pas l'intention de marcher sur ses traces. Ce n'est que du vampirisme moral que je veux parler aujourd'hui.

Donc, le véritable caractère du vampire est de se nourrir de la substance des autres sans rien donner de lui. C'est dans son espèce un jouisseur

Il écrème la vie, il moissonne ce que les autres ont péniblement fait pousser. C'est un parasite, mais un parasite qui ne laisse rien subsister de la vie propre de l'être auquel il s'attache; il prend toute sève à sa source et ne lui permet pas de se renouveler. De là ce vide, cette angoisse du malheureux qui est en proie à cette perpétuelle succion.

Qui n'a connu plus ou moins ce vampirisme de l'âme, où toutes les forces effectives s'épuisent sans espoir de retour ? Pour y être insensible, il faudrait avoir l'esprit de détachement et de sacrifice, ce qui fait que lorsque l'on croit tout nous prendre, on ne peut rien nous enlever. Mais si nous croyons à la vie de ce monde, si nous jouons franc jeu, nous livrant à autrui dans l'espoir d'une réciprocité légitime ; oh ! comme nous pouvons être déçus !

Il y a le vampire de la famille, le vampire de la société, le vampire de la science, le vampire de l'art, etc... C'est tel spéculateur qui ruine par ses agissements des milliers de petites bourses ; tel artiste qui, par une réputation surfaite et par l'intrigue escamote la faveur du public, au détriment de l'artiste de talent qui meurt dans un grenier ; tel savant qui cherche à surprendre au passage un trait de génie pour se l'approprier ; tel homme de lettres, braconnier des idées, qui dévalise votre pensée, vampirise votre cerveau..., tout cela sous une apparence bénigne, avec un bon sourire, un serrement de main.

Voyez ce jeune homme et cette jeune fille, pâles, maladifs ; l'intérêt les entoure ; on craint à tout instant pour leur vie ; on les croit désignés d'avance aux coups du sort : ils se traînent à peine et semblent avoir laissé de leur sang tout le long de la route. Cependant tout ce qui les approche est victime de leur égoïsme, de leurs caprices ; ils ne vivent que de la substance des autres, et s'ils sont toujours maigres et blêmes, c'est qu'ils sont toujours affamés. Pourtant certains vampires portent sur eux les marques de leur gloutonnerie et se détournent de la plaie, lorsque, semblables aux sangsues, ils sont gonflés de sang.

Oui, le vampirisme existe partout. La lune, par exemple, ce satellite de la terre, est à la fois son parasite et son vampire.

Nous sommes tous vampirisés ou vampirisants. L'enfant dans le sein de sa mère est un petit vampire et souvent bien longtemps après sa naissance. Chacun de nous joue alternativement le rôle de bourreau et de victime, et notre apparente résignation ne sert parfois qu'à cacher notre tyrannie.

Mais il est des êtres qui sont vampires au suprême degré. Il suffit de les approcher pour qu'ils vous prennent quelque chose. On part se sentant affaibli.

Les esprits peuvent être aussi moralement nos vampires, prendre le suc de nos pensées et le transporter à autrui. C'est ainsi qu'après avoir conçu

une idée, nous la voyons bientôt se réaliser sans notre intervention. Les grands génies sont peut-être, eux aussi, comme ces arbres géants qui tirent à eux toute la sève de la terre. Cependant tout le monde jouit de leur ombre et de leur lumière. Il n'y a en définitive que des vols faits à l'orgueil.

Celui qui n'a rien demande à son tour à celui qui possède. La nature tout entière vampirise son Dieu.

Si nous ne perdons que les richesses physiques, ne les regrettons pas; elles n'en valent pas la peine. Quant aux richesses spirituelles, rien ne saurait nous les ravir.

Il y a peut-être dans chacun de nous un invisible qui participe à tous nos actes et s'assimile notre vie. Eh bien? songeons qu'il s'améliore en même temps que nous. S'il est beau de progresser seul, il l'est davantage de progresser pour deux et de gravir la montagne avec le boulet au pied. S'il a la responsabilité des fautes qu'il nous fait commettre, tâchons de le rendre solidaire de notre vertu. La charité veut que nous vivions avec nos vampires, comme l'arbre avec ses parasites, la société avec ses vagabonds et ses voleurs.

J'ai peut-être poussé à l'extrême les conséquences du principe de solidarité Mais nous devons toujours nous rappeler les paroles du Maître : « Si vous n'aimez que ceux qui vous font du bien et qui vous aiment, quel mérite en aurez-vous ? »

T. Dalex.

LES CONVULSIONNAIRES D'AGOSTA.

On nous écrit de Rome, le 9 juillet :

Il n'est bruit depuis quelques jours que de certains faits d'exaltation survenus dans un petit village des environs, Agosta. C'est une localité de 1,500 habitants dans la commune de Subiaco, province de Rome, habitée seulement par des cultivateurs et des vignerons.

Depuis à peu près un mois ce pays est tout sens dessus dessous et se figure obsédé par le diable. Deux villageoises, Fausta Capitani et Francesca Massimi, furent un jour prises de convulsions épileptiques et la gravité des accès fut telle qu'elles poussaient des cris à effrayer tous les voisins. Ne sachant comment guérir ce mal, les paysans commencèrent à parler d'ensorcellement et de sorcières.

Ces stupides suppositions ne tardèrent pas à être acceptées pour valables; bien plus, on alla jusqu'à dire que les sorcières étaient en commerce direct

avec le démon et en obtenaient tout ce qu'elles voulaient, On le crut d'autant plus facilement que quelques jours après, d'autres personnes furent prises de la même espèce de convulsions.

Quand les accès survenaient, elles proféraient des paroles étranges et prophétisaient l'avenir, au dire de ces villageois. Les convulsionnaires atteignirent bientôt le chiffre de vingt, et ce nombre répandit une véritable alarme dans tout le pays. Les vieillards ne se mettaient plus au lit le soir sans avoir placé au travers de la porte du sel et un balai. Les jeunes s'attachaient au cou des amulettes pour conjurer le mauvais esprit.

En présence des proportions que prenaient ces événements, le syndic, Joseph Cecili, crut bon d'aviser le préfet.

De son côté, le curé dom Louis Urban intervint avec son autorité religieuse. Vêtu de l'étole et du rochet, il se présenta pour conjurer le démon qui, selon lui, possédait les convulsionnaires.

— Diable, criait-il, au nom de Dieu, je t'ordonne de sortir de ce corps.

— Je ne veux pas sortir, répondait la possédée, si le pape lui-même ne vient pas me l'ordonner, je ne sortirai pas. Va-t'en loin d'ici !

Ainsi accueilli, le curé ne voulut plus se mêler de rien. Par ordre de la préfecture, un lieutenant de carabiniers et ses hommes vinrent de Subiaco à Agosta. Trois médecins furent également envoyés, ils qualifièrent cette maladie d'hystérisme épidémique. Mais toutes ces enquêtes n'empêchaient pas les habitants de croire aux démoniaques.

Deux autres jeunes filles, aussitôt l'accès venu, aboyaient comme des petits chiens ; deux jeunes filles de 20 ans, d'une rare beauté, Joséphine Massimi et Lucie Ponzio, devenaient obsédées aussitôt que s'éloignaient d'elles un garçon, Giovanni de Gregori.

Telle est la situation actuelle à Agosta. La présence des carabiniers a, il est vrai, mis un calme relatif dans les esprits, mais les Agostins n'en sont pas moins continuellement à la recherche du meilleur des exorcismes. Il n'y a pas de maison où l'on ne répande plusieurs fois par jour de l'eau bénite pour tenir le diable à distance. (*Le Petit Marseillais*).

En 1863, la *Revue* a publié plusieurs articles sur les possédés de Morzine (Haute-Savoie); le cas actuel d'Agosta semble identique. Ce sont des possessions parfaites qui se reproduisent épidémiquement et qu'il faudrait sérieusement étudier; nos amis de Rome devraient bien s'occuper de cet ordre de phénomènes et nous relater le résultat de leurs investigations que nous reproduirions dans la *Revue Spirite*.

A *Bernay*, uue famille d'ouvriers laborieux, composée de sept personnes, est, disent les habitants dans un état pitoyable, parce qu'*on leur a jeté un*

SORT; ils ne font plus rien, et de laborieux qu'ils étaient, ils passent leur leur temps à crier, hurler, aboyer, se rouler à terre et se mordre.

La population de Bernay connaît ce fait, a vu ces malheureuses gens que les médecins ne peuvent soulager, que les curés assemblés ne sont point parvenus à rendre à l'état normal. M. Hubert nous demande de venir dans cette ville, avec un médium dévoué et puissant, pour débarrasser cette famille de gens laborieux. *Nous demandons un medium puissant et de bonne volonté.* Ce cas est semblable à celui de Subiaco dont nous parlons plus haut.

NOUVEAU MODE DE TYPTOLOGIE

Monsieur : En lisant dans le dernier numéro de la *Revue*, 1er avril 1887, un article intitulé *Nouveau mode de Typtologie*, je me suis demandé si un mode également de typtologie dont je me sers souvent était connu des spirites; ce mode, très facile, est en même temps très récréatif; voici en quoi il consiste : On prend un bol en cristal plus ou moins large; puis, tenant avec la main appuyée sur un objet quelconque afin quelle ne puisse se remuer, un fil à l'extrémité duquel est attachée une balle de plomb, on interroge? aussitôt, la balle frappant les parois du verre, donne des réponses comme la table elle-même.

Je dis que le mode est récréatif, parce que, on peut, par ce moyen, obtenir des *carillons* très amusants, et même des airs très accentués. Cette manière de communiquer est d'autant plus avantageuse qu'elle plaît aux personnes *légères* qui seraient très indifférentes au spiritisme s'il ne leur offrait quelque *amusette.* C'est ainsi que j'ai pu attirer l'attention de certains gens du monde et en faire des spirites. Il n'est pas de petits moyens s'ils servent la cause.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments de fraternité spirites. L. de Tarragon (*Châteaudun, faubourg Saint-Jean*).

Mai, 1887 : A certaine époque, je vous avais prié d'évoquer l'esprit d'une fille que nous avions perdue : vous aviez essayé et obtenu un résultat satisfaisant. Aujourd'hui, j'ai trouvé, dans ma famille, un médium, à l'appel duquel l'esprit de notre chère Marie se rend très souvent, presque instantanément; c'est par la typtologie que l'esprit donne ses communications. Le médium, seul, met ses mains sur une petite table, fait l'évocation, et bientôt l'esprit s'annonce par quelques coups frappés avec le pied de la table. Il est convenu qu'un seul coup signifie non, et plusieurs coups, oui.. Sur la demande du médium ou sur celle des assistants, la table donne l'âge

des personnes de notre connaissance; elle donne aussi par des coups frappés le nom des francs, ou des mille francs qu'une personne a reçu en héritage, ou en gratification ; elle nous donne des nouvelles de personnes éloignées. Nous lui disons d'aller à tel pays, voir telle personne et l'esprit y va, la table ne bouge plus pendant son absence; il s'annonce à son retour par deux coups frappés, alors il répond à nos questions.

L'Esprit de Marie n'est pas le seul à se rendre à l'appel du médium : la grand'mère de Marie et son oncle, morts depuis quelques années, se présentent aussi avec la même facilité, et tous, quoique différents, répondent la même chose aux mêmes questions. Nous comprenons seulement qu'il y a une différence d'énergie dans les coups frappés. En chantant un air, la table suit le même air par des coups frappés. Ces trois esprits, de leur vivant, étaient dévots, et tous les trois ont dit que le pape n'était pas infaillible; cependant l'oncle était un prêtre qui le croyait de son vivant.

Nous avons aussi évoqué l'esprit d'une dame qui guérissait beaucoup de personnes par l'emploi d'une pommade magnétisée qu'elle faisait elle-même; nous lui avons demandé la recette qu'elle a donnée; nous pourrions aussi la magnétiser.

Nous avons essayé d'évoquer le grand-père de Marie, il est venu ; c'était un vieux serviteur du premier empire; ayant fait la campagne de Russie il nous a donné des renseignements pleins d'intérêt ; nous lui avons demandé de battre le pas de charge, ce qu'il a fait avec les pieds de la table.

Tous ces esprits se disent heureux, ne voudraient plus retourner sur la terre, ignorent ce que c'est que la réincarnation, et déclarent qu'on ne doit pas désirer la mort ? Ils sont peu avancés, nous les éclairons. X...

MA CONVERSION AU SPIRITISME

(FIN. *Voir Revue du* 15 *juillet* 1887).

Mais ce n'est pas là chose si facile que vous croyez! Savoir faire comprendre le spiritisme aux paysans n'est pas, en effet, des plus commode. Vous avez beau leur causer des tables tournantes, et leur expliquer qu'à l'aide de cela on peut communiquer avec les Esprits, inutile ! La plupart du temps, ils vous écoutent à peine, ou vous jettent un coup d'œil défiant, comme pour dire : tu te moques de moi ! ou bien encore, ils vous répondent par les grands mots de sorcellerie, sortilèges, etc. L'avenir, heureusement, fera bonne et prompte justice de ces sortes d'inepties. Estimons-nous déjà fort heureux de n'être plus au temps d'Urbain Grandier où tous les spirites

eussent infailliblement subi le sort de cet infortuné curé de Loudun, brûlé vif comme sorcier, en plein XVII[e] sièle. Je ne parlerai pas ici de ces adversaires de parti-pris (et ils sont nombreux!) qui nient tout, jusqu'à l'évidence. Ils verraient tourner les tables, ils n'y croiraient même pas, disent-ils. Nous sommes des hallucinés, victimes de la plus complète aberration. Les tables semblent tourner, quand, au contraire, elles ne bougent pas du tout. Et puis, où a-t-on jamais entendu parler de communications avec les morts? S'il était possible de répondre à des arguments de ce genre, on répliquerait par les paroles qu'écrivait Lacordaire lui-même, il y a quelques années. (Voir la *Revue spirite*, n° du 1[er] février 1887.) Un témoignage moins suspect encore et plus éclatant que ce dernier, c'est celui de Paul Bert Certes, l'homme de science, le citoyen éminent dont la France regrettait hier la mort, a été le plus fougueux défenseur du matérialisme moderne. Or, on sait ce que lui-même a raconté à ce sujet, quelques jours avant de mourir. (Voir la *Revue spirite*, n° du 15 janvier 1887.)

Disons-le en terminant : pourquoi le spiritisme, malgré tout, compte-t-il tant d'adversaires? Ah! c'est que voilà... il dénonce à la réprobation universelle l'orgueil, « la plaie la plus dangereuse de l'homme », a dit un grand orateur catholique, l'égoïsme, et tant d'autres misères sociales. Quoi d'étonnant après cela, s'il répugne à quelques-uns! Ce qu'il recommande tout au contraire! c'est de réaliser le type indiqué par Fénelon quand il disait : « Celui qui aime jusqu'à se dévouer, c'est-à-dire jusqu'à s'oublier soit « même, possède ce que l'amour a de plus divin, je veux dire, l'oubli de « soi, le désintéressement, la pure générosité. » Nous sera-t-il permis enfin de rappeler à nos adversaires ces paroles d'un auteur célèbre qui pourraient aussi s'appliquer également au spiritisme? « Je voudrais voir un homme « sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il « parlerait du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point. »

Et il ajoute : « L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, « me démontre son existence. » De même, nous voudrions rencontrer quelquefois chez eux plus de désintéressement; et, au lieu de répondre toujours par le sarcasme et l'ironie, il serait digne d'opposer des arguments plus sérieux que ceux auxquels ils nous ont habitués.

Quant à nous, c'est notre ferme conviction : une doctrine qui a eu des partisans tels que G. Sand, Balzac, Hugo, et que professent encore aujourd'hui les Vacquerie, les Sardou ; non, cette doctrine-là n'est pas destinée à périr. Elle s'accroîtra davantage chaque jour, et pour le plus grand bien de l'humanité; car c'est elle qui enseigne aux hommes la patience dans les maux, la résignation dans les épreuves, et qui mise en pratique, leur inspirera toujours les plus généreux sentiments. EDOUARD MICHEL.

FAITS SPIRITES A DIJON

Messieurs : J'ai le bonheur d'avoir fondé une petite société spirite à Dijon, je viens vous relater ce qui s'y passe :

Bru d'un artiste, votre ami, qui m'a fait connaître le spiritisme, ce dont je le remercie du fond du cœur, depuis vingt ans je m'occupe de notre philosophie; je suis médium, écrivain et auditif. Ce qui suit vous sera confirmé par deux témoins qui seront sous peu à Paris, et par vingt personnes qui assistent à nos séances.

Il y a huit mois, je fus conviée par Mme J..., ma voisine, à lui montrer ce que c'était que le spiritisme; je fus hésitante pendant quelques semaines, craignant les moqueries habituelles à l'adresse de nos chers disparus. Quant à moi, je ne me sens pas atteinte par les sarcasmes que m'attire la pratique du spiritisme. (Je vous prie de ne pas divulguer notre nom, car on nous atteint dans notre industrie ; nos adversaires cherchent à nous nuire.)

J'attirai cette dame et ses ouvrières à nos séances; elles réussirent à avoir l'écriture médianimique et nos instructions en restèrent là. Je dus quitter Dijon pour deux mois, et pendant mon absence ces dames eurent des phénomènes remarquables.

L'esprit *Asaf*, capitaine mort depuis trois ans et bien connu de notre société, s'est manifesté en compagnie de plusieurs autres; mais Asaf est fidèle, revient toujours pour donner des faits physiques; il est l'esprit inférieur comme ceux qui produisent ces phénomènes, mais pas méchant et point sot. A mon retour à Dijon, craignant que Asaf ne disparaisse un jour, je m'empressai d'utiliser ses connaissances. Ainsi, il frappait des coups aux endroits choisis par nous en imitant le bruit d'un talon sur le parquet ; il répondait à nos questions mêmes mentales, et tenait avec nous une conversation suivie par lettres alphabétiques ; parfois il prédisait notre avenir, et mettait des écrits de lui dans le tiroir d'une table autour de laquelle dix personnes étaient assises ; souvent la maîtresse de la maison et moi étions à cette table, et nulle supercherie n'était possible. Ces écrits, sur papier blanc, étaient adressés aux personnes présentes, et particulièrement à chacune d'elles.

Nous avons eu les phénomènes donnés jadis par les frères Davenport que les détracteurs du spiritisme ont dû dénigrer et voici pourquoi ; nous avons obtenu ce qu'ils produisaient, sur une plus petite échelle ; ainsi : d'une chambre à une autre, des montres étaient transportées et mises dans les poches des personnes présentes et sans qu'elles s'en doutent ; la table marchait absolument seule dans l'appartement, elle se penchait de tous côtés

sans laisser tomber les objets qu'elle portait; avec des ciseaux les esprits rhytmaient des airs sur la table, en mesure, comme le ferait un parfait musicien ; deux jeunes filles, bons médiums, vers lequel l'esprit se portait de préférence, furent déshabillées à moitié et leurs vêtements lancés dans l'espace, puis accrochés à des patères; nous attachions séparément ces jeunes filles, et les placions dans la pièce voisine de la nôtre, la porte grande ouverte nous permettant de les voir en quart de lumière, et les nœuds qui les retenaient étaient défaits instantanément. Vous le voyez, si, nous, humbles investigateurs, nous avons en famille ces phénomènes, pourquoi les frères Davenport ne les auraient-ils pas produits? Dans ce cas, que deviennent les paroles dont on les accable depuis si longtemps ? Les insulteurs feraient mieux de chercher pour se rendre compte, et ne parler qu'en parfaite connaissance de cause.

De plus, nous avons toutes entendu parler ces esprits et nous les avons touchés; seulement, nous ne sommes jamais assurées de l'identité de l'esprit qui se présente: parfois j'ai dû me battre avec un esprit léger qui me donnait, sous ma chaise, des coups à me faire mal, et je le touchais, et il prétendait que ses pareils ne m'aimaient pas, ce qu'il m'était agréable d'entendre, car on ne cherche pas l'amitié des êtres qui ne se plaisent qu'à tourmenter ceux qui les accueillent. Ces dames, et moi-même, nous regrettions de les avoir évoqués, et cependant nous désirions ardemment avoir la preuve de leur existence et des actes qu'ils peuvent accomplir, de savoir ce que l'homme devient après la mort. Connaissant la loi, nous avons prié pour ces malheureux inconscients, et avec l'aide de nos guides nous avons arrêté leurs agissements et su les moraliser, les amender, les conduire à réfléchir et à méditer.

Il était temps que cela fût ainsi, car ils se plaisaient finalement à nous jeter de l'eau à la figure et nous n'en avions pas une goutte dans nos chambres; où pouvaient-ils donc la prendre ? Pour ma part, étant l'objectif de leurs enfantillages, j'ai, dans une heure, reçu au visage la valeur de trois verres d'eau. Nous avons ri tout d'abord comme des bienheureuses, mais voyant le danger de ces manifestations, nous les avons arrêtées par la prière, l'assistance des bons esprits, la lecture des œuvres d'Allan Kardec que mes compagnes entendaient avec satisfaction. Depuis, tout va bien, est rentré dans l'ordre, et c'était en vain que pendant mon absence ces dames avaient employé de l'eau bénite, des christs et des saintes vierges; elles avaient décidé en somme de faire exorciser leur maison par un prêtre; or, je sais par expérience que ces exorcismes ne produisent aucun effet, à moins que le prêtre ne soit lui-même un médium puissant et conscient de ce qu'il fait par rapport aux désincarnés, et les traite avec convenance.

En définitive, Messieurs, le bonheur est grand d'être mis en rapport avec de bons esprits. ce que nous devons toujours demander, et conserver précieusement lorsque nous l'avons mérité par notre conduite, notre désintéressement, notre amour du prochain et l'esprit de justice; rien n'impressionne plus que le commerce avec ces grands enfants, nommés esprits légers dans le livre des esprits et le livre des médiums; les voir, les toucher, les entendre, percevoir les coups frappés, constater les effets physiques, c'est entrer dans le domaine de l'au-delà de cette vie, se rendre compte et faire une école de haute philosophie. Oui, souvent j'ai pleuré, tremblé en faisant ces expériences au début, mais on s'aguerrit bien vite, et c'est avec une vive curiosité, une anxiété bien naturelle, qu'on attend le résultat d'une demande; après avoir prié pour eux le soir, ce que je leur commandais se faisait le lendemain, lorsque je n'y pensais même plus; ce qui nous effrayait un peu, c'était de voir des assiettes lancées d'une chambre à une autre, par-dessus nos têtes, sans se casser, et j'étais plus que d'autres le but de ces manifestations. Mes guides m'ont recommandé de ne plus m'occuper de ces manifestations après les avoir constatées, car il fallait intelligenter et rendre conscients nos frères arriérés, les âmes souffrantes.

A l'aide de nos conseils, l'esprit Asaf a fait beaucoup de progrès vers le bien; les deux jeunes filles, âgées de 15 et 17 ans, médiums puissants qui l'attirent, deviendraient les sujets les plus remarquables si leur puissance était dirigée par une personne experte dans tous les ordres de manifestations. Nous sommes décidées à ne plus provoquer ces phénomènes, n'en ayant plus besoin, mais nous souhaitons que chacun les connaisse parmi nos F. E. Spiritisme, et la *Revue* est l'organe accrédité à cet effet. Puisse ma trop longue lettre ne pas vous déplaire, Messieurs, n'être point considérée comme inutile. Nos guides prétendent que vous lui férez bon accueil, au nom d'un groupe de modestes mais sincères chercheurs. Ces guides nous annoncent des changements prochains qui favoriseront l'extension de nos doctrines, et que tout sera pour le bien de la cause et la satisfaction morale et matérielle de ses adeptes.

F. B.

PHOTOGRAPHIE TRANSCENDANTE DANS L'OBSCURITÉ

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 1er juillet 1887.)

M. Aksakow continue le récit de ses expériences à Londres: « Ce résultat obtenu, je considérai prouvé le fait de la photographie dans l'obscurité; j'eus le désir de faire une expérience de photographie transcendante à Londres, auparavant je m'étais rendu chez un photographe de profession

produisant la photographie des esprits, mais inexpérimenté, incapable de m'assurer de la sincérité du phénomène, je conclus à la fraude ; la plaque me fut présentée par le photographe avant l'opération, et je ne la reconnus pas dans le négatif comme étant un résultat médianimique. J'attendais l'occasion de faire une expérience pour m'assurer de la sincérité du phénomène. Nos conducteurs invisibles désirant compléter les expériences dans l'obscurité par la photographie d'un corps complet, devaient essayer de m'en donner une photographie transcendante et aussi la photographie de la forme matérialisée à côté du médium ; je ne quitterai pas Londres sans obtenir cette série des photographies, disaient-ils.

Le 12 juillet, la septième séance eut lieu : la journée fut pluvieuse ; le soir, à 7 heures, le temps s'éccrilait et la lune brilla. De Saint-Pétersbourg, j'avais emporté ce qui m'était nécessaire, avec l'intention de photographier l'un de nous à la lumière du magnésium ; Eglinton fit soudain un mouvement et dit : « C'est étrange, je sens actuellement une très forte influence. » Par de petits coups sur la table, nous apprîmes que les conducteurs invisibles avaient quelque chose à nous communiquer. Eglinton se frotta les yeux, les ferma, tomba en transe et en se tournant vers moi me dit *sous control*: — « Victor (le conducteur spécial de nos expériences photographiques) dit que, par suite des conditions défavorables du temps, qui s'améliore à cette heure, vous devez retarder votre séance autant que possible ; les conditions atmosphériques s'améliorant, occupez-vous d'essais de pratique photographique et retardez votre séance. »

Vers dix heures nous nous livrâmes à nos essais, à la lumière du magnésium le résultat fut satisfaisant. Le temps s'était éclairci et la pleine lune brillait. A dix heures, nous mîmes au point, nous allumâmes la lanterne rouge et éteignîmes le gaz. Je pris un nouveau paquet de plaques, et j'en pris deux que je marquai, l'une de mon nom russe, l'autre du 30 juin 1886. Eglinton se plaça devant la fenêtre, s'enveloppa des rideaux et nous formâmes la chaîne en unissant nos mains. Eglinton, en transe, respirait pesamment, à la fin il s'apaisa. Au milieu de la place apparut une lumière qui s'approcha de moi ; je distinguai les lignes d'une large figure encadrée d'un voile, éclairée d'une lumière paraissant provenir de la main de cette apparition également voilée ; je distinguai une barbe noire et l'apparition flottant dans l'air, s'approchait de nous et disparut dans l'ombre ; après, une lumière apparut, bleuâtre, douce, en un point dans lequel cette lumière semblait concentrée ; je vis la même apparition, et tout près d'elle se mouvait quelque chose de blanc, vivement éclairé ; je crus voir un doigt, et comme la forme s'approchait, je la vis tenir dans sa main gauche une fleur qu'elle tournait, la posant au-dessus du point lumineux ; je ne distinguais nila main ni l'objet dont la lu-

mière provenait. La lumière disparut au bout de deux minutes et les coups surgirent.

L'exposition dura quarante secondes; l'objectif, recouvert, notre hôte retourna le châssis et exposa l'autre plaque; nous attendions la même apparition, il n'en fut rien; nous entendîmes trois coups et l'exposition fut de même durée. Elington revint à lui. Nous avions allumé le gaz, ouvert la porte, fait boire un fortifiant au médium, et nous procédâmes au développement des plaques à la lumière de la lanterne rouge. Sur la dernière plaque, rien; sur la première une tache noire apparut, puis les traits extérieurs de la forme; la fleur et la main s'accentuèrent graduellement.

Après la première exposition dans l'obscurité, l'hôtesse dit qu'elle venait de recevoir une fleur, un lys blanc parfaitement frais; il fut apporté par les mystérieux opérateurs, d'une chambre voisine dans laquelle il s'en trouvait une touffe; durant ces manifestations, il n'a pas été senti la plus légère odeur de phosphore.

« Sur le positif (1) se voit distinctement une large figure aux forts sourcils, grand nez et grande barbe; front et tête sont couverts d'un voile retombant des deux côtés. Dans la main gauche, dont les doigts sont parfaitement visibles, se voit un lys blanc qui ressort vivement sur le fond sombre de la photographie; la main droite dont le pouce seul est visible, retient les plis de la draperie où se trouve le corps ovale d'où provenait la lumière. Dans le coin supérieur droit de la plaque, ma marque en écriture russe « 30 juin 1886. »

Ayant réussi mes expériences photographiques dans l'obscurité absolue, mon but particulier n'était pas atteint. Si les photographies obtenues prouvent la possibilité d'obtenir des photographies dans l'obscurité, elles ne démontrent pas *le fait de la matérialisation*, et je ne puis nier, entre le médium et les photographies, une ressemblance qui, précisément, donne la garantie de sincérité du phénomène de la photographie (il eût été facile de dissimuler cette ressemblance); le docteur von Hartmann dirait : la photographie représente le médium lui-même dans un état de somnambulisme; la draperie, la barbe, la fleur, même la photographie dans l'obscurité, sont le résultat de la force nerveuse du médium, laquelle, d'après le docteur von Hartmann, pourrait se convertir en d'autres forces physiques; conséquemment il n'y aurait pas de matérialisation proprement dite.

Les photographies de cette espèce ne pouvant *prouver la matérialisation*

(1) Nous avons cette planche sous les yeux et nous regrettons de ne pouvoir mettre nos lecteurs à même d'en juger.

qu'en représentant une forme n'ayant aucune ressemblance avec le médium, ou d'autres personnes du cercle, il me fut répondu : En cas d'insuccès de la photographie simultanée du médium et de la forme matérialisée à la lumière du magnésium, faites un nouvel essai dans l'obscurité, nous essayerons de développer une forme féminine. Les expériences à la lumière du magnésium ayant parfaitement réussi, rendaient nulle la nécessité d'expériences complémentaires dans l'obscurité; je n'avais plus le temps de les faire.

Photographier dans l'obscurité une forme vivante, celle du médium, son double, une matérialisation, un objet inanimé tel qu'un lys, me fit déduire que par cette manière d'opérer il serait facile d'obtenir la photographie du médium simultanément avec l'apparition; ainsi serait prouvé ce fait : la lumière du magnésium offre des difficultés soit pour le médium, soit pour le phénomène proprement dit. Il fallait suivre le programme tracé dirent nos guides, et je m'inclinai.

Dans l'obscurité je n'atteignis pas mon objectif; mais j'obtins la preuve objective et permanente de la réalité, de l'indépendance des forces médianimiques. Je sais par des spécialistes que la photographie dans l'obscurité est pratiquement impossible ; si, théoriquement, on peut l'expliquer par l'action des raies ultra-violettes du spectre solaire, ces raies quoique invisibles pour nous agissent sur les plaques sensibles comme les autres rayons et nos physiciens sont incompétents. Dans cela seul consiste l'impossibilité du fait.

Nos contradicteurs s'écrieront : Comme dans les autres faits médianimiques *il y a fraude*, sans s'inquiéter de la manière dont elle eût pu se produire ; ne fraudant pas moi-même, qu'on m'indique en quoi consistent les parties défectueuses de mes précautions et comment la fraude peut-être commise ? Je leur vouerai une sincère reconnaissance et j'expérimenterai à nouveau avec des précautions plus minutieuses. »

(*A continuer*).

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

DE L'AVENIR DU CATHOLICISME ROMAIN.

(*Voir la Revue du 1er juillet* 1887.)

Nous avons vu que les bases peu solides sur lesquelles s'appuie l'Eglise romaine ne confirment nullement ses dogmes invraisemblables et ses prétentions à l'infaillibilité et à l'omnipotence religieuse. Pour préjuger son avenir, examinons son passé. Nous avons dit que l'église chrétienne établie à Rome, capitale du paganisme, persécutée pendant les trois premiers

sicèles, eut d'abord un rôle bien modeste qui se maintint pendant le IVe et le Ve siècle, époque où l'Eglise d'Orient joua le premier rôle.

Mais après la chute des empereurs d'Occident, à la fin du Ve siècle, les évêques de Rome entourés de rois barbares s'appliquèrent à remplacer les empereurs et avec une persévérante habileté ils transformèrent la douceur évangélique en théocratie absolue qui atteignit son apogée au XIIIe siècle. Cette théocratie perdit de sa puissance spirituelle pendant le XIVe et le XVe siècle. Alors trois grands évènements lui portèrent de terribles coups: l'imprimerie, la renaissance grecque et la réforme religieuse.

Pendant un siècle et demi, avec l'aide de puissants monarques, elle crut pouvoir cicatriser ses blessures, mais depuis un siècle et demi elles se sont rouvertes et s'enveniment de plus en plus, à tel point que son existence en est sérieusement menacée.

Maintenant examinons ses œuvres: elle a répandu le catholicisme en Occident, mais elle l'a tellement altéré, qu'elle a porté une grave atteinte à sa vitalité, car maintenant peuples et gouvernants y conspirent contre lui. Une chose a grandement favorisé l'établissement de la théocratie romaine, c'est que, dans presque tout l'Occident, les évêques placés au milieu de populations et de gouvernants barbares et ignorants furent chargés des fonctions civiles; alors l'évêque de Rome grâce au renom et au prestige de son siège, fut accepté facilement par les souverains barbares comme le chef des évêques de l'Occident et la théocratie romaine se trouva ainsi toute organisée. Qu'a fait cette théocratie qui avait tous les pouvoirs, sauf le commandement des armées, pour améliorer le sort et surtout l'instruction des populations serviles pendant tout le moyen âge? Rien! Elle s'occupait avant tout de bien établir sa puissance; l'instruction qu'elle était à même de donner était réservée aux élèves destinés à recruter la caste sacerdotale, elle se gardait bien d'instruire les nobles et les roturiers parce qu'ils auraient supporté moins facilement la domination de l'Eglise, dont le but était d'organiser l'humanité en une vaste confrérie dirigée par le clergé seul dépositaire des lumières; mais son système a toujours été le farniente contemplatif, la journée remplie de prières, d'observances, de prescriptions plus ou moins sévères, la tyrannie constante de la pensée et des actions; le fidèle ne pouvant penser et agir sans craindre de se heurter contre quelque péché, il n'y a rien d'étonnant à ce que beaucoup de catholiques soient tourmentés de scrupules chimériques et envisagent la mort avec tant d'effroi. On ne peut pas admettre que la justice divine exige tant de minuties et de contrainte. Cette vie oisive de contemplation, de macération et de prières interminables semble être venue de l'Inde. Quant aux fêtes nombreuses établies par l'Eglise, et au peu de cas qu'elle fait du travail produc-

tif, elle paraît l'avoir en partie tiré des païens qui, laissant le travail aux esclaves, avaient grand besoin de fêtes et de distractions variées pour occuper leur oisiveté. En outre, l'Eglise considère le travail comme une punition infligée à l'homme et non comme sa destinée. Mais ce qui infirme cette opinion de l'Église, c'est que tout homme rangé préfère son travail, lorsqu'il ne dépasse pas la limite de ses forces, aux distractions et aux plaisirs.

L'instruction donnée par l'Eglise n'a jamais visé au progrès des lumières; elle serait complètement restée stationnaire si l'élément laïque de la renaissance ne lui avait pas donné un élan, et sans les illustres savants de cette époque nous en serions encore à la cosmogonie et à l'astronomie de Moïse, à l'alchimie et à la scholastique du moyen âge. L'enseignement clérical ne développera jamais le jugement, l'esprit d'observation et le goût du travail; l'Eglise prone les longues prières comme la chose la plus essentielle, elle prétend qu'elles obtiennent tout de Dieu, les bonnes récoltes, la santé, etc., qu'elles préservent des fléaux, des révolutions, etc., le rôle de l'homme en tout cela est presque complètement annihilé ; par là, l'Eglise veut justifier sa nécessité et son culte très compliqué, et asservir les âmes par ses longs exercices religieux. Mais un proverbe reconnu vrai, dit : Aide-toi et le ciel t'aidera. Nous voyons, en effet, que l'action des hommes a une très grande influence sur la réussite de leurs affaires, et nous ne voyons pas l'efficacité des longues prières et de la méditation contemplative pour le bien de l'humanité, car c'est dans les pays où on en fait le plus que les affaires marchent le moins bien. Cette confiance excessive dans l'efficacité des longues prières et de la méditation religieuse, enlève aux croyants l'esprit d'initiative, puisqu'ils attendent tout de la Providence qui pense et agit pour eux, cela les conduit au fatalisme qui amène l'imprévoyance et le dégoût du travail; il en résulte qu'ils ont une trop grande confiance dans les affaires aventureuses ou chanceuses (la Providence veillant sur eux), et par contre, ils sont plus faibles dans les affaires qui demandent une grande prévoyance, un travail et une application soutenue, qualités peu développées en eux. Nous voyons que les protestants et les juifs, qui comptent moins sur la Providence et davantage sur eux-mêmes dans les choses pratiques, réussissent généralement mieux que les catholiques dans leurs affaires.

Examinons les principaux résultats de l'éducation cléricale : elle a produit des orateurs, car elle se sert utilement de l'éloquence pour éblouir et entraîner les populations ; elle a produit d'habiles avocats, parce que depuis longtemps elle est façonnée à toutes les subtilités de l'argumentation afin de faire passer pour vrais ses dogmes invraisemblables ; par la même raison elle a aussi formé d'habiles diplomates, enfin elle a produit des poètes parce qu'elle a développé en eux le sentiment et l'imagination. Les savants

qui depuis la renaissance sont sortis de ses écoles doivent leur savoir à l'élément laïque qui a pénétré dans son enseignement, et principalement à leurs études personnelles.

Grâce à l'adresse et au zèle des professeurs congréganistes pour l'instruction de leurs élèves, (on doit le reconnaître), ils forment un certain nombre de bacheliers, mais lorsque ces jeunes gens se trouvent ensuite livrés à eux-mêmes dans le monde, ils réussissent généralement moins bien que les élèves des écoles laïques dans la plupart des carrières, parce qu'ils ont été trop longtemps tenus dans une sujétion douce, mais énervante. Ainsi jusqu'à nos jours, l'instruction cléricale et son influence ont dominé l'enseignement public en France. Qu'est devenue notre nation sous cet enseignement depuis la révocation de l'édit de Nantes? Elle a sensiblement décliné, ainsi que les autres nations catholiques, en présence des nations protestantes qui ont notablement progressé en Europe et en Amérique sous l'influence de l'éducation laïque. Depuis deux cents ans, sauf de rares exceptions, les gouvernements de France semblent avoir perdu le bon sens, ils se sont généralement montrés très faibles en politique et dépourvus d'alliance, ils se sont lancés dans de longues et grandes guerres, aventureuses, improductives et parfois désastreuses ; on dirait qu'ils ont pris à tâche de ruiner la nation par leur mauvaise gestion des finances depuis Mazarin et Colbert; les nations protestantes nous montrent des résultats tout contraires.

Depuis plus d'un siècle la France souffre d'un mal profond qui la mine peu à peu, la plupart des gens n'en voient pas la cause qui n'est autre que l'influence néfaste du catholicisme romain fait pour des peuples barbares et non pour des peuples civilisés ; la preuve en est dans la prospérité relative des nations protestantes.

Aux choses nombreuses qui militent contre le catholicisme, nous pouvons ajouter son cérémonial pompeux tiré des religions antiques et destiné à séduire les fidèles en agissant sur leur sens et leur imagination. L'effet théâtral qui en résulte n'est bien apprécié que par les gens simples et les croyants zélés, tandis que les gens sensés le considèrent comme une momerie ou une mise en scène nullement propre à développer de vrais sentiments religieux.

Que penser de cette profusions d'objets vénérés dont l'Eglise surcharge son culte : amulettes, fétiches, médailles, eaux miraculeuses? Choses superstitieuses plus propres à matérialiser la religion qu'à la spiritualiser, et que de nos jours les gens sensés considèrent comme ridicules ou puérils, tout au plus convenables aux peuples primitifs, et qui n'admettent pas que les objets matériels agissent utilement sur l'âme. Les protestants ont eu le bon sens de rejeter de leur culte ces momeries et ces superstitions.

Quand on signale aux théologiens les nombreux cas rédhibitoires du catholicisme, ils sentent bien qu'il leur est difficile de faire accepter leur doctrine par les gens réfléchis et judicieux; et comme ils redoutent toute discussion approfondie de leurs dogmes qui auraient grandement à souffrir d'une pareille dissection, en argumentateurs plus habiles que savants, ils répondent rarement *ad hoc*, mais par de longues tirades apprises d'avance, dites rapidement et avec assurance; ils tâchent de ne pas laisser à leur interlocuteur le temps de répondre. On voit qu'ils sont habitués à parler à des auditeurs soumis et muets, et lorsqu'ils se sentent serrés de trop près, ils se dérobent en disant : Vous avez étudié le *contre* du catholicisme, maintenant étudiez le *pour* dans nos ouvrages apologétiques, ils vous donneront certainement la foi.

On peut leur répondre par l'objection suivante :

Il est très étonnant qu'une doctrine qui s'affirme comme étant l'unique vérité religieuse, soit si facile à attaquer, car il suffit pour cela de commenter librement l'évangile et le catéchisme, tandis que généralement le vrai se prouve simplement et facilement. Nous voyons au contraire que pour démontrer leur doctrine, les théologiens emploient des raisonnements longs et habiles, incompréhensibles au grand nombre des fidèles qui les acceptent de confiance. Ces nombreux raisonnements ne pouvant s'appuyer sur des bases indiscutables, s'appuient les uns par les autres; il en résulte une série de pétitions de principes, mais présentés avec une telle habileté que beaucoup de gens superficiels ou imbus de religiosité acceptent volontiers cette argumentation. Mais les gens indépendants et judicieux voient combien cet échafaudage de raisonnements est peu solide sur sa base formée de trois dogmes qui manquent complètement de preuves : 1° La divinité de J.-C., nous avons démontré l'impossibilité de ce dogme ; la deuxième personne de la sainte trinité étant infinie n'a pu s'incarner tout entière (comme l'affirme l'Eglise) dans un corps humain si restreint ; ce qui en outre aurait troublé considérablement l'harmonie de la divine trinité. 2° La certitude absolue de tout le contenu de l'évangile ; ce qui est niable, vu les nombreux passages figurés, hyperboliques, légendaires, peu précis et parfois contradictoires qui s'y trouvent et dont l'authenticité est très contestable. 3° L'autorité et l'infaillibilité de Pierre reversibles sur l'Eglise romaine, lesquelles ne reposent que sur les paroles que Jésus-Christ a dites à Pierre à Césarée, qui ne sont racontées que par Mathieu, et qu'aucun autre apôtre ou disciple de Jésus-Christ n'a mentionnées. Ainsi nous voyons que les ouvrages apologétiques du catholicisme ne peuvent pas démontrer la vérité de ses dogmes qui portent sur des bases complètement défectueuses.

(*A suivre.*) AMY.

SPIRITISME A PONT-AUDEMER

7 juillet 1887 : En lisant la polémique engagée sur la personnalité divine par MM. Ch. Fauvety et Tremeschini, je me suis souvenu d'une communication obtenue sur ce sujet le 30 août 1882, au début de mon initiation au spiritisme et de ma médiumnité ; je vous la donne, vous autorisant à en tirer le parti que vous jugerez convenable.

D. J'ai lu, dans un livre intitulé *Théorie de la nature*, la Divinité est dans la nature et la nature est dans la Divinité. Pourriez-vous me donner votre opinion sur ce sujet ?

R. Mon fils, Dieu existe et ne t'occupe pas du lieu où il se trouve, il est partout dans la nature effectivement, mais entre Lui et la nature, quelle différence. La nature a été créée par Lui, il a fait toutes choses, et la nature ne fait que sa tâche, comme tu fais la tienne : si Dieu lui a donné plus à faire, c'est qu'elle est plus forte et qu'elle puise en elle-même cette force que tu admires quelquefois lorsque tu la contemples. Si en dehors de la nature, il n'y avait pas Dieu, comment les choses se passeraient-elles ? Dieu est avec tout, le ciel, la terre, les étoiles, tous les globes enfin sont son ouvrage. Tu es l'une de ses plus petites créatures raisonnables. Si tu pouvais admirer l'Infini, le comprendre, tu serais ébloui par la richesse de ses œuvres. Va, mon fils, le jour viendra où tu pourras te rassasier de ses merveilles. Dieu t'a créé pour que tu travailles à ta perfection ; étudie, commente, cherche, prie surtout, fais de bonnes actions, évite les mauvaises, et tu pourras arriver à bonne fin. — J'ai été bien longtemps à venir à ton appel, car tu as besoin de résister à tes mauvaises inspirations, de travailler à ton perfectionnement, de lutter pour avancer plus que si tu ne vivais d'une vie calme et tranquille. Le travail est l'ouvrage du Créateur. Il a créé des esprits de tous les degrés de perfection, les bons doivent aider les mauvais. Si un mauvais esprit te donne des conseils, ne l'écoute pas, il se lassera, finira par réfléchir et cherchera le pourquoi de ta conduite, il verra que tu es plus heureux de te comporter selon les volontés du Créateur et se dira : si je faisais comme lui, je serais sans doute plus heureux. Tel est mon fils le résultat de toute résistance au mal : celui qui y résiste, travaille non seulement à son avancement, mais aussi à celui des invisibles qui ne progressent pas moins que toi à l'aide de l'exemple reçu. S. V. D. P.

Notre petit groupe de Pont-Audemer a du mal à percer, il y a les négateurs de parti pris, les matérialistes et ceux qui ont peur des évocations ; ces derniers demandent que l'on évoque leurs parents dématérialisés, sont contents de les reconnaître dans ce qu'ils écrivent, et ne voudraient pas assis-

ter aux séances. Néanmoins, par notre propagande, les idées spirites font des progrès, on en parle beaucoup dans la ville, je m'en aperçois au froid accueil que me font Messieurs les desservants, ce qui me touche peu.

Si vous venez à Pont-Audemer, Messieurs, soyez persuadés d'être les bienvenus parmi nous. GUICALLE.

ENCORE L'HYPNOTISME

Les protestations du *Petit Provençal* ne devaient pas rester sans écho.

La question de l'hypnotisation continue à soulever des polémiques entre savants. Un chroniqueur du *Temps* cite un ouvrage de M. de la Croix, conseiller à la cour d'appel de Besançon, intitulé : *Les suggestions hypnotiques : Une lacune de la loi*, dont la conclusion est des plus intéressantes. M. de la Croix constate que « le libre exercice des manœuvres magnétiques présente un danger sérieux pour la société, qu'elles exposent aux entreprises de malfaiteurs inconscients ; qu'elles agravent l'état morbide des sujets ; que la curiosité qui s'attache à cet ordre de phémonènes devient malsaine dès qu'elle cesse d'être purement scientifique. » Il demande donc « l'établissement de sanctions pénales pour empêcher que les pratiques du somnambulisme et de l'hypnotisme soient tolérées de la part d'individus non docteurs en médecine, et sans le consentement exprès du sujet à endormir; en outre, les expériences de ce genre ne pourraient avoir lieu que dans les écoles et laboratoires. »

D'autre part, M. R.-M. Jacoumy, substitut du procureur de la République, près le tribunal de la Seine, adresse au même chroniqueur une lettre dont voici les principaux passages :

C'est avec infiniment de raison, monsieur, que vous protestez contre les exhibitions hypnotiques dont nous sommes affligés et que vous engagez la presse à faire campagne contre les spectacles de ce genre. Tous ceux qui ont le respect de la personnalité humaine et le souci de la santé publique ne peuvent que joindre leur protestation à la vôtre. Les séances d'hypnotisme ne sont pas seulement un danger pour les pauvres malades qui servent de «sujets » et dont chaque expérience accentue la névrose, elles constituent un véritable péril au point de vue de la société.., En me basant sur des observations personnelles, je considère que la vulgarisation des procédés et des résultats de l'hypnose est un redoutable danger au point de vue criminel. Il serait donc grand temps de faire disparaître toute cette catégorie de gens qui en vivent, magnétiseurs de profession ou d'occasion, guérisseurs de rencontre, somnambules plus ou moins lucides, toute cette population no-

made que nos voisins pourchassent avec raison, et qui vient exploiter et surexciter chez nous la curiosité et la névrosité publiques. L'autorité administrative, qui dispose seule de moyens préventifs, devrait intervenir sans retard. Certaines municipalités de province, entre autres celle de Bordeaux (voir le *Progrès médical* du mois de mai 1887), en avance sur Paris et pourtant beaucoup moins exposées que nous, ont déjà donné l'exemple. On pourrait ensuite s'occuper de faire cesser par une réglementation législative, urgente, selon moi, des abus que la mode a beaucoup trop généralisés, et réserver aux seuls médecins, dans un but de thérapeutique ou de recherche scientifique, le droit d'avoir recours aux procédés hypnotiques.

Remarque. Le samedi, 4 juin, 1887, j'ai lu dans *le Petit Provençal*, sous la rubrique, *encore l'hypnotisme*, l'entrefilet suivant :

« Il serait donc grand temps de faire disparaître toute cette catégorie de gens qui en vivent, magnétiseurs de profession ou d'occasion, guérisseurs de rencontre, etc. etc !... »

Or, j'ai *l'honneur* de posséder, au palais de justice de Marseille, deux plaintes contre moi; la première se rattachait à une lettre anonyme, l'autre à l'article fulminant d'un journal sans valeur ; mais toutes deux largement suffisantes pour me faire sévèrement condamner ; les auteurs des ouvrages cités par le *Petit Provençal* peuvent, si cela les intéresse, faire appeler dans leur cabinet, Monsieur Bailly, rédacteur du journal *la Liberté* qui leur remettra quatre ou cinq lettres qui me concernent.

M. Antide Boyer, député de Marseille, leur dira que j'ai guéri sa femme d'une gastrite chronique, avec complication d'anémie au deuxième degré.

Le Dr Désphine Prosper, rue du Loisir 12, à Marseille ou bien l'Académie, peuvent leur remettre l'ouvrage du docteur ci-dessus qui, pour ce fait, fut décoré de la palme académique ; dans cet ouvrage je suis le sujet dont il parle.

Que l'on fasse faire sur mon compte non seulement une enquête par le commissaire de police de mon quartier, mais une enquête générale dans Marseille ; si ces messieurs veulent écrire aux personnes que j'ai guéries, je me tiens à leur disposition pour des adresses autant qu'ils en pourraient désirer... L'enquête sera longue, car depuis vingt ans je pratiqre à Marseille, avec un succès croissant constaté par les docteurs les plus sérieux.

Dans l'intérêt de l'humanité souffrante, messieurs, je ferai mon possible pour calmer votre irritation contre de malheureux innovateurs et chercheurs.

Je le constate avec bonheur, au dix-neuvième siècle on ne brûle plus; c'est un progrès, car l'auto-da-fé serait assurément le lot des magnétiseurs ! Un magnétiseur sans diplôme : JULES DALMAS.

LES BONS GUIDES

Communication. — Lorsque nous planons au-dessus de votre grande cité, attirés par les aspirations des âmes avides d'amour et de lumière; nous voyons avec joie les esprits supérieurs incarnés parmi vous, mêlés à la foule bruyante qui se presse dans vos rues populeuses. Nous veillons sur ces frères bien-aimés, apôtres du progrès, missionnaires de la régénération terrestre.

Leurs protecteurs savent seuls au prix de quels sacrifices ils ont acquis cette force invincible qui les rend grands entre tous et les fait triompher dans les luttes de la vie.

Ils sont l'écho de nos propres pensées ; nos paroles de paix et d'espérance nous sont transmises par nos interprètes fidèles.

Si vous les voyez calmes et indifférents à ce qui trouble vos passions, c'est qu'ils se souviennent; une seule chose mérite l'attention des âmes avancées dans la connaissance du vrai : la manifestation de la pensée éternelle dans les œuvres de la création.

Pour eux nous redisons sans cesse l'hymne que chante chaque atome de l'immense univers ; nos inspirations leur révèlent les merveilles infinies de la puissance du Très-Haut.

Malgré notre affection, il nous est impossible de franchir les obstacles que vous mettez trop souvent entre vous et les esprits qui vous sont dévoués. Quand vous aurez étudié et médité sur les lois du spiritisme, vous comprendrez que les passions élèvent une barrière infranchissable pour les plus avancés d'entre nous.

Si parfois nos voix se font entendre dans vos âmes, ne leur imposez plus silence, écoutez-les, leur douceur calmera vos tristesses, leurs accents vous rendront le courage et la foi.

Que ceux qui écrivent sous notre influence ne se lassent point de répandre la semence de vérité, nous exigeons d'eux un dévouement absolu à la cause et si la moisson leur semble tardive, son abondance surpassera toutes prévisions.

Le découragement ne doit pas les arrêter dans leur tâche ; s'ils ne peuvent jouir des fruits de leurs travaux, dégagés de leurs liens mortels, ils apprécieront les progrès de l'humanité terrestre ; le souvenir des difficultés vaincues sera pour eux une source de consolations.

Dans quelque temps les preuves matérielles de notre existence seront plus fréquentes, mais ne croyez pas que les effets physiques, obtenus par quelques médiums, suffisent seuls à l'avancement moral de vos frères ; l'homme ne s'améliore qu'en se soumettant aux exhortations salutaires, et la lecture suivie de bons ouvrages est le moyen puissant de se rendre heureux et bon.

Celui qui a mission d'enseigner par la parole écrite, doit savoir qu'il faut souvent à la science humaine de nombreuses années d'étude et de travail pour arriver à la découverte d'une vérité ; de même dans l'ordre moral, il faut à la pensée religieuse de longs siècles de prières et de méditations pour éclairer l'esprit humain d'un rayon de lumière, gage de son immortelle destinée.

Ecrivez donc sans crainte, amis ; partagez entre tous vos frères les dons qui vous sont accordés par vos guides bienveillants ; dans le cours de votre vie, n'auriez vous consolé qu'une seule âme, n'auriez-vous fait renaître l'es-

poir que dans un cœur désolé, vous auriez grandement mérité que ce souvenir allège vos douleurs; votre foi en nous n'aura pas été vaine.

Médium H. P.

Monsieur FRANCK, *médium*, a toujours reçu gracieusement à ses séances du dimanche, rue Milton, 14, les personnes que notre société lui adressait; il a, pour elles, obtenu des choses convaincantes.

Le groupe de M. Franck est fermé jusqu'au mois de septembre, époque à laquelle il reprendra ses réceptions du dimanche; il regretterait que ses F. E. S. se fussent dérangés pendant son absence pour venir rue Milton.

CÉRÉMONIE SPIRITE

Chaque jour s'impose de plus en plus la nécessité d'arriver à la séparation de l'Église et de l'État, dit un journal de Reims.

De tous côtés, on remarque une tendance, même chez les personnes imbues d'idées religieuses, à se passer du ministère du prêtre.

Dimanche dernier quelques membres de l'*Union spirite de Reims*, assistés de leur président, M. Sohier, se réunissaient chez un des leurs, M. Loudat, rue de Metz, 29. Ils avaient à procéder à la réception de deux nouveau-nés dans la grande famille humaine.

Dans une chaude allocution, M. le président de l'*Union spirite* a fait ressortir le devoir incombant de droit aux parents, sans oublier les liens de solidarité qui forment la base de la doctrine spirite par l'application des principes d'amour, de charité et de fraternité qui doivent exister entre tous les membres de la société universelle.

L'*Avenir de l'Est* du 20 avril 1887, contient l'article suivant :

Lundi, 18 avril, l'*Union spirite de Reims* conduisait au cimetière du sud, pour y être inhumé, le corps de M. Dreptin, Narcisse, décédé subitement le samedi 16 courant, en son domicile, rue du Champ-de-Mars, 38.

Il y avait là un bel exemple de fraternité, le défunt n'appartenait pas à la société. Mais, ému par la situation malheureuse de la famille, M. Sohier, président de l'*Union spirite* avait accordé la faculté d'avoirs recours à l'association qui avait pris à sa charge les frais nécessités par cette inhumation.

Au cimetière, plusieurs discours furent prononcés. Le secrétaire de l'*Union* fit ressortir l'esprit de domination exercé par le clergé, surtout en matière de religion; faisant un appel à la raison, il ajouta : « Nous avons tous le droit de penser librement et de croire ce que notre conscience nous dit être la vérité; si nous pouvons, aujourd'hui, user de ce droit, nous le devons aux bienfaits de l'instruction qui a supprimé en partie l'obscurantisme dont l'Église enveloppait naguère encore notre pays tout entier. Laissons donc agir la raison et avec l'aide des faits qui surgissent à chaque instant de notre courte existence, elle nous facilitera le moyen de maintenir parmi nous le droit de penser, et par l'étude des résultats obtenus nous arriverons forcément à la vérité.

M. Maeder, spirite et médium bien connu, ex-garde républicain, bonnes recommandations, ex-employé, 3, avenue de la République, demande une place de concierge dans une bonne maison. M. Maeder représente bien; c'est un homme probe et sérieux. Lui écrire, 21, rue Neuve-Popincourt, Paris.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris— Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30ᵉ Année | Nº 16 | 15 Aout 1887.

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

LE MAGNÉTISME ANIMAL

Par Alfred Binet et Ch. Féré.

Les questions touchant à la psychologie s'imposent chaque jour davantage à l'examen des savants même les plus sceptiques; même ceux qui ne voient dans l'homme que la matière s'attachent avec une louable ardeur à l'étude des phénomènes psychiques, s'efforçant de dégager les conditions de leurs manifestations; et leurs expériences portent soit sur des sujets sains, soit sur des personnes atteintes de certaines maladies nerveuses chez lesquelles ces phénomènes paraissent plus facilement observables.

Les travaux récents sur l'hypnotisme et la suggestion mentale révèlent cette préoccupation des savants. On n'ose pas, comme autrefois, poser des bornes à la puissance de la nature, et déclarer impossible l'existence de certains faits, parce qu'ils sont en contradiction avec les données connues de la science. Non, le temps n'est plus de ces négations *a priori:* la science en progressant s'est faite plus impartiale. Elle a compris que son premier devoir était d'observer, et de faire connaître franchement et sans arrière-pensée le résultat de ses observations. Nous avons la ferme conviction qu'avec cette nouvelle méthode qui répudie heureusement les anciens partis-pris des écoles et des académies, on arrivera à démontrer d'une façon irréfutable l'existence de l'âme et son influence régulatrice sur le mécanisme corporel. Et ce sera là un grand pas de fait; car lorsqu'on aura appris par des expériences poursuivies avec toute la compétence désirable que les phénomènes psychiques sont dus à l'intervention d'une cause distincte et indépendante, dans une certaine mesure, de la matière formant les organes, alors le temps du scepticisme sera passé, et nous entrerons dans une ère de travaux féconds dont les résultats auront la plus heureuse influence sur l'avancement intellectuel et moral de l'humanité tout entière.

Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture de l'ouvrage de

MM. Binet et Féré intitulé : *Le magnétisme animal.* C'est une œuvre de scrupuleuse observation où sont méthodiquement résumées les études et les expériences poursuivies à l'hospice de la Salpêtrière par M. Charcot et ses élèves sur les hystéro-épileptiques. Les auteurs nous tracent un tableau saisissant des phénomènes vraiment extraordinaires et peu connus jusqu'à ces derniers temps, qui accompagnent divers troubles dans les fonctions du système nerveux.

L'ouvrage est divisé en quatorze chapitres. Les trois premiers traitent de l'histoire du magnétisme animal. Ils contiennent une analyse succincte des travaux de Mesmer, Puységur, Deleuze, du Potet. Ils nous retracent les péripéties mouvementées de la célèbre discussion entre les partisans du magnétisme et l'Académie royale de médecine, discussion qui fut close par le fameux rapport de Dubois-d'Amiens, dont nous demandons la permission de reproduire la conclusion pour donner à nos lecteurs une idée des erreurs dans lesquelles peuvent tomber les corps savants, même les plus éminents, lorsqu'ils ont le malheur de se laisser guider dans leurs appréciations par des idées préconçues (page 33). « Ces faits vous sont tous connus, dit le rappor- « teur en terminant. Vous savez comme nous qu'ils ne sont rien moins que « concluants en faveur de la doctrine du magnétisme animal; et qu'ils ne « peuvent avoir rien de commun soit avec la physiologie, soit avec la thé- « rapeutique.

« Aurions-nous trouvé autre chose dans des faits plus nombreux, plus « variés, et fournis par d'autres magnétiseurs? C'est ce que nous ne cher- « chons pas à décider; mais ce qu'il y a de bien avéré, c'est que s'il existe « en effet aujourd'hui d'autres magnétiseurs, ils n'ont pas osé se produire « au grand jour, ils n'ont pas osé accepter la sanction ou la réprobation « académique ».

Nos auteurs sont loin d'approuver cette sorte de fin de non-recevoir opposée aux magnétiseurs, car ils ajoutent fort judicieusement à titre de conclusion : « A notre avis, ce rapport ne prouvait pas grand'chose. Quelles conclusions générales pouvait-on tirer d'expériences négatives faites seulement sur deux somnambules? » Nous sommes heureux de constater que deux savants, de la valeur de MM. Binet et Féré, n'hésitent pas à élever la voix pour condamner cette outrecuidante légèreté avec laquelle une corporation qui avait la prétention de diriger le mouvement scientifique se prononçait irrévocablement sur une question qu'elle avait à peine effleurée.

Quoi qu'il en soit, le magnétisme était loin d'être enterré par les conclusions du rapport académique. Des expérimentateurs modestes continuèrent à endormir des somnambules qui, en dépit de l'Académie et des docteurs, ne laissèrent pas que de faire preuve parfois d'une merveilleuse lucidité.

De nos jours le même phénomène s'est reproduit à l'égard du spiritisme. Malgré les sarcasmes des sceptiques et les dédains des savants officiels, les tables ont continué de tourner, les crayons et les plumes ont marché sous l'influence des esprits, et nous ont donné un corps de doctrine admirable et révélé l'existence de lois inconnues dont l'étude finira par s'imposer même aux esprits les plus réfractaires à toute idée de progrès.

Dans le troisième chapitre les auteurs poursuivent l'historique du magnétisme en nous faisant assister au expériences du chirurgien anglais Braid, qui le premier provoqua le sommeil magnétique par fixation du regard sur un objet brillant et désigna ce sommeil particulier, dû à une modification dans l'état du système nerveux, sous le nom d'*hypnotisme* qui, dans les expériences modernes, a à peu près remplacé l'ancienne dénomination de *sommeil magnétique*. Nous ne sommes pas éloigné de croire que ce changement de nom est peut-être dû à un sentiment de déférence de nos savants contemporains pour leurs prédécesseurs de l'Académie des sciences et de médecine qui avaient, comme nous l'avons vu, manifesté tant de répugnance pour le magnétisme. En baptisant le phénomène d'un nom nouveau, on espérait peut-être faire oublier qu'il s'agissait absolument de la même chose.

Braid s'occupa spécialement d'appliquer l'hypnotisme à la thérapeutique. Parmi les observations qu'il nous a laissées, il relate de nombreuses guérisons de maladies nerveuses, telles que vices de l'œil, tic douloureux, céphalalgies d'origine nerveuse, palpitations, intermittences cardiaques, épilepsie, paralysies, convulsions, affections de la peau, rhumatismes, etc. Les auteurs, quoique persuadés que Braid s'est laissé abuser plus d'une fois, n'en reconnaissent pas moins qu'il a eu le mérite de faire de la thérapeutique hypnotique assez méthodiquement » (page 51, *in fine*).

Mais le discrédit jeté sur le magnétisme par les conclusions du rapport de Dubois était si considérable que, même après les travaux de Braid, les savants refusèrent de s'en occuper, bien que le chirurgien anglais se fût attaché à démontrer que le magnétisme animal est un *phénomène naturel*, un *état nerveux* qui *se produit à l'aide de procédés connus*. Il faut arriver à l'année 1878 et aux travaux de l'École de la Salpêtrière pour voir l'hypnotisme soumis à un examen méthodique et dégagé de l'auréole de merveilleux qui l'enveloppait jusqu'alors et tenait les savants éloignés de son étude. C'est à M. Charcot et à ses élèves que sont dues les expériences remarquables qui ont jeté un jour tout nouveau sur cette branche de connaissances psychologiques.

Nous demandons la permission de reproduire quelques-unes des conclusions du résumé historique du travail que nous analysons. Nous y verrons dans quel esprit ont été conduites les observations de Charcot et de ses

élèves, et nous pourrons en tirer quelques déductions utiles pour l'étude de la seconde partie de l'ouvrage qui contient la description détaillée des expériences de la Salpêtrière. Voici donc comment les auteurs s'expriment à la page 59 : « L'histoire du magnétisme animal nous a démontré que si l'existence du sommeil nerveux et des phénomènes variés qui s'y rattachent a été mise en doute jusqu'à ces dernières années, c'est principalement parce que les expérimentateurs avaient manqué de méthode et s'étaient attachés surtout à l'étude des phénomènes psychiques les plus complexes. Or ces phénomènes manquent souvent de caractères matériels qui les mettent hors de contestation. Comme les preuves faisaient défaut à l'appui de ces manifestations extraordinaires, on en concluait tout de suite que l'ensemble était au moins hypothétique, pour ne pas dire faux.

Les discussions et les doutes auraient pu se perpétuer indéfiniment si on n'avait trouvé un moyen de faire intervenir des faits matériels sur lesquels les interprétations discordantes deviendraient impossibles. Ces faits matériels ne devaient pas être découverts tout d'abord dans le domaine des phénomènes complexes qui avaient frappé l'attention des premiers expérimentateurs... » Et plus loin : « Bref, la méthode qui a renouvelé l'hypnotisme se résume en ces mots : production de symptômes matériels donnant en quelque sorte une démonstration anatomique de la réalité d'un état particulier du système nerveux. Ce n'est, du reste, que l'application de la règle de Descartes : procéder du simple au composé. Un siècle de divagations insensées et de discussions stériles s'est passé avant qu'on en vînt là. »

Nous ne saurions trop approuver la sagesse de ces paroles. Oui, il faut de la méthode dans l'étude des phénomènes nouveaux. Mais aussi, que les auteurs nous permettent de leur dire, lorsque cette méthode est appliquée rigoureusement, et que le résultat des études paraît acquis matériellement, il ne faudrait pas le repousser parce qu'il a révélé la réalité de forces ou d'actions occultes dont l'existence était restée jusque-là problématique. Ainsi lorsqu'un savant tel que W. Crookes provoque à l'aide d'un médium l'apparition de formes matérialisées qui ont été *photographiées* et dont la vue ne peut, par conséquent, être mise sur le compte de l'hallucination, il n'est pas scientifiquement correct de refuser d'étudier ces phénomènes, sous prétexte qu'ils sortent du domaine de la réalité objective. C'est pourtant la conduite qu'ont tenue les savants officiels à l'égard des phénomènes spirites. Et cependant les esprits, dans leurs manifestations, avaient procédé selon la formule, du simple au composé. Ils se révélèrent d'abord par les coups frappés, des déplacements d'objets matériels; ensuite ils ont agi sur les médiums pous les faire écrire, ils se sont montrés sous forme d'apparitions fluidiques et les savants n'en ont pas moins persisté dans leurs dé-

dains en traitant les prétendus médiums de fourbes ou d'hallucinés. Selon l'expression de Victor Hugo, « en évitant le phénomène spirite, en lui faisant banqueroute, ils ont fait banqueroute à la vérité ».

Heureusement que dans ces derniers temps un certain nombre d'esprits judicieux, soit en France, soit à l'étranger, ont compris qu'il était juste de faire enfin pour le spiritisme ce que Charcot a fait pour le magnétisme, c'est-à-dire de l'étudier froidement et méthodiquement et d'accepter, quels qu'ils soient, et malgré leur étrangeté, les faits que cette étude viendrait révéler. Nous attendons avec confiance le résultat des travaux en cours d'exécution, fermement persuadé que la grande vérité du XIX[e] siècle, la *communication entre les vivants et les morts*, sortira victorieuse des expériences nouvelles instituées par ces chercheurs aussi courageux que scientifiquement désintéressés.

Voyons maintenant à résumer aussi clairement que possible le résultat des constatations faites par Charcot et ses élèves à l'École de la Salpêtrière sur les hystéro-épileptiques en traitement dans cet hospice. Elles sont développées longuement à partir du chapitre IV, et forment à proprement parler le corps de l'ouvrage que nous analysons.

Chez certaines femmes hystériques, il se produit, à la suite d'excitations sensorielles, des phénomènes singuliers dont la description est donnée par les auteurs avec une parfaite compétence. Ainsi il suffit de faire fixer brusquement une lumière éclatante à une de ces malades qui se trouve dans les conditions voulues pour la faire tomber immédiatement en catalepsie. Toute excitation visuelle d'une forte intensité produit le même effet : par exemple l'incandescence subite d'une lampe au magnésium, l'action de regarder le soleil en face, l'introduction brusque de la lumière solaire dans une chambre obscure, etc. Un bruit intense comme celui du tamtam ou du gong chinois, un violent coup de sifflet, amènent également la catalepsie. Cette modification de l'état nerveux peut être obtenue par une excitation sensorielle modérée, à la condition qu'elle soit suffisamment prolongée. Braid endormait ses sujets en leur faisant fixer le regard pendant quelque temps sur un objet peu lumineux ou même obscur, tenu de préférence près des yeux et un peu en haut. Lorsque le sujet est suffisamment entraîné, des attouchements légers, des passes faites sur les diverses parties du corps, l'action de la chaleur et de l'aimant le plongent dans l'état cataleptique.

Le sommeil hypnotique est également provoqué par action psychique ; ainsi le célèbre magnétiseur Faria amenait le sommeil magnétique par intimidation. Son procédé consistait à dire au sujet d'une voix impérieuse : « dormez ! » et le sommeil survenait aussitôt. Les auteurs nous apprennent qu'ils ont endormi plusieurs malades par persuasion en leur affirmant dou-

cement que leur tête s'alourdit, que les muscles se détendent, que le sommeil les envahit, qu'elles ne voient plus, qu'elles n'entendent plus, etc., etc. Ces procédés de douceur réussissent parfaitement chez les sujets qui ont déjà été endormis par d'autres procédés.

Après nous avoir montré comment se produit l'hypnose, les auteurs nous décrivent les différentes périodes de cet état nerveux, en insistant sur les symptômes qui caractérisent chacune d'elles. Il y a trois stades ou modifications bien tranchées dans ce qu'ils appellent la grande hypnose : la léthargie, la catalepsie et le somnambulisme provoqué. Sans reproduire la description détaillée qu'ils nous en donnent, nous allons cependant esquisser sommairement les principaux caractères de chacun de ces états, dont la connaissance pourra avoir quelque utilité pour nos lecteurs. « Dans la catalepsie, nous disent MM. Binet et Ferré, la malade paraît dormir du sommeil le plus profond ; les yeux sont clos ou demi-clos, les paupières frémissantes ; la figure est impassible et n'exprime rien. Le corps est complètement affaissé, les membres sont pendants et flasques, et quand, après les avoir soulevés, on les abandonne, ils retombent lourdement. Le caractère distinctif de l'état léthargique consiste dans l'hyperexcitabilité neuro-musculaire observée et décrite par Charcot ; si on excite mécaniquement les muscles ou les nerfs qui commandent leurs mouvements, il se produit une contracture correspondante qui dure plus ou moins de temps, selon l'intensité de l'excitation ».

« Le trait le plus saillant de l'état cataleptique, c'est l'immobilité. Le sujet garde toutes les attitudes que l'on imprime à ses membres et à son corps. Les membres soulevés ou fléchis par l'observateur présentent une grande légèreté, ils ne sont le siège d'aucune résistance. Les yeux sont largement ouverts, le regard est fixe, la physionomie impassible. Cet ensemble de phénomènes donne au sujet un aspect qu'il suffit de voir une fois pour ne jamais l'oublier ».

Le somnambulisme provoqué diffère essentiellement des états cataleptique et léthargique, en ce que les sens complètement éteints dans la léthargie, à peine réveillés dans la catalepsie, sont au contraire ici dans un état d'exaltation extraordinaire. Le tact, la vue, l'ouïe et l'odorat sont doublés dans beaucoup de cas. — Chez certains sujets, ces divers états de l'hypnose peuvent être substitués les uns aux autres ; ainsi, si on soulève les paupières du léthargique, on le fait entrer en catalepsie. On substitue l'état somnambulique aux états léthargique et cataleptique en pratiquant une légère friction sur le vertex ou sommet de la tête. On peut aussi par ce moyen faire succéder le sommeil somnambulique au sommeil naturel et normal. — Enfin on rencontre chez certains sujets des zones dites *hypnogènes*

qu'il suffit d'exciter pour provoquer, modifier et même supprimer le sommeil hypnotique.

Tels sont, brièvement résumés, les caractères les plus tranchés à l'aide desquels on peut distinguer les diverses périodes de l'état hypnotique. Mais ce qu'il y a de plus frappant dans cette modification de l'état nerveux, c'est une aptitude spéciale aux suggestions et aux hallucinations provoquées, aptitude qui se développe par la répétition fréquente des expériences sur le même sujet. Nous tenons à arrêter quelques instants l'attention de nos lecteurs sur ces phénomènes étranges qui sont le trait saillant et caractéristique de l'hypnose.

Mais auparavant nous désirons, en raison même de la *gravité psychologique* des phénomènes que nous allons décrire, examiner une question pour ainsi dire préjudicielle, à savoir si toute personne est sujette à devenir hypnotique et à tomber en sommeil somnambulique sous l'action des procédés mis ordinairement en œuvre, ou bien si l'hypnose n'est qu'un état pathologique consécutif à l'hystérie, qui ne saurait se produire en dehors de cette affection du système nerveux. Nos auteurs posent la question dans les termes suivants (page 71) : « Tout individu est-il susceptible d'être endormi artificiellement par les procédés que nous avons exposés en masse ? Ou bien faut-il. pour obtenir ce résultat, que le sujet soit prédisposé par un état morbide ? » — Et voici la réponse qu'ils donnent : « Nous admettons volontiers que sur un sujet quelconque, en répétant, en variant et en prolongeant suffisamment les tentatives, on peut produire un sommeil artificiel, puisqu'on peut provoquer la fatigue. »— Les auteurs ne se prononcent pas d'une façon aussi affirmative sur le point de savoir si tout sommeil provoqué est un sommeil somnambulique, et si, par conséquent, le sujet ainsi endormi présente les mêmes symptômes que l'individu en état d'hypnotisme. Il eût été, ce nous semble, intéressant de pratiquer des expériences sur des personnes saines, et non atteintes d'hystérie. On aurait été ainsi à même de décider si les phénomènes hypnotiques consistent toujours dans un trouble ou un fonctionnement anormal du système nerveux. On comprendra que cette question a une importance réelle au point de vue des anciennes observations magnétiques. En effet, il y aurait un intérêt puissant à rechercher si les faits de lucidité somnambulique, attestés par une foule de personnes dignes de foi, se sont produits chez des sujets sains et non atteints d'affections nerveuses, et des recherches dirigées dans ce sens il pourrait peut-être résulter la preuve que les phénomènes dont nous parlons, tels que vue à distance, transposition des sens, sagacité curative, sont le résultat d'un état *physiologique* particulier qui n'est pas essentiellement dû à des causes morbides. Il y a là tout un côté encore obscur des phénomènes hyp-

notiques; espérons que la science tiendra à honneur d'y porter la lumière.

Il est peu de lecteurs qui n'aient entendu parler de la suggestion et n'aient été captivés par quelques-uns des récits merveilleux qu'en ont fait les journaux dans ces derniers temps. Mais ce que tous ne savent pas aussi bien peut-être, c'est ce qu'on entend par le mot *suggestion*. Voici la définition qu'en donnent nos auteurs : « La suggestion est une opération qu produit un effet quelconque sur un sujet en passant par son intelligence ». - Cette définition est suffisamment compréhensive pour englober tous les genres de suggestion qui comptent « autant de formes qu'il y a de moyens d'entrer en rapports avec une autre personne». Ainsi on peut suggestionner par la parole, par l'écriture, par le geste. On peut dire à un sujet convenablement entraîné : « il y a un serpent à vos pieds, » et immédiatement il verra un serpent, et il témoignera par ses mouvements et son attitude de l'horreur que lui inspire la vue du reptile hallucinatoire. L'effet serait le même si on écrivait cette affirmation et si on faisait passer l'écrit sous les yeux du patient. La suggestion par geste résulterait d'un mouvement ondulatoire fait avec le doigt qui donnerait à l'hypnotisé l'idée d'un serpent se roulant à ses pieds.

Toutes sortes d'hallucinations peuvent être provoquées par suggestion : on peut faire apparaître devant le somnambule une série de figures bizarres, de monstres, de choses repoussantes ou au contraire des tableaux représentant des paysages riants, des côteaux ombragés et pittoresques, des figures d'hommes et de femmes d'une beauté et d'une pureté incomparables, et à chaque changement de tableau, l'attitude et la physisnomie du sujet se modifient et expriment les émotions diverses qui affectent son intelligence. On peut même par suggestion cacher telle ou telle personne de la société qui sera invisible pour l'hypnotisé à son réveil bien qu'il continue d'ailleurs à jouir, pour tout le reste, de son sens visuel. Enfin la suggestion peut aller jusqu'à paralyser ou anesthésier tel membre ou tel sens. Ainsi on dira au malade : « à votre réveil vous ne pourrez plus remuer votre bras droit parce qu'il est paralysé ». Et en effet le membre désigné présente tous les caractères extérieurs de la paralysie, il devient immobile et inerte; si on le soulève, il retombe de lui-même et offre tous les symptômes de flaccidité qui accompagnent cette sorte d'affection. La paralysie suggérée peut durer un jour et même davantage. Il suffira de dire au patient en état de somnambulisme qu'à son réveil il n'entendra plus tel bruit intense, par exemple celui d'un gong chinois qui ordinairement le fait entrer en catalepsie, et effectivement on aura beau frapper violemment cet instrument à côté de son oreille, il ne manifestera par aucun geste ou aucune expression de physio-

nomie que le sens de l'ouïe ait été affecté. — On peut enfin suggestionner un acte ou une démarche pour une époque assez éloignée; par exemple ordonner au sujet d'aller dans trois mois, aux jour et heure fixés, rendre visite à une personne qu'il connaît à peine, et très exactement aux jour et heure convenus, il fera cette visite, paraissant tout étonné d'une démarche dont il ne peut s'expliquer le motif. La suggestion va même jusqu'à produire des effets physiques apparents sur les tissus du corps. Ainsi on suggère à une hypnotique qu'on lui pose un vésicatoire alors qu'on ne met sur sa peau qu'un morceau de chiffon de toile blanche, et après l'avoir soumise à une observation rigoureuse, on constate qu'au bout d'un certain temps il s'est produit une véritable vésication en tout semblable à celle occasionnée par une application de poudre de cantharides. En 1840, un médecin italien du nom de Préjalmini, avait obtenu avec une somnambule une vésication en appliquant sur la peau saine un morceau de papier sur lequel il avait écrit l'ordonnance d'un vésicatoire. (Voir la note de la page 146.)

Il résulte des expériences que nous venons d'énumérer, que par la suggestion, l'opérateur peut exercer un pouvoir à peu près illimité soit sur l'intelligence, soit sur le corps même du sujet en expérience. D'où vient ce pouvoir, et dans quelles conditions s'exerce-t-il? Quel est en d'autres termes, le mécanisme de ces phénomènes étranges ?

Reproduisons d'abord la réponse que les auteurs donnent à cette question, et nous essaierons après de la contrôler avec les données du spiritisme. MM. Binet et Féré commencent par établir une comparaison entre les résultats obtenus par les procédés d'excitation physique et ce qu'ils appellent le procédé de *l'idéation*. Ils nous disent que lorsqu'on provoque une contracture ou une paralysie soit en exerçant une percussion sur les masses musculaires ou en appliquant sur le crâne un diapason en vibration, l'esprit du sujet semble rester étranger à ce phénomène; tandis que lorsqu'on procède par voie de suggestion, en disant au sujet : « votre bras se fléchit, il devient dur, » ou bien : « votre bras se paralyse, il devient flasque, » la contracture ou la paralysie sont de nature psychique parce que l'injonction de l'opérateur ne produit le phénomène qu'en passant à travers l'intelligence de l'opéré, et les auteurs concluent en reconnaissant que la théorie de la suggestion rajeunit la vieille question philosophique « de l'action du moral sur le physique ».

Mais tout en posant en principe cette action psychique qui se transmet de l'intelligence au corps, la théorie ne nous dit pas comment s'opère cette transmission : les auteurs la constatent, mais ne l'expliquent pas. Il nous semble que ce défaut d'explications provient de ce que dans la description des phénomènes on laisse de côté deux facteurs d'une importance capitale, le périsprit et l'âme. Essayons de jeter un peu de lumière sur cette question

encore si obscure en faisant appel aux connaissances que nous a révélées la doctrine spirite.

L'âme, nous disent les esprits, et avec eux Allan Kardec, leur judicieux interprète, est le principe qui anime le corps. C'est elle qui l'a formé en s'aidant du périsprit, c'est elle qui le dirige pendant la vie, règle ses mouvements, pourvoit à sa nutrition et à l'entretien des tissus à l'aide du fluide périsprital. Celui-ci circule dans les nerfs, et il est la cause productrice de ce que les physiologistes nomment *influx* ou *force neurique;* sorte d'excitation intermittente qui permet au système nerveux de mettre toute la machine en mouvement. Le périsprit lié au système nerveux est en communication constante avec l'âme, et c'est par son intermédiaire que celle-ci peut veiller à la conservation de son organisme corporel. C'est dire que le périsprit n'est pas un fluide inerte; bien au contraire, il jouit d'une activité propre, et cette activité est entretenue incessamment par la présence et l'action de forces qui circulent du corps au périsprit et de celui-ci à l'âme. L'âme ou esprit dirigeant est le foyer central où vont aboutir toutes ces forces qui lui portent à tout instant l'impression de ce qui se passe soit dans le corps, soit dans l'organe périsprital; et ces forces ont des foyers secondaires soit dans le cerveau, soit dans les autres centres nerveux. Une partie d'entre elles s'introduisent dans le corps par l'organe des sens, auxquels elles apportent l'impression du monde extérieur. D'autres se dégagent au cours des réactions intra-organiques et toutes se donnent rendez-vous dans le cerveau où elles s'emmagasinent sous forme d'images susceptibles d'être évoquées par l'acte de la mémoire. Quelques-unes d'entre elles, les moins matérielles, vont se classer dans le périsprit où elles constituent *la mémoire périspritale.* C'est elle qui permet à l'âme, après avoir été séparée du corps, de se souvenir de ce qu'elle a fait soit dans sa dernière existence, soit dans les précédentes. Enfin, durant l'incarnation, les forces périspritales en contact avec l'âme lui donnent la notion du monde extérieur, et de l'état présent de ses organes périsprital et corporel.

Cela étant bien compris et étant donné cette circulation constante de forces du corps à l'âme, en passant par le cerveau et le périsprit, tâchons d'en faire l'application aux phénomènes de l'hypnotisme.

Lorsqu'on provoque une impression violente sur l'un des sens, soit la vue, soit l'ouïe, soit le tact, les forces dégagées par cette action brusque pénètrent dans le système nerveux; de là, la vibration se propage dans le fluide périsprital, et chasse vers l'âme les forces ou partie des forces qui résidaient dans cet organe fluidique. Alors il se produit une sorte de vide dans le champ de la conscience, ce que les auteurs appellent l'*inertie mentale*, et toutes forces venues du dehors pourront s'implanter dans le système nerveux

et le périsprit et y jouer le rôle, y accomplir la fonction répartie auparavant aux forces qui appartenaient en propre au sujet, et qui ont reflué vers l'âme sous l'action de la vibration brusque, occasionnée par les moyens physiques dont nous venons de parler.

Lorsque les phénomènes s'accomplissent à la suite d'une suggestion, les mêmes faits se produisent, seulement la vibration occasionnée intéresse plus particulièrement les organes cérébraux qui sont le siège de l'intelligence. Les cases où réside la force psychique se vident; cette force remonte vers l'âme, et elle est remplacée par celle venant de l'opérateur qui agit sur le fluide périsprital et sur les nerfs pour produire les actes et les mouvements ordonnés. Quand une hallucination se produit, ce sont ces forces qui, par un acte de la volonté du magnétiseur, se groupent en images représentant l'objet de l'hallucination, et ces images, entrant dans le cerveau et dans le périsprit, y portent la conviction de leur réalité, parce que l'âme n'est plus en mesure de faire agir ses forces propres pour contrôler l'exactitude ou la fausseté de l'image.

En un mot, et pour nous résumer, les phénomènes hypnotiques sont dus, selon nous, à ce fait que par suite d'une brusque secousse imprimée aux forces résidant dans le périsprit et dans le système nerveux, ces forces se condensent autour de l'âme et celle-ci est momentanément privée de la direction des mouvements de son corps qui devient alors le jouet de toutes les impressions venues du dehors.

Cette explication, que nous soumettons à l'appréciation de nos lecteurs, rend compte dans une mesure satisfaisante des rêves survenus pendant le sommeil naturel que nos auteurs assimilent souvent au sommeil magnétique qui n'en serait qu'une modification, un dérivé. Par suite de la condensation des forces nerveuses et périspritales autour de l'âme, condensation qui lui permet de rayonner au loin, de relâcher en quelque sorte les liens qui l'attachent au corps, le champ nerveux devient libre pour toutes les impressions qui s'y photographient, pour ainsi dire, pendant le sommeil; mais ces impressions ne durent pas longtemps, parce que, au réveil, les forces normales de l'âme les chassent en les remplaçant soit dans le système nerveux, soit dans le périsprit.

Nous désirons que ces quelques explications, que nous donnons simplement pour essayer une théorie des phénomènes hypnotiques, soient méditées par nos lecteurs. Ils y trouveront peut-être la solution de ces questions que les auteurs du livre que nous analysons ont reconnu dans plusieurs passages n'avoir pas été donnée d'une façon satisfaisante. — Quoi qu'il en soit, de la façon dont ils commentent et cherchent à expliquer les faits et les expériences relatés dans leur ouvrage, nous croyons que tous les spirites ont

intérêt à le lire, parce qu'il présente une foule de données nouvelles sur les rapports de l'intelligence avec les organes corporels, de l'âme, en un mot, avec le corps; et c'est à ce titre que nous leur en recommandons tout spécialement la lecture. CÉPHAS.

CONFÉRENCE DE M. ALFRED REYBAUD

Le 5 juillet dernier, M. ALFRED REYBAUD a terminé par une conférence suivie d'expériences, faites dans le salon de notre Société scientifique d'études psychologiques, la campagne qu'il avait entreprise cet hiver pour divulguer et propager le MAGNÉTISME HUMAIN.

M. Alfred REYBAUD a réussi à intéresser assez pour qu'il lui ait été possible de faire une série de vingt-six conférences, dont sept dans notre salon et seize à la salle du boulevard des Capucines.

Il a su conserver là son auditoire jusqu'au 27 juin, malgré une température qui rendait la chaleur de la salle peu agréable. Elle n'était pas moindre le 5 juillet chez nous; cependant, le salon était rempli et personne n'est sorti avant la fin, la soirée n'a été terminée qu'à minuit moins quelques minutes.

Le 27 juin, M. Alfred REYBAUD avait résumé à la salle des Capucines, les quinze conférences qu'il avait données tous les lundis depuis le 28 février. (Nous avons inséré dans notre numéro du 1er juin seulement l'analyse de cette conférence que l'abondance des matières ne nous avait pas permis de donner plus tôt). Il avait rappelé que l'on doit entendre par MAGNÉTISME HUMAIN l'ensemble des phénomènes, des actions produites par un être humain sur lui-même quelquefois, mais le plus souvent sur son semblable, à l'aide d'un ensemble de moyens nombreux dont les principaux sont : le regard, les passes, les attouchements, etc.), moyens plus ou moins connus depuis fort longtemps, mais peu divulgués jusqu'à Mesmer, à qui on ne peut pas plus refuser le titre d'INVENTEUR du magnétisme qu'on ne refuse à Parmentier celui d'inventeur de la pomme de terre.

Le conférencier avait ensuite rappelé les travaux des continuateurs de Mesmer jusqu'à l'époque actuelle et montré combien est mauvais, illogique, le nom d'*hypnotisme*, que les médecins emploient aujourd'hui, et le moyen lui-même que ce mot a la prétention d'expliquer. Il avait montré que les médecins et les corps savants s'étaient si constamment moqués depuis *cent ans* des magnétiseurs et des phénomènes qu'ils produisaient, traitant les uns de charlatans et les autres de farces, de supercheries et d'impostures, qu'ils n'avaient pas pu, à de bien rares exceptions près, avoir le courage de dire

qu'ils font réellement du magnétisme aujourd'hui que les séances publiques de quelques expérimentateurs, habiles divulgateurs, ont attiré sur la question une attention telle qu'il ne leur a plus été possible de ne pas s'en occuper eux-mêmes, sous peine de rester par trop en arrière; que c'était cette fausse honte, que leur causait l'obligation de se servir aujourd'hui d'un moyen qu'ils avaient si longtemps tourné en ridicule, qui leur avait fait adopter ce nom illogique d'hypnotisme et qui le leur faisait conserver alors même que, abandonnant le procédé de Braid, l'inventeur du mot *neurohypnotisme* dont ils n'ont pris qu'une partie, ils en étaient forcément venus à prendre les procédés des magnétiseurs : la fixation du regard, les attouchements, les passes, etc.

Il avait clairement expliqué que l'hypnotisme n'est qu'une partie du magnétisme et pas la meilleure ; que les médecins ont eu le grand tort de ne pas vouloir, pendant cent ans, vérifier la réalité des phénomènes produits par les magnétiseurs, ce qui les avait privés d'un excellent moyen de guérison pour des cas dans lesquels tous les autres moyens avaient été impuissants ; que c'est aux magnétiseurs que les malades doivent bien réellement les guérisons obtenues aujourd'hui et qu'ils seraient encore plus souvent guéris si les médecins voulaient bien enfin s'occuper de la réalité de l'action du MAGNÉTISME HUMAIN, qui agit sans la nécessité du concours de la volonté du malade, concours nécessaire dans ce qu'ils appellent l'*hypnotisme*, mais impossible à obtenir de la part des enfants trop jeunes et de malades dans certains états soit physiques, soit psychiques.

Il s'était élevé avec force contre la prétention de certains médecins de faire interdire les expériences publiques comme nuisibles, montrant d'abord que les magnétiseurs n'ont jamais répandu la possibilité des suggestions criminelles, qu'ils connaissent cependant parfaitement; que ce sont les médecins seuls qui ont fait cela ; et disant ensuite que non seulement il ne faut pas interdire les expériences publiques, mais qu'il faudrait au contraire les encourager, car trop de personnes encore ne croient pas à la réalité des phénomènes produits; trop peu de médecins sont disposés à se servir de l'*hypnotisme* pour guérir les malades, soit par routine, n'admettant pas les choses nouvelles, soit par ignorance ou par manque des connaissances pratiques nécessaires ; une minorité incroyable de médecins admettant l'action magnétique.

Il avait ajouté qu'il faut au contraire une propagande active pour forcer la main aux médecins et les amener à étudier le MAGNÉTISME HUMAIN ; qu'alors seulement ils finiraient par reconnaître la réalité de son action et par s'en servir pour le soulagement et la guérison des malades, ce qui est grandement à souhaiter : que c'est pour qu'on arrive plus vite à ce résultat qu'il

a entrepris cette campagne de divulgation et de propagation avec l'espoir qu'il ne faudra pas cette fois cent ans, comme il a malheureusement fallu pour arriver à ce que les médecins (quelques médecins seulement), veulent bien admettre aujourd'hui.

Il avait terminé en montrant combien les médecins sont routiniers, réfractaires trop souvent aux idées nouvelles, et illogiques. En effet, après s'être moqués pendant cent ans des magnétiseurs et de leurs expériences, ils n'admettent pas que l'on doute aujourd'hui de la réalité des phénomènes qu'ils produisent eux mêmes, qui ne sont autres que ceux produits de tout temps par les magnétiseurs, et ils disent à ceux qui se permettent de douter qu'il n'y a qu'à leur répéter avec le philosophe anglais Dugald Stewart que ce scepticisme illimité est aussi bien enfant de l'*imbécillité* que la crédulité absolue. »

Voilà comment ces messieurs traitent aujourd'hui les personnes qui ne font, en définitive, en doutant encore, que ce qu'ils ont fait eux-mêmes pendant *cent ans.*

Le conférencier avait ajouté que les médecins disent trop naïvement qu'on doit admettre ce qu'ils disent et ce qu'ils font parce qu'ils montrent que « tous ces faits, si extraordinaires qu'ils paraissent, peuvent être réduits à leur *valeur scientifique* (ce qui n'empêche pas que ces messieurs ne s'entendent pas plus entre eux sur cette question que sur un trop grand nombre d'autres), car ils n'ont rien de commun avec les faits de double vue, de divination, de transmission de la pensée, de transposition des sens, et autres jongleries de la même espèce qui appartiennent au domaine du charlatanisme ».

Il avait montré que les médecins ne rencontrent aujourd'hui que l'incrédulité qu'ils ont manifestée si longtemps eux-mêmes pour tous les phénomènes magnétiques en général, et qu'ils expriment encore pour la divination, la double vue, la transmission de pensées que l'on constate cependant chaque jour davantage de la manière la plus indéniable et qu'ils seront bien obligés d'arriver à admettre aussi comme le reste.

Il avait terminé par des considérations qu'il a développées davantage chez nous en y abrégeant le résumé que je viens de faire de l'enseignement qui résulte de cette série de seize conférences.

Nous avons donné, dans notre numéro du 1er mars, le compte-rendu d'une conférence que M. Alfred Reybaud a faite le 15 février dans le salon de notre Société. Le 5 juillet il a rappelé qu'il s'est attaché à divulguer et à propager le magnétisme humain en vue de son utilité connue :

MOYEN THÉRAPEUTIQUE : direct; — par suggestion; à l'aide de la lucidité ; — MOYEN PÉDAGOGIQUE et d'orthopédie morale restreignant les penchants mauvais et développant les bons; — MOYEN ARTISTIQUE per-

mettant de donner au modèle l'attitude et l'expression désirées et de les leur faire conserver **longtemps**; — **MOYEN RELIGIEUX**, par la lucidité somnambulique, qui est l'affirmation du spiritualisme et la négation du matérialisme.

Le conférencier a rappelé les exemples de guérison obtenus par le MAGNÉTISME, et non par l'hypnotisme, qu'il avait déjà cités; il a dit de quel secours la graphologie peut être à l'éducateur pour connaître les tendances et les penchants des enfants, qu'il a, alors, mieux la possibilité de développer s'ils sont bons, de restreindre s'ils sont mauvais, par les procédés ordinaires de l'éducation dans l'immense majorité des cas; mais aussi, à l'occasion, à l'aide de la suggestion magnétique; il a montré des exemples de changement de personnalité se manifestant d'une manière caractéristique dans les changements de l'écriture de la personne qui lui prêtait son concours; puis il a montré la facilité de donner et de faire les poses, les attitudes et les expressions de physionomie; enfin il a montré, par un essai de lucidité somnambulique que l'âme seule, l'esprit, pouvait avoir connaissance, de choses parfaitement inconnues de la personne en somnambulisme, se passant fort loin et n'étant même pas encore arrivées.

A ce point, M. Alfred REYBAUD a indiqué la relation qui existe entre la lucidité somnambulique et la médiumnité et a exprimé les regrets qu'il a éprouvés de n'avoir pu commencer sa campagne plus tôt.

La question du MAGNÉTISME HUMAIN est si vaste et les expériences à montrer sont si nombreuses que le temps lui a manqué pour la développer aussi utilement qu'il aurait voulu pouvoir le faire et qu'il n'a pu que dire un mot de la médiumnité, ce qu'il a beaucoup regretté.

Il espère pouvoir recommencer sa campagne dès le début de la saison prochaine et la mener à meilleure fin. Peut-être fera-t-il deux séries de conférences : l'une théorique, développant largement la question à l'aide de quelques expériences seulement, l'autre expérimentale, montrant le plus de phénomènes possible, accompagnées de courtes explications. Peut-être réussira-t-il ainsi à contenter, non tout le monde, il sait que ce n'est guère possible, mais du moins un plus grand nombre de personnes.

Le conférencier rappelle qu'il tient beaucoup à ce qu'on n'oublie pas que c'est le MAGNÉTISME HUMAIN qu'il tient à faire connaître.

S'il fait toujours mention de son prénom c'est qu'il tient à ne pas être confondu avec d'autres personnes portant le même nom qui pourraient s'occuper de la question sans avoir les connaissances nécessaires.

LA RÉDACTION.

GOTOMO CONTRE TREMESCHINI

Je viens de lire dans la *Revue spirite* du 1er août l'article de M. Tremeschini, à mon adresse. Je ne répondrai pas *à ses amabilités*. A quoi bon d'ailleurs, puisqu'il déclare ne rien comprendre à ce que j'écris? J'aime mieux croire qu'il ne me lit pas. Eh bien, moi je le lis, et je le comprends. C'est un avantage que j'ai sur mon contradicteur, et j'en use en lui déclarant que, désirant clore cette discussion sur *la Personnalité divine*, je prends pour juge, entre lui et moi, une autorité que M. Tremeschini ne récusera point, celle de Gotomo, le sien, le Gotomo (ou *Gautama*) du *Code hiératique*, que ledit Tremeschini est en train de traduire du sanscrit depuis plusieurs années et dont il a bien voulu un jour me transcrire les premiers vers. Ces vers posent, en principe, la personnalité divine d'une façon tellement claire et affirmative qu'il faut rompre avec Gotomo pour avoir le droit de la nier. Je ne connais pas, il est vrai, le reste du poëme, mais il n'est pas possible de supposer que l'auteur, après avoir donné cette belle définition de l'*Être*, se donne à lui-même un démenti en démolissant les bases mêmes de sa conception. Car c'est bien une définition de l'*Être* que donne ici ce premier des Gautama. — Je dis le premier des Gautama, parce qu'il y a eu plusieurs personnages qui ont porté ce nom ou plutôt ce titre, donné aussi à Gakhya-Mouni, le dernier Bouddha.

Cela dit, comme je désire terminer une discussion qui m'est pénible et que je juge inutile pour la cause de la vérité, — j'ai dit d'ailleurs tout ce que j'avais à dire — je laisse la parole à M. Tremeschini, ou plutôt à Gotomo, déclarant que je suis complètement d'accord avec ce dernier et que je n'entends pas autrement que lui la vie de l'Univers et la Personnalité divine.

Il appartiendra à M. Tremeschini, s'il le juge à propos, de se mettre d'accord avec son maître.

Voici donc la note que je tiens de M. Tremeschini lui-même. Il y a de cela trois ou quatre ans, quand il n'avait sans doute traduit que ces premiers vers d'un poème qui en a, je crois, soixante. C'est Brahma lui-même qui parle. M. Tremeschini écrit « *Brohmo* », mais, peu importe! c'est toujours le *Dieu suprême* qui se définit lui-même, en s'adressant à son interprète, le brahmane *Gautama*, comme Jéhovah à Moïse, son prophète, chargé de transmettre ses commandements à son peuple. La situation est la même. C'est celle que prennent tous les révélateurs. Seulement, avec Gotomo, nous avons une conception de l'Univers tout autrement savante. Au lieu de s'affirmer simplement comme étant l'*Etre*, dans son infinité de temps et d'espace,

« *Ehéié asher Ehéié,* » l'*Etre qui sera éternellement ce qu'il est*, ce qui ne nous apprend pas grand'chose, si ce n'est l'explication de son nom de *Jéhovah* fort bien traduit par le mot « l'*Eternel* », le brahmane nous explique en une seule ligne la nature de l'*Etre suprême* et son rôle par rapport à l'Univers et aux autres êtres. Il est à la fois la vie, le mouvement et la Raison consciente de l'Univers.

Mais j'oublie de citer le passage en question. Le voici :

« *Je suis Atma, Raison-mouvement, qui contient l'atôme passif et n'a de limite ni dans le temps ni dans l'espace.* »

C'est là tout ce que je sais de ce petit poème qui sera précieux à connaître tout entier, si chacune de ses phrases contient autant de choses que celle-là, qui en est le début.

J'ignore comment M. Tremeschini traduit le mot *Atma*, qui, dans tous nos dictionnaires et chez tous les traducteurs connus de nous (Eugène Burnouf, Langlois, Max Muller, Foucaux, Emile Burnouf, Pictet de Genève, Barthélemy St-Hilaire, etc.), est rendu par le mot « *âme* », mais il me semble que c'est surtout dans le sens de *vie* et de *vie universelle* qu'il faut ici le prendre, comme s'il y avait « *paramatma* ». N'étant pas sanscrittiste, je ne prétends pas avoir une opinion sur ce point, mais lorsque j'entends le grand Être (*parapouroucha*), personnifié dans son nom de Brahma, qui est le premier de la triade brahmanique, dire de lui-même qu'il est *la vie*(*atma*), le *mouvement* et *la Raison*, il m'est impossible de ne pas voir en lui la qualité de personnalité divine. Je pourrais en effet me représenter l'âme comme vivante dans une entité *inconsciente* comme on pourrait le dire de notre planète en faisant abstraction de notre humanité, — qui est la conscience de cette terre que nous habitons et nous fournit les éléments de notre matérialité, — mais je ne puis le dire de l'Être *un et tout*, qu'il s'appelle, Brahma ou Brohmo, Jéhovah ou Javeh, alors qu'il me dit lui-même qu'il est *la Raison*, car le mot Raison veut dire intelligence consciente, intelligence qui se connaît, se possède et se réfléchit, qui pense, veut, agit, comme une personne morale, comme l'homme enfin, mais l'homme élevé à la plus haute puissance et embrassant tous les rapports.

Ces explications je les donne pour les lecteurs de *La Revue*, nullement pour M. Tremeschini qui ne les comprendra pas plus qu'il n'a compris mes explications précédentes. Je les donne par respect pour moi-même et pour rendre hommage à la vérité

CH. FAUVETY.

DEUX DERNIÈRES RÉPONSES

A M. VINCENT : Dans le numéro du 1er juillet M. Vincent me répond, je glisse sur le préambule et vais droit au fond :

Le *Banner of Light*, de Boston, fait dire à M. Wallace que : « Sa conviction « nettement délibérée est qu'il accepte la réalité des phénomènes dont il a « été personnellement témoin, et qu'ayant été relatés par une FOULE *d'ob-* « *servateurs compétents*, il déduit de ces comptes rendus la connexion maté- « rielle et *spirituelle* (?), évidente et étroite de la forme et du médium. »

Le même *Banner of Light*, prête à M. Wallace les autres opinions que reproduit M. Vincent dans son article, et ce dernier me permettra de lui faire remarquer qu'il s'en rapporte à des citations qui ont subi deux manipulations caractérisées : celle du *Banner of Light*, de l'éditeur de ce journal, puis la manipulation du traducteur (traditore) qui les a métamorphosées en français, toutes choses qui n'engagent pas le véritable chercheur à s'enquérir des hypothèses que les écrivains se plaisent à étaler dans le cours de leurs publications.

De quel M. *Wallace* entend-on parler? En Angleterre et en Amérique plusieurs personnes portent ce nom ; à coup sûr, le savant et respecté Russell Wallace n'est pas celui que cite M. Vincent. Quoi qu'il en soit, je le prie de ne point s'y tromper : S'il était prouvé (ce qui n'est pas), que M. Russell Wallace eût admis comme fondée l'hypothèse qu'une condensation et qu'une désagrégation instantanée d'une masse de molécules pesant 60 kilogrammes (poids moyen d'un corps humain), put se produire sans que cela apportât la ruine totale du quartier où le phénomène se fut opéré, s'il était prouvé que M. Wallace eût écrit une pareille énormité, et en cela, comme dirait M. Vincent, je suis en bonne compagnie, j'affirme que ni le dire de M. Wallace, ni l'autorité scientifique de ceux qui créent des chimies et des physiques particulières à chaque corps céleste, n'arriveront à faire accepter la puérile doctrine « *de la matière qui est plus ou moins matérielle,* « *et qui n'est même pas matière du tout.* »

Notre honorable adversaire a réponse à tout, accuse les autres de ne point répondre quand c'est lui qui échappe à la question tout en prétendant que *nous jouons sur les mots;* qu'il veuille bien se rappeler cette conclusion de la *Société atmique :*

« La seule méthode capable d'amener à la connaissance de la vérité est « celle qui a pour base *la précision et le raisonnement rigoureux.* »

L. VIGNON.

A M. TREMESCHINI : Les Atmistes n'ayant pu faire admettre générale-

ment, l'année dernière, que M. Crookes, en photographiant *Katie King* avait photographié une *illusion*, produite soi-disant, par un cas particulier de suggestion mentale, reviennent sur le sens des mots que j'employais pour établir la différence que je voyais — avec bien d'autres — entre l'état matériel de Katie King et l'état matériel de son médium.

M. Tremeschini se donne la peine, dans sa réponse à l'honorable M. Fauvety, de reprendre, à mon sujet, la rengaine de M. Vignon (1). Sa verve s'exerce également à propos des *molécules d'éther qui pénètrent l'âme*, des *manifestations plus ou moins matérielles*, etc. Mais nous pouvons faire observer à M. Tremeschini que les spirites ne sont pas les seuls à parler ainsi. Une femme d'une érudition profonde, Mme Clémence Royer, s'exprimait, dernièrement, en ces termes, au sujet de la matière, de l'éther et de l'âme (2) : « La matière, c'est-à-dire la substance pesante peut donc ne pas différer « essentiellement de l'éther ou de la substance impondérable ; et comme « nous connaissons plusieurs états de la matière, il peut exister aussi plu- « sieurs états de l'éther dont nous n'avons pas encore l'idée. C'est peut-être « sous l'un de ces états qu'il communique à la substance vivante, à la cellule « nerveuse, son activité. Par là il mérite d'être appelé *la substance de* « *l'âme*... » Madame Royer dit encore : « Le mot de *matière* étant aujour- « d'hui consacré, par définition, pour désigner la *matière pesante*, laissons- « lui cette acception. » Il ne faut pas garder indéfiniment rancune aux spirites parce que quelques-uns penseront que des molécules d'éther — *substance de l'âme*, d'après Mme Clémence Royer — peuvent *pénétrer l'âme*; parce que d'autres parleront de manifestations *plus ou moins matérielles* en songeant aux états *plus ou moins denses* sous lesquels la matière se présente à nos yeux. Il n'y a là que des pléonasmes, comme j'ai eu déjà l'honneur de le faire remarquer à la Société atmique. Il faut que nous ayons affaire à des puristes bien sévères pour ne pas avoir encore trouvé grâce devant eux.

Ces linguistes auraient-ils ce grand défaut de manquer de variété, ce que prouverait la persistance avec laquelle ils répètent toujours la même chose? cela prend insensiblement les proportions d'une *scie* — ou d'une *rengaine*, comme je l'ai dit plus haut, persistance peu digne de savants honorables, d'hommes convaincus, qui dénoterait chez eux une irritation que le nervosisme contemporain explique sans la rendre intéressante.

Toujours prêt à répondre en variant de mon mieux, mes ripostes à défaut

(1) Voy. la note mise au bas de l'article de M. Tremeschini, dans le numéro du 1er août de la *Revue spirite* 1, p. 458.

(2) Voy. *Revue scientifique* du 16 juillet 1887.

d'autre mérite, auront peut-être celui de ne pas posséder la monotonie des attaques de mes savants adversaires.

ALEXANDRE VINCENT.

Nota : M. C. Fauvety, nos amis de la Société atmique, et M. Vincent, sont tous gens honorables et estimables, des chercheurs de vérités : le ton des trois articles qui précèdent étant celui de la cordialité et de l'estime réciproque, *nous considérons ce débat comme clos ;* une heure de conversation intime entre ces adversaires les mettraient d'accord, tandis que les lettres dans lesquelles ils ne peuvent s'exprimer complètement, divisent des esprits qui visent le même but et doivent communier dans la même pensée. De leur union, nous pouvons recueillir un enseignement précieux et fécond.

LIGUE NATIONALE CONTRE L'ATHÉISME (1).

En présence des divagations d'un matérialisme insolent et odieux, en face de l'athéisme relevant la tête, une réunion d'hommes sérieux, compétents et sages a fondé la *Ligue nationale contre l'athéisme.*

Cette ligue a pour but de démontrer que : « *la raison par toutes ses facultés, la science dans toutes ses branches, l'âme humaine dans toutes ses aspirations, aboutissent à l'éclaircissement de cette éclatante affirmation : Une intelligence suprême existe.* »

Les membres de la ligue se placent en dehors des questions politiques, en dehors aussi des intérêts religieux étroits; ils n'appartiennent essentiellement à aucun culte mais ils acceptent le concours de tous ceux qui, dans toutes les confessions, reconnaissent Dieu et la liberté de l'âme humaine.

A ce double titre, nous devons nos sympathies à la ligue naissante. Nous ne savons si la création d'une Société pareille est bien faite pour résister au flot envahissant des passions mauvaises et des négations intéressées. Mais, quoi qu'il en soit, nous devons louer l'effort généreux qui est fait pour relever les mœurs de la patrie.

Nous saluons, donc à son avènement, la ligue nationale contre l'athéisme. Nous ne prétendons pas, cependant, qu'on ne puisse être tout à la fois athée et honnête homme, mais il est certain que de nobles croyances épurent et élèvent l'âme. Courage donc à ceux qui veulent tenir haut et ferme le drapeau que j'appellerai volontiers celui de la libre-pensée religieuse.

Les noms des fondateurs de la ligue sont dignes de respect. Son président est M. Adolphe Franck, de l'Institut.

LE SPIRITISME ET LA COMMISSION SEYBERT.

A L'ÉDITEUR DE L'*Étoile*. — 9 *juillet* 1887 (The Montreal Daily Star). — *Monsieur :* Les adversaires du spiritisme depuis son avènement moderne,

(1) Siège social : 31, rue Richelieu, Paris.

en 1848, par le moyen des facultés médianimiques de Mlle Fox, à Hydesville, près Rochester, ont prédit sa chute et sa mort; cependant il vit toujours, il est prospère. Les médiums, ou sensitifs, ont été assez dénigrés et ridiculisés, ainsi que la doctrine spirite. Mais ils ont soutenu le choc et progressé en se développant pour l'affirmation de ce simple fait (comme l'affirme la science moderne) : *rien ne meurt.*

A titre d'ancien adepte, j'affirme que je suis sorti de la sphère obscure de l'incrédulité, après avoir constaté bien des phénomènes, soit par la médiumnité des autres, soit par moi-même; j'ai passé par toutes les phases de l'émotion. Redevenu tout à fait calme, je suis souvent contraint, en voyant les attaques de l'ancienne École contre la nouvelle, de dire avec le proverbe : « *Stabilité*, tu es un trésor ».

Tout chrétien est spirite s'il croit à une existence future; son code, c'est sa Bible, remplie de récits sur le retour parmi nous des êtres appartenant au monde fluidique et sur leur coopération dans nos affaires terrestres; il devient donc évident que le refus du chrétien de croire aux révélations du spiritualisme moderne, est une blessure qu'il se fait à lui-même, ce qui me fait dire ceci bien des fois : *Stabilité, tu es un trésor.* De quelque religion que ce soit, si l'on ôte ce qui est la base fondamentale du spiritisme, il ne reste plus qu'un squelette desséché.

Il convient mal à ceux qui professent une religion quelconque d'attaquer le spiritisme, et l'église le persécute sans aucun profit; de ce fait ressort ceci : la mort lutte contre la vie, pour rétablir l'équilibre dans la société universelle.

Les contestations et les querelles s'élevant de toutes parts conduisent bon nombre d'esprits observateurs à conclure que la vie humaine est la plus grande de toutes les comédies. Néanmoins il me reste cette consolation, que, finalement, tout est pour le mieux.

Les savants de la commission Seybert, de Philadelphie, chargés de l'examen et du rapport sur le spiritisme, ont-ils réellement été trompés? Cela se peut, et leur temps étant déjà rempli par des devoirs qui ne pouvaient être négligés, la montagne est accouchée d'une souris.

Pour atténuer la critique publique, une sorte d'apologie fut faite par la dite commission, en nommant son rapport : *un préliminaire!*

Voici un exemple : la commission chargée d'examiner sérieusement et avec impartialité un sujet aussi important, s'exprime ainsi, dit le *Banner of Light* de Boston, du 2 juillet : « Dr George A. Koenig a été cité par M. Hazard, comme ayant dit à un représentant de la presse de Philadelphie, environ un an après avoir fait partie de la commission : « Je dois franchement reconnaître que je suis prêt à nier la vérité du spiritisme comme il est maintenant

populairement compris. Je crois que tous ceux nommés médiums sont des charlatans sans exception. Je n'ai jamais vu Slade exécuter aucun de ses tours; mais, d'après la description qui en est publiée, je le juge imposteur, le plus intelligent de tous. Je ne pense pas que la commission juge favorablement les médiums nommés spirites.

« Les hommes les plus sages peuvent être trompés car un homme peut inventer plus de tours en une heure qu'un sage ne saurait en deviner en un an. »

En dernier lieu, M. Seybert a exprimé le désir que son ami M. Hazard fut nommé conseiller de la commission, condition qui fut négligée. Dans leur rapport, les membres de la commission ont allégué la difficulté d'avoir des médiums, phénomène peu étonnant, lorsqu'il fut publiquement connu que la commission leur était contraire.

Comme tout ce qui a rapport aux sciences spirites exige d'excellentes et de sérieuses conditions, une heureuse conclusion était impossible à donner par cette commission qui ne pouvait obtenir que des manifestations insuffisantes, de nature peu délicate.

Quand les savants de l'Académie française examinèrent le mesmérisme, ou magnétisme humain, comme ils le nomment, leur rapport fut erroné au premier chef; les hommes réunis en corporation sont enchaînés par des liens qui les retiennent dans des limites ou règles de convention. La vérité, comme ces faits le démontrent, n'est pas le partage exclusif des corps scientifiques, et ceux qui s'en approchent feront bien de ne pas s'ériger en commandeurs de tous ordres de phénomènes. HENRI LACROIX.

NÉCROLOGIE : Mlle LUCIE LOCAMUS est décédée à Verville (Seine-et-Oise), le 1er juillet; une pensée fraternelle à l'esprit de cette S. E. S.

Mme ACCATI, *née Rœckel*, est décédée à Batna, province de Constantine, 17 juillet 1887, à l'âge de 60 ans; cette dame était mariée à l'un des plus anciens et des plus honorables spirites de l'Algérie, un homme convaincu qui a toujours défendu notre belle et consolante philosophie. Dès sa première réunion, nous rappellerons le souvenir de l'esprit de Mme Accati à notre Société, et pour tous les membres qui la composent, salut à notre frère éprouvé auquel nous serrons bien cordialement la main.

Mlle LÉONIE CONTANT est décédée le 25 juillet 1887, à l'âge de 33 ans; ce fut un bon esprit qui connut et sut apprécier nos doctrines. Mlle Contant assistait à nos séances, avec sa mère, dame pleine de cœur et de bonne volonté que les spirites trouvent partout où une bonne action est à faire; nous conserverons la mémoire de cette charmante personne, compagne dévouée de sa bonne et digne mère. Nous avons regretté de ne pouvoir aller jusqu'au cimetière, selon notre habitude; un devoir que nous ne pouvions fuir nous retenait chez nous à 6 heures du soir et nous a empêché de rendre hommage à Mlle Léonie.

M. CONSTANTIN DEVAL, ex-agent de change, est décédé à Paris, le 10 août 1887, à l'âge de 71 ans. Homme intègre, esprit droit, spirite convaincu, il voulait à cette époque de transition si douloureuse pour nous tous, que le spiritisme fut mieux connu et apprécié pour le répandre et fortifier les âmes. Cette âme reviendra parmi nous pour seconder le mouvement avec sa vaillance habituelle et son esprit de suite. Le service des avis d'enterrement est si mal fait à Paris, que cet avis arrivait, 5, rue des Petits-Champs, le 10 août à deux heures passées (et l'enterrement avait lieu à trois heures précises), pour nous être remis à quatre heures par des concierges oublieux de leur devoir. A notre vif regret, nous n'avons pu rendre les derniers honneurs aux restes mortels de M. Deval.

DIVERS : Mme *Eusebia Gomez*, fonde à Madrid, dit la *Revue des études psychologiques* de Barcelone, un collège pour les jeunes dames spirites; nous souhaitons un succès complet à notre sœur en spiritisme.

A *Ocana*, Colombie, *el Renacimento* est un nouvel organe du spiritisme, que nous saluons fraternellement.

A *Port-au-Prince*, *la Investigation* veut porter bravement le drapeau de notre doctrine; salut à ce journal ami.

Le *Monitor Iluminense*, à St-Domingue, Haïti, contient très souvent des articles favorables à la phénoménalité spirite.

Le *Pain de l'âme*, à Santiago du Chili, se destine à être le trait d'union, entre tous les esprits qui acceptent l'immortalité de l'âme.

Eglinton, le célèbre médium, part dit-on pour Lisbonne et le Pérou; se décidera-t-il enfin à passer une saison à Paris? Certes il y serait le bienvenu.

La Société parisienne des études spirites a renouvelé son bureau : Président M. *Blin*; vice-président M. *Ponsot*; secrétaire M. *di Rienzi*; trésorier M. *Lebourgeois*; bibliothécaire M. *Fourès*. Cette société annonce pour le 1er octobre la réouverture de ses séances, rue St-Denis, n° 133, les samedis, à 8 heures du soir.

Le journal *El Sol*, bi-mensuel, est dirigé à Lima, Pérou, par M. CARLOS PAZ SOLDAN, philosophe distingué et estimé, savant qui porte bien haut le drapeau du spiritisme; nous devons tous honorer et estimer ces lutteurs intrépides qui, dans tous les pays, luttent pour mieux connaître et répandre la vérité. Or, pour eux cette vérité est plus que jamais représentée par le spiritisme qui s'appuie sur le fait brutal, sur le phénomène que tout homme de bonne volonté peut étudier avec fruit, s'il a l'esprit de justice et de suite.

M. Carlos Paz Soldan, membre perpétuel de la Société des ingénieurs télégraphistes de Londres, ex-directeur général des télégraphes du Pérou et de la section d'état-major, général durant la campagne de Lima, etc., a édité en

1886, un ouvrage in-8 très important, de 485 pages, admirablement conçu et écrit, au dire des lecteurs qui peuvent sainement apprécier le génie de la langue espagnole. Notre frère en spiritisme (F.-E.-S.) désirerait que son œuvre *Estudios espiritilas y la vida de Loco* fut traduite en français, et nous donne le droit de le faire, mais, tout en pouvant lire l'espagnol, nous sommes absolument incapables de le bien traduire; nous avons deux volumes de cette œuvre dédiée à son père par M. Carlos Paz Soldan, et nous serions heureux de trouver un critique qui permette à nos lecteurs de bien juger de la pensée qui a conduit l'auteur à imprimer ce beau volume.

Tous les ordres de manifestations et leurs déductions philosophiques y sont contenues, classées avec ordre et beaucoup de talent. L'auteur prépare un autre volume sur le spiritisme, les cures par le magnétisme et le spiritisme, la relation intime qui relie ces deux ordres de faits. Nous félicitons vivement notre savant ami, M. Carlos Paz Soldan.

M. CARVALHOS RAMOS, avocat, nous écrit qu'il a établi avec ses amis, à Cochoeira, Brésil, province de Bahia, une société spirite; dans cette ville la doctrine n'a pas été répandue au gré de ses vœux, et notre frère pense que tout être pensant doit être mis au fáit de ce que c'est que le spiritisme, les uns s'y pouvant intéresser, les autres étant remués par ce qui touche profondément le domaine de la conscience.

Au Brésil, M. Carvalhos Ramos et ses amis ont combattu plusieurs erreurs et préjugés dont la société actuelle est saturée; jusqu'à ce que ces préjugés soient évanouis, il ne restera sur les spirites militants, que cette espèce de vertu merveilleuse, disent-ils, action directe des esprits protecteurs.

La fondation de la Société spirite Cachoeirana, créée en février 1887, fut un événement dans la ville dont il s'agit; elle fait naître de grandes espérances, car tous les hommes intelligents de Cachoeira s'attendent à une victoire disputée, mais certaine, sur l'antique préjugé et la vieille routine.

L'avocat Carvalhos Ramos édite un ouvrage intitulé: *A religião nova ou Theoria se explicações philosophicas sobre a doctrina moderna do Espiritismo*, dont il nous envoie les quatre premières feuilles; n'ayant point assez étudié pour connaître le génie de la langue portugaise, nous convions nos frères experts en cette langue, à nous faire le compte rendu de l'œuvre de notre frère et ami du Brésil, toute pleine de saines et sages choses.

Jadis nous avions un ami qui nous était bien cher, et qui eût pu nous rendre ce service; nous le savions brave et digne, une belle âme, et pour une misérable question d'intérêt nous avons recueilli de bien amères désillusions; perdre une somme n'est rien, ne plus avoir une sérieuse et chère amitié c'est beaucoup plus. Quelque Portugais nous tirera bien d'embarras, nous l'espérons.

RÉINCARNATION : *L'Union générale des auteurs Allemands*, à *Leipzig*, pénétrée de l'idée de la renaissance de l'homme, contenue dans maintes théories philosophiques et religieuses de l'antiquité, et dans *L'éducation de l'humanité*, par *Gatthold Ephraïm Lessing* (§§ 93-100) ; et pour donner à cette idée la plus grande extension possible, aussi bien pour son fond de vérité que pour ses effets moralisateurs, annonce que, M. *Genny*, de Dresde, institue un capital de 10.000 marks pour récompenser les ouvrages du concours public ainsi fixé :

1er *prix* : 1.500 marks, 2e prix 1.000 marks, pour les meilleurs traités sur les 7 paragraphes de l'ouvrage de Lessing sus-mentionné. 1er prix de 2.500 marks et un 2e de 2.000 marks, aux meilleurs récits, sur une base historique, justifiant l'idée de Lessing : de la renaissance de l'homme sur la terre, sa puissance moralisatrice et ses effets salutaires sur la charité, la solidarité, le bien-être social. Les *traités* auront une base scientifique, seront écrits avec clarté ; les *récits* seront des œuvres littéraires. Les auteurs des deux sexes peuvent concourir, en langue allemande, exclusivement, par des œuvres inédites qui ne dépasseront pas 5 feuilles, et devront être remis avant le 1er juillet 1888. Le jury prononcera 6 mois après la remise des manuscrits. Après avoir reçu les prix, les lauréats devront imprimer leurs œuvres dans 3 mois, à leurs frais et la vente à leur bénéfice ; s'ils ne le font, la Société des auteurs allemands s'emparera de leur œuvre devenue sa propriété.

La réincarnation faisant son chemin dans le monde, cela est clair, les Allemands essayent de la rapporter à Lessing. Qu'importe si, pour les chercheurs le fait est prouvé et ses conséquences morales et sociales nettement établies. Des millions de spirites sauront bien faire ressortir, lumineuse, la physionomie d'Allan Kardec qui honore tous les précurseurs, et Lessing en était un.

AVIS : *Mlle Fanny Blanc*, notre S. E. S. est une personne instruite et dévouée, qui a reçu une bonne éducation ; elle parle et écrit bien le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'italien et le russe ; elle s'entend aux ouvrages manuels et d'agrément, peut être institutrice, dame de compagnie, télégraphiste dans un hôtel. C'est une personne des plus honorables que nous recommandons à nos amis et F. E. S. — S'adresser, 5, rue des Petits-Champs.

M. Manchion T., entrepreneur à Rouen, a dû abandonner une belle position, de la manière la plus honorable, après avoir été indignement exploité par des intrigants ; travailleur, honnête, très intelligent, possédant une

instruction solide, il peut diriger un grand établissement de construction, gérer des propriétés, et tout autre emploi qui lui serait présenté : reste avec sa famille, 132, *avenue de Clichy, Paris*.

Esprit, force et matière, nouveaux principes de philosophie médicale suivis d'une critique sommaire de force et matière du Dr Buchner, adressés à M. le président Trousseau, par le Dr Chauvet (4 fr., très rare).

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 15 juillet 1887.)

L'homme a en lui son idéal, nous l'avons dit. Cet idéal est étroit s'il le confine sur la terre. Il lui faut de plus larges espaces pour les ailes de son âme.

Quand il sera plus éclairé, plus doux, meilleur, il voudra réaliser toutes les réformes utiles à la société.

Il aura chassé ses rois. Il sera libre.

Etouffera-t-il son âme?

Non, il aura donné plus de vie, plus de liberté à son corps matériel et à son corps social; il voudra élargir son point de vue intellectuel et moral.

D'ailleurs, à l'état d'élévation où il sera parvenu, il comprendra mieux qu'aujourd'hui la nécessité d'une foi raisonnée, conduisant l'homme vers la terre promise de ses destinées.

Et alors il adorera par delà tous les temps cette image grandiose du progrès infini, qui n'est autre que le prototype divin.

Que seront devenues les religions alors ? Elles seront mortes en tant que culte extérieur. Aucun paganisme n'est longtemps possible.Les idoles tombent sous les coups répétés de la libre-pensée, mais cette libre-pensée, heureuse de s'être retrouvée après tant de réactions et de révolutions violentes qui, toutes, aspiraient à l'éteindre, rayonnera, cherchant à creuser de plus en plus le problème des destinées de l'homme.

Et c'est alors qu'apparaîtra à l'horizon de l'humanité, avec une persistance et une grandeur qui l'honoreront, l'image de celui qui, de tout temps, aura poussé les hommes à leurs conquêtes morales, à la civilisation, à l'amour.

Otez à Dieu son culte matériel, arrachez-le aux anthropomorphes qui le rapetissent et le rendent illusoire, et vous aurez en lui, si vous le voulez, le type idéal du républicanisme moderne, la synthèse de tous les efforts valeureux des peuples pour secouer le joug des rois.

Dieu et libre-pensée, ce sont les deux rayons identiques d'une même source lumineuse.

Un Dieu tyran, c'est le Dieu des monarques. Un Dieu justice et amour, vengeant les martyrs sacrés de la liberté, c'est le Dieu vrai, le Dieu des peuples, celui que l'avenir saluera dans sa réalité bienfaisante.

Quand nous serons parvenus à cette époque de paix et de bonheur, l'homme sera devenu meilleur; il en aura fini avec ses nombreuses imperfections qui le paralysent et éloignent de lui la vérité divine.

Mais, de nos jours, il n'a pas encore gagné beaucoup de terrain et ses passions l'aveuglent au point qu'il reconnaît à peine quelques vérités qui passent à sa portée. L'ensemble des choses lui échappe encore.

Il faudra qu'il se défasse de son orgueil, de sa mauvaise foi, de tous ses vices. Comme Carita le disait excellemment, il faut qu'il lutte contre lui-même pour acquérir plus de vertu et plus d'amour.

Quand on jette les yeux sur l'histoire de son passé, l'homme d'autrefois nous apparait grossier, rudimentaire et plus honnête.

Serait-ce que l'intelligence a monté pendant que décroissait la moralité?

A notre époque transitoire on peut croire, en effet, que l'intelligence se développe en l'homme au détriment du cœur. Jamais l'égoïsme n'avait été plus froid, sauf dans les grandes occasions où un peuple vient au secours d'un autre, ce qu'il faut mettre un peu sur le compte de la vanité des nations.

Mais, nous le répétons, notre époque est transitoire. Elle porte le flambeau de l'avenir, mais elle s'ensevelit encore dans les ombres d'un passé sanglant qu'elle devrait fuir avec horreur.

Et l'homme a gardé les défauts de ses devanciers, tout en perdant cette gaucherie narquoise qui les caractérisait. Il est devenu plus policé, plus traitable, plus sociable, mais il est moins bon et moins honnête.

Quand l'intelligence générale se sera élevée au niveau qui convient, ce sera alors au tour de la moralité de prendre son élan, et les qualités instinctives du cœur domineront encore dans l'espèce humaine.

Un progrès qui ne nous conduirait qu'à la rétrogradation des mœurs et de la morale serait un progrès à rebours. Mieux vaudrait moins d'intelligence.

Mais, homme, mon frère, ta tâche est depuis longtemps inscrite dans le profond ciel bleu que tu regardes parfois avec amour et où Dieu écrit toutes choses.

Tu dois grandir moralement comme intellectuellement pour accomplir les hautes missions qui te seront confiées.

Apprends à connaître l'amour si tu veux connaître Dieu.

L'amour, c'est l'essence de tout; depuis le plus petit insecte jusqu'au globe roulant dans l'espace éthéré, tout est imprégné de l'amour divin, tout sent la divine attraction de l'amour.

Dans l'espèce humaine, l'homme et la femme unis par les liens véritablement affectueux du cœur, ont dérobé à la souveraine puissance une partie de sa gloire.

Sans amour, les sociétés croulent et les hommes s'effacent.

Il est beau d'aimer quand la nature souriante se pare de fleurs et de fruits et que tout chante l'Infini.

Il est beau d'aimer quand le givre est à nos croisées et que le vent hurleur fait craquer nos portes sous ses secousses réitérées.

Il est beau d'aimer quand les étoiles, ces sœurs d'amour, étincellent dans un ciel sombre.

Il est beau d'aimer toujours, en tout temps, à toute heure : près du foyer, l'hiver, quand les graves causeries s'arrêtent pour faire place à une muette et mutuelle adoration ; au printemps, quand, dans les promenades solitaires, la main conduit la main des deux rêveurs unis ; il est toujours beau, toujours doux d'aimer et d'être aimé dans cette vallée de larmes où tant de tristesses assombrissent la vie.

Aux cœurs qui aiment, Dieu a fait une félicité intérieure qui défie tous les orages de ce monde.

Aux cœurs qui aiment, l'avenir apparaît dégagé des nuages du présent.

Aux cœurs qui aiment, l'éternité appartient.

Mais l'amour serait égoïste s'il enfermait deux êtres dans son étreinte et ne leur permettait pas de regarder ailleurs qu'en eux-mêmes.

L'amour serait égoïste, il serait barbare, s'il ne voulait considérer la terre, le mal qui y règne, et s'il ne songeait à se répandre en bienfaits sur tous ceux qui souffrent ici-bas.

Hommes ! apprenez à aimer ; apprenez des grands martyrs de votre humanité, la douceur du sacrifice qu'ils ont fait de leur bonheur et même de leur vie pour le triomphe des causes sacrées.

L'amour n'est pas le renoncement aux joies de ce monde ; c'est la sérénité qui se complaît dans le bien et dans la vertu.

J'insiste sur l'amour parce que c'est avec lui que l'humanité marchera le mieux à la conquête de ses destinées futures.

Tout ce que les poètes ont imaginé, tout ce que les penseurs ont affirmé, se réduit à peu de chose : l'amour seul est la loi des lois. Ne cherchons pas d'autre définition de Dieu lui-même. Homme, société, univers, tout repose sur l'inébranlable loi de l'amour.

Quand on voit les nombreux crimes dont vos cours d'assises retentissent et qui prouvent combien le mal est encore dans l'homme, on est fondé à conclure que l'ère de la réconciliation humaine avec les lois de la justice divine, n'est point encore ouverte.

Il semble que les horizons de l'homme ne tendent à s'éclairer du côté de l'intelligence que pour s'assombrir du côté de la paix et de l'amour.

Et, cependant, l'humanité marche vers son but. Sans dire comme certains esprits que, tout à coup, le mal sera chassé de votre terre par une action providentielle, je crois, cependant, qu'il va diminuer de plus en plus, parce que, avec la réincarnation, Dieu peut, quand il lui plaît, renvoyer parmi vous des esprits meilleurs et rejeter dans des milieux plus mauvais que les vôtres, les esprits rebelles à ses lois.

Il faut que le vingtième siècle réalise toutes les réformes promises. Il faut que l'homme et la femme ne traînent plus le bât de la mendicité, de l'opprobre, de l'oppression.

Un homme vaut un homme. Tous ont droit au travail, tous doivent prendre leur part des charges et des bénéfices de la société.

Tant qu'une voix criera : j'ai faim ! la société n'aura pas répondu à son programme.

Tant qu'un homme désireux de travailler ne pourra obtenir une occupation nécessaire à son existence, la société ne sera pas encore constituée selon la volonté divine.

Hâtons l'heure de la délivrance. Chassons du milieu de nous les parasites qui nous dévorent, les mauvais qui nous heurtent. Paresseux, égoïstes, ignorants, comprenez donc que votre place n'est plus parmi les travailleurs de la pensée, qui défrichent le terrain de l'avenir.

De même que, d'après l'Evangile, un bras gangrené devait être coupé pour ne pas communiquer la contagion à tout le corps, de même, ô hommes qui m'entendez ! la justice divine enlèvera au corps social les prolétaires sans énergie qui boudent devant la tâche à accomplir.

Nous touchons à une ère de crise et de rénovation qui demande des cœurs vigoureux et des consciences mâles. Arrière aux faibles, aux pusillanimes, aux hésitants ! Les froids ambitieux ne seront plus que de la poussière sous les pas des peuples. Une grande flamme va parcourir la terre. Tâchez, peuples ! qu'au lieu de vous brûler, elle vous éclaire.

Les temps sont venus. L'homme doit marcher de l'avant, sous peine de perdre le fruit de ses conquêtes passées.

Dieu n'a pas créé l'univers pour qu'un astre périclitât, quand un autre s'élève ; il n'a pas créé les sociétés pour que l'homme y fût le tyran des autres hommes.

Courage ! travailleurs. Ouvriers de la pensée ou du travail matériel, courage ! Une même loi organise tout dans ce monde où vous êtes comme dans l'espace infini. Cette loi dit : Solidarité ! aux hommes et à tout ce qui existe. La fraternité humaine vous conduira au bonheur parce que l'égalité

naîtra de son étreinte cordiale. Les républiques succéderont aux républiques et l'avenir assurera à tous la juste rétribution des charges et des avantages sociaux.

Riches, votre fortune est un dépôt dont vous devez compte aux pauvres. Non point que vous deviez la partager entre eux, car alors ce serait le règne du bon plaisir sous la forme peuple. Mais vous devez panser des plaies, donner du travail, encourager les pauvres par vos tendresses, vos bontés, votre amour. La fortune vous rend responsables de toutes les misères qui grouillent autour de vous. A celui qui possède, Dieu demandera un compte redoutable. Voilà ce que j'ai voulu dire.

Et vous, pauvres, mes frères, pensez, quand vous souffrez, que vous avez mérité par des existences antérieures mauvaises, le sort que vous subissez aujourd'hui.

Et marchez avec confiance en l'avenir. Cet avenir transformera la société au point que tous ceux qui travaillent seront égaux en réalité comme ils le sont devant la loi. (*A suivre*).

GROUPE SPIRITE DE GRENELLE

(*Voir la Revue du* 15 *juillet* 1887.)

31 *mai* 1887 : Antoine, le guide, sait que les travaux entrepris par le groupe occasionnent des souffrances à chacun de ses membres auxquels il faut sans cesse de l'amour, de la foi et du courage ; cependant il est indispensable que l'on pense aux parents, aux amis disparus, car les groupes unis par la communauté de pensée ont un pouvoir énorme d'attraction pour les âmes qui, dans leurs vies successives, n'ont pu découvrir ce que c'est que la vérité. Il faut, comme le Christ, toujour jeter les yeux sur les ouvriers de la onzième heure, ces derniers suivant de très près ceux de la dixième heure.

5 *avril* 1887 : Je viens au nom de tous les consolés, vous remercier et vous dire que nous allons revenir sur cette terre à l'état d'incarnés, pour mieux y subir philosophiquement des épreuves et des tribulations ; en revenant ici, nous préparerons un séjour de progrès aux frères que nous aurons laissés sur la terre, ceux qui ont les mêmes aspirations devant vivre en harmonie dans les mondes plus avancés. Nous nous secondons les uns les autres, tour à tour incarnés ou guides spirituelles, ce qui établit une chaîne d'amour et de solidarité entre les morts et les vivants. De vrais savants, qui se riaient des pratiques du magnétisme et du spiritisme, étudient ce que vous savez et arrivent à être convaincus malgré les détours qu'ils prennent. Médiums et leurs assesseurs, vous êtes nos ouvriers, nos auxiliaires indispensables pour l'œuvre de l'émancipation des âmes et vous êtes bénis.

21 *juin* 1887 : Combien vous êtes heureux d'avoir des nouvelles de vos chers désincarnés, de les voir vous écouter avec recueillement après les phases de résistance et d'impatience. La persévérance les a vaincus et vous êtes compris, avec le concours que vous a prêté la bonne sœur, et le doc-

teur Demeure qui soigne vos malades de la terre et de l'espace. Votre douceur. vos prières, votre amour, ont fait des merveilles parmi les esprits mauvais que Mme Florent voyait bien, dont elle avait peur. Vos tourmenteurs vous bénissent et vous aiment.

5 *juillet* 1887. L'esprit *Possot* dit : Sages et forts, vous ne pouvez que grandir et attirer à vous les âmes auxquelles la lumière est utile ; depuis des siècles on leur enseignait la vie éternelle, soit dans le ciel soit dans l'enfer, ils mourraient avec cette foi profonde, sourds à toutes paroles de vérités, mais néanmoins pleins d'angoisses en attendant le jugement dernier. Actuellement ces âmes réfractaires vous écoutent, sont heureuses de votre appel sous la conduite d'Adèle, directrice de ces travaux ardus et ingrats. Tous ne croient pas, mais cette conviction leur en impose et ils veulent sortir de leur ignorance pour être heureux et faire partie de la grande famille qui veut transformer sur la terre le mal en bien. Ils savent maintenant que de très grandes intelligences ne croient à rien, s'égarent dans les élucubrations sans bases. En un mot, votre persévérance si sage et si bien réglée vous donne l'autorité voulue pour donner les mêmes qualités aux décédés que la réincarnation doit rénover; auprès de vous ils se débarrassent de leurs imperfections matérielles, imperfections communes à tous les esprits d'une même époque; l'acte d'humilité de quelques-uns est implicitement l'aveu de la multitude au nom de laquelle ils vous parlent et qui est entachée des mêmes erreurs.

Esprit Antoine : Nous sommes heureux de vous identifier au degré d'avancement de notre monde; petits ouvriers, nous fréquentons les incrédules ignorants et méchants qui arrêtent tout progrès; pour obtenir plus de lumière et d'initiative, il nous faut retirer des ténèbres tous les êtres qui y sont plongés, travail difficile car il faut les persuader, leur donner la foi dans la nécessité de revivre. C'est la bonne lutte avec des êtres remuants et présomptueux autant que ceux de la terre, qui espèrent revenir pour vous apporter leurs idées arriérées avec leur cortège de luttes intestines et de guerres. N'ayant plus ces causes de troubles, l'atmosphère de la terre sera plus épurée et vos guides auraient plus d'empire sur les intelligences en travail. Cette génération doit être terriblement éprouvée, et comme, en définitive, chacun doit apporter sa pierre à l'édifice, de bons esprits vous seconderont; c'est l'opinion de votre petit élève. Ma chère Albertine, de concert avec moi, vous dit courage et persévérance.

Antoine, guide : Je confirme ce qui vous est dit plus haut; les révélations et les guerres aident au développement des idées nouvelles et les familles éprouvées cherchent le pourquoi des choses; ceux qui partiront brutalement seront vite initiés aux vérités qui feront l'union sur la terre. Il faut un siècle de luttes pour avoir la paix, la fraternité, une foi rationnelle. Suivons la ligne tracée par Jésus de Nazareth, et comme lui aimons l'enfant et notre prochain, et la lumière à l'aide de vérités claires et simples, et Dieu vous bénira; et les esprits arriérés vous tendront la main si vous leur donnez l'exemple de la persévérance, de l'amour et du savoir, comme règle de toutes choses sur la terre et dans l'erraticité.

BIBLIOGRAPHIE

LE CERCLE DE LA LIBRE PHILOSOPHIE créé par M. G. Evausy, devient le propriétaire de l'*Ere nouvelle*. M. Evausy donne son concours en restant à la tête de cette organe de publicité; il nous affirme que les principes et les idées spirites y seront développés avec impartialité, et les justes appréciations qui ont fait de l'*Ere nouvelle* une feuille de libres études et de libre philosophie.

SCIENCE ET VIVISECTION: Sous ce titre, M. D. Metzger, a édité l'une de ses plus instructives et plus intéressantes conférences; 32 pages in-12 sur beau papier; le contenu de cette brochure prouve combien son auteur est studieux, son esprit méthodique et rationnel. Ce sont de fortes et solides pensées, concrétées en quelques pages sur lesquelles le penseur aimera à méditer. — Se trouve à notre librairie. — **0 fr. 25.**

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIERES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flamarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

Le Gérant: H. JOLY.

Paris — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 17 | 1er Septembre 1887.

LE DERNIER PAMPHLET DE M. DE FONVIELLE

M. Wilfrid de Fonvielle a publié, il y a quelque temps, un recueil d'invectives à l'adresse des hommes de science et des spirites. L'ouvrage a pour titre : *Les Endormeurs*. Il y est d'abord question de la *raison* et de l'*intelligence* de son auteur qui déclare ne point vouloir faire le sacrifice de l'une ni l'abnégation de l'autre. On va voir de quelle façon s'y prend M. de Fonvielle pour nous montrer comment il conserve intactes ces précieuses facultés.

Beaucoup de gens, parmi ceux qui se bornent à être raisonnables à la manière... ordinaire, beaucoup, dis-je, pensent que le meilleur moyen de ne pas perdre tout bon sens c'est de rester calme, en présence des phénomènes dont on ne comprend pas le mécanisme, surtout lorsque la réalité de ces phénomènes a été prouvée par des expériences innombrables. Mais M. de Fonvielle ne pense pas ainsi. Son *intelligence* ne veut point admettre que ces faits soient possibles et il se révolte. C'est ce qu'il appelle ne pas faire le sacrifice de sa raison. Il se révolte, en termes acerbes, qui, d'ailleurs, lui sont familiers, et c'est également ce qu'il appelle ne pas faire abnégation de son intelligence. « Vous vous fâchez, donc vous avez tort ! » disait Paul-Louis Courrier. Il est regrettable — pour M. de Fonvielle — que sa haute raison ne lui rappelle pas, de temps à autre, cette phrase calmante.

Voici quelques-unes des tirades de ce don Quichotte de la philosophie cartésienne. On va voir comment cet écrivain qui se flatte d'avoir fréquenté les auteurs sages sait tirer parti des enseignements de ses maîtres.

Suivons-le, chapitre par chapitre. Nous allons prendre ses nombreux adversaires au fur et à mesure qu'il nous les présentera. On peut se rassurer tout de suite, aucun d'eux ne fera plus mauvaise figure après qu'avant, car les blessures produites par les traits que lance M. de Fonvielle ne sont pas bien dangereuses.

Après chaque nom je produirai l'opinion de cet amusant personnage. Je la commenterai ensuite.

Voici d'abord la critique des *Débats*.

I. *M. de Parville.* — « La maladie mentale dont il est attaqué, dit l'auteur « des *Endormeurs* (page 14), est tellement répandue parmi ses confrères que « nous craignons bien qu'il ne puisse se guérir avec eux en employant la « méthode de transfert. »

Il est probable que les lecteurs du *Journal des Débats* ne s'étaient jamais doutés que l'un de ses plus éminents rédacteurs se trouvait dans le cas signalé par M. de Fonvielle.

II. *Mesmer* (page 38 des *Endormeurs*). — « Nous ne parlerons que très peu « du célèbre Mesmer, car aujourd'hui l'opinion des gens sensés est tout à « fait arrêtée à son égard. Il est sacrifié même par les adeptes de sa pré- « tendue science, au moins ceux qui veulent garder quelques dehors sé- « rieux condamnent, tout d'une voix, son avidité et son charlatanisme. »

Ce n'est pas l'avis de certains savants contemporains et notamment de M. Ochorowicz professeur à l'Université de Lemberg, qui, dans son livre sur la *Suggestion mentale*, accorde à Mesmer une grande importance, comme savant et comme observateur.

III. *William Crookes* (page 40). — « Mais quelque gloire que M. Crookes « ait pu acquérir, elle n'est pas assez considérable pour faire perdre de vue « les frontières au delà desquelles il n'y a qu'impossibilité, absurdité, chi- « mère. Ses innovations, quelque brillantes qu'elles soient, n'ont pas « effacé les essentielles notions du bon sens parmi les savants de la fin du « XIXe siècle. »

Au commencement de l'année 1880, M. Crookes est venu à Paris et il a expliqué, avec expériences à l'appui, devant plus de quatre cents spectateurs, lettrés et savants, ce qu'était le quatrième état de la matière. « L'il- « lustre inventeur du radiomètre, disait M. Wurtz, dans la *Revue des Deux-* « *Mondes* du 1er février 1880, pénètre dans un domaine *complètement inconnu* « *avant lui* et qui, marquant la limite des choses que l'on sait, touche à celles « qu'on ignore et qu'on ne saura peut-être jamais ». M. Crookes est allé par conséquent jusqu'à ces *frontières* qu'aucun autre n'avait pu découvrir avant lui. Personne, depuis lors, n'a démontré qu'au delà il n'y avait qu'impossibilité, absurdité et chimère. Ce n'est pas un *spiritualiste* — puisque M. W. de Fonvielle se présente comme tel — qui devrait le prétendre, sans apporter surtout aucune preuve sérieuse à l'appui de ce qu'il avance.

IV. *Les spirites* (page 42). — « De nos jours, dit M. de Fonvielle, le spirite « ahuri, entre une conférence de la salle des Capucines, une démonstration « de la polarité humaine et une séance de la Salpêtrière, trouve encore le « temps de revenir à ses chères tables et d'écrire quelques pages vides de « sens sous la dictée des plus illustres auteurs ».

M. de Fonvielle semble n'avoir étudié que très superficiellement les ques-

tions dont il parle. S'il les connaissait mieux, il saurait qu'une comparaison ne peut être établie entre la polarité humaine et les expériences de la Salpêtrière qui, elles-mêmes, ne sont pas absolument semblables aux expériences de suggestion mentale faites ailleurs, à Nancy, par exemple. Il saurait encore que les spirites, qu'il traite élégamment d'*ahuris*, sont en possession d'une science tout autre que celle des magnétiseurs partisans ou non de la polarité humaine et celle des hypnotiseurs des différentes écoles. Il saurait enfin que les spirites, tout en ne méprisant ni les uns ni les autres de ces chercheurs, ont été beaucoup plus loin qu'eux derrière les frontières qui séparent le monde connu du monde invisible. La preuve en est dans les communications spirites, que M. de Fonvielle paraît également ne pas connaître, et qui ne sont point, en général, aussi vides de sens que le prétend cet étrange spiritualiste.

V. *Les magnétiseurs du* XVIII[e] *siècle* (page 42). — « Grâce à la clairvoyance « de leurs juges, on peut dire que les magnétiseurs d'il y a un siècle ont « été pris la main dans le sac de toutes les manières possibles. La commis- « sion académique n'a laissé d'illusions qu'à ceux qui voulaient à tout prix « en garder ».

Le D[r] Deleuze, dans son *Histoire critique du magnétisme animal*, n'est pas de cet avis. « Les trois messieurs de Puységur, dit-il, firent, dans les corps où « ils servaient, des guérisons si surprenantes, que presque tous les officiers « des mêmes corps voulurent être magnétiseurs. Bientôt à sa terre de « Busancy, M. le marquis de Puységur établit un traitement où les malades « se rendaient de très loin. M. le marquis de Tissard fit la même chose à sa « terre de Beaubourg, en Brie. Une société nombreuse, formée à Strasbourg, « et composée de médecins, de savants et de militaires, fit également des « cures étonnantes et publia ses mémoires : les même choses se passèrent « à Bayonne, à Bordeaux, à Marseille, à Malte, dans plusieurs des principales « villes de l'Europe, et jusque dans les colonies. Si l'on compte le nombre « des témoins dont nous avons des attestations imprimées, je ne doute pas « qu'on en trouvera plus de mille et ce nombre ne forme pas la dixième « partie de ceux qui n'ont pas rendu leur témoignage public. »

On voit que le rapport — auquel fait allusion M. de Fonvielle, — de la *Commission académique*, n'avait pas été pris au sérieux par tout le monde. L'exagération voulue et le parti-pris, apportés par l'auteur des *Endormeurs* dans ses attaques, apparaissent nettement lorsqu'on a lu cette note de Deleuze. Si les magnétiseurs avaient été pris « la main dans le sac de toutes « les manières », la doctrine n'aurait pas eu autant de succès à cette époque.

VI. *Antoine-Laurent de Jussieu.* Auteur d'un rapport favorable au magné-

tisme animal, publié en 1784. — « Par lui-même, dit M. de Fonvielle (page 52 « des *Endormeurs*), Antoine-Laurent de Jussieu n'était qu'un naturaliste « vulgaire, sans style, sans talent, sans valeur quelconque ; s'il n'eût appar- « tenu à une famille illustrée par son oncle, son ambition ne se fût jamais « élevée au-delà d'une place obscure dans les bureaux de la ferme générale ».

Antoine-Laurent de Jussieu n'était pas un esprit tout à fait aussi ordinaire que le prétend M. de Fonvielle. Il était membre de la Société royale de médecine, et, comme tel, avait été appelé à donner son avis sur la question du magnétisme animal. « Au fond, dit M. Ernest Bersot (1), Laurent de « Jussieu, qui publia un rapport à part, se rapprochait sur beaucoup de « points de ses confrères. Comme eux il niait l'existence d'un fluide parti- « culier... L'action attribuée à un fluide universel non démontré appartient « certainement, disait-il, à la *chaleur animale* existant dans les corps, qui « émane d'eux continuellement, se porte assez loin, pour passer d'un corps « dans un autre. La chaleur animale est développée, augmentée ou diminuée « par des causes morales et par des causes physiques. Jugée par ses effets, « elle participe de la propriété des remèdes toniques... »

Il n'y avait rien d'absurde dans cette théorie. Elle prouvait tout simplement que Laurent de Jussieu avait mieux observé que ses confrères les phénomènes qu'il avait été chargé d'examiner.

VII. *Les magnétiseurs contemporains et les hypnotiseurs* (page 75 des *Endormeurs*). — « Les magnétiseurs font appel à l'imagination de leurs somnam- « bules mais dans des conditions atroces, épouvantables, enlevant l'usage « de toute raison et méprisant les règles de la bienséance, les enseigne- « ments de l'expérience, tous les usages qui ont présidé jusqu'à ce jour au « rapport des sexes les uns avec les autres, nous ramenant en quelque « sorte, de pas en pas, à la promiscuité des races barbares, aux saturnales « des Romains, aux débauches légendaires des nations orientales ».

Cette phrase éminemment vertueuse n'est pas autre chose que l'un des nombreux *clichés* répandus dans les sermons des prédicateurs catholiques contre le magnétisme et le spiritisme. Ici M. W. de Fonvielle fait alliance avec les cléricaux. Les séances publiques de magnétisme ou d'hypnotisme n'ont pas le caractère immoral qu'il leur prête. Un journal que M. de Fonvielle considère probablement comme l'un des organes les plus importants et les plus sérieux de la province, la *Gironde*, de Bordeaux, disait le 19 mai dernier, à propos des séances de Donato dans cette ville : « S'il y a une « science qui doive nous intéresser, c'est la science de nous-même, la science

(1) Voy. *Mesmer, le Magnétisme animal, les Tables tournantes et les Esprits*, par Ernest Bersot. Hachette, 1879.

« de l'homme. Or, l'hypnotisme nous ouvre des horizons nouveaux et inat-
« tendus. C'est toute une révolution dans la psychologie et peut-être sera-ce
« toute une révolution dans la physiologie et dans la thérapeutique. Nous
« sommes donc partisans des expériences sous toutes les formes, et nous
« ne nous laissons pas effrayer par la perspective de quelques inconvénients
« accidentels. Il n'est rien qui n'ait ses dangers et ses désavantages. Mais il
« faut ici que le danger soit réduit au minimum, et nous souhaitons qu'une
« réglementation officielle, qu'une loi intervienne, s'il le faut, en sorte qu'il
« puisse être permis de continuer ces expériences avec toutes les garanties
« et toute la sécurité désirables ».

La suggestion mentale dans les hôpitaux n'est pas plus dangereuse pour les bonnes mœurs. En voici la preuve : « Une jeune fille de vingt-deux ans
« entra dans le service du Dr Aug. Voisin. De paresseuse, brutale, sale et de
« mauvaise vie qu'elle avait été avant son entrée à Rambuteau, elle devint
« aimable, travailleuse et propre de sa personne. Depuis des années, elle
« n'avait tenu un livre ; le Dr Voisin lui suggéra, pendant son sommeil,
« d'apprendre quelques pages d'un livre de morale et de venir les lui réciter
« quelques jours plus tard. La suggestion réussit et fut renouvelée un cer-
« tain nombre de fois. Petit à petit la malade guérit et cette guérison fut
« telle que la malade put être placée dans un hospice où, depuis plusieurs
« mois qu'elle y est, on n'a jamais eu qu'à lui adresser des louanges. A
« cette guérison extraordinaire, opérée à la Salpêtrière, il faut en ajouter
« beaucoup d'autres dans la clientèle du Dr Aug. Voisin ».

Je trouve ces renseignements dans la *Revue de l'hypnotisme*, du 1er janvier dernier, publication scientifique qui compte parmi ses collaborateurs MM. Baréty de Nice ; Bernheim et Liébault de Nancy ; Lacassagne de Lyon ; Luys, membre de l'Académie de médecine, etc. On voit que M. de Fonvielle, qui enveloppe dans la même malédiction les magnétiseurs et les hypnotiseurs, a le plus grand tort de condamner, au nom de la morale, les expériences qui troublent sa philosophie cartésienne.

Il n'en continue pas moins à s'aventurer dans la voie ridicule où il est entré, car on trouve encore ces phrases (page 91 des *Endormeurs*).

« Les grands hypnotiseurs de notre siècle n'ont pas besoin de se servir
« de l'invention du volapük, car, pour eux, la pensée n'a point de langue,
« ils communiquent directement d'âme à âme. Ces nouvelles tentatives,
« ayant réussi, nouveaux succès, nouveaux cris d'enthousiasme, nouvelles
« sommations d'avoir à admirer la sublimité des méthodes nouvelles ».

VIII. *Le baron de Potet* (page 104). — « ...Sur ces entrefaites apparut le
« baron du Potet, un des charlatans les plus persévérants qui aient imité
« Mesmer ».

M. du Potet, fondateur du *Journal du magnétisme*, était un très honnête homme et jamais il n'a mérité les injures que M. de Fonvielle adresse, aujourd'hui, à sa mémoire. M. Debay qui n'approuve pas certaines façons de procéder du baron du Potet, notamment les expériences dites du *cercle magique* et du *miroir magique*, s'exprime ainsi dans un de ses ouvrages (1) : « Il semblerait que M. du Potet a oublié les surprenants phénomènes qu'offre « l'agent nerveux cérébral... Dans quel but M. du Potet s'est-il écarté de la « route naturelle et va-t-il demander à un monde occulte ce qui est en lui « et près de lui?... » Ces critiques sont sévères mais convenables. Voici, en outre, des éloges tout récents (2). « Du Potet, un des praticiens *les plus expé-* « *rimentés*, dit M. Ochorowicz, conseillait à ses élèves de magnétiser sans contact. Voici la raison qu'il en donne... « Suivent quelques exemples : « Une somnambule, dit du Potet, après avoir touché un malade dont le « sang était doublement corrompu par un virus syphilitique et scrofuleux, « perdit tous ses cheveux quelques heures après le contact seulement. Un « hoquet convulsif, une toux, un point de côté, furent transmis par le con- « tact à une autre dormeuse. Une autre, pour avoir tenu pendant quelque « temps la main d'un idiot, resta hébétée pendant quelques jours. » M. Ochorowicz ajoute : « Ce sont là des faits dont il sera aisé de plaisanter. On dira « peut-être que l'idiotie est contagieuse pour les magnétiseurs. On dira ce « qu'on voudra, la chose n'en sera pas moins vraie. J'ai observé moi-même « un cas analogue pour une autre maladie mentale quoique à un degré plus « faible. Mais je ne m'étonne pas de l'incrédulité que ces faits peuvent ren- « contrer. J'avoue avec honte qu'après avoir lu le passage en question de « du Potet, il y a à peine quatre ans, j'ai fait en marge de son livre un « grand point d'interrogation et deux grands points d'exclamation. Je les « efface en ce moment... »

Les déclarations de M. Ochorowicz, qui a examiné de près les phénomènes, sont très suffisantes pour montrer combien est exagérée l'accusation de charlatanisme formulée à l'égard du baron du Potet par M. de Fonvielle.

M. Charles Richet et la Revue scientifique (page 222). — « Certainement « nous ne mettons pas en doute la parfaite bonne foi de M. Richet; mais « lorsqu'il nous déclare qu'il se porte garant de la bonne foi de ses coopéra- « teurs, il nous demande de plus que nous ayons une confiance illimitée « dans sa clairvoyance. Or, malgré toute l'envie que nous pouvons avoir de « lui être agréable, nous ne saurions pousser aussi loin la complaisance,

(1) Voy. *Les Mystères du sommeil et du magnétisme*, par Debay. 1 vol. Dentu.
(2) Voy. *De la Suggestion mentale*, Par Ochorowicz.

« car il nous donne, à chaque instant, des preuves de crédulité singulière. »

On voit que le sage, mais peu généreux auteur des *Endormeurs*, n'épargne personne. Doué d'une science supérieure à celle de tous les autres, il prononce en dernier ressort et c'est au nom de la raison qu'il parle. Mais c'est une *raison* singulière, en vérité, que celle qui conduit sa plume. Un homme *raisonnable*, en effet, peut bien ne pas admette la réalité de certains phénomènes, si ces phénomènes ne s'accordent pas avec sa tournure d'esprit, sa manière de voir. En ce cas, que fait-il ? Il ne dit rien ; ou bien, s'il tient absolument à donner son avis, il va étudier d'abord ces phénomènes dans un milieu où il lui sera possible de se livrer à un examen sérieux. Voilà comment procède celui qui n'a pas la prétention de tout connaître. M. de Fonvielle, qui possède une raison d'un genre spécial, n'agit pas ainsi. Pour s'identifier sur les faits d'hypnotisme, de magnétisme, de suggestion mentale, de lévitation, etc., il va voir les saltimbanques. Naturellement il découvre un truc ; cela lui suffit, et, bien vite, il traite de *charlatans* — c'est son mot favori — tous les hommes de science dont il aurait dû suivre les travaux.

« Nous avons assisté, dit-il (page 297 des *Endormeurs*), à la grande séance « d'hypnotisme du théâtre Delille, à la foire de Montmartre. M. Delille « magnétise sa fille, qui reste suspendue en l'air pendant deux minutes, « contre l'action de la pesanteur. Nous sommes étonné que M. de Rochas « n'ait pas joint ce cas de *Lévitation* à tous ceux qu'il a mis sous les yeux « des lecteurs de la *Revue scientifique* (1). Pour éviter qu'il ne cite cette « nouvelle preuve à l'appui des théories de M. Crookes, nous dirons que « pendant qu'on la magnétise, la jeune fille s'approche du fond de la scène. « Derrière elle, et, par conséquent, sans que les spectateurs puissent s'en « apercevoir, un levier sort d'une toile qui simule une corbeille de fleurs. « L'extrémité s'engage dans une sorte de boucle attachée à la ceinture de la « jeune fille. Il suffit alors d'un cric, mis en action dans la coulisse, pour la « suspendre, de telle façon que ses pieds soient à 25 centimètres de terre. « L'illusion est complète et le tour a beaucoup de succès. Heureusement, à « Montmartre, le public est moins crédule que les rédacteurs de la *Revue* « *scientifique*. Ceux mêmes qui ne comprennent pas le truc sont persuadés « qu'il y en a un et que Mlle Delille est soutenue par autre chose que par le « fluide de l'auteur de ses jours. »

Voilà l'un des faits *sérieux* sur lesquels s'appuie M. de Fonvielle pour

(1) Voy. *Les Forces non définies*, par M. A. du Rochas.

combattre les assertions des expérimentateurs. On voit avec quel soin et quelle sagesse profonde il a étudié la question. Voyons comment il conclut :

« Il y a quelques années, ajoute-t-il, Massol, un honnête et vaillant républicain, avait rêvé de fonder la vertu sur la dignité humaine. La *morale* « *indépendante* résumait son énergique doctrine en deux mots... Que reste-« t-il de ces mâles enseignements, si MM. les docteurs Richet, Charcot, « Dumontpallier, Bernheim, etc., etc., ont raison ? Rien, rien ; pas même « des ruines. Tout manque à la fois. Nous tombons dans les ténèbres, le « chaos, le néant. Le souffle maudit de l'hypnose a tout flétri, tout emporté. « Nous ne sommes plus que grains de sable lancés dans le désert, entraînés « par la violence de l'ouragan ; nous ne pourrons plus nous réfugier dans « l'asile de notre conscience qui nous est arrachée ; nous nous sentons, ô « misère suprême ! réduits à douter... de notre propre pensée !!! »

Et M. de Fonvielle, qui ne doute pas de sa propre pensée, continue à nous faire douter de sa propre raison, en adressant l'apostrophe suivante aux grands philosophes du dernier siècle : « Mais vous, s'écrie-t-il, hommes « illustres dont je vénère le nom, dont j'admire les écrits, que dites-vous, « en ce moment, ô Voltaire, ô Diderot, ô Condorcet, ô d'Alembert, ô géants « de la pensée humaine ! »

Si M. de Fonvielle croyait aux manifestations d'outre-tombe, on s'expliquerait cette question. Comme il n'y croit pas, elle paraît, sous sa plume, non moins fantaisiste que le reste. C'est sans doute une façon nouvelle d'interroger sa propre raison qu'il croit peut-être imprégnée de l'esprit de ces grands hommes, par suite de la lecture de leurs ouvrages. Supposons toutefois que Voltaire et les autres soient capables de lui répondre autrement qu'avec les livres qu'ils ont laissés, que lui diraient-ils ? Probablement ceci :

« Nous ne savions pas tout ce que l'on sait aujourd'hui, cher monsieur de « Fonvielle. Si l'on nous eût mis, pendant l'existence de notre corps charnel, « en présence d'un simple phonographe d'Edison, notre raison eût été fortement surprise. Il est même probable que nous n'aurions pas hésité à « faire comme le savant M. Bouillaud dont vous parlez — en le raillant — « dans un de vos derniers ouvrages, celui qui porte deux titres : *Comment* « *se font les miracles en dehors de l'Eglise* et *les Saltimbanques de la science.* « Donc, imitant M. Bouillaud, chacun de nous eût traité de *ventriloque* la « personne chargée de faire fonctionner le phonographe. Nous aurions eu « tort. Mais notre bon sens naturel serait revenu bien vite et nous aurait « fait déclarer que l'envoyé d'Edison ne nous trompait pas. Puisque vous « avez une grande confiance dans notre raison, pourquoi ne suivriez-vous « pas nos conseils ? Croyez-nous : Au lieu de voir partout des charlatans —

« imitant, à votre tour, M. Bouillaud qui, dans le cas plus haut cité, voyait « partout des ventriloques — voyez donc véritablement ce qu'il y a dans les « phénomènes dont vous parlez sans les connaître — et méditez auparavant « certaines phrases de M. Richet. Il se trompe, il est vrai, quelquefois M. Richet, surtout quand, à votre exemple, il condamne — sans les connaître « aussi — les faits spirites, mais ce n'est pas le premier venu. M. Richet a « écrit, un jour, dans la préface d'un livre consacré spécialement à la suggestion mentale (1).

« C'est le *bon sens* qui fait rejeter toutes les idées inattendues, nouvelles, « c'est le bon sens qui règle notre conduite et dirige nos opinions. Hélas ! « ce bon sens qu'on prône tant n'est guère qu'une *routine de l'intelligence*. « Le bon sens d'aujourd'hui n'est pas le bon sens d'il y a deux cents ans, ni « le bon sens d'il y a deux mille ans. Le bon sens, il y a deux mille « ans, était de croire que le soleil tourne autour de la terre et se « couche tous les soirs dans l'Océan. Le bon sens, d'il y a deux cents ans « était qu'on ne peut, dans la même journée, donner de ses nouvelles « à Pékin et en avoir une réponse, et cependant le bon sens, aujour- « d'hui, indique qu'on peut y envoyer un télégramme, réponse payée. « Aujourd'hui le bon sens commande d'entretenir une armée formidable « avec un million de soldats et cinq millions de fusils. Est-ce que dans deux « ou trois siècles ce bon sens-là ne paraîtra pas une absurdité éclatante ? » M. Richet a dit, ailleurs (2), dans une réponse à M. Gautier, à propos du débat engagé entre eux sur la nature de la pensée : « Si infirme que soit « notre science d'aujourd'hui, elle est telle que la science des XVII[e] et « XVIII[e] siècles, au moins en chimie et en physique générale ne mérite pas « d'être mise en ligne de compte. Pour l'origine chimique de la force psychique, l'opinion de Leibnitz et celle de Spinoza ont aussi peu de poids « que s'il s'agissait de discuter la théorie du téléphone ou celle de la « photographie. » M. Richet a eu raison de parler ainsi, cher monsieur de « Fonvielle. Il aurait également raison s'il ajoutait que notre opinion à « nous : Voltaire, Diderot, d'Alembert, Condorcet, aurait, en ces matières « toutes nouvelles, aussi peu de poids que l'opinion des autres philosophes « et savants du temps passé, en supposant que l'on trouverait en nos écrits « des passages faisant pressentir ces grandes découvertes. Si nous avions « entrevu, en effet, la force psychique, le téléphone, la suggestion, il est « certain que nous n'aurions pas su donner, sur ces questions, un avis « pouvant être bien utile aujourd'hui. Il est même probable que l'un de

(1) Voyez l'ouvrage d'Ochorowicz, cité plus haut.
(2) Voy. *Revue scientifique* du 15 janvier 1887.

« nous, Voltaire, le grand railleur, qui n'admettait pas la pluralité des « mondes, aurait plaisanté fort le téléphone. Les belles lettres y eussent « gagné un pendant à *Micromégas* et l'historiette dans laquelle eût été « traitée d'impossible la transmission de la parole à l'aide d'un fil élec- « trique aurait pu être, plus tard, invoquée par vous. Voyez pourtant ce « qui s'est passé : le téléphone existe aujourd'hui pour tout le monde et « votre *raison* vous défendrait absolument de prétendre le contraire, quand « bien même vous n'auriez pas encore vu de téléphone. En résumé, vous « avez bien tort de nous demander notre avis sur des choses que nous n'a- « vons pas connues. Ce que nous pouvons vous dire, toutefois, c'est qu'il « faut étudier ce que l'on ne sait point avant d'en parler. C'est un excellent « moyen pour ne pas faire de sottises. »

Voilà donc ce que diraient, aujourd'hui, ces grands esprits à M. de Fonvielle. Mais peut-être ne se contenterait-il pas de leur avis et prendrait-il aussi celui de Descartes, dans lequel il semble avoir beaucoup de confiance. Descartes lui répondrait sans doute qu'il n'a pas tout deviné de son vivant. « Vous ne croyez pas à la suggestion mentale, monsieur de Fonvielle, di- « rait-il; vous en avez le droit, mais vous pourriez le proclamer en d'autres « termes. Et puis, êtes-vous bien sûr que les phénomènes de la suggestion « soient aussi faux que vous le prétendez? Vos opinions scientifiques et « philosophiques vous empêchent d'admettre la réalité de ces phénomènes; « mais moi-même, monsieur de Fonvielle, moi-même René Descartes, j'ai « commis de grosses erreurs. Je ne parle pas de mon système des tour- « billons; je fais allusion en ce moment, à certains passages de mon « *Discours sur la méthode*. Lorsque j'ai dit, en ce discours, que je mettais à « part les VÉRITÉS DE LA FOI *qui ont toujours été les premières en ma créance*, « j'ai été beaucoup trop loin. Ces prétendues vérités de la foi me font l'effet, « aujourd'hui, de n'être autre chose que de grossières erreurs ; et si jamais « je me réincarne, on aura de la peine à me ramener sur un terrain sem- « blable. »

Mais M. de Fonvielle n'est pas spirite ; au contraire. Il ne croirait donc point ces grands esprits, s'ils manifestaient, aujourd'hui, des opinions quelconques, par l'entremise d'un médium. A l'exemple des théologiens, M. de Fonvielle n'admet pas que la science moderne soit en désaccord avec le passé. S'il n'invoque pas la *Somme* de saint Thomas, il invoque la sagesse des philosophes, qui n'ont pas soupçonné les découvertes actuelles, et il en arrive à des conclusions où l'esprit d'intolérance ne brille pas moins que dans les conclusions des prêtres, lorsque ceux-ci traitent le même sujet. « On devrait couvrir vos nobles statues (dit-il à la page 306 des *Endormeurs* « — la dernière !) — en s'adressant toujours à Voltaire, Diderot, Condorcet

« et d'Alembert ; on devrait couvrir vos nobles statues d'un voile noir, aussi « longtemps que les marchands de miracles laïques n'auront pas été réduits « au silence, et qu'ils ont l'espérance de rendre leur illusionisme obliga- « toire. » Et voici comment il conclut : « Malgré les imperfections de notre « œuvre, malgré notre impuissance d'égaler votre verve, de châtier comme « vous saviez le faire l'ignorance et l'orgueil, de lancer comme votre plume « redoutable des mots qui vibrent à travers les siècles, nous sommes per- « suadé, nous ne le cachons pas, que vous envisagez notre humble volume « avec sympathie et indulgence ; car c'est dans vos écrits que nous avons « puisé le courage d'élever notre voix et pour protester seul et sans le seul « diplôme contre les assertions de tant de savants docteurs. »

Qu'ils envisagent cet *humble volume* avec *sympathie*, c'est douteux. Avec *indulgence*, c'est plus probable. C'est, du reste, ainsi que tous les gens sérieux l'envisageront, en plaignant l'auteur, qui a écrit autrefois de meilleures pages. Mais pourquoi donc M. de Fonvielle s'imagine t-il que les grands esprits qu'il appelle à son secours *envisageront* son livre d'une manière ou d'une autre ? Il sait bien que, d'après son spiritualisme d'une autre époque, les intelligences supérieures auxquelles il s'adresse ne sont plus que des entités, placées on ne sait où, se trouvant on ne sait dans quelles conditions ! Comment pourraient-ils examiner, envisager, son livre, s'ils ne vivent pas à l'état d'Esprits ayant conservé l'intégralité de leur intelligence ?... « Si je « m'adresse à eux directement, c'est une manière de parler ! » répondra sans doute, notre adversaire. En effet, voilà bien le vrai mot de la situation : c'est une manière de parler ; ou, pour être plus juste encore, c'est pour parler, pour dire quelque chose, que ce livre a été fait. C'est enfin, pour ramener l'attention du public sur une personnalité un peu oubliée. Espérons donc que le présent article fera une petite réclame à M. de Fonvielle, de même que lui en fit une la lettre que M. Daney, maire de Bordeaux, lui adressait, le 24 mai dernier, à propos de Donato. Il ne faut pas du reste, que M. de Fonvielle se gêne avec nous. Si, par exemple, les *Endormeurs* reparaissaient plus tard, sous un second titre, il ferait bien de nous le dire. Nous en reparlerions avec plaisir.

ALEXANDRE VINCENT.

LA THÉOSOPHIE CHRÉTIENNE

PAR LADY CAITHNESS, DUCHESSE DE POMAR.

Les doctrines théosophiques commencent à se propager en Occident ; elles possèdent déjà plusieurs organes de publicité, entre autres, en France, le *Lotus* et l'*Aurore du jour nouveau*, paraissant une fois par mois. Nous sommes

d'avis que les spirites ne peuvent rester indifférents devant aucune entreprise ayant pour but d'élucider les mystères de l'âme et de Dieu, et qu'ils ont le devoir d'étudier impartialement les ouvrages théosophiques afin d'adopter et de s'approprier tout ce qui pourrait favoriser le développement de notre doctrine en corroborant nos propres expériences, et de combattre et repousser les inductions erronées tendant à remettre en question les *faits acquis*, basés sur les travaux poursuivis avec tant de sagacité et de méthode scientifique par le Maître Allan Kardec, en collaboration avec ses amis de l'espace. Nous avons la ferme conviction que le spiritisme n'a qu'à gagner en pratiquant ce sage éclectisme qui consiste à prendre son bien partout où on le trouve et les théosophes eux-mêmes, appréciant notre franchise et nos loyales intentions, ne pourront que se rapprocher de nous, et nous tendre une main fraternelle; et il nous sera donné de travailler en commun à l'œuvre qui nous est également chère : la régénération de l'humanité par la connaissance des principes supérieurs qui doivent l'amener à un état plus élevé de développement intellectuel et moral.

L'œuvre que nous analysons est un court résumé des principes de sagesse tirés de la connaissance *ésotérique* des enseignements de Jésus. Le système développé dans cet ouvrage peut se résumer ainsi : A des périodes qui se reproduisent à peu près tous les six cents ans, nommées *cycles naroniques*, des envoyés de Dieu, des *Messies* s'incarnent sur la terre et viennent y apporter la lumière morale qu'ils ont puisée dans leur séjour au sein de l'*Etoile* céleste qui éclaire notre planète. Ces Messies, ces Christs, sont une émanation de la Divinité ; c'est-à-dire qu'ils ont par leurs travaux antérieurs, leurs études et leurs souffrances, développé en eux l'*âme spirituelle* ou principe supérieur qui leur permet d'avoir une connaissance plus parfaite de Dieu, et de vivre en communion constante avec lui. Jésus, qui a affirmé que lui et son *Père* sont *un*, est un des plus remarquables Messies qui aient vécu sur la terre. Il est venu apporter aux hommes la loi d'amour et de charité sans laquelle il leur serait impossible de s'élever vers les hautes régions intellectuelles et morales dans lesquelles ils parviendront seulement à trouver une notion juste et exacte de la Divinité. Malheureusement, ceux qui se sont dits les représentants de Jésus depuis qu'il a disparu corporellement, ont peu à peu oublié ses enseignements dans la suite des siècles ; ils se sont détournés des véritables doctrines théosophiques pour s'attacher à des dogmes incompréhensibles qu'ils ont imposés par la violence, allant ainsi à l'encontre de la grande maxime du Christ : « Aimez-vous les uns les autres ! » Aussi, quel a été le résultat de tous ces *articles de foi* appuyés sur la force brutale ? De détourner de plus en plus l'humanité de la voie qui devait la conduire à la théosophie, c'est-à-dire à la véritable connaissance de Dieu ;

les idées matérialistes ont fait des progrès toujours plus inquiétants, et l'œuvre de Jésus a périclité parce que l'égoïsme a tué la charité dans le cœur des hommes. Mais Jésus avait promis à ses disciples de leur envoyer l'*esprit de Vérité* pour rétablir toutes choses et les faire ressouvenir de ses enseignements. Cet esprit, nouveau Messie, intermédiaire entre l'homme et la Divinité, a commencé à faire son apparition sur notre planète; c'est lui qui est à la tête de l'œuvre de régénération entreprise par tous ceux, incarnés ou désincarnés, qui ont souci de rétablir la loi du Christ et de ramener l'humanité à l'observation de ses divins préceptes.

Il n'est pas nécessaire, pour devenir adepte de la Théosophie, de pratiquer tel ou tel culte, d'être attaché à telle ou telle religion particulière. La connaissance de la sagesse de Dieu a un but plus élevé. Elle tend à redresser les travers de notre âme. C'est une sorte de *gymnastique spirituelle*, d'orthopédie morale, destinée à modifier nos bons instincts, à corriger les imperfections de l'âme animale ou principe inférieur de l'homme qu'il a conservé de son passage à travers les bas-fonds de la Création.

Ecoutons ce que nous dit l'auteur touchant la doctrine théosophique (page 8) : « La Théosophie est l'essence de toutes les doctrines, la vérité « intime de toutes les religions; elle est sans credo, sans nom. Les Prêtres « ne l'ont point enseignée, car elle appartient à l'esprit, et on ne la trouve « ni dans les temples, ni dans les synagogues. C'est la « Voix tranquille et « douce » que l'on entend dans le tourbillon, que l'on devine dans l'orage. » Et plus loin (page 12) : « Quelle différence y a-t-il donc entre un Théosophe « et un Chrétien exotérique? Ce dernier prétend que cette relation de l'âme « avec Dieu n'est possible que pour le chrétien; car pour jouir de cette « union, il faut croire en certains dogmes. Le Théosophe dit que cette union « est enseignée par toutes les religions, et que pour y arriver, vous devez « obéir à la voie de votre conscience la plus élevée, car le véritable Christ « est l'esprit divin qui est au dedans de vous, et ainsi Dieu manifesté dans « votre propre corps. Le Chrétien exotérique est étroit et dogmatique; le « Théosophe est large et tolérant. Mais beaucoup de Chrétiens sont Théosophes parce qu'ils suivent la lumière qui est au dedans de leur âme spirituelle la plus élevée. » Et enfin (page 14) : « La véritable Théosophie « étudie toutes les religions, mais n'en enseigne aucune, laissant à chacun « le droit de trouver la vérité par lui-même. Néanmoins la Théosophie est « le résumé de la sagesse de toutes les religions, du Brahmanisme, du « Bouddhisme, du Judaïsme et aussi du Christianisme; car c'est cette branche « d'études chrétiennes qui démontre et distingue le Christ spirituel du Christ « historique enseigné par la Théologie. »

Comment arriverons-nous à la Théosophie telle qu'elle est définie dans

les lignes précédentes? C'est en cultivant en nous le *sixième sens*, celui de l'*intuition*. C'est par ce sens que nous parviendrons à la connaissance de Dieu, en élevant notre âme vers lui, en devenant *un* avec lui, ainsi que Jésus nous l'a enseigné. — Pour cela, est-il nécessaire de se retirer dans un lieu désert, ainsi que le font les initiés de la Théosophie indoue? Non certainement, car, au milieu de nos semblables, dans la société telle qu'elle est constituée, nous avons, Dieu merci, de fréquentes occasions de nous abstraire, de nous isoler, d'oublier pour un instant les soins et les tracas de la vie matérielle, pour communier avec le principe divin, l'âme du monde que nous devons de plus en plus développer en nous. Et où nous conduiront ces efforts pour nous rapprocher de Dieu? A pratiquer toujours mieux la grande loi d'amour et de charité que Jésus est venu propager par la parole et par l'exemple. Cette loi se traduit par de nouveaux préceptes, *accomplissement de la loi et des Prophètes*, exposés dans le chapitre V de l'Evangile de Mathieu. Voici comment lady Caithness résume ces prescriptions de l'évangile nouveau que les soi-disant Chrétiens ont trop longtemps oubliées pour s'en tenir aux anciennes ordonnances de Moïse (pages 144 et 145) : I. « Christ « nous défend de nous mettre en colère contre notre frère; il nous défend « de le mépriser et de l'appeler fou, ou homme perdu. Il nous commande « d'avoir la paix avec tous les hommes et d'honorer Dieu en chacun d'eux; « car chacun est le temple du Dieu vivant. »

II. « Christ nous commande de conserver pur et saint ce temple (notre « corps), et de ne pas le souiller par des pensées lascives ou par des passions « sensuelles; par conséquent d'éviter toutes les occasions de tentations. La « véritable union du mariage est durable; car « *Dieu créa l'homme à son* « *image, et il le créa mâle et femelle* »; et, par conséquent, l'homme ne peut « pas séparer ce que Dieu a uni, ni *unir ce que Dieu a séparé.* »

III. « Christ nous commande de ne pas prêter serment : « *Ne jurez point* « *du tout* ». Ne prêtez pas serment, car cela nous ferait manquer à ce com- « mandement et à d'autres en nous mettant à la merci des hommes. « Ne « jurez point, » « ne résistez point », — « Ne jugez point, ne condamnez point ». « Le commandement est clair et net; ne prêtez serment dans aucune cir- « constance, « car tout serment est extorqué aux hommes pour le mal. » « Il est encore plus blasphématoire, par conséquent, de jurer sur l'évangile « ou sur la croix du Christ sur laquelle il a offert sa vie, que de manquer à « l'un de ces commandements.

IV. « Christ nous commande de ne pas résister à celui qui nous fait du « mal. *Ne résistez pas.* Ne croyez pas vaincre le mal par le mal. Pour que le « mal cesse, ne *faites aucun mal.* Ne rendez pas la violence pour la violence, « mais surmontez le mal par le bien.

V. « Aimez vos ennemis. Bénissez ceux qui vous maudissent. Faites du « bien à ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre « Père. Soyez parfaits comme votre Père qui est au ciel. »

Et l'auteur ajoute comme conclusion et explication de ces préceptes dont l'étrangeté pourrait surprendre ses lecteurs : « Nous n'avons pas même « compris une telle perfection ; nous commençons seulement à croire que « cet idéal est possible, que nous devrions essayer de suivre ces comman- « dements, puisque ni le monde, ni nous-mêmes, ne sommes plus avancés « vers la perfection après avoir suivi les anciens commandements que Christ « est justement venu abolir, et remplacer par ces cinq nouveaux, qui sont « absolument d'amour et de vérité. Jamais il n'a dit aux hommes d'avoir foi « en lui personnellement, mais de *croire en la vérité,* « la *vérité* qui vous « affranchira ».

« Ses disciples eux-mêmes n'ont pas compris sa doctrine ; ils n'ont pas vu « que l'*Amour* est la grande *Vérité* et l'accomplissement de la Loi, en un mot « le grand mystère de Dieu, et que l'Amour produit une Foi qui peut sou- « lever les montagnes de la haine et du mal, et que c'est l'Amour qui peut « nous rendre parfaits, comme le Père est parfait. »

Nous n'ajouterons rien à ces nobles paroles qui peignent le cœur de celle qui les a écrites ; et nous désirons que nos amis trouvent, comme nous, dans cette consolante lecture, de nouveaux motifs de supporter, pour l'Amour de Dieu, les peines et les tribulations inséparables de notre misérable existence terrestre, en apparence, moins admirable parce qu'elle est la rénovation et la rédemption par le travail, par le savoir, par la justice et le sage exercice de la raison.

CÉPHAS.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LA QUESTION *des perfections divines*, ET SUR CELLE DES *hérésiarques* DE LA SCIENCE.

Chers Messieurs, puisque votre journal est une sorte de tribune ouverte à tous les spirites, en ma qualité déjà ancienne de littérateur scientifique et médical, permettez-moi d'intervenir au débat engagé entre M. Tremeschini et M. Fauvety, non pour m'en constituer juge, fonction pour laquelle je n'aurais aucune compétence dans le cas présent, mais bien pour leur présenter à eux et à vos lecteurs quelques considérations sur deux points qui me paraissent susceptibles de développements intéressants, savoir :

1° La question de l'infinité des perfections divines;

2° Celle des hérésiarques de la science.

Et d'abord, je ne cacherai pas au lecteur que je professe une grande considération pour la prose toujours lucide et chaleureuse de votre collaborateur M. Fauvety.

Ses articles sur la divinité et sur ses attributs en donnent une idée grandiose; et ses définitions sont empreintes d'une originalité et d'une clarté que je n'avais encore rencontrées nulle part sur des sujets de ce genre.

Sa façon ingénieuse d'élucider l'*essence* et la *personnalité de l'Etre divin*, dans son article publié dans le numéro du 1er juillet, est certes loin d'être vulgaire. « Dieu, dit-il, est au monde ce que l'âme humaine est au moi « conscient de l'homme. Il est la raison consciente et vivante de l'univers. « C'est l'unité suprême embrassant tous les rapports pour les harmoniser. »

Mais, quoique ses explications sur l'*immensité* et la *personnalité divines* soient supérieures à celles que j'avais vues jusqu'à ce jour; — Bien que je sois de ceux qui, ayant constaté d'une façon multiple et irrécusable, la réalité des communications entre les vivants et ceux que nous appelons improprement les morts, communications qui ont dû exister dès les temps les plus antiques; — Bien que je ne puisse par conséquent douter un seul instant de la réalité d'un ordre divin, il n'en reste pas moins, dans mon entendement, une grande obscurité et un grand doute au sujet de l'infinité des perfections divines. Je ne trouve pas le moyen de faire concorder cette perfection et cette *bonté infinies*, avec l'imperfection horrible de l'ordre vivant tel qu'il existe sur notre planète; car le spectacle des espèces animales s'entre-dévorant les unes les autres pour le seul besoin d'exister me paraît une chose monstrueuse.

Peut-on, non plus, voir avec admiration le travail des hommes les plus laborieux, de ceux-là même qui luttent le plus méritoirement pour l'existence, détruit à chaque instant, ici par la grêle, là par l'ouragan, ailleurs par l'incendie, etc. !

Et tout cela sans préjudice du bel art de la guerre au sein de nos sociétés soi-disant civilisées!

Que dire d'un tel emploi fatidique des plus belles facultés de l'homme! Est-il possible de faire rentrer tout cela dans le cadre d'un ordre divin *infiniment bienveillant* pour ses créatures?

Je sais bien qu'on me répondra que notre planète n'est pour nous qu'un lieu d'épreuves et de passage, et que l'ordre de l'univers n'a pas été établi en vue de l'homme et des espèces animales.

Outre que ce n'est pas là une explication, mais la simple constatation

d'un fait, et d'un fait qui n'est même complètement acceptable que par des spirites, il est clair que si la munificence divine ne s'est exercée que d'une façon très limitée à notre égard, nous ne pouvons pas proclamer qu'elle a été infinie.

Aussi je comprends très bien que les philosophes *Gnostiques*, les *Basilide* et les *Marcion*, aient trouvé, bien avant nous, que l'ordre de la nature était par trop imparfait pour pouvoir être l'œuvre d'un Dieu infiniment parfait; et qu'en conséquence ils aient jugé qu'il ne pouvait être que l'œuvre d'un Dieu inférieur, c'est-à-dire du *demi-ourgos*.

Dans la légende de Boudha de notre Fr. en Cr. M. René Caillé, nous voyons que le Théurge antique avait été choqué, lui aussi, du spectacle des espèces animales s'entredévorant les unes les autres.

« Un jour son père l'amenant admirer ses domaines lui montrait les ruis-
« seaux babillards serpentant au milieu des prés fleuris, les buffles tournant
« et retournant du soc de la charrue le limon rouge et plein de promesses,
« et les nids jaseurs au fond des jungles, et les paons rouges voletant autour
« des pagodes, et le bruit du tambour et des instruments de musique annon-
« çant une joyeuse noce.

« Sydharta écoutait et regardait, ses yeux étaient tristes et il disait dans
« son cœur : *le lézard mange la fourmi, le serpent, le lézard* et *l'autour les*
« *dévore tous les deux. L'épervier des étangs dispute sa proie à la loutre, la pie*
« *grièche chasse le bulbul qui chasse les papillons émaillés. Chacun tue pour*
« *être tué à son tour, le meurtre est partout; la vie se nourrit de la mort.* Et on
« le voyait constamment assis à l'écart réfléchissant au grand problème du
« mal dans la vie ».

Le Boudha ne put trouver d'autre solution que de se placer en dehors de l'ordre de la nature.

Un jour qu'il méditait sous un grand figuier, il se dit : « La mort vient
« de la vie, la vie de la naissance et la naissance du désir. Si l'homme par-
« venait à supprimer le désir des sens, il s'élèverait au-dessus de toutes les
« vicissitudes dans la région de l'esprit pur où il n'y a plus ni mort ni
« changement. Tout ce qui naît du désir des sens, tout ce monde visible
« n'est qu'un tissu d'illusions. Celui qui saurait le reconnaître ne serait pas
« plus attaché aux choses que la goutte de pluie à la feuille du lotus. Il
« pénétrerait dans le monde invisible, dans le monde des causes et de la
« paix suprême... Oui, s'écria-t-il, j'ai trouvé le chemin de la délivrance, la
« voie qui mène à la possession de la science universelle, la voie du souvenir
« et du jugement, la voie calme et sans trouble qui conduit à la cité du
« Nirvana.

« Et d'un regard illuminé, il aperçut les trois mondes concentriques qui

« composent l'univers : *le monde de la matière*, masse épaisse de ténèbres et « de douleurs ; le monde astral où se meuvent les âmes qui en cercles gran- « dissants s'étend de l'ombre à la clarté ; le monde de l'esprit pur qui enve- « loppe et pénètre les deux autres de sa vie etde son rayonnement, en même « temps centre et circonférence, cause et fin de tout »...

Toutes ces choses entrevues par le Boudha sont assurément fort belles, mais elles n'expliquent en aucune façon pourquoi tous les êtres vivants *sont obligés de traverser*, plus ou moins péniblement, *le monde de la matière, masse épaisse de ténèbres et de douleurs*.

La question reste donc toute entière et dans toute son obscurité. Sera-t-elle jamais résolue? Nous la posons à de plus compétents que nous.

Au prochain numéro la question des hérésiarques de la science.

Lyon, 10 août 1887

Dr FERRAN,

Médecin militaire en retraite, ancien rédacteur à la *France Médicale*,
Collaborateur au *Lyon scientifique* et au *Progrès* (de Lyon).

COMMENT ON DEVIENT SPIRITE

Tiré du *Moniteur spirite et magnétique* de Bruxelles, dirigé par M. B. Martin.

J'arrive à la station de L*** pour me rendre à Bruxelles à une séance spirite. Je chcisis un compartiment (pour dames) ; une seule dame s'y trouvait.

Je me blottis dans un coin, la tête appuyée contre les bourrelets capitonnés, les yeux fermés ; bien sûr, ma compagne de route ne s'avisera jamais de me déranger !

A peine le train, sorti de la station, avait-il accéléré sa marche au point de reprendre sa vitesse, que j'entends les interpellations réitérées de ma voisine. Je passe sur le menu de la conversation qui s'établit entre nous à mots coupés ; elle pour engager un entretien suivi, moi pour l'éluder.

Mon état de souffrance n'échappa pas à mon interlocutrice et lui servit de thème pour renouer la conversation que mon laconisme faisait tomber sans cesse.

— Vous êtes souffrante, me dit-elle. Avez-vous déjà entendu parler des guérisseurs de Charleroi ? — Non, Madame... — Comment ! vous ne connaissez pas cela !... Ce sont des spirites, des farceurs, des fous !... Ah ! si je n'étais pas une femme forte, je me serais laissée aller comme les autres : j'aurais cru aussi !

Cette fois, je sors de ma torpeur, j'abandonne ma retraite. J'étais tout éveillée. Elle continuait à en dire de toutes les sortes sur la folie des spi-

rites : et les mots et les épithètes sortaient comme une avalanche de sa bouche.

Je courbai la tête sous cet orage, mais sans en être atteinte. « Cette femme, me disais-je, — est certainement poussée par des esprits à me parler de spiritisme. » — Guidée par cette idée, et dès que je fus revenue de ma stupeur :

— « Madame, dis-je, vous avez perdu sans doute des personnes qui vous sont chères? — Hélas ! oui, j'ai perdu mon mari ; j'ai perdu ma fille.

— Madame, ne soyez point surprise que je ne partage point vos idées relativement au spiritisme : vous avez devant vous une spirite convaincue. (Stupéfaction de mon interlocutrice). — La preuve que c'est ainsi, Madame, — dis-je — c'est que je puis ici vous montrer le *Livre des Esprits* que j'ai avec moi et que je relis pour la quatrième fois !.... Plus je l'étudie et plus je le trouve sublime! — Comment, Madame, vous vous êtes laissé entraîner là-dedans, dit-elle. Je ne puis le croire.

— Je ne me suis pas laissé entraîner. J'ai commencé par étudier pour comprendre, — ce que tout le monde doit faire d'abord — ensuite, j'ai eu beaucoup de preuves. — Des preuves, dites-vous? Et quelles preuves avez-vous eues?

— D'abord, Madame, permettez-moi de vous interroger à mon tour. Tantôt, vous m'avez répété plusieurs fois : Si j'avais été une femme à croire, moi, si je n'avais pas été une femme forte, j'aurais cru aussi. Que vouliez-vous dire par là? — Eh bien! oui, j'aurais cru à cause de différentes choses qui me sont arrivées. — Voici ce que c'est : Il faut savoir que mon mari était le docteur X***. Après sa mort, — lorsque je fus remise un peu de ce terrible coup, — j'ai dû mettre en ordre ses papiers, consulter son registre, rassembler ses notes et tâcher enfin de rentrer un peu dans les fonds qui lui étaient dus de toutes parts. — Depuis plusieurs jours, je recherchais en vain le compte d'une personne qui nous devait une somme assez ronde... impossible de le retrouver... Une nuit, mon époux m'apparaît, et, m'appelant par mon petit nom, il me dit : *Tu trouveras le compte que tu cherches, tel livre, folio* 32. Et voilà que je trouve le compte à la page indiquée... Plus fort que cela !.., J'avais une fille... je n'avais qu'une fille !... Elle était mariée fort loin de moi, de sorte que l'on ne se voyait que très rarement. Elle ne fut pas malade longtemps et je reçus, presque en même temps, la nouvelle de sa maladie et sa mort. — J'étais tout à mes regrets de ne plus l'avoir revue, lorsque, le soir, étant couchée, je la vis venir à moi, souriante et belle. Elle avait une ravissante toilette que je ne connaissais pas. Je regardais, surprise, son costume dans les moindres détails et je me mis à pleurer amèrement... « OH! MÈRE, me dit-elle, SI TU PLEURES, JE M'EN VAIS »,... Je fis un effort pour

vaincre mon émotion... « Ecoute, dit-elle, ON CHERCHE BEAUCOUP A LA MAISON : « ON NE RETROUVE PAS MA BELLE BAGUE ; ELLE EST DANS TELLE CHAMBRE, DANS « LA COMMODE, TIROIR DU DESSUS A GAUCHE. » J'y allai le lendemain, Madame, et je demande : *A-t-on retrouvé la bague ?* je vais dans la chambre indiquée, tiroir de dessus à gauche et je la trouve là dans une petite boîte ! De plus, on me mène dans la pièce voisine : « Voyez, dit-on, voilà la robe de soie « qu'elle a eue pour aller à la noce de son cousin, il y a un mois à peine. « Qui est-ce qui aurait dit cela, alors ? » Mais je n'entendais plus ce qu'on me disait. « Ah ! cette toilette, m'écriai-je en tombant sur une chaise, presque évanouie, — cette robe..., cette robe, — dis-je en sanglotant, ces dentelles, ce collier,... tout... tout... ces souliers... tout... j'ai tout vu... ma fille avait tout cela lorsqu'elle est venue me parler ! »

Après avoir laissé à ma compagne un peu de temps pour se remettre de l'émotion bien naturelle qu'elle éprouvait, j'eus la cruauté de lui dire : « Est-ce bien vrai tout cela ? » — J'avais un malin plaisir à la voir se démener pour me convaincre qu'elle me disait la vérité, et je savais mieux qu'elle que tout cela est possible ! J'ai lu quelque part : *La vengeance est le plaisir des dieux.* Et vrai, j'avoue que je la savourais, cette vengeance inoffensive qui devait lui servir de leçon ! Elle me conta encore une couple de faits de ce genre. Quand elle eut tout dit :

— « Eh bien ! à votre tour, me dit-elle, quelles preuves avez-vous eues ?
— Madame, dis-je, pas aussi fortes que les vôtres. Aussi, si vous le voulez bien, nous analyserons ensemble les récits que vous m'avez faits... Qu'avez-vous pensé de ce qui vous est arrivé ?

— Oh ! j'ai pensé que tout cela est un effet de mon imagination. — De deux choses, l'une, dis-je, ou vous aviez connaissance de ces faits auparavant : vous saviez déjà où se trouvaient le compte et la bague ; ou ce n'est pas un effet de votre imagination.

— Comment cela, Madame, je vous jure que je ne savais rien. — Qu'appelez-vous, votre imagination ?

(*Un peu embarrassée*). — Je ne sais trop... des images qui se présentent à mon idée par un effet du hasard. — Avez-vous réfléchi, Madame, que non-seulement tout effet a une cause, mais que tout effet intelligent ne peut avoir pour cause le hasard. Dans ce cas, vous faites jouer au hasard un rôle bien intelligent, puisqu'il sait vous renseigner sur des choses que vous ne savez pas... *Un hasard intelligent, cela ne s'appelle pas un hasard !...* Comment votre imagination peut-elle vous donner connaissance des choses que vous ignoriez complètement. Ce serait déjà mal de sa part de vous laisser chercher plusieurs journées avant de vous dire de regarder au feuillet 32. C'est singulier, une imagination qui vous dit juste l'endroit où se trouve

l'anneau perdu. Votre imagination, selon moi, ne peut vous faire ressouvenir que des choses déjà connues de vous. J'admets qu'elle puisse vous représenter votre fille comme vous l'avez déjà vue de son vivant, mais la voir dans une toilette dont vous n'aviez pas connaissance et tous les accessoires si bien accentués, que vous avez tout retenu : comment votre imagination pouvait-elle vous donner connaissance de tout cela?

— La veuve du docteur m'écoutait avec de grands yeux étonnés : « C'est pourtant vrai, dit-elle lentement, et je n'y avais jamais réfléchi! » Alors, elle me questionnait, elle était avide de m'entendre parler, nous arrivions trop tôt à Bruxelles à son gré. « De quel côté allez-vous, me dit-elle, nous prendrions une vigilante. Je voudrais tant passer la journée avec vous. »

Nous prenons donc une voiture, nous avons pu rester encore une heure ensemble. Ensuite, je lui représentai que ses courses l'appelaient d'un côté, et moi d'un autre; qu'il nous était impossible de continuer ainsi. Elle me demanda les titres des ouvrages d'Allan Kardec et me promit de les étudier... Elle ne savait plus me quitter. Il fallait bien cependant se dire adieu. Enfin, elle me serra les mains avec effusion : *la femme forte était devenue ma sœur.*

Dans ces quelques faits que je viens de citer, et dans des milliers de cas semblables, il faut convenir qu'il ne peut être question de « l'ignorance qui veut tout comprendre, tout inventer et créer de toutes pièces les causes qui lui échappent ». Ici, c'est le phénomène lui même qui se révèle et il me semble qu'il vaut bien la peine d'être examiné.

Mme Ersylie D...

Nota. Le Moniteur Spirite et Magnétique contient des articles très remarquables de son directeur; dans ce journal bi-mensuel, l'ensemble est complet, relativement à son format et à son prix à la portée de toutes les bourses (2 fr. 50 union postale).

Nous félicitons vivement le sympathique M. B. Martin, un vétéran énergique de la cause.

FRANK HERNE A LISBONNE

Lisbonne, 12 *août* 1887. Messieurs : Un fait qui vient d'avoir lieu à Lisbonne, nous prouve ce que peuvent certains hommes, spéculateurs de choses dignes de respect.

Notre centre spirite désirant constater la production de phénomènes spirites d'ordre physique, non seulement dans l'intention de contrôler les expériences de William Crookes, Zöllner, Paul Gibier et Akasakof, mais surtout dans le but de convaincre les incrédules de la possibilité des relations

du monde invisible avec le monde visible, avait engagé un Anglais, médium à effets physiques, d'après les indications et sur la garantie de Mter Burns, rédacteur en chef du journal spirite *The Medium*; ce médium s'est présenté ici sous le nom de *Frank Herne.*

Dans toutes les séances qui ont eu lieu, Herne s'est rendu tellement suspect, que, finalement, il a été surpris en flagrant délit de fraude de matérialisation, ce que constatent deux articles publiés dans divers journaux, que je vous prie d'insérer avec cette lettre dans les colonnes de la *Revue spirite.* Il paraîtrait que, en Angleterre, il existe une association dont le but est d'exploiter la crédulité ingénue et ignorante des spiritualistes, en simulant les phénomènes les plus dignes d'admiration et de respect. Contre de telles infamies, nous devons entreprendre une croisade, en protestant contre ces agissements, en employant tous les moyens pour les démasquer. Je le fais aujourd'hui au nom de notre centre, en vous demandant l'insertion des articles auxquels je fais allusion dans les colonnes de votre *Revue*; ainsi nous éviterons une nouvelle série de scandales venant de la même source.

Agréez Messieurs, l'expression de ma très haute considération,

Dr Antonio da Silva Pessanha, rédacteur du *O Espiritismo.*

1er article, publié dans le journal *Commerce de Portugal,* 4 août 1887 :

Frank Herne est venu à Lisbonne invité par un groupe de personnes; comme nous l'avions déjà dit, ce groupe désirait contrôler les expériences de même genre faites par William Crooks, Paul Gibier, Zöllner et Aksasakof.

Les séances ont eu lieu dans les salles de notre rédaction, cédées à cet effet à la demande de la commission.

De toutes les expériences auxquelles on a procédé, deux seulement, du moins jusqu'à présent, ont un caractère véritablement inexplicable; ce sont : un phénomène de lévitation, puis le choix, par le médium, entre les portraits de différentes personnes, de la photographie d'une dame décédée depuis trois ans, qu'il ne connaissait pas, dont il n'avait jamais vu le portrait.

Le reste n'a rien de concluant, peut s'expliquer de mille manières également bonnes. Son engagement finissant le mardi 2 courant, M. D. Antoine Pessanha lui offrit de rester encore à Lisbonne pendant une semaine, aux conditions suivantes :

1° Il n'y aura pas de séances dans l'obscurité; cela ne pouvant pas être ainsi, le médium restera toujours placé entre deux personnes au choix de la commission, lesquelles lui tiendront les mains et les pieds pendant toute la séance;

2° Exclure complètement toute sorte de bruits, surtout le chant; il est prouvé que les Esprits éclairés, pour répondre à l'évocateur, ne demandent

que la concentration de la pensée des assistants avec l'intention que les phénomènes se produisent, avec la foi dans leur possibilité comme preuve de la réalité de la vie d'outre-tombe;

3° Préférant que les phénomènes ne se produisent pas s'ils doivent être douteux, nous exigeons simplement leur production spontanée et rejetons tout essai exagéré pour les susciter;

4° Nous avertissons M. Frank Herne que nous connaissons parfaitement les conditions dans lesquelles les phénomènes se produisent, et pour cela, nous lui ferons sentir que notre croyance dans quelques-uns d'entre eux n'engage en rien notre créance à n'importe quel phénomène obtenu en dehors des conditions recommandées par l'expérience et nos bons esprits;

5° Bien loin de chercher à satisfaire notre curiosité, ces expériences ont ce but : prouver, sans possibilité d'objections plausibles, que les phénomènes émanent de lois inconnues, qu'ils n'ont pas le caractère de suggestion, de fascination, de prestidigitation, qu'ils prouvent rigoureusement l'existence d'une force dont l'action dans le monde matériel nous est inconnue. Par ce moyen seulement nous pourrons attirer dans les rangs du spiritisme les hommes sérieux, les hommes de science étant les seuls qui puissent faire une propagande acceptable;

6° Mter Frank Herne connaît certainement les expériences de William Crooks avec M. Home, de Zöllner et Paul Gibier avec Slade, et de A. Aksasakoff avec Elington; il ne peut donc trouver étrange que nous voulions nous placer dans les mêmes conditions d'expériences concluantes, d'autant plus que, dans notre correspondance, nous lui avons dit : Vous vous soumettrez aux conditions qui ont été exigées pour MM. Slade, Home, Elington.

Les susceptibilités doivent être mises de côté, lorsqu'il s'agit d'étudier des phénomènes que la raison ne peut accepter qu'à la lumière de l'évidence. (Lisbonne, le 2 d'août 1887.)

Mter Frank Herne ayant accepté ces conditions, puissions-nous obtenir des résultats plus convaincants. Les Portugais seront-ils supérieurs aux Anglais dans l'appréciation des phénomènes de cet ordre, ou bien le médium ne serait-il pas le véritable Frank Herne? Le portrait du véritable Frank Herne, que nous avons fait venir, répondra de l'identité de celui qui est parmi nous, et le temps employé de la supériorité des recherches portugaises.

2° Article publié dans le journal *Commerce de Portugal, le* 9 *août* 1887. — Dans le n° 2,486, nous avons dit, rapport à Herne, que le temps répondrait de la supériorité des recherches portugaises. Quelques jours ont suffi pour le démontrer.

Le pseudo-médium Frank Herne n'a pu terminer son contrat passé avec

M. D. Antoine Pessanha, parce qu'il a été pris en flagrant délit de fraude de matérialisation. Voici le fait :

A la dernière séance qui eut lieu au siège social du *Centre psychologique portugais*, le promoteur exigea la présence avec lui, dans la salle contiguë au cabinet où devait avoir lieu la matérialisation, de trois personnes seulement; MM. D. Antonio Pessancha, N. de Sequeera, Lamaix et Angelo de Sarrea Prado, préalablement d'accord, prirent place à la distance d'un mètre à peu près des rideaux entre lesquels devait paraître l'esprit matérialisé.

Le gaz fut baissé et quelque temps après on entendait un bruit qui dénonçait parfaitement une modification dans l'habillement avec lequel Herne était entré dans le cabinet; bientôt après il apparut entre les rideaux qui enveloppaient la partie inférieure du corps, présentant la partie supérieure ornée d'un linge blanc qui simulait un turban turc. M. Lamaix lui offrit une poignée de main, dans le but de le tirer hors des rideaux, mais il refusa l'invitation; immédiatement M. Lamaix et M. Prado frottèrent des allumettes, levèrent le gaz. et avec M. Prado en tête, envahirent le cabinet, surprenant le fourbe qui cachait le déguisement et tombait sur le sopha complètement abattu, en pleurant. Après la première impression, qui eût pu être funeste si Herne n'eût eu affaire à des hommes bien élevés, les phénomènes qu'il avait simulés lui furent expliqués, car nous voulions qu'il revint à Londres, avec l'entière conviction que les Portugais savent observer et distinguer le vrai du faux.

De telles fourberies ne détruisent nullement les observations sérieuses, si importantes des hommes de science que nous avons citées; elles nous ordonnent la plus grande rigueur dans l'observation et l'appréciation des phénomènes dits spiritualistes (physiques), pour ne point être les victimes de tours d'escamotages d'un Anglais quelconque, qui s'intitule médium, et quoique recommandé par M. *James Burns*, directeur du *The medium and Daybreak*, dont la bonne foi a dû être surprise par un homme qui a mésusé de la bonne opinion qu'il a de ses facultés, qui a eu ce grand tort de nous expédier un pauvre homme.

NOTA : Avec un autre médium, nos amis de Lisbonne devront exiger, si l'obscurité est exigée, que ce médium soit entièrement deshabillé, revêtu d'un costume neuf, placé dans une chambre de lui inconnue, avec les meubles les plus simples, une table unie et autant de sièges que de visiteurs. Ce mode simplifiera l'investigation. Slade, venu à Paris, fut un grand médium dont la faculté est devenue intermittente; ses séances en pleine lumière ont intéressé les uns, désolé les autres, mieux eut valu pour nous qu'il restât dans son pays. Il nous faut des médiums avec lesquels on puisse expérimenter sérieusement et scientifiquement.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 15 août 1887.)

II. La Société. — La Société n'est pas constituée définitivement, nous le répétons; elle commence son existence et doit passer par les différentes épreuves nécessaires à son perfectionnement. De même que l'individu, elle doit s'éclairer peu à peu, s'instruire, s'améliorer.

De grands penseurs lui ont tracé sa voie, dont elle s'écarte souvent, car les peuples comme les individus sont sujets aux déviations, aux compromissions et aux faiblesses.

Le peuple mûrit; les grands cataclysmes de la guerre et des épidémies lui montrent le côté divin dans la force terrible des choses; l'avenir lui montrera de plus en plus Dieu par les lois sociales meilleures.

Avant peu, quand les progrès de l'industrie, des arts, de la fraternité humaine, auront supprimé les frontières entre les nations; quand les peuples seront un peuple, sinon par une même dénomination de nationalité, au moins par des programmes politiques identiques, concordant les uns les autres dans la paix et l'amour, les hommes comprendront mieux encore qu'aujourd'hui la loi primordiale qui les a poussés de tout temps à s'unir pour travailler ensemble.

La politique est ce qui divise le plus, a-t-on dit. Elle doit être un jour ce qui divisera le moins.

La meilleure politique, celle de l'avenir, s'appuiera sur la volonté du peuple, manifestée par des élections libres et intelligentes.

Aujourd'hui, le peuple est souverain en France, mais il est parfois embarrassé de sa souveraineté. Ses critiques lui reprochent d'être incapable : il est seulement jeune.

Comparez sa situation actuelle avec celle dont il jouissait autrefois, et vous comprendrez aisément quels pas de géant il a faits !

Non, rien n'arrêtera la marche en avant de l'humanité. Dieu n'a pas fait de distinction entre les races, pas plus qu'il n'en a fait entre les individus. Les nègres, les blancs, les races latine et autres ne sont point des familles différentes. Ce sont des groupements divers d'hommes semblables. Les âmes qui animent les corps des Africains et des Américains peuvent revenir habiter les corps des Européens et le contraire peut aussi se vérifier. Un homme vaut un homme, avons-nous dit. Cela est vrai pour toutes les nations.

Peuples, apprenez que vous tenez de Dieu la force et la puissance. Habituez-vous à vous en servir avec justice et autorité. Les nations qui se démo-

ralisent, qui se jettent dans les bras d'un sauveur, sont bien près d'abdiquer cette souveraineté précieuse qu'elles tiennent de Dieu. Il faut aux sociétés actuelles de la virilité, de la persistance et de l'amour pour mener à bien leur tâche ingrate.

Que de barrières sont encore opposées à leur épanouissement futur ! Que de rois tueurs de peuples ! Que de peuples fainéants et désintéressés de leur sort ! La vérité, la fraternité, l'esprit de justice et de sociabilité ont fait leur entrée dans le monde, mais comme ils sont loin encore d'y avoir pris leur développement naturel et nécessaire.

Les rois le savent bien, et voilà pourquoi eux, leurs ministres et leurs généraux, usent de tout ce qui leur reste de prestige pour tâcher d'immoler la grande idée républicaine, qui doit préparer les réformes sociales indispensables à l'ère de prospérité définitive des peuples. Voyez les rois s'ingénier à vivre au-dessus de leurs sujets de toute la hauteur de leurs trônes chancelants ! Hélas ! la vérité a beau luire sur les hommes, beaucoup, parmi eux, se cantonnent dans leur égoïsme ou leur ignorance et servent par là de marchepied aux ambitieux avides de pouvoir.

Nous ne pouvons que les plaindre de ne pas comprendre davantage le plan divin qui a été créé pour leur bonheur futur ; ils éloignent ce bonheur de plus en plus. Quelques individualités parasites font leur profit des bassesses contemporaines. Des hommes d'État de second ordre, à la vue bornée, prennent la place de ceux qui domineraient vraiment par l'esprit et le cœur la masse de leurs concitoyens.

Voilà pourquoi nous voyons encore souvent les vrais grands hommes honnis et persécutés.

Mais ces temps changeront.

Le spiritisme est venu accroître la force de ceux qui luttent sur les barricades morales que l'amour élève contre la haine.

Le spiritisme est venu apprendre aux hommes tous les devoirs qu'ils oublient ou méconnaissent. Il est venu leur dire : Vous êtes responsables de vos actes; agissez conformément aux ordres de Dieu. Peuples, développez votre instruction et votre moralité, pour être dignes de la liberté que vos pères ont acquise au prix de leur sang tant de fois répandu ! Éloignez vos tyrans, réunissez-vous en immenses comices, décrétez vos lois, appelez l'enfant à de meilleures destinées, instruisez-le virilement, et puisque vous enlevez le Christ de vos écoles, montrez au-dessus des écoles la splendide voûte du ciel azuré !

La religion n'est pas nécessaire à l'école. Il la faut dans la famille, ce foyer d'amour et de vertu. Habituez l'enfant à croire en Dieu que son père et sa mère lui représentent sous sa forme visible.

Quant au prêtre, fuyez-le puisqu'il a renoncé à son rôle de vrai pasteur des peuples ; puisqu'au-dessus de l'autel, il a placé le tronc où vous devez verser le produit de vos sueurs ; puisque, debout sur les ruines d'un passé terrible et sanglant, le prêtre ose encore, l'éteignoir à la main, menacer les générations nouvelles du bras séculier.

Mais, tout en le fuyant, plaignez-le; souhaitez qu'il revienne à la doctrine pure et sublime de celui qui est venu mourir pour la sainte cause de la liberté.

Les cultes sont nombreux et presque tous ont perverti le sens premier des doctrines qui semblaient être appelées à régénérer le monde. C'est la preuve que les cultes doivent périr et que l'humanité renouvelée doit chercher en dehors d'eux la voie religieuse de l'avenir.

Une grande religion sera créée, ayant pour base l'amour, pour faîte Dieu ! De l'amour à Dieu, nul intermédiaire. Les âmes libres prieront sous le dôme d'azur de l'éternel temple de la nature. Les temples de pierre auront fait leur temps et nous en reviendrons peut-être au culte de nos ancêtres les Gaulois.

Ombre des forêts protectrices, chênes sacrés, nous entendrons encore gronder sourdement vos feuillages. Plus de sacrifices humains sur la pierre consacrée; plus de haine entre les hommes. Les druides de l'avenir auront pour autel la terre nue sous les rayons du soleil. Le spectacle de la nature sera le plus bel enseignement religieux qu'ils pourront donner aux hommes. Et le culte sera pur, et les âmes croyantes seront droites et nobles, et le veau d'or sera englouti sous les vagues furieuses des puissantes colères populaires.

En attendant cette époque bénie, travaillons tous, hommes et esprits, à l'affranchissement de l'humanité. (*A suivre.*)

CONSEILS D'OUTRE-TOMBE

Note de la rédaction : Dans une réunion, un homme politique très en vue, qui possède une très grande ambition et dont on connaît le scepticisme et l'athéisme, pour narguer les assistants et les Esprits, demandait que l'esprit de Machiavelli voulût bien lui donner quelques conseils, avant son départ pour l'Asie, sur la ligne politique qu'il avait à suivre; or, l'esprit Machiavelli, devenu actuellement le type de l'honnêteté, l'ami de la vérité, de la justice, de la franchise, l'ennemi des flatteurs serviles, l'esclave de la parole donnée, répondit ainsi à notre ambitieux, en se riant de lui, par l'intermédiaire du médium Michesnitre; notre politicien ne fut pas satisfait, répondit que Ma-

chiavelli se moquait de lui en le supposant de taille à suivre de telles inspirations. En un mot cette leçon cruelle et méritée fit comprendre à l'athée que les âmes sont vivantes. Puisse-t-il avoir fait son profit de cette critique amère qui le cinglait en plein visage, et que voici, transcrite fidèlement, mot à mot :

« Au point de vue physique comme au point de vue moral, la région que tu vas explorer et exploiter est un véritable Eldorado.

« Cette contrée ne ressemblant en rien aux pays civilisés de l'Europe, ta besogne te sera facile ; d'ailleurs, tout homme habile et tenace, doué d'une conscience propre à ménager avec souplesse les situations, ne peut que parvenir à tout et parvenir vite.

« Maintenant écoute :

« La Vérité, tu ne la diras jamais, ni au peuple, ni au tyran. De ces deux despotes, le premier est le plus à craindre ; car il ne pardonne jamais à quiconque lui dit vrai. Son délire dépasse la férocité de la hyène. Le tyran tue, mais en tuant, il fait de sa victime un héros, un martyr ; le peuple, lui, écharpe sa proie, la traîne à la voirie et en cloue le nom déshonoré au pilori de la postérité, et la postérité applaudit au jugement du peuple ; car *la voix du peuple est la voix de Dieu !*

« Autre chose : Tout adulateur rusé est maître d'un peuple dont la majorité est ignorante. Dans le pays où tu vas ton programme est donc tout tracé : Flatte, flatte encore et flatte toujours.

« Ton adulation, adresse-la, de préférence, à la balourdise et à la vanité ; c'est de la bonne stratégie de tirer dans le tas.

« Sois souple ; le peuple ressemble à la mer ; fais comme le marin, ne quitte pas des yeux la rose-des-vents.

« Sache te contredire à l'occasion, tu contenteras tout le monde et tu réussira toujours.

« Ne t'arrête pas aux criailleries de quelque maniaque philosophe ; au reste, un peu de persécution ne nuit pas ; cela pose !... N'a pas, qui veut, des détracteurs et des envieux !

« Ecris, écris beaucoup et parle davantage en t'adressant aux passions populaires, non pas pour les combattre et les flétrir, garde-t'en bien ! mais pour les caresser avec un tact parfait et les amener à servir tes desseins.

« Quelques termes incompréhensibles, adroitement semés çà et là dans tes tirades feront merveille et forceront les convictions.

« Parfois il conviendra de rompre habilement la monotonie des louanges et alors tu te laisseras emporter aux élans généreux d'une noble et sainte colère au sujet de quelque tumulte dans la rue, conséquence très probable de tes excitations de la veille.

« Inutile de te dire qu'il ne s'agit ici que d'un simple tour de *passe-passe* et que sous la marque de l'indignation devra s'abriter la plus insinuante des flatteries.

« N'oublie pas surtout l'éducation par le roman, qui s'adressera exclusivement aux sens. Outre que la raison n'a rien à faire dans une œuvre de ce genre, tu risquerais fort de voir ta feuille métamorphosée en soporifique.

« Dans un journal qui aspire à la popularité, on ne débite pas impunément des choses utiles et sérieuses.

« Parmi les différents faiseurs de romans, il te faut donner la préférence d'abord à celui qui jouit de la plus grande réputation de frivolité et de nullité de conception, puis à celui qui sait le mieux glisser les insinuations scandaleuses, calomnieuses et violentes, et par dessus tout aux délicats arrangeurs d'histoires de bagne, de coquins émérites, de femmes perdues, de vols, de viols et d'assassinats. De pareilles lectures sont le plus précieux excitant pour le peuple; ça le dégourdit, lui forme le caractère et *lui fait la main pour la circonstance!...*

« Une fois bien assuré de l'appui populaire, tu peux t'engager résolument dans ta dernière étape.

« Ce pays, sans mesurer la distance morale qui le sépare de notre Europe éclairée et instruite, s'est cru de force à s'assimiler la plus délicate de nos institutions sociales : le *suffrage universel;* il s'est mis à la merci des premiers faiseurs de phrases venus, de ces puritains dont la probité et la vertu ont pour unique mobile celui qui porte certains marchands circassiens à garder rigidement la virginité de leurs filles.

« Mettant donc à profit cette féconde ressource de l'appel à l'ignorance, aidé en cela par la renommée acquise, soutenu par un journal à gages, recommandé par un déluge d'affiches dont l'excentricité se trouvera dépassée par l'exagération des promesses, des flatteries et des servilités, tu auras promptement raison des rivalités, et tu auras bientôt renversé tous les obstacles et enlevé d'assaut ta place à la Chambre législative qui, en Asie, est le but suprême du rêve de l'ambitieux.

« A l'occasion de ta candidature ne sois pas trop difficile sur la question du serment. En Europe, on a coutume, il est vrai, de respecter la parole donnée; mais en Asie c'est autre chose, le serment prêté n'oblige que les niais; les gens d'esprit le prêtent et en font fi.

« Et que cela ne t'étonne pas, dans cette partie du monde où l'art de la parole consiste à déguiser sa pensée et à donner le change à qui vous écoute; où la passion s'appelle sentiment, la justice est nommée despotisme et la violence héroïsme, où la forme est tout et le fond rien, il est assez naturel de rencontrer des hommes sympathiques aux masses, véritables idoles popu-

laires qui ne se font pas faute de considérer le parjure comme de la bonne guerre et de s'en faire publiquement un mérite, d'en faire même parade.

« Une fois élu tu siégeras à la gauche, quel que soit le gouvernement qui régisse le pays, et là, tu protesteras quand même, entends-tu bien? Tu combattras tout, tu condamneras tout sans merci. En exagération et en violence, efforce-toi de dépasser les plus exagérés et les plus violents.

« Enfin, ta conduite aura pour but de ménager à tes clients la chance d'une commotion populaire, et si celle-ci a lieu, juste au moment le plus critique, ton attitude indiquera le point culminant de la situation.

« Toi, législateur, tu donneras l'exemple du mépris de la légalité, et au plus fort de la crise, en pleine séance, de ta voix la plus vibrante, tu te déclareras *prêt à violer la loi!...* Ramassé dans la rue, le mot fera fortune et achèvera d'électriser les masses en ta faveur.

« Singulier contraste de l'éducation des peuples!... Dans nos pays civilisés d'Europe une pareille conduite te mènerait tout droit aux galères; en Asie, elle t'ouvrira le chemin du pouvoir et attachera à ton nom béni les beaux titres de *Père de la Patrie et de Sauveur du Peuple.*

« Je ne compte pas t'entretenir de l'heureuse transformation qu'opérera en toi le contact magique du pouvoir; il y aura là de quoi t'étonner toi-même!... Imagine donc! ce ne sera plus ce mince et vulgaire talent qui faisait de toi un écrivassier, un avocat ordinaire, un journaliste de second ordre; mais on saluera en toi un véritable génie enfantant d'immortelles conceptions!

« Métamorphosé tout à coup en homme encyclopédique, devenu comme par enchantement guerrier, marin, économiste, savant, financier, etc., etc., faisant fi des obstacles, tu seras à même de dresser des plans, de concevoir les plus heureuses combinaisons stratégiques; — sans sourciller tu sauras à l'occasion mener de front les armées et les flottes, le commerce et la politique, l'industrie et l'agriculture, que sais-je encore!!!...

« Inutile de dire que les bévues, les mécomptes, les revers et les désastres s'il en survient seront nécessairement imputables à d'autres.

« Mais où tu excelleras surtout, ce sera dans la question palpitante du maniement des fonds. La sagesse de tes hautes combinaisons financières et administratives atteindra un tel degré d'élévation qu'elle verra, plus tard, échouer contre elle tous les moyens ordinaires de vérification et de contrôle.

« De la hardiesse donc!.., et à l'œuvre! Que la fortune te soit propice et qu'au moment d'atteindre le faîte, le bourdonnement plaintif des papillons ne vienne pas te ramener à la réalité par le fatal héxamètre :

« In girum imus noctu ecce ut consummimur igni. »

Pour copie conforme : QUINT-MESSERE.

NÉCROLOGIE

A Brunoy (Seine-et-Oise), est décédé dans sa propriété. M. L. DE WAROQUIER, homme estimable et de grand bon sens, spirite convaincu et militant, qui pratiqua la charité selon le spiritisme, avec l'indépendance d'un esprit juste et élevé; nous l'avons vu offrir son obole aux deshérités les plus repoussants, leur serrer la main et leur dire : *mon cher frère*. Pour tous il n'avait que des paroles de paix et de mansuétude, et fut uni à sa chère femme, comme il l'appelait, par des liens qui se resserraient d'autant plus que l'âge arrivait en augmentant leur union réciproque, leur entente complète en fait de croyance et de saines et pures idées. Leur union fut bénie, et malgré les épreuves inséparables de la vie sur la terre, ils avaient une famille charmante, choisie, d'enfants et de beaux petits enfants, et ils s'adoraient les uns les autres, formant un milieu patriarcal et complètement spirite.

L. de Waroquier suivait les réunions des groupes parisiens avec assiduité; partout on retrouvait sa figure souriante. son bon conseil, sa douce gaieté; médium guérisseur il se prodiguait, traitant également le pauvre et le riche.

C'était un esprit vaillant, un laborieux, un inventeur, un artiste, un philosophe sérieux et aimable.

De MADAME MACHET, née Marie-Eugénie Bonnain décédée à Paris le 23 août 1887; de son mari, nous pouvons dire aussi tout ce qui, plus haut, était applicable à la famille de Waroquier; spirites de la première heure, ils s'aimaient, se chérissaient, et leur fille et leur gendre partageaient leurs croyances. C'est une source de braves et dignes gens.

Sur sa tombe, M. Leymarie a lu, à la place de M Machet dont la fatigue était extrême, la prière des Evangiles spirites pour celui qui vient de mourir ; puis il a parlé des vertus et de l'esprit de suite de cette famille qui, étant spirite, ne veut être enterrée que par ses frères, sans autre concours religieux; il a dépeint le mari et la femme. si laborieux et si courageux, supportant toutes peines avec calme et sérénité, sachant bien ce que c'était que l'autre vie, au nom du spiritisme selon Allan Kardec, et n'attendant leur récompense qu'après avoir bien fini leur longue journée d'épreuve terrienne. Cette simple cérémonie a touché les assistants, et surtout, dit M. Machet, ses vieux amis, anciens incrédules.

M. LOUIS VALLET, comptable à la banque de France et professeur distingué, décédé le 17 août, après une longue maladie, laisse une veuve éplorée et trois enfants sans fortune; il avait 37 ans, et n'était consolé que par ses croyances spirites qui l'ont empêché de mourir en désespéré. Souvenir à ce noble esprit.

REMARQUE IMPORTANTE : Nous engageons vivement nos frères à prendre, pendant l'état de santé, *des dispositions testamentaires* dans lesquelles ils indiquent d'une manière claire et catégorique comment ils veulent être enterrés ; s'ils sont spirites sincères et n'ont point de préjugés. leur lettre de faire part indiquera sans détour ce qu'ils désirent, mais leur décision, inscrite sur papier timbré, devra être remise à un exécuteur testamentaire.

Il peut arriver ceci : Une famille sérieusement spirite a des membres non spirites, des intérêts de premier ordre à ménager, et ne peut faire une déclaration publique de croyances; dans ce cas, pour éviter toute erreur regrettable. qu'une lettre explicite précise le pourquoi de sa décision, et si elle invite des frères en croyance, qu'ils sachent pertinemment quelle doit être leur conduite.

Il nous est arrivé d'être invités à rendre les derniers honneurs à un spirite militant qui a souvent parlé sur la tombe de ses frères, et recommandait de le faire pour le grand bien de la cause et la divulgation de nos principes. et nous avons convié nos amis, incité des poètes et des orateurs à lui rendre hommage; il nous a été dit au cimetière : point de manifestations ni paroles. Alors, les spirites accourus des quatre points de l'horizon, qui ont laissé de pressantes occupations pour préparer un discours en l'honneur du décédé, repartaient, écartés comme dangereux ou inutiles, et froissés de tels manques d'égards.

Personne n'a la prétention, parmi nous, d'imposer un discours, et n'a la vanité d'être blessé de ne le point prononcer, mais au moins que des procédés soient imposés à nos frères qui envoient des lettres de faire-part : en conséquence, qu'une lettre ou un envoyé, prévienne la personne qui peut indûment déranger ses frères en spiritisme, car il est dur et blessant de s'être fatigué sans objet.

Pour nous, si nous ne recevions une lettre qui nous traçât notre conduite pour la mort de nos frères, nous nous considérerions comme complètement désintéressés; dorénavant, nous ne voulons plus de déplacements inutiles, ni causer des désagréments immérités à nos frères si dignes d'estime et de respect.

LE PAIN DE L'ESPRIT (*El Pan de Spiritu*), publié à Santiago de Chili par M. D. Lagos, est un excellent journal de propagande spirite. Il donne un catalogue étendu des ouvrages publiés en France, en Espagne, en Angleterre, traduits en espagnol, et consacre ses quatre premières pages à des articles de fond remarquables.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flamarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire.	10 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr. »
Esprit des Gaules.	7 fr. »
Terre et ciel.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble.	25 fr. »
De Mirville, *Pneumatologie des Esprits*.	10 fr. »
d° *Question des Esprits*.	7 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	10 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	10 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
d° par Robert.	10 fr. »
d° par Pigeaire.	10 fr. »
d° par Charpignon.	10 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	10 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	12 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	4 fr. »

Le Gérant: H. JOLY.

Paris— Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 18 | 15 Septembre 1887.

HÉRÉSIARQUES DE LA SCIENCE ET DE LA MÉDECINE

(2e article. *Voir la Revue du 1er septembre* 1887).

Ainsi que l'a dit M. Fauvety, il n'est que trop vrai que la science qui règne dans nos *facultés* est une science *mécaniciste*.

Mais ce qu'il n'a pas dit, et ce que nous allons essayer de faire comprendre, c'est à quel point cette préconception étroite et erronée a eu une influence désastreuses sur la *médecine* et la *thérapeutique*. Pour cela faire, il nous est indispensable de revenir à l'article de M. Fauvety et d'en extraire quelques citations à remettre sous les yeux du lecteur.

« La part d'absolu que les sciences d'ordre physique empruntent aux « mathématiques, dit-il, fait trop croire à leur infaillibilité. On oublie que « si les axiomes, les théorèmes, les équations de l'algèbre et de la géométrie « sont incontestables, l'application qu'on en fait peut bien souvent être « erronée.

« On parle beaucoup des progrès de la science, mais elle ne progresse « qu'en se rectifiant sans cesse ; et si elle se rectifie, c'est qu'elle reconnaît « s'être trompée auparavant. Or, si elle se trompait hier ; on peut bien « admettre qu'elle puisse se tromper aujourd'hui.

« On peut donc espérer que la science de demain sera supérieure à celle « de la veille et toujours ainsi.

« Il en serait ainsi, en effet, s'il n'y avait pas une science officielle qui, « installée dans les Académies, et maîtresse de l'enseignement se perpétue « dans l'opinion publique en se transmettant de génération en génération. « Ce sont là, sans compter l'Eglise, des obstacles et des causes d'attardement. « Mais ils ne suffisent pas de nos jours à intercepter la lumière. Le progrès « se fera. Mais il se fera à condition qu'il y aura des *hérésiarques* de la science, « c'est-à-dire des esprits supérieurs qui trouvent le moyen de sortir de « l'ornière.

« De nos jours on est hérésiarque en science, comme du reste en religion, « lorsqu'on n'est pas *mécaniciste*. Etre mécaniciste, en religion, c'est croire à

« la création faite à un moment donné par un Dieu extérieur au monde,
« comme l'horloger l'est au chef-d'œuvre d'horlogerie sorti de ses mains.

« Etre mécaniciste en science, c'est considérer l'univers comme une im-
« mense machine sans âme, faite de force et de matière, ou de matière et
« de mouvement, et obéissant aux lois aveugles de l'attraction universelle.

« En s'appuyant sur la mécanique céleste, on prétend tout expliquer,
« même la vie, même la raison et aussi l'âme humaine qui ne serait elle-
« même que le résultat des forces physiques et des propriétés de la ma-
« tière.

« Et non seulement les physiciens et les géomètres de l'astronomie pro-
« fessent ce mécanisme universel, mais aussi les autres orthodoxes de la
« science, naturalistes, chimistes, biologistes, et la plupart des médecins. »

Comment l'orthodoxie *mécaniciste* a-t-elle pu englober aussi les médecins et influencer la thérapeutique? Le voici: comme en toutes choses la logique ne perd jamais rien de ses droits, la *préconception* mécaniciste, une fois implantée dans la physique générale, devait amener fatalement à une préconception semblable en physiologie.

Et, en effet, elle a conduit à l'*organicisme* ouvertement professé pendant longtemps et jusqu'en ces dernières années par la Faculté de Paris. Or, ce sont les stériles errements de l'*organicisme* qui ont paralysé d'une façon lamentable jusqu'à ce jour tout essor progressif en thérapeutique. Ce n'est pas que l'école de Paris ne soit très savante au point de vue des études anatomo-physiologiques, de la chimie physiologique, de l'antropologie, de la matière médicale, de l'hygiène, elle s'est toujours maintenue à un niveau supérieur et en tête de tous les progrès.

Mais malgré tout cela, sous le rapport de ses moyens curatifs, elle est restée dans un état d'infériorité et d'impuissance vraiment affligeant.

Pourquoi cela? Tout simplement parce que l'*organicisme* étant une erreur, ne pouvait logiquement conduire dans la pratique qu'à d'autres erreurs, et sinon à la malfaisance, tout au moins à l'impuissance.

En quoi consiste l'organicisme?

Comment a-t-il pu empêcher les progrès de la thérapeutique?

Le lecteur n'a qu'à me suivre pour le comprendre. De même que dans la théorie *mécaniciste* si bien décrite par M. Fauvety, le mouvement est considéré comme une *propriété de la matière*, de même dans l'*organicisme*, la vie et la santé sont censées n'être que le résultat du fonctionnement des organes.

C'est pourquoi, dans cette doctrine, l'on donne toujours la prééminence à l'organe sur la fonction. Aussi dès qu'un trouble apparaît dans l'économie, le premier souci est-il de se demander quel est l'organe où ce trouble a

pris son point de départ. Si on ne le trouve pas, on attend. Cette attente peut amener, et amène chaque jour des conséquences désastreuses ! N'importe la logique est ici plus forte que l'observation.

Ce n'est pas tout. Dans l'interprétation des phénomènes nerveux et des maladies nerveuses telles que la *chorée*, *l'hystérie*, *la catalepsie*, *l'hypochondrie*, etc., qui malgré leur acuité momentanée paraissent et disparaissent sans laisser de traces, l'insuffisance de l'*organicisme* n'est pas moins notoire. C'est que ne pouvant séparer les manifestations de la motilité et de la sensibilité, d'avec la matière des cordons nerveux, l'*organicisme* rapporte tout à cette *matière nerveuse* elle-même.

C'est pourquoi il n'a jamais pu admettre l'existence d'un fluide nerveux, qui étant, à l'instar du fluide électrique, susceptible de déplacement et d'accumulation temporaires, produit sur tel ou tel point, des désordres fonctionnels qui, une fois passés, ne laissent aucune trace.

Encore moins a-t-il pu admettre que ce fluide put se communiquer d'un individu à un autre, et former une sorte de *magnétisme humain* ; et quoique ce fait soit devenu d'une évidence irrécusable, l'*organicisme* n'a jamais pu le reconnaître ; non plus qu'il n'a pu expliquer les phénomènes du *somnambulisme* soit *spontané* soit *provoqué*, etc., etc.

La fausseté de la doctrine *organiciste* est devenue tellement évidente, qu'à l'heure actuelle, il ne se trouverait dans toute la faculté de Paris ou d'ailleurs ni une seule voix, ni une seule plume pour la défendre.

Mais ses effets désastreux n'en subsistent pas moins et les errements qu'elle a semés se perpétuent toujours et se continueront pendant longtemps encore par la seule *force* de la tradition, variété toute spéciale de celle qu'on a spécieusement appelé la *force d'inertie*.

Le tort et le discrédit que cette impuissance thérapeutique a causé à la médecine officielle et à la profession médicale sont incalculables.

C'est par là qu'elle a subi très durement depuis cinquante ans tous les *hérésiarques* de la science.

Si encore le saint synode médical et infaillible qui siège rue des Saints-Pères n'avait eu à subir que les hérésiarques du vrai *progrès biologique*, tels que *Raspail* et *Pasteur*, il n'y aurait qu'un demi-mal !

Mais elle a subi également les hérésiarques mystico-idéalistes qui à la suite d'*Hanheman* pratiquent la science augurale des doses infinitésimales.

La *faculté* enseignant que le médicament n'agit sur nos organes matériels qu'en vertu de ses molécules matérielles, l'*homœopathie* n'a eu qu'à enseigner et pratiquer tout le contraire pour avoir des succès ! !

Mais cela prouve-t-il que cette dernière soit l'expression du vrai, et que ses théories soient en accord avec les notions physiologiques universelle-

ment acceptées? — En aucune façon; car les discordances physiologiques qu'elle présente sont nombreuses et flagrantes.

D'autre part, l'épreuve thérapeutique impartiale et publique qu'elle réclame souvent, ne lui a pas manqué. Elle l'a eue en 1853 à l'hôpital du Val-de-Grâce, et je crois bien qu'elle ne s'en est jamais vantée. Cette épreuve faite sous les auspices des disciples d'Hanheman parmi lesquels M. C. médecin en chef de cet hôpital, et sous la protection spéciale du maréchal Saint-Arnaud, dura près de six mois et fut conduite avec la plus entière liberté. Or, à la fin de l'épreuve pas un des nombreux visiteurs et assistants civils ou militaires ne fut converti à la doctrine des infinitésimaux.

Ce que nous en disons ici n'a pas pour but de mettre en doute les cures que peuvent faire les médecins homœopathes. Nous n'envisageons la question qu'au point de vue doctrinal.

*
* *

Mais revenons aux hérésiarques : *Raspail* et *Pasteur*.

Aujourd'hui que la *doctrine parasitaire* a envahi tout le domaine médical, au point qu'il ne restera bientôt plus de maladie où le microscope n'ait découvert un microbe plus ou moins spécifique, nous ne comprenons plus l'ostracisme que l'Académie de médecine tenta d'exercer il y a quarante-cinq ans sur les découvertes et les *théories parasitaires* de Raspail.

Mais le déni de justice et la persécution sourde n'en existèrent pas moins ; et si plus tard, *Raspail*, en vrai hérésiarque, en vint à élever autel contre autel et doctrine contre doctrine, ce fut en grande partie à son corps défendant; et l'on voit aujourd'hui de quel côté était le progrès et le bon droit.

Il est des hommes qui en venant au monde semblent prédisposés pour la lutte. Raspail a été de ce nombre, car sa vie entière fût une lutte perpétuelle : Lutte contre le besoin pour subvenir aux nécessités les plus élémentaires de l'existence; lutte contre les abus sous la royauté de droit divin et plus tard sous la royauté de Louis-Philippe : lutte contre les préjugés scientifiques et contre la routine; lutte contre les académies; lutte contre les pontifes de la profession médicale.

Au point de vue scientifique, on n'aurait qu'une idée bien incomplète de l'œuvre de Raspail, si l'on n'en jugeait que par son *Manuel de santé* où au milieu d'excellentes choses, on en trouve d'autres très critiquables, nonobstant la justesse de son point de départ qui le mettait au-dessus de ses adversaires.

Son œuvre est bien plus vaste : elle a embrassé presque tout l'ensemble des sciences naturelles dans leurs rapports avec la physiologie et la médecine.

En effet, après son essai de *chimie microscopique* paru en 1831, il publiait,

quelques mois après, un cours élémentaire d'agriculture et d'économie rurale. Deux ans après, en 1834, paraissait son *nouveau système de chimie organique*. Plus tard, en 1837, c'était le tour de son *nouveau système de physiologie végétale et de botanique*. Enfin en 1842, il couronnait ses travaux par une œuvre originale et remarquable, par son *histoire naturelle de la santé et de la maladie*, où la recherche des causes vivantes des maladies joue le principal rôle, et où il expose comment, dès le début de ses études, il pressentit que l'*énigme de la médecine était ailleurs que dans la médecine elle-même*. Grâce aux découvertes de *Louis Pasteur* et aux travaux innombrables qu'elles ont suscités, ce résultat est aujourd'hui acquis.

Quoique faisant partie du monde officiel comme professeur universitaire et en dernier lieu comme directeur des hautes étude de l'École normale, Pasteur n'en a pas moins été un hérésiarque de la science, et cela parce que la découverte des *microbes fermentescibles* n'a fait qu'agrandir le cercle des *causes animées morbifiques* entrevues par Raspail.

Sa doctrine *panspermiste* ou des ferments vivants aujourd'hui irrévocablement démontrée et universellement acceptée, ne s'est pas établie toute seule. On peut dire qu'elle s'est imposée de haute lutte.

La doctrine contraire, celle de l'*hétérogénie* plus en *harmonie* avec l'*organisme*, était depuis longtemps en faveur chez les savants qui se complaisaient à attribuer les fermentations et les transformations procréatrices primaires de la matière organique, à l'action des milieux représentée par l'air, les forces physiques et la chaleur.

L'*hétérogénisme* vaillamment défendu de 1859 à 1865 par deux hommes d'un grand savoir, MM. Pouchet et Jolly, a succombé définitivement devant les expériences cent fois répétées de Pasteur démontrant que les fermentations et les putréfactions n'ont plus lieu au sein de la matière organique, lorsque cette matière soustraite au contact de l'air ambiant, était plongée dans un air débarrassé de tous ses germes par son passage à travers un tube de porcelaine incandescent.

Or, au point de vue *philosophique*, comme au point de *vue médical*, des conséquences d'une portée immense séparent les deux systèmes.

Avec l'*hétérogénisme*, ce sont les forces de la nature, fortuites, variables dans leur action sur la matière qui règnent et gouvernent. Et comme toutes les combinaisons qu'elles peuvent y susciter échappent à tout calcul et à toute prévision, il s'ensuit que ce serait en quelque sorte le hasard et un hasard aveugle autant qu'inévitable qui réglerait encore la formation des êtres microscopiques autour de notre pauvre humanité. Un tel système serait la négation de tout ordre harmonique et préétabli, et conduirait aux conclusions anti-sociales du matérialisme.

Au point de vue médical ce serait le règne désespérant des imprévus les plus redoutables en matière d'épidémies sans trève ni remède.

Avec le *Panspermisme* au contraire, notre esprit a la satisfaction de se reconnaître dans un ordre de choses coordonné, où les transformations vivantes, tout comme les transformations inorganiques sont dans un ordre prévu, préétabli, immuable. Les microzymes entre autres y remplissent une fonction prédéterminée. Ils sont des agents de décomposition. Pour avoir place au banquet de la vie, il faut qu'ils arrachent aux matières organiques l'oxygène indispensable à leur subsistance, et par ce fait, ils provoquent des transformations subséquentes et deviennent des agents de chimie moléculaire. Mais ces transformations, de même que leurs propagations se font suivant des règles invariables qui, une fois connues, permettront à l'homme de lutter pour régler à son profit les unes et les autres.

Comme la découverte des microbes fermentescibles et autres, par Pasteur n'a fait qu'agrandir le cercle des *causes animées morbifiques* entrevues par *Raspail*, c'est sur lui que s'est reporté l'héritage des sourdes antipathies et des défaveurs accumulées de longue date contre la *doctrine parasitaire*. Et certains professeurs ne se sont pas gênés pour lui dire en face, du ton le plus sarcastique, « qu'il n'était que la continuation des théories de Ras-« pail, et que les microbes n'avaient réalisé aucun progrès ».

La preuve que les découvertes microbiques n'ont réalisé qu'un progrès illusoire, disait, il n'y a pas bien longtemps à ses élèves un professeur bien connu (M. Peter), c'est qu'il existe des ferments septiques auxquels la chimie a donné le nom de *ptomaînes*, qui se forment de toutes pièces dans l'organisme, toutes les fois qu'un certain chiffre de *molécules d'élimination*, au lieu d'être évacué au dehors, reste dans l'organisme. « Or, ces ferments « septiques, dit-il, provoquent dans notre corps les mêmes altérations que « celles qu'on attribue aux microbes. »

Il est très vrai que certaines fièvres et certaines maladies peuvent provenir de cette cause auto-septicémique ; mais ce que le savantissime professeur ne dit pas, c'est que dès que la fièvre où la maladie se prolongent, les microbes ne tardent jamais à se montrer.

Au surplus si la découverte des *ptomaînes* est chose nouvelle, celle de l'accident en lui-même est de notion vulgaire.

Il n'est pas de ménagère, en effet, qui ne sache qu'une sueur rentrée donne la fièvre, et qu'en pareil cas, le meilleur remède est une rapide transpiration ; mais elle sait aussi que cette fièvre ne se communique pas ; tandis que certaines autres, telles que la variole, la rougeole, le typhus etc., se communiquent. Comme son bon sens n'a été obscurci par aucune idée préconçue, l'on n'aura aucune peine à lui faire comprendre que si la fièvre se

communique dans le second cas, et pas dans dans le premier, c'est que dans le second cas, il y a des microbes en plus qui ne demandent qu'à se reproduire pour peu qu'ils trouvent un terrain convenable.

Ainsi de l'aveu même des coryphées de la tradition, *toutes nos maladies fébriles proviennent de ferments* avec cette seule différence que ces ferments ne sont pas tous animés.

Que conclure? sinon que dans tous les cas de ce genre, il ne saurait exister d'autre thérapeutique rationnelle que celle des *antiferments*, qui, s'ils sont efficaces, seront aussi des *antifébriles*.

Mais pour tirer de telles conclusions, il eût fallu rompre avec la tradition et la routine, ce que la médecine officielle ne saurait faire de son plein gré.

D'autre part, ainsi que l'a dit M. Fauvety, comme le progrès ne s'arrête pas pour si peu, il est arrivé que cette conclusion a été tirée par un autre.

Elle a été tirée par un *hérésiarque* d'une science peu commune dont les doctrines et la thérapeutique sont infiniment plus claires et plus efficaces que celles de la *faculté*; et que la *médecine officielle* subira d'une façon beaucoup plus rude encore que ses devanciers.

Quel est cet hérésiarque? Quelle est sa doctrine? C'est ce que nous dirons dans le prochain numéro. D[r] Ferran.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

LA LOI DE RÉVERSIBILITÉ.

I

Il était facile de prévoir que les phénomènes de la suggestion mentale serviraient, un jour, à expliquer — d'une étrange façon, il est vrai, — les faits spirites et que la science essaierait de remplacer la cause véritable de ces faits par d'autres causes appartenant toutes au domaine de l'hypothèse.

Le docteur Ochorowicz a trouvé une théorie de la suggestion mentale qu'il donne à la fin d'un très gros volume, publié il y a quelque temps (1). D'après lui, la suggestion expliquerait tout aussi bien les phénomènes les plus élémentaires du spiritisme que les apparitions commes celles consignées par MM. Gurney, Myers et Podmore, dans les *Fantômes des vivants* (*Phantams of the living*). Nous allons examiner la théorie de M. Ochorowicz sur le mécanisme de la suggestion mentale et nous verrons si elle peut tout expliquer, comme il le prétend.

(1) Voy. *De la suggestion mentale*, par le D[r] J. Ochorowicz. Paris, Octave Doin, 1887.

II

« Nous devons, dit M. Ochorowicz, considérer la pensée comme un acte « dynamique. » C'est aussi l'avis de M. Richet, de M. Herzen et de plusieurs autres. Ce n'est pas l'avis de M. A. Gautier. MM. Pouchet, Naville, etc., ne sont pas non plus absolument d'accord avec les matérialistes sur ce point. Supposons cependant que ces derniers soient dans le vrai. Que se passe-t-il dans ce cas?

« Cet acte dynamique, ajoute M. Ochorowicz, se développe au sein d'un « foyer dynamique plus large qui s'appelle action nerveuse. Et cette der- « nière doit être considérée comme une mécanique particulière, fonction- « nant sur un fond encore plus large de l'agrégat vital tout entier. L'orga- « nisme tout entier possède un *ton* dynamique qui lui est propre et qui « dépend de la nature anatomique et physiologique générale, aussi bien que « de son état d'équilibre momentané. Cet équilibre est gouverné par la ten- « sion nerveuse et cette dernière par la mobilité psychique. Ce triple *mi-* « *croscosmus* dynamique agit sur un milieu d'abord par sa présence seule, « comme machine vivante, puis par son état comme système nerveux et « enfin par sa pensée comme centre psychique. »

Ainsi le cerveau est un mécanisme dans lequel un processus chimique, physique et psychique à la fois s'accomplit. Un acte de ce genre se propage dans la substance grise comme les ondes se propagent dans l'eau. « Mais ce « sont là, dit M. Ochorowicz, des phénomènes autrement intenses; leur « intensité n'est pas mécanique, elle est plus subtile et plus concentrée. Ce « qu'on nomme une *idée* est un phénomène très localisé. Mais n'oublions « pas que pour faire naître une idée, il a fallu des milliers d'impressions « répétées qui toutes représentent une force. Cette force s'est accumulée, « condensée pour ainsi dire, dans une idée. — Une émotion est plus expan- « sive qu'une idée indifférente; elle peut occuper tout le cerveau au détri- « ment des autres idées. Mais elle ne peut pas aller au-delà, sous peine « d'être transformée. Néanmoins, *comme toute force, elle ne peut rester* « *isolée*, comme toute force *elle s'échappe*; elle s'échappe en déguisement. « — La pensée ne rayonne pas comme une flamme, même pas comme la « chaleur d'une flamme. La pensée reste chez elle; comme l'action chimique « d'une pile reste dans la pile, elle se fait représenter au dehors par son « corrélatif dynamique, qui s'appelle courant pour les piles et qui s'appelle... « je ne sais comment pour le cerveau. En tous cas c'est aussi un *corrélatif* « *dynamique*. Ce dernier n'est pas et ne peut pas être limité aux courants « nerveux des fibres motrices. Il représente *toutes* les transformations du « mouvement cérébral, transformations d'autant plus subtiles et d'autant

« plus radicales qu'il y a plus de différence entre le milieu anatomique de la
« pensée et les milieux environnants : corps solides, liquides ou gazeux,
« sans en excepter l'éther, considéré comme le quatrième état de la même
« matière, et qui relativement remplit tout. Arrêtons-nous là un moment.
« Nous sommes arrivés à cette conclusion que le *mouvement qui correspond*
« *à la pensée* ne peut pas faire exception dans la nature et qu'il se trans-
« forme aussi en d'autres formes de mouvements, nécessaires, quoique
« pour la plupart inconnues. »

Voilà qui est bien établi : La pensée est une force ; le cerveau est le mécanisme d'où part cette force qui se *transforme*, au moment où elle le quitte, absolument comme se transforme une autre force qui rencontre un milieu impropre à son genre de mouvement. Où va maintenant la pensée-force, transformée en pensée mouvement? M. Ochorowicz va nous le dire.

« Le mouvement étant contagieux, on comprend qu'un *ton* suffisamment
« marqué pourra être communiqué aux objets environnants *et surtout à un*
« *autre organisme dont le ton individuel est moins péremptoire* et dont la
« nature consiste précisément en une mobilité passive, facilement modi-
« fiable. L'influence est sans doute réciproque, mais c'est la modalité plus
« forte, plus largement constante, plus envahissante, qui donne le ton. —
« Plus l'union dynamique est assurée par le contact, par les passes répétées,
« par la soumission physiologique du sujet, moins la transmission est
« gênée, moins elle rencontre de résistance. Certains genres de mouvements
« (chaleur, électricité), peuvent se communiquer sans modification sen-
« sible, d'autres se transforment. Mais ni le principe de communication, ni
« celui de transformation ne nous serviraient à grand'chose, dans l'explica-
« tion de la *suggestion mentale*, s'ils n'étaient complétés par un autre prin-
« cipe, qui peut être résumé dans une loi de physique générale. Nous la
« nommerons : *loi de reversibilité*. »

« Nous savons déjà, ajoute M. Ochorowicz, que toute force se propage (*loi*
« *de transmission*) ; que toute force propagée, qui rencontre une résistance
« se transforme (*loi de transformation*), mais nous ne savons pas encore ce
« qui peut advenir à une deuxième ou troisième transformation. Or il peut
« arriver qu'un mouvement deux fois transformé *recouvre son caractère pri-*
« *mitif*. Dans quel cas cela pourrait-il arriver? Dans un cas particulier où le
« mouvement communiqué rencontre un milieu *analogue à son point de dé-*
« *part*. Telle est la loi de reversibilité. D'après ce principe une transforma-
« tion est *toujours* reversible. »

Il résulterait de cette théorie que si l'on parvenait à prouver que le *travail psychique répond à une certaine action chimique*, ce qui est *très probable* (Richet), la force produite par le travail de la pensée serait une force maté-

rielle qui, sortant du cerveau, se transformerait en mouvement. Rencontrant un autre cerveau, ce mouvement redeviendrait une force qui reproduirait, dans le cerveau récepteur, la pensée échappée du cerveau émetteur. La théorie du fluide des magnétiseurs n'aurait plus sa raison d'être, à moins que l'on ne prétende appeler un *fluide* cette émission de la force pensante. Nous sommes ici en présence d'une hypothèse matérialiste fort ingénieuse, mais qui se transformera difficilement en réalité scientifique, ainsi que je le démontrerai plus loin.

Suivons M. Ochorowicz jusqu'au bout de sa définition, que j'abrège pourtant, en enlevant tout ce qui ne me parait pas indispensable d'y laisser; notamment des comparaisons entre la transmission de pensée, telle qu'il la comprend, et les phénomènes du phonographe, du photophone, etc. Il est bon cependant, à propos du photophone, de faire remarquer le passage suivant :

« Le photophone (instrument qui transmet la parole à l'aide d'un rayon « lumineux) se passe de fil, dit M. Ochorowicz, il se contente d'un « rayon. Un jour, on se passera d'un rayon particulier, et l'on se contentera « d'un intermédiaire quelconque, d'un jet d'eau, d'un courant d'air. Les « inventions vont toujours du complexe au simple quant au principe. — « Mais remarquons bien ce qui résulte de cette démonstration. Il en résulte « entre autres, que la *lumière peut être chargée d'une parole*. Eh bien ! pareil- « lement la chaleur de la main peut être *chargée d'une bonne santé et d'une* « *bonne intention*. »

En effet, la pensée-force ne se dégage pas seulement par les yeux ou par la voix. Le cerveau-pile peut la transmettre aux muscles et la faire sortir (c'est une question de volonté, tout simplement) par les doigts. Elle se transforme en mouvement à la sortie, frappe le sujet auquel la main est présentée et retrouve, en le pénétrant, les qualités qu'elle avait au point de départ. Si le magnétiseur a la volonté ferme de guérir son sujet, si ce sujet a aussi la volonté d'être guéri, la force nouvelle qui vient de le pénétrer aura sur lui une influence favorable. En supposant que la main, dans un autre but, ait été *chargée d'une bonne intention*, les choses se passeront de la même manière et une *bonne intention* devra pénétrer dans le cerveau du sujet récepteur.

« C'est ainsi, ajoute M. Ochorowicz, que procède la pensée du magnétiseur. »

Cependant notre savant adversaire dit encore : « Tout en nous servant de « la loi de transformation, nous ne devons pas nous dissimuler que les « transformations ne sont jamais complètes. Je dis *jamais* en pleine con- « naissance de cause. J'ai tâché de prouver ailleurs qu'une force A se trans-

« forme toujours en plus d'une force B, C, D, etc. Un coup de marteau pro-
« duit non seulement un ébranlement mécanique, mais aussi de la chaleur
« de l'électricité ; un son, un changement magnétique, quelquefois une
« étincelle, etc. *Jamais une force A* ne se transforme en totalité *en une force*
« *B*. Voilà pourquoi l'équivalent mécanique de la chaleur *ne peut pas être une*
« *quantité absolument constante dans la pratique* et voilà pourquoi au lieu du
« mot *équivalent*, j'ai préféré me servir du mot *corrélatif dynamique*.

(*A suivre.*) A. VINCENT.

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

SOUTIENS DU CATHOLICISME.

(Voyez *Revue spirite* du 1er août 1887).

Quand on considère tous les inconvénients du catholicisme romain, son obstacle au progrès de l'humanité, son oppression tyrannique de la pensée et de la liberté, l'abaissement constant des peuples qui subissent sa domination, si on joint à cela sa faiblesse contre les attaques de la raison, on est étonné de sa longévité. Nous l'avons dit, au début du moyen âge l'Eglise romaine sut habilement prendre un grand ascendant sur les souverains ou chefs barbares de l'Occident, ce qui lui permit de s'organiser en puissante caste sacerdotale et de marcher sans entrave à la théocratie.

Mais comme la main qui tient l'encensoir ne peut manier l'épée, l'Eglise laissa aux chefs barbares le commandement des armées, mais se réserva toutes les autres fonctions, s'imposant comme puissance divine et universelle. Elle favorisa tant qu'elle put la féodalité, parce qu'il lui était plus facile de dominer des chefs souvent désunis, que de puissants monarques. Mais à mesure que les monarchies se développèrent, à dater du XIVe siècle, le pouvoir séculier de l'Eglise diminua en proportion.

Mais diplomate et pliable aux circonstances, l'Eglise se fit l'adulatrice des potentats en prêchant l'obéissance aux pouvoirs établis, à condition qu'ils resteraient entièrement soumis à sa puissance spirituelle ; alors le trône et l'autel furent intéressés à se soutenir réciproquement. Mais il y a une forme de gouvernement qui n'a jamais été sympathique à l'Eglise, c'est la Démocratie, parce que les peuples éclairés, les seuls aptes à ce genre de gouvernement visent au progrès pour améliorer leur situation à venir, d'où peuvent résulter des inventions et surtout des idées nouvelles qui modifient le régime des nations et bouleversent les croyances ; car les peuples éclairés et libres sont presque toujours disposés à rejeter la sujétion de l'Eglise qui entrave la liberté de pensée et le progrès social, but de leur désir ; de là

cette tendance aggressive des peuples catholiques contre leur religion; alors, pour leur résister, l'Eglise s'appuie sur la monarchie et l'aristocratie car toutes les trois reposent sur le passé et tiennent à conserver leurs droits et leurs privilèges, ce qui fait qu'elles redoutent les idées nouvelles et les révolutions qui peuvent nuire à leur position acquise. De là cet accord constant entre ces trois institutions qui ont des intérêts analogues à sauvegarder, surtout dans les temps de révolution.

Chez les peuples protestants la lutte est beaucoup moins ardente, aussi les révolutions y sont-elles beaucoup plus rares, parce qu'il n'y a pas de corps sacerdotal intéressé à comprimer la liberté de pensée (comme chez les peuples catholiques), et qui excite la monarchie et la noblesse contre les idées libérales et nouvelles, craignant toujours qu'elles ne portent atteinte à sa domination religieuse. C'est pour cela que dans la plupart des Etats protestants d'Europe, la religion, la monarchie, la noblesse et même le peuple vivent en rapports convenables. En France la monarchie et la noblesse sont maintenant remplacées par une nouvelle classe devenue dominante, l'aristocratie financière, composée de gens qui ont fait leur fortune dans les affaires ; cette classe tenant avant tout à conserver ce qu'elle a, appréhende tout ce qui peut bouleverser les fortunes mobiliaires, comme les révolutions, certaines innovations, etc., ce qui fait qu'elle désire le maintien du *statu-quo;* peu éclairée, craintive, très attachée aux biens matériels, les questions philosophiques et morales la touchent fort peu. Et plus les gens ont acquis de richesses par eux-mêmes, plus ils y tiennent, et plus ils s'estiment eux-mêmes, ce qui développe en eux l'orgueil, l'égoïsme et l'indifférence pour le bien général. Tous les personnages qui ont déterminé de grands mouvements utiles à l'humanité étaient pauvres ou du moins désintéressés ; le culte de l'argent étouffe les qualités généreuses. En France, le clergé privé de ses anciens soutiens, menacé par la diffusion des idées libérales s'appuie sur la classe riche, qu'il s'attache en la flattant et en faisant miroiter à ses yeux le spectre toujours menaçant des révolutions, que lui seul prétend contenir ; elle le croit et le soutient, et ne voit pas que c'est justement dans les pays où le clergé est le plus puissant que les révolutions sont les plus fréquentes.

Le clergé a dans le sexe féminin un autre puissant soutien ; les femmes sont mues par deux principaux instincts, l'amour et la maternité ; ces deux facultés fonctionnant de même dans tous les temps et tous les lieux, ne demandent ni raisonnement, ni progrès, comme en exigent les fonctions complexes, variées et variables des hommes selon une infinité de circonstances ; aussi l'intelligence des femmes est-elle dirigée par l'instinct, le sentiment et l'imagination plutôt que par le jugement. Les questions philo-

sophiques ne sont guère dans leurs aptitudes et leurs goûts. Leur intelligence excellente dans les choses variées, simples et actuelles, vaut beaucoup moins dans les questions complexes ou abstraites. Elles voient moins bien que les hommes les conséquences des actes et des choses, lorsqu'elles ne sont pas immédiates. Moins réfléchies que les hommes, elles acceptent plus facilement les récits, les légendes, les croyances religieuses, sans le contrôle de la raison, pourvu que cela leur soit habilement présenté, ou admis par la généralité des gens. Circonspectes et cherchant à plaire, elles craindraient de froisser l'opinion publique si elles n'acceptaient pas ses décisions, autant pour la religion que pour les modes. Beaucoup plus imitatrices qu'inventrices, on n'en cite aucune qui ait fait la moindre invention. Cette absence d'opinion personnelle et d'esprit de recherche dans les hautes questions les prédispose à accepter sans opposition la doctrine catholique, parce qu'elle leur a été enseignée dans leur jeunesse, et que la majorité des gens l'admet. Leur nature enthousiaste les dispose souvent à se passionner pour un prédicateur en renom ou un confesseur qui aura su gagner leur confiance, car beaucoup de femmes aiment à s'appuyer sur un confesseur intelligent, capable et discret. Elles trouvent dans le culte catholique beaucoup de choses qui flattent leurs instincts que l'Eglise a bien su exploiter. Enfin les femmes bien plus dominées par leurs instincts que par la liberté de pensée se soumettent facilement à la suggestion catholique.

Comme dernier argument les cléricaux disent aux libres-penseurs : Voyez ce qu'est devenue la France depuis que les démocrates sont au pouvoir, elle est dans un complet gâchis, les finances de l'Etat sont en plein désarroi, et la crise commerciale paraît interminable ; tandis que lorsque le gouvernement était dans les mains des conservateurs, tout marchait beaucoup mieux. Pour répondre à cela, il faut prendre la question de haut : Les peuples, de même que les individus, ont des instincts de conservation ; le peuple français si longtemps comprimé sous tous les rapports par la noblesse, l'Eglise et la monarchie, a compris depuis plus d'un siècle que cette compression obscurantiste le menait à un étouffement mortel ; alors par de violentes secousses il s'est débarrassé de ses entraves ; mais devenu subitement libre, son éducation libérale n'était pas faite ; il s'est conduit comme certains jeunes gens de bonne famille, qui en sortant des étreintes collégiales, sans expérience de la vie, et brusquement lancés dans le monde, font fausse route, parce que leur éducation, surtout si elle est cléricale, ne leur a pas appris à savoir se garder eux-mêmes. Les peuples, de même que les individus, souffrent des transitions brusques. Les Etats protestants convenablement préparés par leur religion à la vie libre y sont arrivés progressivement et sans secousses.

Cette sage conduite n'est guère possible aux peuples catholiques, parce qu'ils sont sévèrement contenus, jusqu'à ce qu'ils brisent violemment leurs entraves nullement flexibles, mauvaise préparation au calme que demande l'application des idées libérales, les esprits restant profondément troublés; les connaissances morales, politiques, économiques leur font généralement défaut, faute d'une éducation raisonnée et d'un jugement développé. L'éducation cléricale rend les gens passionnés et superficiels et les prédispose à rester dans une perpétuelle enfance intellectuelle, c'est ce qui est arrivé aux Français; ils ont fait les révolutions de 1789, 1830, 1848 et 1870, pour secouer le joug clérico-monarchique, mais jusqu'à ce jour ils n'ont pas su en profiter, parce que l'ancienne éducation cléricale dont la France est encore fortement imbue en a fait d'aimables enfants légers et musards, mais peu sérieux, se disputant souvent entre eux, imprévoyants et peu persévérants; aussi leurs institutions politiques sont-elles très variables, et leurs hommes d'Etat sans esprit de suite. Il en résulte un vrai chaos politique. Mais cela ne veut pas dire que le système laïco-libéral soit mauvais, il faut savoir s'en servir comme les peuples protestants qui progressent visiblement.

La liberté est comme une foule de choses utiles, la vapeur, l'électricité; dangereuses entre les mains des enfants, merveilleuses lorsqu'on sait s'en servir. Mais tant que l'esprit clérical domine un pays, l'entière liberté intellectuel qui lui est contraire sera toujours entravée dans son efficacité. Quoique la France et l'Espagne n'aient pas pu arriver à établir chez elles des gouvernements libéraux fonctionnant bien, leurs instincts les porteront encore à les rechercher, peut-être à l'aide de nouvelles révolutions, parce que les peuples ne peuvent progresser qu'avec la liberté, mais il faut savoir en user.

SOLUTION.

Nous avons examiné avec soin le catholicisme; nous avons reconnu ce qu'il a de bon : en première ligne les sœurs de charité et celles des écoles maternelles, puis les frères des écoles primaires; nous avons reconnu le mérite de son nombreux clergé généralement moral, dévoué et bien intentionné; nous l'avons dit, le catholicisme excelle dans l'organisation des congrégations. Mais nous avons montré ses nombreux inconvénients : d'abord par excès de zèle, ensuite par esprit de domination, il a complètement défiguré l'évangile, en en prenant la lettre lorsqu'elle servait ses intérêts, et en en laissant souvent l'esprit de côté; imbu des idées païennes, au lieu du Dieu bienveillant et miséricordieux de l'Evangile, il a fabriqué un Dieu vindicatif, cruel, capricieux, plein des défauts de l'humanité, un vrai Dieu théocratique; il a inventé des dogmes faux et absurdes, il a froissé les ins-

tincts humains en tyrannisant la pensée, abaissé l'intelligence et l'esprit religieux des peuples soumis à sa domination, et en a fait des révolutionnaires; il a rendu timorés et malheureux une foule de gens en les effrayant par les horribles supplices de la vie future. Beaucoup de penseurs dégoûtés d'une religion qui semble avoir accumulé à plaisir dans ses dogmes les choses les plus choquantes et les plus invraisemblables se sont jetés dans l'athéïsme ou l'indifférence religieuse; enfin ce qui prouve combien il est répulsif à l'humanité c'est qu'on a jamais vu des fidèles prendre leur propre religion en pareille aversion. Lorsqu'une nation décline moralement, c'est généralement dû à une cause religieuse. Ainsi les Grecs et les Romains ont dégénéré parce que la religion païenne, divinisant les vices de l'humanité, les leur a inculqués comme dogmes religieux. Les catholiques en abandonnant leur religion, bonne pour des peuples barbares, tombent dans l'immoralité ou les révolutions; on ne voit pas les nations protestantes tomber dans les mêmes désordres.

Quel remède à ces maux? Combattre le catholicisme qui en est la première cause, mais sans violenter les consciences. Nous avons comparé l'Eglise romaine à une solide forteresse bien défendue par son armée sacerdotale, inattaquable de vive force; mais elle ne saurait résister à un siège en règle, car elle a deux points faibles : sa base formée de dogmes fragiles, sa nombreuse armée sacerdotale qu'on peut vaincre en lui coupant les vivres. Les libres-penseurs et tous ceux qui désapprouvent la doctrine catholique se chargeront de saper et de miner sa base, et l'Etat peut couper les vivres à la garnison en supprimant le budget des cultes.

Nous répétons ce que nous avons dit : L'Eglise ne peut pas alléguer qu'on porte atteinte à ses droits, car une nation peut toujours modifier ou supprimer les institutions publiques qui ne lui conviennent plus, et s'emparer des biens et revenus affectés à ces institutions; les biens de main-morte dont elles jouissaient, rentrent de plein droit dans le domaine de l'État qui en est le véritable propriétaire. Ainsi la suppression de la monarchie a rendu au domaine public les biens de la couronne. La suppression de la noblesse a rendu taillables les terres féodales. Si par une cause d'insalubrité, ou tout autre cause, les hôpitaux étaient supprimés, leurs biens rentreraient de droient dans le domaine public.

Les donateurs des biens de l'Eglise ont voulu assurer son existence, parce que ses services étaient alors considérés comme indispensables; mais depuis un siècle les peuples éclairés ont reconnu que les services de l'Eglise, ne cadrant plus avec les idées et les tendances modernes, étaient devenus nuisibles aux populations; ils ont donc parfaitement le droit de ne plus soutenir cette institution, et de reprendre les biens de main-morte que leurs ancê-

tres bien intentionnés lui avaient légués; alors l'Etat appliquera ces biens aux besoins du moment. A plus forte raison l'Etat a le droit de supprimer le budget des cultes, s'il voit que les services de l'Eglise sont devenus nuisibles aux populations.

Si l'Etat appuyé par tous les libres-penseurs engage cette lutte, il sera certainement vainqueur; mais il ne devra pas oublier qu'il doit certains égards au personnel sacerdotal, brave et honnête, non responsable des erreurs et des fautes de l'Eglise dont nous combattons la doctrine; l'Etat devra laisser aux prêtres le libre exercice de leur culte pour ne pas froisser les consciences catholiques, mais à l'expresse condition de ne pas attaquer le gouvernement établi. L'Etat devra examiner si la solde des prêtres en fonction doit être immédiatement supprimée, ou dans un délai déterminé, ou bien si une sorte de demi-solde pourrait leur être allouée, ou enfin si une diminution progressive de traitement devrait leur être appliquée. Quant aux prêtres ordonnés après la rupture du Concordat, ils n'auraient droit à aucun traitement.

L'Etat devra cesser tout rapport officiel avec l'Eglise, combattre sa puissante théocratie qui étouffe toute concurrence religieuse ainsi que la liberté de pensée, et paralyse le progrès des populations. Il devra faire son possible pour ramener le catholicisme à la forme presbytérienne. Les peuples seront alors débarrassés de sa tyrannique domination.

On peut prévoir que le catholicisme, habitué à vivre largement aux dépens des populations, avec son culte coûteux, ne pourra supporter la vie de pauvreté qui le menace fortement; car les peuples se lasseront de pourvoir sans contrainte à ses nombreux besoins; et dans un avenir peu éloigné il ne sera plus qu'une religion de souvenir. C'est alors que le spiritisme chrétien, comme une nouvelle Jérusalem, pourra s'élever sur ces ruines, et nous amènera une ère plus éclairée et plus heureuse que nous appelons de tous nos vœux.

AMY. (*Fin.*)

LE SPHINX, revue allemande dirigée par le *Dr Karl du Prel*, donne sous cette dernière signature, numéro de juin 1887, le passage suivant : « On ne peut cependant conclure de là qu'aucun progrès ne soit possible dans la sphère transcendentale, et que celui-ci ne pourrait être que le résultat d'une existence corporelle. La religion bouddhiste part de cette conception erronée, qui nous condamne à une série innombrable de réincarnations, ce qui fait chaque fois, dissoudre notre être dans l'existence terrestre.

« Hippolyte Rivail, l'élève de Pestalozzi qui écrivait sous le pseudonyme d'Allan Kardec, ayant porté ce nom dans une existence précédente comme

Breton, a également renouvelé la conception bouddhiste, et par là, est devenu le fondateur de l'école spirite française. Le bouddhisme fait de l'exception la règle en faisant reposer tout progrès sur la vie terrestre. Nous sommes en première ligne des êtres transcendants, et nous restons tels même pendant notre existence sur la terre. Si l'existence transcendante n'alternait pas avec l'existence terrestre, les facultés transcendentales seraient sans valeur pour toute la période des réincarnations. Dans la conception bouddhiste, l'existence simultanée des deux personnalités de notre être est insuffisamment démontrée, et de plus, elle laisse tomber l'être, le moi, dans une incalculable quantité d'individualités qui n'ont pas de liaisons entre elles. Dans chaque incarnation l'âme serait complètement absorbée par la forme matérielle du corps. »

Remarque : Nous le savons par expérience, en Allemagne on a beaucoup de répugnance pour tout enseignement philosophique qui vient de la France, et, si M. Charles du Prel a lu Allan Kardec, il le calomnie pour ne pas l'avoir compris ; s'il en parle à priori, sur le dit-on, ce savant doit se rendre compte et lire consciencieusement l'auteur dont il parle, car, en prétendant que la réincarnation du livre des esprits est celle des bouddhistes, il commet une erreur au premier chef, les bouddhistes étant les premiers à déclarer que leur conception est le contraire de celle des spirites.

Dans *Philosophie der Mystilh*, M. Charles du Prel expose sa doctrine philosophique *qui n'est autre que celle d'Allan Kardec*, mais écrite pour les érudits, et incompréhensible pour le grand public non versé dans les systèmes philosophiques antérieurs que du Prel combat avec talent et savoir.

Il est peut-être bon que, sans prononcer le mot, les vérités d'ordre spirite soient ainsi glissées dans le milieu où vivent les savants tudesques, et ceux qui admettent que tous les moyens sont bons pour recevoir la lumière.

Jusqu'à ce jour, l'honorable M. Carl du Prel, dans ses articles suivis, insérés dans le *Sphinx*, n'avait fait aucune mention d'Allan Kardec ; il est fâcheux que le premier mot qui s'applique au fondateur de la doctrine spirite, soit une contre-vérité que nous devons signaler. M. Hubbe-Schleiden et du Prel sont des hommes de haute valeur, et nous ne doutons pas que, mieux renseignés, ils ne rendent hommage à la vérité. Une correspondance à ce sujet, pourrait certainement être utile au grand public qui suit la marche du spiritisme et du spiritualisme moderne.

SIMPLES RÉFLEXIONS

Chers Messieurs : J'ai lu à la page 255 du n° 4, du *Lotus*, les mots qui suivent, écrits par un théosophe, M. P. M. en réponse à un article inséré dans la *Vie Posthume*, de Marseille :

« Quant à affirmer que nous ne sortirons jamais des vieilles idées fossiles « et incapables de servir à la construction de l'avenir, c'est parler un peu « gratuitement. Depuis quand ne peut-on plus construire des maisons neuves « avec les vieux matériaux ? Est-ce que le même morceau de pierre ne peut « pas servir à bâtir le Parthénon après avoir constitué un mur de chaumière « aujourd'hui ruiné ? »

« Les vieilles choses deviennent neuves quand l'architecte à assez de génie « pour les faire entrer dans une même synthèse. Il faut savoir allier le passé « au présent si l'on veut ne pas tronquer la vérité. »

Cette opinion de l'honorable théosophe, Allan Kardec aussi l'a exprimée. (Voir § 628 du livre *des Esprits*.)

« Mais, ajoute M. P.M., notre confrère marseillais, n'est pas arrêté pour si « peu, la base du spiritisme, dit-il, c'est le fait, c'est la table qui se lève, « c'est le chapeau qui tourne, c'est Châteaubriant qui, une fois décédé, parle « comme une portière (Voir le livre des Médiums d'Allan Kardec). Mais ce « qui fait marcher tout cela, est-ce encore le fait ? Est-ce le corps astral du « médium, un élémental, ou un désincarné ? Il me semble que c'est ce qu'il « faudrait éclaircir pour montrer la base du spiritisme. »

A ce qui précède, je réponds : M. Gino Fanciullacci, de Florence, honnête jeune homme, avait fait des études très *élémentaires* lorsqu'il écrivit *Il Pellegrinazzio ni cieli* (Le pélerinage dans les cieux), gros volume de 400 pages contenant des poésies à la manière du Dante. Or, on ne saurait dire si la valeur de ce livre consiste dans la sublime originalité des idées et des situations, dans la connaissance rationnelle qu'il prouve en astronomie et en histoire, ou bien dans l'immense difficulté de plier ces choses aux exigences de la rime et du style dantesque.

M. Tremeschini, à propos de cet ouvrage, s'exprima ainsi dans la *Revue* de juin 1881, page 229 :

« Une moitié du poème est en or frappé à la monnaie du Dante ; un quart « est en argent ; un huitième en aluminium. l'autre huitième en argile ; le « tout réuni est *une œuvre immortelle* qui défie la contradiction. »

A Florence, des témoins oculaires m'ont assuré que M. Fanciullacci écrivait avec une vitesse extraordinaire ; sans savoir ce qu'il traçait sur le papier, il acheva son œuvre en peu de temps. L'auteur m'a confirmé cela de vive voix,

en ajoutant que, pendant son travail médianique, il voyait, vis-à-vis de lui, une figure fluidique dont il n'a pourtant jamais pu distinguer la tête.

« Je pensais au commencement, me dit-il, être victime d'une hallucina-
« tion, hypothèse qui disparut bientôt, en pensant que si je l'eusse été
« j'aurais dû voir le contour de la tête et les cheveux, comme je voyais les
« traits de la figure fluidique » (1).

L'honorable théosophe du *Lotus* peut ne pas croire à ce fait si connu à Florence des personnes de la haute société, mais je ne peux le nier, après avoir pris dans cette ville les informations les plus précises; j'ai beaucoup étudié nos poètes italiens, et suis d'avis qu'aucun d'eux, s'il était vivant, ne serait capable de composer une œuvre pareille, avec sa beauté et sa pureté originales.

En conséquence, je ne peux m'expliquer *ce fait* remarquable à l'aide de la théorie du corps astral du médium, avec celle des élémentals; je me l'explique très bien avec la théorie spirite. Je le pense, la science théosophique peut apporter un appui important pour aider à bâtir l'édifice scientifique de l'avenir, surtout pour ce qui a trait aux propriétés du Périsprit, mais jamais il ne réussira à démolir la Base et la Synthèse si solides de la doctrine spirite.

Recevez, Messieurs, mon accolade fraternelle,

Capitaine Volpi Ernest, à Rabbio Lomelina.

LE SPIRITISME A NAPLES

Messieurs : Fraternellement vous m'avez envoyé bon nombre de numéros de la *Revue Spirite*, je les ai distribués à nos confrères d'Italie.

Vos encouragements m'engagent à poursuivre mes études et mes expériences scientifiques de spiritisme, et jamais l'idée du ridicule, auquel nous sommes exposés, ne me fera quitter la route du devoir.

Je suis heureux de vous dire que, lentement, mais sérieusement, le nombre des croyants augmente ici, et avec eux, le nombre des médiums.

En peu de jours deux de mes amis, adversaires et incrédules, ayant assisté à nos expériences, sont devenus croyants et ardents apôtres, et en même temps forts médiums écrivains. — L'un d'eux, le baron Saravese, a pour guide l'esprit de son père, homme très savant, connu en Italie pour divers ouvrages sur l'économie politique. — Cet esprit nous a donné de telles preuves de son identité, que je ne puis avoir aucun doute sur la vérité

(1) M. Gino Fanciullacci, aujourd'hui, ne serait plus capable *de recommencer* l'ouvrage médianique susdit.

de ses assertions, bien que, en général, je considère l'identité comme chose douteuse; il nous a parlé de quantité de faits et d'anecdotes de sa vie, totalement inconnus, que nous avons ensuite pu vérifier et trouver parfaitement exacts.

L'autre soir je lui ai demandé de nous parler des liens qui existent entre le monde des esprits et le nôtre, afin de démontrer l'extrême vitesse de l'écriture médianimique en présence de plusieurs personnes; je le priais de le faire longuement, voulant envoyer sa dictée à la *Revue*, après l'avoir faite préalablement traduire en français.

Il me répondit qu'il m'épargnerait cette peine, en dictant en français, langue que son médium ne sait pas écrire correctement. Avec plaisir, je vous remets ci-incluse, une copie *textuelle* de la communication obtenue.

L'esprit nous a renseigné sur la manière dont les esprits se servent du fluide pour communiquer avec les incarnés.

Je vous ai déjà dit qu'un autre de nos médiums est assisté par l'esprit de *Paisiello*. C'est un jeune homme de 15 à 16 ans qui ne connaît pas la musique. Paisiello ayant demandé une poésie, pour nous donner une preuve de son identité, cette poésie fut faite par M. M. Cussuto, critique musical très connu chez nous; Paisiello fit écrire à son médium, sur du papier à musique, la romance que nous avons faite imprimer, dont je vous ai expédié une copie.

Inutile d'ajouter qu'elle a été contrôlée par plusieurs maîtres de musique et jugée étant tout à fait dans le style de Paisiello.

Fait digne de remarque : Un soir de séance, un professeur de médecine à notre université, ayant demandé s'il avait aussi un esprit guide, il lui fut répondu que oui; il le pria alors de se manifester, et l'esprit lui répondit qu'il devait faire les exercices préparatoires habituels. Au bout de quelques jours, le professeur a écrit. L'esprit est celui d'un maître de musique, du siècle dernier, célèbre compositeur qui, pour le moment, n'a pas voulu dire son nom. — Ayant entendu parler de la romance de Paisiello, il a promis d'en faire écrire une à son médium, le docteur, qui ne connaît pas une note de musique!

A mon retour, dans deux mois, je reprendrai mes séances et ne manquerai pas de vous tenir au courant des résultats les plus importants.

Avant de finir je dois vous prier de faire une démarche très importante pour nous. — L'esprit que fait écrire le docteur, et qui fut maître de musique et compositeur fameux au siècle dernier, assure qu'une *épinette* qui lui appartenait jadis, a été achetée dernièrement, en vue de sa valeur antique par le baron A. de R... à Paris, ce que nous pourrions facilement vérifier, l'épinette étant reconnaissable par des petites têtes d'anges peintes au dehors.

Veuillez, Messieurs, éclaircir ce fait qui, naturellement, serait très concluant pour les incrédules. Tous nos frères spirites d'ici, moi surtout, nous vous serions extrêmement obligés et vous en remerçions à l'avance.

Agréer, chers messieurs et frères, nos salutations cordiales.

ERCOLE CHIAIA.

Communication obtenue par le médium baron Saravese : Me voici, mes frères, pour tenir la promesse que je vous ai faite l'autre soir de parler du lien qui existe entre le monde physique et le monde spirituel, ce dont je vous donnerai des preuves frappantes et claires selon moi.

Dans toutes les religions, dans tous les systèmes philosophiques, vous trouverez toujours ce fait de l'existence d'un lien invisible, fait qui ne peut échapper à l'observateur intelligent. C'est le lien qui relie Dieu à toute la création et je vous prie de bien réfléchir à ce qui suit :

De cette vérité frappante, il n'est point difficile de se convaincre ; avant que tout système philosophique fut inventé, l'idée d'un être supérieur, créateur de l'univers, était gravée dans le cœur humain le plus ancien des livres connus.

Tous les peuples, tous les êtres ont eu l'idée de la divinité, bien avant les saphistes qui ont bouleversé les idées en divinisant le paradoxe, en l'élevant à la dignité d'un dogme.

Le monde des esprits est le lien qui rattache l'homme à Dieu ; l'homme devant être l'intermédiaire entre le créateur et ses créatures, de là ces influences mystérieuses dont je parlerai tout à l'heure.

Vous subissez en tout notre influence, et ce que vous appelez présentement, n'est autre qu'un esprit qui puisse vous parler ; si parfois les esprits donnent de mauvais conseils, c'est au nom de la justice qui est immanente dans les choses, et pour vous éprouver en son nom. Ceux qui résistent sont des esprits d'élite propres à devenir des esprits supérieurs ; les autres sont des esprits arriérés qui subiront encore bien des épreuves avant d'arriver à la perfection, et c'est un simple aperçu de la doctrine spirite.

La véritable mission des esprits est l'amélioration des hommes ; si les moyens, que nous employons parfois sont mauvais, nos intentions sont toujours bonnes. Donc nous prouvons ce qui suit :

1° Par notre présence l'existence de Dieu, existence qui se révèle et parle même au cœur de l'être le plus arriéré.

2° Nous faisons notre possible pour rendre l'homme meilleur ; conséquemment nous améliorons l'esprit.

Les religions qui se fondent ont plus ou moins une certaine base de vérité, en admettant que chaque homme est toujours gardé par un esprit

protecteur, appelé ange gardien — génie tutélaire, familier, etc. — et le consentement populaire, le plus grand des philosophes existant, sanctionne l'intervention des esprits et la corrélation qui existe entre l'homme et le sublime ouvrier.

Ces doctrines qui ont toujours eu les suffrages de la pluralité des hommes, sont troublées par l'école nouvelle qui, dit-elle, parle au nom de la raison, et renverse ce qu'il y a de naturellement logique dans notre cœur pour y substituer le néant.

En détruisant dans le cœur de l'homme la doctrine de l'immortalité de l'âme et de la mission supérieure de l'esprit cause de tout progrès, ou allons nous ? Nous ne savons même pas ce qu'on mettra à la place de ces vérités.

L'homme, comme tout ce qui vit et se meut, n'a pas été fait au hasard, car ce qui naît a sa raison d'être et son but.

Dans nos doctrines, rien d'inintelligible qui ne puisse être expliqué et commenté, la vérité naturelle n'ayant pas besoin d'explications.

L'influence que nous exerçons sur les hommes, bien qu'invisible est réelle; un peu d'attention suffit pour se convaincre de cette vérité ; chaque pas, chaque pensée, est faite sous notre influence *qui néanmoins ne s'impose pas.*

Bien des fois, au lieu de suivre de bonnes influences, l'homme suit ses instincts; la réalité lui prouvant qu'il a fait fausse route, au lieu de maudire sa sottise et son entêtement, il s'en prend au destin.

Je crois avoir suffisamment prouvé que la philosophie naturelle est celle qui admet l'existence de Dieu et du monde spirite la vérité ne s'étant jamais fardée, n'ayant eu besoin d'appeler le secours de la dialectique, ni de l'éloquence, pour pénétrer dans les cœurs, tandis que les fausses doctrines ont eu et ont besoin de beaucoup d'arguments pour se faire connaître, sans avoir pu parvenir (et c'est une loi fatale de justice) à faire un grand nombre d'adeptes.

Il ne faut point croire d'après ce qui précède que l'homme subisse notre influence exclusive, car toute responsabilité personnelle cesserait et le libre arbitre ne serait qu'un mot vide de sens ; nous cherchons à vous rendre meilleurs, c'est notre but et notre mission, mais l'homme suit la route qui lui plaît le plus, son libre arbitre lui donnant toute faculté de faire ou ne pas faire le bien ou le mal. Oui, les liens entre la créature et le créateur existent, car dans le cœur de l'homme est gravée l'idée de l'influence que nous exerçons sur le monde physique, et qui chaque jour se révèle d'une manière plus ou moins frappante, pour peu qu'on y fasse attention. Ces deux faits étant naturels, il n'est pas besoin d'en faire une démonstration, tandis que le matérialiste doit appeler à son secours toutes les subtilités de l'art oratoire,

souventsans aucun résultat ; excepté quelque esprit égaré ou ignorant, qui se rallie à son drapeau, la pluralité des humains ne leur fait pas même l'honneur de les entendre. Socrate, Platon, le Christ sont connus dans le monde entier, de même Brahma, Mahomet, Bouddha et tous les grands spiritualistes dont s'honore l'humanité, car ils ont enseigné les doctrines spirites ; mais qui connaît Moleschott, Vogt, Büchner, Fichte et tant d'autres esprits incarnés, subversifs ? des exceptions, voilà tout.

Je me résume et j'affirme mes frères, que la vérité naturelle est bien réelle, et s'impose d'elle même au cœur humain, sans avoir recours aux sophismes et aux arguments faux, sans bases rationnelles.

LE BARON SARAVESE.

DIVERS. — **Un drame navrant** s'est passé hier matin dans une maison de l'avenue Parmentier où habitent les époux Ardouin.

Un de leurs enfants, une petite fille de six ans, était morte avant-hier matin presque subitement du croup; son frère, âgé de huit ans, rentrant de l'école et voyant la petite morte étendue sur son lit, fut pris d'un violent accès de douleur. Peu à peu le pauvre enfant s'approcha du lit et embrassa la petite morte, mais il recula aussitôt, effrayé, les yeux hagards et en proie à un tremblement nerveux. Il fallut l'emmener dans une pièce voisine, où les soins empressés qui lui furent prodigués parvinrent à le calmer.

Hier matin, il demanda à voir une dernière fois sa sœur, il s'approcha doucement du lit et lui dit en l'embrassant : « A bientôt, petite sœur chérie ! » puis il retourna dans la chambre voisine.

Une heure plus tard, Mme Ardouin ayant eu besoin d'aller chercher quelque chose dans la cuisine, y a trouvé son fils pendu à l'aide d'une serviette à l'espagnolette de la fenêtre. Pour accomplir son funeste projet, le malheureux enfant était monté sur un banc qu'il avait ensuite repoussé des pieds.

Remarque : Ce fait tend à confirmer la théorie des âmes sœurs présentée avec tant d'éloquence par notre ami M. Camille Chaigneau. Ces deux enfants avaient entre eux une profonde affinité dont le spiritisme seul peut donner une explication probante et logique.

Le rêve d'une enfant. — Nous avons reçu, du Pouliguen (Loire-Inférieure), la lettre suivante :

« Mme B..., en villégiature au Pouliguen, procédait tranquillement, hier matin, à sa toilette, lorsquelle entendit tout à coup son petit garçon âgé de six ans, qui couchait dans une pièce voisine, pousser des cris perçants, elle accourut et lui demanda la cause de son chagrin. Le bébé répondit : « Je viens de voir papa blessé et tout couvert de sang il a été battu et on lui a volé sa montre. » Mme B... le consola de son mieux en lui expliquant que ce n'était qu'un rêve, mais elle fut prise elle-même d'une vague inquiétude, d'autant mieux que son jeune enfant ne voulut pas prendre son bain ni faire sa promenade habituelle et demandait à chaque instant des nouvelles de son papa resté à Angers.

« Mme B... se décida à demander par télégramme à sa sœur, habitant cette ville, des

nouvelles de son mari; elle reçut une réponse vague et embarrassée, ce qui augmenta encore son anxiété; elle télégraphia de nouveau et reçut cette fois une dépêche ainsi conçue :

« Eugène blessé cette nuit, montre volée, état aussi satisfaisant que possible, il t'écrit. »

En un mot, exactement ce que l'enfant avait rêvé.

Remarque: Dans ce fait, il n'y avait ni hypnotisation, ni suggestion, mais tout simplement, le dégagement de son corps du moi conscient de l'enfant, du bébé qui s'était rendu près de son père pendant que son petit corps sommeillait; et ce moi conscient ayant assisté à l'agression dont son père était l'objet, a pu le relater au réveil de son corps et en garder une impression véritable. Nous voudrions bien savoir comment la nouvelle école qui veut tout expliquer sans le secours de l'âme et du périsprit des spirites, va nous donner la solution scientifique de ce phénomène.

AVIS. — Pour toute communication à faire, à l'*Association spirite de Toulouse.* s'adresser au secrétariat général actuel, *M. Trinquecoste Isidore*, menuisier, route de Paris, à la Salade, Toulouse (Haute-Garonne).

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 1er septembre 1887.)

Le mal de notre époque est dans le doute croissant en matière religieuse.

Le doute naît des innombrables façons de concevoir et d'appliquer les principes religieux.

Les uns, ne croyant qu'à la matière, cherchent en vain, dans l'univers qui brille à leurs yeux, la trace de l'esprit.

D'autres, au contraire, spiritualistes exagérés, ne voient que l'esprit en toutes choses.

Les uns nient Dieu créateur de l'univers et disent que rien n'a été créé, que tout se meut de toute éternité.

D'autres voient la main de Dieu partout et font de l'Etre suprême le régulateur de la moindre chose.

Ceux-ci placent Dieu en dehors du monde; ceux-là le voient dans tout ce qui nous entoure.

Il en est qui croient en Dieu, mais en le plaçant si haut, si loin des hommes qu'il ne peut plus entendre leurs plaintes et leurs supplications.

Qui croire? Que résoudre au milieu de tant d'affirmations contradictoires de gens qui s'anathématisent les uns les autres?

Le prêtre dit : « J'ai la foi; je représente la vérité éternelle contre laquelle rien ne prévaut ».

Les matérialistes disent : « Nous sommes la science; seuls, nous comprenons l'infini ».

Les croyants exaltés voient des miracles où d'autres constatent de simples lois de la nature.

Dieu n'est pas une abstraction, nous l'avons dit. Il est, à nos yeux, non pas au-dessus de la nature, mais en elle. Il ne fait pas cause commune avec elle car, dans ce cas, il serait confondu avec les éléments qu'il dirige par sa volonté toute puissante.

Mais ce n'est pas non plus un être en dehors de la création.

Les innombrables mondes qui se meuvent dans l'espace portent chacun un large et beau rayon de la divinité.

Comment concevoir Dieu autrement que visible aux yeux de l'âme dans toutes les créations de son génie?

Dieu n'est pas la matière, mais il préside aux destinées de la matière. Dieu n'est pas l'homme, mais il préside aux destins de l'homme.

Admettez, dans l'espace, des milliers de soleils divins; admettez que ces soleils rayonnent dans tout l'infini et vous comprendrez mieux Dieu que si vous en faites un unique soleil perdu dans le lointain des cieux.

Non, il n'est pas d'espace en dehors des zones habitées; non, il n'est pas de Dieu en dehors et au-dessus des êtres et des choses.

Il n'y a pas de ciel circonscrit, d'enfer établi dans les profondeurs ténébreuses.

De quelque côté que nous portions les yeux, partout la lumière et la vie, partout des astres et leurs satellites, partout des soleils éclairant et réchauffant des mondes.

Aucun point de l'espace n'est inhabité. Là où les terres ne tournent pas autour de leur soleil, il y a des êtres qui vivent sur leurs mondes à eux, mondes fluidiques où vont les âmes dégagées de l'étreinte grossière de la chair d'ici-bas.

Habituons-nous à voir Dieu, non comme un grand personnage devant lequel nous devons nous incliner avec terreur, mais comme l'essence même des êtres et des choses.

Pour connaître quelles sont ses lois, nous n'avons nul besoin d'implorer le secours de religions agonisantes qui se jettent la pierre l'une à l'autre et qui n'ont que des théologies incomplètes, nullement appuyées sur la science pour apprendre aux hommes la route qui mène à Dieu.

Cette route, Carita vous l'a enseignée avec son grand sens et sa raison lumineuse. Elle est toute dans le devoir accompli, dans la vérité enseignée, dans l'amour répandu.

Les sociétés n'ont plus besoin de cultes transitoires pour adorer la divine essence. Il leur suffit de considérer l'univers et d'écouter chanter leurs poètes pour comprendre qu'un Dieu veille, principe actif dirigeant toute chose.

A-t-il une forme? Oui, sans doute, mais qu'importe que nous ne la connaissions pas encore?

Il est, nul ne peut le nier en face des merveilles de sa toute puissance et de sa bonté.

Le mal sera dissipé par le bien, l'amour améliorera la terre des hommes.

Déjà l'empire du mal décroît, la science brisera les portes de l'enfer. Dieu sera reconnu par les générations futures.

Mais il ne suffit pas de croire en une puissance créatrice, tenant l'univers sous sa tutelle et présidant aux destinées de la plante, de l'oiseau et de l'âme humaine. Il faut voir avec les yeux de la conscience et du cœur quels sont les devoirs à remplir pour plaire à Dieu.

Or, dans la société actuelle, nul ne peut prétendre découvrir le summum de la perfection possible. Il y a, parmi nous, trop d'antagonismes et trop de haines pour que la loi divine soit bien comprise.

Les préjugés nous gouvernent, l'orgueil nous tyrannise et chasse souvent sous ses ténèbres les pures lueurs de la conscience.

L'état social est bien imparfait encore. Les uns possèdent, d'autres n'ont presque rien, d'autres encore mendient le pain nécessaire à la subsistance de leur famille.

Les législateurs font des lois qui ont de bons côtés mais qui, par d'autres, froissent des situations respectables, et ce monde nous paraît encore plongé sur plusieurs points dans le chaos.

Qui mettra la lumière dans l'ombre opaque de la terre? Qui fera resplendir la vérité parmi les hommes?

Les hommes de science qui ne s'aventurent pas sur les terrains inexplorés, ne hâtent guère l'éclosion des idées nouvelles. Au contraire, ils paralysent souvent l'essor du progrès en combattant les recherches consciencieuses qui n'ont point eu leur origine au sein des facultés savantes.

De leur côté, les hommes de religion se cantonnent dans un non-possumus regrettable à plus d'un titre.

Seuls, les libres-penseurs spiritualistes, ceux qui ne séparent pas le culte de l'idéal des investigations scientifiques prudentes; seuls, les libres-penseurs qui ne se courbent point sous un dogme ont chance de donner au monde un état social meilleur.

Ce ne sont point des mystiques et ce ne sont point des athées. Eclairés par la vive lumière du XIXe siècle, ils vont à la découverte de l'avenir avec la raison pour conseillère. Ils prennent aux religions leurs bases philosophiques et morales, à la science son côté pratique vraiment utile. Ils ne s'emmaillotent pas dans le dogme; ils vérifient ce qu'ils croient, ils n'annoncent que ce qu'ils savent.

Mais il faut que ces libres-penseurs soient tolérants, qu'ils ne prétendent pas posséder à eux seuls toute science, toute connaissance des causes et des effets, Ils sont destinés à faire avancer l'humanité sur la route de ses progrès.

Républicanisme, libre-pensée, sentiment religieux appuyé et se développant sur la raison, tous ces termes sont presque synonymes. La foi ne se commande pas, ne s'acquiert guère; elle est au niveau des connaissances et des sentiments de chacun. Les cœurs sensibles aiment, les pensées se métamorphosent : l'avenir appartiendra aux plus instruits et surtout aux meilleurs.

Comme les matérialistes ont tort de croire qu'ils sont meilleurs citoyens que les autres! Ils disent que le mysticisme détruit le patriotisme. Etre mystique, c'est croire aux mystères d'une religion quelconque, tandis que nous préconisons, au contraire, l'alliance de Dieu et de l'homme par la raison humaine se substituant à la Foi. (*A suivre.*)

SUR LA RAISON HUMAINE

Parmi les privilèges que Dieu a donnés à l'homme, il en est un dont il est justement fier, mais qui est cause aussi de la plus grande partie de ses fautes et de ses erreurs. Parce qu'il aura de plus que les autres êtres de la création terrestre, l'intelligence développée au point de lui servir de science et de prévision, parce qu'il pourra juger certains faits, certains phénomènes et certaines choses, il s'en suit que l'homme devient ambitieux et téméraire. Pour lui, malgré l'étroitesse du monde moral dans lequel il agit, rien ne lui paraît impossible à expliquer et à comprendre; mais s'il lui arrive de se trouver en présence d'un problème qu'il ignorait et qu'il soit obligé de résoudre, s'il est appelé à éclaircir un phénomène naturel, il reste muet et, pour ne pas blesser son amour-propre, il le niera, alors même qu'il l'aurait devant les yeux. Que conclure de cette outrecuidance, sinon que le peu de raison que l'homme possède lui fait perdre la tête et le pousse à la rébellion contre le Tout-Puissant? Et parce que, dans son ignorance infiniment plus profonde qu'il ne le pense, il ne peut se rendre compte de telles causes et même des effets de ces causes, il les considère comme impossibles. Incarnés, vous auriez donc l'étrange prétention de comprendre tout ce qui vous entoure, tout ce qui existe même au delà de l'étendue de vos regards? Votre raison, dites-vous, se refuse à admettre les phénomènes qui ne sont pas susceptibles d'examen, donc ils n'existent pas. Votre raison, qui ne peut guère s'exercer que dans certaines limites, ne saurait se plier à accepter

comme certaines, telles lois du monde physique et intellectuel, parce que la cause lui échappe ! Avouez que c'est là le propre d'un esprit orgueilleux et insensé. Dieu même, qui est le résumé de toutes les perfections, qui par son œuvre sublime parle à vos yeux et à votre cœur, par le magnifique spectacle de l'univers, Dieu dis-je échappe à votre raison. Aussi n'est-ce pas rare de trouver parmi vous des téméraires qui, ne pouvant se faire une idée de sa majesté le nient et le dédaignent comme chose impossible. Vous pensez que l'esprit d'analyse qui fait partie de la raison humaine est assez subtil chez vous et assez développé pour que rien ne lui échappe, et si, par hasard, cet esprit se heurte contre le plus léger obstacle, il ne peut être mis en défaut. Auriez-vous tous la science infuse, viendriez-vous au monde riches de la plus grande somme de connaissances, votre raison viendra toujours s'engloutir dans l'immensité de l'œuvre de la création, dans la conception de sa grandeur et dans l'explication de ses mystères. C'est pour vous faire sentir sa toute-puissance et son incalculable supériorité qu'il vous a donné cet éclair de son génie que vous appelez raison ; c'est pour que vous travailliez sans cesse à le comprendre, afin de vous rapprocher de lui, qu'il vous a permis de scruter ses œuvres et d'en rechercher les conséquences. Mais si vous vous trouvez aux prises dès le début avec votre orgueil ou avec votre amour-propre, non seulement vous vous découragez, mais encore vous cherchez à vous donner une excuse en renonçant à une étude ou à un travail que vous considérez comme inutile. Et voilà cependant où vous conduit la raison !... Mais si vous suiviez l'exemple de quelques hommes, natures d'élite, intelligences élevées qui, au lieu de se rebuter devant les obstacles n'ont pas craint de consacrer leurs veilles à la découverte des mystérieuses lois de la création, vous arriveriez certainement à un excellent résultat. Votre raison embrassant alors des horizons plus vastes serait plus à même de se rendre compte de ces phénomènes que vous aviez d'abord repoussés ; mais aussi à mesure que vous vous élèveriez dans les hautes sphères de la science vous reconnaîtriez plus sincèrement votre petitesse, votre humilité et votre ignorance à cause de la grandeur et de la gloire de l'auteur de toutes choses. N'est-il donc pas à désirer que vous appliquiez votre raison à l'étude de tous ces phénomènes et que vous vous efforciez de l'agrandir afin de vous mieux pénétrer de vos devoirs envers Dieu ? Si vous aviez tous le même désir de vous élever et de reconnaître qu'il est au-dessus de vous une intelligence infinie, si vous ne cherchiez pas à repousser avec mépris tout ce que vous ne pouvez comprendre, et si enfin vous aviez conscience de ce que vous êtes et de ce que vous êtes à même de devenir, vous ne tarderiez pas à subir une transformation morale qui serait toute à votre avantage et vous offririez alors à Dieu, dans la simplicité de votre cœur, le

sacrifice de votre orgueil et de votre vanité. Vous sauriez que votre raison dont vous êtes si fiers et que vous croyez l'épreuve infaillible de la dignité et de la science humaines n'est qu'un atome de la souveraine raison qui préside à la marche des mondes et aux destinées des humanités. Cédant alors à un sentiment d'amour et de regret vous inclineriez votre front dans la poussière et vous prieriez Dieu de vous pardonner votre excès d'ambition. C'est ce que vous ferez mes amis le jour où vous serez bien pénétrés de tous nos conseils et de l'avenir qui vous attend. JEAN.

LE PHARAON MERNEPHTAH

Roman de l'ancienne Égypte dicté par l'esprit de J.-W. Rochester.

Cette œuvre est la troisième que nous devons à l'esprit de Rochester. Les deux premières — nos lecteurs ne l'ont pas oublié — sont : *Episode de la vie de Tibère* et *L'abbaye des Bénédictins* (1).

Dans *Le Pharaon Mernephtah*, l'esprit-auteur nous montre Moïse, le grand législateur hébreu, dépouillé de son prestige surnaturel, homme plus que prophète, plus savant qu'inspiré. Est-ce là le vrai Moïse? L'œuvre de Rochester abonde en détails piquants qui mettent en lumière cette nouvelle physionomie du grand homme.

Moïse lutte contre le pharaon pour obtenir la délivrance du peuple hébreu. Les prodiges qu'il accomplit devant Mernephtah ne suffisent pas pour convaincre ce monarque de la haute mission de Moïse.

Alors celui qui s'appelle lui-même l'envoyé de Dieu lance sur l'Egypte les plaies qui doivent la désoler. Les eaux du Nil ensanglantées, l'invasion des rats, la peste, les poux, les sauterelles, les ouragans, rien ne peut vaincre la résistance obstinée du pharaon. Les Egyptiens sont décimés par la maladie ou atteints dans leur fortune. Le pharaon refuse de voir dans ces calamités le doigt de Jéhovah. Enfin est organisé le massacre des fils aînés des Egyptiens, et l'héritier du trône, Seti, tombe lui-même sous le poignard d'un fanatique.

Mernephtah, écrasé par la douleur et cédant à la pression de son peuple, consent à laisser partir les Israélites. Mais les Hébreux ont emporté une quantité d'objets précieux empruntés ou volés aux Egyptiens. Ceux-ci s'indignent contre leurs anciens esclaves, qu'ils regrettent de ne plus pouvoir surcharger de travaux pénibles et qu'on a eu, disent-ils, grand tort de libérer.

(1) En vente à la librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs, Paris. 2 volumes : 6 francs. — Nos lecteurs n'ignorent pas que ces œuvres médiamiques sont obtenues en Russie, dans un cercle spirite.

Mernephtah assemble son armée et s'élance à la poursuite des Hébreux.

Rochester nous fait assister au passage de la mer Rouge où périrent le pharaon et ses soldats.

Toutes ces scènes sont décrites avec soin. Les deux adversaires, Moïse et Mernephtah, y dominent avec un grand relief les autres personnages dont cependant, les caractères bien tracés restent identiques à eux-mêmes dans tout le cours de l'œuvre.

Mettre en action le Spiritisme dans des récits aussi variés qu'intéressants mais se rattachant à une trame principale, de façon à ce que les épisodes se complètent l'un par l'autre, telle est la manière habituelle de Rochester. C'est une innovation. Chacun des personnages les plus importants dicte lui-même sa confession, c'est-à-dire ce qui le concerne particulièrement dans l'histoire de son temps et de son pays.

Il y a des pages pleines de sentiment dans *Le Pharaon Mernephtah*; l'amour y est décrit avec beaucoup de délicatesse et de charme.

Disons en terminant que les mystères de l'Inde et de l'Egypte, dont parlent Moïse et Pinéhas, (celui-ci fut, plus tard, Tibère) donnent plus de prix à l'ouvrage, dans lequel, le magnétisme, et le spiritisme jouent un rôle important.

A. Laurent de Faget.

SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE.

Sous ce titre, une société pour l'étude scientifique du Magnétisme est en voie de formation. Tout ce que Paris compte de médecins, de savants et de magnétiseurs faisant autorité en Magnétisme en fait déjà partie.

Voici les principaux articles des statuts provisoires :

Art. 1er. — Une société est fondée à Paris sous le titre de *Société magnétique de France*, dans le but :

1° D'étudier une force connue dès la plus haute antiquité et désignée depuis par Van Helmont sous le nom de Magnétisme que l'on observe dans le corps humain et dans tous les corps de la nature.

2° De démontrer que cette force est une force physique soumise aux lois de la polarité et qu'il est impossible de confondre ses effets avec les effets de l'hypnotisme.

3° De l'étudier par la méthode expérimentale dans ses rapports avec la physiologie, la psychologie et de travailler à l'établissement d'une thérapeutique du Magnétisme à la portée de tous.

4° D'organiser des cours, des conférences, d'établir des concours, de décerner des récompenses à ceux qui, en France, et à l'étranger se seront distingués par des ouvrages, par l'enseignement oral, par une propagande active, par de nouvelles découvertes, et d'encourager, par tous les moyens en son pouvoir l'étude et la pratique du Magnétisme.

Art. 2. — Le siège social est à l'administration du *Journal du Magnétisme*, 5, boulevard du Temple.

Art. 3. — La société se compose : 1° de 40 membres actifs habitant Paris ou le département de la Seine; 2° de 40 correspondants nationaux ; 3° de 20 correspondants étrangers; 4° de membres adhérents stagiaires de tous pays, dont le nombre est illimité.

Art. 4. — Les membres actifs composent le conseil scientifique et administratif de la société. Ils sont nommés à l'élection, sur la demande écrite des candidats.

Art, 21. — La société pourvoit à ses dépenses au moyen : 1° d'un droit d'admission unique de 5 francs ; 2° d'une cotisation annuelle de 12 francs.

Art. 29. — Chaque sociétaire est admis de droit aux cours et conférences organisés par la société.

Art. 30. — Chaque sociétaire reçoit le *Journal du Magnétisme*, organe mensuel de la Société.

Art. 31. — La *Bibliothèque du Magnétisme* est gracieusement mise à la disposition de tous les sociétaires.

Les séances d'inauguration et les séances expérimentales auront lieu dans la salle des sciences psychologiques, 5 rue des Petits-Champs, le jeudi, à 8 heures 1/2 du soir.

La société sera inaugurée le jeudi 6 octobre. Tous les partisans du magnétisme sont priés d'y assister.

Le jeudi suivant, 13 octobre, inauguration des séances expérimentales. La soirée sera réservée à la presse et aux invités. Nos lecteurs qui désireraient y assister pourront obtenir une carte d'invitation en s'adressant au siège social, 5, boulevard du Temple.

A partir du 20 octobre, tous les jeudis, séances expérimentales publiques et gratuites.

Nous souhaitons bonne chance à la nouvelle société qui se propose de soutenir les droits du magnétisme en démontrant aux hypnotiseurs qu'ils ne possèdent qu'une très faible partie de la vérité.

Le professeur H. DURVILLE, directeur du *Journal du Magnétisme*, rouvrira son cours pratique du magnétisme appliqué à la physiologie et à la thérapeutique, le samedi 15 octobre.

Se faire inscrire à la *Clinique du Magnétisme*, 5, boulevard du Temple.

ERRATA. — Livraison du 1er septembre de la *Revue*, article sur M. W. de Fonvielle, page 521, dernière ligne, au lieu de : « Voici d'abord *la* critique des *Débats* » lire : « Voici d'abord *le* critique... »

Même article, page 527, ligne 14, au lieu de : « pour *s'identifier* sur les faits d'hypnotisme, etc. » lire : « pour *s'édifier* sur les faits... «

M. DE RIO, Président de la Société Astrologique et membre de la Société d'astronomie de Paris, consent à faire un seul élève en sciences occultes, homme ou femme.

S'adresser à lui, directement, 11, rue de Buci, à Paris. (Les postulants qui connaissent un peu le latin ont plus de chances que d'autres pour être admis).

LE MÉDIUM FRANCK : Notre dernière *Revue* contenait un article sur le soi-disant médium Franck Herne et son séjour à Lisbonne.

Naturellement il n'y a rien de commun entre ce personnage et notre sympathique ami, M. Franck, médium qui habite le n° 14 de la rue Milton à Paris, dont nous connaissons le dévouement à la cause, qui a repris ses séances gratuites du dimanche, de 1 heure à 6 heures de l'après-midi.

M. J. SOHIER, président de *l'Union spirite* de *Reims*, nous annonce le décès de Auguste Antoine Christé, dont l'enterrement a eu lieu le 13 septembre. La lettre de faire-part porte des sentences spirites.

UNE PENSÉE DE VICTOR HUGO SUR LA VIE FUTURE

Voulez-vous savoir quelles sont les idées de Victor Hugo sur les destinées de l'âme et la vie future? Lisez les lignes suivantes :

« Le papillon c'est la chenille métamorphosée. C'est si bien la chenille « que, chaque partie de l'être rampant se retrouve à l'analyse dans l'animal « ailé ; mais la métamorphose est si complète que l'on croit voir une nou« velle créature. Ainsi, dans notre existence d'outre-tombe, nous ne serons « point de purs esprits, car c'est là un mot vide de sens pour la raison « comme pour l'imagination. Qu'est-ce qu'une vie sans les organes de la « vie? Qu'est-ce qu'une personnalité sans la forme qui la définit et qui la « fixe? Mais nous aurons vraisemblablement un autre corps, rayonnant, « divin et pour ainsi dire spirituel, qui sera la transformation de notre corps « terrestre. »

VICTOR HUGO.

(Extrait des *Annales politiques et littéraires*. Juin 1885).

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flamarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire.	10 fr. »
Les Evangiles, par d'Eichtal, 2 vol.	12 fr. »
Esprit des Gaules.	7 fr. »
Terre et ciel.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble.	25 fr. »
De Mirville, *Pneumatologie des Esprits*.	10 fr. »
d° *Question des Esprits*.	7 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	10 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	10 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
d° par Robert.	10 fr. »
d° par Pigeaire.	10 fr. »
d° par Charpignon.	10 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	10 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	12 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	4 fr. »

Le Gérant: H. JOLY.

Paris— Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année — N° 19 — 1er Octobre 1887.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

LA LOI DE RÉVERSIBILITÉ.

(Suite. *Voir Revue du* 15 *septembre* 1887.)

III

Dans un chapitre ayant pour titre : Dernières suppositions, M. Ochorowicz précise davantage,

« Prenons, dit-il, le cas du sommeil à distance et essayons de l'expliquer. « Les magnétiseurs disent que leur volonté concentre le fluide et puis le « projette au dehors, dans une direction approximative, comme un paquet « d'opium. Ce fluide est tellement intelligent et tellement aimable, qu'il « court au plus vite, trouve son chemin, tourne les murs et frappe le sujet. « Il l'envahit et du moment que le sujet est *saturé* convenablement, le som- « meil se déclare, de loin comme de près... »

« Envisageons la question d'un autre côté. Supposons, pour le moment, « que la théorie suggestive est la seule vraie, c'est-à-dire que si le sujet « s'endort, il s'endort par sa propre imagination, par l'idéoplastie. L'idée du « sommeil se présente à son esprit, trouve un moment monoïdéique et se « réalise. Il suffirait dans ce cas, de transmettre au sujet l'*idée* impérative « du sommeil pour qu'il s'endorme. Cette idée ne peut pas arriver comme « telle. Les idées ne voyagent pas. Mais nous savons déjà que les idées « envoient partout leur corrélatif dynamique; partout, c'est-à-dire tout « autour. Ce n'est pas une substance qui se transporte, c'est une onde qui « se propage et qui se transforme de plus en plus, au fur et à mesure de la « différence et de la résistance des milieux qu'elle traverse. Elles peuvent « frapper toutes sortes de corps sans aucune action *sensible*, je dis sensible « parce qu'il serait contraire au principe mécanique de l'univers de dire que « par-ci ou par-là elle n'a *aucune* action, — Donc l'action est générale mais « elle reste plus ou moins insensible avant de trouver *un milieu analogue et* « *toutes les conditions nécessaires* pour une transformation réversible. Un « cerveau B réunit ces conditions : l'idée correspondante se réveille en lui « et il s'endort ».

Mais quelles sont ces conditions? M. Ochorowicz va au devant de cette question et il explique comment il se fait que tous les cerveaux sensibles qui se trouvent *dans le cercle de l'action* ne s'endorment pas. Tous n'en font pas autant, dit-il « parce que tous ces cerveaux ne sont pas réglés, tous ces « cerveaux ne sont pas en *rapport* avec l'opérateur. Et je crois, ajoute-t-il, « qu'il *n'est pas possible d'agir à distance sans rapport*. Ce rapport consiste en « ceci que le ton dynamique du sujet correspond à celui de l'opérateur, que, « *par habitude* et *par l'éducation*, le cerveau du sujet est devenu sensible « d'une façon spéciale à ces influences minimes ».

M. Ochorowicz pense aussi que, le plus souvent, la transmission va du *conscient à l'inconscient*, c'est-à-dire que le sujet ne se doute pas de ce qui lui arrive; mais l'opérateur *sait très bien ce qu'il fait*. Le mouvement intelligent qui part de son cerveau est donc *commandé par sa volonté formelle* et se réalise aussitôt, en vertu de la loi de réversibilité, dans le cerveau du sujet qui croit obéir à sa propre imagination quand, en réalité, il se produit èn lui un phénomène d'idéoplastie. Quelquefois, lorsque le sujet tombe en état de somnambulisme, *l'image de l'opérateur se révèle à lui*. Elle a été « suggérée en même temps » et elle produit une *hallucination véridique*.

« Au fond de tout ceci, dit, plus loin, M. Ochorowicz, il n'y a qu'une « chose, la même qu'entre le fer et l'aimant, la même qu'entre le soleil et la « terre : *transmission et transformation du mouvement* ».

Le savant docteur cite, à l'appui de son hypothèse, plusieurs faits tendant à prouver qu'il existe une *action à distance au sein d'un seul et même organisme*, ce qui montre que la loi de réversibilité s'applique aussi bien à l'action de près qu'à l'action de loin. Il parle aussi des transmissions d'un organisme à un autre, lié seulement avec celui-ci « par une communauté matérielle de « nutrition. J'ai en vue, dit-il, les *influences maternelles sur le fœtus*. Le « fœtus est chloroformé en même temps que la mère. Il subit l'influence « des excitations sensorielles de celle-ci (Féré) et il paraît que dans certains « cas, même l'action morale devient manifeste. »

Tout cela est fort intéressant; mais ces faits ne font que démontrer l'existence d'une action exercée par une nature sur une autre nature. Ils n'établissent pas que la théorie de M. Ochorowicz s'appuie sur une base inébranlable, à savoir sur la réalité incontestable de l'origine matérielle de la pensée. Voilà surtout ce qu'il aurait fallu prouver.

IV

M. Ochorowicz dit encore que son hypothèse permet d'examiner sérieusement un grand nombre de faits jusqu'alors inadmissibles. « En effet, ajoute« t-il, la transmission psycho-physique pourra nous expliquer : 1° Certains

« cas d'appréciation instinctive des maladies; 2° Certains cas de contagion « nerveuse directe; 3° Certaines illusions des observateurs, qui ne se sont « pas mis à l'abri d'une influence mentale; 4° Certains cas d'une prétendue « vision à distance; 5° Certains phénomènes incroyables et quelquefois bien « constatés d'hallucination véridique; 6° Communication de certaines sensa- « tions dans les rêves du sommeil normal; 7° Les prétendues divinations « des « esprits frappeurs »; 8° L'influence mystique de certains person- « nages; 9° Les différences personnelles des « hypnotiseurs » et les diffé- « rences caractéristiques des effets qu'ils obtiennent; 10° Plusieurs faits « enregistrés dans l'histoire de la civilisation et rapportés aux démons, aux « oracles, aux sorciers, aux possédés, etc. »

« Mais ce sera alors, ajoute-t-il, une vraie résurrection de l'occultisme et « de la magie! Parfaitement et cette magie *redeviendrait une science*... Entre « nous soit dit, la science de ce siècle pèche un peu par défaut de fantaisie. « Elle s'est routinisée; elle s'est barricadée sur un terrain sec et décoloré; « elle s'est éparpillée en petits détails, en petites mesures et petites for- « mules, très utiles, très nécessaires, mais qui ne peuvent jamais constituer « une *science*. Une science n'est pas complète sans une conception générale « c'est-à-dire philosophique... Les anciens systèmes arbitraires ont vécu, « c'est bien; mais il n'est pas bon qu'aucun autre meilleur ne soit venu les « remplacer. Et il faut cependant s'avancer tout doucement, mais s'avancer, « non seulement par rapport aux menues observations, de plus en plus « nombreuses, mais aussi à l'égard d'une conception philosophique, de plus « en plus large, vigoureuse et profonde. Or je crois qu'on n'arrivera jamais « à une vue d'ensemble des phénomènes sans se débarrasser de la routine « de l'école, sans aborder franchement les problèmes de l'occultisme et de « la magie... Recommençons les études avec les moyens perfectionnés que « nous possédons, avec cette précision de méthodes dont nous sommes « fiers, et nous verrons qu'un progrès inattendu va jaillir de cette alliance « entre le passé et le présent : *une nouvelle époque de renaissance*. Si je ne « me trompe pas, elle est même déjà commencée. Les grandes découvertes « scientifiques de ces dernières années portent ce cachet miraculeux et en « même temps positif : on fait parler les corps bruts et les rayons du soleil; « on analyse chimiquement les corps célestes; on pose le problème d'une « vision électrique à distance, on régénère la médecine des exorcistes et les « miracles des stigmatisés, on fouille l'ancien spiritisme, on revient aux « amulettes de la métalloscopie, au massage des anciens prêtres, aux mots « magiques de l'orient. Eh bien! tant mieux! J'aime bien ce réveil juvénile « d'un esprit mûr et fort. Ne sommes-nous pas assez sûrs de notre saine « logique, de notre équilibre mental [et de nos tendances positives, ema-

« cinées par un siècle d'expérience, pour n'avoir jamais peur d'une extravagance mystique. Non, l'occultisme n'est pas dangereux à la civilisation « parce qu'il existe mais parce qu'il s'est emparé de quelques rayons de « lumière, que la science ne cherche pas à lui reprendre. »

On pourrait croire que l'auteur de cette déclaration catégorique est hostile à la routine et que, sans admettre, dès maintenant, la réalité du fait spirite, il va du moins, comme d'autres l'on fait, prendre la peine de l'examiner *dans tous ses détails*. Il n'en est rien. M. Ochorowicz est matérialiste, ne l'oublions pas; tout, par conséquent, doit être expliqué, tant bien que mal, par la théorie matérialiste. Ce qui sera inexplicable sera considéré comme n'existant pas, et l'occultisme ou *spiritisme* sera condamné définitivement par les phrases suivantes qui terminent l'ouvrage de M. Ochorowicz :

« Évidemment il y aura toujours un certain nombre d'esprits échevelés « qui iront se baigner avec complaisance dans le vague et l'obscur. Mais ce « ne sont pas eux qui feront vivre les préjugés. Les préjugés se soutiennent « par les aspirations de ceux qui, mécontents d'une science clair-obscure, « cherchent une lumière plus vive et la cherchent à l'instar des papillons de « nuit : en se brûlant les ailes.

« Un médecin intelligent, d'une imagination vive et sincère, mais sceptique par routine scientifique, assiste à une séance de spiritisme. Il y est « venu par amitié personnelle, pas même par curiosité, tellement il est « convaincu de la niaiserie de ces « jongleries ou illusions ». Le sourire aux « lèvres, il pose la question aux « esprits » afin de démasquer la bêtise « humaine. Mais voici « l'esprit » qui prend sa revanche. L'*inconscient du* « *médium devine ses pensées*, notre sceptique est confondu, ébranlé, et, en « homme sincère, il proclame la vérité. Comme la science ne s'est jamais « inquiétée du phénomène de la suggestion mentale, il ne le connaît pas, « il le croit impossible, par conséquent retombe dans le mysticisme, devient « spirite et propage la contagion.

« La science a perdu un homme utile. Pourquoi? Parce qu'elle a négligé, « par vanité et outrecuidance, les découvertes de sa rivale déchue.

« Non la suggestion mentale ne favorise pas l'occultisme; elle le chasse, « au contraire. Et une fois reconnue, une fois régénérée par la science positive, elle va nous traduire en accents plus puissants et plus dignes de « notre siècle l'écho mystérieux des anciennes vérités ».

V

Assurément, si l'auteur lui-même n'avait pas déclaré que sa propre science, en ce qui a trait à la suggestion mentale, ne repose que sur des hypothèses, ne se base que sur des suppositions, on aurait peine à le croire

en voyant avec quel dédain, paraissant occasionné par une certitude parfaite, il traite la « rivale déchue ». On comprendrait que la « contagion spirite » soit condamnée en termes semblables par des hommes qui démontreraient d'abord que le matérialisme est l'expression exacte de la vérité; qui prouveraient, d'une façon incontestable, que la pensée est un travail chimique et une manifestation matérielle. Mais, puisque cette preuve n'est pas faite; puisque leurs théories de la suggestion sont, en outre, contradictoires, on s'explique difficilement — surtout si on ne les accuse pas de *parti-pris* — quelles raisons ils peuvent se donner à eux-mêmes pour formuler de pareilles conclusions ?

Voyons cependant quelle est l'opinion de certains savants sur cette question, à la mode en ce moment, de la *nature de la pensée.*

Dans sa première leçon de chimie biologique, donnée à la Faculté de médecine de Paris, le 7 décembre 1886, M. A. Gautier a prétendu que la sensation, la pensée, le travail d'esprit, n'ont point d'équivalent mécanique, c'est-à-dire qu'ils ne *dépensent point d'énergie.* Ils ne sont donc point un travail, une « transformation de l'énergie mécanique et ne lui équivalent point. Ils sont « encore moins une force, car s'ils ne font point disparaître d'énergie en se « produisant *ils n'en font point aussi apparaître.* Ils sont une forme, une « manière d'être, une fonction de l'organisme animal, mise en évidence « grâce à des conditions d'ordre physique que les agents matériels et les « forces mécaniques, mises en jeu dans l'organisme, fournissent à l'être « organisé, ensemble de causes et de conditions sur lesquelles nous avons « prises et que Claude Bernard a désignées sous le nom de *déterminisme* (1).

M. Charles Richet, combat cette opinion. « M. Gautier, dit-il, affirme que « la sensibilité, l'intelligence, la pensée, la mémoire, la volonté, ne répon- « dent à aucun *travail* et par conséquent que le *travail d'esprit* ne dépense « point d'énergie... Je ne connais absolument pas l'expérience qui a établi « cela. Quand a-t-on comparé un animal qui pense à un animal qui ne pense « pas, au point de vue des changements de sa nutrition cérébrale? Est-il « même possible de réaliser cette expérience ? Pour ma part, en l'état actuel « de la science, je ne le crois pas. Il faudrait d'abord, dans nos analyses « chimiques, une précision qui dépasserait de mille coudées celle que nous « pouvons espérer... »

Cependant M. Richet, à défaut de preuves directes, invoque les preuves indirectes. « Tout ce qui a été fait, dit-il, sur les transformations chimiques « ou les phénomènes thermiques de cause psychique tend à prouver que « l'exercice de la pensée, c'est-à-dire *l'acte intellectuel* correspond à une

(1) Voy. *Revue scientifique* du 11 décembre 1886.

« certaine activité chimique... Est-il besoin de citer à cet égard les travaux « de divers physiologistes ou médecins, qui ont constaté que le CO^2, l'urée, « les phosphates. la température s'élèvent par le travail psychique, dimi- « nuent par le sommeil: que chez les aliénés, la température s'élève dans la « manie, s'abaisse dans la mélancolie; que chez les crétins et les idiots, la « température n'est que de 36°, toutes données fort nombreuses, encore « qu'assez imparfaites. Je le répète, ce sont là *des documents grossiers*, car « ils ne font pas connaître le *mécanisme intime de l'action cérébrale*; mais, si « grossiers qu'ils soient, ce sont les seuls que nous possédions; en sorte « que l'unique et légitime conclusion que nous puissions en tirer, c'est que « *très probablement, sinon en toute certitude*, le travail psychique répond à « une certaine action chimique, à une certaine action thermique, ce qui est « tout-à-fait le contraire de ce qu'a avancé M. A. Gautier » (1).

Une polémique très courtoise s'est alors engagée. M. Gautier a soutenu que les êtres vivants « fonctionnent en vertu de l'énergie empruntée aux « actions mécaniques et chimiques dont ils sont le siège. Ils *dirigent* cette « énergie et ne la créent point. » Et il ajoute : « On veut que les phéno- « mènes psychiques : la sensibilité, la perception, la pensée, la conscience, « etc., soient des phénomènes *d'ordre matériel*, des formes de l'énergie, « telles que le sont la chaleur, l'électricité, le mouvement; l'on veut que ces « phénomènes aient un équivalent mécanique et que l'animal qui pense use « une partie de son énergie à peu près comme il fait décroître le niveau de « son potentiel chimique lorsqu'il produit du travail mécanique. Or il fau- « drait établir cette affirmation et montrer : ou bien que les phénomènes « psychiques ne peuvent se produire qu'en faisant disparaître une quantité « proportionnelle de l'énergie cynétique ou potentielle, ou du moins qu'au « moment de leur disparition ils se transforment en chaleur, électricité, « potentiel chimique, etc. »

Et M. Gautier cite Berthelot, qui, dans son *Essai de mécanique chimique*, au chapitre sur la *chaleur des êtres vivants*, s'est demandé s'il existe des lois « thermo-chimiques ou mécaniques spéciales aux êtres vivants, des « modes de transformation de l'énergie correspondant chez les animaux aux « phénomènes de volonté, de conscience, d'intelligence, etc. » et qui a jugé la question « par la négative (2) ».

M. Herzen s'est mis du côté de M. Richet. Il prétend que « *tout acte psy-* « *chique consiste en une forme particulière de mouvement* propre au milieu « particulier dans lequel elle a lieu : aux éléments nerveux centraux... « Toute forme de mouvement, ajoute-t-il, étant intimement liée à la pro-

(1) Voy. *Revue scientifique* du 18 décembre 1886.
(2) Voy. *Revue scientifique* du 1er janvier 1887.

« duction de celle qui constitue la chaleur, et l'activité psychique étant une « forme particulière de mouvement, nous pouvons en déduire que l'activité « psychique est intimement liée à la calorification dans le cerveau. Cette « déduction est pleinement confirmée par l'expérience : le cerveau s'échauffe « quand il travaille et s'échauffe d'autant plus que son travail est plus in- « tense, — ce qui est parfaitement d'accord avec le fait que l'activité céré- « brale est proportionnelle à l'intensité des phénomènes chimiques qui « l'accompagnent de même que celle de tous les autres organes... Il nous « est impossible de savoir, dit-il plus loin, si, dans un cerveau actif, *toute* « la chaleur dégagée par les réactions chimiques, qui se passent au sein de « ses éléments histologiques, est mise en liberté *comme telle* ou bien si une « partie de cette chaleur est consommée et se transforme en énergie psy- « chique. Mais assurément cette supposition est *à priori* la plus vraisem- « blable et elle a, en sa faveur, outre la probabilité résultant des théories « générales admises aujourd'hui par tout le monde, l'analogie avec ce « qui se passe justement dans le muscle... Quoi qu'il en soit, c'est-à-dire « quand même on arriverait jamais à constater, d'une manière ou d'une « autre, que l'activité cérébrale consomme une certaine quantité de chaleur « je ne vois pas pourquoi cela doit nous empêcher de considérer l'énergie « psychique comme soumise, de même que toutes les autres espèces d'é- « nergie, à la loi générale de l'équivalence ; seulement nous ne pouvons « pas dire pour le cerveau, comme nous le pouvons pour le muscle que « son activité est corrélative de son refroidissement » mais nous pouvons « dire qu'elle l'est *probablement*, puisqu'il est démontré qu'elle ne peut pas « être autre chose qu'un mouvement moléculaire au sein des éléments « nerveux centraux.

« M. Gautier pourrait m'objecter ajoute M. Herzen, que ce n'est pas du « tout cette activité-là du cerveau qu'il entendait dans son article sur la « pensée, et il n'aurait peut-être pas tort, car l'activité dont il parle, il la « définit (en sous titre, c'est-à-dire en donnant une très grande importance « à cette définition) ainsi : « C'est la perception des états intérieurs et de « leurs relations » ; or, cette définition est celle de la *conscience* et non celle « de l'activité psychique en général, activité qui est tantôt consciente et tantôt « inconsciente et dont seulement une très petite partie devient consciente, « dans certaines conditions. Bref, M. Gautier ne s'occupe pas de *ce qui se* « *passe* dans le cerveau pendant son activité, mais seulement du fait d'*être* « *conscient* de ce qui s'y passe ; mais de quel droit restreindre ainsi le pro- « blème, et le restreindre justement à sa partie la plus difficile ? La con- « science est un phénomène qui accompagne quelquefois l'activité psychique « mais qui ne la constitue pas. Ce qu'elle est en elle-même, nous n'en sa-

« vons rien, car, pour le savoir, il faudrait connaître l'essence des choses.
« c'est un fait primordial, inexplicable, comme tant d'autres, que nous ne
« pouvons qu'accepter comme tel ; c'est déjà beaucoup que nous réussis-
« sions à préciser les conditions dans lesquelles il se manifeste ; c'est
« même là tout ce qu'on peut demander à la science... Nous savons que
« dans certaines conditions, purement physiques, l'activité cérébrale de-
« vient consciente et qu'en dehors de ces conditions elle reste inconsciente ;
« mais nous ne savons pas pourquoi. C'est peu, mais c'est quelque chose ;
« on n'en demande pas davantage au physicien ; de quel droit le demande-
« rait-on au psychologue ou au physiologiste (1) » ?

M. Pouchet est entré à son tour dans la lice et il a présenté quelques observations sur le débat soulevé par M. Gautier. « Il y a, dit-il, deux
« choses très distinctes. D'abord l'activité cérébrale, laquelle est perma-
« nente, jamais suspendue, qui commence de très bonne heure chez l'em-
« bryon, et qui, chez l'adulte, est fonction de toute impression visuelle,
« auditive, olfactive, gustative, tactile, calorifique, en un mot, de toute
« modalité nouvelle, imprimée aux parties superficielles ou même pro-
« fondes de l'organisme. A côté de cette activité cérébrale, le plus souvent
« inconsciente, il en est une autre, infiniment limitée relativement à elle et
« qui représente ce qu'on appelait autrefois en philosophie « le *moi* cons-
« cient. » Ces mots ont leur signification connue sans qu'il soit possible de
« les expliquer. Nous sommes ici au bout de la connaissance... Le phéno-
« mène *conscience* est un résultat primordial, inexplicable et incompréhen-
« sible de l'état de vie, qu'il faut accepter comme un axiome... Me promenant,
« ajoute-t-il plus loin, sur une route parfaitement unie, au milieu d'un
« paysage parfaitement uniforme, le corps animé de mouvements
« automatiques qui me laissent toute liberté d'esprit, je fais un
« calcul mental ; moins encore, je *décompte* de 100 à 1, je pense « 99, 98
« 97, etc. » Une partie de mon cerveau, de mes cellules, si l'on veut, fonc-
« tionne. J'en ai conscience. Mais il y a quelque chose de plus, je *dirige*
« leur fonctionnement. Voilà le phénomène intellectuel par excellence et
« le plus inexplicable de tous, s'il y avait des degrés dans l'inexplicable.
« C'est l'*attention*, c'est la volonté s'exerçant, non plus pour produire une
« succession d'actes extérieurs plus ou moins immédiats, mais la volonté
« s'appliquant au fonctionnement même des éléments nerveux qui pensent.
« Dire que l'attention n'est qu'une forme de la volonté, c'est résoudre la
« question par la question. C'est là, par excellence, l'acte psychique qu'il
« conviendrait d'analyser anatomiquement, mais nous n'en avons aucun

(1) Voy. *Revue scientifique* du 22 janvier 1887.

« moyen. Le problème posé par M. Gautier est celui-ci. Les phénomènes « intellectuels conscients (et le phénomène *attention* qui en est inséparable) « seront-ils, ou non, une transformation de l'énergie? la pensée est-elle une « forme de l'énergie à ajouter aux formes déjà connues, mouvement, « chaleur, électricité, travail chimique? M. Gautier conclut que non; « MM. Richet et Herzen pensent que oui, En réalité, ni d'un côté ni de « l'autre, on ne peut fournir de preuves, et on ne le pourra sans doute de « longtemps. MM. Richet et Herzen ont pour eux la probabilité; M. Gautier « a certainement pour lui les apparences » (1).

On a remarqué ces mots : « *On ne peut fournir de preuves, ni d'un côté ni « de l'autre.* » Ils méritent créance, venant d'un savant comme M. Pouchet. D'un autre côté, voici ce que dit aussi M. Adrien Naville, sur la même question : « S'il est vrai, par exemple, que lorsque je crois penser au « malheur d'un ami, éprouver pour lui de la pitié et prendre la résolution « de lui venir en aide, le seul événement réel en moi, ce soient des mouve- « ment cérébraux grands ou petits, et d'une forme quelconque, il faut « remarquer que ma conscience me dupe avec une énergie bien étrange de la « part d'un phénomène auquel on refuse toute puissance active. Ne serait-il « pas plus logique d'admettre que les faits conscients sont bien en réalité ce « qu'ils m'apparaissent? » Et plus loin : « Quand les physiologistes auront « réussi à exprimer, en formules mécaniques précises, les mouvements « intestins des cellules cérébrales qui se produisent parallèlement aux faits « conscients, personne ne pourra plus soutenir que ces faits conscients « soient la même chose que ces mouvements. Car, encore une fois, si ce « sont des mouvements qui se connaissent, pourquoi se connaissent-ils « comme tout autre chose que des mouvements? La science contemporaine « a le mérite de constater toujours mieux certaines analogies entre le déve- « loppement de l'esprit et celui du corps; mais elle est aussi loin que « jamais d'établir l'identité de l'esprit et du corps. Il n'y a pas de science « expérimentale de l'homme sans dualisme. L'identité n'est qu'un rêve loin- « tain de la métaphysique. On peut donc admettre, avec MM. Richet et « Herzen, que, dans le champ de notre expérience, il n'y a point de fait « conscient sans travail cérébral et qu'il faut pousser aussi loin que possible « l'application à ce travail cérébral du principe de l'équivalence, sans encon- « clure que le fait conscient soit la transformation du travail cérébral. Le « fait conscient est d'un ordre tout différent et ses équivalents, s'il en a, « doivent être des faits psychiques inconscients, c'est-à-dire quelque chose « qui n'apparaît pas et non des mouvements cérébraux. »

(*A suivre.*) A. VINCENT.

(1) Voy. *Revue scientifique* du 5 février 1887.

LES ARMÉES INDUSTRIELLES (1).

Notre amie, Mme Griess-Traut, qui a étudié d'une matière remarquable le système de Charles Fourier, s'est attachée à défendre particulièrement l'une des plus belles conceptions de ce grand sociologiste, celle des armées industrielles, opérant la transformation du globe par leurs travaux universels et continus. Elle a transmis à ce sujet au journal des États-Unis de l'Europe, une note où l'on remarque le passage suivant :

« Le problème est donc de trouver le moyen d'offrir à l'armée, aux familles, à l'État, l'utilisation fructueuse, morale et glorieuse des forces énormes contenues dans l'armée. Pourquoi d'un instrument de meurtre et de destruction ne pas faire un instrument de défense, de production, d'association?

« Les grands travaux que réclament sur tous les points du globe tant de contrées désertes, malsaines, dont les richesses naturelles n'attendent que la main de l'homme pour payer largement ses peines, ne sont-ils point une carrière où les armées destructives, devenues transitoirement des armées industrielles et agricoles, trouveraient l'emploi lucratif, honorable, glorieux des forces qu'elles recèlent? Que cette nouvelle carrière soit ouverte, on s'y précipitera. Le point d'honneur sera changé et la gloire ne sera plus de tuer mais de produire. L'ennemi ne sera plus l'homme, mais la nature qu'il faut vaincre, dompter, assouplir, maîtriser. Ne crions point à l'utopie. Faire entrer cette idée dans le courant, ce serait nous assurer le concours au lieu de la résistance des intéressés. » GRIESS-TRAUT.

FOURIER : Les belles paroles qu'on va lire ont été prononcées au banquet sociétaire du 8 avril par M. Limousin. Nous les citons parce qu'elles se rapportent au grand problème philosophique de l'Unité universelle et de la Solidarité des mondes dont l'unité humaine et la paix universelle, défendues par l'*Arbitre*, sont des corollaires immédiats.

« Quand Fourier eut découvert que les facultés de jouissance possédées par l'homme pouvaient être satisfaites toutes, qu'elles pouvaient l'être avec intensité, enfin qu'elles pouvaient être harmonisées, il lui vint à l'esprit qu'elles avaient été données à l'homme non seulement pour son bonheur, — considération secondaire, — mais comme des propulseurs pour l'accomplissement d'une mission, et il eut la compréhension de Dieu, de cette sagesse dont les religions et les philosophies ont beaucoup parlé, mais,

(1) Voici deux articles tirés du journal l'*Arbitre*, organe de l'arbitrage et de la paix, de juillet 1887. L'*Arbitre*, journal mensuel, coûte 1 fr. 20 par an, et 2 fr. pour l'Union postale.

qu'elles ont peu démontrée, dont elles ont même entrepris d'établir la non-existence par la divinisation de la souffrance.

« Fourier, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, se trouve d'accord avec les économistes, mais il les dépasse de cent coudées ; car eux ne parlent que des besoins, c'est-à-dire du désir d'éviter la souffrance, comme stimulants de l'être humain, tandis que lui met en œuvre l'appât des autres jouissances harmoniques et utiles à tous.

« Levant les yeux vers le ciel, le parcourant d'un regard assuré et pénétrant Fourier vit, partout employée, la même méthode, celle de l'attrait. Partout, il vit l'équilibre résultant de la satisfaction des passions, c'est-à-dire des facultés de jouissances, les mêmes partout, mais amplifiées ou diminuées selon l'importance des êtres.

« Il n'y allait pas de main morte, ce penseur : Pythagore et Kepler avaient comparé la Terre à un animal, et émis ainsi l'idée d'un être vivant. Fourier fait, non seulement du globe que nous habitons, mais de tous ceux qui emplissent le ciel sans bornes, des êtres intelligents, passionnés. Il expose les relations qui existent dans la société sidérale, il raconte les amours de ses membres ; il nous montre leurs enfants dans le monde animal, végétal et minéral qui nous entoure, et dont il nous dit que c'est le mobilier, l'outillage dont nous avons à nous servir.

« Les détails qu'il donne, les prophéties qu'il fait semblent de la folie pure aux *civilisés*, peu lui importe : ses calculs ne sont-ils point là pour lui donner confiance ? Il emporte avec lui les imaginations curieuses, déplace les astres, remplit les régions célestes de nouveaux habitants. Il s'élève toujours, et après les planètes intelligentes et passionnées, il nous montre les Univers, les Binivers, les Trinivers, les Quatrinivers, échelons d'une hiérarchie infinie, toujours ascendante, intelligemment passionnés. Il nous révèle ainsi un Polythéisme auprès duquel celui, si profond cependant, des païens d'Athènes n'est plus que jeu d'enfant.

« Et toujours et partout, Fourier voit le bonheur, les jouissances sériées, équilibrées, intenses : ce bonheur est un but pour les êtres, mais il est un levier pour la puissance mystérieuse qui emplit, meut et règle les Cosmos. »

LIMOUSIN.

DROIT GÉNÉRAL, DROIT PARTICULIER

FRATERNITÉ, LIBÉRATION, PENSIONS AUX INVALIDES ET AUX INFIRMES, AMORTISSEMENT DES RENTES.

Il y a entre le droit de chacun et le droit de tous une indivisibilité nécessaire et providentielle. Il a fallu l'égoïsme humain pour arriver à une séparation à laquelle résiste la nature des choses.

Toul droit d'un genre quelconque repose sur un objet physique ou tend à son obtention. Il frappe d'une manière directe ou indirecte une chose matérielle mise par l'auteur de tout ce qui existe à la disposition de tous les hommes.

L'individu qui s'empare de cette chose afin de la rendre sienne et de se l'attribuer à titre définitif et à tout jamais à son profit exclusif, se place nécessairement, qu'il le sache ou non, en état d'usurpation à l'égard du genre humain et confisque une partie du domaine commun.

S'agit-il d'un meuble tout ce qui entre dans sa contexture, bois, marbre, métal et le reste sont des productions terrestres prêtées au fabricateur du meuble et qu'il se borne à façonner.

S'agit-il d'une construction, les matériaux qui servent à son édification sont tirés du sein de la terre et l'agencement seul est l'œuvre du constructeur et de ses aides.

Le cultivateur emprunte à la nature féconde la vertu productrice de la couche superficielle du globe. Il a labouré et semé, mais la pluie, la rosée, l'air, l'atmosphère et le soleil ont combiné leurs influences heureuses avec les éléments de l'humus végétal et les propriétés de la semence.

Quelque importance que l'on accorde aux travaux de l'homme on devra toujours reconnaître que bien grande est la part des forces extérieures sans l'aide desquelles il ne peut rien.

Malgré tout son génie l'artiste ne peut séparer son œuvre de la pierre, du marbre, du bronze, de l'or ou de l'ivoire auxquels il en a demandé la forme définitive.

L'État peut marquer ses emblèmes sur l'une et l'autre face d'un lingot monnayé, sa puissance ne peut faire qu'entre les deux empreintes ne se trouve le métal qu'un plus puissant que lui a mis dans le patrimoine de tous ses enfants.

Les détenteurs des pièces de monnaie, des statues, des meubles, des constructions et des terres sont donc tenus de convenir qu'un droit rival, celui de tous, coexiste avec le leur qu'ils prétendent exclusif et ils sont dans l'impuissance, quoi qu'ils fassent, de se délivrer de cet odieux concurrent.

Assurément il faut que le droit des détenteurs soit reconnu et respecté; mais une juste appréciation de son étendue s'impose.

A cette heure nul ne peut légitimement donner à son droit d'autre base que le travail qu'il a dépensé pour en faire l'acquisition; mais ce travail nécessairement temporaire et fini ne saurait comporter l'appropriation indéfinie de l'objet dépendant du domaine commun des hommes. Il établirait en vain que tous ses contemporains ont été déshérités par l'auteur du monde et des êtres envoyés pour en habiter et en embellir les diverses parties.

Une appropriation n'est justifiée qu'autant qu'elle est en rapport avec la cause qui l'a produite, c'est-à-dire avec la somme de travail qu'elle a nécessitée, elle devrait cesser dès que la jouissance aurait suffisamment compensé la peine dépensée pour l'acquisition, et l'objet approprié devrait être restitué dès que la jouissance aurait été assez longue pour que l'appropriant fut rétribué de ses peines.

Il y a là matière à une réglementation délicate et difficile.

On n'a pas encore essayé d'y procéder. Il ne paraît même pas que l'on ait entrevu qu'il y eut là matière à transaction.

Nul ne s'est même demandé ce qui pouvait justifier l'exhérédation d'une partie du genre humain, et à propos de chaque objet l'exclusion de tous autres que le détenteur.

Le seul fait de la dépossession suffit-il pour l'établir? Assurément, ce fait considérable constitue un obstacle insurmontable au droit de revendication.

Il faut en effet, admettre la nécessité où tous se trouvent de subir le sort que leur a fait leur naissance dans une société soumise à des lois et à des usages existants, naissance qui n'est pas le résultat d'un accident et du hasard, mais la suite logique des lois qui régissent le monde, et de l'assortiment de l'effet à la cause. Le dispensateur des destinées humaines a envoyé chacun de nous afin qu'il *subisse l'état des choses créé par les générations précédentes* dont nous avons pu faire partie, et par nos pères.

Mais si cette circonstance déterminante rend la détention inattaquable par les déshérités, elle ne la légitime pas à l'égard des détenteurs tenus de revenir au droit, et à la justice dans l'intérêt des générations futures. En appliquant le droit ils travailleront dans leur intérêt car *au retour*, ils n'auront pas à se plaindre de ce dont leurs contemporains auront gémi. Autrement exhérédés à leur tour ils feront entendre d'inutiles gémissements, ils crieront dans le désert.

Il a semblé tout simple à chaque premier occupant et à chaque détenteur excessif de consigner à son profit exclusif le droit du reste du monde.

De même les législateurs n'ont pas hésité à consacrer au profit d'un premier occupant le droit indéfini de disposer à sa volonté de la terre, de tout

ce qu'elle recèle dans son sein, ainsi que de tout ce qu'elle produit à l'aide de toutes les forces du monde environnant.

Il est temps de reconnaître qu'il y a exagération et que si toute peine mérite salaire, il ne faut pas que la rétribution soit tellement exorbitante pour ceux de la première heure qu'il ne reste rien pour ceux de la dernière.

Il y a donc une restitution à demander aux détenteurs de la richesse qui, justes possesseurs d'une partie de ce qui se trouve sous leur domination sont obligés d'admettre que tout ne leur revient pas au même titre.

Ils conviendront en second lieu qu'ils n'ont pas seulement à rendre compte au genre humain de ce qu'ils ont usurpé sur lui et qu'ils doivent à la société la rétribution des secours qu'elle leur prête sous plusieurs rapports. C'est elle qui met à leur disposition ses canaux, ses routes, ses postes, ses télégraphes, et toutes les autre facilités de tous genres qu'elle a créées.

Ils ont encore à considérer que chacun utilise à son gré le travail de toutes les générations qui nous ont précédé Que chacun profite de son travail rien de mieux, mais qu'il ne confisque pas à son profit singulier l'acquit de tous les créateurs, nos ancêtres dans la science, l'art et l'industrie.

(*A suivre.*) P. F. Courtépée.

Nota : M. Courtépée, spirite de la première heure, homme paisible, studieux et instruit, vieux légiste du barreau parisien a maintes fois exprimé les idées qui précèdent dans plusieurs journaux politiques et spirites ; il soumet le résultat de ses méditations à F. E. S. (ce qu'il pense être l'expression de la vérité), et leur demande de les lire froidement, sans passion, comme il les a transcrites, lui qui est bien partagé par la fortune. Il n'a pas de prétentions à l'infaillibilité, mais il croit que tout spirite sincère doit penser comme lui, au point de vue du droit véritable et de la fraternité effective. C'est un homme rompu aux affaires du Palais, un philosophe qui exprime ce que lui commandent l'expérience et la pratique de la vie.

LES HÉRÉSIARQUES DE LA SCIENCE ET DE LA MÉDECINE

(3e article. *Voir la Revue du 15 septembre 1887*).

« De nos jours on est *hérésiarque* en *science*, comme du reste en religion, a « dit M. Fauvety, lorsqu'on est pas *mécaniciste*.

« Etre mécaniciste, en religion, c'est croire à la création faite à un mo- « ment donné par un Dieu extérieur au monde, comme l'horloger l'est au « chef-d'œuvre d'horlogerie sorti de ses mains.

« Etre mécaniciste, en science, c'est considérer l'univers comme une im-

« mense machine sans âme, faite de force et de matière, ou de matière et « de mouvement et obéissant aux lois aveugles de l'attraction univer- « selle. »

La médecine officielle n'étant pas encore sortie de la philosophie mécaniciste, c'est-à-dire *organiciste* et voulant se perpétuer en une sorte de petite église, n'est pas au bout de ses déboires et de ses tribulations.

Après avoir subi les doctrines *hérésiarques* de Raspail aujourd'hui triomphantes sur toute la ligne, après avoir vu toute sa thérapeutique réformée dans ses parties les plus vives par les théories zymosiennes et microbiennes (non moins hérésiarques) de L. Pasteur, la voici aux prises en ce moment avec un autre lutteur non moins radical et non moins sérieux par le génie et par la science.

Ce lutteur, c'est *Burggraève* qui, sans autre aspiration que celle du progrès thérapeutique, est venu piétiner à pieds joints sur l'*organicisme*, et qui avec sa *thérapeutique dosimétrique* presque exclusivement composée de substances anti-zymotiques a déjà fait un vide moral énorme autour de la *médecine officielle*.

Burggraève, qui porte aussi allègrement qu'un jeune homme ses quatre-vingt-deux années, a été pendant près de quarante ans professeur de clinique chirurgicale à l'Université de Gand, et ses nombreux ouvrages scientifiques l'ont placé depuis longtemps parmi les médecins les plus érudits et les plus ingénieux de notre époque.

Cet énergique réformateur s'aperçut un jour, dans sa pratique médico-chirurgicale, que la médecine traditionnelle faisait fausse route, en enseignant que dans les maladies la fièvre provenait d'une altération organique cachée, et que son habitude de rester dans l'expectative jusqu'à l'apparition des localisations organiques, était aussi irrationnelle que désastreuse pour les malades.

L'observation attentive lui faisait constater, au contraire, que dans toutes les maladies fébriles, c'est la fièvre qui précède d'abord toute trace d'altération organique, et que ce n'est qu'à la suite de cette fièvre *et par le fait de sa continuité* que s'établissent les altérations organiques.

Il se demanda alors avec juste raison, si en supprimant la fièvre initiale, il n'arrêterait pas la maladie dans ses débuts. En cherchant dans cette direction, et en étudiant cliniquement les propriétés, jusque-là trop peu utilisées, des alcaloïdes, il découvrit d'abord que certains d'entre eux donnés simultanément à leur dose la plus faible, mais répétée d'une façon successive *jusqu'à effet*, avaient la propriété d'arrêter cette fièvre au grand bénéfice du malade, d'abréger le cours de la maladie, et même de l'*arrêter dans son œuf lors qu'on intervenait à temps*.

C'est sur cette double découverte de l'utilisation usuelle et efficace des *alcaloïdes* (principe actif des plantes), et de leur administration à dose *successive jusqu'à effet* que repose tout d'abord la *médecine dosimétrique*, ainsi nommée par Burggraève parce qu'elle n'emploie que des substances toujours les mêmes et à la même dose. Celles-ci mises sous forme de granules plus petits qu'un grain de mil, contiennent les unes un demi-milligramme, les autres un milligramme, d'autres un centigramme de substance active.

Or, grâce au progrès de la chimie, les alcaloïdes utilisables sont aujourd'hui très nombreux et au nombre de plus de cent : plusieurs tels que la quinine, l'atropine, la morphine, l'aconitine, la codéine, la digitaline, sont universellement connus. Mais beaucoup d'autres, tels que les arséniates et hypophosphites de strychnine, la quassine, la cocaïne, la caféïne, la kousséïne, la juglandine, l'iridine, l'hélenine, la jalapine, la cicutine, la colchicine, la gelsémine, la daturine, l'hyosciamine, l'évonymine, la lobéline, la scillétine et bien d'autres encore, sont au contraire très peu connues.

« La découverte des alcaloïdes, comme l'a judicieusement écrit le Dr Debout, est une des découvertes les plus importantes du commencement de « ce siècle, et qui a sauvé la flore médicale du naufrage ou le *scepticisme* « moderne allait l'entraîner. L'énergie d'action de la plupart de ces bases « organiques n'a plus permis de contester les propriétés d'un bon nombre « de plantes médicinales dont la valeur thérapeutique avait été révoquée « en doute. De plus, la *fixité de composition* de ces produits nouveaux a « permis de leur donner rang à côté des principes les plus actifs et les plus « constants du règne minéral » qui sont égalcment utilisés par la dosimétrie.

Parmi les alcaloïdes et les sels alcaloïdiques, les plus actifs ont en général pour caractère commun d'être extraordinairement amers, et de posséder par conséquent, en outre de leurs propriétés dynamiques spéciales, des propriétés antiseptiques puissantes, dont le degré comparatif commence a être connu grâce aux travaux de Burggraève et de ses disciples.

Toutes ces substances d'origine végétale ou minérale, étant actives et antiseptiques sous un très petit volume, ont pu être mises en granules très petits qui sont conséquemment d'un emploi très commode aussi bien dans les affections chroniques que dans les maladies aiguës.

Dans ces dernières, toujours ou presque toujours accompagnées de flèvre, l'administration granulaire présente ceci de particulier que ce n'est plus le médecin qui détermine d'avance le nombre de granules à administrer ; c'est la *fièvre* qui sert elle-même de régulateur, et qui souvent exige pour son extinction des doses bien plus fortes qu'on n'aurait pu le prévoir. Tant que la chaleur, mesurée au thermomètre, ainsi que l'état du pouls, sont au-

dessus de la normale, les granules défervescents sont continués très régulièrement. Dès que la chaleur et le pouls subissent un amendement, l'administration des granules est diminuée dans les mêmes proportions.

Il n'est pas besoin d'être médecin pour comprendre combien cette possibilité de juguler la fièvre à son début dans toutes nos maladies communes est un fait de haute importance! Or, ce fait a été reconnu exact par une multitude de médecins tant en Europe qu'en Amérique.

Pour ma part, je l'ai constaté non seulement dans plusieurs affections fébriles de nature typhoïdique, mais encore dans la fièvre de la phtisie à sa période ultime, fièvre la plus incoercible de toutes, attendu qu'elle est entretenue tout à la fois par les altérations pulmonaires, par les résorptions putrides, par l'insuffisance de la nutrition et par l'affaissement du système nerveux.

L'illustre clinicien Belge avait plus de trente ans d'expérience et de pratique lorsqu'il fit cette découverte une des plus grandes de ce siècle, et qu'il entreprit sa grande réforme médicale. Dans ces conditions, il semblait que notre Académie de médecine et nos Facultés, dussent lui faire l'honneur d'un examen attentif.

Point du tout. L'immobilissime assemblée qui siège rue des Saint-Pères a tenu à montrer une fois de plus qu'elle n'était qu'un saint synode laïque; voilà plus de dix ans qu'elle se refuse à rien entendre à ce sujet, donnant ainsi un exemple d'intolérance aussi illogique qu'illibéral, aux Facultés et aux Académies de province et de l'étranger.

Mais il ne sert de rien de vouloir mettre la lumière sous le boisseau lorsque celle-ci représente le progrès. La nouvelle doctrine, adoptée par des milliers de médecins de tous pays, n'en suit pas moins sa marche progressive et triomphante. Elle compte déjà plusieurs *Revues* mensuelles, dont deux en France, deux en Espagne, une en Portugal, une au Brésil, une aux États-Unis, une en Italie et une en Angleterre.

En Espagne, de même qu'en Portugal et qu'au Brésil, son enseignement a pénétré jusque dans la *Faculté*. En Portugal, à la *Faculté* de Porto, une thèse de doctorat intitulée : « La médecine dosimétrique au point de vue de son opportunité et de son avenir »; vient d'être soutenue avec éclat il y a peu de temps par le Dr Aureliano Cèrne.

C'est en France que son expansion dans le corps médical est la moins avancée; et cela parce qu'au fond notre corps médical est le plus moutonnier de l'Europe. Presque tous nos médecins prennent leur mot d'ordre à leur *Faculté;* or, dans chaque Faculté, où chacun des membres aspire à l'Académie, c'est à qui réglera le mieux son horloge sur l'heure de la *rue des Saints-Pères.*

Mais le jour n'est pas éloigné où l'Académie, ne pouvant plus éviter de régler son cadran sur l'heure du progrès, sera obligée d'ingurgiter ce nouveau crapaud.

De même qu'elle a déjà avalé celui de l'hérésie *parasitaire* de *Raspail*, et celui de l'hérésie microbique de *Pasteur*, de même elle avalera celui de l'hérésie *dosimétrique* de *Burggraëve*.

Il n'y aura qu'une légère différence, c'est que cette fois, elle sera forcée de le digérer et de se l'assimiler sous peine d'en mourir. Dr Ferran.

Remarque : Le Comité de lecture sait par expérience que rien n'est étranger au spiritisme; malgré le haut intérêt que présente l'article ci-dessus de M. le Dr Ferran, nos lecteurs, et surtout les docteurs allopathes et homœopathes, spirites convaincus, pourraient aussi prendre nos cahiers de revue pour défendre leur doctrine médicale contre la dosimétrie de Burggraëve, et nous pourrions ainsi, ne parler que de physiologie et de pratique médico-chirurgicale.

Le Comité de lecture demande à M. Ferran, dont la plume est experte, persuasive et éloquente, de nous écrire un autre article, dans lequel la défense du spiritisme soit présentée de main de maître, à l'encontre de la science représentée par les maîtres en hypnotisme et en suggestion qui anathématisent ce qu'ils appellent dédaigneusement le *spiritisme vulgaire !!*

AU HASARD

Sous ce titre général, un écrivain humoristique publie, dans le journal *La Nation*, des articles presque quotidiens.

Nous reproduisons celui du 13 septembre, qui nous a paru devoir intéresser nos lecteurs : ils verront que c'est de la poésie fort agréablement tournée, quoique écrite sous forme de prose.

A UN HABITANT DE LA LUNE.

Je t'écris d'un monde appelé *la Terre*, où nous habitons sans savoir pourquoi; où tout est bizarre, où tout est mystère, où le fort au faible impose sa loi.

Nous naissons tout nus, sans une chemise, l'un pauvre et tremblant, l'autre riche et fier, et — selon le sort qui nous favorise — nous changeons de lot, demain comme hier.

*
* *

D'aucuns, parmi nous, ont fait un Dieu drôle, avec grande barbe et foudres

en zinc; d'autres ont créé, pour unique idole, le Dieu d'or nommé *la livre sterling*. Moi, dans ce chaos de pleurs et de fêtes, j'ai le rôle étrange, et presque effacé, d'être humble rimeur parmi les poètes et d'aimer le chant d'un vers cadencé.

Les autres et moi, dans un trou de boue, nous irons tomber un jour, sûrement; le ver rongera notre froide joue, et nous pourrirons sous le firmament.

Tous, alors, le riche et le pauvre, et celles qui nous ont charmés par leurs doux regards, tous les beaux garçons et les demoiselles, les roses enfants et les bons vieillards, nous irons, sous les rayons de la Lune, nous mêler aux prés, aux bois frémissants; et « chacun », sous terre avec sa « chacune », se restituant aux fouillis puissants, nous serons des voix, des formes, des brises, des mugissements, des cris doux ou gais; et nous rougirons, devenus cerises; et nous blanchirons, devenus muguets.

*
* *

Est-ce ainsi chez toi, dis-moi, Lunatique? Éclaire nous-donc. Réponds-moi *franco*. Mon adresse? *France*, et mon nom : Sceptique. Ne nous laisse pas dans le *statu quo*. Car aux sacs d'argent, à l'Amour lui-même, à l'ardent regard d'un œil vif et noir, à la volupté sauvage et suprême, le Français préfère un seul bien : Savoir! UN FLANEUR.

Notre ami, M. A. Laurent de Faget, piqué au jeu par cette boutade philosophique, y répondit séance tenante par les vers suivants, signés seulement de ses initiales, et que *La Nation* a publiés dans son numéro du 22 septembre dernier, avec quelques mots de remerciement de son rédacteur :

RÉPONSE D'UN HABITANT DE LA LUNE AU FLANEUR DE *La Nation*.

Ah! mon cher poète, êtes-vous bizarre!
Vous voulez savoir ce qu'on fait ici;
Et vous m'écrivez sans me crier : Gare!
De quoi diable, ami, prenez-vous souci?

La Lune est un monde assez drôlatique;
Nous y vivons bien, sans craindre la mort,
Et nous y faisons peu de rhétorique :
Avons-nous bien tort?

Vous vous affligez d'être mis en terre;
C'est le sort commun : qu'y pouvez-vous faire

Nous aussi, pardieu ! nous mourrons un jour
Mais en souriant à la loi de vie ;
Mourir c'est renaître, et l'âme endormie
Trouve dans la tombe un réveil d'amour.

Tout n'est pas matière au sein de l'espace ;
Des souffles vivants parcourent les cieux.
A notre horizon, quand la Terre passe,
Nous la saluons d'un vivat joyeux !

Ah ! nous savons bien que la pauvre folle
Roule, roule, roule et ne sait pourquoi ;
Que le préjugé coupe la parole
A ses grands penseurs pleins d'âme et de foi ;

Mais la Terre aveugle est pourtant la mère
Des cœurs généreux, des esprits charmants ;
Dites-lui qu'il faut éteindre la guerre
Et chasser les rois faiseurs d'ossements.

Notre dieu s'appelle Osiris le Sage ;
Il veut le progrès et non la douleur ;
Il n'a point de prêtre, et son seul ouvrage
Est de nous semer de la joie au cœur.

Si vous m'en croyez, gracieux poète,
Quand la Lune brille, en rêvant le soir,
Vers l'astre des nuits relevez la tête,
Et ses doux rayons vous rendront l'espoir.

A. F.

DISCOURS DE Mme J. COLIN

En m'exprimant vos regrets de n'avoir pu assister aux obsèques de *M. Deval*, en raison de la remise trop tardive (passé l'heure) de la lettre d'invitation, vous me demandâtes de vous donner quelques détails sur cette funèbre cérémonie, car vous désiriez témoigner de toutes vos sympathies pour notre cher et très militant frère en croyance.

Des parents, des amis, des affligés, en un mot, une foule émue et respectueuse, se pressait près du cercueil de notre ami. Comme il était protestant, un pasteur, dont je regrette infiniment de ne pas savoir le nom, fit une très touchante allocution sur la fragilité de la vie humaine, et s'appuyant sur

saint Paul, sur la nécessité de nous tenir prêt pour toute éventualité, soit d'épreuves, soit de disparition de ce monde.

Puis le corps quitta pour la dernière fois la demeure qui l'avait abrité durant de longues années, et nous suivîmes, nombreux, jusqu'au cimetière de Batignolles.

Lorsque le corps fut déposé dans l'étroite enceinte, où se cachent les désagrégations de la matière, le même pasteur, montant sur le monticule de terre fraîchement déplacée, nous dit, qu'à la demande très instante de la famille, et en souvenir de la profonde estime et grande affection qu'il portait au regretté M. Deval, il nous priait de lui prêter quelques minutes d'attention.

C'est ici, cher monsieur Leymarie, que ma tâche devient difficile en ce que je ne puis qu'amoindrir, que décolorer, la très vive et très émouvante impression que tous, nous avons paru ressentir. Le ciel était bleu, l'air calme, le soleil déclinant dorait le lointain du cimetière, l'heure était recueillie, et, au milieu de cette foule émue, un homme, seul, une personnalité dans sa longue robe noire, tranchant sur ce fond de lumière, nous parlait de l'âme immortelle, de ses hautes destinées, et cela, très puissamment relié à la vie si éprouvée, parfois si douloureuse, mais toujours si droite, si vaillante, si éprise de vérités religieuses, de notre ami Deval.

Soit l'heure, le milieu ambiant, l'émotion de ceux qui écoutaient, la grandeur et le pathétique du sujet, le talent et l'acquit du ministre religieux, l'orateur, s'est élevé à une hauteur d'inspiration dépassant tout ce que je pourrais en dire. C'est que les sentiments exprimés étaient des plus nobles, des plus généreux, pleins de lumière, de feu, d'espérance. C'était un regard jeté sur les mondes supérieurs, sur les horizons radieux, où il ne faut, pour avoir des ailes et y voler, que la bonté, l'amour, la sincérité. A l'entendre, il semblait qu'on y fût presque transporté.

Que vous dirai-je encore ? Le sentiment religieux, libéral, empreint de tolérance, de mansuétude, de charité, et venu vraiment des sources divines, nous en apportait les parfums, la puissance, la grave et sereine beauté.

Cependant, M. Metzger m'ayant écrit pour me demander quelques paroles sur la tombe de notre ami, mon tour vint de parler. C'était un acte de foi qu'on me demandait, je crus ne pas devoir m'y dérober, et je le fis dans toute la simplicité, mais aussi avec tout l'élan de mon cœur. C'est cet acte de foi que je vous livre, cher M. Leymarie, pour en faire ce que vous jugerez opportun.

Avec mes compliments affectueux et fraternels, J. Colin.

10 *août* 1887. — « Les morts ne sont pas des absents, mais des invisibles. » (Victor Hugo).

C'est sous l'inspiration de cette pensée généreuse et profonde que notre frère et ami, M. Deval, a voulu que l'on scellât, en quelque sorte, son dernier adieu à ceux qu'il a connus, à ceux qu'il a aimés.

« Les morts ne sont pas des absents »... donc ce sont des âmes militantes encore, restant engagées dans les œuvres, les affections, les agitations, les activités où elles ont mis tous les efforts de leur pensée et toutes les prédilections de leur cœur.

Ce ne sont pas des absents !...

Oh ! que cela est grave ; que cela peut être doux ou terrifiant !...

La mort les a donc surpris, comme elle nous surprendra tous : en train de faire des projets, succédant à d'autres projets, accomplis ou irréalisables, de caresser des espoirs, d'édifier de folles chimères, et à cette heure solennelle, soit qu'elle marche à pas comptés, comme dans les lentes agonies, ou qu'elle nous emporte comme un épi mûr, sous le tranchant de sa faux, la Mort, cette grande niveleuse les a pris, depuis l'enfant à son aurore, jusqu'au vieillard chargé de jours, comme elle nous prendra tous, tels qu'elle nous aura surpris : les mains pures, le cœur innocent, l'esprit rempli de lumière, ou hélas ! les mains engagées dans des œuvres criminelles, le cœur perverti, l'esprit rempli de ténèbres ou affolé dans de sordides et coupables convoitises... et, c'est alors que se réalise cette parole de l'Ecriture : « Là où est votre trésor, sera votre cœur. » Et, c'est ainsi que le Dieu suprême à qui nous devons d'être, c'est à dire, la vie consciente et éternelle, concilie sa justice et son amour, sa miséricordieuse prévoyance et le don insigne de notre intelligence responsable et toujours grandissante.

Car, Dieu nous a voulu libres, mais éclairés, conscients, dignes enfin de cette liberté, le seul vrai bien que l'être Homo puisse toujours conquérir, et doive toujours souhaiter ! La Vie, dans les mondes sidéraux dont notre petit globe fait partie, n'a point d'autre raison d'être ni d'autre but : faire graviter, progresser, se transfigurer, ainsi que le reconnaissait l'illustre anthropologiste Broca, les choses et les êtres, pour une plus grande somme de noblesse, de bonheur et d'activité.

A ce grand œuvre, qui seul donne du prix à notre humaine existence et à l'immortalité de nos âmes, toutes sont appelées, toutes sont conviées, dans la mesure, respectée, de leur libre et généreuse volonté. C'est en cela que « les morts ne sont pas des absents, mais des invisibles » collaborant pour la part qu'ils ont choisie, soit dans les entraînements de leurs passions, non disciplinées, soit par leurs vertueux et persévérants efforts, ou leurs magnanimes et volontaires spontanéités.

C'est cette dernière part que l'ami, dont nous venons accompagner la dépouille mortelle, a choisie, voulue, aimée. Son âme enthousiaste, son cœur

ardent, son esprit prompt et sagace, ne voyaient qu'un but à la vie : Faire son devoir, d'abord, intégralement, sans détour et sans ambage; puis, pour se détendre, pour ce que d'autres appelleraient le superflu, et pour quelques-uns seulement l'absolu nécessaire : faire le bien ; partout il réclamait une part de dévouement, de charité, d'équité ; c'est ainsi qu'il se faisait l'avocat, le défenseur, le conseiller des petits, des inexpérimentés, appelant des mesures d'ordre, d'équité, de réparations, là où se trouvaient le désordre, l'iniquité, la spoliation.

Et, c'est parce que cela était dans sa vie, dans une simple et modeste et normale continuité, qu'il a recommandé à celui qu'il aimait à l'égal d'un fils, de bien affirmer sa conviction, de plus en plus inébranlable, « que les morts ne sont pas des absents, mais des invisibles ».

C'est nous donner l'espoir, cher esprit Deval, que vous serez encore avec nous, que vous n'aurez pas abandonné la tâche interrompue par votre brusque et toujours regrettée disparition, et que vous resterez à ceux qui venaient à vous, si remplis de confiance, et qui ne s'en retournaient que l'intelligence éclairée, l'âme rassérénée et encouragée. Et, cependant, en ne vous refusant ainsi à aucune œuvre utile ou charitable, ne donniez-vous pas cette meilleure part de vous-même, l'emploi d'un temps précieux, qui ne vous semblait jamais assez long, car, vous étiez un délicat, un profond érudit, vous complaisant en cette société exquise, où l'antiquité et les temps modernes saluent les génies des plus hautes, des plus sublimes conceptions ; cependant, tout aussitôt, vous quittiez cette noble compagnie, pour quelque service bien ardu, bien difficultueux, et bien souvent, presque toujours, méconnu.

Mais, qu'importe cela! Ainsi que vous me le disiez dans une de vos précieuses lettres, vous « n'aspiriez plus qu'à l'éternelle lumière, à la patrie céleste... ô ami! frère en croyance, en espoirs, vous faites partie de la phalange sacrée qui de la terre monte au ciel, portant les prières et les lamentations humaines, et redescend du ciel à la terre pour donner les enseignements augustes, les nobles exemples, les consolations saintes, les grandes et fécondes espérances.

Esprit profondément religieux, cœur aimant et plein de foi, mais apôtre de nos temps modernes, vous saviez que le salut de nos âmes marche de pair avec l'honneur et la dignité de notre vie. Et vous alliez ainsi, chacun de vos jours donnant ou apprenant, sans découragement comme sans ostentation, car, plus heureux que Montaigne, vous n'eussiez pas dit : « A peine savons-nous quelque chose, qu'il faut nous en aller. » Vous saviez, vous aussi, que vous vous en iriez; mais pour être plus heureux, plus libre, progressant toujours, et pour nous rassurer sur la fidélité de vos tendresses dévouées.

Vous avez voulu que la lettre d'invitation qui nous réunit tous en cette cérémonie dernière eut pour formule suprême cette pensée de notre grand poète : « les morts ne sont pas des absents, mais des invisibles ».

AVIS. — Nous apprenons avec infiniment de plaisir, que *M. Commelin*, chimiste électricien très distingué, spirite convaincu et médium typtologue a trouvé après des recherches suivies, un accumulateur d'électricité qui ne contient ni moteur ni acides, qui actionne un moteur qui met en mouvement, au moyen d'un engrenage, l'hélice d'une chaloupe en fer de 8 ^{m} 85 de longueur, type chaloupe à vapeur de notre marine. Nous publierons de ces essais, dans la prochaine revue, essais qui ont émotionné le grand public du Havre, selon les journaux le *Petit Havre* et le *Figaro*, du 23 septembre 1887.

UNE DAME, munie de son brevet supérieur désire se créer quelques ressources, âge, 35 à 40 ans.

Elle peut être secrétaire d'un archéologue, parce qu'elle a fait son archéologie ;

Aider un naturaliste, parce qu'elle a fait sa malacologie ;

Tenir l'intérieur d'un monsieur ;

Instruire des enfants ;

Donner des leçons particulières ;

Enseigner les éléments du piano, de l'anglais ;

Corriger les nombreuses fautes de grammaire que font sans s'en douter les journalistes et les auteurs de romans.

NÉCROLOGIE : A St-Denis, Seine, est décédée notre sœur en spiritisme : Mlle Joséphine Tavernier, dans sa cinquante-sixième année, après 20 mois d'horribles souffrances ; elle était résignée, douce et bonne, ne se plaignant pas, point embarrassante, et dans la salle de chirurgie, la dame interne qui surveille le service, l'estimait grandement et la soignait comme une amie. Mlle Tavernier fut longuement éprouvée, et après des épreuves supportées avec la vaillance d'une spirite convaincue, elle travaillait pour gagner son pain quotidien ; très active et adroite, sans besoins personnels, elle donnait aux souffrants et allégeait la position de son frère. Abandonnée par les siens au début de sa maladie, ce médium n'eut qu'une famille, celle du spiritisme et MM. Joly et Leymarie, au nom de la *Société scientifique du spiritisme*, l'ont visitée souvent, et jeté sur ses derniers jours un chaud rayon de bonne fraternité ; ils ont fait tous les frais d'enterrement et de sépulture, averti

quelques amis, fait mettre un entourage à sa tombe, lu les prières et prononcé des paroles qui ont attiré l'attention des assistants.

Comme l'a voulu la pauvre et intéressante morte, spirite de la première heure, sur sa tombe ces paroles sont inscrites : *Joséphine Tavernier, spirite*, 11 *février* 1832 — 19 *septembre* 1887.

Madame Ugalde, notre S. E. S., dont le dévouement à la cause est bien connu, a perdu son frère M. Henry Beaucé, décédé à Paris le 16 septembre dernier ; une bonne pensée pour le frère de Mme Ugalde, pour le dégagement de l'âme de cet artiste.

M. *J. Sohier*, président de l'Union spirite, à Reims, Marne, nous fait part de la mort d'AUGUSTE ANTOINE CHRISTÉ, décédé le 13 septembre ; sur la lettre de faire-part sont inscrites ces épigraphes : « Le ciel n'est pas une demeure : c'est un chemin ; et la hiérarchie céleste qui le remplit s'y élève sans relâche comme une colonne d'encens. *Jean Raynaud.* »

« Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi. *Allan Kardec.* »

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 15 septembre 1887.)

Pas de dogmes imposés, plus d'éteignoir posé sur l'âme humaine. La France de Voltaire et de Jean-Jacques ne recommencera plus sa soumission aux règles étroites d'un clergé peu éclairé. La philosophie qui nous convient est, nous le répétons, fille de la raison et du libre-examen. Elle reconnaît Dieu par ses œuvres et ne se soumet qu'à sa conscience.

Quelle est notre patrie ? C'est le terrain que nous habitons, c'est le pays où nous sommes nés, où nous avons coutume de voir la nature sourire à nos rêves. Mais qu'est-ce que l'humanité, sinon la patrie agrandie, de même que la patrie est, elle-même, la famille agrandie.

Pour l'âme qui dépasse le sommet d'une montagne et ne s'arrête pas devant le cours d'une rivière ou d'un fleuve, que sont les frontières établies entre les peuples ? Ce sont les futiles barrières que l'avenir emportera.

Hommes, mes frères, vous êtes nés français ; peut-être demain naîtrez-vous italiens ou espagnols. Arrachez le bandeau d'égoïsme qui est devant vos yeux. Soyez de la patrie terrestre et correspondez par l'amour aux sentiments des humanités plus élevées que la vôtre, que l'immensité recèle dans ses globes infinis.

Votre premier devoir est d'éteindre les guerres. Chassez cet horrible fléau qui naît des disputes entre les rois. Les peuples n'ont rien à gagner aux guerres qui désolent leurs territoires. Épaves de l'ancienne barbarie, les

combats entre les hommes sont un stigmate qui les dépare aux yeux de l'éternelle bonté.

C'est par les guerres que les peuples décroissent, que des lits de sang se creusent entre eux, perpétuant la haine et la discorde. Cessez les guerres, ô vous qui tenez en main la destinée des peuples, car ces affreuses boucheries où le canon gronde, où l'acier reluit, seront votre condamnation quand vous serez jugés par votre propre conscience éclairée à la lumière de la justice et de la raison.

Le duel est encore un vestige de la barbarie, que vous devez faire disparaître de vos mœurs adoucies. Les tournois d'autrefois, où de belles dames faisaient flotter leur écharpe promise au vainqueur ; les combats singuliers, où le fer heurtait le fer, où le sang s'échappait par de cruelles blessures ; tout cela a fait son temps. Les hommes, éclairés par la science et la raison, devenus meilleurs, ne doivent plus se laisser entraîner à ces exhibitions sauvages d'un passé malheureux.

Le Christ a promulgué la loi d'amour, que les monarques violent, souvent avec l'assentiment de leurs peuples. C'est notre tâche, à nous esprits en mission, de montrer à l'homme la route qu'il doit suivre, les devoirs qu'il a à accomplir,

Parmi nous, la fraternité règne sans conteste. La supériorité des âmes réside tout entière dans leurs qualités morales et intellectuelles et nullement dans le rang qui leur est assigné, dans la position qu'elles occupent parmi d'autres âmes. Nous sommes tous ici fils de nos œuvres, et c'est ce qui fait notre fierté.

L'homme ne connaît pas assez la patrie des esprits. Tout ce qu'on lui en a dit est vague, indéterminé. Il ne sait pas que les esprits progressent dans le cours de leur existence extra-terrestre qui se renouvelle en s'améliorant chaque fois que le fil de la vie humaine terrestre est coupé par la Parque qui préside à notre destinée d'un jour. L'homme ne sait pas que si la vie de l'espace est le reflet de celle que vous avez ici-bas, il n'en est pas moins vrai que, même chez les esprits arriérés, les passions mauvaises ont moins d'empire parce que le corps n'est plus un obstacle à la volonté des esprits supérieurs qui dirigent les âmes humaines. De ce côté de la tombe où est la vraie vie, les empereurs et les rois, les dogmes inventés par la cupidité et l'instinct de la domination, tiennent peu de place dans le cœur des hommes libres travaillant à tous leurs progrès intellectuels et moraux.

Ici, parmi nous, il n'y a pas de barrières entre les peuples, il n'y a qu'un peuple soumis à la volonté divine. Les natures réfractaires aux lois éternelles souffrent de ne pas être en contact avec le beau et le bien. Elles avanceront plus vite que sur la terre, quand elles voudront progresser.

Celles auxquelles la loi de Dieu ne peut être appliquée à cause de leur méchanceté ou de leur orgueil, celles-là reprendront un corps matériel ici-bas pour subir de nouveau les humiliations de l'étape terrestre.

Nous vivons en société dans l'espace qui confine à la terre. Mais chaque société a ses couches progressives partant de l'homme encore adulte pour aller jusqu'à l'homme-ange. Toutes les couches sociales sont solidaires, de telle sorte que les esprits les plus avancés de notre zone se doivent à l'avancement de leurs frères en retard.

De grands et beaux esprits visitent les couches même les plus inférieures du monde des âmes. Ils ont pour mission d'éclairer ceux que l'ombre des hommes environne encore et qui, dans leur périsprit grossier, dans leur âme sombre, n'ont pas tous les rayons terrestres de la divine lumière.

Nous devons tous grandir, tous nous élever vers Dieu, souveraine source du beau, du grand, de l'éternel. Nous passons, même dans l'espace qui nous appartient, par la filière de tous les progrès, mais nous ne nous détachons pas pour cela de l'ornière de la terre où nous avons vécu avec vous autres hommes. Le char du progrès encore voilé d'ombre, demain rayonnant à jamais, que les anges de Dieu dirigent sur votre terre ingrate, doit sortir de l'ornière boueuse du passé et rouler sur un terrain déblayé de toute ronce.

Quand l'humanité aura atteint son summum de perfection ici-bas, les hommes et les esprits vivront dans une communion plus étroite et les deux mondes, le visible et l'invisible, n'en feront qu'un par l'âme et par la conscience.

La terre sera alors la patrie des purs et des bons, qui doivent achever l'œuvre du Christ et de tous les grands missionnaires de la divinité parmi vous.

O mes frères, hommes, esprits incarnés dans une enveloppe bornée, espérez ! Le jour de la vraie lumière approche et voici que, des horizons infinis, des anges descendent glorieux pour vous faire entrer dans une zone meilleure. Espérez ! car les cieux se déplacent, c'est-à-dire qu'à chaque instant des âmes au-dessus de l'humanité traversent tous les cycles au-dessus de nous, se montrant à l'horizon particulier de votre planète. Elles viennent asseoir sur des bases plus larges et plus sûres tous les contrats sociaux ; elles viennent vous enseigner quelque chose de la loi des mondes supérieurs.

Poètes ! chantez l'humanité régénérée ; philosophes ! vos croyances sont le reflet d'une grande puissance qui vient d'en haut vous dire qu'il faut hâter l'heure des grandes arrivées d'esprits dans le cycle étroit où vit l'homme barbare. Amis de la vérité, de la justice, cœurs pleins d'amour qui souffrez

de voir les hommes si bas, espérez ! l'heure est proche où les réformes rêvées par vous se réaliseront, montrant à tout jamais à l'homme amélioré la voie lumineuse où Dieu va faire entrer l'humanité.

Hommes, occupez-vous de vos travaux, ne soyez insensibles à rien de ce qui peut faire progresser l'homme. Vous êtes solidaires en ce bas monde comme nous le sommes dans l'espace. Une même chaîne d'amour relie les humanités terrestres aux humanités spirituelles. Une même chaîne d'amour relie les planètes aux soleils, les âmes à Dieu.

(*A suivre*).

AMAND GRESLEZ, DE SÉTIF

6 février 1887. — Médium *E. Cordurie.*

Vous comprenez que je ne viens pas seul ici, monsieur et bien-aimé frère, bien que j'y fusse venu sans guide, attiré par votre pensée amicale et le désir que vous aviez de recevoir ma visite spirite. J'y serais venu de moi-même guidé par le rayon sympathique des fluides puissants qui relient entre eux tous les spirites de bonne foi, mais j'ai trouvé ma route éclairée et comme jalonnée par de bons esprits qui placent avant toutes choses la conscience ferme, la bonne foi et la bonne volonté.

J'ai trouvé là ou plutôt retrouvé des esprits qu'il me semblait ne connaître que de nom et par certaines œuvres récentes, et que je connaissais en réalité et personnellement, dans des personnalités multiples en apparence, depuis plusieurs siècles. Qu'est-ce qu'un siècle ? Une étincelle fugitive qui fait place à une autre étincelle aussi fugitive qu'elle. Et pourtant que de choses dans ce moment si court ! Que d'actes et de pensées ! Mais, parvenu à une certaine hauteur, il faut un puissant microscope fluidique pour les voir et leur donner le caractère qui leur convient.

Ma désincarnation ne date pas encore de bien loin, et cependant il est des choses de ma vie écoulée qui se perdent déjà dans les brumes du passé. Il est des idées auxquelles j'ai beaucoup tenu et qui m'apparaissent en ce moment sous un tout autre jour qu'il y a peu de temps encore ; il se passe en moi un phénomène dont j'ai pu constater l'existence en moi-même aussi dans un passé qui n'est pas encore bien lointain, c'est que certaines pensées de détail auxquelles je tenais beaucoup me semblent maintenant beaucoup moins attachantes. J'ai bien des choses à vous dire et, si vous le voulez bien, nous continuerons cet entretien.

7 février. — « Ce n'est pas tout d'être spirite, me disais-je, il faut encore chercher les voies qui peuvent nous conduire au triomphe de notre sainte doctrine ». Et, examinant ce qui avait amené le triomphe des religions du

passé, je voulais asseoir la victoire du spiritisme sur des bases identiques à celles qui pour un grand nombre font encore la force de ces religions; mon but, comme je l'ai souvent écrit, était de demander à l'État la reconnaissance et les secours qu'il accorde encore aux cultes divers qui ont chez lui droit de cité. Je n'hésite pas à reconnaître que c'était là une erreur qui aurait fait perdre à notre doctrine son caractère véritablement philosophique pour la soumettre à des règles, à des modes qui auraient pu sembler indispensables à une organisation de ce genre.

Le spiritisme, devenu un culte à part, aurait attiré ou attirerait encore un assez grand nombre de personnes qui n'en adoptent aucun autre, mais il en aurait repoussé, il en repousserait un plus grand nombre encore qui, sans être esclaves de leurs anciennes croyances qui ont perdu sur elles la plus grande part de leur prestige ne veulent point rompre avec elles ostensiblement. La vérité ne pénètre pas de force et tout d'un coup dans les âmes; pour qu'elle remplisse la mission sainte qui lui est dévolue, il est nécessaire qu'elle soit acceptée en toute liberté, chose qui devient impossible si un sacerdoce quelconque s'immisce dans la propagation qu'on en doit faire.

La pensée spirite doit se manifester librement et être librement acceptée ou repoussée selon les vues et la volonté de chacun. L'avenir lui appartient très positivement et rien n'est perdu de ce que l'on fait pour elle; son triomphe n'est pas douteux, mais il faut qu'il vienne librement et à son heure. Le spiritisme, qui a vaincu déjà tant de résistances, en vaincra bien d'autres, ce qu'il a fait dans certaines âmes, il le fera dans les autres. Il le fera dans toutes et je vois clairement maintenant qu'il en sera ainsi, car il est comme le soleil et aveugles sont ceux qui ne le voient pas.

N'employons donc pas pour le faire triompher les procédés que d'autres ont employés ; ce qu'il faut aux spirites, c'est la liberté et pas autre chose. La pensée fait son œuvre, elle pénètre partout sans bruit, mais avec certitude et sans donner l'éveil à ceux qui auraient intérêt, non, qui croiraient avoir intérêt à l'empêcher de faire son œuvre. Elle est déjà solidement assise dans certaines âmes où on ne s'apercevra de sa présence que lorsqu'on voudra la déloger, mais ce ne sera pas chose facile, il y aura même impossibilité à ce qu'il en soit ainsi. La pensée spirite est dans l'air, elle s'adresse à tous dans le silence de la réflexion, c'est une action constante de communication spirite inconsciente de la part de beaucoup d'entre ceux qui la reçoivent, mais non moins réelle pour cela.

On considère comme siennes les inspirations que l'on reçoit ainsi et on n'y tient que davantage. On s'y attache d'autant plus qu'on en croit être le seul et unique auteur.

C'est une œuvre magnétique universelle à laquelle il suffit de se laisser aller pour produire les effets les plus complets et les plus désirables. Je crois à présent que, en fait d'organisation, les spirites n'ont qu'à attendre les événements et à suivre les inspirations qui ne manqueront pas de leur arriver, mais qu'ils ne doivent suivre jamais les voies tracées par les autocraties sacerdotales, toutes destinées à périr. Pour ce qui est de la propagande, le terrain s'élargira tous les jours davantage et elle atteindra une extension jusqu'ici inconnue.

FIAT LUX !

Voilà un titre, assurément, qui semblera tout d'abord aussi ridicule que prétentieux. Spirites mes frères, n'est-il pas vrai cependant que c'est là le cri qui s'échappe de nos cœurs à chaque instant, en songeant surtout aux vains et inutiles efforts que tentent chaque jour les adversaires du spiritisme, dans le but d'étouffer notre belle doctrine? En vain, nous leur demandons d'ouvrir les yeux, de cesser de combattre la Vérité, au nom même de la Vérité. Il semble vraiment que ce soit pour eux que le Psalmiste ait écrit : « Ils ont des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre. » Encore, s'ils voulaient bien engager avec nous une discussion courtoise et loyale, ainsi que nous l'avons maintes fois demandé ! Mais non ; le « je ne crois pas, donc cela est impossible, » résume leur argumentation. Je me trompe : il en est une autre qui revient invariablement à chaque fois : « En somme, nous disent-ils, c'est toujours la même chose que ces phénomènes dont vous parlez. Quand ferez-vous donc des progrès ? » Patience, le spiritisme n'est pas né d'hier et de tout temps, il a existé des moyens pour communiquer avec les Esprits. Sur ce thème, aussi bien qu'à l'égard de certaines objections émises par nos adversaires, il a été écrit des pages sans nombre. Ce n'est pas le cas de répéter ici ce qui a été dit tant de fois, qu'il nous suffise seulement de rappeler que si la doctrine spirite a progressé depuis quelques années dans des proportions considérables nous ne sommes qu'à l'a, b, c ; l'avenir se chargera de prouver clairement à ceux qui l'ont combattue qu'ils ont fait échec à la Vérité elle-même. Il est bien entendu que nous parlons ici pour ceux qui ne ferment pas volontairement les yeux. Ils sont si nombreux ceux qui ne veulent pas les ouvrir ! Et puis, certains sectaires ne demandent-ils pas l'interdiction de nos séances publiques, le danger qui peut en résulter pouvant tomber sur des sujets faibles ? Elles ont pu déterminer chez des natures supérieures, naturellement éprises de l'idéal, et disposées par cela

même à abuser de la faculté médianimique, certaines surexcitations nerveuses, mais, ce n'est pas là de la folie, ainsi que le prétend la malveillance. Au surplus, les résultats d'une récente statistique, faite à ce sujet, prouvent l'inanité de ces assertions.

Adversaires du spiritisme, que lui voulez-vous? quel mal vous a-t-il fait? Aux heureux de la terre il recommande la charité envers leurs frères moins bien partagés. Aux autres, il rappelle ces paroles du poëte :

« Et vous, vous du malheur victimes passagères,
« Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
« Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
« Consolez-vous ; vous êtes immortels : »

Charité, consolations, fraternels conseils, voilà ce que nous prêche le spiritisme. Est-ce donc là un ennemi pour la société ? Nous ne le pensons pas et c'est pourquoi nous ne cesserons de répéter :

Fiat lux ! *Un converti :* E. M.

BIBLIOGRAPHIE

L'UNIONE TIPOGRAFICO, éditrice de Turin, Rome et Naples, a imprimé la traduction en italien du *livre des médiums*, faite par le capitaine *Ernesto Volpi*, bien connu des lecteurs de la *Revue Spirite*, brillant officier qui a voué sa vie à la défense de la cause; cet adepte fidèle de la doctrine préconisée par Allan Kardec, présente loyalement notre philosophie à ses compatriotes, secondé dans ses vues par M. *Henry Dalmazzo*, spirite de la première heure et par l'honorable directeur de l'*Unione tipografico*. Ce beau volume relié, dont la couverture est ornée avec goût, coûte 6 lire (6 fr).

Nous souhaitons à nos amis bien chers, M. Ernesto Volpi et ses éditeurs, spirites convaincus, le succès mérité par leurs efforts communs, ; que notre vénéré maître en spiritisme soit apprécié comme il le doit être partout où le bon sens et la logique ont droit de cité, et puissent tant d'efforts généreux aboutir à un résultat sérieux, à une propagande toute de vérité et de lumière.

M. DONATO, le célèbre magnétiseur est actuellement à Paris ; il donne tous les soirs des séances au théâtre de la galerie Vivienne, rue Vivienne, 6, près le Palais-Royal, bonbonnière qui contient 3o0 spectateurs et leur permet de se rendre compte de tous les phénomènes produits par M. Donato Ce vulgarisateur émérite attire un public choisi qui veut prendre une leçon du grand fascinateur, et veut savoir, pour les appliquer, les procédés si simples mais si rapides de ce suggestionneur maître es-sciences.

M. Donato sert la cause à sa manière, et les spirites seront conséquents avec eux-mêmes en allant galerie Vivienne constater de visu les résultats obtenus par ce dompteur de la matière, ce magnétiseur qui a fait école en ayant pour élèves les princes de la science.

M. ACHILLE POINSELOT donnera une conférence à la salle des Capucinso, 39, boulevard des Capucines, le 5 octobre 1887 à 8 h. 1/2 du soir. Voici le sujet original et attrayant qu'il traitera : « *L'âme et le caractère jugés d'après la figure, les gestes, la voix, le regard et le sourire.*

Une science utile, amusante et peu connue. — Etude humoristique du nez.

Anecdotes, portraits et grimaces. — Le paysan impassible et les deux femmes à brûler toutes vives ».

Cette conférence est la deux cent-quatre-vingt-douzième que M. Achille Poincelot fera à Paris, par suite d'un succès continu.

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIERES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flamarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire.	10 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr. »
Esprit des Gaules.	7 fr. »
Terre et ciel.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble.	25 fr. »
De Mirville, *Pneumatologie des Esprits.*	10 fr. »
d° *Question des Esprits.*	7 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	10 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	10 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
d° par Robert.	10 fr. »
d° par Pigeaire.	10 fr. »
d° par Charpignon.	10 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	10 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	12 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	4 fr. »

Le Gérant: H. JOLY.

Paris— Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | No 20 | 15 Octobre 1887.

Avis : Le 1er novembre, mardi, à 2 heures précises, réunion, 5, rue des Petits-Champs, pour célébrer l'anniversaire des morts, selon le mode inauguré par Allan Kardec en 1858. Nos Frères en spiritisme sont conviés à y assister, et les amis qui auraient à prononcer quelques paroles, ou dire des poésies, sont priés d'en avertir l'administration.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

LA LOI DE REVERSIBILITÉ

(Suite. *Voir Revue du 1er octobre 1887.*)

VI

J'ai tenu à donner des extraits de cette polémique afin que le lecteur connaisse l'opinion des hommes de science sur une question si difficile à résoudre. Cependant, si l'on tient compte de ce fait très important, à savoir, comme le fait remarquer M. Pouchet, que le *moi conscient*, *dirige* le fonctionnement des cellules, on en arrive à conclure que la volonté domine le phénomène ; qu'elle doit être, par conséquent, d'une nature supérieure et doit pouvoir exister indépendamment des organes. En somme, lorsqu'il me vient à l'esprit l'idée d'écrire, par exemple, et que je me dis : *Je veux faire cela !* le fait de *manifester* cette volonté ne peut cependant être assimilé à une action mécanique. Si j'exécute ensuite l'acte intellectuel que je me suis imposé, il est possible alors que mon cerveau s'échauffe, selon le plus ou moins d'importance du travail produit. Il n'en est pas moins vrai que ma conscience *n'aurait pu vouloir* ce fonctionnement ou travail psychique, si elle n'était pas supérieure au mécanisme (le cerveau) et indépendante de lui. Par voie de conséquence, il est permis de prétendre que si ma conscience était dépourvue des organes dont elle se sert habituellement, il lui serait encore possible de manifester sa volonté, pourvu *qu'un autre cerveau* fut mis à sa disposition (*Phénomène du médium*). Et c'est ici que nous entrons logiquement dans la théorie spirite qui devient très simple et tout à fait rationnelle.

On voit, si l'on tient compte des arguments présentés pour et contre le système matérialiste, que la balance pencherait plutôt du côté du spiritualisme. Il n'est pas du tout démontré, en effet, que l'esprit soit *tout entier*

sous la dépendance absolue de la matière et que son existence soit soumise à celle des organes, ainsi que le prétendent nos adversaires.

Nous savons d'ailleurs que plusieurs d'entre eux n'émettent que des hypothèses, mais, comme je l'ai fait remarquer plus haut, sur ces hypothèses ils établissent aussi des certitudes et voilà surtout ce que nous devons leur reprocher. On peut adresser, particulièrement, ce reproche à M. Ochorowicz, qui ne craint pas d'attaquer le spiritisme parce qu'il prétend avoir trouvé l'explication rationnelle de la transmission de pensée et des hallucinations véridiques.

En supposant même qu'il soit dans le vrai et que sa théorie reste debout— mais pour cela il faudrait que la science tout entière admit cette théorie — il me permettra de lui faire remarquer qu'une distance considérable sépare les faits qu'il prétend expliquer, des faits spirites — et je prends comme tels les hallucinations véridiques et aussi les fantômes des vivants — jusqu'à preuve absolue du contraire. Que dit, en effet, M. Ochorowicz? Il croit, dit-il, qu'il n'est pas possible d'agir *à distance sur un sujet sans rapport* et ce rapport consiste en ce que le ton dynamique du sujet *correspond à celui de l'opérateur*. Il faut donc que le sujet ait subi une sorte d'entraînement préalable. Il faut aussi que le sujet ne soit pas placé à une grande distance de l'opérateur. Tout autre est le phénomène observé, lorsque le fantôme d'un vivant qui va mourir se présente inopinément à la conscience d'un autre vivant qui n'a jamais été mis en rapport hypnotique avec le premier dont il se trouve séparé quelquefois par des centaines de lieues. Il y a là, évidemment, autre chose que la suggestion mentale telle que la comprend M. Ochorowicz, et ce n'est pas la loi de réversibilité qui pourrait être invoquée. Ce phénomène est d'un autre ordre. Et d'ailleurs, si l'on s'en rapporte à M. Ochorowicz lui-même, qui prétend que « *l'opérateur sait très bien ce qu'il fait* » on reconnaîtra qu'on ne peut faire entrer ce phénomène dans la catégorie de ceux que prétend expliquer notre adversaire, car le vivant qui va mourir ne doit pas beaucoup songer à faire une expérience en un pareil moment. Reconnaissons donc plutôt, avec la science occulte, si décriée par une certaine catégorie de savants, que c'est l'esprit tout entier de celui qui meurt — le *périsprit*, comme dit Allan Kardec — qui se dégage et se précipite vers la personne qui reçoit, à distance, *l'impression télépathique*. En somme, ce périsprit, nié par les uns, admis par les autres, pourquoi ne serait-il pas de même nature que ces *noyaux de cellules* que Hækel appelle *leurs âmes* et qui, d'après Mme Clémence Royer, pourraient être de nature éthérée? Dans ce cas on s'expliquerait scientifiquement que le périsprit, grâce à son essence supérieure, put survivre à la matière grossière et composer un corps, matériel lui-même, mais assez subtil pour se soustraire à

la dissolution des organes et même pour s'en dégager pendant la vie charnelle. Si l'on considère maintenant, avec Mme Royer « que l'activité motrice « de tous les corps pesants est en raison inverse de leur pesanteur spéci- « fique » et qu'une substance « *sans pesanteur* doit posséder une énergie « encore plus grande et qu'elle peut être la source de presque toute l'éner- « gie motrice qui anime la matière (1) », on conviendra, sans doute, que le périsprit, précisément parce qu'il se trouve dans ces conditions, possède assez d'énergie pour se dégager du corps qui l'étreint et pour se précipiter vers un point quelconque de l'espace.

Il est vrai qu'il faudrait aussi admettre que la pensée n'est pas l'œuvre du cerveau, mais qu'elle est une faculté inhérente au périsprit et supérieure à l'instrument qui, durant la vie corporelle, a seulement servi d'intermédiaire entre elle et le monde extérieur. On a vu d'ailleurs que l'hypothèse du cerveau producteur de la pensée est loin d'être scientifique et que cette hypothèse ne peut surtout être invoquée à l'appui de l'existence de la volonté.

ALEXANDRE VINCENT.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

L'HYPOTHÈSE DE L'INCONSCIENT

I

La réalité des phénomènes spirites sera définitivement démontrée par la science. Mais, chose singulière, c'est en voulant prouver le contraire que les savants feront, à leur insu, cette démonstration. Ils commencent déjà.

Je n'en veux pour preuve que les théories de M. Charles Richet, à propos des phénomènes typtologiques. Nos lecteurs savent comment s'y prennent les médiums. Dans son excellent ouvrage : *Choses de l'autre monde*, M. Eugène Nus donne des détails très complets sur la façon dont il procédait avec ses amis. C'est ainsi que l'on fait encore. Quelques personnes se placent autour d'une table. Elles attendent. Dans la plupart des cas, la table se soulève, oscille à droite, à gauche, puis retombe, se relève et frappe des coups sur le plancher. On convient généralement, avec la force intelligente qui produit le phénomène, d'adopter l'alphabet suivant : Un seul coup frappé donne la lettre A ; deux coups veulent dire B ; trois coups C ; etc. On obtient de la sorte de très longues phrases, signées de noms quelquefois connus.

M. Charles Richet s'est préoccupé de ce phénomène ; mais comme la théorie matérialiste ne permet pas d'admettre la présence, près de la table,

---

(1) Voy. *Revue scientifique* du 16 Juillet 1887.

de l'esprit d'un individu dépourvu de son corps charnel, c'est une autre force, soi-disant, qui agit. Nous verrons laquelle, tout à l'heure, et nous comparerons la théorie, très compliquée, de notre savant adversaire avec la théorie spirite. Voyons d'abord comment procède M. Richet.

II

« Voici, dit-il, comment j'ai procédé (1). Soit une petite table autour de « laquelle se trouvent placées plusieurs personnes, trois personnes je sup- « pose, E, D, C, parmi lesquelles un médium (de fait, ce médium était « un de mes amis, non un médium de profession.) Ces trois personnes ran- « gées en demi cercle ne peuvent voir que de côté ou d'une manière incom- « plète la table où est l'alpbabet. L'alphabet est caché derrière un grand « carton. Deux autres personnes, A et B, sont placées à l'autre table, A « désigne avec le doigt, sans bruit, successivement, les lettres de l'alphabet « et B, sans que A ait parlé, inscrit sur un carnet les lettres qui répondent « à tel soulèvement de la table.

« Le soulèvement de la table est indiqué par une sonnerie électrique, de « telle sorte que le mouvement d'un des pieds se trouve instantanément « révélé par la sonnerie.

« Voici alors comment se fait l'expérience. L'alphabet est disposé de sorte « qu'il est masqué et visible seulement à A et à B. Quant à E, C et D, ils « ne prêtent aucune attention à ce que font A et B. Ils causent, parlent, « discutent, récitent des vers ; pendant ce temps, A suit, sur l'alphabet « caché, les différentes lettres. A un moment la table se soulève et la son- « nerie marche : alors A se remet à parcourir l'alphabet silencieusement. « — B a pris note de la lettre correspondante. — C, D et F, qui sont assis « à la table, continuent à parler d'autre chose, ignorant absolument qu'elle « a été la lettre écrite, et ainsi de suite, jusqu'au moment où une série de « mouvements rapides et répétés de la table indique que la réponse est ter- « minée.

« Il se trouve alors, et c'est toujours à la grande surprise de C, D, E, « que cette réponse a un sens et que c'est une phrase véritable. (Bien « entendu, il arrive souvent que les lettres sont confuses et sans aucun « sens.)

« Ainsi, dans les expériences qui réussissent, les lettres n'ont pas été « dites au hasard, et les mouvements inconscients du médium ont eu pour « résultat des phrases tout entières, une véritable conversation qui, depuis

(1) Voy. le numéro du 1er janvier 1887 de la *Revue de l'hypnotisme*.

« le commencement jusqu'à la fin a été complètement soustraite à sa cons-
« cience.

« Ce qui donne à ce phénomène l'apparence du merveilleux, c'est qu'on
« ne comprend pas bien comment les mouvements de A, qui suit l'alphabet,
« peuvent être connus du médium C, que ce soit à l'état de conscience ou
« d'inconscience. Certes je ne suis pas en état d'en donner une explication
« adéquate, mais il me paraît cependant que, si faibles que soient les mou-
« vements de A pendant qu'il suit l'alphabet, ces mouvements ne sont pas
« sans bruit. Ils peuvent, à la rigueur, être plus ou moins discernés, si C
« est assis un peu de côté. Quoique C ne porte pas son attention sur les
« mouvements de A et quoiqu'il ne puisse pas voir l'alphabet, il a la vague
« notion, par le bruit, ou par la vue, du rythme produit. C'est donc un
« rythme qui lui est plus ou moins connu, et, alors, inconsciemment, il
« épelle l'alphabet suivant le même rythme, de sorte que sa réponse incons-
« ciente s'exprime par des lettres qu'il a inconsciemment et mentalement
« épelées. Nous avons cherché, mes amis et moi à développer et perfection-
« ner cette méthode ; mais nous ne sommes arrivés à aucun bon résultat. »

III

Les préjugés, malheureusement, influencent toujours la liberté des chercheurs, lorsque ces derniers n'ont pas eu la précaution, avant de s'aventurer sur un terrain nouveau pour eux, de mettre de côté leurs habitudes d'esprit et leurs sympathies pour les systèmes familiers. Dans le cas de M. Richet, il est facile de voir — et nous nous en apercevrons encore mieux plus loin — qu'il a été dominé, durant ces expériences, par l'idée matérialiste. En effet, il a abordé ce phénomène avec la pensée de trouver une explication en harmonie avec ses opinions scientifiques et philosophiques. S'il n'en était pas ainsi, il n'aurait point cherché *à développer et perfectionner* une méthode parfaitement correcte et très suffisante. On ne peut, en effet, lui reprocher de n'avoir pas pris toutes les précautions voulues, car il était impossible d'en prendre davantage et il n'a pu faire mieux — il l'avoue. Si les résultats obtenus ne l'ont pas satisfait, tant pis pour le système matérialiste et tant mieux pour la vérité.

Les chercheurs ne peuvent donc partager sa manière de voir, lorsqu'il vient leur dire *qu'il n'est pas en état de donner* une explication de ces phénomènes — ce qui n'a rien d'étonnant, car le matérialisme n'expliquera jamais rationnellement les faits spirites — mais qu'il lui paraît que *si faibles que soient les mouvements de A, pendant qu'il suit l'alphabet, ces mouvements ne sont pas sans bruit et qu'ils peuvent* A LA RIGUEUR *être plus ou moins discernés, si C est assis un peu de côté, et cela quoique C ne porte pas*

son attention sur les mouvements de A et quoiqu'il ne puisse voir l'alphabet... Cette objection, que M. Richet s'adresse à lui-même, n'est pas admissible. Du moment, comme il l'a dit plus haut, que A désigne avec le doigt SANS BRUIT, successivement, les lettres de l'alphabet, nous devons admettre qu'il est IMPOSSIBLE que C (le *médium*), qui cause avec D et E, ait la notion, même la plus vague, *par le bruit ou par la vue* du *rythme* que *pourraient produire les doigts de* A, qui désigne les lettres. Par conséquent, C n'entend rien, par l'excellente raison que *toutes les précautions ont été prises* pour qu'il ne puisse rien entendre. Et, comme le dit encore M. Richet — car c'est avec ses propres phrases, on doit le remarquer, que je réfute ses arguments — la *conversation* (il serait plus exact de dire la *communication*) a été, jusqu'à la fin, *complètement soustraite à la conscience* du médium.

Du reste, M. Richet ne pense pas que son ami le médium triche, si peu que ce soit. Mais il admet, pour expliquer ce phénomène, l'existence, très problématique de l'*inconscient* intelligent. « Lorsqu'un somnambule, dit-il « plus loin, plongé, plus ou moins profondément dans l'état de somnam- « bulisme, pense, parle ou agit, il n'est pas en état de conserver le souve- « nir de ses actions ou de ses pensées; de sorte qu'au réveil, la conscience « et le souvenir ayant disparu, on peut supposer qu'une autre personnalité, « en quelque sorte, a agi en lui pendant son état de somnambulisme. Il a « donc, pour ainsi dire, deux consciences, sa conscience normale et sa cons- « cience de somnambule, ces deux états se succédant et ne se mélangeant « pas.

« Nous pouvons alors faire cette hypothèse que, dans l'état de médium, « ces deux états se succèdent et se mélangent. c'est-à-dire que la conscience « normale, régulière, persiste et qu'en même temps qu'elle une autre cons- « cience apparaît, coïncidant avec elle sans se mélanger ; accomplissant des « actes soustraits à la conscience normale première, et poursuivant, sans le « secours de cette conscience normale, une série d'évolutions logiques. « C'est donc de l'*hémi-inconscience*, ou encore de l'*hémi-somnambulisme.* »

L'hypothèse est très ingénieuse. Malheureusement pour cette théorie, il n'est pas démontré que l'état normal du médium soit moins parfait en ce moment qu'avant l'expérience. A quel signe M. Richet reconnaît-il l'*hémi-somnambulisme* qu'il appelle à son aide? Il n'en indique aucun. Qui lui fait croire que le médium qui *cause*, *discute*, avec les autres personnes présentes se trouve dans un état particulier d'esprit? Rien. L'intelligence du médium est toujours identique à elle-même; par conséquent l'*hémi-somnambulisme* ne peut être invoqué. S'il lui était possible de se manifester sans aucun signe extérieur, nous serions autorisés à croire qu'à chaque instant, sous une influence quelconque, notre état normal peut être altéré et notre libre

arbitre atteint. Nul ne pourrait se flatter d'être en possession absolue de sa volonté. Cependant tous ceux qui font des expériences de *table parlante* savent très bien qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes; qu'ils peuvent interrompre la manifestation du phénomène, si bon leur semble; que les mouvements de la table n'enlèvent, en un mot, absolument rien à leur liberté d'action. Prétendrait-on, de la part de notre adversaire, qu'il est absolument impossible de s'apercevoir du changement d'état qu'il signale? En vertu alors de quel don, ou de quelles études spéciales, M. Richet s'en apercevrait-il? De quel procédé *scientifique* se servirait-il pour découvrir ce changement d'état?... La vérité c'est que la *foi matérialiste* seule pousse M. Richet à expliquer, comme il le fait, le phénomène examiné par lui. Or, cette foi ne vaut pas mieux, dans les recherches de ce genre, que la foi catholique.

IV

M. Richet dit encore : « Ainsi, pour reprendre l'exemple, cité plus haut, « du médium qui suit mentalement le rythme de l'alphabet, en même temps « que notre ami causait, plaisantait et discutait avec nous, son personnage « inconscient épelait mentalement l'alphabet, suivait (je ne sais pas comment) « le rythme observé par A, qui tenait l'alphabet, et faisait des phrases, des « réponses, des vers, etc. »

On retiendra ces mots : « Je ne sais pas comment » placés entre parenthèses par M. Richet.

« Il y avait donc en lui, ajoute-t-il, pour ainsi dire deux personnes : le « personnage de bonne foi, conscient, qui causait, plaisantait, discutait, non « différent de ce qu'il est à l'état normal ; et le personnage inconscient, qui « cherchait à entendre les mouvements de A, à suivre l'alphabet en même « temps que lui, ayant une série d'idées tout à fait distinctes de la série des « idées du personnage conscient ; lequel ignore tout ce que fait son incons- « cient. »

Ici M. Richet, pour rendre hommage à la vérité, déclare que le personnage conscient était *non différent de ce qu'il est à l'état normal.* Raison de plus, il me semble, pour admettre que la force intelligente qu'il nomme l'*inconscient* du médium, devait être absolument en dehors de celui-ci. Pourquoi, en effet, l'inconscient aurait-il agi plutôt maintenant qu'un quart d'heure auparavant, par exemple, alors que l'expérience n'était pas commencée? Il est vrai que notre adversaire a déjà déclaré qu'il ne *savait trop comment* travaillait le personnage inconscient du médium. Mais poursuivons avec lui l'examen de ce cas extraordinaire.

« Certes, le travail intellectuel de cet inconscient, dit-il, n'a jamais abouti « qu'à un mince résultat : axiomes philosophiques, citations, injures, toute

« ces manifestations intelligentes sont d'une intelligence très faible. On peut « dire que si C conscient est poli, intelligent, spirituel, C inconscient est gros- « sier, simple et banal jusqu'à la bêtise. Mais enfin le degré de l'intelligence « importe peu, et ce sont là toujours des phénomènes intellectuels.

« Je ne me dissimule pas que cette hypothèse aura besoin d'être appuyée « par de nouveaux faits. La simultanéité dans l'esprit de deux ordres de « phénomènes intellectuels, les uns conscients, les autres inconscients, « aura besoin d'être prouvée par d'autres séries d'expériences. J'espère « qu'on les entreprendra et je suis convaincu qu'on fera bien mieux. »

Nous verrons bien, si on les entreprend et si l'on fait mieux. En attendant notons cette remarque de M. Richet : C *inconscient est grossier, simple et banal jusqu'à la bêtise*. Ces mots ne sont pas flatteurs pour l'ami C, mais ils doivent le toucher peu, puisqu'aucun de nous ne gouverne son *inconscient* et n'en est responsable. M. W. Myers, de Cambridge, qui paraît être l'inventeur de cette curieuse théorie matérialiste — qu'il a appelée à son aide pour l'explication de l'écriture automatique — est du même avis lorsqu'il croit devoir admettre « que la personnalité de l'homme est double comme son cerveau ; « que celle de l'hémisphère gauche est la bonne, tandis que celle de l'hémis- « phère droit est la mauvaise, la brutale, la sauvage. Selon qu'un homme « — dit-il — est sous l'influence exclusive ou dominante de l'une ou de « l'autre moitié de son cerveau, il exhibera un caractère, un tempérament, « des aptitudes mêmes et des connaissances tout à fait différentes. Est-il « réveillé en sursaut, par exemple, et son cerveau droit entre-t-il seul en « activité, tandis que le gauche continue à sommeiller, il pourra se livrer « à des actes absolument contraires à sa nature normale. De même il se « montrera un jour intelligent, honnête, plein de savoir, un autre jour bête, « ignorant et malfaisant : c'est que le cerveau droit fera des siennes (1). » Si jamais cette théorie devient populaire, messieurs les avocats de Cour d'assises en tireront des conséquences dont l'originalité peut être, dès maintenant, entrevue.

Mais, répondrai-je, si la *conscience anormale* ou l'*inconscience*, qui réside dans l'hémisphère droit du cerveau donne des résultats mauvais, par ce qu'elle est brutale et sauvage, comment se fait-il que beaucoup de communications spirites — qui d'après nos adversaires ne seraient que des manifestations intelligentes émanant de l'hémisphère défectueux — portent les empreintes d'une grande sagesse, d'une philosophie profonde, semblent enfin dictées par des forces intelligentes possédant la science et l'amour du bien ?

(1) Voy. dans la *Revue de l'hypnotisme* du 1er mars 1887, l'article des docteurs Bourru et Burot sur les *Variations de la personnalité*.

Dira-t-on que ce sont les médiums à mauvais caractères, à idées fausses, qui donnent ces résultats; et que cela prouve que, chez eux, l'*état normal* est commandé par l'hémisphère droit; pourquoi, dans cet état, ils ne sont pas bien doués, tandis que, dans l'exercice de la médiumnité, c'est l'autre hémisphère — le *gauche*, c'est-à-dire le *bon* — qui se manifeste?... Ajoutera-t-on que, par la même raison, ceux qui sont habituellement vertueux et bons, c'est-à-dire qui sont, en état normal, sous l'empire de leur hémisphère gauche, deviennent, en état de médiumnité, les humbles sujets du mauvais hémisphère droit, qui leur fait dire des sottises?... Mais on se tromperait encore si l'on avançait de pareils arguments, car bien souvent un médium aux idées justes et droites, donne des communications empreintes d'un caractère également juste et droit. Seules les différences de styles, de phrases, de formes, en un mot, montrent que la personnalité n'est plus la même et que le médium n'est pas seul. — Que répondent à cette objection nos adversaires scientifiques? Rien du tout, naturellement. (*A suivre.*)

PHILOSOPHIE

Ce qu'est le spiritisme. — Beaucoup de personnes croient que parce que le catholicisme, avec ses croyances condamnées par la raison, est en décadence, le spiritisme vient inventer un autre culte plus dénué de raison que le premier.

C'est, sans doute, cette peur qui fait pousser des hauts cris ou inventer des balivernes pour combattre la nouvelle doctrine, parce que, en général, l'on est devenu matérialiste pour n'avoir jamais pu croire à la damnation éternelle ou à un paradis donné par l'absolution d'un prêtre.

Ne croyant plus à rien qu'à ce qui se voit ou se touche, l'on croit dignes de Charenton ceux qui disent que la communication des vivants avec les morts est un fait.

Non, nous ne venons pas établir un culte nouveau. Que soutenons-nous alors? Nous soutenons, simplement, l'immortalité de l'âme, l'existence d'un être suprême et le progrès constant de l'humanité, laquelle, dans une seule vie, ne peut se perfectionner, acquérir l'intelligence et sortir de cet abrutissement de l'homme primitif.

N'avons-nous pas des exemples de cet homme privé d'intelligence parmi nous? Expliquez pourquoi; car, enfin, il n'y a pas de différence entre lui et les autres hommes. Il naît, vit et meurt, et sa vie ne lui a donné qu'un peu d'expérience et un avancement intellectuel relatif.

Cette injustice frappante, d'où vient-elle? Trouvez-moi une philosophie quelconque qui vous l'explique; tandis que la philosophie spirite vous

prouve qu'il n'y a aucune injustice, vous enseignant qu'il y a dans le premier homme un esprit qui a vécu longtemps quand, dans l'autre, il n'y a qu'un esprit, tout nouveau, commençant sa carrière humaine.

Faut-il, réellement, mériter l'hôpital des fous pour comprendre cette chose si claire ?

Tout s'acquiert par le travail constant de notre esprit et tel, que vous voyez, aujourd'hui, grand par l'intelligence, a passé par l'état de l'homme primitif.

Oui, nous avons été sauvages et peut-être bien avons-nous mangé de la chair humaine.

Ne nous en reste-t-il pas, d'ailleurs, quelque chose, puisque *nous nous dévorons* pour une idée nouvelle.

Les mondes que nous voyons au-dessus de notre tête sont aussi bien habités que celui sur lequel nous vivons.

Beaucoup de ceux qui habitèrent ce globe ont déjà franchi l'étape et cette étape a eu plusieurs vies de travail, jusqu'à ce qu'ayant conquis ce qui était nécessaire, ils ont pu s'élever à ces mondes où la vie est heureuse comparée à celle de celui-ci.

L'intelligence ne suffit pas : il faut que l'esprit se dématérialise, car la terre n'a encore que des êtres très matérialisés, et cette opération, qui permet à notre esprit de s'élever, s'exécute par la pratique de la morale. La morale veut l'observation des lois naturelles et vous savez que la morale c'est la pratique du bien ; rien de plus.

Suivez-moi et vous comprendrez. Nous avons tous des passions, — même les hallucinés, comme vous dites, — il faut s'en défaire. La première de toutes, c'est l'orgueil ; c'est-à-dire que l'homme, arrivé à un certain degré intellectuel, se croit beaucoup, n'est plus humble. Son orgueil lui fait oublier que, s'il sait quelque chose, l'Etre suprême, qui l'a créé, lui a permis en travaillant, de le puiser dans la science universelle et que ce qu'il y a retenu appartient à Dieu qui lui permet de s'en servir ; mais non de se croire capable de se passer de lui.

En le niant, il enfreint une loi divine, puisqu'il nie le véritable auteur de ce qu'il sait, et son progrès est retardé ; car, pour progresser, il faut observer toutes les lois divines.

Un homme poussé par ses passions tue son semblable ; n'a-t-il pas enfreint une loi qui faisait vivre celui qu'il a tué ? Si je possède et que vous me voliez, n'avez-vous pas oublié la loi naturelle qui veut que ce qui m'appartient ne soit pas à vous ?

Calculez, s'il vous plait, pourquoi se commettent ces crimes et vous verrez si ce n'est point pour satisfaire les appétits grossiers de la matière. L'ambi-

tion ne pousse-t-elle pas aux plus grands crimes? Pour l'orgueil et la richesse qu'elle procure, combien de gens n'ont-ils pas souffert? Croyez-vous que les ambitieux, sacrifiant vies et fortunes, soient d'accord avec les lois naturelles faites également pour tous?

Avec un peu de réflexion l'on s'aperçoit vite que, ne pratiquant pas la morale, nous tombons dans les vices qui n'ont qu'un but matériel et nous ne pouvons nous élever. Nous restons attachés à la matière.

Examinons ceux qui pratiquent le bien et nous verrons la différence. Si vous êtes charitable, vous empêchez les autres de souffrir et vous observez la loi naturelle qui est l'amour du prochain. Si vous ne tuez pas, vous en respectez une autre. Si vous n'êtes pas orgueilleux, vous n'humiliez personne et vous reconnaissez la puissance éternelle, etc.

Si l'humanité terrestre observait toutes ces lois morales, elle ne serait pas malheureuse. La misère, la guerre, les souffrances sans nombre ne l'atteindraient plus; et la terre serait semblable à un de ces mondes heureux, où nous irons — fous et autres — car nous progresserons tous.

Dans ces mondes le mal n'existe pas, parce que les esprits qui les ont atteints se sont, par le travail, dans le sens intellectuel et moral, dépouillés de l'ignorance et de la matière dans lesquelles ils étaient plongés.

C'est le progrès que veut le spiritisme et pas autre chose. *Il n'y a ni culte à observer ni saint à adorer*: les simples préceptes de Jésus à suivre à tout instant de la vie, sans lieu désigné pour cela, et croire en Dieu.

Si l'on a peur de ce qui nous rendrait heureux, je ne comprends plus; — il est vrai que je suis du nombre des fous! (*Journal l'Indépendant.*)

P. Rastoul (à Buenos-Ayres).

DROIT GÉNÉRAL, DROIT PARTICULIER

(Suite, *Voir la Revue du* 1er *octobre* 1887.)

Il est de plus à observer que les agglomérations humaines qui se forment plus ou moins nombreuses à raison des circonstances locales ou des rapports sociaux sont par l'effet seul de leur nombre et de leur concentration des occasions de bénéfices dont certains individus profitent, sans qu'il leur soit permis d'en attribuer le succès à un effort quelconque de leur part. Pourquoi la meilleure terre arable ne vaut-elle qu'un franc le mètre, tandis que le moindre terrain à bâtir vaut dix francs dans un simple bourg et mille francs au centre d'une ville populeuse.

Ce sont là autant de causes de restitution que la richesse du jour doit à la pauvreté contemporaine.

En présence de ces données incontestables on n'a pas même besoin de

faire remarquer que cette pauvreté aurait même à reprocher aux détenteurs de la terre de faire obstacle à ce qu'elle en recueille les fruits spontanés. Ils sont bien rares ces fruits et ils sont plus propres à l'alimentation des bêtes qu'à la nourriture des hommes. Si on était quelque jour réduit à cette précaire ressource, la famine aurait bien vite amené la fin du genre humain.

Que faire, direz-vous, pour équilibrer tous les droits, ceux du public et ceux des particuliers? Le moyen est bien simple selon nous et il a été signalé depuis bien des années.

Il s'agit d'une transaction. Qui cédera? Assurément on ne peut rien demander à ceux qui ne tiennent rien, et il est indispensable que l'abandon vienne des autres.

Nul ne voudra, direz-vous.

Erreur, il s'en trouvera comme il s'est rencontré des rois de France et des empereurs de Russie pour affranchir les serfs de leurs domaines et des Washington pour donner la liberté à leurs noirs.

Il n'est d'ailleurs pas besoin qu'il s'en présente car on ne demande aucun sacrifice à personne et il ne s'agira pour ceux auxquels on s'adressera que de céder ce sur quoi ils n'auront plus la main, ce dont la mort les aura séparés, ce qu'hier encore ils ne savaient probablement à qui laisser.

On comprend que nous voulons parler d'assurer à l'Etat un droit d'hérédité sur quelques successions déterminées et choisies.

Pour nous, actuellement la famille se compose du père, de la mère et des enfants jeunes. Dès que ceux-ci sont adultes, ils n'ont d'autre souci que d'essaimer de la ruche paternelle et de devenir le centre d'une nouvelle famille. C'est ainsi que les frères s'éloignent, que les neveux ne connaissent pas toujours leurs oncles, que les cousins germains se voient rarement et que la plupart du temps les enfants de ceux-ci s'ignorent d'une manière complète.

Il est bien certain que l'on ne souhaite la fortune que pour soi, sa femme et ses enfants. On a grand désir de laisser ce que l'on possède à ses enfants, tout en ayant l'intention d'en jouir le plus longtemps possible. On veut bien encore transmettre son bien à son frère. On tient moins à laisser à ses neveux ce que l'on a acquis.

Quant aux collatéraux plus éloignés, on ne s'en soucie guère. On ne les a jamais vus, ils sont dispersés dans toutes les parties du territoire.

Tenons donc pour certain qu'après les troisième et quatrième degrés, il n'y a plus de famille et que la transmission héréditaire est sans motif. On peut donc à partir du quatrième degré supprimer la vocation des parents et instituer l'Etat successeur du cinquième degré.

Dira-t-on qu'il faut laisser au possesseur le droit de disposition par testa-

ment? On peut le concéder, quoiqu'il soit bien certain que les testaments sont plus souvent l'œuvre de la captation qu'ils ne sont le produit d'une volonté sérieuse et réfléchie. Combien de fois est-ce l'orgueil qui parle? On se complait à choisir un légataire dont la richesse ou la situation vous rehausse. On impose des charges qui serviront à prolonger le souvenir du disposant.

Il est donc accepté que le défunt n'ayant ni neveux, ni cousins germains, soit de parents au quatrième degré, pourra tester et disposer de la moitié de son bien. Par contre, disons que celui qui déshéritera ses ascendants, ses enfants, ses frères, ses neveux ou ses cousins, devra donner à l'Etat une part égale à celle qu'il attribuera à des étrangers.

Voilà donc l'Etat rentré en possession de valeurs considérables tenant lieu de l'abandon qu'il fait aux détenteurs de la richesse de la part de Dieu, c'est-à-dire de la terre, des forces physiques et autres, ainsi que de la part de la civilisation et de la société, c'est-à-dire de l'acquis des générations passées ainsi que des facultés et avantages sociaux.

L'emploi en est tout trouvé. Bien des fois déjà et depuis nombre d'années nous avons eu l'occasion de l'expliquer. Deux cents millions au moins seront annuellement produits par la vocation héréditaire de l'Etat. Il faut partager cette somme considérable entre le service de l'amortissement et la création d'un fonds dont les arrérages seraient distribués en pensions viagères aux vieillards et aux infirmes.

Ce sont là deux intérêts de premier ordre auxquels il est indispensable de pourvoir à l'aide de moyens héroïques.

Il est d'abord urgent de ne pas laisser courir à la ruine le pays dont les charges augmentent et auquel la matière imposable finit par manquer.

On ne saurait toujours emprunter et toujours satisfaire les créanciers. Les forces d'une nation atteignent leur limite extrême et la banqueroute est une menace constante pour celle qui est réduite à des emprunts successifs.

Toutes les nations de l'Europe se débattent et plient sous le faix de dettes écrasantes.

Un commerçant peut avoir des créanciers et les rembourser à condition de faire d'heureuses opérations.

Un agriculteur qui doit et subit deux mauvaises récoltes est ruiné.

Il n'est pas possible qu'un État puisse toujours satisfaire ses créanciers. Il est de toute nécessité qu'il s'arrête à temps dans cette voie ruineuse et amortisse sa dette. Le temps est venu pour notre pays de recourir à des voies extraordinaires de libération. En employant à rembourser nos prêteurs la moitié des sommes à provenir de l'application du droit héréditaire, à créer à son profit, les pouvoirs publics obéiront à une nécessité que l'on peut dire pressante et feront œuvre de sagesse.

L'autre moitié du produit du droit héréditaire de l'État serait consacré à la création d'un fonds dont les revenus seraient distribués en pensions viagères aux vieillards et aux infirmes.

Le mot fraternité doit cesser d'être vide de sens, et de présenter une simple formule qui endorme les consciences au lieu de mettre les cœurs en mouvement. Nous aurons réussi à faire œuvre fraternelle en plaçant les pauvres survivants au rang d'héritiers des frères fortunés qui les auront précédés dans la commune patrie des âmes d'où tous doivent revenir tôt ou tard.

Il est indispensable d'assurer le lendemain de ceux que leurs bras ou leurs facultés ne peuvent plus nourrir. Si nous sommes dans l'impuissance de venir au secours de tous, commençons par les plus âgés, avec le temps nous accumulerons les ressources suffisantes à la satisfaction des misères les plus pressantes et nous assurerons à tous pour le retour une existence plus facile.

Trop d'années ont été perdues pour la mise en pratique si utile et si simple de ces idées qui tant de fois déjà ont été inutilement émises. (Voir la revue *la Religion laïque*, publiée à Paris par M. Ch. Fauvety, numéros de mai, juin, août et octobre 1878; le journal *le Devoir* publié à Guise, par M. Godin, numéros des 23 et 30 juin et 6 octobre même année; la nouvelle revue *la Religion laïque*, publiée à Nantes, numéros du 8 septembre, 8 et 23 octobre, 8 novembre et 8 et 23 décembre 1886, et la revue *la Lumière*, numéro d'août 1887.)

Supposons une pension plus que modeste de 375 francs. Le capital nécessaire à son acquisition est inférieur à dix mille francs, et celui permettant le service de mille ou de dix mille pensions serait de dix ou de cent millions de francs.

Les statistiques de l'administration de l'enregistrement et des domaines prouvent que le droit héréditaire de l'Etat produirait annuellement plus du double de cette somme.

On pourrait donc, chaque année, constituer dix mille pensionnaires, et délivrer annuellement le Trésor, c'est-à-dire les contribuables, de l'onéreux service de plus de trois millions de rentes.

On ne peut réparer le temps perdu, mais si on commençait dès à présent, on aurait dans dix ans cent mille pensionnaires, bien que la dette annuelle de l'Etat fût diminuée de trente millions.

Au lieu de se disputer sur la couleur politique plus ou moins foncée de ceux qui aspirent à le représenter, Jacques Bonhomme ferait mieux de leur imposer le mandat unique et spécial de prendre le moyen proposé de nourrir ses vétérans et de le débarrasser peu à peu de sa dette.

On ne suppose pas qu'il aime mieux crier ou chanter, et payer jusqu'au

jour où, criminel méritant une sévère répression, il brûle et brise sans songer qu'il charge en même temps sa conscience d'une terrible responsabilité, et ses épaules de nouvelles dettes contractées afin de réparer et relever les ruines qu'il vient de faire. P.-F. Courtépée.

ESSAI DE RÉPONSE AU Dr FERRAN

QUESTION DES PERFECTIONS DIVINES

Bien souvent nous nous sommes demandé, comme M. le Dr Ferran, comment l'imperfection de l'ordre vivant, tel que nous l'observons sur notre planète, pouvait s'accorder avec les perfections divines et surtout avec la bonté infinie du Créateur. Cette guerre acharnée entre les espèces animales, ces instincts égoïstes qui caractérisent l'immense majorité des créatures terrestres, ces passions brutales qui poussent l'homme à détruire son semblable, ces souffrances et ces douleurs continuelles qui accablent les êtres vivants depuis la naissance jusqu'à la mort ; d'où proviennent tous ces désordres, toutes ces calamités ? Dieu les a-t-il ordonnés comme condition de l'évolution de ses créatures ? S'il en est ainsi, de deux choses l'une ; ou bien il n'a pas été suffisamment puissant et sage pour trouver un moyen d'évolution qui ménagerait mieux la sensibilité dont il a doué tous les êtres ; ou bien il n'est pas infiniment bon pour eux, puisque le pouvant, il ne les a pas soustraits aux influences de la matière, *cette masse épaisse de ténèbres et de douleurs*, comme l'appelait Siddharta. Il nous paraît difficile d'échapper à ce dilemme.

Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il est inutile d'agiter ces questions ; que nous devons prendre les choses telles qu'elles sont, et tâcher de nous élever par les efforts que nous ferons pour nous perfectionner moralement afin d'échapper au plus vite aux nécessités de la réincarnation comme le fit autrefois le Bouddha en se détachant de tous les biens de ce monde.

Non ! La question posée par M. Ferran est une question capitale pour l'avenir de l'humanité, surtout au temps où nous sommes, alors que les matérialistes se servent précisément de cet argument du désordre physique et moral de notre planète pour nier l'existence de Dieu. Or, tous les spirites et nous ajouterons tous les spiritualistes, à quelque croyance qu'ils appartiennent, savent quelles seraient les conséquences désastreuses de la suppression de la foi en Dieu. Comme la masse des hommes est encore très arriérée au point de vue moral, elle ne manquerait pas de se laisser aller à toutes ses passions, à toutes les impulsions de son égoïsme si elle perdait la croyance en un pouvoir suprême et régulateur ayant pour fonction de

maintenir et de ramener l'ordre dans l'univers. Si la foi en Dieu disparaissait nous tomberions dans un chaos moral semblable à celui dans lequel s'abîmerait le Cosmos si la grande loi de la gravitation cessait de présider aux révolutions des astres.

Voilà pourquoi nous estimons qu'il est de la plus haute importance de justifier Dieu des accusations qu'on fait peser sur lui à raison des imperfections de notre création planétaire.

Pour ce qui est de l'homme, la doctrine spirite a déjà répondu aux imputations d'injustice et de cruauté portées contre Dieu à l'occasion de la condition misérable de l'espèce humaine. On a dit avec juste raison que l'homme incarné doit *inévitablement* porter les conséquences de son passé, il doit expier les crimes et les fautes qu'il a commis dans ses existences antérieures. Voilà pourquoi il souffre *légitimement*, voilà pourquoi il souffrira jusqu'à ce qu'il se soit purifié entièrement des souillures dont il s'était couvert autrefois. Et on ne saurait reprocher au Créateur cet ordre de choses : Dieu est souverainement juste en même temps que souverainement bon ; il a établi des lois morales en rapport avec cette justice et cette bonté suprêmes. La créature intelligente qui a violé ces lois ne doit s'en prendre qu'à elle-même si elle souffre de cette violation. Et la bonté de Dieu ne saurait être ici mise en cause, pas plus que sa justice. Car si Dieu a institué des lois dont la violation entraîne tant de maux pour l'homme, c'est que ces lois étaient les seules que dans sa sagesse infinie il put établir ; et elles doivent avoir une sanction, sanction légitime assurément, nous dirons même, pleine de bonté, puisqu'elle a pour but et conséquence de ramener l'être qui en est l'objet dans la bonne voie d'où il s'est écarté volontairement et en connaissance de cause.

Donc, pour ce qui est de l'homme, il ne saurait y avoir de difficulté. Puisqu'il souffre, c'est qu'il l'a mérité par sa conduite antérieure, par sa violation *consciente* des lois divines.

Mais reste la question des animaux. On a dit pour excuser leurs souffrances, leur misérable condition, leurs instincts individualistes et égoïstes que c'est là une condition normale de leur évolution, que l'élément spirituel s'essaie à la vie, se perfectionne insensiblement au milieu des luttes pour l'existence ; que c'est là un travail imposé pour faciliter son avancement, et que plus tard il sera largement indemnisé de ses misères et de ses imperfections originelles par les jouissances intellectuelles et morales qu'il puisera dans l'état supérieur qu'il aura conquis par ces luttes et ces souffrances de la première heure.

Mais nous poserons toujours l'objection à laquelle on n'a pas répondu : pourquoi imposer la souffrance à un être qui ne l'a pas méritée? Pourquoi

mettre comme condition à son perfectionnement le séjour prolongé dans les bas-fonds de l'animalité où tout est ténèbres, mauvais instincts, passions brutales ? — Oui, l'œuvre terrestre paraît si arriérée, que nous ne sommes pas surpris que certains philosophes en aient attribué la création à un dieu inférieur pour laver précisément le Dieu tout puissant, des accusations qu'on aurait pu porter contre lui en raison de ces imperfections. Nous n'examinerons pas aujourd'hui la question de savoir s'il ne serait pas possible qu'un dieu inférieur ou plutôt un esprit avancé, quoiqueimparfait, ait réuni et mis en action les éléments dont se compose notre monde planétaire. Nous prenons la question de plus haut, et nous *affirmons* d'après l'inspiration de nos guides, que ce *sont ces mêmes êtres qui souffrent aujourd'hui au sein de cette masse épaisse de ténèbres et de douleurs qui ont formé autrefois cette matière en désobéissance à la loi de Dieu et que s'ils en sont aujourd'hui prisonniers, c'est pour qu'ils rétablissent dans son état primitif la substance dont elle est composée.*

Personne ne croit parmi les spirites que la substance universelle n'ait pas d'autre état que celui qui tombe sous nos sens sous forme de matière. Nous savons tous qu'il y a des fluides épurés que les esprits font mouvoir et élaborent au gré de leur volonté, et qui obéissent à leur impulsion sans qu'ils aient à faire les efforts *mécaniques* que nous mettons en œuvre pour agir sur la matière. Eh bien, selon nous, le principe spirituel qui anime les plantes et les animaux n'est autre chose que la personnalité d'anciens esprits qui, au sein du fluide universel, se laissèrent aller à leur orgueil et à leur égoïsme, en voulant s'approprier ce fluide contrairement aux lois de Dieu, alors qu'ils ne devaient que l'élaborer et le transmettre ensuite aux créatures inférieures dont il était destiné à faciliter l'ascension vers un état supérieur. C'est par ces mauvais agissements qu'ils imprégnèrent ces fluides de tendances viciées, de propriétés nuisibles qui se développant incessamment sous leur action perturbatrice finirent par former la matière, telle que nous la connaissons, de ces éléments fluidiques épurés qui leur avaient été confiés par Dieu. Et, obéissant eux-mêmes aux lois de l'attraction dont la puissance augmentait proportionnellement à la matérialisation des fluides, ils furent entraînés et emprisonnés au sein de cette matière, pour y recommencer une série d'existences indéfinies dont le but consiste à s'épurer eux-mêmes en faisant perdre à cette matière les mauvaises tendances qu'ils lui avaient communiquées.

Et qu'on ne dise pas que cette théorie est en contradiction avec la grande loi du progrès ; pour les spirites surtout, cette objection ne saurait avoir de valeur. En effet ils admettent qu'un esprit errant qui a joui dans l'espace d'une liberté presque illimitée, s'incarne dans un petit corps d'enfant, perd

absolument l'usage de cette liberté, reste dans le trouble et l'inconscience pendant toute la période de la gestation et de la première enfance, étant dans l'impossibilité absolue de manifester ses facultés; et cependant cet être momentanément diminué et amoindri recouvrera toute sa conscience, et la liberté compatible avec son nouvel état, et souvent il reprendra sa situation d'esprit désincarné avec une somme de connaissances et de progrès effectifs qu'on aurait été loin de prévoir en présence de la faiblesse et de l'inconscience inséparables des débuts de l'incarnation.

Eh bien! il en est de même pour le principe intelligent qui anime les plantes et les animaux; il recommence une nouvelle série d'existences au sein de la matière qu'il a contribué à former. Les débuts sont inconscients comme ceux du fœtus et de l'enfant qui vient de naître. Mais à mesure qu'il aura pris l'habitude d'élaborer la matière, celle-ci deviendra plus souple et plus obéissante, et lui permettra de manifester ses facultés qui ne sont pas *éteintes*, mais seulement *endormies;* et il remontera dans le rang qu'il avait perdu par *sa faute*, et où il lui sera donné de collaborer avec Dieu à l'œuvre éternelle de la Création, en faisant du fluide universel *restitué* l'usage auquel il a été réservé par les lois de la Suprême Sagesse.

Nous ne savons si tous nos frères auront saisi la portée de ces considérations, mais nous persistons à croire, *jusqu'à preuve contraire*, que cette théorie est la seule qui puisse faire concorder l'état actuel de la nature vivante sur la terre avec l'infinité des perfections divines, et surtout avec sa bonté suprême. CÉPHAS : 5 septembre 1887.

Remarque de la rédaction : La théorie donnée à Céphas par ses guides est une simple théorie pour mieux définir le bien et le mal et qui lui appartient personnellement; d'autres spirites entendent autrement cette grave question, et sans doute ils tiendront à donner leur interprétation, ce qui sera fort intéressant pour les penseurs.

PEUPLES ET RELIGIONS

Toutes les anciennes traditions placent le berceau de l'humanité en Asie; de lointains échos répétés d'âge en âge nous en rapportent de vagues souvenirs. Issue probablement au centre de ce vaste continent, l'humanité primitive paraît s'être divisée de bonne heure en deux grands embranchements, dont l'un s'est dirigé vers le sud-est et l'autre vers le couchant. Le premier a peuplé l'Inde et la Chine, le deuxième le sud-ouest de l'ancien monde.

Ces deux races séparées par l'immense relief montagneux de l'Asie centrale ont vécu complètement isolées l'une de l'autre et ont formé deux

mondes différents. La race orientale s'est toujours montrée essentiellement stationnaire dans ses mœurs et ses institutions ; le progrès n'a pas été son but, elle n'a pas fait de conquêtes, son rôle a été plus passif qu'actif; elle n'a pas cherché à établir des colonies, à vivre en bons rapports avec les autres peuples, elle a été plutôt malveillante à leur égard ; elle a été presque toujours divisée en diverses classes ou castes ; et elle ne nous a à peu près rien légué d'utile.

Il n'en est pas de même de la race occidentale ; nous y voyons des peuples énergiques, actifs, amis du progrès et des conquêtes, généralement disposés à améliorer leurs institutions ; ce sont les Assyriens, les Chaldéens, les Aryas, les Perses, etc. Leur histoire nous apprend que, parvenus à un certain degré de civilisation, ils entraient volontiers en relation avec les autres peuples. Belliqueux, ils ont formé de grands empires sous la direction de souverains absolus et de puissants corps de prêtres. La monarchie et le sacerdoce, réunissant les pouvoirs politiques, militaires et religieux de la nation, contenaient facilement les populations grossières de cette époque, qui devaient plus ou moins ressembler aux serfs du Moyen-Age, ou aux turcs soumis à l'absolutisme de leur sultan.

Les diverses religions de ces anciens peuples d'Asie paraissent avoir été un spiritualisme assez élevé, mais que les prêtres ne communiquaient pas au vulgaire trop peu éclairé pour les comprendre. Les prêtres maintenaient leurs dogmes jusqu'à l'arrivée de quelque conquérant qui établissait sa religion. Ainsi Alexandre le Grand et ses successeurs répandirent le paganisme grec en Orient. Chez les anciens peuples d'Asie, la cour et le clergé était tout, et le peuple rien; ce qui le prouve, c'est qu'on n'y voit aucun personnage illustré par d'utiles découvertes, ou par ses œuvres ; il en est de même chez les Turcs. L'Egypte, fille de l'Asie primitive, confinée dans des limites déterminées, résista longtemps aux invasions étrangères ; vivant isolée, elle se forma une civilisation à part. Les Egyptiens calmes et réfléchis devinrent géomètres et constructeurs. Ils élevèrent des monuments qui par leur grandeur et leur solidité ont étonné le monde. Leur caractère et leur isolement les amenèrent à modifier leur religion primitive probablement venue d'Asie et ils tombèrent dans une grossière idolâtrie, ils adorèrent les animaux qui étaient les emblèmes de leurs dieux. Au temps de Sésostris et de Moïse, l'Egypte était la nation la plus puissante et la plus civilisée du monde ; mais l'idolâtrie la fit décliner jusqu'aux invasions des Perses et des Grecs. En Egypte et dans toutes les anciennes nations de l'Asie, une cour somptueuse et puissante et un corps sacerdotal aussi puissant absorbaient les forces vives des peuples ; ces deux omnipotentes institutions ne paraissent pas avoir voulu relever les classes inférieures, traitées plus ou moins en escla-

ves. En Orient, le trône et l'autel se sont toujours entendus pour être maîtres du gouvernement et ne pas développer l'élément civil dans leurs populations ; parce que le Tiers-Etat une fois constitué, dépourvu de privilèges, cherche toujours à améliorer sa position; son amour du progrès et la fortune qu'il acquiert par son travail l'amènent à jouer le principal rôle dans les nations et à prendre la place des classes privilégiées.

Les Aryas venus d'Asie, à une ou plusieurs époques indéterminées, apportèrent en Europe leur énergie, leur indépendance et leur amour du progrès. Les Grecs qui en descendaient héritèrent de ces qualités, ils n'acceptèrent pas l'organisation politique et sociale des empires d'Asie et d'Egypte. Leur esprit d'indépendance leur fit rejeter les castes orientales qui, en isolant les diverses classes sociales, les rendent hostiles ou indifférentes les unes aux autres, et empêchent toute fraternité, base de toute organisation sociale. Les Grecs rejetèrent aussi les grandes monarchies, qui imposent le despotisme (surtout dans l'antiquité), et les grands corps sacerdotaux qui compriment la liberté de pensée. Conservant un légendaire souvenir de leur état primitif, patriarcal et pastoral où régnait l'indépendance, ils transformèrent l'ancienne tribu nomade, devenue sédentaire, en canton ou commune sous le gouvernement d'une ville principale, comme Athènes, Lacédémone, etc. Les guerriers qui avaient fondé ces petits États et leurs descendants en devinrent les citoyens ayant seuls les droits politiques. Les prisonniers de guerre et leurs descendants étaient esclaves ; les étrangers étaient tolérés, mais sans droits politiques.

Les Grecs si bien doués sous beaucoup de rapports, se montrèrent faibles en spiritualité et en métaphysique ; la vie actuelle les préoccupa bien plus que la vie future; ils eurent pour ainsi dire le culte de l'humanité ; ils transformèrent le spiritualisme religieux de l'Orient ; leurs dieux, formés de héros, de vices et de vertus personnifiées, eurent un caractère plus humain que divin.

Si remarquables dans les arts et les lettres, premiers promoteurs de la liberté et des droits de l'homme dont ils comprirent toute l'utilité pour le progrès de l'humanité, ils divaguèrent en religion et surtout en astronomie. Pour eux, la terre ronde et immobile formait le centre de l'univers ; autour d'elle tournait la sphère céleste très compliquée entraînant les astres et les dieux de l'Olympe. Malgré des connaissances scientifiques assez développées ils ne reconnurent jamais leur erreur astronomique, parce que, croyant à la divinité des astres et de l'univers, ils considérèrent ce panthéisme comme un dogme mystérieux indiscutable. Les prêtres grecs ne s'occupaient ni de la politique, ni de l'instruction publique, ils ne formèrent pas une caste distincte, ils étaient attachés à diverses fonctions déterminées. La poésie, si

influente sur les Grecs, contribua plus que les prêtres à vulgariser la mythologie païenne qui fut acceptée comme religion nationale, à laquelle ils furent attachés plutôt par croyance superstitieuse que par vraie dévotion. Socrate paya de la vie son manque de foi aux dieux de la Grèce. Pythagore, qui avait rapporté de l'Orient des idées plus justes en astronomie, cinq cents ans avant Jésus-Christ, fonda l'école italique, dans laquelle il enseigna à ses élèves que la terre et les planètes tournaient autour du soleil immobile au centre de l'univers et que les étoiles étaient fixes à d'énormes distances; mais pour ne pas choquer les croyances païennes, Pythagore et ensuite ses disciples enseignèrent la rotation du ciel étoilé autour de la terre. Ainsi nous voyons que les religions officielles (payenne et catholique), dans l'antiquité et dans les temps modernes, ont retardé de plus de vingt siècles les connaissances astronomiques, malgré les progrès des sciences en Grèce et à Alexandrie après les conquêtes d'Alexandre. Un jour viendra, bientôt, espérons-le, où on sera aussi étonné de l'anathème encore prononcé contre la liberté de pensée, que nous le sommes des persécutions exercées par la plupart des religions officielles à toutes les époques contre des découvertes et des idées vraies et utiles, mais qui pouvaient porter quelques préjudices à leurs dogmes généralement invraisemblables. Les gracieuses fictions de la mythologie, en déifiant les vertus et les vices de l'humanité, développèrent chez les Grecs d'abord le goût du beau et ensuite celui des plaisirs et non la saine morale. Aussi la décadence fut prompte, lorsqu'après les guerres médiques, la Perse leur eût inculqué le goût des richesses et de la mollesse orientale. Malgré leur fabuleuse religion, les Grecs ont fait grandement progresser les arts, les lettres et mêmes les sciences, et ils ont inauguré l'indépendance de l'homme et de ses pensées, ce qui doit être attribué à l'absence de caste sacerdotale intéressée à maintenir l'obscurantisme parmi ses fidèles.

Les Romains n'eurent pas précisément de religion nationale; ils adoptèrent le paganisme grec tout fait; mais ils ne paraissaient pas y être très attachés. Lorsque le christianisme parût, les empereurs crurent devoir le combattre comme hostile au paganisme dont ils étaient grands pontifes. La véritable religion de Rome fut son patriotisme, sa droiture, son ordre moral, sa discipline et son ambition. Les prêtres y eurent comme en Grèce des fonctions déterminées; les augures, les dieux domestiques y jouèrent un rôle important. A Rome, la religion revêtit un caractère sérieux, en Grèce elle eut quelque chose de plus brillant et plus mondain. Rome n'étant pas liée par une caste sacerdotale se développa librement; elle nous a laissé des œuvres remarquables, surtout en histoire et en législation, et son habile administration a été souvent imitée mais jamais dépassée. Le contact énervant de l'Orient amena sa décadence et sa chute.

Nous ne parlerons pas des religions des Gaulois et des Germains, n'étant pas à même d'apprécier leur influence sur ces peuples barbares.

L'organisation des peuples de l'antiquité reposait sur trois bases défectueuses : le polythéisme qui faussait les idées religieuses, la polygamie qui dénaturait la famille, l'esclavage qui détournait l'homme du travail alors méprisé comme œuvre servile, et qui faisait du captif un dangereux instrument d'immoralité dans l'intérieur des familles. Les anciens peuples dépourvus de la fraternité chrétienne n'étaient guère soutenus que par le patriotisme militaire qui relie les hommes entre eux, et qui se trouve surtout chez les peuples nomades toujours sur le qui vive, ainsi que chez les peuples en voie de formation où tous les hommes sont soldats et travailleurs et jamais oisifs Les anciens n'ont jamais su jouir convenablement des richesses et compris les bienfaits de la paix ; l'oisiveté développait en eux tous les inconvénients qui résultaient des trois bases susnommées ; les citoyens riches se démoralisaient dans l'excès des plaisirs, et les pauvres s'avilissaient en devenant les humbles serviteurs des premiers. Cette démoralisation détruisait en eux les qualités militaires ; alors ils devenaient la proie de quelque peuple guerrier attiré par leurs richesses. Les juifs et les chrétiens, préservés de ces vices démoralisants, résistent mieux aux défaites; ils peuvent être dispersés, conquis, partagés ; jamais ils ne sont anéantis comme l'ont été les peuples païens ; ce qui doit être aussi attribué aux connaissances économiques modernes qui ont démontré la valeur du travail productif et relevé le rôle des travailleurs de toute condition, et fait voir qu'un peuple vaincu peut se relever bien plus par ses travaux productifs que par la guerre qui n'enrichit personne. Mais, dans l'antiquité, ce moyen était rarement possible, parce que les peuples vaincus étaient généralement réduits en esclavage ou anéantis. (*A suivre.*)

MÉDIUMNITÉ GUÉRISSANTE

Monsieur : La *Revue* du premier avril contient le récit de guérisons médianimiques qui me remettent en mémoire celle d'une cécité bien constatée par l'un de nos premiers oculistes, entr'autres le Dr Galezowsky, et dont était affectée Mme Courtine, 12, rue Dupin. Cette cure a le mérite de pouvoir être vérifiée facilement et c'est ce qui m'engage à vous la rapporter. Je rencontrais quelquefois, square du Bon-Marché, où elle était conduite par sa sœur, une jeune femme, mère de deux enfants ; un jour qu'elles s'y étaient assises, un monsieur s'approcha d'elles et je pus entendre le dialogue suivant : Vous semblez beaucoup souffrir ; vos yeux (ils étaient bandés et elle y portait continuellement la main) sont donc bien

douloureux ? — En effet, je souffre atrocement et c'est un surcroît de peine, car, depuis deux mois, je suis aveugle ! — Si vous demeurez près d'ici, et que vous vouliez bien rentrer chez moi, je m'engagerais à faire disparaître au moins les sensations de la douleur ; si l'organe est détruit, ou qu'il ait subi une désorganisation trop grande il ne serait point sage de ma part de vous donner un espoir chimérique.

— Oh ! monsieur, je ne puis plus espérer; depuis sept ans j'ai mal aux yeux et j'ai été traitée par tous les oculistes ayant un nom à Paris ; en dernier lieu, par Galezowsky qui n'a pu empêcher le dénouement fatal. On m'a parlé de kératite. de staphylome, que sais-je ? je me résigne à mon triste sort, mais la souffrance que j'éprouve est une surcharge à mes maux.

J'appris plus tard, que le médium, qui l'avait suivie chez elle, fit disparaître toute douleur à l'instant, et, qu'après quinze minutes de soins (il avait fixé d'avance ce court espace de temps pour faire ouvrir les paupières enflammées et se prononcer sur la remédiabilité) elle put contempler de nouveau le jour, si bien qu'elle accompagna à la gare la nourrice de son dernier enfant qu'on lui avait amené et qu'elle ne comptait plus voir ; elle s'en revint seule chez elle.

Le médium, —je tiens à cette qualification, car un homme sensé comptant sur ses seules forces, n'aurait pas osé être aussi affirmatif — arrivé chez elle, demanda de l'eau et un mouchoir qu'il mouilla et appliqua sur les yeux, en tenant ses mains par dessus, il fit des passes pour les dégager et attirer le sang aux extrémités, puis souffla doucement de l'angle interne à l'angle externe des paupières pendant quelques instants, après quoi, le prodige fut accompli.— Avouons que cette guérison eût été joliment prônée, si elle eût été faite par l'une de nos célébrités médicales; à ma connaissance, deux médecins l'ont constatée, mais je gage qu'ils sont trop discrets pour l'avoir ébruitée. — Un an plus tard, le sang se porta de nouveau aux yeux de l'ex-aveugle. Le défaut de circulation y ayant arrêté les humeurs; cette femme éprouva un nouvel accident, elle devint borgne.

Elle chercha longtemps avant de retrouver son guérisseur qui remit l'œil en parfait état. Cette cure n'a pas été unique dans la famille, car il a guéri aussi en quelques séances, une cousine de Mme C. d'une maladie dont les principaux symptômes consistaient en maux d'estomac, anémie, palpitations et la sensation (avec suffocation) d'une boule qui semblait monter du ventre à la gorge. Cette personne, qui serait devenue peut-être une pensionnaire de la Salpêtrière, a joui, depuis, d'une santé parfaite; elle est mariée aujourd'hui. Le médium conseilla un jour à l'ex-aveugle de prendre un demi-verre d'eau magnétisée, qui devait la purger aussi abondamment que l'eût fait l'huile de ricin, ce qui eut lieu. Bien qu'il pût attirer la transpiration, en la

magnétisant, il lui remit une autre fois un petit paquet d'une poudre qui devait agir à distance (par une sorte d'opération chimique dont il indiqua les détails) pour provoquer une transpiration abondante qui cesserait à volonté; — la mère s'était chargée de l'opération, les rôles se trouvèrent intervertis, la jeune femme ne ressentit qu'un peu de moiteur qu'on eût pu à la rigueur attribuer à la suggestion, tandis que sa mère, qui ne transpirait jamais, dit-elle, subit pendant le temps de l'opération une sudation considérable, — y avait-t-il là une action mécanique?

Je termine en ajoutant que le médium refusa constamment une somme importante que les parents lui offrirent dès le premier jour; il déclara qu'il n'acceptait jamais rien, ayant ses raisons pour cela.

Recevez, je vous prie, monsieur, l'expression de mes sentiments tout dévoués.

MARIE DELCOURT.

LA NOUVELLE SCIENCE

La régénération de l'humanité par la science est un fait prévu et attendu. C'est le terme fatal d'une évolution intellectuelle qui, quoique contrariée de mille manières, entravée sans cesse, fait son chemin avec l'inflexibilité des œuvres lentes du temps.

La science triomphera. Elle apportera à l'humanité affolée par les derniers excès du désordre social un remède à tous ses maux. Elle rétablira les principes éternels, les lois immuables qui sont *La Vérité* et qui sont restés longtemps cachés, quoique tous les systèmes les revendiquent. Elle fondera sur ces éternels principes, une sociologie éclairée, elle établira la vraie morale en la basant sur la justice inexorable et elle la rendra indiscutable par la précision scientifique avec laquelle elle la formulera. Elle remettra chacun à sa place. Elle rétablira les droits et les devoirs d'une façon si évidente qu'il n'y aura plus aucune transgression possible et que tout privilège immérité disparaîtra forcément.

Ce sera le règne de la paix, du bonheur, de la justice. Ce sera une période de repos pendant laquelle l'humanité, vieillie dans la douleur, mais rajeunie par la lumière nouvelle, contemplera avec étonnement les désordres de l'ère historique qu'elle vient de franchir.

Si nous disions que cette régénération a été annoncée par les prophètes de l'antiquité on nous accuserait peut-être de soutenir une église. Cependant, ces sortes de prophéties ne faisaient que prédire une conclusion fatale de la marche des choses dont la prévision n'avait rien de surnaturel. Le vieux monde finira et la terre rajeunie commencera une ère nouvelle.

Cette fin du monde, depuis longtemps prédite, a été souvent confondue avec la fin de l'organisation physique de la terre.

C'était là une erreur d'interprétation. C'est la fin d'une ère historique qui arrivera, ce n'est pas la fin de l'existence de notre planète. L'humanité ne disparaîtra pas encore, ce sont ses institutions qui disparaîtront, ce sont ses œuvres de mensonge qui seront réduites à néant.

La Nouvelle science est une doctrine qui prétend faire naître ce changement.

Il ne faut pas lui demander sur quelles autorités elle s'appuie ; elle ne mériterait pas son titre si elle se basait sur les anciens systèmes qui se sont partagé l'esprit humain ; elle ne se rallie à aucun d'eux, elle est, tout entière, sortie de la pensée indépendante, de la pensée affranchie de tous liens, de toute école, de toute inféodation scientifique, philosophique, religieuse ou sociale.

Il ne faut cependant pas la considérer comme une œuvre de combat apportant un ferment de luttes nouvelles au milieu des tiraillements du vieux monde ; c'est au contraire une œuvre de conciliation. Si elle ne se rallie à aucun système, elle n'en combat aucun dans son ensemble, elle montre même que dans tous il y a quelque chose de vrai, et, mettant en évidence ces vérités éparses dans toutes les œuvres humaines, elle rapproche les systèmes en apparence les plus opposés. Elle montre ainsi qu'un accord est possible entre tous les hommes de bonne volonté s'ils se rallient sur le terrain ferme de la science.

En face des affirmations hardies que contiennent ces lignes, en face de cette prétention de reconstituer le vieux monde sur de nouvelles bases, le public sceptique habitué à voir abattre les unes après les autres toutes les pierres de l'ancien édifice, va se demander quel est celui qui est assez audacieux ou assez fou pour prétendre reconstruire ce que les autres ont abattu. Un seul mot leur expliquera cette audace : *C'est la femme.*

Cette *nouvelle science* est la synthèse de l'esprit féminin. Enfantin, le disciple de Saint-Simon, disait : « Il n'y aura de science définitive que lorsque la femme aura parlé. »

Il reconnaissait donc que c'est dans le cerveau de la femme qu'existe cette faculté maîtresse : l'intuition, qui seule peut donner naissance à *l'idée directrice* sans laquelle la méthode expérimentale n'a aucune valeur ; il reconnaissait que tout ce qui a été fait avant elle et sans elle ne peut être considéré que comme un état de choses provisoire, qu'une science plus élevée faite par elle, viendrait un jour éclairer, rectifier ou compléter.

C'est cette science définitive que nous commençons à formuler dans cette nouvelle doctrine.

Toutes les questions qui ont préoccupé l'esprit humain y sont reprises. Les sciences physiques d'abord, les sciences naturelles ensuite, puis les sciences religieuses, philosophiques et sociales.

L'aspect nouveau sous lequel nous les présentons semblera d'une extrême hardiesse. Ce n'est, cependant, que l'expression de la vérité. Si, dite simplement, elle nous semble étrange, c'est parce que nous sommes habitués à l'erreur qui, à force de nous avoir été répétée, nous semble naturelle.

Notre *Nouvelle science* est ainsi divisée :

LIVRE I; COSMOLOGIE : Dans ce livre, nous étudions d'abord l'évolution des astres, le point de départ de leur formation, leur constitution lente, le début et les causes de leur incandescence, les causes de leur extinction, et, enfin, leur destinée ultime.

Nous posons, ensuite, les principes d'une nouvelle physique de l'univers, montrant que tout ce qui a été fait dans cet ordre d'idées avant la naissance de la chimie moderne, repose sur des erreurs.

C'est la solution du problème cosmologique.

LIVRE II; PROTOGÉNÈSE : Nous étudions l'origine de la substance organisée à la surface terrestre, le commencement de la vie.

Après avoir posé la question sur le terrain de la physique et de la chimie, nous la posons sur le terrain de la philosophie. Nous cherchons l'essence du *Principe générateur*. Nous montrons comment ce principe, sur lequel repose la croyance à une puissance souveraine régnant dans la Nature, a été envisagé dans la science, dans la philosophie, dans les régions.

C'est la solution du problème théologique.

LIVRE III; ÉVOLUTION : Ce livre renferme l'histoire *positive* de l'évolution des êtres vivants.

Si nous soulignons le mot *positive*, dont on a tant abusé, c'est pour faire comprendre que loin de traiter cette grave question avec la légèreté de ceux qui ont édifié des doctrines sur des hypothèses, nous suivons une méthode rigoureusement scientifique et au-dessus de toute critique. Nous démontrons notre histoire du développement primitif par le développement embryonnaire et nous appuyons nos affirmations sur trois cents preuves prises dans l'évolution anatomique, l'évolution physiologique et l'évolution chimique.

C'est la solution du problème phylogénique.

LIVRE IV; ANTHROPOLOGIE : Nous reprenons l'histoire de l'évolution physiologique de l'homme, pour y trouver l'évolution de ses facultés intellectuelles, et l'histoire de son évolution sociale, qui en est la conséquence. C'est dans cette étude que nous trouvons la cause physiologique du mal qui règne dans le monde.

Nous signalons dans ce livre de graves erreurs que la doctrine de l'évolution mal comprise a introduites dans la science actuelle.

C'est la solution du problème anthropologique.

LIVRE V; PSYCHOLOGIE : Nous nous occupons de l'origine des facultés psychiques, de leur essence, de leur développement. C'est la physiologie qui nous guide. Mais la chimie, qui nous a révélé les secrets de la cosmologie et de la genèse des êtres, nous éclaire encore pour nous montrer le lien qui existe entre la pensée humaine et le Principe générateur qui nous a créés.

C'est la solution du problème psychologique.

LIVRE VI; MORALE : Dans ce livre nous abordons cette grave question qui est l'axe autour duquel gravitent les sociétés humaines : *la morale*. Et nous montrons que c'est encore à la science qu'il faut demander l'origine des lois qui doivent régir les actions des hommes.

Cette partie de la science, refaite par une femme, s'éloigne beaucoup des conclusions données par les hommes. C'est la justice inexorable, sans concessions pour les passions humaines, c'est la vérité suprême dite sans détours. Si l'homme refuse de regarder ce qu'il est dans le miroir de la science, c'est qu'il veut profiter de l'injustice que l'ignorance lui assure.

Ce livre. qui doit avoir une immense portée sociale, puisqu'il doit régénérer les mœurs, est la solution du plus grand des problèmes de la vie actuelle de l'humanité : le problème sexuel.

LIVRE VII (*en préparation*); EXOTÉRISME : Après avoir étudié les questions qui précèdent, et qui constituaient la science ésotérique de l'antiquité, nous cherchons comment ces idées ont pris une forme populaire, comment elles ont été vulgarisées par les dogmes religieux, et souvent aussi dénaturées.

C'est le début et le développement des cultes que nous étudions, nous cherchons l'origine des traditions religieuses, et nous montrons que la forme extérieure que prend l'idée dans l'exotérisme est indispensable à sa vulgarisation, puisque le culte comprend l'enseignement et certaines manifestations publiques, sans lesquelles il n'y a ni propagande ni autorité possible.

LIVRE VIII (*en préparation*); SOCIOLOGIE : Nous montrons que si la science est le principe de toutes choses, si elle a été l'origine des cultes religieux, l'Etat qui s'est substitué aux Eglises ne peut exister qu'à la condition d'être aussi basé sur la science.

Il importe donc de reconstituer la famille et la société sur des bases scientifiques.

Lorsque nous aurons atteint ce but, lorsque nous aurons reconstitué un régime social basé sur la vérité suprême, nous verrons, avec surprise, que nous sommes revenus au point de départ des religions.

La science régénérée rétablira l'autorité légitime qui doit gouverner les hommes. En la dégageant des formes religieuses, en la créant dans l'Etat, on arrivera à rapprocher ces deux puissances et à les fondre dans une unité indissoluble.

Cette nouvelle forme, qui se substituera aux gouvernements actuels, sera la Religion régénérée, une pour tous les peuples, puisque la science qui lui servira de base est une.

C'est cette Religion scientifique, devenue universelle, qui nous amènera la paix universelle.

C. RENOZ.

(Quoique cette nouvelle doctrine doive être publiée en livres qui traitent chacun un sujet spécial, elle forme, cependant, un tout qui s'enchaîne rigoureusement et qui n'est compréhensible qu'à la condition d'être lu dans l'ordre ou les livres sont placés.)

PRIX DES VOLUMES : Livre I.	Cosmologie.	250 pages environ avec figures.........	4 fr.
— II.	Protogénèse.	250 pages environ	4
— III.	Evolution.	500 pages avec planches et figures......	8
— IV.	Anthropologie.	500 pages avec figures..................	8
— V.	Psychologie.	300 pages............................	4
— VI.	Morale.	600 pages............................	8

Pour tout ce qui concerne la publication de ces ouvrages et la souscription, s'adresser à Mme Renoz, 61, rue des Saints-Pères, à Paris.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 1er octobre 1887.)

III. LES ESPRITS. — Dans les mondes matériels, deux forces sont continuellement en présence : deux forces, la matière et l'esprit, sont unies pour perpétuer l'œuvre divine.

La matière sans l'esprit, c'est le néant.

L'homme, comme toute chose créée, comme tout être intelligent, a en lui, distincts mais unis, les deux principes que nous signalons.

Par la matière de son corps, il tient à la création matérielle ; par le rayonnement de son esprit, il touche aux soleils.

Dans l'esprit, y a-t-il un certain degré de matière ?

— Oui, sans doute, puisque nous ne pouvons nous représenter quelque chose qui ne soit rien. Mais n'est-ce pas ergoter sur les mots que de dire : tout est matière en l'homme et autour de lui ?

Quelles que soient les qualités de la matière humaine, l'esprit s'élève de beaucoup au-dessus d'elles. Nous savons que l'esprit se dégage du corps humain après la mort de cet instrument de ses souffrances et de ses progrès. La séparation a donc lieu.

Où va l'esprit ? — Vivant de sa vie propre, sans le secours d'aucun de ses organes matériels du passé, il plonge dans l'infini qui l'entoure, il se délecte aux accords de l'harmonie céleste, il cherche et découvre Dieu, suprême justice et suprême amour.

Les lois de la matière ne sont pas les mêmes que celles de l'esprit. Celles-ci sont d'un ordre si différent qu'on ne comprend pas la confusion que font certains philosophes sur ce point.

Oui certes ! l'esprit aussi appartient en quelque sorte à la matière organisée, mais il est fluide, mais il traverse les murs les plus épais, il franchit les grilles et les verroux et va planer jusque dans le ciel bleu. Comment, dès lors, confondre l'esprit et le corps, la matière animique et la matière corporelle ? Celle-ci n'a que des propriétés ; l'autre a des qualités acquises, des qualités en perspective.

L'esprit n'a pas besoin du corps humain pour faire sa route parmi les anges. Le corps terrestre est un véhicule qui lui sert, dans ses incarnations successives, pour s'élever vers Dieu par le progrès, l'étude, la souffrance bien supportée, les devoirs accomplis. Mais, cette première partie de sa tâche terminée, l'âme se sent tellement au-dessus du corps matériel qu'elle vient de quitter, que sans désir d'y retourner jamais, elle se dévoue à l'humanité. Qu'a-t-elle besoin d'un manteau de chair pour accomplir son pieux et utile pélerinage ?

Les esprits se réunissent en groupes, suivant la loi des affinités. Les plus avancés du groupe essayent d'élever ceux que l'ignorance retient encore assez loin de la vérité et de la justice. Il y a travail de solidarité entr'eux, nous l'avons dit. Mais tous, ou presque tous, sentent, voient, reconnaissent au-dessus d'eux la loi supérieure, émanation directe de la conscience divine.

Si vous me demandiez d'expliquer Dieu, je vous dirais :

Demande-t-on à la mousse pourquoi elle est humide, le matin? Demande-t-on à la fleur scintillante qui l'a couverte de rosée, qui la parfume et la décore? Demandez-vous aux astres qui les dirige et les soutient, qui les fait vivre et se développer ?

Non, on constate des milliers de sublimes effets dans la nature, mais on ne remonte jamais à la cause première.

Cependant, tout crie aux hommes : Sortez de vos limites étroites, de vos raisonnements bornés ; voyez Dieu dans les mille splendeurs de la nature !

Est-il possible que tout ce que vous voyez dans l'univers soit mû par la main du hasard ? Quelques-uns parmi vous me disent que les atomes sont à l'infini dans l'univers infini ; que ces atomes sont actifs ou passifs et que les derniers obéissent aux premiers ; l'union de ces deux principes me représente toujours la force agissante de Dieu dans la nature.

D'ailleurs, raisonnons.

Qu'est-ce que l'esprit ?

Dans la plante, c'est ce qui la dirige, c'est ce qui lui fait chercher la lumière.

Dans l'animal, c'est l'instinct plus développé ; c'est l'âme embryonnaire.

Dans l'homme, c'est la plénitude de la raison et de la conscience.

Au-dessus de l'homme, qu'est-ce ?

Vous admettez des êtres supérieurs à l'homme et dont l'esprit est assurément plus juste, plus vaste et plus parfait.

Au-dessus de ces grands esprits, qu'y a-t-il ? D'autres esprits plus grands encore.

L'échelle du progrès est infinie. Elle se perd en Dieu, souverain régulateur de toutes choses. Si vous enlevez à l'âme son prototype divin, dites-moi, je vous prie, vers qui elle se dirige ? Montrez-moi l'axe de l'univers moral. Je vous en défie.

Dieu, certainement, n'est pas, ne peut être l'orgueilleux monarque qu'on nous montrait jadis, le barbare destructeur des peuples, le protecteur des rois. Nous avons tort de nous le représenter avec les passions humaines. Il échappe à l'entendement de l'homme en général, mais on peut

prévoir que l'éclosion des idées nouvelles fera de mieux en mieux connaître Dieu en nous élevant davantage vers lui. D'ailleurs, des hommes de génie ou de science ont plusieurs fois approché de la révélation suprême. Ils ont senti Dieu en eux comme en toutes choses. Les martyrs l'ont vu dans les tortures, leur souriant et les appelant ; les apôtres l'ont admiré au fond de leur conscience et l'ont réfléchi dans la beauté et la simplicité de leur âme.

Il faut que la science marche à la découverte de Dieu. Il est temps de chercher à savoir ce que nous révèle le ciel.

Je comprends les indécisions de ceux qui, ne voyant que la matière, ne savent pas l'interroger assez profondément pour découvrir l'esprit divin dans les mystères de la vie.

Il faut faire cesser ces indécisions. Il faut que la philosophie moderne, s'appuyant sur les sciences connues, s'élève assez pour découvrir peu à peu le Tout-Puissant. De même que nous suivons, par l'astronomie, la route des mondes matériels de l'espace, nous devons, par la philosophie, arriver à connaître Dieu. Nous aurons un aperçu de sa forme générale dans l'univers quand nous aurons mieux compris cet univers dont toutes les lois sont si harmonieuses.

Il n'y aura pas de repos pour l'homme tant qu'il conservera un doute sur la suprême puissance. Il faut que l'enfant, levant les yeux vers le ciel, ne le fasse point par habitude mais avec conviction, en voyant que son père et sa mère sont convaincus de l'existence de Dieu.

Les lois éternelles de la création indiquent le souverain législateur. Le cœur le sent, la raison le constate, l'intuition le devine, et vous-mêmes, matérialistes, vous le reconnaissez quand vous reconnaissez les lois de la conscience humaine.

Il y a beaucoup d'orgueil dans l'homme. C'est à cet orgueil qu'il doit de commettre un grand nombre de fautes qu'il devrait lui être facile d'éviter.

Peut-il échapper à la responsabilité de ses actes ?

— Oui, s'il n'y a pas de Dieu ; non, si Dieu existe.

Et qui est-ce qui ne sent que la conscience n'est pas un vain mot ?

Si l'humanité pouvait être livrée au hasard ; si ses œuvres n'étaient pesées dans la balance de la souveraine justice, à quoi servirait de vivre ? à quoi servirait d'être bon et honnête ?

Pourquoi le malheureux d'ici-bas n'en finirait-il pas de suite avec la vie !

O philosophes à courte vue, matérialistes qui riez de ceux d'entre nous qui croient encore à l'Etre suprême, vous ne nous faites pas rire, nous. Non, certes ! Si nous n'avions la certitude du réveil prochain de vos âmes, nous pleurerions abondamment sur les erreurs que vous préconisez.

Dieu ! Dieu ! vous êtes, grand esprit créateur. Ah ! vous n'êtes pas tel que les hommes vous ont vu jusqu'à ce jour ; votre organisme embrasse l'immensité des univers. Vous êtes ! Les millions de soleils que l'espace recèle, racontent votre puissance et votre gloire, et le moindre brin d'herbe que le vent incline, vous salue. (*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

M. S. P. Langley, secrétaire du *Smithsonian institution* à Washington, nous annonce la mort de notre frère SPENCER FULLERTON BAIRD LL. D., directeur du National museum.

Monsieur BERNARD MOISSON, ancien négociant, notre F. E. S. est décédé à Besançon, dans sa 75e année ; un bon souvenir à ce vieux serviteur de la cause, à l'intention du dégagement de son âme.

Monsieur FRANÇOIS VALLÈS, *inspecteur général des ponts et chaussées en retraite*, officier de la Légion d'honneur, officier d'académie, membre correspondant des académies de Bordeaux, Laon, Caen, Bruxelles, Prague, Moscou, Milan, etc. et *conférencier spirite* dans le Midi de la France, comme délégué de la société scientifique du spiritisme, est décédé à Cros (Gard) dans sa 83e année.

Ce savant véritable, ce spirite plein d'aménité, cet ingénieur émérite que ses confrères consultaient sur les questions les plus graves et les problèmes les plus ardus, tellement on estimait son opinion scientifique, avait voué les 15 dernières années de sa vie à la propagation du spiritisme : il le défendait par sa parole et ses écrits, avec sagesse, après avoir étudié, vu en véritable investigateur, et en avoir longuement médité, avec méthode, comme un mathématicien qui ne s'aventure qu'à bon escient. Ses ouvrages en spiritisme sont les suivants : 1° Entretiens sur le spiritisme, comment il faut l'interroger ; 2° Conférences faites à la société scientifique du spiritisme ; 3° Le surnaturel considéré dans ses origines et dans les conséquences utiles des apparitions. La révélation mosaïque, les miracles du Christ, les faits spirites, le somnambulisme naturel, les rêves, les existences futures ; 4° Etudes physiologiques et psychologiques sur la loi naturelle de la propagation de l'espèce ; 5° Conférences spirites, 3 vol., années 1882, 1883, 1884. Tous ouvrages édités par notre librairie spirite.

Ses ouvrages scientifiques déposés chez Gauthier-Villars, à Paris : 1° Des formes imaginaires en algèbre, 3 vol. — 1er vol. Explications théoriques en abstrait et en concret ; 2e vol. Applications aux équations des cinq premiers degrés : 3e vol. Applications à la détermination des directions dans l'espace. En général on n'a fait de la géométrie qu'avec *les grandeurs*, tandis que ces trois volumes traitent de ce dont on s'est très peu occupé, l'introduction des directions qui forment le second principe essentiel de la géométrie. Les mathématiciens y trouvent de nombreux développements pour la philosophie de la science mathématique.

Nous aimions cet homme doux et sévère, rompu aux problèmes les plus ardus, et nos frères du Gard, de l'Hérault et de l'Aude, regretteront de ne plus revoir périodiquement

ce vénérable et savant spirite; MM. Rouvière et Prax, de Béziers et Salles-d'Aude, peuvent avec leurs compagnes et bien d'autres serviteurs de la cause, certifier que le dévouement de M. François Vallès, aux principes énoncés par Allan Kardec, fut pour lui chose logique et naturelle ; que son âme nous vienne visiter, pour nous rendre énergiques et justes.

M. le docteur WAHU vient de mourir, à l'âge d8 e5 ans; la prochaine *Revue* parlera de cet homme de bien, si éclairé.

Divers : M. *Donato* continue ses séances instructives au théâtre Vivienne, passage Vivienne; les personnes qui s'intéressent aux phénomènes du magnétisme feront bien de se rendre à ce théâtre pour juger *de visu* de leur importance, sous la direction que leur donne M. Donato; ce dernier ne s'occupe que de magnétisme, nom générique sous lequel il classe tout ce que donnent l'hypnotisme et la suggestion.

M. Donato a le courage de ses opinions; il les défend avec énergie.

Erratum : Une erreur typographique a fait dire dans la Revue, page 508, 7me ligne (1er oct.) : *Moteur ni acides;* lire : *Plomb ni acides.*

AVIS : L'un de nos frères en spiritisme, ingénieur électricien, homme pratique, a trop de loisirs par suite de circonstances indépendantes de sa volonté; voulant être utile à ses F. E. S. et se connaissant en applications domestiques et industrielles de l'électricité, il se propose de poser des sonneries depuis 10 francs, des téléphones depuis 110 francs, des lampes depuis 20 francs, l'éclairage industriel et celui d'appartements, à des prix modérés, de moitié moins chers que les prix courants habituels. Ces appareils, d'une construction solide et soignée, sont livrés, nous le répétons, aux meilleurs conditions possibles de bon marché, par *M. Tschieret*, 2, *Boulevard des Sablons*, à *Neuilly-sur-Seine;* notre ami accordera une réduction de 10 0/0 aux abonnés qui joindront une bande de la Revue spirite.

Les appareils sont expédiés *franco, tous montés et prêts à fonctionner*, avec instruction pour la pose des fils, contre chèque ou mandat-poste. M. Tschieret se charge de l'installation à des prix minimes, dans Seine et Seine-et-Oise.

Nota : Nous ne faisons point une réclame à M. Tschieret et nous ne sommes mus que par une simple question de fraternité.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année — N° 21 — 1er Novembre 1887.

Avis : Le 1er novembre, mardi, à 2 heures précises, réunion, 5, rue des Petits-Champs, pour célébrer l'anniversaire des morts, selon le mode inauguré par Allan Kardec en 1858. Nos Frères en spiritisme sont conviés à y assister, et les amis qui auraient à prononcer quelques paroles, ou dire des poésies, sont priés d'en avertir l'administration.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

L'HYPOTHÈSE DE L'INCONSCIENT

(Suite. *Voir la Revue du* 15 *octobre* 1887.)

V

Cette réfutation ne serait pas complète si je n'examinais quelques-unes des communications obtenues par M. Richet dans les conditions que l'on sait. Elles sont, d'après lui, d'une « extrême banalité ». Elles sont — ajoute-t-il — le plus souvent « niaises et, fréquemment aussi, ordurières ».

« J'en donnerai quelques-unes, dit-il encore, telles quelles ont été obte-« tenues, c'est-à-dire sans modifier les lettres que B. a inscrites au fur et à « mesure de la réponse de la sonnerie électrique. On remarquera que sou-« vent ces réponses ont besoin d'être corrigées, c'est-à-dire qu'il y a souvent « des lettres erronées et que c'est fréquemment la lettre voisine qu'il faut « prendre pour obtenir une réponse intelligente. »

Voici le premier exemple donné par M. Richet. Il contient les lettres suivantes :

T. A. B. S. Q. U. F. X. O. U. S. B. U. R. E. A. D. E. R. I. J. D. E. E. S. G. H. N. U. E. S. S. H. G. A. U. I. O. H. V. O. U. S. N. A. R. R. H. V. E. S. F. Z. B. R. I. E. N.

Cette dictée de 58 lettres n'a à première vue, aucun sens. Cependant ces lettres ne sont pas jetées là au hasard et il suffit de remplacer seulement 19 d'entre elles (19 sur 58) pour avoir une phrase correcte. En effet remplaçons : 1° la 2e et la 3e lettres *b*, *s*, par N, T, nous avons le mot : *Tant.* 2° la 7e et la 8e *f*, *x*, par E, V, nous avons les mots : *que vous.* 3° la 12e *b* par A et la 16e *a* par Z, nous avons : *aurez.* 4° la 19e *r* par S, nous avons : *des.* 4° enlevons la 21e qui est la lettre *j* et le mot : *idées* reste. 5° remplaçons la 26e *g* ; la 27e *h* ; la 29e *u* ; la 32e *s* ; la 33e *h* ; la 36e *u* et la 39e *h*, par D, I, V, T, I, T, N, nous obtenons ces mots : *d'investigation.* 6° la 48e *h* ; la 51e *s* ; la 52e *f* ; la 54e *b*,

remplacées par I, R, E, A, donnent le sens des autres mots placés à la suite du mot *investigation.* Finalement la phrase entière est reconstituée en ces termes : *Tant que vous aurez des idées d'investigation vous n'arriverez à rien.* Voilà ce que l'*inconscient* du médium, d'après la théorie de M. Richet, aurait produit.

Ainsi que le fait remarquer l'expérimentateur, celles des lettres qui dénaturent les mots sont presque toujours les voisines des bonnes lettres. Le même fait se présente, assez souvent, dans les expériences de tables spirites. L'*Intelligence* qui conduit le phénomène donnera, par exemple, un J, pour un I, un O, pour un P. Ce fait a peu d'importance et s'explique par l'inattention des personnes présentes qui peuvent se tromper en comptant les coups que frappe la table. Dans le cas signalé par M. Richet, il ne pouvait en être ainsi, grâce à la sonnerie électrique. On peut supposer toutefois que l'*intelligence* (qu'on la nomme *Esprit désincarné* ou *Inconscient* du médium) pouvait être contrariée et troublée par la conversation assez bruyante, nous a-t-on dit, des assistants. Il est bon de faire remarquer aussi que, dans les expériences *spirites*, lorsque des erreurs se produisent et qu'un mot dépourvu de sens est donné, l'*Intelligence* qui se manifeste relève souvent l'erreur, séance tenante. Si on lui demande : Est-ce bien telle lettre que vous avez voulu dicter? elle répond *non*, corrige et rétablit le sens. C'est donc une intelligence absolument consciente, dans bien des cas du moins, de ce qu'elle fait et de ce qu'elle dit.

Passons à une autre communication de M. Richet, communication qui contient beaucoup plus de lettres exactes. La voici :

P. B. S. C. E. Q. U. E. S. T. I. O. N. S. Q. A. S. C. E. D. N. M. O. L. I. C. A. T. I. O. N. S.

En remplaçant la 2e lettre *b* par A ; la 4e *c* par D ; la 15e *q* par P ; la 18e *c* par D ; la 20e *d* par C et la 21e *n* par O, nous avons cette phrase : *Pas de questions, pas de complications.*

Il faut remarquer que M. Richet ne nous donne pas toute la scène. Il ne fait connaître que les réponses. Il est évident que les questions étaient fatigantes, embarrassantes, pour l'*Intelligence* à laquelle elles étaient adressées. La réponse ci-dessus s'explique très bien : « *Pas de questions* hors de ma « portée, si vous voulez que je vous réponde ; *pas de complications* trop diffi- « ciles pour moi, si vous voulez que je vous comprenne. »

Le phénomène, à un moment donné, veut embarrasser les expérimentateurs. Il répond en commencant sa phrase par la fin (1). En voici un exemple :

(1) Pareil procédé a été employé plusieurs fois. M. Russell Wallace cite un cas de ce genre. Une *intelligence* dicta devant lui, par le pied d'une table un nom à l'envers. Voy. le *Spiritisme devant la science,* par G. Delanne, page 196.

E. L. B. I. S. S. O. O. M. I. L. R. Z. E. D. N. A. M. D. D. S. U. O. V.

Remplacez la 8e lettre *o* par P ; enlevez la 12e *r* ; mettez à la place de la 19e *d*, la lettre E ; lisez ensuite en commençant par la dernière lettre et vous aurez cette phrase : *Vous demandez l'impossible.*

Qu'est-ce que cela prouve? Tout simplement que l'*Intelligence* ne voulait pas, ou ne pouvait pas comprendre les expérimentateurs et que M. Richet avait affaire, en ce moment, à un *Esprit* peu avancé. En est-il venu un autre pour les communications qui vont suivre? C'est possible, car elles paraissent plus remarquables, quoique présentées avec moins de détails. En voici les résultats, d'après M. Richet.

« On pourrait citer encore, dit-il, nombre d'expériences analogues ; des « vers français retournés, par exemple, et quantité de réponses grossières « que je m'abstiens de reproduire ici.

« Nous avons eu aussi la composition d'un vers français imaginaire :

« *C'est l'hiver, le matin, il fait froid et il neige.* »

« Des vers français cités, demandés au hasard, deux l'ont été par de lettres retournées :

« *Ils ne mouraient pas, mais tous étaient frappés.*
« *Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.*

« Enfin, dans une autre expérience, nous avons eu une réponse en anglais :
« I KNOW ONLY THE SLANG.

« Il faut remarquer que C., le médium, sait assez peu l'anglais pour qu'il « n'ait pas compris tout de suite la signification du mot *slang*.

Si je comprends bien ce que M. Richet veut dire, la table sous la main de C., aurait dicté une phrase anglaise dont l'un des mots *slang*, qui veut dire *jargon*, n'aurait pas été traduit immédiatement par le médium, lorsque, la dictée obtenue, on a relu la phrase. Cela prouverait que l'*inconscient* de C. connaissait mieux la langue anglaise que son *conscient*, en d'autres termes que, dans les études restreintes de cette langue faites par C., l'hémisphère droit de son cerveau — l'hémisphère qui emmagasine les facultés mauvaises — se serait imprégné de plus de mots anglais que l'hémisphère gauche, qui pourtant est supérieur à l'autre puisqu'il recèle et émet les bonnes qualités de l'individu. Tout cela est difficilement soutenable. Voilà pourtant où le parti-pris nous conduit. Ne serait-il pas plus rationnel d'admettre qu'il y avait là *une autre intelligence*, à laquelle la langue anglaise était familière, et qui se servait de cette langue pour montrer sa parfaite indépendance aux expérimentateurs !

VI

Un rédacteur de la *Revue scientifique*, M. Fr. Paulhan, a essayé d'établir une théorie de la simultanéité des actes psychiques (1). S'inspirant du travail, que je viens d'examiner, de M. Richet, et aussi d'autres « manifesta- « tions particulières rentrant dans ce qu'on appelle en général le spiritisme », manifestations étudiées par M. Taine, dans sa préface de l'*Intelligence*, et par M. Pierre Janet dans la *Revue philosophique*, M. Paulhan se demande si, *dans la vie normale*, des dédoublements de cette nature, *quoique moins accusés* sont possibles et s'ils sont habituels.

M. Paulhan ne s'est pas servi de guéridon, parce qu'il craignait peut-être d'abandonner à son insu la *vie normale*, et il a procédé en se rendant très bien compte de ce qu'il faisait. Il a donc essayé les expériences suivantes : 1° « J'ai commencé — dit-il — par écrire des fragments de certaines pièces « de vers, tout en récitant des fragments d'autres pièces... L'expérience « réussissait en général, sans trop de fautes; les deux systèmes de mots et « d'images (j'avoue qu'il y a, pendant cette opération, moins d'images que « de mots) ne se croisaient pas trop et se développaient chacun à part. « Cependant il arrivait quelquefois qu'un mot passait de la pièce récitée « dans la pièce écrite. » 2° « J'ai varié ces expériences en essayant de réciter « deux vers à la fois; il est clair qu'il faut les réciter de manières différentes « — l'une à voix basse, par exemple, l'autre tout à fait mentalement... Il « me faut, en général, beaucoup plus de temps pour articuler un vers que « pour me le représenter mentalement, quand cette représentation mentale « devient abstraite. Je puis aussi réciter à la fois deux pièces de vers diffé- « rentes, en articulant l'une et en laissant l'autre dans le domaine de la « représentation mentale; mais les deux récitations ne se font pas sans « encombre et sans arrêt. L'attention oscille de l'une à l'autre, sans que « toutefois, à ce qu'il me semble, la conscience des deux disparaisse com- « plètement. » 3° « J'ai essayé encore de faire des opérations d'arithmétique « tout en récitant des vers. Par exemple, j'ai multiplié 45.924 par 835, en « récitant des vers de Leconte de Lisle. Il y a eu erreur dans deux chiffres « d'un des produits partiels et par suite du total. Toujours en récitant la « même poésie, j'ai soustrait 76.322.241 de 98.543.458. » 4° « J'ai essayé aussi « de faire deux multiplications à la fois, l'une en écrivant les chiffres du « produit de la main gauche, l'autre en écrivant les chiffres du produit « de la main droite... Les deux opérations faites simultanément m'ont « pris 38 secondes. La multiplication faite avec la main gauche, séparément

(1) Voy. *Revue scientifique* du 28 mai 1887.

« m'a pris 15 secondes; l'autre 8 secondes. Il y a donc ici une perte de « temps réelle. Afin de me rendre compte de l'influence que la répétition « pourrait exercer, j'ai recommencé à faire simultanément les deux mêmes « opérations, j'y ai employé 36 secondes. La différence n'est pas très sensi- « ble. » 5° « J'ai essayé encore d'appliquer le même procédé à l'acte d'écrire « et de réciter simultanément un certain nombre de vers. J'écris les quatre « premiers vers d'*Athalie* en récitant 11 vers de Musset (de 12 pieds). Le « tout me prend 40 secondes. La récitation seule m'en prend 22, le fait « d'écrire 31 environ, ce qui donne un total de 53. Il y a donc une petite « différence en faveur des opérations simultanées. Enfin je récite à la fois « mentalement des vers de Leconte de Lisle, et à voix basse le début d'*Athalie* « — 8 vers de chaque pièce. L'opération double me prend 38 secondes, les « deux opérations séparées m'en prennent 33. Il y a donc un retard pour « l'opération double : le retard me paraît en grande partie dû au trouble, « aux hésitations et aussi à la nécessité d'observer ce qui se passe en moi, « et de diviser ainsi l'attention, mais à de certains moments, la simultanéité « paraît évidente. »

Si la simultanéité était aussi évidente que le prétend M. Paulhan, il ne mettrait pas quelquefois plus de temps pour l'*opération double* qu'il n'en met pour les deux *opérations simples*, faites l'une après l'autre. Ce qui paraît évident surtout, c'est que, si l'on veut, tout à la fois, écrire par exemple, un vers et en réciter un autre, le vers qui va être écrit doit être, en quelque sorte, fixé dans les doigts, par un effort de volonté de l'expérimentateur. Celui-ci dit, tout d'abord, le vers mentalement, et soudain, sa plume le reproduit d'une façon toute mécanique; absolument comme la main d'un musicien reproduit machinalement, et tandis qu'il pense souvent à autre chose, les notes qu'il a, lui aussi, dans les doigts. Mais y a-t-il bien là, à proprement parler, une opération d'esprit ? Il semblerait plutôt qu'il n'y en a que le reflet et que cette opération a *véritablement* eu lieu lorsque la volonté, un instant avant, commandait l'acte automatique.

Alors et tandis que la main suit l'impulsion donnée, la voix prononce un autre vers. Mais pour qu'il n'y ait pas d'erreur il est nécessaire que l'esprit surveille, en même temps que la voix articule les mots, le travail de la main ; or, cette surveillance est presque inconsciente et il est assez difficile de s'en apercevoir. On constate pourtant qu'elle fait défaut lorsque la plume s'arrête brusquement, comme cela a lieu quelquefois dans le cours de la citation écrite, et que la main reproduit un des mots ou une partie seulement de l'un des mots, prononcés par la voix. Ce serait donc plutôt l'attention qui se dédoublerait que la conscience dont l'unité ne semble pas absolument atteinte dans ce cas.

Supposons pourtant qu'elle soit atteinte. Admettons que ce problème si difficile a été résolu par M. Paulhan et qu'il y a là simultanéité de deux actes psychiques équivalents. Ce fait démontrerait-il que la théorie spirite ne repose pas sur une base positive? Pas le moins du monde. En effet, bien que M. Paulhan cherche à faire un rapprochement entre le dédoublement (vrai ou faux) présenté par lui et d'autres manifestations particulières rentrant « dans ce qu'on appelle en général le spiritisme »; bien qu'il appelle à son aide la théorie de M. Richet, sur les mouvements inconscients — théorie que je viens de combattre — on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'une distance considérable sépare ses expériences de celles que nous faisons.

Mais laissons, pour le moment, les nôtres de côté et prenons seulement celles de M. Richet. Que se passe-t-il, dans le prétendu dédoublement observé par le savant directeur de la *Revue scientifique?* On y voit que le *médium* n'a aucun travail de pensée, aucun effort de mémoire à faire — ce « qui n'est pas le cas de M. Paulhan, déclarant qu'un fait à considérer c'est « la nécessité de s'observer soi-même pendant la double opération. » On y voit encore que le médium s'entretient avec ses amis, sur un sujet quelconque, tandis que la table se charge de jouer le grand rôle psychique et qu'elle joue ce rôle sans que le médium ait à se préoccuper de ce qu'elle dit. Il n'a donc pas besoin de s'observer lui-même comme dans le cas de M. Paulhan. « Et non seulement de s'observer, mais de se préparer à voir le moment où l'opération finira et de ne pas oublier celui où « elle a commencé. » Il y aurait donc, en supposant, je le répète, que nous admettions la théorie de la simultanéité des actes psychiques, un fait de tout autre ordre dans le phénomène de la table parlante.

Mais nos adversaires partent du simple pour arriver au composé, ce qui démontre leur logique et le désir qu'ils ont de trouver des arguments matérialistes pour expliquer ce qu'ils nomment le *surnaturel* — comme si le surnaturel pouvait exister. Ils disent donc, et c'est encore à M. Paulhan que j'emprunte ces lignes, que : « La personnalité psychique, complexus « d'éléments psycho-organiques, s'associe plus ou moins ou tend à s'associer « les phénomènes qui se produisent en nous. » Et que : « Toutes nos sen- « sations, toutes nos idées s'associent ainsi, s'unissent, entrent au moins en « rapport avec les tendances qui forment le *moi*. Mais qu'il arrive aussi et « souvent que ces tendances se séparent et se dissocient. Quand la disso- « ciation est très forte, ajoute M. Paulhan, nous avons les cas cités par « MM. Taine et Pierre Janet. (Il aurait pu ajouter aussi : Et le cas cité par « M. Charles Richet.) Quand, au contraire, continue-t-il, le groupe de « tendances qui s'isole momentanément et vit, pour ainsi dire, en dehors « de l'association systématique habituelle, est moins considérable et

« moins complexe, nous avons les faits de la vie normale imparfaite, etc.
« Les faits que j'ai exposés ici rentrent dans ces dissociations partielles qui
« semblent être de règle chez l'homme; peut-être mettent-ils particulière-
« ment en lumière le mécanisme de ces phénomènes dans lesquels il n'y a
« pas dédoublement du *moi* à proprement parler, mais bien activité séparée
« et non harmonique de plusieurs systèmes psychiques. »

En résumé, il y aurait : 1° L'état *normal* qui pourrait donner cependant des phénomènes de *dissociations partielles* mais sans dédoublement véritable du *moi*. Cette dissociation, produite par la seule volonté de l'individu agissant sur lui-même, serait de règle et naturelle chez l'homme. 2° Un autre état, *anormal* sans doute, dans lequel la dissociation serait beaucoup plus forte et permettrait aux deux hémisphères (Richet, W. Meyers et autres) de fonctionner séparément et simultanément.

Voilà, si j'ai bien compris, ce que pensent nos adversaires. Malheureusement, ils ne peuvent dire si le médium, assis à la table parlante, est dans le premier état ou dans le second. Nous prétendons, nous, qu'il est dans le premier; et, comme nous avons vu beaucoup plus de faits spirites que MM. Richet, Taine, Janet, Paulhan, etc., nous apportons, à l'appui de notre dire, beaucoup mieux que des hypothèses.

Si M. Richet a rencontré — ce qui n'a rien d'étonnant — des personnes qui, comme il le dit, au lieu d'expérimenter les *faits spiritiques* avec « des « méthodes scientifiques, se contentaient de preuves insuffisantes et s'éga- « raient dans le mysticisme, » il faudra bien qu'il reconnaisse un jour ou l'autre que tous les spirites ne procèdent pas ainsi. Toutefois nous devons lui savoir gré de cette autre déclaration, à savoir qu'il est *inadmissible* que ces mêmes faits soient traités comme des impostures. Il avait déjà dit cela, il y a deux ans, dans la *Revue philosophique* ; il le répète aujourd'hui. Nous l'en remercions.

Voici maintenant comment il conclut : « *Toutes les forces dites surnaturelles*
« *ne sont que des forces humaines, musculaires ou psychiques. Mais comme elles*
« *sont soustraites à notre conscience, elles nous paraissent reconnaître une cause*
« *différente de nous, explication qui est aussi peu rationnelle que possible.* »

Nous pouvons lui répondre que, plus tard, cette conclusion sera reconnue fausse. L'avenir dira, en effet, lesquels ont raison : de ceux qui se prononcent pour la négative sur des faits qu'ils ont examinés superficiellement, parce que le *parti-pris* matérialiste les influençait; ou de ceux qui affirment que ces faits ont pour cause des *intelligences indépendantes de nos organes*, parce que le caractère, l'importance de ces phénomènes et les conditions dans lesquelles ils se produisent, ne permettent pas de penser qu'ils émanent de l'*inconscient* hypothétique des médiums. ALEXANDRE VINCENT.

ORIGINE DES EFFETS CURATIFS DE L'HYPNOTISME

Sous ce titre, nous lisons dans le *Journal de Liège* du 13 août dernier l'article suivant consacré à l'analyse de la brochure publiée dernièrement par M. Delbœuf, professeur à l'Université (1) et dont voici un extrait :

La question qui a fait l'objet de cet opuscule a une haute portée philosophique, puisqu'elle tend à déterminer les rapports de l'activité réciproque de l'âme et du corps; elle est toute d'actualité et M. Delbœuf la place sous un jour où elle n'a pas encore été présentée.

En décembre 1885, il fut donné à M. Delbœuf de voir à la Salpêtrière M. Charcot faire naître une brûlure sur le bras d'une jeune hystérique, soumise pour la seconde fois à cette expérience, en lui persuadant que de la cire enflammée lui était tombée sur le poignet.

M. Delbœuf en concluait que l'imagination sollicitée pouvait bien faire apparaître et disparaître la douleur, mais que, si la douleur continuée produisait un mal, c'est-à-dire une altération corporelle, l'imagination était impuissante à la guérir.

C'est une expérience faite un jour sur une nommée J... qui mit M. Delbœuf sur la voie.

« Etaient présents à cette expérience, dit M. Delbœuf, entre autres personnes, les Drs L. de Rasquinet, Ch. Mathein et M. L. Frédéricq, professeur de physiologie. A. J... éveillée, on lui demanda d'avancer la langue, et on la lui perça plusieurs fois avec une aiguille à bas qu'on fit aller et venir sans que la jeune fille donnât le moindre signe de douleur ou fit mine de la retirer.

« La plupart des assistants étaient émus; moi j'étais triomphant. Mais mon contentement fit bientôt place à certaines appréhensions, lorsque j'entendis une discussion s'engager entre les quatre docteurs sur les dangers de cette épreuve. Ils parlaient d'infection, d'abcès... J'en frémis encore. Aussi, ce jour-là et le lendemain, je ne cessais de m'informer avec anxiété auprès de J... si elle ne ressentait rien. Elle ne ressentait absolument rien.

« Cette innocuité absolue me parut des plus étranges. Chacun sait combien les moindres blessures de la langue, une morsure, une brûlure légère, un bouton, sont douloureuses, où, à tout le moins agaçantes, et J... ne s'apercevait de rien, elle dont la langue avait été trouée en plusieurs endroits.

« Tout à coup un trait de lumière traverse mon esprit : cette expérience était l'inverse de la brûlure par suggestion. Là, l'idée de la souffrance avait produit le mal; ici, l'absence de souffrance l'empêchait de se produire.

(1) Brochure in-8°. — Prix : 1 fr. 50; Paris, Félix Alcan.

« Au fait, il en était bien ainsi; mais, semble-t-il, on n'en avait jamais fait la remarque. J'avais souvent admiré combien vite disparaissaient, sans laisser aucune trace, les pinçons que je faisais avec une pince en acier au bras de mes sujets, lorsque je voulais m'assurer de leur insensibilité. Plusieurs fois la pince glissait, déchirait la peau, le sang jaillissait, et c'est à peine s'il subissait un peu de rougeur pendant quelques minutes. Sur tout autre personne, un serrement de ma pince, même assez faible, laissait une marque livide bien autrement persistante.

Il paraissait donc résulter de ces faits et d'autres semblables que, dans certains cas tout au moins, l'éloignement de la douleur empêchait l'inflammation des tissus.

Le 26 juin de l'année dernière, poursuit M. Delbœuf, je tombai sur un nouveau sujet d'expérience. Une jeune et forte paysanne de dix-neuf ans, ma voisine de campagne, avait un amoureux qu'un beau jour elle congédia, et qui, dans son dépit, chercha à la tuer. Le 15 juin, il lui avait tiré à bout portant quatre coups de revolver. Une balle l'avait atteinte et avait pénétré profondément par le dos dans les tissus. On n'avait pu l'extraire. Pendant plusieurs jours son état avait été des plus graves, même presque désespéré.

Quand je la vis, tout danger immédiat était écarté. Elle était d'une faiblesse extrême; pouvant à peine se tenir assise dans un fauteuil une demi-heure par jour, excessivement maigrie, les yeux démesurément ouverts et sans regard; toujours grelottant et toujours transpirant, vite épuisée par la parole, ne prenant que des aliments liquides et encore les vomissant, même le lait; presque pas de sommeil; douleurs continuelles dans le ventre; miction pénible; selles rares et douloureuses; la blessure béante et entretenue telle par des mèches antiseptiques.

« Sans rien lui annoncer, je lui prends la main et lui demande de tenir ses yeux fixés sur les miens. Au bout d'une minute à peine, ils pleuraient; elle me dit qu'elle ne pourrait me regarder longtemps ainsi.

« Les parents assistaient curieux à la scène sans rien comprendre. Je n'osais aller jusqu'au sommeil. Néanmoins, je lui assurais que désormais elle digérerait ce que je lui ferais porter. Je lui fis donner ce jour-là une aile de poulet qui passa parfaitement.

« Le lendemain était un dimanche, et, comme la pièce où elle se tenait sert de cabaret, j'étais assez contrarié par l'allée et venue des chalands. Je me contentai donc de la regarder fixement de nouveau quelques instants, puis lui annonçai un paisible sommeil. La suggestion se réalisa. Elle digéra ce même jour une mince tranche de veau froid.

« Le lendemain, soutenue par une voisine, elle put se rendre péniblement chez moi. La distance est à peine de 40 mètres. Je l'hypnotisai tout à

fait, en quatre ou cinq minutes. Elle présenta immédiatement des phénomènes d'insensibilité, d'amnésie partielle, etc.; ses paupières tremblotaient; elle m'entendait, me répondait, mais n'entendait pas les autres bruits, ni même ma voix quand je ne m'adressais pas à elle directement. Je fis disparaître, par le toucher et la pression, les douleurs qu'elle ressentait dans le ventre et lui suggérai que désormais elle émettrait selles et urines sans gêne, à preuve que, à peine rentrée chez elle, elle aurait envie d'uriner et pourrait s'assurer tout de suite de la vérité de ma prédiction.

« Réveillée, je la renvoyai, la suivis, et tout se passa conformément à la suggestion.

« Bref, le 30 juin, c'est à dire en cinq jours, elle était rétablie au point qu'elle pouvait coudre et tricoter debout sur le seuil de sa porte.

« Quelques jours après, je lui persuadai, dans son sommeil, qu'elle était en état de reprendre ses occupations ordinaires, que le jour même elle laverait sa maison sans éprouver de fatigue. C'est ce qui eut lieu.

« Quant à la plaie, elle allait se fermant à mesure que les forces revenaient; et, à la fin de la première semaine de juillet, elle était complètement cicatrisée. Cette campagnarde est bientôt après entrée au service d'une famille de Liège comme servante, et elle y est encore. (Tiré du *Messager de Liège*, 1er octobre 1887.) (*A suivre.*)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

(*Rappel*, 18 octobre 1887.)

Qu'on dise de l'hypnotisme tout ce qu'on voudra! Défi à ses détracteurs de fournir un père, une mère qui hésite à en rechercher les bienfaits dans un cas comme le suivant, où son succès est son triomphe.

Une enfant est esclave depuis l'âge de deux ans, la petite malheureuse, d'un vice affreux. Elle a onze ans, et en paraît quinze, lorsqu'en désespoir de cause — car tous les moyens de guérison ont été tentés inutilement — sa mère l'amène à M. Auguste Voisin. C'est en décembre dernier. Le mal a pris une intensité telle qu'il faut avoir les yeux sur elle tout le long du jour et l'attacher la nuit. D'ailleurs elle ne peut supporter de rester seule dans sa chambre et ne permet pas à sa mère de la quitter un instant. Pour achever de peindre son état mental : le mensonge est tellement entré dans ses habitudes qu'elle ment à tout propos et ne dit jamais un mot de vrai.

Résolu de recourir à la suggestion hypnotique, M. Voisin essaie dans une première séance d'hypnotiser la malade. Il n'y parvient qu'à l'aide de la lampe au magnésium et obtient ainsi un état mixte, tenant à la fois de la

léthargie et du somnambulisme, suivi, au réveil, du souvenir des suggestions faites pendant le sommeil. Cette dernière circonstance excluait l'espoir d'un résultat rapide, celui-ci ayant le sommeil franchement léthargique pour condition. La première expérience avait lieu le 24 décembre.

15 janvier 1887, deuxième séance, au cours de laquelle il est suggéré à l'enfant de rompre avec ses deux vices ; le mensonge et l'autre ; suggestion contre laquelle elle proteste par une mimique très claire, exprimant à la fois et son mécontentement et la résolution de ne pas obéir. En effet, elle n'obéit point.

Cependant, après deux autres séances, quatre en tout, par conséquent, le 24 février, la mère a la joie d'annoncer une amélioration sensible : en toute une semaine la malade n'a eu que deux crises de son mal.

Il n'y avait qu'à continuer. Ce qu'on fit. Une séance tous les quinze jours. Le 2 juin — on en comptait onze à ce moment — des trois infirmités de l'enfant il ne restait plus que sa peur, la peur de rester seule ; les deux vices avaient cédé.

Le 5 août dernier, la peur même était dissipée : guérison complète.

Allez dire du mal de l'hypnotisme à la mère de cette enfant.

*
* *

Fait tiré de la pratique de M. Bernheim, de Nancy.

Un enfant de dix ans, comme le précédent, lui est amené par la mère également. Celui-ci est un garçon. Voici ses traits caractéristiques : indiscipliné, colère, paresseux. Le dernier de sa classe où il fait acte de présence le moins souvent possible. Singularité : refuse de manger de la viande sinon « depuis qu'il est au monde » comme le dit la relation que j'ai sous les yeux, au moins depuis qu'on a essayé, pour la première fois, de lui en mettre sous la dent. Quand ses parents insistent pour lui faire surmonter sa répugnance, l'aimable enfant s'emporte et leur jette à la tête ce qu'il a sous la main. C'est de tout cela que le médecin, dans la personne de M. Bernheim, est prié de le guérir si possible.

M. Bernheim l'endort facilement, et en deux ou trois séances lui inculque le goût de l'étude et de la viande. La cure, qui remonte à huit mois, s'est maintenue. Une mère aux anges !

Autre. Un jeune homme, dix-huit ans. Il a eu la fièvre typhoïde et n'en est pas mort.

On connaît ce dit mémorable : « La fièvre typhoïde, on en meurt ou on reste idiot ; je le sais, je l'ai eue ». Notre jeune homme s'en était tiré à meilleur compte, n'étant qu'incapable d'application cérébrale, obsédé de vertiges, comme enveloppé de nuages (état que les médecins nomment obnubilation),

en proie à un malaise indéfinissable. Sa carrière était compromise. Cela durait depuis trois ans. En quelques séances la suggestion l'a débarrassé de tout cela et remis en possession de ses facultés.

Ce ne sont que des exemples. L'efficacité de la suggestion n'est pas moins incontestable en médecine morale que dans l'autre. Elle se révèle comme agent incomparable d'orthopédie morale.

Il est également certain que *bien manié*, comme dit M. Bernheim, cet agent est d'une innocuité parfaite: remarquez cette réserve : *bien manié*, qui est faite par M. Bernheim. Il donne la preuve et la raison aussi fortes l'une que l'autre de cette innocuité. La preuve : sur des milliers de sujets hynoptisés à Nancy, suivant la méthode douce et calmante en usage dans l'école de cette savante ville, on en est encore à voir se produire le plus minime accident.

Les raisons : ni le sommeil hypnotique ne diffère du sommeil naturel; — les mêmes phénomènes : catalepsie, illusions, hallucinations, ne peuvent-ils être réalisés dans l'un comme dans l'autre? — ni la suggestion dans le sommeil provoqué ne diffère de la suggestion dans l'état de veille. A la vérité elle est plus efficace dans le premier cas que dans l'autre, mais pourquoi, parce que le contrôle cérébral faisant défaut, les idées suggérées s'imposent, « elles entrent comme par effraction », dit énergiquement M. Bernheim.

La conséquence est que si les admonestations faites à un enfant dans les conditions de la vie ordinaire restent sans effet, la ressource reste de les lui renouveler pendant le sommeil provoqué ou même naturel.

Le sommeil provoqué! La mère qui berce son enfant pour l'endormir, que fait-elle si elle ne lui suggère le sommeil? « La mère est le premier des hynoptiseurs ». Et beaucoup de mères ne parlent-elles pas à leur enfant endormi? Ne savent-elles pas qu'il les entend, bien qu'il ne se souvienne de rien au réveil? Ne leur répond-il pas tout endormi?

Quel inconvénient pourrait-il donc y avoir à choisir ce moment-là, comme M. Bernheim le demande, pour déposer la suggestion moralisatrice dans le cerveau de l'enfant malade ou infirme d'esprit; le moment où ce cerveau peut le mieux s'en laisser imprégner? La raison cherche cet inconvénient sans trouver et l'expérience prouve qu'il n'existe point. Par conséquent il n'y a qu'à accorder sa demande au savant de Nancy, c'est-à-dire à charger le médecin d'opérer dans l'école laïque, où la place rendue vacante par le départ du prêtre lui revient, toutes les cures morales que la médecine progressive est maintenant en mesure de faire. VICTOR MEUNIER.

ÉCHOS SPIRITES D'AMÉRIQUE

New-York, 15 *septembre* 1887 : Depuis mon départ de Paris, en janvier dernier, je suis allé trois fois à Boston pour assister à des séances de matérialisation ; j'ai appris à connaître les médiums qui conviennent le mieux aux miens fluidiques, pour se matérialiser ; il en est par lesquels ils ne viennent nullement. L'Athènes de l'Amérique, Boston, est sans contredit le foyer le plus important du spiritisme, les médiums de toute sorte y abondent; c'était jadis le centre du puritanisme ultrà. On sort plus facilement du protestantisme que du romanisme. Le monde marche à vrai dire, et je pense qu'il marche plus vite chez nous que chez vous.

Onset, à une heure de Boston, est un village de 400 maisons et plus, bâties par des spirites qui y résident, en été principalement, endroit charmant sur le bord de la mer. On s'y amuse très bien, le spiritisme y est en pleine floraison et des familles résident sous des tentes. Il y a cinq ou six bons hôtels, des maisons de pension, restaurants, cafés, théâtre, skating ring, magasins, tout ce qu'il faut pour constituer une ville. Les canotiers et les pêcheurs de la Seine pourraient s'en donner là à cœur joie. Les meilleurs médiums et les conférenciers en renom sont engagés par le comité de l'Organisation à venir donner des séances publiques dans un bouquet d'arbres charmant, qui protège l'auditoire contre les ardeurs du soleil. La plateforme, ou le rostrum, est un coquet édifice en bois peint, en demi-cercle; à côté se trouve le bureau du comité de direction : parfois une société musicale joue des airs choisis; un orgue est là en permanence, pour accompagner le chant des hymnes spirites, dont tous connaissent le recueil. Lorsqu'il pleut on se sert du Temple, grande bâtisse de bon goût, qui peut contenir plusieurs milliers de personnes.

Pendant mon séjour à Onset j'allais aux deux séances publiques le matin et l'après-midi ; je fus frappé de voir un médium, du nom de Styles, donner pendant une heure le nom des esprits présents, détailler leurs occupations sur la terre et bien d'autres détails; l'un des assistants se levait chaque fois pour dire qu'il reconnaissait les esprits décrits. C'est un genre de médiumnité en vogue partout, et M. Styles est le plus fort d'entre eux.

Cinq médiums à matérialisation passent l'été à Onset et y donnent des séances. D'autres y viennent passer une quinzaine et vont ensuite dans d'autres *Camps Meetings*, situés dans d'autres États.

Car il y en a dans tous les États de l'Union, mais pas sur une échelle aussi importante qu'à Onset. J'y rencontrai, un jour, Mme Blake, médium de Brooklyn (en face de New-York), sur le bras de laquelle le nom d'une de mes

filles décédée s'imprima graduellement devant mes yeux, en grands caractères rouges et sur la peau soulevée, faisant saillie.

Mes expériences nombreuses ont servi à me faire voir l'arrière-scène où les trucs se commettent à l'insu de bien des médiums, tant il est vrai de dire que toute médaille a son revers, toute lumière a son ombre. J'avais remarqué, il y a dix et onze ans, chez Mme Stewart, dans l'ouest, et chez Gordon à Philadelphie, deux bons médiums à matérialisation, que les manifestations se gâtaient *pour moi*, après avoir assisté à trente ou quarante séances chez l'une ou chez l'autre, et je dus n'y pas retourner. Le printemps dernier j'allai deux fois à Boston, pour assister aux séances des sœurs Berry, et de Mme Fay, le même phénomène se répéta en partie. J'appris de l'un de mes fils décédés (d'une manière directe), que chez les sœurs Berry, trois des miens qui venaient régulièrement, n'étaient que des substituts ; c'est-à-dire que des esprits familiers, des médiums se présentaient à leur place. L'explication entière de ce fait serait trop longue, mais j'en eus la preuve. Je dis aux esprits quelle était leur fraude, et séance tenante je les renvoyai penauds. Chez Mme Jay, un de mes esprits familiers fut également représenté plusieurs fois par l'esprit contrôle du médium, Aunty, pourtant la séance était bonne. Dernièrement, à Onset, je voulus expérimenter encore une fois avec les sœurs Berry, mais avant la séance j'appelai mentalement le contrôle du cercle, Charlie, et lui dis que je préférais n'avoir personne que d'avoir des substituts. Il me répondit qu'il ferait de son mieux pour empêcher ce que je détestais. La séance fut excellente, mais personne n'apparut pour moi. Je me retirai content, pour ne plus y retourner. Le mois d'août dernier, j'allai la première fois chez Mme Allen, médium à matérialisation, à Providence, dans l'état de Rhode Island ; là j'assistai à quatre séances; deux de mes soi-disant filles, Joséphine et Marguerite, se présentèrent chaque fois. Je laissai venir sans arrière-pensée, sachant bien que je saurais s'il y avait substitution ; j'appris directement qu'il n'y en avait pas eu dans le même sens, mais que mes deux filles s'étaient servies du corps du médium pour se présenter, l'animant et le dirigeant à volonté. Cette variété ne me plut pas plus que l'autre, et je discontinuai d'aller à ce cercle, tout en avertissant ce médium et les siens de ce que j'avais appris et constaté.

Ces scènes intimes peuvent donner à réfléchir à plus d'un, mais il ne faut pas croire que tout est fraude noire, ou simplement ombrée. Non, je sais pertinemment que quelques-uns des miens, esprits positifs, ne permettent pas à d'autres de venir à leur place. Quand les conditions sont mauvaises pour eux ils ne viennent pas. Mais tous les spirites ne sont pas médiums, pour être mis au fait, comme moi, de ce qui se passe. Donc sans

inconvénient il arrive toute sorte de choses aux investigateurs vulgaires. Enfin tout ce qui est à sa raison d'être.

Quand Mme Rossi fut exposée, le printemps dernier, à Boston, on trouva un ou deux compères et on découvrit ce médium dans le cabinet dans une toilette des plus simples. Ce fait doit arriver souvent à certains médiums, tendant trop la corde, qui donnent journellement des séances, et c'est assez de deux ou trois séances par semaine; cette fonction psychologique épuise fortement ceux qui s'y adonnent. La plupart des médiums à matérialisation ne durent que peu d'années, et, de forts et puissants, ils ne deviennent que des *fantômes*.

L'amour du gain est la pierre d'achoppement pour la plupart d'entre eux. Les esprits familiers de ces sortes de médiums ne sont pas d'un ordre élevé, et leurs scrupules moraux ne sont pas nombreux ni bien délicats, malgré leurs paroles et leur profession de foi. Pour être aptes à manier le matériel, comme ils le font, ils doivent être bien matériels eux-mêmes; c'est inévitable. Dernièrement ici, à New-York, une Mme Cadwel, excellent médium à matérialisation, est devenue paralytique par suite de ses très nombreuses séances, il n'y a pas le moindre doute. Chez elle les esprits venaient très bien, chantaient à pleine voix, délicieusement. J'ai vu la même chose dernièrement chez Mme Allen, à Providence.

Il y a trois espèces de phases de manifestations pour ce genre de médiumnité : la personnification, la transfiguration et la matérialisation indépendante et directe de l'esprit. Dans les deux premiers cas le corps du médium sert de matière première. Dans le second cas, qui est bien extraordinaire à vrai dire, pour nos notions arriérées, le semblant vaut bien l'original. En effet, comment font-ils, dira-t-on, pour donner aux médiums d'autres traits, d'autres expressions, et d'où viennent les toilettes variées, pour hommes et pour femmes, qui servent dans ces apparitions ? Ce n'est plus une simple incarnation de l'esprit, mais un tour de force bien supérieur.

J'ai pu constater, à Onset, à Boston et New-York, que la doctrine de la réincarnation est accueillie maintenant par un grand nombre de spirites américains. Les plus intelligents embrassent cette notion juste et consolante et la propagent. « *Ça ira.* »

Dans cette métropole américaine, New-York, il y a quatre médiums à matérialisation. Mme Sawyer, Mme Wells, Mme Williams et Mme Stoddart-Grey. J'ai assisté à quatre séances, dernièrement, chez la première; cette dame est consciente durant les séances, ce qui n'est pas ordinaire. Les manifestations chez elle sont parfois excellentes. J'ai vu, par exemple, un esprit flotter dans l'air, diagonalement, et un autre debout, sur le parquet, formant ainsi une espèce de croix ; ce médium est en quelque sorte épuisé,

comme la plupart des autres, et les miens n'ont pu se présenter. Chez les trois autres médiums, le même sort a été mon lot. Il se peut que je retourne bientôt chez Mme Fay, à Boston, ou plusieurs des miens viennent se matérialiser sans intermédiaire fluidique, sans transfiguration. C'est le seul médium qui me convienne actuellement.

Je veux aller à Mexico passer une partie de l'hiver, pour y seconder les spirites assez nombreux, me dit-on. Je vous enverrai un compte-rendu de mon séjour dans la célèbre ville de Montézuma, d'où l'Espagne tira autrefois des monceaux d'or. HENRY LACROIX.

NOTA : M. Lacroix nous a adressé trois vues photographiques du bocage où ont lieu les séances publiques à Onset ; elles sont très remarquablement réussies, et donnent bien la physionomie de ces réunions; nous remercions fraternellement l'infatigable, le dévoué M. Henry Lacroix, ce chercheur de vérités.

L'une des photographies envoyées contient au moins 1,500 physionomies saisies sur le fait, au moment des conférences, sous de grands arbres.

ŒUVRE DES LIBÉRÉES DE SAINT-LAZARE

A la conférence de Lausanne (Suisse), Mme *Bogelot*, présidente de l'Œuvre, s'est exprimée ainsi :

Mesdames, Messieurs : Permettez-moi tout d'abord de vous remercier de m'inviter à vous faire connaître l'Œuvre des Libérées de Saint-Lazare, à laquelle j'appartiens. Cette société s'occupe des prévenues, des femmes en prison et des libérées qui ont fini leur peine. C'est la seule prison pour femmes que nous ayons à Paris.

Mais, avant de parler de nous, laissez-moi saluer votre Fédération; le sujet que vous traitez prime tous les autres; il est le plus difficile à présenter. C'est au nom de la justice que vous faites vos revendications, et, le jour où vous aurez gagné votre cause, la grande question du sort de la femme sera résolue. C'est aux services rendus par l'Œuvres des Libérées de Saint-Lazare que je dois la sympathie que vous me témoignez. Je suis heureuse et fière d'être au milieu de vous. Je regrette de n'avoir pu consulter mes collègues avant mon départ : ils avaient quitté Paris. Cela m'empêche de prendre auprès de vous le titre de déléguée de notre société. C'est en mon nom personnel que je mets à votre service toute ma bonne volonté.

Je crois que, pour réussir dans le bien que nous cherchons à faire, nous devons choisir chacun un des côtés de la question humanitaire, celui le plus en rapport avec nos aptitudes, nos goûts et notre milieu ; l'étudier et

l'approfondir le plus possible, et apporter ensuite le fruit de nos observations dans des assemblées du genre de celle-ci. Nous sommes réunis ici pour nous occuper du sort de la femme. Nous allons la rencontrer toute la vie aux prises avec les difficultés qui lui sont faites. Dans le monde, les uns discutent ses droits, les autres l'écrasent de devoirs ; on se demande si elle sera admise à faire telles ou telles études, et si, après avoir obtenu les diplômes exigés pour certaines carrières, il lui sera permis de les utiliser et dans quelle mesure elle usera de ce droit. Des esprits libéraux et progressistes s'intéressent à la cause des femmes; d'autres, plus craintifs ou égoïstes peut-être, voudraient en ralentir la marche pour retarder le succès. Il naît de ces opinions diverses des discussions qui sont toujours un profit pour la cause, car elles la font mieux connaître.

Mais, il faut bien l'avouer, la partie ne sera vraiment gagnée que le jour où il n'y aura plus de femmes en dehors du droit commun. Il n'y a pas d'hommes hors la loi, il ne doit pas y avoir de femmes hors la loi. Une telle injustice a pour conséquence l'abaissement et le mépris de la femme. C'est ce mépris qui fait préférer souvent la naissance du garçon à celle de la fille. C'est lui qui conduit à se désintéresser de l'inégalité des salaires entre l'homme et la femme, à travail égal.

Qu'importe que la femme soit exposée à mourir de faim ! L'homme n'ignore pas que le salaire insuffisant amène la misère, et la misère la honte. Le pain assuré donne seul la force de résister aux tentations et [aux séductions. Il faut des prostituées, la misère et la honte en facilitent le recrutement. Un semblable mépris se retrouve, hélas ! dans des classes qui paraissent mieux élevées. On y provoque chez la femme le désir de plaire, on excite sa jalousie ; elle met toutes ses facultés à la conquête des suffrages des hommes et veut à tout prix l'emporter sur une rivale, souvent imaginaire. Elle ne recueille, hélas ! après tous ses efforts, que le dédain et le mépris.

Madame de Barrau vous citait l'année dernière, au congrès de Londres, un fait à l'appui de ce manque de confiance de la femme en elle-même. Il y a quinze jours, j'ai été mise au courant d'un drame nouveau, plus émouvant encore, et la femme y a perdu la vie. Le mari travaillait peu et buvait beaucoup de ces affreuses boissons qui rendent fous et cruels ceux qui les absorbent. Il rentre à la maison : le dîner n'est pas prêt. Il fait une scène. La femme tremble et se hâte de terminer les préparatifs du repas. Elle cherche à calmer ce mari en fureur en lui faisant voir l'argent qu'elle a gagné par son travail ; elle lui présente aussi des objets de lingerie qu'elle va confectionner promptement, qu'elle reportera et qui seront un nouveau gain pour le ménage. Cet homme n'écoute rien. Il arrache des mains de sa femme le couteau dont elle se sert et le lui plonge dans le ventre.

La malheureuse était enceinte. Elle pousse un cri, et retient ses entrailles qui s'échappent de son corps. D'un seul coup, il tue la mère et l'enfant. On la transporta à l'hôpital Beaujon, où elle vécut trois jours dans d'horribles souffrances. J'arrivai comme elle venait de rendre le dernier soupir; le mari avait été confronté avec la victime. La pauvre créature, pour innocenter ce mari, avait déclaré au début s'être blessée elle-même ; mais sa mère, indignée, avait dénoncé le coupable. La victime plaida alors les circonstances atténuantes, me raconta la religieuse qui l'avait soignée.

« Dame! disait-elle, il était si mécontent, son dîner n'était pas prêt. » Que conclure de ceci? La tendresse seule poussait-elle cette femme à une telle indulgence? Non. Ce pauvre être se croyait fautif envers le maître qu'elle n'avait pas servi assez vite. Il l'avait punie cruellement, c'est vrai; mais elle s'inclinait devant l'autorité. Elle croyait encore à l'infériorité de son sexe. C'est l'esclave, elle subit son sort.

A quoi servirait la révolte? N'a-t-elle pas juré obéissance quand il l'a épousée? Ne lui a-t-on pas toujours enseigné que la femme est au monde pour les caprices de l'homme?

J'aurais dû, m'occupant de prisonnières, choisir peut-être un tel exemple de faiblesse et de résignation parmi des femmes tombées, souffrant de la faute commise et devant tout naturellement manquer de confiance en elles-mêmes. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux, pour la cause que nous défendons, prendre pour type une femme foncièrement honnête, sur le point d'être mère, et qui, au moment de mourir, implore encore pour celui qui la tue. Cela prouve d'une façon plus concluante jusqu'où peut conduire le renoncement de la personnalité; aussi aidons la femme à croire en elle et à s'affranchir en se grandissant.

Grâce à la faveur que nous avons obtenue cette année de pouvoir visiter le Dépôt de la Préfecture de police, nous nous associons plus intimement, mesdames et messieurs, à vos travaux de la *Fédération* et à ceux de la *Protection de la jeune fille*. Nous rencontrons dans ces visites au Dépôt des filles mineures que nous pouvons arracher à la prostitution et rendre à leur famille, si elles en ont une de convenable, voulant bien les recevoir. En attendant le pardon désiré, nous remplaçons la famille absente. La seconde partie du programme de notre société est : « Préserver la femme en danger de se perdre. » Pour atteindre ce but, nous avons fondé deux modestes asiles pouvant recevoir indistinctement des femmes et des enfants : car l'enfant est presque toujours l'obstacle au relèvement de la femme et souvent aussi la cause d'une chute plus profonde. Ce sont nos moyens de sauvetage et de préservation.

Nous proposerons à notre assemblée générale du mois de janvier 1888

d'ajouter à notre titre un complément nécessaire, souhaité depuis longtemps. Notre Œuvre pourrait s'appeler désormais, si notre proposition est adoptée : *Œuvres des libérées de Saint-Lazare et asiles temporaires pour femmes et enfants.* Dès le mois de juin 1884, nous nous occupions de ce changement dans nos séances du conseil, et s'il n'a pas eu lieu à cette époque, c'est que nous avions peur de compliquer les choses et de retarder la reconnaissance d'utilité publique qui était sur le point de nous être accordée. Nous fûmes, en effet, reconnus le 26 janvier 1885.

En réalité, nous marchons sous ce titre depuis le mois de décembre 1883, car notre société reçoit dans ses asiles, depuis cette époque, des femme libérées, des filles-mères et leurs bébés, des femmes abandonnées par leurs maris, des filles mineures, dont nous tentons d'éviter l'inscription au bureau des mœurs, et des enfants dont les mères sont en prison ou à l'hôpital, ou dans l'impossibilité de les garder temporairement. Nous cherchons, pour ces enfants, l'asile définitif qui pourra les recevoir et où ils seront élevés et instruits. Nous y avons même reçu des personnes mises en observation par des juges d'instruction. Ces malheureuses prévenues, après un examen médical, furent reconnues irresponsables des fautes commises et rendues à leur famille avec une ordonnance de non-lieu. Cette catégorie d'infortunes que nous pouvons soulager est une joie pour notre Œuvre et un bienfait réel au point de vue social.

Je ne crois pas trop m'avancer en disant que l'Œuvre des Libérées de Saint-Lazare est en union avec toutes les sociétés qui s'occupent du sort de la femme et de l'enfant, et qu'elle s'associe de grand cœur à tout ce qui sera tenté auprès des Parlements pour hâter toutes les modifications nécessaires et possibles dans les lois qui auront pour but d'améliorer le sort des faibles et des déshérités.

Je remercie les membres de cette assemblée de la bienveillance avec laquelle ils m'ont écoutée. Je m'excuse d'avoir donné des renseignements aussi détaillés sur notre Œuvre; mais je l'ai cru nécessaire pour nos relations. Je demande, en terminant, la permission de formuler des vœux : Que toutes les sociétés se donnent la main ; Que nous apprenions à mieux nous connaître individuellement ; Que nous sacrifiions, à certaines heures, nos personnes à la cause que nous représentons ; Que nous soyons toujours unis dans une même pensée de solidarité quand il s'agit de défendre les droits de la femme et de l'enfant.

Il y a des sociétés dont les titres effraient ; celles-là réclament de leurs membres plus d'activité et de conviction. Telles sont votre Fédération et notre Société des Libérées de Saint-Lazare. Ce qui fit dire à madame de Morsier, dans un récent discours, que nos œuvres sont sœurs,

et madame de Barrau vous démontrait aussi, dans le rapport qu'elle eut le plaisir de vous présenter l'année dernière, combien nous étions en communion d'idées avec vous en nous occupant à Saint-Lazare des femmes de la première section qui s'acheminent, fatalement poussées par la misère et l'ignorance, vers la deuxième section, qui est celle des prostituées.

Nous tentons tous, ici présents, de soulager ces misères. Cela ne suffit pas. C'est l'avenir meilleur de la femme qui est notre grande préoccupation. C'est aux congrès qu'il appartient de résoudre les graves problèmes. Des spécialistes, des théoriciens, des penseurs viennent apporter dans ces assemblées le fruit de leurs recherches et de leurs observations. Ce sont les éclaireurs, les pionniers des grandes causes. ISABELLE BOGELOT.

Extrait des statuts de l'Œuvre de Saint-Lazare : Art. 2. — La Société a pour but de préserver la femme en danger de se perdre et de fournir aux libérées le moyen de se réhabiliter. — Art. 3. Les femmes patronnées sont réparties en deux classes distinctes : 1° les préservées ; 2° les prévenues et les condamnées rendues à la liberté. — Art. 4. La Société se compose de membres protecteurs et de membres honoraires, de membres titulaires et de membres correspondants. — Art. 5. Le titre de protecteur peut être donné par le Conseil aux personnes dont la Société peut être fière de revendiquer le patronage ; celui de membre honoraire est accordé aux personnes qui ont rendu ou qui rendront à l'Œuvre d'importants services. — Art. 6. Sont membres titulaires les personnes que le Conseil admet sur la présentation d'un membre et qui paient une cotisation de 5 francs *au moins*, ou 100 francs une fois payés. — Art. 26. Tous les ans, au mois de janvier, il est convoqué une Assemblée générale des membres de la Société. — Art. 30. Les noms des protecteurs, des membres honoraires, titulaires et correspondants, sont publiés dans le Bulletin de l'Œuvre.

L'Œuvre des Libérées de Saint-Lazare reçoit avec reconnaissance le vieux linge et les vieux vêtements de femme et d'enfant qu'on veut bien lui adresser pour le vestiaire, au secrétariat, 28, place Dauphine.

Note : En vue d'éviter toute méprise, nous appelons l'attention des personnes généreuses qui s'intéressent à l'*Œuvre des libérées de Saint-Lazare* sur un fait qu'expliquent amplement les tendances humanitaires de notre époque, et l'étude des problèmes pénitentiaires : le nombre des sociétés philantropiques qui s'occupent des prisonniers s'est beaucoup accru, et il arrive parfois que d'autres œuvres sont confondues avec l'*Œuvre des libérées de Saint-Lazare*, qui seule a droit à cette dénomination.

Nous ferons aussi remarquer que, tout en faisant un chaleureux appel aux adhésions et aux sympathies dont les infortunes qui nous sollicitent ont un si grand besoin, cependant nous ne faisons jamais quêter à domicile, ce qui est contraire à la tradition de l'Œuvre depuis ses débuts. Toute quête faite au nom d'une œuvre des prisons, quelle que soit son origine, n'est donc jamais faite au profit de l'*Œuvre des libérées de Saint-Lazare*, qui s'est toujours abstenue de ce moyen de pourvoir aux exigences de ses nombreux services.

Note de la rédaction : Tout ce qui concerne les âmes souffrantes, sur cette terre ou dans l'erraticité, doit préoccuper les spirites qui se savent solidaires avec leurs frères en

humanité ; l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare nous est donc sympathique à tous les titres, car des femmes au cœur élevé, de belles intelligences dirigent ce mouvement social du relèvement des déshéritées, tant au point de vue moral qu'au point de vue intellectuel.

Divers : UN DE NOS F. E. S., âgé de 30 ans, célibataire, distingué, instruit, magnétiseur-hynoptiseur, contentieux et correspondant, cherche par suite de revers de fortune un emploi de régisseur, secrétaire particulier ou autre. — Se chargerait au besoin de l'éducation d'un jeune homme. Recommandations : 8 références à disposition. Ecrire sous chiffre J. C. 210 poste restante à Genève (Suisse).

GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE A BRUXELLES EN 1888. — A tous les degrés le travail humain sera représenté au grand concours international de 1888 et la classification spéciale adoptée aidera à son progrès et à sa glorification ; mais surtout les classes réservées aux petites industries, au travail en chambre, aux associations de prévoyance, de secours mutuels et autres institutions d'économie populaire, présenteront un intérêt particulier. Il faut faire connaître et encourager les institutions créées, soit par les chefs d'industrie en faveur de leurs ouvriers, soit par l'Etat ou les villes, pour aider puissamment à l'amélioration de la condition physique et morale des citoyens. Il est évident que les bons vouloirs et les compétences qui, dès le début, n'ont cessé de se grouper autour de l'œuvre du grand concours ne lui feront pas défaut. C'est aux laborieux, aux travailleurs, aux groupes et syndicats ouvriers ou agricoles d'aider à cet effort, dont la réussite complète les intéresse si directement.

Mais aussi, ce qui est essentiellement désirable, c'est la participation des administrateurs de toutes les Sociétés du pays, dont le dévouement et les aptitudes spéciales ont fait la réputation de la France sur le champ de la mutualité. C'est à eux surtout qu'il appartient d'apporter le concours de leurs connaissances éclairées, le fruit de leur expérience et de leurs travaux. Il faut stimuler toutes les initiatives, rechercher et encourager tous les mérites, surtout les mérites, si nombreux, qui s'ignorent ou se dérobent. Les renseignements qui nous sont parvenus et les documents que nous avons sous les yeux nous permettent d'affirmer que cette haute et grave mission a été très habilement et très impartialement remplie par ceux qui l'ont entreprise. C'est un succès de plus pour l'œuvre, et les résultats apparaîtront à la masse des laborieux, comme un témoignage de l'intérêt que prennent à leur situation tous ceux qui se plaisent à consacrer toutes leurs forces, tous leurs moyens, au progrès et à l'humanité.

LÉON SOMZÉE,
Membre de la chambre des représentants,
22, rue des Palais, à Bruxelles.

Madame HOILEUX, médium bien connu des anciens spirites, a marié sa fille *Mlle Amélie*, avec M. PAUL MAIN, fils d'un spirite sincère et dévoué ; puisse cette union être heureuse au gré de nos vœux fraternels.

Mlle THIRY s'est mariée civilement le 10 octobre dernier, à la mairie de Sedan, et spiritement à une heure, à la salle du groupe Saint-Jean, fondé par M. M. T. Demuth : une conférence a eu lieu dans cette salle après la bénédiction donnée aux jeunes mariés par leurs parents ; le soir, séance dans laquelle les assistants ont eu de très belles manifestations et des apports de fleurs.

Dans les Ardennes, cette cérémonie est la première de cet ordre, et Mme Thiry a tenu à ce qu'elle soit connue, pour aider à la diffusion du spiritisme.

DOCTEUR WAHU

Nice 12 *octobre* 1887 : Le docteur Wahu, si avantageusement connu du monde spirite par ses ouvrages, vient de mourir à l'âge de 85 ans, dans son dernier domicile, à Nice, 57, rue de France.

Ayant eu l'avantage de le connaître en Algérie à l'époque où, collaborateur du *Journal l'Algérie française*, nous nous trouvions en accord d'idées pour combattre (en faveur de la bonne cause) l'enseignement congréganiste, je me fais un devoir de vous adresser ces lignes en vous priant de les accueillir pour faire l'éloge de ce logicien profondément érudit et doublé d'un moraliste; je laisse à des plumes plus autorisées que la mienne le soin de rendre un légitime hommage à la mémoire de cet homme de bien.

J'ai regretté que la carte qui m'a informé de son décès me soit parvenue trop tard pour me permettre d'assister à ses obsèques qui, m'a-t-on affirmé, ont été des plus modestes; son convoi funèbre ne se composait que d'un petit nombre d'amis; il avait déclaré ne vouloir ni honneurs militaires, ni assistance de la Société des lettres de Nice, dont il était membre, connaissant mieux que d'autres ce qu'est le vain éclat des vanités et des grandeurs terrestres; il pensait que le plus beau titre de gloire devant Dieu se trouve dans la morale et le dévouement fraternel pour ses semblables, bien pratiqué, selon la justice.

Partisan dévoué de la doctrine d'Allan Kardec, il vécut en vrai spirite, il est mort de même.

Ayant fait deux visites à sa villa Albert de Saint-Pons, où il vivait en véritable cénobite entouré des soins assidus de sa digne épouse qu'il qualifiait de *mon bon ange de charité!* il m'écrivit la lettre suivante qui renferme le fond de ses idées, de ses convictions spirites : Je la transcris textuellement :

« Villa Albert, Saint-Pons près Nice, 9 mai 1884. *Cher Monsieur*,

« Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer les deux brochures « que je vous renvoie aujourd'hui.

« J'ai reçu ces brochures quand elles ont paru et je n'ai jamais su qui « avait eu la gracieuseté de m'en faire cadeau.

« Dans tous les cas, si c'est quelqu'un qui a voulu me convertir à l'Evan- « gile de Roustaing, il a complètement perdu son temps. Je suis un spirite « de la première heure. Depuis vingt ans, je me suis occupé de la doctrine « spirite *tous les jours* et je puis dire *toutes les nuits*, car toutes les fois que « pendant la nuit, j'avais quelques instants sans sommeil, je réfléchissais « à cette doctrine qui apportera des modifications si radicales entre les « humains terrestres dans leurs rapports réciproques.

« Le temps de ces modifications n'est pas encore venu, mais il viendra.
« Moi qui depuis si longtemps ai étudié l'antiquité, et qui ne fais pas dater
« le commencement du progrès humain de Jésus, lequel n'a fait que *répéter*
« la parole de charité : — aimez-vous les uns les autres; ne faites pas aux
« autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, — je ne puis accepter
« les évangiles comme le pivot du progrès humanitaire. Ceux qui prennent
« cette parole de Jésus pour quelque chose de nouveau, ignorent que bien
« des milliers d'années avant sa naissance, cela, et bien d'autres choses tout
« aussi belles, avait été dit par plusieurs grands instructeurs de l'humanité
« terrestre.

« Je vénérerai toujours Jésus de la même manière que je vénère Christna,
« Sakia-Mouny, Confucius, etc., etc. Mais je ne le regarderai jamais comme
« un être supérieur à eux.

« Il est venu l'avant-dernier, ce n'est pas une raison pour en faire un Dieu.

« Quant aux quatre évangiles qui ont survécu à 50 autres, ils n'ont été
« rédigés que 150 ou 200 ans après sa mort et aucun des apôtres n'en a eu
« connaissance; ni Paul non plus, lui qui est le véritable fondateur de la
« religion chrétienne.

« Que de choses s'en iront en fumée, que beaucoup d'hommes considè-
« rent encore aujourd'hui comme d'inébranlables rochers! »

Veuillez agréer, etc., signé : Dr Wahu.

Voilà certes une lettre qui prouve la grandeur des vues de celui qui laisse dans nos rangs un si grand vide; nous reconnaissons le docteur Wahu comme un énergique et dévoué défenseur du spiritisme, en même temps qu'un de ses plus zélés propagateurs. On dira de lui qu'il combattit le bon combat pour le triomphe du vrai, du juste et du bien.

Sachons le reconnaître. Dans notre siècle d'égoïsme et d'intérêts cupides, il faut un courage éprouvé, bien du savoir, pour attaquer de front, avec les armes de la logique et du bon sens, la superstition et le matéralisme, ces deux ennemis déclarés de la société moderne; nous en trouvons le témoignage dans les deux principaux ouvrages du Dr Wahu : *Le syllabus et la société moderne*, et *Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes*, livres dont il me fit le gracieux hommage, et que précieusement je conserverai.

Ennemi déclaré des préjugés, il lutta constamment contre le dogmatisme que dans la nuit du moyen âge, les sectes religieuses ont créé pour arrêter la marche du progrès de l'esprit humain.

Infatigable jusqu'au dernier jour malgré sa frêle santé, le docteur Wahu est mort sur la brèche, il reste dans notre souvenir comme un modèle à suivre de persévérance et de franchise.

Cette haute intelligence occupe une place élevée dans les régions immortelles; elle viendra nous éclairer et rayonner en esprit sur nous, pour contribuer à la propagande du spiritisme, nous aider dans sa diffusion, pour moraliser l'humanité et dissiper l'ignorance et l'erreur qui l'aveuglent et l'égarent.

Il a défriché le terrain et su creuser le sillon pour y semer le bon grain; à nous de continuer l'œuvre; les générations futures récolteront la moisson de vérité en se pénétrant de ces paroles: « La mort du corps est la naissance « de l'esprit à une autre phase de sa vie immortelle. »

Recevez, monsieur et cher F.E.S., l'expression de mes meilleurs sentiments.

Ch. Nozereau.

CONNAIS-TU CE PAYS?...

Récit véridique extrait du *Rébus*, journal russe Spiritualiste.

« Il est au ciel et sur la terre des choses auxquelles nous, sages, n'avons jamais songé : *Shakespeare*. » Il démontre ici, dans un poétique langage, qu'à travers la durée des temps, la mort touche à la naissance, le berceau à la tombe, — dis-je en regardant la pendule, dont les aiguilles marquaient onze heures.

Cette dernière heure de l'année n'est pas sans dangers, mon cousin, elle peut faire revivre les douloureux souvenirs, les alarmes assoupies, les espérances devenues muettes. Si nous restons encore silencieux, nous songerons, sans doute, à tout ce qui s'est passé depuis le commencement de l'année jusqu'à présent, à ce qui nous arrivera dans l'année qui va commencer; à ceux que nous avons perdus dans les deux dernières années; puis à ceux qui disparaîtront d'aujourd'hui en deux ans, etc. Or, cela ne mène à rien. Pour éviter ce danger, raconte-moi quelque chose, mon cher cousin; tu as tant vu et entendu dans ta vie. Mais fais-moi un récit extraordinaire, et tel qu'il nous fasse oublier nos propres soucis.

Mon cousin releva noblement sa belle tête déjà blanchie par les années; il me regarda avec un indulgent sourire qui me portait à comparer sa longue et orageuse vie avec la mienne relativement si brève encore; puis, de son regard il parcourut la chambre, et, s'adossant à la muraille opposée, regarda longuement un piano dont le clavier paraissait d'une blancheur éclatante dans la faible lumière de la lampe du cabinet.

Nous étions seuls.

Te raconter quelque chose, répéta-t-il lentement. Eh bien, je vais te dire un fait surprenant dont je fus témoin la veille de la nouvelle année et que ces touches blanches du piano m'ont rappelé. Mais, d'abord, je t'avoue que si

tu n'étais ici, je le fermerais sur le champ; telle est la désagréable impression que me cause la vue d'un piano ouvert dans une chambre sombre et pendant une veillée silencieuse et tranquille.

Non, non, laisse-le, mon enfant, ajouta-t-il en apercevant mon mouvement, écoute d'abord, et peut-être sur ta propre impression, tu tiendras désormais, le soir, le piano fermé.

C'est donc quelque chose touchant le spiritisme? dis-je en m'asseyant sur le canapé avec le mouvement instinctif que nous faisons involontairement pour écouter les récits intéressants.

J'aime beaucoup les entretiens au sujet des esprits; sans doute parce qu'il ne m'est jamais rien arrivé ayant rapport à eux.

De tels faits sont différemment commentés dans le monde; les uns les nomment visions chimériques, les autres révélations surnaturelles, d'autres encore les traitent de fables n'ayant pas même la délicate vraisemblance de l'allégorie. Je te laisse libre dans le choix d'une de ces trois opinions.

Il garda le silence quelques instants, jeta son cigare presque terminé et commença ainsi :

Je ne sais si je t'ai déjà parlé de mon ami Stéphane; non, peut-être, car ce sujet m'attriste; je l'aimais beaucoup. C'était l'homme le plus élégant, et sa femme, la plus charmante femme du monde. Ta mère les a connus et peut te dire comment furent enlevées toutes ces rares perfections.

Ils se ressemblaient d'une façon extraordinaire et l'expression de leurs yeux était telle que lorsqu'ils se regardaient, on pouvait dire qu'il n'y avait dans ces deux êtres qu'une seule et même âme. Mais ce regard était singulier, il était plus pénétrant qu'aucun autre; une lumière intérieure s'y réfléchissait plus profondément que dans tous les autres regards humains; il avait une telle tristesse qu'ils semblaient tous deux être menacés à chaque instant d'une éternelle séparation. Il est impossible de se faire une idée de cette expression navrante lorsqu'on ne l'a pas remarquée soi-même; dans toute ma vie, à peine l'ai-je rencontrée quelquefois, et seulement dans des tableaux. Quelques portraits de maîtres célèbres, représentant l'abandon d'une personnalité idéale ou artistique ont un semblable regard. Parmi les vivants, je ne l'ai jamais vu que dans Stéphane et sa femme.

Ce pronostic beau et triste ne fut pas trompeur.

Le mari souffrait d'une maladie de cœur, la femme était menacée de phthisie, même avant son mariage.

L'un et l'autre aimaient passionnément la musique et s'ils avaient voyagé pour donner des concerts, l'Europe entière eût été ravie, charmée comme l'étaient les quelqnes rares amis qui pouvaient les entendre. Mais ils se souciaient peu de gloire; ils vivaient l'un pour l'autre, pour l'art, bénissant

leur opulence qui les éloignait des inquiétudes de la vie et de la haine des envieux. Ils habitaient la campagne, dans un milieu tel que pouvait seulement le créer leur artistique nature. J'étais charmé chaque fois que je les visitais; il me semblait arriver dans quelque antique Arcadie. Pendant des heures entières, je les regardais et les écoutais, car ils improvisaient, lui sur le violon, elle sur le piano, avec une puissance majestueuse et une joie mystérieuse telle, que leur vie semblait un poème d'amour pour les yeux et pour l'âme.

Mais de semblables félicités durent peu en ce monde. Une année ne s'était pas écoulée après leur mariage que Stéphane conduisait sa bien-aimée Lucie en Italie...

Trois mois après, il s'en revint seul et si horriblement calme que je me sentis frissonner, en le voyant atterré, muet et comme un homme abîmé dans le désespoir.

Il fuyait le monde, s'attachait à moi avec un redoublement d'affection, venait souvent me voir à Varsovie, ne parlait jamais de son isolement loin de la bien-aimée, et abandonnait tout à fait son violon.

Il sortit une fois de son inertie mortelle. La raison de cet événement fut qu'un orgue de Barbarie se mit à jouer sous la fenêtre l'air de *Mignon* : *Connais-tu ce pays?* Stéphane bondit alors sur le divan, se roula dessus comme un insensé en se bouchant les oreilles, puis se mit à pleurer comme un enfant. La cause de cette émotion m'était connue jusqu'à un certain point; je me souvenais que Lucie aimait cet air plus que tout autre parce que, sur cette mélodie, Stéphane lui avait fait sa demande en mariage et qu'en ce temps, ils le jouaient plus souvent que tous les autres morceaux. Mais j'ignorais qu'à ce souvenir, s'en ajoutait encore un plus poignant. Stéphane m'en parla à la fin lorsqu'il se fut un peu calmé.

Il me dit que la veille de la nouvelle année, dans la villa italienne, où fatalement tout son bonheur fut enseveli sous les cyprès dans l'espace de quelques mois, pendant une soirée merveilleuse et parfumée, ils avaient tous deux répété cet air plusieurs fois, comme ne pouvant se lasser de l'entendre, et qu'il avait éveillé leurs pressentiments d'une façon malheureusement trop précise.

Ce jour-là Lucie semblait renaître à la vie; ses doigts amaigris couraient avec bonheur sur le clavier. Stéphane s'était approché plusieurs fois, la suppliant de ne pas se fatiguer ainsi. Enfin, elle laissa retomber ses mains, s'approcha de lui, et appuyant la tête contre sa poitrine, elle lui dit :

Je sais que je ne me mettrai plus jamais au piano ; mais souviens-toi de ce jour, Stéphane. Lorsque dans le monde des âmes, je m'affligerai à ton souvenir, je viendrai jouer ce même air avec toi la veille de la nouvelle

année; si tu m'accompagnes, ce sera une preuve que sans moi tu vis dans la douleur; alors nous nous réunirons...; sinon, je m'en irai, et tu ne m'entendras plus jamais.

Il n'y avait en cela rien de surnaturel, qu'un pressentiment l'avertit qu'elle mourrait dans deux jours et ne devait plus toucher au clavier; les mourants en ont souvent de semblables, mais ce qui me frappa fut la ferme confiance, la foi inébranlable avec laquelle Stéphane avait reçu le fantastique testament de sa femme. Je ne jugeai pas à propos de discuter avec lui, parce qu'en telles occasions, la discussion ne mène à rien, et je laissai au temps le soin de le convaincre de la frivolité de telles croyances.

Deux années s'écoulèrent ainsi, et le monde, jugeant sur les apparences, pouvait dire que Stéphane avait oublié sa femme. Lorsqu'on lui parlait de se remarier, il ne répondait ni oui, ni non, était toujours parfaitement calme, s'occupait de l'administration de ses biens considérables et jouait même quelquefois, quoique rarement.

Pour Noël, il m'invita à l'aller voir à la campagne. Je partis, et passai quelques jours très agréablement en conversations intimes, lectures, promenades en traîneaux, etc.

Nous allâmes aussi visiter quelques voisins qui avaient de fort belles jeunes filles, le veuf s'y récréait un peu.

La veille de la nouvelle année me trouva chez Stéphane. Après le thé, nous nous retirâmes dans son cabinet pour fumer. On nous apporta du vin, des liqueurs, du café, et nous restâmes seuls. La nuit était froide et calme, la lune brillait dans un ciel serein. Deux chambres nous séparaient du salon, elles n'étaient pas éclairées, et tout restait obscur à l'exception du cabinet. Les vitres des fenêtres carrées nous montraient, par les portes ouvertes, une longue suite de vitres bleuâtres que le clair de lune reflétait sur le plancher.

Nous causions d'une chose ou d'une autre, et, comme il arrive souvent, peu à peu nous nous tûmes tout à fait, chacun de nous se renfermant dans ses propres pensées.

Comme tu le remarquais, il n'y a qu'un moment, la dernière heure de l'année n'est pas sans danger.

Stéphane était assis près de moi, dans un fauteuil bleu, laissant échapper lentement des nuages de fumée. Sa tête d'un blond pâle était rejetée en arrière sur le velours sombre du meuble. Son beau et triste visage empruntait un charme de plus à son vaste appartement. Ses yeux extraordinaires, donnés seulement aux élus de Dieu, immobiles, regardaient en face de lui. Un temps assez long s'écoula de cette manière.

Tout à coup, mon ami frissonna, pâlit étrangement, dirigea son regard

vers la porte conduisant dans les chambres silencieuses et désertes ; puis il prit la pose d'un homme qui écoute attentivement.

Je m'en aperçus et je ne sais pourquoi un tremblement extraordinaire s'empara de moi. Il me semblait que mon front se comprimait, et le calme qui nous entourait me parut alors redoubler, mystérieux et terrible.

Stéphane se leva subitement, s'avança au milieu de la pièce, puis étendant la main vers la porte : Entends-tu? me demanda-t-il d'une voix calme.

A ce moment, je frissonnai de la tête aux pieds.

Qu'y a-t-il? dis-je me levant aussi et m'avançant vers lui.

Entends-tu ?... répétait Stéphane. — Elle joue !...

Ses yeux étaient largement ouverts, il était d'une mortelle pâleur ; je touchai sa main, elle était glacée.

Pour l'amour de Dieu !... Stéphane, m'écriai-je, reviens à toi !... Que vois-tu ?

Mais il me repoussa avec force. Tais-toi ! supplia-t-il, n'interromps pas !...

Et dans un ton d'inexprimable reproche, il ajouta : Ah tu l'as fait fuir !...

Il attendit de nouveau quelques instants, les sourcils contractés, sans se retourner vers l'endroit d'où semblait venir le bruit, et moi, pétrifié par un effroi jusqu'alors inconnu, je n'osais bouger.

Et mon regard se perdait dans la chambre profonde et déserte, traversée par les rayons de la lune. Son charme étrange m'attirait et me retenait ; cette indéfinissable impression de terreur avait quelque chose de surnaturel. Je n'entendais aucun son, et pourtant, il me semblait que dans l'air du somptueux appartement résonnait une calme et douce mélodie.

Une illusion, sans doute, frappait mon imagination surexcitée, mais agissait plus fortement encore sur Stéphane, car son front était redevenu serein, il mit un doigt sur sa bouche, et, sans se retourner, sortit rapidement.

Je le suivis. Le salon resplendissait de la lumière que la lune déversait par les trois grandes fenêtres. Je regardai du côté du piano et, littéralement, mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Le piano, fermé à clef depuis le jour de la mort de Lucie, était ouvert.

Son clavier, mis en pleine lumière, ressortait de sa bordure bleu foncé, comme une blanche apparition, et quoique je n'entendisse rien, les touches s'abaissaient et se relevaient.

Stéphane alla droit à l'étui du violon posé sur le piano ; il l'en retira, l'accorda en un instant, son archet fit d'abord entendre quelques sons merveilleux, et bientôt, dans un véritable océan de douleurs et d'angoisses, se perdit l'interrogation : *Connais-tu ce pays ?*

J'essaierai vainement de décrire l'impression que me produisit cette

mélodie; me sentant glacé, avec la respiration comprimée dans la poitrine, je me tenais debout à la porte du salon, n'osant avancer, ni vers le piano, ni vers l'artiste inspiré qui m'apparaissait en cet instant comme un être d'une nature fantastique. Sa masse noire se perdait dans l'obscurité en dessinant une esquisse étrange. Toute la lumière se concentrait alors dans le milieu du clavier, et se réfractant sous l'angle aigu du pupitre, retombait des touches sur le tabouret isolé recouvert d'une housse blanche, et j'aurais encore affirmé, quoique ne distinguant rien, que sur le tabouret s'était placé quelque être subtil et mystérieux. Dans le reflet blanc de la housse, s'éleva, comme d'un monde invisible, une forme indécise et sombre qui passa rapidement devant mes yeux.

La physionomie de Stéphane était telle que si toutes ces choses étaient des réalités vues et entendues. En certains moments, on n'entendait que l'accompagnement de son archet, en d'autres il s'arrêtait entièrement et regardait alors vers le tabouret dans le rayon de lumière; il écoutait, balançait légèrement la tête avec bonheur, après quoi, il saisissait de nouveau le motif entendu de lui seul et le développait en une meilleure interprétation.

Ah! comme il jouait!... les notes, tombant comme des sanglots douloureux et entrecoupés, ruisselaient comme d'abondantes et silencieuses larmes et se perdaient en soupirs infinis; elles revenaient avec de lamentables réminiscences, avec de navrants et orageux désirs; puis, délicates et tendres, elles étaient calmes; elles étaient le naïf triomphe de l'amour heureux, la confiante espérance des cœurs charmés.

Et de nouveau mugissait la tempête, retentissaient les accords et les dissonnances; et le visage du musicien, penché sur le violon, reflétait tous les sentiments que sa main de maître arrachait au bois insensible.

Et le piano!... le piano parlait aussi; les sons aigus du violon faisaient vibrer ses cordes, et, comme un vague écho, il répondait dans un mystérieux chuchotement.

Mais voici qu'un signal magique termina ce merveilleux concert. Lentement et intelligemment, la pendule placée sur la console sonna minuit.

Au premier coup Stéphane chancela comme un somnambule réveillé en sursaut, puis l'archet s'échappa de sa main et lui-même tomba foudroyé avec le fracas du violon se brisant sur le plancher.

Et lorsque, muet de terreur, je me hâtai de le secourir, j'entendis, venant du piano, le double retentissement de la chute de l'homme et de l'instrument; un son pénétrant, plein et prolongé comme un véritable soupir, s'éleva et se fondit avec la note déchirante du violon mourant. La voix du piano, écho d'un autre monde, répéta longuement son cri douloureux.

Et les âmes de ces deux êtres se réunirent dans un dernier accord!!

Lorsque aidé des laquais accourus, j'emportai Stéphane sur son lit, nous n'y plaçames qu'un cadavre!...

Mon cousin se tût, baissant tristement la tête. Je restai de même sous la suffocante impression de son récit extraordinaire, et le même calme pénétrant, mystérieux dont il venait de parler, nous environna.

Mais je ne pus le supporter longtemps. Avec une terreur secrète, je me levai et marchant sur la pointe des pieds, je m'avançai vers le piano, en détournant la tête, et je le fermai rapidement, comme pour étouffer l'interrogation prête à s'y faire entendre: *Connais-tu ce pays?...*

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 15 octobre 1887.)

La tâche des grands esprits n'est pas, néanmoins, elle ne saurait être dans la contemplation béate de l'Eternel.

Les plus grands esprits dirigent des mondes. Ils sont préposés à la garde des humanités qui s'élèvent. Ils facilitent l'éclosion des progrès, ils bénissent les efforts des hommes. C'est ainsi qu'ils pourraient être appelés les dieux des humanités qu'ils président. Mais il y a ramification entre eux, de monde à monde, de soleil à soleil. Dans toutes les parties du ciel, il y a aussi de grandes sphères lumineuses qui leur servent plus particulièrement d'habitacles. C'est là que ces grands esprits s'interrogent les uns les autres avant d'imprimer la volonté éternelle aux mondes qu'ils ont mission de diriger.

Au-dessous de ces esprits, il y en a de très supérieurs qui sont destinés à faciliter tel ou tel progrès, à combattre tel ou tel système gouvernemental, politique, religieux qui doit être remplacé. Ceux-là sont les directeurs spéciaux des humanités en marche. Ce sont les lieutenants des grands esprits dont nous venons de parler. Tous ont au fond du cœur l'amour et l'espérance. Tous savent que l'avenir donnera les fruits que le présent entrevoit à peine. Tous sont liés par un même devoir et une même responsabilité.

Au-dessous de ces esprits de lumière, gravite la foule des penseurs, des génies qui s'incarnent pour le bonheur des humanités. Ceux-ci ont toute la science voulue, mais ils n'ont pas toujours toute la charité, tout l'amour qu'il faudrait. Ils tiennent de l'homme et de l'ange. Et il faut qu'il en soit ainsi, car ces esprits, quoique très beaux et très purs par certains côtés, doivent connaître toutes les passions humaines. Ils doivent commettre des fautes pour en rougir, apprendre à connaître la vie et chanter le chant de

l'humanité. Ils doivent servir d'exemples aux autres hommes : c'est pour cela qu'ils ne sont pas impeccables.

Puis viennent les esprits protecteurs de tout homme, qui se groupent par affinité dans l'espace et qui, tour à tour, donnent leurs bons conseils aux âmes qu'ils ont mission de conduire.

Au-dessous encore, sont les esprits ignorants de l'avenir, mais qui gardent en eux la force du passé. Ceux-là sont des esprits retardataires qui ne sont pas sans grandeur et qui se personnifient, ici-bas, dans les défenseurs des œuvres rétrogrades de l'esprit humain. Ils ont l'éclat, la vigueur. Ils ont le coloris. Leurs discours peuvent être beaux, leur pensée profonde, mais ils manquent toujours de fraîcheur et de charme, parce qu'ils vivent d'idées anciennes et ne regardent pas les nouveaux levers de soleil.

Puis, vient la tourbe des esprits légers, inconséquents. Ceux-ci sont les disciples de Momus et voudraient transporter dans l'espace, avec les grelots de la folie, la satire acérée qu'on noie dans les libations copieuses ; ceux-ci encore adorent Vénus dont ils voudraient faire toujours leur déesse favorite. D'autres sont disciples d'Epicure. Ceux-là aiment la paresse et chantent les doux loisirs. Il y a des poètes parmi eux.

Plus bas encore sont les âmes voilées, les âmes basses et sombres, qui ont souffert sans chercher à savoir quelle a été la cause de leurs souffrances. Elles sont en lutte contre toute société, mais qu'un éclair de justice vienne frapper leurs regards ternis, et aussitôt il se produira en elles un retour vers le bien.

Dans les bas-fonds spirituels, sous la garde d'esprits sévères qui les dirigent ou les punissent selon le cas, je vois toute la sphère des esprits malheureux par suite de leur méchanceté, de leur haine pour tout ce qui est beau et bon. Ces forçats de l'infini poussent l'homme aux mauvaises actions pour le plaisir de mal faire, pour fronder Dieu. Ils jettent bas le masque entr'eux et le spectacle qu'ils nous donnent ferait souvent horreur aux esprits avancés, s'ils ne savaient qu'un temps viendra où ces misérables ne seront plus que des malheureux. Un temps viendra ensuite où ces malheureux se repentiront de leurs fautes, de leurs crimes, et s'élèveront d'un degré sur l'échelle des êtres.

Répétons-le : nul ne tombe assez bas pour qu'il lui soit impossible de se relever. Nul n'est assez grand coupable pour que la loi générale de justice ne lui accorde pas un jour le droit au pardon. Homme, travaille : ton sort est entre tes mains. Tes fautes, Dieu les voit ; tes remords, il les apprécie ; tes retours au bien, il les facilite et les bénit.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme. par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIERES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flamarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire.	10 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr. »
Esprit des Gaules.	7 fr. »
Terre et ciel.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble.	25 fr. »
De Mirville, *Pneumatologie des Esprits.*	10 fr. »
d° *Question des Esprits.*	7 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	10 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	10 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
d° par Robert.	10 fr. »
d° par Pigeaire.	10 fr. »
d° par Charpignon.	10 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	10 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	12 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	4 fr. »

Le Gérant: H. JOLY.

Paris — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 22 | 15 Novembre 1887.

AVIS. — Se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie pour 1887; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

SÉANCE COMMÉMORATIVE (1er novembre).

La séance est ouverte par la lecture d'une méditation spirite.

Le président de la séance, M. Leymarie, dit ce qui suit, au nom de la société scientifique du spiritisme :

« Sous l'incitation des incarnés et des désincarnés, en 1858. Allan Kardec créait les réunions annuelles de la Toussaint; nous continuons la bonne tradition.

« Permettez-nous, avant d'adresser un souvenir mérité à nos décédés, de consacrer quelques paroles au philosophe éminent qui vulgarisa le spiritisme dans le monde.

« Quelques journaux amis se complaisent à *diminuer A K;* les critiques ont-ils bien lu ses œuvres ? il ne faut pas oublier que ce fut un maître en logique, l'ami de la concision, de la justice et de la raison.

« Nous devons à Allan Kardec les règles ou préceptes suivants :

« Le spiritisme est une science morale, progressive et perfectible, qui répond aux aspirations du cœur et de la raison.

« Aux spirites il sera donné selon leur avancement intellectuel et moral.

« La revue spirite est un terrain d'essai destiné à sonder l'opinion des hommes et des esprits sur certains principes, avant de les admettre comme parties constituantes de la doctrine.

« S'il y a des révélateurs pour les vérités scientifiques, à plus forte raison il doit y en avoir pour les vérités morales, ces éléments essentiels du progrès.

« Les médiums qui transmettent cette révélation ne sont point des êtres passifs dispensés du travail d'observations rigoureuses; celui qui enseigne ne peut faire abnégation de son jugement et de son libre-arbitre.

« Les médiums doivent contrôler sans cesse l'enseignement qu'ils transmettent; la doctrine perfectible qu'ils servent n'a pas été dictée de toutes pięces, n'est point imposée à la croyance aveugle.

« Le spiritisme et la science se complètent l'un par l'autre ; avec le seul secours de la matière, et sans le spiritisme, la science ne peut expliquer certains phénomènes.

« Le spiritisme sans la science manque d'appui et de contrôle ; il n'a pu se constituer qu'au temps voulu, après les découvertes scientifiques, par lesquelles, nous comprenons sa portée morale et sociale.

« Pour faire justice des choses de la théologie, faire la part des systèmes utopiques et de la réalité, les hommes éclairés, grâces aux nouvelles choses révélées, ne doivent interpréter les textes sacrés de toutes les religions qu'avec la logique et le bon sens. Cette interprétation est nulle, sans le secours de la science et du spiritisme qui s'entr'aident pour nous faire comprendre certaines lois.

« La doctrine spirite repose sur un fait qui est dans la nature ; pour supprimer le spiritisme, il faudrait supprimer les lois de la nature.

« Le spiritisme marchant avec les progrès ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte.

« Les Esprits ne donnent pas une science toute faite ; n'étant pas sortis de l'humanité, ils nous apportent ce qu'il ont appris sur la terre ; ils veulent, à juste droit, bénéficier de nos études et de nos recherches.

« Le spirite conscient doit s'assimiler toutes les découvertes scientifiques nouvelles, et, s'il ne veut piétiner sur place, se mettre résolument à l'œuvre pour en avoir la connaissance réelle ; enseigner le contraire c'est tromper sciemment ses frères en spiritisme.

« Le spirite éclairé ne peut demander aux Esprits la solution des problèmes qu'ils n'ont pas la puissance de résoudre, car ils ne peuvent donner la science aux ignorants et aux paresseux.

« Les découvertes de la science glorifient Dieu au lieu de l'abaisser ; elles ne détruisent que ce que les hommes ont bâti sur les idées fausses qu'ils se sont faites de Dieu.

« Dans leur état actuel d'infériorité, les hommes ne peuvent que difficilement comprendre Dieu infini, parce qu'ils sont eux-mêmes bornés et limités, c'est pourquoi *ils se le figurent BORNÉ* et *LIMITÉ, COMME EUX;* ils se le représentent comme un être *circonscrit*, et en font une image à leur image. Nos tableaux qui le peignent sous des traits humains ne contribuent pas peu à entretenir cette erreur dans l'esprit des masses, qui admirent en lui plus la forme que la pensée. C'est pour le plus grand nombre un *souverain puissant*, sur un *trône inaccessible*, perdu dans l'immensité des cieux, et parce que leurs facultés et leurs perceptions sont bornées,

ils ne comprennent pas que Dieu puisse ou daigne intervenir directement dans les petites choses.

« Pour la facilité de notre intelligence, représentons nous la pensée de Dieu sous la forme concrète d'un fluide intelligent remplissant l'univers infini, pénétrant toutes les parties de la création : *La nature entière est plongée dans le fluide divin* ; or, en vertu du principe que les parties d'un tout sont de même nature, et ont les mêmes propriétés que le tout, chaque atome de ce fluide, si l'on peut s'exprimer ainsi, possédant la pensée, c'est-à-dire les attributs essentiels de la Divinité, et ce fluide étant partout, tout est soumis à son action intelligente, à sa prévoyance, à sa sollicitude ; pas un être, quelque infime qu'on le suppose, qui n'en soit en quelque sorte saturé. Nous sommes ainsi constamment en présence de la divinité ; il n'est pas une seule de nos actions que nous puissions soustraire à son regard; notre pensée est en contact incessant avec sa pensée, et c'est avec raison qu'on dit que Dieu lit dans les replis les plus profonds de notre cœur. Nous sommes en lui, comme il est en nous, selon la parole du Christ.

« Allan Kardec a dit ce qui précède en termes excellents, très précis qui ne laissent aucune place à de fausses interprétations ; ceux qui le discutent n'ont pas lu sans doute, avec attention, son dernier ouvrage, *La Genèse selon le spiritisme*, édité quelques jours avant sa mort corporelle; nous les convions à cette lecture ; ils auront la preuve que nous avons glané quelques préceptes dans un champ où se trouve la plus abondante des récoltes.

« Allan Kardec s'est toujours considéré comme un simple travailleur, qui devait son activité, son énergie, tout son savoir à la science spirite ; il était antipathique à *toutes les infaillibilités.*

« Ce qui précède, tiré de son livre *la Genèse*, sur l'*action providentielle*, prouvera aux immortalistes et aux atmistes que bien avant eux il avait pressenti l'évolution scientifique et rationnelle que devait accomplir le spiritisme ; après 15 ans de travaux suivis, il pouvait mieux développer sa pensée, tout en réservant pour une autre œuvre le complément de ses déductions; cette œuvre, il en avait tracé le cadre, et la mort ne lui a point permis de le remplir. Ce sera pour une existence nouvelle.

« Au début du spiritisme, le Maître a mis en ordre dans le *Livre des Esprits*, les communications obtenues de 1850 à 1855, par un cercle de chercheurs ; les amis invisibles ont donné alors, aux spirites nouveaux qui avaient à se dépouiller des préjugés préconisés par les églises diverses auxquelles ils appartenaient, la nourriture qu'ils pouvaient digérer, mais en leur déclarant que plus ils s'élèveraient intellectuellement, plus ils

recevraient, selon leur entendement. De son essence même le spiritisme est progressif.

« Plus sage que quelques anciens adeptes du spiritisme aujourd'hui transformés par des études spéciales, Allan Kardec a rempli loyalement et courageusement son mandat ; on a grand tort, ce semble (et cela n'est ni prudent, ni sérieux,) de prétendre qu'il a propagé sciemment l'erreur, entretenu de fausses idées sur Dieu, ce qui n'est point conforme à la vérité. Ayons l'esprit de justice en rendant un hommage mérité aux rudes laboureurs qui nous ont tracé la voie, et n'imitons pas ce frêle oiseau qui veut égaler le vol de l'aigle n'étant point créé pour de telles destinées.

« Après avoir rayonné chacun selon leur génie, les spirites, les spiritualistes, les atmistes, serviteurs de la même vérité, s'uniront tous pour centraliser leurs chères études et propager la science nouvelle sans cesse progressive ; respecter les précurseurs sera leur règle.

« Cet hommage mérité au chercheur consciencieux et modeste, nous le devons aussi à Mme Allan Kardec qui seconda son mari avec tant d'intelligence et d'énergie, en compagne dévouée.

« Permettez-nous, maintenant, de vous rappeler ce que furent nos frères désincarnés, décédés depuis le 1er novembre 1886. »

Le président donne sur les noms qui suivent, une notice qui indique clairement ce que furent ces désincarnés, et quels services ils ont rendu à la cause :

Mlle Marie Esnault. — M. Bimar. — M. Mauras. — M. Alexis Didier. — M. Claude Desoie. — M. Adolphe Fromont. — M. Antoine-Louis Duparc. — Mme Legrand. — Don Juan Marius y Contreras. — Mme Chapitet. — Mme Livia-Giovanini, née Frangini. — Mme Marie Guiet. — M. Sauvaget. — M. Greslez, Amand. — L'abbé Caron. — M. Julien Bablin. — Mme Charles Fauvety. — Mme Morin. — M. Louis Berenguier. — Mme Gérard-Jamme. Mme Bouillat. — Comte Carlo Sigismond Freschi. — Colonel Baron Daviso. — M. Joannès Josephus Proome. — M. Pierre Paillé. — M. Théodore Buffardin. — M. Lambert Ollivier. — Mme Laffargue. — Mme Prud'homme. — M. Edouard de Ridder. — M. Auguste Bisson. — Mme Vincent. — M. Troseille père. — Mlle Lucie Locamus. — Mme Accati. — Mlle Léonie Coutant. — M. Constantin Deval. — M. L. de Waroquier. — Mme Machet. — M. Louis Vallet. — Mlle Louise Tavernier. — M. Henry Beaucé. — M. Auguste-Antonin Christé. — M. Spencer Fullerton Baird. — M. Bernard Moisson. — M. François Vallès. — M. le Dr Wahu.

M. CH. FAUVETY, dans une causerie familière pleine de charme, a dit combien il était heureux de s'unir à nous pour honorer le souvenir de nos chers décédés, parmi lesquels figure cette année Mme Ch. Fauvety, sa femme, qu'il aime et qu'il regrettera toujours.

Il s'est plu à rendre hommage en particulier à la mémoire de M. François Vallés, inspecteur général des ponts et chaussées, et de M. le Dr Wahu, chirurgien et écrivain éminent, qui furent spirites militants, philosophes et penseurs si utiles à notre cause (1). C'est à notre ami M. de Waroquier que le conférencier a réservé ses paroles les plus cordiales, louant sans réserve son dévouement inaltérable, l'infatigable activité qu'il mettait au service de nos croyances, son empressement à guérir les souffrants.

S'élevant ensuite à des considérations générales, M. Fauvety a étudié le problème du mal et prouvé que la souffrance est un moyen de progrès; que la lutte sous toutes ses formes, politique, religieuse, sociale, et la lutte aussi pour assurer l'existence, tout a son utilité pour l'homme, obligé de se rectifier, de s'intelligenter pour devenir juste et fraternel (2).

Étudiant les religions dans un large esprit de tolérance, il a dit que, sauf le dogme du péché originel peut-être, tous les autres dogmes religieux pouvaient s'expliquer.

Il a montré la véritable égalité des êtres devant Dieu par la pluralité des existences, qui leur permet de s'élever les uns et les autres jusqu'à l'état de perfection et de bonheur qui leur est assigné par la sagesse suprême

Amené à définir Dieu, il a dit qu'il le croyait personnel, c'est-à-dire conscient de ses actes, ayant l'intelligence, la volonté, la justice, la puissance et l'amour, sans lesquels il serait comme s'il n'était pas.

Cette conférence de 3/4 d'heure a intéressé l'assistance qui l'a applaudie; on peut ne pas être sur tous les points de l'avis de M. Fauvety, mais chacun de nous a su rendre justice à la chaleur de ses convictions noblement et facilement exprimées.

(1) Il a dit à ce propos combien il est difficile, quand on appartient à un certain monde, et qu'on y occupe une position élevée, de rester ferme dans ses principes, conséquent avec soi-même, et de défendre envers et contre tous la doctrine spirite. Tel est cependant le bel exemple que MM. Vallès et Wahu ont toujours donné.

(2) Les spirites ne peuvent croire au mal, existant comme loi.

L'homme seul, qui a son libre arbitre, crée le mal, et la réincarnation lui est donnée comme moyen pratique de tout réparer.

SONNET IMMORTALISTE

Oui, je suis immortel en mon autonomie
Et chante l'avenir en mes quatorze vers :
Après la mort du corps, l'âme n'est qu'endormie
Et rien de ce qui vit ne meurt dans l'univers.

Comment croire au néant ? mais c'est une infamie,
C'est nier la justice et voir tout à l'envers,
C'est traiter la raison comme son ennemie
Et c'est vivre méchant dans un monde pervers !

L'avenir est à tous ; à tous est la puissance ;
Tout grandit par la mort et par la renaissance,
Au sein de l'univers et de l'éternité ;

La même destinée appartient à chaque être,
De son *moi* progressif l'homme est toujours le maître
Et fait ou son malheur ou sa félicité ! L. VIGNON.

DISCOURS DE MADAME J. COLIN : *Mesdames, messieurs* : Si cette fête qui nous réunit tous les ans, nous trouve toujours aussi fidèles, c'est qu'elle porte avec elle sa bénédiction aussi bien que son enseignement. C'est qu'elle répond à nos besoins de sympathie, de gratitude, d'encouragement, d'exemples, d'espérance sans limite, en ce qu'elle comprend dans un même vocable toutes les grandes âmes qui nous ont précédées dans l'ordre d'une foi nouvelle, où se ralliaient toutes leurs plus généreuses aspirations.

Ce sont ces âmes d'élus, d'apôtres, de martyrs, de missionnaires enthousiastes, de chercheurs persévérants, révérés des hommes ou connus de Dieu seul, qui ont jeté les assises d'une civilisation donnant les fruits sans lesquels, la vie est sans aucun prix, sans aucun espoir, sans aucune dignité.

Pour affirmer ces grands et immortels principes, elles y ont consacré leur existence, leurs facultés, les biens, les affections, les gloires de ce monde, et, au besoin quand le sacrifice leur en fut demandé, les ont scellés de leur sang.

Elles aussi, ont d'abord été bafouées, outragées, traînées sur la claie du mépris, parfois du supplice. Qu'importe ! Elles apportaient un des rayons de la vérité éternelle, et les pâles ombres de la nuit se sont dispersées devant l'aurore de ce beau jour levant !

O vous, âmes vaillantes et généreuses, qui choisissiez de la vie ses plus ardus labeurs, ses plus ignorés renoncements, parfois ses plus horribles souffrances, dans l'espoir de nous doter, nous, des inconnus dans la durée des siècles, de bienfaits, qui nous sont des droits acquis, et qui furent traités — de rêveries impertinentes, d'utopies téméraires, et dont Suétone (un bien honnête homme pourtant), a pu dire dans un accent de souverain mépris : « Les chrétiens, espèce d'hommes infectés de superstitions nouvelles et dangereuses, furent livrés au supplice. » — Et c'était tout : rien ne surgissait de ces cœurs d'hommes pour d'autres hommes !...

Eh bien, ces superstitions condamnées ou ridiculisées sont vieilles de dix-huit siècles et ce sont elles qui ont régénéré le vieux monde qui allait, s'écroulant, s'avilissant dans la honte, la fange et les crimes ! Ce sont elles, qui ont jeté aux quatre coins de l'espace la parole divine, relevant l'homme des fatalités antiques, où, du berceau à la tombe, s'enchaînaient son âme, son cœur, sa liberté ! Et cependant, ceux qui en furent les promoteurs et les révélateurs, furent traités comme des visionnaires ou des fourbes, parce qu'ils avaient dit, dans la sincérité de leur cœur et dans la claire certitude de leur intelligence : J'ai vu, j'ai entendu : si vous vouliez voir et entendre peut-être que pour vous aussi un nouveau ciel serait ouvert : vous verriez, vous comprendriez.

Cependant, chose étrange ! sur tous s'étendaient les paroles d'espérance, de paix et de pardon, et si la vie, (malgré les misères qui y sont attachées) est un bien : ils assuraient la vie éternelle...

La force des choses ?... Mais l'esprit reculerait d'horreur et d'effroi, s'il prenait au sérieux ces billevesées délirantes, en ce que, s'il n'y avait pour nous régir que la fatalité inhérente à la force des choses, toutes forces s'épuisant pour des transformations adéquates mais non déterminées, nous serions incessamment sous cette menace terrifiante, de l'univers s'ébranlant et des mondes sidéraux et planétaires, éperdus et bouleversés, roulant dans l'espace sans borne, jusqu'à l'heure des cataclysmes inévitables, dans d'effroyables rencontres et de destructives collisions.

Mais, rassurons-nous : les plus audacieux, les plus impénitents de ces fallacieux et farouches négateurs sont bien persuadés que le jour de demain se lèvera dans l'orbe auguste de sa déclinaison infranchie, de cela, leur sommeil garde une quiétude satisfaite et ne se laissera point troubler. Ah ! laissons-les dormir !... Laissons aussi dormir ceux que nul problème n'agite, que les clameurs du monde en souffrance, laissent froids et insoucieux ; laissons dormir ceux pour qui la pensée n'a point d'irritants mystères : le présent, d'inquiétants dilemnes ; l'avenir, d'incertitudes

troublantes. Ils dorment ! ou tout au moins, ils ferment les yeux à la pure lumière ; doutant de tout : hormis du mal; laissant se dessécher leur cœur, sans un besoin d'amour, sans une espérance d'équité. Hélas ! que ce serait triste, si tout devait finir ainsi !... Mais il n'en est rien. Leur heure viendra à eux aussi : il leur faudra la vie, la vie à pleines voiles, toutes grandes déployées ! car ils voudront plus connaître, pour plus et mieux aimer, et toutes les solutions heureuses, satisfaisant à la fois l'aspiration véhémente et généreuse et la froide et irréductible raison.

C'est alors, ô vous, nos protectrices et nos amies bien-aimées, grandes et chères âmes, qui laissèrent de votre passage en ce monde, un sillage éclatant, c'est alors que, comme à nous, vous leur tendrez la main, et, qu'à leurs lèvres assoiffées, vous offrirez la coupe des rayonnantes et sublimes vérités.

Pour nous, qui voulons marcher sur vos traces, et que la vie mortelle opprime souvent de ces vicissitudes, de ces deuils cruels, de ces inévitables douleurs, puissent les vertueux et nobles exemples que vous nous avez laissés, aviver notre foi, féconder nos labeurs, soutenir notre courage, et nous porter, sinon heureux, mais persévérants toujours dans l'amour du bien, du juste et du vrai, jusqu'au seuil de la vie transmondaine, où nous sommes attendus, où nous sommes appelés !...

Et vous, cher Maître Allan Kardec, qui fûtes le laborieux et ardent initiateur de la doctrine où se confirment nos espérances et notre foi, nous vous saluons ! car nous savons que, non content de la part de bienfaits que vous avez apportée à notre monde, vous continuez encore, dans la vie de l'erraticité, votre propagande de science, de progrès, de dévouement, de charité pour tous. Puissiez-vous, à votre tour, reconnaître en nous les disciples et les continuateurs de votre œuvre ininterrompue !

Comment ne les a-t-on pas écoutés? Comment, la main dans la main, n'a-t-on pas voulu saisir ce qu'il peut y avoir d'accessible et de vrai dans ces visions sublimes et magnifiques, toutes resplendissantes de charité et d'amour? Hélas ! c'est que l'homme, à de rares exceptions près, se contente de trop peu, qu'il ne fait que la part du besoin et des jouissances de son enveloppe matérielle, et qu'il oublie, que son âme y est enfermée prisonnière et que, pour ce qui passe, il sacrifie ce qui demeure, ce qui est appelé à d'immortelles destinées.

S'il en fut ainsi depuis le passé lointain jusqu'à nos jours, dans la longue pérennité du temps, cela explique encore le discrédit jeté à notre doctrine. Et puis, il est si facile de railler, de blâmer, ce dont on est parfaitement ignorant; et, si l'on est d'humeur agressive, on y ajoute l'insulte ou, au besoin, les ténébreuses machinations. Cependant, nous ne pouvons que

plaindre ceux qui se déshéritent ainsi de la plus belle part des biens que Dieu a placée sur le chemin de l'être, qu'il dotait de la vie en même que de la raison. Chaque individu en porte en soi l'indéclinable manifestation; et, bien oblitérée, bien attardée est la conscience de ceux qui ne veulent voir dans l'ordre qui régit l'univers, qu'un phénomène de dynamie, n'ayant de coordination et de plan préconçu que ce qu'ils appellent « la Force des choses. »

LES MORTS

Ainsi qu'une forêt mouvante,
Où l'essaim des yeux met des fleurs,
La foule touffue et vivante
Des morts accourt vers nos douleurs.

Comme un océan de ramures,
Houleux sous les vents familiers,
Répand d'harmonieux murmures
Scandés de soupirs par milliers;

Comme les vagues de feuillages
Aux cimes des bois onduleux
S'illuminent de clairs sillages]
Sous le frisson des gouffres bleus;

Tels, les cheveux gonflés de houles
Par notre appel désespéré,
On pourrait voir les morts, par foules,
Bondir dans l'espace éthéré !

Ils viennent, pleins d'élans sublimes
Comme les hauts sapins des monts,
Tordre leurs bras vers nos abîmes,
Vers les grands deuils que nous clamons !

Les cris d'amour, jaillis de terre,
— Ainsi que ces laves de sang
Que darde au ciel un noir cratère. —
Poignent les morts d'un jet puissant

Et, comme l'astre des marées
Saisit l'Océan par les flots,
Les morts, en légions serrées,
Suivent l'aimant de nos sanglots.

Nos soupirs soufflent un orage
Dans cet amas de fronts mouvants ;
Ils voudraient nous crier : Courage !
Hélas ! leur voix se perd aux vents !

Hélas ! hélas ! leur forme est vaine !
Ils sont comme s'ils n'étaient pas,
Nos chers morts que l'amour enchaîne !
Oh ! les frontières du trépas !

...Mais silence ! prêtez l'oreille !
L'homme aurait-il de nouveaux sens ?
Ecoutez ce bruit qui s'éveille,
Ces voix, ces appels, ces accents !

Ecoutez... regardez : la nue
Se déchire ! levez les yeux
Vers la profondeur inconnue
Où s'ouvre un tableau merveilleux...

Les voici ! les voici ! victoire !
Les voici les morts, par milliers
Voici les géants de l'histoire,
Voici vos amis familiers ;

La voici la forêt mouvante
Où brillent les fleurs de leurs yeux ;
La voici, touffue et vivante,
La foule de nos morts joyeux ;

Victoire ! il n'est plus d'épouvante,
Plus de nuit sans fond, plus d'adieux ;
L'Humanité, toute et vivante,
Rejoint ses tronçons radieux !

Plus de désespoirs, plus d'alarmes,
Plus d'implacable effondrement ;
Fleurs des yeux, il n'est plus de larmes
Que des larmes d'enivrement ;

L'amour a vaincu les abîmes :
Renouez vos destins brisés !
Depuis les vallons jusqu'aux cimes
C'est une chaîne de baisers !

Victoire sur les deux rivages !
L'amour chante, et l'amour répond ;
Le gouffre hurlant des veuvages
N'est plus qu'un ruisseau sous un pont.

Victoire ! victoire ! victoire !
Plus de mort ! plus d'enfer béant,
Ni plus de geôle purgatoire !
Plus de ténèbres du néant !

Nous avons conquis nos domaines,
Nos deux champs d'immortalité ;
Et toutes les âmes humaines
Ne font plus qu'une Humanité !

J. Camille Chaigneau.

DE LA SOLIDARITÉ : La fête qui nous réunit en ce moment, exprime une idée qui a droit à tout notre respect et à notre adhésion sans réserve : je veux dire l'idée de la fraternité, de la solidarité.

Malheureusement, la solidarité, entendue comme l'entend ici l'Eglise, se réduit à bien peu de chose : les Saints, en effet, sont relativement en petit nombre, et encore en est-il beaucoup parmi eux qu'elle considère comme tels auxquels nous ne pouvons songer sans une profonde pitié ou une vive indignation. Il nous faut donc plus et mieux.

Avez-vous remarqué qu'à mesure que l'humanité avance dans sa marche hésitante, tantôt progressant franchement, tantôt paraissant rétrograder, l'idée de fraternité gagne incessamment du terrain, s'élargit, s'agrandit, tend de plus en plus à réunir dans une même communion fraternelle tous les hommes, à quelque nation, à quelque race qu'ils appartiennent.

Dans les premiers âges de l'humanité, le *struggle for leve*, la lutte pour la vie était, quoi que prétendent les contempteurs du temps présent, bien plus ardente qu'elle ne l'est de nos jours, et le : *chacun pour soi*, qui peut se traduire par : *tous contre tous*, régnait alors sans conteste. Peu à peu pourtant l'idée de solidarité, d'abord presque nulle, s'étendit de la famille à la tribu, à la cité, à la patrie. Puis, franchissant les frontières, et s'élevant plus haut encore, débordant l'orgueil des races dites supérieures, elle a conçu la *fraternité humaine*.

Ce n'est pas tout. L'humanité, c'est quelque chose, sans doute, c'est beaucoup même, et il n'y a pas si longtemps que c'était tout, si du moins il en

fallait croire ceux qui affirmaient que la terre était le centre de l'univers, le but de la création, le point où se concentrait toute la pensée divine.

Mais si grande que soit l'idée de la fraternité humaine, elle ne nous suffit plus. Nous cherchons plus loin, et déjà la preuve est faite que la solidarité existe, non seulement entre tous ceux qui, comme nous, sont encore revêtus de leur enveloppe charnelle, mais aussi entre nous et ceux qui, ayant vécu au milieu de nous ou avant nous, ont passé par la mort et sont entrés dans le monde des esprits. Plus encore : la science progresse sans cesse; de jour en jour, elle plonge plus avant dans l'infini à l'aide, soit du télescope, soit du microscope; et, à chacune de ses découvertes, nous comprenons mieux qu'au lieu d'être isolés dans l'espace, nous sommes, tout au contraire, reliés par des fils invisibles, mais puissants, à tous les astres qui tracent leurs orbes gigantesques dans l'étendue sans bornes, comme à tous les êtres, grands ou petits, qui vivent, aiment, souffrent et travaillent sur ces mondes, comme nous vivons, aimons, souffrons et travaillons sur le nôtre.

Oui, voilà à quels sublimes sommets nous a conduits à travers les siècles, l'idée de la solidarité. Mais qu'il y a loin de la conception de l'idée à sa réalisation! Que de luttes encore et que d'angoisses avant que la fraternité de tous les hommes sur la terre, la solidarité de tous les êtres pensants dans l'univers, ne soit devenue un fait! Pourtant, ne l'oublions pas, la conquête d'idées aussi grandioses est déjà, par elle-même, un immense progrès. Car on ne se berce pas de si beaux rêves, de si magnifiques espérances, sans qu'il en passe, petit à petit, quelque chose dans la pratique de la vie. En voulez-vous la preuve? Remontez de cent ans en arrière. Que voyez-vous?

A côté d'un petit nombre de privilégiés, la grande masse du peuple taillable et corvéable à merci, supportant, malgré sa misère, presque tout le poids des impôts dont la noblesse et le clergé sont exempts. Mais la Révolution a passé sur ces iniquités séculaires, comme une trombe qui balaie tout sur son passage, et les privilèges ont disparu dans la tourmente. — L'instruction publique était réduite à sa plus simple expression : qu'avait-on besoin d'apprendre à lire et à écrire, à des hommes desquels on exigeait avant tout une docilité et une soumission sans réserve? Et aujourd'hui? Aujourd'hui, l'instruction n'est plus seulement un droit, elle est un devoir pour tous. Aussi n'est-il pas de hameau, si humble soit-il, qui n'ait son école; aussi n'est-il pas de chaumière, si reculée soit-elle, où ne pénètrent quelques rayons de l'intelligence de nos grands penseurs!

Et au point de vue purement matériel, les pas faits en avant sont tout aussi sensibles. Il reste sans doute encore beaucoup trop de souffrances au milieu de nous. Toutefois, quelle distance nous avons parcourue, depuis que, dans le dernier quart du XVIIIe siècle, le gouverneur d'une des plus importantes

villes du royaume pouvait, sans soulever l'improbation générale, répondre aux malheureux qui venaient lui demander du pain : « Mes amis, l'herbe commence à pousser, allez paître. »

Si, vous tournant vers les maisons de refuge, asiles, hospices, hôpitaux, etc., vous comparez le présent au passé, vous souvenant d'ailleurs que jadis on pouvait, dans un même lit d'hôpital, voir étendus côte à côte, un mort, un mourant, un fiévreux et un convalescent, vous serez bien forcés de reconnaître que là aussi nous nous trouvons en face d'un état de choses qui, malgré de nombreuses lacunes, et des abus dont on n'a encore pu triompher, n'en constitue pas moins une amélioration considérable sur l'état de choses antérieur.

Enfin notre réunion ici, n'est-elle pas un autre fait, militant en faveur de notre thèse? Il nous paraît tout simple aujourd'hui de nous réunir, et de causer entre nous, en toute liberté, de nos espérances. Cependant il a fallu des siècles de luttes, de sacrifices, de désintéressement, de dévouement et de persévérance pour la conquête de ce droit. Et que de sang versé, que de trahisons, que de fanatisme pour empêcher le triomphe de la tolérance et de la libre pensée!

On le voit, les rêves des philosophes et des penseurs n'ont pas été sans influer grandement sur les actions des hommes et les faits de l'histoire. Mais, répétons-le, malgré tous les progrès réalisés, il reste énormément à faire. N'y a-t-il pas des milliers et des milliers d'enfants qu'on livre à tous les dangers de la mendicité et de la rue? qu'on prostitue au vice? que des parents indignes tuent moralement et physiquement pour en vivre, pour s'en faire des rentes? N'y a-t-il pas les habitations hideuses, étroites, obscures et malsaines où s'entassent pêle-mêle, dans une promiscuité effrayante, père, mère, jeunes gens, jeunes filles et enfants? N'y a-t-il pas les pauvres qui tremblent la faim et le froid, sans pain et sans vêtements? N'y a-t-il pas les abandonnés qui pleurent dans leur solitude, sans personne pour leur porter un mot de consolation ou de sympathie, et les révoltés qui ne songent qu'à tout bouleverser et à tout détruire? N'y a-t-il pas les haines nationales qui menacent à chaque instant de faire explosion, et de convertir toute l'Europe en un immense champ de carnage? Ah! qu'il nous reste à faire si nous voulons que la fraternité règne véritablement entre les hommes, les nations et les races qui peuplent la terre!

Il semblerait donc que nous dussions nous appliquer tout entiers à la guérison des plaies que nous venons de signaler. Mais quoi! l'homme ne vit pas seulement du présent et du passé, il vit encore, il vit surtout, de l'avenir. Aussi a-t-il de tout temps cherché à connaître, non pas tant ce qui intéressait son existence terrestre, que le sort qui lui était réservé par-delà la tombe.

A ce besoin de savoir, de nombreuses réponses ont été données, la plupart aussi peu satisfaisantes pour la raison, que peu attrayantes pour le cœur. Quoi d'étonnant dès lors, qu'à notre époque qui s'emploie si activement à refaire la plupart des solutions que nous a léguées le passé, la science ait aussi porté ses investigations dans cette direction, s'efforçant d'entr'ouvrir le voile qui dérobe à nos yeux la vie extra-terrestre de nos chers morts!

Quel a été le résultat de ces recherches téméraires? Jusqu'à quel point pouvons-nous nous en féliciter? Quels que soient nos tâtonnements, quand il s'agit d'expliquer quelques-uns des faits qui, de jour en jour, viennent à notre connaissance, quelles que soient nos divergences en ce qui concerne l'appréciation philosophique de certains autres, une chose considérable est dès à présent définitivement acquise : c'est la possibilité d'entrer en relation avec le monde des esprits, c'est la certitude de la solidarité entre ceux qui ont déjà franchi le seuil de la tombe et ceux qui restent encore en deçà, entre le monde visible et le monde invisible.

Or, qui dit solidarité, dit action réciproque : nous réagissons donc les uns sur les autres, nous exerçons les uns sur les autres une influence bonne ou mauvaise. selon que nos pensées sont tournées vers le bien ou vers le mal. Voilà le fait qui nous paraît à l'abri de toute critique, de toute négation. Mais, hélas! si nos communications avec les êtres éthérés que nous appelons *esprits*, sont certaines, indéniables, elles ne sont pas cependant, à beaucoup près, ce que nous voudrions qu'elles fussent. Que de peines et de difficultés pour obtenir des renseignements tant soit peu nets et précis sur la situation de ceux qui nous furent chers! Que de contradictions entre les diverses communications qui nous viennent de ce monde ultra-terrestre où s'agitent, comme ici-bas, la haine, la vengeance, l'ignorance et l'orgueil? Pourquoi les nôtres ne répondent-ils pas à notre appel comme nous le voudrions? Et pourquoi, lorsqu'ils viennent, est-ce dans des conditions qui fréquemment nous laissent des doutes quant à leur identité? Est-ce leur faute, ou est-ce la nôtre?

Croyez-vous que nous soyons tout à fait sans reproche à cet égard? Voyez ce qui se passe dans nos réunions : ici, l'on traite les esprits comme on traiterait une matière inerte, ne leur demandant qu'une chose : de nous apporter quelques preuves de la survivance de l'être, sans qu'il se joigne à cette curiosité, parfaitement légitime, ni sympathie, ni affection. N'obtiendrait-on pas de meilleurs résultats, si, à l'ardent désir de savoir qui nous anime tous, s'ajoutait toujours et partout quelque lien d'amour? — Ailleurs, sous je ne sais quelles influences, on s'abandonne à toutes les inepties des pires époques du moyen-âge, communiquant à peu près exclusivement avec les saints et les apôtres, quelquefois avec Satan, à moins que poussant l'aberration plus

loin encore on ne fasse parler Dieu lui-même. Que peut-on espérer de sérieux, au point de vue scientifique, dans de pareilles conditions; et qui ne voit qu'agir ainsi, c'est ridiculiser et les spirites et le spiritisme? Voilà pour nous. Quant aux esprits, voyez :

Dans tel groupe ne se présentent guère que ceux qui, étant ou se disant malheureux, demandent à leurs interlocuteurs des prières et des conseils. Dans tel autre, de grands génies débitent journellement de plates niaiseries, avec des fautes d'orthographe sans nombre, comme si, depuis leur mort, ils avaient désappris leurs grandes pensées et leur magnifique langage. Ailleurs de prétendus savants s'escriment à expliquer le commencement, le but et la fin des choses, et que sais-je encore?

Comment ramener l'ordre et l'unité dans une aussi prodigieuse désharmonie? Question grave qui appelle l'examen de tous ceux qui ont à cœur de voir se propager nos idées.

Si nous travaillions avec plus de suite, de sérieux et de persévérance, les résultats obtenus ne seraient-ils pas meilleurs? Si nous apportions à nos recherches, avec un désir plus ardent de savoir, une volonté plus ferme de bien faire, la tâche ne nous serait-elle pas facilitée?

D'autre part, nombre de communications, vagues peut-être et insignifiantes par leur contenu, n'acquerraient-elles pas une certaine valeur, si l'esprit qui les dicte pouvait être vu dans le temps qu'il écrit ou parle? Et dès lors, ne devrions-nous pas faire l'impossible pour avoir dans toute réunion où l'on expérimente sérieusement, à côté des médiums typtologues ou écrivains, des médiums voyants ou entendants qui serviraient à contrôler les dires des premiers?

Mais comment en arriver là, si successivement tous les groupes se désunissent, se désagrègent, parce qu'on ne sait pas faire à la cause qu'on défend le sacrifice de sa vanité ou de ses petites jalousies?

Que nous regardions donc la société humaine, telle que des siècles d'histoire l'ont faite, ou que nous considérions nos rapports avec les vivants d'outre-tombe, nous avons bien des sujets de tristesse et d'angoisse.

A côté de l'opulence arrogante de quelques-uns, la misère humiliée d'un grand nombre; à côté de la corruption en vêtements dorés, l'honnêteté en haillons; à côté du mérite méconnu, la médiocrité triomphante : voilà le spectacle qui, hélas! ne s'offre que trop souvent à nos yeux en ce monde. Et là haut, si nous devons en croire les dires des esprits, des misères aussi, et des souffrances et des angoisses...

Comment ne pas se sentir parfois envahi par le découragement? Faut-il céder pourtant à cette voix accablée qui nous crie : A quoi bon? Non certes; mais, pleins de reconnaissance pour tout le bien et tous les progrès déjà

réalisés dans le monde, comme pour ceux qui se préparent et que nous voyons poindre à l'horizon, nous reprendrons confiance, et joignant nos efforts aux efforts de tous les hommes de bonne volonté, nous formerons une vaste conspiration pour le triomphe du bien, de la lumière et de la vérité.

Sonder le mal, en connaître toute l'étendue, c'est quelque chose, et c'est à quoi les pessimistes se sont appliqués avec une louable ardeur, une persévérance maladive en ces derniers temps. Gémir toutefois ne suffit pas, et nos plaintes ne sauveront pas le monde. Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem détruite, c'est peut-être un beau sujet de tableau; j'aime mieux, pour ma part, celui qui, prenant la truelle et le marteau, en releva les murs. De même, je préfère à ceux qui se lamentent et s'exclament sur l'immensité du mal, dépensant à cette œuvre toute négative, des trésors de force et de talent, ceux qui, sachant qu'il y a des malheureux qui pleurent, s'efforcent de les consoler; qui, voyant des pauvres ayant faim, leur tendent d'une main fraternelle le pain qui les rassasiera; qui, à la vue des misérables qui se perdent, courent après eux pour les empêcher de tomber dans l'abîme.

Voilà les hommes qui comprennent et pratiquent la solidarité. Ne serons-nous pas avec eux plutôt qu'avec ceux qui geignent mollement étendus dans leurs fauteuils? C'est ce que je voudrais pour nous tous en ce jour où nous communions avec nos bien-aimés invisibles, parce que ce n'est qu'en contribuant par tous les moyens en notre pouvoir à toutes les œuvres de relèvement moral et physique, créées ou à créer, que nous resserrerons chaque jour davantage les liens qui nous unissent à ces chers disparus, comme à tous les êtres pensants de l'univers; et aussi, parce que se dépenser ainsi, c'est se fortifier moralement et intellectuellement. Or, quel est le but de l'homme, sinon tendre de plus en plus à la perfection? D. Metzger.

LA SAISON DES MORTS

I

C'est la saison des morts, c'est l'hiver de la vie;
Il fait froid dans la tombe et froid chez les vivants;
Chaque journée en deuil d'un jour triste est suivie
Et l'on voit s'effeuiller les arbres jaunissants.

Tous les petits oiseaux, que le soleil attire,
Se groupent consternés sous ses pâles rayons;
Il fait froid, et dans l'air humide qu'on respire,
Que de dangers!... surtout pour le pauvre en haillons!

Et les morts dont l'esprit aime à voir la verdure
Et qui rêvent émus près des fleurs du tombeau,
Tressaillent en voyant se faner la nature,
S'appauvrir le soleil et s'éloigner l'oiseau.

Et nous qui languissons sur la terre engourdie,
Poètes et rêveurs, philosophes et fous,
Quand novembre revient, nous nous écrions tous :
C'est la saison des morts, c'est l'hiver de la vie !...

II

C'est la saison des morts, c'est l'éternel printemps,
Répondent les esprits rayonnants de l'espace ;
Nous ne redoutons plus l'inclémence du temps
Dans les mondes nouveaux que notre essor embrasse.

Pour l'esprit dégagé des étreintes du corps,
Que le devoir appelle et que l'amour convie,
Il n'est pas de saison froide et triste des morts :
C'est l'éternel printemps, non l'hiver de la vie !

Nos yeux dans l'infini plongent infiniment,
Dieu se révèle à nous dans la clarté des mondes,
Et nous le comprenons, et nous savons comment
Il donne à tous les cieux leurs lois, leurs lois profondes.

Que parlez-vous d'hiver aux êtres dont le cœur
Renferme un doux soleil de joie et d'espérance ?
Aux esprits généreux qui mettent leur bonheur
A venir consoler la terrestre souffrance ?...

Ah ! relevez vers nous vos yeux fermés longtemps ;
Voyez-nous triomphants dans la grande harmonie ;
Ne croyez pas pour l'âme à l'hiver de la vie :
C'est la saison des morts, c'est l'éternel printemps !

III

C'est l'éternel printemps avec ses fleurs écloses,
Avec ses fleurs d'amour, roses de l'infini,
Avec ses rêves d'or et ses apothéoses
Et ses chants de bonheur et son soleil béni !

C'est l'éternel printemps radieux dans chaque âme
Qui s'élève vers Dieu sans égoïsme humain,
Qui sent la vérité l'inonder de sa flamme
Et le devoir, toujours, lui tracer son chemin !...

O printemps de la vie ! ô mort ! tu prends nos anges
Et tu viens déchirer notre cœur paternel;
Mais nos enfants chéris sont de douces mésanges
Jouant en liberté dans les jardins du ciel !

Oh ! tu nous les rendras, dans la grande famille
Où les baisers du cœur n'ont jamais rien d'amer,
Où je verrai mon père, où je verrai ma fille
Me sourire et m'aimer comme ils le faisaient hier !

De l'erreur et du mal, ô Mort ! tu romps les fibres
En brisant notre corps plein d'ombre et de douleurs :
Toi qui nous rends heureux, qui fais nos esprits libres,
Oh ! quand tu le voudras, tu peux me dire : « Meurs ! »

Mes yeux se fermeront pour revoir la lumière ;
Pour battre noblement mon cœur s'endormira ;
Lorsque je finirai ma modeste carrière,
Un plus large horizon devant moi s'ouvrira !

A. Laurent de Faget.

Médium Laurent de Faget : Dans ce monde où vous vivez, hommes, mes frères, la vérité est souvent voilée; vous ne savez où le destin vous conduira et vous marchez, les yeux bandés, vers l'avenir. Dans notre monde spirituel, il en est qui ne voient pas mieux que vous le chemin à suivre, mais des esprits plus éclairés tendent la main à leurs frères ignorants et c'est ainsi que nous marchons tous à la conquête de la vérité.

Ici-bas, la mort vous fait trembler, elle vous émeut outre-mesure. Je sais bien que le spectacle de ce cercueil où repose une tête chère et livide ; je sais bien que le spectacle de la mort est si triste pour vos cœurs blessés, qu'il vous laisse quelquefois un doute sur la justice suprême.

Vous voyez vos enfants s'enfuir, frêles tiges arrachées trop tôt, selon vous, à cette terre de douleurs ; vous pressez de vos baisers éperdus, déchirants, ces belles tresses blondes que vous ne reverrez plus, ici-bas du moins ; vous cherchez, sur ces visages pâlis par la mort, la dernière trace de la pensée absente, la dernière parole d'amour murmurée par ces lèvres glacées. Et

vous vous rappelez qu'avant de mourir à ce monde, une petite main vous a été encore une fois tendue, qu'elle a pressé la vôtre alors que l'agonie avait déjà commencé ses terribles ravages.

O pères et mères désolés, je comprends votre immense douleur, mais ne croyez pas qu'elle soit éternelle. Vos larmes se tariront malgré vous, parce que vos enfants bien-aimés, ceux qui montaient sur vos genoux et appuyaient délicieusement leurs fronts sur vos poitrines, parce que ces enfants bien-aimés ne vous ont pas quittés pour toujours. Ils sont là, plus près de vous que par le passé, puisque leurs âmes peuvent pénétrer les vôtres, puisque leurs pensées s'identifient avec vos pensées et puisqu'ils sont heureux, aujourd'hui surtout, de vous dire avec tout leur cœur combien ils vous aiment.

Cette fête des morts nous est douce à tous; elle est le lien naturel qui relie, d'année en année, tous ceux qui s'aiment dans votre monde et dans le nôtre.

Spirites, c'est un devoir que vous accomplissez en nous appelant : mais pensez aussi aux esprits qu'aucun parent ou ami n'appelle; pensez à ceux qui s'enveloppent ici d'un deuil profond, n'entendant aucune voix de la terre leur dire : Courage et Espérance!

Et nous, de notre côté, nous penserons à ceux qui végètent parmi vous, sans affection pour panser leurs plaies morales. Ils sont nombreux, dans votre monde, ces déshérités des baisers du cœur, des joies sereines de l'amitié et de l'amour. Hommes, nos frères, ne les oubliez pas aujourd'hui; donnez-leur une pensée affectueuse que Dieu se chargera de leur porter. Car, sachez-le bien, aucune de vos pensées n'est perdue, et celles qui se répandent sur les malheureux sont utilisées par les guides qui les conduisent ; elles donnent plus de force à ceux qui souffrent.

Pour moi, je pense aujourd'hui aux mères, aux pauvres mères qui ont perdu presque subitement leurs bébés chéris, ces fruits de leurs entrailles, ces douces fleurs de leur amour. Pauvres mamans aux yeux gonflés de larmes, vous qui vous désespérez devant les berceaux vides de vos anges envolés, n'oubliez pas qu'ils vous seront rendus un jour; n'oubliez jamais que la mort, qui délivre l'âme de la plupart de ses souffrances matérielles, ne lui enlève aucune de ses aspirations, aucun de ses rêves, aucun de ses amours. Pensez à nous en souriant à travers vos pleurs, car nous vous ouvrons nos bras de l'autre côté de la tombe. La mort n'est qu'une séparation apparente. Plusieurs parmi vous, auxquels il a été donné de sonder davantage les mystères de l'infini, plusieurs parmi vous ont déjà revu des esprits amis, qui leur sont apparus dans leur réalité tangible, quoique momentanément formés d'un corps fluidique matérialisé destiné à se dissoudre.

Espérez, vous qui souffrez; vous qui aimez, espérez plus encore! Qu'importe la mort : c'est une renaissance! Qu'importent les épreuves amères d'ici-bas : elles sont le marche-pied de votre fortune future! Cette fortune, qui est le bonheur dans la perfection, vous la trouverez et vous l'agrandirez dans le devoir accompli.

Au revoir, frères et sœurs, mères et enfants chéris. Au revoir! L'éternité n'a point de mur infranchissable pour vous : brisez, à force de bonnes actions, de travaux utiles, de recherches consciencieuses, brisez les barrières qui paraissent vous en séparer. Que votre esprit, dégagé des sombres préoccupations de la vie matérielle terrestre, nous cherche et nous voie, non pas couchés dans la tombe, froide poussière que le temps emporte, mais vivants radieux, libres et immortels, au sein de l'espace, notre nouvelle demeure.

UN ESPRIT D'ENFANT.

MEDIUM, MME VVE GONET : Maman, que la terre me semble petite à moi qui peux voir l'immensité ! J'ai retrouvé l'espérance.

L'amour maternel est toujours dans mon cœur et en ce moment il illumine mon visage. Ces chers enfants que j'ai dû laisser sur la terre, je les aime toujours autant, plus encore peut-être et je veille sur eux d'une manière plus étroite. Je les vois, mon œil les caresse avec délice.

Tout m'apparaît souriant : c'est le grand rêve de l'amour réalisé ! Ce sont les fleurs entr'ouvertes du printemps, m'envoyant leurs plus purs aromes !

Mère, il faut être à ma place pour comprendre ces ivresses du cœur. Non, toute joie n'est pas bannie après la mort ! Non les douceurs maternelles ne sont pas supprimées !

Mère chérie, je t'aime aussi. Cette chaîne d'amour va de la terre aux cieux.

Ah ! ces délices de l'espace, vous ne les connaissez pas : il faut être ici pour en apprécier toute la valeur !

Vos bonnes pensées, ces doux parfums de vos âmes, montent jusqu'à nous. La séparation n'existe pas. C'est aujourd'hui, une immense éclosion d'amour là-haut pour ceux qui ont bien aimé sur la terre. *Ta fille.*

MEDIUM, MME HOILEUX : Vos amis ont assisté, comme ils le font toujours, du reste, à cette réunion pleine de vos chaleureuses démonstrations de sympathie. Merci, chers aimés. Bon courage ! Vous faites tous ici le bon travail.

Vous trouvez, il est vrai, de nombreuses épines sur cette route terrestre où vous passez. Que cela n'arrête ni votre zèle, ni l'élan de votre charité. Continuez. Nous sommes avec vous dans ce noble combat contre l'erreur et le préjugé.

La pensée et l'idéal, le 1er novembre 1887 : Rien n'est vrai que la pensée, rien n'est beau que l'idéal, rien n'est grand que l'amour et la recherche de la vérité.

Plus rapide que la lumière, la pensée s'élève radieuse vers les mondes innombrables qui peuplent l'étendue ; par elle, l'âme du sage atteint les plus hautes régions de la foi rationnelle.

La pensée philosophique, immuable, éternelle, comme le facteur souverain dont elle est la voix, a traversé les siècles, appartenant d'âge en âge aux humanités de toutes les sphères, la certitude consolante de l'avenir des êtres.

Heureux ceux qui l'ont comprise, plus heureux encore s'ils l'ont transmise à leurs frères pour les guider sûrement et sagement.

Le sentiment du beau idéal, rêvé par le penseur, lui est suggéré par la contemplation des merveilles du monde visible ; avec lui, nous bénissons l'Eternel ouvrier d'avoir fait à l'homme, faible créature, le don de refléter en lui la beauté, un rayon des splendeurs immortelles.

Le beau absolu, idéal et céleste, est contenu en toute œuvre créée, mais il ne se révèle qu'à l'âme croyante, intelligentée par l'étude.

La recherche de la vérité est la seule occupation digne des êtres régénérés. Dans les mondes supérieurs qu'habitent les apôtres du progrès, l'unique but de l'existence est l'étude : des lois éternelles, de la formation des sphères, de leur développement, de leur avenir.

Avancez avec courage dans la voie ouverte devant vous ; appelez-nous à votre aide, et que vos fronts se relèvent sous la bienfaisante influence des bons esprits ; ayez foi en nous lorsque nous mettons en vos cœurs la certitude des vies à venir. Notre fraternelle sympathie vous soutiendra au milieu des périls et pour vous nous lèverons un coin du voile qui vous cache l'inconnu ; les souvenirs et les espérances d'une vie meilleure vous aideront dans vos luttes journalières.

Nous combattons avec vous et pour vous en vous répétant à chaque nouvelle épreuve : « Qu'importe où et comment s'écoulent les quelques jours de votre vie terrestre, si chacun de vos instants est rempli par la pratique du bien. Une continuelle transformation régit toutes choses ; à la fin de chaque existence, l'esprit du sage croit sortir d'un songe pénible, et son joyeux réveil marque ses progrès dans la voie infinie.

N'attachez pas aux choses terrestres une importance qu'elles n'ont pas. La doctrine des réincarnations vous enseigne que les liens de parenté sont éphémères, que vous en contractez de nouveaux à mesure qu'en avançant dans l'espace vous vous incarnez sur d'autres sphères. Dans des milliers d'existences successives, vous êtes entourés de parents et d'amis liés eux-mêmes, autrefois, à d'autres êtres chéris dont ils se sont séparés.

Souvenez-vous que cela seul est vrai, et subsiste éternellement ; la plus pure manifestation de l'amour universel, est la fraternité, seul lien indissoluble entre tous les êtres; toute autre affection est passagère, assujettie aux circonstances momentanées de votre séjour dans un des mondes de l'univers.

Travaillez, étudiez sans cesse, les lois des transformations vous deviendront plus familières, les éternelles et consolantes vérités de la doctrine spirite vous fortifieront au jour de l'épreuve.

Le spiritisme a des enseignements salutaires pour chacune de vos souffrances, c'est pourquoi nous voulons répandre parmi vous la connaissance des destinées futures. Tous les êtres s'avancent vers un but déterminé ; la lutte est proportionnée à la force de chacun d'eux ; aucun ne succombe s'il s'appuie sur l'amour de la justice et de la vérité ; rien n'arrive qui n'ait sa raison d'être, dans le passé et l'avenir. *Un ami.*

Médium Pierre : Salut mes anciens et fidèles amis : je ne suis pas encore réincarné, mais bientôt je me renouvellerai dans votre milieu, pour travailler au progrès de la grande famille, de l'universelle humanité.

Nous allons à tous les cimetières parisiens, et, comme jadis, en colonne serrée, les habitants de la grande ville leur livrent un assaut véritable ; réellement, ce jour-là, les morts sont vivants et reviennent, joyeux, reconquérir toutes les sympathies.

En son cœur, chacun célèbre l'espérance, cette fleur du ciel qui apparaît lorsque ses sœurs terrestres ont disparu sous la bise d'automne ; l'espérance rayonne sur le cœur des éprouvés, les mères et les enfants la bénissent.

Le cimetière, c'est l'égalité apparente après le trépas : vienne l'hiver, et parfois, la neige égalise le sol et les tombeaux ; les étoiles diamantées descendent des nuages, toutes blanches, pour tapisser les plaines et les monts.

La neige abrite le grain, lui donne vigoureuse santé, lui permet ainsi d'être chaque année la sauvegarde des êtres qu'il nourrit.

La réincarnation, suprême espérance, abrite les âmes et leur permet l'ascension infinie, si elles ont la connaissance des lois de justice et d'amour basées sur la plus haute raison.

La réincarnation sauve le monde ; la robe de la mort couvre la vie ; c'est le mode universel qui égalise tout et donne la même destinée à tout ce qui respire.

Je le répète, bientôt je me renouvellerai ; dans l'au-delà de la mort, nous

ne pouvons qu'enregistrer les actes accomplis dans nos existences passées, et le bonheur le plus grand qui puisse nous être réservé, c'est l'appel qui nous est fait par nos parents et nos amis bien-aimés. Attirés lorsqu'entre nous il y a affinité, nous venons, comme des exilés, apprendre ce que font les nôtres et ce qui se passe sur la terre; pour nous vous êtes une mine de renseignements, le lien qui relie le passé au présent.

Armé de ma puissance acquise par mes réincarnations, je me forgerai un corps, instrument que j'accorderai, que j'affinerai selon mon pouvoir; et après le repos dans l'erraticité, pour votre serviteur recommencera le bon travail. Les voulant conscients et justes, je me consacrerai au bonheur et à l'avancement de mes frères en humanité.

C'est le vœu de notre vieux *Sonnez*, celui d'une légion de morts, esprits bienveillants accourus à votre réunion amie.

OPINION D'UN ESPRIT SUR L'AVENIR DU SPIRITISME : *Le groupe Bisontin nous envoie cette dictée :*

Je vais vous parler aujourd'hui de l'évolution spirite, telle que je la comprends.

En ce moment, chaque école tire à soi la couverture, et cherche à faire prévaloir ses idées, afin de se placer au premier rang, et d'avoir l'influence principale. Comme toujours il y a les ardents et les prudents, ceux qui veulent sans cesse marcher en avant et ceux qui trouvent les conquêtes faites jusqu'ici assez belles pour que l'on ne craigne pas de s'y immobiliser pour un temps. Malheureusement les uns et les autres sont mus quelquefois par d'autres mobiles que le pur dévouement à l'humanité. Le spiritisme leur a déjà fait comprendre une partie de la vérité, mais n'a pas pu les transformer tout d'un coup. Ils sont restés soumis aux passions de l'humanité terrestre, et, en se laissant souvent encore entraîner par elles, ils croient agir pour le mieux dans l'intérêt général, se faisant la même illusion que toutes les coteries politiques, religieuses et autres, qui confondent avec plus de bonne foi qu'on ne le croit généralement l'intérêt général avec leur intérêt particulier. Cela tient à la grande puissance de l'égoïsme sur notre planète. Ce parasite moral ne quitte sa proie qu'après avoir épuisé toutes les ruses pour conserver son empire. C'est un Protée aux mille formes, parmi lesquelles le dévouement apparent n'est pas la moins dangereuse.

Il ne faut pas s'attrister outre mesure de voir le spiritisme tromper pendant un temps l'espoir de régénération morale prochaine que les impatients avaient fondé sur lui. On a trop cru à une intervention quasi miraculeuse des puissances supérieures dans les affaires terrestres ; on n'a pas assez

compris que le progrès à réaliser devait être le fruit des efforts humains; on n'a pas vu que le nouvel objet d'études, mis à la portée de l'homme, devait être traité par lui comme tout le reste, et que c'était seulement par un travail persévérant, et en se rectifiant sans cesse à mesure de ses progrès vers la vérité, qu'il pourrait parvenir au but entrevu par lui dès l'apparition des phénomènes spirites, c'est-à-dire une transformation morale rendant possible pour lui un bonheur plus grand.

Si ce point de vue est vrai, comme je le crois, il ne faut ni s'étonner, ni s'affliger de voir l'idée spirite écartelée par ceux qui s'en occupent. Pour en tirer ce qu'elle renferme, il faut tenter toutes les voies, sauf à se retourner quand on s'apercevra que l'on s'est engagé dans une impasse. Il est heureux que ces tentatives se fassent simultanément, car bien des pertes de temps sont ainsi évitées, l'insuccès des uns éclairant tous les autres. Voilà pourquoi il est bon que tous les spirites militants se tiennent au courant de ce que font et disent les écoles dissidentes. Les discussions qui éclatent quelquefois d'un camp à l'autre ne sont pas inutiles car elles obligent chacun à préciser ses doctrines, et tous ceux qui s'intéressent à l'avenir des idées nouvelles peuvent plus facilement suivre le mouvement, et se faire une opinion personnelle.

Vous voyez que je ne suis pas partisan de l'unité de doctrine. C'est que je la crois impossible à réaliser d'ici à longtemps, c'est-à-dire tant qu'il y aura des esprits de tant de degrés différents d'avancement, incarnés en même temps dans le même milieu. L'unité de doctrine n'a pu être réalisée qu'en apparence par le catholicisme, et à l'aide de procédés barbares et anti-évangéliques. La liberté de penser, le libre examen ont toujours amené les hommes à se grouper suivant leurs affinités, et à constituer un grand nombre d'églises diverses. Cela a été pour le protestantisme plutôt une force qu'une faiblesse, et a produit plus de bien que de mal.

Comme la liberté la plus entière ne peut pas ne pas être à la base des études spirites, il est impossible qu'il en soit autrement pour le spiritisme que pour le protestantisme. Ce sera le contraire de l'ésotérisme, qui ne consentait à initier aux mystères qu'un petit nombre d'hommes soigneusement triés sur le volet. En matière de spiritisme, tout sera mis libéralement à la portée de tous; mais une sorte de sélection naturelle s'accomplira par la force des choses, et, lorsque le spiritisme se vulgarisera véritablement, chacun suivra l'école dont les doctrines auront le plus d'affinité avec ses propres tendances. Les esprits les plus philosophiques se rallieront aux doctrines transcendantes; les esprits d'un avancement moindre préféreront des doctrines plus terre à terre; mais tous auront sur leur véritable nature, sur leur origine et leur destinée, des idées plus rationnelles que celles qui

ont cours aujourd'hui, et c'est en cela que consistera le principal progrès réalisé par le spiritisme. Le reste, c'est-à-dire l'application de nouveaux principes à l'organisation sociale, économique et politique des nations, en sera la conséquence naturelle et nécessaire. *Groupe Bisontin.*

Le cahier prochain donnera la communication obtenue par Mme Bonnot, et le discours de M. Boyer.

La séance a été levée à 5 heures 1/2, après la lecture d'une méditation.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 1er novembre 1887.)

Si tu veux rester dans l'oisiveté éternelle, dans la méchanceté éternelle, crois bien que la loi divine saura t'atteindre et te forcer à marcher vers le but commun à tous les hommes. Dieu prend soin du moindre atome. Comment délaisserait-il une âme qui peut le comprendre et l'aimer?

Le mal dans l'humanité n'est pas incompatible avec la justice de Dieu. Coup de fouet donné à l'homme sur la route du bien, il est destiné à l'éclairer par les contrastes, à le redresser quand il marche oisif et courbé sous le poids de ses pensées. Il faut encore des batailles aux rois et aux empereurs pour leur apprendre ce qu'est le fardeau de la couronne. Il les faut aux peuples pour qu'ils se replient sur eux-mêmes, interrogent leur conscience et suivent une route meilleure. Il les faut encore aux peuples pour qu'ils maudissent les despotismes royaux et combattent leur propre ignorance et leur faiblesse. Le sol ravagé par la guerre fera éclore de beaux fruits et des épis dorés dès que les peuples seront mûrs pour la liberté! Il faut qu'ils arrosent de leur sang et de leur sueur l'arbre que Dieu féconde, et qui a nom : Progrès!

Les assassins et les voleurs nous apprennent la prudence. Tout le mal nous conduit vers tout le bien.

Non, le mal n'est pas, comme l'a dit Hugo, une faute d'ortographe de Dieu. Le mal est le complément nécessaire du bien sur une planète où le bien repose souvent sur des fictions, où la morale n'est souvent qu'un mot, une forme trompeuse. Ce que vous appelez le mal ne l'est pas toujours en réalité. Vous jugez d'après vos préjugés, vos opinions toutes faites. Allez-vous souvent au fond des choses?

Oh! hommes! quand vous condamnez, si vous pouviez apprécier combien, parfois, vous êtes injustes, vous reculeriez effrayés de votre sans-façon et de votre cruauté!

Le seul coupable, nous l'avons dit, c'est l'ignorance; c'est l'ignorance qui fait les malheureux. Ceux que la lueur du vrai éclaire, savent bien que leurs

fautes entraînent leur déchéance et que la déchéance morale entraîne le châtiment. Châtiment juste et inévitable par cette même loi qui veut que tous les effets aient une cause et toutes les causes leur effet.

Que sera le châtiment des grands coupables d'ici-bas? Comment seront punis les missionnaires du vrai, qui ont renoncé à leur noble mission pour égarer les hommes qu'ils avaient charge de conduire?

Quel sera le châtiment des ministres ambitieux qui font la guerre pour asseoir le despotisme sur des ruines? Quel châtiment subiront les tueurs de peuples, comparé à celui qui doit atteindre les vulgaires assassins?

Tout est si mal pesé ici-bas que vous ne savez pas juger sainement les responsabilités. Vous vous inclinez devant un bourreau couronné qui garotte une nation, insulte à toutes les libertés, se rit de toutes les douleurs. Et vous réservez vos colères aux misérables déclassés qui, faute de pain, ont volé et, faute de fraternité bien souvent, ne sentant pas venir à eux le rayon de tendresse réciproque auquel tout homme a droit, se sont rués brutalement sur leurs semblables. La société n'a-t-elle rien à se reprocher à leur égard? A-t-elle été tendre pour eux? S'est-elle penchée sur les ignorants pour les instruire; sur les malheureux, pour les plaindre, les rassurer et leur faire entrevoir un état meilleur? Chacun a droit au travail dans l'humanité. Que dites-vous, dès lors, des ouvriers qui chôment, avec une famille sur les bras? Que dites-vous de la jeune fille qui se prostitue, n'ayant aucune ressource pour vivre?

O hommes! ô mes frères! redoutez non la vengeance divine, car Dieu ne se venge pas, mais la responsabilité de vos actes, mais cette justice éternelle qui ne laisse rien passer d'inaperçu et qui se substitue à la justice humaine, quand celle-ci reste au-dessous de ce qu'elle doit faire.

Et soyez certains que, dans le monde des esprits, vous retrouverez l'équivalent de ce que vous aurez fait ici-bas. Dans le monde des âmes, où la vérité se fait jour mieux que sur terre, vous aurez des compensations à toutes vos souffrances actuelles; vous aurez des bonheurs et des joies. Mais la tunique de Nessus que vous ne pourrez quitter, ce sont vos fautes qui l'auront tissée et unie à votre chair jusqu'à ce que le repentir ait relevé vos âmes. Oh! soyez meilleurs que vous ne l'êtes, étudiez les problèmes sociaux, songez au sort du pauvre, élevez sur la voie du bien-être ceux que l'infortune a placés au dernier rang. Et alors, vous pourrez entrer le front pur dans l'empire éternel des esprits. Vous n'aurez point à rougir de vos fautes et à subir l'inéluctable loi du châtiment mérité.

Dieu n'est pas un tout-puissant aveugle qui envoie ses grâces sans raison à qui il lui plaît. Otez de votre esprit l'image des dieux anciens. Plus de Paganisme! Plus de faux Christianisme non plus! Dieu est en vous. Il y

réside par sa justice immanente. Vous êtes son propre foyer, car sa lumière est en vous et vous vous punirez vous-mêmes en constatant votre infériorité au milieu des natures d'élite qui vivent dans les célestes sphères.

La Terre n'est qu'un point de l'espace. Tout autour de vous, aussi loin que l'œil humain peut aller, aussi loin que les étoiles de la voie lactée se confondent à vos regards troublés ; plus loin que la portée de vos télescopes, plus loin que la portée de vos rêves, il y a encore des soleils et des planètes. Chaque firmament possède un nombre incalculable d'étoiles ; par delà tous les horizons accessibles à votre vue bornée, d'autres horizons émergent encore et toujours de l'infini et sont chargés comme le vôtre, d'une multitude d'astres lumineux et de globes habités. (*A suivre.*)

UNE BONNE PROMESSE

Messieurs ; La note dont vous avez bien voulu faire suivre mon dernier article, est trop flatteuse pour que je ne tienne pas à cœur d'y répondre de mon mieux.

Vous me demandez, Messieurs, *d'écrire un autre article dans lequel la défense du spiritisme soit présentée à l'encontre* des savants officiels (qui moins que tous les autres sont à mes yeux susceptibles de comprendre les phénomènes d'hypnotisme et de suggestion).

Permettez-moi de vous faire remarquer que la chose est beaucoup moins simple qu'elle ne paraît. En effet, pour atteindre un résultat efficace, il est indispensable de démontrer, d'une façon péremptoire, aussi bien pour un savant qu'aux yeux de tous :

1° Qu'il existe chez l'homme une *animation psychique*, complètement distincte d'avec les fluides animateurs de la matière organique, chose dont ne s'est jamais préoccupé la science officielle, si ce n'est pour le nier de parti pris.

2° Que les fluides animateurs de la matière organique se comportent dans les organismes suivant un ordre de circulation tout spécial dont la science officielle ne s'est non plus jamais préoccupé, parce que *d'avance* elle ne l'admettait pas.

3° Que dans les modes d'action des fluides animateurs des organismes, *l'induction* joue un rôle énorme qui n'est pas soupçonné, parce que, ainsi qu'il me serait facile de le démontrer, les *enseignements* de la *physique officielle* au sujet de *l'induction* sont en partie *erronés.*)

4° Que les fluides animateurs de la matière organique, tout en suivant des lois analogues à celles des fluides de la matière inorganisée, sont cependant d'une nature différente.

5° Que c'est une erreur insigne de croire, ainsi qu'on l'insinue dans l'en-

seignement des facultés, que les forces physiques sont dépendantes et inséparables de la matière terrestre et minérale, et qu'elles sont, en conséquence, une propriété de la matière.

6° Que dans l'ordre physique, ce n'est pas la molécule matérielle, laquelle n'a de valeur que par son poids et son étendue, qui a de l'importance, mais bien le *fluide dynamique*, attendu que les forces naturelles quelles qu'elles soient, électricité, vapeur, composés fulminants, essences, venins, germes, virus, agissent toutes avec d'autant plus d'intensité qu'elles sont plus concentrées, c'est-à-dire plus dépourvues de poids et d'étendue.

7° Que par conséquent dans l'étude des phénomènes physiques, physiologiques, biologiques et psychologiques, si l'on veut progresser avec sûreté et avec clarté, il faut laisser de côté le principe suranné des propriétés de la matière, pivot de la philosophie matérialiste, et lui substituer le principe lumineux du *mouvement universel coordonné*, pivot de la philosophie dynamo-psychique.

Vous voyez que dans cet ordre d'idées, soit qu'on procède du composé au simple, ainsi que je viens de le faire en posant ces quelques jalons, soit qu'on suive l'ordre inverse, toujours plus compréhensible pour la masse des lecteurs, ce n'est pas *un* article qui pourrait y suffire.

Combien en faudrait-il ? Je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous dire c'est qu'en *matière* de biologie et de *psychologie*, on ne parviendra à démonétiser la science officielle ainsi que ses pontifes, qu'en leur démontrant hardiment et à satiété, dût-on se répéter cent fois, que *leurs raisonnements* reposent sur un point de départ absolument faux, source d'obscurités et d'erreurs : et que n'ayant à leur service qu'un falot défectueux, ils ne sauraient prétendre à y voir bien clair et à guider qui que ce soit.

Maintenant que j'ai posé de mon mieux le canevas que je crois le plus *favorable* « à la *défense* du spiritisme », je déclare en toute sincérité que je considérerai comme le bienvenu quiconque voudra bien m'aider à le remplir.

D[r] FERRAN.

Nota : Voici sur le Docteur Wahu les renseignements contenus dans le *Phare du Littoral*, ils vous intéresseront : « Hier 4 octobre à dix heures « du matin ont eu lieu les obsèques d'un de nos concitoyens, le D[r] Wahu, « ancien médecin principal, officier de la Légion d'honneur.

« Le service religieux a été célébré par M. le pasteur Curnell, de l'Eglise « Américaine.

« D'après la volonté formelle du défunt, aucun honneur militaire n'a été « rendu. Il avait exigé le service le plus modeste et quelques amis l'accom- « pagnaient à sa dernière demeure.

« Deux allocutions touchantes ont été prononcées sur sa tombe : l'une « par M. F. Brun, son compatriote et ami, l'autre par M. Marguet, ancien « conseiller de Préfecture avec lequel il était lié depuis 27 ans.

« Le Dr Wahu était membre honoraire de la *Société* des lettres, sciences « et arts des Alpes-Maritimes; il avait fait partie du conseil d'Hygiène du « département à l'époque de l'annexion.

« Malgré ses 86 ans le Dr Wahu avait conservé l'amour du travail et toute « sa lucidité d'esprit; c'était un écrivain remarquable dont les nombreuses « études mériteraient d'être recueillies; il a laissé plusieurs ouvrages sur « l'hygiène et sur la philosophie, c'était un homme de bien dans toute « l'acception du mot, *un grand cœur* et un *vrai patriote.* »

Chose assez rare, c'est par une lettre de lui que j'ai appris sa mort (lettre qui devait m'être envoyée de suite après décès).

« Quand vous recevrez cette lettre, me dit-il, la maladie aura achevé son « œuvre sur ma pauvre vieille défroque terrestre, et j'aurai rejoint mes amis « de l'espace. »

Les amis de l'espace ne lui ont pas fait défaut, bien au contraire, et j'ai à ce sujet une *communication de lui* des plus intéressantes et des plus remarquables. Dr FERRAN.

Mme Veuve Wahu, ayant appris que presque tous les journaux politiques avaient parlé de son mari, le docteur regretté, nous demande de lui envoyer le nom de ces feuilles, désirant conserver ces preuves de l'estime et de l'affection que le Dr Wahu avait su inspirer à tous. Prière à nos amis de nous signaler ces journaux, ou de nous envoyer des nos spécimens que nous adresserons à Mme Wahu, villa Albert, à St-Pons, près Nice, Alpes-Maritimes, qui recevrait aussi avec plaisir les communications dictées par le Dr.

M. Wahu n'avait pas refusé l'assistance de la Société des lettres, sciences et arts de Nice, dont il était membre honoraire depuis 1880; un malentendu n'a pas permis d'en convoquer à temps les membres, mais, nous l'avons vu par la lettre du Dr Ferran, M. Brun, secrétaire de cette Société, a prononcé des paroles sur la tombe du Dr. De plus, la Société a confié à l'un de ses membres le soin de rédiger une notice sur la vie et les œuvres du Dr Wahu. Mme Wahu nous dit ceci : « Je n'ai pas été pour mon mari un ange de « charité, mais un ange gardien qui l'empêchait de faire des imprudences, « il avait 85 ans; ce sont choses naturelles que se soigner mutuellement « et se prévenir contre le mal, entre mari et femme qui s'aiment, et point « n'est besoin de charité. »

CONFÉRENCE DE M. LÉON DENIS

On nous écrit de Lyon, 3 *novembre* 1887 : La ville de Lyon a eu le privilège d'entendre la parole élégante et convaincue de M. Léon Denis dans une conférence organisée par les deux sociétés spirites, la Société de Perrache et la Société fraternelle. Cette fête de la pensée a eu lieu le dimanche 23 octobre, et elle comptera dans les annales du spiritisme lyonnais, car c'est la première fois qu'il en a été parlé dans une conférence publique. La presse républicaine lyonnaise avait annoncé la conférence et en a fait d'excellents comptes-rendus. Les spirites, désireux de voir répandre leur philosophie, ont été pleinement satisfaits, et souhaitent voir se renouveler souvent ces réunions fraternelles et cordiales où tous les assistants ont un profit certain.

M. Léon Denis avait choisi pour sujet de sa conférence : Les mondes et la vie universelle, les existences successives de l'être.

Le public sympathique qui l'a entendu et applaudi avec enthousiasme, forme le vœu de pouvoir de nouveau se presser autour du conférencier qui a déroulé devant lui les magnifiques horizons de l'univers et les conséquences logiques de cette incommensurable création.

Nota : Le public lyonnais est toujours sympathique aux conférenciers, lorsqu'ils viennent, tout simplement, pour rendre hommage à la vérité ; Allan Kardec en a eu deux fois la preuve.

Le 4 mai 1883, M. L. vint à Lyon, et dans la salle de l'Elysée, devant plus de douze cents personnes dévouées à la cause, il exposa nettement ce que c'est que le spiritisme.

Une tribune avait été réservée pour MM. les journalistes de Lyon qui avaient été conviés à cette conférence ; cette tribune ayant été envahie par la foule, les journalistes crurent à un manque d'égard de la part des organisateurs, et se refusèrent à faire le compte-rendu de cette soirée tout en le regrettant. Ce qui précède, prouve que, depuis 1862, le public lyonnais a été sympathique aux chercheurs de vérités tels que M. Léon Denis.

Merci à notre correspondant, M. H. S.

LA PERFECTION DIVINE ET LES LACUNES DE LA CRÉATION

1° Il est que temps de justifier la personnalité divine des lacunes qui, prétend-on, existent dans l'œuvre de la création.

2° Que nous dites-vous ? que Dieu a créé le mal.

Dites plutôt que Dieu, dans l'œuvre de la création, a tout fait logiquement et vous aurez dit une chose vraie :

3° Quand vous dites que si le mal existe, c'est Dieu qui l'a voulu, vous ne vous apercevez point que, simplement, vous niez Dieu.

4° Le promoteur de tout ce qui est, n'a donné l'impulsion à ce qui existe qu'en vue du bien, ce qui prouve que tout est logiquement et mathématiquement ordonné. J. L.

La théorie de notre frère Céphas, pour donner une raison des souffrances qu'ont à subir les êtres inférieurs de la création, est-elle rationnelle? est-elle logique?

Surtout, répond-elle victorieusement aux objections des matérialistes, sur les lacunes de la création, attribuées à un Dieu tout-puissant, souverainement juste et bon ?

La dernière de ces questions, étant celle qui, à nos yeux et à ceux de nos lecteurs sans doute, a le plus d'importance, sans admettre sans conteste la première, nous la laissons pour ne nous occuper que de la dernière question. Nous croyons erronée la théorie d'après laquelle : « Les plantes, les animaux, etc., sont ces mêmes êtres, qui souffrent aujourd'hui au sein de cette masse épaisse de ténèbres et de douleurs qui ont formé autrefois cette matière, en désobéissant à la loi de Dieu, et que, s'ils en sont aujourd'hui les prisonniers, ne le sont que pour rétablir dans son état primitif la substance dont elle est composée. »

Cette théorie ne lave pas Dieu créateur tout-puissant de la création, des accusations que certains portent contre lui : « d'avoir créé le mal et la souffrance pour les créatures ? » « Oui, dit Céphas, puisque ce sont les « esprits qui ont donné une mauvaise direction aux fluides qu'ils étaient « chargés de modifier pour le bien ; ils en ont changé la direction, et « emmené la planète, à l'état morbide qui fait souffrir aujourd'hui les « esprits incarnés qui y vivent. »

Mais, répondent les matérialistes : « Nous constatons ce qui suit : Si « Dieu, dans la théorie de Céphas, n'a pas coopéré à la mauvaise direction « donnée aux fluides, il ne lui en revient pas moins la responsabilité « entière. »

« Ce sont bien les esprits prévaricateurs sur la terre, nous le voulons, qui « ont créé cet état du mal ; — mais, qui a créé ces mêmes esprits qui ont « créé le mal? c'est Dieu, sans doute! Alors que la toute-puissance et son « infinie bonté lui commandaient logiquement mathématiquement, de ne « créer que des êtres impeccables. Or, comme il ne l'a pas fait, à lui, la « responsabilité entière du mal.

« Prétendre que Dieu, infiniment juste et bon, a créé des êtres, en sachant « qu'ils seraient malheureux, ou dire qu'il ne les a pas crées pour la « souffrance, mais que leurs imperfections les rendent susceptibles de « souffrir, cela revient au même. »

D'après la théorie de notre frère Céphas, Dieu n'aurait pas créé le mal, mais il aurait créé la cause du mal.

Nous restons là de nos réflexions ; plus tard nous essaierons d'expliquer les données de notre épigraphe que nous rappelons en finissant : nous le croyons, dans cette direction seule, il faut chercher pour se rendre compte : « *Des lacunes de la création.* » — Des lacunes dans la création, il ne peut y en avoir, nous nous efforcerons de le prouver. J. Laforgue

Erratum : Revue du 1er novembre courant, p. 672, 11me ligne, lire *Nozeran* au lieu de Nozereau.

ESSAIS DE LA CHALOUPE ÉLECTRIQUE

Le Petit Havre, 29 octobre 1887. Ainsi que nous l'avions annoncé le jeudi 20, ont eu lieu les essais effectifs de marche de la chaloupe électrique, munie des accumulateurs *Commelin*-Desmazures et Baillache, en même temps que du moteur du capitaine Krebs, construit aux Forges et Chantiers de la Méditerranée. (M. Commelin est spirite).

Ces essais ont duré pendant six heures, en présence d'une Commission composée de MM. Chapuis, lieutenant de vaisseau, commandant des mouvements du port ; Edermann, ingénieur, chargé de la surveillance des travaux de l'industrie du Havre, pour le compte de la marine de l'Etat, et Leflambre, commissaire aux approvisionnements.

Ces essais ont donné tous les résultats prévus par le contrat passé avec la marine.

La charge s'est maintenue dans l'accumulateur, qui a actionné le moteur pendant les six heures, avec une régularité parfaite.

L'hélice a donné en moyenne 275 tours, avec une indication de 104 volts, et 86 à 87 ampères, donnant ainsi une puissance de 12 chevaux. La vitesse s'est maintenue à six nœuds.

Le mardi 25, on a procédé à de nouveaux essais de vitesse, avec la même charge d'électricité et le même nombre de tours d'hélice. Cette deuxième expérience a eu lieu en présence de la même Commission, dans le bassin Bellot, sur une base dont la mesure avait été donnée par l'Administration des ponts et chaussées. Les essais ont duré trois heures environ, et les résultats ont été les mêmes, c'est-à-dire très satisfaisants.

La chaloupe électrique est enfin sortie du port, jeudi soir à six heures, et est rentrée à sept heures et demie. On voulait se rendre compte de l'effet de la houle sur l'emmagasinage de l'électricité. Là encore, les appareils ont fonctionné à la satisfaction générale.

Ces expériences, très concluantes, font espérer qu'un complet succès récompensera les trois années de travail et de recherches consacrées à ce système d'emmagasinage de l'électricité et d'application aux moteurs maritimes. La force ainsi obtenue sera prochainement appliquée à la manœuvre du torpilleur sous-marin, en ce moment en construction à Toulon.

L'appareil moteur de M. Krebs, destiné à ce torpilleur, devra développer 52 chevaux de force. Construit dans les ateliers des Forges et Chantiers, il est entièrement terminé et prêt à être expédié.

Nota : Nous sommes heureux de cette bonne nouvelle, la réussite complète de l'accumulateur dont M. Commelin est l'auteur principal ; cet électricien, spirite et médium, mérite à tous les titres de réussir, et nous le désirons parce qu'il est humble de cœur, serviable et juste. Certainement il a toute notre sympathie.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 23 | 1er Décembre 1887.

AVIS. — Pour faciliter nos écritures, se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888 ; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

PEUPLES ET RELIGIONS

(Suite. *Voir la Revue du* 15 *octobre* 1887.)

Christianisme. — Le monde ancien s'affaissait sur ses mauvaises bases, lorsque Jésus-Christ vint régénérer l'humanité en lui apportant sa doctrine dite le pain de vie. Elle fut acceptée avec joie dans ce monde païen où il y avait tant de délaissés de la fortune ; pauvres et esclaves se trouvaient relevés et consolés par l'égalité et la fraternité chrétiennes.

Mais les nombreux païens brusquement convertis au christianisme, imbus des idées païennes, altérèrent la pureté et la simplicité primitive de la doctrine évangélique ; ils divinisèrent le Messie comme on avait divinisé l'empereur Auguste ; ils tendirent à matérialiser le culte en y introduisant des rites païens ou orientaux ; ils préparèrent ainsi les voies aux dogmes catholiques définitivement établis au ive siècle. En se répandant dans l'empire romain, le catholicisme fut influencé par chacune de ses deux capitales ; à Constantinople il prit le caractère grec avec disposition au patriarcat et à l'indépendance, un goût prononcé pour les discussions religieuses, et une tendance manifeste à se diviser en diverses sectes ou hérésies. A Rome, où devenu indépendant à la fin du ve siècle après la chute de l'empire d'Occident, entouré de peuples barbares qui le laissèrent parfaitement libre de se constituer à sa guise, le catholicisme se modela sur la centralisation de l'habile administration et l'énergique discipline romaine. Jusque-là, il avait plus ou moins subi l'influence des peuples qui l'adoptaient ; mais le catholicisme romain devint souverainement absolu en Occident, et inflexible dans sa doctrine et dans sa discipline, confiant dans son omnipotence occidentale, il crut pouvoir l'étendre sur le monde entier ; mais l'église patriarcale d'Orient ne voulant pas subir son joug, rompit définitivement avec lui au xie siècle. Cette séparation acheva d'isoler l'Occident encore barbare de l'Orient plus éclairé, et la papauté en profita pour s'établir à Rome.

Les peuples d'occident se divisent en Latins et en Germains ; les premiers,

façonnés au joug romain, se soumirent facilement au catholicisme romain et à la papauté comme à leurs institutions politiques; les seconds plus barbares.et plus indépendants les acceptèrent plus difficilement, et après diverses luttes, ils ont fini par en secouer le joug. A partir du XIe siècle lorsque l'église romaine marchait à la théocratie, les empereurs d'Allemagne essayèrent à plusieurs reprises de leur résister; mais la papauté sortit triomphante de cette lutte en excitant le monde féodal contre les empereurs révoltés frappés d'excommunication.

L'Angleterre, par indépendance de caractère et de position, a moins plié que les peuples latins sous le despotisme monarchique, elle a été la première nation qui ait exigé de ses souverains des garanties libérales; ainsi, en 1215, Jean-sans-Terre fut contraint par les barons anglais révoltés de souscrire la Grande Charte, base des libertés anglaises, contre l'avis du pape Innocent III qui combattait instinctivement tout ce qui pouvait développer la liberté des peuples.

Au XIVe siècle Wicleff principal du collège de Cantorbéry fut le précurseur de Luther; mais ne trouvant pas d'appui de la part des populations ignorantes de cette époque, il fut condamné et mourut en exil. Au commencement du XVe siècle Jean Huss et Jérôme de Prague furent condamnés au bûcher, de même, par manque d'appui, mais au XVIe siècle, il n'en fut pas de même, Luther trouva dans l'imprimerie un puissant auxiliaire; jusque-là les laïques avaient été tenus dans une grande ignorance, car les livres, tous manuscrits, étaient très rares et très chers, les couvents en étant seuls possesseurs; mais lorsque l'imprimerie les eut vulgarisés, l'instruction devint à la portée de tout le monde; les laïques purent s'instruire aussi bien que les clercs.

Les peuples anglo-saxons, moins soumis que les peuples latins à l'Église romaine s'éclairèrent et adoptèrent le protestantisme.

EUROPE ACTUELLE.

L'Europe est peuplée de trois races distinctes: Les peuples latins au sud-ouest, les Anglo-Germains au nord-ouest, les Slaves à l'est. Nous ne mentionnons pas les Turcs, parce que, implantés sans racines en Europe, leurs jours y semblent comptés.

Les peuples latins, les premiers civilisés, ont été d'abord soumis à l'absolutisme de l'empire romain, ensuite à celui de l'Église romaine; en sorte qu'ils ont toujours été sévèrement administrés au temporel et au spirituel; et si une certaine liberté leur a été concédée pour la littérature, les arts et les plaisirs, toute étude libre leur est encore interdite sur les questions philosophico-religieuses et sur tout ce qui pourrait développer l'indépendance

de la pensée, que l'église comprime ou réglemente selon ses vues. Il en résulte des peuples spirituels, aimables, mais musards, enfantins, peu disposés à s'astreindre aux questions sérieuses, et peu propres à mener à bonne fin les choses qui exigent l'esprit de suite; la sujétion intellectuelle qu'ils subissent depuis si longtemps a étouffé en eux le génie initiateur, et ils attendent toujours qu'une direction leur vienne d'en haut; car ils agissent plus souvent par un entraînement irréfléchi que par la saine raison. Généralement ils préfèrent les plaisirs et les fêtes au travail que leur éducation superficielle et peu sérieuse ne les porte pas à aimer.

Lorsque la Renaissance apporta en Occident les trésors de la civilisation grecque, elle y apporta aussi le souffle de la liberté et de l'indépendance de la pensée; mais le despotisme civil et religieux qui régissait les peuples latins rejeta énergiquement ce souffle dangereux qui fut mieux reçu par les Anglo-saxons. Les peuples latins restèrent soumis au double despotisme; mais la France, la plus éclairée des nations latines, finit par voir qu'elle faisait fausse route. Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, des penseurs éminents signalèrent à notre nation les inconvénients graves de son régime politico-religieux; beaucoup de gens les comprirent et les appuyèrent. On en était encore aux théories spéculatives, lorsque éclata la guerre de l'indépendance américaine qui donna un élan actif à ces théories. Lafayette et beaucoup d'officiers revinrent enchantés des mœurs et des libertés américaines; la mode propagea dans la nation ces idées pronées par les philosophes, elles firent si bien leur chemin qu'elles amenèrent la grande Révolution française. Malheureusement l'application de ces idées libérales rencontra une forte résistance de la part du double despotisme régnant; alors leurs partisans, par excès de zèle, firent appel aux moyens violents et de déplorables événements en furent la conséquence; après une lutte terrible ils triomphèrent. Mais deux causes principales empêchèrent le peuple français de mener à bien sa victoire: Exaspéré de la résistance qu'il avait éprouvée, il persécuta ses adversaires, ce qui nuisit à la légitimité de sa cause. Se trouvant, sans apprentissage, tout à coup possesseur de tout l'outillage nécessaire au développement de la pensée, il fit plus de mal que de bien en s'en servant. Les maux qui en résultèrent amenèrent le belliqueux empire, suivi de la cléricale Restauration. Mais comme les idées libérales, quoique mal appliquées sont vivaces dans notre nation, elles firent explosion en 1830, et la Restauration fut renversée. La bourgeoisie effrayée de l'effervescence révolutionnaire, se hâta de proclamer Louis-Philippe dont le règne ne fut qu'une longue lutte entre la bourgeoisie et la démocratie, celle-ci finit par triompher en 1848.

Mais elle voulut brusquement imposer ses théories sociales communistes

et utopistes à la nation tout à fait étrangère à ces idées ; il en résulta de graves désordres qui facilitèrent le retour de l'empire; celui-ci flatta le clergé et rétablit le pape dans ses États, ce qui froissa les libéraux français et surtout les Italiens. Les bombes d'Orsini en 1858 effrayent Napoléon III et changent sa politique; il se fait révolutionnaire en Italie; il appuie le Piémont qui se rend maître de toute l'Italie et détruit le pouvoir temporel du pape ; il abaisse l'Autriche, ce qui favorise les vues ambitieuses de la Prusse.

Enfin après une série d'actes faits sans prévoyance et parfois contradictoires, Napoléon III est renversé à la fois par la Prusse et la révolution en 1870. Pour la quatrième fois en 80 ans, cette dernière arrive au pouvoir, mais dans de déplorables circonstances. Heureusement M. Thiers, président de la République, libère le territoire, et il comprend qu'il faut donner certaines satisfactions aux aspirations libérales comprimées sous l'empire; le parti clérico-monarchique qui rêvait le rétablissement du pouvoir temporel du pape et le relèvement du cléricalisme, renverse M. Thiers et arrive au pouvoir avec des idées rétrogrades avouées, mais la France qui instinctivement redoute le cléricalisme, par le suffrage universel renverse la réaction et rétablit la démocratie sans violence et d'une manière qui parut stable; l'expérience des affaires publiques lui manquait, elle commit plusieurs fautes : l'expédition mal engagée du Tonkin, les violences faites aux congrégations religieuses sans résultats, et surtout des dépenses exagérées qui compromettent sérieusement le crédit de l'État. Mais on fera bien de remarquer que les démocraties sont généralement plus dépensières que les autres gouvernements ; la raison en est que les hauts fonctionnaires de la République ne restent jamais longtemps en place, surtout en France où le caractère national, inquiet et mobile les change souvent. Alors ils font tous les efforts possibles pour s'y maintenir, tâchent de se rendre populaires, surtout en accédant facilement aux demandes souvent onéreuses qu'on leur fait; il en résulte qu'ils sont généralement disposés à donner toute satisfaction aux affaires présentes aux dépens de celles de l'avenir où probablement ils ne seront plus au pouvoir; cela les dispose à recourir trop souvent aux emprunts sans s'inquiéter des lourdes charges qu'ils imposent à l'avenir; tandis que le bon père de famille doit plus songer à l'avenir qu'au présent. Ce manque de prévoyance se voit surtout chez les peuples catholiques souvent disposés aux dépenses improductives, et beaucoup moins à l'ordre et à l'économie.

Jusqu'à présent on a directement attaqué le clergé comme caste envahissante et comme dangereux adversaire des gouvernements civils, mais on a peu remarqué les inconvénients de la doctrine catholique qui altère le jugement humain, comprime l'intelligence, et détermine l'ignorance, l'intolé-

rance, l'imprévoyance, le far niente contemplatif en religion et le far niente musard dans le monde. Ce sont ces défauts qui entravent la marche des peuples catholiques, et non le manque de liberté civile, ils en ont assez; mais ils ne sauront jamais s'en servir convenablement tant qu'ils seront soumis à l'Eglise romaine qui les pousse dans un courant contraire. Vainement on cherchera ailleurs la cause du déclin des peuples catholiques depuis deux siècles, ce déclin est dû aux conséquences de leur doctrine religieuse; l'insuccès de leurs fréquentes révolutions et de leurs institutions libérales le prouve surtout quand on voit à côté d'eux le progrès soutenu des États protestants.

Actuellement aucune forme de gouvernement n'est viable avec le catholicisme romain; il détourne les monarchies constitutionnelles des idées libérales et les pousse vers l'absolutisme et surtout vers l'intolérance religieuse; il veut régner en maître, comme cela s'est vu dans les anciennes monarchies catholiques et même sous la restauration ; alors les peuples fatigués de ce double despotisme ont de nouvelles révolutions pour le renverser. Quant aux républiques démocratiques, les seules possibles maintenant, elle sont en lutte perpétuelle avec lui.

Ainsi on voit que le catholicisme romain ne convient pas plus aux gouvernements qu'aux individus; c'est donc une religion plus nuisible qu'utile. Le rôle des libres penseurs de toute nuance est de démontrer que le cléricalisme est l'ennemi déclaré de la plupart des institutions modernes dont il entrave le fonctionnement; en conséquence il ne doit plus être soutenu par l'État, mais seulement toléré à l'expresse condition de ne point s'occuper de politique, et dans un temps déterminé tout enseignement public devrait lui être interdit comme faussant le jugement humain. Ces idées développées et vulgarisées par la presse indépendante agiront d'abord sur les populations et ensuite sur les gouvernements. Car les idées pronées avec persévérance par la presse, écoutées par les populations, sont généralement mises à exécution quelques années plus tard. Ainsi notre grande Révolution fut la conséquence des idées philosophiques du XVIIIe siècle, la Révolution de 1830 fut déterminée par les idées libérales pronées sous la Restauration, etc.

De nos jours les nations latines présentent une certaine analogie avec l'état de l'empire romain au IIe et au IIIe siècle. Actuellement le catholicisme est en déclin comme le paganisme l'était alors; car sous le rapport religieux, pour la généralité des populations, il n'a plus qu'un effet d'habitude, de convenance et de sécurité politique, vu que la majorité des catholiques a presque entièrement perdu le véritable esprit chrétien; aussi les mêmes effets fâcheux que du temps des Romains se manifestent avec l'affaiblissedes croyances. Le matérialisme se développe et amène le goût des plaisirs

sensuels et de l'argent avec l'égoïsme, lesquels éloignent la morale et le patriotisme. Aux deux époques les fonctions publiques n'ont aucune stabilité, et de même les peuples de la Germanie menacent les peuples latins de guerres et d'invasion.

La nature semble aussi prendre part à cet état de trouble : tremblements de terre, peste ou choléra, événements malheureux, maladies nouvelles et presque incurables affectant plusieurs produits importants de l'agriculture sans cause appréciable, principalement chez les peuples latins plus éprouvés que les autres peuples sous beaucoup de rapports. Enfin pour compléter l'analogie, de nos jours le spiritisme semble devoir relever les peuples latins comme le fit le christianisme sous l'empire romain. C'est donc aux spirites, apôtres de l'avenir, à développer leur doctrine, en s'éclairant réciproquement, et non par de stériles discussions sur des questions impossibles ou difficiles à résoudre, dans lesquelles les disputeurs, par conviction ou amour-propre se blessent et s'irritent mutuellement, ce qui tend à désunir les spirites et nuit aux progrès de leur doctrine ; tandis que, bien unis, ils feront progresser le spiritisme appelé à regénérer l'humanité et particulièrement les peuples latins.

Les peuples d'origine germanique plus réfléchis et plus indépendants de Rome prirent de la renaissance grecque le côté sérieux et non le côté mondain, et ils rejetèrent énergiquement le joug de l'Eglise romaine; depuis lors ces peuples, généralement protestants, paraissent avoir trouvé leur assiette, et quoique plusieurs d'entre eux aient moins de liberté que la France, ils savent convenablement se servir de ce qu'ils ont ; ils marchent sans violence vers le progrès, et ne cherchent pas comme la France et l'Espagne à toujours changer la forme de leur gouvernement, parce qu'il n'ont pas de caste sacerdotale intéressée à comprimer les idées libérales, et toujours disposée à exciter le pouvoir et les hautes classes contre tous ceux qui cherchent à développer la liberté de pensée. En conséquence ils n'ont pas de luttes intestines, le pouvoir et toutes les classes y vivent en rapports convenables. Ces peuples peuvent éprouver des revers dans leur politique ou leurs affaires ; mais ils n'éprouvent pas ces graves maladies intérieures et chroniques dont paraissent atteints les peuples latins ; rien n'annonce chez eux la décadence morale et matérielle ; ils cherchent à améliorer progressivement leurs institutions et non à les renverser violemment. De tout temps les peuples de la Germanie ont été conquérants, ils ont conquis l'empire romain d'Occident ; ce sont eux qui à diverses époques ont fondé les colonies les plus prospères et de nos jours ils menacent l'Europe occidentale. Mais leurs manières sont grossières et brutales. Les Français plus aimables et plus distingués dans leurs manières ont horreur du joug tudesque, et

s'ils ont eu quelque raison de le redouter, on a lieu d'espérer qu'il ne s'étendra pas hors de la Germanie, et que ces peuples protestants, éclairés sous beaucoup de rapports, reconnaîtront que le travail productif enrichit bien plus les nations que les conquêtes ; on a lieu de croire que le spiritisme se répandra naturellement chez ceux qui sont bien disposés aux progrès.

Les peuples slaves sont les derniers venus d'Asie en Europe ; peu connus jusqu'au siècle dernier, ils paraissent devoir jouer un rôle plus important dans le monde. Leur caractère calme et patient est un mélange de l'intelligence grecque et du mysticisme asiatique; la Russie est appelée à les dominer ou à les réunir. Cette immense nation confinée dans ses frimas, ne peut en sortir que par le Midi. Obéissant au testament de Pierre le Grand, elle a pris Constantinople pour objet de ses vues. Elle a déjà été arrêtée plusieurs fois dans sa marche vers cette capitale ; mais calme et prudente, elle se replie alors sur elle-même, accumule de nouvelles forces, et attend les occasions favorables pour faire quelques pas de plus en avant sans jamais reculer. Et comme dans les longues luttes les peuples du Nord plus pauvres et plus belliqueux finissent presque toujours par triompher de ceux du Midi ; il est très probable que la Russie arrivera un jour à Constantinople ; dans cette position inexpugnable, elle pourra établir en toute sûreté la capitale de son vaste empire abrité par son immense étendue contre les invasions étrangères. Alors la Russie matériellement bien assise pourra songer aux questions philosophico-religieuses ; son catholicisme grec non lié par l'immutabilité infaillible, comme l'Eglise romaine, pourra facilement évoluer vers une nouvelle religion, qui peut-être se fondera sur l'Eglise grecque modifiée, sur le Judaïsme devenu riche et croyant à la mission de J.-C. et sur le spiritisme apportant des lumières toujours nouvelles. Il y a des lois qui semblent fatales dans le monde ; ainsi les nations du Nord paraissent être des pépinières destinées à regénérer les populations méridionales, et l'Orient a été le berceau de toutes les religions.

Nous terminerons en disant que les peuples latins, énervés par un long despotisme civil et religieux, manquent de ressort, et si le spiritisme ne les tire pas de l'engourdissement intellectuel où les tient leur religion, ils sont fortement menacés dans leur vitalité. Quant aux nations protestantes, rien ne les menace ; sous le rapport matériel elles paraissent être arrivés à leur apogée, il est à désirer que la pensée entièrement libre chez eux les amène bientôt au spiritisme.

Et si la Russie, qui depuis quelque temps nous tend une main amie, parvient à nous éviter une grande guerre, et si elle facilite les voies vers une religion nouvelle, elle aura pleinement droit à notre reconnaissance et à celle de l'humanité entière. AMY.

MATÉRIALISATION

Le Dr Wolff, dans le *Cincinnati Times*, nous donne le compte-rendu suivant d'une séance qui eut lieu chez lui ; Mme Fairchild était le médium aux manifestations désirées par le docteur.

« Je supposais que Mme Fairchild se placerait derrière le rideau, et n'obtiendrait les matérialisations qu'à travers ses plis, je me trompais ; elle baissa les stores pour adoucir la lumière trop vive du soleil, et se promenant de long en large, devant le rideau, à la vue de tous, elle se mêlait à l'assistance. Mme Fairchild était placée à trois pieds du rideau, entre les plis duquel il apparut une forme féminine, vêtue de gaze blanche légère, grande, les cheveux et les yeux noirs et brillants, le teint brun. La forme était gracieuse, et sa démarche aussi silencieuse que le mouvement du duvet.

L'Esprit, sœur d'une personne présente, tint avec elle une conversation à voix basse, pendant quelques minutes ; sa force s'affaiblissant, elle se retira derrière le rideau et devint invisible.

Mme F..., se trouvant à 10 pieds du rideau, Entre elle et ce dernier apparut la forme d'un homme mince qui s'éleva rapidement du parquet à une hauteur de six pieds et demi. Ses cheveux tombaient sur ses épaules et sa barbe qui descendait jusqu'à sa ceinture étaient d'une blancheur éclatante ; lié comme je le fus avec le directeur du *Hot-Corn*, nul n'eût hésité à reconnaître *Solon Robinson*. Il me tendait ses mains que je pris dans les miennes ; il les secoua cordialement, et prononça ces mots d'une voix distincte : « Mon cher ami, j'ai la force de me promener avec vous dans le chambre », et prenant mon bras gauche, nous fîmes tous les deux, trois fois le tour de l'appartement ; il me disait : « Vous avez maintenant cette preuve palpable « que l'homme mort n'est ni endormi ni annihilé, son moi se relève comme « après un sommeil ; nous quittons notre corps quand il ne peut servir au « développement de l'Esprit. Je ne connaissais pas ces choses im- « portantes quand je vivais sur la terre, et je ne pouvais croire qu'il y eut « une autre vie, la mort me paraissant être la fin. Cela peut vous paraître « paradoxal, mais, c'est un fait, l'homme ne commence vraiment à vivre que « lorsqu'il meurt ». Comme vous étiez athée dans votre vie dernière, M. Robinson, lui demandais-je, votre incrédulité vous fut-elle préjudiciable, lorsque vous eûtes connaissance de votre existence dans le monde spirituel ? « Il « a certes des regrets celui qui néglige de profiter du temps que dure une « vie terrestre, mais il ne lui est pas fait de reproches. Dans l'éternité des « existences nous nous élevons en sagesse, pour passer successivement à « des vies supérieures. J'ai autant d'occupation ici que pendant les années

« les plus actives de ma vie sur la terre et je sens que la vie commence « réellement pour moi. Il y a des demandes aussi impérieuses ici, que celles « faites au *Hot-Corn*, et je tiens à y faire droit ».

La voix de l'Esprit faiblit, devint indistincte ; je le regardai, sa physionomie était calme et douce, mais il ne parlait plus. Il me serrait les mains et commençait à s'affaisser graduellement; de lui on ne vit bientôt plus que la tête, et ses mains que je tenais dans les miennes; sa barbe seule, resta un moment sur le tapis, à mes pieds, puis elle disparut, comme s'éteint le flocon de neige qui se réduit en eau. En même temps ses mains s'échappaient de mon étreinte, et je me trouvai seul, dans le temps, lui dans l'éternité.

Après quelques instants, je repris mon siège, me demandant qu'ai-je vu et que verrai-je encore? je fus surpris et charmé de voir poindre la forme et d'entendre la voix de mon vieil ami Plimpton ; il ressemblait peu comme traits, comme langage, et comme force, à l'Esprit qui venait de disparaître. Il saisit mes mains, cordialement, comme un ami, les secoua avec beaucoup de force, s'assit en face de moi, et me dit : « Je suis bien aise de vous voir « et je suis heureux de venir vers un vieil ami. Nous avons un puissant mé- « dium qui nous donne beaucoup de forces, et nous rendra bientôt capable « de nous matérialiser au grand jour, de parler d'une voix assez forte pour « nous faire entendre dans tout le *Music Hall*.

« Oui, nous le ferons, mon vieux, et nous ne faisons que nous exercer à « cela. Vous ne savez pas que nous sommes ici comme dans un foyer d'ar- « tistes, dans lequel nous nous préparons, semblables à des acteurs qui « veulent débuter; les esprits acquièrent ainsi l'assurance nécessaire pour « conserver leur force dans les épreuves les plus difficiles, et résister aux « assauts de toute espèce, surtout à ceux des bigots et des superstitieux.

« Que fera la France quand elle verra les formes aimées de N... et de J..., « comme aux plus beaux jours de l'empire ? ou plutôt, que ne fera-t-elle « pas, lorsque ses bien-aimés sortant de la mort, et du silence, feront à « nouveau, entendre des paroles de sagesse et de loyal amour, exactement « comme aux jours où ils triomphaient dans cent batailles. Souvenez-vous « bien de cela, mon ami, N... et J..., apparaitront bientôt, et parleront « encore au peuple Français ; et lorsque ils le feront, cette nation s'élèvera « dans sa nouvelle gloire, dans une splendeur historique sans précédents.

« La paix a ses victoires aussi bien que la guerre, et la nation française « grandira en sagesse ; elle enseignera aux autres peuples les arts de la « paix. »

L'esprit Plimpton débita ce qui précède avec animation ; puis, se tournant vers Mme Fairchild, le médium, il ajouta : « Vous ne connaissez pas « comme moi ce vieux camarade ; nous avons passé bien des heures agréa-

« bles ensemble, dans cette maison ; ici j'ai connu pour la première fois « l'existence du monde spirite. Mon ami sait donner un bon dîner et y « ajouter un peu de ce sel attique qui vivifie la conversation. »

Et vous aviez l'habitude de vous confondre en excuses pour ne pas vous mettre à table lorsque vous arriviez tard, lui répondis-je, jusqu'au moment où l'on apportait un plat savoureux ; alors, vous ne vous faisiez pas beaucoup prier; n'est-ce pas Florus ? — « Je sais, mon cher ami, que j'étais un peu « maniaque, que j'avais besoin d'être prié ; j'aimais beaucoup à vous en- « tendre me dire: M. Plimpton, je vous en prie, mettez-vous à table et dînez « avec nous, vous nous crispez ; nous savons que vous avez faim et voulez « manger. Pourquoi ne pas commencer de suite ? sans façons ? Cette dinde « était préparée pour vous, c'est pour vous qu'elle a été engraissée. Et ces « huitres ? — asseyez-vous donc, et mangez ! »

Plimpton garda sa matérialisation, bavardant avec aisance, puis, selon l'expression de Siwankie (Esprit Indien), il s'écroula. Pourquoi Solon Robinson, et M. Plimpton vinrent-ils à moi, comme ils le firent dans cette séance ? deux raisons se présentent à mon esprit : Ils étaient mes amis intimes. Mes relations sociales et morales, avec Plimpton, étaient aussi étroites que possibles. De plus j'étais disposé à ne pas leur résister, mais au contraire à leur faire un bon accueil. En somme, je faisais tout ce qu'il fallait pour faciliter leurs manifestations. Je n'ai aucune opinion à formuler sur la philosophie du phénomène que je viens de rapporter. Que m'importe, oui ou non que N... et J..., apparaissent à nouveau, en France, il n'est pas utile qu'on le croie, et ce n'est que la pensée d'un ancien partisan d'une dynastie.

Ce rapport démontrera cependant, que le spiritualisme a progressé, que ses manifestations actuelles sont supérieures aux faits de typtologie de 1848, à Hydreville (New-York). Les petits bruits entendus alors ont retenti dans le monde entier. Ils ont fixé une époque de l'histoire philosophique à laquelle le savant et l'étudiant de la terre et du cosmos attachent un intérêt capital. De plus, comme conséquence, les esprits, par delà la tombe, conservent intégralement leur moi, et sont exactement, ce qu'ils étaient au moment de leur séparation d'avec le corps charnel dont ils se sont servis : les conversations dont je fais le récit le prouvent surabondamment.

LA RELIGION SANS DOGME

Extrait du *Banner of Light.*

Si l'humanité ne peut subsister sans principe religieux ; il est non moins certain que la corruption de ce même principe par le dogme a causé plus de

misères et de ruines à la race humaine qu'aucun autre motif connu et rapporté par l'histoire. — Nous ne devons pas oublier, dit le Rév. Dr. Hedge, un des apôtres les plus zélés de la foi libre, que la religion a toujours été une source féconde en iniquités. Les plus sauvages aberrations de l'esprit humain, les haines, les crimes, les meurtres, ont été ses fruits.

Les victimes du fanatisme surpassent en nombre celles de toutes les autres passions qui, tour à tour, ont dévasté la terre. Enfermées dans de sombres cachots, poursuivies comme des bêtes fauves, étendues sur la roue, attachées à la croix, leurs souffrances sont les horreurs de l'histoire. Aucune fiction retraçant des malheurs imaginaires ne saurait atteindre leur authentique tragédie. — Une corruption du texte des Védas a fait monter des milliers de femmes hindoues sur le bûcher funéraire. Une falsification de deux mots dans le service de l'Eglise d'Orient a livré aux flammes des villages entiers en Russie. Et qui calculera le nombre des victimes de l'Inquisition.

L'histoire ne rapporte que les meurtres du corps, visible et perpétuelle destruction ; mais le récit des souffrances que l'esprit humain a endurées n'a pas été fait et ne le sera jamais. Elles ont constitué un véritable enfer ici-bas.

Les dogmes ont entretenu l'ignorance, brisé ou opprimé l'intelligence et nourri mille folies, les plus incurables, les plus intolérables qui aient jamais hanté le cerveau humain. Et, malgré tout, l'humanité s'est tenue attachée au sentiment religieux, à sa foi en un principe actif, qui a créé et conserve toutes choses dans un esprit d'amour éternel.

Depuis quinze siècles, le monde chrétien essaie d'assujettir la religion à des limites dogmatiques, de la transformer en symbole, de troubler la raison en s'arrogeant une infaillible autorité sur les âmes, d'effacer toute différence théologique et d'effectuer l'unité dans la croyance. Ces essais se sont terminés par des résultats désastreux ; si nous sommes sages, nous profiterons de l'expérience des siècles passés sans nous exposer à de nouvelles tentatives. Le dogme n'est pas une partie essentielle de la religion ni du christianisme.

La religion est un sentiment intime, respectueux et confiant de nos rapports avec la source suprême de la vie et des lois universelles. Et, il arrive souvent que plus ce sentiment est vital et profond dans le cœur de l'homme, moins il est disposé à accepter aucune règle établie par ses semblables, quant à sa croyance religieuse, ou d'en fixer une lui-même.

De nos jours, comme plusieurs observateurs attentifs l'ont remarqué, la disposition générale et l'effort de toutes les intelligences est de franchir ces limites imposées à la foi, de ces symboles ou dogmes présomptueux qui

imposent leurs étroites conceptions de l'Etre infini, être qu'ils essaient vainement de limiter, de contenir et d'anthropomorphiser.

La vraie religion née de l'époque présente, se nomme progrès ; c'est une large, profonde et véritable compréhension de nos rapports individuels avec l'univers.

Il est manifeste que l'ancienne théologie a disparu pour faire place à un nouvel ordre de choses.

L'air est rempli de présages qu'annonçent les temps nouveaux. Heureux est celui qui les comprend et les définit, bien des penseurs et des prophètes l'ayant désiré vainement.

Ce changement s'étant réalisé, d'une manière logique et rationnelle, nous avons toutes raisons de croire qu'un glorieux avenir est réservé aux investigateurs scientifiques, sans parti pris, car ils créeront une croyance sans dogme, qui aura pour base la certitude supérieure et réelle de la pluralité des existences de l'âme, des rapports des vivants avec les morts.

DISCOURS DE M. BOYER (Toussaint.)

Aujourd'hui, riches et pauvres, ignorants et savants s'acheminent vers les cimetières pour déposer quelques fleurs sur les tombes et méditer ; le croyant comme le sceptique évoque le souvenir des morts, et le cœur ému, les yeux pleins de larmes, chacun adresse aux siens des pensées d'amour et de reconnaissance.

Pourquoi ces élans généreux, cet empressement universel, l'union de sentiments les plus divers, des croyances les plus opposées ? La mort, bienfait divin, proclame l'égalité devant la tombe et procède de la justice réelle qui a sa sanction dans la conscience humaine.

Un auteur célèbre a dit : « L'inconnu restera plus considérable que le « connu. L'homme est un infiniment petit perdu au sein de l'infiniment « grand. Le connu restera la goutte d'eau, l'inconnu restera l'océan. » Ces paroles n'ont rien d'effrayant pour celui qui a la certitude de l'immortalité ; notre vie future étant la résultante de notre vie présente, il sait que l'esprit affranchi par la mort, prend un corps éthéré pour s'élever dans l'espace en vertu de sa densité spirituelle, et que, plus léger que l'air, il franchit toutes distances avec une rapidité extrême ; il sait aussi que le plus heureux des mortels n'est pas le jouisseur, mais le penseur qui passe dans la vie en faisant le bien, et que, s'il en était autrement, l'existence humaine serait une anomalie monstrueuse.

Le fait brutal, base de la croyance spirite, nous réserve cette surprise de retrouver à notre départ du monde terrien, amis et parents, tous ceux qui

ont participé au bon combat pour la connaissance, et viendront à nous pour nous initier à leurs travaux, et nous donner de l'expérience pour affronter les luttes futures.

Cette année, des âmes braves et dévouées ont disparu à nos yeux, en compagnie de savants et d'érudits qui ont déclaré verbalement et par le livre qu'ils étaient spirites et bravaient le ridicule avec une juste fierté ! honorons ces incarnés qui ont proclamé l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et la fin du dogme cet antithèse de la vérité.

Honorons nos morts et soyons modérés et bienveillants ; n'ayons point de paroles amères, de crainte d'effleurer la susceptibilité des âmes accourues pour nous écouter ; ne méritons pas cette parole du grand réformateur : « Que celui qui a péché lui jette la première pierre. »

En défendant le bien fondé de nos convictions, soyons tolérants pour celui qui ne pense pas comme nous ; persuadons-le à l'aide du raisonnement, non par la violence, cette arme des passionnés qui donne le contraire du but objectivé ; la tolérance et la raison constituent la supériorité de nos doctrines sur celles qui se perpétuent par la violence et la menace de l'enfer, et nous devons prouver à nos adversaires que le spiritisme seul, nous donne de sérieuses espérances et de grandes et légitimes consolations. Par des faits indéniables établissons nettement la survivance des êtres au-delà la mort des corps et la communication possible avec ceux que nous avons aimés ; engageons le chercheur à étudier sérieusement la phénoménalité nouvelle.

L'homme préfère, en général, douter de tout pour ne s'occuper de rien ; celui-ci affichera une incrédulité révoltante ; celui-là une foi aveugle et sans contrôle, tandis que ce dernier s'ingéniera, scientifiquement, à inventer des théories, à créer systèmes sur systèmes dans un but d'opposition.

Le sage cherchera patiemment, aidera celui qui veut la vérité et l'avertira s'il fait fausse route ; en un mot il accomplira le devoir que se dicte tout véritable penseur-libre.

Trop souvent hélas ! celui qui nous a combattu par la parole et par la plume, se voue corps et âme, au système religieux qui efface toutes fautes si le pécheur s'est reconcilié un instant avec ce système.

Le spirite, ami du progrès, estime plus rationnel et plus économique de gérer sa conscience à l'aide de la raison, cette amie de la saine logique ; et de même, il fuit l'égoïsme, ce fléau néfaste qui afflige notre humanité. Le spirite éclairé doit avoir passionnément l'amour de l'abnégation, de la charité, de la justice, qualités essentielles qui raniment le plus humble, lui font accomplir des actes héroïques, en décuplant son énergie.

Nous ne pouvons oublier, en ce jour, que nos morts sont présents, que

nos actions et nos pensées se reproduisent virtuellement dans l'erraticité;en conséquence soyons fraternels et corrects en tout, car les esprits qui vécurent sur la terre entendent nos paroles et jugent nos faits et gestes.

Les morts aimés ont besoin de notre enseignement ; donnons-le avec la conscience de notre responsabilité.

FAITS ÉTRANGES, A L'ILE BOURBON

Dans une des Revues de l'année 1886, vous publiez l'extrait d'un journal qui demande à connaître les faits extraordinaires; c'est pour les commenter, je suppose, et je désirerais qu'il m'expliquât le pourquoi des deux faits suivants.

DERIEUL DE ROLAND.

1° Une jeune fiancée était séparée de son futur, depuis quelques jours; ce dernier habitait une autre commune; employé de l'administration, il ne pouvait voir sa fiancée que le dimanche.

Un soir, cette jeune fille étant dans son parterre, avec ses frères et ses sœurs, jusqu'au lever de la lune, fit un bouquet de roses, et eût l'idée d'aller le porter dans sa chambre pour orner son oratoire.

Elle laissa ses parents dans le parterre, se dirigea vers la maison, traversa le salon, vit dans cet appartement sa mère en conversation avec une voisine, et entra dans sa chambre par la porte attenante au salon.

Cette chambre des deux sœurs n'avait qu'une fenêtre, alors éclairée par les rayons de la lune; elle était meublée de deux lits en fer semblables; au pied de chacun d'eux, une simple armoire. Entre les deux lits faisant face à la porte, l'oratoire.

En pénétrant dans sa chambre, notre héroïne sentit une forte odeur de cigare. « Si mon fiancé n'était pas à St-A... se dit-elle, je dirais qu'il arrive, car ici il est seul à fumer ». Elle se dirigea vers son oratoire.

Mais subitement elle se sentit prise de terreur, se sont ses propres expressions, ses cheveux se dressèrent sur sa tête sans aucun motif. Elle s'arrêta pour jeter un regard autour d'elle.

Elle vit, sur le lit de sa sœur qui faisait face à la fenêtre et que les rayons de la lune éclairaient en plein, un homme allongé et habillé; comme cette personne était plus grande que le lit, ses deux pieds sortaient à travers les barres du lit de fer, ils étaient croisés l'un sur l'autre; ce devait être son fiancé, sa taille et son costume l'indiquaient! mais comment voir son visage caché par un chapeau de panama.

La jeune fille émue, se dit : « Mon fiancé, étant à six lieues d'ici ne peut être chez nous; ce doit être mon oncle venu pour m'effrayer. Je lui prouverai que je n'ai pas peur » ; elle l'appela; la personne couchée lui répondit

par l'expression usitée de notre pays, le son : « *Houn* » ; une seconde fois, même réponse ; c'était donc son oncle.

Elle entra dans son oratoire, déposa son bouquet devant la vierge, revint et vit son oncle immobile ; elle voulut le frapper sur l'estomac, de ses deux mains, en disant : « Mon cher oncle, vous avez voulu me faire peur ». Mais elle frappa le lit sur lequel il n'y avait personne. Effrayée elle sortit à la hâte, revit sa mère dans le salon, lui demanda si personne n'était sorti de sa chambre, et sur sa réponse négative, entra dans la salle à manger où se trouvait son oncle entouré de ses neveux et de ses nièces qu'il n'avait pas quitté un seul instant.

Qu'était-ce que cette vision? Or le fiancé avait reçu de l'administration, l'ordre d'aller faire un intérim dans la commune de la jeune fille ; parti de suite, il était arrivé trop tard pour prévenir sa fiancée ; il n'était plus qu'à une lieue de son habitation.

2° Dix ans plus tàrd, cette jeune fille mariée et mère de famille, perdit en treize mois ses deux enfants. A la mort du dernier, fillette de 3 ans 1/2, elle était enceinte de huit mois, sa douleur fut épouvantable. Accablée de chagrin, ne prenant aucune nourriture, elle devint un véritable squelette.

Sa famille au désespoir s'attendait à une catastrophe et était persuadée que la pauvre femme s'éteindrait en accouchant.

Plusieurs fois, le moment de ses couches était arrivé, mais le calme revenait ; chaque fois c'était une émotion générale pleine d'angoisses. Un soir, couchée près de son mari, ce dernier avait lu jusqu'à minuit ; sa femme ne dormait pas, il l'avait instamment priée de se reposer et l'ayant vu s'endormir il éteignit la lumière.

La lampe à peine éteinte, la dame rouvrit les yeux, ne les ayant fermés que pour tromper son mari et lui permettre de se reposer.

Cette mère désolée disait : « Oh ! mon Dieu, je vous ai toujours demandé de mourir si je perdais mes enfants ; je les ai perdus ! Celui que je porte dans mon sein ne vivra pas, je pense mourir en couches ; ne me faites plus languir, oh mon maître, faites que ce moment arrive au plus vite. Je suis une cause de souffrance pour tous les miens, et morte on me pleurera ; tout sera fini. Faites donc, Seignenr, que j'accouche aujourd'hui plutôt que demain. »

A ce moment, près de son oreille, qui touchait celle de son mari, une voix lui dit : « Dimanche 12, tu accoucheras. »

Cette voix, elle ne la reconnut pas ; elle s'assit, réveilla son mari, et lui raconte ce qui venait de se passer. C'était la nuit du mercredi au jeudi, la famille attendait le dimanche avec impatience.

Le dimanche, à 4 heures du matin, elle accouchait d'une charmante petite

fille, et depuis elle est bien portante; cette dame est un bon médium écrivain.

Que concluez-vous de ce qui précède ? DERIEUL DE ROLAND.

Remarque : 1° C'est un phénomène d'ordre naturel, de bi-corporéité ou de suggestion, que l'apparition sur le lit de l'une des deux sœurs, de l'apparence corporelle du fiancé; les esprits décédés se présentent ainsi, attirés par la sympathie, et ce n'est point une hallucination, car ces visites sont fréquentes, dans les cas de mort des personnes absentes dont le périsprit se manifeste à leurs parents ou amis. Dans le cas de suggestion, la fiancée, si émue, en entrant dans sa chambre, par l'odeur très forte d'un cigare et subitement prise de terreur, sans avoir vu le personnage couché sur le lit, ressentait l'influence d'un esprit qui, par suggestion, la préparait à voir ainsi son promis, son apparence; et le fait n'eut pas eu lieu si la jeune fille n'eut été médium, apte à recevoir l'influence suggestive. Ce que nous produisons sur la terre, sur un sujet somnambulisé, ou hypnotisé, aura lieu de même sous notre action, lorsque nous serons dématérialisés, notre esprit ayant la même puissance. L'esprit ami l'avertissait de la présence du fiancé, dont la pensée était portée vers la demeure de la bien-aimée; il s'est servi de cette présence relative pour produire une illusion complète.

Dans certains cas, l'esprit d'une personne vivante, s'isole de son corps, se présente comme une personne vraie, avec les apparences de la réalité; le dégagement du périsprit permet cet ordre de phénomène, et donne momentanément à l'apparition le pouvoir d'être visible, même tangible; nous croyons, dans le cas dont il s'agit, que l'esprit du fiancé en se rapprochant du lieu habité par sa promise, a pu se dégager, influencer la jeune fille, la suggestionner exactement comme le peut faire un esprit désincarné.

3° Attiré par la sympathie, l'esprit d'un enfant mort est venu parler à sa mère, calmer son désespoir, l'avertir pour la rendre forte, et sans doute s'incarner en elle, pour produire le doux miracle dont parle Victor Hugo dans sa poésie, *Le Revenant*; quel sublime spiritualiste que ce vénérable prosateur poète.

Et tout à coup, pendant que farouche, accablée,
Pensant au fils nouveau moins qu'à l'âme envolée,
Hélas! et songeant moins aux langes qu'au linceul!
Elle disait : cet ange en son sépulcre est seul!
— O doux miracle! O mère, au bonheur revenue! —
Elle entendit avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : « C'est moi... ne le dis pas. »

SPIRITISME ET MATÉRIALISME

En dépit de tous les moyens employés chaque jour pour arrêter sa marche sans cesse grandissante, le spiritisme fait des progrès de plus en plus sensibles. Nous le constatons avec un rare bonheur. Nos lecteurs peuvent en juger eux-mêmes d'après les nombreux exemples que nous leur mettons sous les yeux. L'acharnement avec lequel il est combattu par quelques-uns ne prouve-t-il pas surtout combien ils redoutent de le voir s'implanter ainsi peu à peu parmi nous? Un jour viendra pourtant où il triomphera complètement d'un système aussi méprisable que dangereux envers la société qu'il abaisse et dégrade. C'est du matérialisme que nous voulons parler. N'est-il pas, en effet, la lèpre la plus affreuse qui ronge actuellement notre état social? Naguère, un grand orateur politique s'est écrié du haut de la tribune : « le cléricalisme, voilà l'ennemi ». Ne serait-il pas plus juste de formuler cet anathème à l'égard du matérialisme? Il serait facile de multiplier les preuves à l'infini. Pour ne parler que du suicide, par exemple, n'êtes-vous pas effrayés du nombre de ces malheureux qui, désespérés, se donnent volontairement la mort? Aujourd'hui, c'est un ouvrier dans la misère qui a résolu d'en finir avec la vie. Demain, un jeune homme se fera sauter la cervelle pour avoir échoué lors de son examen, ou bien encore ce sera une jeune fille qui, nourrie de souvenirs romanesques, aimera mieux mourir plutôt que de renoncer à celui qu'elle aime. Eh bien! aujourd'hui nous venons dire que les idées matérialistes enseignant à l'homme qu'il n'y a pas d'éternité, et que tout finit avec la vie, sont pour la plupart du temps la véritable cause de ces sortes de catastrophes. Nous avons parlé du suicide, parce qu'en effet, il ne se passe guère de jours sans que les faits divers en relatent quelques-uns. Mais ce que nous avons dit à ce sujet ne peut-il pas s'appliquer également à tous les malheurs qui affligent aujourd'hui l'humanité? Si au contraire, tous les hommes étaient bien pénétrés des maximes spirites qui leur feraient voir une cause nécessairement juste, puisqu'elle émane de Dieu même, dans toutes les vicissitudes de la vie, en seraient-ils donc là? Et ce sont précisément ces mêmes hommes qui viennent traiter de dangereuse et malsaine la doctrine que nous nous efforçons de propager! Qu'ils renoncent bien plutôt à une lutte ridicule autant qu'inutile. Allan-Kardec leur dit avec raison « qu'ils rient de ces choses et les traitent de chimères, mais qu'un jour, ils seront bien forcés d'ouvrir les yeux! » C'est qu'en effet, la vérité finit toujours par triompher. Déjà, elle triomphe. Cessez de crier, dirons-nous à ses adversaires. A toutes vos moqueries, à toutes vos imprécations, spirites sincères, nous répondrons par l'amour et le dévouement. C'est le principe même de notre doctrine. Permettez-moi de le dire en finissant : j'estime honnêtes celles qui n'en prêcheront pas d'autres!... E. M.

LE SPIRITISME EN ESPAGNE

Messieurs : Me voici à Malaga, depuis environ six semaines.

Inutile de vous dire que je me suis occupé de magnétisme, et de spiritisme, en arrivant ici ; en voyage c'est à peu près mon unique occupation.

Cela est probable, je suis tombé en Espagne sur la ville la plus réfractaire à nos idées ; vous le savez, certaines villes d'Espagne se sont adonnées à notre chère doctrine, plus peut-être qu'aucune des villes de France, et quelques-unes même, possèdent plusieurs journaux spirites ; Barcelone en possède trois. Malaga est en retard sur ce point, pour plusieurs raisons : 1° C'est une ville remplie de commerçants ; chacun s'occupe de son négoce, gagne le plus d'argent possible, et quant à ce que nous devenons après cette existence, c'est le moindre de leurs soucis. Il y a des exceptions dont je vous parlerai tout à l'heure.

2° Le spiritisme eut ici de mauvais débuts, il y a quelques années ; plusieurs personnes voulurent fonder un ou plusieurs groupes, même un journal, mais elles voulurent aller trop loin et trop vite, sans avoir bien étudié la doctrine, sans en avoir compris l'importance philosophique, et comme dans une foule de centres, malheureusement, on a marché à tâtons, au lieu de fonder une chose sérieuse.

Ces novateurs maladroits ayant jeté un mauvais vernis sur le spiritisme, il faudrait beaucoup de bonne volonté et de dévouement aujourd'hui pour remettre les choses à leur véritable place.

Anciennement ayant habité pendant neuf années dans les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud je connais assez bien la langue espagnole.

Les premiers jours de mon arrivée, je fis la connaissance d'un médecin distingué, lequel, avec plusieurs de ses confrères, s'occupe d'hypnotisme et de suggestion; j'assistai à plusieurs de leurs séances et je dois l'avouer, ces messieurs réussissent bien dans ce genre d'études.

Ils ne paraissent pas se douter que l'on puisse obtenir des résultats bien supérieurs en cherchant la lucidité somnambulique, la double vue, l'extase, etc. Leur ayant donné des explications à ce sujet, plusieurs d'entre eux se sont occupés de magnétisme et de spiritisme, mais ils voudraient faire du spiritisme, comme ils font de l'hypnotisme, c'est-à-dire : Commander aux esprits, obtenir dès les premiers jours les phénomènes obtenus par la médiumnité de Home, et le crois, suggestionner les esprits, exactement comme leurs malades.

Vous le savez comme moi, du monde des esprits on n'obtient rien ou peu de chose dans ces conditions ; les résultats, de ce côté, laissent beaucoup à désirer.

Mais en revanche, une personne appartenant à la plus haute aristocratie espagnole, qui avait déjà étudié les phénomènes remarquables produits par Home, me fit dire de passer chez elle ; nous avons fait du véritable spiritisme, et obtenu par la table des communications intelligentes faites pour convaincre les plus incrédules ; la lecture des *œuvres* d'Allan Kardec, celle du Dr Wahu, *le spiritisme dans les temps anciens et modernes*, a pu donner la conviction si bien commencée par les phénomènes.

Cette personne m'a raconté le fait suivant qui s'est passé en sa présence :

« On parlait un jour de spiritisme devant Alphonse XII, roi qui s'en déclarait le partisan ; sa mère, au contraire, le combattait à outrance, prétendant qu'il était contraire à la religion catholique...

« Hé bien, répondit le roi, je le préfère aux autres religions, parce que, je le sais, je dois mourir bientôt, et cette doctrine me donne l'espérance de revenir sur la terre après mon décès. »

J'ai laissé Oran en progrès, quant au spiritisme ; plusieurs nouveaux adeptes, ultra catholiques, sont devenus spirites convaincus, et cherchent à faire des prosélytes.

J'irai bientôt à Séville où, me dit-on, existe un groupe bien organisé ; je vous dirai ce qu'il en est dès que j'en aurai fait le constat personnel.

J. Trésorier.

Avez vous quelques abonnés, des connaissances à Séville, Grenade, Cordoue, Valence, Tarragone, Barcelone, ici même ? Si, oui, donnez-moi leur adresse, cela facilitera beaucoup ma tâche ; les premières informations sont toujours difficiles à obtenir.

LES ANGES

Ces êtres fortunés, dont le nom sympathique
Fait rêver les enfants épris de l'idéal,
Ce sont les habitants d'un séjour poétique
Où tout charme comme un parfum de Floréal.

Purs esprits, ils ont fait de longs pèlerinages ;
Les mondes anxieux ne les reverront plus ;
Ils ont beaucoup souffert dans le lointain des âges
Et désormais ils sont au nombre des élus.

Du suprême bonheur ils éprouvent l'ivresse,
Leur asile est le ciel, l'azur leur élément ;
Ils approchent de Dieu, connaissent sa tendresse,
Et leur splendeur grandit avec leur dévouement.

Ils parcourent l'espace en déployant leurs ailes,
Et des astres errants suivent les tourbillons ;
Brillants explorateurs des sphères éternelles,
Ils tracent dans l'éther de lumineux sillons.

Vers les humanités qui souffrent et progressent,
Ils jettent des regards doux et compatissants;
Aux esprits arriérés ces anges s'intéressent
Et leur font parvenir leurs effluves puissants.

Cette félicité, que notre rêverie
Contemple en l'enviant, sera la nôtre un jour;
Frères ! le ciel aussi sera notre patrie,
Et Dieu nous y fera comprendre son amour.

Mais il faut progresser et bénir la souffrance
Qui vient nous épurer pour nous rendre meilleurs;
Il faut vers l'idéal guider notre espérance
Et sans trop murmurer supporter nos douleurs.

Notre monde est pervers et l'orgueil y domine;
La matière nous tente et retient notre essor;
Nous sommes cependant d'une essence divine,
Dans un autre milieu cherchons notre trésor.

Il nous faudra longtemps vivre et renaître encore
Pour comprendre le juste et pour aimer le beau;
Oui, pour voir les beautés morales qu'on ignore,
Comme disait Jésus, « nous naîtrons de nouveau. »

Il faut que notre amour embrasse la nature,
Et qu'il montre partout son reflet merveilleux;
Que dans chaque existence il grandisse et s'épure
Et brille comme un astre au sommet sourcilleux.

Nous goûterons alors un bonheur sans mélange,
L'idéal charmera notre aspiration;
Nous aurons le destin immaculé de l'ange,
Et la sérénité de la perfection.

AUGUSTE VERRIEUX.

DIEU

Dieu, c'est l'esprit parfait que l'idéal contemple,
Le foyer magnétique où rayonne le jour;
Le temps est son ministre et l'infini son temple,
L'harmonie est son œuvre où palpite l'amour.

Son règne est éternel, l'espace est son séjour;
Tout émane de lui, toute âme lui ressemble;
Le fluide cosmique à son gré se rassemble
Et forme les soleils qui composent sa cour.

C'est le moi conscient des mondes innombrables
Qui circulent soumis à ses lois immuables :
L'immanent brille au sein de la divinité.

Et c'est enfin vers Dieu que l'atome qui pense
S'élève en progressant jusqu'à l'omniscience,
Pour s'unir avec lui de toute éternité.

AUGUSTE VERRIEUX.

DEMANDE DE BONS CONSEILS (Communication).

Pont-Audemer, 27 *avril* 1886. R. — Que me voulez-vous, messieurs ? La vie, la mort, n'est que la répétition de ce qui se passe de toute éternité. Une femme qui enfante met au monde un esprit qui a déjà vécu bien des fois, car, qui sait d'où nous sortons? Ébauche bien grossière du Créateur, nous commençons tous au même point, pour monter toujours. Mais, les progrès que nous faisons sont excessivement lents, et ce n'est qu'avec beaucoup de persévérance que nous pouvons, à chacune de nos existences terrestres, gravir un échelon de l'humanité, et arriver ainsi, de monde en monde jusqu'à ce que nous soyons complètement dépouillés de nos imperfections qui sont un obstacle à notre avancement.

Il ne suffit pas que nous soyons sans défauts, j'entends de ceux que vous vous connaissez ici-bas; mais il faut encore que nous passions par tous les degrès de savoir, et non pas du savoir que vous croyez connaître, sur cette terre vous ne faites encore que le bégayer.

Il faut pour que vous parveniez à vous dépouiller complètement de votre enveloppe terrestre, que vous ayez acquis des connaissances que vous ne pouvez encore concevoir.

Il y a des lois qui vous sont encore entièrement inconnues et que vous devez connaître. Sans elles, il vous serait impossible de comprendre ce qui vous entourerait. Vous seriez comme des aveugles au milieu de la lumière : vous regarderiez sans voir et sans comprendre. Vous ne pourriez, du reste, supporter la lumière que donnent les connaissances acquises en d'autres mondes; vous seriez éblouis par leurs splendeurs.

Travaillez, apprenez, et vous progresserez. C'est la loi commune. Il faut que chacun la subisse. Seulement arrivés à un certain degré de perfection, le travail ne coûte plus; il est un besoin, un délassement; il ne sert pas qu'à vous, il sert aussi à autrui. — C'est là que commence véritablement la loi d'amour, où chaque être cherche à secourir ses frères, fermant les yeux sur leurs défauts, et les élevant autant que possible, pour qu'à leur tour ils arrivent à en aider d'autres, et, cela, de toute éternité. *Jobard.*

UTILITÉ DE LA PRIÈRE

Je vais vous parler d'une question controversée parmi les spirites : celle de l'utilité de la prière.

Sert-il à quelque chose de prier? — Est-il possible que Dieu modifie en quoi que ce soit son action par suite des prières qui lui sont adressées ? — Si cela ne peut pas être, à quoi bon prier? — A quoi peuvent servir les prières adressées aux bons Esprits, et particulièrement aux Guides?

Voilà bien des questions; essayons de les élucider, et d'abord commen-

çons par Dieu. Ce que nous dirons sur l'effet des prières qu'on lui adresse. nous facilitera la réponse à toutes les autres questions.

Dieu étant considéré comme la Providence infiniment juste et sage qu veille sur nous et nous fait accomplir notre destinée de progrès, il est évident que rien d'arbitraire ne peut modifier son action. Nous devons admettre que toutes choses sont réglées par lui de façon que chacun de nous accomplisse son progrès de la manière la plus certaine et la plus rapide, pendant que l'être moral collectif dont il fait partie : commune, province, nation, humanité, progresse également grâce au perfectionnement de ses parties. Dès lors est-il admissible que Dieu, quelque idée que l'on se fasse de sa nature intime, idée forcément hypothétique, puisse modifier sur un point son action, qui embrasse à la fois l'ensemble et les individus, pour faire plaisir à celui qui le prie? Poser la question, c'est la résoudre.

L'anthropomorphisme seul, en prêtant à l'Être universel les passions de l'humanité terrestre, peut avoir émis des idées contraires.

Non; Dieu ne connaît pas la sensibilité. Il aime toutes les créatures d'un amour immense, mais il ne tient aucun compte des douleurs individuelles, qui sont les seuls moyens rapides de progrès. Il entraine chaque individu sur la route du bonheur par le progrès sans tenir compte de ses opinions sur sa propre destinée, parce qu'il sait que ces opinions n'ont pas plus de valeur que celles d'un enfant qui balbutie ses premières paroles. La plupart de ces derniers n'arriveraient pas à l'âge d'homme si leurs parents avaient égard à leurs fantaisies déraisonnables. De même l'avancement des esprits se trouverait considérablement retardé, si la Providence tenait compte de leurs désirs et de leurs plaintes, jusqu'au moment où, devenus capables de comprendre leur destinée, ils travaillent consciemment de toutes leurs forces à l'accomplir.

Ce qui précède suffit pour faire comprendre que la prière ne peut servir à modifier en quoi que ce soit la marche de la Providence. Ne peut-elle donc servir à rien? Ce n'est pas mon avis. Elle est au contraire extrêmement utile en ce sens qu'elle nous met, nous, pauvres esprits arriérés, en rapport avec les forces divines de toute nature, morales, intellectuelles et matérielles dont se compose le milieu invisible dans lequel nous vivons, et nous permet de nous en assimiler une part plus ou moins forte suivant notre propre développement. Cet effet est produit par toute prière sincère, quelle qu'en soit la forme, pourvu que celui qui la fait ait le bien en vue. Il pourrait avoir une puissance extraordinaire, si celui qui prie était bien conscient des résultats que peut avoir la prière, et savait bien manier sa volonté. Alors il pourrait devenir pour un moment dépositaire et usufruitier de la force universelle. Cela a lieu sur la terre exceptionnellement pour certaines per-

sonnes, et dans des limites qui ne peuvent être dépassées par elles. Du reste cela dépend uniquement du degré d'avancement de l'esprit.

Donc, Dieu ne nous donne rien de ce que nous demandons ; mais si nous sommes assez avancés pour cela, nous pouvons nous servir nous-mêmes, inconsciemment le plus souvent, lorsque nous avons en vue le bien et le progrès. J'en conclus que la prière est utile, et que nous devons, pour lui faire rendre toute son utilité, nous appliquer à comprendre comment elle accomplit son effet, afin de pouvoir l'obtenir directement, et non plus par un moyen détourné. Pour cela des études, des essais, et des exercices sérieux seraient nécessaires, et, lorsque ces idées seront mieux comprises, nous verrons les spirites et les médiums s'y livrer avec ardeur.

Après ce que je viens de vous dire, rien n'est plus simple que de comprendre l'effet des prières que l'on adresse aux esprits, surtout aux guides. Evidemment elles ne sauraient avoir pour résultat de déterminer les guides, agents de la Providence, à modifier ou adoucir nos épreuves. Mais si elles sont formulées en vue du bien sincèrement désiré, elles donnent à l'incarné une force nouvelle qu'il puise dans le milieu ambiant, et, quand il est parvenu ainsi à donner une meilleure direction à ses aspirations, il reçoit de son guide une aide inostensible que celui-ci lui donne, non pas parce qu'elle lui a été demandée avec plus ou moins d'instance, mais seulement parce que l'incarné, en modifiant par ses efforts ses dispositions morales, a mérité qu'elle lui soit donnée. Quand cela se produit, l'esprit a gravi un échelon de plus.

Je crois que ce qui précède vous fera bien comprendre ce que doit être la prière. Elle ne ressemble en rien à ce que la plupart des spirites entendent par ce mot, et que les uns préconisent, tandis que les autres le rejettent. La prière comme je l'entends n'est ni une louange, ni une demande, ni un remercîment. Elle est un effort de l'individu qui cherche, en vue du progrès à réaliser par tous et par chacun, à se faire l'auxiliaire de la Providence.

Cette question est importante. Nous y reviendrons.

Groupe bisontin : Un Esprit.

Note de la rédaction : La prière doit être une méditation quotidienne, selon nous, par laquelle l'homme juge de ses actes, les passe au crible de la conscience et de la raison, décide s'ils sont bons ou mauvais, et se promet énergiquement de les orienter vers le beau et le bien ; alors les âmes amies que l'on a aimées, viennent à nous, attirées par l'affection et la reconnaissance. Chacun se fait ainsi son milieu, se modifie pour progresser, *est l'artisan de son devenir*. N'attendons point d'aide extérieur si nous ne suivons que nos penchants personnels et égoïstes, car nous sommes punis par nos actes, et récompensés s'ils sont en accord avec la justice.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 15 novembre 1887.)

Que sont tous ces soleils éclairant tous ces mondes? Des systèmes planétaires comme le vôtre. Des âmes habitent ces tourbillons, des hommes marchent sur ces planètes. Il en est de bien plus avancés que vous, il en est qui vous sont inférieurs.

C'est ainsi que l'échelle éternelle monte, monte sans cesse dans l'infini, sans base et sans faîte déterminés pour vous. Hommes, habituez-vous cependant à regarder le haut de l'échelle du progrès. Tendez à monter et non à descendre. Dieu est en haut avec la lumière de la foi, le rayonnement de l'amour, la force de la vérité. En bas, c'est le chaos sombre des âmes coupables. N'y retombez pas meurtris et défigurés.

Il n'y a pas deux puissances dans la création; il n'y a pas deux lois, l'une du bien et l'autre du mal. Comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une aspiration et qu'un devoir pour les âmes. Le mal n'est qu'une étape nécessaire pour arriver au bien. Il n'est pas, il ne saurait être l'état durable des sociétés en marche vers la terre promise de la liberté, de la perfection et du bonheur.

Mais, cependant, il dépend de vous de rester longtemps désarmés, captifs et malheureux dans les bas-fonds où vivent les mauvaises natures rebelles à la loi divine.

La chute de Lucifer n'est qu'une image. Mais il est bien vrai que vous pouvez redescendre, hommes! l'échelle du perfectionnement sans limites. Courage et en avant! Dieu ne vous abandonne jamais. Vos bons vouloirs sont vus et cotés. Vos ardeurs pour le bien sont soutenues. Vos mauvaises actions sont blâmées dans le monde des esprits avancés où vous arriverez à tour de rôle, grandis par l'expiation et le sacrifice.

Les religions agonisent ici-bas parce qu'elle ont perdu la flamme divine. C'est à la science unie à l'amour de retrouver cette flamme et d'en faire bénéficier le monde.

Quel culte vous rendra le paradis perdu? Quelle religion sera assez forte pour relever non les temples du passé, mais les grands sentiments atrophiés par le mercantilisme de notre époque? Quand en aurez-vous fini, hommes, avec vos actes égoïstes et méchants? Sachez que la solidarité vous relie à la terre, que vous ne la quitterez pour vous élever dans un monde meilleur que quand tous les habitants de votre malheureux globe, la main dans la main, auront acquis la paix de leur conscience.

Hâtez-vous donc de fermer l'ère des guerres fratricides, des répresailles coûteuses dans lesquelles vous versez votre sang et votre or à flots et qui

vous font disparaître sous une brume mauvaise faite de la fumée des canons.

Luttez par la science, par l'amour, pour le vrai, pour le beau, le pur, le juste, l'idéal.

La mort n'est qu'une renaissance. Sacrifiez vos vieilles habitudes misérables et songez à l'avenir qui vous attend. Percez la voûte des tombes, âmes, et relevez-vous dans l'azur constellé. Qu'est-ce qu'un tombeau ? Le point d'intersection entre une vie qui finit et une vie qui commence. Le cercueil, c'est encore le berceau. L'âme, oiseau divin, prend des ailes dans la fosse béante et s'envole avant que la terre soit retombée sur la dépouille de celui dont le corps n'est plus. Songez aux lois admirables de l'espace, à l'avenir de l'esprit.

Quand vous vous pénétrerez de la loi que le spiritisme est venu vous révéler, vous serez plus justes et plus doux ; votre front rayonnera car les ailes sombres de la mort se seront changées en ailes de lumière !

La poésie, l'art, rendent la vie agréable ; ils prêtent leur charme à notre exil. Mais que sont les productions de nos poètes et de nos artistes terrestres à côté de celles qu'il est donné à l'esprit d'entrevoir dans sa route à travers l'infini ?

Ici, les poèmes sans fin des âmes aimantes chantent l'éternelle beauté de l'amour.

O poètes de la Terre, vous avez été d'autant plus grands que vous avez mieux senti la beauté des concerts célestes. Amis de la vérité, de la justice, âmes d'élite qui êtes entrées un moment dans l'ornière boueuse d'ici-bas : philosophes, écrivains, génies, qui, le front haut, le cœur frémissant, avez meurtri vos pieds dans les terrestres chemins, vous avez généralement souffert et espéré, vous sentiez au-dessus de vous les influences invisibles qui vous conduisaient. Votre sort était-il comparable à celui des malheureux aveuglés par la matière ? Non, non : vous avez souffert davantage mais vos âmes élevées ont chanté le cantique divin de l'âme. Heureux de leurs convictions et de leurs espérances, plusieurs, parmi vous, ont résisté à l'envahissement du mal par la prière, le courage et l'amour. C'est qu'ils tenaient leurs regards fixés sur les demeures infinies où Dieu se révèle à la pensée.

Encore un peu de temps, et ce que vos lyres ont chanté, ce que vos pinceaux ou vos ciseaux ont immortalisé sur la toile et le marbre, ce que vos plumes éloquentes ont annoncé à l'humanité : le dévouement, la vertu, l'abnégation, la charité, le devoir, tous les devoirs, purifieront la terre des hommes !

Prenez la harpe des anges, tenez la lyre des humains ; mariez les sublimes

accords célestes aux accents de vos âmes. Dieu a voulu que votre terre passât du degré inférieur où elle est encore, à un état de perfection relative qui rendra les hommes plus heureux. Vous marcherez de plus en plus vers l'harmonie, hommes, mes frères. Le progrès est sans limite, sans limite aussi l'amour de Dieu pour vous. Créez, organisez les tâches sublimes ; penchez-vous sur toutes les misères ; soyez bons, indulgents, faciles à tous et fermes contre vous-mêmes ; résistez à vos passions impures. Devenez grands !

Voici quel tableau se déroule à mes regards charmés vers la fin du vingtième siècle.

Plus de royautés iniques, plus de pouvoirs absolus. L'homme libre, et digne de la liberté, communiera avec Dieu même.

Ses principes seront : la paix, l'amour et la justice.

La paix favorisera ses travaux, lui donnera l'espérance et la force. L'amour lui révélera le bonheur. La justice régnera sur la terre.

Dès lors, plus de gouvernements rivaux les uns des autres ; plus de dogmes terribles et mensongers. Les révolutions morales auront succédé aux révolutions sanglantes. Le chemin parcouru par le progrès sera toujours plus grand. Les prêtres et les rois n'auront plus de raison d'être.

Tous les peuples se donneront la main dans la paix universelle.

Etats-Unis d'Europe, Etats-Unis d'Amérique, Etats-Unis du monde, vous ne ferez qu'un peuple de mille peuples, qu'un homme d'un milliard d'hommes. Comme les étoiles du ciel, l'humanité croîtra brillante, et chaque astre humain aura sa place dans l'infini des âmes. Plus de frontières politiques, plus de malaise entre les peuples. Leurs différends seront tranchés par des arbitres qu'ils choisiront eux-mêmes.

Que de rayons d'amour luiront sur les hommes et les choses ! La nature sera plus verte au retour du printemps, les nids seront plus doux, les âmes contempleront mieux l'infini. O hommes ! que de félicités devant vos pas ! que de nobles espérances se feront jour dans vos âmes ! Vous irez, nations enfin nubiles, à la conquête des grandes vérités éternelles. Chaque homme sera son prêtre et son juge, et l'abominable code qui vous régit et que vous appelez un chef-d'œuvre, sera détruit par un sentiment meilleur de la véritable justice.

Seuls, les principes des droits de l'homme, que vous devez à votre immortelle Révolution, seront consacrés par le temps. Ils seront pour longtemps encore le phare lumineux guidant les pilotes des Etats vers les rivages de l'avenir.

Gloire donc à vos prédécesseurs, qui furent vos maîtres ! Respect à ces hommes généreux qui glissèrent parfois dans le sang mais qui, comme Atlas, portaient un monde sur leurs épaules. Ils ont secoué violemment les

erreurs des vieux âges ; ils ont remis sur son piédestal l'idéal de justice et d'amour que Dieu avait donné à l'homme pour qu'il tint constamment ses yeux levés au-dessus des matérialités grossières de la vie. Honneur aux précurseurs, aux apôtres de l'idée républicaine qui est née de l'amour et doit conduire le peuple au bonheur.

Sachez bien qu'après cette vie, vous renouerez la chaîne de vos destinées ; que vous reviendrez sur la terre pour expier vos fautes et continuer votre œuvre. Courage donc, esprits amis ; luttez contre vous-mêmes et contre le mal. Vous aurez plus tôt fini la rude étape de l'existence terrestre.

Un jour, parmi nous qui sommes heureux dans l'espace, vous viendrez détachés de vos lois matérielles, de vos instincts grossiers, de vos passions mauvaises ; alors votre but sera plus noble, votre mission mieux accusée, vos bonheurs plus grands.

Nous avons ici des flots d'une lumière douce et bleuâtre qui tamise agréablement toute chose. La nature a pour nous des aspects changeants que vous ne connaissez pas car vous ne pouvez voir que la matière organisée pour vos sens. Vous ne pénétrez pas dans la fluidité de l'âme des choses. Voilà pourquoi vous ne savez comprendre Dieu, l'éternel fluide animateur de toutes les matières. Parmi nous, les âmes ont des rapports constants, sociaux et individuels. Nous avons aussi des républiques, mais que vous êtes loin encore de notre idéal républicain ! Nos lois ne sont point calquées, comme les vôtres, sur celle de la monarchie. La fraternité est notre principal dogme.

Arrière aux derniers préjugés qui vous restent à combattre ! N'enchainez point par des vœux ou des obligations éternelles ceux que le principe de liberté vous demande de laisser indépendants, Ne forcez pas l'homme et la femme de cohabiter ensemble, quand l'un des deux est un être abject qui souille la couche nuptiale. Soyez justes ; sachez apprécier de quel côté sont les torts de ceux que vous jugez parfois impitoyablement. Apprenez à l'enfant à respecter son père et sa mère, à aimer son frère, sa sœur, et aussi ses frères et sœurs en humanité. Ne trompez personne. La conscience de celui qui se fait un jeu de la probité, est toujours couverte d'ombre. Cette ombre l'empêche d'être heureux.

Quant à votre religion, faites-là vous-mêmes, en prenant aux cultes, à la philosophie, à la libre-pensée, à la raison, à la science, ce que chacun d'eux vous révèle de vrai.

Dieu n'a point besoin de culte extérieur. La prière lui plaît quand elle est faite par l'âme, mais vous savez que ce qui lui plaît mieux encore, ce sont vos bonnes actions.

(*A suivre.*)

PREMIÈRES ASPIRATIONS POÉTIQUES

Des trois grands poètes du dix-neuvième siècle, Lamartine est le moins connu de la génération actuelle, car hélas, le Lamartine de 1867 n'était plus le Lamartine de 1820 ou de 1848? Un hommage tardif vient de lui être rendu: il a sa statue, à Paris, près de la maison où il est mort, en 1869.

Dans les *Premières aspirations poétiques*, M. Jules Canton, suit les traces de Lamartine dont il est le disciple dévoué. C'est en Savoie que l'auteur a composé la plupart de ces 34 *Aspirations*, presque toutes couronnées dans les concours littéraires.

Dans la *Dernière demeure*, il s'exprime ainsi :

..... Mais l'aurore naissante
Vint dissiper mon trouble et calmer mon ennui!
Je laissai là la fleur et le nom et la pierre;
Je quittai pour longtemps ce séjour solitaire;
Une larme soudain s'échappant de mes yeux
Terminait pour jamais ces déchirants adieux!

Dans l'*Inconnue*, il sait montrer la jeune fille brisée de douleur sur la tombe de son fiancé :

Elle était là debout, près d'une vie éteinte,
Seule avec sa douleur, comme un flambeau qui luit
En face d'un tombeau, pour éclairer la nuit.....

Il chante ainsi, dans *Le temple de la solitude* :

Oui, c'est toi que je chante, ô repos, douce paix
O sainte solitude; oh. fais que plus jamais
Je ne quitte le bois et les heureux ombrages
Qui cachent aux mondains le temple aimé des sages.

Et la poésie, dans l'*Apparition* :

Jamais les Muses n'ont chanté
Dans leur langage doux et tendre
Rien d'aussi beau que sa beauté
Rien ne pourra jamais la rendre.

La poésie lui répond :

« Regarde moi, mon fils. contemple ma beauté :
Moins belle en ses atours est la saison d'été
Moins fraiche est au printemps la fleur sous les ombrages
Moins légère est la brise agitant les feuillages,
Moins grave est cependant la voix des orateurs;
Moins méchants sont les traits du courroux de leurs cœurs,
Moins suaves aussi sont leurs tendres tirades,

Moins céleste est le chant des rêveuses dryades
Moins splendide est l'aurore en son lever charmant,
Moins brillante est l'étoile au sein du firmament
Moins doux est le nectar, moins pure est l'ambroisie
Que mon être éthéré... Je suis la Poésie! »

Dans l'*Ode à Victor Hugo* M. Jules Canton s'est montré sous son vrai jour; cette pièce est à mon sens la plus belle du volume :

Mais si le ciel nous rend avec la blonde aurore
Le soleil qui mourut vers l'occident, le soir,
Il n'en est point ainsi d'un homme qu'on adore
Auquel on dit adieu pour ne jamais revoir!
Or, quand viendra pour toi l'heure du soir suprême
Que la mort sans réveil descendra dans toi-même
Tout sera sans espoir?...

Et, philosophe, il se pose l'éternelle question :

Mais qu'est-ce donc que la mort, cet objet de nos craintes?

Puis il attaque vigoureusement le scepticisme et le matérialisme. Il établit un contraste frappant entre le doute et la foi, entre la matière et l'idée. Mais faut-il le dire, cette fantaisie d'artiste, traçant d'un brillant pinceau cette discussion philosophique et la poétique du spiritualisme ne résout point la question. On n'attaque pas la science par la dialectique et le sentiment.

Le vers de l'auteur a la facture des vrais poètes lyriques quand il célèbre Victor Hugo :

Le grand siècle qui t'a vu naître
Bondit lorsqu'il te voit paraître
Marqué de prédilection
Tu fus son cœur, tu fus son âme
Il brûla du feu de ta flamme
Ton nom grandit ta nation!

Il associe Lamartine et Victor Hugo, prophétise les triomphantes funérailles de ce dernier, et finit ainsi son *Ode* :

Meurs seulement la terre indigne du génie
Est indigne de toi; remonte vers ces cieux
Que tu quittas, un jour, pour nous porter la vie;
Va mêler tes concerts à ceux de tes aïeux
Lamartine et Milton, et le Dante et Shakespeare
Faites qu'on puisse entendre, en ce divin empire
Vos chants harmonieux!

Tel est l'homme et l'œuvre; dans les dernières poésies du volume le vers est plus large, plus sonore, la pensée mieux développée.

La critique littéraire s'en est emparée; les journaux en ont parlé, chacun en a montré les qualités et les défauts; tous ont reconnu dans M. Jules Canton un poète qui sent la douleur, sait la dépeindre, un penseur aux idées généreuses.

Victor Hugo après avoir encouragé M. Jules Canton a accepté la dédicace du volume; c'était la consécration la plus élogieuse :

Pour faire aimer la grande poésie rêvée par J.-J. Rousseau et Châteaubriand, écrite par André Chénier, ces grands précurseurs de Lamartine, un journal était nécessaire; la *Lyre universelle* parut le 7 juillet 1886, date qui coïncidait avec l'inauguration de la statue de l'auteur immortel du « Lac ».

Modeste à ses débuts, la *Lyre universelle* l'est encore, mais elle a fait du chemin, conduite sûrement par des parrains éminents; une pléïade d'écrivains lui ont donné leur appui; des poésies inédites publiées dans la *Lyre* sont signées Clovis Hugues, Constant Berlioz, Jean Rameau, Félix Franck, Alphonse Calligé, André Theuriet, Charles Alexandre, l'ancien secrétaire de Lamartine, François Coppée, Frédéric Mistral, le poète célèbre de Mireille!

La revue, qui porte en sous-titre: « *Revue illustrée des échos poétiques Lamartiniens de la France* » publie des articles spéciaux sur les beaux-arts, les sciences, les religions, etc.; elle ouvre ses colonnes aux disciples des autres écoles littéraires, à condition cependant que leurs productions soient d'un genre noble et élevé. Ses abonnés sont ses collaborateurs. Plus répandue elle doublera ses colonnes, elle formera nne collection rare, car elle est la seule revue représentant la poésie Lamartinienne.

L'éminent critique, Francisque Sarcey, dans le *Parti national* du mercredi 23 mars 1887, constate que la poésie de Lamartine reprend faveur dans le public; il parle de la *Lyre universelle* et lui a consacré une colonne de son journal; c'était la récompense rêvée par son fondateur.

M. Jules Canton et plusieurs de ses collaborateurs, viennent de fonder, à Paris, une société appelée : « *Salon littéraire et philosophique de France* ». pour resserrer les sentiments de sympathie et d'amitié qui existent entre les disciples de Lamartine et les collaborateurs et amis de la *Lyre universelle*; seuls, ses abonnés, font partie du « Salon » dont elle sera l'écho.

ARISTIDE RICHARD, *publiciste.*

1° DÉCOUVERTE DE LA POLARITÉ HUMAINE, ou démonstration des lois suivant lesquelles l'application des aimants, de l'électricité agit sur les actions manuelles ou analogues du corps humain.

2° LES COURANTS DE LA POLARITÉ DANS L'AIMANT ET DANS LE CORPS HUMAIN. Lois des actions des courants fournis par la pile, l'aimant, les

métaux, les membres humains, etc., base scientifique de l'emploi de l'électricité dans les maladies rhumatismales, nerveuses, mentales, etc., par MM. Chazarain et Dècle.

Ces deux ouvrages donnent enfin l'explication jusqu'ici vainement cherchée de la plupart des actions manuelles employées dans le magnétisme animal pour provoquer le sommeil nerveux et les phénomènes qui s'y rattachent. D'après les auteurs ces actions manuelles équivalent aux actions électriques fournies par la pile, l'aimant, les métaux etc., et, suivant la manière dont elles sont dirigées, elles peuvent augmenter ou diminuer la contractilité musculaire, la sensibilité générale et spéciale, la circulation capillaire, la température cutanée, produire, par conséquent la contracture ou la résolution musculaire, l'anesthésie ou l'hyperesthésie, l'anémie ou la congestion, le froid ou la chaleur, l'amyosthénie ou l'hypersthénie, etc. En un mot ces actions manuelles déterminent des changements de la plus haute importance, puisqu'ils peuvent être équilibrants ou perturbateurs. Grâce à la découverte de MM. Chazarain et Dècle, la pratique du magnétisme aura désormais une base scientifique ; elle sera une branche de l'électrothérapie rationnelle.

ERRATA

M. Henri Sausse m'écrit qu'il n'est pas l'auteur de l'article sur *La Conférence de M. Léon Denis*, paru dans le numéro de la *Revue* du 15 novembre et signé des initiales H. S.

L'article dont il s'agit, bien que trop court à mon avis, est tout à la louange de M. Léon Denis et je ne m'explique pas pourquoi l'honorable président de la Société fraternelle se croit obligé d'en repousser la responsabilité.

Serait-ce à cause du *nota* qui l'accompagne ? Mais ce nota n'engage que la rédaction de la *Revue* et je dois à la vérité de dire qu'il a servi d'expression à quelques-uns de mes souvenirs personnels.

On n'a qu'à relire la *Revue* de 1862 pour se rendre compte de l'admirable élan des spirites lyonnais lors du passage d'Allan Kardec dans leur ville. On comptait alors près de trente mille spirites à Lyon : c'est assez dire quel accueil fut fait au fondateur du spiritisme.

Quant à la séance du 4 mai 1883, pourquoi ne la rappellerions-nous pas, puisque vingt ans après Allan Kardec, elle venait cimenter l'union des spirites lyonnais et donner à notre doctrine une consécration nouvelle ? Il était bon d'ailleurs de faire remarquer que, contrairement à l'assertion de notre correspondant lui-même, la conférence de M. Léon Denis, pour si attachante qu'elle fût, n'était pas la première qui eût été donnée à Lyon sur le spiritisme.

Je pense que ces explications satisferont tout le monde et je le souhaite vivement.

A. LAURENT DE FAGET.

Une très regrettable erreur d'impression a complètement dénaturé le discours de Mme Colin, page 686 du dernier numéro de la *Revue* :

La 28e ligne de la page 6?8, qui commence par ces mots : *Comment ne les a-t-on pas écoutés?* aurait dû suivre immédiatement la 25e ligne de la page 687, qui se termine par ces mots : *ils assuraient la vie éternelle...*

Les 44 lignes comprises entre ces deux membres de phrases, constituent la péroraison du discours et auraient dû se trouver placées à la fin.

Nous exprimons nos regrets à Mme Colin.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	1 fr. »
Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*.	1 fr. 50
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
Choses de l'autre monde, 3e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau.	3 fr. 50
Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Wahu.	3 fr. 50
Conseils aux pères de famille, Dr Wahu.	1 fr. 50
Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par Mme Claire Vautier.	3 fr. 50
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme, par la Société Atmique.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le sômedaevo de Gaetomo (Société Atmique).	1 fr. »
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50
Dans le ciel et sur la terre, par Camille Flamarion, avec figures.	5 fr. »
Le spiritualisme dans l'histoire, relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
Les grands mystères, par Eugène Nus.	3 fr. »
Les dogmes nouveaux, par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

Les miettes de l'histoire.	10 fr. »
Les Evangiles, par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr. »
Esprit des Gaules.	7 fr. »
Terre et ciel.	7 fr. »
L'enfer, par Callet,	4 fr. »
La réalité des Esprits, par de Guldenstuble.	25 fr. »
De Mirville, *Pneumatologie des Esprits*.	10 fr. »
d° *Question des Esprits*.	7 fr. »
Lettres du grand prophète Nostradamus.	10 fr. »
La vérité aux médecins, par le Dr Gomet.	5 fr. »
Somnambulisme, par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
De la démonialité, par Sinistrari,	10 fr. »
d° d°	5 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
d° par Robert.	10 fr. »
d° par Pigeaire.	10 fr. »
d° par Charpignon.	10 fr. »
Correspondance, par Deleuze, 2 vol.	10 fr. »
Révélations d'outre-tombe, par Dozon, 4 vol.	12 fr. »
Magnétisme animal, par Gerdy.	10 fr. »
Dogmes chrétiens et *pluralité des mondes*, par l'abbé Pioger.	4 fr. »

Le Gérant : H. JOLY.

Paris — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30e Année | N° 24 | 15 Décembre 1887.

AVIS. — Pour faciliter nos écritures, se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

EXAMEN D'UN LIVRE NOUVEAU

I

Plusieurs journaux parisiens ont annoncé, il y a quelques mois, la *fin du Spiritisme*. On sait que, de temps à autre, les organes de la soi-disant libre-pensée sonnent le glas de nos croyances. La doctrine, il est vrai, ne s'en porte pas plus mal. Les manifestations des Esprits étant aussi vieilles que le monde, et se produisant en vertu de lois absolument naturelles, ne peuvent cesser d'être, parce qu'il plaît à des chroniqueurs fantaisistes de les supprimer, Cependant le *Petit Journal* a déclaré, au mois d'août dernier, que l'on venait de porter, en Pensylvanie, un coup terrible à la croyance aux Esprits. Ce coup terrible a trouvé un autre écho dans la *France*. « La lu« mière est faite aujourd'hui, disait à la même époque, cette feuille bien « renseignée, les spirites sont dans la désolation, le spiritisme n'existe plus ». Et la *France*, éclairée par cette lumière soudaine venue de Pensylvanie, nous apprenait que l'on avait institué, là-bas, une commission pour étudier les faits spirites, qu'après avoir travaillé « pendant trois ans, cette commission avait découvert les *trucs* de Slade et que c'était précisément ce *médium* qui avait fourni les meilleurs arguments contre le Spiritisme. « Il « est probable, disait encore, de son côté, le *Petit Journal*, qu'alors même « qu'on aura réduit à néant toutes les doctrines du spiritisme, beaucoup de « personnes continueront à y croire, uniquement pour ne pas être obligées « de reconnaître qu'elles ont été trop crédules et que l'on s'est trop facile« ment joué de leur naïveté ».

Depuis que ces journaux ont donné le coup de grâce au spiritisme, on a continué, en effet, à interroger les tables. Elles ont répondu, selon l'usage. Le travail, que nous attendons encore, de la commission de Pensylvanie, n'a pas refroidi l'enthousiasme des adeptes. Il faudrait autre chose que des

propos de journalistes pour empêcher de se développer une croyance qui remplacera probablement, avant la fin du siècle prochain, les religions usées et décrépites.

On commet, en vérité, une étrange erreur lorsqu'on vient annoncer la *fin du spiritisme*. C'est la *fin du catholicisme* qu'on devrait dire. Mais c'est surtout à la doctrine d'Allan Kardec qu'on en veut. Et savez-vous pourquoi? Parce que ces théories, sur les relations des morts avec les vivants, ne sont pas sans effaroucher certaines consciences. Comme il n'existe guère de croyants au matérialisme absolu, on a toujours l'arrière-pensée que les défunts ne sont pas anéantis; mais si l'on s'imagine qu'ils sont dans le ciel, le purgatoire ou l'enfer, on est bien tranquille, les morts, d'après ce système, ne s'occupent point de ce qui se passe sur la terre. Avec le spiritisme la situation n'est plus la même. Les défunts restent là. Ils voient donc les larmes menteuses; ils entendent les prières hypocrites; ils assistent aux simagrées tarifées qui doivent assurer le *repos des âmes!* Ils sont en mesure, par conséquent, de se faire une opinion exacte sur la valeur des regrets de ceux qui restent. Or, la faculté dont ils jouissent ne plaît guère aux survivants. C'est pour cela surtout qu'elle devient si effrayante cette « science occulte » qui permet de converser avec ceux qui « ne sont plus ». Les gens qui font leur devoir, il n'en manque pas, Dieu merci! ne s'effrayent point à cette idée que les *morts* sont auprès d'eux; mais les autres?.. Et voilà le grand secret de la haine, aussi bête que profonde, que l'on professe contre le spiritisme. Il serait inutile de rechercher ailleurs que dans la peur que *ce soit vrai*, la cause de cette haine qui pourra durer longtemps encore, les motifs qui l'occasionnent, c'est-à-dire l'égoïsme, l'orgueil, l'ambition, ne semblant pas devoir disparaître de sitôt.

II

C'est encore d'Amérique, ou, pour être plus exact d'un américain que nous vient, aujourd'hui, la « lumière ». Le Dr Philip Davis a publié, récemment, à Paris, un ouvrage précédé de ce titre à effet : *La fin du monde des Esprits, le spiritisme devant la raison et la science* (1). Je dois rendre justice à ce docteur, en constatant, tout d'abord, que son livre est écrit en bon français. C'est un avantage que M. Davis a sur M. W. de Fonvielle, auquel pourtant, il a emprunté plusieurs épithètes, celles-ci entr'autres : charlatans, sectaires, fanatiques, etc., adressées aux spirites de France et du Nouveau-Monde. Son livre, dit-il, est « le fruit de vingt années de recherches « et d'études expérimentales sur le spiritisme et les singuliers phénomènes

(1) 1 vol. Librairie illustrée, rue du Croissant.

« qui lui sont généralement attribués. Les adeptes de cette croyance, « poursuit le Dr Davis, prétendent n'avoir rien à craindre des lumières de « la science; ils en invoquent même le contrôle, assurés qu'ils sont du « triomphe de leurs doctrines et des manifestations extérieures qui, d'après « eux, en montrent la légitimité. J'ai donc examiné les faits et les théories « spirites d'après les règles scientifiques les plus étroites et les plus sévères, « ne laissant rien passer sans le soumettre aux méthodes d'observation, « d'analyse et de synthèse que l'on a coutume d'appliquer à l'étude de tous « les phénomènes de la nature, et cela sans parti pris, sans système pré- « conçu, prêt à accepter l'existence des esprits, si cette existence venait à « ressortir clairement de mes expériences; mais je dois dire en toute fran- « chise que je n'ai rencontré nulle part ces prétendus intermédiaires entre « la terre et les mondes supérieurs. »

Ce savant docteur dit encore :

« Il n'y a rien de nouveau dans la nouvelle croyance. Tout cela est aussi « vieux que le monde... Si le spiritisme pouvait *de nouveau* envahir le monde « et soumettre la raison humaine à ses pratiques, loin d'être un progrès, « comme ses adeptes le prétendent ce serait un retour aux plus grossières « superstitions des âges disparus et la proscription des conquêtes de la « science par le fanatisme religieux et la sorcellerie. »

Pour un homme qui se flatte d'agir *sans parti pris*, *sans système préconçu*, voilà de bien gros mots, à l'adresse du spiritisme et des spirites. Il nous traite, dès la seconde page de son livre, de *fanatiques* et de *sorciers* et il se flatte d'être impartial. De quelles épithètes se servirait-il donc s'il avait un parti pris et un système préconçu?

En somme, ses premières attaques peuvent se résumer ainsi :

1° Le spiritisme est vieux comme le monde, donc c'est un mensonge. Il résulte de cette prétention orgueilleuse, mais exempte, soi-disant, de *parti-pris* que les civilisations antiques ont toujours été dans l'erreur la plus complète au sujet des apparitions des morts.

2° Si le spiritisme triomphe, il proscrira les conquêtes de la science : donc le spiritisme s'insurge contre la science. Il résulte de cette seconde prétention, toujours dépourvue de *parti-pris*, que nous sommes les adversaires irréconciliables de tout progrès et de toute lumière parce que nous nous refusons à prendre au sérieux les systèmes matérialistes.

Par conséquent, lorsque nous venons dire, avec preuves à l'appui, que les savants n'ont pu prouver jusqu'à ce jour que nous étions dans l'erreur, nous faisons acte de révolutionnaires et nous nous posons en ennemis du progrès. C'est M. Davis qui a trouvé cela. Il va plus loin que M. Charles Richet qui n'ose pas être aussi affirmatif.

Il s'agit maintenant de réfuter les étranges théories de M. Davis et de bien lui faire comprendre que le *parti-pris* est plutôt de son côté que du nôtre.

III

Le spiritisme, en effet, est vieux comme le monde. On le retrouve à la base de toutes les religions. Voici comment le grand philosophe positiviste, Herbert Spencer explique, par la croyance aux *doubles* et aux *revenants*, l'origine du sentiment religieux chez les hommes (1). « Cette croyance, dit-il, « est engendrée chez l'homme primitif *par les apparitions du rêve.* » Voyons quels effets l'esprit humain tire, d'après M. Spencer, de ces apparitions. « Les *esprits*, ajoute-t-il, ne sont d'abord que des êtres doués d'une organi- « sation physique et morale analogue à celle de l'homme, sauf qu'ils pos- « sèdent des *facultés extraordinaires*; peu à peu ils se *dématérialisent*, se mul- « tiplient à l'infini, se logent dans toute la nature où ils deviennent les au- « teurs des phénomènes, enfin se divisent en esprits inférieurs et en es- « prits supérieurs ou *dieux*.

Il est donc bien vrai, que de tout temps, les hommes ont cru aux Esprits. Pour M. Spencer, ces apparitions du « rêve » ne sont, évidemment, que l'œuvre de l'imagination ; elles seraient donc mensongères. Pour nous, elles ont un caractère tout différent et voici le raisonnement que nous pouvons établir afin de leur trouver ce caractère :

S'il n'y avait jamais eu d'autres apparitions que celles résultant des phénomènes du rêve, et si, par conséquent, les *doubles* et les *revenants* n'étaient autre chose que l'œuvre de l'imagination, comment les *Esprits* auraient-ils pu acquérir ces *facultés extraordinaires* qu'on leur reconnaît ? Comment auraient-ils pu, sortant du cerveau humain, se parer de qualités supérieures qui n'existaient pas chez leurs créateurs, ceux-ci possédant forcément les défauts inhérents à leur nature ? N'est-il pas plus rationnel de penser que les *apparitions* étaient indépendantes des instruments par lesquels elles se manifestaient et que leur supériorité venait d'ailleurs, c'est-à-dire d'une vie plus calme, plus heureuse, d'une vie débarrassée des exigences terrestres ? Sans doute, il y a eu, de tout temps, des incarnés meilleurs que les autres et l'on pourrait dire que les hommes rêvaient de préférence à ceux-là. Mais comment étaient-ils devenus meilleurs ? Et ne pouvons-nous pas expliquer ce phénomène par la théorie spirite, qui prétend que les existences charnelles se recommencent et que l'on apporte en renaissant, comme le pensaient les anciens, des facultés antérieurement acquises ?

Comment donc, je le répète, si la mort était la fin absolue de l'être pen-

(1) Voy. *Principes de sociologie.*

sant, les premiers hommes auraient-ils pu, même en revoyant leurs parents, leurs amis, leurs chefs, en songe et en les revoyant, de la sorte, par un effet de leur imagination, par un phénomène de souvenir et de rêve donner à ces parents, à ces amis, à ces chefs, des facultés supérieures qui n'auraient pas existé dans les cerveaux... reproduisant ces images? Comment auraient-ils pu les *dématérialiser*, c'est-à-dire les voir plus purs, moralement, qu'ils n'étaient sur la terre? Comment auraient-ils pu avoir même l'idée, même le sentiment, d'êtres plus parfaits qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, s'il n'y avait eu là qu'un travail du cerveau? En un mot, si le spiritualisme naissant n'avait eu pour toute base qu'une action dynamique, comme on dit aujourd'hui, se traduisant par des mouvements cérébraux, comment aurait-il pu s'établir, vivre, et nous donner une morale que les matérialistes eux-mêmes admirent encore? Comment enfin les éléments de cette morale auraient-ils pu prendre naissance? Avec le raisonnement de nos adversaires, on est forcé d'en arriver à cette conclusion étrange que le bien est le résultat d'une erreur et qu'il n'aurait jamais été connu sur la terre si les hommes ne s'étaient pas trompés dans le principe, sur la nature des phénomènes qui leur ont permis d'établir le culte des *dieux*, c'est-à-dire des êtres qui étaient en possession des beaux sentiments, des grands caractères et de la puissance morale.

D'un autre côté, il faut bien aussi tenir compte de la nature de ces *rêves* anciens dont on nous parle. On semble croire qu'ils n'ont pas eu un caractère particulier et ne se sont pas écartés des rêves ordinaires. Comme nous n'avons, sur ces faits, que des récits dépourvus de toute autorité positive, nous ne pouvons prétendre que la science leur attribuera une valeur qu'ils n'ont pas. La superstition seule pourrait avoir la pensée de s'en servir comme d'arguments indiscutables, et, de fait, elle s'en sert; demandez plutôt aux catholiques. Nous ne devons pas raisonner comme eux, bien qu'on nous traite d'esprits intolérants et fanatiques. Mais il nous sera permis sans doute de faire remarquer que nous obtenons, aujourd'hui encore, des phénomènes ayant une allure bien différente de celle des rêves ordinaires. Nous pouvons donc présenter ces phénomènes comme étant la confirmation des faits anciens, un peu dédaigneusement traités de simples rêves par les philosophes et les savants.

M. le Dr Davis n'apporte donc pas, il me semble un argument bien solide lorsqu'il s'appuie sur l'ancienneté du spiritisme pour le combattre. Le simple raisonnement nous dit, en effet, comme j'ai essayé de le prouver plus haut, que le spiritualisme et les croyances religieuses doivent avoir d'autres bases que les imaginations du rêve. En outre, en parlant ainsi, notre adversaire ne fait autre chose qu'évoquer le souvenir d'une masse

innombrable de phénomènes, non positifs, je le répète, mais rendus très vraisemblables par certains faits actuels dont il reconnaît lui-même la réalité, ainsi que je le démontrerai en citant ses propres phrases.

IV

M. Davis invoque la science, ai-je dit plus haut, et il résulte de la lecture de son livre que la science ne peut être dans le vrai que si elle est matérialiste. C'est déjà, bien qu'il s'en défende, manifester un *parti-pris*, commun, du reste, à beaucoup de savants. Donc le spiritisme est l'ennemi de la science.

Pour établir son raisonnement, notre adversaire nie absolument la possibilité de certains phénomènes. Suivant lui, tous les faits d'apparitions d'*esprits matérialisés* sont faux. Par conséquent, M. Williams Crookes a été, comme les autres, la victime d'une mystification, lorsqu'il a cru voir *Katie King* à côté de Mlle Cook endormie. L'illustre savant anglais a été la dupe de cette jeune fille qui était, c'est M. Davis qui parle, un faux médium. Mais on ne peut soupçonner l'expérimentateur parce que, dit toujours M. Davis, la « mauvaise foi serait une grossière injure dont la pensée ne « doit même pas venir quand il s'agit d'un William Crookes, l'honneur et la « loyauté mêmes. »

Notre adversaire cite les expériences dans lesquelles M. Crookes a vu *Katie King*. Il relate l'épisode des photographies et reproduit cette phrase du célèbre physicien : « J'ai une épreuve de Katie et de son médium, pho- « tographiés ensemble, mais Katie *est placée devant la tête de Mlle Cook.* » Et M. Davis commente ainsi cette déclaration : « C'est toujours la même « chose et rien ne prouve mieux la fraude que cette persistance à ne jamais « nous montrer les deux visages ensemble alors que ce serait la preuve la « plus convaincante que l'on pût donner surtout sur un terrain aussi impor- « tant et quand il s'agit de faire croire à une aussi grosse chose qu'au dé- « doublement matériel produisant deux êtres animés avec un seul. »

Après avoir vivement critiqué les procédés d'investigation de l'expérimentateur, M. Davis ajoute : « Je ne veux répondre, pour en terminer, qu'à « l'argument tiré du long espace de temps, trois années, pendant lesquelles « la fraude aurait duré. On s'en serait aperçu, dit William Crookes. Je « demande comment on aurait pu s'en apercevoir, puisque le savant s'est « toujours refusé à employer aucun moyen qui ne fut accepté deKatie ou de « son médium, ce qui est tout un. Ah ! si William Crookes avait consenti, « comme cela est arrivé dans un cas que je citerai, à donner le mot à *une* « *amie* qui, pendant que Katie racontait ses aventures dans l'Inde aux « enfants du savant, se serait introduite dans le cabinet par les portes de

« derrière, pour s'assurer que Mlle Cook était vraiment en léthargie sur un « sopha... oui, si Williams Crookes avait fait cela et s'il venait nous dire : « Mme X*** a pénétré dans le cabinet pendant que Katie causait tranquillement dans le salon et elle y a trouvé miss Cook en personne et en « léthargie, ce qui lui a permis de faire toutes les vérifications nécessaires... « pour le coup il nous donnerait une preuve scientifique par le contrôle « absolu des deux personnalités et il n'y aurait plus rien à dire, plus rien à « faire qu'à s'incliner devant notre petitesse et les mystères insondables de « la grande nature. »

M. Davis est-il bien sûr que l'incrédulité, qu'il représente et défend très bien, s'inclinerait aujourd'hui si M. Crookes avait procédé de la sorte? Est-il bien sûr que le parti-pris absolu qu'il apporte lui, M. Davis dans la question, ne subsisterait pas? Non, il ne doit pas en être sûr. Pour certains savants en effet — et M. Davis est de ce nombre — aucune expérience n'est faite avec assez de soin, aucune recherche n'offre assez de garanties et ils ne croient pas parce qu'ils ont formellement résolu de ne pas admettre la réalité du fait spirite.

Il est donc aussi impossible de les convaincre que d'enlever aux catholiques la pensée d'attribuer au démon ces phénomènes. Car, remarquez-le bien, les catholiques admettent les faits, et, plus ces faits sont étranges, plus ils les croient vrais. Seulement, pour eux, c'est le diable qui en est l'auteur. Dans un récent ouvrage, le P. de Bonniot, de la Société de Jésus (1) s'exprime catégoriquement à ce sujet.

« Les agents du spiritisme, dit-il, sont les démons, » — « Les anges du « spiritisme sont les mauvais anges. » — « Le démon continue à gouverner « réellement la cité du mal qui, sur la terre, est mêlée à la cité de Dieu. Il y « fait quelquefois éclater ses prodiges, simulant *comme il le peut* les œuvres « du Tout Puissant. » — « Avec une habileté bien digne de lui, ce triste « *personnage* (le démon) tourne autant que possible à son avantage le ridi- « cule (*sic*) dont le triomphe du christianisme l'a couvert... »

C'est à se croire au moyen-âge, quand on lit de pareilles inepties.

Ainsi donc, *parti pris* d'un côté et *parti pris* de l'autre — ou, si l'on préfère, *manière de voir*, résultant de l'éducation première, des études faites, en un mot du fonds de croyances, soit scientifiques, soit religieuses, que l'on a dans l'esprit.

V

Heureusement que vis-à-vis de ces explications contradictoires se dresse,

(1) Voy. *Le Miracle et ses contrefaçons*, par le P. J. de Bonniot, 1 vol. Paris, Retaux-Bray

tout simplement, le bon sens. Et savez-vous ce qu'il dit, le bon sens, à propos de William Crookes, par exemple ? Tout simplement qu'il est impossible qu'un homme aussi froid, d'un esprit aussi réfléchi, ait pu être mystifié durant trois années avec ses amis et les..., personnes de sa famille, par une fillette de quinze ans. M. Davis a-t-il découvert la mystification ? Pas le moins du monde. Mais il prétend qu'il y en avait une, parce qu'il a assisté en Amérique, à des séances données par de faux médiums. Est-ce une preuve ? On avouera qu'elle n'a rien de positif, rien de scientifique, et qu'il faudrait trouver autre chose. Mais on ne trouve pas.

Que dit encore le bon sens ? Il dit simplement ceci : Relisez la relation des faits. Or, puisque M. Davis nous a déjà déclaré que M. Crookes est « l'honneur et la loyauté mêmes » et que, par conséquent, M. Crookes ne peut nous tromper ; puisque M. Davis a pris dans un ouvrage que j'ai sous les yeux, (1) le récit qu'il donne des expériences, on peut lui répondre en reproduisant quelques lignes de l'*appendice* aux *Recherches sur le spiritualisme*. A la page 23, il est dit :

« Katie s'assit de nouveau, coupa plusieurs morceaux de sa robe et de son « voile dont elle fit des cadeaux. Voyant de si grands trous à sa robe et tan- « dis qu'elle était assise entre M. Crookes et M. Tapp, on lui demanda si elle « pourrait réparer le dommage ainsi qu'elle l'avait fait en d'autres occasions. « Elle présenta alors la partie coupée à la clarté de la lumière, frappa un « coup dessus et *à l'instant cette partie fut aussi complète et aussi nette qu'au- « paravant*. Ceux qui se trouvaient près d'elle examinèrent et touchèrent « l'étoffe avee sa permission ; ils affirmèrent qu'il n'existait ni trou ni cou- « ture, ni aucune partie rapportée, à l'endroit où *un instant auparavant ils « avaient vu des trous de plusieurs pouces de diamètre*. Elle donna ensuite ses « dernières instructions à M. Crookes et aux autres amis sur la conduite « à tenir touchant les manifestations ultérieures promises par elle au « moyen de son médium. »

C'est le journal « *The spiritualist* » du 29 mai 1874, qui, le premier a raconté cette scène. M. Davis y fait allusion et se borne à dire : « Le tour est « connu, inutile d'être un esprit pour le faire... Ici nous sommes en pré- « sence de l'exploitation industrielle... » Est-ce une réfutation scientifique que M. Davis nous présente là ? Assurément non. C'est une opinion personnelle, voilà tout. Nous ne pouvons donc voir dans cette façon de combattre le spiritisme, que l'intention bien arrêtée, de nier *quand même*. Un homme impartial ne se servirait pas de semblables arguments.

---

(1) Voy. Les *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, par William Crookes, librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs, Paris.

Le fait reste donc pour nous, spirites, tout entier et nous continuons à croire à la réalité de *Katie King*, si extraordinaire que cela paraisse. Un faux médium qui serait représenté, sur le canapé voisin, par un mannequin, comme le prétend M. Davis, dans plusieurs passages de son livre, un faux médium, dis-je, n'aurait pas le pouvoir de reconstituer ainsi, sous les yeux de plusieurs observateurs, un morceau d'étoffe, dont un instant auparavant, ces mêmes observateurs avaient constaté la détérioration. Dire que le *truc est connu*, ce n'est pas expliquer le fait. Enfin il ne faut pas oublier qu'il y avait là un des savants les plus considérables du monde entier et que celui-ci, qui devait connaître Mlle Cook, puisqu'il expérimentait avec elle depuis trois ans, la considérait comme une très honnête jeune fille, une « innocente écolière » ainsi qu'il l'appelle.

VI

J'ai parlé un peu plus haut d'un *mannequin* qui remplaçait, soi-disant, le faux médium lorsque miss Cook jouait, d'après M. Davis, le rôle de *Katie King*. Ici le bon sens vient encore nous aider à combattre l'adversaire. Comment cette jeune fille aurait-elle pu mettre, à sa place, un mannequin le représentant et se déguiser *instantanément*, pour remplir le rôle de Katie, dans la scène suivante, racontée par M. Crookes? (1)

« J'entrai dans la chambre avec précaution; il y faisait noir et ce fut à « tâtons que je cherchai Mlle Cook. Je la trouvai accroupie sur le plan- « cher. »

« M'agenouillant, je laissai entrer l'air dans ma lampe, et à sa lueur « je vis cette jeune dame vêtue de velours noir, comme elle l'était au dé- « but de la séance et ayant toute l'apparence d'être complètement in- « sensible. Elle ne ne bougea pas lorsque je pris sa main et tint « la lampe tout à fait près de son visage; mais elle continua à respirer « paisiblement. Elevant la lampe je regardai autour de moi et je vis « Katie qui se tenait debout tout près de Mlle Cook et derrière elle. Elle « était vêtue d'une draperie blanche et flottante, comme nous l'avions déjà vue « pendant la séance. Tenant une des mains de Mlle Cook dans la mienne, « et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai la lampe, tant pour éclairer « la figure de Katie que pour pleinement me convaincre que je voyais bien « réellement la vrai Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques mi- « nutes auparavant, et non pas le fantôme d'un cerveau malade. Elle ne « parla pas, mais elle remua la tête en signe de reconnaissance. Par trois « fois différentes, j'examinai soigneusement Mlle Cook accroupie devant moi

(1) L'*Appendice* aux *Phénomènes du spiritisme*, p. 11, et l'ouvrage du Dr Davis, p. 112.

« pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme « vivante, et à trois reprises différentes je tournai ma lampe vers Katie pour « l'examiner avec... une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus « le moindre doute qu'elle était bien là devant moi A la fin Mlle Cook fit un « léger mouvement et aussitôt Katie me fit signe de m'en aller. Je me re- « tirai dans une autre partie du cabinet et cessai alors de voir Katie, mais « je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que Mlle Cook se fût éveillée et que « deux des assistants eussent pénétré avec de la lumière. »

M. Crookes ajoute : « Hier soir Katie avait le cou découvert, la peau était « parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que Mlle Cook a au cou « une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distincte- « ment et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, « tandis que Mlle Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint « de Katie est très blanc, tandis que celui de Mlle Cook est très brun. Les « doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de Mlle Cook et son « visage est aussi plus grand. Dans les façons et manières de s'exprimer il y « a aussi des différences marquées. »

Malgré toutes ces différences, M. Davis, qui n'a vu aucune des séances où toutes les observations minutieuses relatées par M. Crookes ont été faites, n'en continue pas moins à nier la possibilité du phénomène. M. Crookes a beau dire qu'il a tenu la main du médium, *qui était bien la main d'une femme vivante*, et qu'en même temps il voyait Katie ; il a beau faire remarquer que Mlle Cook, étendue devant lui *fit un léger mouvement et qu'aussitôt Katie lui fit signe de s'en aller*, ce qui veut bien dire qu'il constata, simultanément deux actions différentes, deux gestes faits par le médium et et par Katie... Il a beau dire tout cela, il se heurte contre l'incrédutité absolue de l'adversaire. « C'est de la fraude, fort habilement jouée, s'écrie « M. Davis, mais elle ne peut convaincre que les croyants déjà convaincus... « La jeune Cook a habilement manœuvré son fantôme pendant une demi- « minute, prenant tantôt sa place, tantôt lui donnant la sienne, dans une obs- « curité circonscrite, favorable à cette mise en scène et voilà la vérité. »

Voilà la vérité! Et l'on nous a dit, en commençant, que l'on était sans parti pris, sans opinion préconçue ! Les phrases de M. Davis donnent un démenti formel à cette déclaration.

La vérité, dirai-je à mon tour, c'est que le bon sens, que j'invoque de nouveau, ne permet pas, si le récit de M. Crookes est exact, d'y voir autre chose que la relation d'un phénomène. Il n'est pas possible, en effet, que M. Crookes ait pu être mystifié en de telles conditions. Aucun prestidigitateur n'eut été assez habile pour lui faire voir deux êtres vivants à la fois s'il n'y en avait eu véritablement qu'un et le *truc* n'aurait pas été possible. M. Davis a

beau nous dire que l'on fabrique à New-York des mannequins soie et caoutchouc pouvant être gonflés *à la minute*; que cinq mètres d'une étoffe, légère comme une toile d'araignée, dans laquelle on se drape *à la seconde*, peuvent tenir à l'aise dans un étui à cigare... tout cela ne nous explique pas comment Mlle Cook aurait pu, tandis que M. Crookes *tenait sa main* et qu'elle était *accroupie sur le plancher* apparaître en même temps *debout* sous le déguisement de Katie King? Chercher, en expliquant les trucs des faux médiums, à détruire l'effet considérable produit par les récits de William Crookes, c'est sans doute très habile. Malheureusement il n'y a là qu'une comparaison rendue impossible par le récit *exact* des faits incriminés. C'est donc le parti pris systématique et bien arrêté de nier la possibilité des apparitions de *Katie King* qui a dicté à M. Davis sa singulière réfutation.

Ce parti pris, il faut le reconnaître, ne l'anime pas d'un bout à l'autre de son livre, ainsi que je le ferai remarquer dans un prochain article, à propos de plusieurs autres phénomènes.

(*A suivre*) ALEXANDRE VINCENT

PHOTOGRAPHIE SIMULTANÉE DU MÉDIUM

ET DE LA FORME MATÉRIALISÉE A LA LUMIÈRE DU MAGNÉSIUM

EXPÉRIENCES DE M. AL. AKSAKOW, A LONDRES.

Traduit du *Psyche Studien* (*Suite* : Voir la *Revue* du 1er août 1887.)

La dernière séance eut lieu le 26 juillet 1886, j'étais convaincu que rien ne se produirait. Les préparatifs terminés, je me rendis dans la chambre noire; je pris de mon sac, deux nouvelles plaques que je marquai en russe : A Aksakow, 14 juillet 1886 (vieux style) ; l'hôte les mit dans le châssis. Nous fermâmes soigneusement la porte, nous nous plaçâmes comme la première fois et la lampe à esprit de vin fut allumée; Eglinton placé dans le fauteuil, devant le rideau, et en *trance*, se mit à parler, indiquant nos préparatifs et nous réitérant la promesse de faire ce qu'il était possible pour le succès, mais sans assurance positive. Le moment d'allumer le magnésium serait suggéré à M. N... qui dirait « maintenant. » La première expérience ratant, nous devions, dans la chambre noire, photographier dans l'obscurité pour essayer de développer une forme féminine.

Je demandai pourquoi, dans la dernière épreuve, nous avions obtenu une tête avec attitude étrange? On répondit que le moment était mal choisi pour répondre ; j'en connaîtrais plus tard le motif. Au bout de cinq à dix minutes Eglinton se plaça derrière le rideau ; à l'aide de la lampe à esprit de vin

j'évaluais le temps. Eglinton sortit à nouveau, rassembla de la *force*, fit des passes de nos têtes à lui et disparut derrière le rideau.

Il en ressortit et s'assit dans le fauteuil, devant l'ouverture, la figure et le corps tournés vers nous ; il élevait et baissait les mains. A sa tête, on voyait des lueurs blanches. Des coups frappés furent entendus, nous étions dans l'incertitude.... Les coups se répétèrent. Fallait-il éclairer ? Oui, dit-on. Le magnésium allumé, l'hôte découvrit la lentille.

A la lumière éblouissante, Eglinton dormait tranquillement, les mains croisées ; sur son épaule gauche, une troisième main tenait un morceau de voile blanc ; près de son front, on en voyait une quatrième ; toutes absolument naturelles et vivantes. L'exposition finie, les mains ne disparurent pas, et tirèrent Eglinton qui disparut derrière le rideau. L'hôte retourna le châssis et découvrit l'autre plaque.

A peine notre hôte assis, derrière le rideau une *forme* masculine élancée émergea, s'avança de trois ou quatre pas, habillée de blanc, barbe noire et un turban blanc; je dis : « C'est Abdullah ! » « Non » reprit l'hôte, « cette forme a deux mains. » La forme d'Abdullah qui apparut aux séances d'Eglinton à Saint-Pétersbourg, avait seulement la moitié du bras gauche. L'apparition mût les bras en une courbe, salua et disparut derrière le rideau. Quelques secondes après, Eglinton apparut et derrière lui, la forme élancée. Ils se placèrent en face du rideau ; une voix forte dit : « lumière. » Le magnésium flamba et avec surprise, je vis la forme élancée, de son bras gauche, entourer et soutenir Eglinton qui était en *trance* profonde et tenait à peine sur ses pieds. Environ à cinq pas de lui, à la lumière éblouissante du magnésium, je pus regarder l'étrange visiteur.

C'était un homme plein de vie, à la peau vivante, barbe noire naturelle, épais sourcils et yeux perçants qui fixèrent la flamme du magnésium pendant quinze secondes. De la main gauche, il soutenait son voile. M. N... cria « maintenant » pour fermer la lentille; la forme disparut, n'eut pas le temps d'entraîner Eglinton qui tomba devant le rideau comme un cadavre.

Nous ne bougeâmes pas. Eglington était en un pouvoir sur lequel nous n'avions aucun contrôle; le rideau s'ouvrit à nouveau, la même forme réapparut pour la troisième fois, s'approcha d'Eglinton et se penchant fit des passes sur le corps sans mouvement.

Nous regardions avec étonnement, dans un profond silence. Eglinton essaya de se lever et à la fin, se trouva debout; la forme l'entoura de ses bras pour le conduire derrière le rideau.

La voix faible de Joey, guide du médium, nous recommanda de le porter immédiatement à l'air frais, de lui donner du brandy et de l'eau. La dame voulut sortir, mais la porte était fermée. Je la priai de m'excuser, il me

fallait ouvrir la porte moi-même. Je vérifiai la fermeture, en pleine lumière, et je l'ouvris. Eglinton était dans son fauteuil, en *trance* profonde, impossible de le mettre sur pied; nous le portâmes à trois dans la salle à manger, et le plaçâmes devant la fenêtre ouverte; saisi de convulsions, il roula sur le parquet, du sang injectait ses lèvres; de vigoureuses frictions et l'emploi de sels actifs le rappelèrent à lui, le réveillèrent de ce profond sommeil.

Confié aux bons soins de nos hôtes, nous nous rendîmes dans la chambre noire pour développer les plaques; les lignes commençant à se dessiner, je retournai en hâte à la salle à manger annoncer la bonne nouvelle à Eglinton qui attendait le résultat avec impatience; apprenant notre succès, il dit : « Bien, ceci sera-t-il suffisant pour M. Van Hartmann? » « Ce sont toutes hallucinations » répondis-je.

Eglinton paya chèrement son triomphe; il fallut une heure et demie pour le faire revenir à lui et se rendre à une station du chemin de fer souterrain. M. N... le reconduisit chez lui, le mit au lit; à peine y était-il, qu'il eut une deuxième attaque avec convulsions et hémorrhagie.

Il recommanda que l'on ne dit rien à ses amis de ce qui lui était arrivé; le jour suivant, plusieurs membres de sa famille, que son état inquiétait, vinrent demander ce qui lui était arrivé la veille; ils ne l'avaient jamais vu dans un tel état d'épuisement.

Les photographies préparées le jour suivant réussirent, particulièrement celle sur laquelle se voyaient quatre mains. Contrairement à ce qui lui était arrivé à Saint-Pétersbourg, Eglinton avait supporté la lumière du magnésium avec tranquillité; les mains posées sur lui sont parfaitement distinctes en photographie. La main reposant sur son épaule présente cette particularité étrange : la moitié du doigt du milieu et celle de l'index semblent manquer, défaut apparent dans la matérialisation; la deuxième photographie n'est malheureusement pas aussi distincte.

Les deux formes avaient évidemment remué, quoique ce ne fût pas perceptible à l'œil; pour le but envisagé, le résultat est satisfaisant. Eglinton facile à reconnaître à sa tête tombant sur le bras qui la soutient. A son côté se tient la forme élancée que nous avions vue, dont la barbe et les sourcils sont bien venus, mais les yeux sont troubles; particularité caractéristique de cette figure le nez est court, différent de celui d'Eglinton, et rappelle celui de la figure obtenue en photographie transcendante. Les sourcils ne ressemblent pas à ceux de cette figure, mais à ceux d'Eglinton. Les deux photographies portent dans un coin ma marque russe.

Les cinq négatifs sont en ma possession. Le manque de réelle ressemblance entre ces trois formes représentées par ces photographies, malgré la promesse faite que la même forme serait montrée par trois moyens diffé-

rents, et d'autres particularités de ces photographies, parlent en faveur de la sincérité du phénomène.

Nous le savons, les formes matérialisées ressemblent plus ou moins au médium et ne sont exemptes de cette ressemblance que dans des conditions spéciales.

Ainsi s'explique la ressemblance d'Eglinton et de la forme photographiée dans l'obscurité.

Il y a un manque notable de cette ressemblance avec la forme qui fut visible à la lumière du magnésium; cette ressemblance se borne aux sourcils.

Cette ressemblance est nulle dans la photographie transcendante.

. Entre les deux dernières on peut retrouver de la ressemblance.

Mes recherches à Londres furent ainsi conronnées de succès, ayant obtenu la série des photographies promises. Je suis redevable de ce résultat au cercle qui, dans le but de faire ces expériences, eut la bonté de bien m'accueillir et je savais que la bonne composition du cercle est la première condition à observer pour obtenir des résultats médianimiques sérieux ; chaque chose a de l'influence, et jamais je n'avais eu l'occasion de me convaincre de cette vérité d'une maniére aussi frappante. La facilité, la ponctualité, la force avec laquelle les phénomènes se produisirent dépassèrent de loin tout ce que nous en avions vu à St-Pétersbourg.

Il est très important de noter que, outre les dispositions harmonieuses du cercle, la photographie transcendante y avait été produite ; en conséquence nous avions les éléments médianimiques nécessaires au succès des expériences que j'avais en vue. Je n'exagère pas l'importance des avantages que présente une maison privée pour suivre des expériences ; il n'est pas facile pour un étranger à Londres, de trouver un appartement bien disposé pour ce genre d'investigations.

Obtenues dans la maison d'Eglinton, ces photographies eussent perdu la moitié de leur valeur; les bons services offerts par notre hôte respectable furent pour moi d'une grande importance, je lui exprime ma profonde et sincère gratitude, en mon nom et celui de ceux auxquels le progrès du spiritualisme est cher.

(*A suivre*). AL. AKSAKOW.

ESPRITS SAVANTS INCRÉDULES

Médium Mme Bonnot. — « Inquiétés par vous, nous cherchons ce que c'est que la réincarnation, et ne trouvons pas la trace de ce système nouveau. Serait-ce une découverte que cette doctrine invraisemblable ? Son auteur a-t-il écrit et fait des adeptes ? S'il existe, faites le connaître pour nous permettre d'étudier sa philosophie ou connaître son enseignement et abdiquer notre passé ; des hommes de science ne peuvent renier leur foi et leur savoir pour entrer dans l'inconnu.

« Pour mériter le paradis, il est vrai, nous avons employé une longue vie de travail, d'abnégation, de foi, de dévouement ; ce paradis nous faisant défaut, l'incertitude nous pèse.

« Il nous semble impossible de revenir petits enfants sur la terre après y avoir vécu à l'état de vieillards ; pour adopter vos assertions, faudrait-il au moins en connaître le bien fondé.

« Si votre professeur veut nous recevoir à son cours de philosophie, nous y viendrons avec le désir de nous instruire sur les idées nouvelles que vous dites en accord avec la morale du Christ. »

Le médium donne une instruction sur celui qui se réincarne, tirée des œuvres d'Allan Kardec ; et les esprits répondent : « Voici donc la doctrine apportée par l'esprit de vérité ? Quelle raison l'a engagé, cet esprit, à prendre pour intermédiaire des ignorants, lorsqu'il pouvait nous choisir étant plus aptes à le comprendre ? Vous prétendez être les dépositaires de grandes vérités, ce qui nous paraît inadmissible. » — Le médium leur donne une instruction, pour les rendre plus humbles.

1er novembre 1887. Les esprits incrédules s'expriment ainsi, par la médiumnité de Mme Bonnot (Séance du 1er novembre, 5, rue des Petits-Champs) :

« Dans cette assemblée, de belles pensées ont été exprimées par des orateurs, des poètes, des médiums ; nous le croyons, ils ont disserté à l'adresse des invisibles et non pour leur auditoire incarné, ne se doutant pas qu'autour d'eux, ces désincarnés formaient un véritable aréopage ; ils ont discuté les assertions émises, à l'usage des esprits avancés, peu compréhensibles pour la masse inintelligente.

« Pour de nouvelles phases d'existences spirituelles, nous comprenons la nécessité des vies successives et c'est œuvre de progrès et de solidarité que de propager de telles idées, de faire sortir de leur horizon limité les âmes qui ont appris ce qu'enseigne l'école et ne voient rien au-delà.

« Merci à vous qui accueillez avec tant de sympathie, d'attirer des adeptes à vos doctrines sages et rationnelles. »

L'ENSEIGNEMENT DE L'HOMŒOPATHIE

ET SON APPLICATION DANS LES HOPITAUX (1)

Par le Dr Flasschœn, de la Faculté de médecine de Paris.

Voici un ouvrage fort intéressant, très vigoureux, et que je crois destiné à faire un certain bruit dans le monde des médecins et des malades. Qu'on en juge!

Le Dr Flasschœn établit, dès son introduction, que l'enseignement de l'Homœopathie dans les écoles de médecine et son application dans les hôpitaux, s'imposent comme *mesures urgentes de progrès, d'humanité et de salut public.*

Savez-vous pourquoi ?

1° Parce que, dit-il, dans toutes les expériences comparatives qui ont été instituées tant en France qu'à l'Etranger, *la mortalité a été beaucoup moindre* dans les hôpitaux ou services homœopathiques que dans les hôpitaux ou services allopathiques;

2° Parce que la durée des traitements est *beaucoup moins longue* dans les premiers que dans les seconds ;

3° Parce que c'est commettre *un crime de lèse-humanité* que d'imposer dans les hôpitaux, à ceux qui par conviction, se rendent habituellement dans les dispensaires homœopathiques, un mode de traitement dans lequel ils n'ont pas la moindre confiance, et qui d'ailleurs leur présente bien moins de chances de guérison que l'homœopathie;

4° Parce que les hommes les plus autorisés parmi les professeurs et les médecins *allopathes* de toutes les nations, sont unanimes à avouer eux-mêmes que leur système n'est que *l'empirisme le plus grossier, la routine la plus aveugle*, en un mot, l'*antithèse de la science; et qu'il est on ne peut plus nuisible à l'humanité ;*

5° Parce que, d'autre part, les professeurs et praticiens *allopathes* les plus considérables ont reconnu publiquement que l'*homœopathie est la suprême vérité thérapeutique.* »

J'avoue que ces deux dernières affirmations m'ont paru tout d'abord invraisemblables et que je me suis hâté de lire les deux chapitres qui y correspondent.

Dans le premier : *L'allopathie jugée et condamnée par les allopathes eux-mêmes*, j'ai relevé des citations bien importantes et bien tristes à la fois.

Je les reproduis :

« L'illustre Barthez, professeur à la Faculté de Montpellier, après avoir bien développé ses systèmes, ajoutait gravement *qu'il ne croyait pas en la médecine.*

« Nous sommes, disait-il, *des aveugles qui frappons avec un bâton sur le mal ou sur le malade ; tant mieux pour le patient si c'est le mal que nous attrapons.* »

« Dans son cours de clinique médicale, M. Germain Sée, actuellement encore professeur à la Faculté de Paris, a prononcé dans les termes les plus sévères, la condamnation de l'allopathie.

« Il a dit le 23 février 1880 :

« *Le public n'a pas la moindre confiance dans les médecins. Cela se comprend; nous pouvons le dire entre nous* ».....

» *Je ne crois pas au traitement de la pneumonie* (fluxion de poitrine) *et de la pleurésie. Nous pouvons déclarer cela puisque nous sommes entre medecins; mais ne le disons pas trop haut, car on appelerait les homœopathes* » *!!!*

« Le 23 avril 1880 :

« *Il n'y a pas un seul livre de thérapeutique. Je les considère tous comme non avenus.* »

(1) En vente à notre librairie, 1 vol. in-8, prix : 2 francs.

« Le 12 mars 1880 :

« *Il a fallu que nos pères eussent l'âme chevillée au corps pour résister aux médecins.* »

« Le 13 décembre 1880 :

« *La fièvre typhoïde, au point de vue du traitement, est la honte de la médecine. Nous n'en connaissons absolument rien !* »

« Le célèbre Stahl disait : — *Je voudrais qu'une main hardie entreprît de nettoyer cette étable d'Augias. J'ose à peine pénétrer dans cette science peuplée d'erreurs, où la langue est aussi défectueuse que la pensée, où tout est à refondre, les principes et la matière.* »

Je pourrais multiplier ces citations, car elles abondent dans l'œuvre du Dr Flasschœn. Il suffira de dire que des savants et des professeurs tels que Baglivi, Fodéré, Bérard, Bichat, Bouchardat, Malgaigne, Magendie, Pinel, Barbier, Chomel, Claude Bernard, etc., etc., ont tous déclaré, à tour de rôle et à leur heure, que la thérapeutique et la matière médicale (allopathiques) sont dans l'anarchie et le *chaos*.

Ombre de Molière, qu'en dis-tu? N'as-tu pas entendu le même M. Germain Sée, cité plus haut, s'écrier le 12 avril 1880, devant un nombreux auditoire de médecins :

« Quel dommage que Molière ne soit pas ici! s'il y était, il rirait bien; *car tout ce qu'il a dit de nous est absolument vrai !* »

Passons au chapitre intitulé : *Les allopathes chantant les louanges de l'homœopathie.*

Je cite :

« Le docteur Devergie aîné, professeur au Val-de-Grâce, a affirmé que : *La loi homœopathique est le pivot autour duquel doivent un jour se rallier tous les principes qui dominent la médecine.*

« Un des plus grands savants de l'Autriche, le docteur Zlatarowich, professeur de thérapeutique à l'Académie Joséphine de Vienne, a proclamé en ces termes la vérité de l'homœopathie :

« *J'ai vérifié pour toutes les substances médicinales la réalité de la merveilleuse loi des semblables ou homœopathique, loi générale, et fondement de l'art de guérir.* »

Ces déclarations de savants allopathes sont en compagnie d'une foule d'autres de même origine et tout aussi stupéfiantes.

Les statistiques comparatives établies tant en France qu'à l'étranger et relevées par le docteur Flasschœn prouvent d'ailleurs que chaque fois que l'homœopathie et l'allopathie sont en présence, la vieille médecine est obligée de céder le pas à la nouvelle; en d'autres termes, que la mortalité est bien plus grande, étant donné un même nombre de malades, dans les services allopathiques que dans les services homœopathiques. Ce sont d'ailleurs ces statistiques favorables à l'homœopathie qui, en Amérique, ont suggéré l'idée de créer des compagnies homœopathiques d'assurances sur la vie.

S'il en est ainsi, nous n'avons plus qu'un conseil à donner aux docteurs qui pratiquent l'allopathie : c'est de se transformer bien vite en homœopathes. Malheureusement, il paraît — toujours d'après le Dr Flasschœn — que cette transformation demanderait plusieurs années de nouvelles études.

Les lecteurs de la *Revue* pensent bien que je me garderai de prendre parti dans la lutte. Je rends seulement compte du remarquable ouvrage du Dr Flasschœn en souhaitant que ses dires soient rétorqués de main de maître. Car enfin il m'est dur de croire que depuis son enfance la médecine n'a pas fait un pas en avant et qu'on doive à Hahnemann les premières bases solides de la thérapeutique. Si jusqu'à lui tout a été confusion et chaos, pourquoi blâmer le docteur *Sangrado*, qui, dans *Gil-Blas de Santillane*, enseignait que toutes les maladies sont guérissables par *les saignées et l'eau chaude?* Le morceau de fromage du *Médecin malgré lui* pouvait aussi, dès lors, être utilisé comme

médicament au même titre que ceux de la médecine allopathique dont les docteurs n'auraient été jusqu'ici que les bourreaux de l'humanité.

Ceci dit, et l'auteur de l'*Enseignement de l'homœopathie* aurait-il dépassé le but, ce que nous ne pensons pas, nous dirions encore avec lui :

Pourquoi l'homœopathie n'est-elle pas enseignée dans les Ecoles de médecine et appliquée dans les hôpitaux ? Certes ! elle a fait ses preuves ! Pourquoi l'exclure de l'enseignement médical ? Cela nous paraît non seulement une anomalie mais une injustice, et nous faisons les vœux les plus sincères pour qu'une chaire lui soit bientôt dévolue à Paris et dans toutes les Ecoles et Facultés de Médecine.

Nous avons d'autres raisons de désirer qu'il en soit ainsi : Hahnemann était spiritualiste et presque tous les docteurs de son école le sont aussi ; M. le Dr Flasschœn est lui-même un de nos frères en croyance les plus convaincus et les plus dévoués. Nous croyons fermement que si l'homœopathie entrait dans l'enseignement officiel, elle y ferait entrer avec elle le spiritualisme vrai et fécond, régénérateur de l'humanité.

Quand les médecins du corps tiendront compte des lois qui l'unissent à l'âme, ils feront de la meilleure médecine, d'abord, et, ensuite, ils seront plus utiles à leurs semblables dont ils pourront aussi panser les plaies morales. C'est le rôle que nous voudrions voir abandonné par certains ministres des religions et qui compléterait noblement la mission du docteur, ami de la famille.

A. Laurent de Faget.

LA SORCIÈRE ET LES POSSÉDÉES DE CHATEAUNEUF (1726-1729)

Châteauneuf-de-Contes est un village de 1211 habitants situé à 22 kilomètres au nord de Nice et à 5 de la petite ville de Contes, à laquelle il doit le qualificatif qui le distingue des deux autres Châteauneuf du département des Alpes-Maritimes.

On lui donne aussi quelquefois le surnom de *Ville Vieille*, parce que le Châteauneuf primitif, le vieux *burg* du moyen âge, se dresse toujours sur le mont voisin, dont il couronne admirablement le sommet avec sa masse pittoresque d'anciens murs écroulés, de tours en ruines et de vieilles maisons depuis longtemps abandonnées.

Ce village double, désert sur la montagne, habité dans la vallée, offrait jusqu'à la première annexion de Nice à la France en 1792, cette autre singularité d'être un fief partagé entre une quarantaine de co-seigneurs, de familles différentes, qui tous ajoutaient leur titre seigneurial à leur nom patronymique : ainsi, il y avait des Galléan de Châteauneuf, des Priquier de Châteauneuf, des Grimaldi de Châteauneuf, des Peire de Châteauneuf, etc.

Depuis assez longtemps, deux filles de l'un de ces co-seigneurs, les demoiselles Françoise-Marie et Catherine Galléan, languissaient dans leur lit, travaillées d'un mal singulier contre lequel avaient échoué toutes les ressources que la science médicale possédait en l'an de grâce 1726.

C'était déjà assez, à cette époque, pour que maître Mazade, médecin de la famille, et avec lui tous ses confrères, eussent le droit de penser qu'un mal ausi rebelle et tout à fait nouveau pour eux était vraiment surnaturel ; mais divers symptômes fort extraordinaires ne laissèrent plus aucun doute à cet égard.

Ainsi, l'une de ces demoiselles restait des mois entiers sans prendre la moindre nourriture, et « évidemment, disaient les médecins, en jargon « scientifique de l'époque, un jeûne prolongé à ce point sans déperdition « des forces vitales, serait impossible, si le démon n'administrait secrète- « ment à la patiente quelque principe actif ayant la vertu de maintenir l'é- « quilibre entre *l'humide radical* et la chaleur naturelle. »

Les propos extravagants que tenaient souvent les deux sœurs, les bizarreries de leurs manières et de leur maintien, parfois aussi la singularité de leurs actions, et enfin les discours peu édifiants qu'un beau jour elles se mirent à prononcer au nom d'un soit-disant esprit ou démon *Asmodée*, tout vint bientôt démontrer la justesse de l'opinion émise par les médecins : les demoiselles Galléan étaient bien possédées de l'esprit malin ! C'est pourquoi Dom François de Steffanis, curé de Châteauneuf, jugea bon de procéder sans retard à des exorcismes pratiqués sur elles; mais ce moyen, conseillé par l'Église en pareil cas, loin de produire l'effet qu'il en attendait, ne fit que rendre plus énergique la fatale et dangereuse influence dont il avait cru pouvoir les délivrer.

La preuve de cette aggravation ne se fit pas longtemps attendre : le 7 avril 1726, dimanche de la Passion, Françoise-Marie Galléan entra dans l'église à l'heure des vêpres; et le moment venu de la prédication d'usage, ce fut elle qui prit la parole et non le curé Steffanis. Or, dès les premiers mots, le démon Asmodée, parlant par la bouche de la possédée, déclara que, forcé par la toute puissance de Dieu, il venait en son nom inviter le peuple à rentrer dans la voie du salut. Un exorde aussi inattendu frappa sans doute de stupeur tout l'auditoire et le curé lui-même ; car personne ne songea à imposer silence à ce démon, prédicateur orthodoxe malgré lui ; et peut-être même, en présence d'un fait si prodigieux, cria-t-on au miracle. Quoi qu'il en soit, Asmodée continua à donner d'excellents conseils à ses auditeurs, les exhortant à fuir le péché et à faire pénitence. Passant ensuite aux remontrances, Asmodée les fit ce premier jour à la manière ordinaire des prédicateurs : il s'en tint simplement à blâmer le genre de vie de tout le monde en général; mais reprenant la parole le lendemain, il réprimanda fortement diverses personnes assez bien désignées par lui pour être facilement reconnues de chacun. Enfin le mardi suivant, il ne garde plus aucune mesure : il nomme les gens, dit franchement ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils sont capa-

bles de faire, et il signale particulièrement à ses auditeurs une vieille femme nommée Lucrèce Barnoina, qui venait d'entrer dans l'église. Il déclare que cette malheureuse s'était donnée à lui dix-huit ans auparavant, dans un sabbat tenu au bastion de la tour de *Tolon*, et qu'à partir de cette époque, elle avait rendu victimes de ses maléfices un très grand nombre de personnes qu'il nomma, et en outre attiré fréquemment la grêle et toutes sortes de fléaux sur les récoltes.

Lucrèce eut beau nier et protester de son innocence, chacun la tint pour sorcière : elle avait, disait-on, tout intérêt à cacher la vérité, tandis que le démon, son maître, ne courait aucun risque à la dévoiler : en cela d'ailleurs le démon faisait ce que Dieu lui-même lui avait ordonné de faire.

Le jeudi 11 avril, Asmodée apprit au public qu'Alexandre, fils de Lucrèce Barnoina, avait fait un pacte avec lui. Le même jour, deux prêtres firent venir Lucrèce dans la sacristie : là, soumise à leur examen, elle avoua que tout ce dont l'avait accusée le démon était vrai, et elle leur en demanda pardon; après quoi elle fit la même déclaration au peuple dans l'église et devant le Saint-Sacrement.

Comment Lucrèce a-t-elle pu faire ainsi publiquement l'aveu volontaire en apparence de crimes qu'elle ne pouvait avoir commis ? Esprit faible, superstitieuse et bigote, habituée à croire aveuglément tout ce que prêchait ou disait son curé, cette pauvre femme dut céder aux pressantes exhortations des prêtres dont elle avait subi l'interrogatoire dans la sacristie. D'ailleurs sa comparution devant cette sorte de tribunal, redoutable à ses yeux, et la nature des questions qui, sans aucun doute, lui furent adressées sur les assemblées et les pratiques des sorciers, tout cela ne suffisait-il pas pour faire éclore dans son étroit cerveau une hallucination subite, qui lui faisait prendre pour des réalités les rêves d'une imagination troublée par la crainte d'une damnation éternelle : sort terrible qu'elle ne pouvait éviter qu'en se soumettant humblement à ce que l'Église exigeait d'elle ?

Il va sans dire que Lucrèce et son fils Alexandre furent dûment exorcisés et qu'une pénitence sévère leur fut imposée; mais, comme en de telles circonstances on ne doit négliger aucune des puissantes ressources que la religion offre aux affligés d'un mal surnaturel émanant de l'enfer, une belle procession, à laquelle assista toute la population de Châteauneuf, conduisit, le lendemain vendredi, Lucrèce et son fils à l'église de la Sainte Vierge de Ville-Vieille, où se firent toutes les cérémonies prescrites en pareil cas.

A partir de ce jour on dut croire que tout était fini, que le calme était rétabli dans la paroisse de Châteauneuf et qu'il n'y serait plus question du démon Asmodée, ni de son pouvoir sur les sœurs Galléan et sur Lucrèce Barnoina : tout au contraire, la situation devint infiniment plus grave.

Nos villageois d'aujourd'hui ne manqueraient pas de hausser les épaules et d'éclater de rire aux premières paroles d'un nouveau soi-disant Asmodée; ceux de 1726 avaient à ce sujet d'autres convictions : profondément ignorants, comprenant fort mal la religion, imbus de préjugés de toute nature, ils tenaient d'autant plus à leurs opinions qu'elles étaient plus déraisonnables : nous pouvons donc admettre comme chose certaine que tout ce qui s'était passé à Châteauneuf durant la semaine du dimanche de la Passion, les exorcismes, la confession publique de Lucrèce Barnoina, la grande procession à Ville-Vieille, que tout cela, disons-nous, avait eu nécessairement pour effet de confirmer les gens de ce village et des environs dans leur croyance aux sorciers, à tous les sortilèges, et à la puissance formidable du démon.

D'ailleurs, était-il bien sûr qu'Asmodée eût été forcé d'abandonner la place? Quatre jours après les cérémonies accomplies à l'église de Ville-Vieille, un fait extraordinaire vint démontrer aux yeux de tous que l'influence de ce démon était plus forte que jamais. Deux autres sœurs Galléan se trouvèrent possédées à leur tour, et presque en même temps qu'elles, plusieurs autres femmes et jeunes filles du village.

Grand émoi alors dans la population entière de Châteauneuf, de tout le pays environnant, de Nice même, et bientôt, comme conséquence, graves désordres, scènes inouies, accidents déplorables, dont nous serions en droit de douter, si nous n'en trouvions les preuves irrécusables dans les pièces des procès criminels intentés à Lucrèce Barnoina et aux sœurs Galléan, ainsi que dans la sentence rendue par l'autorité ecclésiastique contre le curé Dom Steffanis.

Naturellement c'est à la sorcière et à son fils Alexandre que le peuple attribua cette prompte réapparition d'Asmodée : leur réconciliation avec l'Église n'avait été qu'une feinte; l'un et l'autre n'avaient pas cessé d'être les suppôts du démon, et ils recommençaient subitement leurs maléfices. On résolut d'en finir, avec la mère d'abord; et le soir du 26 avril, plusieurs hommes forcèrent l'entrée de la maison de Lucrèce. Ils ne la trouvèrent point : effrayée sans doute par le fracas de leur irruption, elle était parvenue à s'échapper; mais ils s'emparèrent de divers objets qui pour eux étaient autant de pièces accusatrices, entre autres une grande poignée de cheveux et un petit vase en terre, sorte de flacon nommé *bombolina*. Ayant brisé ce vase pour voir ce qu'il contenait, ils y trouvèrent certaines petites pierres lisses, différentes des pierres ordinaires par leur nature, leur forme arrondie et leur couleur, en outre une dent humaine, une mixture d'une herbe pilée tout à fait inconnue et une petite brochette.

Rien n'était fait cependant : on ne s'était pas rendu maître de la sorcière.

Supposant avec raison qu'elle avait pris la fuite, nombre de gens partirent de tous les côtés à sa poursuite, dès le matin, de très bonne heure. Elle fut arrêtée à une grande distance du village, fuyant hors des routes et des chemins battus, à travers les rochers et les précipices : elle portait avec elle une petite provision de pain et d'œufs, une croix en bois et deux images de saints. On trouva en outre sur son dos, entre la chemise et le buste, un brin de laurier, probablement du laurier bénit le jour des Rameaux, peu auparavant: « indice de culpabilité, dit naïvement Scaliero ; car les sorcières « ont coutume d'user de semblables rameaux bénits, d'autres objets sacrés « et même de la sainte hostie pour faire leurs maléfices. »

Peu de jours après, l'avocat Pascheri, juge de Châteauneuf, se rendit sur les lieux, maintint Lucrèce en état d'arrestation et la fit conduire aux prisons de Nice ; puis il procéda aux premières informations. Elles furent défavorables à Lucrèce, de même que toutes celles qui suivirent, et le procès de cette pauvre vieille dura près de deux ans.

Quant à son fils Alexandre, on le laissa en liberté; mais, mal vu de chacun, il se trouva en butte aux injures et exposé aux mauvais traitements, de la part non seulement des hommes, mais aussi des femmes, des jeunes filles même : en effet quelques-unes de celles-ci le rouèrent plusieurs fois de coups de bâton, le traînèrent sur le sol en divers lieux où elles le rencontrèrent et jusque dans l'église ; et lui, homme fort et robuste, était impuissant à se défendre contre d'aussi faibles ennemis! Ce qui prouvait bien, disait-on, que ces jeunes filles, elles aussi, étaient possédées du démon.

Des scènes pareilles, de plus regrettables encore, ne tardèrent pas à éclater entre personnes du pays, les unes soupçonnées de sorcellerie, les autres se prétendant victimes de leurs maléfices. Un sieur Horace Bottiero meurtrit de coups de bâton la nommée Louise Bermon et trois autres femmes; une autre femme, Catherine Joarda, périt sous les coups des deux sœurs dudit Horace Bottiero.

A la suite de ces déplorables évènements, plusieurs possédées avaient été arrêtées, conduites à Nice, enfermées et soumises soit à des exorcismes, soit à un traitement médical; et deux des sœurs Galléan s'étaient rendues au sanctuaire de Laguet, espérant obtenir, par leurs prières à la Vierge de ce lieu, la délivrance de leur obsession. Cependant la plus vive agitation régnait toujours dans Châteauneuf, où l'on signalait de temps en temps l'apparition de quelque nouvelle possédée : bref les choses en vinrent à un tel point, que les autorités ecclésiastiques jugèrent indispensable de faire une enquête sérieuse touchant les prétendues possessions du démon : elles envoyèrent donc à Châteauneuf le P. Mirapelle, des Minimes, et le P. Dalbecchi; ils disaient : « Si nous avons affaire réellement à de pauvres

« créatures victimes d'un pouvoir diabolique, il serait souverainement ridi-
« cule de prétendre refréner la violence infernale par du poison ou tout
« autre moyen naturel. »

(*A suivre.*) A. L. SARDOU

Nota : A. L. Sardou, père de Victorien Sardou, l'académicien dramaturge, est un spirite de la première heure, ancien ami et collaborateur d'Allan Kardec dans ses recherches suivies sur le spiritisme. Cet octogénaire est encore un jeune homme, pour la vigueur et la rectitude de pensées, nous lui adressons nos vœux et notre fraternelle sympathie.

CONSIDÉRATIONS SUR LA PRIÈRE (DICTÉE)

La plupart des formules de prière ne sont pas rationnelles, parce qu'elles ne tiennent pas compte de la véritable nature des choses, et cependant presque tous les groupes spirites les emploient telles quelles. Il vaudrait mieux les réformer, afin qu'elles disent seulement ce que vous pensez être la vérité. Pourquoi demander ce qui ne peut vous être donné, mais que vous pouvez prendre, parce que c'est un bien qui est le patrimoine commun de notre humanité ? Mieux vaudrait formuler un encouragement aux personnes présentes, puis s'efforcer de se mettre dans les conditions morales requises pour réussir. Cette méthode, en appelant leur attention sur ce qu'elles doivent faire pour progresser, les ferait avancer plus vite qu'une prière, dont la forme laisse supposer qu'il suffit de demander et qu'on obtiendra sans efforts.

Allan Kardec dit que l'évocation des esprits doit toujours se faire au nom de Dieu. De plus, la formule de prière qu'il propose pour l'ouverture des séances, semble supposer que Dieu va intervenir à notre appel pour nous envoyer de bon Esprits, pour éloigner les mauvais, pour nous signaler les impostures. Elle adresse ensuite aux Esprits une demande de concours qui a plus de raison d'être, mais qui cependant est de nature à fausser les idées sur la manière dont les choses se passent en réalité. Cela tient à ce que les Esprits qui ont dicté les formules parmi lesquelles Allan Kardec a choisi celles qu'il a fait imprimer à la suite de l'Evangile, étaient préoccupés de la nécessité de ne pas trop heurter tout d'abord les idées religieuses ayant cours. Ils ont donc donné des modèles de prières dont la forme ne différait pas beaucoup des prières que les Chrétiens adressent à Dieu et aux saints. Cela n'avait aucun inconvénient, car dans tous nos actes l'intention est seule importante, et la forme ne l'est pas. Mais aujourd'hui que l'on a creusé davantage l'idée de Dieu, et que l'on commence à se rendre mieux compte de son action dans l'univers et de celle des Esprits, il y a avantage à se rapprocher en toutes choses de la vérité.

Qu'y a-t-il en réalité dans une séance spirite où l'on évoque les Esprits ? Une collaboration entre frères, les uns plus avancés, les autres moins, en vue du progrès. Dieu a-t-il à intervenir pour faire venir tels Esprits, et renvoyer tels autres ? Nullement. Les communications se font conformément aux lois éternelles, Ce sont les dispositions, les intentions bonnes ou mauvaises des assistants, qui font le succès ou l'insuccès de la réunion, et non

point les prières qu'ils adressent à Dieu. S'ils ont un désir sérieux de progrès pour eux-mêmes et pour les autres, leurs guides les assisteront, les aideront, chercheront à les éclairer, tiendront à distance les Esprits légers, trompeurs ou pervers, et au contraire feront bon accueil aux Esprits sérieux qui voudront venir à la réunion, pour s'instruire et instruire les autres selon leurs moyens

Une telle séance est avant tout une collaboration entre incarnés et désincarnés qui travaillent ensemble à leur avancement. Pour donner de bons résultats, elle exige de la part des assistants les qualités morales que, précisément, la prière dont nous avons parlé leur fait demander à Dieu et aux Esprits. S'ils ne les ont pas, personne bien certainement ne les leur donnera pour la séance ; s'ils ne sont pas sérieux, mais seulement curieux, les Esprits avancés pas plus que les guides ne viendront à leur appel. Ils seront laissés livrés à eux-mêmes, en tête-à-tête avec les frères arriérés qui sympathisent avec leurs dispositions, et qui ne se feront aucun scrupule de les tromper. Chacun ainsi se distraira à sa manière, et toutes les prières du monde n'y pourront rien.

Les prières ne sont efficaces que quand elles déterminent chez l'incarné de bonnes tendances qu'il n'a pas habituellement, et quand elles l'aident ainsi d'une manière indirecte à se réformer. On peut donc dire qu'elles sont utiles surtout aux arriérés. Mais celui qui veut constamment le bien, et qui s'efforce de le faire, n'a pas besoin de prier. Ses actes remplacent avantageusement toute prière, parce qu'ils en apprennent plus sur ses dispositions intimes que tout ce qu'il pourrait dire.

J'ajoute que les prières ont un énorme inconvénient : c'est qu'en répétant souvent les mêmes formules, on finit par les dire sans faire attention à leur signification, de sorte que leur action se borne à celle qu'aurait une simple tendance au bien.

Ce n'est pas en vain que l'on a dit que l'homme est le fils de ses œuvres ; tous ses progrès sont conquis par ses efforts. Il est donc important qu'il ne se figure pas qu'en les demandant avec ferveur à un pouvoir supérieur, il pourra les obtenir sans peine, car cette erreur aurait pour effet de rendre son avancement beaucoup plus lent. Au contraire, ceux qui travailleront en se conformant consciemment à la vérité avanceront à pas de géant, comparativement à ce qui s'est fait jusqu'ici. Cela n'a rien de surprenant, car chacun sait qu'un aveugle est vis-à-vis du voyant, pour tout travail manuel, dans un état manifeste d'infériorité. Il en est de même de l'aveugle et du voyant intellectuels, lorsqu'on les compare : le premier tâtonne et s'égare, alors que le second va droit au but. Voilà pourquoi ceux qui s'identifieront avec la vérité et voudront la suivre, se trouveront bien de remplacer les formules de prières par une méditation qui leur rappelle d'une manière concise quel est le seul mode d'action efficace pour le progrès, quelle est pour eux la meilleure protection, quel est le plus sûr moyen d'avoir avec les Esprits des relations sérieuses et utiles.

Et pourtant il est arrivé que des médiums obtenaient de bonnes communications après avoir adressé à Dieu et aux Esprits une prière sincère, et n'obtenaient rien, ou des dictées d'Esprits trompeurs s'ils se bornaient à une simple évocation. Cela indiquait évidemment chez eux un avancement médiocre. Ils avaient besoin d'être électrisés en quelque sorte par la prière, pour se mettre dans des dispositions d'Esprit passables et suffisantes. S'ils avaient eu à un degré convenable la volonté du bien, une simple évocation leur aurait suffi, comme elle suffit à beaucoup d'autres.

C'est une exagération causée par la crainte superstitieuse de la mort et des

morts qui a fait regarder l'évocation des Esprits comme un acte religieux (1). Quelle différence y a-t-il donc entre les incarnés et les désincarnés? aucune, si ce n'est que les uns ont l'embarras d'un corps, et que les autres ne l'ont pas. Mais la mort n'élève pas les uns au-dessus des autres, et, sur la terre comme dans l'erraticité, chacun n'a droit qu'à la considération qu'il a méritée par ses actions et ses tendances. Notre devoir est donc d'agir envers les désincarnés comme nous agissons envers les incarnés de même niveau, lorsque nous sommes des gens de bien. Etre polis, fraternels, prêts à rendre service, reconnaissants de ceux qu'on nous rend, et respectueux du vrai mérite quand nous avons le bonheur de nous rencontrer avec lui, voilà tous nos devoirs de relations, qu'il s'agisse de morts ou de vivants.

Il est bon que les Spirites agitent toutes ces questions; c'est ainsi qu'ils parviendront à se dégager de la gangue catholique, dans laquelle ils sont enrobés depuis tant de siècles qu'elle modifie leurs idées à leur insu. Ils finiront par éliminer un à un les préjugés invétérés, et par voir les choses dans leur simplicité réelle. Tout est simple dans le monde; la simplicité des moyens est un signe de perfection. Mais les prêtres de toutes les religions ne pouvaient s'accommoder de cela. Il leur fallait le compliqué et l'incompréhensible. Il leur fallait le fanatisme crédule, qui se fait scrupule d'un mouvement, d'un regard, et court, pour un rien, se faire absoudre au tribunal de la pénitence; qui se croit damné pour avoir douté d'un dogme absurde, et croit que tous ses biens donnés à l'Église suffiront à peine à racheter son crime.

Quand des masses ignorantes ont été soumises pendant des siècles à un tel régime, leur bon sens se trouve faussé, et désincarnés aussi bien qu'incarnés en subissent l'influence longtemps encore après le moment où ils ont assez développé leur intelligence pour distinguer la vérité de l'erreur. Ils n'osent pas, ils sont timorés, ils ont encore la crainte instinctive de l'inconnu. Ils se demandent s'ils ne seraient pas coupables en étudiant sans parti pris les grandes questions de Dieu, de la vie, de la mort, des peines et des récompenses, et en les décidant suivant les lumières de leur raison.

Et cependant ces craintes sont vaines. Chacun a le droit de créer pour lui le système qui lui paraît le plus logique, et de l'accepter pour vrai jusqu'à ce que ses convictions changent. C'est là le premier des droits de l'homme, la première des libertés, celle de la conscience. Si tous les incarnés ayant de bonnes tendances usaient de ce droit, croyez bien que les sociétés humaines ne s'en trouveraient pas plus mal, bien au contraire. Quant aux arriérés qui cherchent uniquement des satisfactions matérielles, et que les grandes questions morales préoccupent peu, soyez persuadés que la société n'aurait rien à perdre à les voir professer librement leurs principes. Ce serait déjà un progrès chez eux, car ils auraient l'hypocrisie en moins.

Cela commence à se faire en France pour certaines questions. Grâce à l'esprit plus large du gouvernement républicain, on a laissé toutes les écoles politiques et sociales affirmer leurs idées et leurs tendances dans des réunions publiques. On les laisse librement se gourmer entre eux, leur interdisant seulement le désordre dans la rue. En est-il résulté quelques inconvénients? Oui, quelquefois, pour les habitués de ces réunions passionnées où la violence se donne trop souvent carrière; mais pour la société prise dans son ensemble, ces libres discussions n'ont eu que des avantages.

(1) L'esprit, sans doute, en parlant ainsi, s'adresse aux spirites qui ont la foi absolu et sans contrôle dans les communications des esprits quels qu'ils soient, et aussi infaillibles que le pape, n'admettent pas qu'on les puisse contrôler.

Elles ont fait l'office de soupapes de sûreté, en permettant à des passions désordonnées de se répandre en paroles, et de trouver dans des luttes fréquentes un aliment à leur activité. Elles ont fait connaître les systèmes plus ou moins rationnels ou utopiques de ceux que les anciens partis considéraient comme des ennemis dangereux qu'il fallait museler à tout prix. Enfin elles ont montré que les masses étaient moins à craindre qu'on ne le croyait, puisque avec la mise en pratique sincère du suffrage universel, les révoltes populaires, les émeutes, les tentatives révolutionnaires, qui étaient presque en permanence sous la monarchie de juillet, ont disparu de nos mœurs.

Sans doute il ne faut pas conclure de là que toute révolution violente est désormais impossible. Il pourra y en avoir encore, mais seulement si des souffrances prolongées, qui pourraient être soulagées avec un peu de bonne volonté, un peu de sentiments fraternels et solidaires, et qui ne le seraient pas par suite de l'égoïsme des détenteurs des avantages sociaux, venaient pousser à bout les masses misérables.

La libre-pensée, la libre étude, la libre discussion, voilà les vrais remèdes de tous les maux de l'humanité. Ne craignez pas d'en user pour votre part, et d'adopter résolument les principes que votre conscience, consultée sans arrière pensée, sans parti pris, aura reconnus bons. C'est ainsi que vous avancerez, et que vous aiderez à l'avancement de vos frères.

Groupe Bisontin. Un Esprit.

PENSÉES DE CARITA ET RÉFLEXIONS DE MARIE

Fin. — (Voir la *Revue Spirite* du 1er décembre 1887.)

Oh ! que vous seriez heureux si vous saviez éteindre votre égoïsme, chasser votre orgueil, dompter vos ambitions malsaines ! Hommes ! comme vous approcheriez vite de la perfection ; comme vous seriez vite près de Dieu !

Ne craignez pas la mort, craignez la vie.

Ne craignez pas les jugements du ciel : craignez-vous vous-mêmes, car l'homme porte en lui sa propre condamnation et sa propre récompense. La conscience est un ver rongeur ou une lampe allumée. Le premier détruit peu à peu tout l'homme ; la seconde l'éclaire d'un jour intérieur si doux qu'il se sent transporté dans des béatitudes infinies.

CONCLUSION.

À NOTRE CHER MÉDIUM.

Ami, notre œuvre est faite et la vôtre commence.
Nous vous avons dicté ces pages d'espérance
Que votre main rapide écrivit sans détour,
Soumise, obéissante à nos cœurs pleins d'amour.
Ces pages sont à nous, nous les avons mûries ;
Elles ont fait l'objet de douces rêveries ;
Nous en avons causé quelque part dans le ciel
Avant de leur donner votre verbe mortel :
Mais nous avons puisé dans votre âme, poëte !
La forme qui devait nous servir d'interprète ;
Cette forme est à vous : ne la revoyez pas ;
Laissez-là simple et vraie et suivant pas à pas

Nos rêves, nos espoirs dans la lutte moderne.
Hélas ! la vérité n'ayant qu'un flambeau terne
Sur cette sombre terre où trop de mal la suit,
Ne peut que rarement dissiper notre nuit.
L'homme souffre : il attend sans cesse la lumière,
Il a besoin d'amour pour finir sa carrière.
A travers mille maux, mille devoirs divers,
Oubliant les printemps quand passent les hivers,
Il marche à peine, il va sans espoir et sans force,
Des choses d'ici-bas mâchant la rude écorce,
Injuriant le ciel et la terre et les eaux,
Posant et reprenant ses pénibles fardeaux
Qui l'usent bien avant le terme de la vie.
L'homme est infortuné, mais son âme est ravie
Lorsqu'une goutte d'eau rafraîchit son palais,
Lorsqu'il rêve un instant sous des ombrages frais
A l'heure où le soleil met du feu sur la terre.
Comme il faut peu de chose, alors, pour qu'il espère !
Mais hélas ! chaque culte, humain plus que divin,
Ne montre à l'homme errant qu'un unique chemin
Plein de ronces, souillé de boue, âpre, sans borne,
Qui s'enfonce et se perd dans un espace morne.
Le vague et l'inconnu planent sur ces hauteurs.
Hommes ! sachez trouver les foyers créateurs,
Sachez vous élever plus haut que la matière
Dont le corps se compose et qui tombe en poussière ;
Laissez monter votre âme au milieu des esprits ;
Vivez de notre vie, inspirez vos écrits
Des beautés de nos lois, de leurs douceurs augustes.
Soyez vrais, soyez bons, soyez grands... soyez justes !

La nature a pour vous des exemples. Le soir
Vous dit avec amour : « Homme, prière ! espoir !
Le jour a des beautés à nulle autre pareilles
Quand l'astre du matin, dans des rougeurs vermeilles,
Se lève frissonnant de lumière et d'amour.
Et le jour dit au soir, et le soir dit au jour
Ce mot mystérieux, parfum de la nature,
Qu'exhale chaque fleur, que l'océan murmure,
Que la brise, l'oiseau, le feuillage, l'éclair,
Tout reçoit de Dieu même et reproduit dans l'air :
Amour, sublime amour, c'est toi que le brin d'herbe
Connaît et que la fleur du firmament superbe,
L'étoile, rayonnant dans l'espace sans fin,
Répand comme un flot d'or de son foyer divin ;
C'est toi que l'arbrisseau croissant sur une tombe,
Le chant du rossignol, l'aile de la colombe,
Tout rappelle au cœur pur et de bonheur rempli ;
C'est toi que chaque rose abrite en chaque pli
De son sein large et frais plein de feuilles bénies ;
Et c'est toi qui descends des sphères infinies,
Amour, pure étincelle, amour, divin baiser
Qui sur le front de l'homme ingrat vient se poser
Pour que dans son travail, dans sa peine, il résiste
A la voix qui lui crie : « Homme, sois égoïste ! »

Nous avons donc chanté l'amour, et Carita,
Cette mère des cieux qui toujours le chanta,
A mis près de ton front son front couvert de rides
Mais rayonnant. Quelle âme et quels beaux yeux limpides !

Après elle j'ai mis mon cœur près de ton cœur.
Nous avons dit à l'homme, avec quelque douceur,
Sa loi sur cette terre et dans le ciel sa route ;
Nous avons dit le vrai : souhaitons qu'il écoute
La voix de deux esprits réunis en ce lieu
Pour lui crier : « Courage ! » et pour lui montrer Dieu !

CARITA-MARIE.

N. de la R. — Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que *Les Pensées de Carita* et *Les Réflexions de Marie* viennent d'être réunies en une belle et forte brochure en vente à notre librairie à partir d'aujourd'hui, au prix de 1 fr. franco de port pour toutes destinations.

Nous engageons vivement nos amis à faire l'acquisition de ces communications d'esprits élevés dont le but est l'amélioration du genre humain.

Les groupes ou particuliers qui, dans un but de propagande, demanderont 10 exemplaires des *Pensées de Carita* et des *Réflexions de Marie*, auront droit à une remise de 10 0/0. 10 exemplaires, 9 fr. franco.

APPLICATIONS INDUSTRIELLES ET DOMESTIQUES DE L'ELECTRICITÉ. — Dans une de nos dernières Revues nous avons recommandé les appareils électriques d'éclairage, de sonneries et de téléphones de notre ami et frère en spiritisme. Tschieret, ingénieur électricien, 2, boulevard des Sablons à Neuilly-sur-Seine. Notre ami s'est associé depuis avec deux de ses parents, fabricants de machines électriques. Ces messieurs, persuadés que la vulgarisation des appareils électriques, et particulièrement de la lumière, était surtout retardée, à cause des prix élevés demandés par les fabricants et souvent encore exagérés par les intermédiaires, se sont attachés à fabriquer des appareils, de construction *solide* et *soignée*, à la portée des personnes les moins compétentes et à des prix excessivement modérés. Ils entreprennent toutes installations d'éclairage électrique, de sonneries et de téléphones pour villes, usines, fermes, ateliers, châteaux, maisons de commerce et maisons particulières. Des prix de faveur seront faits à nos abonnés qui accompagneront leur demande d'une bande de la Revue à leur adresse.

DIVERS : *M. de Lagrange*, nous annonce la désincarnation, à La Vera-Cruz (Mexique), du médium guérisseur si dévoué, FERMIN ACUNA, que les spirites de la région avaient en la plus haute estime ; un bon souvenir à cet homme de bien.

AVIS : Les séances expérimentales de la *Société Magnétique de France*, auront lieu à partir du 17 courant, au siège de la Société, 5, boulevard du Temple, tous les jeudis à 8 heures du soir.

Les amateurs ne seront admis à ces curieuses expériences que sur la présentation d'une invitation nominative.

Pour obtenir une invitation, s'adresser au siége de la Société où à l'un des sociétaires.

M. JULES BELAY, médium, somnambule, magnétiseur, 62, rue de Rivoli, Paris, donne toujours, le mardi à 8 h. 1/2, ses soirées expérimentales de spiritisme, de magnétisme, d'hypnotisme, de fascination.

Il reçoit tous les jours de 2 à 6 heures du soir, et donne à qui le convie des séances de spiritisme et de magnétisme.

La ligue nationale contre l'athéisme a fait un dépôt à notre librairie de quelques exemplaires d'une conférence de M. Adolphe Franck son président, membre de l'Institut, sur *l'Idée de Dieu dans l'histoire de l'humanité*, prix 0 fr. 30 port payé.

TABLE GENERALE DES MATIÈRES

DU XXX[e] VOLUME

ANNÉE 1887

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.